REVUE
DES
DEUX MONDES

XCIIIe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XV. — 1er MAI 1923.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME QUINZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15
1923

LA VIE EST UN SPORT



I — LE DRAPEAU BLEU, BLANC, OR

Cette arrivée, en plein hiver, dans la montagne pareille à un îlot émergeant d'une mer de brumes, est aussi féerique et prodigieuse qu'un débarquement en Orient, dans l'odeur des citronniers et le poudroiement du soleil.

Vous quittez à Montreux le lac Léman, disparu, invisible, englouti dans le brouillard el bordé, — mais en est-on bien sûr? — de molles villes assoupies et enfermées dans l'ouate comme des bijoux dans leur écrin; vous prenez le petit chemin de fer électrique de l'Oberland bernois et vous commencez de monter sans vous en apercevoir, car vous êtes enveloppé de nuées et distinguez à peine, quand vous frottez la vitre embuée du wagon, l'apparition d'une végétation nouvelle, de hauts sapins-fantômes qui ont l'air d'être vêtus de longues houppelandes aux manches tombantes. Puis tout à coup, sans aucun avertissement préalable, perçant les brumes, comme un plongeur qui remonte à la surface de l'eau troue la vague brusquement, vous voici en pleine lumière. Et quelle lumière dans un ciel tout bleu, d'un bleu profond, d'un bleu non point massif, mais léger, aérien et mouvant, sur une terre toute blanche, d'un blanc étincelant comme une armure d'argent, étendue en longue vallée creusée pour mieux recevoir tout cet éclat sur ses pentes, ou soulevée en forme de pyramides, de dômes, de coupoles ou de tours qui semblent se dresser pour mieux jouir du jour et se prélasser dans un contentement sans bornes de la matière!

L'impression est si soudaine et inattendue, si véhémente et agréable, que vous avez envie de crier, de chanter à tue-tête, enfin de vous livrer à toutes les manifestations extérieures de la joie, et même les plus enfantines. Elle ne fera jusqu'au soir que grandir. Ce bleu et ce blanc vont changer, se transformer, s'exalter, crier et chanter eux aussi. Peu à peu le ciel au couchant s'embrasera et répandra sur la neige une brassée de fleurs de toutes nuances, un torrent de feu. La neige sera tour à tour violette, mauve, rose et dorée. Sur ces bouquets renversés, le petit train, de son allure correcte, continuera d'avancer comme s'il ménageait les surprises. Çà et là surgiront des villages paisibles, aux maisons à demi ensevelies : Château d'Oex avec son église romane debout sur un tertre comme une statue sur son piédestal, Rougemont, dernier foyer de la Suisse romande, avec sa jolie chapelle basse entourée d'un cimetière, Saanen aux beaux vieux chalets solides qui défient les ans.

Puis les petites lumières s'allument, bien qu'il fasse clair encore. Mais la force électrique, fournie par les abondantes eaux, coûte si peu que l'on ne songe point à l'économiser à l'heure du chien-et-loup, et voici que le Palais de neige apparaît. Le Palais de neige, c'est le *palace* qui domine le village bernois de Gstaad, sorte de château fort à qui l'ombre est propice, car elle ne lui laisse que son apparence de forteresse confortable et dissimule l'architecture puérile et prétentieuse de son donjon. Toutes ses vitres illuminées font sur la neige bleue une tache rouge. Il appelle, il invite, il attire la vallée qui, à Gstaad, s'élargit, devient un cirque entouré de montagnes favorables au ski et à la luge, à tous les sports d'hiver. Que de voyageurs s'arrêtent à cette gare, laissent repartir le petit train qui gravit le col de Saanenmöser pour redescendre sur Zweisimmen et Interlaken! Là ils trouveront les traîneaux à deux ou quatre chevaux, recouverts de chaudes peaux de bêtes, qui les déposeront, le visage fouetté par un air si vivifiant qu'il ne paraît pas froid, au seuil des nombreux hôtels, ou sous le porche de l'accueillant Palais de neige que devrait surmonter le drapeau aux trois couleurs de la montagne en hiver : bleu, blanc, or.

Ainsi fut déposé à la nuit tombante, au début de ce dernier mois de février, sous le porche illuminé de ce Palais de légende, Maurice Aynaud-Marmière, ebloui non point tant par le spectacle

auquel il avait assisté depuis son départ de Lausanne le matin, que par un autre mystérieux prestige de la montagne, le plus grand à ses yeux, le principal : le silence. Toute cette neige assourdissait les bruits, servait d'isolateur, supprimait le reste du monde. Il avait goûté la course en traîneau, scandée seulement par les grelots de l'attelage dont il n'entendait pas les sabots se poser.

« Pourvu, avait-il pensé à l'arrêt, que l'hôtel ne soit pas rempli, qu'il n'y ait ni musique ni danse, et que je n'y connaisse personne! »

Aussitôt sa chambre retenue, — exposée au midi, à un étage élevé en prévision de toute offensive d'orchestre, avait-il réclamé, et il avait remarqué avec inquiétude l'hésitation du directeur à lui donner satisfaction, — il entra dans le hall qu'il avait aperçu dès l'entrée et il ne put réprimer un sourire de gratitude adressé à la Providence qui sans doute veillait sur lui. Car ce hall spacieux, immense, meublé de sièges savamment groupés autour de petites tables et formant ainsi d'innombrables salons à peine séparés les uns des autres, donnant par toute une façade vitrée sur la campagne dont on distinguait mal les formes indécises, indéfinies pentes de neige et masses noires des sapins rassemblés, — ce hall, tout ce hall était désert, et la solitude l'élargissait encore. A demi caché par une colonne, un couple affamé achevait de se bourrer de toasts sans dire un mot. Le nouveau venu lui jeta un regard venimeux, sans insister toutefois, car il pouvait tolérer cette présence insignifiante et d'ailleurs taciturne :

« Parfait! parfait! se dit-il, je serai ici à merveille. Le change a sans doute mis tout le monde en fuite. L'hôtel ne doit être habité que par quelques Anglais amateurs de bobsleigh, et quelques Norvégiens passionnés de ski. Ces sportifs fatigués doivent se coucher de bonne heure. Je sors de la tour de Babel, je vais retrouver, dans ce coin perdu, la paix que nous n'avons pu conclure avec l'Orient. »

Il prit l'ascenseur qui le hissa à son cinquième étage, gagna sa chambre, ouvrit la porte-fenêtre pour se rendre compte de la vue nocturne et dérangea des corneilles pacifiquement installées sur son balcon. Un passage d'un auteur espagnol, Ramón Gómez de la Serna, récemment découvert par le romancier Valéry Larbaud, lui revint à la mémoire : « Le ciel des nuits d'hiver où il gèle, avec une lune taillée en forme de glaçon, est

un ciel pour patineurs. » La lune qui s'était levée était effectivement taillée en forme de glaçon, avec des arêtes vives et pointues à son croissant, et versait une lumière bleutée qui semblait de commande, pareille à celle qui entoure la façade de l'Opéra un soir de gala. Les étoiles frileuses palpitaient comme des regards sous les cils. Et les grandes étendues de neige refusaient une sorte de jour délicat et doux.

Sentant le froid se poser sur son visage et ses mains, il se hâta de refermer la vitre, vérifia l'éclairage, les armoires, la salle de bains avec cette méfiance de l'homme qui vit beaucoup à l'hôtel et ne se contente pas du luxe apparent et, rassuré, il vida ses valises avec ordre. Après quoi, il s'habilla et revêtit le smoking d'usage, tout en s'adressant des paroles d'encouragement :

« Cette solitude, ce silence, quelle félicité! Je suis délivré des conflits internationaux. Je vais vivre pour moi : patiner, luger, me taire en plusieurs langues, dormir. Plus de discussions interminables, de dîners diplomatiques, de tangos engageants, de fox-trott de rupture! Adieu, le Palace de Lausanne encombré de Français, de Turcs et de Japonais, et le Beau-Rivage d'Ouchy réservé aux Anglais, Américains, Italiens et Roumains! Ici, il n'y a que d'inoffensifs athlètes. Plus de combats de peuples, plus de luttes d'intérêts et de vanités! La paix n'est plus nulle part, sauf ici dans ce nid de neige... »

Nouveau secrétaire à l'ambassade de Rome après de longs séjours en Orient et même en Extrême-Orient, Maurice Aynaud-Marnière avait été emmené par son ambassadeur à la conférence de Lausanne. Il y avait pris part à tous les conciliabules publics et secrets au cours desquels les Puissances occidentales tentèrent vainement, — mais trop tard puisqu'elles étaient elles-mêmes désarmées, — de rappeler à la Turquie qu'elle faisait partie des Puissances vaincues en 1918. Il revoyait sans effort, et même il ne pouvait écarter de son souvenir tous les personnages éminents, graves ou frivoles, le plus souvent frivoles et graves ensemble, vus au château historique d'Ouchy, ou au bar du Palace, ou aux bals de Beau-Rivage, qui avaient occupé la scène comme de tenaces protagonistes : la mince et élégante silhouette de M. Barrère, prince de la Renaissance italienne, un peu étriqué dans sa jaquette moderne, la carrure massive du sanguin lord Curzon à la recherche d'une attitude

fine et ironique, la jeunesse persistante du général Weygand, portant avec légèreté le poids de la plus lourde documentation et découvrant d'emblée les solutions rapides et simples. Ceux-ci étaient les sérieux, et le plus sérieux n'était-il pas encore le maréchal Ismet-Pacha au nez pointu et aux cheveux luisants et plats, qui ne riait jamais et réclamait toujours? A moins que ce ne fût le marquis Garroni, rasé jusqu'au crâne, aux beaux yeux fatigues et pochés, aux bajoues carrées, accoutumé à suivre les méandres de la diplomatie romaine? Mais il y avait les autres : M. Tchitchérine qui, boutonné dans sa placide redingote et poussant vers le ciel la pointe de sa barbiche, avait l'air d'un ténor d'opérette et se faisait photographier journellement sous les aspects les plus terribles, notamment en uniforme de généralissime des armées rouges; Djavid bey, conseiller financier de la délégation turque, dont la face plaisante et de travers se prêtait à toutes les transformations et parfois semblait s'escamoter elle-même comme la Dette ottomane; et des Serbes, et des Géorgiens, et des Bulgares. Des Bulgares? La Bulgarie n'avait-elle pas innové, en se faisant représenter par une jeune fille, une charmante jeune fille, mince, flexible comme une liane, avec de beaux yeux sombres éclairant une figure pâle, et casquée d'une chevelure fauve? C'était Mlle Stancioff, secrétaire d'ambassade de son père à Londres, le plus jeune, et sans doute le plus aimable des diplomates...

La chambre 525 du Palais de Neige avait été en un instant envahie par tous ces fantômes qui se disputaient sur Andrinople, sur Mossoul, sur les capitulations, et croyaient régler les destinées de l'Orient, tandis qu'à des milliers de kilomètres une assemblée de fanatiques décidait, à Angora, du sort de l'Europe. Maurice Aynaud-Marnière, indigné de leur invasion, les mit poliment à la porte. Il était parti de Lausanne pour les fuir jusque dans la montagne. Il entendait voir des hommes et des femmes, désormais, le moins possible, et non des nationaux et des ministres plénipotentiaires. Et, résolument débarrassé de la hantise professionnelle, il descendit au restaurant.

Quelle ne fut pas sa stupeur! La restaurant, les deux salles du restaurant, — la commune éclairée par les plafonniers resplendissants, la réservée dont chaque petite table portait une lampe au discret abat-jour, — étaient combles, archi-combles, au point que le maître d'hôtel, ne cachant pas sa mauvaise

humeur d'être dérangé dans un service déjà lourd, dut lui faire dresser un couvert dans un espace libre, mais restreint. D'où pouvaient bien sortir tous ces dîneurs? Le hall n'était-il pas vide à son arrivée? Il y avait pénétré à la seule heure déserte, celle où chacun, après avoir goûté en costume de sport, monte chez soi pour s'habiller. Faute de ce calcul, il avait compté sur la solitude. Et dès le coup d'œil circulaire jeté sur les smokings et les robes décolletées, il avait retrouvé l'Europe, l'Amérique et l'Asie qu'il pensait éviter, et l'Afrique par surcroît sous le symbole de ces deux princesses égyptiennes, là-bas, en robes violettes, aux longs yeux peints, aux gestes hiératiques et désarticulés, toutes pareilles aux images que l'on voit sur les murs des temples et des tombeaux de Memphis, de Louqsor ou de la Vallée des Rois. Les Anglais composaient sans nul doute la majorité de l'assistance. Hors de chez eux, ne sont-ils pas toujours la majorité, et comment peut-il y avoir encore tant d'habitants dans la Grande-Bretagne quand on les croit tous rencontrer en voyage? Mais tour à tour ballotté, dans les postes de sa carrière, du Caire à Constantinople, de Tokio à Rome, le jeune secrétaire d'ambassade dénombrait sans peine des spécimens de toutes les races, et même des Français et des Belges audacieusement rebelles aux fluctuations du change. A peine assis, ne fut-il pas repéré, découvert, dénoncé, et ne vit-il pas accourir à lui un de ses collègues italiens, rencontré jadis au loin et présentement attaché à son ambassade à Paris, le comte Vittorio Moroni, — de cette branche des Moroni qui a lancé à Milan une des plus fameuses marques d'automobile, — lequel, sans aucune gêne, ayant lui-même terminé son repas, lui imposa sa présence sans le consulter, s'assit à sa table, — ce qui acheva d'irriter le maître d'hôtel par la gêne apportée à la circulation des garçons et des sommeliers, — et lui demanda à brûle-pourpoint :

— Pour qui pariez-vous?

Aynaud Marnière, qui pelait une pomme au bout de sa fourchette avec l'art d'un Talleyrand détaillant un traité à la pointe de son esprit, considéra son interlocuteur comme un objet de scandale :

— Mais nous ne parions pas, nous autres diplomates, vous le savez bien : nous agissons. Dans tous les cas, nous ne pourrions parier que pour la signature. Les Turcs signeront. Ils signeront, n'en doutez pas

— Il s'agit bien des Turcs. Notre représentant, le marquis Gorroni, suffit à s'occuper d'eux. Vous vous croyez donc toujours à Lausanne ?

— Hélas ! je n'y croyais plus être et je m'y retrouve en effet.

— Eh bien ! vous êtes dans l'erreur. Vous ignorez que le Palais de Neige est sens dessus dessous et que bon gré mal gré il vous faut prendre parti.

— Prendre parti ?

— Mais oui. Êtes-vous pour Mlle Nicole Deleuze, votre compatriote, ou pour miss Maud Hobinson ?

— Je ne les connais pas.

— Vous les connaîtrez dès ce soir.

— Non, non, je ne veux être présenté à personne.

— Vous le serez. Dès ce soir. C'est un match sensationnel : patin, bobsleigh et costume. Trois épreuves. La France et l'Angleterre s'affrontent.

— Ah ! non, je ne suis pas venu ici pour les voir s'affronter.

— Vous les verrez. Et devant toutes les nations qui sont représentées au Palais de Neige.

Sur cette affirmation solennelle, l'Italien au beau visage de médaille, entièrement rasé à la nouvelle mode, se leva pour se précipiter à la poursuite d'une jeune Diane qui passait, grande, mince, musclée, les cheveux relevés à la grecque, les joues fraîches et roses, les yeux bleus étonnés, les jambes longues, — des jambes de chasseresse au mollet haut, à la fine cheville, — et il avait eu le temps à peine de jeter cette indication :

— Miss Maud !

« Ah ! non, songea Ayneud-Marnière irrité. Je ne suis pas venu à Gstaad pour prendre à nouveau parti dans un conflit international. Si je dois retrouver jusqu'ici la Société des Nations, autant reprendre mon métier tout de suite... »

Et il se demanda où il lui faudrait aller pour ne plus rencontrer que des hommes et des femmes, comme si les individus étaient différents des peuples, et comme si leurs disputes n'étaient pas pareilles !...

II. — LES CHAMPIONNES

Après s'être lavé les mains dans le bol avec énervement, il sortit, courroucé, du restaurant, chercha le coin le plus reculé du hall déjà envahi et s'y installa avec un livre qui lui servirait de paravent. Ce livre, quasi introuvable et acheté chez un bibliophile de Lausanne, le conduirait dans le passé, l'éloignerait du présent et des importuns. C'était le *Cahier vert* de Rosalie de Constant, cousine pauvre et contrefaite, mais spirituelle comme une bossue, de Benjamin et fiancée déconfite et délaissée de ce doucereux et impérieux Bernardin de Saint-Pierre qui secoua la sensibilité de son temps au profit de son impitoyable égoïsme. Il l'ouvrit à une page où Charles de Constant, frère de Rosalie, lui raconte, — non sans agrément, — une rencontre dans le monde entre Mme Tallien et Mme Récamier. Mme Tallien régnait sans conteste dans un salon du Directoire quand Mme Récamier y entra sans tapage. La première se sentit la chair pincée d'une affreuse inquiétude. Allait-elle être détrônée par cette nouvelle venue qui, peu à peu, sans avoir l'air de les rechercher, captivait tous les regards? « Elle avait, rapporte Charles de Constant, — et Maurice Aynaud-Marnière se laissa prendre à sa lecture au point d'oublier son entourage, — elle avait certain châle orange qui sert de manteau, de draperie et plus souvent à montrer à propos le plus beau bras, la plus belle gorge qu'on peut avoir, qu'à les cacher tout à fait. Elle comprit que le bonheur avait voulu qu'elle n'eût montré ni l'un ni l'autre encore et que la vue subite de tant de charmes attirerait tous les yeux, fixés un peu trop longtemps sur sa rivale. Effectivement cela produisit un effet prodigieux. Je m'approchai de la dame avant qu'elle fût certaine de son triomphe et je lui dis : « Que n'ai-je la pomme à offrir? Mon choix serait bientôt déterminé. » Je ne crois pas qu'elle ait jamais jeté un regard plus doux, plus tendre, plus expressif de reconnaissance et de satisfaction, et je vous assure qu'elle a pourtant diablement joué de la prunelle, mais le plaisir entrait dans son cœur et bannissait une crainte très vive qui l'avait occupée un moment. Je l'engageai à remettre son beau châle orange. « Employer inutilement un moyen dont on ne doit user qu'en dernière extrémité, c'est un défaut de tactique, » lui dis-je. Elle me comprit, mais quelle est la femme

qui sait user avec modération de la victoire ? Elle se leva sous un prétexte, et sa belle taille, ses bras nus, sa grâce, cet ensemble de beauté que peu de femmes possèdent à un point de perfection aussi grand, fut remarqué, admiré, même par sa rivale. O femmes, que vous êtes séduisantes et frivoles, que votre cœur est ambitieux ! Il n'y a point de femme qui ne prît un vice comme vêtement, s'il pouvait lui donner un triomphe. »

Enchanté de la réflexion finale qui eût ravi Benjamin Constant, bien que le récit de son cousin enregistrât l'unique défaite de sa cruelle amie, Mme Récamier, Maurice Aynaud-Maruière releva les yeux pour interrompre sa lecture au bon endroit. Quelle ne fut pas sa surprise de voir se dérouler devant lui la scène même qu'il venait de goûter dans son livre ? Un groupe nombreux s'était formé dans son voisinage immédiat. Or, une jeune femme ou une jeune fille, — aujourd'hui l'on ne sait plus au juste, — en était visiblement le centre sans l'avoir peut-être cherché. Elle avait un de ces visages dont on ne sait s'ils plaisent par les traits eux-mêmes ou par l'expression, tant l'activité spirituelle leur communique d'agrément et les fait rayonner. Blonde ou plutôt châtain clair avec des yeux noirs, — et ce contraste donne au regard un éclat velouté pareil à celui d'une fleur au soir tombant, — elle agitait ses lèvres minces, légèrement crayonnées de rouge, — selon une coutume dont la jeunesse devrait bien se passer, — montrait de jolies dents humides, souriait, donnait un tour à ce qu'elle disait rien qu'en y prenant elle-même le plus vif intérêt. Elle racontait un voyage en Hollande au cours duquel, juchée sur un escabeau, tandis que des servantes trop diligentes inondaient de seaux d'eau le parquet, elle avait regretté la poussière, la bonne poussière oubliée sur les vieux meubles.

— Oui, tous les Français aiment les vieilleries, lui lança la grande Diane du restaurant qui, ne pouvant demeurer en place, s'était levée pour marcher.

Celle-ci montrait, debout, un sculptural développement de lignes, peut-être un peu trop athlétiques. Les attaches du cou étaient fortes, les beaux bras trop musclés, les mains grandes et rouges, la poitrine large, mais avec des seins peu accusés. Les jambes étaient d'un galbe parfait. Elle avait cette beauté des animaux libres que nulle entrave n'a gênés, et ce teint lisse, uni, qui paraît être le partage des femmes et des jeunes filles

sans méditation et sans trouble intérieur. Un châle blanc à longues franges lui recouvrait mal les épaules; sans cesse elle le laissait glisser, puis le ramenait d'un geste saccadé. Elle ne savait pas s'en servir aussi bien qu'une Mme Tellier. Évidemment, son domaine naturel était l'espace. Elle devait triompher dans les sports. Sa taille paraissait trop haute dans un salon, et ses mouvements trop brusques, tandis qu'en grand air tout chez elle s'harmoniserait, se muerait en élan et en puissance. Elle aimait sans nul doute à dominer, comme tous ceux qui ont pris confiance dans leur force physique. Aussi ne goûtait-elle aucune satisfaction à constater que l'on faisait cercle autour de sa rivale. Quel plaisir pouvait-on prendre à une conversation où il n'était question ni de courses, ni de championnats!

— Mademoiselle Deleuze, constata un courtisan, a le don de voir et d'observer. Quel dommage qu'elle n'ait pas voyagé davantage! Mais les Français voyagent peu.

— Oui, parut approuver l'Anglaise, elle nous décrirait les neuf merveilles du monde.

— Pardon, miss Maud, rectifia doucement Mlle Deleuze, il n'y en a que sept.

— Comme les Muses alors.

— Ah! non, les Muses : il y en a neuf. Dix avec celle du sport que les Grecs ont oubliée et que vous incarneriez fort bien. Voulez-vous que je vous énumère les neuf autres?

— Nous ne sommes pas à l'école.

— Je le regrette.

— Auriez-vous une vocation de professeur?

— Non, d'élève.

Ces propos s'échangeaient sans grande aménité, comme s'ils recouvraient de grandes divergences de caractères ou de sentiments. Miss Maud Robinson, prise en flagrant délit d'erreur, enrageait sous son calme apparent. Sa rivale assise paraissait toute petite à côté d'elle. Pourtant, n'était-ce pas celle-ci dont chacun attendait la parole? Et voici que Mlle Deleuze, du ton le moins pédant du monde, se mit à détailler, peut-être pour elle-même plus que pour son auditoire, le bonheur qu'elle avait pris à l'étude du latin, surtout dans Virgile, Horace et Cicéron, et, plus tard, à celle de la métaphysique avec son choix de systèmes qui tantôt sortent l'univers du cerveau de l'homme et tantôt perdent l'homme dans l'univers comme le petit Poucet dans la forêt.

— Je ne revivrai pas ces heures-là, conclut-elle avec une souriante mélancolie. Nous étions dans notre classe, après la guerre, deux ou trois jeunes filles tout enfiévrées de savoir. Nous vivions dans un état d'enthousiasme, dans un état amoureux. Et vous, miss Maud?

La figure de la jeune Anglaise exprime le plus complet effarement :

— Oh! moi, répliqua-t-elle, ainsi interpellée, je ne vis que dehors. Au tennis, ma raquette aux mains, sur la patinoire, mes patins ou mes skis aux pieds, ou le volant du bobsleigh dans les doigts, je suis, comme vous dites, dans un état amoureux. Mais pas dedans, pas même à la danse. Vous autres Français, vous vivez trop dedans.

— Et vous autres Anglais, trop dehors.

« Me voici à la conférence de Lausanne, soupire à part soi Aynaud-Marnière, qui sans scrupule avait écouté le dialogue. Mais c'est ici qu'on m'en donne la clé. Et qui? des jeunes filles. La meilleure méthode pour conduire les nations serait-elle de s'initier aux querelles des femmes?... »

Il avait fermé son livre qui le masquait à demi. Son collègue italien fonça aussitôt sur lui et bon gré mal gré le traîna dans le cercle voisin pour le présenter. Miss Maud Hobinson lui décocha un regard qui évaluait ses performances, comme s'il était capable d'avoir voulu boxer lord Curzon, et Mlle Nicole Deleuze un regard narquois pour n'avoir pas imposé la paix à l'Orient. Incontinent, il fut invité à formuler son opinion sur la supériorité des études ou celle des sports. Il s'en tira à la manière des diplomates, par une petite anecdote qu'il supposait spirituelle :

— Oxford, vous le savez, est une des plus curieuses villes du monde, une cité-bijou comme Bruges ou Nuremberg.

— Comme Avignon, Aix-en-Provence, Carcassonne, proposa Mlle Deleuze qui ne voulait pas que la France fût oubliée.

— Si vous voulez, acquiesça Aynaud-Marnière avec cette condescendance que montrent volontiers nos diplomates dès qu'il s'agit de vanter notre pays. Donc je visitais Oxford sous la conduite d'un élève de Maddelen-College ou de New-College, je ne sais plus, et il me montrait complaisamment les tennis perfectionnés, les parfaits terrains de golf, la petite flottille sur le fleuve, enfin tous les aménagements qui font de la vieille ville

universitaire un admirable centre sportif. Quand nous eûmes terminé cette promenade instructive, je ne pus me tenir de lui poser cette question : — « Tout cela est fort bien, Monsieur, mais quand travaillez-vous? » Il se mit à rire et me répliqua du tac au tac : — « Pendant les vacances. »

Mais, s'apercevant qu'il peinait miss Maud Hobinson, presque aussi rebelle à l'ironie que lord Curzon en personne, il gâta son succès auprès de Mlle Nicole Deleuze en vantant outre mesure l'éducation anglo-saxonne et reprenant les thèses périmées de M. Demolins : adaptation à la vie moderne, apprentissage précoce, connaissance des langues étrangères, développement corporel et rapide instruction économique.

— Mon latin ne me servira donc à rien? soupira Mlle Deleuze.

— En tout cas, pas ici, déclara miss Maud, qui profitait de tout avantage comme un bon champion.

— Pourquoi pas?

— Sur le bobsleigh?

— Mais oui.

L'Anglaise éclata de rire, d'un beau rire de jeunesse qui voulait être mortifiant pour sa rivale et qui amusa follement celle-ci. Le comte Moroni expliqua aussitôt à son collègue français que les jeunes filles s'affronteraient le lendemain sur la patinoire, le surlendemain en « bob, » et le même soir au bal travesti où des prix seraient distribués, selon les suffrages, aux plus beaux costumes. Et il répéta avec plus d'autorité son :

— Pour qui pariez-vous? Il y a une cote, comme aux courses. Le général Harvey la tient à jour. Que je vous présente!

Et il présenta incontinent Aynaud-Marnière au général qui passait, gentleman correct et grave, investi des plus hautes fonctions, car, après une brillante carrière aux Indes et dans la dernière guerre, retraité brutalement, comme tant de ses camarades, à la suite de la démobilisation, il organisait les jeux sportifs dans les palaces, ce qui lui occasionnait de grandes tribulations.

Rien n'est plus désagréable que d'être ainsi mis en cause et sollicité à brûle-pourpoint en présence des concurrents eux-mêmes. Un diplomate, s'il est moins astucieux et habile dans les conférences officielles, se tire toujours d'affaire dans les guets-apens mondains :

— Dehors je parie sur miss Hobinson, et dedans sur Mlle Deleuze.

— Il faut choisir.

— Je choisis : le patin et le bob de miss Hobinson, et la robe de Mlle Delauze.

— Donc vous choisissez miss Hobinson.

— Mais non.

— Mais si : vous la prenez à deux contre un. C'est inscrit.

— Naturellement, constata, souriante, Mlle Delauze : je suis abandonnée par mes compatriotes Mon père déjà m'a lâchée

— Pourquoi ce *naturellement*, mademoiselle ?

— Parce que les Français, qui souvent pensent trop de bien d'eux-mêmes, ne savent dire que du mal de leur pays à l'étranger C'est pourquoi nous sommes peu compris et rencontrons partout des courants hostiles

— J'ai parié pour votre costume.

— Oui, c'est une supériorité qu'on nous accorde ; la toilette et aussi la cuisine.

— C'est quelque chose.

— C'est beaucoup. Mais il est permis d'en souhaiter d'autres.

— Ah ! s'il s'agissait d'un concours de version latine!

— Ne vous ai-je pas dit que mon latin me servirait sur mon bob ?

— Je demande à voir.

— Vous verrez Le latin sert à tout et partout. Et même, pour vous punir de votre incrédulité, je vous enrôle dans mon équipage, bien que vous me trahissiez

— Dans votre équipage? c'est dangereux Me confierez-vous les freins?

— Non, non, vous en feriez un usage excessif et nous arriverions bons derniers.

L'orchestre, après de sempiternels pots-pourris tirés de *Carmen* ou de la *Tosca*, venait de s'adjoindre un jazz-band et commençait un fox-trott Aussitôt miss Maud et Mlle Nicole furent invitées à danser, celle-ci par le comte Moroni, celle-là par un monsieur fort élégant, haut de taille et bien fait, mais entre deux âges, qui paraissait être un familier du groupe, et qui parut en outre a Maurice Aynand-Marniers flairer de bien près les belles épaules marmoréennes. Était-il jaloux déjà? Cependant il avait été convenu qu'on se retrouverait le lendemain sur la patinoire

III. — SUR LA PATINOIRE

Quand Maurice Aynaud Marnière replia, le lendemain matin, le volet de fer qui s'enroulait par un mécanisme intérieur, et quand il découvrit le paysage, il eut envie, tout diplomate qu'il fût, de pousser un cri de triomphe. La symphonie bleu, blanc, or, s'exécutait à nouveau pour lui, plus complète encore que la veille, sans un nuage dans le ciel d'un azur éclatant, miraculeux. Il donna des noms aux formes des montagnes qui lui souriaient : l'Eggli en forme de dôme, le Gummfluh pareil à une énorme forteresse, et la pyramide du Rublihorn. Les forêts de sapins noirs prenaient un relief extraordinaire dans cette blancheur qui ne paraissait pas immobile, mais vivante et toute frissonnante aux caresses du soleil. La vallée, devant lui, s'allongeait dans la direction de Saanen et de Château d'Oeix, mais autour de Gstaad s'arrondissait en forme de coupe toute prête à recevoir la lumière. Et cette lumière était chaude : après s'être habillé, il l'éprouva sans retard en venant s'accouder sur son balcon, ce qui mit en fuite un vol de corneilles dont les ailes noires, elles aussi, tracèrent sur le décor un dessin d'une singulière netteté. L'air qu'il respirait était frais, et non glacial, et cependant le thermomètre accusait, pour la nuit, huit ou neuf degrés au-dessous de zéro. Il put même déjeuner la porte-fenêtre ouverte, comme à Nice ou à Cannes.

Un message de son collègue italien, apporté par le chasseur, lui vint rappeler qu'on l'attendait sur la patinoire pour la première épreuve.

« Si je n'y allais pas? se proposa-t-il à lui-même. Je suis évidemment un très modeste skieur après tant d'années d'interruption passées dans les pays chauds. Pourtant, si je gagnais avec mes skis quelque bonne pente solitaire où je tomberais tout à mon aise, sans [illegible]ourir le mépris de miss Maud Hobinson, ni entendre [illegible] rires moqueurs de M[lle] Nicole Deleuze? Je ne suis pas venu ici pour assister à une rencontre internationale. La Conférence de Lausanne, lamentablement terminée ou remise par les exigences turques et par le départ de lord Curzon, me suffit amplement et je ne veux plus entendre parler de la rivalité franco britannique... »

Mais la diplomatie ne tient guère ce qu'elle promet. Il évoqua la belle taille élancée et musclée de l'Anglaise, les yeux veloutés et le spirituel visage de sa compatriote, et ne se dissimula pas plus longtemps qu'il les reverrait volontiers. Laquelle préférait-il? Il inclinait vers miss Maud, trouvant l'autre un peu trop instruite et clairvoyante, avec cette peur instinctive qu'éprouve le Français, dès qu'il soupçonne la supériorité d'une femme. Avant de descendre, il vérifia devant la glace, minutieusement, l'effet qu'il produisait en costume de sport, approuva le chandail beige de la même teinte que les bas et les gants, fut moins satisfait du bonnet de laine un peu trop rond et haut, prêt à se muer en passe-montagne au moindre froid, il est vrai, et le remplaça impitoyablement par une casquette plus seyante. Puis, se souvenant qu'il était juge et non partie, et que sans doute il resterait sur place en contemplation, il se recouvrit d'une chaude pèlerine écossaise, un peu plus neuve que celle dont M. Sacha Guitry a conté la mélancolique aventure.

Son entrée sur la patinoire passa totalement inaperçue. Par une contradiction bien humaine, il en fut vexé, quand il avait juré ses grands dieux qu'il se retrancherait du monde pendant son congé de dix jours à Gstaad. Une partie de hockey s'achevait sur la glace avant les épreuves du patin, et les spectateurs s'intéressaient trop aux allées et venues du palet que les crosses poussaient ou repoussaient pour prendre garde à l'arrivée d'un nouveau venu, fût-il revêtu d'un chandail beige du plus heureux effet. Le soleil allumait des étincelles sur les pentes de neige et aux lames d'acier des lutteurs. La pèlerine écossaise était de trop. Enfin miss Maud la daigna remarquer, bien qu'elle fût accompagnée de son danseur de la veille, et il lui fut reconnaissant de ce regard qui le délivrait de la solitude :

— Oh! monsieur Aynaud-Marnière, je suis contente que vous parliez sur moi.

— Avec plaisir, miss Hobinson.

— Je suis en forme, déclara-t-elle simplement.

Et pivotant sur elle-même, elle se montra comme un cheval de course que son jockey fait valoir. Elle portait un costume de laine blanche avec un petit bonnet assorti et surmonté d'un pompon. La poitrine était bien prise dans le corsage et l'ample jupe autorisait l'aisance des jambes. Sa taille, haussée encore par les patins, et ses cheveux blond clair, d'un blond de paille,

coupés court, lui donnaient un air de jeune garçon, mais les yeux bleus, d'une limpidité d'eau pure, les joues lisses, sans un pli, l'expression étonnée et enfantine du visage rappelaient ces poupées articulées et sereines des grands magasins. L'ensemble était si harmonieux qu'elle avait bien raison d'en proposer l'inspection, et le jeune diplomate se fût extrêmement félicité de l'avoir prise comme gagnante sans la présence intempestive de ce cavalier plaisant et mûr qui prenait des airs avantageux de propriétaire du cheval favori.

Cependant, la partie de hockey terminée, le général Harvey qui présidait aux jeux avec une gravité imperturbable, tout comme s'il dirigeait une opération militaire sur le front, fit évacuer la patinoire, plaça le jury, appela les dix concurrents. Il devait y avoir deux épreuves, une de figures et l'autre de vitesse. Maud Robinson et Nicole Deleuze étaient les deux seules femmes inscrites. Personne ne s'intéressait aux quelques jeunes gens qui leur disputaient la palme, tandis que leur rivalité passionnait d'avance le public, à la profonde indignation de tout un lot de femmes élégantes et brillantes, de la plus haute société, et de la plus lancée, qui piaffaient autour d'une Altesse en exil, et qui tenaient pour un véritable scandale cette attention aujourd'hui accordée aux jeunes filles.

La patinoire vide luisait comme un miroir où les montagnes de neige reflétaient leur visage immobile. Puis, tout à coup, le miroir s'anima. A tour de rôle, chacun des concurrents y vint exécuter les figures imposées : changement de carré, trois, double-trois, boucle, rocker, contre-rocking, bracket. Quand ce fut le tour de l'Anglaise, elle dessina, le visage tendu, sa composition d'examen, d'un style correct, appliqué, impeccable. Nicole Deleuze se lança, vêtue de laine verte, coiffée d'un béret vert, gentille, coquette, souriante. Elle s'amusait, ne semblait pas prendre au sérieux le concours, et de fait manqua l'une ou l'autre des images géométriques. Mais elle eut sa revanche dans les figures libres, tandis que miss Maud et les autres patineurs, — un Norvégien, deux Américains, deux Hollandais et trois Anglais, — ne sortaient guère de la convention, manifestaient une fois de plus ce manque d'esprit inventif qui se remarque partout, dans le sport comme dans l'art, la petite Française déploya les plus jolies grâces du monde à entremêler les motifs décoratifs. Sous l'acier de ses patins que le soleil transfor-

mait en bijoux d'or lançant des feux, s'animaient sur la glace qui gémissait d'un grand soupir d'amour des arabesques étranges, aussitôt évanouies, toute une dentelle fine et savante qui se faisait et défaisait comme la tapisserie de Pénélope. Tantôt elle ralentissait la cadence, comme si l'inspiration la trahissait Et tantôt elle se jetait en avant, courait, virait, voltait. Le manège de ses petits pieds était un miracle. Comme Mercure, elle avait des ailes aux talons. Son rythme, jamais uniforme et jamais brisé, tenait de la danse et du poème. Il chantait le plaisir du grand air, la joie des mouvements harmonieux, la liberté dans l'espace du corps humain dégagé de toutes les lois de la pesanteur. Ce charmant gnome, perdu dans la majesté du décor, en devenait le centre. Toute cette beauté de la montagne en hiver n'avait-elle été rassemblée que pour servir de toile de fond aux exercices d'un petit bout de jeune fille qui s'en parait comme d'une plume blanche à son bérel?

Les minutes qui lui étaient accordées étaient dès longtemps dépassées quand les arbitres songèrent à l'arrêter. Pour que des arbitres eussent oublié leur chronomètre, il fallait un extraordinaire phénomène d'attention Et les spectateurs firent une ovation à la triomphatrice. Miss Maud Robinson, en loyale adversaire, la complimenta, bien qu'elle fût peu sensible à cette enluminure de la glace, mais elle guettait l'épreuve de vitesse.

L'épreuve de vitesse, ce fut sa victoire Ses longues jambes de Diane chasseresse la favorisaient! Dès le départ, sa supériorité s'accusa. Bientôt elle allongea son train démesurément, rapprochant de ce train d'enfer les deux extrémités de la patinoire, le corps tendu pareil à un grand oiseau blanc qui, pour voler, n'a plus besoin, projeté dans l'azur, d'étendre ses ailes Cependant les virages demeuraient impressionnants Comment les prendrait-elle sans ralentir son allure? Mais alternativement, se soulevant en une souple cadence, les patins se dépassaient l'un l'autre en savant manège pour repartir en ligne droite, tandis que le corps se penchait à l'intérieur de la courbe à donner l'impression qu'il s'allait coucher sur la glace, puis se redressait comme un sapin qui a dompté le vent. Cette fois, tout le paysage semblait prendre part à sa course, s'élancer avec elle, la suivre ou tourner autour d'elle. Son mouvement avait rompu l'immobilité des neiges La nature, à cette vie brûlante, s'animait, s'échauffait, s'humanisait.

Au dernier tour, calculé exactement, — car elle n'avait point perdu le sang-froid dans l'enthousiasme, — elle vint rompre son élan devant le jury, le visage tout enflammé, les joues rouges, les yeux éclatants de bonheur. Visiblement il n'y avait plus pour elle que la minute présente. Le cheval qui gagne le Grand Prix, s'il s'en rend compte, doit éprouver cette sensation de plénitude où l'être s'épanouit dans l'oubli du temps.

Son danseur de la veille se précipita le premier et, dans un élan d'enthousiasme qui sans doute lui était le gouvernement de ses actes, — à moins qu'il ne fût qu'un prétexte, — il ne put se tenir de l'embrasser en public.

Elle parut revenir de loin quand Aynaud-Marnière, vaincu, lui aussi, comme les autres concurrents, la félicita :

— Ah! miss Hobinson, tout le cirque des montagnes se déplaçait avec vous. Vous les faisiez bondir comme des agneaux, ainsi qu'il est écrit dans la Bible.

— Dans la Bible, vraiment, il est déjà question de sport?

— *Sicut agni ovium*, insista Mlle Deleuze accourue et les yeux inquiets comme si elle cherchait l'explication d'un problème.

— Et vous, mademoiselle, demanda le diplomate à la nouvelle venue, que poursuiviez-vous sur la glace? un nom ou une fleur?

— Ni un nom, ni une fleur. Vous n'avez pas deviné?

— Mais non.

— Que voulez-vous que nous poursuivions, sinon l'amour? J'inscrivais son nom dans un dessin et miss Maud courait après lui.

— Je ne cours après personne, protesta l'Anglaise.

— Pas même après lui?

— Au contraire, je le défie de m'atteindre.

— Ne le défiez pas, miss Maud, ne le défiez pas. Devant lui, je vous assure que vous courez moins vite que moi.

— Oh! fit-elle avec orgueil : je suis gagnante.

— Pour la vitesse seulement. Et vous ne le serez pas toujours.

— Je le serai demain sur la bob.

Cette ingénuité dans l'assurance agaça Nicole et parut l'exciter à la lutte. Quant à Maurice Aynaud-Marnière, il était subjugué.

IV. — LE FLIRT DE MISS MAUD

Le soir, après le dîner, il rejoignit sans hésiter le cercle des jeunes filles. Le cercle des jeunes filles? Nicole et Maud y avaient admis une Hollandaise aimable et grassouillette, M[lle] Backert et deux Américaines extraordinairement remuantes et agitées, les sœurs Harriss. Enfin, une jeune princesse (?) russe assez inquiétante, Olga Sminska, s'y était introduite subrepticement en gazouillant : elle se parait des malheurs de son pays, ayant réussi, murmurait-elle, à sauver une part de sa fortune heureusement placée à l'étranger, et, quand elle dansait le tango, sa sensibilité toute slave s'exagérait jusqu'à un état de demi-pamoison dont Maud s'irritait comme d'un scandale et dont Nicole se moquait. Le comte Moroni se chargeait de recruter la partie masculine, venue des quatre coins de l'univers ou de la cour de l'Altesse en exil.

— Le monde est changé, fit observer Maurice Aynaud-Marnière à son collègue. Aujourd'hui l'on entoure les jeunes filles. Hier encore, c'étaient les femmes.

— Les jeunes filles sont plus sportives. Et la mode est aux sports.

— Et les parents? Je ne vois pas de parents.

— Il y en a.

— Je le pense bien, mais ils sont discrets.

— On n'en connaît pas à la princesse Olga. La mère de miss Maud, Mrs Hobinson, tricote un chandail sang de bœuf près de M[me] Backert, et son père joue au bridge avec le général et M. Harriss.

— Et M[lle] Deleuze?

— Chut! fit l'Italien.

Nicole Deleuze, dont le siège était rapproché, pouvait entendre leur conversation. Avait-elle donc des origines suspectes que l'on prît la précaution de les cacher? Sans doute devina-t-elle l'équivoque de ce silence, car elle intervint avec la plus parfaite désinvolture :

— Vous vous informez des parents, M. Aynaud-Marnière. Quelle bonne précaution! Je vous présenterai à mon père. Mon père est très connu à Paris. Il y préside des tas de conseils d'administration. Je suis sûre que vous l'apprécierez : il con-

nait, lui aussi, les affaires du monde, mais à sa manière qui, je suppose, doit être financière et économique. Il avait besoin de repos. Je l'ai accompagné à la montagne. Ma mère est restée à Paris avec mon frère qui est à Saint-Cyr et ma sœur cadette qui prépare son baccalauréat. Maintenant êtes-vous renseigné?

— Je m'excuse, mademoiselle, de mon indiscrétion.

— Ne vous excusez pas, reprit-elle un peu nerveuse, on rencontre ici un monde si mêlé. Quelles passions se cachent sous tous ces masques?

— Mademoiselle, prenez garde. Vos yeux voient trop clair. Ce n'est pas l'affaire des jeunes filles.

— Oh! les jeunes filles, aujourd'hui, vont droit leur chemin, même si ce n'est pas le droit chemin.

— Vraiment?

— Oui, vraiment. Elles brisent tous les obstacles. Elles sont sans pitié.

De nouveau elle fixait l'attention de tout le groupe, sauf celle de miss Maud enfermée dans une discussion, sans doute sportive, avec son danseur de la veille, ce monsieur élégant, distingué, aux cheveux gris qu'Aynaud-Marniere enviait et surveillait avec hostilité. Elle s'en rendit compte et tourna en plaisanterie son réquisitoire.

— Savez-vous quelle est la dernière mode inaugurée à Paris?

— Dites, dites, réclamèrent la Russe, la Hollandaise et les deux Américaines, à l'affût des pires extravagances.

— Vous savez que les jeunes filles donnent aujourd'hui des matinées et des soirées.

— Sans doute.

— Eh bien! celles qui sont à la page font suivre leurs invitations imprimées de ces quatre lettres énigmatiques : P. D. B. I.

— P. D. B. I.? Traduisez, nous vous en prions.

— Je traduis : *Pas de bouches inutiles*. Les bouches inutiles, ce sont les parents. On leur refuse jusqu'au buffet.

— Où commencent les parents? demanda le partenaire de miss Maud avec un sourire pointu.

— Les parents, opina le général, ce sont tous ceux qui ne dansent pas. Je danse.

On approuva cette définition. Mais on l'étendit au patin, au bobsleigh, au ski. Tout homme qui faisait du sport, fût-ce le

guerre, ne pouvait être rangé parmi les *P. D. B. I.*, cette réserve de la territoriale mondaine.

— Mais non, mais non, protesta le partenaire de miss Maud, les parents doivent donner l'exemple L'exemple, non pas des vertus, ce qui est trop difficile, mais de la vie. La meilleure définition des parents est de Mallarmé.

— Stéphane Mallarmé ! précisèrent les étrangères que ce nom exalta, car elles ne connaissaient guère, des lettres françaises, que les auteurs obscurs et difficiles, Mallarmé, Rimbaud, Claudel.

— Oui, dans un petit conte peu connu.

— Racontez.

— Voilà. C'est un soir de Mardi-Gras, sur la place publique d'une ville de province qu'encombrent des voitures de forains. Un enfant vêtu de noir, un petit bourgeois de la ville, s'approche avec précaution de l'une de ces voitures d'où s'échappe quelque fils de clown en maillot et celui-ci, plus déluré, engage la conversation : — Tu es tout seul ? — Oui. — Tu n'as pas ton père ? — Non. — Moi, j'en ai un. Il s'enfarine toute la figure et il saute dans les cerceaux. — Ah ! fait l'orphelin emerveillé. L'autre continue : — Tu n'as pas de mère ? — Non. — Moi, j'en ai une. Elle a une robe toute en or, et elle danse sur une corde. Et pour donner, en bon petit Français, une conclusion générale à cet entretien, le jeune acrobate trouve la définition que je vous propose : — Les parents, vois-tu, c'est des gens très drôles et qui nous font rire...

Tout le cercle applaudit cette anecdote, et miss Maud plus bruyamment que les autres auditeurs. Aynaud-Mornière se pencha vers Mlle Deleuze pour se renseigner :

— Quel est ce vieux monsieur qui conte si bien ?

Nicole éleva aussitôt la voix :

— Papa M. Aynaud-Mornière, secrétaire d'ambassade à Rome, me demande quel est ce vieux monsieur qui conte si bien.

Ainsi fit-elle les présentations. L'élégant M. Deleuze jeta sur sa fille un regard sévère et même furieux, mais expert à se dominer, il se tourna vers le jeune homme avec courtoisie pour lui décocher ce trait perfide :

— Je reconnais du premier coup, monsieur, cette diplomatie qui a fait merveille à Lausanne.

Laissant les deux hommes à leurs compliments, Nicole négociait en hâte un échange :

— Miss Maud, prenez demain sur votre bob M. Aynaud-Marnière qui m'a confié son admiration pour vous. Je prendrai mon père sur le mien.

— Non, merci. Je garde votre père. Il est très drôle.

— Oui, murmura Nicole dépitée, mais les parents très drôles ne nous font pas toujours rire.

A nouveau, comme la veille, la danse s'empara des jeunes filles. Après quelques fox-trott, tangos et shimmys, Aynaud-Marnière remonta dans sa chambre où il se demanda, en se déshabillant, pourquoi Mlle Delouze avait voulu l'échanger contre son père :

« Elle ne songeait qu'à se débarrasser de moi, quand je la croyais coquette à mon égard. Et cette miss Maud qui me préfère ce vieux galantin! C'est vrai qu'il est très séduisant. Un financier qui cite du Mallarmé : ça ne se voit qu'en France. Il est décoré, il a fait la guerre. La guerre a rajeuni toute une génération et cette génération refuse de démobiliser. Bah! il n'y en a plus aujourd'hui que pour les jeunes gens. »

Et pour se rassurer, — car il craignait de ne plus être exactement informé des mœurs européennes après ses longs séjours en Orient et au Japon, — il ouvrit un livre qui venait de paraître et qu'il avait apporté avec le *Cahier vert* de Rosalie de Constant : *Recensement de l'amour à Paris*, par Gérard Bauer. N'était-ce pas, à trente ans de distance, la suite de la *Physiologie de l'amour moderne* de Paul Bourget? Il y trouverait les dernières modes, celle des *P. D. B. I.* Et il lut : « ... Que d'hommes entre trente et cinquante ans, répliquerez-vous, ont été aimés par des jeunes filles durant ces vingt dernières années? Aimés au théâtre, — car le théâtre est toujours en retard sur la vie. Lorsqu'il n'emprunte pas ses thèmes aux sentiments éternels, c'est une projection lointaine et mièvre de l'actualité. Nous ne voudrions pas détruire dans cette chronique de l'amour un préjugé qui peut paraître doux à beaucoup de nos contemporains, mais il faut pourtant nous y déterminer. La jeune fille qui aime un homme ayant « de l'expérience » n'est plus que l'exception. La jeune Parisienne aime, comme sa mère, le danseur de vingt ans. »

Quelle belle assurance chez l'observateur des mœurs dites parisiennes! Quelle sûreté dans l'affirmation! Ainsi donc, un

homme mur n'avait plus aucune chance d'intéresser les jeunes filles. Aynaud-Marnière s'en réjouit. La jurisprudence était en sa faveur. M. Deleuze en serait pour ses frais auprès de miss Maud. Lui-même, bien qu'il ne fût plus l'aimable danseur de vingt ans qui fait prime sur le marché, saurait intéresser et retenir l'Anglaise. Mais pourquoi M[lle] Nicole avait-elle négocié son échange? Sans doute préférait-il miss Maud. Il préférait miss Maud, et néanmoins supportait mal l'indifférence de sa compatriote.

V. — EN BOBSLEIGH

Pour courir en *bob*, les équipiers de Gstaad font une expédition préalable. Ils prennent le petit train électrique de l'Oberland qui les dépose, eux et leurs traîneaux perfectionnés, à Saanenmöser au sommet du col. De là une bonne route en pente descend sur Zweisimmen et offre une excellente piste de quatre à cinq kilomètres. Elle longe, il est vrai, des précipices assez dangereux et franchit, après un brusque virage, la petite Simme sur un pont couvert. Mais ces difficultés ne font qu'exalter les concurrents.

Rien n'est plus gai que les départs à la montagne un matin de soleil. On s'est couché tard la veille au Palais de Neige, parce qu'on a dansé ou parce qu'on a fini au bar la soirée; vite on se précipite sur les traîneaux ou les luges pour gagner la gare, et l'on prend d'assaut les wagons. Les skieurs surtout sont encombrants avec leurs hautes lames de bois. Mais de bonne grâce on s'entr'aide, on se resserre, on s'entasse, les dames assises et offrant toute la gamme des lainages multicolores, les hommes debout dans les couloirs, sur les plateformes et, les plus malins, bien installés en plein air dans leurs bobs hissés sur les trucs.

Le comte Moroni avait ménagé une place à son collègue français sur une plateforme et le mettait au courant des derniers potins de l'hôtel avec cette autorité de l'étranger qui, pour avoir beaucoup vécu à Paris, s'imagine être devenu très parisien

— Il me semble que M. Deleuze s'est moqué hier de la conférence de Lausanne.

— Je crois bien, se glorifia sans pudeur Aynaud-Marnière; je l'avais traité de vieux monsieur.

— Vous aviez eu tort, cher ami.

— Sans doute : mais sa fille s'est fait un malin plaisir de le lui répéter.

— Mlle Nicole a ses raisons

Et à voix plus basse, afin de n'être entendu que de son interlocuteur, il les donna sans discrétion aucune :

— M. Deleuze est plus jeune que vous ne pensez. Un soir, ou plutôt un matin que je remontais du bar, je l'ai vu quitter la chambre de la princesse Olga. Princesse de roman russe. Une de ces fausses princesses que le bolchévisme a fabriquées hors de la Russie, et qui nuisent lamentablement à la véritable et malheureuse aristocratie russe dispersée et exilée.

— Une simple visite peut-être. Le Palais de neige est si bien fréquenté!

— L'ascenseur ne fonctionnait plus. Il ne s'attendait pas à une rencontre. Il tenait ses chaussures à la main. Des souliers vernis qui luisaient. Et maintenant il courtise miss Maud

A ce nom, Aynaud-Marmière se fâcha

— Miss Maud porte l'honnêteté sur le visage. Vous n'allez pas insinuer...

— Qui vous parle d'insinuer? Miss Maud est une honnête jeune fille, qui ne tient pas à retourner en Angleterre et qui se marierait volontiers sur le continent.

— Je croyais que M. Deleuze était marié

— Sans doute. Mais il y a le divorce. Les jeunes filles aujourd'hui n'ont point souci du mariage des autres. Elles n'ont souci que du leur.

— Les aimables enfants! Sont-ce là vos mœurs d'Italie?

— Non, en Italie, nous sommes un vieux peuple décoratif. Nous gardons la façade. En France, vous subissez une crise de cynisme sous couleur de sincérité et de démocratie. Les hommes veulent sans cesse refaire leur vie, d'après vos romans et votre théâtre, et d'après votre monde pareillement, au lieu d'en mener de front plusieurs sans rien casser.

— Le divorce reste chez nous une exception.

— Je gage que Mme Deleuze est une femme âgée et imprudente.

— Agée peut-être, comme son mari. Mais pourquoi imprudente?

— Parce qu'avec un pareil mari elle ne devrait pas être loin. Il est vrai que Mlle Nicole la remplace avantageusement.

— Mlle Nicole?

— Sans doute : n'avez-vous donc point remarqué sa sollicitude filiale? Elle vous offrait à miss Maud pour son bob, afin de reprendre son père.

— Ah! c'était pour cela?

— Évidemment. Les manèges de miss Maud l'énervent. Elle perdra sûrement la course de bob. Tout l'hôtel s'amuse à suivre le match des deux jeunes filles. M. Deleuze en est l'enjeu.

— Et votre princesse Olga?

— Pas la mienne, celle de M. Deleuze, et peut-être de beaucoup d'autres. Elle est partie ce matin. Elle était même, paraît-il, de fort méchante humeur. Elle a dû être renvoyée, avec des cadeaux comme il convient.

Maurice Aynaud-Marutière écoutait avec stupeur les racontars de son collègue. Il avait cru, dès son arrivée à Gstaad, intéresser deux jeunes filles également belles, également sympathiques, et déjà il se préoccupait de son choix qui l'inclinait vers l'Anglaise, quand, en réalité, aucune des deux ne lui prêtait la moindre attention, l'une défendant son père contre l'autre qui le poursuivait. Mais, fort de l'expérience tirée du traité de psychologie amoureuse le plus moderne, *Recensement de l'amour à Paris*, il prit son air le plus tranchant pour déclarer :

— Allons donc! Ces jeunes filles, comme leurs mères, ne recherchent aujourd'hui que les danseurs de vingt ans.

— Pour la danse, mon cher collègue, pour la danse, mais non pour le mariage, ni même pour l'amour. Vous avez longtemps vécu loin de Paris, cela se voit. Nous en sommes au règne de la jeune fille. Or une femme ne peut régner qu'avec les rois. Qui mène le jeu, aujourd'hui, je vous prie, dans la politique, la finance, la diplomatie, la littérature, qui, sinon l'homme de quarante, et le plus souvent de cinquante à soixante ans? C'est lui qui détient l'influence, le pouvoir et l'argent. Et par surcroît, seul, il a gardé la science ou l'art de plaire.

— Seul?

— Évidemment. Regardez ces jeunes gens qui se précipitent sur leur danseuse comme sur une proie et qui la ramènent à sa chaise sans lui avoir adressé la parole. Ils sont rugueux et âpres, indélicats et mal dégrossis. Tandis que l'homme âgé a des attentions, de la gentillesse, du tact, de la conversation, de la discrétion, en un mot du charme. Les femmes y sont plus sensibles

qu'à la beauté plastique, laquelle, d'ailleurs, s'entretient longtemps par le sport

— Oui, mais la jeunesse... rien ne vaut la jeunesse.

— C'est entendu. Eh bien! les jeunes gens ont leur jeunesse. Et les autres ont tout le reste.

Ainsi brillait, ou croyait briller le comte Moroni, à qui cette jouissance rare était réservée de surprendre et d'instruire un Français devenu par ses voyages étranger à son propre monde. Il y mettait quelque ostentation et n'était pas éloigné de se prendre pour un Machiavel de la casuistique sentimentale.

— Voyez, conclut-il, comme miss Maud rit en montrant ses dents blanches aux propos que lui tient de tout près M. Deleuze.

— De tout près, parce que le compartiment est rempli. Et Mlle Nicole est avec eux.

— Dame, elle les surveille. C'est une gentille duègne.

Le train s'arrêta à Saanenmöser et les équipages des bobs en descendirent joyeusement pour essayer la piste avant le déjeuner. On remonterait de Zweisimmen par le petit chemin de fer, on déjeunerait au col, puis l'épreuve serait courue l'après-midi.

Cinq bobsleighs s'alignèrent sur la route. Ils portaient des noms comme les bateaux de pêche ou les yachts de plaisance. Celui de miss Maud s'appelait : *Victoire*. Et celui de Nicole Deleuze : *T'en fais pas*. L'avant-train articulé sur le châssis-arrière était peint l'un en blanc et l'autre en vert, aux couleurs des concurrentes. Chaque bob portait un équipage de quatre personnes, deux femmes et deux hommes. La descente de Saanenmöser à Zweisimmen découvre un cirque plus vaste que celui de Gstaad, avec des sommets plus élevés. Les immenses étendues de neige, où se détachaient en bouquets noirs les forêts de sapins, brillaient au soleil d'un tel éclat qu'elles pouvaient rivaliser de lumière avec les déserts roses de l'Orient.

La course d'essai ne favorisa pas Mlle Deleuze qui avait sans plaisir vu son père monter sur le bob de sa rivale, s'installer derrière elle et la prendre à pleins bras ostensiblement, ainsi qu'y autorise ce genre de sport, si l'équipage veut être uni et stable. Elle faillit verser dans le fossé qui finissait en précipice et n'en fut préservée que par un coup de volant un peu trop brusque. En outre, elle dut s'arrêter face à un traîneau qui

gravissait la pente et dont le conducteur ne se dérangea pas. Car les paysans bernois goûtent peu ces exercices des étrangers. L'Anglaise, au contraire, avait glissé du haut en bas sans obstacle. Elle se déclarait sûre du succès Et M Deleuze ne tarissait pas d'éloges sur la fermeté, sur l'autorité de sa direction

— On a tort de confier des instruments aussi dangereux à des femmes, confia la comte Moroni à son collègue. Elles dissimulent moins que nous leurs sentiments intimes, et nous risquons la mort rien que parce que Mlle Nicole supporte mal les caprices amoureux de son pere : en quoi d'ailleurs elle empiète sur un domaine qui lui devrait être interdit.

— Bah ! répliqua Aynaud-Marnière qui commençait de se passionner pour ce duel d'un nouveau genre, nous avons, pendant la guerre, couru d'autres risques, vous dans le Trentin, et moi dans l'Argonne et à Verdun.

— Sans doute, mais c'était la guerre Je ne tiens nullement à dégringoler ces pentes jusqu'à la rivière pour une déception de jeune fille

— J'ai confiance en Mlle Deleuze.

Cependant le général Harvey, toujours sérieux comme s'il accomplissait un office sacré, avait débarqué à l'heure convenue Il plaça les chronométreurs au départ et à l'arrivée et procéda au tirage au sort. Les bobs devaient se suivre à trois minutes d'intervalle. La piste était de quatre kilometres. Maud tira le n° 2 et Nicole le dernier.

Le bob de miss Maud, bien lancé, partit à toute allure, sous le regard de Nicole qui prenait l'empreinte d'une magnifique créature toute blanche et rose au volant, fuyant dans les bras de son père extraordinairement rajeuni par le grand air et le plaisir Quand ce fut son tour, elle avait un air résolu qui frappa ses partenaires Le départ du *T'en fais pas* fut moins brillant que celui du *Victoire* Mais le petit capitaine vert était décidé à vaincre

— Ne serrez pas votre frein, avait-elle recommandé à Aynaud-Marnière placé le dernier sur le bobsleigh. Le mien suffira Sauf en cas de danger, bien entendu. Et attention à mon commandement, pour se pencher à droite ou à gauche selon les virages.

Dès qu'il eut bien pris la pente, le bob accéléra sa vitesse. L'équipage obéissant accomplissait les rites comme une troupe

entraînée à la manœuvre. Le fameux virage avant le pont couvert fut pris avec un art consommé et presque sans ralentir. Aynaud-Marnière goûtait une joie inconnue à cette course dans la neige, le visage fouetté par le vent pur des cimes et caressé par un soleil déjà chaud, les yeux cueillant, comme des mains avides qui se précipitent sur les fleurs, cette splendeur des montagnes illuminées sous le ciel d'azur, la poitrine à l'aise dans le chandail de laine, l'esprit excité par le combat. Il apercevait, devant lui, le petit béret vert impassible, car le conducteur ne doit pas changer sa position. Et le petit béret montrait un sang-froid inattendu, comme un vieux capitaine de bob, freinant à peine au moment de virer de façon à conserver son allure pour aborder la ligne droite suivante en pleine vitesse.

Le bob filait si rapide que les arbres en bordure paraissaient se joindre. Il allait de ce train dévaler comme un ouragan dans Zweisimmen rapprochée. Le chronométreur qui se tenait à l'entrée du village constaterait sans nul doute son avance. Tout à coup, là, sur la route, au milieu de la route, près du but, surgit un traîneau attelé d'un cheval, parti trop tard pour gêner les bobs précédents, et que l'on n'avait pu retenir, malgré les plus suppliantes objurgations, tant la mauvaise volonté paysanne est obstinée. C'était l'obstacle imprévu. Aynaud-Marnière et le comte Moroni crurent la course perdue. Il ne restait plus qu'à freiner et échouer dans la neige sur la partie gauche du chemin, celle qui s'appuie à la montagne.

— Pas de frein! ordonna le petit béret vert d'une voix impérieuse.

Aynaud-Marnière, qui avait déjà saisi les barres de bois, les lâcha, mais il pensa : « Elle est folle... » Le traîneau tenait le milieu de la route : on pouvait à la rigueur passer de chaque côté. A gauche, la piste n'était plus tracée et le bob serait arrêté. A droite, c'était, à la moindre erreur de calcul, le précipice et peut-être la mort. En pleine vitesse, le bob prit la droite, longea le fossé de tout près, se raffermit et franchit le but sans avoir ralenti, dans les applaudissements du public peu à peu rassemblé pour assister aux arrivées.

Les équipages précédents attendaient au grand complet la dernière course. Miss Maud penchée, avec M. Deleuze derrière elle, vit le *T'en fais pas* glisser en trombe. Son beau visage frais et lisse se crispa dans la jalousie. Elle croyait tenir son triomphe,

d'autant plus qu'elle avait malicieusement vu de Zweisimmen partir l'obstacle, ce malencontreux et dangereux traîneau, et voici que le doute l'envahissait. On ne saurait les résultats que lorsque les deux chronométreurs auraient échangé leurs heures. Mais aucun des concurrents n'avait si furieusement abordé le poteau

A deux cents mètres de là, — il avait fallu cette distance pour rompre le train du bob, — Aynaud-Marnière, ému, se levait en hâte pour courir au petit beret vert :

— Ah! mademoiselle, quel beau sang-froid! Comment avez-vous osé?

— Mais je vous l'avais bien dit : c'est mon latin.

— Votre latin?

— Oui, monsieur, un souvenir d'Horace, le plus banal, le plus connu, m'a inspirée. Quand le traîneau surgit devant nous, j'ai pensé : « Ça y est, nous sommes f... »

— Nous aussi, nous l'avons pensé, approuve le comte Moroni amusé, mais pas sous cette forme. Est-elle vraiment tirée d'Horace?

— C'est la plus claire, mais vous êtes des diplomates. Et puis brusquement, le calme s'est fait dans mon cerveau, un calme incroyable. J'ai ordonné : *pas de frein*. J'avais calculé la largeur du bob : nous passerions, nous avons passé.

— Et Horace?

— Eh bien! en même temps que j'assurais la direction du volant, mon Horace me revenait : *Impavidam ferient ruinae*. Il y avait *impavidam*. Au féminin, M. Aynaud-Marnière.

— J'entends bien. Oui, vous étiez vraiment impavide. C'est une belle épithète, et rare.

Alors elle demanda :

— Avons-nous gagné la course ?

— Nous le saurons tout à l'heure.

Mais le résultat n'était pas douteux. Nicole Deleuze l'emportait de vingt secondes sur Maud Robinson. La coupe d'or lui serait attribuée. Son bob avait effectué le parcours en moins de cinq minutes, donc à une moyenne de quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Son père la vint féliciter, non sans quelque ironie, comme si lui-même tirait un bénéfice de cette récompense. Et, de fait, miss Maud, irritée et humiliée de son échec, se montrait plus

complaisante à son endroit, multipliait même les avances, et les avances les plus directes, au point de se compromettre presque, s'il était facile à une jeune fille de se compromettre dans un monde où le sport autorise toutes les familiarités.

— Pour moi, déclara au comte Moroni Aynaud-Mernière qui, décidément, prenait parti pour Nicole, Mlle Delouze a eu tort de gagner.

— Et pourquoi donc?

— Mais parce que miss Maud ne lui pardonnera pas cette victoire. Elle se vengera.

— Et vous revenez de Lausanne! s'écria l'Italien d'une voix pathétique.

— Quel rapport voyez-vous?...

— Vous revenez de Lausanne, et vous n'avez pas remarqué, dans les conflits entre les nations, que seule compte la victoire! Dans la vie privée, comme dans la vie des peuples, les vainqueurs sont les vainqueurs. Aujourd'hui miss Maud Robinson respecte et redoute Mlle Nicole Delouze beaucoup plus qu'hier. Celle-ci lui reprendra son père : n'en doutez pas.

— J'en doute, au contraire. Le dépit sportif est pire que le dépit amoureux. Il jettera cette magnifique Anglaise dans les bras de ce vieux monsieur.

— Nous parions?

— Nous parions.

VI. — LE BAL DES FLEURS

Les deux jeunes filles, les deux rivales avaient gagné *ex æquo* les épreuves du patin, l'une première au concours de figures, l'autre au concours de vitesse. Nicole Delouze l'emportait sur le bobsleigh. Restait le prix du costume au bal des fleurs. Mais quelle émeute rue de la Paix, si les costumes de France étaient battus dans un match de toilettes!

Depuis une quinzaine de jours, toutes les élégantes pensionnaires du Palais de Neige travaillaient, — ou faisaient travailler, — à leur travesti dans les intervalles des sports et de la danse, en cachette pour ne pas livrer leur secret aux concurrentes. Elles avaient commandé à Lausanne ou à Genève, ou même à Paris, des soieries ou des rouleaux de papier de toutes nuances. Avec de l'invention et des doigts de fée, elles avaient

réalisé sur elles-mêmes toute la flore éclatante et diverse des Alpes. Et, le soir, sous les lustres, apparurent, dans une flatteuse rumeur d'admiration, de blanches marguerites, des campanules violettes, des gentianes bleu foncé, des myosotis bleu clair, de rouges rhododendrons, de pâles églantines, des ancolies diaphanes, des arnicas orangés, des bruyères lie de vin. Mais tous les regards cherchaient Maud et Nicole. Nul doute qu'elles ne fussent les plus belles. Laquelle des deux, pourtant, serait la reine ?

Maud s'était transformée en cyclamen, un de ces cyclamens géants que les jardiniers des Iles Borromées ont obtenus par une culture séculaire. La mauve du corsage se continuait par les teintes imperceptiblement dégradées de la jupe qui s'évasait et passait au rose et au rouge. Avec ses cheveux d'un blond de paille et son teint lisse et uni, elle achevait la perfection de cette fleur vivante.

— Vous en avez le parfum subtil et prenant, lui assura M. Deleuze qui ne demandait qu'à le respirer.

Nicole, à son tour, glissa dans le salon, en lys des Alpes, en lys jaune dont les pétales se recourbaient au bas comme pour s'ouvrir et dont les pistils d'une nuance plus foncée étaient relevés par des fils de laiton. Sa taille s'allongeait dans cette prison d'or. Elle se tenait très droite, rigide, presque tendue comme une sainte de vitrail et portait dans une main la fleur même qu'elle avait choisie et qu'elle avait fait venir d'une serre de Nice, comme pour offrir aux yeux l'occasion de comparer. Ainsi armée et symbolique, elle semblait sortir d'une toile de quelque préraphaélite, Dante-Gabriel Rossetti ou Burne-Jones. Les suffrages, d'un consentement unanime, se fixèrent sur elle. Maud n'obtint que le second prix. Néanmoins, les deux rivales s'embrassèrent.

— Si miss Maud pouvait l'étouffer ! murmura le comte Moroni à son collègue, afin de lui bien montrer sa connaissance des classiques français.

— Elle aura sa revanche, répliqua celui-ci. Tenez : elle l'a.

En effet, M. Deleuze, sans même féliciter sa fille, venait à la jeune Anglaise et l'emmenait familièrement au buffet. Miss Maud se retourna et son regard heurta le regard de sa rivale. Ce fut sec et net comme un engagement de fer.

— Elle en a peur, estima le comte Moroni.

— Elle le nargue, jugea Aynaud-Marnière.

A tour de rôle, les deux diplomates prièrent Nicole Deleuze à danser. Distraite, préoccupée, elle embrouillait ses pas, elle qui d'habitude montrait une virtuosité sans égale. Après un fox-trott prolongé, désespérant de la distraire, Aynaud-Marnière quitta la salle de bal et se retira dans le vaste hall désert où il retrouva sur une table *le Cahier vert* de Rosalie de Constant. La lecture le consolerait de ses déboires, de ses échecs auprès des jeunes filles. Il y trouverait le calme, la paix. Et il tomba sur le chapitre où Mme de Staël, balayant de ses cheveux épars l'escalier de Rosalie qui cachait Benjamin, reconquiert de force son ancien amant au nez de la vieille fille assez audacieuse pour avoir introduit le doigt entre l'arbre et l'écorce. Décidément, le monde était bien agité. Il s'apprêtait en désespoir de cause à s'aller coucher, quand il entendit parler dans son voisinage. Une colonne le cachait aux personnes qui dialoguaient, mais il reconnut les deux voix.

— Vous attendez quelqu'un ? demandait Nicole Deleuze.

— Je n'attends personne... Eh bien si ! j'attends votre père. Il m'a donné rendez-vous ici. Je suppose que vous n'allez pas nous surveiller.

— C'est ce qui vous trompe, miss Maud. Je surveille mon père en effet et ne m'en irai pas. Je vous ai guettée toute la soirée. Vous n'avez dansé qu'avec lui. Tout à coup vous vous êtes éclipsée. Je vous ai suivie. Donc il va venir vous rejoindre.

— Joli métier que vous faites là !

— Ce n'est pas un métier, miss Maud, c'est un devoir, et un triste devoir. Écoutez-moi une minute. Vous ne pouvez pas avoir pour mon père de l'affection, de... l'amour.

— Et pourquoi donc, je vous prie ?

— Vous êtes si jeune et il a cinquante ans.

— Qu'est-ce que cela signifie ? M. Deleuze est un flirt très agréable.

— Un flirt ? Ah ! s'il n'est qu'un flirt pour vous, je vous conjure de l'abandonner. Un flirt, ce n'est pas quelque chose de bien important. Je vous donnerai à sa place, tenez, M. Aynaud-Marnière, ce jeune diplomate qui hésitait entre nous, qui penchait hier vers vous, et qui penche aujourd'hui vers moi. Il est jeune, il est distingué, il est aimable, il admire votre pays, il saura vous plaire.

— Je vous remercie, Mlle Nicole. Gardez-le, gardez-le précieusement, et même épousez-le si le cœur vous en dit : moi, décidément, je lui préfère votre père.

— Ah ! prenez garde, miss Maud. Ce que vous faites est mal.

— Vous me menacez?

— Ce n'est pas moi qui vous menace. Prenez garde au sort d'une princesse Olga.

— D'une princesse Olga?

— Oui, d'une princesse Olga qui vous a précédée, et qu'on renvoie.

— Ah! non, moi, on ne me renvoie pas. On me déplait ou l'on me plaît. Et, si je le veux, on m'épouse.

— Pour vous épouser, il faut être libre.

— On le devient.

— On le devient : vous êtes folle, miss Maud, je crois.

— Je ne suis pas folle, Mlle Nicole, je vous jure.

— Alors vous rêvez.

— Une femme de sport ne rêve jamais.

— Est-ce moi qui rêve, miss Maud? Vous en a-t-il parlé? a-t-il osé vous en parler?

— Sans doute, puisqu'il continue à me faire la cour.

— Ah! mon Dieu!

— Eh bien! quoi, vous n'allez pas vous évanouir! Voilà bien les Françaises! Qu'y a-t-il là de si étonnant? Vous avez un père charmant : il lui faut une jeune femme. Est-il, dans votre monde, le premier homme qui ait divorcé pour se remarier?

Les voix se turent. Nicole Deleuze devait pleurer, et l'Anglaise s'impatienter. Puis brusquement, Nicole, d'une voix raffermie et même durcie, de la voix de commandement qui, sur le bob, avait ordonné de ne pas freiner, reprit l'entretien :

— Miss Maud, écoutez-moi bien. Ma mère est malade, et je la remplace. Vous voulez la guerre : vous l'aurez. Vous avez pu vous apercevoir que je n'ai pas accoutumé d'être battue, ni au bob, ni au bal. C'est déjà bien assez de subir les pauvres princesses Olga. Ou vous renoncerez à votre abominable projet, — et ce n'est tout de même pas encore l'habitude chez nous de se fiancer à un homme marié, — ou je vous exécuterai tout à l'heure, dans la salle de danse, publiquement.

— Vous m'exécuterez? Je veux voir ça.

— Vous le verrez, je vous en avertis. Je vous rendrai

devant tout le monde l'écharpe que vous avez oubliée chez mon père hier soir, cette nuit.

— Quelle écharpe?

— Celle-ci. Elle est bien à vous : je le sais. N'y touchez pas.

— Oui, elle est à moi. Mais je l'ai prêtée hier soir à la princesse Olga.

— Personne ne le croira. Personne, entendez-vous. Tout le monde l'a vue sur votre dos. Vous avez trop flirté avec mon père. Tant pis pour vous. Après cela, vous ferez ce que vous voudrez. Et vos parents aussi. *P. D. B. I.*, miss Maud. Mais on vous connaîtra.

Il y eut un nouveau silence, qui se prolongea un peu plus longtemps, puis un éclat de rire un peu affecté.

— Eh bien! M[lle] Nicole, à vous le prix, cette fois encore. J'ai voulu, — comment dites-vous? — faire marcher votre père. Mais c'est vous qui avez couru.

— Vraiment, miss Maud!

— Oui, vraiment. Je serai franche avec une concurrente telle que vous. Moi aussi, j'ai marché un peu. Avec le flirt, on ne sait jamais. J'ai voulu voir jusqu'où il irait. Il allait très bien. Mais ne vous fâchez pas. Je vous le rends. Vous le gardez trop

— Moi aussi, miss Maud, je serai franche. J'adore mon père : avec lui, la vie est toujours colorée. Elle est dangereuse aussi. Mais nous l'adorons tous à la maison. Nous l'adorons en tremblant, car nous avons peur.

— Mais non, vous n'avez pas peur. Je l'ai bien vu sur le bob quand vous êtes arrivée après avoir croisé le traîneau.

— Embrassez-moi, Maud, voulez-vous?

— Oh! de tout cœur, Nicole... Voici votre père.

M. Deleuze, en effet, les rejoignait à pas lents, un peu gêné de trouver deux femmes quand il n'en cherchait qu'une.

— Je vois avec plaisir, leur dit-il en les abordant avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, ni à la Bourse, ni dans le monde, que vous êtes réconciliées.

— Oh! monsieur Deleuze, expliqua le cyclamen, deux camarades de sports ne se brouillent pas. Nous nous sommes battues l'une contre l'autre, et j'ai toujours été vaincue, je le reconnais.

— Vous avez la défaite généreuse, remercie le lys jaune des Alpes, et rien n'est plus rare.

Puis le groupe, comme si rien ne s'était passé, tranquillement s'achemina vers la salle de danse.

Aynaud-Marnière, un peu décontenancé de la façon désinvolte dont Mlle Deleuze l'avait offert à sa rivale, sortit de sa cachette et s'en fut, piteux, au buffet, car il avait pris chaud aux révélations qui lui avaient été prodiguées. Il y trouva le comte Moroni et, sans trahir le secret des jeunes filles, il avoua :

— Vous avez gagné, mon cher collègue.

— Sans doute, accentua celui-ci en faisant la roue. La victoire, il n'y a que la victoire. C'est pour l'avoir oublié que l'Europe est si mal à l'aise. Un bon diplomate doit connaître les femmes. Car les nations sont femmes, mon cher Aynaud-Marnière. Elles sont femmes. Donc, il faut les mener.

VII. — QUAND LES TURCS AURONT SIGNÉ...

Huit jours plus tard, Maurice Aynaud-Marnière, son congé terminé, s'apprêtait à quitter le Palais de Neige, Gstaad, la montagne et la Suisse, et par surcroît miss Maud et Mlle Nicole. Attardé dans le hall, il y guettait celle-ci qui devait à son habitude se rendre à la patinoire. Et, quand parut la jeune fille, c'est à peine s'il osa l'aborder. Il l'aborda comme un pénitent courbé sous le poids de ses fautes. Elle le remarqua en riant :

— Qu'avez-vous, monsieur ? On dirait que vous cherchez un confessionnal et une absolution.

— Justement, mademoiselle, la vôtre.

— La mienne ? s'étonna-t-elle.

Il fit une allusion, — la plus délicate qu'il lui fût possible de trouver, — à la scène dont il avait été le témoin involontaire, et vit la jeune fille détourner la tête dans un mouvement de pudeur.

— Depuis ce jour, assura-t-il, je ne vois plus, dans l'hôtel et dans tout ce décor éblouissant, qu'une image. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

Elle eut la coquetterie de demander laquelle.

— Celle de la moderne Antigone.

— Taisez-vous, supplia-t-elle. Ne parlez plus jamais de cela.

— Ne m'autorisez-vous pas, Mlle Nicole, à l'emporter un jour, avec moi, à Rome ? Il me semble qu'avec elle je

triompherai de tous les ennemis de la France, et de tous ceux du foyer

— C'est beaucoup, monsieur, en vérité!

Sous le béret vert, le visage malicieux de M[lle] Deleuze s'empourpra, devint grave, sérieux, presque sévère. Puis, brusquement, il se détendit dans un sourire :

— Eh bien! monsieur le diplomate, puisque vous êtes en forme, revenez quand les Turcs auront signé, ou quand les Allemands auront payé.

A son tour, il s'assombrit :

— Vous êtes cruelle, mademoiselle. Cruelle et ironique. Autrefois, pour refuser, on se contentait de dire : *quand les poules auront des dents.*

— Suis-je vraiment si décourageante?

— Vous l'êtes Peut-être préféreriez-vous que j'épouse miss Maud Hobinson?

— Ah! non, par exemple Un diplomate français ne doit pas épouser une étrangère

— Pas même une alliée?

— Pas même une alliée. Vous avez déjà tant de mal à défendre nos intérêts On dirait que la foi vous manque.

— Donnez-la-moi, M[lle] Nicole. Je ne demande qu'à me croiser. Depuis l'aventure du bob, je vois devant moi, comme un signe d'espérance, un petit béret vert.

— Eh bien! quand ma sœur Édith sera une véritable jeune fille et pourra monter la garde à son tour.

— Quel âge a-t-elle?

— Quinze ans Mais les jeunes filles, aujourd'hui, poussent vite. Beaucoup trop vite, hélas! Elles n'ont plus le loisir d'être ignorantes. Elles apprennent trop de choses, à l'école et dans la vie

— Mais elles sont braves, M[lle] Nicole. C'est quelque chose. Boivent-elles l'obstacle, dans la vie aussi bien qu'en bob?

Nicole prit son expression de victoire :

— La vie n'est-elle pas un sport?...

HENRY BORDEAUX

L'EXPÉRIENCE ITALIENNE

I

L'ÉVOLUTION SOCIALE DU PEUPLE ITALIEN

De la formidable épreuve que fut la guerre mondiale, l'Italie était sortie victorieuse, mais, comme la France, affaiblie, et plus qu'elle, inquiète et désorientée. Quatre années durant, de la fin de 1918 à la fin de 1922, la nation italienne vit ses meilleures forces gaspillées, son progrès ralenti, son équilibre menacé par l'effet d'une crise intérieure profonde et violente. Agitation politique, désordres sociaux, troubles agraires, malaise économique et financier, tout conspirait à entretenir en Italie le désarroi et la confusion. Cependant les meilleurs éléments du pays étaient demeurés intacts : confiants dans l'avenir d'un peuple jeune, nombreux, résolu à vivre et désireux de grandir, ils préparaient avec méthode et sans relâche l'effort d'où devait sortir le salut. Ceux qui avaient assuré à l'Italie la victoire sur ses ennemis du dehors, s'étaient juré d'être un jour les artisans d'une autre victoire, plus héroïque et plus décisive : celle que l'Italie, pour remplir sa destinée, devait remporter sur elle-même.

L'expérience qui se poursuit actuellement en Italie mérite d'être étudiée. Les maux dont l'Italie a souffert et dont elle a vaillamment entrepris de se guérir, sont ceux auxquels toute démocratie moderne est exposée. On se propose d'examiner, dans les pages qui suivent, quelques-unes des problèmes que les Italiens virent se poser devant eux sous une forme particulièrement menaçante : du jour où ils ont eu le bon sens et le courage de les affronter résolument, ils n'ont plus douté de les pouvoir résoudre.

***

Les historiens et les sociologues de l'Italie nouvelle ont souvent constaté et déploré pour leur pays l'absence d'une structure sociale solide et nettement arrêtée; quelques-uns expliquent par là les énormes difficultés qu'ont rencontrées les plus ardents patriotes, les réformateurs les plus avisés, chaque fois qu'ils entreprenaient d'appliquer à l'Italie telle organisation administrative, tel système électoral ou telle formule de gouvernement. Pour que les classes sociales, à l'intérieur d'une nation, se constituent sur des bases fortes et durables, il faut du temps, des circonstances favorables, des efforts constants et bien dirigés. Or le peuple italien est encore très jeune; entre les divers éléments dont il est formé, l'unité politique n'a pas aboli d'un seul coup toutes les différences; enfin les hommes qui ont fait et organisé l'Italie ont parfois supposé résolu le problème à résoudre, et peut-être ont-ils ainsi retardé le progrès qu'ils avaient si grande hâte d'accomplir.

On retrouve dans la crise de ces dernières années quelques effets de ce développement trop rapide et pour ainsi dire prématuré, qui a mis violemment aux prises des classes encore trop mal formées pour soutenir le choc sans en rester ébranlées. Cependant, pour quelques-unes, la dure épreuve a été salutaire: devant un danger moins pressant, elles n'auraient pas poussé si activement l'œuvre d'organisation et de résistance. Autant et peut-être plus que la guerre, la longue crise intérieure a contribué au progrès social de l'Italie.

Il n'y a sans doute pas en Europe un peuple qui soit aussi démocratique que le peuple italien, ni dans lequel l'individualisme soit aussi développé. Hiérarchie et solidarité sont pour lui deux notions abstraites, qui ne semblent correspondre à aucun sentiment naturel. Les différences d'individu à individu sont aussi marquées en bas qu'en haut de l'échelle sociale, et cette variété explique en partie l'attrait que, dès le premier contact, les gens de ce pays exercent sur l'étranger. Le plus pauvre paysan de Toscane exprimera sans effort dans une langue parfaite des nuances de sentiment très délicates. Une belle dame s'approche pour caresser l'enfant qu'une jeune fermière porte sur son bras; l'enfant aussitôt détourne la tête. « *Ha paura!* dit la dame. — *Paura?* réplique vivement la paysanne. *No, signora, ha*

timore, » voulant marquer ainsi que son petit n'a pas peur, mais qu'il éprouve devant le dame un crainte respectueuse. Quel voyageur n'a admiré la courtoisie simple et digne d'un gondolier de Venise, ou la fantaisie, la verve et la finesse d'observation d'un cocher napolitain? Je n'ai jamais oublié le le petit discours que m'adressa, en m'offrant un citron qu'il venait de cueillir, le vieux gardien de la Latomie des Fleurs, à Syracuse : c'était la *louange* du fruit, de sa beauté, de ses vertus; certes, l'ail aussi était une plante salutaire, mais comme son odeur brutale contrastait avec le parfum exquis du fruit d'or! bref, une ode à la manière de Pindare, que le bonhomme avait improvisée pour me rendre son présent plus agréable, ou simplement pour s'amuser.

Cette richesse et cette variété de dons naturels font qu'en Italie un homme ne se sent pas inférieur à un autre, mais tout au plus différent de lui. Les mœurs sont empreintes de cette égalité, qui n'est pas affectée, mais instinctivement ressentie. L'exemple est donné de haut : en dépit d'une étiquette minutieuse, puisqu'elle fut importée d'Espagne, quelle cour a moins d'apparat que la cour italienne, quelle famille royale mène une vie plus simple, plus bourgeoise que la famille royale d'Italie? La vieille aristocratie est demeurée fidèle à cette tradition de discrète simplicité. Il ne faut point le juger à Rome, ni dans quelques autres villes où elle se trouve mêlée à la société cosmopolite, mais à la campagne, sur ses terres, où elle est vraiment chez elle. Le chef de la famille, le « *padrone*, » comme tous l'appellent, adresse la parole à son métayer du même ton courtois qu'il ferait à un homme de son monde, et le métayer n'en éprouve ni étonnement ni gêne : d'une part et de l'autre, l'aisance de manières est égale. Les domestiques, presque toujours nés sur le domaine, sont traités sans hauteur, avec affabilité et confiance. Dans un château de Romagne, un poète en renom, qui se trouvait parmi les invités, fut prié de dire des vers, plutôt que d'exhiber les siens, il commença à réciter un chant de *la Divine Comédie*. Je vis alora la maîtresse de maison sortir du salon et y ramener sa femme de chambre, qu'elle voulait associer au plaisir que nous goûtions. Je fus probablement seul à admirer ce geste, que les hôtes italiens semblaient trouver très naturel.

Une aristocratie souvent riche, parfois cultivée, généralement

attachée à la terre qu'elle possède et aux traditions qu'elle représente; un peuple que son intelligence naturelle et sa finesse instinctive rapprochent de l'aristocratie, mais que ses conditions de vie en éloignent infiniment, et rien entre les deux : voilà ce que fut longtemps la société italienne et ce que, dans certaines régions, elle est encore aujourd'hui. La classe intermédiaire, la bourgeoisie, s'est constituée lentement, difficilement, formée d'éléments très divers et de valeur très inégale, elle manque d'unité autant que de traditions. La culture qu'elle a acquise n'a réagi que faiblement sur ses goûts et sur sa manière de vivre. L'exercice des professions libérales qui, en d'autres pays, confère une certaine dignité, un certain rang social, n'a pas produit en Italie une différenciation bien accusée. Sauf quelques exceptions, dues à la fortune ou au talent, les avocats, les médecins, les professeurs, en un mot ceux qu'on appelle les « *professionisti,* » tout en jouissant d'une haute considération morale, sont loin de tenir dans la société une place équivalente à celle qu'y occupent leurs collègues français, anglais ou allemands. Le développement de l'industrie et du commerce a créé une autre bourgeoisie, active, riche, souvent fastueuse, qui joue un rôle important dans la vie économique du pays, mais ne remplit pas exactement la fonction sociale et morale dévolue aux classes bourgeoises dans une nation moderne. L'Italie a souffert de cette lacune qui, à l'heure actuelle, n'est pas encore entièrement comblée.

LES FONCTIONNAIRES. — LES OFFICIERS

L'aristocratie italienne avait pris à l'œuvre du *risorgimento* une part considérable; sans se tenir tout à fait à l'écart des affaires publiques, elle s'en occupa moins activement, le jour où l'Italie eut réalisé son unité. On vit se former alors une sorte d'aristocratie politique, peu nombreuse, très jalouse de son autorité et de son influence, qui assuma toutes les fonctions, prit sur elle toutes les responsabilités du gouvernement. De cette caste politique, composée des meilleurs hommes du pays et des plus dévoués au bien public, sont issues les traditions d'honnêteté et de désintéressement qui sont encore en honneur dans l'Italie d'aujourd'hui. Ministres et hauts fonctionnaires vivaient et vivent encore avec une simplicité qui nous semble presque

excessive Un député qui entre au Gouvernement ne change rien à son existence; il est très rare qu'il abandonne son appartement privé pour venir habiter l'hôtel du Ministère; sa famille ne participe en aucune façon à sa dignité nouvelle ; la femme d'un ministre, en Italie, reste une personne privée et, le plus souvent, une personne inconnue. On retrouve là ce sens démocratique de l'égalité, qui se traduit dans les mœurs politiques comme dans la vie sociale.

Autour du Gouvernement gravitait le monde des fonctionnaires, intelligent, laborieux et assez mal payé. L'Italie doit beaucoup à cette classe des « *impiegati*, » d'où sont sortis quelques-uns de ses meilleurs hommes d'État. A la préparation souvent insuffisante des écoles, suppléait une éducation pratique, au cours de laquelle le fonctionnaire apprenait l'administration, le droit, les finances et le maniement des affaires. En Italie, comme en France, les fonctions publiques ont toujours exercé un attrait singulier sur les classes moyennes, et probablement pour les mêmes raisons : prestige, absence de risque, garantie de l'avenir. MM. Panteleoni et Scioloja ont observé tous deux qu'après 1870, on vit en même temps diminuer le nombre des prêtres et des religieux, et croître celui des candidats au fonctionnarisme : les petites gens destinaient désormais à l'État les fils qu'ils donnaient autrefois à l'Église.

Depuis lors, l'armée des fonctionnaires ne cessa d'augmenter. Le recensement du 10 juin 1921 indique le chiffre de 1417345, soit un peu plus d'un fonctionnaire pour vingt-huit habitants. Cette proportion doit être aujourd'hui sensiblement dépassée (1). Plusieurs ministères nouveaux ont été créés, la guerre a fait surgir toute une série d'offices et de services spéciaux, qui ne sont pas encore entièrement liquidés. Un grand nombre de femmes, admises dans les cadres de l'administration durant les hostilités, y sont restées, une fois la paix rétablie. A cet énorme développement du fonctionnarisme ne correspond pas toujours une extension ou une amélioration des services publics ; en Italie, comme autrefois chez nous, chaque ministre, chaque député influent « case » sa nombreuse clientèle dans l'administration de l'État et n'attend pas toujours, pour faire entrer ses

(1) Les chiffres cités au cours de cette étude sont empruntés, pour la plupart, au dernier *Annuario Statistico Italiano* qui porte la date de 1917-1918 et reproduit souvent les données statistiques relatives à l'année 1911.

protégés, qu'il y ait des postes vacants. Au Parlement, dans la presse, on réclame depuis plusieurs années avec une insistance croissante la réduction du nombre des fonctionnaires. Plusieurs raisons, d'ordre électoral et d'ordre social, y avaient jusqu'à présent fait obstacle. M. Mussolini a eu le courage d'inscrire en tête de son programme une réforme complète de la bureaucratie.

Les fonctionnaires italiens sont organisés : sections et chambres confédérales sont reliées depuis peu à un organe central qui porte le nom de « *Fronte Unico*. » La défense des intérêts de classe revêt parfois la forme la plus menaçante, et le Gouvernement avait pris l'habitude de donner satisfaction, dans une certaine mesure, aux demandes impératives. D'autre part, les interventions toujours plus nombreuses de l'État entraînaient la création incessante de nouveaux *emplois*. La véritable réforme, la seule efficace, eût consisté à « diminuer le nombre des affaires de l'État et à faire que la nature de ces affaires fût simple. » Mais l'entreprise ainsi définie semblait dépasser les forces et le courage de n'importe quel ministère, et les députés continuaient à demander la « décongestion » des services publics, sans se soucier beaucoup de l'obtenir.

Les augmentations de traitement, les indemnités de résidence et de vie chère ont favorisé les petits employés dans une plus large mesure que les hauts fonctionnaires. Relativement aux autres pays, tous sont rétribués d'une manière insuffisante ; mais, si on les compare entre eux, les grands semblent encore plus mal payés que les petits. Le résultat, au point de vue social, est que la carrière administrative développe à l'excès une classe improductive de tout petits bourgeois, sans préparer en assez grand nombre les éléments d'une haute bourgeoisie, à qui l'aisance matérielle permette de contribuer largement au progrès intellectuel et moral de la nation.

Les officiers, bien que leur solde ait été légèrement relevée après la guerre, ne sont guère mieux partagés que les fonctionnaires civils. La médiocrité de leur condition économique ne se trouve compensée, ni par des privilèges honorifiques, comme dans l'ancienne armée allemande, ni, comme dans la nôtre, par ce prestige traditionnel qui fait que la plus riche et la plus noble des héritières peut épouser sans déchoir un lieutenant sans nom et sans fortune. L'officier italien, sorti le plus souvent d'un milieu modeste, s'élève rarement par son mariage à un degré

social supérieur. Loyal, consciencieux, dévoué jusqu'à l'abnégation, courageux jusqu'à l'héroïsme, il a la plus haute idée de son métier et des devoirs qu'il impose. Le rôle social de l'officier apparaît ici bien moins dans des théories et des conférences, que dans la vie de chaque jour. La familiarité qui rapproche les soldats et les chefs crée entre eux des liens de confiance et d'affection mutuelles. Un lieutenant connaît tous les hommes de son peloton : c'est à lui qu'ont recours ceux qui ne savent pas écrire pour donner des nouvelles à leur famille, c'est à lui que l'on confie les embarras et les peines. Voilà donc un élément excellent, admirablement préparé, dont la société italienne pourrait tirer un profit bien plus grand qu'elle ne fait aujourd'hui.

LA BOURGEOISIE. — INDUSTRIELS ET AGRARIENS

Ce qu'on a appelé la *nouvelle bourgeoisie du Nord* apparaît entre 1880 et 1890, avec le grand développement des industries et du commerce. Cette classe se distingue par son intelligence vive et pratique, son économie et son esprit d'entreprise ; mais elle ne pensa d'abord qu'à s'enrichir. Dans son *Histoire de Dix Ans*, M. Labriola observe qu'à cette époque « la bourgeoisie considérait le gouvernement comme son ennemi et, ayant à choisir entre le gouvernement et les socialistes, préférait témoigner sa sympathie à ces derniers. » Je n'oserais prendre ce jugement à mon compte. Mes souvenirs les plus anciens me représentent une bourgeoisie italienne, non pas hostile au gouvernement, mais indifférente aux affaires publiques, et même un peu méprisante à l'égard de ceux qui les dirigent. Je me rappelle la colère d'un grand industriel de Milan, dont le fils avait exprimé l'intention d'entrer dans la carrière politique : elle n'eût pas été plus vive, si ce jeune homme avait manifesté le désir de se faire comédien.

Cet état d'esprit dura peu. D'une part, industriels et commerçants sont bientôt amenés par leur propre intérêt à intervenir dans les plus importantes questions politiques : traités de commerce, tarifs douaniers, législation ouvrière, tandis que le rachat des chemins de fer et la conversion de la rente rapprochent les hommes d'affaires des hommes de gouvernement. D'autre part, M. Giolitti, qui le premier a compris la grande

valeur sociale et politique de cette nouvelle classe, s'efforce de lui réserver un rôle actif, et parfois prépondérant, dans la vie publique et dans la direction de l'État. Vue profonde d'un homme qui sut toujours apprécier à leur exacte valeur les forces actuelles ou latentes de son pays, mais que les exigences mesquines du jeu politique et de la manœuvre parlementaire devaient conduire à renverser arbitrairement l'échelle de valeurs qu'il avait lui-même établie.

Associée plus ou moins directement aux affaires publiques, la bourgeoisie du Nord y apporta sans doute un certain égoïsme, elle sacrifia trop ouvertement les intérêts de l'agriculture à ceux de l'industrie et abusa parfois du crédit que le Gouvernement lui avait si largement ouvert. Il s'en faut pourtant de beaucoup qu'elle méritât les reproches dont les radicaux et les socialistes l'ont accablée. Cette classe fut par excellence une classe productive, organisatrice et novatrice. L'Italie lui doit le rapide expansion de son industrie et de son commerce, la mise en valeur de ses richesses naturelles et jusqu'en progrès de son agriculture. L'histoire fera justice des légendes puériles que répandirent alors les adversaires politiques de M. Giolitti pour discréditer sa méthode et ses nouveaux collaborateurs. Quelques abus furent commis, bien moindres et bien moins dommageables que ceux qu'entraîna plus tard le système des concessions d'État aux coopératives, et dont les socialistes furent tout au moins les complices. Mais surtout il faut reconnaître que sans ces « spéculateurs, » sans ces « affaristi, » comme on les appelait avec mépris, jamais l'Italie n'eût réalisé en trente ans le progrès économique qui lui a assuré dans le monde son rang de grande puissance.

Entre 1880 et 1900, la bourgeoisie commerçante et industrielle s'enrichit, enrichit le pays, mais ne songea guère à s'organiser en tant que *classe sociale*. Il lui manquait la tradition et plus encore l'esprit de solidarité. Chacun défendait ses intérêts, nul ne se préoccupait de garantir l'intérêt collectif de la classe bourgeoise contre un danger qui devenait chaque jour plus menaçant : l'organisation des classes ouvrières. Lorsque la fréquence des grèves et des troubles commença d'ouvrir les yeux aux plus aveugles, la bourgeoisie accusa le Gouvernement de mal garantir ses droits, de la trahir, de la sacrifier au prolétariat. Elle ne comprit pas tout de suite que ce prolétariat lui

avait donné l'exemple et que cette organisation dont il tirait sa merveilleuse force, il ne tenait qu'à elle de la réaliser pour son compte et de s'en prévaloir, soit en face des revendications ouvrières, soit contre la faiblesse du Gouvernement.

Les premiers à s'organiser en vue d'une résistance efficace furent les propriétaires fonciers du Nord-Est. Quelques-uns d'entre eux s'étaient unis dès 1904 pour s'opposer ensemble aux exigences de leurs ouvriers agricoles (*braccianti*) : ils sortirent de cette première bataille vaincus et découragés. La grève prolongée qui sévit en 1908 dans toute la province de Parme les contraignit à un nouvel essai de résistance commune. Un homme énergique, le marquis Carega, prit la direction du mouvement. Une association (*Agraria*) groupa dans chaque province les propriétaires fonciers : chacun paya une cotisation proportionnée à l'étendue de son domaine, s'engagea à suivre les directions données par le Conseil de l'Association et remit aux mains du trésorier une lettre de change en blanc (*cambiale in bianco*), qui pouvait être tirée sur lui au cas où il violerait son engagement. Toutes les *Agrarie* furent reliées entre elles par une *Fédération Interprovinciale*, chargée d'assurer l'unité d'action économique et politique et d'entretenir les rapports avec le Gouvernement. L'institution d'une *Société mutuelle d'Assurances contre les grèves* (*Mutua Scioperi*), siégeant à Bologne, compléta cette organisation (1908).

Il y eut des actes d'indiscipline : ils furent sévèrement punis. Les ligues ouvrières refusèrent, au premier abord, de traiter avec les *Agrarie*, soutenant que le droit d'association était le monopole du prolétariat. A leur tour, les propriétaires refusèrent de passer individuellement des contrats de location ou de travail avec les ligues, et ils eurent le dernier mot. L'organisation des propriétaires fonciers s'étendit en peu d'années à la plus grande partie du royaume ; elle résista avec succès aux dures épreuves de 1910 ; elle groupe utilement autour des possesseurs de grands domaines un certain nombre de petits propriétaires et de fermiers. Après la guerre, elle établit à Rome son siège central ; trois directeurs président à son action : un directeur technique, un directeur politique, un directeur chargé des services de presse et de propagande. Il en a coûté 150 000 lires, qu'on n'a pas recueillies sans peine. Mais l'union est faite. Le S. A. N. (*Segretariato Agricolo Nazionale*) coor-

donne les activités de plus de 200 associations, qui représentent ensemble environ 200 000 agriculteurs (mai 1919 — janvier 1920).

Les premières associations d'industriels remontent à l'époque où fut promulgué en Italie le tarif général (*Associazione della Società Anonime*, 1887). Toutefois, ces organisations, comme celles que formèrent les grands commerçants, ont gardé longtemps, à la différence des *Agrarie*, un caractère professionnel et presque exclusivement technique. Lorsqu'en septembre 1920, M. Giolitti communique aux délégués des associations industrielles les modalités du projet relatif au contrôle des ouvriers sur les usines, les délégués eurent le scrupule de dégager leur responsabilité, mais leur solidarité ne se trouva pas assez forte pour leur permettre de refuser catégoriquement des conditions qu'ils jugeaient inacceptables pour eux-mêmes et désastreuses pour le pays.

Les politiciens d'extrême-gauche, et même quelques autres d'opinions moins avancées, exploitèrent fort habilement contre la bourgeoisie l'opposition d'intérêts qui divise industriels et agrariens et parfois les dresse dangereusement les uns contre les autres. En dehors de toute considération politique ou économique, il est arrivé que des Italiens du Sud missent leur autorité et leur influence au service d'intérêts purement régionaux et s'unissent aux éléments subversifs les plus violents, à seule fin de faire échec aux intérêts légitimes du Nord industriel. Le progrès social se trouve ici étroitement lié au progrès économique : le jour où, à défaut d'identité, une solidarité d'intérêts sera complètement établie entre le Nord et le Midi, l'unité sociale sera bien près de se réaliser entre deux bourgeoisies que séparent encore aujourd'hui d'incontestables différences de tempérament, de mœurs et de culture.

Le mouvement fasciste peut être considéré comme la dernière forme, et la plus violente, de la résistance bourgeoise contre les excès du syndicalisme et la menace du communisme bolchéviste. Il est vrai que M. Mussolini se défend d'être un bourgeois, qu'il accuse la bourgeoisie d'être aussi corrompue que le prolétariat et qu'il lui a promis un traitement rigoureux, presque cruel, pour le jour où lui et ses amis auraient pris le pouvoir. Il n'en reste pas moins que le *Fascio*, qui est à l'origine une réaction contre l'hégémonie socialiste, trouve dans les

classes bourgeoises son point d'appui naturel; c'est parmi les étudiants, les intellectuels, les *professionisti*, que se sont recrutées d'abord les fameuses « escouades » de chemises noires; les banquiers, les industriels et les commerçants ont vu dans le *fascisme* une garantie et une protection contre les exigences et les menaces des organisations ouvrières. La dépense considérable que représentent l'équipement et l'armement d'au moins cent cinquante mille hommes, leurs déplacements pour des expéditions fréquentes et parfois de grande envergure, demeurerait inexplicable, si la bourgeoisie qui possède et qui produit n'y avait pas largement contribué, reconnaissant ainsi les services rendus.

Le fascisme a très opportunément développé dans la jeunesse bourgeoise l'énergie, la discipline, l'esprit de solidarité et de sacrifice. Le règlement intérieur des « escouades » est d'une extrême rigueur, et les chefs veillent à ce qu'il soit strictement observé; certains manquements entraînent même, dit-on, des punitions corporelles. Pour que les jeunes Italiens, naturellement indépendants et individualistes, aient accepté volontairement une sujétion aussi étroite, il faut qu'ils en aient senti le besoin et qu'ils soient soutenus dans leur effort par un patriotisme ardent et par une profonde conviction.

LES PAYSANS

L'Italie étant essentiellement un pays agricole, un rôle important est dévolu, dans sa structure sociale comme dans son économie, à ceux qui possèdent la terre et à ceux qui la cultivent. D'après le recensement du 10 juin 1911, sur vingt-six millions et demi d'Italiens au-dessus de dix ans, plus de neuf millions vivaient de l'agriculture, tandis que l'industrie en occupait moins de cinq millions et le commerce moins d'un million (1). Depuis lors, par suite du développement de certaines industries pendant la guerre, cette proportion s'est légèrement modifiée : néanmoins, l'agriculture tient encore aujourd'hui le premier rang, parmi les branches de l'activité italienne.

Dans la population agricole, on peut distinguer trois classes : les propriétaires, les fermiers et métayers, les ouvriers journa-

(1) *Annuario Statistico*, 1917-1918, p. 32, Rome, Bertero, 1919.

liers. Le nombre des petits propriétaires, qui était en 1911 de 1 715 000, s'est beaucoup accru pendant ces dix dernières années, le paysan, en Italie comme en France, ayant généralement employé à acheter de la terre les gros bénéfices réalisés au cours de cette période. Les grands domaines tendent à devenir plus rares dans les provinces du Nord et du Nord-Est; ils sont encore très nombreux dans les régions méridionales.

Le fermage à bail d'argent est, en général, moins usité que le métayage ou la culture à part de fruits, la quotité réservée au propriétaire variant suivant la nature du produit et suivant les régions. Les statistiques de 1911 donnent 694 000 fermiers, contre 1 581 000 métayers ou cultivateurs à part de fruits. Enfin la classe des ouvriers journaliers est de beaucoup la plus nombreuse : elle comptait, à cette date, 4 215 000 travailleurs des deux sexes. On désigne communément les métayers par le nom de *mezzadri* et les journaliers par celui de *braccianti*.

Les *mezzadri*, fixés depuis des générations sur le domaine qu'ils cultivent, forment un élément stable, discipliné, naturellement conservateur; l'intérêt qu'ils ont à exploiter au mieux, c'est-à-dire à tirer du sol le maximum de produit sans l'épuiser, fait des *mezzadri* les alliés des propriétaires. Les *braccianti* constituent un élément mobile, souvent violent, indifférent au résultat de l'exploitation; l'effort de l'ouvrier journalier se limite à trouver du travail et à se faire payer le plus cher possible. La lutte devait nécessairement éclater entre *mezzadri* et *braccianti*. C'est en Romagne qu'elle a pris la forme la plus vive et la mieux caractérisée.

La Romagne est une des régions les plus riches et les mieux cultivées de toute l'Italie; le paysan romagnol, intelligent, laborieux, très attaché à sa terre natale, n'émigre presque jamais. Il aime passionnément la politique, ses ligues, ses conspirations et ses batailles : ce goût traditionnel s'explique par l'histoire même du pays. En Romagne, le métayer est républicain, le journalier est socialiste; l'un et l'autre sont anticléricaux, avec conviction, mais sans haine. L'étiquette républicaine pourrait prêter à équivoque : le *mezzadro* romagnol n'est pas en opposition déclarée avec les institutions monarchiques de son pays, mais il est démocrate, et même révolutionnaire, selon la formule de Mazzini, or la théorie mazzinienne est anti-collectiviste. Être républicain, cela consiste essentiellement à lutter contre

le socialisme. Quant à l'anticléricalisme des paysans de Romagne, il remonta au temps où le pays, constitué en légation pontificale, était gouverné par les prêtres. Lorsque j'ai séjourné pour la première fois dans cette curieuse province, en 1901, je n'y avais guère observé que de l'indifférence religieuse : on n'en voulait pas aux curés, on s'en passait, voilà tout. J'y retournai neuf ans après, pour étudier les luttes agraires : le changement était frappant. Les *Chambres de travail*, républicaines ou socialistes, avaient étendu leur juridiction au domaine de la famille : elles s'étaient substituées, non seulement à l'État, mais encore à l'Église. La Chambre de Molinella célébrait des mariages, prononçait des divorces, réglait les conflits d'intérêts et les querelles de ménage. Les femmes, furieusement mêlées aux luttes politiques, ne partageaient pas toujours l'opinion du chef de famille, les enfants encore moins. On m'a cité alors à Ravenne le cas d'une jeune fille qui, née de parents socialistes, s'était inscrite aux ligues républicaines; persécutée par sa famille, elle quitta la maison paternelle pour aller vivre avec son « fiancé, » un républicain, bien entendu.

Les *braccianti* furent les premiers à s'organiser; ils vivaient en groupes compacts, dans les villages ou dans les faubourgs des villes, tandis que les *mezzadri* occupaient les maisons de ferme (*case coloniche*) éparses à travers la campagne. Les premières ligues socialistes apparaissent en Romagne entre 1885 et 1890, elles se préoccupent d'abord de régler la distribution du travail et de relever le tarif des salaires; bientôt elles sont assez riches pour prendre à bail des terres appartenant à l'État, à la province ou à la commune; c'est le point de départ de ces « locations collectives » (*affittanze collettive*) qui devaient prendre par la suite un développement considérable. Les politiciens socialistes comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer des organisations d'ouvriers agricoles : ils firent en Romagne une propagande acharnée. J'ai assisté, en 1901, à quelques-unes des conférences qu'ils tenaient, soit dans les Chambres de travail, soit en plein air. En théorie, les prédicateurs socialistes attaquaient le droit de propriété et préconisaient le partage des terres au bénéfice de ceux qui les cultivent; en pratique, ils excitaient l'envie des *braccianti* nomades, mal payés, jamais sûrs du lendemain, contre les *mezzadri*, alliés naturels, soutiens intéressés des propriétaires.

Cette campagne porta ses fruits. Lorsqu'ils se sentirent menacés, les *mezzadri* qui n'avaient pas auparavant senti le besoin de s'unir, formèrent aux-mêmes des ligues et opposèrent aux Chambres du travail socialistes des Chambres républicaines. Ils commencèrent par se défendre contre les entreprises des *braccianti*; bientôt ils en vinrent à formuler leurs propres revendications contre les droits des propriétaires. C'était exactement le résultat prévu et souhaité par les agitateurs de profession. L'un d'eux m'exposa un jour à peu près en ces termes la tactique qu'il employait : « Notre but, c'est l'abolition de la propriété privée. Faute de pouvoir atteindre directement la propriété, nous nous attaquons au métayer. Et cela pour deux raisons. D'abord les *mezzadri* sont tous des propriétaires en herbe. Puis nous estimons que le travail ne doit pas être rémunéré en produits : car dès lors l'amélioration du sort des travailleurs a pour condition une augmentation des prix, dont souffre le consommateur, c'est-à-dire la collectivité. Nous commencerons par substituer au métayage la location collective, et nous arriverons progressivement à la socialisation du sol. »

De 1908 à 1914, la lutte se poursuit en Romagne entre les trois éléments diversement groupés. Tantôt les *mezzadri* s'unissaient aux *braccianti* pour faire échec aux propriétaires, tantôt ils demandaient aux propriétaires leur appui pour mieux résister aux exigences croissantes des *braccianti*. En fin de compte, le bon sens et l'intérêt eurent raison de la démagogie. Les *mezzadri* profitèrent de leur forte organisation pour obtenir des conditions plus avantageuses et une plus grande initiative dans la conduite de l'exploitation; mais ils restèrent, par tradition et par sentiment, des « propriétaires en herbe, » quand ils ne devinrent pas des propriétaires en fait. Enrichis par la guerre, beaucoup partagent aujourd'hui leur activité entre la parcelle qu'ils ont acquise et la métairie qu'ils n'ont pas abandonnée. D'autres se sont classés définitivement dans la catégorie des propriétaires fonciers.

Ainsi le métayage a préparé la formation d'une petite bourgeoisie agraire, dont le rôle social peut devenir très important. Dans les provinces dont il est question, cette classe d'anciens métayers devenus propriétaires n'abandonne point le métier qui l'a enrichie, elle n'émigre pas vers les grandes villes. On voit au contraire des avocats, des fonctionnaires, de petits com-

merçants acheter de la terre sur leurs économies et revenir aux champs, non pour y prendre une retraite oisive, mais pour y faire fructifier le petit patrimoine qu'ils ont acquis. Pour le moment, cette nouvelle bourgeoisie agraire se ressent de la rapidité avec laquelle elle a fait fortune : elle dépense trop, et n'épargne pas assez. Un luxe extraordinaire a envahi les campagnes de certaines régions. Un de mes amis, grand propriétaire en Romagne, le comte P., me raconte qu'il a trouvé à Imola, — petite ville agricole, — une boutique de parfumerie ouverte par un ancien épicier : cet homme a fait venir de Paris une vendeuse *ad hoc* qui, les jours de marché, fait des affaires d'or en offrant aux paysannes sa coûteuse marchandise. En pleine campagne, au cours d'un bal de moisson, le même témoin a vu des jeunes filles changer trois fois de robe, comme jadis les dandies changeaient trois fois de gants. Mais cette crise de luxe ne durera point ; ce qui restera, au contraire, c'est l'attachement au sol, à la propriété, à la vie campagnarde, rendue plus large et plus confortable par l'abondance des ressources que la terre elle-même a procurées et qu'elle peut encore accroître.

La classe des *braccianti* a suivi une évolution assez différente. Des plus ignorants d'entre eux, la propagande socialiste fit en peu de temps des fanatiques : j'en ai rencontré à Ravenne, à Imola, à Forli, qui attendaient le partage des terres comme s'il devait avoir lieu du jour au lendemain. Principalement occupés à fomenter des grèves, des boycottages, et, comme ils disaient, des *cyclones*, ils se souciaient bien moins de produire que d'entraver la production. D'autres, plus intelligents et plus travailleurs, virent surtout dans les *ligues* un moyen de s'assurer contre le chômage une garantie et une protection ; tout en profitant des hauts salaires, des secours médicaux gratuits, des vivres à bon marché procurés par les coopératives, ils ne perdaient pas de vue leur but, qui était de posséder la terre, dès qu'ils pouvaient, ils achetaient. « Il y a chez tous les salariés, observe un économiste italien, M. Gonnari, même s'ils sont syndicalistes enragés, l'aspiration à finir une bonne fois leur vie vagabonde et désordonnée, et à acquérir définitivement le morceau de terre qui leur assure le pain et la tranquillité. » Un certain nombre de *braccianti* deviennent propriétaires et vont grossir les rangs de la petite bourgeoisie rurale.

Mais les organisations socialistes, fidèles à leur programme

politique, tendaient moins à améliorer la condition individuelle des ouvriers agricoles, qu'à se fortifier et à s'enrichir eux-mêmes collectivement. L'État leur facilita singulièrement la tâche, soit en leur louant à bon compte les terrains domaniaux, soit en leur réservant les travaux d'utilité publique. Lors de mon dernier voyage en Romagne, j'ai été frappé du contraste qui existait presque partout entre le siège de l'*Agraria*, ou association des propriétaires, et celui de la *Camera del Lavoro* : la première est abritée tant bien que mal dans un local de fortune, la seconde est confortablement installée dans une maison de bonne apparence, parfois même, comme à Ravenne, dans un palais. Les *Chambres du Travail* et les *Coopératives* octroient à certains de leurs employés des traitements qui varient entre 12 et 15 000 lire par an. Cette caste d'ouvriers-bourgeois, qui ne possède ni les qualités de la classe ouvrière ni les traditions de la bourgeoisie, m'a paru être le plus parasitaire et la plus nuisible qu'une société moderne puisse produire : un faux-semblant d'instruction, une extrême suffisance, une absence totale de moralité, voilà quelques-unes de ses caractéristiques.

Malgré tous ses défauts, l'organisation socialiste des ouvriers agricoles a produit de bons résultats : de grandes étendues de terres incultes ont été aménagées et exploitées régulièrement par les coopératives de *braccianti* ; d'importants travaux d'assèchement et d'endiguement ont été menés à bonne fin. On peut même soutenir que le travail en commun a développé chez le paysan du Nord et de l'Est certaines qualités que le travail isolé des fermes eût laissées improductives. L'intervention de l'État a fait tout le mal, en altérant les conditions normales de la concurrence. Soutenues, favorisées, subventionnées par le Gouvernement, les organisations de *braccianti* ont réduit l'entreprise privée à l'impuissance, arrêté net l'essor de certaines industries en les privant de main-d'œuvre, subordonné enfin les besoins de l'économie nationale aux intérêts, ou même aux passions d'une classe privilégiée. Maîtresses souveraines des administrations provinciales et communales, les *ligues rouges* pratiquèrent une tyrannie insupportable ; elles en vinrent à percevoir des impôts, à délivrer, contre espèces sonnantes, des passeports sans lesquels les citoyens non inscrits à l'organisation ne pouvaient ni sortir de la commune, ni y entrer. Quelques années se passent, et les fascistes arrivent, qui mettent le feu

aux Chambres du Travail, pillent les magasins des coopératives, déposent les conseils provinciaux et municipaux, suppriment en bannissent les tyrans de la veille, et recueillant dans leurs propres syndicats une population toujours prête à se rallier aux plus forts

LES POPULATIONS AGRICOLES DE L'ITALIE MÉRIDIONALE

On descend vers le Midi de la Péninsule, on passe en Sicile, et la scène change. Ici, la petite propriété est exceptionnelle, le métayage rarement pratiqué. La vie agricole, — on pourrait dire toute la vie sociale, — est dominée par ce phénomène séculaire, persistant : le grand domaine, la *latifondo*. En Sicile, bien que, depuis cent cinquante ans, une certaine étendue de territoire, appartenant au domaine royal ou aux domaines ecclésiastiques, ait été répartie entre les paysans, des terres immenses sont demeurées en possession d'un seul maître : ce sont les fiefs, les *feudi*. Le propriétaire du fief, qui le plus souvent ne réside pas sur sa terre, qui parfois ne l'a jamais vue, la donne en location à un fermier général, appelé *feudatario* ou *gabellotto*. Celui-ci la répartit entre les paysans, qu'il exploite sans vergogne et sans contrôle.

En Sicile, il n'y a pour ainsi dire pas de village, parce qu'il n'y a pas d'eau, pas de routes, pas de police. Il m'est arrivé de parcourir à cheval ou en charrette trente, cinquante kilomètres, sans rien rencontrer sur mon chemin que, de loin en loin, une ferme aux allures de forteresse : pas de fenêtres, des meurtrières ; une haute muraille entoure et protège les bâtiments d'exploitation. Les paysans habitent dans les villes et font chaque jour, en moyenne, une dizaine de kilomètres pour se rendre à leur travail, et autant pour regagner leur logis. Il faut avoir assisté le soir, vers le coucher du soleil, à la rentrée des paysans dans une ville sicilienne, pour imaginer ce que peut être ici la condition sociale et morale des populations qui vivent de l'agriculture. Un long défilé d'hommes et de jeunes garçons, — les femmes, dans ce pays qui fut musulman, ne travaillent pas aux champs, — quelques-uns montés sur des mulets ou sur des ânes, la plupart marchant à pied. Tous ont le fusil suspendu à une épaule, à l'autre la cruche contenant l'eau pour la journée ; ils portent en outre leurs outils, parfois, au retour, une charge de

bois mort, un sac contenant des fruits ou des légumes. Ainsi on les voit remonter chaque soir vers la ville, lents, courbés et chantent leur éternelle chanson. Je suis entré, à Girgenti, dans quelques-uns des taudis qui les abritent, pêle-mêle avec leurs ânes, leurs chèvres et leurs poules; et j'ai bien failli reculer de dégoût

On vote des lois spéciales, on affecte des crédits exceptionnels, et rien ne change. Au printemps de 1920, comme j'allais par le chemin de fer de Palerme à Trapani, mon compagnon de voyage, un négociant que ses affaires appelaient à Marsala, me demande : « Y a-t-il longtemps que vous n'êtes venu en Sicile? — Douze ans, répondis-je. — Douze ans? eh bien! malheureusement vous ne trouverez rien de nouveau chez nous. Quelques promesses de plus, quelques illusions de moins, voilà notre bilan. Nous continuons à manquer de tout : d'eau, de routes, de voies ferrées, de police et d'hygiène. Nous n'avons pas fait un pas vers la civilisation. Et dire qu'il y a des gens à Rome pour revendiquer la possession ou la protection de nouveaux territoires, le droit d'administrer des régions moins italiennes peut-être et certainement moins riches que la nôtre, où tout est à faire et où l'on ne fait rien! Ah! si le Gouvernement italien avait accompli en Sicile le dixième de l'œuvre qu'a réalisée en Tunisie le gouvernement français!... »

Je détournai la conversation d'un argument aussi délicat, en posant à mon interlocuteur quelques questions de tout repos sur le port de Palerme et sur le commerce des vins. Mais, plus d'une fois, en parcourant l'île merveilleuse et pitoyable, je me rappelai ses propos. A Alcamo, ville de 40 000 habitants, centre de production vinicole, il n'y a pas encore d'eau potable; il n'y en a pas davantage à Caltanissetta, centre de l'industrie du soufre. A cinq cents mètres de Castrogiovanni, autre ville importante, j'ai vu une vieille femme recueillir dans sa carafe l'eau de pluie restée au creux d'un rocher. Des routes comme on n'en rencontre plus qu'en Turquie d'Asie : mauvaises, mal entretenues, interrompues par des fleuves torrentueux, sur lesquels il y a eu des ponts, que les eaux ont emportés et qu'on n'a point rétablis. Des montagnes qui furent boisées, et qui aujourd'hui sont nues comme des rochers. Presque partout, un service postal irrégulier, un service ferroviaire détestable et manifestement insuffisant. Les industries dérivées de l'agriculture, éga-

lement privés de moyens financiers et de moyens techniques, languissent et ne font aucun progrès. Chez les épiciers de Palerme et de Syracuse, les conserves de fruits sont de marque anglaise. Dans toute la Sicile, on trouvait en 1920 *une* usine pour l'extraction et le traitement de l'acide citrique, alors qu'il y en a dix en Allemagne et que la Sicile est le pays du monde qui produit le plus de citrons.

Et la population ? eh bien ! voilà précisément ce qui rend la situation paradoxale et ce qui, en même temps, semble autoriser tous les espoirs. Laissons de côté la bourgeoisie : l'autre jour, un homme politique italien en distinguait deux : il qualifiait l'une d'indifférente et l'autre d'analphabète, je pense que la première épithète s'applique aux grands propriétaires, toujours absents, et la seconde à leurs fermiers-généraux, qui, s'ils ne savent pas lire, savent fort bien compter. Les deux catégories sont également dépourvues de vertus sociales et par conséquent d'intérêt. Au contraire, les paysans, — qu'il faut nommer ainsi, bien qu'ils habitent dans les villes, — possèdent des qualités rares et précieuses. Sobres, laborieux, courageux, intelligents, il leur manque ce que la nature toute seule ne donne pas : l'instruction, l'ordre, la méthode. La Sicile compte encore 40 p. 100 d'illettrés : elle en a eu jusqu'à 80 p. 100. Souvent une misère profonde. Mais ces ignorants et ces misérables vivent avec une honnêteté, une dignité qui commandent le respect. La plupart des familles sont très nombreuses ; il y a des villes où le nombre annuel des naissances est deux fois supérieur à celui des décès. Malgré des conditions matérielles déplorables, la pureté des mœurs, l'intégrité du foyer domestique, la discipline familiale sont exemplaires. « Appelé à confesser un pauvre homme, gravement blessé par accident, me racontait le curé de X... je lui demandai : Tu n'as pas eu de relations avec d'autres femmes que la tienne ? Il me regarda d'un air scandalisé, presque indigné, et répondit : *mai!* (jamais) »

Beaucoup sont réduits par la misère à émigrer en Amérique. New York et Brooklyn comptent d'énormes colonies siciliennes. Les missionnaires qui, de temps en temps, vont les visiter, les retrouvent vivant là-bas comme chez eux : aussi misérables et aussi honnêtes. Le paysan sicilien est profondément attaché à la croyance et à la pratique catholiques. « Si vous lui parliez de divorce, me disait quelqu'un, il prendrait

son fusil. » Lors de l'invasion des terres, on vit ce spectacle étrange : le prêtre, revêtu du surplis et de l'étole, souvent à cheval, bénissant le domaine avant qu'il fût réparti entre les envahisseurs, qui assistaient à la cérémonie dans l'attitude du plus grand respect. Par instinct et par tradition, ils sont tous conservateurs et individualistes : aussi la propagande socialiste n'a-t-elle au que fort peu de prise en Sicile. Et pourtant le paysan sicilien veut avoir la terre. Il le voulait déjà avant la guerre; les propos de tranchées, les promesses des politiciens, parfois celles des officiers l'ont confirmé dans sa résolution de réclamer, comme son dû, une part de ce sol qu'il cultive de son mieux et qui le nourrit si mal. En 1919-1920, les paysans ont envahi les grands domaines, et s'y sont installés en maîtres. Comment s'explique ce mouvement?

Ici je passe la parole à l'un des hommes qui ont le mieux étudié cette curieuse question : don Nicola Licata, archiprêtre de Ribera. Les paysans de cette ville venaient d'envahir les terres du duc de Bivona, grand seigneur espagnol qui voyait pour la première fois son immense domaine le jour où il manqua s'y faire assassiner (février 1920). J'étais alors à Sciacca ou l'incident causa grand émoi. Je poussai jusqu'à Ribera et ne manquai pas d'aller voir l'archiprêtre, pour qui don Sturzo avait bien voulu me donner une lettre d'introduction.

Voici ce que me dit don Licata :

— Le paysan sicilien n'est pas révolutionnaire, il n'est même pas socialiste, mais il est violent, et il veut la terre. D'abord, pour une raison sentimentale : il est très attaché au sol où il est né; puis, pour une raison économique : il veut profiter des résultats de son travail; or, le système actuel le condamne à changer de tenure chaque année, les lots sont tirés au sort. Enfin, pour une raison politique : dans les tranchées, où il a pris contact avec les ouvriers, on a dit au paysan qu'il devait avoir la terre. Les agitateurs politiques ont renchéri, en lui criant sur tous les tons : tu l'auras pour rien ! Il est rentré chez lui, persuadé que les grands domaines allaient être immédiatement expropriés, sans indemnité, et attribués aux cultivateurs.

« Le territoire de Ribera est divisé en dix *feudi*, dont l'étendue varie de 1000 à 2000 hectares. Sept de ces *feudi* appartiennent à don Tristan Alvarez de Toledo, duc de Bivona, qui,

avant ces derniers jours, n'avait jamais mis le pied en Sicile : son domaine est géré de Palerme par un administrateur général et ici même par un fermier ou *gabellotto*. Ce dernier prit prétexte de la hausse du prix des produits agricoles pour augmenter les fermages des paysans et en exiger le paiement, non pas, comme l'établit l'usage, en argent, mais en nature. Les paysans refusèrent. C'est alors qu'intervint notre association, dont je dois vous dire un mot.

« Vous connaissez le nom de don Cerrutti, l'admirable prêtre vénitien dont l'action sociale s'étendit à une grande partie du royaume. C'est lui qui, en 1892, au cours d'un voyage en Sicile, y apporta le modèle des *Caisses rurales* et des associations coopératives qui donnaient à Bergame de si bons résultats. Sur son conseil, quelques curés siciliens fondèrent des Caisses rurales : on y reçut les dépôts des paysans, on ouvrit de petits crédits agricoles, on facilita les achats d'engrais chimiques et de machines. Plus tard, nous essayâmes de substituer aux *gabellotti* nos propres associations, qui offraient au propriétaire d'un *feudo* un prix de location global, pour répartir ensuite les lots entre les paysans. Nous nous heurtâmes à une double résistance : celle des *gabellotti*, qui craignaient d'être éliminés comme entrepreneurs après l'avoir été comme usuriers; celle des propriétaires, qui nous reprochaient de ne leur offrir aucune garantie. Dans certains cas, nous sommes venus à bout de ces deux obstacles, mais jamais nous n'avons triomphé de l'individualisme des paysans, qui n'arrivent pas à concevoir les avantages de l'exploitation en commun.

« Lorsqu'éclata le conflit de Ribera, notre association entra en pourparlers avec le duc et lui fit une offre intéressante : le double de la gabelle capitalisée était proposé comme base du prix de vente. L'Espagnol refusa. Nous offrîmes de payer la somme en or : nouveau refus. Les paysans se révoltèrent; les terres furent envahies, le duc fut séquestré dans son propre palais, d'où il eut quelque peine à s'échapper.

« L'incident n'est pas clos, ajouta d'une voix ferme don Licata. Nous voulons que la terre soit rendue au paysan, c'est la solution la plus avantageuse au point de vue de la production, et c'est aussi la plus morale. Que le Gouvernement prenne garde! Nos paysans sont bons, mais violents. Si on ne leur donne pas satisfaction, on reverra ici les *fasci* de 1893, la révo-

lution. En poussant les paysans au désespoir, on les amènera à détruire une richesse qu'ils n'aspirent aujourd'hui qu'à mieux distribuer. »

Et pourtant ces gens de Ribera ne sont pas des factieux. Ceux avec qui j'ai parlé ne reprochaient à l'autorité que sa faiblesse; ils protestaient de leur attachement au régime, mais voulaient un roi qui gouvernât. A l'auberge où je m'arrêtai avant de prendre le train pour Syracuse, un vieux, tout en maugréant, partageait avec son chien le morceau de pain gris qui devait faire son déjeuner : « Le grain que nous faisons pousser donne la farine blanche et le Gouvernement nous la renvoie noire. Mange, toi! disait-il à l'animal, tu n'es pas un chrétien. Ah! il est temps que nous donnions à l'Italie un autre Crispi. » Sans ce vieux, je ne me serais pas souvenu qu'en effet l'homme d'État sicilien était né à Ribera.

Un mois plus tard (avril 1920), je trouvais dans les Pouilles une agitation moins violente qu'en Sicile, mais tout aussi grave. A Barletta, à Spinazzola, à Minervino, plusieurs domaines avaient été envahis. Ruvo, qui n'était encore célèbre que par les vases magnifiques trouvés dans ses tombes apuliennes, était devenu le centre d'un mouvement inquiétant, qu'entretenaient les sociétés d'anciens combattants et de mutilés de la guerre. Les revendications des paysans portaient tantôt sur les domaines de l'État ou de la province, dont on leur avait naguère promis la distribution, tantôt sur les propriétés privées. Dans la province de Bari, où la terre est plus divisée, petits propriétaires et fermiers forment ensemble une classe aisée, tranquille et laborieuse. La guerre a enrichi le paysan : il offre jusqu'à 15 000 lire pour un hectare de terre qui, tous frais payés, ne lui en rapportera pas 500, mais d'une part il veut posséder, de l'autre il se méfie du papier. La catégorie des ouvriers journaliers est un peu plus turbulente, mais elle est ici peu nombreuse : les *contadini della porta*, — ainsi nommés parce qu'aux temps anciens ceux qui louaient leurs services venaient chercher l'embauche aux portes de la ville, — habitent les faubourgs, gagnent des journées de 20 à 25 lire au moment des gros travaux et, entre temps, vivent d'autres métiers.

Qu'on aille au Nord vers Barletta, à l'Ouest vers Foggia, au Sud vers Lecce, c'est tout autre chose. La petite propriété est exceptionnelle, les *latifondi* se touchent, leur extension atteint

jusqu'à 3 000 hectares. Les propriétaires, presque toujours absents, font exploiter leur domaine par un administrateur. Exploitation qui enrichit l'administrateur, procure au propriétaire un maigre revenu et condamne le paysan à mourir de faim On ensemence en céréales, une année sur deux, d'immenses étendues de terrain; on fait un large emploi des machines, un usage parcimonieux des engrais, et on récolte ce qu'on peut. Pas de fermier : toute la main d'œuvre est fournie par des *braccianti* qui, comme en Sicile, habitant dans les villes et gaspillent en longues marches la moitié de leur temps et de leurs forces Pas de villages, pas d'agglomérations rurales, parce que le pays manque d'eau. La terre est naturellement si fertile qu'une exploitation très sommaire suffit à la faire produire. Mais qu'est cette production au regard de ce qu'elle pourrait être? Aussi voit-on, non seulement les paysans abandonner l'agriculture, soit pour aller travailler aux usines, soit pour émigrer en Amérique, mais les propriétaires eux-mêmes renoncer à une entreprise trop ingrate et laisser en friche une grande partie de leurs domaines.

Propriétaires et paysans s'accordent à reconnaître que le problème des Pouilles serait plus qu'à moitié résolu le jour où l'eau ne manquerait plus, et les paysans raisonnables avouent que l'adduction de l'eau est une œuvre trop coûteuse pour que les propriétaires puissent l'entreprendre par leurs seuls moyens. Ici l'intervention de l'État est absolument nécessaire. Il y a longtemps que le Parlement italien a approuvé les plans du fameux *acquedotto pugliese*. Les travaux commencés furent interrompus par la guerre et viennent à peine d'être repris. Au prix où sont actuellement les matières premières et la main d'œuvre, il est douteux que l'on songe à les pousser très activement. Et les « Pouilles altérées » (*le Puglie sitibonde*) continuent de faire entendre leur plainte, tantôt résignée, tantôt, comme en ces derniers temps, pleine d'amertume et de colère.

Dans la province de Foggia, j'avais trouvé quelques ligues socialistes de paysans, une seule coopérative catholique. Dans celle de Naples, il n'y avait encore en 1920 aucune organisation paysanne : la résistance de l'individualisme était entière. Les habitants des campagnes, enrichis par la guerre, achetaient avec fureur. « Un de mes fermiers, me dit le marquis R..., grand propriétaire dans le Napolitain et en Campanie, m'a

acheté pour 110 000 lire un bout de terre qui ne m'en rapportait pas mille. Les paysans ne calculent point : ils se disent que le papier ne vaut rien, tandis que la terre voudra toujours quelque chose. Pour nous, propriétaires, nous commençons à vendre. Car le jour où le papier-monnaie ne vaudrait plus rien, ce serait la révolution et nos terres casseraient aussi bien de nous appartenir. »

Contraste saisissant entre le Nord et le Sud. En Romagne, la *ligue* triomphe parmi les paysans, et l'esprit de collectivité, et même parfois l'esprit bolchéviste : on fait la guerre à la propriété et à la production. Dans le Midi et en Sicile, le paysan est avant tout individualiste et conservateur ; s'il veut la terre, c'est pour l'avoir bien à lui, à lui tout seul. Les locations collectives ne sont telles que par la forme du contrat : les associés s'empressent de diviser la terre occupée et de tirer les lots au sort; chacun cultive le sien comme il l'entend, en maître absolu. Les essais d'exploitation en commun ont aussi régulièrement échoué dans le Sud, que dans le Nord ils ont été couronnés de succès. Malgré ces différences de tempérament et d'organisation, paysans du Nord et du Sud, qu'ils soient petits propriétaires, métayers, fermiers, ou simples ouvriers agricoles, m'ont paru constituer un élément social également bon, actif et susceptible de progrès.

LES OUVRIERS

Au même moment où les paysans envahissaient les terres, où en détruisaient les produits, ou les rendaient volontairement improductives, les ouvriers, par des grèves continuelles et souvent injustifiées, immobilisaient les industries. D'un côté comme de l'autre, plus ou moins consciemment, on poursuivait le même dessein, qui pourrait se définir ainsi : l'échec à la production. Un secrétaire de syndicat agraire me faisait, au début de 1920, cette déclaration : « Nos efforts actuels tendent, non pas à frapper directement la classe des propriétaires, mais à l'atteindre indirectement, *en donnant l'assaut à la production*. Nous voulons que les propriétaires en soient réduits à *exploiter à perte*. — Mais, lui observai-je, pourquoi vous ingénier à diminuer la production, en un moment où, dans tous les pays d'Europe, on s'efforce au contraire à produire davantage? Les

conditions du change ne rendent-elles pas toute importation très onéreuse pour l'Italie? Le prix des denrées de première nécessité est déjà énorme : voulez-vous qu'il s'élève encore davantage? — Nous ne voulons pas cette conséquence, me répondit-il, mais nous l'acceptons. Nous pouvons d'ailleurs escompter, du trouble que provoquerait cette hausse des prix, quelques effets assez favorables à notre cause. Mais ce n'est là qu'un but accessoire. Le but principal, c'est de ruiner celui qui possède, de le mettre hors d'état d'exercer ses droits avec quelque profit. Si, devant les nouvelles conditions qui lui sont faites, il renonce à exploiter ou réduit au delà d'une certaine limite l'intensité de l'exploitation, la loi autorise l'expropriation et la mise en culture par les paysans et à leur profit. C'est un premier pas vers le nouvel état de choses que nous avons résolu de créer. »

En vertu d'un raisonnement analogue, les agitateurs ouvriers, non contents de réduire les industriels, par la fréquence des grèves et la hausse des salaires, à l'alternative de fermer les usines ou d'exploiter à perte, en venaient à saboter les machines, à occuper les chantiers et les ateliers, enfin à imposer un contrôle dont le seul effet devait être d'entraver la production, et qu'ils se savaient eux-mêmes techniquement incapables d'exercer dans un autre esprit que celui d'inhibition et de malveillance.

L'évolution de la classe ouvrière s'est accomplie en Italie avec une extrême rapidité, mais d'une manière très superficielle, la compétence de l'ouvrier ne s'étant point développée dans la mesure de ses exigences. Je me suis demandé bien souvent pourquoi la main d'œuvre italienne, si justement recherchée à l'étranger, est d'un rendement si médiocre en Italie. Les spécialistes me répondent que cela tient aux méthodes différentes adoptées dans la direction, l'organisation et la surveillance du travail. Aux États-Unis, le chef de chantier ou d'atelier bouscule fort rudement l'ouvrier négligent ou paresseux, et n'admet ni réplique ni réclamation. En Italie, il sait qu'une observation trop vive ou une amende va mettre en mouvement tout l'atelier d'abord, puis les *commissions intérieures*, enfin les inspecteurs gouvernementaux Turin, Milan, Naples produisent des ouvriers qualifiés d'une habileté incomparable; s'ils travaillent aux pièces, ou s'ils sont en quelque autre manière intéressés à la production, leur rendement est excellent, les

manœuvres, les ouvriers non qualifiés, payés à la journée ou même à la tâche, ne travaillent que s'ils sont soumis à une surveillance étroite et à une discipline rigoureuse. Or, la surveillance coûte très cher et la discipline, dans les conditions imposées par le syndicat, est devenue fort difficile à exercer.

Les insurrections ouvrières de 1898 avaient été réprimées avec une sévérité excessive ou maladroite. Dès 1903, le Gouvernement change de méthode et adopte, dans les conflits entre capital et travail, une neutralité qui semble parfois moins favorable aux employeurs qu'aux employés. Tantôt pour des raisons politiques, tantôt à seule fin de maintenir un ordre apparent et, comme on dit vulgairement, d'avoir la paix, les hommes au pouvoir renoncent à faire respecter la loi, quand c'est l'ouvrier qui l'a violée, et montrent moins d'empressement à accueillir les doléances des entrepreneurs qu'à satisfaire les exigences des syndicats. La législation sociale demeure longtemps fort imparfaite, soit dans les textes, soit dans l'application. La loi qui réglemente le travail des femmes et des enfants, ébauchée en 1886, ne reçoit une forme définitive qu'en 1902 ; la loi sur les accidents du travail est de 1904 ; l'Office du travail est créé théoriquement en 1902. Ces dernières années ont vu apparaître une série de lois compliquées touchant les différentes assurances ouvrières. Dans la pratique, tout cela fonctionne médiocrement. Les économistes italiens les plus objectifs reconnaissent que, si l'État avait consacré à l'étude et à la réalisation de réformes sociales simples et pratiques les sommes énormes qu'il a englouties en allocations, en subsides extraordinaires, en subventions attribuées sous forme directe ou indirecte à d'innombrables coopératives, on aurait pu éviter l'antagonisme aigu qui, dans l'Italie d'aujourd'hui, fait apparaître comme inconciliables ces deux termes complémentaires : développement de la production et amélioration du sort de l'ouvrier, progrès économique et progrès social.

Les organisations ouvrières se sont occupées beaucoup de politique théorique et peu de sociologie appliquée. J'ai fréquenté des secrétaires de syndicat en Allemagne et en Italie : l'Italien est plus intelligent, plus ouvert et s'exprime mieux sur des sujets qu'il connaît mal, l'Allemand a des limites plus étroites et parle avec beaucoup moins d'aisance sur des questions qu'il a soigneusement apprises dans leurs moindres détails. Lorsqu'au mois d'août 1919, à Weimar, le docteur

Sinzheimer, député social-démocrate, me déclarait que « les *Betriebsraete* feraient l'éducation économique et sociale des ouvriers allemands comme les syndicats avaient fait leur éducation politique, » je jugeais sa prédiction optimiste, mais nullement déraisonnable. Lorsqu'en septembre 1920, au Sénat de Rome, j'ai entendu M. Giolitti soutenir que l'exercice du contrôle sur les industries procurerait à l'ouvrier italien une précieuse expérience de la vie économique et lui rendrait manifeste l'exagération de quelques-unes de ses exigences, cette affirmation m'a paru très audacieuse, et j'ai vu qu'elle inspirait à de plus compétents que moi des doutes malheureusement justifiés.

L'éloquence joue un grand rôle dans les congrès socialistes italiens, les chefs du parti ont à un degré éminent l'expérience des foules et l'art de dominer et d'émouvoir les grandes assemblées. Mais leur doctrine est généralement inférieure à leur talent. Je crois qu'ils ne se seraient pas dérobés si longtemps aux responsabilités du pouvoir, s'ils s'étaient sentis mieux préparés et techniquement plus capables de l'exercer. C'est un fait remarquable, étant donné l'importance du rôle joué par les socialistes dans la politique italienne, qu'il ne se soit pas encore rencontré parmi eux un homme de gouvernement. L'exemple de Bissolati n'est pas de nature à affaiblir la portée de cette remarque.

A l'insuffisante culture des chefs correspond l'ignorance profonde des masses qu'ils se sont donné mission d'entraîner. Et c'est précisément à ces masses ignorantes qu'un Gouvernement trop faible, ou trop hardi, allait brusquement confier un rôle important, peut-être décisif, dans l'organisation de la production, dans l'économie nationale. A la base de cette politique, observe M. Pantaleoni, il y avait « une surestimation énorme des fonctions de l'ouvrier, de ses capacités intellectuelles et morales, de sa contribution à la confection d'un produit capable de trouver un marché et de répondre à un besoin (1). »

Une propagande intense avait été faite durant la guerre sur le double thème : « la terre aux paysans, les usines aux ouvriers. » Les ouvriers s'étaient d'abord contentés de réclamer périodiquement des augmentations de salaires, qui leur

(1) Pantaleoni, *Bolcevismo italiano*, p. 89 90 (Bari, Laterza, 1922).

étaient aussitôt consenties. Les industriels acceptaient d'un cœur léger des charges qui, tous comptes faits, ne pesaient que sur l'État. L'État, seul client des grandes industries, fournissait les matières premières, avançait les capitaux et achetait la production à n'importe quel prix; les industriels n'avaient donc pas un intérêt immédiat à discuter la mesure des salaires. La guerre finie, ce qui devait arriver arriva. Les syndicats continuèrent à exiger des augmentations, que les industriels, désormais contraints de produire à des conditions normales, ne pouvaient plus accorder. Les ouvriers insistèrent; les industriels les menacèrent du *lock-out*. M. Giolitti prévint les chefs d'industrie que, s'ils fermaient les usines, le Gouvernement ne répondrait pas des conséquences. Là-dessus, comme les industriels ne cédaient point, cinq cent mille ouvriers occupèrent simultanément près de six cents usines.

Soucieux avant tout d'éviter la guerre civile, conscient, d'autre part, de la faiblesse des moyens dont il disposait pour faire respecter la loi, M. Giolitti ne tenta même point de faire évacuer par la force les usines occupées : mais il proposa aux industriels et aux ouvriers les bons offices du Gouvernement en vue d'une conciliation : cette offre fut acceptée. Le jour où le président du Conseil fit connaître aux délégués de l'industrie et à ceux de la classe ouvrière les conditions de l'accord par lequel il avait résolu de mettre fin à la crise, M. Crespi, qui représentait les industriels, prit la parole et dit : « Les industriels ne croient pas pouvoir accepter ces conditions. Si pourtant le Gouvernement nous déclare que son intervention a le caractère d'un acte d'autorité souveraine, nous nous y soumettrons. — A de certains moments, répliqua M. Giolitti, il faut bien qu'il se trouve quelqu'un pour assumer la responsabilité. » Puis il quitta le lieu de la conférence. Ainsi fut conclu l'accord du 19 septembre 1920.

La base de l'accord, c'était l'établissement, au profit des syndicats, d'un droit de contrôle, non seulement sur l'organisation du travail dans les usines, la police et l'hygiène des ateliers, l'embauche et le renvoi des ouvriers, — ce que les Allemands nomment la direction sociale de l'entreprise, — mais aussi sur sa direction technique : achat des matières premières, procédés de transformation, transports, débouchés, et même organisation financière.

En même temps, la Confédération générale du Travail déclarait qu'elle entendait faire exercer le contrôle dans chaque usine, non par une délégation des ouvriers de l'usine, mais par des représentants du Syndicat compétent ; ainsi disparaissait la dernière garantie des industriels, qui avaient pu espérer que la direction de chaque entreprise serait contrôlée par des ouvriers intéressés à sa prospérité et à son développement. Les Commissions d'ouvriers s'empressèrent, pour commencer, de faire accorder le bénéfice du salaire intégral aux équipes qui avaient occupé violemment les usines, et de le faire refuser à celles qui, n'ayant pas voulu prendre part à la rébellion, s'étaient vues, bien malgré elles, privées de travail et de pain. Singulier moyen de rétablir une discipline ébranlée

Après avoir fait maintes difficultés, soulevé maints incidents, les ouvriers finirent par sortir des usines occupées; ils y rentrèrent en « *coopérateurs de la production.* » Les industriels, — et c'est ce qui fit leur faiblesse, — ne purent se mettre d'accord sur le parti à prendre. Quelques-uns, dont l'attitude au cours de la crise avait paru fort singulière, admirent sans réserve les prétentions des syndicats. D'autres arrêtèrent simplement leurs machines et invitèrent leurs ouvriers à chercher du travail ailleurs : ce fut le cas de quatre usines de Milan. Les directeurs du grand établissement *Fiat*, après avoir reconnu et déclaré l'impossibilité de concilier l'exercice régulier de leur entreprise avec les exigences de l'accord de Rome, offrirent aux syndicats de transformer leur industrie en coopérative : on vendait l'affaire aux ouvriers, on désintéressait le capital actuel, et l'on remettait l'industrie aux ouvriers constitués en société coopérative de production et assistés, s'ils le jugeaient nécessaire, de techniciens et d'administrateurs salariés. L'*Avanti* insinua que cette offre pouvait bien cacher un piège, et les syndicats la repoussèrent.

Dans les usines Ansaldo-San-Giorgio, à la Spezia, les ouvriers, en réintégrant les ateliers, commirent de telles violences à l'égard de ceux qui ne s'étaient point associés à l'agitation, que les directeurs durent recourir au *lock-out*. Dans l'île d'Elbe, les organisations s'emparèrent des mines de fer qui appartiennent à l'État et en déclarèrent la socialisation, à titre d'expérience : le travail demeura longtemps suspendu. Entre temps, la commission paritaire, réunie à Milan le 21 octobre, s'était

séparée sans rien conclure : un nouveau projet de contrôle à deux degrés, présenté par les syndicats, avait paru si mal établi, si extravagant, que les délégués n'avaient même pas pu le discuter. Cependant le 6 novembre, à Turin, la direction du parti socialiste constatait, dans une note officielle, que « la question du contrôle ouvrier sur les industries avait été *présentée et imposée* aux classes ouvrières d'Italie dans une période de trouble économique particulièrement défavorable. Le contrôle, pour être efficace, devait dépasser l'usine et s'étendre à tous les facteurs de la production. *Ce n'est que lorsque le pouvoir sera tout entier dans les mains du prolétariat, que celui-ci pourra exercer à son profit et pour ses desseins particuliers le contrôle des industries. Ces desseins se résument tous dans la socialisation des industries, en vue de laquelle le contrôle n'est qu'une première et indispensable étape.*

Puis, lentement, tout s'arrangea. La production avait diminué dans des proportions effrayantes ; les ouvriers s'inquiétèrent. Leurs commissions se débrouillaient difficilement dans l'énorme paperasse que les industriels soumettaient à leur examen. Des compromis intervinrent. Ayant obtenu ce fameux droit du contrôle, qu'ils n'avaient même pas demandé, les ouvriers italiens se soucièrent fort peu de l'exercer, du moins dans la plénitude et dans l'extension qu'avaient établies les projets de leurs syndicats. Les industriels que j'ai consultés m'ont déclaré que le contrôle des commissions, tel qu'il est pratiqué chez eux, comporte moins d'inconvénients graves qu'ils ne l'avaient craint tout d'abord, mais procure néanmoins plus de désagréments à l'entreprise que d'avantages réels aux syndicats. Quant aux résultats moraux et sociaux qu'on avait paru attendre de cette réforme, — initiation de la classe ouvrière aux divers problèmes de la production et de l'économie nationale, — rien, jusqu'à présent, n'autorise à croire qu'ils aient été atteints, ni même qu'on soit en voie de les obtenir.

Ainsi une initiative qui tendait apparemment à favoriser l'évolution et le progrès du prolétariat ouvrier en Italie, n'avait abouti qu'à ruiner ou à désorganiser la production. On se proposait de « hâter l'avènement des temps nouveaux, » d' « instituer de généreuses expériences; » encore fallait-il prendre son temps, choisir son terrain et limiter les frais d'une expérience qui devait être faite aux dépens de tout un pays. Lorsque je

compare ce que j'ai vu et entendu en Italie, entre 1919 et 1921, à ce que j'avais vu et entendu, peu de temps auparavant, en Angleterre et en Allemagne, je suis bien obligé de conclure que les problèmes qu'à Rome on prétendait résoudre en un tournemain, non seulement ne sont pas murs, mais n'ont même pas été sérieusement étudiés. Dès l'année 1916, j'avais pu lire à Londres plusieurs projets très solidement établis, non par le Gouvernement, mais par des particuliers, en prévision de la nationalisation éventuelle de certaines industries. Le projet relatif à la socialisation des mines, des forêts, des forces électriques, a suscité en Allemagne toute une série d'études où les principales hypothèses sont envisagées, les résultats possibles envisagés et discutés. Quand j'ai voulu étudier à Berlin les projets relatifs aux *Betriebsraete* et au contrôle ouvrier, on m'a aussitôt fourni toute une littérature. En Italie, je n'ai trouvé rien d'analogue, on comptait sans doute sur quelque improvisation de genie, ou sur la patience résignée d'un peuple qui s'estimerait trop heureux de mourir de faim, pour la gloire de paraître à l'avant-garde d'une réforme économique et d'un progrès social également discutables.

A LA HAUSSE DES SALAIRES
N'A PAS CORRESPONDU UN PROGRÈS SOCIAL

Il reste pourtant que, dans ces dernières années, la condition matérielle de l'ouvrier italien s'est améliorée très sensiblement. Les salaires ont atteint un niveau qui, avant la guerre, eût semblé fantastique. Même si l'on tient compte de la dépréciation de la monnaie, le taux moyen des salaires parait encore très élevé. La réduction qui, aussitôt après la paix, s'imposa partout ailleurs avec la nécessité d'une loi naturelle, ne s'est produite en Italie que beaucoup plus tard, et dans une proportion insuffisante. On a pu dire avec raison que le bien-être dont jouit encore actuellement l'ouvrier italien est acquis par des moyens artificiels et aux dépens de l'économie générale de la nation.

Parmi ces moyens, l'un des plus critiqués est l'adoption et le maintien des *prix politiques*. Les denrées de première nécessité, comme le pain ou les pâtes alimentaires, sont vendues selon un tarif (*calmiere*), établi aux dépens de celui qui produit et au

bénéfice de celui qui consomme, ou bien l'État réquisitionne la production, pour la livrer lui-même au consommateur, à des conditions inférieures à celles du marché libre. La prorogation indéfinie des baux antérieurs à la guerre procède de la même méthode et aboutit au même résultat : réduction artificielle du prix des logements. Si l'on songe, en outre, que l'impôt sur le revenu n'atteint pas le salaire du travailleur manuel, si élevé qu'il puisse être, on comprendra que plusieurs économistes qualifient de privilégiée la condition actuelle de l'ouvrier italien (1).

« Le recours aux prix politiques, observe le professeur Pantaleoni, est un moyen de faire gravir simultanément à toute une classe un échelon, et de faire descendre un échelon à toutes les autres classes. La hauteur de l'échelon gravi égale celle de l'échelon descendu : au passif, les frais de l'opération (2). » Si encore l'avantage ainsi procuré à une classe aux dépens des autres était réel et durable! Mais, d'une manière générale, l'ouvrier italien n'a pas profité des ressources plus grandes dont il disposait pour relever sa condition sociale et celle de sa famille : il mange mieux, il boit davantage, il est mieux vêtu; mais il continue d'entasser sa femme et ses enfants dans deux chambres sordides et malsaines; il est assidu au cabaret et au cinéma, mais rarement un livre entre dans son taudis. La femme en est venue à s'épargner les plus minces besognes. A Rome, dans le quartier populaire où j'habite, combien de fois ai-je vu, le matin, les femmes d'ouvriers rapporter de la crèmerie une bouteille pleine de café au lait, ou attendre, en causant entre elles, que le cireur du coin eût nettoyé les trois ou quatre paires de chaussures de la famille, qu'elles ne se donnent point la peine de cirer elles-mêmes!

Le *Corriere della Sera* a publié, dans son numéro du 6 mai 1921, le budget d'un ouvrier des tramways de Milan et de sa famille. Les chiffres en ont été fournis par l'ouvrier lui-même, à l'appui d'une réclamation qu'il adressait à la municipalité, celle-ci ayant voulu l'astreindre au paiement de la *Taxe de famille* (impôt communal). La famille, qui se compose de six personnes, dont cinq travaillent, a réalisé au cours de

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le Gouvernement fasciste a rendu libre le marché des logements et annoncé l'intention d'appliquer aux salaires ouvriers l'impôt sur le revenu.

(2) Pantaleoni, *op. cit.*, p. 36.

l'année 1920, un gain total de 32 225 lire; elle en a dépensé 28 046,20, et voici le détail de cette dépense, tel que l'a établi et certifié le chef de famille :

Loyer (3 chambres) . . . . lire	440
Pain, pâtes, riz	1 318,80
Lard, beurre, huile, etc.	1 300
Viande (en moyenne 3 kg par jour)	9 835
Sucre, café, lait	1 302,40
Légumes.	1 000
Vin	3 000
Bois de chauffage.	600
Gaz	1 500
Vêtements.	8 000
Tramways	450
Linge, blanchissage, etc.	1 250
Total : lire	28 046,20

L'excédent est destiné aux dépenses imprévues, maladie, chômage, etc. Ainsi une famille d'ouvriers, qui dispose d'un revenu de plus de 30 000 lire, vit dans trois pièces dont probablement une cuisine; mais elle mange en moyenne trois kilogrammes de viande par jour et boit pour 3 000 lire de vin. Dans ces 28 000 lire de dépenses, on ne trouve pas un sou pour un livre ou pour un journal. D'économies, d'argent placé ou mis en réserve, il n'en est point question. L'ignorance, le goût de la jouissance grossière et immédiate, l'absence d'autres goûts plus relevés, autant de circonstances qui peuvent expliquer l'emploi que cet ouvrier et sa famille font du fruit de leur travail. Mais je crois qu'elles ne l'expliquent pas entièrement. Il faut encore tenir compte de la singulière propagande, par laquelle, en Italie, les agitateurs socialistes incitent l'ouvrier à dépenser tout ce qu'il gagne et lui font du gaspillage un devoir.

Dans cette même ville de Milan, en décembre 1921, j'ai entendu un secrétaire de syndicat tenir à une assemblée populaire le discours suivant : « La crise économique, disait-il à peu près, voulez-vous savoir en quoi elle consiste? Je vais vous l'apprendre. La bourgeoisie garde ses richesses par précaution ou les dissimule par peur; elle ne consomme plus. Consommation réduite, donc production diminuée, travail arrêté. Mais vous avez le moyen de déjouer le calcul de vos adversaires. A

l'épargne bourgeoise vous opposerez le prodigalité ouvrière. Où les bourgeois sont cent, les ouvriers sont cent mille. Dépensez tout ce que vous gagnez; transformez immédiatement vos salaires en bons vêtements, en beau linge, en meubles cossus, buvez du vin, mangez de la viande. En un mot, faites rouler l'argent, faites marcher le commerce et l'industrie, et rappelez-vous que l'épargne est le principal obstacle à l'avènement de la société future. » L'orateur fut très applaudi. Voilà comment, en 1921, on enseignait l'économie politique aux ouvriers milanais.

Les observateurs les plus compétents et les plus objectifs constatent que « cette modestie dans la manière de vivre, qui distinguait naguère l'Italien, a disparu de la classe ouvrière comme de la classe paysanne, et que l'augmentation considérable des salaires n'a pas eu pour conséquence un progrès dans l'ordre de la civilisation (1). »

LES TROIS SYNDICALISMES

Après trente ans de luttes, beaucoup plus politiques que sociales ou économiques, le mouvement ouvrier aboutissait en Italie à l'établissement d'un régime de monopole et de jalouse protection, à l'abolition de toute liberté et de toute concurrence sur le marché du travail. Aux champs ou à l'usine, les syndicats *rouges* exerçaient la même tyrannie; non contents de régler à leur caprice l'emploi des machines agricoles, ils imposaient aux propriétaires et aux fermiers l'usage exclusif des machines syndicales, aucun ouvrier ne pouvait être embauché que par leur entremise; pour chaque hectare de terrain, pour chaque genre de travail, le nombre d'ouvriers requis était fixé par le syndicat, qui, dans les périodes de chômage, allait jusqu'à renouveler les équipes deux ou trois fois par jour, sous prétexte de distribuer équitablement le travail. Dans les industries, sur les chantiers de travaux publics, à bord des navires de commerce, il en allait de même : les *Commissions intérieures* dictaient leurs ordres et imposaient leurs exigences.

Don Sturzo, en constituant le parti populaire, comprit la nécessité de porter la lutte sur le terrain syndical. Aux ligues

(1) Pantaleoni, *op. cit.*, p. XIV.

rouges, il opposa les organisations *blanches* d'ouvriers et de paysans. L'effet utile de cette concurrence fut à peu près annulé par la constante partialité que marquait le Gouvernement en faveur des syndicats socialistes. Malgré les réels services rendus pendant les grèves par les cheminots catholiques, ni les bureaux de placement, ni les autres organes de l'Office du Travail ne reconnurent l'égalité des droits entre les organisations blanches et les rouges. En septembre 1920, les délégués des syndicats catholiques furent exclus des tractations engagées sous la direction de M. Giolitti en vue de rétablir l'accord entre les industriels et les ouvriers métallurgistes. L'évolution rapide du parti populaire vers une politique de collaboration avec le parti socialiste acheva de compromettre l'originalité et l'autonomie des organisations blanches.

A leur tour, les fascistes, constitués en « parti de masse, » voulurent développer une action syndicale : ils fondèrent le *syndicat national*. Leur propagande s'est d'abord exercée parmi les gens de mer et les ouvriers agricoles, puis s'est rapidement étendue à tous les corps de métier. Au mois d'octobre 1922, les organisations fascistes comptaient environ 800 000 adhérents. La plupart étaient des transfuges des ligues rouges et blanches. Un grand nombre d'ouvriers ont passé, en moins de trois ans, du syndicat socialiste au syndicat catholique, puis au syndicat fasciste. On devine que les questions de programme et de doctrine entraient pour peu de chose dans ces conversions successives, qu'explique uniquement la méthode de surenchère employée par les divers organisateurs pour assurer à leurs partis l'avantage du nombre. Et c'est ainsi qu'à Genève, lors de la Conférence internationale du Travail (octobre 1922), la classe ouvrière italienne se présenta, sinon divisée, tout au moins répartie entre trois syndicalismes rivaux.

L'ÉMIGRATION

Au cours de mes enquêtes, j'ai posé bien souvent la question de savoir si le territoire italien, entièrement mis en valeur, d'après les procédés modernes de l'agriculture et de l'industrie, suffirait à faire vivre toute la population qu'il renferme. J'ai obtenu des réponses très discordantes. Dans le Nord, on m'a dit oui, dans le Midi, on m'a dit non. Le commandeur Bartoli,

conseiller technique de l'*Agraria* à Roma, est, je crois, le seul Sicilien qui m'ait répondu par l'affirmative.

Presque tous mes interlocuteurs ont insisté, d'une part sur l'énorme développement de la population en Italie, de l'autre sur le fait qu'une partie du territoire italien est naturellement incultivable, presque inhabitable. Dans ses *Prospettive Economiche* » (1), M. G. Mortara évalue cette superficie inhospitalière à 104 000 kilomètres carrés et arrive à la conclusion « qu'aucun autre pays d'Europe ne parvient à nourrir une population aussi dense, dans des conditions naturelles aussi désavantageuses. » En fait, et cela s'explique aisément, ce sont les régions les moins peuplées, — parce que la nature d'abord et les gouvernements ensuite leur ont été plus avares de faveurs et de secours, — qui fournissent à l'émigration ses plus forts contingents. Dans les conditions actuelles, l'émigration est et sera longtemps encore, pour de nombreux Italiens, une nécessité. Ce problème a été étudié bien souvent et dans le plus grand détail : on n'y touchera ici que dans la mesure où il est lié au problème général dont la crise sociale est actuellement l'exposant.

Durant la période qui précéda la guerre, le nombre des émigrants italiens n'avait cessé de croître : au cours de l'année 1913, il atteignit presque 900 000. La plus grande part était dirigée vers les deux Amériques, et surtout vers les États-Unis. Les émigrants, en général, demeuraient fort attachés à leur patrie d'origine; ils envoyaient la totalité de leur épargne en Italie et souvent y revenaient eux-mêmes après avoir amassé la petite somme nécessaire à l'achat d'un bout de terrain et à la construction d'une maisonnette. Quiconque a voyagé dans les Abruzzes a remarqué, parmi des chaumières sordides, quelques bâtisses assez propres, couvertes en tuiles : ce sont les maisons des « Américains ». Parfois, elles sont inachevées : le propriétaire, après en avoir élevé les murs, est reparti outre-mer pour gagner de quoi la finir. Dans les villages, l'*Américain* jouit d'une certaine considération : il est mieux tenu, plus instruit, et offre à ses compatriotes l'exemple d'un genre de vie un peu plus relevé. L'Italie retirait ainsi de l'émigration un double avantage, économique et social.

Pendant les années de guerre, l'émigration fut considérable-

(1) Città di Castello, 1921.

ment réduits : les statistiques ne donnent plus que 142 000 émigrants pour 1916, 46 000 pour 1917 et 28 000 pour 1918. Deux cent mille Italiens vivant à l'étranger obéirent à l'ordre de mobilisation et vinrent accomplir leur devoir militaire. Il semble que presque tous, après la paix, sont restés dans le pays. L'Italie s'attendait à ce que la cessation des hostilités provoquât, de la part des États belligérants, une énorme demande de main d'œuvre, qu'elle eût trouvé avantage à satisfaire dans une large mesure, à certaines conditions. Dès 1917, nous voyons les économistes et les hommes de gouvernement se préoccuper de tirer le meilleur parti d'une situation qu'ils ont évaluée selon des calculs un peu théoriques. « La main d'œuvre est notre meilleure, notre plus grande richesse, écrit M. Victor Scialoja. Nous devons nous en servir, non seulement pour obtenir en faveur de nos ouvriers de bonnes conditions, mais aussi pour suppléer, par des échanges, à notre pénurie de matières premières. » Le principe ainsi énoncé reçut un commencement d'application, notamment dans le traité de Travail conclu avec la France en 1918 et dans les accords spéciaux relatifs à l'emploi de la main d'œuvre italienne dans certaines industries d'extraction, en Tunisie et au Maroc.

Mais la main d'œuvre italienne, très recherchée en France au lendemain d'une guerre qui avait cruellement éprouvé notre population, ne fut point accueillie dans les autres pays avec l'empressement qu'on avait escompté. Les grands États de l'Amérique, et en particulier les États-Unis, adoptèrent un régime de protection si étroite, en faveur de leurs propres ouvriers, que les émigrants italiens trouvèrent, sinon fermées, tout au moins mi-closes les portes qu'ils avaient espéré voir s'ouvrir largement devant eux.

Les prétentions des syndicats dressèrent un autre obstacle : à l'émigration individuelle on entendit substituer l'émigration collective et encadrée; les ouvriers italiens transporteraient à l'étranger leur organisation, y imposeraient leurs règlements. On ne se contentait point de réclamer une complète égalité de droits entre les ouvriers importés et ceux du pays où ils s'employaient, on alla, lors des pourparlers avec le Gouvernement français, jusqu'à vouloir soustraire l'émigrant italien à la juridiction ordinaire du pays, pour le rendre justiciable de son seul consul. Cette dernière prétention fut repoussée par la France; la plupart

des États ne se soucièrent même pas d'admettre les autres.

Enfin une bureaucratie de plus en plus compliquée décourage les émigrants, qui sont encore pour la plupart des illettrés. Dans ces derniers temps, les attaques se sont faites très nombreuses et très vives contre l'Office National d'Émigration, qui, érigé en *ente autonomo*, échappe au contrôle régulier du Parlement et passe pour n'avoir pas toujours usé de son indépendance au mieux des intérêts du pays. La réforme de cette organisation est une de celles que les fascistes ont réclamée avec le plus d'insistance et le plus de raison. Tant que l'Italie n'aura pas transformé radicalement, — et ce ne peut être l'œuvre d'un jour, — les conditions d'une importante fraction de son territoire, elle devra se préoccuper d'assurer à l'excès toujours croissant de sa population des débouchés réguliers, commodes et suffisamment avantageux. Une coordination étroite des services d'émigration avec les bureaux de placement à l'intérieur permettra d'éviter que des crises de chômage se produisent dans les centres trop peuplés et que des crises de main d'œuvre, comme celle de 1920 en Sicile, se vérifient dans les provinces où l'émigration est la plus nombreuse. La nécessité d'une intervention de l'État ne paraît pas discutable; la question est de savoir sous quelle forme et selon quelles méthodes l'État doit intervenir, pour subordonner les mouvements de la main d'œuvre aux besoins et aux intérêts de la collectivité, sans porter atteinte à la liberté de chacun et sans tarir cette source précieuse de richesse et de progrès qu'est l'initiative individuelle.

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

UNE AMITIÉ DE BALZAC

CORRESPONDANCE INÉDITE

*

VI [1]

Le séjour de Balzac à Vienne a duré près d'un mois. Le 12 juin 1835, le romancier, de retour à Paris, a repris sa tâche interrompue.

Il m'est impossible, écrit-il à Mme Carraud, de venir avant d'avoir fini *Séraphita*. Je vous écrirai un petit mot quelques jours avant mon arrivée. Mille tendres amitiés à vous et à Borget, rappelez-moi par un baiser à Ivan et par une poignée de main au commandant.

Mme Carraud, peu satisfaite, réplique le 10 juillet :

Vous êtes sans pitié, Honoré, depuis bientôt un an que vous nous bercez de l'espoir de vous voir, vous ne tenez aucun compte de ces alternatives dans lesquelles vous nous laissez ; on dirait que vous vous êtes donné pour tâche d'exercer nos facultés sensitives.

Au premier sourire du printemps, j'ai compté sur vous pour jouir de mes arbres en fleurs, de mes plantes privées, puis j'ai encore espéré que vous vous laisseriez asphyxier par mes magnifiques lilas; puis enfin je voulais que vous admirassiez mes roses. Mais vous avez couru le monde, sans songer que Frapesle en fait partie. Vous écrivez que vous allez venir, et quand nous avons bien accueilli cette certitude, vous la détruisez ; c'est mal,

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1922, 15 janvier, 1er février, 1er mars, 1er avril 1923.

cher Honoré. Si les vieilles amitiés s'usaient, je vous dirais que vous êtes imprudent, mais dans dix ans tout comme aujourd'hui, vous serez reçu ici avec joie, — faites donc selon votre bon plaisir.

Nous venons d'être frappés d'un coup bien cruel : mon frère aîné (1) est mort subitement. Cette rupture des liens de famille est toujours douloureuse, et une affection de moins, à un âge où l'on ne s'en crée plus, laisse un grand vide : cette douleur, à moi personnelle, ne m'empêche pas d'accueillir celles d'autrui et de chercher à les alléger. Vous pourrez peut-être m'aider à relever un pauvre jeune homme du désespoir profond où il est tombé. C'est le fils d'un particulier honorable de notre ville, dont jusqu'à présent je n'avais connu que le nom. Ce jeune homme s'est jeté dans la littérature, malgré son père; il est resté quelques années à Paris, d'où la misère la plus poignante l'a chassé. Son père ne voulant plus satisfaire à ses dépenses, il m'a écrit afin d'implorer mon assistance pour le tirer d'embarras, et lui procurer les moyens de faire éditer ses manuscrits, je l'ai engagé à me venir voir et, malgré son excessive timidité, j'ai pu juger de son esprit, qui a besoin de développement, mais qui est déjà quelque chose. Je ne vois d'autre moyen de lui être utile que de tâcher de le replacer au centre de cette fermentation d'idées qui agit si puissamment sur ceux qui veulent en vivre. Mais pour aller à Paris, il faut les moyens d'y vivre; ce jeune homme a peu de besoins, et il me disait qu'avec trente sous par jour il serait heureux. Ne pourriez-vous, dans vos hautes relations, le placer comme secrétaire? Cela lui donnerait la vie, car il ne s'agit point ici de forts appointements, puis il aurait assez de temps de reste pour poursuivre sa carrière à laquelle il tient beaucoup. D'ailleurs, cette position lui permettrait de voir un peu le monde dont il n'a aucune idée, ce qui doit lui faire faire mille bévues dans ses romans. Il est d'un extérieur fort agréable, timide sans gaucherie; il rédige très bien, a un peu l'accent berrichon, mais parle purement. Le découragement est si profond chez ce pauvre garçon, que je ne serais pas étonnée qu'il ne finît par un suicide. Il a une digne mère qui en mourrait. Jugez du prix que j'attache au service que je vous demande. Il a si peu

(1) Rémi Jacques Georges Tourangin, né en 1784.

de prétentions, ce pauvre jeune homme, que les moindres appointements lui suffiraient. Une fois qu'il serait parvenu à faire publier deux ou trois ouvrages, ou bien à faire accepter quelques articles dans un petit journal, il vivrait par lui-même, quelque médiocres que fussent ses livres, car il n'est pas donné à tout le monde d'écrire *le Colonel Chabert*. Je l'ai lu deux fois à des hôtes différents, et, chaque fois, je les ai émus jusqu'au fond de l'âme. Vous êtes bien assez généreux pour tendre la main à celui qui veut arriver et que les difficultés de la route et la misère avec toute sa hideur n'ont point rebuté.

Vous ne connaissez pas mon petit Yorick. Une créature dans son ébauche comme lui n'offre pas beaucoup d'intérêt au grand explorateur du cœur humain, mais ma joie ne vous sera pas indifférente.

Adieu, Honoré. Faites quelque chose pour mon protégé et je vous en bénirai du fond de l'âme. Dans tous les cas, je vous aimerai toujours bien. Comme votre temps est précieux, ne m'écrivez qu'un mot, si vous trouvez quelque chose. Ne me mettez jamais au nombre des obligations. J'ai l'orgueil de me croire au-dessus de toutes ces nécessités-là. Chez moi, l'amitié peut vivre sans cette menue nourriture, et ne vous fussiez-vous pas manifesté pendant vingt ans, elle vous offrirait ses trésors avec la même confiance et le même abandon.

Adieu, vous ne connaîtrez donc jamais la chambre que je vous destine ?

Balzac répond aussitôt :

Oui, j'aurai soin de votre jeune protégé. Mais il faut que je le voie, car ce serait pour moi, et près de moi, à ramasser des miettes il y a une petite fortune. J'ai vingt fois refusé de laisser entrer chez moi les gens de bonne volonté. Mais j'irai à Issoudun préalablement vous expliquer les choses et voir l'homme. Mon voyage est soumis à la conquête de dix jours de tranquillité. Ne m'accusez pas. Je suis accablé d'ouvrage et vous ne pouvez pas me juger de là-bas. Il faut que je corrige vingt épreuves par jour. A chaque instant on va et on vient des imprimeries. J'ai trois *Revues* (1) sur les bras et mes deux

(1) *Revue de Paris* : fin de *Séraphita*, *Mémoires de deux jeunes mariées* ; *Revue des Deux Mondes* : *le Lys dans la Vallée*, *Le Conservateur* : projet d'une composition royaliste

libraires qui, à eux deux, ont trois livraisons sous presse (1). J'ai quinze mille francs à payer d'ici deux mois et il faut que ma toute-puissante plume batte des mennaies!

Mille tendres choses à vous tous

HONORÉ.

Je ne puis aller vous voir qu'après avoir terminé trois ou quatre œuvres qui sont sur les fourneaux, et j'irai bien sûr embrasser Yorick pour lui mettre sur le front un baiser qui, je le voudrais, lui communiquât l'énergie et la constance de votre ami Honoré. Je ne réponds qu'à l'article pressé de votre lettre.

La promesse de Balzac n'est pas suivie d'effet : Mme Carraud impatiente lui dépêche son jeune protégé en personne, porteur de cette lettre :

Frapesle, le 28 juillet 1838.

Honoré,

C'est mon protégé, c'est M. Émile Chevalet (2) qui vous remettra cette lettre lui-même, entendez-vous! Je sais, monseigneur, que vous êtes inabordable; mais j'ai l'orgueil de me croire exceptée de cette règle d'exclusion, et je mets M. Chevalet à mes droits, car il est mon protégé, et vous savez, cher, que je ne fais rien faiblement. Recevez-le donc et le jugez avec indulgence, car il ne sait pas se faire valoir. Mais je me porte sa caution et vous m'acceptez, n'est-ce pas? Voici donc ce que je vous prie de faire : d'abord, tâchez de lui assurer une position. Vous savez tout ce qu'a d'amer pour l'homme d'intelligence cette lutte continuelle nécessitée par la vie matérielle chez celui qui n'a rien, et combien elle nuit au développement du talent. Le pauvre jeune homme n'est pas ambitieux : il ne désire que vivre sans avoir à s'en occuper, et avoir quelques heures pour écrire chaque jour, puis mettez-la en relief auprès de quelques libraires; il suffit pour cela que vous l'accueilliez. Puis enfin, s'il pouvait faire accepter quelques articles à un petit journal, il se ferait connaître, il arriverait ainsi, et promptement, à une certaine indépendance, qui l'affranchirait de la peine de devoir son talent à tout autre qu'à lui-même. Ne suis-je pas trop exigeante, Honoré? C'est que, voyez-vous, quand

(1) Mme veuve Béchet, *Scènes de la Vie parisienne*, t. I; Werdet, *Études philosophiques*.
(2) Émile Chevalet mourut fonctionnaire du Ministère de la guerre.

je rencontrai cette existence faussée, brisée, presque prête à s'anéantir, je me sentis toute bouleversée ; j'aurais voulu la rétablir tout de suite. J'ai pensé à vous, parce que, pour moi, vous êtes bien plus qu'un homme célèbre placé sur un haut piédestal, vous êtes l'homme bon, et j'ai dit que votre sympathie et votre concours ne me manqueraient pas. Une seule de ces choses, si toutes les trois sont trop difficiles, une seule, et je vous bénirai, pour vous être un instant détourné de votre route en ma faveur.

Je ne compte presque plus sur vous : la gloire vous a envahi. Puisse-t-elle vous rendre heureux ! Mais vous ne parlez plus mariage, y auriez-vous donc renoncé ? Ou l'auteur de la *Physiologie* attendrait-il la quarantaine pour associer à sa vie quelque sylphide ?

Adieu, cher, adieu ; à vous les parfums de l'amitié, qui, je l'espère, vous arriveront distincts de ceux de la flatterie, et plus suaves. Je me confie en vous pour ce qui regarde mon protégé, dont le sort me touche aussi vivement que chose au monde.

ZULMA.

Balzac tint enfin sa promesse. A la fin de juillet, il quitta Paris pour Frapesle où il est si impatiemment attendu. Mais son séjour fut de courte durée, huit jours environ, et le dimanche 9 août au matin, il traversait Bourges, garnison de son ami Periolas (1), et retournait à son labeur. Mme Carraud, prolongeant son séjour en cette ville, auprès de sa sœur malade, Mme de Lapparent (2), écrivait à Balzac quelques jours après :

Bourges, 13 août 183.

J'ai reçu la réponse de mon jeune homme aux questions que je lui ai faites, et je m'engage pour lui, *âme pour âme*. Si je me trompe, je ne croirai plus à rien, pas même à moi. Je crois donc que vous pouvez vous confier à lui en toute assurance ; il est peu communicatif, et cela doit vous convenir. Aura-t-il le talent que vous cherchez ? Voilà la seule question à laquelle je ne puis pas donner une solution satisfaisante. Seulement, je sais qu'il écrit mieux une lettre que qui que ce soit que j'aie encore

(1) *Les Cahiers Balzaciens*, I, 15-16.
(2) Marie-Clémence Tourangin, née en 1787, avait épousé en 1806 le comte Emmanuel de Lapparent.

lu. Il m'a confié son premier ouvrage, fait à dix-sept ans, et qui me fait beaucoup espérer de son avenir. Essayez-en. Tant peu que vous le gardiez, vous me rendrez un grand service; et si vous désespérez au bout de quelque temps d'en faire ce que vous prétendiez, séparez-vous-en sans brisure et conservez-lui votre intérêt. C'est une existence perdue que j'ai pris à tâche de refaire, et comme par moi-même je ne puis rien, j'appelle l'intervention de mes amis. Je crois faire une bonne œuvre et je compte sur votre concours. Ayez donc la bonté de lui écrire de vous venir voir, et tâchez de vous arranger. Vous savez qu'il n'a rien, absolument, et qu'il faut qu'il vive, si médiocrement que ce soit. Il faut que chaque mois apporte son petit salaire, car qui n'a rien ne peut attendre.

Je suis encore à Bourges. Chaque matin M. Périolas me promène jusqu'au déjeuner. Cher, il faut que vous veniez à Bourges pour le voir en détail, elle en vaut la peine. Vous qui avez tant écrit sur Louis le Onzième, n'avez pas seulement eu la curiosité de visiter la maison où il est né (1)! Elle est occupée par une école de charité; il s'y trouve une cheminée monumentale qui serait bien enviée des amateurs du moyen âge, si elle était connue. Il faut voir Bourges absolument; nous y reviendrons ensemble; vous me colorerez tout cela de votre prestigieuse imagination et je m'échaufferai à votre feu, moi qui ne suis plus rien.

Dieu sait pour combien de temps nous sommes séparés, car vous vous appartenez si peu que l'on ne peut compter sur rien. Il doit être beau d'être fêté ainsi; si cela ne nuit en rien au bonheur ou au calme des vieux jours, vous êtes un élu sur terre. Votre visite m'a fait du bien, Honoré; j'ai eu un moment d'épanchement, et avec vous cela n'est pas douloureux. Jetez-moi un souvenir, si vous en avez le temps, et faites des vœux pour mon courage. Cher, je n'irai jamais à Paris, le poids s'alourdit et, au lieu de voir mes forces s'augmenter avec le temps, je me sens plus faible et partant, moins faite pour calculer et tirer parti de tout, en supportant avec adresse. J'ai le cœur trop droit, c'est presque un malheur pour moi. Heureusement, cela tournera au profit de mes fils

(1) Marie d'Anjou accoucha du dauphin Louis, le 3 juillet 1423, vers trois heures de l'après-midi, dans une salle de l'ancien archevêché de Bourges, tendue de drap d'or de Chypre vermeil.

Adieu, pauvre tourmenté; quand viendra le jour de la tranquillité pour vous? Je n'ai que la nuit pour écrire ici, et je suis fatiguée. Aimez-moi, quand vous en trouverez l'heure. Faites quelque chose pour mon pauvre protégé, vous m'obligerez personnellement; je vous répète que j'attache la plus grande importance à le voir placé. Je tousse toujours; je retourne à Frapesle le 14 au matin; ma sœur me fait reconduire. Courage et santé. *Le Lys* est fini sans doute?...

Malgré toute son affection pour Mme Carraud, Balzac ne peut pas encourager les débuts du jeune protégé de son amie; il lui en indique les raisons :

Avant que votre protégé puisse gagner quinze cents francs par an, il a pour dix ans de travaux. Il ignore la langue, la composition, tout. Il y a quelque chose de triste à voir des gens qui ne savent pas faire une phrase, qui n'ont pas une idée, se jeter à corps perdu dans la littérature, en prenant un désir pour une vocation. Cela m'a profondément affligé. Ce jeune homme ne sait rien. Comment peindra-t-il ce qu'il n'a jamais vu? Que va-t-il devenir? Qui le nourrira pendant dix ans?

J'ai lu un manuscrit de lui. Il n'y a ni une phrase, ni une idée. Il n'y a que le courage d'avoir écrit un certain nombre de feuillets. Le talent d'écrire ne se communique pas comme une contagion; il s'apprend lentement. Je ne peux ni lui apprendre ce qui est un don du ciel, ni prendre sur moi la responsabilité de le tromper. S'il n'a pas de quoi vivre, il ne vivra pas de sa plume avant dix ans. Voilà le fait. S'il veut persister, il doit prendre un parti qui lui donne du pain, pendant qu'il étudiera. Puis, il ne sait rien en histoire, il ne sait rien du monde, il ne sait rien de sa langue, il ne sait rien des passions. Que voulez-vous qu'il écrive, quand il ne sait rien non plus des combinaisons dramatiques?

Ce jeune homme est toute notre époque. Quand on ne peut rien faire, on se fait homme de plume, homme de talent. On se donne le plus beau thème d'existence, parce qu'on ne peut pas prendre le plus vulgaire. Il est ce que j'étais à son âge, cet enfant (1); mais je savais quelque chose. Je ne saurais condamner entièrement un jeune homme, dont l'œuvre ressemble

(1) G. Hanotaux et G. Vicaire, *La Jeunesse de Balzac*, 2e éd., Paris, Ferroud, 1921, in-8.

à celle que j'aurais faite à son âge. Mais qui voudrait des dix ans par lesquels j'ai passé? Est-il placé comme je l'étais pour être protégé? Rencontrera-t-il des femmes qui lui élargiront le crâne, entre deux caresses, en lui relevant le rideau qui cache la scène du monde? Aura-t-il le temps d'aller dans les salons? A-t-il le génie observateur? En rapportera-t-il des idées qui écloront à quinze ans de là? L'on ne sait pas quel phénomène est un écrivain.

Les écrivains seuls savent de combien de phénomènes ils sont composés : bonheur, talent, énergie, persistance, santé, seconde vue, que sais-je!

Il ne peut pas plus être mon secrétaire, que ne peut l'être Méo (1).

Je ne sais donc que résoudre. L'éclairer, ce sera le désespérer; je ne veux pas avoir à me reprocher son désespoir. Le laisser dans sa croyance est aussi dangereux. Je ne me chargerai plus de choses semblables. Il est d'ailleurs muet comme un poisson. S'il a des idées, il ne les exprime pas, et dit lui-même qu'il ne le peut pas, que ce qu'il sent ne se traduit pas.

Voilà ce que j'ai à vous dire sur votre protégé.

Il me reste peu de place maintenant pour vous dire combien j'ai été heureux de cette semaine dérobée à ce monstrueux Paris, où je suis comme dans une fournaise.

Écrivez-moi donc, courrier par courrier, les deux hypothèses du commandant sur la destruction du globe, ou son renversement par les comètes. J'ai le plus urgent besoin de ces hypothèses (2).

Mille tendres compliments. Baisez Ivan et Yorick au front pour moi, et mille amitiés aux deux commandants, si M. Périolas est encore avec vous.

La réponse de Balzac apporte une amère désillusion à Mme Carraud, qui répond le 24 août :

Je suis bien affligée pour mon pauvre jeune homme, que vous le reconnaissiez incapable. Votre jugement est un peu sévère, car, de ce qu'il est mauvais écrivain, il n'est pas conséquent qu'il ne soit propre à rien. Je sais de lui que si son père eût voulu lui apprendre les mathématiques, il eût été volontiers

(1) Domestique des Tourangin.
(2) Pour la fin de *Séraphita* sans doute.

géomètre comme lui. Il a eu le malheur d'avoir un père trop jeune de conduite et de caractère, et sa destinée a été faussée. S'il a dix ans de misères à subir, il ne faut pas que la commisération lui manque pendant ce temps. Aussi je ne crains pas, mon cher Honoré, de vous prier de penser à lui pour quelque place qui donne le pain. Vous êtes si répandu qu'il vous sera peut-être facile de lui en procurer une. Il y a, attachés à l'accomplissement d'une belle action, une sensation qui paye de toute peine; c'est un genre de bonheur qui ne doit pas vous rester étranger. Pensez donc à moi pour cela; car, plus le pauvre garçon est placé bas et plus je me crois obligée de m'intéresser à son sort. C'est à ceux qui sont bien placés en ce monde qu'il appartient de tendre la main à qui ne peut parvenir à se tenir debout. Honoré, je compte sur vous. Je me charge de dire à M. Chevalet que vous ne pouvez le prendre. Il n'est pas juste que vous ayez le dégoût de cette affaire. Je l'accepte, moi, parce que je dois vouloir les conséquences de mes actions, et le pauvre garçon n'a encore trouvé que moi qui ait compris la nature de sa souffrance et qui n'ait pas ri de sa prodigieuse timidité. Si vous vous rappelez mon vif désir de le sauver de la *faim*, et de plus peut-être, et que vous trouviez quelque petite chose pour lui, écrivez-le-moi et ne vous donnez pas le souci d'une communication directe : je serais désolée que le désir de m'obliger vous apportât quelque déplaisir.

Voici les hypothèses de Carraud :

En admettant (ce qui est contesté) que la comète soit un corps solide, si elle venait à rencontrer notre globe et à le toucher en sens inverse de son mouvement de rotation, les corps qui ne sont pas adhérents au sol seraient projetés dans l'espace, avec une vitesse d'environ deux lieues par seconde. On a vu des comètes dont la queue occupait quarante-cinq degrés de l'horizon, ce qui fait la moitié de l'espace entre le zénith et l'horizon. La comète de Halley, que nous attendons, passera, quand elle sera à son périhélie, à huit millions de lieues autour de nous. Si sa queue est un peu considérable, il se peut qu'elle amène notre destruction par plusieurs moyens. Si cette queue est composée d'hydrogène, il se mêlera à l'oxygène de notre atmosphère ; il y aura détonation, parce que tous les feux qui sont à la surface de la terre amèneraient cette combinaison, et nous n'aurions plus d'atmosphère. Ou, si cette queue contenait quel-

ques gaz délétères, ils produiraient la mort instantanée, comme par exemple le cyanogène qui, aussitôt respiré, amènerait la coagulation du sang. Ou, enfin, ce qui semble probable, les comètes sont des mondes en fusion, leur queue est sans doute composée de métaux sublimés et réduits en vapeurs; là encore serait la mort, sous mille formes diverses. La saveur cuivrée que les cholériques trouvent à l'air peut en donner une idée, car le choléra pourrait bien venir d'une semblable cause. Avez-vous quelquefois observé un verre d'eau dans lequel on a mis un morceau de sucre? Il s'élève des filets huileux qui traversent l'eau sans la sucrer et qui, eux, sont le sucre même fondu. Ne se pourrait-il pas que la comète, étant la voisine de notre atmosphère, y laissât tomber de ces atomes de cuivre en vapeur, lesquels, reçus par ceux qui se trouvent dans leur direction, leur donneraient la mort, tandis que le voisin serait épargné (1)?

Adieu, mon cher Honoré. J'ai fait du feu aujourd'hui : c'est vous dire que nous avons un triste temps. Adieu, que tous les plaisirs fassent bonne garde autour de vous et vous cachent les misères dont la vue pourrait vous affliger! Je ne connais personne plus heureusement né que vous. Moi, j'ai beau m'abîmer dans la contemplation d'une fleur, je ne puis rien oublier et je porte mes blessures partout, ce qui finit par faire un lourd fardeau, car chaque jour apporte avec lui sa peine en tribut. Voyez-vous Auguste? Que fait-il?

Carraud vous serre la main et vous pistonne à distance. Il a aujourd'hui cinquante-quatre ans et n'en est que plus gai.

Balzac a regret d'avoir contristé Mme Carraud, et le 28 août, il lui écrit de nouveau : « Quelque furibonde que fût ma lettre, *cara*, elle n'indiquait point que j'abandonnasse votre protégé. Si vous l'avez

(1) Les hypothèses du commandant Carraud, nous affirme M. Nordmann, que nous avons consulté à leur propos, sont dignes d'intérêt, si l'on considère l'époque à laquelle elles ont été émises, époque où le spectroscope était encore inconnu et l'astrophysique peu avancée, mais, ajoute-t-il, leur pessimisme est exagéré. La rencontre de la terre et de la comète de Halley s'est produite, comme on sait, le 18 mai 1910 et l'humanité ne fut pas anéantie. On ne s'aperçut même de rien. C'est que la quantité de cyanogène délétère contenue dans une queue de comète est si faible qu'elle ne pourrait nous incommoder plus que la faible proportion d'acide cyanhydrique contenu dans un petit verre de kirsch." D'ailleurs, conclut M. Nordmann, les queues et même les têtes de comètes sont d'une telle ténuité que leur rencontre en devient parfaitement inoffensive.

pense, vous ne me connaissez pas encore. Je n'ai qu'une seule bonne qualité, c'est la persistante énergie des rats, qui rongeraient l'acier s'ils vivaient autant que les corbeaux. Ainsi je vais tâcher de le faire aller, mais ce n'est pas l'affaire d'un jour. Il faut qu'il apprenne. » Et il termine sa lettre en déclarant : « Les jours de Frapesle ont été d'un bien bon repos pour moi (1). »

Au mois d'octobre, Mme de Lapparent, sœur de Mme Carraud, meurt à Bourges; Balzac envoie aussitôt des condoléances à son amie et il ajoute :

J'ai dîné hier avec Borget. J'ai cent fois, mille fois écrit le nom de Frapesle dans *le Lys dans la vallée*, l'œuvre qui, jusqu'à présent, me semble être une œuvre digne d'aller entre *Séraphita*, *Louis Lambert* et *le Médecin de campagne*. N'est-ce pas vous dire que j'ai souvent pensé à vous?

Enfin, chère, je vois le bleu dans mon ciel. Encore cinq mois et je serai quitte. Ma plume pendant ces derniers mois a versé de l'or à flots. Il était temps. J'allais succomber. Mais je crois avoir encore pour cinq ou six mois de courage. L'année prochaine, ma plume me donnera soixante-dix mille francs. J'en dois trente-cinq; j'en aurai donc trente-cinq à moi, moins ma dépense. Mais je devrai toujours à ma mère. Une pièce de théâtre la remboursera.

Puis je m'occuperai de sa fortune à refaire. La mienne ne vient qu'après.

Vous allez recevoir coup sur coup le fruit de mes efforts et vous serez saisie d'étonnement. Quelques jours à Frapesle me feraient du bien, mais je ne puis y aller. Je suis tenu par mille obligations. L'argent à payer, à recevoir, est toute une industrie.

Vous me négligez comme si nous étions frère et sœur par nature. Allons, adieu. Je n'écris à personne. Depuis mon retour de Frapesle, je me suis toujours levé à minuit et couché à six heures, et j'ai constamment payé huit mille francs par mois.

Mille vœux d'affection bien sincère; baisez vos enfants au front pour moi, et donnez une poignée de main au commandant Piston.

Tout à vous.

HONORÉ DE BALZAC.

(1) *Correspondance*, I, 375-376.

M[me] Carraud, après avoir fermé les yeux à sa sœur, est retournée à Frapesle. Le 26 octobre, elle répond à Balzac

Vous êtes bon de m'avoir écrit, Honoré. Auguste a dû vous dire combien j'ai souffert depuis quelque temps et combien peu j'ai eu d'instants libres. Ma famille, si compacte il y a trois mois, est déjà réduite aux deux tiers, et la santé de mon plus jeune frère (1) me donne de grandes inquiétudes. C'est un grave avertissement que toutes ces morts, et ce n'est pas sans trouble que je jette les yeux sur mes deux enfants, si jeunes, et qui auront besoin, longtemps encore, des soins de leur mère. Mes voyages à Bourges ont été bien tristes, et ils ne sont pas finis, car mon beau-frère est tombé dans un abattement qui m'effraye; il ne saura jamais supporter la solitude à laquelle il est condamné, et c'est bien de lui qu'il faut dire qu'il a perdu l'âme de sa vie. Son esprit est léger, son caractère fort gai; il ne pourra se nourrir de sa tristesse et finir, comme les mélancoliques, par y trouver du charme. Si ses enfants ne savent pas se dévouer, j'ai peur qu'il ne survive pas à sa femme, encore qu'il paraisse se bien porter (2). J'ai éprouvé tout ce que le spectacle d'une mort pressentie, prévue, acceptée avec courage, peut apporter d'émotions de tout genre. Puis est venue la lutte tout animale, lutte affreuse et dont l'âme n'a pu triompher, malgré ses efforts. Puis enfin cet instinctif éloignement de la nature vivante pour la nature morte, et pour toucher, vêtir et coucher cette pauvre femme, qui naguère respirait encore, et que j'aidais à franchir le moins péniblement le passage toujours difficile du temps à l'éternité, il m'a fallu plus de forces que je ne croyais possible d'en rassembler...

Quelque habilement qu'ait été pansé *le Lys dans la vallée*, mille femmes en le lisant diront : « Ce n'est pas encore cela (3). » C'est que, quelque intimes qu'aient pu être les confidences que

(1) Silas Tourangin.

(2) Le comte Emmanuel de Lapparent, officier de la Légion d'honneur, mourut à Passy en 1850. Ancien polytechnicien, il servit dans l'artillerie, puis, quittant l'armée, devint tour à tour sous-préfet d'Issoudun, commissaire général à Livourne, préfet de l'Hérault et préfet du Cher. Marié deux fois, il avait épousé en premières noces M[lle] Roques de Chabannes.

(3) M[me] de Berny écrivait : « *Le Lys* est un sublime ouvrage sans tache, ni faute. Seulement la mort de M[me] de Mortsauf n'a pas besoin de ses horribles regrets; ils nuisent à la belle lettre qu'elle écrit. » Balzac effaça pieusement les cent lignes incriminées (*Lettres à l'Étrangère*, I, 376).

vous avez reçues, il en est qui ne vous seront jamais faites, parce qu'il y a honte à les faire; parce qu'il y a mille choses qui ne se disent pas, qu'on nierait même à l'ami qui les surprendrait. On ne rougit point d'un malheur réel, d'une dissidence d'opinion, d'esprit, d'âme, d'un mauvais procédé reçu; mais les supplices qui sont de toutes les heures, qui ne sauraient se définir, on n'en parle jamais, et c'est là pourtant où est la mort! De là naissent l'abrutissement et la dessiccation de l'âme.

Vous voyez, enfin l'azur de votre ciel, cher Honoré! N'y jetez donc plus aucune vapeur qui, comme toutes les précédentes, se condenserait en nuages. Qu'est-ce qu'un nuage (1)? Une agglomération de gouttes d'eau sous la forme la plus légère; cet atome de brouillard ne paraît rien, isolé, et pourtant il forme les orages! Plus d'orages donc, car ils ne frappent pas que vous, et vous êtes sans pitié pour ces cœurs qui vous sont dévoués.

Trente-cinq mille francs, moins votre dépense, combien cela fera-t-il? Je n'ose répondre à cette question. Je vous ai entendu vanter le cabinet de M. de Chateaubriand avec ses meubles de chêne; si le propriétaire de ce cabinet n'eût pas été un homme sans ordre, pour ne pas dire plus, et qui avait un tel cabinet par orgueil, j'aurais dit : imitez! Mais je vous aime mieux fou de chiffons et de femmes vaines que prêt à vous vendre pour cinq cents francs, comme le père de l'*École Romantique* (2).

Quand vous aurez payé votre mère, je crois que vous pourrez vous occuper de vous. Votre mère, à son âge, sera riche avec trente-cinq mille francs. Si elle n'a pas assez, c'est qu'elle mangera tout ce que vous ajouterez à cela. Faites-lui une pension si vous le pouvez. Mais, pour ce, cher, permettez-moi de vous le dire, quels que soient vos revenus, ils ne vous suffiront jamais. A votre âge, on peut encore ajouter à ses habitudes de luxe et de mollesse; mais on est impuissant à y retrancher quoi que ce soit.

Quand Paris vous prendra trop fort à la gorge, venez ici, non pour y travailler, mais pour y réparer vos instruments de

(1) Mme Z. Carraud écrivit, plus tard, un petit livre intitulé *les Métamorphoses d'une goutte d'eau*.

(2) Mme de Berny n'était pas plus tendre pour Chateaubriand, qu'elle méprisait souverainement (G. Hanotaux et G. Vicaire, *La jeunesse de Balzac*, 2e éd., p. 2.8).

travail Cette vie plate et décolorée vous est nécessaire de temps à autre.

Adieu, ménagez-vous un peu, car vos projets sont vastes, et il faut suffire à leur exécution. Je vous aime bien. Pourquoi avoir envoyé ce bon? N'ai-je pas toujours mille choses à payer à Paris? Puisque je n'avais pas eu le temps de vous répondre, il fallait attendre.

L'orage a brisé toutes mes fleurs en mon absence, et j'ai trouvé chez moi le deuil de la maison que je quittais. Aussi mon automne se passe tristement, car si l'on m'ôte mes fleurs, que me reste-t-il?

Courage et modération.

L'affaire Chevalet n'est pas encore liquidée. Mme Carraud est persévérante dans ses entreprises; le 31 octobre, elle écrit de nouveau à Balzac :

Cher, M. Chevalet m'avait écrit que vous lui aviez offert de le prendre auprès de vous, et il me demandait si je ne serais pas blessée qu'il quittât la place que je lui avais procurée. Moi qui n'avais eu cette place que par une sollicitation amie, j'ai fait au protecteur la même question. Sur ces entrefaites, M. Chevalet a été délivré de cette contrainte, et il me demande de nouveau s'il doit se présenter à vous. Vous reconnaîtrez là cette timidité que donne le malheur. Je lui donne ce mot pour passeport et vous prie de faire pour lui ce que vous étiez disposé à faire il y a un mois. Vous savez, Honoré, que mon cœur vous en tiendra compte. Auguste m'a dit que vous étiez eu un instant le désir de venir vous chauffer à mon bon feu. Pourquoi ce désir n'a-t-il pas eu d'exécution? Adieu, que le ciel vous donne tout ce que vous désirez et vous épargne toute espèce de maux. Ici, nous vous aimons bien. J'attends vos merveilles et ai bien besoin de cela pour m'édulcorer l'esprit. Je finirais par m'abrutir. Dites à Laure qu'elle est plus mobile que la plus scintillante des étoiles.

Mme Carraud ne se doute vraiment pas des qualités qui manquent à M. Chevalet. Balzac va les lui énumérer :

Mais, *cara*, le courant de la vie va malgré nous. J'avais offert à votre considération une place de la dernière importance et de

la dernière délicatesse, car qui sera mon secrétaire partagera les chances de ma fortune politique, et cela commence à se sentir si fort que j'ai communément dix demandes par mois, auxquelles je ne réponds même pas. J'ai des amis qui la veulent, mais qui y sont impropres, faute de moyens, d'énergie, de souplesse ou de connaissances. J'ai fait pour vous ce que je n'aurais fait ni pour ma sœur, ni pour qui que ce soit au monde, car un homme ainsi placé dans mon intérieur y voit tout; il peut me faire poignarder dans la quinzaine, il peut me causer des maux irréparables, avec une facilité merveilleuse sur les trois points de la vie : la littérature, l'intimité, la politique.

Sur votre solidarité si complète avec le dit jeune homme, j'ai eu la foi aveugle que j'ai en votre affection. Il avait à choisir entre moi et une institution. Je n'ai pas voulu l'influencer. Il a pris l'institution. Sur ces entrefaites, j'ai rencontré un pauvre professeur de quarante-cinq ans (1), ayant femme et enfant, autrefois riche, maintenant correcteur d'imprimerie, auquel il faut reconnaître incontestablement les qualités qui manquent à M. Chevalet : science grammaticale, logique et typographique.

Au lieu d'être chez moi, il reste chez lui. Mon libraire lui fait cinquante francs par mois, et moi cinquante également. Voilà tout d'un coup trois intérêts satisfaits. Puis-je, le jour où M. Chevalet me demande ce qui n'est plus disponible, le lui recréer? Le bien est un et compact. Un homme juste se doit à toutes les infortunes. Je n'ai plus rien à lui faire faire près de moi. Et le voilà qui croit je ne sais quoi quand je lui explique convenablement cette position. Aujourd'hui j'ai tant réfléchi à ceci que, pour mettre quelqu'un près de moi, il faudrait que ce fut un homme ce que vous êtes pour moi, vous femme, et quasi sœur. Il faut un dévouement entier, une science certaine, une entente d'une vie mouvante. Enfin, j'en suis effrayé. Jules Sandeau, qui est certes bien plus avant que ne l'est Chevalet dans mes pensées, me demandait d'être cela pour moi; mais s'il en a le cœur, il n'en a pas l'énergie; il n'est point travailleur, il a des idées politiques qui ne concordent pas avec les miennes; il est complet sur deux points; il est incomplet sur le troisième. Et cependant, plus tard, peut-être sera-ce lui lorsqu'il

(1) M. Charles Lemesle, que Balzac connaissait d'ailleurs depuis plus d'un an et appelait « son Cotteau » (*Lettres à l'Étrangère*, I, 452). C'était un ami de l'éditeur Werdet.

aura bien mesuré la position, et qu'il aura acquis les connaissances qui lui manquent.

Il ne faut jamais être illogique en amitié. Tout est bon dans la sphère des sentiments. J'irais au Pérou, pour vous, mais voudriez-vous me faire asseoir à gauche dans la chambre, quand je dois m'y asseoir à droite? Vous savez à (1). . . . . . .

. . . .

et je dois vous l'avouer, M. Chevalet serait entré chez moi, que je doute qu'il y serait resté, parce qu'il y avait impossibilité à ce que je perdisse trois heures de mon temps à lui faire son éducation. Je puis donner mon argent, mais non mon temps. J'ai des créanciers auxquels j'appartiens. Ma mère et mon frère sont dans une situation horrible. Il faut que j'aie des ailes pour arriver au but. Or, former une intelligence, la débrouiller, mais c'est l'affaire de cinq ans. Vous jugez, par le sentiment, des affaires qui sont de bronze et de marbre. Je vous en conjure, pour vous comme pour lui, cherchez à caser M. Chevalet autrement. En voici assez là-dessus.

Oui, si j'ai quelques jours, j'irai certes à Frapesle, mais le moyen? J'ai payé onze mille cinq cents francs en octobre; j'en ai autant à payer en novembre, et douze mille en décembre. Il faut rester sur le champ de bataille, avaler les boulets, les fusillades! Je ne puis plus vous aller voir que victorieux. J'ai trop à travailler. Je commence même à souffrir physiquement. J'ai au côté droit une douleur qui me force à consulter.

Mille tendres choses. Soyez sûre que rien n'est doux à l'âme comme d'avoir des affections sur lesquelles on se repose sans crainte, où l'on se plonge pour se renouveler, où le cœur se restaure. Voilà les plus sûres richesses, et si je ne vais pas à Frapesle, c'est qu'il y a impossibilité.

Adieu. Une poignée de main au commandant Piston.

Mme Carraud, fort occupée par les soins de sa famille et de son ménage, reste près d'un mois sans écrire, puis, le 25 novembre, elle reprend la plume :

Soyez indulgent, mon cher Honoré; depuis longtemps j'aurais du vous écrire, mais l'ai-je pu? Ai-je vécu même depuis quelque temps? Ma vie se complique chaque jour et j'ai beau

(1) Lacune de quatre pages.

faire pour abolir l'être physique, j'ai bien peur que sa faiblesse ne me trahisse et ne me rende totalement incapable. Vous savez que mon *dada*, c'est l'éducation. J'ai approfondi cette question autant que femme le peut, et je me suis persuadée que le temps où cette éducation est la plus importante, c'est dans les premières années de l'existence. Ma probité m'impose l'application directe de mes principes et, partant, j'ai horreur des bonnes d'enfants. Trop incomplète pour avoir pu nourrir mes enfants, je les prends au sortir des bras de leur nourrice, et alors ils m'appartiennent. Yorick est sevré et ne marche pas encore; c'est vous dire que je n'ai plus un instant de liberté, si ce n'est de neuf à dix heures du soir. Mais je ne suis pas bonne à grand chose à cette heure de liberté. Je mets tout en question alors, même la vie, et mes solutions ne sont pas couleur de rose. Ce soir, le petit coquin s'est réveillé et je l'ai pris sur mes genoux, où il a été longtemps à se rendormir; j'ai pensé à vous, à votre bonne lettre si longue, à vos deux livres que je ne puis lire que par dix pages, et j'ai mieux aimé vous faire une lettre toute fiévreuse, pleine des petits événements de ma vie obscure, que de rester si longtemps sans vous dire que je vous aime bien. Qui sait si demain je pourrais le faire? Je ne puis plus répondre de l'heure qui suit. J'espère pourtant que j'aurai ce bénéfice que la nature accorde à tout être surchargé : l'accroissement de mes forces en raison directe de mes besoins. Comme mon petit rebelaisien ne crie jamais, j'ai l'audace de continuer à vous engager à venir, quand vous le pourrez, au milieu de ces embarras si bourgeois et si éloignés de vos goûts. Mais Frapesle est assez vaste pour que nous y puissions vivre, dussé-je vous parler par la fenêtre, afin de ne pas trop vous asphyxier de mon atmosphère maternelle.

Je vous remercie infiniment de ce que vous avez offert à M. Chevalet en ma considération. Je suis la cause indirecte de sa non acceptation immédiate, parce qu'il a craint de me blesser en la personne que j'avais employée à lui trouver une place. C'est un malheur pour lui et pour moi qui, sans le vouloir, lui ai fait perdre des relations précieuses. Enfin, c'est un fait accompli auquel il est inutile de songer; il ne restera de tout cela que ma reconnaissance pour vous. Il n'y a pas eu irréflexion dans la solidarité que je vous ai offerte; je n'ai point prétendu faire l'aumône à ce jeune homme. Il lui faut du pain,

c'est vrai, mais il lui faut autre chose encore, et il fallait du courage pour lui restituer cette chose. Moi je l'ai, ce courage, je connais ses antécédents, et je me suis offerte pour sa caution, sans crainte de l'avenir, parce que j'étudie assez la nature humaine dans ma petite sphère et l'analyse assez minutieusement pour savoir ce qu'elle recèle en certains cas donnés. Cette caution, je ne la donnerais pas à tout le monde, même à des braves gens sans énergie, sans caractère. Quant à donner une direction à M. Chevalet, Dieu m'en garde ; je ne me suis jamais mêlée aussi directement de l'avenir de personne. Il est parti de sa profession pour me demander assistance et, comme il ne m'est pas prouvé qu'il puisse en prendre une autre, comme aussi je ne me permets pas de décider qu'il ne saurait réussir, j'ai fait selon son désir. La charité, mon cher Honoré, appliquée à l'aumône est une si petite chose qu'elle ne mérite pas qu'on y fasse attention ; je la comprends plus noble et plus grande, et si une âme blessée, fût-ce celle d'un Vautrin, me demandait de la régénérer, aucune peine ne me coûterait pour cela, car je la croirais plus près de sa guérison que ne le serait celle de Rastignac. Jugez donc ce que je me suis sentie portée à faire pour un pauvre jeune homme dont la plus grande faute est d'avoir un père léger et plus jeune que son âge, qui n'a rien du reste à donner à son fils. Assez sur ce sujet : je n'ai pas le droit de vous imposer mes protégés. Je vous ai fait une demande, vous y avez répondu avec votre chaleureuse amitié, et je vous en remercie.

Je mettrai bien longtemps à vous lire, mais aussi je vous savourerai. Aimeriez-vous une existence sans lecture, sans conversation ? C'est une année d'épreuve ; autrefois! Carraud me tenait un peu au courant, mais, à présent, le temps que maître Yorick ne dévore pas appartient à Ivan. Je n'ai pas même à moi le temps de ma toilette : c'est alors que je fais réciter Ivan, et que je fais faire l'analyse. Que diraient vos grandes dames, si elles savaient qu'une femme, jalouse tout comme elles d'être admise dans votre catégorie privilégiée, en est réduite là ? Et pourtant, je ne sens pas que mon âme perde rien à cette matérialisation apparente. J'ai une idée profonde vers laquelle convergent toutes les autres, une idée mère, n'est-ce pas assez pour éviter la trop grande vulgarité ?

Adieu, cher, que l'argent et les faveurs des dames pleuvent

sur vous, puisque vous en avez si grand besoin! Si l'un ou les autres venaient à vous défaillir, sachez qu'il y a aussi du bonheur dans le repos et dans la médiocrité. Voyez-vous Auguste quelquefois? Mille bonnes amitiés du commandant; de moi, mille pensées fortifiantes pour vos jours de dégoût.

Votre amie,

Z.

De novembre 1835 à mai 1836, la correspondance se ralentit. Elle reprend le 14 mai par cette lettre de Mme Carrand :

Vous vous plaignez de moi, *carissimo* ? Je vous ai écrit il y a bien longtemps, et, bien que vous ne m'ayez pas répondu, j'aurais pu vous écrire encore ; mais, à la hauteur où vous êtes, au point où vous envisagez le sort du monde, vous ne pouvez peut-être plus jeter un regard à d'anciennes familiarités. J'ai eu peur enfin, peur d'être déplacée, peur qu'une émanation du cœur ne pût se faire jour au milieu de votre fermentation cérébrale, si active qu'elle détruit toute autre chose. J'ai reçu vos livres, et une reconnaissance vulgaire eût cru devoir vous en accuser réception avec la dose d'encre voulue. Moi, j'ai autrement fait; je les ai lus, lus, et puis j'ai médité longtemps. *Fleur des pois* (1), œuvre de talent, m'a serré le cœur; j'y ai cherché quelque chose de vous que je n'y ai pas trouvé. Mon vieil ami, vous avez maintenant trop d'esprit pour moi, la vibration harmonique, de vous à moi, est interrompue : la *Fleur des pois*, qui a dû vous valoir d'immenses éloges, m'a fait mal. Oh! ma *Grenadière!* Vous aviez moins d'esprit alors... *Seraphita* me fait encore rêver sur vous, je ne puis résoudre la question de votre foi en cette œuvre. Il faudrait que je vous l'entendisse lire, alors mes doutes seraient levés. Une bénédiction pour cette fraîche et pure création de Mina! C'est un des anges blancs de Louis Lambert; c'est une réminiscence d'un autre monde, c'est l'amour pur, tel que toute jeune fille le doit sentir. Séraphitus est jaloux avec férocité, comme tous les hommes; Séraphita est froidement coquette, comme toutes les femmes. Il y a dans ce livre des rêves du ciel, des scènes ravissantes; mais il sera incompris en ce qu'il a de bon, et l'on n'appuiera que sur les absurdités et sur la religion de Swedenborg. Moi, je la con-

(1) Aujourd'hui le *Contrat de mariage*

damne, parce que je n'admets pas la perfection sans les œuvres; le ciel se gagnerait trop facilement.

Je n'ose vous dire : venez donc ! Que peut être Frapesle pour vous maintenant? Sans rien savoir de vous, si ce n'est que vous avez fait boire du Vouvray à Auguste, je sens que nous ne sommes plus du même ciel : qu'est-ce qu'un cerveau comme le vôtre aurait à gagner auprès du commandant, qui sommeille, et de moi, absorbée par mes deux marmots? Cher, les forces humaines sont *unes*. Si on les applique toutes à une seule chose, le reste languit et, — faut-il vous le dire? je crois que vos facultés psychiques doivent rester dans un engourdissement complet. Mais, comme on ne dissipe pas, quoi qu'on fasse, des richesses comme les vôtres, j'attends le jour où le besoin de repos se fera sentir et où vous demanderez mieux à la vie que l'excitation de votre machine à penser. Frapesle brillera alors dans un coin, et vous voudrez savoir s'il s'y trouve toujours de fraîches fleurs et des cœurs ouverts. Cette fournaise dans laquelle vous vous êtes jeté et dont vous attisez soigneusement le feu, comme si vos créanciers et vos envieux étaient insuffisants à le faire, cette ardente fournaise ne vous donne-t-elle donc pas soif d'une existence calme et reposée? N'aurez-vous jamais le désir de vous rendre compte, chaque soir, des événements, des phénomènes, internes et externes, de votre vie de chaque jour? Vous peignez bien des jouissances, bien des situations, mais celle-là, vous n'en parlez que d'après vos rêves, et vous la décorez comme vous faites toujours; elle mérite mieux, on peut la peindre sans ornements. J'ai remis un pied dans le monde depuis que j'ai perdu ma sœur. Sa fille est venue à Bourges et m'y a souvent attirée; depuis le carême, elle recevait chaque jour, et je me suis retrouvée au milieu de ce parlage de salon que j'avais presque oublié. J'ai revu les petites passions, mues par de petites choses, et dépensant une activité incroyable pour arriver à des résultats microscopiques. Chaque fois que je revenais dans ma chaumière, je jetais au ciel, à la terre, à mes gazons et à mes fleurs des regards reconnaissants. Je vais retourner encore à la préfecture du Cher, pour la dernière fois sans doute; ma santé ne me permet plus de déplacements; je vais faire une courte apparition à Tours et je dirai adieu ensuite aux véhicules de toute espèce. Si vous saviez avec quelle volupté je pense que rien ne pourra me sortir de mon petit enclos, d'ici à une dizaine d'années!... Si vous saviez comme

la pensée s'agrandit de cet éloignement de toute relation! C'est qu'aussi j'ai besoin de mes forces et de ma tête. Quand Ivan sera fini, Yorick commencera; c'est une rude perspective, pour qui était plutôt née pour penser que pour agir! Ces deux bonheurs à fonder demandent une immolation quotidienne. Yorick est un goguenard, le petit coquin fera du drôlatique, il a un œil qui projette au loin son intelligence. Ivan est nerveux et grave, il me donne beaucoup plus de peine que le gros ne m'en donnera. Nous sommes tellement identiques que, s'il présente l'angle, c'est aussi un angle qui lui répond; il ne faudrait pas cela. Mais je ne puis calmer ce besoin immense de perfection, d'une perfection qu'il me semble fait pour atteindre. Puis ne dois-je pas être vraie avant tout? N'est-ce pas la moralité de mon éducation, qui péchera par tant d'autres choses? Mais de quoi vais-je vous entretenir, vous que le présent absorbe? Quel intérêt peut-il vous rester pour les détails de ménage?

Adieu, *dearest*, adieu! que le monde vous accueille toujours dans ses palais de rubis et de saphirs, que les femmes aient toutes des yeux célestes et des cheveux soyeux pour vous, afin que vous recueilliez là autant que vous y placez! Nous qui n'avons qu'un soleil, nous lui demanderions seulement d'être un peu plus bénin; il fait un froid si constant que je m'émerveille chaque jour du brillant coloris de mes anémones. Si une bénédiction d'amie peut jeter quelques parfums doux dans votre vie, recevez la mienne. Le jour où Frapesle vous recevra, nous tuerons le veau gras.

ZULMA.

Je vous dénonce Carraud pour avoir souri quand il a su que vous aviez fait huit jours de prison (1). (Il est commandant de la garde nationale du lieu).

De janvier à juin 1836 le labeur de Balzac a redoublé : il a fondé la *Chronique de Paris*, où il a publié *la Messe de l'Athée*, *l'Interdiction*, *le Cabinet des Antiques*, *Facino Cane*, *Ecce homo*, *les Martyrs ignorés*. En juin, il est à bout de forces et, pour comble de disgrâce, à tous ces maux viennent s'ajouter les soucis d'un procès avec Buloz à propos

(1) Balzac avait en effet payé en bloc, du 27 avril au 4 mai 1836 sa dette envers la garde nationale, soit 7 jours d'écrou, à l'Hôtel des Haricots. L'Hôtel des Haricots ou de Bazancourt, prison de la garde nationale, n'existe plus. Il était situé sur l'emplacement actuel de la Halle aux vins.

de la publication du *Lys dans la vallée* Le docteur Nacquart lui enjoint de prendre quelque repos et Balzac s'en va chercher la paix à Saché, auprès de M. de Margonne. Paix relative, car il continue à travailler seize heures par jour pour se délivrer des deux derniers volumes promis à l'un de ses éditeurs, Mme veuve Bechet. Mais pour composer *Illusions perdues* (1) Balzac a besoin d'avoir courrier par courrier réponse à diverses questions sur la topographie d'Angoulême (2).

Mme Carraud lui répond aussitôt.

Le 28 juin 1836, à 5 heures du soir.

Carraud m'apporte votre lettre et, pour ne pas perdre un jour, je vous réponds en deux mots

Le cher homme n'est pas sûr de vous faire un plan exact Cependant il s'essaye pendant que j'écris. La porte par laquelle nous entrions à Angoulême, et qui fait presque face à la cathédrale, est la porte Saint-Pierre; la rue qui débouche de ce côté sur la place du Mûrier est la rue de Beaulieu, qui, de l'autre côté, arrive à la belle promenade qui porte ce nom. La rue qui débouche près de la cathédrale et dans laquelle est ce vieux prieuré, grande maison crénelée à la moderne et pour signe seulement de suzeraineté, est la rue du Minage, et mène au Minage. La rue de l'ancienne maison de M. Berges est la rue Chandos, mais elle ne commence à porter ce nom que précisément à cette maison-là; avant, c'est la place Marengo. On descend directement à l'Houmeau par deux portes et par la grande place où se trouve la caserne; l'une est la porte Chandos (3), que nous pronions toujours, et qui fait suite à la rue du même nom; l'autre, la porte du Palet, qui passe sous le rempart et est moins fréquentée. Au-dessus de cette porte est une petite place triangulaire et plantée — Vous me faites peur avec votre travail! Si vous pouvez passer par Frapesle, ne fût-ce qu'un jour, venez. J'aurai peut-être encore à cette époque une jeune personne que j'attends, artiste jusque dans les cheveux, et qui fera vibrer la plus paresseuse de vos fibres. Auguste n'est plus de cette terre quand il l'entend. Il n'est pas encore ici, mais il reviendra dans quelques jours pour se trouver avec l'enchanteresse, qui peint aussi.

(1) *Scènes de la vie de province*, t IV.
(2) *Correspondance*, I, 329-331.
(3) Ici s'intercalait le petit plan du commandant Carraud.

Adieu, il faut que je fasse courir en ville pour porter cette lettre. Bon courage et bonne santé. Il faudra, une fois vos deux volumes faits, vous plonger dans un bain de fleurs. Mille bonnes pensées, que le ciel vous délivre de l'obsession qui pèse sur vous!

Votre bien dévouée de cœur.

ZULMA.

Sur ces entrefaites, Mme Carraud tombe malade et Balzac voyage en Italie, séjourne à Turin, pour les affaires de son ami le comte Emile Guidoboni-Visconti La correspondance s'interrompt pour reprendre le 9 octobre 1836.

Mon cher Honoré,

Vous avez su que peu s'en est fallu que vous eussiez une fleur de plus à jeter à une amie perdue. J'ai été bien malade, et quoique ce ne soit plus qu'un souvenir, pourtant il m'en est resté un redoublement de susceptibilité, une délicatesse appliquée à toute chose qui me constitue dans une souffrance presque permanente et que je n'ai pas toujours l'art de dissimuler. C'est un tort qui ne peut trouver son excuse que dans la préoccupation que me donne l'état maladif de mon petit Yorick. Le pauvre enfant est accablé d'une fièvre intermittente, qui jusqu'ici résiste à toute action S'il peut se remettre, je tâcherai de faire tête à cette nouvelle faiblesse, qui prend une allure stable, faite pour effrayer; et ou serait donc le bénéfice de l'âge, si l'ossification n'arrivait pas en son temps, si les mille répugnances de la jeunesse subsistaient toujours?

Votre dernière lettre, restée en la possession d'Auguste, qui me promit d'y répondre, m'a vivement affectée (1). J'ai vu une large plaie dans votre cœur, et j'ai pleuré avec vous cet être angélique dont vous avez ignoré les plus grandes souffrances Honoré, n'y a-t-il pas eu réaction en vous, chez vous? Je n'ai aucun des titres qu'elle avait pour vous parler, mais aussi je ne suis arrêtée par aucune des pudeurs qui la firent se taire si souvent Malgré votre prière de ne pas évoquer un tel sujet, je vous demanderai si, le jour où un coup si fatal vous fut porté, vous ne comprîtes pas qu'il y avait autre chose dans la vie

(1) Lettre perdue dans laquelle Balzac annonçait à Mme Carraud la mort de Mme de Berny survenue le 27 juillet 1836, à la Bouleaunière.

qu'un canif de huit cents francs et une canne qui n'a d'autre mérite que d'attirer les regards sur vous? Quelle célébrité pour l'auteur d'*Eugénie Grandet!*...

Je suis bien laide (1), cher, mais il est des éloges que j'ai toujours tenus pour offensants, parce que je sentais que je méritais mieux. Dans quelle aberration vous ont jeté ces nuages d'encens que l'on a amoncelés autour de vous pour vous aveugler et vous perdre! N'ont-ils pas réussi, et votre vie n'est-elle pas un enfer? Est-ce écrire que le faire le couteau sous la gorge, et pouvez-vous parfaire une œuvre que vous avez à peine le temps d'écrire? Vous êtes ruiné, dites-vous, mais, cher Honoré, à votre début dans la carrière, qu'aviez-vous? Des dettes. Aujourd'hui, des dettes aussi; mais combien le chiffre en est différent! Et pourtant, que n'avez-vous pas gagné depuis ces huit ans, et croyez-vous qu'il fallût de semblables sommes à un homme de pensée pour vivre? Ses jouissances devaient-elles être si matérielles? Honoré, quelle vie vous avez faussée, et quel talent vous avez arrêté dans son essor!

Je risque peut-être beaucoup à vous parler ainsi; mais c'est que je souffre avec vous des maux que vous ressentez, et, seule, pour vous, de ceux qui ne vous arrivent pas encore, quoique existants. Je ne compte plus vous voir, parce que je ne saurais me dissimuler que le contact de gens simples comme nous est sans charme pour vous maintenant. Mais comme je vous aime d'une bonne et sainte amitié et que, bien que vous ne soyez plus l'Honoré d'autrefois, je n'ai pas changé de sentiments, je vous dis ce que personne ne vous dira, les uns ayant à vous exploiter, les autres n'ayant pas la conscience assez pure à votre endroit pour oser parler ainsi. J'ai peur de votre avenir; je vous en trouve trop peu soucieux. Ce qui m'a apporté cette sensation, c'est l'horrible mort de Mme de Mortsauf; vous avez gâté là une belle œuvre, une belle pensée!

Auguste est retourné vers vous. Je m'inquiète pour lui : je trouve qu'il met trop peu de soin à étendre ses idées, il me semble qu'il ne saurait acquérir un talent, s'il ne meuble pas mieux sa tête. C'est une chose que je n'ose lui dire moi-même pour mille raisons, mais qu'il doit bien accueillir, venant de vous. Il ne saurait peindre pendant quinze heures par jour; que

(1) Mme Carraud est vraiment trop modeste, et son portrait que nous avons plus d'une fois regardé, contredit nettement cette affirmation du modèle.

le temps qu'il ne peut passer à son chevalet soit donc employé au profit de la profession qu'il a embrassée. Le musicien peut bien ne rien connaître en dehors de son art, mais le peintre se rattache à tout. C'est comme si, pour écrire, vous n'aviez lu que des romans : qu'auriez-vous pu faire avec de tels moyens? Il a une insouciance pour tout qui m'a désolée, il ne se donne plus la peine de parler, ni de marcher. Il aurait besoin de voir le monde, et souvent; il est une foule de choses qu'il n'apprendra que là.

Adieu, *dearest*. Mon petit enfant revient de faire une promenade en voiture; je l'entends et vais le prendre. Si je vous ai blessé, excusez-moi, car je vous aime bien, j'ai dû être vraie avec vous, parce que je vous estime. Votre amie

ZULMA.

Dites à Auguste de me renvoyer votre lettre qu'il a gardée.

Trois mois de silence! Balzac n'a guère le temps d'écrire à ses amis : sa revue (*La Chronique de Paris*), ses livres, ses affaires lui prennent tout son temps. Il veut en finir au plus tôt avec cette dette, ces créanciers qui, depuis tant d'années, contrarient son travail. D'octobre à décembre, il fait paraître *la Perle brisée* (2e partie de *l'Enfant maudit*), *la Vieille Fille*, un article *Sur les questions de la propriété littéraire et de la contrefaçon*, *la Confidence des Ruggieri* (*Sur Catherine de Médicis*). Il chante victoire et, le 22 décembre 1836, Mme Carraud lui écrit :

Noël, Noël! mon cher Honoré! vous voilà donc délivré de ce démon tourmentant qui dévorait votre bon temps et communiquait à vos œuvres quelque chose de hâté qui ne permettait pas à votre talent de se développer dans tout son éclat. Je ne puis vous dire la joie que j'en ai ressentie; vous ferez *le Privilège*, cette œuvre pour laquelle je me suis passionnée sur vos dires. Je vous attends donc; vous *frapesliserez* bien à l'aise dans cette saison, si ce n'est avec agrément. Je n'ai que le temps de vous dire deux mots, car j'ai de nombreux hôtes, et en hiver, c'est plus occupant qu'en été, car le local est exigu, et les ombrages ne sauraient servir de décharge. Tout cela va disparaître dans trois jours, et alors commencera la solitude absolue, que vous seul serez tenté peut-être d'interrompre.

Dans ce peu de mots, qu'il y en ait un pour vous dire que vous êtes un moins étrange de me reprocher mon silence. Je ne

connais pas votre adresse et je serais fort embarrassée de vous faire parvenir une lettre. Je charge une de vos connaissances de vous porter celle-ci J'espère qu'il saura vous dépister. Vous pourriez lui remettre la somme que vous devez à Auguste, celui-ci m'a chargée de la recouvrer, parce que Carraud a soldé les mémoires qu'il a laissés à payer en quittant la France Il est parti le cœur bien dilaté par la joie Dieu veuille qu'aucun mécompte ne vienne jeter sa goutte d'eau froide sur cette joie si extrême ! Il n'aborde pas dans le pays de l'enthousiasme ; mais peut-être les choses lui tiendront-elles lieu de ce qu'il trouvera en moins dans les hommes.

Adieu, donnez votre adresse à M. Bourgongne, qui vous remettra ces lignes ; je vous écrirai directement une bonne lettre.

Travaillez comme un homme que ses créanciers ne talonnent plus et dont l'esprit peut s'étendre à l'aise, sans être tiraillé par la nécessité

Addio, carissimo.

Z.

Hélas ! Balzac a trop tôt chanté victoire, sa pauvre *Chronique de Paris*, si bien partie, va s'arrêter faute de fonds : « Il me faut encore six mois, écrit-il à Mme Carraud, pour libérer ma plume comme j'ai libéré ma bourse (1). »

Le voyage de Borget, qui doit aller visiter le Pérou et la Chine, n'enchante pas Balzac : « J'ai été plus loin que vous, déclare-t-il à Mme Carraud, j'ai dit à Auguste de ne pas faire le voyage en question Il perd du temps Il ne veut pas voir que dans les arts il y a un mécanisme à saisir En littérature, en peinture, en musique en sculpture, il faut dix ans de travaux avant de comprendre la synthèse de l'art en même temps que son analyse matérielle On n'est pas grand peintre parce qu'on a vu des pays, des hommes, etc ; on peut copier un arbre et faire un immense chef d'œuvre Il lui valait mieux se battre deux ans avec la couleur et la lumière dans un coin, comme Rembrandt, qui n'est pas sorti de chez lui, que de courir en Amérique (2)... » Quant à Ivan, l'aîné des fils de Mme Carraud, « il faut, pour en faire un homme, lui faire sentir les hommes, il faut qu'il connaisse quelque chose qui ne soit pas les délices de la maison paternelle. »

(1) *Correspondance*, I, 291 (lettre de fin décembre 1836, faussement datée de 1834).

(2) Même jugement sur Borget dans les *Salons* de Baudelaire (*Curiosités esthétiques*, éd. Calmann Lévy, p 59 et 180).

Et Balzac termine sa lettre en annonçant qu'il espère pouvoir bientôt « travailler en paix une quinzaine à Frapesle ; et n'est-ce pas quelque chose de curieux que j'aille y faire l'ouvrage que j'y commençai la première fois que j'y suis venu, *César Birotteau* (1). » Enfin répondant à la question de son domicile : « Mon adresse, écrit-il, n'a jamais varié ; toujours Mme veuve Durand, 13, rue des Batailles. » C'est là que Mme Carraud lui adresse sa réponse le 18 janvier 1837 :

Quoi ! mon pauvre Honoré, les cinquante mille francs se sont fondus, comme cette neige qui couvrait naguère le gazon sous ma fenêtre ? Vous n'êtes pas plus tranquille qu'auparavant. Que je vous plains, non de devoir encore, vous devrez toujours, mais de ne pas trouver en vous la force de résister au premier caprice que vous apporte le moindre relâche dans vos travaux ! L'indépendance n'est donc rien à vos yeux que vous ne craignez pas de la sacrifier à la moindre bagatelle, à un canif, à la petite gloriole de voyager en poste ? Vous m'avez rendue bien indulgente pour les fautes qui ternissent la vie de tant de pauvres femmes, puisque vous, homme d'intelligence et qui concevez la vie, vous êtes plus faible qu'elles, en ce que l'attrait auquel vous cédez n'est pas aussi puissant que celui qui les entraîne. Pourtant, *caro*, puisque vous sentez l'importunité de la dette, ne laissez pas ce supplice au pauvre Auguste, qui, aujourd'hui encore, m'écrit de tâcher d'acquitter celle qu'il a laissée. Je le sais trop délicat pour vous parler lui-même de tout cela ; mais moi qui n'ai pas d'argent, et qui pourtant n'en mange pas pour ma satisfaction personnelle, loin de là, je ne puis lui ôter ce tourment de la conscience qu'en faisant un appel à votre justice envers lui. Tâchez donc de verser mille francs, d'ici le 1er février, afin que tout cela ne revienne pas à sa famille, ce qui, je le sais, lui serait souverainement désagréable. Si je pouvais me procurer mille francs, je ne vous dirais rien de cette affaire, mais comme, moralement, vous seriez la première personne que je prierais de lui faire cette avance, faites donc, par justice, ce que vous feriez par générosité, si vous n'étiez son débiteur, et que votre pauvre ami, dans les savanes lointaines, ne traîne pas un remords, un souci après lui.

J'ai peur, comme vous, qu'il ne rapporte nombre de désenchantements de ce nouveau monde ; tout lui est un sujet

(1) *César Birotteau* ne parut qu'en décembre 1837.

d'étonnement; les mœurs si nouvelles, si positives, si libres, le blessent outre mesure. Il est déjà fort répandu, plus qu'il ne le voudrait, ainsi que son patron, sous le rapport de son art Il se pourrait bien, comme vous le dites, que ce voyage ne portât pas tous les fruits qu'il en attend; mais on conçoit facilement tout l'attrait qu'a dû lui offrir une semblable course, faite sans grands frais C'était une occasion qui ne se représente pas deux fois dans la vie, et quoique je sois fâchée de le voir si loin de nous, je ne saurais le désapprouver.

Quand donc, *dearest*, vous verrai-je travailler pour travailler, en prendre à votre aise et ne pas être au volume? Vous feriez de si belles, de si bonnes choses alors! Je ne sais si Frapesle vous inspirera; je le désire. Vous vous y trouverez bien bourgeoisement. Il y a longtemps que vous n'y êtes venu · n'allez pas faire de l'imagination à propos de ce voyage, ce qui ne servirait qu'à ternir la réalité, déjà si pâle!

Certainement oui, il faudra sortir Ivan; mais rien ne presse encore. Puis, où le mettre convenablement? Ma fortune ne répond pas à mes idées, et en cela, je subis le sort de bien des gens en France Je dois donc employer mon intelligence à trouver le moyen de m'approcher le plus possible de mon idéal. Je revendiquerai les bénéfices de l'éducation publique, mais seulement quand je commencerai à ne plus craindre ses contagions

Adieu, *caro*, pensez au pauvre Auguste, qui est stupéfait des mœurs du peuple parmi lequel il vit maintenant. Heureusement, le commandant n'a pas la goutte aux mains, ce qui lui permet de presser les vôtres avec cordialite.

Merci de vos caresses à mes enfants; puissent-elles leur porter bonheur!

Balzac est derechef parti pour l'Italie, pour le compte de son ami Guidoboni-Visconti, il s'arrête à Milan, à Venise, à Florence et ne rentra à Paris que le 3 mai Il écrit aussitôt à Mme Carraud :

Cara,

J'arrive d'Italie, où je suis resté deux mois et demi pour des affaires sérieuses, à la conclusion desquelles il y avait de l'argent pour moi. Je n'avais plus d'autre moyen d'avoir ce qui m'était nécessaire Ce serait trop long à vous expliquer. Mais en arrivant, j'ai pensé à Borget, et comme en ce moment

j'ignore où et comment envoyer les mille francs que je lui dois, je prends le parti de vous les adresser. Vous saurez mieux que moi leur destination.

Je vous écrirai plus en détail. Pour le moment je n'ai que le temps de vous aviser de l'envoi, par les messageries de la rue Notre-Dame des Victoires, des mille francs au commandant, à la date d'aujourd'hui, 3 mai, jour de mon arrivée

Mille tendresses à tout Frapesle, et à vous en particulier.

HONORÉ.

Mme Carraud répond le 10 mai :

Je voulais vous remercier de vos deux livres, mon cher Honoré, mais je n'ai su où vous prendre ; vous avez été vous chauffer au soleil d'Italie, si tant est qu'il y ait eu soleil cette année. Vous avez bien voulu revenir : tant mieux! Je ne sais si j'aurais cette vertu, moi qui ai borné ma vie à peu près à des rapports avec les choses, car les choses doivent mieux valoir de l'autre côté des Alpes, où le soleil est plus brillant. Mon mari a touché les mille francs et a payé tout de suite une des dettes de notre pauvre exilé. Si vous lui devez encore quelque chose, vous me direz quand vous serez en état de payer; je vous designerai à Paris une personne à qui il doit encore.

Non seulement le temps et l'espace sont entre nous, mais la maladie est venue aider à cette séparation, qui me semble bien dure. Je ne me suis jamais bien remise de ma crise de l'année dernière et, depuis quatre mois, je vais de rechute en rechute. Il n'y a pas huit jours que j'ai pu me remettre à écrire. J'ai essayé du changement de lieu et cela ne m'a pas réussi : à Bourges comme à Châteauroux, la fièvre m'a bien su retrouver Il me faut donc vivre sur mon rocher, comme l'huître, et me condamner à une existence morale analogue. Il m'a fallu me séparer de mon petit Ivan : j'étais incapable de lui être utile en la moindre chose, et il fallait qu'il s'occupât. Je l'ai placé chez son maître, en ville, et je le vois deux fois par semaine, quand le temps permet la promenade. C'est préluder de bonne heure à l'isolement qui attend ma vieillesse Je ne suis pas assez forte pour aller en ville, et, comme je ne puis m'occuper longtemps, la tristesse me gagne Il me vient de ces mélancolies qui ont souvent bercé ma jeunesse, mais quelle différence! Il y avait de la volupté dans les larmes que je versais

autrefois; maintenant, c'est l'amertume qui domine, et pourtant, si mon corps s'affaisse, mon âme conserve sa vigueur et ses croyances; seulement j'espère moins. Quarante et un ans! Songez donc un peu, cher! Il faut que je me le dise bien souvent pour y croire, car, bien que j'aie vécu au double, parce que mon imagination me rendait perceptible la moindre cause d'émotion, je me sens encore assez de chaleur au cœur pour lutter sans désavantage avec plus jeune que moi. Ni les déceptions, ni les mécomptes de tout genre n'ont pu altérer ma foi profonde en l'avenir de l'humanité.

Le mois de janvier et bien d'autres encore sont passés, et vous n'avez pas paru. Je n'ose insister sur cette visite qui me serait si bonne : notre intérieur est plus que triste pour un ami à qui l'on ne fera pas du charlatanisme; les fleurs ne peuvent pas éclore, les feuilles languissent sans continuer leur développement, il semble que tout soit frappé de mort. Jugez donc du reflet que peut en recevoir une pauvre créature dont toutes les forces sont employées à vivre seulement.

Adieu, cher Honoré, je suis toute surprise d'avoir mené à bien une si longue lettre. Quand vous aurez du temps, adressez-moi quelques mots, dites-moi ce qui se passe en ce monde, ce sera œuvre méritoire. Carraud vous serre cordialement la main; je vous tends la mienne avec affection. Du courage et de la santé! Il vous faut cela pour marcher fermement dans la voie ouverte devant vous.

ZULMA CARRAUD.

Marinette, qui m'écrit assez souvent, se rappelle à vous, ainsi que Mme Séguin, d'Angoulême.

Les affaires de Balzac ont empiré : son éditeur Werdet l'a entraîné dans sa faillite et les recors sont à ses trousses. Quelle belle occasion d'aller à Frapesle chercher paix et sécurité! Balzac écrit à Mme Carraud le 10 mai 1837 :

Peut-être vais-je venir vous demander une semaine ou deux d'hospitalité. Ce ne serait toujours pas avant le 10 juin. Mais c'est le beau de Frapesle, m'avez-vous dit. Nous au dirons plus en une soirée que dans cent lettres. Ainsi, baisez au front vos deux enfants pour moi, mille amitiés au commandant et à vous les plus douces choses.

HONORÉ.

S'il est possible, gardez-moi le plus profond secret sur mon séjour, car il s'agit d'éviter une poursuite judiciaire, mais purement commerciale, si je vous dirai le pourquoi. Werdet a fait faillite. J'ai donné des signatures de complaisance, et pour faire capituler les accepteurs qui le savaient, il faut à mes gens d'affaires une absence de votre pauvre ami Honoré.

Mme Carraud est souffrante au moment où lui parvint la lettre de Balzac. Sitôt rétablie, le 14 juin, elle lui répond toute joyeuse :

J'étais encore atteinte d'une nouvelle crise quand votre lettre m'est parvenue, cher Honoré. Je me suis réjouie avec égoïsme de la nécessité qui vous ramenait à Frapesle. J'ai attendu le 10 avec impatience, et j'en oubliais les dégoûts de mon vin de quinquina et mes purgatifs. Mais le 10 est passé, et point d'Honoré. C'est mal à vous de nous leurrer d'un espoir que vous n'êtes pas bien résolu à réaliser. Les feuilles sont bien vertes à Frapesle pourtant, et les roses commencent à s'épanouir. Vous y seriez perdu comme au bout du monde. Nous ne voyons presque personne, et vous auriez le temps de rester dans votre chambre; les soirées sont si belles dans ce temps-ci!

Et *César Birotteau*, qui devait naître à Frapesle? En ajournez-vous donc indéfiniment la publication? Ou bien lui avez-vous choisi une meilleure patrie? Je n'aime pas, cher Honoré, à vous voir une *idée* à réaliser pendant un aussi long temps : il me semble qu'elle perd de son énergie dans cette longue conception, et que votre sujet éclôt bien plus pâle qu'il n'eût été s'il eût vu le jour plus tôt. Comme vous n'avez pas le temps de le méditer, et que vous et la vie courez à qui mieux mieux, vous jetez sur la route une partie des fleurs qui composaient la couronne dont vous aviez ceint le front de votre héros, au premier jour de son apparition dans votre tête. Je ne sais jusqu'à quel point je puis me permettre de semblables observations, moi qui ne vous ai pas vu depuis tantôt deux ans et qui ne suis plus en rapport magnétique avec vous. Je pourrais bien frapper à faux sans en avoir la conscience; ce serait un vrai malheur pour moi.

Adieu, inspiration et santé!

Votre toujours dévouée,

ZULMA C.

Carraud se délectait dans l'attente de bonnes discussions, sorte de friandise dont il est privé, il ne s'arrange pas de votre irrésolution.

Presque aussitôt, le 17 juin, Balzac répond.

Cara, je viendrai, mais forcé de donner *la Femme supérieure*, toute composée, à la *Presse* pour le 25, j'ai cru pouvoir la terminer en quelques semaines, et j'en ai pour jusqu'au 25 à mon grand désespoir. Le sujet s'est étendu et il faut que je sois en communication constante avec l'imprimerie. Il y a sept ou huit épreuves par jour. *César Birotteau* vient après, et j'irai sans doute en accoucher à Frapesle. Ne m'en voulez pas, il y a force majeure.

J'ai trouvé un asile à Paris et il est assez sûr (1), mais croyez qu'aussitôt que je le pourrai, je viendrai faire une visite à mon doux Frapesle. Avant quelques mois je serai d'ailleurs fixé pour cinq à six années en Touraine, afin d'achever dans la retraite ce que j'ai entrepris; car j'en ai bien pour sept années au moins de travaux constants.

Mille gracieusetés au commandant et une poignée de main : quant à vous, je n'ai qu'à vous baiser les pieds, et à me dire

Tout à vous.

HONORÉ.

Une fois de plus, Balzac ne tiendra pas sa promesse, il n'ira pas à Frapesle; mais de juin à décembre 1837, dans sa mansarde de Chaillot, il composera *Gambara*, *la Femme supérieure* et *César Birotteau*.

MARCEL BOUTERON.

(1) Chez les Guidoboni Visconti, sans doute.

(*A suivre.*)

L'ALSACE PENDANT LA GUERRE

JOURNAL D'UN ARTISTE ALSACIEN

III [1]

LES DERNIERS MOIS DE LA GUERRE

Quatre années se sont écoulées, quatre années pendant lesquelles l'Alsace n'a point cessé de maudire ses maîtres et d'appeler leur défaite de tous ses vœux. L'heure est enfin venue de la grande débâcle de l'Allemagne. Les Alsaciens la contemplent avec un sentiment de joie et de revanche qui éclate à chaque page du journal de M. Spindler. A mesure qu'approche la délivrance, une folle allégresse fait bondir tous les cœurs : on se délecte au spectacle de la déconfiture du « Boche ; » la pensée que désormais il n'y aura plus de douane à Avricourt met en branle toutes les imaginations, on fait mille rêves d'avenir; on se prépare à redevenir Français. Rancunes et enthousiasmes feront explosion dans ces jours extraordinaires, où l'Alsace accueillera les soldats de la France avec de prodigieux transports d'amour et de reconnaissance.

Pour mesurer le chemin parcouru, il faut se rappeler ce qu'écrivait M. Spindler en 1914. Alors pour lui, « la différence de race n'était pas si grande, » et « l'on avait tort de s'acharner bêtement sur certains travers des Allemands, dont on avait exagéré l'importance. » Ces travers, nous l'avons vu y attacher quelque importance, lorsqu'il a été forcé de déguster la cuisine de l'étonnant Bieberstein. Quant à la « différence de race, » les procédés de guerre des Allemands, leurs perpétuels mensonges, les vexations dont ils ont accablé l'Alsace, lui ont révélé qu'elle était beaucoup plus grande qu'il se l'imaginait. Et,

(1) Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

chose singulière, la rédaction même de son journal porte la trace du changement qui s'opère au fond de son esprit ; comparez les dernières notes aux premières, on y sent je ne sais quoi de plus souple, de plus libre, de plus intimement français. De quel cœur maintenant il partage la foi et l'espoir du peuple alsacien !

Cette dernière partie du journal n'est pas seulement la plus passionnante, elle est aussi la plus instructive. Elle mériterait d'être publiée intégralement, car elle abonde en détails qu'il faudra recueillir, si l'on veut un jour retracer l'histoire du moral allemand pendant la guerre. Ces croquis pris sur le vif, ces propos saisis au vol par un observateur qui a l'oreille fine et la mémoire sûre, mettent en lumière l'état de désagrégation où était tombée l'Allemagne dès ses premiers revers. Des menus faits qu'il rapporte, l'auteur du journal se garde de tirer des conclusions générales, il joint seulement quelques réflexions à ses anecdotes, mais il y met toujours tant de bonne foi, un si vif désir d'impartialité qu'on le croit sur parole. On ne donnera ici que les plus significatives de ces notes, elles suffiront, pensons-nous, à composer un tableau assez imprévu.

Un curieux épisode tient une grande place dans le journal, c'est la présence en Basse-Alsace de troupes hongroises vers la fin de la guerre. Quand après avoir engagé des négociations secrètes avec le Gouvernement français, l'empereur d'Autriche se vit obligé de fournir à l'Allemagne des gages de sa fidélité, il dut envoyer quelques éléments de son armée sur le front occidental. Ce fut ainsi que des divisions de *honveds* vinrent cantonner au pied des Vosges. On doutait, non sans raison, de leur ardeur à se battre contre les Français, on les avait donc envoyées dans un « secteur de tout repos. » Puis, comme l'empereur d'Autriche avait à expier une phrase particulièrement compromettante touchant les droits de la France sur l'Alsace-Lorraine, on avait jugé bon de prouver aux Alsaciens qu'à Vienne comme à Berlin, nul ne songeait à reconnaître ces prétendus droits. Il advint naturellement qu'excédés de la guerre, vite édifiés sur les véritables sentiments des Alsaciens, les *honveds* ne perdirent pas une occasion de montrer en quel mépris ils tenaient leurs alliés vaincus. De leur côté, les Alsaciens, charmés de n'a plus avoir affaire à des troupes allemandes, traitèrent les Hongrois en messagers de la paix, — bien qu'ils pillassent les champs de pommes de terre. Cette occupation de la Basse-Alsace par les Magyars fut comme une transition du régime allemand au régime français. M. Spindler l'a décrite dans une suite de scènes pittoresques et d'amusantes conversations.

Ce qui frappera surtout dans ces récits alsaciens des mois de septembre et octobre 1918, c'est l'imperturbable confiance des Alsaciens, non dans l'issue de la guerre, — alors elle ne faisait plus

doute pour personne en Europe, — mais dans la fin très prochaine des hostilités Alors qu'en France et jusque dans les États-majors, tant de personnes croyaient encore à une nouvelle campagne d'hiver, l'Alsace savait à quoi s'en tenir : elle voyait le découragement des Allemands et l'effroyable désordre qui régnait à l'arrière des armees ; sous ses yeux gisait l'organisation allemande dont tous les ressorts étaient maintenant brisés, la formidable machine n'était plus que ferraille. Tandis que les soldats continuaient de se battre avec une bravoure qui ne s'est presque jamais démentie, la nation était frappée à mort.

L'ALSACE EN SEPTEMBRE 1918

18 septembre 1918 — En ouvrant son cours ce matin dans la classe de Paulot, le professeur leur a dit : « Beaucoup d'entre vous se réjouissent de voir bientôt le drapeau tricolore flotter sur la Kapellthurm, mais nous n'en sommes pas encore là. . » Malgré ce petit discours, toute la classe est convaincue que le professeur attend cet événement avec non moins d'impatience que les élèves .. Quant au docteur B .., le professeur de français, il leur enseigne des petites phrases « pour que quand les Français arriveront, vous sachiez au moins leur répondre. » Décidément, il y a quelque chose de changé!

Ce matin, le jeune Dubois m'écrivait de Kovel en Russie . « Une nouvelle qui vous surprendra, est que je fais mes paquets pour aller sur le front de l'Ouest. Voilà que, nous autres Alsaciens, on nous juge dignes de ce front : on a de nouveau confiance en nous . Je croirais plutôt qu'on fait de nécessité vertu... »

Mon ami B . que je rencontre sur la route me dit : « Les voilà sur le bord de l'abîme — En effet, mais ils ont quelque mal à se faire à cette idée. — Pas tant que ça! je me suis entretenu dernièrement avec quelques commerçants allemands : ils voient clair. »

Vendredi, 20 septembre. — Voyage à Strasbourg. Dans le train, M H en uniforme de sergent, chargé d'un gros havresac. Il me paraît bien vieilli et l'air si triste qu'il fait pitié Il vient aussitôt à moi · « Dites-moi, M Spindler, si ça ne va pas finir bientôt. Je ne puis vous dire combien le métier que je fais me dégoûte ! Je retourne en Russie. Mais n'est-ce pas que ça va bien? — C'est ma conviction ! — Ah ! quelle veine ! » Et il

se serre contre son fils, un petit collégien, qu'il enveloppe d'un regard où l'on sent toute l'angoisse de l'adieu prochain.

A la gare de Dachstein, le compartiment est envahi par une vingtaine de soldats bavarois et aussitôt l'un d'eux, en avisant sur la voie un grand train chargé de canons qu'on expédie vers Saales, dit : « Ça c'est pour MM. les Français ! Des bêtises ! N'empêche que nous autres Bavarois nous aimerions mieux être Français que Prussiens. Avec les Français nous aurions aussi de quoi vivre ! » Et il continue sur ce ton sans qu'aucun de ses compagnons fasse mine de le contredire.

Je déjeune à la Robertsau chez Georges avec Doyen et le docteur Stoffermann, les fidèles du vendredi. Le docteur s'enfonce après le café dans la lecture d'un *Temps* du mois de juillet, qui relate les fêtes qu'on a données à Paris à propos du Centenaire de la libération de l'Amérique. Doyen me pousse du coude pour me faire remarquer de grosses larmes que la lecture du journal arrache à notre vieil ami. Tout à coup, il jette son journal et se mouche à grand bruit. « Je crois, ma foi, que je pleure. Mais c'est qu'il est rudement bien, le discours de l'ambassadeur des États-Unis ! » Et s'étant remis de son émotion, il est tout guilleret et fredonne de vieilles marches françaises. Tout le monde est enchanté de la tournure des événements, et l'on cite un propos que, lors d'un dîner officiel, Falkenhausen a échangé dernièrement avec Hindenburg : « Eh ! bien, mon petit Hindenburg, au front de l'Ouest, c'est tout de même autre chose qu'au front de l'Est ! » La conclusion est que les Allemands sont irrémédiablement perdus. M. M. est revenu ces jours-ci de Berlin : les représentants de la haute banque et de l'industrie conviennent maintenant que c'est la faillite et qu'elle prendra les proportions d'un désastre sans précédent dans l'histoire. Et il n'y aura personne pour les plaindre ! Nous nous délectons de leur déconfiture prochaine : c'est notre revanche à nous autres Alsaciens ! Il n'y a qu'une ombre au tableau : c'est la nouvelle de l'évacuation de la ville de Metz... Nous nous rappelons les sourdes menaces qu'on pouvait de temps à autre lire dans les journaux : avant qu'ils ne redeviennent Français, on ferait payer cher aux Alsaciens cette satisfaction ! Je crois que, se sachant perdus, ils hésiteront tout de même à allonger la note déjà passablement corsée des frais : dévastation de la Belgique, de la France, tonnage coulé, etc.

LES HONGROIS EN ALSACE

22 septembre. — ... Je reprends le chemin de Saint-Léonard. Toutes les gares du parcours sont occupées par des soldats hongrois. Un sous-off allemand, qui lit debout, appuyé contre la portière de notre compartiment, un bouquin : *Kant und der Krieg*, rigole en les voyant : « En voilà qui vont ouvrir les yeux quand ils seront sur le front de l'Ouest! Les Français leur en feront voir de toutes les couleurs! Oh je! Oh je! »

... Toute la famille m'attendait à la gare et c'est à qui me donnera des détails sur l'entrée des Hongrois dans la bonne ville de Bœrsch. Tout le village était dans la rue, les enfants en chemise, hommes et femmes surpris au milieu des apprêts de leur toilette de dimanche avaient dégringolé les escaliers et écarquillaient les yeux au défilé bizarre de ces *Zig¡ner* dont l'aspect était si différent des troupes allemandes. Ce n'était qu'une avant-garde : on attend les fourriers cet après-midi.

La cour de Saint-Léonard offre un coup d'œil des plus pittoresques. Autour de la fontaine un fouillis de petites voitures; accroupis dans l'herbe, des bœufs des Carpathes aux longues cornes recourbées. Les soldats, pour la plupart de vieux territoriaux grisonnants, marquent assez mal : sous leurs uniformes très variés de coupe et de couleur, mais tous également crasseux, ils ressemblent plutôt à des bandits qu'à des militaires. Tous ont une expression mélancolique, et la petite pluie fine qui s'est mise à tomber n'est pas pour les mettre en joie... J'évoque en rentrant chez moi le souvenir des nombreux cantonnements qui se sont succédé depuis quatre ans, Wurtembergeois, Prussiens, Bavarois et maintenant pour la clôture : des Magyars.

... Tout à coup la bonne nous annonce l'arrivée des fourriers. Je vais au-devant d'eux : ils sont trois, très différents de type et de race. Le porte-parole est un gros blond, il parle l'allemand en articulant chaque syllabe et en roulant les r. Ses compagnons sont, l'un un grand noir aux traits réguliers, l'autre aussi grand, a une physionomie particulière, le teint verdâtre et bourgeonné, les pommettes saillantes, les yeux en coulisse : un vrai type de Hun. Tandis que les deux premiers m'expliquent avec volubilité le but de leur démarche, le Hun reste silencieux. Il s'agit de loger ici 200 hommes et 450 chevaux pour une durée

approximative de cinq semaines. Jeanne leur dit en riant : « J'espère que vous n'allez pas livrer bataille par ici. Vous n'allez pas nous faire évacuer? — Pas de danger! La paix sera là avant que vous ne vous en doutiez. »

Après leur départ, tout le monde est d'accord pour les trouver beaucoup plus sympathiques que les Allemands que nous avons eus jusqu'à présent.

Mon neveu Maurice est venu passer quelques jours de congé avec nous. Il nous dit qu'à Carlsruhe, où il est pour le moment en garnison, les officiers racontent que l'offensive sur Château-Thierry avait été insuffisamment préparée, et que cet échec a fortement compromis la réputation de Hindenburg et de Ludendorff.

23 septembre. — ... Un bruit de ferraille sur la route attire notre attention. C'est la division hongroise qui arrive. Les hommes, pour s'abriter de la pluie qui tombe en ondée, ont mis leur *Sturmhauben* sur la tête, et n'en paraissent pas plus crânes. Défilé interminable, dans lequel il y a surtout des voitures de toutes formes, des troupeaux de vaches, des cochons, des mulets, on dirait la migration d'une tribu nomade. Les officiers à cheval ont l'air plus fringant. Mais quand ils lancent un commandement, ce n'est pas avec cette voix de coq qu'affectent les officiers prussiens. A vrai dire, on n'entend rien : tout ce monde est silencieux, comme si la pluie l'avait figé. Si l'on pouvait deviner leurs pensées!

Je rentre dans la maison pour veiller au grain, car nous attendons nous-mêmes deux sous-officiers. Je les trouve en train de parlementer avec la bonne : l'un d'eux, un noir, parlant allemand, me dit être de son métier valet de chambre; l'autre, un roux, sourit toujours et ne parle que le hongrois. — Vous venez pour nous affamer! leur a dit la bonne en guise de bienvenue. — Nous avons bien vu qu'en ce pays non plus les vivres n'abondent pas : c'est comme en Roumanie d'où nous venons. La Hongrie, elle, est un pays riche, et nous ne connaîtrions pas le besoin, si nous n'avions pas été forcés d'approvisionner l'Allemagne. »

24 septembre. — Nos deux hommes sont d'une discrétion rare : on ne les entend pas. Le matin, pour ne pas réveiller la maison, ils ont descendu les escaliers pieds nus.

Un officier supérieur entre chez moi avec une suite assez nombreuse et demande à me voir. Je me trouve en présence d'un vieux militaire, à l'expression bienveillante, moustache taillée à la française, qui me tend la main et se présente à moi comme le colonel du régiment. « Je suis venu, me dit-il, pour m'informer si vous n'avez pas eu de désagréments avec mes hommes qui ont pris leurs quartiers chez vous. — Jusqu'à présent aucun. » Il paraît satisfait de la réponse. Je l'obligerais beaucoup en lui permettant de faire un tour dans mon atelier : il s'intéresse aux beaux-arts, et comme le régiment restera au moins trois semaines au repos, et qu'il n'a rien à faire, il aimerait bien voisiner. Il habite à Ottrott, le château appartenant à M. de Witt. Je l'interromps : « Vous voulez dire au prince de Sigmaringen. » Alors lui, avec un petit sourire malicieux : « Je dis de Witt, car vous pensez bien, cher monsieur, que ces ventes ne comptent pas, et je ne comprends pas qu'un prince se soit fait le complice d'un acte que je considère comme une indélicatesse, pour ne pas dire un vol. » Jusqu'ici, la conversation s'était faite en allemand et il s'est excusé de la parler avec quelque difficulté. Je lui réponds que nous avions dû nous y habituer, notre langue maternelle étant le français « Alors, n'est-ce pas? il vous est défendu de parler français — En effet! Du moins en public! » Alors, changeant tout à coup de ton, il me dit, mais en français : « Eh bien! nous allons parler français. » Et, à partir de ce moment, la conversation continue en français. Les officiers de la suite gardent un silence respectueux. Il prend congé en me serrant la main comme à une vieille connaissance...

25 septembre. — ...Au carrefour de Léonardsau, un peloton de *honveds* débouche sur la route, l'officier en tunique blanche précède ses hommes de quelques pas. Est-ce leur uniforme, est-ce leur démarche plus légère? Toujours est-il qu'ils ressemblent plutôt à des Français. Ils chantent à l'unisson une chanson hongroise : rythme et mélodie très étranges. Cette chanson a d'innombrables couplets. Chaque couplet se compose de deux phrases. Une fraction de l'escouade chante la première qui s'arrête subitement sur une note aiguë; l'officier scande à haute voix les temps du silence, et l'autre fraction donne la réponse. C'est neuf pour nos oreilles et très beau.

Le soir, ma belle-sœur est revenue de Strasbourg où l'on sent déjà comme un souffle de liberté. Les Alsaciens se promènent la tête haute et s'imaginent déjà être à peu près Français.

26 septembre. — Le colonel est venu frapper à ma porte et m'a demandé de faire son portrait ; j'accepte, et nous prenons jour pour le lendemain.

Le colonel est de Presbourg, où habite sa famille. Ils ont une institutrice française depuis de longues années, ses enfants parlent, parfaitement le français... « Beaucoup mieux que moi, ajoute-t-il, qui, en somme, ne m'en sers que quand nous sommes réunis à table. »

« La Hongrie, dit-il, est un riche pays qui avait un grand avenir : malheureusement, cette guerre nous a été néfaste : elle a tout mis entre les mains des Juifs qui, auparavant, jouaient déjà un assez grand rôle... » Je l'interromps : « C'est comme ici; chez nous, les Juifs ont aussi tiré un admirable parti des circonstances. — Je sais bien, mais incomparablement moins que chez nous. En Hongrie, ils sont les maîtres absolus du commerce, de la presse, du gouvernement, bref de tout... Les Allemands sont détestés et je dois dire avec raison. Lors de l'invasion des Roumains en Septimanie, nos Alliés sont venus soi-disant à notre secours, mais ces prétendus libérateurs se sont conduits d'une façon odieuse, saccageant et incendiant tous nos villages que pourtant les Roumains avaient épargnés; exactement comme s'ils avaient été en pays ennemi! — En Alsace, ils ont agi de même, et ils sont cause du revirement qui s'est produit, car je ne vous cache pas que tout le pays attend avec une impatience non déguisée l'arrivée des Français. »

Le colonel aime beaucoup les Français. Leur malheur, me dit-il, est d'être liés aux Anglais, qui, somme toute, ont toujours été leurs ennemis. Il est vrai que, dans les circonstances actuelles, ils ne pouvaient agir autrement. Il est épouvantable de voir cette pauvre France obligée à un sacrifice aussi sanglant, mais c'est elle qui est notre adversaire le plus sérieux. »

Nous discutons ainsi pendant près d'une heure, le colonel très heureux de se documenter près de moi sur la question d'Alsace, qui est le nœud de cette guerre, et nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Après dîner, le beau temps m'incite à aller à Obernai. Sur

les prés de Saint-Léonard, les *honveds* font l'exercice. Un lieutenant, assis sur le talus du ruisseau, surveille la manœuvre. Comme je m'arrête pour regarder, il s'approche de moi. « Vous ignorez les beautés du Parademarsch, lui dis-je. — Mais non! nous le pratiquons aussi; seulement, ce terrain ne s'y prête pas. Du reste, nous sommes un régiment de pionniers, et nous allons prochainement exécuter des travaux très importants sur le Buhl. » Ils ont avec eux quatre sous-offs et un officier détachés de l'armée allemande pour leur enseigner le maniement d'un nouveau *minenwerfer*. Tout en m'accompagnant au bout du chemin, le lieutenant me confie ses embarras pour assurer la subsistance du mess des officiers dont il est responsable. Il voudrait pouvoir se procurer sous-main toutes les semaines quelques kilos de viande. Je ne puis lui donner grand espoir. Voici trois semaines que nous n'en avons pas eu sur notre table, et on parle de la supprimer complètement pendant trois mois.

Près du moulin, les Hongrois ont envoyé paître leurs belles vaches blanches aux longues cornes. Appuyés contre des saules dans des poses de bergers de la Puszta, deux ou trois soldats les gardent : par ce beau soleil d'automne, le tableau est charmant. Un peu plus loin, quelques autres poussent devant eux un troupeau de cochons noirs comme de l'encre. Pour peu que la guerre continue et avec les difficultés du ravitaillement, une armée ressemblera de plus en plus à une tribu nomade.

Les rues d'Obernai sont devenues intéressantes. A côté de l'ancienne garnison allemande, il y a maintenant les Hongrois, mais les *Bundesbrüder* passent les uns à côté des autres sans se saluer, on sent qu'ils n'ont aucun contact. En revanche, je crois remarquer que les Hongrois ont complètement évincé leurs alliés auprès du beau sexe. Un de leurs officiers, tout pimpant et la badine à la main, lance des œillades à une plantureuse Obernoise en corsage rouge qui se tient à une fenêtre; d'autres petites Obernoises entourent de simples *honveds* et ont l'air de s'entendre parfaitement avec eux.

J'entre chez mon ami Blickast le libraire. « Eh bien! lui dis-je, comment s'arrange-t-on chez vous des Hongrois? — Ma foi, très bien, ces gens pensent comme nous. A l'instant, l'un d'eux venait faire emplette d'un cahier. Je lui en ai présenté un dont la couverture était ornée d'un portrait du kaiser. — N'en avez-vous pas d'autres? me dit-il. — Non, je le regrette. — C'est que

je ne veux pas de cette image. Du reste, il est facile d'y remédier. » Et il arrache la couverture.

A Obernai, les Hongrois sont les héros du jour, l'Allemand sent confusément qu'il y a un courant de sympathie qui les porte vers les Alsaciens ; il se méfie d'alliés venus soi-disant pour rétablir ses affaires, et qui font cause commune avec nous. A ce propos, mon ami me raconte une scène amusante dont il a été témoin hier soir.

Il se trouvait à l'auberge avec trois fonctionnaires allemands. Entre tout à coup un maréchal des logis hongrois, grand type d'allure martiale, tête intelligente, qui s'assied à une table non loin d'eux en commandant une chope. Les Allemands brûlaient du désir de lier connaissance avec l'allié. « N'est-ce pas que *honved* veut dire « territoriale ? » demande l'un d'eux pour entrer en conversation. — *Honved* signifie « réserve, » répond assez sèchement le Hongrois. — Eh bien! territoriale ou réserve, toujours est-il que vous vous êtes bravement battus, reprend l'Allemand. — Possible! Mais nous ne savons ni pour qui ni pour quoi. » Mouvement de stupeur chez les Allemands : « Mais enfin, vous avez pourtant aidé à défendre la monarchie autrichienne. » Là-dessus, le Hongrois qui, selon toute apparence, avait fait ses études, car il possédait suffisamment l'allemand, se décide à parler : « Il y a, dit-il, des mariages heureux, mais il y en a aussi de malheureux. Tel celui qui unissait la Hongrie et l'Autriche. Nous avons été exploités par l'Autriche! » Aussitôt l'Allemand d'interrompre : « Vous ne nierez toutefois pas que sous le gouvernement de l'empereur François-Joseph, la Hongrie était devenue florissante? — L'empereur François-Joseph! Il eût mieux valu pour nous et, au lieu de mourir à l'âge de quatre-vingt-six ans, il était mort à l'âge de six ans. La Hongrie s'en porterait mieux. Mais au point où en sont les choses, nous n'avons plus qu'un espoir, et cet espoir, c'est la France! Quant à ce scélérat de Tisza, ce vendu, le gibet est déjà dressé où on le pendra, quand le moment sera venu de régler les comptes. Et ce moment viendra. »

Les Allemands, interdits de cette sortie, piquaient le nez dans leurs verres. Alors, le Hongrois continue : « Quant à moi, je me félicite que les hasards de la guerre m'aient fait échouer dans un pays dont le monde entier s'occupe en ce moment. Nous en a-t-on débité des sornettes sur l'Alsace! On nous disait,

que c'était un peuple de bolchévistes, de traîtres, d'assassins, que sais-je? Or, les gens nous ont reçus comme si nous avions été leurs compatriotes; nous n'aurions pas trouvé meilleur accueil en Hongrie. Et pas trace de révolution! Vrai, si les Allemands, pendant quarante-cinq ans, n'ont pas réussi à se concilier ce peuple, c'est qu'ils sont de foutues bêtes: mais la faute n'en est pas aux Alsaciens! » Là-dessus, les Allemands se sont empressés de payer leur écot et de disparaître.

Autre scène. Quelques *honveds* groupés devant la boulangerie de campagne prennent livraison du pain de munition, un magnifique pain blanc. Mon ami s'approcha d'eux : « Mâtin! En avez-vous un beau pain blanc! Qu'est-ce que cette farine? — Double zéro. — Ah! mais dites donc! Il me semble qu'il n'y a pas réciprocité de traitement entre les alliés si vous vous nourrissez de beau pain blanc, tandis que nous sommes obligés de nous contenter d'un infect pain noir. » Là-dessus ils se mettent à rire, et l'un d'eux prend la parole : « Avant la guerre, on nous disait : « La Hongrie est un pays agricole, donc faites de « l'agriculture; » et on nous empêchait de faire de l'industrie, cette dernière devant rester réservée aux Allemands. Maintenant qu'à la suite de la guerre la famine est survenue et que la Hongrie doit se dépouiller en faveur des Allemands de toutes ses provisions, nous leur répondons : « Nous mangeons notre pain, vous, bouffez vos machines! »

A propos de la guerre, un autre dit : « Nous ne nous battrons pas contre les Français. Que les Allemands leur rendent l'Alsace, et la guerre sera finie. — Oui-da, ajoute un autre, c'était une proposition à faire en 1916, mais, maintenant, le moment est passé. Ce n'est plus en sacrifiant l'Alsace que les Allemands achèteront la paix : il faudra qu'ils se résignent à sacrifier bien autre chose. »

27 septembre. — Le colonel, en se promenant hier à cheval à travers la forêt, a remarqué qu'il y poussait des quantités incroyables de cèpes. Il les a fait cueillir par ses hommes. — « Les aimez-vous? me demande-t-il. — Je crois bien. — Eh bien! Vous allez me donner un panier que je vous ferai remplir et rapporter par un de mes hommes. Seulement, comme nos soldats en sont très friands, je les compterai; autrement, il pourrait s'en égarer en cours de route. En hongrois, nous appe-

lons ces champignons *fungi*, mot latin. Et en français comment dites-vous ? — Cèpes ou bolets. » Il note le mot dans un calepin. Puis, le panier passé au bras, il prend congé de moi, et arrivé dans la cour enfourche son cheval. A ce moment-là passe un soldat et il lui donne un ordre en hongrois. Le soldat ayant fait signe qu'il ne comprenait pas, il lui répète sans plus de succès l'ordre dans une autre langue, et finalement en allemand : « Vous voyez qu'il faut être polyglotte dans notre armée! Je ne pensais plus que cet homme était de nos contingents allemands. » Puis il met sa monture au trot, et s'étant encore une fois retourné pour me faire un signe amical, il disparaît sous la voûte suivi de son ordonnance. Un quart d'heure après, le soldat revenait avec mon panier, d'où débordaient des cèpes de toute beauté accompagnés d'un petit mot : « Bon appétit pour vingt huit pièces de bolet! Amitiés. »

— Mes enfants! dis-je, en me mettant à table, il me semble que nous sommes déjà Français. Le bon Dieu a voulu nous ménager une transition...

M[lle] Cécile Laugel, que je vais voir le soir, est aussi enchantée de ses Hongrois. Ils nettoient les allées du jardin de son frère pour son arrivée prochaine. Quant au colonel, elle lui trouve l'air si français quand il apparaît le matin sur son cheval, que, pour un peu, elle lui sauterait au cou.

Et ce qui fait notre joie, fait le souci des Allemands. Un de mes amis, professeur à Obernai, me racontait hier que, pendant la récréation, son collègue allemand le professeur M..., tout en se promenant, chantonnait entre ses dents, et comme mon ami s'informait du motif de cette belle humeur, l'autre lui avait répondu : « Je chante, mais c'est de désespoir. — A cause de la défection de la Bulgarie? — De la Bulgarie, et ce qui est plus grave, de l'Autriche. Je sais de source certaine que les Autrichiens vont faire une paix séparée. Nous sommes perdus, irrémédiablement perdus. On n'ose pas penser aux conséquences. Nous sommes acculés à un abîme. » C'est l'opinion générale des professeurs, car celui de Paulot a dit aux élèves : « Si nous sommes battus, à la garde de Dieu! il faut se résigner! »

2 octobre. — Je me rends après dîner à Barr. La vendange bat son plein et le village de Heiligenstein que je traverse offre l'animation accoutumée à cette époque, sauf qu'elle est aujour-

d'hui plus diverse à cause de la présence simultanée des soldats allemands et hongrois et des prisonniers russes. Ces derniers, hébergés comme manœuvres par les vignerons, les aident dans les travaux de la campagne, tandis que les soldats allemands et hongrois sont consignés dans le village dont les abords sont gardés par des factionnaires. Ces soldats attendent le passage des vendangeurs pour mendier quelques raisins. Le mélange de tous ces idiomes produit une impression bizarre : c'est comme une réédition de l'invasion de 1814. A Barr, même tableau, mais plus d'encombrement. Toute la monarchie austro-hongroise y est representée avec sa bigarrure de races. De ce mélange se dégage une vague couleur orientale. Le général qui loge chez nos amis S... a fait fi de l'appartement somptueux que son prédécesseur, un général allemand, avait occupé, et se contente d'une modeste petite chambre. Comme on s'en étonnait, il a haussé les épaules : « Les Allemands sont une bande organisée de brigands. Chez nous, en Hongrie, ils ont fait main basse sur l'argenterie, sur les bijoux ; ils ont volé jusqu'à nos pianos. »

Mon ami D... est revenu hier de Cambrai pour un congé de vingt-cinq jours, mais il doute de retrouver à son retour sa division où il l'a laissée. Je lui demande la raison de cette retraite continue : « Nous avons, dit-il, pénurie d'hommes et de matériel. Les effectifs des régiments ne peuvent être complétés; dans des secteurs que 1 200 hommes suffiraient avec peine à tenir, il faut se contenter de 600. Il en est de même des munitions, mais ce qui manque surtout, ce sont les chevaux, les attelages, les autos. Nos canons, dont l'âme est complètement usée, ne valent plus rien, et les pièces neuves qu'on nous envoie valent encore moins. Tout est fabriqué avec des *Ersatz*. — Alors, dis-je, vous croyez qu'on n'arrêtera plus les Français? — Je ne le crois pas. Ils ont déjà pris pied dans la *Siegfriedstellung* que depuis quatre ans on n'avait cessé de fortifier en enfouissant des milliards dans des travaux de bétonnage; or, cette ligne une fois franchie, ils n'auront plus devant eux que des ouvrages insignifiants. — Vous estimez donc la situation des Allemands mauvaise? — Je la crois désespérée. Les Français se battent comme des lions, leurs officiers sont excellents, bien meilleurs que les Anglais. Ils se rendent parfaitement compte de la situation des Allemands qui, pour boucher un trou, sont forcés d'en ouvrir un autre; c'est pourquoi ils ne lâchent pas prise et nous

infligent des pertes irréparables. Tenez, notre division est sortie du bois d'Havrincourt au nombre de 300 fusils et y laissant la moitié de son artillerie. »

Mon ami avait été plus d'un an à Saint-Mihiel; aussi je lui demande des détails sur la dernière affaire. « Si les journaux disent maintenant, pour excuser la déroute, que l'évacuation de ce secteur était une chose arrêtée depuis longtemps, ils ne mentent pas; seulement, ils omettent de dire que cette évacuation devait, selon les plans de l'État-major, s'effectuer en sept jours. Par suite de l'attaque subite des Américains, on a dû exécuter cette opération en un jour. Alors, vous voyez ce qui s'en est suivi. — Mais, dis-je, on n'a fait que 15 000 prisonniers. — 23 000, corrige-t-il : cela représente la valeur de quatre divisions, et il n'y avait guère plus de troupes dans ce secteur. Ce qui a réussi à s'échapper, c'était le personnel des bureaux, le train, les embusqués de l'étape : mais on n'a pas pu sauver le matériel, ni faire sauter les ponts, ni mettre à exécution les projets que l'État-major avait prévus pour cette éventualité. — Alors, vos conclusions? — Nous aurons la paix avant la fin de l'année, peut-être même beaucoup plus tôt. »

LA DÉBACLE DE L'ALLEMAGNE

4 octobre 1918. — Voyage à Strasbourg. Comme d'habitude, pénurie de place. Dans le compartiment où j'arrive à me caser tant bien que mal, un sous-officier allemand pérore : c'est un de ces nombreux embusqués du service des étapes pour lesquels la guerre n'a rien de terrible ni même de fastidieux. Sa figure rayonne de contentement, et, lorsqu'il rit, sa bouche ne rayonne pas moins grâce aux magnifiques couronnes en or qu'en garçon avisé il s'est fait mettre aux frais de l'administration militaire. Il a pris sur ses genoux l'enfant de sa voisine, une jeune Lorraine de Duss, — comme on dit maintenant pour Dieuze. — « Alors, vous allez à Duss! Moi, je vais à Bruxelles : vous ne devineriez pas pourquoi? Je suis commandé par mes supérieurs pour acheter des raisins. On les paie là bas 90 pfennigs le kilo, tandis qu'à Strasbourg le prix est de 2,80. J'aime beaucoup Bruxelles, mais je préfère encore Budapest, la vie y est moins chère. » Pour étonner la compagnie, il énumère toutes les stations entre Francfort et Bruxelles, sans trop estropier les noms.

A la station suivante, un soldat alsacien taillé en hercule grimpe dans notre compartiment. Outre son fourniment, il est chargé d'un immense « rucksack » et de caisses qu'il manie avec une aisance qui fait honneur à ses biceps. Bien qu'il n'ait apparemment aucune envie de causer, notre hâbleur l'y oblige. « Et vous, où allez-vous? — A Kiev. — Ce que je vous envie! Voilà une ville que j'aimerais bien voir. — Vous n'y verriez pas grand chose! De loin, ça a l'air assez pittoresque, mais une fois qu'on y est... Il m'est arrivé d'y faire des séjours assez prolongés : je respirais chaque fois que je pouvais lui tourner le dos. Du reste, on ne vous permettrait pas d'y pénétrer. — Et pourquoi donc? — Parce que des types de votre trempe s'y font journellement assassiner. — Mais nous avons pourtant la paix avec les Russes? » — L'Alsacien d'un ton méprisant : « La paix? Parlez-en à ceux qui reviennent de là-bas. Si je vous disais qu'arrivé à Kiev, je ne pourrais même pas aller d'une gare à l'autre sans me faire escorter, et il n'y a pas dix minutes de distance. Car je ne reste pas à Kiev, le quartier de ma compagnie est encore à quatorze heures de chemin de fer de la ville, une petite voie militaire que nous avons faite. De là on nous envoie dans les villages environnants, à sept ou neuf heures de marche du quartier : des escouades de douze à vingt hommes qui ne peuvent se maintenir contre les paysans qu'en étant continuellement sur leurs gardes. Je pourrais vous en raconter. Plus d'une de ces escouades n'est jamais revenue! Et voilà ce qu'on appelle la paix avec les Russes! Des blagues! Quant à moi, j'attends la paix, mais c'est dans l'Ouest que je l'attends. Et je la crois si proche que j'ai même outrepassé de cinq jours ma permission, tellement je la croyais imminente. » — Le sous-officier paraît estomaqué. « Qu'est que vous dites? La paix? Parce que nous avons lâché aux Français quelques kilomètres de terrain complètement dévasté et où il n'y a aucune ressource? Maintenant les Français sont dans la moutarde, nous les avons où nous les voulions. — C'est sans doute pour la même raison, reprend l'Alsacien, que nous leur abandonnons un jour 40 000, un autre jour 30 000 prisonniers? — Tout ça, c'est des menteries! Il faut lire la *Rheinisch-westphälische Zeitung*. Là vous apprendrez la vérité, et pas dans vos feuilles de chou alsaciennes. Attendez encore deux ou trois jours, il se produira quelque chose qui portera la stupeur dans le monde

entier. Je le tiens d'officiers! » L'Alsacien hausse les épaules : « Vos officiers savent moins que rien. Chez nous, au village, il y a un peloton de *Flammenwerfer*, qui reviennent du front; eh bien! ils racontent à qui veut l'entendre que la paix sera là d'ici peu de jours, parce que les soldats en ont assez et qu'ils ne veulent plus se battre.. Voilà la vérité et non pas ce que racontent vos officiers! » — Alors l'autre : « Tout cela, c'est des paroles en l'air. Ce qui prouve bien que nous ne pensons pas à faire la paix, c'est que notre haut-commandement prépare à Epfig une position inexpugnable. — Sans doute une nouvelle Hindenburgstellung? complète, en blaguant, l'Alsacien. — Et vous ne savez pas? continue l'autre. Nous allons dédoubler la ligne de Strasbourg à Epfig. — Pourquoi cela? — Mais pour pouvoir jeter le plus de troupes possible dans les Vosges. — A moins que ce ne soit pour les retirer. Cela me paraît beaucoup plus probable... Mais, continue l'Alsacien en débouchant son bidon de vin, tout cela n'a plus aucune importance... »

6 octobre — *Strassburger Post! Reichskanzlerrede!*.. Puis un mot dont je ne saisis pas bien le sens. Voilà ce que de mon lit j'entendais ce matin crier par les camelots. M'étant habillé sans hâte, je descends pour le déjeuner et jette un coup d'œil indifférent sur le journal... Je n'en crois pas mes yeux lorsque je lis que le Gouvernement allemand s'adresse au président Wilson pour devenir l'arbitre de la paix. Ils sont fichus; autrement, ils ne réclameraient pas l'entremise de l'homme d'État qu'ils ont le plus vilipendé. Quelles conditions va-t-il leur poser? Évacuation de la France, de la Belgique, peut-être même de l'Alsace-Lorraine. Mais alors, nous verrons peut-être d'ici quelques jours les Français faire leur entrée à Strasbourg...

Au kiosque de la gare, Paul me fait remarquer une méchante caricature du *Kladderadatsch* contre Wilson affichée bien en évidence, et qui le représente en Peau-Rouge armé jusqu'aux dents. Tout à côté, la dépêche du jour, d'après laquelle le Gouvernement allemand réclame l'arbitrage de ce même Wilson!

Dans mon compartiment, un officier supérieur de *honveds*, traits énergiques, teint basané, mordille sa moustache grise en regardant par la fenêtre. Il affecte de ne point remarquer

quelques jeunes officiers allemands. L'un d'eux, beau comme Antinoüs, le monocle dans l'œil, raconte des drôleries qui font éclater de rire ses camarades. En voyant cette gaîté, je me demande si c'est bien l'attitude qui convient aux soldats d'une nation venant d'abdiquer tous ses rêves de conquêtes et se trouvant en face d'une situation pire que celle de la France après Sedan. Inconscience? Crânerie?

A Saint-Léonard, tout le monde est dans la joie. Quand après vêpres mes sœurs viennent prendre le thé avec nous, pour la première fois peut-être depuis la guerre on se reprend à former ensemble des projets d'avenir.

7 octobre. — Je travaillais paisiblement dans mon atelier, quand Marie-Jeanne vient me dire qu'il se prépare évidemment quelque chose, que l'on voit circuler des soldats dans la cour collégiale avec des instruments de musique. Ils ont emprunté des chaises chez nos voisines et les ont placées en face de notre maison. Presque en même temps le brave colonel entrait en souriant et me disait qu'il s'était permis, comme il s'en allait en congé, de nous offrir avant son départ une petite surprise : un concert de tziganes... Les musiciens se sont réunis entre temps, le cymbalon est au centre. Tandis qu'ils accordent leurs violons, je fais préparer le thé que le colonel accepte avec grand plaisir... Le colonel commande lui-même ses morceaux de prédilection.. Des valses lentes alternent avec des airs populaires hongrois d'une mélancolie captivante. Heureux du plaisir que nous manifestons, le colonel cause avec nous comme avec de vieilles connaissances et ne se gêne nullement pour parler de l'arrivée prochaine des Français. Attirés par la musique, les soldats arrivent de tous côtés et forment cercle autour de l'orchestre. Je fais distribuer des rasades aux musiciens. Les morceaux se succèdent sans interruption. Peu à peu les soldats se prennent à la taille pour essayer un pas de valse. On entraîne aussi les bonnes. Pour que les soldats qui assistent à la fête y trouvent leur compte, le colonel a donné l'ordre de mettre en perce un tonnelet de bière. Les tziganes jouent avec plus de verve encore. L'obscurité est à peu près complète. Et cette musique, interrompue par les rires et les acclamations des soldats, produit sur nous une impression singulière. C'est comme la fin d'un épouvantable cauchemar, la fête de la Paix...

8 octobre. — Ce matin, Victor Laugel est venu de Strasbourg, pour voir ses sœurs. On ne croit pas en général que les Allemands accepteront les conditions de Wilson. Ils continueront la guerre, et, pour compléter leurs effectifs, ils se rabattront sur les hommes de cinquante ans. En attendant, on remet les abords de la ville en état de défense, tout comme en 1914; on y établit des batteries en plein champ...

Ce qui préoccupe beaucoup les esprits, c'est la question de savoir si les Allemands pourront rester ici après la désannexion. La plupart de nos compatriotes seraient d'avis, au dire de Victor, de les expulser tous, et de confisquer leurs biens. Je ne suis pas aussi radical. Si l'on veut sévir, qu'on sévisse contre les Alsaciens qui ont dénoncé leurs compatriotes, ou manifesté en public des sentiments allemands qu'on ne leur demandait pas. Il est vrai qu'il sera toujours malaisé de démêler les motifs qui les ont fait agir. Une fois qu'on sera entré dans la voie des enquêtes, il sera très difficile de s'arrêter. Qui nous dit par exemple qu'on ne fera, pas un crime aux nombreux fils de familles alsaciennes, qui ont été forcés de combattre dans les rangs allemands? Je ne dis pas que cela sera, mais cela se pourrait.

Mon ami B... vient me voir. L'arrivée prochaine des Français le met en joie. « Mais, dit-il, qu'ils ne viennent pas avec leurs uniformes de poilus! C'est en pantalons rouges qu'ils doivent défiler sur la place Kléber, et pas autrement! » Cependant il ne croit pas que cette entrée se fera avant Noël : « Ces sacrés Schwobs, il faut qu'ils soient encore plus fouettés; sinon, ils ne croiront pas qu'ils ont été battus! »

Ensuite, c'est Muller : « Sont-ils abjects et dégoûtants dans la défaite! Et toujours aussi jésuites! *Wir haben uns zu einer Friedensaction entschlossen.* Ils appellent *Friedensaction* une démarche qui est tout simplement l'aveu de leur défaite. Les Français sont encore à 150 kilomètres de leur frontière du Rhin, du moins à certains endroits; et les voilà qui geignent et qui cancanent, comme si tout était perdu. Perdus, ils le sont pour nous qui voyons clair; — mais leurs *Berichte* sont toujours triomphants; alors, pourquoi tout à coup ce désespoir? Les Français étaient autrement crânes, quand les Allemands étaient aux portes « de Paris... »

13 octobre. — Les lettres des soldats qui sont dans la mêlée

donnent l'impression d'un épouvantable gâchis Les permissionnaires se refusent à reprendre le chemin du front, mais, comme les gendarmes ne leur permettent pas de rester au village, ils s'embusquent dans les gares du parcours, font la navette entre deux villes et contribuent à augmenter l'encombrement et le désarroi. La machine militaire allemande est complètement détraquée.

Je monte en passant chez Tante. On avait fini de dîner. Tout à coup mes sœurs font irruption dans la salle à manger avec une figure où se lit une grande émotion. Elles me tendent la dépêche : les Allemands acceptent toutes les conditions de Wilson! — « Eh bien! tu avais raison, me dit Marie. Quelle joie il doit y avoir à Paris! Mais quelle peine en pensant au pauvre Jean (1)! »

17 octobre. — Les soldats qui reviennent du front racontent que le désordre est indescriptible. Les trains chargés bien au delà du tonnage réglementaire s'efforcent de sauver le matériel et encombrent les voies. Partout sur les routes d'étapes on voit des soldats débandés traînant des objets volés, portés sur leur havresac; puis, quand les avions ennemis les harcèlent, ils abandonnent leur butin dans les fossés des routes.

Anne W... est revenue ce soir de Strasbourg, où elle a pris sa leçon de musique. Son professeur lui a dit dès son arrivée : « Eh bien! l'Alsace va redevenir française! J'en suis charmé pour votre vieux papa. Pour nous, c'est un coup terrible. J'ai mes élèves et mon avenir ici ; il va falloir abandonner tout cela. Et ce que nous allons être obligés de payer! Mais nous n'avons que ce que nous méritons. Nous avons été des ânes de nous laisser berner pendant quatre ans. Les conditions que nous feront les Français seront dures, mais, si nous avions été vainqueurs, les nôtres l'auraient été aussi... »

Pierre me racontait qu'étant ce matin en conférence avec un maquignon pour l'achat d'un cheval, un officier allemand qui assistait aux pourparlers, l'avait pris à part, lui disant : « N'en achetez donc pas pour le moment. D'ici quelques jours, on vous offrira les plus beaux chevaux pour une bagatelle! car notre front s'émiette, nous sommes fichus .. »

(1) Neveu de M. Spindler tué au Chemin-des-Dames.

On essaie maintenant de faire de la réclame auprès du peuple pour une Alsace neutre, et ce sont, paraît-il, les cercles protestants qui lancent cette idée; mais cette solution de la dernière heure n'a aucune chance d'aboutir. Personne n'en veut.

18 octobre. — Le gendarme continue à faire de la propagande pour l'emprunt de guerre, traitant de sornettes les bruits de défaite qui circulent au village : « Jamais nous ne rendrons l'Alsace ! »

19 octobre. — Les Hongrois ont fêté je ne sais quel anniversaire à l'auberge de St-Nabor. La musique des tziganes en était. Tout à coup un des officiers a ordonné de jouer *la Marseillaise*, et aux sons de l'hymne de la liberté, ils se sont rués sur les portraits de la famille impériale, les ont lardés à coups de sabre et en ont jeté les débris par la fenêtre.

20 octobre. — Aujourd'hui nous avons été surpris par une nombreuse société de nos amis de Selestat. Nos hôtes sont étonnés de nous voir si convaincus de la paix imminente et de la prochaine arrivée des Français. Je leur propose même le pari qu'avant un mois ces derniers seront ici. A Selestat on n'est pas aussi optimiste; aussi sont-ils stupéfaits de mon assurance. Cette stupéfaction devient de l'ahurissement quand, arrivés dans mon atelier, je leur montre les sujets patriotiques auxquels je travaille : une grande composition représentant l'Alsace réveillée par les accents de *la Marseillaise*; une autre assez analogue, une Alsacienne surprise à son réveil de voir la plaine d'Alsace colorée en rouge, blanc, bleu. Ce n'est pas bien méchant, mais mes visiteurs en sont impressionnés.

21 octobre. — « ... Voilà que la Hongrie est séparée de l'Autriche ! » dis-je à un sous-officier hongrois. Il me répond : « Mais oui, nous sommes de nouveau indépendants, avec notre armée à nous, nos finances. C'est dommage que nous n'ayons pas obtenu cela il y a dix ans; alors nous n'aurions pas été entraînés dans cette malheureuse guerre. »

Malheureuse guerre! détestable guerre! Voilà ce qu'on lit maintenant dans les journaux, mais quand on parcourt d'anciens numéros de ces mêmes feuilles, comme cela m'est arrivé ce matin, on est estomaqué de l'impudence de leur langage.

25 octobre. — Voyage à Strasbourg. Dans le train, je remarque au cours du voyage que les Alsaciens n'ont plus le même air timoré, ils relèvent la tête. Les dames surtout ont une assurance provocante ; elles discutent politique et tout le monde parle français...

26 octobre. — Ce soir, à Strasbourg, le libraire allemand S., qui pendant toute la guerre avait été enragé, lâche sa comptabilité en me voyant entrer, et venant à moi, il me dit d'un air détaché : « Qu'en pensez-vous? messieurs les Français nous laisseront-ils liquider nos affaires, ou nous flanqueront-ils tout de suite à la porte? — Je n'en sais rien. — Nous accorderat-on le plébiscite? — Trop tard! » Puis changeant de ton : « Non, ce qu'on nous a trompés! »

27 octobre. — Nous ne sommes pas encore Français, et déjà certains de nos compatriotes s'inquiètent de la politique que feront les Français en Alsace. Mon ami S... craint que les cercles protestants ne se taillent la meilleure part, lors de la nouvelle répartition des places. « Ce serait, me dit-il, contre toute justice, si ces messieurs qui, somme toute, ont toujours été choyés par l'administration allemande parvenaient à éliminer les martyrs de la cause alsacienne. — Vous croyez que ces petites querelles vont renaître après la terrible leçon de cette guerre? — Mais assurément, et ce qui me fait enrager, c'est que ces protestants n'ont guère souffert. — Mais enfin le pasteur Gerold et d'autres? — Ce sont des exceptions. » Je rencontre plus loin mon ami W... qui, lui, est protestant et exprime exactement les mêmes craintes, mais pour ses coreligionnaires. « Vrai, pensé-je, le monde n'est pas changé. » Pour moi, la nouvelle la plus importante est la démission de Ludendorff...

29 octobre. — Depuis trois jours, on confectionne chez nous des drapeaux tricolores. Comme nous manquons de percale blanche, on me charge d'en acheter à Obernai.

Les Hongrois jubilent et crient dans les rues : « Voilà le Michel allemand fichu! »

31 octobre. — Mlle de B..., de Strasbourg, est venue me consulter au sujet d'un costume alsacien. Toutes ses amies ont déjà confectionné le leur. A Strasbourg, on arbore déjà par ci par là des

drapeaux tricolores. On entend aussi des Allemands se vanter d'avoir déjà le leur en réserve. Les Boches, — on les appelle ainsi maintenant, — filent doux; on les bouscule dans les tramways et dans les rues. La police laisse faire et ne s'en mêle pas.

2 novembre. — Les Hongrois ont reçu l'ordre de partir...

Il fait mauvais temps, comme à chaque départ de garnisons: de la pluie et du brouillard. Des fenêtres de mon atelier, j'observe nos pauvres Hongrois trempés jusqu'aux os, remettre en état leur carriole et harnacher leurs chevaux. Tout à coup, je vois déboucher sous le porche un autre cortège, mais cette fois des Boches : dépenaillés, piteux, menant en laisse des haridelles qui n'ont plus que la peau sur les os. Ils portent sur le dos des havresacs de toutes formes, auxquels pendent des *Sturmhauben* et des *Gasmasken*. Ils avancent lentement sous la pluie dans des accoutrements qui rappellent les gueux de Callot.

Les Hongrois semblent stupéfaits de cette irruption et interrompent leur besogne, puis reconnaissant leurs alliés de la veille, ils éclatent de rire : « *Da kommen die Marmeladebrüder* » (Voilà les compagnons de la Marmelade!) Cela est dit sans méchanceté sur le ton d'un miséreux qui souhaite la bienvenue à un plus malheureux que lui.

Les Hongrois, n'étant pas sûrs de leur départ, ne semblent pas pressés de céder la place aux Allemands. Jusqu'au soir, je vois les nouveaux venus errer comme des âmes en peine quêtant un gîte, les chevaux restent exposés à la pluie.

3 novembre. — Les demoiselles W... viennent me consulter pour la confection de leurs costumes alsaciens. On vend déjà partout, — en cachette, bien entendu, — des cocardes tricolores en soie au prix de 3 et 4 marks. On me cite un juif qui a payé 8000 marks pour huit pièces de soie. Des comités se forment aussi pour organiser la mise en scène. On s'en dispute la présidence. Ces petites rivalités dégénèrent en dispute, chacun ou chacune voulant être plus pur que l'autre. Quant aux mairies, elles ont déjà leurs drapeaux cachés quelque part dans une armoire.

Les Allemands sont au courant de cette activité, mais ils se taisent. Leurs ennuis sont d'un autre genre. « Que devons-nous faire de tous nos meubles? — Laissez-les ici, leur répond quelque âme charitable, vous repasserez le fleuve exactement comme vous êtes venus... »

Mlle W..., qui occupa une chambre garnie à Strasbourg chez une dame allemande, me raconte que la fille de cette dame avait été féroce pendant toute la durée de la guerre et montrait une joie délirante après chaque victoire. Maintenant que la roue a tourné, elle est aplatie, et sa mère a supplié Mlle W... de ne pas témoigner une satisfaction trop expansive : « Ma fille est trop abattue, et votre joie lui ferait trop de peine. » C'est très bien ! mais quel est l'Allemand qui ait eu de ces délicatesses vis à vis de nous pendant ces quatre années ? Et pourtant nous ne leur demandons pas d'arborer les couleurs françaises, ni de prier pour la victoire française; nous ne leur défendons même pas de crier contre les Français, si cela les soulage.

LA RÉVOLUTION A STRASBOURG

Au moment où les Alsaciens préparent cocardes et drapeaux tricolores, le bruit court que la révolution qui vient d'éclater en Allemagne commence à se propager sur la rive gauche du Rhin. Les uns s'effraient de ces rumeurs, les autres les accueillent avec la plus tranquille indifférence. Les Allemands prédisent naturellement les pires catastrophes. Cependant des matelots venus de Kiel finissent par pénétrer dans Strasbourg, et ils y instituent un *Conseil des soldats*. Comment les matelots quittèrent Strasbourg après avoir fait hisser un drapeau rouge sur la flèche de la cathédrale, comment le *Conseil des soldats* où s'étaient faufilés d'excellents Alsaciens, fit le simulacre d'une révolution et comment, malgré quelques émeutes et quelques pillages, cet étrange gouvernement parvint à maintenir l'ordre dans la ville, avec le concours de la police régulière, il faudra qu'un jour on nous conte cette histoire tragi-comique dont le dénouement, fiévreusement attendu de tous les Strasbourgeois, fut l'apparition des hussards de Gouraud à la porte de Schirmeck. En attendant, voici ce que M. Spind ler a vu et pensé de ces journées troublées. Il semble n'avoir pas pris au sérieux cet accès de soviétisme : « Les Allemands s'en vont et les Français arrivent, cela seul importe, » pensait-il très sagement... Tout de même, il était temps que les Français arrivassent.

8 novembre. — Je prends le premier train pour Strasbourg. A Rosheim, M. B., industriel israélite, vient se joindre à moi. Il est radieux de l'arrivée des Français, mais enchanté surtout d'avoir pu rester ambusqué, pendant toute la guerre, à fabriquer des munitions. Cependant il redoute qu'un mouvement révolutionnaire ne se produise entre la retraite des Boches et la venue

des Français. La populace de Rosheim est, paraît-il, assez mauvaise, et pour parer au danger il propose la création d'une garde civique...

A Strasbourg, les guichets des banques sont assiégés par une foule qui cherche à se débarrasser des valeurs allemandes. Les banques allemandes ont déjà déménagé. La police a donné l'ordre d'enlever aux devantures les portraits de l'Empereur pour éviter des manifestations. Beaucoup d'Allemands font des démarches, afin d'obtenir la nationalité alsacienne... On voit par ci par là des voitures de déménagement... MM. les Allemands font leurs paquets. Les voitures sont rares : un déménagement pour Stuttgart coûte 3000 marks. Beaucoup de villas sont à vendre, et les propriétaires strasbourgeois manifestent quelque crainte de la baisse que cette émigration va entraîner sur les valeurs immobilières...

Les journaux tels que la *Neue Zeitung* et l'*Elsässer* proclament l'attachement de l'Alsace à la France. J'éprouve une singulière impression à lire imprimé ce que jusqu'à présent on ne se disait qu'à voix basse entre amis. Il y a bien quelques partisans de la neutralité ayant à leur tête un docteur alsacien : ils ont essayé de coller de petites affiches rouges avec une proclamation. Au bout d'une heure, elles étaient toutes arrachées.

Après souper, étant remontés, Jeanne et moi, dans notre chambre d'hôtel, nous nous mettons sur le balcon pour voir déboucher des boulevards et passer sous nos fenêtres un millier de gamins donnant le bras à des filles, quelques-uns avec des lampions, faisant escorte à un jeune garçon qui porte fièrement le drapeau tricolore. Les voix fraîches au timbre clair qui chantent librement l'hymne national si longtemps proscrit, nous font vibrer d'émotion. Parmi les manifestants, quelques-uns seulement savent les paroles, la plupart se contentent de chanter la, la, la...

Le cortège s'étant enfoncé dans la Grande Rue, nous nous pressons de prendre la queue pour nous rendre chez nos amis H...
qui nous ont invités à passer la soirée chez eux... Notre ami vient de laver un vieux drapeau tricolore qu'il fait sécher autour du poêle. Il me raconte que la plupart des communes ont conservé leurs drapeaux d'avant 70. Lors d'une tournée de collectionneur qu'il avait faite dans le Haut-Rhin, on les lui avait montrés, soigneusement pliés dans des armoires... « Ils serviront encore, » lui avait-on dit.

9 novembre. — C'est aujourd'hui samedi et je suis attendu chez mon ami George à la Robertsau. A la fin du dîner, un des comptables, la figure toute décomposée, vient nous annoncer que la révolution est à Kehl, qu'on s'est battu près du pont pour empêcher les délégués du *Soldatenrath* de Kiel de passer, mais que l'émeute a triomphé : les marins sont en route pour Strasbourg et probablement déjà arrivés.

Mon ami n'est pas sans inquiétude : au lieu des Français, nous allons avoir des *Conseils de soldats*, et Dieu sait à quels excès ils vont se livrer. L'unique chose qui pourrait nous sauver, ce serait de hâter l'arrivée des Français. Mais alors la fameuse réception que les Strasbourgeois leur préparent serait compromise : c'est à coups de canon qu'ils seraient obligés de se frayer la voie... Puis, après quatre années de guerre, les idées bolchévistes ont sans doute aussi contaminé l'armée française, cela peut amener la révolution en France. Mon optimisme naturel se refuse à admettre un dénouement aussi tragique. Les Français ne sont pas si bêtes : ils perdraient tout le bénéfice de la victoire...

Au retour, je monte chez mon ami S... Il me confirme l'arrivée du *Soldatenrath* : « Les marins parcourent la ville en auto et haranguent les soldats dans les casernes... Et puis vous ne savez pas? On prétend qu'une grande partie de la ville est minée. Il suffirait de presser sur un bouton et nous sauterions tous! »

Ces paroles ne semblent pas faire impression sur sa fille, car elle me déballe un ravissant costume qu'elle compte mettre pour l'arrivée des Français...

En me rendant à mon hôtel vers les onze heures, je rencontre des soldats ivres qui jettent leurs casquettes par terre et marchent dessus en hurlant des chansons antimilitaristes; plus loin, vers le Broglie, je remarque une grande animation : c'est le même défilé qu'hier soir, mais ils ne chantent pas *la Marseillaise*, et parmi les manifestants il y a beaucoup d'Allemands. Les flâneurs, très nombreux malgré l'heure tardive, se tiennent au milieu de la place et regardent ce spectacle avec indifférence.

10 novembre. — Ce matin, au moment où je m'installais devant ma tasse de café, un grand type de soldat, la casquette sur l'oreille, entre à l'hôtel et s'approche du bureau, puis

s'adressant à Mme Noth, il lui dit : « Veuillez prévenir les officiers qui restent chez vous que, par ordre du *Conseil des soldats*, ils sont tenus d'enlever de leurs uniformes les cocardes, les épaulettes, les porte-épées, bref, tous les insignes de leur grade; autrement, ils risquent qu'on ne les leur arrache dans la rue! » Ceci dit, il sort. C'est ainsi que j'ai su que la Révolution était maîtresse de la ville; mais cela paraît si peu sérieux que nous en rions, Mme Noth et moi. Les officiers qui descendent peu à peu de leurs chambres font d'abord comme nous, mais au fond ils sont vexés. Tandis qu'ils tergiversent, se demandent s'ils doivent obéir à cette injonction, un de leurs camarades rentre à l'hôtel et leur montre en riant sa casquette et son manteau dont on vient d'arracher la cocarde et les épaulettes. Il paraît que c'est dans la nuit que le *Conseil des soldats* s'est emparé du gouvernement. Cela s'est fait sans effusion de sang et, comme partout en Allemagne, les autorités militaires ont plié sans faire opposition : il n'y a eu des voies de fait que chez le gouverneur, qui a été malmené et dont on a jeté les meubles par la fenêtre.

Je me dépêche d'aller dans la rue : la plupart des gens se rendent paisiblement aux offices, tout comme s'il n'y avait pas de révolution. La place Kléber est à peu près déserte, sauf un rassemblement que j'aperçois de loin autour du corps de garde. Kléber lui-même est drôlement attifé; sur la tête il a une petite casquette qui doit probablement figurer un képi rouge français; dans la main, on lui a mis un lampion tricolore, et des gamins s'amusent à lancer sur lui des serpentins bleu, blanc, rouge qui l'entourent comme d'une toile d'araignée.

Je me dirige vers le corps de garde et j'arrive pour la fin d'une harangue qui est accueillie par les hourras de la foule; on me dit que c'est une proclamation du nouveau gouvernement. Nous emboîtons le pas derrière une demi-douzaine de soldats, et un civil en chapeau de feutre; tous ont le fusil passé en bandoulière. Ils paraissent obéir à un jeune marin qui a une allure assez crâne et résolue : tout cela a l'air d'une fumisterie. Le passage de la Pomme de pin et les trottoirs sont envahis par des gens endimanchés qui regardent d'un air goguenard cette manifestation d'un nouveau genre. La chaussée est tenue par des soldats, la plupart très jeunes et l'air embarrassé d'être les maîtres de l'heure. Sans armes et les mains dans les poches, ils s'efforcent de se donner des attitudes crânes, mais le public ne les

prend pas au sérieux. Une demi-douzaine de meneurs, un couteau de poche à la main, guettent tout ce qui porte un uniforme et en un clin d'œil ils décousent les cocardes et les épaulettes. Les victimes se prêtent en riant à cette opération. Pourtant, l'un ou l'autre rouspète et a le sentiment de subir une dégradation. Mon ami V. vient à moi : « Il me semble qu'il serait temps que les Français arrivent. Pour le moment, ce n'est encore que de la comédie, mais il n'est point dit que cela ne tournera pas à la tragédie. Déjà ils défendent aux voyageurs de quitter la ville et arrêtent les trains.. »

On fait queue au guichet, donc on peut voyager; mais au moment où je veux prendre mon billet, un jeune soldat fend les rangs et apostrophe l'employée : « Le *Conseil des soldats* vous donne l'ordre de fermer votre guichet. On ne voyage plus! » La damoiselle, sans tenir compte de l'injonction, continue sa distribution en haussant les épaules. Les Alsaciens, qui savent que déjà les Français sont en route, considèrent cette révolution comme une mascarade, une dernière bêtise venant s'ajouter à bon nombre d'autres. Aussi le soldat se défile, de peur qu'on ne lui fasse un mauvais parti.

Je voyage avec le fils de l'instituteur d'O et quelques Allemands. L'un de ces derniers, qui lit la *Gazette de Francfort*, se mêle à notre conversation qui a trait à la révolution : « L'Allemagne est perdue, nous dit-il, mais les autres auront aussi la révolution : car elle est l'œuvre d'une vaste conjuration qui étend ses ramifications sur le monde entier, c'est ce qui explique la rapidité avec laquelle elle s'est établie. — Malgré tout, dit un Alsacien, il est incompréhensible que des généraux, des officiers supérieurs se soient laissé intimider par quelques voyous, car ils sont très peu nombreux à Strasbourg, les délégués des Soviets. — C'est vrai ! Mais nos officiers avaient eu l'ordre de Berlin de ne pas faire opposition. A la station de Holzheim, entre un officier, il nous dit qu'il revient de Metz. Là aussi ils ont constitué un soviet, mais c'est un commandant qui est à la tête, les officiers exercent la police, tout marche comme par le passé, sauf que cela porte un autre nom. Du reste, pour me rendre compte de la mentalité de nos hommes, j'ai exprès voyagé en troisième ce matin, j'ai pu m'entretenir avec les soldats et je dois dire qu'il m'ont traité avec respect ; ce qu'ils disaient était très raisonnable. Ils sont surtout mécontents de

constater que, tandis qu'ils sacrifiaient leur peau, d'autres restaient tranquillement chez eux et s'enrichissaient. Il y a encore maintenant des milliers d'embusqués dans les bureaux, qui n'ont jamais senti la poudre. »

L'Allemand qui lit la *Gazette de Francfort*, un fonctionnaire, regarde tristement le paysage : « Dire que nous allons être forcés d'abandonner aux Français ces belles provinces que nous avons mises en valeur! Mais par suite des terribles bêtises que nous avons commises, il ne nous reste pas d'autre alternative. Moi, ce qui me console, c'est qu'ils auront aussi la révolution... » Au changement de train, mon ami, l'Alsacien, me dit : « Qu'est-ce qu'ils ont donc toujours à parler de la révolution en France? Il n'en est pas question. »

J'oubliais de dire que dans notre train une députation des Soviets avait pris place et qu'à chaque station un type descendait sur la voie pour haranguer les soldats qui gardent les gares. Ceux-ci écoutaient le boniment d'un air ahuri, mais se prêtaient sans objection à la cérémonie de l'ablation des cocardes et des épaulettes. Ils n'avaient pas l'air de comprendre la portée de la chose.

La nouvelle de la révolution est déjà parvenue à Bœrsch avec des détails plus ou moins fantaisistes : on n'y attache pas grande importance et on la considère comme une manœuvre machiavélique inventée par les Boches pour éluder l'armistice.

Ch. Spindler.

(*A suivre.*)

LE MARIAGE SECRET
DE LA
DUCHESSE DE BERRY

JOURNAL DU COMTE DE MONTBEL
PUBLIÉ PAR M. GUY DE MONTBEL

II [1]

Florence, 10 septembre.

Selon la volonté du Roi et pourvu de ses instructions, je suis parti dans la nuit du 3 au 4 septembre pour aller au-devant de Mme la Duchesse de Berry. M. de la Ferronnays ayant aussi mission de la joindre, nous convînmes tous deux de nous retrouver à Florence, que je viens d'atteindre. Je n'ai fait que passer à Vienne pour causer avec Mercy et Seldnitzky. Que d'intéressants pays j'ai parcourus et combien j'ai déploré la hâte de ma course! A Udine, je crus reconnaître dans une voiture les Beauffremont qui, m'avait-on dit, devaient précéder la Duchesse de Berry. Je m'approche, mais m'aperçois aussitôt de mon erreur. J'étais en face d'un colonel et de sa femme. Aussitôt parvenu ici, je suis allé voir mon ami le comte de Senfft.

La Duchesse de Berry est arrivée ce soir à Florence. J'ai d'abord vu les Beauffremont et les Saint-Priest. Dans leurs paroles perce toujours la préoccupation du 29 septembre, jour où d'après eux la majorité et les droits du Duc de Bordeaux devront être proclamés avec un grand retentissement. Il faut absolument, à les en croire, que Madame soit réunie, avant cette date, à sa famille.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

Je vais tard chez la Duchesse de Berry que je trouve maigrie, changée, souffrante. Comme elle a la fièvre, je dois abréger ma visite et, en pareilles circonstances, je ne lui ai point remis les lettres dont je suis porteur.

— Parlez franchement, m'a-t-elle dit, le Roi ne m'a pas crue mariée.

— En effet, répondis-je, il ne vous a pas crue mariée

— Et pourtant, s'écria-t-elle, je le suis depuis deux ans.

Florence, 11 septembre

La Duchesse de Berry, remise de ses fatigues, m'a donné audience, de onze heures à deux heures et demie

— Le Roi, lui déclarai-je, réduit ses demandes à la présentation d'un acte de mariage authentique, et cette pièce devra être déposée dans les archives de l'Empereur, pour qu'ainsi personne ne puisse révoquer en doute vos affirmations sur la régularité de votre union.

— Mon acte existe en bonne et due forme, me répondit-elle. Il est inscrit sur les registres d'un évêque qui s'est engagé à ne le délivrer jamais que sur ma demande et sur celle de M de Lucchesi J'en ai une copie que je veux montrer au Roi et à l'Empereur, mais je ne remettrai point l'acte authentique dont on se ferait une arme contre moi pour me perdre sous les inspirations de ceux qui veulent me nuire.

J'ai combattu vainement cette inébranlable position où se tient la Duchesse de Berry. Cette obstination tient à sa volonté d'agir toujours en Régente. Je le compris; aussi ai-je tâché de lui montrer bien sincèrement que son rôle était désormais fini, que son influence sur les masses était pour toujours perdue, soit qu'elle dissimulât son acte de mariage, soit qu'elle le donnât à connaître. Il fallait donc se soumettre à la demande formulée par Charles X et dictée pour garantir l'honneur de la famille royale.

Quand je remis à la princesse la lettre de la Dauphine:

— Celle-là est vraiment bonne, me dit-elle, je savais ce que je faisais en lui confiant mes enfants

Elle m'entretint ensuite de l'éducation du Duc de Bordeaux A ce propos, nous en venons à parler de Chateaubriand.

— Il ne faut pas l'avoir contre soi, me déclare-t-elle, il peut faire beaucoup de mal.

Je lui rends compte de la lettre qu'il a écrite à la Dauphine et des plans étranges qu'il lui soumet pour le jeune prince. Si on l'écoutait, celui-ci devrait être envoyé au Nouveau Monde, servir dans des guerres lointaines, que sais-je encore !

— Il est impossible, conclut la Duchesse de Berry, que Chateaubriand soit, comme il le voudrait, le gouverneur de mon fils.

Avec le comte de Senfft, je suis allé chez Mme de Podenas. J'ai également vu Mlle de Fauveau qui a reçu une lettre de M. de Lamennais dans laquelle il lui dit : « La Duchesse de Berry était venue en France pour revendiquer un trône, elle a fini par réclamer un tablier de nourrice. »

Tout d'abord, à Florence on n'avait consenti à recevoir la Duchesse de Berry que très passagèrement, mais, quand elle arriva, on lui fit bon accueil au Poggio Imperiale. Chez le grand duc de Toscane, au dîner de famille, M. de Lucchesi n'est invité qu'à la table de service. Celle-ci n'avait jamais existé précédemment, on l'a créée exprès pour lui.

Le soir, plusieurs personnes se rendent chez la Duchesse de Berry. J'y vais à neuf heures, elle me retient longtemps.

— Je ne pourrai pas rester avec le Roi à Prague, me dit-elle. Ce climat serait mauvais pour moi, il me faut le Midi. Je voudrais mener Henri à Lucques ou quelque autre part en Italie, mais je crois nécessaire qu'il ne se trouve plus à portée de l'Autriche, je préférerais le voir en Russie.

Saint-Priest avec lequel je cause est très monté contre M. de Mesnard.

Florence, 12 septembre.

Arrivée de M. de la Ferronnays. Comme sur son passage il a trouvé des routes détruites par le mauvais temps, sa marche a été singulièrement retardée. Il vient me voir dès le matin. Je suis heureux de le retrouver. Sa loyauté est parfaite. Avec beaucoup de franchise, il me parle de ce qu'il écrivit à Charles X en août 1830.

— J'ai été mal pour le Roi, me dit-il, je me repens de cette lettre dont certains passages étaient de nature à le blesser. Je me félicite donc d'avoir obtenu mon pardon. Mon beau-frère aurait désiré me faire rester à Prague, mais je n'ai point voulu, pas plus que je ne consens à demeurer dans l'entourage de

Madame. Je ne me prêterai nullement à attendre auprès d'elle Chateaubriand qui doit venir la joindre, car il est impossible de s'accorder avec cet homme fou de vanité et sans bonne foi. La Duchesse de Berry, continua La Ferronnays, m'en voulait beaucoup d'avoir blâmé ses projets d'expédition et d'avoir écrit une lettre à Saint-Priest où, en démontrant les dangers et l'inopportunité d'une telle entreprise, je disais cette phrase prophétique : « Vous conduirez cette princesse à la destruction de sa cause et peut-être à sa confusion. »

Nous voyons justement M. de Saint-Priest qui nous parle du 29 septembre. M. de la Ferronnays lui raconte alors ses entretiens avec le Roi, avec le prince de Metternich et avec moi. Il insiste sur le danger de faire signer le jeune prince qui deviendrait ainsi responsable de toutes les fautes que l'on commettrait en son nom.

— Mais il est nécessaire de faire quelque chose, s'écrie M. de Saint-Priest. Le Dauphin pourrait revenir sur son abdication ; les droits du Duc de Bordeaux doivent donc s'affirmer nettement.

— Metternich, répond M. de la Ferronnays, m'a dit que l'Autriche, la Russie et la Prusse ne reconnaissent d'autres droits que ceux d'Henri V, que lui-même avait envoyé M. de Montbel à Prague pour convenir d'une déclaration d'Henri V à sa majorité.

— Je l'ai lue au Dauphin, leur déclarai-je, et il l'a approuvée.

— Le Dauphin, avoue M. de Saint-Priest, m'écrivit à moi-même qu'il avait renoncé à tout, mais si son action devenait nécessaire pour son neveu, il était prêt à tout tenter.

Saint-Priest s'éleva de nouveau contre M. de Mesnard. La veille, il m'avait dit que ni lui, ni M. de Lucchesi, ni personne ne pouvait plus supporter sa présence, qu'il fallait écarter M. de Mesnard. Il sollicita mon intervention à ce sujet.

Avec M. de la Ferronnays nous convînmes de nous retrouver chez la Duchesse de Berry où je le suivrais. A midi, j'arrivai. Je trouvai effectivement La Ferronnays sortant du cabinet de Madame qui reçut un moment la princesse de Beauffremont. Pendant ce temps, La Ferronnays causait avec M. de Lucchesi, lui présentant la situation sous le même jour où je la lui avais montrée. Peu d'instants après, je fus introduit chez la Duchesse de Berry. Elle s'insurgea aussitôt contre l'idée de déposer son

acte de mariage aux archives autrichiennes. Elle se récriait avec emportement.

— C'est un moyen de me retenir. Ils savent que, seule, je me mettrai à la tête des armées pour les empêcher de prendre nos provinces.

— On ne pense à rien de cela, Madame.

— D'abord, s'écria-t-elle, je ne crois pas à l'honneur des hommes.

— Mais alors, Madame, pourquoi exigez-vous que des hommes croient à votre parole?

Cette discussion m'était infiniment pénible. Je m'efforçai de la maintenir à son objet, empêchant ainsi la Duchesse de Berry de s'en écarter par de vagues récriminations. Comme précédemment, je me heurtai à un parti pris irrévocable. Je tentai malgré tout de fléchir Madame.

— Je ne veux point consentir à ce qu'on réclame de moi, s'obstinait-elle à me dire. C'est une conspiration de Metternich et de Blacas.

Je crus devoir préciser la question.

— Vous pensez, Madame, qu'on veut vous enlever la tutelle sur vos enfants?

— Il n'y a que le Roi qui puisse m'attaquer.

— Il n'en aurait point l'intention, mais la loi Briqueville va contraindre à des ventes. On exigera que vous expliquiez vos qualités. Vous serez donc dans cette alternative, soit de présenter votre acte de mariage, soit d'être poursuivie devant les tribunaux pour vous voir privée de la tutelle par jugement...

— Pour inconduite notoire, s'écria-t-elle avec vivacité, je comprends cela. Mais alors, quels sont les moyens proposés par le Roi à l'égard de cette tutelle?

Je les lui exposai et elle les approuva. Puis, abordant de nouveau la question principale :

— Je ne veux pas déposer mon acte, reprit-elle. Si on l'exige, je le ferai voir au Roi, à l'Empereur. Je vais vous le montrer, mais, à vous seul, je ne l'ai communiqué à personne, ni à M. de La Ferronnays, ni à M. de Saint-Priest.

Elle mit alors sous mes yeux une petite feuille de papier sur laquelle étaient écrites quelques lignes dont voici à peu près le sens : Moi, confesseur suffisamment autorisé, déclare avoir uni en mariage la princesse Marie-Caroline, veuve du Duc

de Berry, avec le comte Hector Lucchesi-Palli de Campo-Franco. L'union a été célébrée secrètement et l'acte, signé par moi et les deux époux, doit être déposé à la vicairerie d'État. Fait à Rome le 14 décembre 1831. Signé : R. confesseur, Marie-Caroline, comte Hector Lucchesi-Palli

Comme je faisais des réserves sur la validité légale de la copie que me présentait la duchesse

— Tout ceci, me dit-elle, est sous le sceau de la confession déposé à la vicairerie d'État. Le cardinal Zurla ne peut en délivrer expédition qu'en cas de mort de l'un de nous deux, ou sur une demande signée de l'un et de l'autre.

Florence, 13 septembre.

M. de La Ferronnays et moi avons dû subir des instants pénibles pour l'éloignement de M. de Mesnard.

Nous allons chez la Duchesse de Berry, elle confère d'abord avec ces messieurs, puis on m'appelle. Madame se dit très satisfaite de l'expédient proposé d'après lequel j'irai à Rome me faire délivrer, par le cardinal Zurla, un certificat de mariage. Ce moyen avait été vivement recommandé à Charles X par M. de La Ferronnays; le Roi, consentant aussitôt, m'en avait parlé. La Duchesse de Berry adhéra donc à ce procédé, et me demanda immédiatement de rédiger pour le cardinal Zurla un projet de lettre et le texte d'une déclaration. Pour cela, je me rendis dans la chambre de la princesse avec M. de Lucchesi, et je composai sur le champ le travail demandé. Dans mon projet de lettre à Mgr Zurla, il était dit que, désirant fournir au chef de sa famille une preuve que son mariage avec le comte Lucchesi-Palli avait une forme entièrement regulière, d'autre part, voulant assurer son avenir et celui de ses enfants, la princesse demandait au cardinal de me donner une attestation dans les termes annexés à la lettre. Il fut convenu que cette pièce dont je serais porteur recevrait ici la signature des deux époux, — formalité nécessaire pour obtenir communication de l'acte secret, — et serait légalisée par le prince Corsini, directeur de la chancellerie royale d'État, auprès du grand-duc de Toscane.

Malheureusement suivent ici plusieurs pages blanches. Pour y suppléer, je n'ai qu'une feuille de route où le comte de Montbel a jeté

quelques mots en abréviations hâtives. Avant de quitter Florence, il fait établir par le comte de Senfft, ambassadeur d'Autriche, des passeports pour la Duchesse de Berry, permettant à la princesse de se diriger vers l'Autriche. Aussitôt sa mission à Rome accomplie, le comte de Montbel devra rejoindre Madame. C'est le 13 septembre à minuit qu'il arrive à Rome. Dès le lendemain, il se rend chez le cardinal Zurla qui lui remet une copie authentique de l'acte de mariage de la Duchesse de Berry et du comte Lucchesi Palli. Il repart le jour même, à cinq heures, et rejoint la Duchesse de Berry à Padoue. Là, se produit un pénible incident qui détruit toute la combinaison si laborieusement agencée. Revenant sur ses décisions, la princesse exige que le comte de Montbel lui remette l'attestation du mariage, attestation qu'il s'était fait délivrer à la vicairerie d'État de Rome. Le comte de Montbel exprime à Madame sa douloureuse surprise de la voir ainsi méconnaître les conventions établies. Sa mission ayant donc échoué, le comte de Montbel se dirige sur Vienne où il arrive le 25 septembre. Dans l'entre-temps la famille royale avait décidé de partir à la rencontre de la Duchesse de Berry. A cet effet, la Duchesse d'Angoulême et Mademoiselle gagnent Leoben ou devaient les rejoindre Charles X, le Duc d'Angoulême et le Duc de Bordeaux; le comte de Montbel, comme nous allons le voir, allait également s'y rendre. Voici la continuation de son Journal.

Leoben, 2 octobre.

Après avoir pris les lettres du prince de Metternich, chez lequel j'ai diné avec la famille Zichy et la comtesse Lanckoronska, je suis parti de Vienne à sept heures du soir pour Léoben où devait se rendre la famille royale. Un temps admirable favorisa ma route et j'arrivai à destination hier 1er octobre. Devant la porte d'une auberge, deux voitures de voyage attirerent mon attention. Je pénétrai dans la modeste demeure et j'y trouvai Mme la Dauphine. Elle m'avait devancé quelque peu. Je remarquai aussitôt en elle une vive anxiété causée par les cris des Français qui sont venus à Prague pour le 29 septembre, date où ils avaient à cœur de proclamer par une manifestation éclatante la majorité et les droits du Duc de Bordeaux. L'émotion de la princesse était entretenue par les exagérations de Mme de Gontaut. Celle-ci veut se figurer que l'Empereur a chassé de Bohême la famille royale. Elle jette donc l'anathème contre l'Autriche, contre ce départ subit dont personne ne l'avait prévenue. Elle se lamente sur le peu de confiance qu'on lui témoigne. Son mécontentement est excusable. En effet, elle a

reçu la nouvelle que sa fille, Mme de Bourbon-Busset, était arrivée à Prague au moment où elle-même venait de quitter cette ville et de se mettre en route pour Leoben. Cette rencontre manquée de la mère et de la fille explique les doléances de la duchesse de Gontaut. Malheureusement, ses plaintes agissent sur l'esprit et sur le cœur de Mademoiselle; elles troublent également Mme la Dauphine que cherche à rassurer la bonne vicomtesse d'Agoult.

J'ai raconté à la princesse tous les détails de ma pénible mission auprès de la Duchesse de Berry, mes négociations à Florence, mon voyage à Rome, ma déconvenue de Padoue De tout mon pouvoir, par le raisonnement, par la persuasion, j'ai tâché d'apporter un peu de calme dans l'âme de la Dauphine.

Nous avons trouvé ici le secrétaire de M. de Chateaubriand, venu sous prétexte de remettre des lettres à Mme la Duchesse de Berry, mais beaucoup plutôt pour épier à Leoben les événements et pour en rendre compte à son maître. Quand, il y a quelque temps, celui-ci se rendit à Prague, il alla trouver la Duchesse d'Angoulême au moment où Mme de Beauffremont arrivait. La Dauphine lui ayant alors communiqué son intention et celle du Roi de se porter au-devant de la Duchesse de Berry, M. de Chateaubriand répliqua que l'intention formelle de cette princesse était de se fixer à Prague.

J'ai demandé à la Dauphine comment Mademoiselle avait accueilli la nouvelle du mariage de sa mère avec le comte Lucchesi

— Elle a beaucoup du caractère de la Duchesse de Berry, me répondit la Dauphine. Dans le premier instant, elle pleura beaucoup; ensuite elle s'en est moins occupée, actuellement, il n'y a plus que cette petite fille qui lui déplaise. C'est, je crois, la manifestation d'une jalousie d'enfant. Henri a été plus vivement frappé. D'abord il ne comprit pas, mais quand il eut demandé des explications : « Comment, s'écria-t-il, en parlant de M. de Lucchesi, il faudra que je voie cet homme-là, je ne le veux pas, il n'y aura jamais rien de commun entre nous »

Ce matin, avec Mme la Dauphine, nous sommes allés visiter le jardin d'Eggenwal où fut signé le traité de Leoben. L'endroit est disposé de façon étrange. Les plantes croissent au pied des piquets, au sommet desquels s'épanouissent des boules en verre dorées intérieurement Pour commémorer le souvenir dont cet

emplacement fut le théâtre, le propriétaire a fait ériger, au milieu du jardin, un piédestal surmonté d'une statuette très mal exécutée Dans chacune des faces du socle est gravée une inscription latine, rappelant le traité, les noms de Bonaparte, des comtes de Merfeld et de Gallo, ministres plénipotentiaires de l'Empereur et de l'archiduc Charles, commandant l'armée autrichienne

Dans un petit pavillon décoré de quelques cartes et d'une mauvaise représentation de l'entrée des Français à Leoben, on nous a montré une table peinte à l'huile et sur laquelle fut signé l'acte qui décidait de si grands intérêts

Avant de nous rendre dans ce jardin, Mme la Dauphine avait reçu une lettre du Roi lui racontant son depart de Prague et les instances qu'avaient faites pour l'y retenir M. et Mme de Beauffremont et surtout M. de Chateaubriand Charles X ajoutait qu'il était accablé, que, tous les soirs, il avait la fievre et une toux violente. Le timon de sa voiture s'étant cassé à Weger, le Roi n'avait pu gagner Altenmarkt, il devait donc abandonner l'espoir d'atteindre Leoben le 2. En pareille occurrence, il ne pouvait mieux faire que de s'arrêter à Vordenberg

Ces nouvelles alarmèrent Mme la Dauphine. Elle me donna l'ordre d'aller au-devant du Roi. Je pris congé d'elle dans le jardin d'Eggenwal ou je la laissai avec Mme de Gontaut et d'Agoult Je partis à une heure par un temps magnifique qui me permit de contempler les beaux sites, les montagnes et les rochers qu'on aperçoit tout le long de la vallée de la Muhr J'arrivai à Vordenberg vers trois heures J'y trouvai déjà quelques personnes de la suite du Roi, elles étaient venues préparer son logement. Charles X, à ce qu'elles me dirent, était fort souffrant, fort changé

Pour tromper mon attente, je me promenai dans Vordenberg où se trouvent des mines et des usines de fer. A ce moment-là, toute la population examinait avec des lunettes d'approche des chasseurs intrépides qu'on apercevait poursuivant quelques chamois tout au bout des rochers surplombant le village. Il était environ six heures quand le Roi survint. Il avait dans sa voiture le Duc de Bordeaux, MM. de Blacas et de Damas Je le trouvai très faible. Sa figure me parut décomposée par le chagrin, la fatigue et la souffrance. A tout instant, son corps était ébranlé par une toux violente Il gravit avec beaucoup de peine

le petit escalier de l'auberge. Entré dans sa chambre qu'on avait proprement meublée, il se jeta sur un sopha et m'ordonna aussitôt de lui raconter ce qui s'était passé entre la Duchesse de Berry et moi. Quand je lui eus dit qu'à Padoue la princesse m'avait redemandé l'acte ou plutôt la déclaration du cardinal Zurla :

— Je ne le reverrai pas, s'écria-t-il, mais comment lui avez-vous remis cette pièce?

— Je lui ai fait à cet égard toutes les observations possibles, répondis-je, toutefois, devant ma résistance, elle aurait eu un prétexte pour accuser le Roi de posséder ce document malgré elle, de l'avoir soustrait à sa confiance.

Charles X voulut bien reconnaître la sagesse de ma conduite. Son projet était de quitter Vordenberg le lendemain matin seulement pour atteindre Leoben vers onze heures. Il me chargeait de dire à Mme la Dauphine qu'il réglerait alors toutes choses avec elle. S'il n'avait écouté que son ressentiment à l'égard de la Duchesse de Berry, il serait immédiatement reparti pour Prague et n'aurait jamais consenti à revoir cette princesse; mais, surmontant de pareils sentiments, il déciderait avec la Duchesse d'Angoulême, avec M. de Blacas et avec moi quel plan devrait être le sien. J'allais regagner Leoben, mais le Roi me retint à dîner. Il ne se mit pas à table et le Duc de Bordeaux en fit les honneurs avec la charmante gaieté d'un âge où heureusement les impressions sont aussi vives que peu durables. Avant mon départ, Charles X me ramena dans sa chambre et m'entretint de sa pénible position. « Demain, me répéta-t-il, nous prendrons une résolution. »

Je m'engageai donc sur la route de Vordenberg. Mon esprit était obsédé par ce que je venais de voir, par ce que je venais d'entendre. J'avais toujours devant les yeux l'attitude abattue du malheureux souverain et il me semblait entendre l'accent de profonde douleur avec lequel s'exhalaient ses plaintes.

J'arrivai vers neuf heures à Leoben. Mme la Dauphine m'attendait impatiemment. Je lui rendis compte de l'état des choses. Elle paraissait désirer que le Roi se rendît jusqu'à Laybach pour y rencontrer la Duchesse de Berry. Sur ces entrefaites, j'appris que le comte de Seldnitsky, voulant mettre à ma disposition un représentant de l'autorité, avait envoyé à Leoben un habile commissaire de police. Je le vis et lui donnai ordre

de me tenir au courant des personnes qui arriveraient dans la ville en me signalant surtout la venue des Français

Leoben, 3 octobre.

Ce matin, vers onze heures, le Roi a fait son entrée à Leoben. Mme la Dauphine et Mademoiselle l'attendaient avec nous devant la porte de « l'Hôtel de l'Empereur. » Tout auprès, se tenaient des troupes rangées en bataille. Charles X parut enfin. Son aspect épuisé contrastait avec l'allure sémillante du Duc de Bordeaux. Après quelques instants de conversation générale, le Roi me prit à l'écart

— Je crois nécessaire, me dit-il, que vous partiez pour Laybach où vous déclarerez à la Duchesse de Berry que, malgré mon juste mécontentement, je la recevrai ici, à cause de son fils et de sa fille, mais pour un court espace de temps. Vous l'assurerez qu'elle doit faire dans son intérêt et dans celui du Duc de Bordeaux ce que je lui ai commandé

Cette démarche ainsi comprise était-elle opportune? Je me pris à réfléchir sur les inconvénients d'aller moi-même entamer une nouvelle négociation avec la Duchesse de Berry, apres la scène de Padoue. J'en causai avec le duc de Blacas qui comprit mes raisons. Nous convinmes qu'il voleit bien mieux envoyer un courrier avec mission de rapporter une réponse positive de la princesse.

Les choses en étaient là quand on nous manda de la part du Roi Nous nous rendîmes auprès de lui et Mme la Dauphine qui se trouvait là, lut aussitôt, en notre présence, une lettre que Charles X avait rédigée à l'adresse de la Duchesse de Berry. Nous y fîmes seulement quelques modifications de style. Elle était ainsi conçue :

« La lettre que le comte de Montbel m'avait écrite de Florence, ma chère petite, m'avait causé une satisfaction véritable. Je vous avais envoyé M. de Milanges pour vous engager à venir me joindre à Leoben où je me rendais avec Mme la Dauphine pour vous conduire vos enfants. Arrivé ici, j'apprends par le comte de Montbel à qui j'ai donné ordre de venir m'y joindre que vous avez rétracté tout à coup à Padoue les résolutions que vous m'aviez fait connaître et que vous ne remplissez pas les engagements que vous aviez pris. Je ne reviendrai pas toutefois

sur mon intention de vous réunir momentanément à vos enfants. Mon intention était de vous les conduire jusqu'à Laybach, mais le mauvais état de ma santé me force à m'arrêter à Leoben. Je vous envoie, par un courrier qui doit me rapporter promptement votre réponse, l'invitation de vous rendre sur-le-champ auprès de moi. J'espère que vous y acquerrez la conviction de ce que vous devez faire dans les intérêts de vos enfants et les vôtres. Cette nouvelle démarche de ma part vous prouvera que mes sentiments pour vous sont encore les mêmes. »

« *Signé* : CHARLES. »

Le courrier qui part pour aller chercher la Duchesse de Berry à Laybach, à Trieste ou à Vienne, — selon ce qu'il apprendra en route sur la marche de cette princesse, — porte une lettre de moi au gouverneur de Laybach avec prière de délivrer les passeports nécessaires à Madame et aux personnes de sa suite.

J'ai demandé des détails sur ce qui s'était passé à Prague et à Buchtirad avec les Français venus pour célébrer le 29 septembre. Le Roi me répondit qu'il avait trouvé opportun de ne point laisser arriver la Duchesse de Berry au milieu de ces manifestations. Des scènes fâcheuses ou pour le moins ridicules auraient pu en résulter. Donc, puisque la Duchesse venait vers lui, il irait à sa rencontre et lui donnait rendez-vous à Leoben. Charles X fit alors partir M. de Milanges par la route de Salzbourg pour porter à Madame une lettre qui disait à peu près : « J'ai reçu les dépêches du comte de Montbel. Il m'écrit de Florence que vous avez consenti à tout ce que je vous demandais dans vos intérêts et dans ceux de vos enfants. J'en ai été pénétré de joie. Je me hâte de vous envoyer M. de Milanges pour vous prévenir que le Dauphine, vos enfants et moi allons à votre rencontre à Leoben. »

Pendant ce temps, de nombreux Français étaient arrivés à Prague, plusieurs étaient fort bien pensants et de très bonne foi. Ils demandaient vivement l'autorisation de présenter leurs hommages au jeune prince. On ne pouvait éconduire sans ménagements des hommes qui avaient fait un si long voyage et, la plupart, avec les meilleures intentions. Parmi eux se trouvaient un mandataire de la presse royaliste parisienne, rédacteur de *la Mode*, M. Dufougerais, jeune homme fort spirituel et anime

de très bons sentiments, des délégués de différentes écoles de droit, M. Walsh, fils de l'auteur des *Lettres vendéennes*, chargé des pouvoirs de *l'Echo français*, et portant les signatures d'une association de quatre mille jeunes gens.

Il fut convenu que ces Messieurs, habitant Prague, viendraient à Buchtirad chez le Duc de Bordeaux le 27 au lieu du 29, qu'ils parleraient au jeune prince avec beaucoup de circonspection. On leur dit de communiquer leur discours à M. de Damas (1). Quoiqu'avec un peu de répugnance, ils y consentirent. Le discours fut réduit. On en retrancha ce qui aurait pu être déplacé ou peu politique. A la fin de cette conférence, M. Dufougerais montra au baron de Damas autant d'abandon qu'au début il lui avait manifesté de défiance. Ils convinrent ensemble que la Duchesse de Berry avait perdu toute influence, que M. de Chateaubriand s'était usé lui-même à force de démolir.

Ce ne fut pourtant pas M. Dufougerais qui porta la parole devant le Duc de Bordeaux. Cet honneur revint à M. Walsh, comme représentant plus de 4000 signataires. Il prononça la harangue en employant, contre les conventions, les mots de « Sire » et de « Majesté. » M. de Chateaubriand n'assistait pas à la séance, mais, à ce que dirent les jeunes gens, il y poussait de tout son cœur. Voici, en substance, ce qui fut dit au jeune prince :

« Légitimistes français, nous, vos jeunes compatriotes, sommes venus vous apporter nos hommages au jour de votre majorité. Nos vœux se confondent pour vous et pour notre pays dont le bonheur et l'affranchissement ne peuvent être séparés de votre retour. Nous ne doutons pas que vous réaliserez votre noble ambition et que vous serez un jour Henri IV second pour la France. »

L'enfant, de fort bonne allure, écouta très attentivement, puis répondit avec assurance à peu près en ces termes : « Je m'efforce de me rendre digne du but que vous me signalez et de remplir autant qu'il sera en moi les devoirs que m'impose ma naissance. Je n'aurai de vraie satisfaction que lorsqu'il me sera possible de m'associer à vos travaux pour l'honneur et l'affranchissement de la France. Je désire connaître vos noms

(1) Gouverneur du Duc de Bordeaux.

et serai heureux de vous prouver un jour que je ne les ai pas oubliés. »

— Nous avions pensé avec ma tante, m'a dit le jeune prince, que j'aurais pu dire tout d'abord : « Messieurs, j'accepte avec satisfaction votre compliment, quoique prématuré. » Mais, le baron de Damas me déclara que, puisque j'agréais leurs hommages, je ne devais rien prononcer de nature à les choquer.

Quand le Duc de Bordeaux eut fini de parler, il fut salué par tes cris de : « Vive le Roi ! » L'enfant jugea sévèrement ces exclamations. « Quelle inconvenance, déclara-t-il plus tard à son entourage, et cela devant la porte de mon grand père ! Que veut-on de moi ? Qu'est-ce à dire que Charles XI, Louis XIX, Henri V? Veut-on nous faire jouer aux trois Rois? J'ai besoin de l'assistance et de la direction des miens. Je n'aurais pas écouté cela, si on ne m'avait dit que c'était nécessaire. »

Les Français venus en Bohême pour célébrer la majorité du Duc de Bordeaux, se montrèrent enchantés de la réception dont ils furent l'objet et reconnurent à l'envi la bonté de Charles X qui consentait à revoir la Duchesse de Berry; mais ceux de nos compatriotes qui sont fixés à Prague depuis quelque temps trouvèrent opportun d'attiser le feu des discordes. Ne voulant pas croire aux raisons de santé mises en avant par Charles X, ils prétendirent qu'il s'était caché intentionnellement pour ne point paraître devant tes jeunes gens désireux d'acclamer Henri V. M. de Chateaubriand, qui avait vu le Roi, dut leur affirmer que Charles X était réellement hors d'état de recevoir qui que ce soit.

A ce propos, disons ce que furent alors les rapports du vieux monarque et du grand écrivain. Quand, l'autre jour, celui-ci vint pour la première fois à Buchtirad, il parla au duc de Blacas avec calme et mesure, puis manifesta le désir d'approcher l'infortuné souverain. Il lui fut répondu que Sa Majesté ayant la fièvre ne pouvait accueillir personne. M. de Chateaubriand crut à un prétexte. Le duc de Blacas, voulant alors lui montrer combien le motif était vrai, le conduisit dans la chambre du Roi. La respiration fiévreuse et oppressée de Charles X s'exhalait comme un râle. M. de Chateaubriand en fut péniblement impressionné et n'insista pas davantage. Il annonça sa visite pour le lendemain. Par deux fois, M. de Blacas le pressa de rester au château, mais le vicomte s'en excusa en

assurant qu'il lui était impossible d'accepter, tous ses effets se trouvant à Prague.

Le jour suivant, il revint à Buchtirad et demanda au Roi un acte de majorité proclamant Henri V. Il avait déjà longuement entretenu M. de Blacas sur ce sujet, en lui disant que sans doute cet acte était de peu d'importance et difficile à exécuter sans l'autorisation de l'empereur d'Autriche, mais néanmoins il fallait absolument « faire quelque chose. »

Du reste, avait ajouté M. de Chateaubriand, il est urgent de sortir de la position où nous sommes. Si le Roi et le Dauphin reviennent sur leurs abdications, qu'ils le disent; nous irons là où on nous montrera franchement la légitimité. S'ils renoncent, qu'ils nous fassent reconnaître Henri V et qu'ils ne nous laissent pas dans une situation douteuse. Il nous faut un des trois, mais point les trois en même temps.

Pour ma part, je trouve le raisonnement aussi exact qu'opportun. Le duc de Blacas voulut bien en convenir et rapporter la chose à Charles X, en lui disant toutefois de ne s'engager dans rien de positif, par crainte des embûches Quand Chateaubriand développa son idée devant le Roi, il parla avec modération et Sa Majesté lui dit : « Je n'ai aucune répugnance pour l'acte que vous proposez. Entendez-vous à cet égard avec Blacas. » Celui-ci fut assez étonné lorsque l'écrivain lui communiqua ces paroles

— Voulez-vous que nous nous en occupions immédiatement, lui offrit-il, ou bien avez-vous préparé quelque chose?

— Oui, répondit Chateaubriand

— Écrivez donc.

— Je ne le puis pas, n'ayant point mes lunettes, mais, si vous le voulez, je vais vous dicter quelques lignes.

M. de Blacas, s'y étant prêté volontiers, son interlocuteur lui soumit des phrases assez insignifiantes qui, après discussion, furent mises au net dans les termes suivants :

« Nous, Henri V du nom, étant arrivé à l'âge fixé par les lois du royaume pour la majorité de l'héritier du trône, notre conseil entendu, voulons commencer l'exercice de notre majorité par une protestation contre l'usurpation de Louis-Philippe duc d'Orléans, pour le maintien de nos droits et de ceux de tous les Français.

« Donné à Prague le 30 septembre de l'an de grâce 1833. »

Ce papier en main, Chateaubriand alla chez le Roi, mais celui-ci lui déclara que, vu l'hospitalité dont il jouissait en Autriche, il ne pouvait faire aucun acte, sans l'avoir communiqué à l'Empereur auquel il devait toute confiance par estime et par gratitude. Si donc ce prince n'y voyait aucun inconvénient politique, Charles X s'empresserait d'envoyer cette pièce signée à Paris. Chateaubriand cria aussitôt à la défaite. Si on voulait l'en croire, le seul moyen de tout terminer à la satisfaction générale serait de lui remettre immédiatement ce papier avec autorisation de conduire la Duchesse de Berry à Prague d'où il se faisait fort de l'éloigner au bout d'un mois.

— Si vous ne prenez ce parti, ajouta-t-il, c'est la guerre que vous voulez et nous vous la déclarerons.

— Vous commettrez une mauvaise action qui servira seulement à l'usurpateur.

— Toute la jeunesse de France est dans ces voies, répondit-il, je ne puis m'en séparer.

Malgré toutes les singularités de son caractère, M. de Chateaubriand avait adhéré aux dispositions prises par le Roi lors du passage de M. de Pastoret à Buchtirad. D'après cela, pour veiller aux intérêts de la légitimité, le célèbre écrivain était nommé membre d'un conseil central avec Villèle, MM. de Latour-Maubourg et de Pastoret. M. de Blacas ayant fait allusion à ses occupations accablantes, à ses fatigues, dit au vicomte :

— J'ai l'intention de me faire remplacer par quelqu'un qui mériterait entièrement la confiance du Roi et j'ai trouvé l'homme de cette situation.

A ces mots, la physionomie de Chateaubriand s'épanouit. Se croyant visé, il joua la modestie, jeu auquel il n'a jamais perdu beaucoup de temps.

— Oui, reprit le duc de Blacas, c'est M. de Montbel.

— Mais il a signé les Ordonnances, s'écria son interlocuteur.

A défaut de M. de Montbel, ajouta-t-il, je proposerai au Roi M. de Pradel. Pour celui-là, je n'ai rien à objecter.

Leoben, 9 octobre.

Quand le Roi quitta Prague pour Leoben, il était fort malade. Il ne se remet guère, car son moral se trouve profondément affecté. Le jeune prince a pour son grand père les attentions les plus suivies, les soins les plus touchants, il lui propose de rester

à ses côtés, il cherche à le distraire, offre de faire la lecture.

Depuis son arrivée ici, Charles X ne quitte presque pas sa chambre. Il demeure au lit jusqu'à trois heures et mange à peine. Hier, il est venu au salon jusqu'à sept heures. Sa conversation fut charmante. On parla de La Fontaine et, de mémoire, il nous récita *la Mouche du Coche* et *les Animaux malades de la peste*. Quand il se retira, nous sommes tous allés avec Mme la Dauphine dans l'hôtel qu'elle habite. C'est une grande maison dont le couronnement est formé par deux frontons semi-circulaires sur lesquels sont peints à fresque le *Sacrifice d'Abraham* et *Daniel dans la fosse aux lions*.

Le Duc de Bordeaux et Mademoiselle sont trop jeunes, trop enclins à une vivacité aimable et enjouée pour qu'à leur intention, on ne cherche pas à dissiper un peu le caractère trop sérieux qu'auraient nos réunions. Sans doute les circonstances sont de nature à plonger leur entourage dans la tristesse. Moins que tout autre, j'ai le cœur à la joie et pourtant je tâche par moments de faire trêve à mes chagrins pour égayer les jeunes princes. Aussi aiment-ils ma compagnie. Je leur raconte des histoires, ils me demandent force détails sur mon enfance, nous combinons des charades, les plus ridicules du monde, je leur joue du violon pour les faire valser avec la petite Marie, la jeune et gentille enfant de l'aubergiste. A tout cela, je m'efforce d'apporter de l'animation, de l'entrain, et j'ai la mort dans l'âme.

M. de Blacas étant allé à Gratz, je l'ai remplacé auprès du Roi.

Leoben, 10 octobre.

Charles X souffre moins de la goutte, mais la visite prochaine de la Duchesse de Berry le tourmenta à un tel point qu'il a été toute la nuit dans l'inquiétude. Notre courrier Berthaud est arrivé à dix heures un quart. Il s'est rendu à Trieste et rapporte la lettre suivante que lui a donnée Madame :

Trieste, 8 octobre.

Mon cher Père,

« C'est hier seulement, à mon arrivée à Trieste, qu'on m'a remis votre lettre du 3. Vous ne devez pas douter de mon empressement à me rendre le plus tôt possible à Leoben pour vous y revoir ainsi que ma sœur et mes chers enfants. Il n'a

pas tenu à moi que je n'eusse plus tôt ce bonheur et vous ne pouvez pas ignorer que c'est à Padoue même, au moment où je me disposais à partir, que l'ordre de ne pas passer outre m'a été signifié. Cet ordre, qui porte la date du 28 août, n'a pas été révoqué depuis. Je n'ai pas vu M. de Milanges. C'est il y a quelques jours seulement que le gouverneur de Venise m'a fait connaître que je pouvais aller jusqu'à Laybach. Toutefois, ce n'est pas le moment de vous entretenir de ces détails si pénibles pour moi. Mon seul vœu maintenant est de vous rejoindre et j'irai aussi vite que ma santé qui n'est pas trop bonne me le permettra. Je compte partir aujourd'hui même et je passerai par Laybach et Klagenfurt. Croyez bien, mon cher Père, à ma vive impatience de vous embrasser et de vous témoigner de vive voix mon respect et ma tendresse.

« Votre très affectionnée et obéissante fille,

« *Signé :* Caroline. »

Au reçu de cette lettre, le Roi m'a prié de lui faire un rapport sur ce qu'il doit demander à la Duchesse de Berry. Je me mis aussitôt à l'œuvre et voici la substance de mon travail.

Quand le Roi m'a envoyé à la rencontre de Mme la Duchesse de Berry, il mettait deux conditions au retour de Son Altesse Royale, — la première, que l'acte du mariage secret de cette princesse avec le comte Lucchesi lui serait communiqué dans les formes garantissant l'union légale des deux époux et la légitimité de leurs enfants, de manière à rendre impossible pour l'avenir toute discussion sur ce point.

J'ai rendu compte au Roi des déclarations que me fit Son Altesse Royale sur son mariage dont elle me donna à connaître l'acte en même temps que les archives où il était déposé. Je crus alors agir suivant les intentions de Sa Majesté en abandonnant la proposition de verser ce titre à la chancellerie de cour et d'État de l'Empereur. D'autre part, je demandai à la princesse l'autorisation de me rendre à Rome auprès du cardinal Zurla, vicaire d'État de Sa Sainteté, pour réclamer de lui un certificat constatant le dépôt de l'acte dans ses archives et sa régularité légale. Mme la Duchesse de Berry consentit à cette offre, et, au moyen d'une procuration signée d'elle et de M. le comte de Lucchesi, j'ai facilement obtenu du cardinal la confirmation verbale et détaillée du mariage secret de Son Altesse Royale et

une déclaration en entier écrite sous mes yeux par Mgr Zurla et scellée de son sceau

Pendant ce temps, Madame ayant obtenu de M. le comte de Senfft des passeports pour gagner les États de l'Empereur, s'était mise en chemin à petites journées. Elle atteignit ainsi Padoue. Le gouverneur de Venise lui fit alors savoir que, d'après les ordres écrits de la main de l'Empereur le 28 août, il ne pouvait délivrer à Son Altesse Royale la permission de dépasser Udine ou Trieste. Revenant de Rome avec le papier du cardinal Zurla, je joignis à ce moment Mme la Duchesse de Berry. Elle s'élevait fortement contre l'interdiction de poursuivre sa route. Je fis observer à Son Altesse Royale que les ordres de l'Empereur dont M. de La Ferronnays et moi lui avions déjà fait part ne pouvaient être rétractés que lorsque le Roi, ayant reçu mes rapports de Florence, aurait réclamé ce changement à Sa Majesté Impériale. Or mes dépêches ne devaient être arrivées à Charles X que ce jour-là même. En outre, l'Empereur et le prince de Metternich n'étant pas encore de retour à Vienne, cela amènerait peut-être quelque lenteur dans les modifications désirées. Le meilleur parti était d'attendre

Ces raisons ne purent convaincre Madame. Elle se disait persuadée qu'on avait de nouveau enjoint l'arrêt de sa marche. Elle crut alors devoir me retirer la déclaration du cardinal Zurla. J'aurais pu me refuser à la lui remettre, mais les intentions du Roi étaient trop sages pour que je laissasse à qui que ce soit le plus léger prétexte d'en méconnaître la loyauté. Je donnai donc la déclaration à Son Altesse Royale, en ne lui dissimulant pas combien elle me paraissait agir contre ses intérêts. Toutefois, elle s'engagea de nouveau avec moi à communiquer au Roi cet acte qui doit être entre les mains de Sa Majesté comme un titre moral de la situation actuelle de Madame. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté a décidé fort sagement, quand elle a résolu de voir la Duchesse de Berry et de lui donner rendez-vous à Leoben.

La seconde condition acceptée par Madame est encore bien plus essentielle à remplir que la première, car seule elle peut mettre Son Altesse Royale, ses enfants et sa famille à l'abri d'un danger imminent qui aurait les plus pénibles et les plus fâcheuses conséquences. Je vise la question de la tutelle. D'après les dispositions de la loi Briqueville, les biens appartenant aux enfants

de M. le Duc de Berry doivent être vendus dans un délai déterminé, certains le sont déjà. D'une part, les acquéreurs refusent aujourd'hui le paiement en prétendant que, d'après sa déclaration à Blaye, Mme la Duchesse de Berry ne peut être tutrice. D'autre part, les agents du trésor vont, aux termes de la loi, poursuivre la liquidation de la totalité des biens. En cette occurrence, les procureurs généraux d'un Gouvernement usurpateur qui, suivant le Code, sont chargés de veiller aux intérêts des mineurs forceront Mme la Duchesse de Berry à établir sa situation réelle.

Elle communiquera son acte de mariage ou elle le refusera. Dans la première hypothèse, l'acte sera reconnu judiciairement et ne pourra plus, sous aucun prétexte, être considéré comme secret. Mais alors, la princesse se verra nécessairement dépouillée de la tutelle comme remariée à un étranger qui, n'ayant pas de droits civils, ne peut être nommé co-tuteur. Dans la seconde hypothèse, Madame, ne produisant pas d'acte de mariage, sera poursuivie par les mêmes procureurs du Roi devant les tribunaux pour être condamnée en un jugement solennel à perdre la tutelle, la loi prononçant cette peine contre le fait d'avoir eu un enfant hors mariage.

Dans l'un comme dans l'autre cas, la dénonement atteindrait d'une façon pénible Mme la Duchesse de Berry et ne manquerait pas d'attrister la famille royale.

Voulant éviter de pareils écueils, le Roi, par mon organe, a déjà proposé à la Princesse de renoncer, elle, à la qualité de tutrice et lui, aux fonctions de subrogé tuteur, en invoquant la raison évidente que les affaires concernant le Duc de Bordeaux et sa sœur ayant leur siège en France, les membres de la famille royale, exclus de leur patrie, ne pouvaient, par force majeure, remplir suffisamment les devoirs de surveillance et de direction découlant de la tutelle. Par ce seul moyen, Son Altesse Royale peut échapper à l'obligation de préciser sa situation devant les tribunaux et à toutes les conséquences d'une déclaration de quelque nature qu'elle puisse être. Le Roi, en consentant à un acte semblable, donne une preuve éclatante des nobles motifs qui le font agir.

La Code, il est vrai, ne reconnaît, pour enlever la tutelle, que l'incapacité, les dispenses ou sa fin provenant de l'absence, de la mort ou de la destitution. Le cas de démission n'est pas prévu; mais la situation de la famille royale proscrite de

France se présente, il me semble, comme exceptionnelle. Un banni, tout comme un absent, ne peut être tuteur puisqu'il lui est impossible de veiller aux intérêts dont il a la responsabilité Une lettre du Roi et de Son Altesse Royale au conseil de famille pour lui exposer, vu ces raisons, la volonté de ne pas continuer la tutelle amènera ce conseil à faire des nominations qui assureront une meilleure gestion pour les affaires des mineurs et qui feront cesser le scandale de voir les noms de Charles X et de la Duchesse de Berry sur les murs de tous les tribunaux

Voici la rédaction de la lettre au conseil de famille telle que je la crois suffisante

« Messieurs, les propriétés de mes enfants étant essentiellement en France et une force majeure s'opposant à ce que j'y puisse surveiller moi-même leurs intérêts, je renonce à une tutelle dont il m'est impossible de remplir les devoirs et je demande que, par suite de cette déclaration, le conseil de famille nomme à mes enfants un tuteur résidant en France »

Cette lettre adressée à M de Rosambo, chargé des procurations de Mme la Duchesse de Berry, serait communiquée au conseil de famille auquel le Roi enverrait une déclaration dans les mêmes formes. Sa Majesté a déjà indiqué M de Pastoret comme tuteur, MM Dambray ou de Rosambo comme subrogé tuteur

Voilà presque mot pour mot ce que dans mon rapport je conseille à Charles X.

Leoben, 12 octobre.

M. de Milanges, en avant-coureur, vient annoncer que Madame ayant quitté Klagenfurth et Laybach est sur le point d'atteindre Leoben. Elle se montre fort choquée des mots « entrevue momentanée, » figurant dans la lettre que lui a remise Berthaud Durant la traversée des montagnes, Madame fut souffrante. Elle ne sera probablement ici que demain dimanche dans la matinée.

Leoben, 13-16 octobre.

Cependant que nous déjeunions, un courrier apportait la nouvelle que la Duchesse de Berry arriverait dans une heure Nous avons attendu jusqu'à midi et demi On vint alors nous prévenir que Son Altesse Royale se trouvait à « l'Ilôtet du Maura. » Après avoir vérifié la chose, je pris les ordres du Roi.

il me demanda d'informer Madame qu'il la recevrait immédiatement. Je pars aussitôt. M. de Saint-Priest m'introduit dans l'appartement de la Duchesse de Berry. J'y trouve M. de Lucchesi qui s'empresse d'aller avertir Son Altesse Royale. Elle ne tarde pas à paraître, son irritation à mon égard est visible, elle ne m'adresse pas la parole. Ce résultat de mes démarches me peine sans me surprendre. J'ai fait de mon mieux pour arranger les choses, mais je savais d'avance quels sont les dangers d'un pareil rôle. On s'expose au mécontentement des deux parties, ou tout au moins de l'une d'elles. D'ailleurs, en l'occurrence, j'étais mandataire de Charles X, je devais, pour sa dignité, empêcher Madame de venir lui dicter des lois, tandis qu'elle avait à recourir à sa bienveillance. Nous nous mîmes donc silencieusement en marche sous les regards curieux de la foule assemblée. Je servais de guide. Madame la Duchesse de Berry, accompagnée de Mme de Podenas et de M. de Saint-Priest, se soutenait au bras du comte Lucchesi.

Quand nous arrivâmes sur la place vis-à-vis de « l'Hôtel de l'Empereur, » j'aperçus M. le Duc de Bordeaux à la fenêtre de son appartement. Il se tenait là depuis deux heures dans une grande agitation qu'il cherchait à dissimuler en chantant, mais la contrainte l'avait ébranlé, il était souffrant. Quand je fus près de lui :

— Eh bien ! me demanda-t-il.

— Monseigneur, Son Altesse Royale est là.

Aussitôt, le jeune prince courut avertir sa famille. Le Roi parut au haut de l'escalier avec la Dauphine, les deux enfants, Mmes d'Agoult et de Gontaut, le baron de Damas. Charles X avança dignement vers la Duchesse de Berry qui s'incline pour lui baiser la main, mais le Roi ne s'y prêta point et laissa Madame à la Dauphine qui la salue du nom de « ma sœur. » La Duchesse de Berry embrassa ensuite ses enfants à plusieurs reprises, par sentiment, je n'en doute point, mais peut-être aussi, sans s'en douter, continue-t-elle de le faire pour échapper à l'embarras. Pendant ce temps, Charles X parlait à M. de Lucchesi avec cette grâce et cette bonté qui lui sont naturelles. Tous les gens de suite étaient là fort attentifs et fort curieux.

Peu après, on entra dans le salon qui sert aussi de salle à manger. Mme la Duchesse de Berry était dans un saisissement difficile à dépeindre. En répondant au Roi, elle ne pouvait arti-

culer plus d'un ou deux mots. Nous éprouvions tous une pénible oppression. La Dauphine fit fermer les portes qui étaient restées ouvertes aux regards empressés des valets. Charles X conduisit alors dans sa chambre la Duchesse de Berry, ses deux enfants et la Dauphine, mais après un quart d'heure d'entretien, ces derniers revinrent au salon, laissant au Roi et à Madame le temps d'avoir leur explication.

Assis dans la pièce à côté, les instants nous paraissaient d'une interminable longueur. Il fallait causer et notre conversation s'embourbait à toute minute sans pouvoir aller son train. Tous ceux qui ne connaissaient pas encore M. de Lucchesi le regardaient avec curiosité. De temps en temps, nous entendions la voix de Mme la Duchesse de Berry s'élever avec véhémence. Nous cherchions alors à couvrir le bruit de ses paroles par celui des nôtres pour éviter que les échos de cette scène parvinssent jusqu'aux jeunes princes. Par moments, M. le Duc de Bordeaux et Mademoiselle jetaient sur M. de Lucchesi des regards expressifs, mais ils surent rester dans une mesure parfaite. D'ailleurs, je trouve que M. de Lucchesi commande la sympathie. On reconnaît bien vite la bonté et l'agrément de son caractère. L'heure qui s'écoula ainsi nous sembla durer un siècle. Deux ou trois fois, la porte qui nous séparait du Roi et de Madame s'ouvrit et se referma. Enfin, la Duchesse parut. « Envoyez-moi Saint-Priest, dit Charles X, » et, tout le monde s'éloignant, il me fit entrer chez lui.

— Je suis resté très calme, me déclara-t-il, elle a passé sur tout avec facilité. Acceptant ce que vous croyez nécessaire pour la tutelle, elle reconnut que l'intérêt de ses enfants l'exigeait. Elle m'affirma qu'elle tenait à une seule chose : venir à Prague. Je lui ai répondu : « Je ne puis sous aucun prétexte mêler M. de Lucchesi à ma famille en l'adoptant à la place du Duc de Berry. D'ailleurs, il me serait impossible de faire accepter le comte à mon fils et à ma belle-fille comme frère. Il est contre mes devoirs d'amoindrir la situation de mes petits-enfants et elle le serait assurément s'ils étaient élevés avec les enfants du comte de Lucchesi. » La Duchesse me répliqua qu'elle serait déshonorée, si elle ne venait pas à Prague, qu'elle ne voulait plus se séparer du Duc de Bordeaux et de Mademoiselle. Je lui ai répondu par du calme. Voyez Saint-Priest et expliquez-lui que le Dauphin est entièrement opposé à ce que Mme la Duchesse de

Berry se rende au Hradschin. Si elle arrive, il m'a signifié qu'il se retirerait. C'est pour cela que je suis venu à Leoben.

J'allai donc chez M. de Saint-Priest et lui montrai la résolution du Dauphin comme un obstacle impossible à vaincre. A ce moment, on vint chercher mon interlocuteur de la part de Madame. Il s'y rendit, devant aussitôt après se présenter dans la chambre du Roi. J'en informai Charles X aux côtés duquel je trouvai la Dauphine.

— Quelle scène elle vient de me faire! me dit cette princesse pénétrée de douleur. Elle m'a déclaré: « Vous vous montrez bien pour mes enfants et je vous en remercie, mais à mon égard vous êtes indigne. C'est vous qui ne voulez point que j'aille à Prague. » Elle soutient que MM. de Blacas et de Damas sont ses ennemis et que vous l'avez trahie. Mon Dieu, quel calice amer!... Je m'éloigne, puisque M. de Saint-Priest arrive.

Le Roi eut une longue conférence avec celui-ci dont les arguments vinrent se briser contre cette phrase: « Ma résolution est inébranlable » Quand Saint-Priest eut terminé son entretien, je le conduisis chez M[me] la Dauphine Il tenta de la persuader, mais elle lui répondit par ces mots qui le consternèrent: « Le Roi ne peut nous sacrifier, le Dauphin et moi, à la Duchesse de Berry. »

On se figure aisément ce que fut, après tout cela, le dîner de famille et la soirée qui nous parut à chacun d'une longueur étouffante. Madame joua une partie de whist avec la vicomtesse d'Agoult, le Duc de Bordeaux et M O'Hegerthy, puis elle conta sa chute dans la Maine où M. de Charette tomba après elle et d'où il parvint difficilement à la sortir

Trois fois de suite, je me suis présenté chez la Duchesse de Berry à l'heure convenue entre elle et le Roi et je ne fus point admis. A la troisième tentative, elle m'envoya M de Saint-Priest pour négocier avec moi et pour me dire que, par ses refus, elle n'entendait nullement me viser en personne, mais montrer ses sentiments à l'égard des résolutions de Charles X. Saint-Priest me déclara que, si on ne permettait pas à Madame de se rendre à Prague, elle publierait dans les journaux qu'on la sépare violemment de ses enfants. Je m'efforce d'empêcher toutes ces explosions, d'amener le calme et l'entente Madame ne nous adresse pas la parole et les soirées sont de plus en plus pénibles.

Le 13, M. Walsh et plusieurs autres ont traversé Leoben. Environ six cents soldats bavarois sont passés ici. Avec le Duc de Bordeaux nous sommes allés à leur rencontre : ils ont un uniforme semblable à celui des lanciers de la garde.

M. de Lucchesi me raconte que Mme la Duchesse de Berry s'est trouvée mal. Elle ira cependant voir le Roi à trois heures. Elle s'y rendit, en effet, et, après cet entretien, Charles X me fit appeler.

— J'ai annoncé à Madame, me dit-il, que je partais après-demain. Elle me témoigna aussitôt sa volonté d'aller avec moi. Je lui répondis que c'était impossible pour le moment, que nous verrions plus tard. Elle en montra de l'humeur, mais à ses propos j'ai opposé une fermeté inébranlable. Puis, je ne pus m'empêcher de lui déclarer : « J'ai reçu les vôtres parfaitement, je me montre affectueux envers M. de Lucchesi et en revanche comment êtes-vous pour ceux qui ont ma confiance? — Ce sont mes ennemis. — Vous vous trompez et si vous formulez ce reproche, ne serai-je pas en droit de le faire à ceux qui vous accompagnent ? »

Les paroles du Roi eurent sans doute une influence sur Madame, car, le soir, elle fut beaucoup mieux pour nous. D'ailleurs, M. de Lucchesi vint me dire de sa part qu'elle reconnaissait avoir tort dans son attitude à mon égard.

Le 15, on a célébré la fête de la Dauphine et, en son honneur, a eu lieu, dans un jardin de Leoben, une illumination que nous sommes allés voir.

Saint-Priest vient me trouver pour m'avertir que la Duchesse de Berry tient à me communiquer les requêtes qu'elle compte soumettre au Roi en lui demandant de les signer. Mon interlocuteur me parle ensuite de l'intention où est Madame de se rendre à Vienne. En toute sincérité, je lui réponds aussitôt:

— Son Altesse Royale ferait bien d'abandonner un tel projet, dites-le-lui pour qu'elle ne m'accuse pas de l'avoir trompée. L'Empereur n'y consentirait point par politique, l'Impératrice et les archi-duchesses parce que toute cette affaire ne leur a pas convenu.

Je crus de mon devoir de bien préciser cette question pour éviter à Madame des refus, ou tout au moins un accueil très pénible. Cela dit, je m'empressai d'aller chez cette princesse, puisqu'elle désirait me voir. A peine entrai-je;

— J'ai eu tort envers vous, me déclara-t-elle. Je ne devais point vous montrer de l'humeur et pourtant vous m'avez involontairement un peu induite en erreur.

Je lui répondis qu'il ne me semblait guère mériter ce reproche. Elle n'insista point et reprit aussitôt :

— Aidez-moi, je vous en supplie, à sortir de tout cela

Elle me lut alors ce qu'elle voulait soumettre au Roi. J'improuvai plusieurs choses. Son Altesse Royale en vint ensuite à son idée pour Vienne. Je lui répétai ce que j'avais déjà dit à Saint-Priest et j'ajoutai que j'en parlerais au prince de Metternich.

— Oh ! s'écria Madame vivement, c'est mon ennemi, il rendra la chose impossible.

Je tâchai de combattre cette prévention et ce projet auquel la Duchesse de Berry ne voulait pas renoncer.

— Vous me devez bien cela, me répétait-elle.

Pour négocier ce voyage, elle avait d'abord pensé envoyer M. Sala à Vienne, mais il tomba malade. Son choix s'arrêta sur M. de Saint-Priest et je m'en félicite beaucoup. Avant dîner, Madame passa quelques instants chez le Roi. Tous deux apparaissent bientôt. La princesse a l'air mécontent et dit à M. de Lucchesi qui me le répète : « Sa Majesté n'a pas voulu signer. » Quant à Charles X, il gardait son affabilité, mais ne parvenait pas à cacher son trouble. Après le repas, il remit un papier au duc de Blacas et nous ordonna d'aller le lire ensemble, puis de lui faire connaître notre avis. Nous examinâmes donc la chose C'était une sorte de traité formulé à peu près en ces termes. « Plus occupée des intérêts de mon fils que des miens propres, disait la Duchesse de Berry, je demande au Roi la promesse 1° de s'occuper immédiatement des moyens d'opérer ma réunion avec ma famille ; 2° de faire un acte pour la majorité de mon fils et la nomination d'un Conseil ; 3° de changer les personnes chargées de son éducation. »

Par une porte de derrière, je rentrai chez le Roi. Le duc de Blacas alla l'avertir. Sa Majesté vint aussitôt me joindre. Je dis à Charles X qu'il pouvait donner à la princesse des promesses verbales, mais non signer un pacte qui aurait tout l'air d'une parodie ridicule du traité de Leoben. D'ailleurs, admettrait-il d'écrire des conditions dictées de la sorte ? Il lui était loisible, s'il le jugeait bon, de les accueillir en fait, mais il devait refuser

de mettre son nom au bas d'une pièce rédigée sur un ton aussi impératif.

Revenu au salon où tout le monde était dans la perplexité, je communiquai à M. de Saint-Priest les intentions de Charles X. Il les transmit aussitôt à M[me] la Duchesse de Berry. Celle-ci s'entretint un moment avec M. de Lucchesi, qui ne tarda pas à me dire :

— Madame consent, mais, comme elle se méfie des promesses du Roi, elle veut lui demander d'appeler Madame la Dauphine pour en être témoin.

— Gardez-vous, lui répondis-je, d'éveiller encore le mécontentement de Sa Majesté par une telle méfiance. Que M[me] la Duchesse de Berry prie la Dauphine de venir avec elle chez le Roi.

Je vis immédiatement que le moyen était accepté. Après avoir parlé un moment ensemble, les deux princesses se levèrent et prièrent Charles X de les recevoir dans sa chambre. Pendant ce temps nous étions pleins d'anxiété. L'entretien ne dura pas deux minutes. La porte s'ouvrit, livrant passage à la Duchesse de Berry qui, à voix basse, se déclara satisfaite. On se sépara bientôt après. Le Roi embrassa Madame qui pressa plusieurs fois ses enfants dans ses bras, puis elle me réclama ses passeports et sortit accompagnée du Duc de Bordeaux et de Mademoiselle. M. de Blacas et moi restâmes auprès de Charles X. Il était tout heureux d'avoir terminé cette affaire.

— Je lui ai promis, nous dit-il, de la recevoir l'année prochaine. Vous verrez avec le prince de Metternich ce qu'il pense de la déclaration de majorité. Quant à l'affaire de l'éducation, je vais la traiter avec l'évêque d'Hermopolis et M. d'Hautpoul. Je ne lui ai pas reparlé de la tutelle.

Je quittai enfin à neuf heures et demie Leoben, où j'étais comme accablé par l'embarras d'une telle situation.

Comte de Montbel.

CHOSES VUES

EN

NORVÈGE ET EN SUÈDE

(Mars 1923)

I

STAVANGER

La cabine blanche, brillante d'électricité, de laque et de nickel, cellule close au ventre du navire, cesse d'osciller autour de moi, et j'entends, à travers les hublots et les cloisons, un silence inattendu s'épandre sur la mer calmée.

Trente heures de chocs sourds, de clapotis, de clameurs, de brusques descentes vers les abîmes, de bondissantes remontées sur le dos fuyant des lames. Maintenant, à l'entrée du fjord, la tempête, dragon charmé par quelque dieu marin, s'arrête, rugissante derrière le rempart des îles. La pulsation de la machine se ralentit. Je guette des voix, des pas, les bruits confus qui annoncent l'arrivée. Mais le jour est loin encore. Les rares passagers qui se sont embarqués à Newcastle et qui doivent aller à Bergen, reposent dans leurs couchettes, trop heureux de n'être plus secoués par un bateau complètement ivre. Seule, je descendrai à terre, cette nuit. Sans réclamer l'aide de personne, je ferme sacs et mallettes, et, le cœur léger malgré ma fatigue, je monte sur le pont.

Nuit noire, un peu étoilée dans la brume. L'air est froid sans âpreté, humide, avec le goût inconnu qu'il a dans les pays nouveaux. Une odeur l'imprègne, saumure et bois frais, déli-

cieuse après l'étouffement empesté de la cabine. L'œil rouge d'un phare clignote, et des lumières, déjà proches, me révèlent le quai de la ville norvégienne, les façades des maisons endormies, les mâtures pressées dans le port.

Stavanger, premier visage de la Scandinavie. Grands pignons de bois, fenêtres sans persiennes, vitres obscures, ténèbres et reflets tremblants, et toujours cette odeur de sel, de poisson et de sapin, qui restera, dans mon souvenir, l'odeur de la Norvège marine. Le cœur mécanique du bateau est mort, et le bateau même, rivé par des amarres à la pierre mouillée du quai, n'appartient plus à la mer. Chose sans âme, il se vide lentement. Des formes sombres, engoncées en des vêtements galonnés, s'agitent autour des caisses que d'autres formes débarquent.

Ma malle émerge des profondeurs, ma précieuse malle-armoire que les porteurs s'obstinent à poser, la tête en bas, ou sur le côté, sans comprendre mes indications, car j'en suis réduite au langage des signes. Visite rapide, examen du passeport, et me voici libre, étonnée d'être là, toute seule, et de marcher, comme en rêve, derrière le porteur chargé de mes bagages, sur cette petite place déserte, où la porte de l'hôtel envoie une lueur brumeuse.

***

La chambre est vaste, tiède, jolie, avec ses murs bleus. Radiateurs brûlants, chaleur de serre. Le lit, étroit comme un cercueil, et dur, attire invinciblement ma fatigue, — mais il n'a qu'un seul drap, trop court, pas plus large qu'une serviette, et, au lieu du drap de dessus et des couvertures qui enveloppent les dormeurs, en France, un énorme édredon dans une housse blanche boutonnée !...

... C'est le téléphone qui me fait tressaillir soudain. Le monstre est là, tapi sur une table, et pas une heure, désormais, ne passera, sans éveiller sa voix stridente. Le comité de l'Alliance française s'inquiète de ma santé. Je réponds que je suis bien lasse encore, après l'abominable traversée, et que je ne me lèverai pas de tout le jour, afin d'être en bonne forme le lendemain, pour la conférence... Les murs bleus tournent doucement; le plafond vacille! Suis-je encore dans le bateau? Non, c'est dans ma tête que le mouvement imaginaire se prolonge. Une femme de chambre vient prononcer des mots incompréhensibles, et je

vois, ainsi que des personnages sortis d'un drame d'Ibsen ou d'un roman de Bojer, de graves messieurs entrer chez moi et m'encourager au repos. Ce sont les membres du Comité, pleins de compassion pour ma fatigue et d'inquiétude pour la séance du lendemain Ils poussent la bonté jusqu'à m'envoyer un médecin qui ne me trouve pas bien malade. Et puis, le téléphone se tait; les fenêtres s'assombrissent; les murs bleus ne bougent plus; la nuit me reprend dans sa paix.

Encore le téléphone!... Je me lève, heureuse d'aller mieux, car j'ai pris les gouttes que m'a données le docteur, et je suis soutenue par cette volonté qui précède le désir, la volonté de *tout* voir, dans une ville que je traverse et que je ne reverrai peut-être jamais.

Je ne suis pas très solide encore; mais la porte s'ouvre, et voici qu'un ange sauveur paraît, un ange féminin, bien bâti et bien coloré par la nature, grand corps puissant et souple, joues fraîches, blonds cheveux en grosse torsade. C'est ma voisine, une demoiselle de Bergen, qui vient m'offrir ses services.

— J'ai été en France deux ans. J'adore la France et les Français.

La propagande germanophile n'a pas touché cette aimable personne.

Je lui raconte mon voyage dans la tempête.

— Qu'est-ce que le médecin vous a donné?... Pouah! Laissez donc ça. Ce qu'il vous faut, c'est un bon cordial. Seulement, c'est dimanche, et le dimanche on ne trouve rien de réconfortant à Stavanger, parce qu'ici on est fou (*sic*).

— ???

— On est fou. Tout est défendu. Impossible d'acheter une bouteille de vin ou d'alcool. Il faut une ordonnance de médecin qui coûte dix couronnes, plus dix couronnes au pharmacien. Aussi, les docteurs font des fortunes!...

— Mais je ne prends jamais d'alcool!

— Ici, on s'est défendu, tout le monde en prend, même les dames. C'est le résultat de la prohibition. On boit à domicile.

L'ange sauveur s'en va et revient avec un bon sourire sur son visage vermeil.

— Tenez! buvez ça. Ce n'est pas de ces sales liqueurs qui empoisonnent; c'est du vin de France. Deux doigts seulement! Vous ne pouvez pas refuser

Et, sur la table, à côté du téléphone, l'ange pose une vénérable bouteille de Pommard.

***

Est-ce l'effet des gouttes du docteur ou du Pommard que j'ai bu? Me voilà ressuscitée. J'ai pu parler devant un auditoire que j'ai senti plein de bienveillance, et faire honneur à ce qui remplace le dîner, un « thé » copieux, ou, pour la première fois, j'ai la révélation des *smör brod*, ces tartines beurrées, couvertes de viande, de poisson fumé, de sardines à l'huile, de saumon, de charcuteries et de fromage, qui me semblent former le principal élément de la nourriture en Norvège.

***

Le lendemain matin, j'ai visité Stavanger, avec le seul Français qui habite cette ville, un professeur, M. Fourès, qui a vécu en Russie très longtemps et connu les prisons bolchévistes.

Elle est étrange, pour mes yeux français, cette ville de brique et de bois. Peint en clair, blanc ou gris, rehaussé de notes vives, le bois n'est pas sans charme, mais il me donne la sensation du provisoire, d'une cité bâtie trop vite et qui ne doit pas durer. Je me trompe, puisque certaines de ces maisons, dans les rues pauvres, datent de quatre-vingts ou cent ans; et pourtant je ne me trompe pas tout à fait, puisque cette ville, — la plus ancienne de la Norvège, — a été détruite par des incendies et plusieurs fois reconstruite, comme les vieux quartiers de Stamboul.

Elle n'a pas dû changer d'aspect depuis bien des siècles, et les maisons nouvelles reproduisent probablement le type des édifices brûlés, type simple, net, adapté aux conditions climatériques. Il y a des magasins bien fournis, dans la Kirkegate, beaucoup d'appareils électriques de toute espèce, des fourrures point très belles, mais très chères, des costumes de provenance allemande à bon marché d'une curieuse laideur, de très jolis vêtements et accessoires de sport, — chandails, guêtres, bonnets, skis, patins, cannes à pêche, bâtons ferrés, — et aussi, dans les boutiques des marchands de comestibles, des fruits méridionaux, ananas, oranges, bananes, pommes ridées par l'hiver qui alternent avec le poisson sec, et les gélinottes blanches qu'on appelle « poules de neige. »

Il y a des libraires, des marchands de musique et des kiosques de journaux, plus que dans une ville française de la même importance. Ici, tout le monde lit. Le désir de s'instruire dure bien après l'école. J'admire la propreté des rues, la blancheur des rideaux drapés derrière les fenêtres et découvrant, pour le plaisir du promeneur, des tulipes jaunes dans des vases ou des jacinthes bleues en pot.

Le temps est devenu froid, avec un ciel gris, traversé de bleu. Une pâle lumière lave les grands toits et les pignons aux vitres claires, les arbres noirs autour du petit lac terni dont la glace se fendille. La cathédrale, orgueil de Stavanger, a une noble simplicité paysanne, avec ses deux tours de brique et ses portails latéraux dont les motifs sculptés s'apparentent, par leur rudesse, à ceux des églises bretonnes. Hélas ! elle est complètement restaurée, cette cathédrale de Stavanger. De l'édifice primitif, il ne subsiste que les trois nefs aux piliers massifs, belles par leur majesté lourde ou les pas du visiteur solitaire résonnant. La Réforme a éteint les feux des vitraux, chassé les statues, et la seule note colorée, dans la grisaille du grand vaisseau gothique, c'est la chaire de 1658, toute contournée, toute chargée de guirlandes, d'ornements, de monstres, de symboles marins, de figures mystérieuses, évoquant peut-être des légendes locales, et qui me font penser, encore une fois, aux chaires, aux retables peints et dorés des sombres églises du Finistère.

Le même jour, une dame, membre de l'Alliance, qui a longtemps habité la France et la Suisse, a bien voulu me faire continuer la visite de Stavanger. Avec elle, j'ai vu les quartiers ouvriers à peine différents en apparence des quartiers riches, tant se ressemblent les maisons de bois, et les rues, si propres que les « défenses » diverses, déshonneur de nos murs, sont ici complètement inutiles. On sent, aux moindres détails, ce souci de la netteté et du confort qui caractérise les peuples nordiques, et aussi le désir d'égayer la monotonie des constructions, par une tache de couleur, par une décoration florale, par un appel à la nature. Stavanger a des airs de grand village. Entre les maisons, par-dessus les jardinets endormis, il y a toujours des échappées sur les montagnes striées de neige, sur le fjord bleuâtre, criblé d'îlots, et les arbres, le bouleau et le pin, sont partout ménagés, respectés, mêlés familièrement aux demeures des

hommes. Cela est plus sensible encore dans le quartier que nous avons traversé pour rentrer en ville, quartier riche, où les jardins sont plus grands et les villas plus élégantes. Le crépuscule venait, lent et blême, et toutes les couleurs se fanaient sous le frisson qui annonce le soir. Je croyais voir, dans une transparence grise, les jolies maisons en toit débordant, au pignon percé de baies, maisons presque toutes en deux couleurs, boiseries et charpentes bleues sur un fond cendré, vertes sur un fond rouge, ou noires sur un fond orangé. Vers les portes des jardinets, accouraient des jeunes filles à bicyclette, dont les tresses blondes brillaient sur des chandails aux nuances crues. Des nurses ramenaient d'admirables petits enfants, pelotes de laine bourrue et de soie floche. Déjà s'allumaient, derrière les vitrages, les plafonniers électriques, jaunes, rouges, roses, opalins ou lactescents, soyeux comme des pavots ou nacrés comme des coquillages. Et, de la rue qui s'assombrissait, sous le vent levé soudain, je regardais, en passant, ces « intérieurs » comme les chapitres d'un livre qu'on feuillette et qu'on n'a pas le temps de lire. Style moderne, un peu anglais, bois vernis, cuivres luisants, chauds velours foncés, toiles peintes; et partout des lampes à profusion, et partout aussi des fleurs, toujours les mêmes, ces bouquets qui ornent les tables des restaurants, les chambres des hôtels, les devantures des magasins, ces tulipes jaunes apportées en masse, par bateau, de la printanière Hollande.

EN MER

Le vent est tombé, la mer est calme entre les îles. Qu'il fait noir sur les eaux semées d'écueils! Toute la nuit, quand je croirai m'endormir, j'entendrai la clameur des sirènes, et le bateau s'arrêtant, je ne résisterai pas au désir de me lever et d'écarter la store rabattu sur le hublot. Embarcadère d'un petit quai, maisons de bois, lueurs derrière les baies vitrées et les rideaux d'un hôtel, voyageurs qui descendent ou qui montent, tout cela comme un tableau plaqué de blanc et de noir, un tableau sans perspective, où l'électricité marque durement les ombres et accuse les volumes, tandis que je traduis malgré moi cette vision selon la formule des paysages « cubistes! »

Et puis, après un sommeil qui m'a paru bien court, c'est la

sensation du jour qui vient. Ma cabine étant sur le pont, je n'ai qu'à entr'ouvrir la porte : l'air humide me baigne tout entière. Un silence infini, un silence d'avant la création, règne sur la mer, décolorée comme le ciel. Dans un brouillard qui fond en gouttelettes, j'aperçois une immense falaise grise, crevassée de fissures, chargée de neige, une muraille, levée de l'abîme, et qui semble inachevée, inconsistante, comme serait un « mirage de la brume, » si la brume avait des mirages.

Je rêve aux couleurs de l'été sur ces pierres, quand l'eau est un miroir presque aérien par la pureté, et que la falaise grise et bleue, rose et violette, couronnée de glaciers d'argent, creusée de fjords d'émeraude, semble suspendue entre deux ciels.

Je ne l'aurai pas vue, dans cette lumière magique, dans le crépuscule d'or et la clarté lunaire des nuits : mais telle qu'elle m'apparaît, gigantesque et confuse, par cette aube froide de mars, elle restera dans ma mémoire ainsi qu'une figure de la terre primitive, à peine séparée des eaux et vierge de toute vie.

IL PLEUT A BERGEN

Il était écrit que je ne verrai pas Bergen, car un jour perdu à Stavanger a modifié tout mon programme. Au lieu de passer vingt-quatre heures à Bergen, j'ai traversé la ville et couru vers la gare pour prendre le train de Christiania. Je me rappellerai seulement les maisons pressées entre le port et la montagne, une tour, une église, des façades de vieilles bâtisses un peu hollandaises, aux teintes sombres, qui pointaient derrière un voile de pluie.

Car il pleuvait comme il pleut à Bergen seulement! Un rideau mobile aux millions de raies liquides couvrait les choses, et j'avançais derrière les porteurs de bagages, presque aveuglée par cette averse qui ruisselait sur moi. J'apercevais, comme au fond d'un aquarium, la cathédrale, une statue luisante d'eau, des maisons peintes en noir avec des rehauts blancs d'aspect funèbre, et, dans les rues pareilles à des torrents, les gens qui s'en allaient à leur travail, tout habillés de caoutchouc, et tranquilles, dans ce déluge, comme dans leur élément naturel.

AU ROYAUME DE LA NEIGE

Entre Bergen et Christiania, dans le train qui halète en remontant sur la voie taillée à flanc de montagne, je contemple les monotones déserts du Hallingdal.

Chaleur affreuse dans la wagon. Les Norvégiens craignent le froid comme les Arabes craignent le soleil. L'air glacé qu'ils boivent avec délices, lorsqu'ils parcourent, sur leurs patins, les blanches étendues neigeuses, ils le redoutent dès qu'ils s'enferment dans un wagon ou dans une chambre. Ici, une vapeur d'étuve imbibe mes fourrures et coule en filets d'eau sur les vitres embuées qu'il faut essuyer sans cesse.

C'est le seul inconvénient dont j'aie à me plaindre, car le wagon de seconde classe, — il n'y a pas de « premières » dans les trains norvégiens, — est confortable et propre. J'ai, pour voisins, un bon gros monsieur blond, qui dort sur un journal, et un jeune ménage avec un bébé, ménage modeste d'employés ou de petits fonctionnaires. J'avoue qu'au premier moment, mes compagnons me paruront un peu... sans façon, et d'une éducation rudimentaire, mais j'ai appris à me méfier de ces impressions superficielles, car, d'un pays à l'autre, le protocole de la politesse est variable.

Dans la démocratique Norvège, ce protocole est réduit au minimum, et les étrangers venus du Sud sont quelquefois déconcertés par des manières qui leur paraissent brutales. Il leur semble que la loi du pays, c'est « chacun pour soi. Personne ne se gêne pour personne. » Les hommes traitent les femmes en égales et en camarades, c'est-à-dire qu'ils les laissent se tirer d'affaire comme elles peuvent, avec les seules forces qu'elles doivent à la nature, mais les femmes, accoutumées à cette liberté qu'elles ont désirée et dont elles sont fières, trouvent parfaitement corrects des procédés qui sont un hommage à leur esprit d'indépendance.

Je devais m'en apercevoir, par la suite. Dans ces premiers jours de mon voyage, j'avais besoin de m'adapter à des mœurs si différentes des nôtres.

La journée s'avançait et il n'y avait pas de wagon-restaurant dans ce train. Mes compagnons de voyage avaient une bonne provision de tartines, tandis que je me contentais de quelques

bonbons ou chocolat et de la contemplation du paysage alternant avec la lecture d'un roman de Selma Lagerlöf. Je ne m'étais pas rendu compte que le déjeuner norvégien se place au milieu du jour, à deux heures ou à trois heures, quelquefois plus tard encore, si bien que le dîner ou souper est reporté à neuf heures du soir. Le wagon-restaurant ne serait attaché au train que vers trois heures de l'après-midi. Le jeune père de famille me donna ces renseignements, — il parlait un peu l'anglais qui est la langue étrangère la plus familière aux Norvégiens, — et tout en dévorant ses *smör brod* chargés de beurre, de viande et de fromage, il me considérait avec une certaine appréhension, comme s'il avait redouté de me voir tomber sur place, morte de faim. Il proféra même une phrase vaguement intelligible pour affirmer que les Français mangent vraiment très peu et que l'excessive sobriété est nuisible dans les pays froids. Le monsieur placide et grassouillet qui me faisait vis à vis, sortit alors du sommeil pour me considérer avec pitié, et, supposant peut-être que je me nourrissais de papier imprimé, il m'offrit un journal de Bergen. Pendant ces essais de conversation, le train peinait douloureusement sur les pentes roides des montagnes. Nous avions quitté les rives du fjord qui s'enfonce au delà de Bergen, et laissé en bas, derrière nous, les lacs resserrés entre des falaises à pic. Les sapinières et les bois de bouleaux devenaient plus grêles, plus espacés et plus petits les villages autour de leurs pauvres églises de bois.

L'immobile, l'uniforme blancheur, sous un ciel blanchâtre, devient, après quelques heures, pour qui l'a regardée obstinément, une espèce de force maléfique, car elle fascine les yeux éblouis et las, et elle finit par engourdir la pensée. Qu'ils doivent être beaux, en été, ces monts de la Norvège, tout échevelés de cascades, tout brillants des reflets de l'aube qui succède au crépuscule rouge, lorsque les fjords et les lacs sont comme les yeux bleus de la terre! La beauté de l'hiver, c'est la beauté d'une morte, d'une figure aveugle aux paupières fermées. Le soleil peut lui prêter une vie factice, le soir, quand les sommets s'embrasent et que des ombres d'un bleu pur s'allongent aux creux des vallées, — mais cette fête ne dure pas, et bientôt, la funèbre féerie du clair de lune jette sur le beau cadavre un long suaire argenté.

Et plus haut, plus haut encore, le train monte, plus haut

que le tunnel du Mont-Cenis, à 1 300 mètres d'altitude. Nous touchons la ligne de partage des eaux, entre le Skager-Rak et la mer du Nord. Les arbres ont disparu. De chaque côté de la voie, s'élèvent des palissades qui défendent la ligne contre le péril des avalanches. Plus de villages. Seulement, de loin en loin, une maison rouge enfouie dans la neige jusqu'au deux tiers de sa hauteur, seule chose qui soit vivante dans le paysage désolé, parce qu'une petite fumée monte du toit et parce qu'un homme, glissant sur ses *skis*, rapide comme un insecte, se hâte vers le seuil invisible.

Qui peut vivre ainsi, pendant l'interminable hiver, pendant la période des nuits où le jour blême naît, jette un regard triste sur la montagne, et se perd aux gouffres noirs du temps? Un homme, dans cette solitude, n'est-il pas incliné vers les secrets de la conscience, et s'il est à la fois orgueilleux et scrupuleux, nourri de la Bible protestante, disposé à ruminer sans jamais conclure sur le bien et le mal, sur le droit et le devoir, ne devient-il pas un de ces individualistes forcenés, purement cérébraux, ivres de vertige et de solitude, que le génie d'Ibsen nous a révélés?... Ou, plus simplement, si la vie spirituelle n'est pas assez puissante en lui, n'est-il pas tenté par le diabolique paradis de l'alcool ?... Mais comment une idée aussi choquante peut-elle me venir, dans ce vertueux pays où il n'y a plus, — officiellement, — ni alcool, ni alcooliques? C'est la faute de Mlle B... ennemie de la « prohibition, » qu'elle appelait une « hypocrisie conventionnelle. » Quittons ces pensées! D'ailleurs, le train s'arrête, et le jeune père de famille s'élance au dehors. Que va-t-il chercher dans cette baraque entre les talus neigeux, en face de la toute petite gare? Il revient avec deux verres pleins de lait, l'un pour sa femme, et l'autre pour moi. Et cela ne le satisfait pas encore : il veut que je le suive dans la baraque, et il m'aide à traverser les tas de neige accumulée! Il ne sera content que lorsqu'il m'aura vue acheter, sous ses yeux, et de grosses, très grosses tartines.

C'est ainsi qu'une cordialité réelle peut s'accorder avec ce laisser-aller et cette rudesse qui étonnait le voyageur étranger. Ce n'est qu'un petit incident, mais je me le rappelle avec plaisir, et il me semble plus riche de sens que bien des discours philosophiques.

CHRISTIANIA

Christiania, rouge dans la neige, avec des lampes électriques qui font des soleils mauves, aux irradiations irisées, vibrantes, et des flocons piquetant le soir brumeux.

La gare est pleine de jeunesse. Les patineurs et les skieurs, qui sont montés dans le train, aux stations de sport, se précipitent comme s'ils allaient prendre la ville d'assaut. Tous sont vêtus de la même façon, bonnet fourré, chandails blancs, jaunes, rouges ou verts, culottes lacées, jambières et bottes. Tous ont le même type qui serait lourd, s'il n'était assoupli par la gymnastique et la natation. Haute taille, larges épaules, longues jambes, pieds et mains solides, figures puériles par l'éclatante fraîcheur des joues et la limpidité sans profondeur du regard. Jeunes gens ou jeunes filles ?... On pourrait hésiter. Les filles ont une démarche et des gestes virils, et elles sont aussi robustes que les garçons. Aussi les garçons les bourrent-ils de coups de poing fraternellement égalitaires. Et tout cela rit, s'interpelle, se bouscule, comme une bande d'écoliers, et leurs grands skis, dans leurs mains, ont l'air de lances tordues ou d'arcs sauvages.

C'est la sensation première, l'image que je ne retrouverai plus, le lendemain, quand je verrai Christiania, sous la lumière du jour sans soleil, et que je me mêlerai, dans l'avenue Carl-Johan, aux gens qui pataugent.

Pour retrouver les chandails multicolores, les bonnets fourrés et la jeunesse aux joues riantes, je suis allée à Holmenkollen. Dès midi, la voiture, — qui ne comporte qu'une seule classe, — était bondée de jeunes gens et d'enfants. A l'extérieur, il y avait un véritable hérissement de skis accrochés sur une espèce de tige horizontale, et dressés verticalement contre les vitres. A l'arrivée, chacun reconnait les siens.

Holmenkollen, c'est « la petite Engadine » de Christiania; c'est, à quelque vingt minutes de la ville, une colline boisée qui domine l'admirable fjord. En été, l'on y va dîner ou souper, par les nuits claires, dans un restaurant de style rustique, peint en rouge foncé. L'hiver, on y fait des exercices de ski et de luge

Le roi Haakon et la reine Maud possèdent un chalet dans les pins de la colline.

— Ils l'habitent en ce moment, me dit Mme D... qui a bien voulu être mon guide. Le roi descend tous les jours, en ville, pour voir ses ministres, au palais royal. La route étant interdite aux automobiles, il prend le tramway, comme tout le monde, et personne ne fait attention à lui. Souvent, avec la reine Maud, il se mêle aux patineurs, et cette liberté dont ils jouissent leur est précieuse. C'est que nous sommes un peuple très démocratique, — beaucoup plus que vous! — et si nous avons un roi, c'est pour des raisons de commodité (*sic*). Mais tout roi qu'il est, chaque citoyen se regarde comme son égal. Pour lui et pour nous, c'est agréable.

Je ne puis m'empêcher de rire à cette idée d'un roi qui prend le tramway tous les matins et qui va à son palais confondu parmi les employés qui vont à leur bureau. Que cela me paraisse singulier, c'est évidemment la marque d'un esprit tout français, dit ma compagne, c'est-à-dire « foncièrement aristocratique, » car les Français, malgré leur étiquette républicaine, ne savent pas ce qu'est une « véritable démocratie. »

Mme D... a peut-être raison. Le lendemain de notre promenade à Holmenkollen, j'ai croisé, dans la rue de l'Université, un monsieur grand, très grand, chargé d'une serviette comme un avocat. Il causait avec un autre monsieur, d'un ton familier. On m'a dit :

— C'est le roi Haakon. N'est-ce pas, il est sympathique?

— Tout à fait sympathique.

— Et puis, c'est si commode de l'avoir!

Cette idée de « commodité » c'est décidément la forme du loyalisme dans les âmes norvégiennes.

La charmante personne, — ancienne infirmière sur le front français, — Mlle D... F..., qui m'avait montré le roi, était beaucoup plus respectueuse lorsqu'elle me conduisit, selon mon désir, au cimetière du Saint-Sauveur. Ce cimetière est un parc, dans le centre de la ville, où, pendant la belle saison, les femmes vont s'y asseoir, sur des bancs, à l'ombre des bouleaux, où les enfants jouent parmi les tombes.

Ibsen et Björnson reposent là, ombres ennemies, ombres inégales, sous des monuments aussi différents que leurs génies. Un obélisque noir marque la place où dort le père de Nora, de

Brant, de Solness, de Peer Gynt, et sur le marbre, qui domine les autres monuments, on a sculpté le marteau symbolique et gravé un vers tiré du poème *le Mineur :*

Fraye-moi un chemin, rude marteau,
Jusqu'au cœur de la montagne

Le tombeau de Björnson n'est qu'un blanc tumulus de neige entre les pins noirs. Et presque toutes les tombes sont ainsi nivelées, sous cette blancheur qui n'est pas vraiment pure et belle, toujours un peu souillée, dans les villes, par les fumées de l'air et les pas des hommes.

Sur les croix qui émergent, il y a de petites gerbes de paille. De bonnes âmes, suivant une vieille coutume touchante, les ont apportées là, le jour de Noël. Ce sont des épis d'avoine avec leurs grains, offrande faite au nom des morts, pour que les oiseaux affamés participent à la joie chrétienne.

UNE REINE DE LA MER

Elle est moins célèbre que Touth-ank-Amon. Une savante publicité ne l'a pas mise à la mode, et elle n'inspire pas les décorateurs et les couturiers. Peu de gens, parmi ceux qui ne s'occupent pas spécialement d'archéologie et qui ne sont pas allés au musée de Christiania, connaissent cette « Reine de la mer, » dont le tombeau a livré un trésor comparable, par sa beauté barbare et son caractère mystérieux, au trésor exhumé de Mycènes.

Le tombeau même fut découvert en 1903, par le professeur Gustafson. C'était aux environs de Tönsberg, sur la rive occidentale du Christianiafjord, dans un pays de tourbières et de marécages. Vieux pays, riche de souvenirs, où la légende païenne des Vikings n'est pas encore oubliée. Il produit une race de pêcheurs qui était déjà illustre par son audace, au temps de Harald Haarfagre, et qui n'a pas cessé, depuis onze cents ans, d'envoyer ses flottilles de baleiniers jusque dans l'Océan Glacial. Entre le village de Slagen et la mer, au lieu dit Oseberg Odegaarden, il y avait un tumulus, au milieu des prairies et des jardins, près d'une rivière ; et c'est là, sous une couche de terre tourbeuse et de pierrailles, que gisait la Reine inconnue, dans son étrange cercueil, qui n'était pas une boîte de chêne ou de métal,

qui était, — selon la coutume antique des Vikings, — un navire!

Déjà, en 1876 et en 1880, des archéologues avaient découvert d'autres vaisseaux funéraires. Le plus grand, le mieux conservé de tous, était celui d'Ogstadt, exposé dans un hangar, à l'Université de Christiania, bâtiment admirable par ses lignes, et si parfaitement construit qu'une copie exacte, un double, put tenir la mer et naviguer jusqu'en Amérique.

Le professeur Gustafson fut bien étonné quand les premières fouilles d'Oseberg révélèrent un bateau analogue à celui d'Ogstadt, mais incomparable par sa magnificence sculpturale. La poupe, mise au jour après onze siècles d'enfouissement, sortit des terres écartées. Une grosse corde le tenait amarré à un bloc de pierre. Sur la partie médiane, et jusque sous la quille, une frise décorative, taillée dans le chêne, était encore visible. Lorsque le déblaiement fut plus avancé, l'archéologue et les ingénieurs éprouvèrent la même émotion que ressentit lord Carnavon dans la vallée des Rois, émotion plus intense peut-être, puisque c'était leur patrie, la vieille Norvège, qui ressuscitait sous les yeux de ses fils.

D'après le caractère des sculptures, le bateau datait des premières années du IXe siècle. Solidement construit en bois de chêne, long de vingt et un mètres, large de cinq, il comportait quinze couples de rameurs, et il pouvait marcher à l'aviron ou à la voile. Le mât, bout de treize mètres, était brisé. Le fond assez plat de la coque indiquait que le navire était fait pour la navigation côtière, dans les eaux calmes des fjords et des archipels. Bateau de plaisance, bateau réservé sans doute pour les fêtes et les cérémonies religieuses, mais qui avait dû servir beaucoup et longtemps. Derrière le mât, était une chambre funéraire, écroulée et disjointe. Des pillards avaient visité le tumulus à une époque lointaine, — au XIe siècle environ. — Ils avaient creusé une galerie dans la tourbe, laissant la trace de leur passage sur le côté de la poupe, et dans le milieu du bateau. Leurs outils, pelles et pioches, étaient abandonnés sur place. Ces violateurs de tombeaux, attirés par l'espoir d'un trésor, avaient défoncé la chambre sépulcrale, dispersé les ossements et enlevé tous les bijoux d'argent et d'or, en dédaignant les objets usuels, en bois et en cuivre, trop lourds, d'ailleurs, pour être emportés.

Ces fouilles, qui n'avaient pas l'archéologie pour excuse,

avaient abîmé le navire et causé l'éboulement des terrains qui le protégeaient. La tâche des ingénieurs fut très difficile Il fallut renoncer à exhumer le bateau dans son entier. On déblaya l'intérieur avec les précautions les plus minutieuses, et chaque jour réserva quelque surprise. On trouva, d'une part, tous les ustensiles nécessaires à la cuisine, fourneau, crémaillère, marmites, seaux cerclés de bronze, baratte à beurre, tonneaux à bière; d'autre part, des avirons, des épuisettes, une planche d'accostage, les outils et les matériaux dont les marins se servent pour réparer les bâtiments; puis quatre traîneaux, une grande voiture à quatre roues, des coffres qui avaient contenu des provisions. On put reconnaître des grains d'avoine, des noisettes, des noix, des plantes tinctoriales qui donnaient une couleur bleue, et une cinquantaine de pommes sauvages, toutes ridées et noircies.

Dans le navire, et au dehors, étaient les squelettes de quinze chevaux, de quatre chiens et d'un bœuf dont la tête était coupée.

C'était bien le tombeau d'un Viking, constitué selon le rite, avec tout ce que le défunt avait aimé durant sa vie terrestre, et qui devait consoler son âme dans le paradis d'Odin. Les ossements, dispersés par les pillards, furent réunis, et l'examen prouva que le Viking était une femme. Une autre femme, sans doute esclave, et sans doute immolée pour le service de la morte, avait été ensevelie avec elle. L'une pouvait avoir trente ans, l'autre un peu plus de quarante. D'après le style des objets qui leur avaient appartenu, l'on reconnut qu'elles étaient des contemporaines de Harald Haarfagre, qu'elles avaient vécu probablement vers la fin du IXe siècle, et l'on ne sut rien d'elles que cela

***

... Dans la vaste hangar que remplit l'odeur âcre du goudron, je regarde le vaisseau, reconstitué par des mains savantes. Étayé sur un support de bois et des piquets de fer, il dresse sa belle proue mutilée, ornée de sculptures représentant des animaux fantastiques. La cambrure de l'étrave, d'un dessin élégant et fier, devait se prolonger par une haute spirale écailleuse, par le dragon qui donnait son nom aux navires scandinaves, corps de serpent, long cou dressé, tête féroce aux yeux

rougeoyante, aux mâchoires d'os ciselé, que l'ennemi apercevait de loin, au-dessus des verts dragons des vagues, comme une bête jaillie de la mer. Alors, le navire n'avait pas cette triste couleur de bouille. Il était bariolé de tons éclatants, à l'ombre de ses voiles peintes. Quinze couples de rameurs pesaient, en chantant, sur les avirons de sapin. Les boucliers des Vikings étaient suspendus au bordage. Près du mât, sur des tapis qu'elle-même avait tissés, la « reine de la mer » était assise avec ses femmes, et se réjouissait à sentir le vent printanier dans sa chevelure, tandis que le « drakkar » splendide glissait sur le fjord couvert de barques.

Qu'était-elle, cette reine barbare, si honorée qu'elle avait reçu la sépulture et les honneurs réservés aux chefs? J'ai cru comprendre qu'elle s'appelait Asa... Peut-être s'illustra-t-elle comme ces amazones du Nord dont parlent les vieilles Sagas, comme Hetha et Visina, qui vinrent au secours d'un roi de Zélande, avec une armée de vierges et de Suédois sauvages, portant de longues épées et de petits boucliers bleus. Peut-être ressembla-t-elle à cette fille du roi Sigurd, Alfhilda, princesse des Ostrogoths, qui était chaste et belle et toujours voilée, et qui avait deux guerriers pour la défendre et pour éprouver, au combat singulier, la valeur de ses prétendants. Un jeune Viking, Alf, tue les deux gardiens et crut gagner le cœur de la vierge, mais la princesse s'enfuit avec ses compagnes, sous des vêtements masculins. Elle devint « amirale » d'une flotte de Vikings, qui croisait dans le golfe de Finlande. Un jour, les « drakkars » de l'amant vinrent livrer bataille, et les deux navires d'Alf et d'Alfhilda s'accrochèrent bord à bord. Le jeune homme et la jeune fille se défièrent, et ils luttèrent, à coups d'épée, jusqu'à ce que, le heaume d'Alfhilda se détachant, le clair visage de la princesse se révélât, dans un flot de tresses blondes, — et le seul vainqueur de ce combat, ce fut l'amour.

Asa, reine de la mer, quelle Saga oubliée aurait pu nous conter vos aventures? Je pense à ce jour où l'on vous étendit, dans la chambre funéraire, après de sanglantes cérémonies. C'était un jour de fin d'été, quand il y a encore des fleurs et que les pommes sauvages mûrissent. Sur un lit à colonnes, garni de coussins, la morte reposait, vêtue de sa robe brodée, chaussée de ses petites bottes en fin chevreau. Ses cheveux nattés descendaient sur sa poitrine. A ses pieds gisait son esclave

la plus chère, et autour des deux femmes, on avait placé des lampes, des escabeaux, le métier à tisser, le rouet et la quenouille. Ainsi, dans le monde surnaturel où elles allaient revivre, Asa et sa compagne retrouveraient les coffres, les bijoux, les vêtements, le peigne d'os gravé, les traîneaux qui voleraient sur la neige au galop de chevaux fantômes, et le navire qui ouvrirait ses voiles brillantes au souffle d'un ciel inconnu.

On rejeta la tourbe sur le vaisseau, on éleva le tumulus de pierres entassées, — et onze siècles passèrent.

Qui nous dira le secret de la reine Asa? Je suis allée dans les salles du Musée, interroger ces choses mortes, plus mortes d'être là, sous des vitrines, dans la triste clarté d'un matin de neige. Voici les seaux, les coffres, les escabeaux, le rouet et la quenouille; voici le peigne d'os ciselé et les épingles de corne; voici la lampe et des débris d'étoffe, et voici les petites bottes en chevreau. Une boîte de verre, remplie d'eau alcoolisée, contient un merveilleux dragon dont le bois s'effriterait à l'air libre.

Au milieu de la salle, est la grande charrette à quatre roues et plus loin les deux traîneaux, pièces merveilleuses, dont la restauration a coûté des années de travail, car un seul des traîneaux était réduit en 1068 fragments! Pour eux, comme pour le navire, on a dû faire « cuire » le bois, deux ou trois fois, dans l'eau bouillante, afin de rendre aux fibres du chêne la souplesse indispensable pour le travail de réajustement.

Sur le char et sur les traîneaux, sur les coffres, sur la baratte à beurre, foisonne la décoration sculpturale, grouillement de monstres, nœuds de reptiles, qui me rappelle les figures de certains chapiteaux romans, et qui décèle des influences asiatiques. Ils ont des ancêtres dans les temples de l'Inde, ces crocodiles entrelacés, ces chiens, ces chevaux, ces cavaliers, ces serpents, toute cette ornementation exubérante, qui paraît confuse au premier coup d'œil, et qu'on aperçoit bientôt comme ordonnée par un art très sûr. Mais n'est-on pas surpris de distinguer, sur la baratte à beurre, d'étranges faces bouddhiques?

Ni les symboles perdus de cette sculpture, ni les lettres runiques gravées sur un bâton, ne nous apprennent le secret de la reine Asa. Ce secret, je l'ai deviné plus tard, en voyant, dans les rues de Christiania, et au dancing de l'hôtel Bristol, les Norvé-

giennes gaies comme des enfants et fortes comme des Valkyries J'ai compris que les reines de la mer ne sont pas mortes, que leurs âmes revivent en leurs descendantes, dans ces belles filles amoureuses de liberté, qui ne craignent pas la lutte, — et pas même la lutte électorale! — qui ont gardé, comme tout leur pays, une fraîcheur un peu primitive et sauvage sous une volontaire modernité, et qui portent, avec une fierté d'amazones, leur casque de cheveux blonds.

M. JOHAN BOJER

J'avais le désir de connaître Johan Bojer, parce qu'il est un grand romancier et parce qu'il est un grand ami de la France M. Pralon, notre ministre, qui sait réunir à la Légation l'élite de la société de Christiania, avait devancé mon vœu. Au dîner qu'il donna, j'eus le plaisir de rencontrer, en excellente compagnie, mon illustre confrère norvégien.

Nous fûmes amis tout de suite Avec Bojer, en est vite fixé Il vous regarde, vous devine, vous juge et vous classe. Il a cette intuition spéciale au romancier qui a observé des gens de toute sorte et voyagé à travers la société, en tout sens. Les Norvégiens se font gloire de leur franchise. Johan Bojer pratique cette vertu nationale Il la pratique même dans ses livres, ce qui sort des règles du jeu, car en ce pays, où l'on méprise les conventions sociales, il n'est pas permis de toucher à certaines conventions de moralité. L'esprit puritain, qui survécut chez un Björnson aux croyances religieuses, ne va pas sans hypocrisie

Cette hypocrisie, Bojer l'ignore Il a dénoncé la « Puissance du mensonge ; » il a démenté les âmes des faux apôtres et des égoïstes théoriciens qui, peur leur propre satisfaction, tentent des expériences sociales « sous le ciel vide » Il a osé montrer une jeune fille perdue par la douceur des « nuits claires » et par une dangereuse liberté. Il ne croit pas que les jeunes hommes soient de meilleurs maris s'ils arrivent « purs » au mariage, et que les interminables fiançailles, avec promenades, baisers, sommeil côte à côte dans les huttes, n'entraînent jamais aucun péril pour l'innocence des demoiselles

Il écrit ce qu'il pense ; il dit ce qu'il a vu; il ne ménage rien; et ce n'est pas, chez lui, besoin de moraliser et de prêcher. C'est amour de la vérité, émotion devant la vie qu'il veut

exprimer tout entière. Ses livres ne lui avaient pas fait que des amis, avant le grand succès unanime du *Dernier Viking*. On lui reprochait cette hardiesse qui, pourtant, n'égale pas la brutalité de Björnson, et, — chose étonnante pour nous, Français, — on lui reproche ce que nous admirons dans ses livres : la clarté, le sens de la composition, l'équilibre des parties, la logique des caractères, tout ce qui nous ressemble et qu'il doit peut-être à l'étude de nos écrivains.

Car il les a beaucoup étudiés. Il en parle d'une manière imprévue et savoureuse.

— Aimez-vous Maupassant? J'adore Maupassant. Le dîner chez les Forestier, dans *Bel-Ami*, quelle chose épatante! L'atmosphère, la conversation, les types, tout y est. La vérité même! Et que c'est bien Paris, un certain Paris!.. Les femmes, vous rappelez-vous? Mme de Marlel, la brune, Mme Forestier, la blonde... Quand je suis avec des Parisiennes, je me demande toujours : « De quelle espèce est celle-ci : Marlel ou Forestier? » Oui, c'est entendu; il y a d'autres types de Parisiennes, mais ces deux femmes, ils n'existent qu'à Paris, voluptueuses sans être basses; l'une un peu oiseau, mais si vive, si drôle, et l'autre, la Forestier, calme, douce, roulée dans ses peignoirs blancs, avec un cerveau d'homme et une volonté d'homme, et si féline, si femme!... Hein?... Quoi?... Démodé?... Les jeunes écrivains vomissent sur Maupassant?... Ils le trouvent inintelligent, vulgaire?... Mais qu'ils essaient donc d'écrire un bouquin vivant comme *Bel-Ami*, où pas un mot n'a vieilli, après quarante ans! Qu'ils essaient!...

MARCELLE TINAYRE.

(A suivre.)

LE CONGRÈS

DE LA

CHAMBRE DE COMMERCE INTERNATIONALE

A ROME

La Chambre de commerce internationale vient de tenir à Rome, du 16 au 25 mars, son deuxième Congrès. Ses résolutions ont pris une exceptionnelle importance par le fait de l'influence qu'elles peuvent exercer sur l'orientation de la politique américaine à l'égard des grands problèmes européens, aussi méritent-elles d'être connues et commentées, loin de la pompe des réceptions officielles et de la chaleur des banquets romains, afin d'en dégager la haute portée et les espérances.

Rappelons tout d'abord que la Chambre de commerce internationale est issue d'une Conférence interalliée, réunie, en 1919, aux États-Unis, à Atlantic-City. Ses 18 comités nationaux comprennent non pas des éléments officiels, politiques ou administratifs, mais une élite de commerçants, d'industriels et de financiers dans chacun des pays représentés.

Cette institution offre encore cette particularité, c'est qu'étant américaine d'origine, les Américains y sont de beaucoup les plus nombreux. Ils se considèrent même comme étant là un peu chez eux, dans le milieu d'hommes d'affaires qui leur convient pour discuter non seulement les grandes questions économiques, mais encore celles concernant particulièrement l'Europe, et dans lesquelles leur Gouvernement ne désire pas intervenir, du moins officiellement. Ils n'admettent pas que leur pays prenne figure de créancier, sans étudier, en même temps, les moyens de nous venir en aide, et ils agissent en ce

sens par un intérêt bien compris, sachent qu'un grand pays exportateur comme les États-Unis ne peut vivre dans l'isolement. Aussi est-ce avec empressement qu'ils saisissent l'occasion de ces Congrès dans un double dessein : faire l'éducation du peuple américain pour le mettre en contact plus étroit avec les problèmes internationaux, et influer sur les décisions du Gouvernement, en opposant la conception des hommes d'affaires à celle des hommes politiques.

Si l'on considère que les États-Unis ne font pas partie de la Société des Nations, ni du Conseil suprême, ni de la Commission des réparations où ils n'ont qu'un observateur, on comprend alors les avantages que présente un Congrès de la Chambre de commerce internationale, qui nous fait connaître, d'une façon très autorisée, le point de vue américain sur la restauration du commerce mondial.

Le Congrès a été ouvert par un discours de M. Benito Mussolini, et ce n'était pas là l'un des moindres attraits de la séance inaugurale. L'attente n'a pas été déçue, car M. Mussolini, que l'on pouvait croire un peu dédaigneux des anciennes formes conservatrices, nous a présenté dans les termes suivants, un programme classique de gouvernement en matière économique :

Je crois que l'État doit renoncer aux fonctions économiques, surtout à celles ayant un caractère de monopole, pour lesquelles il est insuffisant.

Je crois qu'un Gouvernement qui se propose de soulager rapidement les populations de la crise survenue après la guerre, doit laisser à l'initiative privée le maximum de liberté d'action et renoncer à toute législation d'intervention et d'entrave, qui peut sans doute satisfaire la démagogie des parlementaires de gauche, mais qui, comme l'expérience l'a démontré, n'aboutit qu'à être absolument pernicieuse aux intérêts et au développement de l'économie. Il est temps de délivrer toutes les nations des derniers restes de ce qu'on a appelé le « harnais de guerre, » et il est temps de procéder à l'examen des problèmes économiques en se départant de cet état d'esprit voilé par les passions qui était la règle pendant la guerre.

Je ne crois pas que cet ensemble de forces qui, dans les industries, dans l'agriculture, dans le commerce, dans les banques, dans les transports, peut être appelé du nom global de capitalisme, soit proche du déclin, comme certains théoriciens de l'extrémisme social se plaisent à l'affirmer depuis longtemps. L'expérience qui vient de se dérouler sous nos yeux et qui est une des plus grandes de l'his-

toire, prouve d'une manière éclatante que tous les systèmes d'économie soi-disant associée, en négligeant la libre initiative et les ressorts individuels, sont voués à une faillite plus ou moins lamentable.

Mais la libre initiative n'exclut pas l'accord des groupes, d'autant plus facile que la défense des intérêts individuels est faite loyalement. C'est justement ce programme de recherches, d'équilibre, de conciliation que la Chambre de commerce internationale poursuit. Il est hors de doute que les Gouvernements, le mien en premier lieu, examineront avec la plus grande attention les délibérations qui seront prises pendant les travaux de votre imposant et important Congrès, et en tiendront le compte qu'elles méritent.

LE GROUPE « FINANCES »

Le Congrès s'est divisé en trois sections : Finances, Industrie et Commerce, Transports. Quel que soit l'intérêt de sujets tels que le traitement équitable du commerce en ce qui concerne les formalités douanières, l'amélioration des communications par chemins de fer, la protection de la propriété commerciale et industrielle, et surtout l'organisation de l'arbitrage, c'est sur les délibérations du groupe « Finances » que l'attention a été particulièrement attirée : là en effet devaient être étudiées, par leur côté international, quelques-unes des questions dont le monde attend le plus impatiemment la solution.

La délégation américaine comprenait plus de 200 membres présents, parmi lesquels on peut citer des personnalités de haute compétence, telles que M. Willis H. Booth, vice-président de l'un des grands établissements financiers de New York, M. Fred Kent, vice-président de la Bankers Trust C°, John Fahey, ancien président de la Chambre de commerce des États-Unis, et Julius Barnes, président actuel de cette vaste institution groupant près de 1 200 Chambres de commerce (1).

L'Angleterre avait envoyé deux de ses plus éminents financiers, Dr Walter Leaf, président de la London County Westminster and Parr's Bank, et Sir Felix Schuster, représentant l'Association des Banquiers anglais. La France, la Belgique, la

(1) M. Willis Booth vient de succéder, comme Président de la Chambre de commerce internationale, à M. Étienne Clémentel, auquel a été conféré le titre de Président-Fondateur, en reconnaissance des éminents services rendus à cette Institution, dont il a été l'un des principaux organisateurs et surtout l'animateur dans la période si difficile des débuts.

Hollande, la Suisse, les Pays Scandinaves, les nouveaux États de l'Europe centrale et orientale avaient joint leurs délégués à ceux plus nombreux de l'Italie.

L'ordre du jour portait : 1° l'exposé de la situation économique et financière des divers États; 2° l'étude des mesures nécessaires à la restauration du Commerce international (Dettes interalliées, Réparations, Crédits internationaux, Change).

On comprendra, qu'au lieu de nous perdre dans les brumes de la restauration européenne, nous préférions nous limiter à l'étude de ce qui concerne plus directement notre pays.

Retenons cependant cette grande vérité, qui s'est imposée avec force dans les délibérations du Groupe « Finances » Toutes les questions de reconstitution économique sont d'ordre international, c'est-à-dire ne concernent pas seulement les nations engagées dans la guerre et subissant lourdement ses conséquences. Il n'y a aujourd'hui de situation privilégiée pour aucun peuple, mais interdépendance au point de vue d'un retour aux conditions normales de prospérité. Telle est la grande et salutaire leçon que l'on peut tirer de cette enquête sur la situation des principaux pays étrangers. Nul d'entre eux, quelles que soient ses ressources, ne peut rester dans l'isolement; le plus riche a besoin d'un moins riche que lui, car c'est seulement par une entraide économique et financière des grandes contrées productrices à celles qui ont un pouvoir de consommation, mais sont privées de moyens de paiement à l'étranger, que l'équilibre des échanges sera graduellement rétabli

LE PROGRAMME DE LA DÉLÉGATION AMÉRICAINE

Les séances du Congrès n'auraient pas dépassé en intérêt celui des autres réunions du même ordre, si un débat de première importance n'était venu transformer l'une de ses résolutions en une véritable manifestation internationale, établissant, dans une solennelle déclaration de principes, quelles doivent être les bases de la reconstruction économique de l'Europe.

Le mérite de cette initiative revient à la délégation des États-Unis, qui n'a pas hésité à évoquer les deux grandes questions des réparations et des dettes interalliées, en insistant sur le fait qu'elles dominent aujourd'hui toutes les autres, lorsqu'on inscrit

à l'ordre du jour l'étude des mesures propres au rétablissement du commerce international

Pour comprendre la pensée inspiratrice de cette résolution, il faut se reporter tout d'abord au discours de M. Fred Kent, qui a été le porte-parole très autorisé de la délégation américaine, en nous montrant qu'aux États-Unis toute une partie de l'opinion, et non la moindre, possède une claire vision des problèmes européens, dans leur rapport avec l'intérêt américain. Ces voix se font entendre dans les conseils gouvernementaux, parce que l'heure est venue où les problèmes doivent être considérés sous leur aspect commercial, suivant la conception même du Président Harding, auquel nous devons cette belle formule : « *More business in government and less government in business.* » « Un plus grand sens des affaires dans le gouvernement, et moins de gouvernement dans les affaires. »

Après avoir constaté que la Chambre de commerce est précisément le milieu le plus favorable pour répandre ces saines idées, M. Kent expose comment il comprend la participation américaine dans les affaires européennes, qui ne doit procéder ni d'un intérêt purement égoïste, ni d'un sentiment exclusivement philanthropique, mais rester sur le terrain pratique.

Si la prospérité de l'Amérique n'était, en aucune manière, dépendante de celle de l'Europe, cette intervention serait sans raison; mais telle n'est point la situation, notamment dans les centres agricoles où les fermiers américains commencent à entrevoir l'avantage qu'ils auraient à développer leurs rapports avec une Europe, dont le pouvoir d'achat aux États-Unis aurait été normalement rétabli. Puisque l'Amérique ne peut s'affranchir des conséquences qui résultent pour elle de l'état chaotique de l'Europe, il semble donc assez naturel qu'elle entre en collaboration avec les nations intéressées, afin d'établir, pour le bien commun, un plan de restauration.

Envisageant tout d'abord la question des dettes interalliées qui est au premier plan des préoccupations américaines, M. Kent émet l'opinion suivante :

Si, dit-il, une partie de ces dettes pouvait être supprimée sous certaines conditions susceptibles de placer l'Europe sur de sérieuses bases économiques, la restauration du pouvoir d'achat des nations européennes serait grandement activée et le revenu national de l'Amérique augmenterait.

Si l'accroissement de ce revenu national, après déduction de tous les impôts nécessaires à couvrir la portion des dettes alliées annulées, était plus grand du fait de l'augmentation du pouvoir d'achat de l'Europe, survenu par suite de cette annulation, le peuple des États-Unis deviendrait plus riche du fait de cette opération.

Il ne semble pas douteux que tout le monde aux États-Unis voterait l'annulation d'une partie des dettes interalliées si de ce fait pouvait découler une augmentation du revenu national en même temps qu'une paix économique et un bonheur plus grand pour tous les peuples.

Dans le même temps où des négociations seraient entamées en vue de l'établissement d'un compromis relatif à une partie des dettes interalliées et de conventions susceptibles de constituer pour l'Europe une meilleure garantie d'accroissement de la prospérité générale, des engagements positifs devraient intervenir entre les Alliés et l'Allemagne, relativement aux réparations.

En évoquant cette question dont il admet l'étroite liaison avec celle des dettes interalliées, M. Kent n'écarte point la perspective d'un emprunt allemand aux États-Unis, pour faciliter, sous certaines conditions, le règlement des réparations. Il nous soumet, à ce sujet, des vues intéressantes, dont la presse a fait d'amples commentaires et qui méritent d'être connues dans leur texte authentique :

Aucun emprunt ne saurait être émis en ce moment aux États-Unis pour le compte de l'Allemagne et il est probable qu'une émission de ce genre ne pourrait être placée en Amérique avant plusieurs années si elle ne devait prendre rang qu'après les réparations. Aucun emprunt auquel les États-Unis seraient intéressés et qui aurait la priorité sur les réparations ne saurait être consenti à l'Allemagne, à moins que les Alliés ne le désirent, et avec leur plein assentiment. Si un prêt était accordé à l'Allemagne sur cette dernière base, c'est-à-dire contre un engagement de sa part relativement au paiement des réparations, et entouré de toutes les garanties nécessaires pour cet emprunt, tout manquement à cet engagement détruirait son crédit pour les générations à venir. Ce fait apporterait aux conventions une force plus grande que celle des clauses mêmes des traités, car toute l'Allemagne industrielle et commerciale s'opposerait à toute mesure qui pourrait détruire son crédit extérieur, tandis qu'une mauvaise politique pourrait, au contraire, aisément provoquer la rupture de tous les traités. Un prêt consenti à l'Allemagne, d'une importance

suffisante pour lui faciliter la restauration de sa situation économique, sur des bases solides lui permettant de progresser dans la voie du paiement des réparations, prêt qui serait consenti avant le paiement des dites réparations, pourrait positivement produire de bons résultats au sein d'une Europe redevenue stable. *Si cet emprunt était fait à la demande et au bénéfice des pays alliés de l'Europe, il pourrait sans aucun doute être placé aux États-Unis*

M. Kent voit nettement les difficultés d'aboutir, mais en même temps il indique les moyens de les surmonter. Il reconnaît qu'il n'existe aujourd'hui, dans le Gouvernement américain, aucune autorité susceptible d'engager des négociations avec les nations directement intéressées. Seul le Congrès aurait le pouvoir de donner les autorisations et les instructions nécessaires à l'Administration pour agir dans le sens indiqué. Mais le Congrès, dit-il, est au service du peuple américain, lorsque celui-ci manifeste sa volonté. Il est certain que si l'opinion publique aux États-Unis acceptait l'idée de la coopération avec les pays européens pour la reprise des affaires et du commerce mondial, en vue du plus grand bien de toutes les nations, ce fait aurait pour résultat d'amener personnellement les membres du futur Congrès à se rallier à cette opinion, avant la réunion de cette Assemblée en décembre prochain, permettant ainsi à l'Administration d'entreprendre des négociations dont elle serait assurée d'obtenir ultérieurement la ratification.

Passant de la théorie à l'action, M. Kent invite les hommes d'affaires de tous les pays à s'attacher fortement à la mise en mouvement d'un plan constructif d'où pourrait sortir enfin la paix du monde. Quant aux États-Unis, il nous fait connaître l'existence d'un puissant groupement qui, s'il approuve la pensée de ce plan, est susceptible de la promouvoir en le portant dans les coins les plus reculés du pays. Il comprend les représentants des grandes sociétés agricoles, de la Chambre de commerce des États-Unis, avec ses nombreuses ramifications, de l'American Bankers Association, qui compte vingt-trois mille banques et banquiers, de nombreuses sociétés industrielles et manufacturières, ainsi que des délégués de toutes les entreprises, d'exportation et d'importation. C'est une véritable armée qui se lève pour intervenir activement dans la politique économique du Gouvernement.

Jamais nous ne nous sommes trouvés en face d'une

conception aussi nette et d'une organisation aussi puissante pour préparer les voies d'exécution. Si par la force de l'opinion, l'orientation de la politique américaine peut être ainsi modifiée, il ne nous est pas défendu d'espérer que le salut viendra des États-Unis

LA RÉSOLUTION DU GROUPE « FINANCES »

C'est après avoir entendu le discours de M. Fred Kent que le Groupe « Finances » du Congrès de Rome a été mis en face du projet de résolution qui en contient les idées maîtresses, mais dans lequel les délégations des pays alliés avaient fait entrer les principes devant, à leur point de vue, servir de fondement à la restauration du commerce international.

Élaboré par un sous-comité, que présidait M. Willis Booth et qui comprenait les noms suivants : Fred Kent (États-Unis), Sir Felix Schuster (Angleterre), Maurice Lewandowski (France), Alberto Pirelli (Italie), Maurice Desprel (Belgique), W. Westerman (Hollande), Marcus Wallenberg (Suède), ce projet devait, en quelque sorte, réaliser une conciliation entre la pensée américaine qui l'avait inspiré et le point de vue français qui ne pouvait admettre aucune atteinte à ses droits légitimes, ou aucune discussion des actes de gouvernement. Mais, d'autre part, pour que la résolution prit toute sa valeur, il importait que, sortie d'un Comité de huit membres, elle pût obtenir l'accord de tout un Congrès, et c'est là l'œuvre capitale qui, à la dernière séance du Congrès, a été couronnée d'un plein succès.

Cette résolution, qui résumait dans un substantiel raccourci les discussions du comité financier, débute par un exposé des conditions, suivant lesquelles doit s'opérer l'œuvre de la restauration générale.

La Chambre de commerce internationale constate que la persistance du désordre économique dans une grande partie du monde n'est pas seulement un dangereux obstacle à l'établissement d'une paix permanente, à l'élimination du chômage et à la restauration de conditions normales d'existence pour des millions d'hommes, mais renferme en outre la menace de nouvelles conjonctures fâcheuses.

Les problèmes à la base des troubles économiques actuels sont : a) Réparations ; b) Dettes interalliées ; c) Déséquilibre budgétaire et

inflation sans frein; d) Bouleversement des crédits internationaux; e) Fluctuations anormales du change.

La Chambre internationale estime qu'il est impossible d'aboutir à des règlements durables sans reconnaître l'interdépendance des différentes parties de l'organisation économique du monde, l'inutilité des remèdes partiels et la nécessité d'examiner dans leur ensemble les questions qui sont liées entre elles.

Ainsi, les États-Unis reconnaissent qu'ils n'ont pas seulement en face d'eux un problème européen, mais que le monde entier est intéressé à sa solution. La mention de l'élimination du chômage montre aussi que l'Amérique et l'Angleterre ne se mettent pas en dehors de cette solidarité.

Sur la question des réparations, voici la déclaration essentielle :

La liquidation du problème des réparations est une condition préalable à l'amélioration durable de l'état économique du monde. Il importe au plus haut point que soient reconnus par le débiteur toute l'étendue et le caractère moral de son obligation, et que restitution et réparation soient faites jusqu'à l'extrême limite de sa capacité en faisant état de toutes ses ressources tant intérieures qu'extérieures.

Le caractère moral des réparations se trouve ainsi affirmé en face de la faillite frauduleuse organisée par l'Allemagne pour en éviter le paiement. L'obligation de celle-ci doit être reconnue dans son intégralité, et toute idée de reviser son montant a été soigneusement écartée. Enfin, et ceci est le point capital, le débiteur doit s'acquitter *pour la restitution et la réparation jusqu'à l'extrême limite de sa capacité, en faisant état de toutes ses ressources, tant intérieures qu'extérieures*. Ceci veut dire très nettement qu'il ne faut pas seulement considérer la capacité de paiement du débiteur dans son pays même, mais faire entrer en ligne de compte tous les avoirs allemands à l'étranger, constitués avant, pendant et après la guerre, et dont le montant, se chiffrant par milliards de marks or, représente le plus important élément de ressources liquides. Si le monde entier est empoisonné par le mark papier dont l'exode a été savamment organisé dans un dessein politique, il faut bien reconnaître que la contre-partie de ses ventes se trouve aux mains des Allemands, en bonnes devises étrangères, c'est-à-dire en toute sécurité, puisque cette partie

de la fortune publique est hors d'atteinte au point de vue du contrôle ou des impôts.

Mais comment faire rentrer cet actif représenté par des milliards aux mains des Allemands, sur la plupart des places étrangères? C'est ici que l'occupation de la Ruhr trouve sa pleine justification. En prenant en gage l'une des plus riches régions de l'Allemagne, celle précisément où les industriels ont exécuté en grand ce programme d'évasion, nous exerçons, au point sensible, la pression nécessaire pour réintégrer cet actif dissimulé, dont il doit être fait état par l'Allemagne, lorsqu'il s'agit de fixer l'extrême limite de sa capacité de paiement.

Cette consécration internationale, ainsi donnée à nos droits, et notamment à celui de prendre les mesures qui rendront certain le règlement final des réparations, nous paraît, à elle seule, justifier l'intérêt de la résolution du Congrès de Rome, dont l'Allemagne a été la première à comprendre toute la portée. Une évocation de la sécurité des frontières et de la garantie contre toute nouvelle agression, complète cet exposé des conditions nécessaires pour la mise en mouvement des capitaux américains à l'aide desquels pourra s'opérer la restauration économique.

Pour les dettes interalliées, la question est ainsi posée :

S'il est vrai que les dettes alliées issues de la guerre mondiale sont des obligations signées de bonne foi et ne souffrent pas qu'on les répudie, néanmoins, du fait qu'elles ont été contractées pour une cause commune et pendant une période de formidables sacrifices de vies et de biens, un élément d'appréciation pour tout règlement de telles dettes devrait être la capacité présente et future de chaque débiteur. En déterminant la capacité de paiement des nations débitrices, il faudrait raisonnablement tenir compte de l'effet qu'auront sur ses revenus présents et à venir un budget national sain, ainsi que l'économie résultant de la réduction des dépenses militaires excessives, réduction rendue possible grâce à l'établissement assuré de la paix et au *règlement des demandes de réparations et de restitution.*

Nouvelle expression de cette politique américaine, qui n'admet pas que les dettes interalliées, signées de bonne foi, soient répudiées, mais reconnaît qu'elles doivent faire l'objet d'un équitable ajustement. Cette conception s'impose aujourd'hui avec d'autant plus de force que la capacité de paiement du débiteur, lorsqu'il s'agit de la France, ne peut être admise que

dans la mesure où l'ennemi commun exécutera lui-même ses propres engagements. Or, peut-on estimer que la guerre est finie, la paix assurée et la solidarité dissoute, tant que le vaincu n'a pas satisfait au règlement des demandes de réparations et de restitutions?

Nous passons sur la partie de la résolution dans laquelle est affirmée la nécessité pour chaque nation d'un budget sain, d'une élimination de l'inflation, d'une économie dans les dépenses au lieu de nouvelles émissions de billets ou d'emprunts, excellentes recommandations que ne peuvent malheureusement pas toujours observer les nations qui portent encore le lourd fardeau des dépenses de guerre.

Sur la question du change, le Congrès a reconnu que, si la stabilisation était très désirable en prenant pour base une valeur or, elle ne pouvait cependant être artificielle, mais devait résulter de l'ensemble des mesures prises pour un assainissement progressif de la situation monétaire et budgétaire.

Voici maintenant la conclusion de cet important document :

La Chambre de commerce internationale estime qu'une conférence économique générale des nations qui sont intéressées au règlement définitif de ces problèmes est essentielle et inévitable.

La Chambre de commerce internationale reconnaît pleinement qu'il serait inopportun, à l'heure actuelle, de proposer des suggestions quelconques pour le règlement de la situation qui existe en ce moment entre les Nations alliées et l'Allemagne. Toutefois, estimant qu'au moment voulu, les Gouvernements pourront avoir recours à l'expérience pratique des hommes d'affaires des différents pays, la Chambre internationale convient de se tenir prête à donner aux nations intéressées l'assistance que celles ci pourraient désirer.

En attendant, la Chambre de commerce internationale décide de provoquer chez les hommes d'affaires dont elle est le porte parole, l'étude attentive et continue de tous les éléments des problèmes financiers internationaux qui ont été passés en revue ; elle demande à ses membres aussi bien qu'aux Gouvernements de réserver le plus sérieux examen aux suggestions qu'elle se permet de présenter.

En conséquence, la Chambre invite son Conseil à désigner des Comités d'étude et à prendre toutes les mesures qui pourraient être nécessaires pour réaliser les desseins exprimés ci-dessus.

Cette conclusion ne saurait nous surprendre, si l'on observe que la résolution traduit surtout une initiative américaine

et qu'elle manifeste la volonté des hommes d'affaires des États-Unis de participer à l'étude des problèmes européens pour coopérer à leur solution. Toutefois, comme cette heure n'est point encore venue et que la grande question des réparations, comme aussi celle des dettes interalliées est, dans la phase actuelle, d'ordre essentiellement politique et du ressort exclusif des Gouvernements intéressés, la Chambre de commerce internationale s'abstient de toute intrusion dans ce domaine réservé. Ce n'est que dans le cas où l'expérience de ces hommes d'affaires des différents pays serait sollicitée qu'elle offre le concours de son organisation et qu'elle se prépare à donner cette assistance.

A cet effet, le sous-comité qui avait préparé la résolution dont nous venons de faire connaître les principaux passages et surtout la pensée inspiratrice, a été chargé de constituer le Comité permanent, qui devra poursuivre l'étude des mesures nécessaires à la restauration du commerce mondial.

LES RÉSULTATS

Le texte de cette résolution, appuyé par une motion de M. John Fahey, l'une des plus hautes personnalités du Congrès, a recueilli le vote par acclamation des délégations des dix-huit pays adhérents. Mais, si nous mettons plus spécialement en cause la délégation américaine, il ne faut pas cependant perdre de vue qu'il y a eu l'unanimité dans l'accord, ce qui donne à l'approbation de cette motion son véritable caractère international.

Sir Felix Schuster (Angleterre) en a présenté, dans la séance finale, un éloquent et instructif commentaire. Dans sa conclusion, il a déclaré qu'au cours de sa longue carrière, il avait été bien souvent pessimiste, mais qu'aujourd'hui, malgré les difficultés du moment, il se sentait renaître à la confiance.

Après les chefs des délégations italienne et belge, qui ont aussi affirmé leur foi dans la vertu de cette résolution, après la Hollande et la Suède, cette dernière représentée par son ancien ministre des Affaires étrangères, M. Marcus Wallenberg, qui apportaient également leur adhésion, le représentant français a fait connaître l'approbation de sa délégation. Il a rappelé que l'opinion avait tout d'abord prévalu qu'une pareille discussion sur des questions politiques n'était pas du ressort d'une Chambre de commerce, et qu'on ne pouvait instaurer un débat sur un

sujet tel que celui des réparations, pour lesquelles le Gouvernement français avait déjà pris ses décisions et ses responsabilités. Mais étant donné que cette question et celle des dettes interalliées dominent toutes les autres, et que, d'autre part, la résolution dans sa lettre et plus encore dans son esprit, contient l'affirmation des droits légitimes de la France dans toute œuvre de relèvement, la délégation française a déclaré se rallier à cette manifestation d'entente internationale.

Ce vote unanime est-il un résultat suffisant pour justifier les travaux du Congrès? Nous le croyons fermement. Sa résolution proclame les vrais principes sur lesquels doit reposer le rétablissement de l'ordre économique : réparation par l'Allemagne en faisant état de toutes ses ressources tant intérieures qu'extérieures, nécessité des mesures pour rendre certain le règlement final, assurance contre toutes les violations de frontière et garantie de la paix, ajustement équitable des dettes interalliées contractées pour une cause commune en tenant compte des sacrifices de vies et de biens, interdépendance de tous les pays au point de vue commercial et nécessité de la reprise des crédits internationaux, opposition à toute inflation comme aussi à toute stabilisation artificielle des changes.

Nous savons déjà qu'en Allemagne la portée de pareilles déclarations a été immédiatement comprise et l'on a pu constater, à l'issue du Congrès, la présence en Italie de M. Stinnes, coïncidence vivement commentée. Mais ce que nous devons surtout retenir, du point de vue pratique, c'est l'influence que peut exercer cette résolution aux États-Unis, où elle sera transportée sur tous les points du territoire, par de multiples organisations : Chambres de commerce, associations de banquiers, groupements d'industriels, de commerçants et surtout de fermiers, formant la grande masse, dont l'action politique est prépondérante.

En un moment où l'opinion américaine semble évoluer dans le sens d'un rapprochement d'intérêts, nous ne pouvions trouver un meilleur auxiliaire que la Chambre de commerce internationale pour propager efficacement ce mouvement, en vue de rétablir, avec les États-Unis, une collaboration qui permettra de résoudre plus rapidement les grands problèmes de restauration.

MAURICE LEWANDOWSKI.

A L'EXPOSITION DU LIVRE

Ce fut une exposition charmante : je l'écris avec le regret qu'elle ait été si brève. Rarement le musée des Arts décoratifs nous en offrit une plus aimable. Je n'ai pas vu la Foire du Livre, qui se tint à Florence, l'été dernier, avec toutes les richesses des bibliothèques italiennes et le trésor des églises : je ne crois pas qu'elle pût valoir beaucoup mieux que celle-ci. Le succès a été très vif. La foule se pressait aux vitrines. Le hall baigné de clarté blonde par ses voûtes ajourées ressemblait à un grand parterre, à un champ printanier qui luttait de grâce et d'éclat avec les plates-bandes du Carrousel, où un pays ami, qui a le secret des belles fleurs, avait semé à profusion ses tulipes de jade et d'onyx et les plus chimériques de ses jacinthes jaspées. Le cadre était digne de l'objet. On s'étonnait un peu que des livres excitassent dans le public tant d'intérêt et tant d'amour. On ne se fût pas attendu à un succès si populaire. Il y avait là, ce semble, quelque chose de nouveau : comme si, dans les temps inquiets que nous traversons, on était saisi de respect pour ce que représente cet extrait ou cet abrégé de culture, ce véhicule surprenant d'émotions et d'idées, cette merveille, ce chef-d'œuvre de l'artifice humain, que l'on appelle un Livre.

C'est à l'occasion du Congrès des bibliophiles qu'est née la pensée de cette exposition. L'érudit qui connaît le mieux l'histoire des livres, M. Amédée Boinet, disciple du savant M. Henry Omont, avait pris soin de rassembler les éléments de cette histoire. Les trois bibliothèques de Paris, la Mazarine, l'Arsenal et Sainte-Geneviève, avaient reçu d'un ministre éclairé la permission exceptionnelle de se dessaisir pour quelques jours de leurs plus fameux trésors, auxquels étaient venus se joindre les pièces inestimables que conservent plusieurs biblio-

thèques de province, héritières des grandes abbayes, des paroisses et des cathédrales. Huit siècles de manuscrits étincelaient dans les vitrines. Venaient ensuite les livres à figures, les incunables les plus rares, les impressions les plus précieuses des presses de province, livres d'Heures de Simon Vostre, de Pigouchet et de Vérard, livres vénérables à l'égal des plus vénérables manuscrits, livres solennels, livres insignes, livres mémorables, que les initiés désignent par leurs dates, comme la *Danse macabre* de 1485, dont il n'existe qu'un exemplaire, honneur de la bibliothèque de Grenoble. Et, autour de ce Moyen âge reposant dans sa nef paisible, la cathédrale d'Angers déployait les panneaux inouïs de sa grande tenture de l'*Apocalypse*, l'aînée et la plus émouvante, ainsi que la plus vaste de toutes les tapisseries connues, le chef-d'œuvre de l'art d'Arachné. Les salles voisines offraient un choix d'éditions illustrées des trois siècles suivants, jusqu'aux merveilles inégalées de l'art de l'imprimeur, les grands livres français du XVIIIe siècle, en exemplaires de choix, sortis des cabinets les plus difficiles et les plus recherchés. Enfin, les reliures les plus nobles et les plus historiques, blasonnées d'armoiries, couvertes d'emblèmes et de devises, présentaient comme dans un riche écrin les joyaux de l'art exquis des Clovis Eve, des Le Gascon, des Du Seuil et des Padeloup, en même temps qu'elles offraient, de Grolier à Montaigne et de La Vallière à Paulmy, la société idéale de l'élite des amis des livres.

De tous les ouvrages de l'industrie humaine, il n'y en a peut-être aucun qui soit, autant que le livre, chargé d'humanité. Aucun ne représente plus d'histoire. Aucun ne raconte mieux le passé. Par son texte, il conserve la parole et la pensée des hommes d'autrefois; le caractère et la typographie en gardent quelque chose qui ressemble à l'accent, tandis que la décoration rend sensibles les nuances intimes de l'imagination, de la mode et du goût. Le livre touche ainsi à tous les aspects de la vie : il exprime l'état des idées, des arts, de la société. Si nous avons appris à évoquer le passé par ses monuments les plus humbles, à faire parler les monnaies, les médailles, les sceaux, à interroger les étoffes, les bijoux, les armes, que ne nous dira pas le livre, qui tient de la pensée, du bibelot, du meuble et de l'objet d'art, et qui, comme l'homme lui-

même, composé de corps et d'esprit, s'habille comme lui d'un vêtement et d'une parure? Je ne sais s'il existe, dans l'ordre des produits humains, de machine plus complexe, et par là une image de l'homme plus semblable à son Créateur. Depuis le jour où l'homme inventa l'écriture et trouva le moyen de fixer ses idées par des signes, il n'a cessé d'orner de tout son pouvoir l'objet magique auquel il avait confié ses pensées, les premiers livres écrits sur des rochers, s'animerent d'hiéroglyphes, de bas-reliefs et de couleurs Dans quelle mesure, à l'origine, l'art d'écrire ne se confond-il pas avec l'art du dessin, et le livre n'est-il pas le fils de la peinture? *Ut pictura poesis.* Aussitôt que le livre devint un objet indépendant, rien ne fut negligé pour en faire un objet de prix Le génie prodigua ses ressources pour l'embellir Et il est arrivé souvent que ces monuments fragiles, préservés par leur délicatesse même, ont survécu aux plus robustes et aux plus gigantesques, aux cités, aux palais, aux temples, et qu'il ne nous reste plus rien pour nous figurer toute une civilisation disparue, que le témoignage d'un manuscrit.

On ne s'occupe ici que du livre français, puisque tous les ouvrages présents ont été copiés, enluminés, exécutés en France Mais comment s'empêcher de regarder plus loin, et de voir ce que ces livres nous conservent d'un passé plus reculé? A quelle époque ce qu'on appelle un livre, c'est-à-dire une collection de cahiers cousus ensemble, s'est-il substitué au volume, c'est-à-dire à un texte écrit sur des feuilles uniques, enroulés autour d'un bâton? Il est probable que ces deux formes, distinguées par deux mots que nous employons l'un pour l'autre, se sont fait une longue concurrence. Le rouleau est peut-être la forme primitive. L'Orient en conserve l'usage. Avec quelle finesse un Émile Mâle s'empare d'un tel détail, s'il voit dans quelque miniature l'Aigle symbolique porter dans ses serres un rouleau, ou l'Ange de Patmos donner en pâture à l'Apôtre un livre ayant la forme d'un volume! C'en est assez pour lui permettre de reconnaître à cette scène une origine syriaque. Or, ces volumes à forme de rouleaux, dans l'acception ancienne du mot, n'avaient pas disparu complètement au Moyen âge; on s'en servait dans certains cas et pour certains usages, en particulier pour l'enseignement. Un exemplaire magnifique a été prêté à l'exposition par le célèbre collectionneur d'Amiens, M. Masson. Il y a plus:

cette forme n'est pas encore tombée en désuétude. Les tableaux illustrés qu'on suspend aux murs dans les écoles primaires, pour enseigner à nos enfants la suite des rois de France, les éléments de l'anatomie ou le système métrique, sont une dernière survivance de l'antique *volumen*.

Nos livres eux-mêmes tiennent plus qu'il ne semble de leur ancêtre le manuscrit. L'imprimerie, en les multipliant, n'a point changé leur forme. La feuille de papier conserve les dimensions que la nature a données au vélin. Les cahiers que l'on obtenait en pliant le parchemin, déterminent encore le format, le nombre de pages de l'in-quarto, de l'in-octavo, et des petits formats modernes, l'in-douze et l'in-trente-deux. On crée toujours moins qu'on ne croit. Nos chemins de fer eux-mêmes, nos rapides et commodes wagons, ne sont-ils pas assujettis à la mesure de l'essieu et à l'écartement des roues des vieux chars attelés de bœufs? Toujours, dans un ouvrage humain, subsiste la trace de l'être naturel qu'il imite ou dont il est extrait; cette origine lui donne ses limites et la vie. Comme le royaume de Didon, l'immense empire du livre se souvient d'être taillé dans la peau d'un animal.

Comme toujours aussi, les plus émouvants de ces livres et probablement les plus beaux, se trouvent être les plus anciens. En art, il n'y a pas de progrès : on observe des changements, des variations du goût, mais il s'en faut que ce soient toujours des perfectionnements. Rien n'égale la majesté de ces grands livres sacerdotaux des hautes époques de notre histoire, de ces évangéliaires, de ces psautiers, de ces sacramentaires qui seront, pour plus d'un visiteur, le souvenir durable de cette exposition. Chose curieuse! Presque tous proviennent de ces abbayes du Nord, Saint-Vaast, Saint-Bertin, Corbie, Saint-Amand, Saint-Riquier, qui furent les écoles de la vie monastique et les conservatoires de la civilisation. A considérer ces pages pompeuses, ces encadrements d'or, ces feuillets teints d'une pourpre qui a pris en vieillissant les tons de l'aubergine, à tourner ces pages carrées, qu'on prendrait pour les tables d'un livre de bronze et de porphyre, on en vient à douter de la barbarie de ces époques. On comprend l'étendue de la Renaissance carolingienne. Jamais on ne sut donner à une page écrite un caractère plus grandiose et plus monumental : quelle importance prennent sous le pinceau de l'artiste ces textes de la Bible, qui semblaient la voix

même de Dieu! Des initiales sublimes, dorées comme de l'orfèvrerie et ciselées comme des bijoux, remplissent toute la page: les lettres des mots s'y agrègent comme des signes décoratifs, formant des arabesques imprévues et capricieuses, traitées presque comme une suite de notes, ou plutôt comme les *neumes* d'une musique d'Église; un enthousiasme sacré traverse les saintes paroles et les anime aux regards d'un lyrisme pareil à la déclamation et aux vocalises inspirées d'un *Alleluia* grégorien.

On est d'ailleurs surpris de voir combien ces anciens manuscrits demeurent pénétrés de la beauté antique. Loin de moi de diminuer le rôle de la Renaissance! Mais, à regarder les faits, on jugera peut-être que l'histoire l'a exagéré. Le Moyen âge n'a jamais cessé de révérer l'antiquité : Dante choisit pour guide le poète de Mantoue. Le prodigieux *Incipit* du moine Sawalo, avec sa majuscule semblable à une colonne décorée de pampres et de rinceaux, a la magnificence d'une mosaïque de Ravenne. Un splendide exemplaire des *Phénomènes* d'Aratus, exécuté au XIIe siècle dans l'atelier de Saint-Bertin, est le *fac-similé* manifeste d'un modèle de l'antiquité : vous diriez des copies de Pompéi. Mais l'exemple le plus singulier de cette survivance est une page d'un manuscrit de Notre-Dame de Reims.

Qu'on se figure deux cercles concentriques, et un carré inscrit dans le plus grand de ces cercles; dans ce cadre se dessine la figure d'un homme nu, dont les mains et les pieds, écartés en forme d'X, touchent les quatre angles du carré. A chaque angle, les quatre vents, l'Auster, l'Aquilon, Borée et le Zéphir. Dans l'intervalle des deux cercles, les médaillons des Muses. Enfin, à l'intérieur du petit cercle, et par conséquent sous les bras et entre les jambes de la grande figure, trouvent place les trois grands poètes, Amphion, Pythagore et Orphée. Ce que signifie cet hiéroglyphe, je ne me charge pas de l'expliquer : à première vue, on le prendrait pour la géniale fantaisie de quelque aîné inconnu de Léonard de Vinci. Or, ce dessin est de la plus belle époque du XIIIe siècle : il en a l'élégance classique, les vertus d'élan, de construction et de rythme, la maîtrise, la grandeur suprêmes. L'Orphée accoudé sur sa lyre, aux pieds du divin Apollon, est beau comme la figure de l'Ariane du Vatican. On trouverait moins étonnante l'œuvre de Nicolas de Pise, si l'on connaissait mieux toutes les œuvres françaises qui ont précédé la sienne.

On n'attend pas que je fasse ici en quelques lignes l'histoire des manuscrits, suivie de celle des livres à figures. Ce serait retracer l'histoire même de l'art. Je laisse donc de côté les questions qui ont été très bien éclaircies dans les ouvrages spéciaux de M. le comte Durrieu et de M. Henri Martin, le savant successeur de Nodier à l'Arsenal, sur la miniature au XIIIe et au XVe siècle, c'est-à-dire sur l'école proprement parisienne, qui remplace les vieilles écoles monastiques, et que remplacera à son tour, sous le règne de Charles VI, l'école franco-flamande des Beauneveu et des Limbourg. Ce qui forme l'intérêt capital de cette étude, plus encore que la beauté des ouvrages qu'on y rencontre, c'est qu'on y trouve à peu près tout ce que nous connaissons de l'histoire de la peinture. On sait combien sont rares en France les peintures murales que nous a laissées le Moyen âge. Les textes nous apprennent pourtant que, même aux époques les plus barbares, les monuments n'ont jamais cessé d'être décorés. Les églises, les palais ruisselaient de peintures. Ce qu'étaient ces peintures, nous serions tout à fait incapables d'en juger, si les manuscrits contemporains ne nous en avaient conservé une image. On verra que les maîtres qui peignirent, au IXe siècle, l'*Évangéliaire* de Charlemagne, ou le miraculeux *Psautier* de sainte Aure, seconde patronne de Paris, que l'on portait en procession chaque année par les rues, comme une relique de la sainte, étaient familiers avec les grandes méthodes décoratives.

Plus tard, le peintre qui décora le merveilleux livre de la comtesse de Guines, avec sa figure de la dame agenouillée devant une Vierge qui lui donne la main à baiser, ou celui qui peignit l'étonnant petit martyrologe qui appartint au grand Carnot, et qui est encore aujourd'hui chez M. François Carnot, sont assurément des artistes qui méritèrent d'être connus comme un Giotto ou des Simone Martini. Tout montre qu'ils avaient la pratique des grandes choses. On n'a aucun effort à faire pour se figurer ces miniatures portées aux dimensions de la fresque ou du vitrail : la dessin, l'élégance du trait, la silhouette qui se détache doucement sur son champ d'or ou d'azur, ou sur fond quadrillé ou rubané de ramages, tout cela se retrouve dans la joaillerie et dans les compartiments éclatants des verrières.

On a appelé la cathédrale un « livre de pierre : » jamais on n'a dit mot plus juste. Dans ce monde de figures qui anime,

une cathédrale, depuis le statuaire des portails jusqu'aux peintures des vitraux, il n'en est presque pas une seule qui n'ait été fixée par une miniature, et dont on ne puisse retrouver l'origine dans un manuscrit. L'immense songe des cathédrales s'épanouit sur un livre : c'est un rêve pétrifié et devenu montagne. Pour avoir aperçu cela, et avoir appuyé cette vue de preuves innombrables, M. Émile Mâle a fait plus que personne pour ressusciter le Moyen âge Il a retrouvé la clef d'un langage perdu, rendu l'âme et la voix aux pierres devenues muettes.

Il faut se figurer ces imagiers du Moyen âge, non comme des artisans sans lettres, mais, au rebours, comme des artistes ayant toujours sous les yeux quelque Bible ou quelque grimoire. Un charmant manuscrit du *Bestiaire d'amour*, du poète Richard de Fournival, l'atteste par son usure, par toutes les souillures et les traces humides des mains moites et calleuses : ce livre aux peintures effacées a servi de bréviaire à des générations d'artistes, dans la *hutte* des tailleurs d'images, sur le chantier des cathédrales. C'est là qu'ils ont pris leurs idées d'histoire naturelle, leur Buffon fantaisiste et les images enfantines d'une géographie pleine d'inconnu et semblable à un conte de fées : le peuple sauvage des Amazones qui se brûlent une mamelle, et les nations du désert qui possèdent double paire d'yeux, celle des Cyclopes qui n'ont qu'un œil unique enchâssé au milieu du front, la tribu des Onagres qui arborent une tête d'âne sur des épaules humaines, la famille des Sirènes qui finissent en queue de poisson, ou le bizarre Sciapode, qui voyage sur un seul pied, si large qu'il se couche à son ombre pour dormir, comme sous un parasol. Souhaite-t-on d'autres preuves? La plus décisive est fournie par l'*Apocalypse* d'Angers, cette incomparable tenture qui devrait être célèbre en France à l'envi des cycles immortels de la fresque italienne. Léopold Delisle a montré que ces tapisseries furent exécutées en 1377 par Nicolas Bataille, d'après les cartons de Jean de Bruges, pour le duc Louis d'Anjou, qui avait emprunté à son frère Charles V, pour servir de patron, un livre de sa « librairie. »

Ce manuscrit nous est connu, ou du moins nous en connaissons plusieurs exemplaires tout semblables : l'un d'eux, qui est conservé à la bibliothèque de Cambrai, est visible à l'exposition du Pavillon de Marsan. En feuilletant les pages, on retrouve la suite entière des quatre-vingt-dix tableaux (il en reste

soixante-dix-neuf) qui composent cette œuvre surprenante. Comment s'étonner de l'accord qui règne entre ces œuvres d'apparences si diverses, et marie les miniatures des vitraux à l'immense tapisserie qui leur sert de cadre ? Toutes ces œuvres sont de même famille : un même esprit anime, comme le plus harmonieux des mondes, le Moyen âge entier, architecture, sculpture, vitraux, peintures des missels et peintures monumentales. Tout s'ordonne comme les images d'un seul livre, d'une Bible universelle, construite, sculptée, peinte, et dont on épèle le texte sur des pages de pierre, de soie, de verre ou de vélin.

Longtemps, aussi longtemps que dure l'art chrétien, le rapport fut à peu près le même entre les artistes, peintres ou sculpteurs, et les livres qu'ils illustraient. On peut dire que l'imprimerie ne fit guère, tout d'abord, que multiplier les modèles, sans rien changer aux habitudes. Jusqu'à la fin du XVIe siècle, plus tard encore dans les pays demeurés catholiques, presque toutes les œuvres célèbres de la peinture s'expliquent par quelques thèmes de livres à images familiers à tout le monde, *Légende dorée*, *Art de mourir*, le *Calendrier des bergers*, ou répandus entre toutes les mains par les figures des Livres d'Heures. Les plus fameux chefs-d'œuvre de cette orgueilleuse Renaissance, ses créations les plus hardies et les plus « démoniaques, » *Prophètes* et *Sibylles* de Michel-Ange, *Triomphes* de Titien, furieux *Martyres* de Rubens, n'ont pas d'autre origine.

La plupart des idées nouvelles qui se répandent alors sur la figure du monde, sur les costumes et les paysages d'Orient, l'exotisme d'un Carpaccio ou d'un Paul Véronèse, dérivent (quand ils ne sont pas pris tout bonnement à Venise) des gravures du voyage de Bernard de Breydenbach. Et derrière de telles gravures, il faut souvent supposer, en dernière analyse, quelque peinture d'un vieux manuscrit, adaptée et remise à la mode du jour. Telle allégorie de Bellini, au Musée des Offices, était restée mystérieuse jusqu'à ce qu'on se fût avisé que le mot de l'énigme était dans un poème souvent réimprimé à la fin du XVe siècle, et déjà popularisé par une foule de manuscrits (il y en a un très beau à l'Exposition, provenant du fonds de Sainte-Geneviève), le livre des *Trois pèlerinages* de Guillaume de Digulleville, religieux de Chaalis.

Les artistes modernes ont cru faire un grand progrès en

inventant la doctrine de l' « art pour l'art, » en proclamant leur indépendance, en renonçant à ce qu'ils appellent dédaigneusement l'anecdote et le sujet. Toute peinture qui a un titre, qui s'appuie sur un fait, dont on peut raconter la scène, toute œuvre qui offre un intérêt historique, descriptif, un contenu analysable, est condamnée de ce chef et reléguée au rang de peinture « littéraire, » c'est-à-dire inférieure et presque inavouable. L'idéal d'un tableau serait une nature-morte, qui n'intéresserait que par l'exécution et qui ferait penser à quelque poterie persane, ou, s'il était possible, ce serait un tableau plus éloigné encore de toute imitation, et ne présentant, comme un tapis, que le charme de la matière et de la pure arabesque

Qu'eussent pensé de ces idées nos maîtres du Moyen âge, qu'auraient-ils dit d'un tel mépris pour la « littérature, » eux qui n'ont guère fait qu'illustrer des sujets et peindre ou sculpter des « ystoires? » On veut que l'art soit avant tout un art décoratif . qu'avons-nous inventé qui vaille, en fait de décoration, le *Psautier* de Saint Magloire, une verrière de Chartres, l'*Apocalypse* d'Angers? On voit ce que l'art perdrait à cet étroit point de vue « artiste, » et ce qu'il lui en coute de se séparer d'un texte . on voit les conséquences de ce divorce entre l'art et le livre. Le livre y perd sa parure, et l'art même périt faute d'idées

Au contraire, aux belles époques, le peintre et le poète, l'écrivain et l'artiste ont fait ensemble bon ménage Il est tout à fait impossible de suivre le détail de cette féconde alliance; elle a duré plus de trois siècles, jusqu'à la fin du Second Empire et de l'époque romantique Pendant ce long intervalle, l'accord n'a pas cessé, non plus que les chefs-d'œuvre Comment citer ne fût-ce que les plus célèbres? Cet article ne peut finir par un dénombrement et un catalogue de titres. Et pourtant, j'en atteste l'ombre aimable de Sylvestre Bonnard, ou vous, mânes illustres de M. Jérôme Coignard, de quel frémissement, de quelle sainte ivresse ne se sent pas saisi le véritable ami des livres, au seul énoncé de ces volumes fameux, honneur de l'édition française, et qui rendent jalouse la gloire des Plantin, des Aldes et des Elzévirs, — le *Térence* de Strasbourg, le *Vitruve* ou le *Poliphile* de Jean Martin et de Jacques Kerver, les *Simulachres* d'Holbein, de l'impression de Lyon, le *Ronsard* de 1623, le *Corneille* de 1662, le *Philostrate* de Blaise de Vigenere, ou la *Chronologie collée!*

Ces beaux livres ne sont pas toujours les grands textes de la littérature : les éditions originales de nos meilleurs poètes sont ordinairement de méchants livres. Les *Provinciales* ne sont qu'une collection de pamphlets qui sentent le torchon, la fabrique clandestine. Racine ne revêt le format noble, l'in-quarto officiel, qu'à partir d'*Esther* et d'*Athalie*. Molière n'a connu que l'in-douze de trente sols crié à la porte du théâtre. Bossuet seul paraît avec la dignité de l'épiscopat et l'apparat de la Sorbonne, dans les magnifiques éditions de Mabre-Cramoisy, à l'enseigne des *Deux cigognes*.

On verrait cependant le procédé du graveur suivre pas à pas le progrès de la littérature : on verrait les « bois » sommaires des premiers livres xylographiques, le trait cerné et incisif des « figures » de Villon, de Rabelais, ce contour qui campe les bonshommes comme des rois de cartes, peu à peu s'assouplir, s'étoffer, se remplir; on verrait le taille-douce, le travail sérieux du burin s'appliquer à définir, à serrer le modelé d'un portrait à la manière de Claude Mellan ou de Gérard Édelinck, à peu près de la même façon que la diction polie et nuancée du XVIIe siècle succède à la phrase carrée et massive du XVIe. On arrive aux chefs-d'œuvre des livres à figures, à cette inégalable école des petits maîtres du XVIIIe siècle, les Gillot, les Andran, les Cochin, les Boucher, les Eisen, les Gravelot, les Moreau-le-Jeune, les Saint-Aubin, les Debucourt, avec ces éditions glorieuses dont les titres mettent en émoi toute âme de bibliophile : les *Fables* de La Motte, le *Molière* de 1737, le *Boccace* de 1757, la *La Fontaine* des Fermiers Généraux, le *Corneille* de Gravelot, les *Contes* de Marmontel et de Voltaire, les *Chansons* de La Borde, l'*Héloïse* de Moreau-le-Jeune, les *Métamorphoses* d'Ovide.

Heureux qui possède ces trésors! Heureux qui sut s'en rendre maître à l'époque, rapprochée encore, où le bon goût les méprisait, et où la bibliomanie n'était pas devenue une mode, le placement du spéculateur, l'enseigne, la marotte et la façade du nouveau riche! Jamais le goût, l'esprit, la grâce, n'ont été plus loin que dans ces petites compositions étincelantes : jamais il n'y eut art plus parisien, depuis l'époque du Moyen âge où la peinture des livres, sortant des maisons monastiques, vint se loger aux bords de la Seine, à l'ombre des Thermes de Julien, dans les échoppes de la rue de la Parcheminerie. C'est le triomphe du

pittoresque, du piquent, de la vie, ce qu'on peut rêver de plus agile et de plus coloré, par les simples moyens de la gravure en blanc et noir. Dorat ne doit la vie qu'au talent du graveur qui a décoré ses *Baisers*, et qui a mis dans ses vignettes toute la poésie qui n'est pas dans les vers. Cette école est un des sourires de la France. Et voici qu'à toutes les ressources de l'atmosphère et du dessin, elle était en mesure d'ajouter la couleur, quand survint la Révolution qui mit en fuite les Grâces et donna bientôt à toutes choses un aspect héroïque : le monumental *Racine* de Didot est bien le Racine de Talma et de Napoléon, à l'échelle de l'Arc de Triomphe. Mais cet arrêt glacial, cet effort vers le tendu et vers le théâtral, cette rigidité jacobine et administrative, ne devaient retarder qu'un instant le mouvement impétueux qui emportait le siècle vers la passion et vers la vie.

Le livre romantique allait trouver une souplesse inédite dans l'usage retrouvé du *bois*, et dans l'invention de procédés rapides, économiques, tels que la lithographie. Et une génération nouvelle d'illustrateurs, les Célestin Nanteuil, les Tony Johannot, les Raffet, les Charlet, les Daumier et les Gavarni, naissait à point nommé pour semer de vignettes les *Napoléon* de Norvins et de Laurent de l'Ardèche, Shakspeare, Cervantès, l'Arioste, Byron, Béranger, et pour peupler d'images les romans d'Eugène Sue et la *Comédie* de Balzac.

Ainsi se poursuivit le mariage séculaire du livre et de l'image, de l'art et de la poésie. Comment cette longue union en vint-elle à se rompre? Comment, après tant de beaux livres, en vit-on soudain de si laids? Comment se désagrégea l'accord qui faisait le charme des vieux livres? Comment s'explique cette décadence? On a vu que cet art du livre était venu sans interruption depuis les anciens jusqu'à nous; il s'était perpétué, très semblable à lui-même, malgré la révolution apparente introduite par l'imprimerie. Le romantisme même ne rompt nullement avec le passé: il reste parfaitement homogène avec le mouvement de la France classique. Comme disait Péguy, il est encore vieille France. Subitement, vers le milieu du second Empire, toute trace de style disparaît. Cela se produit en toute chose, dans l'art, dans le mobilier, dans le décor de la vie. Plus d'architecture, plus un livre, plus un bijou, plus un fauteuil digne de ce nom.

Les artistes tâtonnent à l'aventure. C'est la conséquence de la ruine des anciens métiers : les méthodes se perdent. On assiste à l'invasion de la production industrielle : les gros tirages, la presse, la littérature à un sou, la camelote. Mais ce qui devait achever de tuer le beau livre, c'est une invention physique. La découverte de Daguerre a porté un coup funeste à l'art de l'illustration. Elle oblige le peintre à se créer un domaine à part, en dehors de la copie et de la ressemblance. La photographie, la reproduction mécanique des choses, la vérité textuelle, le document remplacent dans le livre l'ingéniosité, le sentiment, l'interprétation, l'art, le goût. Et voici que, par un nouveau miracle de la science, la photographie se voit douée d'une vie prodigieuse et proprement diabolique, qui permet de faire concurrence à la réalité. Le torrent des images est désormais déchaîné. Il emportera la presse comme il se substitue au livre et au théâtre. La sorcellerie du cinéma et ses hallucinations ont trop de pouvoir sur les foules. Elles ne supportent plus d'autre spectacle. Elles halètent d'impatience et de curiosité, dans l'enchantement précipité du romanesque et de l'impossible.

Voilà pourquoi les livres d'autrefois dégagent tant de mélancolie. C'est un art du passé. On tente de louables efforts pour le galvaniser : mais qui nous rendra l'atmosphère nécessaire à la vie des livres? Le livre meurt avec ces choses que nous ne reverrons plus, la conversation, le charme de la société polie, le désintéressement, l'amour des bonnes lettres, l'humanisme, le goût, enfants de la culture et du loisir. Il y a encore des acheteurs, il n'y a plus de public. On se rappelle chez Hugo la prophétie de Claude Frollo, présageant l'avenir du livre et le crépuscule de la cathédrale. Cette prophétie a fait son temps. A son tour, le règne du livre est proche de sa fin : le livre est dévoré par l'image, par la réalité sauvage, débordante et désordonnée. A nous, hélas! de le redire tristement : « Ceci tuera cela. »

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

UN LETTRÉ : M. ÉMILE HENRIOT (1)

Nous avons beaucoup de littérateurs, ou qui prennent ce nom, mais nous n'avons pas beaucoup de lettrés. Un grand nombre de jeunes gens, et des barbons, écrivent et ne se méfient pas de savoir ce qu'on écrivait avant eux. Ils craindraient d'y perdre une originalité qui est ce qu'ils recherchent d'abord, et ils ont tort : une véritable originalité est involontaire. En tout cas, ce n'est pas l'ignorance qui la procure. Il y a quelque chose de dégoûtant, si je ne me trompe, à ce dédain que trouve la littérature auprès de gens qui, d'ailleurs, se réclament d'elle.

Poète et romancier, critique aussi, M. Émile Henriot, lui, est un lettré. Je n'ai pas de compliment meilleur à lui faire. Sous le simple titre de *Courrier littéraire*, où il annonce en outre les nouvelles de notre République, M. Émile Henriot publie dans *le Temps*, et vient de réunir en un premier tome, de petites études très agréables, relatives à « nos bons amis du temps passé, » comme Montaigne appelait Latins et Grecs, et comme il nous faut appeler nos grands écrivains des précédents siècles, sans qui nous ne serions pas seulement orphelins, mais nous ne serions pas du tout.

Son volume prélude par un « éloge de l'érudition, » qui me paraît brave et opportun. L'on méprise, en effet, l'érudition, de nos jours, et, pour la mépriser plus tranquillement, l'on utilise un prétexte commode : c'est qu'au surplus l'érudition serait allemande

(1) *Aventures de Sylvain Dulour contées par lui-même* (Émile-Paul). — Du même auteur, chez le même éditeur, *Le Diable à l'hôtel ou les plaisirs imaginaires, Les temps innocents*; chez Albin Michel, *Valentin*; chez Hachette, *Carnet d'un dragon*; au Mercure de France, *La Flamme et les Cendres*, à la Renaissance du livre, *Courrier littéraire*, etc.

Quelle sottise! L'érudition n'est pas allemande, mais française. Les Allemands l'ont apprise chez nous : ils l'ont, à leur manière, annexée ; ils l'avaient chapardée. Ensuite, des Français, bien étourdis et d'autres qui mériteraient plusieurs reproches, feignirent de se mettre à l'école des Allemands, négligeant les maîtres qu'ils auraient eus chez nous : vilaine histoire. Et maintenant, l'on se repose à la fainéantise d'éconduire l'érudition comme une espèce de manie boche.

Il y a, je l'avoue, une érudition toute pleine de niaiserie : lesdits Allemands, qui ont eu des élèves en tous pays, même chez nous, ne sont pas les seuls qui l'aient pratiquée. Mais il y a une érudition belle et charmante qu'on ne répudie pas sans montrer un esprit affreux. La philologie pareillement, subit de fâcheuses tribulations. Qu'est-ce que la philologie? L'amour des mots et de la pensée dont ils sont chargés. Il ne me semble pas qu'un littérateur ait le droit, s'il en a le goût, de mépriser la philologie.

M. Émile Henriot nous vante les vieux livres... Joubert écrivait à Fontanes, qui était un léger garçon : « Lisez les livres des vieillards... » C'est à cause de l'expérience que donne la vie à la longue ; et les livres des vieillards contiennent leur sagesse acquise. Les vieux livres composent un résumé de toute la rêverie humaine, tout l'essai de la vie que l'on a tentée de maintes manières ; ils nous peuvent épargner la déception qui serait la suite d'une imprudence ou d'une erreur : ils ne nous défendent pas non plus de la recommencer, mais alors pour notre plaisir bien entendu. M. Émile Henriot s'attend qu'on lui objecte : « Il vaut mieux vivre que de lire ; les livres ne nous enseignent qu'une leçon dépouillée et morte, une vérité livresque. » Voici comme il répond : « Cela est vrai seulement pour les personnes qui ne savent pas très bien lire. » Il a raison. Et, j'ajouterai, qu'est-ce que cette opposition de la lecture et de la vie? N'avez-vous pas le temps de vivre et cependant de lire? Gardez surtout le temps de lire : le temps de vivre, on l'a toujours, et fût-il bref, dans notre condition mortelle. M. Émile Henriot se souvient d'avoir vu, à Rome, parmi les ruines du forum et du Palatin, de jolies fleurs : « Eh! quoi, la vie peut donc fleurir encore parmi ces débris, sur ce sol de musée? Il a suffi de l'imagination exquise d'un poète, qui a eu l'idée de planter ces jeunes rameaux et n'a pas un instant désespéré de la nature maternelle. Il en va tout de même pour les plus vieux livres ; ils ne sont jamais si desséchés que la vie n'en jaillisse encore à toutes les pages, quand on sait bien les éclairer. » Bien éclairer les vieux livres, c'est

le soin des critiques, érudits et philologues, il les faut savants, il les faudrait sensibles.

Que l'on découvre le nom d'une Françoise Babou de la Bourdeisière que chante Ronsard et la dissimule sous le nom d'Astrée; que l'on discute le point de savoir si le combat du *Cid*, au quatrième acte, fut inspiré à Corneille par la bataille de Corbie; que l'on reprenne la querelle interminable touchant l'auteur du *Discours sur les passions de l'amour*; que l'on démente l'authenticité des *Mémoires* de Richelieu, etc., etc. : voilà les nouvelles que M. Émile Henriot juge tout à fait dignes d'une attention vigilante. Un jour, il trace du poète Santeul un gracieux portrait. On ne fit plus Santeul qui fut, au XVII[e] siècle, poète latin : quelle imprudence! et qui fut aussi un drôle de bonhomme. Il avait une ferme « aux environs de Nesles, petit village des confins de l'Ile-de-France, non loin des bords du Sausseron, bien connu des pêcheurs de truites. » Or, il se fit bâtir une tour carrée, que l'on voit encore, et qui a trois étages; il habitait l'étage d'en haut le plus volontiers, pour y être sublime. Santeul a composé des hymnes, où Bossuet trouvait trop de Dianes et d'Hébés. A l'église, quand on chantait ses hymnes, il sentait pour marquer la mesure. Aux carrefours, il enseignait en petit peuple son latin. Il aimait beaucoup les serins : le plus joli de sa volière s'étant posé sur sa tête, pendant qu'il composait l'épitaphe de Luth, chanta jusqu'à ce qu'il eût fini et puis mourut. Santeul, en son temps, fut un fol; et peut-être ce temps n'était-il pas du tout « perruque? » M. Émile Henriot se le demande ou, plutôt, vous engage à vous dire que non. Les anecdotes qu'il raconte, les personnages qu'il dessine, ses remarques de toute sorte sont destinées à vous proposer une idée plus fine, exacte et vivante de cette grande époque.

Car il est fort important d'avoir une idée juste, ou aussi juste que possible, du XVII[e] siècle. Selon cette idée, plus ou moins nette, nous entendons d'une ou d'autres manières la littérature. Faute de cette idée, nous risquons de n'y rien entendre. Ou bien nous risquons d'inventer la littérature française, comme de découvrir l'Amérique; et c'est une aventure dérisoire.

Pédantisme! s'écrient nos hardis improvisateurs. Laissons-les. M. Émile Henriot ne confond pas le pédantisme et le joli savoir. Il ne se moque pas des érudits et il apprécie leurs recherches. Il consulte avec plaisir le catalogue dressé par Claudin, il y a quarante ans, de la bibliothèque Rochebilière. Il est content d'apprendre que nos Clas-

siques n'abandonnaient pas leur ouvrage une fois imprimé, mais, par le moyen de « cartons, » le modifiaient pendant la vente. Des neuf éditions de La Bruyère publiées entre 1688 et 1699, Rochebilière avait réuni vingt-cinq exemplaires différents. Si vous dites que cela vous est bien égal, vous n'aurez pas l'assentiment de M. Émile Henriot, ni le mien. M. Émile Henriot célèbre la mémoire d'un excellent érudit, Tamisey de Larroque. Celui-ci s'agenouillait devant une première édition de Ronsard; il en baisait le vélin blanc. Il appelait un paradis le séjour des bibliothèques. Il a publié les lettres de Balzac, de Chapelain, de l'étonnant Peiresc. Comme Sylvestre Bonnard, il aimait les chats. Il était gourmand. Il avait un rêve, de refaire la *Bibliothèque de la France* du Père Lelong; mais cela demandait quatorze volumes in quarto : les libraires n'en voulaient pas. Il le déplorait, disant : « C'était trop beau, trop ambitieux, trop icarien ! » Il travaillait depuis un demi-siècle; un incendie lui dévora ses livres, ses documents, ses notes. Il en fut extrêmement malheureux, pendant trois ans. Et il mourut, presque aveugle, doux et patient. Tout cela, et une quantité de belles histoires concernant l'amusement de l'étude et les vertus qui en dérivent, serait à raconter sans hâte dans un livre qu'on intitulerait, je suppose : La consolation philologique.

Du reste, M. Émile Henriot, qui « ne se pique de rien, » n'est pas lui-même un érudit; mais il se plaît à l'érudition. Il a cité, il a donc lu les mémoires ou anecdotes de Philibert de La Mare, un curieux Bourguignon du grand siècle, mémoires qui ne sont pas imprimés et dont il y a seulement des copies, soit à la Bibliothèque nationale ou à celle de l'Arsenal. Il est allé voir, aux Manuscrits de la rue Richelieu, les autographes d'André Chénier. Il accorde quelques lignes à un archiviste de Langres, M. Pierre Gautier, mort au champ d'honneur la dernière année de la guerre : et M. Pierre Gautier avait en dépôt dans sa maison des Archives de la Haute-Marne, deux grandes malles toutes pleines de manuscrits de Diderot, à peine un peu moisis précédemment; il les classait, et il y trouvait de l'inédit et qu'il allait publier. Mort déplorable !

En récompense de tant de soins qu'il prodigua à la chère littérature, M. Émile Henriot a obtenu le goût le plus fin, l'art de parler des livres, des écrivains et des poètes en connaisseur. Par exemple, il vient de citer quelques poèmes de P.-J. Toulet, et il écrit : « Ce que nous aimons, dans de pareils vers, c'est d'abord l'extrême sûreté de main avec laquelle ils sont conduits, et cet art si précis et si net qui tient de celui des graveurs sur médailles; mais aussi, dans un si

petit cadre, un tel accent, soit tendre, soit amer, ou d'un mépris total, ou d'une moquerie si douloureuse : tant de sensibilité unie à tant de perfection... A lire les écrits de Toulet, pour peu qu'on prenne intérêt au jeu du style, mené par un grammairien de premier ordre, on goûte d'abord un plaisir charmant, tout intellectuel, celui que procurent toujours la vue d'une belle réussite et l'exercice adroit de la science. Puis l'on s'aperçoit que, sous ce jeu brillant, comme un poison sous des fleurs, se cachent la plus noire connaissance de la vie, un monde jusqu'alors insoupçonné de chagrin, de déception, de tristesse, et la plus sévère amertume... » Voilà de parfaite critique, sensible et intelligente, digne de qui n'est pas « un ignorant dont les Muses ont ri, » comme disait Jean Moréas.

M. Émile Henriot donna premièrement des poèmes, de savantes « églogues imitées de Virgile » et un recueil, *La Flamme et les cendres*. Il y a, dans ces poèmes, de la jeunesse, de la vivacité, un tour élégant. L'on y sent l'influence d'autres poètes et, notamment, de Marceline, de Sainte-Beuve et de maîtres plus récents. L'on y aimera beaucoup *Les saisons de Nesles*, suite de poèmes familiers, qui sont de la gaîté à une tristesse heureuse, pour ainsi dire. Comme Santeul autrefois, notre poète a vécu dans cette petite ville, où il retourne volontiers en quête de souvenirs et de jeunes espérances, où dès l'arrivée il reconnaît l'odeur ancienne du chèvrefeuille.

Je vous écris de la campagne. Le printemps
Frais éclos met dans l'air ses rythmes éclatants,
Et proclame sans fin la jeunesse légère
Du monde. L'air est plein de l'odeur de la terre,
Les pommiers sont en fleurs.
Il y a des iris au bord de la terrasse
Et, la nuit, on entend, qui transperce l'espace
Comme un couteau divin, le chant du rossignol.
L'azur plein de rayons, de parfums et de vols,
Sourit et transparaît sous les jeunes ramées.
Il ne me manque ici que vous, ma bien-aimée...
Pour la village, il est rustique et sans apprêt.
L'église est du douzième siècle. Tout auprès,
Le presbytère, avec de charmantes fenêtres
A croisillons de bois, quelques maisons champêtres,
Des chaumes. La mairie est neuve et sans beauté.
Mais, sur la place, les tilleuls sont bien taillés..
Ma bien aimée, il faut que vous veniez à Nesles,

Si vous les respirez, mes fleurs seront plus belles ;
Tout vous ressemble ici et vous seule y manquez.
Ne tardez plus longtemps. Je vous attends. Venez.

C'est bien joli, par le choix des mots simples et la grâce de l'exactitude, par le sentiment si naturel et cependant malin, par une habileté qui feint d'être comme ingénue. Pour compenser l'inconvénient de la marne, les tilleuls suffisent. . Et l'on se souvient d'une allée de tilleuls qu'il y a dans la *Princesse de Clèves* et que vantait Stendhal. La « divine » *Princesse de Clèves*, disait Stendhal. L'auteur des *Saisons de Nesles* approuve Jean Moréas, lequel louait Mme de La Fayette pour le tour varié de ses phrases et la convenance du style et de la pensée. Cette convenance, M. Émile Henriot la recherche et la trouve. Je lui ferai pourtant un reproche, qui est de prendre des libertés avec l'ancien usage du vers français.

Les symbolistes ont inventé le vers libre; et c'est un vers, ou c'est une forme de langage, intermédiaire entre le vers et la prose, une espèce de prose rythmée, que je ne vois aucune raison de réprouver. M. Émile Henriot ne se sert pas du vers libre, dans ses poèmes que j'ai lus. Dans sa prose, quelquefois : « MM. de Bouglainval et Courtacou étaient devenus grands amis. Silvie avait réussi ce prodige, de les rendre bientôt inséparables. Mon calcul avait été bon, — mais il l'eût été moins sans elle, — qui sut bien entrer dans mes vues. — Le hasard même s'en méla... » Ce sont, en prose, de petits vers sans rime et qui ont le rythme de l'octosyllabe; Joubert se plut quelque temps à écrire ainsi. Quant à ses poèmes, M. Émile Henriot les compose en vers réguliers, mais fautifs : j'appelle fautes les libertés qu'il prend avec le vers régulier, du moment qu'il observe à la rigueur les règles principales et constitutives de ce vers.

Fautes, et traits de nonchalance, que je signale. Ce bon écrivain, ce lettré, cet ami de l'érudition et, pour tout dire, ce philologue n'évite pas tous les péchés de nonchalance, où il y a de la gentillesse, je le veux bien, mais périlleuse. Il arrive alors que sa phrase, ordinairement nette, s'embrouille. Il écrira, par exemple : « Il y a de la frivolité, aux regards des personnes sérieuses dont le sérieux consiste à ne jamais ouvrir nos livres, à s'attarder sur la physionomie d'un mot, à lui demander son histoire, à en considérer l'usure, etc. » L'on ne sait pas, on ne sait pas vite, où cessent les infinitifs de retomber sur *consiste*. La même nonchalance est cause qu'un poème de M. Émile Henriot porte, en latin, ce titre, *semper eadem* : « pour la même, toujours »; et n'est-ce pas un barbarisme? La même noncha-

lance fait que l'auteur du *Courrier littéraire* attribue à Joubert le privilège de révéler à Pauline de Beaumont certains poèmes d'André Chenier, tandis que ce fut tout le contraire.

Voilà bien des chicanes! Pourtant la même nonchalance, et un peu trop visible, à mon gré, se retrouve dans la composition de romans tels que *Le diable à l'hôtel ou les plaisirs imaginaires* et les plus récentes *Aventures de Sylvain Dutour contées par lui-même.*

On résumerait ainsi le premier de ces romans : l'auteur voyage et s'arrête à Aix-en-Provence ; il rencontre, à l'hôtel du Consul Sextius, miss Dóris Dorotheia Curtiss, commence de l'aimer, se croit aimé d'elle, apprend qu'elle est fiancée ; alors, il s'en va, un peu triste. Quarante cinq chapitres! Au neuvième chapitre, l'auteur s'excuse auprès de son lecteur : « Que de digressions! Que d'incidentes! Tout ceci est fort mal composé. Cela m'apprendra à traiter d'un sujet qui m'amuse. C'est mon seul plaisir que je suis... Où en étais-je ?... » Nonchalance? Oui. En outre, l'on a reconnu un procédé que l'auteur de ce *Diable à l'hôtel* emprunte à l'auteur du *Voyage sentimental* et de *Tristram Shandy.*

On résumerait ainsi les *Aventures de Sylvain Dutour* : cet enfant trouvé, qui a une jolie voix, est pris chez elle par la maréchale de Lambesc; il se conduit comme un polisson, perd sa jolie voix, est chassé de l'hôtel Lambesc, devient comédien de la foire, etc., etc. Et, page 253 et dernière, l'auteur : « Ici s'arrête le manuscrit de Sylvain Dutour. On ne sait pas ce qu'il est devenu, et s'il a laissé un plus long récit de ses aventures. Il nous a semblé suffisant d'imprimer ce peu qu'on en a retrouvé. L'intérêt qu'on y pourra prendre nous fera connaître s'il y a lieu de chercher à en recouvrer la suite. C'est ce que nous dira le lecteur. » Les aventures de Sylvain Dutour n'étaient pas finies : l'auteur feint d'en avoir assez, bien avant le lecteur, et, au surplus, si cette histoire vous amuse...

Voilà comme on résumerait promptement ces deux romans : on aurait tort de les résumer; ils sont très agréables, de la première page à la dernière. Cependant, la nonchalance et la désinvolture se voient.

M. Émile Henriot venait d'écrire *Valentin*, qui est un roman d'analyse; et je crois qu'il avait un peu peiné sur la composition d'un tel roman, où il faut que l'on suive le plan que l'on s'est fixé. Valentin Desombres a un ami, un ami parfait qu'il aime et qu'il admire, Jérôme des Groues. Ce Jérôme a une maîtresse, Julie, taciturne, belle et bien séduisante. Valentin, libre de son cœur, aimera une femme à son gré : une seule femme lui est défendue, pour ainsi

parler, Julie, et il aime Julie. Pareillement, Julie aime Valentin. Et tous les deux ont la confiance de Jérôme. Ils trompent Jérôme. Ils en ont beaucoup de chagrin, parce que Valentin ne cesse pas d'avoir pour Jérôme une vive amitié, Julie pour le même Jérôme un véritable amour. Le coupable amour de Julie et de Valentin tourne à leur châtiment. Julie meurt; et Valentin, s'il ne meurt pas, souffre mal de mort. Jérôme se tue. Cela, c'est un roman, où l'on s'aperçoit que M. Émile Henriot, très fin moraliste, a lu, compris et goûté l'*Adolphe* de Benjamin Constant. D'ailleurs, il ne l'imite pas du tout; et je ne cite Constant que pour indiquer le genre auquel appartient *Valentin*, qui est un assez beau livre et, comme tout ce qu'a signé M. Émile Henriot, très intelligent. Émouvant même? Un peu. Mais je crois que, cet effort une fois accompli, l'effort d'écrire tout un roman (comme on dit à présent) psychologique, M. Émile Henriot s'est demandé : somme toute, à quoi bon? Sa nonchalance avait pâti

Et soudain voici la préface du *Diable à l'hôtel* : « Je n'écris que pour mon amusement et un petit nombre d'esprits peu pressés qui aiment à entendre parler de beaux paysages et de beaux choix. Je m'en vais en voyage, sans savoir où encore. Tenez pour certain que ce sera toujours ailleurs et dans d'autres temps. Qui veut me suivre? Qui veut venir écouter en ma compagnie ce que racontent les vieux portraits et les statues dans les musées, l'eau des fontaines sur les places, les pierres usées d'une antique ville et les confidences du vent dans les arbres?... » Il est parti pour Aix-en-Provence; et la vieille ville l'a enchanté. Il ne la décrit pas : il dit comme il l'aime. Et comment l'aime-t-il? De toutes les façons, telle qu'on l'aperçoit d'abord, telle qu'on la devine et telle qu'en y demeurant l'on vérifie qu'elle est encore charmante. Il aime son antiquité; il aime aussi sa nouveauté

Il aime ses monuments qui ont grand air, ses habitants qui ont de la bonhomie. Et il aime qu'elle sache si parfaitement réunir plusieurs époques différentes, qu'elle soit si bien de la durée, de la continuité vivante, les nouveaux jours qui viennent de loin... « J'avais atteint le cours Mirabeau, célèbre pour sa forte ordonnance, ses fontaines d'eau chaude, ses quatre rangées de platanes et ses hôtels. Là, devant ces nobles façades, dont la pierre a une couleur si vibrante qu'elle est un régal pour les yeux, j'admirais en pensée le vaste esprit qu'avaient nos pères, les contemporains du Grand roi : ils concevaient la grandeur... » Notion perdue : nous confondons la grandeur et l'enflure. A les regarder, ces belles demeures, avec leurs mascarons, leurs cariatides et leurs guirlandes, leurs frontons, leurs portes sculptées, leur

ample et riche ornement, évoquent un magnifique passé. Dans ce décor, témoignage laissé par les morts, flâneut les vivants. Les vivants se promènent, descendent des diligences poudreuses, bavardent à la terrasse des cafés, vont et viennent, courtois... « Ce traintrain de petite ville étalée au bon soleil de la Provence, ornée et agréable comme une femme qui, d'avoir été belle, s'est fait une vieillesse souriante, qu'est-ce d'autre qu'un souvenir?... J'en percevais, ravi, le bruit chuchoté, confidentiel. C'était comme un chant venu du plus loin d'autrefois; un air noble et ancien, familier et grave, léger et royal; un mélange de fantastique et de reel, d'irréel et de véritable, de jadis et d'hier, de vivant et de périmé, de respectable et d'amical, de visible et d'imaginé; une fleur séchée qui embaume encore; un sommeil, bien plus qu'une mort... » Voilà indiqué, par le moyen d'analogies, le sentiment qui anime ce petit ouvrage et dont les nuances, mélancolie, tristesse ou gaîté, montrées à divers moments et de plusieurs manières, font la péripétie de ce petit ouvrage, un roman si l'on veut, mais où les épisodes nombreux d'une rêverie remplacent une intrigue C'est un poème, en quelque sorte. Et quelquefois les vers succèdent à la prose : de petits vers malins, adroits, moqueurs et qui se moquent du sujet, de vous, d'eux-mêmes ; et la poésie survient, comme par mégarde. M. Émile Henriot, de temps en temps, est un précieux poète Louis XIII, ami de Saint-Amant, l'on dirait, et son émule :

Le soir où je suis arrivé
Dans Aix noble et silencieuse,
L'air nocturne était seul frappé
Par mon pas sur l'étroit pavé
Dont la pierre est mélodieuse.

Et, si je m'arrêtais soudain,
J'avais l'oreille réjouie
Du bruit que fait dans les bassins
La douce gerbe épanouie
De ces eaux qui coulent sans fin.

Et l'écho, ce miroir des bruits,
Redoublant ces voix solitaires,
Comme Pomone tend un fruit,
Semblait adresser à la Nuit
La pure offrande de la Terre.

C'est ravissant, d'une qualité rare et exquise, le travail d'un lettré pour qui poésie et littérature sont le chant même de l'âme et son plaisir. Quel dommage aussi que ce nonchalant, — si babile! mais nonchalant, — ne veuille pas être plus attentif à ses rimes! Pour sa punition, il a écrit une fois « conclui je, » où l'on voit la rancune des Muses.

Les *Aventures de Sylvain Dutour* ont pour épigraphe une pensée de Restif de la Bretonne : « Les mœurs sont un collier de perles; ôtez le nœud, tout défile. » Je ne sais pas où Restif a dit cela, qui est assez bien dit. Ce Restif était un moraliste sévère et tout de même un polisson. Ses livres sont tout pleins de libertinage, et voire de saleté. Il avait de la verve et une espèce de génie abominable, drôle et attrayant. La citation de Restif à la première page des *Aventures de Sylvain Dutour* est un avertissement : le livret de M. Émile Henriot, s'il ne va certes pas à l'extrémité où Restif mène son audace, admet pourtant quelque libertinage. On le lui reprochera. Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai : ce genre de facétie, à l'imitation des conteurs du XVIII[e] siècle, a quelque chose d'anodin qui désarme la censure. Ce qui gâte tout, chez Restif, c'est d'abord l'excès de la gaudriole : et, principalement, c'est l'intention morale qu'il ajoute à la rude gaudriole. Perversité de ce mélange! Et l'honnête simplicité d'un conteur qui, ne songeant ni à venger la morale, ni seulement à l'offenser, se divertit d'une façon, je ne dis pas, la plus recommandable, mais conforme à une ancienne gaieté de chez nous et non sans politesse.

L'amusement de M. Émile Henriot, dans ce volume comme dans *le Diable à l'hôtel*, fut de voyager. Cette fois, il ne change pas de lieu : il demeure à Paris; mais il change d'époque : il demeure au siècle avant-dernier. Il se dépayse, pour ainsi parler, dans le temps. Ce goût du dépaysement, c'est l'art même : le goût de sortir de chez soi, d'être « ce monsieur qui passe » et qui voyage. L'on se donne le change et l'on procure un alibi à une sensibilité que l'on a un peu trop alarmée chez elle. Un roman tel que *Valentin* est déjà une sortie, une promenade et un voyage. Mais une sensibilité très vive, et qui ne s'est pas beaucoup éloignée d'elle-même, a bientôt fait de retrouver, dans ces environs, sa vie ordinaire, sa coutume et ses alarmes : il lui faut un dépaysement qui la déconcerte bien davantage. Voyez comme, à Aix-en-Provence, ville du Grand siècle pourtant, et parmi les gens de toute sorte, les touristes et les élégants vagabonds d'un hôtel, le voyageur se laisse émouvoir et, autour de lui, prépare les déceptions de la tendresse. Avec Sylvain Dutour, chez la maréchale de Lambesc,

à la foire de Saint-Germain-des-Prés en compagnie du bel abbé Staccatini, que la musique débauche et console, il y a presque deux siècles, nous voilà en sûreté.

La peinture de cette époque, par M. Émile Henriot, c'est la perfection charmante. Il y avait à éviter de n'être point assez « dix-huitième, » et de l'être à l'excès. Je veux dire, de l'être mal, et par des stratagèmes trop voyants. L'on devine alors que l'auteur a tout récemment pris son information chez l'antiquaire : il en est fier et comme endimanché, il est à la fois et vaniteux et timide, souhaite de montrer ce qu'il sait, craint de se tromper, se trompe et, venant de chez l'antiquaire, il vous mène au bric-à-brac. Je ne sais rien de plus dérisoire et fâcheux que les « restitutions » ou « restaurations » du passé auxquelles se travaillent les archéologues impromptus. Mais Sylvain Dutour, lui, ne fait pas le savant. Et vous remarquerez la délicate précaution de l'auteur, qui a voulu que l'anecdote fût contée par Sylvain Dutour, non par lui-même. Il confie à Sylvain Dutour le soin de nous dépayser, puis de nous installer en plein XVIIIe siècle. Sylvain Dutour n'est point un pédagogue ni un pédant le moins du monde. Et il a son habitude à cette époque, pour nous singulière. Il ne la remarque pas. Il ne nous la montre pas. Ou plutôt il nous la montre, sans se douter qu'il est notre guide. Son discours sera tout simple. Mais ce qu'il dit suppose tout ce que nous aurions à apprendre et, ainsi, nous l'apprend, par une involontaire allusion. L'auteur ne s'avise même pas de nous avertir et ne donne pas une date. Il a rendu Sylvain Dutour un être vivant. Nul être ne vit sans que sa vie se communique à ses entours. Voilà comment Sylvain Dutour, naturellement et par la seule spontanéité de son entrain, nous mène au XVIIIe siècle et nous y loge pour le temps que d[illegible] récit, joli temps qui ne vous dure pas.

Sylvain Dutour a bien du talent. Ses personnages, dès qu'ils entrent dans le récit, vous les voyez. Sylvain Dutour, qui vous les présente, a promptement fait leur portrait ; et, comme on devrait toujours s'y prendre, il ne les a pas obligés à poser, mais, tout au contraire, à se trémousser. Il les dessine sans les en avertir et les attrape dans leur remuement naïf. La maréchale de Lambesc, quand on amena Sylvain chez elle, était aux mains de son apothicaire : ce n'est pas la faute de Sylvain s'il ne décrit le visage de cette dame qu'un peu plus tard. Et quel visage ! d'un cheval, très haut, très long mais avec un menton. Et des moustaches ! De sorte que Sylvain douta que ce ne fût la maréchal en personne. Elle ressemblait aussi,

les jours de magnificence, à une frégate dont le vent gonfle les grandes voiles et qui lance des bordées : « Son verbe brusque et aboyant procédait de la canonnade et l'on demeurait surpris, l'entendant, que lorsqu'elle ouvrait seulement la bouche pour réclamer un tabouret ou saluer quelqu'un par son nom, il n'en sortît pas, avec un boulet et de la fumée, une flamme courte et rouge comme de la gueule d'un canon. » Staccatini, l'abbé tout féru de musique, et maigre, jaune, dégingandé, les oreilles larges comme la main, est absurde et gentil. Jamais il ne se repose ; et la musique ne suffit point à son inquiétude : il s'est encore épris de réfuter Newton et ses lois de la pesanteur suivant la doctrine de la lévitation. Vous le mettez au défi de perdre son poids ? Il s'élance et va donner du front sans barguigner, contre le lustre. L'imagination le console de la réalité. Dans son théâtre de la foire, quand il est chassé de l'hôtel Lambesc, il invente une comédie de l'*Amour amoureux*, très ingénieuse et qui réunit agréablement le rire et les larmes. Vous aimerez Silvie, petite comédienne, toute petite âme, et pourtant une âme. Sa beauté la met en péril. Ne vous apitoyez pas : elle a pour sa défense les ressources d'une excellente rouerie. Elle est cynique ; cela ne se voit presque pas, tant elle a de grâce aux moments où elle n'a point de décence. Elle méprise les gens : c'est modestie, de sa part, et faute de se croire aimée autrement que d'une très vile manière. Sa fierté de riposte la rendrait impertinente ; et puis, elle s'aperçoit qu'on l'aime tout de bon : quelle joie, que montre un sourire !

Il y a, autour de Silvie, autour de ses jupes à fleurs, M. de Bonglainval et M. de Courtacon, vieux drôles et très maniaques. Il y a aussi le sergent recruteur Jean-François Coup d'Épée, jaloux de ses privautés. Et il y a Sylvain Dutour. L'anecdote va jusqu'à ce point que M. de Courtacon sera tué d'un flambeau que Jean-François Coup d'Épée lui jette à la figure, un soir de carnaval, et trimballé par les rues comme un masque en ribote.

Et qu'est ce que tout cela veut dire ? Que la littérature, aux environs de la réalité, joue une comédie à la ressemblance de la vie, qu'elle s'amuse à oublier la vie et à s'en souvenir ; qu'elle mêle le souvenir et l'oubli, qu'elle en fait de la fantaisie ; que la fantaisie a peu d'importance, et ainsi se prête sans inconvénients à nos caprices ; etc. Telle serait à peu près la philosophie de Sylvain Dutour, si la philosophie était son plaisir.

André Beaunier

DEUX PIÈCES ÉTRANGÈRES

A PARIS

ODÉON : *Le professeur Klenow*, pièce en trois actes de Mme Karen Bramson. — CHAMPS ÉLYSÉES : *Six personnages qui cherchent un auteur*, comédie en trois actes de M. Luigi Pirandello.

Le professeur Klenow, le beau drame de Mme Bramson, est, je crois, la première pièce danoise qui ait été jouée à Paris. Ce qui est singulier, c'est qu'elle a été jouée en français par un acteur danois. Avant le lever du rideau, M. Paul Reumert a dit en public un compliment fort bien tourné. Il a rappelé en quelques mots les liens littéraires qui unissent son pays au nôtre. C'est un Français, Étienne Capion, qui construisit à Copenhague le premier théâtre régulier. Un autre Français, René Montégut, instruisit la première troupe et traduisit Molière : à cette école se forma Holberg, le comique national, fondateur du drame scandinave. M. Paul Reumert aurait pu ajouter qu'il a traduit lui-même les *Précieuses ridicules* et plusieurs pièces de notre répertoire le plus moderne. Son petit préambule a été applaudi.

Deux minutes après, il reparaît en pivotant, fauchant le tapis d'une jambe excentrique, le torse déjeté, l'épaule remontée, coiffé en arrière d'une crinière rousse qui découvre un crâne chauve et infatué d'idéologue. C'est le professeur Klenow. Il s'assied d'un air agité, parcourt quelques lettres qu'il approche de l'angle extérieur de l'œil droit, comme un homme qui cherche un lambeau de tissu pigmenté dans une rétine détruite, et qui n'a plus dans les regards qu'un rayon qui s'éteint. Il ôte brusquement un œillet de sa boutonnière, le place sur la table dans un vase, et l'en retire en froissant avec colère la fleur fraîche. On devine à cette pantomime un malade irrité, un homme qui souffre, avec des côtés de maniaque et de tyran.

J'imagine que l'auteur aura conçu son personnage comme une

variante du type de Nietzsche. On sait que l'illustre misanthrope de Bâle était lui-même un dégénéré. Comme lui, cet avorton de Klenow professe la doctrine du Surhomme. Un démon orgueilleux habite sa machine boiteuse. Il se venge par des sarcasmes de sa difformité. Son impitoyable critique déchiquette hargneusement la vieille morale d'amour, édifiant à la place la nécessité absolue, l'égoïsme sacré et la loi du plus fort. Il est célèbre et misérable. Comme beaucoup de professeurs, il s'écoute parler, et affecte en parlant un ton de persiflage; par moments, la passion éclate et le rend éloquent. M. Reumert a parfaitement rendu ce personnage antipathique, dévoré de chagrin, de désir et d'orgueil, habitué à vivre face au public, et habile à dissimuler sous des phrases concertées ce qui rampe en lui de douleur, d'amertume et d'envie.

Le premier acte est employé à poser ce caractère, que les deux suivants se chargeront d'expliquer. Nous apprenons dès le début que le héros est menacé de perdre la vue, et qu'il a recueilli une jeune fille qu'il a trouvée un soir sur le point de se jeter à l'eau, pour fuir un père ignoble qui vivait de sa honte. Klenow l'a arrachée à la mort et au vice, il s'est intéressé à elle et s'en est fait une sorte de secrétaire. La vérité est qu'Élise est belle, et que Klenow ne peut plus se passer de sa beauté. Résolu à se tuer le jour où il sera aveugle, il demande à l'enfant de lui accorder jusqu'au soir la joie de sa présence, comptant lui laisser sa fortune en échange de ce bienfait.

D'ailleurs, Élise a peur de sa canaille de père, qui a flairé sa piste et vient la relancer. Mais Klenow se découvre un rival plus dangereux : son ami le sculpteur Wedel aime Élise et annonce qu'il veut en faire sa femme. Brusquement, le professeur n'hésite pas à mentir : il persuade Élise que son père peut la reprendre, et elle consent à l'épouser. Cet acte fourmille d'invraisemblances. Il est bien étonnant qu'Élise, sortant d'où elle sort et ayant fait le métier qu'on sait, ne se doute pas que Klenow l'aime et fasse tant la petite bouche pour épouser le vieux magot; il est bien étonnant que ce soit justement Klenow qui reçoive par hasard la déclaration de Wedel. Ce sont de grands artifices. Mais sans cela, pas de pièce.

Deuxième acte. Un palace sur la côte d'Azur. Le mariage est resté, bien entendu, un mariage blanc; Klenow brûle de désir rentré et de l'horreur qu'il inspire à sa femme, qui continue de faire l'innocente. A ce moment, survient Wedel, tout prêt à enlever Élise. Klenow, pour la garder, invente une nouvelle ruse. S'il n'a pu se faire aimer d'elle, il peut au moins la torturer : c'est encore une

menace de marquer sa possession. Qu'elle suive Wedel, elle est libre : mais à l'instant, Klenow se tue. Le chantage réussit, et la jeune femme intimidée reste en larmes auprès de son bourreau.

Le dernier acte est très beau. Nous sommes revenus dans le décor du premier. La pièce tourne dans un cercle, sans issue que la mort. Klenow est devenu un aveugle à cheveux blancs. Il s'attache en désespéré à la malheureuse créature dont il a fait sa proie : il l'hypnotise par la terreur et la menace de sa mort. Pour la faire souffrir, il se fait une arme de son malheur : c'est une preuve de sa puissance. Élise croit rester auprès de lui par pitié : erreur ! Elle reste, parce que l'amour de Klenow est le plus fort. Il est plus fort que l'amour d'Élise pour le sculpteur. L'amour est sans pitié. La passion fait bon marché de la lâcheté, du crime. « Va, dit l'aveugle, va retrouver ton amant : c'est ton droit, si tu passes par-dessus mon cadavre. » Il tient un pistolet : « Dis oui... Tu n'oses pas? Ne dis rien. Ce sera plus facile. Au moment où tu franchiras la porte, je presse la détente. » Mais elle a aperçu le salut : elle saute sur l'arme et se tue.

Alors l'aveugle à genoux, avec un sentiment de triomphe, s'assure qu'elle est bien morte : il a eu, lui aussi, sa part de la beauté; une femme s'est immolée à lui. Et, sur le corps de sa victime, il remercie son Créateur.

La pièce n'est qu'un rôle, et ce rôle est odieux. Tout est sacrifié à une figure puissante. M. Paul Reumert a joué ce rôle en grand comédien. Mlle Clervanne a montré du naturel dans le caractère peu dessiné d'Élisa. M. Gémier, en père crapuleux, roublard et bon enfant, a été la joie de ce drame sévère, gauche et plein de grandeur.

J'ai eu l'occasion de signaler ici même le talent de M. Pirandello, et le cas de ce conteur qui s'est improvisé auteur dramatique à cinquante ans. Ses pièces, à la lecture, m'avaient vivement intéressé. Il restait à savoir comment elles tiendraient la scène. L'épreuve est faite désormais. La Comédie des Champs-Élysées vient de nous donner quelques représentations des *Six personnages à la recherche d'un auteur*. La pièce, en Italie, a soulevé des tempêtes; on l'a traitée de pièce futuriste. Le fait est qu'elle est admirable. Le succès a été éclatant.

Dans un de ses contes les plus curieux, l'auteur a indiqué le thème. Il se suppose sollicité par un client, un certain docteur Fileno, qui n'est autre qu'un personnage raté, laissé en plan par un romancier maladroit, et qui erre en peine d'un corps. L'étrange vagabond plaide sa cause en ces termes : « Vous savez mieux que per-

sonne que nous sommes des vivants, plus vivants que les hommes matériels qui respirent et vont sous des habits de drap : moins réels peut être, mais plus vrais! Il y a tant de manières de naître, cher monsieur, et vous n'ignorez pas que la nature se sert du génie de l'homme comme d'un instrument pour poursuivre son œuvre.

« Or, un être qui naît de cette faculté créatrice qui réside dans l'esprit humain, est destiné par la nature à une vie supérieure, qui manque au mortel ordinaire, né du sein de la femme. Quand on naît personnage, quand on a le bonheur de naître personnage vivant, on se rit de la mort : on ne peut plus mourir! L'artiste, l'écrivain, le chétif instrument de cette création, il mourra, lui, à la bonne heure : mais sa créature ne meurt plus. Et pour vivre immortelle, elle n'a que faire d'avoir des dons extraordinaires ou d'accomplir des prodiges. Dites-moi un peu qui étaient Sancho Pança, don Abbondio. Et pourtant, ils sont éternels, parce que, germes vivants, ils eurent le bonheur de rencontrer une matrice féconde, une imagination pour les élever et les nourrir. »

Cette supériorité de l'être idéal, de la création poétique, cette vérité plus vraie que la réalité même, voilà le brillant paradoxe que M. Pirandello a réussi à porter à la scène. Qu'est-ce que nous appelons la vie? Quelque chose d'indécis, de mouvant, de fuyant, de relatif et de divers, qui nous cause à nous-mêmes de perpétuelles surprises, un flot de phénomènes dont la cause nous échappe et d'où jaillissent sans cesse des actions imprévues, sortant d'un fond obscur, à jamais inconnu. A le bien prendre, ce sont les vivants, entraînés dans le cours rapide des apparences, qui sont eux-mêmes des apparences. Au contraire, les fantômes de l'art ont seuls une vie réelle et des traits arrêtés : au milieu de la foule des êtres ordinaires, instables, problématiques, ils sont des types organisés. Ils ont ce caractère de n'exister que par une seule idée, de n'être créés que pour un seul but, comme des monomanes possédés par une idée fixe : ils ne changent plus, ils sont pour toujours Harpagon, le roi Lear ou le Père Goriot. Ils ne sont plus maîtres de modifier l'action pour laquelle ils ont été construits et qui détermina une fois pour toutes leur destinée. En vain, ils tentent d'échapper à leur définition : ils sont les prisonniers d'un rêve, et ce cauchemar qui domine leur vie est pour eux le ciel ou l'enfer.

Voici maintenant la pièce. Le rideau se lève sur le plateau, pendant une répétition. Le décor est formé par la réalité même : la scène vaste et béante, les herses, le cadre vacant, avec sa machinerie

enfantine et compliquée ; on nous montre ce que le spectateur ne voit jamais, les dessous, ce qui se passe derrière les coulisses : et nous aurons tout le temps l'impression d'assister au travail de la création artistique, comme si nous avions sous les yeux la coupe ou la section d'un cerveau fonctionnant devant nous sous un verre. Dans ce cadre, on répète une pièce de Pirandello : les acteurs en costume de ville, les hommes en veston, les dames en chapeau ; ils seront en scène jusqu'à la fin, formant le chœur ou le public, l'humanité réelle, — une collection de fantoches et de poupées. Les réflexions, le flirt, le bavardage vont leur train. L'auteur en profite pour se faire dire les sottises qui courent sur ses ouvrages. On ne sait s'il se moque du public, du théâtre ou de lui-même. Ce début est charmant.

Tout à coup, au beau milieu de ces marionnettes, descend des hauteurs des frises, par le monte-charge des accessoires (ce détail est de l'invention de M. Pitoëff), une famille extraordinaire : on dirait une bande de revenants ou de noyés. Des figures de l'autre monde, blafardes, vêtues de noir, suspectes, agitées. En effet, ces intrus en deuil n'appartiennent pas à cette terre : ce sont des personnages d'un drame abandonné, une sorte d'enfants trouvés, des laissés pour compte de la poésie. Espèce nouvelle dans la nature. L'auteur leur a donné la vie, souffrante, incomplète, larvée. Ils existent, puisque les voilà, mais ils errent inquiets, tourmentés de leur passion intérieure qui ne s'est pas réalisée. Elles veulent vivre leur vie, ces ombres, et elles tournoient, comme une nuée qui voudrait éclater, dans les limbes de l'imagination. Elles ont rencontré un théâtre et s'y sont arrêtées, puisqu'elles sont nées pour le théâtre. Est-ce qu'on va les mettre à la porte? Est-ce qu'on ne va pas leur permettre de remplir leur destinée?

Alors, avec une volubilité frénétique, en criant, en gesticulant, les incroyables spectres se mettent à raconter le drame qui les obsède. Quel drame! Jugez plutôt. Six personnes : le Père, la Mère, le Fils, la Belle Fille et deux enfants, personnages muets. Le Père est un perverti, un dilettante de la curiosité psychologique : sa femme s'est sauvée avec un secrétaire, et le mari l'y a poussée par vice, par goût de l'analyse et de la corruption. Elle a eu de son faux ménage trois enfants. Cependant, l'amant étant mort, elle tombe dans la misère. Sa fille fréquente pour vivre une de ces maisons de modes où l'on rencontre des messieurs. Un des clients de la boutique est justement le Père. La Mère survient à temps pour lui arracher sa fille. Puis, par remords, pitié, nécessité, lâcheté, cette

jolie famille se recolle et reprend la vie commune. On imagine quel enfer dans cette lourde atmosphère d'équivoque et d'inceste : le Fils légitime étouffant de honte et de dégoût, la Fille révoltée et cynique, la Mère anéantie, les petits se tuant par accident, faute de surveillance. Et c'est pour cela que dans la pièce ils sont muets Ils existent, mais à l'état de morts, et la Mère traîne à ses côtés leurs ombres puériles.

Voilà le drame affreux qui agite cette famille de larves. Mais le drame est tout fait! Si l'on se passait d'auteur? Que les personnages vivent, le directeur n'aura qu'à écrire sous leur dictée : ou obtiendra une pièce unique, une pièce *vécue*.

On décide l'essai. Et pendant toute la pièce, c'est une succession surprenante, un rythme alternatif de scènes de drame et de comédie. Ici se découvrent les ressources inouïes d'un virtuose du théâtre Il y a tout d'abord une « comédie des comédiens, » la critique la plus fine du théâtre actuel. Naturellement, les personnages brûlent de représenter leur scène à sensation, la scène de la maison des modes. Mais il manque une figure, celle de l'entremetteuse : si on reconstituait les accessoires de son commerce? Évoquée, elle viendra peut-être. On dispose aussitôt des affaires de femmes ; les dames veulent bien prêter leurs chapeaux, leurs manteaux. Aussitôt, l'enchantement opère, et Mme Pace s'encadre dans la porte L'effet est saisissant. Que ne pourrait pas le théâtre, touché par un poète? Il y a du magicien chez M. Pirandello.

Les comédiens sont transportés A leur tour, il leur tarde de reproduire la scène que la « vision » vient de dérouler. Mais ils faussent tous les mouvements, toutes les intonations deviennent des contresens. Les personnages éclatent de rire devant cette caricature : la vie se raille de sa copie. Les acteurs se dépitent, le directeur perd son latin On déclare que c'est injouable, et on vient de le jouer.

D'autre part, ces fantômes infatués, pleins d'eux-mêmes, se disputent à qui mieux mieux ; ils veulent tous occuper la scène, tous parlent à la fois. Le Père s'engage dans d'interminables monologues où il cherche à se disculper en étalant ses états d'âme, la fille lui coupe ses effets avec des ricanements de Furie. La Mère ne sait que pousser son cri du premier acte. Le Fils se contracte et boude, il ne veut rien savoir de tout ce linge sale. Il y en a qui parlent trop, d'autres qui ne parlent pas assez. C'est une anarchie, le tumulte de la vie et l'incohérence des rêves. Il manque le poète pour réduire, expliquer, ordonner ce chaos et lui imposer l'Art. Sans lui enfin,

ces gens-là ne savent que nous dire : il ne reste que le fait divers.

Et pourtant, ces spectres forcenés sont vivants, bien vivants. Une passion sans frein les emporte, comme ces damnés de Dante, condamnés à refaire à jamais le même geste de crime ou de volupté, qui devient leur supplice éternel. Ces créatures surnaturelles dégagent un pouvoir pathétique de fantasmagorie et d'hallucination, et ce sont les gens de chair et d'os qui ne semblent plus que des fantômes. Au milieu de leur querelle, l'ombre envahit la scène : on ne voit plus dans une tueur violente que les six spectres qui se démènent ou se lamentent, comme des figures plus qu'humaines de l'amour, de la douleur et de la haine. Brusquement, un coup de feu éclate. Le jour revient. La vision a disparu. Cependant, il y a du sang. On emporte le petit cadavre d'un enfant. Fiction? Réalité? On ne sait plus où on en est. Où commence l'illusion? Où finit la nature? Les comédiens reviennent en scène, perplexes, incertains, troublés, doutant s'ils sont les jouets d'un songe, et quelles sont les frontières de la Vie et du Rêve.

Cette fantaisie, si pleine de sens, a été mise en scène avec un relief admirable par M. Georges Pitoëff, qui tenait fougueusement dans la pièce le personnage du Père. Mme Pitoëff a très bien joué celui de la Belle-Fille. Mme Marie Kalff a composé de la Mère une belle statue que traverse un grand cri, et Mme Irma Perrot une silhouette impayable d'entremetteuse. Quant à M. Michel Simon, ce comédien *qui ne joue pas*, qui n'a pas l'air de dire un rôle, il a été étourdissant : c'est un artiste d'un bel avenir.

M. Pirandello n'a fait que paraître à Paris. Nous l'y reverrons certainement. Le public lui a fait fête, ébloui par tant de grâce et d'audace, par tant d'invention, par ce don de jongler avec les idées et d'animer les abstractions, par cette profondeur qu'il sait joindre à la vie, à la verve immortelle, à tout le « diable au corps » de la farce italienne. Il n'y a pas de doute qu'il soit au premier rang des auteurs dramatiques d'Europe. M. Firmin Gémier, qui vient de nous donner le beau drame de Mme Bramson, nous doit maintenant l'*Henri IV* de M. Pirandello.

LOUIS GILLET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le bataille de la Ruhr continue, et rien ne fait prévoir qu'elle se termine à brève échéance. Il semble cependant que nous soyons entrés dans la période préparatoire aux négociations. Dans tous les pays, les chefs de gouvernement, les ministres des Affaires étrangères, les chefs de partis ont, cette quinzaine, prononcé des discours, défini leur position, fortifié leur front. Le fait d'avoir pris l'initiative et de poursuivre leur action assure à la France et à la Belgique l'avantage d'une situation dominante; elles attendront, aussi longtemps qu'il le faudra, que l'Allemagne parle : le vaincu sera celui qui, le premier, demandera à négocier. La victoire sera d'abord un succès d'opinion. Ne soyons donc pas tentés de nous plaindre de cette surabondance d'éloquence officielle. La politique d'aujourd'hui se fait sur la place publique, à grand renfort de grosse caisse et de mise en scène, la politique européenne s'américanise. Plus de secret : ce sont les peuples qui jugent; les discours sont des actes par la répercussion qu'ils ont sur l'opinion, par les réactions qu'ils provoquent. L'Allemagne s'entend, l'ayant appris pendant la guerre, à manier la tapageuse réclame étayée sur des mensonges indéfiniment répétés : c'est ce qui, dans le conflit actuel, rend redoutable son escrime.

On n'échappe pas aux journalistes : M. Loucheur, lors de son voyage en Angleterre, en a fait l'expérience. Son excursion n'était, après tout, qu'un incident d'importance secondaire; ses visites à Londres n'étaient pas des négociations, à peine des opérations de sondage ou de reconnaissance. Mais, tandis que la France, associée à la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, se regardent comme chiens de faïence, le déplacement d'un homme politique prend les proportions d'un événement. Ses entretiens soulevèrent en Belgique une vive émotion; la presse et l'opinion se demandèrent si la France n'aurait

pas amorcé des négociations avec l'Angleterre sans en avoir au préalable avisé sa voisine et alliée : il fallut remettre les choses au point et réduire les intéressantes, mais inoffensives conversations de M. Loucheur à leur juste valeur. L'incident a montré une fois de plus que les événements politiques se déroulent, comme les scènes d'une pièce de théatre, sous les yeux du public, qu'il y a, pour les regarder, une optique spéciale et qu'il existe un art de les présenter.

M. Theunis, président du Conseil, et M. Jaspar, ministre des Affaires étrangères de Belgique, sont venus à Paris le 13 et le 14; ils ont conféré avec M. Poincaré et les ministres français compétents. S'il subsistait peut-être quelques appréhensions dans leur esprit à la suite du voyage de M. Loucheur, M. Poincaré n'a pas eu de peine à les dissiper complètement. La presse belge, toujours très attentive à tout ce qui vient de France et prompte à prendre ombrage des moindres apparences, avait reflété « l'impression pénible » que lui avait produite ce qu'elle appelait « le plan Loucheur; » elle avait cru y voir un aveu d'impuissance, un commencement de recul de la politique française. Elle s'est rassérénée. Le voyage de M. Jaspar à Milan n'a pas soulevé en France les mêmes inquiétudes : nous avons confiance en nos alliés et amis. Quoi qu'il en soit, après « la séance du conseil d'administration de la Ruhr tenue à Paris, » — selon l'expression très juste de M. Theunis, — jamais la solidarité franco-belge n'est apparue plus étroite et plus solide. Les ministres des deux pays se sont déclarés résolus à poursuivre leur action « jusqu'à ce que l'Allemagne se décide à faire directement des propositions pour le paiement des réparations. » La résolution de Bruxelles a été confirmée : l'évacuation de la Ruhr ne se fera pas sur de simples promesses de l'Allemagne, mais elle s'effectuera « au fur et à mesure de l'exécution par l'Allemagne de ses obligations de réparations. » Ils ont aussi décidé d'appliquer des moyens nouveaux ou renforcés pour parvenir à briser la volonté allemande. La France et la Belgique s'installeront dans la Ruhr comme si elles devaient y rester toujours; elles n'ont jamais eu, — quoi qu'en disent les Allemands, — l'intention de prendre en main l'exploitation de toute l'activité minière, industrielle et commerciale du bassin, mais il est certain que, plus elles y séjourneront et s'y organiseront, plus elles se trouvent amenées à mettre au point une exploitation partielle. Prenons nos dispositions pour rester longtemps, si nous voulons que les Allemands fassent l'effort nécessaire pour abréger l'occupation.

Mais, comme une conséquence de l'attitude que l'Allemagne a

délibérément adoptée dès le premier jour de l'occupation, le problème de la Ruhr s'est élargi et amplifié. C'est une question financière et économique, — les livraisons de charbon et la mauvaise volonté générale et constante de l'Allemagne à s'acquitter des charges résultant de la guerre et du traité, — qui a conduit les Français et les Belges à Essen, mais, par la faute de l'Allemagne, une question politique s'y est greffée. L'exécution du Traité, les moyens qu'il offre aux intéressés pour obtenir que ses clauses ne restent pas lettre morte, voilà ce qui se trouve en cause. Les faits ont révélé, dans le texte même du Traité, des lacunes, des obscurités : le public français ne comprendrait pas que l'arrangement franco-allemand, qui sera l'inéluctable aboutissement de la crise actuelle, ne nous conduisît pas sinon à la revision du Traité, qui aurait des inconvénients de toute nature, du moins à la conclusion d'une sorte d'avenant dont l'objet serait de faire disparaître certaines incertitudes et certaines difficultés qui entravent le rétablissement de relations correctes entre l'Allemagne et les Alliés et l'avènement de la paix dans la sécurité. Partout, en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne même, l'opinion publique, dans sa majorité, admet qu'avec la question des réparations, celle de la sécurité doit être résolue.

Ainsi se trouve posé, par la force des choses, le problème rhénan. La présence à Paris du Dr Dorten, l'un des initiateurs, en 1919, du mouvement anti-prussien en Rhénanie, a ravivé le débat; il représente, — avec M. Smeets, bien que dans une nuance plus modérée, — la tradition des Allemands de l'Ouest qui rejettent la domination oppressive des Prussiens de l'Est; il est de la lignée de ces grands patriotes libéraux de 1848 qui voulurent fonder la liberté en même temps que l'unité et que Bismarck écrasa, par la force de l'armée prussienne, au profit des Hohenzollern. Si peut-être l'intense pression des cadres politiques prussiens a réussi à détourner les populations d'un mouvement qu'on leur dépeint comme suscité ou encouragé par les étrangers, la tendance générale n'en subsiste pas moins et est toute prête à s'affirmer si les circonstances s'y prêtaient, si, notamment, il paraissait démontré que la France n'a aucunement le désir, directement ou indirectement, de séparer les pays rhénans du Reich allemand. Les dirigeants de l'Allemagne savent fort bien, lorsqu'ils affectent de croire que la France prépare des annexions plus ou moins déguisées, qu'ils ne disent pas la vérité; ils veulent pouvoir se vanter d'un succès lorsqu'il deviendra évident qu'en effet la France n'a aucune intention de ce genre; ils s'acharnent à assurer, sur la

population rhénane, la domination du germanisme prussianisé de l'Est. Mais il est certain qu'à l'heure actuelle beaucoup d'Allemands sont arrivés à se persuader que la politique française nourrit des projets séparatistes : l'enquête des socialistes belges dans la Ruhr, ou celle des députés travaillistes anglais, apportent à ce point de vue des indications utiles. Il faut travailler à dissiper une erreur savamment entretenue en Allemagne, en Angleterre et ailleurs.

Plusieurs solutions du problème des pays rhénans ont été imaginées en ces derniers temps. Celle du général anglais Spears, membre de la Chambre des Communes, mérite de retenir l'attention ; celle de M. Marcel Schwob, le directeur bien connu du *Phare de la Loire*, est intéressante. Il se pourrait que nous nous trouvions un beau matin, si nous ne faisons pas connaître dès maintenant le minimum de nos exigences, en présence d'un projet allemand appuyé par certains éléments anglais, qui consisterait à organiser un territoire rhénan jouissant d'une certaine autonomie administrative ; on s'arrangerait pour que les influences de Berlin et de Londres y restassent prépondérantes et que les mesures de sécurité passent paraître dirigées contre la France aussi bien que contre l'Allemagne. Ce jour-là, avant d'accepter une solution truquée, la France et la Belgique auraient leur mot à dire et leurs conditions à poser.

Le 15 avril, M. Poincaré a prononcé à Dunkerque, à l'occasion de l'inauguration d'un monument aux morts de la guerre, un vigoureux discours où il est permis de trouver un reflet des conférences franco-belges des jours précédents. L'esprit du Président du Conseil était évidemment préoccupé du problème des sécurités, car l'histoire de la ville de Dunkerque lui a fourni l'occasion d'évoquer à propos des précédents historiques. Au traité d'Utrecht, l'Angleterre imposa à la France des conditions extrêmement dures : « les fortifications de Dunkerque devaient être rasées, les écluses détruites, les jetées abaissées au niveau de l'estran, le bassin du Roi comblé, le port fermé par un bâtardeau, » on détruisait non seulement la place forte, mais le port de commerce ; de 1714 à 1783, des commissaires anglais furent maintenus dans la ville pour veiller à la stricte exécution de ces clauses barbares. Nous n'avons pas, à l'égard de l'Allemagne, d'aussi noirs desseins, mais nous avons le droit, après quatre invasions en un siècle, d'assurer notre sécurité. « Lorsque l'Angleterre voyait ou croyait voir, à proximité de ses frontières, un péril militaire et maritime, elle n'hésitait pas à prendre, dans la plénitude de sa liberté, les mesures qu'elle jugeait pour longtemps nécessaires

à la sauvegarde de sa sécurité nationale. Après une guerre que nous avons soutenue côte à côte pour la défense de nos droits respectifs et qui a créé entre nous une indissoluble communauté d'intérêts, l'Angleterre peut-elle s'étonner que nous entendions à notre tour protéger nos frontières contre de nouvelles violations et empêcher une nation, dont l'impérialisme paraît incurable, de recommencer hypocritement, dans l'ombre, des préparatifs d'invasion? La paix ne nous a donné, à cet égard, que des garanties incomplètes, précaires et provisoires; elle nous en avait promis d'autres qui nous ont été ensuite refusées; comment n'admettrait-on pas que nous eussions le droit de chercher, d'accord avec nos alliés, à nous prémunir contre des risques autrement graves et autrement vraisemblables que ceux dont l'Angleterre se croyait jadis menacée. » La question se trouve posée, et bien posée. La France a pris des gages; elle attendra pour s'en dessaisir qu'elle ait reçu satisfaction; elle n'a « d'autre ambition que d'être payée et de se mettre à l'abri d'un désastre financier. » M. Poincaré rejette avec mépris les accusations d'impérialisme qui nous prêtent des projets insensés d'annexions ou de conquêtes; il décoche quelques traits acérés « à ces pessimistes d'occasion qui se laissent aller à encourager, par des propos inconsidérés, la résistance du Reich; » et il termine par l'éloquente affirmation que « la France tiendra bon, comme elle l'a fait jusqu'ici, sans violences et sans provocations; elle ira jusqu'au bout; et, en couronnant enfin par une paix durable et réparatrice, l'œuvre de nos morts, elle leur rendra le meilleur hommage qu'ils puissent recevoir des survivants. »

Le lendemain du discours de Dunkerque, M. Theunis faisait écho à M. Poincaré en termes particulièrement heureux : il montrait que l'occupation de la Ruhr devait tendre à briser la volonté de l'Allemagne. « L'occupation est un moyen, non pas une fin. Nous voulons que l'Allemagne, reconnaissant enfin qu'elle a perdu le jeu formidable, le jeu de la faillite financière et monétaire qu'elle a joué depuis quatre ans, se décide à réparer et nous fasse des offres. » La réponse « sans aucun esprit de ressentiment, et pourtant combien justifié apparaît-il!... s'inspirera des besoins essentiels, impérieux, de la France et de la Belgique saignées par la guerre... Mais encore faut-il que ces propositions soient faites avec cette volonté de réparer qui, je ne me lasserai pas de le dire, a toujours manqué à l'Allemagne. » Lorsque le Reich aura fait ce premier pas nécessaire, ses offres seront confrontées avec le projet général que les deux Gouvernements de France et de Belgique travaillent en ce moment à

mettre au point et qui dérive de l'état des paiements du 5 mai 1921.

L'une des conséquences immédiates des entretiens de Paris a été la suppression de la fonction du Commissaire d'Empire auprès de la Haute-Commission interalliée de Coblentz. Le Commissaire d'Empire devait être, dans l'esprit des Alliés, lorsqu'ils en approuvèrent la création, un intermédiaire entre la Haute-Commission et les populations ; il préviendrait les difficultés, dans l'intérêt de tous, apaiserait les conflits, ferait œuvre de pacification et de concorde. Le Reich imposa en premier commissaire von Starck et à son successeur le prince de Hatzfeld un rôle tout opposé : il était temps, dans l'intérêt des populations comme dans celui des autorités d'occupation, que cet agent du prussianisme disparût : il n'aurait jamais dû exister !

Le Gouvernement de Berlin persiste dans son attitude et fortifie la « résistance passive. » Le discours que le chancelier Cuno prononçait, le 10 avril à la cérémonie en l'honneur des morts d'Essen, ne différait pas de celui qu'il avait prononcé le 6 mars ; à peine, au dernier moment, crut-il devoir y glisser une phrase qui laisse la porte ouverte à « des négociations libres de toute contrainte et où nous jouirions de droits égaux. » Le ton général est celui d'un vainqueur. De fait, beaucoup d'Allemands sont persuadés que la méthode de résistance inaugurée dans la Ruhr est un succès et doit aboutir à la libération non seulement de la rive droite du Rhin, mais de la rive gauche et de la Sarre ; contre une nouvelle « agression » française, on demandera des garanties; on réclamera des réparations pour le tort que les Franco-Belges ont fait à l'industrie allemande, on ne consentira « à aucun règlement qui toucherait à la constitution des territoires de la Ruhr et du Rhin. »

La manœuvre allemande apparaît dans toute son ampleur. Manœuvre d'opinion d'abord. Il s'agit de substituer la France à l'Allemagne dans la réprobation des peuples; l'agression de 1914 est effacée par celle de 1923, le souvenir des barbaries réelles des Allemands en Belgique et en France s'éclipse derrière les barbaries imaginaires des Français et des Belges en Rhénanie et dans la Ruhr. Toute la presse, jusqu'aux journaux de médecine, répète en chœur des histoires inventées de toutes pièces ou prodigieusement exagérées. La contagion est telle qu'elle gagne même des hommes aussi respectables que le cardinal-archevêque de Cologne et les évêques allemands ; ils finissent par croire ce que tout le monde répète, tant est formidable la puissance de la calomnie et du mensonge. Il faut, pour remettre les choses au point et rendre justice à nos soldats, les

enquêtes sérieuses et peu suspectes de partialité envers la France des socialistes belges et des travaillistes anglais. — Manœuvre économique et financière par la stabilisation du mark et la chute du franc, que la banque Mendelsohn et quelques autres préparaient avec l'alliance de certaines maisons de Londres et de New York. L'activité de Hambourg renaît rapidement par une entente entre les compagnies allemandes et les compagnies américaines; l'Allemagne a refait 60 pour 100 de son tonnage commercial. La crise de la Ruhr a été l'occasion d'un resserrement de la concentration industrielle. « Le temps des cartels et des syndicats a eu son développement maximum en 1914; il est passé aujourd'hui: c'est l'époque des trusts qui commence. » La *Gazette du Rhin et de Westphalie*, qui s'exprime ainsi (1er avril), n'ajoute pas « pour la guerre nouvelle, » mais elle le pense. Les socialistes voient dans cette concentration un acheminement à la réalisation de leurs idées. Les pangermanistes y saluent un moyen d'englober l'Autriche et de reprendre la politique d'hégémonie allemande. L'industrie, après trois mois d'occupation de la Ruhr, se flatte de trouver tout le charbon dont elle a besoin; elle a réussi à réduire le prix de la houille et du lignite et cherche à faire baisser le coût de la vie pour arriver à diminuer les salaires. Pendant ce temps-là, sous les apparences d'une police organisée (Schutzpolizei), c'est une armée encadrée et exercée que l'on reconstitue. Ainsi, les Allemands ont fait sortir de l'affaire de la Ruhr un plan général de revision des résultats de la guerre, une revanche diplomatique et économique, en attendant l'autre.

Mais pour que ce plan réussît, il aurait fallu ou que l'Angleterre intervînt ou que la France cédât. Les choses ne s'arrangent pas toujours au gré du Chancelier. La manœuvre contre le franc a échoué. Le mark, soutenu par la Banque d'Empire, s'est stabilisé durant trois mois aux environs de 20 000 marks pour un dollar. Mais la baisse du mark est indispensable pour maintenir les bénéfices des industriels et la possibilité même de l'exportation. M. Stinnes, qui a toujours été un adversaire de la stabilisation, est intervenu; la Reichsbank a transféré à la Banque d'Angleterre une portion considérable, — 300 millions, dit-on, — de ses réserves en or. Dans la séance du 18, la débâcle du mark se déclencha tout à coup; la Banque d'Empire ayant cessé d'intervenir, les cours atteignirent 32 000 marks pour un dollar. « Cette déroute, écrit mélancoliquement le *Daily Telegraph*, a détruit d'un seul coup le travail patient et coûteux de ces trois derniers mois. » Sans doute, la Reichsbank n'est pas au bout de

ses ressources et peut encore soutenir les cours qui sont revenus aux environs de 28 000 marks au dollar. Mais combien de temps cette lutte pourra-t-elle se prolonger? Aussi, tandis que M. Cuno ou M. de Rosenberg font des discours de bravade, cherchent-ils anxieusement le biais qui leur permettrait d'entamer des pourparlers. C'est cette étrange méthode qu'un social-démocrate, M. Erich Kuttner, qualifie de « politique du ni oui ni non. »

Le voyage de M. Loucheur a réveillé les inquiétudes de l'Allemagne. La France n'allait-elle pas s'entendre avec l'Angleterre? Quelle catastrophe pour la politique de résistance! Le diplomatie anglaise, en même temps, conseillait au Gouvernement de M. Cuno de prendre l'initiative de faire des propositions. Les journaux de gauche donnaient l'alarme, tandis que les journaux d'extrême droite se réjouissaient. La *Gazette de la Croix* en profitait pour annoncer que l'Allemagne exigerait des réparations! M. Theodor Wolff lui-même écrivait que si la France voyait un moyen de briser la résistance de la Ruhr, M. Loucheur ne serait pas allé à Londres. La *Gazette de Francfort* (14 avril), sous le coup de ces préoccupations, faisait entendre une note pessimiste. « Ce que le monde attend de nous, disait-elle, c'est que nous établissions nettement que nos intentions sont claires et honnêtes, que nous voulons payer ce que nous pouvons, que tous les milieux influents de la nation se tiennent sans réticences derrière le Gouvernement quand il fait des offres, que nous sommes prêts à offrir les garanties suffisantes pour nos obligations de paiement, et que nous voulons vraiment assurer la France contre les attaques allemandes. En dehors de cette proclamation de nos intentions honnêtes, le monde attend de nous que nous apportions des contributions positives à des questions pendantes. La politique allemande, depuis le début de l'opération, n'a pas eu beaucoup de succès et ne s'est pas montrée prévoyante. Car malheureusement, depuis que les troupes franco-belges ont pénétré dans la Ruhr, notre situation dans le monde a empiré. » On ne saurait mieux dire, mais c'est précisément l'inverse qu'a dit, dans son discours du 16 au Reichstag, le ministre des Affaires étrangères, M. de Rosenberg.

Dans les grandes séances du Reichstag, le scénario est réglé d'avance, les rôles sont distribués, préparés et gradués. Il faut tenir compte de l'effet d'ensemble. Le ministre est provocant et agressif. Il évoque la politique de Bismarck après 1870 dont il compare la « modération » à la brutalité de M. Poincaré, ce qui, vraiment, est un comble. Comme M. Cuno le 10, il pose des « conditions, » il

rejette toute modification au statut des pays rhénans, il faudra que les fonctionnaires expulsés rentrent chez eux et soient indemnisés. Le ministre veut, on le comprend, encourager la résistance, galvaniser les énergies. Il reste des allusions, vagues et réticentes, à un programme de réparations. L'essentiel est de se camper dans l'attitude de celui qui pose des conditions, car celui qui pose des conditions est le vainqueur. — Le discours de M. Stresemann était attendu avec curiosité, car le chef du parti populiste (Volkspartei) pourrait être prochainement le successeur de M. Cuno. Il a, dit la *Gazette de Voss*, « limé les aspérités du discours prononcé par le ministre des Affaires étrangères sans faire de mal au ministre; » discours habile dont l'intransigeance foncière se voile sous des dehors accommodants et qui cherche à plaire à la droite sans choquer la gauche. L'ensemble dénote plutôt une tendance à la conciliation et à la paix. « L'Allemagne souhaite un accord, écrit le *Berliner Tageblatt* du 18; cela a été souligné hier à plusieurs reprises, et précisément par le représentant de ces milieux qui sont les premiers en cause, puisque ce sont les producteurs disposant de puissants moyens de paiement » M. Stresemann s'était montré plus accommodant que M. de Rosenberg; M. Breitscheid, chef du parti social-démocrate, devait faire un pas de plus que M. Stresemann. Il a demandé, avec beaucoup de netteté, l'ouverture de négociations par des offres formelles, le recours à un emprunt dont la majeure partie serait affectée aux réparations, l'entente avec la France par la démilitarisation du Rhin et de la Westphalie. Quand on lit les discours de MM. Stresemann, Hermann Müller et Breitscheid, on a le sentiment très net que le jour approche où il faudra choisir entre la politique de résistance, c'est-à-dire la course à l'abîme, et la négociation pour un accord, seul moyen d'éviter une catastrophe. « On a l'impression écrit le *Vorwaerts*, que le Gouvernement aurait derrière lui tout le Reichstag, à l'exception des nationalistes et des communistes, s'il se décidait à présenter des propositions claires pour la solution du problème des réparations. » Mais ces propositions, M. Cuno et M. de Rosenberg sont-ils qualifiés pour les apporter? M. Stresemann et M. Breitscheid paraîtraient moins gauches dans ce rôle ingrat.

Deux courants d'opinion se sont dessinés en Allemagne dès l'occupation de la Ruhr. Les uns veulent pousser jusqu'à ses dernières limites la « résistance passive, » au besoin jusqu'à obliger les troupes d'occupation à quelque effusion de sang, jusqu'à laisser l'eau envahir les puits de mine et les industries s'arrêter; ils espèrent nuire

à notre industrie, tasser les nerfs des Français, et ils se flattent de prolonger la lutte jusqu'aux élections qui amèneront, espèrent-ils le triomphe des partis d'extrême-gauche dont les journaux, chaque jour, encouragent leurs illusions par l'opposition aveugle et brouillonne qu'ils font à la politique de M. Poincaré. De ce côté se rangent tous les nationalistes (ancien parti conservateur prussien), une partie des populistes, quelques hommes du Centre. Mais chaque jour l'expérience montre l'impossibilité de leurs rêves, faits d'orgueil déçu et de haines inassouvies, et c'est l'opinion adverse, celle qui préconise la négociation à bref délai et l'accord, qui l'emporte : elle entraîne une grande partie des populistes et du Centre, les démocrates, les socialistes. Les communistes gagnent en influence et se déclarent pacifistes avant tout. Le nouveau Gouvernement qui vient de s'établir en Saxe, l'ancien « royaume rouge, » est dirigé par le Dr Zeigner, communiste, et ses manifestations alarment les partis de droite et même les socialistes : il approuve bien la résistance dans la Ruhr, mais réclame des propositions immédiates; il demande aux classes possédantes de faire de grands sacrifices et il veut qu'avant toute négociation, le Gouvernement prenne l'avis des organisations patronales et aussi des syndicats ouvriers et des cabinets des États fédérés. Cette évocation d'une Allemagne fédérale n'a pas été goûtée à Berlin! On se demande si M. Zeigner n'est pas en train d'établir en Saxe une sorte de gouvernement soviétique. Le Dr Zeigner, écrit un journal nationaliste, a poignardé dans le dos la résistance allemande. Dans la Ruhr, le chômage commence à provoquer des troubles; la bagarre de Mulheim (20 avril), où la police allemande a chargé brutalement les sans-travail et fait au moins cinq morts et cinquante blessés, est significative; les troupes d'occupation se sont contentées de soigner les blessés. En Bavière, le conflit est de plus en plus aigu entre le gouvernement catholique et le parti démagogique national-socialiste de Hitler. Partout se révèlent les signes les moins équivoques d'inquiétude et de nervosité. Négocier, négocier tout de suite pour éviter d'être acculé à la capitulation ou à la ruine, c'est l'opinion qui, depuis quelques jours, gagne du terrain. « Le front unique » est brisé. Attendons-nous à des offres prochaines avec l'encouragement du Gouvernement britannique.

Entre la France et l'Allemagne, le Cabinet de Londres cherche à prendre position. L'initiative franco-belge dans la Ruhr a fait passer le premier rôle à Paris; ce n'est plus le Gouvernement britannique qui mène le jeu; l'opinion publique le sent et s'impatiente; les

membres du Parlement, avec une insistance parfois indiscrète, pressent les ministres d'intervenir ; mais ceux-ci comprennent qu'une intervention serait délicate et que les conseilleurs, selon le proverbe, doivent être les payeurs. La presse recommence à expliquer que l'on ne trouvera pas de solution au problème des réparations tant qu'on n'aura pas résolu celui des dettes interalliées. La visite de M. Loucheur a été l'occasion d'articles très sympathiques à la France, sans que le point de vue du Gouvernement s'en trouvât modifié. Le *Times* du 19 constate que si l'Allemagne avait apporté à payer l'énergie qu'elle met à résister, la question des réparations serait résolue. Le discours de lord Curzon, le 20 avril, à la Chambre des Lords, a pour objet de préparer la rentrée en scène, au premier plan, de l'Angleterre. Il conseille à l'Allemagne par l'entremise de son ambassadeur, lord d'Abernon, de faire une offre sérieuse, ce premier pas fait, « l'assistance du Gouvernement britannique serait fournie aux deux parties, » « son influence et son autorité seraient employées à la réconciliation des principales parties intéressées. » Lord Curzon met ainsi la France et la Belgique sur le même pied que l'Allemagne ; il persiste dans sa tactique de « neutralité, » et il ne semble pas se rendre compte de ce qu'un pareil mot, même flanqué de l'adjectif « amicale, » prononcé par un Anglais pour définir l'attitude de son pays entre ses alliés et ses ennemis d'hier, a de choquant et, pour tout dire, de monstrueux. Sans doute, la neutralité se fait courtoise et bienveillante à l'égard de Paris et de Bruxelles, mais elle reste la neutralité. L'opinion publique française estime que, quand l'Angleterre a inscrit au traité de paix un « pacte d'assistance » qui ne devait pas jouer, elle a pris vis à vis de la France un engagement d'honneur et qu'elle nous doit une compensation. Lord Curzon continue à désapprouver l'initiative franco belge : c'est donc qu'il approuve la résistance allemande. Il concède du moins, cette fois, que la France est convaincue « légitimement » qu'elle a été dupée par l'Allemagne ; mais il paraît croire, lui aussi, que la France cherche un « démembrement » de l'Allemagne et il ajoute cette phrase : « s'il faut que des garanties soient données, elles doivent être réciproques » : ainsi le Secrétaire d'État aux Affaires étrangères demandera à la Belgique et à la France, victimes de l'agression de 1914, de « donner des garanties » à l'Allemagne. Ce serait un beau spectacle !

La vérité est que le Gouvernement britannique s'inquiète ; il appréhende qu'un accord à deux, France et Belgique d'un côté, Allemagne de l'autre, n'intervienne, auquel l'Angleterre ne serait pas

partie, et il grandit son rôle : c'est lui qui pousse l'Allemagne à faire des offres. Et d'ailleurs « le problème est à la fois un problème mondial et un problème de paix générale. » La question des réparations, en effet, intéresse tous les Alliés ; la solution définitive ne sera pas acquise sans que l'Angleterre, l'Italie et tous les Alliés soient appelés à en délibérer ; mais l'entrée des troupes franco-belges dans la Ruhr a créé un état de fait nouveau, qui, par la faute de l'Allemagne, est devenu très voisin d'un état de guerre. A cette lutte nouvelle l'Angleterre s'est abstenue de participer ; elle a gardé une « neutralité » qui, de sa part, est un encouragement à la résistance allemande ; elle s'est donc exclue elle-même de l'accord qui, naturellement, mettra fin à cet état de quasi-guerre ; car, en politique, il faut savoir opter, et nul ne saurait réclamer les avantages afférents à la qualité de belligérant s'il a préféré se réserver ceux de la neutralité. Nous croyons plus que jamais à la nécessité d'une bonne harmonie franco-britannique, mais nous la voulons dans la justice pour la paix.

Tel est, dans ses grands traits, l'émouvant drame politique qui se joue en ce moment sous les yeux des peuples et que nous allons bientôt voir se précipiter. M. Poincaré vient encore d'affirmer et de préciser sa volonté dans son discours du 22 à Void ; il y rétorque, avec quelle force et quelle terrible précision ! les bravades et les mensonges de M. de Rosenberg ; en une phrase bien simple, il résume la question pendante : « Les conditions essentielles d'un rapprochement tiennent en deux mots, toujours les mêmes : réparations et sécurité. » M. Poincaré et M. Theunis, en occupant la Ruhr, ont repris l'initiative et redressé la direction ; ils se sont établis sur une position dominante où M. Mussolini les a, non sans quelque hésitation, épaulés. Ils sauront garder l'avantage diplomatique qu'ils ont acquis ; ils peuvent attendre, sans qu'il y ait place pour l'intervention d'un tiers, que l'Allemagne fasse, vers l'accord nécessaire, le premier pas, le pas décisif.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

UNE ENQUÊTE
AUX
PAYS DU LEVANT

V (1)

XI. — LE VIEUX DE LA MONTAGNE

> « Si Donato, — ainsi que d'autres, — provoque une rapide et brutale fascination, quelle est la part de l'habileté acquise par une longue expérience? et quelle est la part de l'action personnelle? Je ne saurais me prononcer mais j'imagine qu'on n'a pas tout dit en parlant de l'habileté de Donato et qu'une action physiologique spéciale à Donato et émanant de lui, n'est pas sans quelque vraisemblance. »
>
> CHARLES RICHET.

CEPENDANT je poursuis ma grande idée. Sans rien en dire à mon lecteur, depuis que je suis en Syrie, je n'ai pas cessé une minute de préparer mon excursion aux châteaux des Hashâshine et du Vieux de la Montagne. Ah! la tâche difficile! A Paris, M. René Dussaud, dans son cabinet du Louvre, m'avait dit : « J'ai fait le voyage ; voici mon itinéraire, et je suis prêt à vous donner tous les renseignements; mais franchement, je ne crois pas que vous puissiez en supporter la fatigue, ni même en obtenir l'autorisation. » Et pourquoi donc? Dès mon arrivée à Beyrouth, j'ai vu Thomas Cook. Il m'a vivement conseillé d'aller plutôt à Jérusalem, comme tout le monde, ou bien en Égypte comme Loti. Que serais-je devenu sans M. Marteaux?

(1) Voyez la Revue des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril.

M. Marleaux, le directeur des chemins de fer, a pris mes intérêts à cœur, et m'a juré qu'il m'aplanirait tous les obstacles. « Je vous prêterai mon matériel, m'a-t-il dit, et mon personnel. » Mais je voyais bien que l'itinéraire même lui donnait du mal à régler. Quand je revenais du Liban, de Damas, je causais longuement avec lui. Par deux fois, un de ses meilleurs agents, Ladki bey, s'en alla dans les monts Ansariés, sur tous les points que je lui nommais, à Masyaf, à Qadmous, au Khaf, à Khawabi. Il releva les pistes, vérifia les distances, nous ménagea des accueils, trouva des points de campement, assura les ravitaillements. Aujourd'hui, enfin, ça y est! Plus d'obstacle. Tout est prêt. Nous allons tout à notre aise errer à travers les collines sauvages du pays que bornent la mer, l'Oronte et l'Eleuthère; nous visiterons les châteaux de Ha san Sabâh et de Rashid-eddin Sinan, nous recueillerons leurs légendes, nous causerons avec les arrière-petits-fils de leurs compagnons, nous verrons, nous écouterons, nous rêverons, nous comprendrons. J'arrive au moment que j'ai tant appelé, et au seuil des pays de mon imagination. Ces châteaux-là et leurs hôtes sinistres, enveloppés d'une mystérieuse musique de réprobation, une des mélodies éternelles du monde, me servaient de refuge au milieu de toutes les corvées que j'ai toujours eu la folle manie de m'imposer. Je ne connais d'équivalent au plaisir que je vais prendre que l'enivrement que j'éprouvai à vérifier, dans Combourg, les images laissées dans mon esprit par le premier livre des *Mémoires d'Outre-tombe*. Mais ce n'est pas une maison de ma race, c'est une demi-douzaine de demeures inconnues, que je vais visiter, et moi l'un des premiers.

J'y songe depuis si longtemps! J'avais dix ans; au réfectoire de mon collège, le lecteur lisait...

N'aimez-vous pas cette coutume de lire pendant les repas? Combien je la préfère, pour ma part, à ces musiques qui gênent les causeries et qui s'évaporent! Il en peut rester des images pour toujours. Pour toujours, elle est restée dans mon esprit, cette voix du lecteur nous lisant le voyage du comte Henri de Champagne qui, vers 1194, s'en revient de Tarse à Jérusalem :

« Le sire des Hassissins, ayant ouï dire que le comte Henri était en Arménie, envoya vers lui, le priant qu'au retour d'Arménie il vint par chez lui, et qu'il lui en saurait bon gré, car il désirait beaucoup le voir. Le comte lui manda qu'il irait

volontiers, et ainsi fit-il. Quand le sire des Hassissins sut que le comte venait, il alla à sa rencontre, et le reçut avec grande joie et de grands honneurs, et le mena par son pays et en ses châteaux, jusqu'à ce qu'il vint un jour devant un château. Dans ce château était une haute tour, et sur chaque créneau étaient deux hommes vêtus tout de blanc. Le sire des Hassissins lui dit : « Sire, vos hommes ne feraient pas pour vous ce que les miens feraient pour moi. — Sire, dit-il, cela pourrait bien être. » Le sire des Hassissins cria, et deux des hommes qui étaient sur la tour se laissèrent aller en bas et se brisèrent le cou. Le comte s'émerveilla beaucoup et dit que vraiment il n'avait pas d'hommes qui fissent cela pour lui. Celui-ci dit au comte : « Sire, si vous voulez, je ferai sauter en bas tous ceux que vous voyez là-dessus. » Le comte répondit que non ; et quand le comte eut séjourné autant qu'il lui plut au pays du Vieux, il prit congé pour s'en aller. Le sire des Hassissins lui donna une grande abondance de ses joyaux, lui fit escorte jusque hors de son pays, et lui dit que, pour l'honneur qu'il lui avait fait d'être venu, il s'assurât qu'il était pour toujours à lui, et que s'il était aucun seigneur qui lui fit chose dont il eût déplaisir, il le lui fit savoir, et qu'il le ferait occire, puis ils se séparèrent... »

Un tel tableau, ce n'est pas simplement une anecdote dramatique, une belle image. C'est une heure exacte de la vie de Rashid-eddin Sinan dans quelqu'un de ses châteaux, dans El-Khaf, je crois. Il y a un esprit là-dedans, quelque chose à comprendre. Cela présente le cœur humain sous un aspect nouveau et inconnu. C'est vraiment une fleur saisissante de cette civilisation de l'Orient, héroïque et malsaine, avec ses étranges moyens pour multiplier les énergies intérieures. Ici nous voyons un maître qui possède un secret pour disposer de la vie que ses affiliés lui sacrifient joyeusement, et des hommes incomparables par leur loyalisme et leur faculté de sacrifice complet. Sur cette simple anecdote, n'êtes-vous pas disposé à penser que, dans cette région des Ansariés, où nous allons nous promener, s'est vraiment déroulé un des plus beaux romans intellectuels du monde ?

D'une telle histoire, mieux on sait les chapitres, plus elle est excellente. L'amitié de Hasan Sabâh, le criminel fondateur de cette confrérie des Assassins, avec Omar Khayyam, le grand

poète et savant du nihilisme; les rapports mystérieux que je crois deviner entre Khayyam et les Hashâshins d'une part, et Djelal-eddin Roumi d'autre part, le laboratoire de surhumanité installé dans Alamout, le tombeau du Vieux de la Montagne, au Khaf: autant de thèmes que j'ai médités pendant des années, et dont je puis dire, chose singulière, que j'ai eu la nostalgie. J'en faisais ma société, et il faut que je les expose au moins sommairement au lecteur, pour qu'il soit associé à l'enivrement avec lequel je m'achemine dans leur horizon.

Je ne me donne pas pour un savant, pas même pour un élève, seulement un lecteur, enchanté, passionné Silvestre de Sacy, — c'est vous le patriarche, — Hammer, Defrémery, à qui succède le noble et trop romanesque Stanislas Guyard, et plus près de nous Cl. Huart, Carra de Vaux, Louis Massignon, je me suis plongé dans vos livres, sans pouvoir discuter tant de problèmes que tour à tour vous résolvez différemment d'année en année.. J'ai écouté et je présente la construction que j'ai cru pouvoir tirer des leçons de ces maîtres à qui j'exprime ma gratitude.

Cependant, qu'il me soit permis d'aller pas à pas, *gradatim* comme disait Descartes, pour ne pas tomber dans l'erreur des gens passionnés et trop pleins de leur sujet, qui, voulant tout montrer à la fois, recouvrent, les unes par les autres, les plus belles images qu'ils nous apportent.

LES TROIS ÉTUDIANTS

Un texte d'abord! A mon goût, un des plus grands de l'Asie, et le cœur même de toute cette histoire des Hashâshins

On ne me croirait pas, si je n'apportais, au milieu de mes commentaires d'ignorant enthousiaste, quelques authentiques documents de l'époque, quelques paroles certaines de mes personnages, pour servir de pierres de touche. (« Pierre de touche, disent les dictionnaires, c'est une espèce de pierre basaltique, noire, très dure, sur laquelle on frotte les petits bijoux en or ou en argent, pour en reconnaître les titres .. » Mes textes permettront d'éprouver si je me laisse aller à brillanter mon sujet, si je donne du toc et du faux)

Voici cette pierre basaltique, telle que nous la tenons de Nizam el-Mulk, le fameux grand vizir du sultan seldjukide Alp Arslan, et l'un des hommes les plus considérés de l'Asie.

Nizam el-Mulk (qui mourut en 1072) a écrit ce qui suit dans son *Testament* :

« *Imâm Muaffik de Nishapur (que Dieu accueille son âme!) était un des hommes les plus savants du Khorasan, et considéré avec le plus grand respect. Il vécut plus de 85 ans, et c'était l'opinion commune que tous les jeunes hommes qui lisaient le Coran et étudiaient les Traditions avec lui, devaient arriver à la richesse et aux honneurs. Pour ce motif, mon père m'envoya de Tus à Nishapur, travailler sous la direction de cet éminent savant. Il me témoignait de l'affection, et moi, je mis à le servir tant d'attachement et d'amour que je restai près de lui pendant quatre ans. Hakim Omar Khayyam et ce mécréant d'Hasan ibn Sabâh, tous deux de mon âge, remarquables tous deux par la puissance de leur intelligence, suivaient depuis peu son enseignement. Nous devînmes amis, et quand nous quittions la classe d'Imâm, nous nous répétions l'un à l'autre ce que nous venions d'entendre...* »

Quelle page de roman et d'histoire! Qu'on ne dise pas qu'il est impossible, à travers les épaisses ténèbres des sectes et des races étrangères, de participer aux sentiments des morts! « Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur le cimetière. »

Nizam el-Mulk, nous venons de le dire, c'est un des grands hommes politiques de l'Asie. Omar Khayyam, aucun lecteur n'ignore ses Rubâiyat, dont il se publie chaque semaine en Europe une nouvelle édition, et nous avons une idée de l'estime où les historiens de la science tiennent ses travaux astronomiques. Quant à Hasan Sabah, c'est le législateur de la confrérie criminelle que fait déjà assez connaître son titre d'Ordre des Assassins.

Ces trois génies, à l'heure où mon texte les saisit et nous les présente, ne sont encore que des jeunes gens bien minces et démunis, de jeunes étudiants orientaux du XIe siècle, par bien des côtés semblables aux étudiants de toutes les époques, dans tous les pays. Leur camaraderie et l'entr'aide que, dans un instant, ils vont se promettre, c'est un pacte balzacien, pareil à celui par lequel les « Treize » se lient, et pareil encore à ces ententes que nous voyons, dans chaque génération, des arrivistes former au quartier latin, dans des cénacles, dans des dîners de coterie. C'est plus encore, c'est un serment de carbonari. Et

l'Université de Nichapour, toutes différences gardées, doit être comparée à ces Universités de Prague et de Cracovie où, hier encore, sous nos yeux, s'échauffaient les espoirs tchèques et polonais, aux Universités irlandaises, à l'Université d'Helsingfors où se formaient les deux pensées finlandaises des Suédois et des Finnois.

La Perse du XIe siècle était un vieux sol volcanique, invinciblement travaillé par d'antiques pensées religieuses et nationales. Sous le fer et le feu, elle avait dû renoncer à la loi du grand Zoroastre. Une première fois, dit-on, l'Avesta avait été brûlé par Alexandre le Grand, et la pensée hellénique avait tout recouvert. Ce texte souverain, reconstitué du mieux que l'on put, en l'an 226 de Jésus-Christ, par Ardéchir, qui refit l'unité de l'Empire et restaura la religion nationale, disparut lors de la conquête mahométane, et resta précieusement conservé dans les cachettes des Parsis jusqu'à ce que — merveilleuse histoire! — notre Anquetil Duperron l'allât chercher et retrouver dans les Indes, jusqu'à ce que Nietzsche se proclamât son commentateur, son disciple. Et le dernier des Chosroès, vaincu, écrasé par Omar, s'en alla mourir à Merv où c'est l'archevêque chrétien, — ô dérision émouvante! — qui lui fit l'aumône d'un tombeau. A tous le vainqueur imposa le joug de l'Islam.

Quel désastre pour cette race persane, qui appartient, comme les Indiens, les Grecs, les Latins et nous-mêmes, à la grande famille aryenne, d'avoir à s'accommoder de la pensée sémitique et d'une pensée contre sa nature! Terrorisée, elle dut dire à haute voix : « Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, » mais elle ajoutait tout bas : « si ce n'est le dieu de nos pères. » Le magisme, le gnosticisme, le brahmanisme, toutes les pensées de l'Inde, de Zoroastre et de l'hellénisme, demeuraient dans son sang, alors même qu'elle ne savait plus les nommer. Elle était prête pour tous les schismes. Ainsi s'explique son élan à se rallier au Chiisme. « Elle reporta, écrit-on sur les rejetons de cette touchante famille des Alides ses sentiments comprimés. Ils lui parurent des symboles de ses propres infortunes... Ali, laissant à Mahomet le soin de révéler aux hommes la religion littérale, s'était réservé le rôle, plus modeste, mais sublime, d'en expliquer le sens réel à quelques esprits d'élite... » En face d'un pouvoir étranger, fondé sur la force brutale, Ali incarnait le sentiment de l'espérance, la conviction que le droit et la justice finiront par triompher.

Que ces Persans aient perdu la doctrine, n'importe! Il leur reste des manières de sentir, des désirs, des rêves dont la puissance est invincible. « On changerait plutôt le cœur de place! » D'instinct ils accueillent tous les mouvements qui cherchent à donner à l'Islam le fondement rationnel de la philosophie grecque, et à le rendre plus profondément religieux, par les doctrines du soufisme et du messianisme Ils attendent un Mahdi, un sauveur, qui apparaîtra dans la lignée légitime des descendants d'Ali. Comment le reconnaître? C'est la question que tous se posent. Tous s'adonnent aux sciences occultes, ramassent les traditions prophétiques, les signes astrologiques, supputent la durée, rêvent de la fin des temps et créent des apocalypses.

Si tel est l'état d'esprit parmi les masses incultes, imaginez ce qu'il peut être dans ces Universités où des jeunes gens de l'élite viennent étudier ce qui survit du savoir hellénique! Sans doute Nizam el-Mulk, Omar Khayyam, Hasan sont islamisés et arabisés; sans doute, ils désirent retrouver à la cour des conquérants les places que leurs pères occupaient jadis, sous le régime national, et c'est pour obtenir de gros emplois qu'ils s'asseyent au pied de la chaire des maîtres étrangers; mais au fond d'eux subsistent les énergies souterraines de la race, les vieilles nappes de la sensibilité aryenne. Ils sont disposés héréditairement à croire que deux puissances se disputent le monde et qu'ainsi s'expliquent les alternatives du bien et du mal, et voici que l'Imâm Muaffik prétend leur démontrer qu'un dieu unique régit l'univers. Un seul dieu, ou, pour employer le terme mahométan, « le seul réel agent. » Ce dieu unique est donc responsable du mal? Ces jeunes gens pourraient glisser à la révolte, au blasphème. Certainement, ils se cabrent. Comment ils résoudront le problème, c'est une superbe image, un des symboles du monde. Ils vont s'enfoncer chacun dans la vie et faire leur destin, à leurs risques et périls, avec leur nature propre: Nizam el-Mulk se réfugiera dans un mysticisme tempéré par son bon sens d'administrateur, Omar Khayyam flottera entre la *Carpe diem* et le fatalisme qui courbe la tête; Hasan Sabah glissera au plus noir scepticisme, mais tous trois, dans ce premier moment, ils se sentent bien seuls et cherchent à s'épauler les uns les autres.

« Quand nous quittions la classe, nous nous répétions l'un à

l'autre ce que nous venons d'entendre... » Ainsi s'exprime sommairement Nizam el-Mulk. Ils commentaient entre eux l'enseignement de leur maître, son enseignement du Coran et de la tradition coranique; ils le confrontaient avec les aspirations qu'ils avaient dans le sang, et avec les livres de l'hellénisme qu'ils viennent de trouver à l'Université.

« ... *Et alors, un jour, ce méchant Hasan nous dit : « C'est l'opinion générale que les disciples d'Imâm Muaffik atteignent le succès, et sans doute l'un d'entre nous réussira, sinon tous trois. Quel arrangement ou quel contrat faisons-nous? » Je répondis : « Ce qu'il vous plaira. » Il proposa : « Celui de nous qui fera fortune devra partager avec les autres, et ne pas en jouir seul. » Nous fûmes d'accord et nous nous engageâmes ainsi...* »

Pour moi, cet engagement ne vise pas tout court l'argent et les honneurs. Ces trois jeunes gens de génie se sont attachés aux problèmes les plus profonds, qui intéressent tout l'être, problèmes religieux, politiques et de race. Ce serait calomnier l'ardeur généreuse de la vingtième année que de penser qu'il leur suffise d'avoir de bonnes places et de jouir de la vie. Plus encore qu'en jouir, ils voudraient la corriger, la redresser. Ils s'engagent les uns envers les autres, et tous trois envers leur idéal. Cet engagement solennel se relie à la partie divine de leur être et à la tradition dont ils participent. Il exprime ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit, à l'âge du désintéressement, au moment de la jeunesse où l'être est le plus disposé à « se jeter au pied du trône de Dieu, » et à se dévouer.

« ... *Le temps passa,* continue Nizam el-Mulk. *J'allai du Khorasan à Mawara un-Nahr, et puis à Ghazni et à Kaboul, et, à mon retour, je fus nommé au poste de Vizir près du Sultan Alp Arslan. A ce moment, Hakim Omar Khayyam vint à moi, et je remplis envers lui toutes les exigences du pacte, toutes les obligations de notre engagement. Je le reçus avec honneur et distinction, je lui dis : « Un homme de votre talent devrait servir le Sultan, et puisque, par notre convention, pendant que nous étudions avec Imâm Muaffik, je me suis engagé à partager avec vous ma situation, je dirai au Sultan vos talents et vos connaissances, et ferai si bien que vous serez nommé comme moi à un poste de confiance.* » *Mais Khayyam répondit : « La plus grande faveur que vous puissiez me faire est de me laisser vivre dans la retraite, afin que, protégé par vous, je puisse m'occuper à accumuler les*

richesses de la science et à prier pour votre longue vie. » Et il se tint à cette résolution. Quand je vis qu'il parlait sincèrement et non par sentiment de l'étiquette, je lui fis donner un traitement annuel de 1200 miscals d'or, payables sur le trésor de Nishapur. Il retourna à Nishapur, s'adonna à l'étude des sciences, surtout de l'astronomie, et devint par la suite un astronome hors ligne... »

J'ai grand regret d'aller si vite et de ne pas m'arrêter devant le problème que pose la modération d'Omar Khayyam. Que pensait-il? En deux mots, pour moi, cet homme s'est très vite renoncé et a vécu avec ses idées de derrière la tête, ne s'occupant des autres que pour en obtenir sa sécurité. Il se place dans la série très connue des philosophes méprisants.

Hasan Sabâh, lui aussi, vint trouver Nizam el-Mulk. Il invoqua leur pacte, et obtint le poste de chambellan à la Cour. Seulement, à l'encontre d'Omar Khayyam, qui demeura l'ami de Nizam el-Mulk et le savant favori des sultans, Hasan se brouilla avec le Vizir.

Pourquoi? « Une haine religieuse s'éleva entre eux! » A mon avis, pas de doute : Hasan dans son esprit avait condamné la dynastie. Il rompit avec son ami, au moment où Alp Arslan mourut et que Mélik shah lui succéda, au moment où la circonstance avait dû lui paraître favorable pour une révolution dans l'État. Le fait de Hasan ne peut être d'un ambitieux vulgaire et d'un ingrat, car toute sa vie, par la suite, nous révèle un politique poursuivant avec un génie criminel d'immenses desseins. En outre, nous savons qu'il appelait avec mépris le sultan, « ce Turc, » et le Vizir, « ce paysan. » Et le choix de ces deux termes indique qu'il détestait dans le souverain un étranger, un non-Persan, et dans son ancien condisciple une âme intéressée et basse, incapable de se régler sur un idéal. Ce Nizam el-Mulk, qui se renferme dans son loyalisme et croit avoir assez à faire d'administrer un grand royaume, c'est ce qu'aujourd'hui nous appellerions un rallié. Il appartient de naissance à la vieille aristocratie persane dépossédée, il descend des dirigeants d'autrefois, c'est le fils des vieux serviteurs des Sassanides; sa destinée lui paraît être de retrouver les places qu'ont tenues ses pères. Il lui suffit de redevenir dans le nouvel ordre de choses un grand seigneur. Il n'a pas la force d'âme de Hasan, qui veut tout contraindre et modeler selon ses rêves, non plus

que d'Omar Khayyam qui admet le dualisme de sa pensée et de sa vie.

La rupture entre Hasan et Nizam el-Mulk fut violente, implacable, définitive, une de ces haines où tout l'être est engagé. Hasan se déroba par la fuite à la vengeance de Nizam, qu'il avait vainement essayé de perdre, et que dès lors il ne cessera plus de viser comme le premier obstacle à détruire. Il n'est pas homme à se déprendre de sa vocation sur un échec Il n'a pu satisfaire ses ambitions révolutionnaires par son ancien ami, qu'il accuse maintenant de trahison : eh bien ! sur la route de l'exil, il cherche d'autres instruments. Et par fortune, dans sa patrie, à Réï, voici qu'il rencontre les hommes qui vont décider de sa vie.

Nous tenons tout droit de sa bouche un superbe récit :

« *Il y avait à Réï un homme appelé Emireh Dharrab, qui professait la doctrine des Bathiniens d'Égypte. Nous avions continuellement des contestations, l'un avec l'autre : il réfutait les dogmes auxquels je croyais, mais je ne lui accordais pas gain de cause. Cependant ses discours firent impression sur mon cœur. Sur ces entrefaites, il me survint une maladie, très dangereuse et très pénible. Je réfléchis en moi-même et je me dis : « La doctrine de cet homme est la véritable! mais, par suite de mon fanatisme, je ne l'ai pas reconnue comme vraie. Si donc, ce qu'à Dieu ne plaise, le terme fatal arrive pour moi en ce moment, je mourrai sans être parvenu à la connaissance de la vérité. » Je guéris de cette maladie Il y avait parmi les Bathiniens un autre individu que l'on appelait Bou-Nedjm Serrâdj (le sellier); je l'interrogeai touchant les dogmes de sa secte. Il me les exposa en détail, de sorte que j'obtins la connaissance des mystères les plus cachés de cette doctrine Enfin il y avait un troisième personnage appelé Moumin, à qui Abd-Almélic Attâch avait conféré le diplôme de prédicateur. Je lui demandai de recevoir ma profession de foi. Il me répondit : « Ton rang, à toi, qui es Hasan, est plus élevé que le mien, à moi, qui suis Moumin ; comment donc recevrais-je ton engagement, c'est-à-dire comment prendrais-je de toi un serment de fidélité envers l'imâm? » Mais quand je l'en eus vivement pressé, il reçut mon engagement. Lorsqu'en l'année 464 (1071-1072), Abd-Almélic Attâch, qui remplissait à cette époque les fonctions de Daï dans l'Irâk, fut arrivé à Réï, il daigna me prendre en affection, et me confia le rang de son*

suppléant. « Il te faut, me dit-il, aller dans la capitale de l'Égypte. »

Grand texte mystérieux, qu'il est pourtant aisé d'éclairer. Je sais ce qu'Emireh Dharrâb, Bou Nedjm Serrâdj, Moumin, puis Abd-Almélic Attach, dans des conversations savamment graduées, ont dit, l'un après l'autre, à Hasan. Ces hommes (et des centaines d'autres, pareils à eux, affiliés à la même franc-maçonnerie) parcouraient l'Asie musulmane pour prêcher en termes voilés que, sous les rites et les cultes divers, brille une seule vérité, une seule foi, une seule religion, et qu'il faut faire la révolution contre le pouvoir établi, au nom de ceux qui sont lésés et au nom du bien public. Cela, ces mystérieux errants ne le disaient pas tout d'un trait, mais à la longue, après une suite de précautions toujours les mêmes, et en faisant passer leurs disciples par sept degrés d'initiation. Avec un Hasan, très vite, ils en vinrent au grand secret : « Ce que tu rêvais à Nisbapur avec Omar Khayyam et Nizam el-Mulk, ce que tu voulais réaliser avec Nizam el-Mulk, et devant quoi ce lâche parjure a reculé, voilà deux siècles que deux hommes l'ont pensé et voulu. Voilà deux siècles que deux grands esprits favorisés du ciel, Abdallah, fils de Maïmoun, et Mohammed ben Hosaïn surnommé Zaïdan, celui-ci savant dans la philosophie, l'astrologie et la sorcellerie, et tous deux très attachés aux vieilles doctrines de la Perse, ont créé l'instrument pour anéantir l'Islam. Ce qu'Abdallah et Mohammed ben Hosaïn ont voulu, tu le veux. Prends leur succession. Deviens des nôtres et au premier rang... »

Dans ces interminables causeries de Réi, Hasan fut mis au courant de l'œuvre fondée par les deux Persans qu'on lui donnait en modèle. Il connut leur roman grandiose et s'en inspira. Abdallah, fils de Maïmoun, et le riche Mohammed ben Hosaïn, surnommé Zaïdan, s'étaient dit : « le secret de la force irrésistible de nos conquérants Arabes, c'est leur foi ; il faut briser ce ressort. » Abdallah imagina de gagner la confiance d'une secte musulmane dissidente chiite, les Ismaéliens, ainsi nommés parce qu'ils vénéraient un certain Ismaël, descendant d'Ali, et très nombreux à la Mecque, à Médine, en Mésopotamie, en Syrie et surtout en Perse. Avec quelques modifications, leur large doctrine, reflet de toutes les croyances existantes, toute imprégnée de magisme, de judaïsme, de christia-

nisme, de gnosticisme, de philosophie grecque, devenait très propre à réaliser une conversion générale des peuples...

Je ne vais pas vous exposer le système, à la fois religieux, philosophique, politique, social, que combina Abdallah et qu'il gradua suivant les intelligences! Je passe ce qui m'ennuie, ce qui est mort, ce qui ne peut plus fournir de plaisir, de peine, de profit, ni même d'étonnement. A quoi servirait-il que je puise, entre mes deux mains maladroites, quelque peu de cette eau morte du lac d'oubli. Laissons ce chaos, ces siècles en poussière et ces théologies en pourriture. De tout ce que j'ai lu d'essais qui cherchent à définir les Bathiniens, les Ismaéliens (donnez-leur à votre choix l'un de leurs trente-six noms), il n'y a rien qui me satisfasse autant que ces dix lignes que voici du grand Avicenne :

« ... *Ils croient à l'Imâmat d'Ismaël, fils de Djafar, du nom duquel ils ont emprunté leur nom. Ils sont surnommés Sébayah (adjectif dérivé du mot seb'at), à cause de leur croyance à sept imâms. Ils s'imaginent en effet que dans chaque période de temps il y a sept imâms, soit manifestes, et c'est alors le temps de la manifestation, soit cachés, auquel cas ce temps est nommé l'époque du mystère. Il faut de toute nécessité qu'il y ait un imâm, soit apparent, soit caché, et cela conformément à ce mot du Khalife Ali : « La terre ne sera pas dépourvue d'un homme qui se consacrera à la cause de Dieu et fera valoir ses arguments. » Ils sont encore surnommés Bathiniens, parce qu'ils prétendent que chaque chose apparente a un sens caché, et Atta'limy, parce qu'ils disent que la science s'acquiert particulièrement par les leçons des imâms. Souvent aussi ils ont été surnommés Melâhideh (pluriel de Molhid, hérétique), parce qu'ils abandonnent les sens manifestes du Koran et de la Sounna, et qu'ils expliquent allégoriquement tous les textes. Chez eux quiconque vient à mourir sans avoir connu l'imâm de son temps, et sans porter suspendu à son cou l'acte d'un serment prêté à cet imâm, est considéré comme étant mort dans l'ignorance.* »

Il y avait là de quoi satisfaire les Ismaéliens, attachés à la mémoire de l'imâm Ismaël, les vieux Persans attachés au dualisme de Zoroastre, les philosophes qui vivaient d'un souvenir de la raison hellénique, les juifs, les chrétiens, les musulmans. Et par surcroît, Abdallah prétendait descendre d'Ali! Ainsi avait-il accumulé dans sa drogue tous les ferments les plus

actifs. Il ne la distribuait qu'avec d'infinies précautions. L'initiation comprenait sept degrés (et plus tard neuf). Le maître excitait la curiosité des novices, en leur proposant des problèmes dont ils ne devaient recevoir la solution qu'après qu'ils se seraient engagé au secret par de terribles serments. Ce pacte signé, ils appartenaient corps et âme à la secte, ils versaient un tribut d'argent entre les mains de l'Imâm, et malheur à celui qui tentait de se soustraire aux ordres des supérieurs!

Pour l'exécution de ce plan et la création de cette maçonnerie, comme nous dirions aujourd'hui, Abdallah reçut du riche Zaïdan la somme énorme de deux millions de pièces d'or. Obligé de quitter la Susiane, il s'établit en Syrie, à peu de distance de Hamah, et de là il répandit en tout sens ses missionnaires qui firent des merveilles. Une multitude d'imaginations s'allumèrent. Il parvint à former une vaste société secrète, se disant ismaélienne et chiite, qui n'avait en réalité d'autre but que la ruine de l'islamisme officiel et de la dynastie abasside. Ses fils et petits-fils marchèrent dans la même voie. Ils fondèrent la dynastie des Fatimites, qui régna d'abord en Tunisie, puis en Égypte.

L'INITIATION DE HASAN SABAH

Cet exposé forcément est trop bref; cependant il nous rend intelligible le premier émoi, l'ardente adhésion de Hasan, quand il rencontre ces missionnaires du grand secret, ces apôtres de la rébellion sociale et de la fusion de toutes les religions, ces chefs d'une immense conspiration permanente. Pour cette nature passionnée et désemparée, quel événement! c'est la rencontre d'un homme à la mer avec une embarcation qui va le recueillir et où il commandera. Et tout de suite, le plus haut de ces missionnaires, Abd-Almélic Attâch, qui a distingue le génie d'une telle recrue, l'envoie au cœur de l'Ismaélisme, au point de la plus profonde initiation .. « Hasan, il te faut aller dans la capitale de l'Égypte »

L'Égypte était le pays du réussite des Ismaéliens. Ils y avaient mis sur le trône, nous venons de le dire, les descendants de leur fondateur, les petits-fils de l'occultiste persan Abdallah. Ces Fatimites (ainsi nommés parce qu'ils prétendaient, du fait d'Abdallah, descendre d'Ali et de Fatmah) avaient montré

une largeur de vues, une tolérance bien éloignées du fanatisme mahométan et très propres à confirmer ce que nous admettons : que l'Ismaélisme est un des effets profonds du vieil esprit aryen opprimé par l'Islam. Et celui d'entre eux qui régnait alors au Caire, Mostansir, venait de reprendre le titre d'imâm des Ismaéliens. Il voulait rétablir le califat universel, déposséder les Abbassides. C'était pour les Ismaéliens d'Asie l'heure de lui envoyer un agent de premier ordre, tel qu'étoit Hasan.

Malheureusement, Mostansir était peu intelligent et très fou. Il tenait de son aïeul, Hakim le méchant, de cet extravagant qui porte sur son front dans l'histoire « un diadème affreux sentant le carnaval. » Hakim, monté sur le trône à l'âge de onze ans, est le type de ces despotes que la toute-puissance rend insensés Il avait pris les femmes en suspicion méchante. C'est un état d'esprit assez répandu et pour l'ordinaire inoffensif, parce que ceux qui le possèdent ne peuvent pas le faire passer en acte Mais Hakim défendit aux femmes du Caire de sortir des maisons, de monter sur les terrasses, et aux cordonniers de leur fabriquer des chaussures ; en outre, il les fit surveiller par des vieilles qui s'introduisaient dans tous les harems, et lui faisaient des rapports, d'après lesquels il multipliait, contre les plus jolies et les plus amoureuses, la peine capitale Il soupçonna sa sœur, Sitt el-Mulk, d'être liée avec Ibn-Dawas, un de ses émirs. Ces deux amants, justement pris de peur, donnèrent mille dinars à deux esclaves pour qu'ils se missent en embuscade sur le mont Mocatam, où Hakim avait coutume de venir, la nuit, observer les astres, avec un jeune écuyer, et qu'ils les tuassent tous deux Hakim était versé dans l'occultisme. Il savait qu'il courait un grand danger, et que s'il y échappait, il vivrait huit cents ans Sa mère, qu'il avait mise au courant, le supplia très humblement de ne pas sortir, et, la nuit venue, versait des larmes et le retenait par le pan de sa robe. « Mais, disait ce fou pris d'angoisse, si je ne sors pas à présent, mon âme s'envolera de mon corps. » Poussé par son destin, il se dirigea vers le Mocatam avec son jeune écuyer. Les deux esclaves le tuèrent et portèrent en secret son corps à sa sœur, l'amoureuse, qui l'ensevelit dans son palais.

Il n'est pas étonnant que le petit-fils d'un tel extravagant, pour qui notre Gérard de Nerval tout naturellement professait un culte, ait mérité à son tour d'être appelé par les historiens

orientaux « Mostansir le fou. » Ce fou, petit-fils de fou, ne fut pas capable d'apprécier Hasan. Hasan, sur l'heure, commença d'intriguer. Ce n'était pas assez pour un tel ambitieux de se plonger dans le trésor des pensées noires que Hakim avait laissée au Caire, il chercha à mettre la main sur la dynastie. C'est ce que l'on voit dans ce texte hautement significatif de ses Mémoires :

« *Quoique durant tout le temps de mon séjour je n'aie pu parvenir jusqu'à Mostansir, néanmoins, ce prince était instruit de ce qui me regardait, et à plusieurs reprises il fit mon éloge L'émir Aldjotouch ou chef des armées, qui l'avait asservi à son pouvoir et qui exerçait sur lui une autorité absolue, était beau-père de son fils cadet, Mosta'by, que le calife avait déclaré son successeur par un second acte de sa volonté. Mais moi, conformément aux principes fondamentaux de la doctrine que je professais, je prêchai en faveur de Nizar. Pour ce motif l'émir Aldjotouch me fut contraire et se disposa à me faire un mauvais parti..* »

Un texte, à mon avis, d'immense importance! C'est la charnière même de l'œuvre des Hashâshins. C'est dans ce texte que je vois naître l'idée qui fut couvée par Hasan, entretenue par Rashid-eddin Sinan, et qui, aujourd'hui encore, dans leur décadence, soutient les Hashâshine. Je m'en suis convaincu sur place, au cours de mon voyage, et mes lecteurs s'en apercevront, quand nous serons ensemble à Qadmous Sous les oliviers de Qadmous, parmi ces pauvres Hashâshine dégénérée, il y aura encore une voix qui s'élèvera pour affirmer les droits de Nizar.. Mais ne devançons pas l'ordre de notre récit.

Hasan dut fuir d'Égypte, après dix-huit mois environ (en 1080). Il emmenait avec lui le fils de Nizar : retenez bien cela, c'est le fait dont nous entendrons les pauvres gens de Qadmous se réclamer..

Et de nouveau le voilà au milieu des périls et des fatigues. Mais le cœur plus audacieux que jamais. Il aborde en Syrie, se rend à Alep, à Bagdad, et arrive à Ispahan, au printemps de 1081. Partout il faisait une ardente propagande en faveur de Nizar. A Ispahan, il s'alla loger chez un certain affilié, Abou el-Fazl, toujours rêvant aux moyens de se débarrasser de Mélikshah et de Nizam el-Mulk, et parfois rêvant tout haut : « Ah! si

j'avais seulement deux amis fidèles et dévoués, disait-il un jour, je serais bientôt délivré de ce Turc et de ce paysan. » Un vrai propos de fou! Comment supposer qu'un empire qui s'étend depuis les frontières les plus reculées du pays de Kachgar, jusqu'à Antioche, recevrait aucun dommage de l'assistance prêtée par deux hommes à Hasan? Abou el-Fazl plein de compassion servit à son hôte les aliments et les boissons que l'on a coutume de donner aux personnes atteintes de démence. Hasan, voyant sa suggestion ainsi accueillie, s'en alla d'Ispahan à la frontière du Kermen et à Yezd. Il faisait des conversions. Sa méthode était de s'attacher en secret les habitants des châteaux et forteresses. Parfois même des gouverneurs accueillaient ses prédications. C'est ainsi qu'un jour, sur le rivage méridional de la mer Caspienne, dans les montagnes au Nord-Ouest de Kazwin, il convertit les habitants tout autour d'Alamout.

HASAN A ALAMOUT ET L'ÉCOLE DU CRIME

Alamout, un château dont les deux mots, Alah-Amout, signifient le nid de l'aigle, et qu'occupait alors au nom du sultan Mélik-shah, un homme de la famille d'Ali, plein d'ignorance et de simplicité. Plusieurs de ces paysans qui venaient d'accueillir la doctrine d'Hasan, allèrent dans le château la prêcher à ce gouverneur. Il leur déclara : « Je crois à cette doctrine. » Mais dans la suite il fit descendre du château, par ruse, tous ceux qui avaient embrassé la croyance ismaélienne, il ferma les portes, et dit : « La forteresse appartient au Sultan. » Après de nombreux pourparlers, il les laissa pourtant rentrer. Désormais, malgré ses ordres, ils n'en sortirent plus. Ce fut alors que Hasan se rendit à Aukéroud, une bourgade voisine. Il manifestait une grande dévotion et ne revêtait que des habits d'un drap grossier. Beaucoup de personnes accueillirent ses prédications. Enfin, dans la nuit du 4 septembre 1090 (ses partisans font remarquer que les lettres composant le mot Alah-Amout, prises numériquement, donnent l'année de l'entrée de Hasan dans Alamout), on l'introduisit à la dérobée dans le château. Il y habita secrètement pendant quelque temps, se faisant appeler du nom de Dih-Khodâ ou chef du village.

Lorsque l'Alide eut connaissance de cela, comme il n'avait

plus aucun pouvoir, il demanda lui-même à se retirer. En échange du château, Hasan lui donne une assignation de trois mille dinars sur les gouverneurs de Kerdcoûh et de Dâmeghân, qui avaient embrassé secrètement la doctrine.

Pour s'expliquer cette fortune merveilleuse, il faut comprendre qu'Ibn Attash, celui de qui Hasan avait reçu la suprême initiation, et qui était le plus haut chef de cette maçonnerie ismaélienne en Perse, se tenait avec lui étroitement d'accord et mettait à sa disposition toute la liste des affiliés. Hasan récolte les fruits d'une longue préparation. Il passe sur des territoires depuis longtemps ensemencés. Quoi qu'il en soit, en 1090, c'est-à-dire dix-neuf ans après qu'il a quitté la cour du sultan Alp-Arslan, neuf ans après qu'il est revenu d'Égypte, le voilà en possession d'un puissant refuge.

C'est ce que ne pouvait accepter le vizir Nizam el-Mulk. Il excita le Sultan à exterminer tous ces hérétiques, et envoya contre Alamout une armée considérable. Quel péril pour Hasan! Hasan n'avait avec lui que soixante-dix hommes et l'ardeur religieuse des fidèles que ses prédications lui avaient acquis dans tout le district. Qu'est-ce que cela pour arrêter les forces régulières d'un grand roi? Alors apparut quelque chose d'inouï dans l'histoire du monde, une application criminelle, méthodique, des plus hautes forces mystiques.

Dans la nuit du vendredi 16 octobre 1092, aux environs de Néhawend, un nommé Kahir Arrany se présenta, sous le costume d'un soufi, devant la litière de Nizam el-Mulk, — qui, après avoir rompu le jeûne du Ramadan, se faisait transporter à la tente de ses femmes, — et le tua net d'un coup de poignard.

Quarante jours après, au cours d'une partie de chasse, aux environs de Bagdad, Mélik-shah se trouva mal et mourut, réalisant ainsi une prophétie de Nizam el-Mulk, qui lui avait dit : « Mon turban et ta couronne sont joints ensemble, » et l'on pense qu'il avait été empoisonné.

Puis ce fut le tour des deux fils de Nizam el-Mulk. Le premier, Ahmed, étant à Bagdad et se dirigeant en barque vers une mosquée, les assassins fondirent sur lui, le frappèrent de leur poignard, et il fut atteint de paralysie. Le second, Fakhr el-Mulk, à Nichapour, un jour de juillet 1106, entendit les lamentations d'un homme qui disait : « Les vrais musulmans ont dis-

parn ; il n'est resté personne capable de prendre la main de l'affligé, » et touché de compassion, il s'approche, mais l'homme le tue. Et ce misérable, quand on voulut lui arracher des aveux, dénonça faussement les meilleurs serviteurs de l'Empire qui furent mis à mort.

Ainsi commençait la monotone série des crimes des Hashâshins. Les chroniques musulmanes ou chrétiennes les énumèrent par centaines, et nous font voir les assassins s'approchant de la victime désignée à leurs coups, captant sa confiance, vivant parfois de longs mois auprès d'elle, et, pour finir, le corps à corps fatal. L'Asie comprit avec terreur qu'une école d'assassins venait d'être ouverte, d'où sortaient des individus merveilleusement éduqués pour accomplir leur besogne, et d'autant plus forts pour tuer qu'ils étaient joyeux de mourir. Ces hommes qui joignent à une prodigieuse éducation professionnelle de meurtriers une intrépidité poussée jusqu'à l'allégresse, c'étaient les *fédawis*, les dévoués du Vieux de la Montagne. Les imaginations en furent frappées d'épouvante et d'émerveillement. Tous les desseins de Hasan s'accomplirent sans obstacle.

Aussi bien l'époque était-elle singulièrement favorable. Les deux fils de Mélik-shah se disputaient le pouvoir; les Croisés apparaissaient sur les terres de l'Islam ; l'Asie se débattait dans l'anarchie. A la faveur de ce désarroi de tous les pouvoirs, Hasan envoyait ses missionnaires de tous les côtés et jusqu'en Syrie. Ceux qu'il ne dominait pas par ses prédications, il les domptait par le meurtre. Il s'emparait de toutes les forteresses, autant qu'il pouvait, et s'il trouvait un rocher qui convînt, il y construisait.

Enfin, vers l'an 1105, l'un des fils de Mélik-shah, Mohammed I[er], parvint à triompher de son frère et se fit reconnaître comme légitime successeur de leur père. Monté sur le trône persan, son premier soin devait être de détruire Hasan et la puissance des Ismaéliens. Il s'empara, dans le voisinage d'Ispahan, de la forteresse de Diz Kuh; il y saisit cet Ibn-Attash, qui avait été l'initiateur et qui demeurait le chef de Hasan, le chef de toute cette maçonnerie ismaélienne, et il le mit à mort. A ce moment, une femme vint lui révéler un complot ou trempait le grand vizir : son barbier avait accepté de le saigner avec une lancette frottée de poison. Les conjurés

suppliciés, le sultan Mohammed envoya un de ses émirs, Shirgir, mettre le siège devant Alamout. Celui-ci avait remporté de nombreux succès et déjà il se flattait de saisir la forteresse et Hasan, quand soudain Mohammed fut assassiné. L'émir leva le siège.

Le nouveau sultan, Sandjar, allait reprendre la lutte, mais un matin à son réveil, il vit auprès de son lit un couteau fiché dans le sol, et cette missive de Hasan : « Si je n'avais dans mon cœur de l'affection pour toi, respecté sultan, ce couteau que l'on a enfoncé dans la terre durcie eût été plongé bien plus facilement dans ton sein tendre et délicat. Quoique j'habite la cime d'un rocher, ceux qui sont tes confidents sont dans un accord intime avec moi. » Le Sultan abandonna toute entreprise contre Hasan, et accueillit ses messages.

La puissance du seigneur d'Alamout parvint alors à son apogée. Par la mort d'Ibn-Attash, il était devenu le Grand Maître officiel des assassins. Par ses succès, il avait conquis ses refuges, ses places de sûreté dans tout le royaume. Il régnait sur toutes les imaginations, au palais comme dans le menu peuple. On l'admirait, autant qu'on le craignait. Une sorte de maladie mentale avait envahi la Perse. Des milliers d'hommes, et les plus hauts personnages s'affiliaient à cette doctrine perverse.

LE JARDIN DE HASAN

Voilà les faits. Il reste à les comprendre. Il reste à s'approcher, s'il en est quelque moyen, des pensées intimes de Hasan. Ah! si nous pouvions connaître le fond d'un tel être, et nous faire une idée du dressage humain qu'il poursuivait dans sa vie mystérieuse d'Alamout! Alamout, le laboratoire où ce philosophe criminel réussit à sélectionner des assassins au service de son idéal. Que de fois j'ai cherché à me représenter le lieu et ses pensées! Chardin nous le décrit en deux traits : « Un fort château, proche de Casbin, sur une haute roche, aux bords d'un précipice... » Et de nos jours, un voyageur anglais, le colonel Monteith, l'a visité : « Nous commençâmes l'ascension d'une montagne raboteuse et escarpée, autour de laquelle courait un mur solidement bâti en pierres. Sur le sommet se distingue encore une tour, probablement destinée à servir de vigie. Sur un côté, au-dessus d'un profond ravin, il paraît y avoir eu une

résidence considérable, qui communiquait, par le moyen d'un escalier étroit, avec un jardin situé en dessous. La partie inférieure de la montagne a été disposée en terrasse, mais le tout est loin de répondre à la description du paradis terrestre rapportée par quelques auteurs ; le climat est réellement froid, et pendant au moins la moitié de l'année, cet endroit doit avoir été une habitation désagréable... Je n'y trouvai pas d'inscriptions. Un réservoir de bains et une vaste place sont les seules constructions maintenant existantes. »

Ce jardin et ces terrasses, distingués par le colonel, pourraient s'accorder avec ce qu'ont écrit Marco Polo et les auteurs orientaux : que Hasan, pour donner à ses dévoués un avant-goût du paradis sensuel qui les attendait, s'ils mouraient à son service, avait installé à Alamout des jardins paradisiaques et des pavillons de délices, où il faisait transporter ses hommes endormis. Réveillés dans ces lieux enchanteurs, ils y goûtaient toutes les voluptés, et quand de la même manière ils en avaient été tirés, ils étaient prêts à tout pour conquérir un séjour éternel dans ce paradis entrevu entre deux sommeils.

Tel est le récit du voyageur Marco Polo, confirmé par de nombreux témoignages musulmans. D'autres auteurs croient qu'il n'était pas besoin de jardins merveilleux, mais simplement des visions que procure le hachich. Et c'est un fait que la voix publique donnait aux Fédawis le nom de mangeurs de hachich, *hashâshîn*.

Hasan droguait ses dévoués. De quelque manière que ce fût, le fait ne semble pas douteux. C'étaient des énergies fouettées. Mais il avait su d'abord créer, façonner, diriger ces énergies. Il avait trouvé le moyen d'agir sur les âmes. C'est par là qu'il nous intéresse passionnément. C'est par là qu'il se range parmi les échansons de l'humanité, et que ses châteaux sont des châteaux de l'âme.

Hasan avait fait d'Alamout un refuge, où venaient le rejoindre des hommes perdus, des hommes d'aventures, des hommes d'imagination sur qui son prestige agissait. Il choisissait les plus jeunes, les plus vigoureux, les dressait aux exercices du corps, leur faisait apprendre plusieurs langues, leur donnait la formation professionnelle la mieux appropriée à leur besogne effroyable. Mais comment sont-ils prêts à mourir sur un signe ? Et à mourir joyeusement ? Par quel dressage

oblient-il que pour ces jeunes athlètes le monde des représentations soit plus vrai que le monde réel ?

Tomber martyr de son dévouement était, pour un dévoué et pour ses parents, une joie et un honneur. Une mère apprend que son fils, un « fidèle, » a été massacré avec quelques-uns de ses compagnons : aussitôt elle se pare et donne les marques de la plus vive allégresse. Quelques jours après, le fils revient; il avait par miracle échappé à la mort : la mère se coupe les cheveux, se noircit le visage et s'abandonne au désespoir... Croyez-vous que pour obtenir une telle exaltation spirituelle, il suffise de donner à quelques jeunes gens des pastilles de dawamesk, avec ou sans jardin de délices? Un mot de Hasan nous guide vers une meilleure lumière.

Parmi tous ces partisans qui venaient se jeter dans Alamout, un jour apparut l'affilié Abou el-Fazl, celui-là même qui reçut Hasan à Ispahan, lors de son retour d'Égypte. Hasan lui dit : « Tu vois ce que j'ai fait, lorsque j'ai trouvé des amis dévoués, et cependant tu me soupçonnais de folie. » Abou el-Fazl répondit avec confusion : « J'ai toujours confessé ton savoir, mais à l'esprit de qui eût-il pu venir qu'on pût amener les choses à ce point? » Et alors Hasan de déclarer : « Tu as vu ce que j'ai fait pour la puissance. Si j'obtiens l'assistance divine, tu verras aussi ce que je ferai pour la religion. » Phrase prodigieuse, qui nous donne la clé. Hasan s'adresse aux forces religieuses dans les êtres. Il cherche l'assistance de Dieu, et veut accomplir la politique du ciel.

Combien nous sommes heureux, quand nous trouvons de cet homme mystérieux un mot qui se présente avec un caractère d'authenticité, et que nous l'entendons, — non pas d'un air joyeux et triomphant, ce serait bien mal connaître le pathétique austère de ce fanatique, mais plutôt avec quelque chose de terrible sur son visage sombre, — nous dire : « Tu verras aussi ce que je ferai pour la religion! » Et cet esprit lui survivra, un odieux mélange d'exaltation et de fourberie. Méditez ce beau passage de nos chroniques. Deux assassins sont allés se mettre à la disposition de Saladin, qui est en péril, et pour le dégager ils tuent le chef des croisés. Alors Saladin, dans sa joie et sa gratitude, les comble de prévenances : « Demandez-moi ce que vous voudrez. Il est de toute justice que je vous l'accorde. » Et eux de répondre : « Puisse Dieu envoyer ses anges pour protéger le roi! Ce monde

est le néant, et quiconque se laisse séduire par lui aura lieu de s'en repentir, mais alors le repentir ne servira plus à rien. Nous fuyons le monde et nous y avons renoncé : aussi notre unique désir est-il de recevoir deux charges de farine, une pour chacun, car nous avons l'un et l'autre de la famille. »

Ce que Hasan a toujours poursuivi, c'est de changer la loi. Il voulait cela avec Nizam el-Mulk et avec Omar Khayyam. Nizam a sombré dans l'opportunisme; Khayyam, dans le scepticisme contemplatif; mais lui, Hasan, il demeure un homme politique et religieux, un homme de foi, briseur de foi, un briseur d'Islam. Il vient donner satisfaction à ces débris de religion qui fermentent et se souviennent au fond des âmes indigènes. S'il a voulu la puissance, c'était pour satisfaire les rêves, les vengeances, les espoirs de Zoroastre écrasé et dénaturé, tout le génie persan qui réclame ses droits. Dans les âmes, ce qu'il va toucher, c'est le ressort religieux. Lui-même, avec ses fraudes et ses crimes, il est un ascète mystique. Comme il s'élève au-dessus de la conception du bonheur qu'il cultive chez ses instruments! Il promet à ses dévoués une vie future, où ils satisferont leurs appétits physiques; il leur ménage, dans le paradis de ses jardins, des jouissances brutales, et cependant, jour et nuit, il est mystérieusement enfermé dans sa bibliothèque.

« Pendant tout le temps de son gouvernement, Hasan ne sortit que deux fois de sa maison, et ne monta sur sa terrasse qu'une seule fois. » Ainsi parle l'historien Hamd-Allah. Et cet autre historien, Mirkhond, écrit que Hasan ne sortit jamais du château et monta sur la terrasse deux fois. Il était continuellement en prière ou occupé à composer ses écrits.

Ses écrits! voilà ce que nous voudrions connaître. Grand malheur qu'ils aient été brûlés, cent trente-deux ans après sa mort, quand les Mongols s'emparèrent d'Alamout. C'est à l'étude de l'âme qu'il s'adonnait, recherchant les moyens de disposer totalement des individus. On entrevoit une méthode monstrueuse pour corrompre les consciences, d'étranges recettes qui, en agissant sur les corps, lui permettaient de capter les âmes. Un de ses traités était intitulé *Ilzam*. « Semblable à un oiseleur, Hasan fit de quelques sentences fort brèves le chanterelle de ses tromperies, et leur donna le titre d'*Ilzam* (ce qui convainc). » L'ouvrage est perdu. Nous en connaissons l'esprit.

Les anciens docteurs de l'Ismaélisme se fondaient sur l'inter-

prétation du Coran et surtout des versets obscurs. Ils en tirsient des sens cachés. Hasan Sabâh ferme entièrement la porte de l'enseignement et de la science. Sa réforme, ou, comme on dit, la « nouvelle prédication, » ennonce que la connaissance de Dieu ne s'obtient pas par la sagesse ou par une étude attentive, mais par l'initiation de l'imâm. La spéculation et l'étude isolée ne servent de rien; on ne peut parvenir à la science véritable (et ainsi faire son salut) que par une soumission entière aux décisions du Pontife infaillible... Se donner lui-même pour l'imâm, Hasan ne l'ose pas, mais il a près de lui l'enfant qu'il a ramené d'Égypte, le fils de Nizar, le descendant, affirme-t-il, de Mohammed, fils d'Ismail. « L'Imâmat qui appartenait jadis à son pere, maintenant lui appartient. Les hommes ne peuvent se passer d'un instituteur; le vôtre est cet enfant. Obligation de lui obéir. Lorsqu'il sera satisfait de vous, vous serez heureux dans ce monde et dans l'autre. Vous n'avez besoin de rien autre chose que d'obéir à l'instituteur. »

Tel est le message de Hasan, et le nouvel enseignement dont il nourrit ses fidèles. Un grand pas doctrinal! Et pourtant, il n'a pas atteint son but dernier. Il hésite. Il lui faudrait être l'imâm.

Comment y parvenir? Avec le temps. Ses successeurs pourront ce qu'il ne lui est pas permis d'oser.

A condition qu'ils soient capables...

« Et alors Hasan fixe son regard sur ses fils, et les pèse. Il ne reconnaît pas en eux les héritiers de son génie. La chronique dit : « Il avait deux fils, on les accusa de boisson et de fornication; il les fit périr sous le fouet. »

Cette décision atroce achève de me persuader que nous ne sommes pas là devant un comédien qui exploite pour son avantage propre une idée religieuse, mais devant un fanatique dévoué au but idéal pour lequel il multiplie les crimes. Et plus que jamais nous voudrions dépasser les doctrines de Hasan, connaître ses passions, ses doutes s'il en eut, sa poésie, ses modèles, connaître l'homme lui-même!

Ah! si nous avions cette autobiographie que l'on gardait dans la bibliothèque d'Alamout, où il l'avait écrite, au cours de ses longues heures de solitude. L'historien Djoveïny raconte : « Quand l'auteur de cette histoire, au lendemain de la prise d'Alamout et sur l'ordre du prince royal Houlagou, procédait à

l'examen de la bibliothèque dans cette forteresse, où les sectaires avaient mélangé avec des Corans et toutes espèces de livres précieux, une multitude d'écrits mensongers et de traités erronés touchant leur doctrine et leurs croyances, il trouva un ouvrage en un seul volume contenant les événements de la vie de Hasan Sabâh, et que les Ismaéliens appelaient *Aventures de notre Seigneur*. » Djoueïny a gardé de nombreux extraits de cette autobiographie. J'en ai fait usage, tout au cours de cette notice. Ils me donnent à penser que, dans ce travail, Hasan avait voulu, avec mille précautions, transmettre sa pensée aux chefs futurs de la secte. C'est un manuel de conduite qu'il leur dédie. Il y vise à former d'autres Hasan. Lui qui doit tout à la tradition d'Abdallah, il pressentait quelque Rashid-Sinan, à qui il cherche à communiquer le legs du passé, enrichi de ses expériences propres. Oh! certes, les chefs de la secte parlaient à chacun son langage. Ils entourent leur pensée d'une multitude de voiles qu'ils ne déroulent que les uns après les autres, selon les degrés de l'initiation, et jamais ne la mettent à nu que pour le chef suprême. Pour eux la divulgation du secret s'appelle l'adultère. Toutefois le mémorial de Hasan nous eût guidé, comme nous guident, en dépit des déguisements et des réticences, les Mémoires qu'un Charles-Quint joignit à son acte d'abdication pour son fils.

A défaut de confession directe, un autre moyen de connaître l'homme dans Hasan, serait d'examiner le catalogue de cette bibliothèque d'Alamout où il vivait. Il serait du plus vif intérêt de le suivre dans ses lectures. Nous approcherions ces pensées de derrière la tête, le secret et le ressort de sa domination. J'estime que la liste n'en est pas impossible à établir. On devrait y trouver à peu près tous les ouvrages que nous savons qu'Omar Khayyam lisait vers le même temps.

« *Omar al Khayyam, Imâm du Khorassan, le plus grand savant de son temps, connaissant toutes les sciences grecques. Il exhortait les hommes à chercher le Dieu unique, créateur de toutes choses, en purifiant les actes matériels pour atteindre à la sanctification de l'âme. Il recommandait aussi l'étude de la politique, telle qu'elle est exposée chez les auteurs grecs. Les derniers Soufis se sont attachés au sens apparent d'une partie de ses poèmes et les ont pliés à leurs propres dogmes, en faisant un sujet de discussion dans leurs assemblées et leurs conventi-*

cules, mais le sens ésotérique consiste en axiomes de religion naturelle et en principes d'obligation universelle. Quand ses contemporains anathématisèrent ses doctrines et arrachèrent le voile dont il couvrait ses opinions, il sentit sa vie en péril et mit une sourdine aux audaces de sa langue et de sa plume. Il fit le pèlerinage, mais ce fut plutôt par accident que par piété... Quand il arriva à Bagdad, les hommes qui poursuivaient les mêmes études anciennes que lui se réunirent pour le rencontrer, mais il leur ferma sa porte, comme s'il avait renoncé à ces travaux et ne s'y adonnait plus. A son retour dans sa ville natale, il prit l'habitude d'assister aux prières publiques du matin et du soir, et de cacher ses opinions privées, mais ses sentiments étaient connus. En astronomie et philosophie il était sans rival et sa supériorité dans les sciences fût devenue proverbiale s'il avait su se maîtriser... »

Voilà ce que nous dit l'historien des sectes orientales, Sharastani. Et la méditation de ce texte, si riche de leçons, trouve sa place toute naturelle en marge d'une histoire des origines de cette franc-maçonnerie. Les commentateurs ordinaires de Khayyam écrivent sur lui des choses bien oiseuses, de véritables balbutiements. Cet élève de l'hellénisme (spécialement des sciences et de la politique) avait ses idées cachées sur la religion; il est un exemple de la disposition sceptique amenée par les préoccupations scientifiques, et nul homme de jugement ne lira les quatrains sans y reconnaître une rébellion contre la pensée orthodoxe. Mais par ce grand texte sur la vieillesse prudente de Khayyam, vous pouvez juger que s'il avait les mains pleines de vérités, il ne tenait pas à leur donner l'essor. Chez lui rien de cet esprit de prosélytisme qui brûlait Hasan Sabâh. Avait-il jugé son siècle par trop incapable d'arriver à la lumière? Plus profondément, désespérait-il de l'humanité universelle? Plus profondément encore, ne voyait-il dans la vérité elle-même qu'un songe? Il se tient à un carrefour d'où il commande toutes les solutions humaines, mais c'est pour conclure à l'inaction et au dédain.

Était-il resté en relation avec Hasan? Lui envoyait-il ses vers? Vint-il jamais à Alamout? Le dialogue de ces deux vieux camarades, sur le tard de leur vie, quel enseignement prodigieux! A défaut de cette conversation décisive, le simple rapprochement de leurs physionomies les éclaire l'un et l'autre. Il

y a bien une différence qui saute aux yeux. Sous le gouvernement de Hasan, personne jamais ne but de vin dans ses États. Sa sévérité était si grande qu'un individu ayant joué de la flûte dans Alamout, il l'expulsa. Quant à Khayyam, nous savons assez qu'il ne maudit ni la flûte, ni le vin. Mais à cela près, c'est bien, chez l'un et chez l'autre, le même manque de foi aux hommes et aux choses de leur temps, le même dégoût de la civilisation qui les entoure. Ni l'un ni l'autre n'accepte le victoire de l'Islam. Chez Khayyam, c'est une protestation dédaigneuse et voluptueuse; chez Hasan, c'est la résistance active, c'est la guerre. Ils ont lu les mêmes livres, Khayyam pour s'enivrer de spéculations, Hasan pour s'enflammer à l'action. En effet, je m'aventure à dire que je vois, chez les Hellènes, des linéaments de ce que furent Hasan et son œuvre infernale. Ne trouve-t-on pas, chez Platon et chez les Alexandrins, le sourd désir d'un souverain pouvoir exercé avec l'aide de pratiques magiques, et justifié par un atroce mépris d'intellectuel pour le vulgaire troupeau? Et chez leurs lointains lecteurs d'aujourd'hui, chez un Nietzsche (et dans quelle mesure, chez un Renan?), n'y a-t-il rien qui s'apparente avec le nihilisme et l'ascétisme du Vieux de la Montagne?

Quoi qu'il en soit, un fait doit être retenu, c'est que leur doctrine secrète, les Ismaéliens l'appelaient le *Jardin*. Pour moi, le jardin enchanté de Hasan, ce n'est aucun terrain sous Alamout; c'est, dans Alamout, sa bibliothèque. Son verger des merveilles, c'est sa pensée, c'est sa doctrine. Le jardin dont la connaissance pour jamais conquérait les fidèles, c'est la pensée même de Hasan. Jardin semé de fleurs vénéneuses. Notre génération en a vu fleurir un presque tout semblable. Nietzsche, c'est aussi la révolte contre la victoire chrétienne. Une nouvelle fois, Zoroastre et le sur-homme se dressent, non plus contre Mahomet, mais contre le Christ. La Germanie, sous nos yeux, a eu son Vieux de la Montagne, et dont la prédication agit encore. Songez à leurs sociétés secrètes, et aux assassins qu'elles délèguent! Ce rapprochement n'est pas une imagination de poète. L'Allemagne, elle-même, ne nous dit-elle pas à pleine bouche qu'ayant tout dépassé et tout épuisé d'un Occident émasculé, elle veut se mettre à l'école de l'Asie?

RASHID EDDIN-SINAN A FRAPPÉ A LA PORTE D'ALAMOUT

Hasan partit pour l'enfer dans la nuit du vendredi 12 juin 1124. Ainsi s'expriment les auteurs orientaux.

Dans ses dernières semaines, il avait désigné, comme son successeur à la tête de l'ordre, Bozorg-Omid, l'un de ses missionnaires. L'Empire au plus digne!

Par la volonté de Hasan, Bozorg-Omid régna. Et tout de suite il rejeta, renia ce qui venait d'être le testament et l'une des pensées essentielles du grand homme. Au principe du choix il substitua le principe de l'hérédité. Pour éviter le danger d'une hérédité sans génie, l'impitoyable Hasan était allé jusqu'à mettre à mort ses fils, qu'il jugeait sans doute trop faibles pour le commandement. Mais sa volonté fut sans force, dès qu'il eut disparu, et l'ordre des Assassins, qui dans son esprit devait être gouverné à vie par le plus digne, se transforma en une royauté héréditaire, au profit de l'obscure famille du missionnaire Bozorg-Omid.

Et cependant, après deux règnes, le génie vint, une fois encore, conseiller et aviver la vieille tradition ismaélienne, et il en fut ainsi grâce à la pensée de Hasan qui veillait dans la bibliothèque.

Bozorg-Omid était mort. Son fils Mohammed régnait. Un soir, vers l'année 1150, un jeune garçon vint frapper à la porte d'Alamout. Alamout avait gardé le caractère d'un refuge et aussi d'un couvent. Ce jeune garçon, de naissance noseirienne, croit-on, arrivait de la Basse-Chaldée, et demandait d'être initié aux doctrines de l'ordre. Qu'est-ce qui plut au lui? Sa démarche aventureuse, l'audace et l'intelligence que respirait sa jeune figure? Mohammed l'accueillit, le fit instruire avec son fils Hasan, et le traita comme son propre enfant.

Les deux garçons travaillèrent ensemble dans la bibliothèque d'Alamout. Ils étudièrent tous les ouvrages qui avaient nourri la pensée de Hasan Sabâh, et plus spécialement ils s'attachèrent à son autobiographie, à cette fameuse *Histoire de notre Seigneur*. Nulle jeunesse ne connut pire intoxication que celle que se donnèrent ces deux adolescents, l'un génial, l'autre à demi aliéné. La fascination du magicien agissait encore. Le poison du mort les pervertit et les héroïsa. Ils voulurent le continuer, et

se placèrent immédiatement dans le fil de son œuvre, au cœur de ses pensées. Ce qui les frappa plus que tout, tandis qu'ils étudiaient ces *Arcana imperii*, c'est la présence auprès d'Hasan Sabâh de cet Égyptien mystérieux, le fils de Nizar et le légitime successeur de Mostansir, qui avait vécu ses jours dans l'ombre d'Alamout auprès du Grand-Maître. « Je suis né de sa descendance, » dit le jeune Hasan Aladhikribis-Salâm. Par une telle affirmation, il soustrayait l'Ordre des Assassins à la suprématie des grands pontifes du Caire. Nizar n'avait été écarté du Khalifat que par une criminelle intrigue, sa race avait barre sur la race de l'usurpateur. Dès l'instant que Hasan Aladhikribis-Salâm descendait de Nizar et avait dans ses veines le sang du prophète, il pouvait légiférer. Il était l'Imâm. Cette fable fut rapidement accueillie par un grand nombre d'Ismaéliens qu'elle flattait.

Dans la bibliothèque d'Alamout, les deux jeunes gens avaient trouvé la plus prodigieuse poésie, et en même temps qu'ils s'en enivraient, elle les armait. C'est ce qui est très bien indiqué par Djoueïny, quand, s'aidant toujours des archives d'Alamout, il raconte la vie de cet Hasan Aladhikribis-Salâm, fils de Mohammed.

« Sa naissance, dit-il, eut lieu dans l'année 1125. Lorsqu'il approcha de l'âge de puberté, il conçut le désir d'acquérir la science et d'examiner les dogmes de la doctrine de Hasan Sabâh. Il mêla à cette doctrine les sermons et les maximes des soufis. Les hommes du commun l'écoutèrent avec admiration. Il les égarait par sa douceur et son éloquence. Comme son père était dépourvu de ces qualités, il semblait à côté de lui un savant du premier ordre. Les gens du peuple soupçonnaient qu'il était l'Imâm prédit par Hasan Sabâh. Aussi cherchaient-ils à se prévenir les uns les autres dans les soumissions qu'ils lui rendaient. Son père le désapprouvait énergiquement. Il poursuivit les individus qui avaient cru à l'Imâmat de son fils et en fit périr deux cent cinquante à Alamout. Il en chassa deux cent cinquante autres. Hasan lui-même dans sa terreur se soumit, mais il se livra secrètement à la boisson. Son père eut quelque connaissance de ses excès, et fit les plus grands efforts pour en acquérir la certitude. Mais beaucoup de sectaires regardaient ses actions illicites et l'usage du vin comme un indice de l'inspiration de l'Imâm. Enfin par la mort de son père, il devint

le chef. En juillet-août 1164, il ordonne de construire une chaire, sous les murs mêmes d'Alamout, et fit rassembler tout autour les habitants de son État. On dressa des tables chargées de boisson, les musiciens jouèrent de leurs instruments, on but du vin publiquement, et il proclama : « Je suis l'Imâm ; je dispense les hommes de toute contrainte; j'abroge les commandements de la loi. Il faut que les hommes soient intérieurement avec Dieu, et n'attachent aucune attention au culte extérieur »

Après ces paroles, il descendit, rompit le jeûne, commit toutes sortes d'actes défendus, et ses sujets l'imitèrent.

Ce qui venait de prêcher ce nouvel Hasan s'appela la doctrine de la rénovation; il faut être avec Dieu par le cœur, et avoir son âme toujours tournée vers la Divinité : c'est la véritable prière. Il faut obéir au Grand-Maître. Quant aux règles, aux lois, aux coutumes, elles n'existent plus. Le péché, je le supprime. L'hérésie, dit un chroniqueur, parvint à son comble, tellement que plusieurs Ismaéliens crurent à la divinité du nouvel Hasan.

Rashid Sinan, quelle qu'ait été sa part magistrale dans ces événements, désirait s'éloigner d'Alamout. Il ne pouvait s'accommoder d'un rôle subalterne. Il se fit déléguer en Syrie par son ami d'enfance, devenu souverain. La Syrie était un territoire de grande espérance pour la secte. En quelques années, les Hashâshins venaient de s'y développer puissamment. Une mosquée à Alep, les châteaux de Masyaf, du Khaf, de Qadmus, d'Ollaika, de Khawabi, telles avaient été leurs étapes successives. Mais ces belles possessions étaient loin d'Alamout. Elles étaient régies, au nom du Grand-Maître de Perse, par un vieillard, Abou-Mohammed, fort âgé dès cette date. Sinan n'eut pas de peine à persuader Hasan de la nécessité d'avoir là-bas un missionnaire de confiance, qui, sans réclamer de rôle public, surveillât la situation. Ses origines nosériennes lui donnaient plus de facilité qu'à tout autre pour se mouvoir au milieu de ces populations, elles-mêmes, en grande majorité, nosériennes, et pour harmoniser la doctrine mouvante des Ismaéliens avec les aspirations de cette vieille terre imprégnée des souvenirs du temple de Baalbek. Il eut persuadé son jeune chef, et, nanti d'une délégation secrète, il quitta Alamout pour n'y plus jamais revenir.

... Partons avec lui. Détachons-nous d'Alamout, qui n'a plus

que peu d'années à vivre. Il va en Syrie. Il y va de son pied boiteux, très empêché, très menacé, en apparence bien démuni; mais il porte dans sa tête sa méditation des leçons de Hasan Sabâh, qui lui a enseigné comment on devient un prophète, un despote et un dieu. Le plus misérable des hommes en apparence, infirme, sordide et sans amis, mais fanatique et le cœur plein de ruses, il chemine. Il voyage comme un mendiant, allant, selon les règles de la secte, d'affilié en affilié, leur demandant l'hospitalité, leur apportant un mot d'ordre proportionné à leur grade. Il évite de traverser les villes; le monde musulman retentissait du bruit des sinistres exploits des assassins; par eux la terreur régnait dans l'Asie occidentale : reconnu, il eût été arrêté et mis à mort. Des frères Ismaéliens le firent parvenir sain et sauf à Alep.

Et alors, comment il apparut dans les monts des Ansariés, comment il y fit revivre le génie du grand Hasan Sabâh, comment il y devint le Vieux de la Montagne, c'est ce que nous verrons sur place, et c'est là, dans ses châteaux légendaires, que nous achèverons de le connaître, maintenant que nous en savons assez pour nous émouvoir de retrouver, au milieu des ruines et sur un peuple dégradé, quelque chose de ces fleurs du mal dont nous venons de respirer le coupable mystère.

MAURICE BARRÈS.

(A suivre.)

LES FAUCONS

PREMIÈRE PARTIE

ROQUEREINE

Je ne puis encore me rappeler cette histoire tragique sans en être ému, et je crois bien avoir approché là des héros dignes de l'attention d'un Shakspeare ou d'un Corneille. C'est notre avantage, à nous autres artistes peintres, d'avoir l'occasion d'étudier attentivement nos vieux terroirs, et d'y surprendre parfois des types de haute allure qui risqueraient de s'éteindre obscurément si nos pinceaux n'en fixaient pas les traits originaux. Une assez longue expérience me laisse croire qu'il existe peut-être, dans des villages retirés ou d'obscurs manoirs, des Milton muets et des César sans gloire; j'entends par là des hommes à qui les circonstances ne permirent point de révéler leur génie et dont les dons végéteront méconnus de leur rustique entourage.

Mes crayons ne se prêtant pas aux figurations multiples de ce drame, j'ose l'écrire, afin de rétablir dans leur dignité des personnages qui méritent le respect par la noblesse de leurs cœurs et la fermeté toute cornélienne de leurs caractères.

Cet été-là, — mon Dieu ! il me faut remonter à vingt ans, — au lendemain d'un honorable succès au Salon, j'étais arrivé dans l'Albigeois afin d'y découvrir les paysages à la fois amples et colorés dont je voulais m'inspirer pour la décoration à fresques d'un hôtel princier de Toulouse. Je m'étais organisé un atelier dans un vieux logis de Saint-Antonin, délicieuse petite cité médiévale des bords de l'Aveyron et j'y avais installé un harmonium, car, à tort ou à raison, je me crois organiste... peut-être

comme Ingres jouait de son violon ? Chaque jour ma voiturette m'amenait à travers les sites de cette région si contrastée, au hasard. J'aime la découverte, parce que l'on ne traduit jamais aussi bien un paysage, que lorsqu'il a surpris votre enthousiasme. C'est ainsi qu'un après-midi d'août, j'escaladai la montagne de la Grésigne. Après avoir flâné pendant quelques heures dans sa forêt domaniale dont la chênaie océanique déferle jusqu'à l'horizon, je traversai un haut plateau rocheux égayé par des viornes aux fruits de corail. Je pouvais me trouver alors à cinq cents mètres au-dessus de la vallée du Céron, lorsqu'un château-fort aux remparts d'un grès carminé que le clair soleil faisait chanter, si j'ose employer cette expression d'atelier, se silhouetta sur le panorama de l'Albigeois tout entier découvert de cette hauteur. Au loin, des falaises aux marnes garances, et l'éblouissement argenté des « Causses. » Entre ciel et terre, une barre d'un bleu de roi, les chênaies de la montagne noire.

C'était, au-dessous de ce château construit au bord extrême du plateau, une rampe de quatre cents mètres, chevelue d'arbres jusqu'à la rivière dont les miroirs apparaissaient entre les frondaisons. Saisi par ce paysage à la fois majestueux, farouche et harmonieux, abandonnant ma voiture à la croisée des chemins vicinaux, je m'avançai vers le château, centre, et j'allais dire : conscience, de ce vertigineux panorama.

« A coup sûr, pensais-je, les créateurs de ce rude castel ne furent pas des âmes banales, et il se pourrait bien, s'il est encore habité, que ses occupants actuels fussent intéressants ? De paisibles retraités, amis du confortable, ne sauraient vivre dans ce lieu héroïque. Les gens se choisissent toujours des coquilles à leur taille. Pour hanter cet hébergement perché dans les nuages, écarté dans sa forêt et isolé par dix kilomètres de la première bourgade, il faut avoir, même à notre époque, un cœur d'une solide trempe. Mais peut-être ce château-fort est-il abandonné depuis longtemps aux oiseaux et aux fauves de la Grésigne ? Ou bien, plus probablement, on l'aura transformé en métairie. »

Ainsi réfléchissais-je en m'avançant sur le sentier qui sonnait sous le pied, car cette montagne n'était qu'un formidable bloc de grès siliceux A mesure que je m'en approchais, il semblait se hausser et ses énormes murailles rousses, tavelées de lichens, lui donnait l'aspect d'une prison d'État bonne à tenir au secret

quelque « masque de fer. » Cette enceinte rébarbative cachait complètement les façades intérieures.

Des magnolias débordaient les remparts et leurs branches aux feuillages lancéolés semblaient des hallebardes dirigées vers l'assaillant éventuel. Un jardin avait donc été créé dans les anciennes cours d'ormes ? Aux redans de ces fortifications, quelques cyprès s'enlevaient comme des tourelles sur le ciel d'un bleu doré, et des lierres centenaires, aux tiges grosses comme le bras, sautant le mur, projetaient dans le vide la cascade de leur feuillée luisante. J'admirais combien ces panaches de verdure ajoutaient à l'austère beauté des murailles, lorsque je surpris à leur ombre un visage d'une laideur amusante. Un chou de rubans roses, piqué dans une chevelure de filasse, surmontait assez ridiculement le front bas. Les yeux, lenticulaires comme ceux d'un chat-huant, vacillaient sans pouvoir appuyer un seul instant un regard attentif. Je me rapprochais, afin de mieux examiner cette singulière jeune fille, lorsqu'elle disparut. Quelques mètres plus loin, sa tête s'éleva peu à peu de nouveau; puis, comme si je l'effrayais, avec un pépiement d'oiseau, elle s'effondra. Après plusieurs plongeons et autant de cris, cette personne, sans doute lassée de sa plaisanterie, ne se montra plus. Le château était donc habité ? Je fus satisfait à l'idée qu'il me serait peut-être permis d'en visiter les salles et d'approcher ses habitants, qui, si j'en jugeai par cette première apparition, promettaient d'être assez bizarres.

Je dépassai une tour carrée qui n'avait que des meurtrières pour ouvertures, puis un corps de logis dont les machicoulis débordaient les corbeaux. Un toit de tuiles, postérieur à l'époque héroïque de ce castel, en recouvrait les arebières. A dix mètres au-dessus de l'esplanade herbeuse, des baies à meneaux avaient été maçonnées récemment. Dans quel dessein aveuglait-on cette demeure ? Les propriétaires avaient-ils ordonné ces travaux, afin de se mettre à l'abri des voleurs? Continuant toujours ma promenade autour de ce château, dont les bâtiments épousaient les accidents du terrain avec des rentrées, des becs ou des angles, je découvris plusieurs baies garnies de gros volets à pentures de fer. Ces volets étaient clos. Les châtelains vivaient-ils dans l'obscurité, ou bien fallait-il croire à l'existence d'un corps de logis, plus agréable, ouvert sur un jardin intérieur? A ma surprise, je n'avais pas rencontré jusqu'ici une seule porte, si petite

fût-elle. Un peu plus loin, les meurtrières elles-mêmes étaient armées de ferronneries aiguës Ce château avait-il servi, par hasard, de pénitencier, et conservait-il cette destination? Le souvenir de l'extravagante jeune fille, aperçue tout à l'heure, me laissa croire que cette forteresse pouvait être utilisée comme maison de santé Quel lieu de détention pour de pauvres fous!

Pas un être n'apparaissait autour de ces murailles, lorsque je vis accourir, sur la prairie qui formait terrasse, deux chevaux, un blanc argenté et un noir bleuté dont les longues crinières et queues soyeuses m'auraient déjà appris la race arabe, si leurs yeux de femmes, à l'expression amie, ne m'avaient pas confirmé dans mon jugement. Ces jolies bêtes galopaient si légèrement que leurs sabots touchaient à peine la terre. Une barrière les arrêta; alors ils voltèrent avec une grâce mutine; puis très cambrés, ils me considérèrent avec étonnement. Ne me reconnaissant pas, ils se dandinèrent d'un air moqueur, parurent s'interroger du regard, et sur un gai hennissement, ils repartirent

« Ces splendides bêtes me prouvent qu'un gentilhomme terrien doit toujours occuper ce château, pensai-je, et je préfère qu'il en soit ainsi. »

En suivant toujours les remparts, j'atteignis une esplanade formée des terres dont on avait comblé d'anciennes douves et je me trouvai devant un portail pompeux dans le goût du grand siècle. Une pierre sculptée, beaucoup plus ancienne, avait été encastrée à son fronton. Elle représentait un royal personnage aux cheveux en rais de soleil, debout sur un char, un faucon au poing Quelle signification ou quel rapport pouvait exister entre ce haut-relief médiéval et la famille aujourd'hui propriétaire de ce château? Deux formidables bornes en forme de turban accostaient les piédroits de cette entrée solennelle.

Au moment de tirer l'étrier suspendu à une chaîne capable de balancer un bourdon, je remarquai que les anciens seigneurs, gens de précaution, commandaient ce portail au moyen de deux redans. Par les meurtrières de ces murailles avancées, ils pouvaient lâcher des coups d'espingole sur les visiteurs douteux. En espérant que pareille misère ne m'arrivât point, je halai l'étrier. Tandis que les sons graves de la cloche se répercutaient entre les hautes façades de la cour, je préparais une explication de touriste égaré pour justifier ma curiosité. Mais on ne répondit pas à mon appel. En vain fis-je retentir plus fort ma sonnerie.

Comment admettre qu'un logis de cette importance fût abandonné de tout son personnel? On refusait donc de m'ouvrir. Dans ma contrariété, je n'hésitai pas à jeter un coup d'œil indiscret sur l'intérieur du château en appliquant l'œil entre deux planches déjointes du portail. Par cette fente, j'aperçus une façade austère en sa rude construction à grand appareil. Des remaniements effectués au XVIIe siècle avaient ouvert de hautes fenêtres au premier étage, mais leurs volets vermoulus pendaient comme des ailes brisées sur leurs ferrures. Le vent, en agitant ces menuiseries ruinées, leur faisait rendre des plaintes presque humaines. C'était assez sinistre.

« Quel original habite ce château à l'abandon, pensai-je? Il ne doit pourtant pas manquer de fortune, puisqu'il élève des chevaux de race. Pourquoi donc laisse-t-il se ruiner ces belles constructions? Mais il est possible que ce domaine, devenu métairie, ne soit plus occupé que par des paysans. »

Cette supposition, justifiée, m'aurait contrarié, car mon imagination d'artiste s'était déjà représenté les silhouettes des étranges gentilshommes de ce lieu. Il ne me restait plus qu'à battre en retraite. Évidemment, les bordiers égaillés dans leurs cultures avaient verrouillé leurs portes avant leur départ.

Afin de ne pas revenir sur mes pas, je pris, à gauche du portail, un sentier en corniche. Les remparts, sur ce côté, surplombaient un abîme chevelu de grands chênes accrochés aux pentes en dégringolade; les acacias d'un jardin intérieur, en les débordant, rappelaient des panaches sur le casque d'un chevalier féodal.

En suivant toujours la base des fortifications, j'atteignis des communs séparés du château par un boulingrin. Ces communs, composés de quatre corps de logis dans le goût du XVIIIe siècle, enfermaient une cour intérieure. A ma surprise, cette cour moussue sur son sol encaissé par un terrassement, me parut avoir été un bassin, maintenant asséché. Des cèdres, habillés de dentelles par les clématites sauvages qui montaient à l'assaut de leurs branches, y avaient poussé. Sur les côtés de cet ancien miroir d'eau, quatre allées dallées permettaient d'accéder à de nombreuses portes cintrées. Sensible au charme de ces élégants bâtiments qui m'apparaissaient à travers la lumière d'émeraude filtrée par les frondaisons, j'aperçus, aux vantaux de l'entrée centrale, une douzaine de crânes d'oiseaux,

sans doute des rapaces, disposés avec une intention décorative. Des pattes de cerfs et de lièvres, croisées, formaient un encadrement à l'effroyable cadavre d'un « Jean-le-Blanc. » Cet aigle d'énorme taille, momifié, avait presque figure humaine avec son crâne chauve au nez courbe au-dessus d'une barbiche. Il était encloué par les ailes. Jusque sur les volets des fenêtres, je remarquai d'autres crânes plats, bombés ou triangulaires, de grands-ducs, hiboux, corneilles, pies, lapins, et quelques bois de cerfs ou boutoirs de sangliers. Ces panoplies macabres me prouvèrent que je me trouvais dans le logis du garde-chasse. J'eus l'espoir de l'y rencontrer quand j'aperçus une porte entr'ouverte. Après avoir frappé à son seuil, je pénétrai dans une salle dont la disposition m'étonna. Une vaste cheminée à rebot occupait le fond de cette pièce; des planches inclinées, fixées aux trois autres côtés des murailles, devaient servir de lits de camp. Les très petits matelas en paille de maïs, jetés sur ces planchers, étaient sans doute destinés aux chiens d'une meute? Je m'éloignai avec dépit de ces communs désertés, lorsqu'un épouvantail hideux m'apparut. Sur un parapet qui dominait la forêt, le garde-chasse avait empalé, sur deux épieux, un renard souillé de son sang. Cette exposition cruelle devait se proposer le but de terroriser les autres renards destructeurs du gibier, et peut-être de la basse-cour du château.

Il ne me restait plus qu'à regagner le chemin où j'avais abandonné ma voiture. J'étais presque furieux de quitter ce château sans avoir rien appris sur ses propriétaires et sa destination, quand le sentier fourré de ronces, en m'obligeant à revenir sur mes pas, me ramena vers le seul côté des fortifications que je n'eusse pas encore longé. Un portillon dont le tympan était sculpté d'une image d'homme aux cheveux en rayons de soleil, ouvrait ce côté des remparts. Et par ce portillon entrebâillé, j'aperçus le jardin intérieur que les panaches des grands arbres, débordant le faîte des murailles, m'avaient révélé.

Ce jardin secret était ravissant en l'atmosphère féerique produite par la lumière du ciel filtrée par les feuillées des acacias. Quelques saules y pleuraient jusqu'au sol moussu des allées bordées par les chapiteaux verdis d'un ancien cloître roman. A travers les balustres de la terrasse, on voyait la forêt et l'immense panorama argent et garance de l'ardent Albigeois.

Au fond de ce jardin, un corps de logis d'une architecture charmante avait été ajouté au XVIIIe siècle. Un escalier à rampe de ferronnerie donnait accès à une terrasse courant le long de baies cintrées à blanches menuiseries, ornées de coquilles et de petites figures aux cheveux rayonnants.

Il me parut évident que cette aimable construction avait été édifiée sur le vœu de quelque jolie femme, désireuse de trouver en cette forteresse une thébaïde pas trop morose pour ses amours. Je m'attendais donc à voir surgir de gracieux châtelains enlacés, quand, soudain, déboula le long de l'escalier, une naine aux yeux de chouette serrés contre un nez camard. Et cette naine incroyablement large pour sa courte stature, vêtue d'une robe rose, sautait les marches à la façon d'un hochequeue s'enlevant sur des mottes de terre, avec une salutation à chaque bond. Lorsque cette créature burlesque eut atteint l'allée moussue, levant ses bras comme une danseuse, elle tourbillonna sur elle-même, puis s'élança soudain à la poursuite d'un papillon, et s'arrêta net. Elle paraissait prête à pleurer de n'avoir pas atteint l'insecte, puis elle rit aux anges en déployant ses cheveux de filasse. Enfin, se laissant tomber sur son séant, la tête rentrée dans les épaules, elle eut une grimace de gargouille qui avançait sa mâchoire inférieure, et, paupières closes, elle parut s'endormir.

Au moment où j'allais franchir le seuil du portillon, une sorte de korrigan qui sautillait à chaque enjambée vint se pencher sur la balustrade du pavillon. Ses petites jambes en cerceau étaient guêtrées, ce qui ajoutait à leur incroyable maigreur. Ce jeune homme, un peu bossu, ouvrait ses bras écourtés, afin de garder son équilibre. Sur son corps difforme était posée une tête volumineuse, laide, mais expressive. Les yeux, du brun doré des châtaignes, jetaient du feu à chacun de leurs regards. Les arcades sourcilières, puissantes, formaient deux ogives ténébreuses sous le front admirable de lumière. Une moue plissait la large bouche. A la lèvre supérieure, deux moustaches, en petits pinceaux, remontaient vers les tempes. En quelques instants, la physionomie de ce nain disgracié exprima la douleur et le plaisir avec une intensité extraordinaire d'expression. Enfin il remarqua l'innocente, stupidement assise, et toujours à saut de pie, comme l'y obligeaient ses jambes estropiées, il vint lui toucher la tête. Réveillée, celle-ci gloussa de rire, et relevée

d'un bond, recommença de pirouetter, s'élancer, bondir aux hasards de sa folle inspiration, tandis que le korrigan considérait avec amertume les évolutions de cette insensée.

A ce moment, une grande jeune fille s'encadra entre les blancs chambranles de la baie cintrée du pavillon, et sans presque lever les genoux, comme si, ses pieds fixés sur des roulettes, elle eût été poussée, cette charmante créature, longue et fuselée, au visage ovale d'une blancheur ambrée de vieil ivoire, rejoignit la naine et le korrigan. De fins sourcils soulignaient ses yeux inquiets. Son nez aquilin, presque trop étroit, descendait assez bas sur une petite bouche dont les lèvres incurvées exprimaient la mélancolie. Une splendide chevelure d'un rouge vénitien, tressée à plusieurs nattes relevées en couronne sur la nuque, encadrait cette figure virginale, précieuse jusqu'à la morbidesse. En laissant tomber ses bras d'un air découragé, elle prononça d'une voix grave :

— Puisqu'« Il » ne rentre pas, comme on nous le faisait espérer, retournons à Navacelles.

A cette proposition, la naine bondit plusieurs fois avec un plaisir grotesque, et le jeune homme, inclinant sa forte tête d'un geste d'approbation, répondit :

— « Il » était pourtant prévenu de notre visite... Eh bien! oui, partons!

Alors la jeune fille s'avança sur la terrasse avec lenteur. Ses hanches paraissaient nouées. Le contraste de tant de beauté unie à tant de misère m'émut infiniment. En quel château hanté des mauvaises fées me trouvais-je donc? Le spectacle de ces infortunés me faisait un devoir de me retirer à la dérobée, car mon indiscrétion n'aurait pu qu'ajouter à leurs souffrances. Je me reculai à côté du portillon, sans pouvoir néanmoins me décider à m'éloigner, tant la vue des seuls hôtes de ce château mystérieux passionnait déjà ma curiosité. Quelle tragédie le hasard m'avait-il donc permis de découvrir?

Avec de pénibles efforts la jeune fille était enfin arrivée à rejoindre le nain sur l'épaule duquel elle appuya une main. Et tandis que l'innocente aux cheveux de chanvre cabriolait comme un jeune chien précédant ses maîtres en promenade, la jeune fille, après avoir échangé avec le jeune homme un regard attristé, demanda :

— Nous regagnons notre voiture?

Les yeux pleins de feu, le nain repartit d'un ton âpre :

— Oui, partons. Et je me demande pourquoi nous venons à Roquereine, puisqu' « Il » semble vouloir nous éviter?

Son expression et son accent révélaient presque de la haine. Quel était donc cet « Il » detesté?

Et ils commencèrent à cheminer sous les acacias. Il y avait un tel contraste entre leurs visages, beaux de spiritualité, et leur marche pénible et ridicule, que j'en fus sincèrement ému.

Craignant d'être aperçu, je descendis rapidement vers la croisée des chemins où j'avais laissé mon automobile. A une centaine de mètres, stationnait dans un chemin de traverse une victoria dont les chevaux étaient attachés au tronc d'un bouleau en l'absence de leur cocher, et je ne doutai pas que ce ne fut l'équipage auquel ces infirmes avaient fait allusion. D'où venaient-ils et pourquoi cette visite déçue à des personnes qu'ils ne semblaient guère aimer?

Croyant abréger mon retour à ma voiture, je pris à travers une cépée de châtaigniers dont les rejets ne permettaient pas de voir à dix pas devant soi. L'apparition d'un homme, qui traversait un roncier dont les épines griffaient ses manches, en tenant un cor de chasse comme un bouclier protecteur, me fit tressaillir. Une sorte de bicoquet en fourrure le coiffait jusqu'aux sourcils. En me voyant, il s'écria d'un ton jovial :

— Hein! ne suis-je pas un fameux brosseur? (1)

Ce personnage était habillé de bure et chaussé de demi-bottes. Il tenait par sa laisse un chien roux qui portait une sorte de harnais de cuir. Ce braque bondit au bout de son lien, puis se déroba en secouant les oreilles.

— Ohé! Miraut, tu veux avaler ta botte? Tout doux, Miraut.

Ce sexagénaire de moyenne stature, souple et délié, aux pieds et aux mains singulièrement petits, me considérait avec défiance, de ses prunelles de loup. Ses sourcils touffus se retroussaient comme des moustaches sur son front. Son nez en tubercule affirmait, par sa couleur de fraise, un fervent ami du vin. Les gestes très en dehors de cet homme et ses changements brusques de pose indiquaient un chimérique.

— Parions-le, vous avez perdu votre voie, s'écria-t-il. Et comme vous manquez de sentiment, — ah! ma foi! un homme

(1) Le chasseur hardi qui ne craint pas les ronciers.

n'a pas le nez d'un chien, — vous avez pris le change des chemins. Ah! ah! cela peut bien arriver aux meilleurs limiers.

Il désignait Miraut.

Comme je ne voulais pas avouer à cet homme, — sans doute quelque piqueur, comme son costume bizarre et son cor en sautoir me le faisaient supposer, — que la curiosité m'avait attardé autour d'un château dont les habitants m'intriguaient, je lui racontai qu'en effet, étranger au pays, je m'étais égaré avec ma voiture dans cette forêt.

En apercevant d'importants bâtiments, je m'étais dirigé vers eux, afin de demander le chemin de Saint-Antonin. A ma surprise, j'avais en vain carillonné. Aucun domestique ne s'était présenté.

Le piqueur, une paupière fermée et son autre œil aiguisé comme celui d'un chasseur visant un gibier, dit du bout des lèvres :

— On ne répond jamais

— Et pourquoi cela?

Il évita de satisfaire à ma question, mais prononça :

— Tout de même..., aujourd'hui..., c'est curieux. Les « petits » devaient se trouver au pavillon et..

Après une hésitation, il termina :

— Il est vrai que les pauvres!...

Comme cet homme gardait le silence et semblait uniquement préoccupé de son limier qui donnait des saccades à sa botte, je demandai le nom de la propriété.

— Roquereine!... En avant, Miraut.

Son bicoquet de taupe enfoncé d'un geste brusque, le piqueur marchait d'un bon pas vers l'orée de la cépée. Je le suivis, autant pour être mis dans le bon chemin qu'afin d'obtenir quelques renseignements sur cet étonnant Roquereine.

— N'êtes-vous pas un serviteur du château, demandai-je?

Il éclata d'un rire presque agressif avant de riposter :

— Pour qui me prenez-vous?

Il s'était redressé et son visage rougeaud resplendit d'une telle fierté que, regrettant ma maladresse, je pensai qu'il me fallait voir en cet homme, dont les fines attaches décelaient en effet de la race, le propriétaire dégénéré d'un château en décadence. Abandonné d'un personnel qu'il ne pouvait plus payer, je crus alors comprendre les motifs du silence de ces vastes corps de logis.

— Vous vivez dans un château d'une bien grande allure, repris-je avec un ton qui lui faisait comprendre que je regrettais de m'être abusé sur sa qualité.

Il rit alors d'un air moqueur :

— Je ne suis pas le propriétaire de Roquereine, qui appartient à un gentilhomme issu d'une famille jadis souveraine, M. le Comte de Foix, descendant de l'illustre Gaston Phœbus. Je suis son fauconnier et le chef de sa meute, moi, Enguerrand de Saint-Martin.

Nous sortions de la cépée. Mon guide s'arrêta devant une maison champêtre entourée d'une vingtaine de cabanes grillagées. Des odeurs fortes de vénerie m'arrivèrent aux narines.

— Mon palais, m'annonça Enguerrand de Saint-Martin en le désignant d'un geste emphatique avec un sourire. Et encore comme j'ai joué plusieurs fois aux cartes ce domaine seigneurial, je l'ai déjà perdu trois fois. M. de Foix paya mes dettes, mais le diable m'emporte, si, cette année, afin d'être plus raisonnable, je n'ai pas mis en jeu les murs en me réservant le toit pour me couvrir en cas de malheur! Tayaut! c'est d'un gentilhomme de s'endetter. Au vrai, en ce moment, je serais encore dépossédé, si M. de Foix n'avait pas été à nouveau mon garant. Que voulez-vous, hourvari! Souvent cerf chassé revient sur sa voie. C'est ce que je fais. Chaque fois que je rentre en possession de mon bien, hourvari! je le remets comme enjeu.

Puis il retira son collier de cuir au limier, en disant :

— Quand vous nous avez rencontrés, je venais de donner sa leçon à Miraut, car l'art de faire le bois est aussi difficile que les autres arts. Ce gaillard est déjà si vif sous la botte que lorsqu'il rencontre des voies de chevreuil, il tend le trait à vous briser le poignet.

En renvoyant le chien décharné, Saint-Martin prononça d'un ton d'ineffable amitié :

— Bellement, l'ami! Tout bellement, Miraut!

Puis tourné vers moi, ses yeux jaunes très bridés dans les tempes me considérèrent ironiquement, quand il ajouta, la main tendue vers sa porte ouverte :

— Si vous voulez vous asseoir en mon manoir, je crois qu'on y trouverait peut-être une chaise.

La forte odeur de venaison, mêlée au relent fade des chiens, m'en découragea d'autant plus que l'affreux désordre des quelques

meubles aperçus me fit redouter leur malpropreté. Sous le prétexte de mon manque de temps, je le remerciai en réclamant encore ma route. J'allais le quitter, lorsque le ronflement d'une voiture fit retentir l'avenue rocheuse.

— Les « petits » n'auront pas attendu, grommela-t-il d'un air contrarié.

— Quels petits? fis-je, en affectant l'étonnement.

— Je veux parler des enfants de M. de Foix.

— Si le propriétaire de Roquereine est leur père, pourquoi ne demeurent-ils pas chez lui?

— Ils vivent à Navacelles, avec leur mère.

— Ces époux sont divorcés?

— Pas du tout.

— Je ne comprends plus.

— Je n'ai pas d'explications à vous donner, me dit sèchement le piqueur.

Et grimpant sur la levée de terre qui circonscrivait sa petite propriété semée de cabanes à chiens, le bras tendu vers le Nord, il reprit :

— Piquez droit au vent jusqu'à cet ormeau, tournez à votre main gauche jusqu'à une croix de pierre, puis à droite, et vous retrouverez votre gagnage de Saint-Antonin.

C'était me signifier mon congé. Je marchai donc dans la direction du grand ormeau. Un taillis de buis arborescent allait me masquer Saint-Martin, lorsqu'il me cria, les mains en porte-voix :

— N'allez pas faire buisson creux de votre automobile! Ou bien rabattez! rabattez!

Il se moquait en comparant ma voiturette à un animal capable de s'évader du lieu supposé de sa remise. Le soupçonnais alors ce rusé piqueur, — pourquoi s'était-il qualifié de : grand fauconnier? — de s'être amusé dans ses réponses à me tromper. Il devait être d'accord avec le châtelain, — certainement un homme bizarre, — pour écarter les curieux de Roquereine.

Après avoir retrouvé ma torpédo, je roulai sur le haut plateau d'où l'Albigeois m'apparaissait au déclin du soleil comme un vertigineux paysage de pourpre, d'argent et d'émeraude, suivant ses forêts, ses collines et ses Causses. J'étais assez dépité de m'éloigner sans avoir rien appris de certain sur l'existence des châtelains. Comme je crois que les hommes hantent toujours

des lieux à leur taille et à la mesure de leur caractère, les propriétaires de ce prodigieux Roquereine devaient être des gens assez extraordinaires.

D'autre part, le spectacle poignant des trois jeunes infirmes, qui semblaient frappés par la malédiction d'un méchant enchanteur, me faisait soupçonner une tragédie.

Ainsi méditais-je, tout en m'avançant doucement sur la route bordée de châtaigniers, dont les frondaisons mordorées s'enlevaient sur un ciel aux nuages pompeux. A l'horizon, une ville qui semblait un ex-voto d'orfèvrerie sur la colline, l'étonnant Cordes, venait de m'apparaître dans la vallée du Cérou, quand un chant grave, qui rappelait le son des orgues, s'éleva dans la forêt. Ce choral fit vibrer tout l'espace.

A ce moment, j'aperçus sur une cime rocheuse, chevelue de bruyères rosées, un cavalier d'une allure surprenante. Cet homme de haute taille, délié et puissant, ses longues jambes tendues et ses pieds chaussés à fond de larges étriers arabes, montait un grand pur-sang isabelle. Le buste rejeté en arrière, la tête légèrement renversée, il paraissait examiner le ciel. Ses guides dans la main droite, il portait sur le poing gauche, ganté de rouge, un faucon chaperonné de cuir orné d'une aigrette de plumes écarlates. Le profil de ce fauconnier m'émerveilla par son dessin. Sous un front droit, le nez avait la courbe parfaite d'un bec d'aigle; il tombait sur une bouche aux lèvres minces et serrées, la lèvre inférieure légèrement avancée dans une moue volontaire. A ce moment, il retira le feutre qui le coiffait comme s'il en était incommodé et la nuance de sa chevelure d'or rose, la couleur du soleil levant, m'étonna. Ses moustaches à la gauloise avaient cette même couleur, et son visage en était comme illuminé.

Le bruit de mon moteur au ralenti ayant attiré l'attention de ce cavalier, il me considéra d'un air à la fois surpris et hautain. Jamais pareils yeux n'avaient appuyé sur moi des regards aussi vifs. Pour avoir quelquefois observé les condors et les grands aigles des Alpes, je retrouvai toute l'ardeur de leurs prunelles dans celles de ce cavalier. Ses yeux, du vert frais des herbes printanières, semblaient cloutés d'or par leurs iris. Comme je pensais me trouver encore sur le domaine de Roquereine, je saluai son propriétaire qui s'inclina courtoisement, et m'oublia tout aussitôt.

Une meute dont la trentaine de chiens courants couplés, suivis de quelques valets armés de fouets, sortait de la châtaigneraie en donnant de la voix à pleine gorge, le fit se retourner avec une complaisance qui adoucit l'expression de ses terribles yeux.

Les valets, qui suivaient avec peine leurs chiens, les ayant rejoints à cet instant, crurent bon, pour faire acte d'autorité, de les fouailler en criant :

— Va-y-là! Va-y-là!

Les braques glapirent lugubrement. Mécontent, le cavalier au faucon fit volter son cheval afin de mieux toiser les domestiques qu'il calma d'un doigt impérieux. Quatre sonneurs de cor apparurent alors, et, mettant d'un geste simultané les embouchures de leurs instruments à leurs bouches, jouèrent un mélancolique volcelet, dont les accents *Vieille France* m'évoquèrent aussitôt les chasses princières des anciens seigneurs de ce pays. Alors, calmé, M. de Foix reprit en selle sa position renversée pleine d'orgueil, et en marchant sur Roquereine, il jetait autour de lui les regards de l'aigle qui cherche sa proie. Sur son poing ganté à crispin, le faucon, aveuglé par son chaperon surmonté d'une aigrette, gardait une immobilité fatidique. Derrière ce redoutable M. de Foix, aussi beau que la statue équestre du Colleone de Verrochio, la meute emplissait l'espace de son tonnerre et les clameurs des cors évoquaient la tristesse d'un hallali, fondé sur le mort. Mon intuition ne se trouvait pas en défaut, le comte Raymond de Foix semblait digne de son Roquereine.

Le pied sur l'accélérateur, je roulais à bonne vitesse vers Vaour.

Au moment d'atteindre le dolmen de Saint-Michel de Vax qui domine les étranges collines en forme d'hélices, bastions ou étraves des gorges de l'Aveyron, je fus stupéfait d'apercevoir sur un « pech » hérissé de grands chardons bleus, un cavalier en qui je reconnus encore M. de Foix! Le vent allégra de ces hauteurs soufflait ses cheveux un peu longs couleur d'aurore. C'était bien son profil de grand rapace et sa splendide allure. Cependant, comme je venais de parcourir une dizaine de kilomètres en un quart d'heure, il était inadmissible qu'un cheval eût pu me suivre à travers cette ligne de collines terriblement escarpées. Quoique ce second M. de Foix m'eût certainement

aperçu, je constatai sa parfaite indifférence à mon passage. Son cheval arrêté, il semblait examiner dans un bas-fond une scène invisible de la route. Le virage en ellipse me rapprochant de lui, il tourna la tête dans ma direction et je retrouvai l'étincelant regard des yeux verts aux iris d'or. Impossible d'en douter, j'avais retrouvé Raymond de Foix, qui devait connaître à travers bois des sentiers raccourcissant beaucoup le voyage de Roquereine à Saint-Michel de Vax. Ou bien M. de Foix avait un frère d'une ressemblance inouïe? Si j'avais été superstitieux, et après la vision des trois jeunes disgraciés du jardin secret, j'aurais cru Roquereine hanté par un détestable enchanteur et ses victimes.

J'atteignis Saint-Antonin, tout étourdi de ce que j'avais surpris ou rêvé.

Ce soir-là, tandis que j'essayais, dans mon atelier, un harmonium, dont le transport pouvait avoir déréglé les anches, Roquereine et tes infortunés qui avaient semblé jouer une scène de féerie, Saint-Martin, piqueur diabolique, les deux cavaliers identiques, le faucon à aigrette rouge, la meute dont le puissant choral retentissait encore à mes oreilles, mêlé au gémissement du vent à travers les frondaisons de la Grésigne et à la clameur nostalgique des cors, m'obsédèrent.

II. — NAVACELLES

Mes premières peintures des falaises de l'Aveyron me valurent les visites des notables de Saint-Antonin justement fiers de leur pays. Maire, notaire, médecin, receveur et quelques propriétaires voulurent me prouver qu'ils goûtaient les arts.

Toujours hanté par Roquereine et ses hôtes, j'interrogeai ces personnes. Leurs réponses contradictoires, au lieu de me renseigner, obscurcirent les idées que je m'étais faites des habitants de ce château. L'indifférence relative de mes interlocuteurs pour la physionomie extraordinaire de M. de Foix me surprit tout d'abord. Comment un personnage de cette envergure pouvait-il ne point passionner l'attention publique? On me fit remarquer que vingt-cinq kilomètres en montagne séparaient Saint-Antonin de Roquereine et qu'on n'en connaissait pas les châtelains, trop orgueilleux, d'ailleurs, pour fréquenter

de petits bourgeois Je m'aperçus, en effet, bien vite, que les opinions de ces braves gens ne reposaient pas sur leurs observations personnelles; ils me répétaient des commérages rarement bienveillants.

J'appris que les jeunes gens si tristement affligés, remarqués dans le jardin intérieur, étaient les enfants de Raymond de Foix : Bertrand, Aleyette et Geneviève. Une fois par mois, ils venaient rendre visite à leur père, car ils habitaient avec leur mère, Mme Sobirane de Foix, un château de la vallée du Cérou, Navacelles

Comme j'attribuais cette séparation de M et Mme de Foix aux suites probables d'un mariage dit de raison, où, sans doute, les considérations de fortune et de convenance avaient eu plus de part que l'inclination sentimentale, le notaire, particulièrement renseigné, protesta qu'au contraire, la passion la plus vive et un admirable désintéressement avaient uni M. de Foix à sa cousine germaine, Mlle de Beauzile, déshéritée par son père à la veille même de son mariage Personne n'avait pu s'expliquer l'attitude de M de Beauzile. Fidèle à sa parole, Raymond, très épris de Sobirane, l'avait donc épousée presque ruinée Sa générosité avait d'ailleurs été bien mal récompensée, puisque sa femme l'avait abandonné quelques années plus tard en emmenant ses enfants. Sobirane atteignait alors à peine sa vingt-quatrième année et M de Foix ne dépassait pas vingt-huit ans. Leur désespoir apparent rendait cette séparation insensée. Mais l'originalité des familles de Foix et de Beauzile atteignait souvent à l'extravagance. Il ne fallait pas essayer de raisonner les résolutions de ces gens aux caractères impossibles La sagesse commandait donc de se tenir à l'écart de châtelains aussi pleins de contradictions.

— Cet avis, au lieu de me convaincre, excita davantage ma curiosité, car mon intuition d'artiste me permettait de prévoir un roman surprenant dans l'histoire secrète de ces châtelains. Je demandai si le divorce avait été prononcé, car les propos de Saint-Martin pouvaient être mensongers.

— On ne divorce jamais dans ces familles, me répondit le notaire. Ils se sont écartés à l'amiable, en parfaits gens du monde. Autant qu'on puisse le supposer, Mme de Foix, seule, aurait exigé cette séparation

— Les quelques témoins de leur vie passée se contredisent

tous... et avec la même bonne foi, prononça le médecin. Appelé quelquefois à Roquereine pour donner mes soins aux enfants, tantôt j'aurais juré M. et Mme de Foix des époux attachés l'un à l'autre par un vif amour; et parfois je les quittais avec l'impression déplorable d'un père indifférent jusqu'à la cruauté à la santé de ses enfants, et d'une femme infiniment malheureuse.

Le receveur d'enregistrement, M. de Rancé, à qui sa naissance avait valu d'être jadis invité aux chasses de Roquereine, dit alors :

— Quant à moi, je n'ai jamais aperçu d'éclipse dans la tendresse de M. et Mme de Foix.

Ses épaules haussées, le notaire repartit :

— Le fait de leur séparation, en pleine jeunesse, vous prouve que leur prétendu amour n'avait pas de racines bien profondes?

— Votre observation n'est pas fondée, répliqua M. de Rancé, puisqu'on affirme qu'ils continuent de se regretter.

— Cette conduite laisserait croire qu'ils sont des insensés.

— Ce serait errer que d'attribuer à la folie une décision qui prouve peut-être, au contraire, un sang-froid terrible.

— Alors ils seraient des monstres?

— Vous exagérez; mais il est possible que des âmes aussi entières que celles de M. et Mme de Foix soient capables d'un certain degré d'inhumanité.

— Ah! nous finirons par tomber d'accord, dit le notaire.

— Quoi qu'il en soit, insista M. de Rancé, seule personne de l'assistance qui eût vraiment fréquenté jadis M. et Mme de Foix, vous ne pourrez pas nier le fait que Raymond et Sobirane de Foix continuent de vivre dans le culte touchant l'un de l'autre.

— Et l'histoire du bâtard, l'oubliez-vous? s'écria le docteur avec un sourire. Il n'est pas d'usage, quand on garde de l'amour à sa femme, de la remplacer par une compagne d'occasion qui vous donna un fils? ..

Où se trouvait la vérité au milieu de ces renseignements contradictoires? Me rappelant les quelques phrases prononcées avec tant d'amertume par les jeunes infirmes pendant leur inutile visite à Roquereine, j'avais au moins une certitude : ces enfants n'aimaient pas leur père. Et comment croire davantage aux regrets de Mme de Foix pour un mari qui l'avait renvoyée ou qu'elle avait été obligée d'écarter d'elle? Dans ce cas, l'histoire des châtelains de Roquereine fût

devenue celle, assez banale, d'un mauvais ménage. Cette explication ne me satisfaisait pas. Les nouveaux avis qui m'arrivèrent la détruisirent d'ailleurs. Le cas devait être beaucoup plus complexe. J'appris qu'au moment du départ de la comtesse pour Navacelles, elle n'était mariée que depuis six ans. Et dès la cinquième année de leur mariage, c'est-à-dire après la naissance de Geneviève, aussi réservés fussent-ils en présence de leurs hôtes, ceux-ci pouvaient constater que Sobirane ne supportait plus qu'avec peine son mari. Dès cette époque, ils vivaient séparés.

Le comte habitait un corps de logis sur la cour, tandis que sa femme occupait avec ses enfants le pavillon du jardin intérieur. Les repas les réunissaient seuls, car les enfants étaient encore trop jeunes pour être admis à leur table. Au cours de leurs dîners assez silencieux, parfois leurs valets, à qui de longues années au service des Beauzile ou des Foix donnaient une certaine familiarité, surprenaient les regards effrayants échangés par leurs maîtres, alors en toute la force et beauté de leur jeunesse. Lorsque les yeux de faucon de Raymond considéraient Sobirane avec trop d'insistance, celle-ci baissait la tête avec accablement. Quelques instants plus tard, si M. de Foix se penchait sur son assiette afin d'y partager quelque aliment, Sobirane, les paupières relevées sur son mari, le contemplait avec détresse. Certains jours, lorsque quelque politesse de table les obligeait à se considérer, leurs physionomies marquaient en un instant les sentiments les plus contradictoires. De plus en plus souvent, Raymond et Sobirane se regardaient avec désespoir. Quelquefois même ils dénouaient cette situation, d'un tragique d'autant plus poignant qu'il était silencieux, en interrompant leur dîner, et ils se fuyaient sans un mot d'explication. Malgré leurs précautions pour s'éviter presque tout le jour et les nuits, Raymond et Sobirane laissèrent plusieurs fois échapper en présence de serviteurs, si familiers qu'ils ne les apercevaient plus, des allusions cruelles à leur mariage. Enfin, quand M. de Foix rencontrait dans le jardin ses enfants, il repoussait si durement leurs élans que Sobirane, outrée, s'indignait et pleurait.

A la campagne, où les vies sont surveillées sans indulgence, pas un fâcheux récit ne pouvait cependant ternir la réputation de Mme de Foix. On s'accordait à la trouver très attachée à ses

enfants maladifs et on la disait intelligente, cultivée et musicienne remarquable. Aux premières années de son mariage, sa voix enchantait Raymond. Elle en était arrivée à fermer son piano devant l'indifférence de son mari. De santé assez délicate, sous une belle apparence, Sobirane n'avait de goût que pour les distractions de l'esprit, tandis que Raymond entretenait sa vigueur corporelle par la pratique, peut-être trop exclusive, des sports. Fallait-il y voir une des raisons de leur désaccord? De l'avis unanime, M. de Foix n'aurait pu adresser qu'un seul reproche à sa charmante femme, celui de sa pauvreté, encore ce reproche n'eût-il pas été fondé, puisque Raymond n'ignorait pas la médiocre situation de fortune de Sobirane, déshéritée par son père. Mais les caractères les plus sûrs éprouvent de telles vacillations qu'il n'était pas impossible que M. de Foix se repentît de son désintéressement. En dehors de la pauvreté de Sobirane, peut-être la conduite brutale de M. de Beauzile à la veille du mariage de sa fille, et qui restait un mystère, mieux comprise de M. de Foix lui devenait-elle intolérable?

Les gens de l'entourage des châtelains de Roquereine n'étaient pas arrivés à trouver les motifs de leur désaccord, lorsqu'ils se séparèrent après six ans d'une union qui avait d'abord étonné par sa passion presque excessive.

Un matin d'octobre, les serviteurs avaient vu s'arrêter un omnibus au seuil du grand portail; il arrivait de Navacelles, un château hérité par Mme de Foix de sa mère.

— Je viens chercher Mme la comtesse et ses enfants qui doivent passer quelque temps à Navacelles, annonça le cocher.

Les serviteurs de Roquereine s'étaient regardés avec de gros yeux. Ce séjour imprévu les inquiétait d'autant plus que, depuis le mois précédent, monsieur, d'une tristesse inquiète, ne pouvait plus demeurer chez lui, tandis que madame ne quittait plus guère son appartement, comme si elle redoutait toute rencontre avec son mari.

Les enfants, en bas âge à cette époque, accompagnés ou portés par des servantes, furent installés dans l'omnibus. Enfin M. et Mme de Foix parurent. Ils se suivaient sans s'adresser la parole. Lorsqu'ils eurent rejoint la voiture, Sobirane avait tendu la main à son mari et celui-ci l'avait baisée cérémonieusement. Et l'omnibus avait descendu la montagne.

Dix-huit années s'étaient écoulées depuis cette séparation, et l'on aurait pu croire à la perpétuité de sa durée, si l'attitude de M. de Foix n'avait pas laissé supposer qu'il ne la supportait qu'avec peine. On prétendait même que, dès les premiers mois, il avait essayé d'être reçu à Navacelles. Sobirane, enfermée dans sa propriété où elle vivait uniquement occupée du soin de ses enfants infirmes, se serait opposée à recevoir son mari. Alors M. de Foix, comme s'il eût été outré de se voir repoussé, avait abandonné Roquereine pour Toulouse. Il y avait retrouvé quelques jeunes hommes de sa parenté, d'une vie rien moins que vertueuse, et il avait paru oublier Sobirane et ses enfants en leur compagnie. Loin de cacher ses nouvelles mœurs, Raymond mit au contraire une certaine ostentation à promener une belle jeune femme aux toilettes éclatantes et coiffée de chapeaux dont les panaches tremblaient aux coups de tête dont elle accompagnait sa conversation trop sonore.

Un an plus tard, les Toulousains pouvaient voir passer dans leurs rues cette jolie personne accompagnée d'une nourrice Bepmalaise portant un bébé superbe. Les amis de Raymond souriaient quand on leur demandait si cet enfant était vraiment son fils ?

D'ailleurs, M. de Foix parut si satisfait de cette naissance qu'aucun doute ne fut plus permis sur sa paternité. Son attitude eût pu laisser croire qu'il ne lui aurait pas déplu que la nouvelle en parvînt à sa femme. Il fut, en effet, raconté à Mme de Foix, que Raymond voulait faire élever ce fils à Roquereine. En son affliction, Sobirane se cloîtra étroitement à Navacelles, mais était-ce par haine, ou par amour déçu? L'une ou l'autre proposition avait ses partisans.

Or, après un séjour de dix-huit mois à Toulouse, M. de Foix était effectivement rentré à Roquereine, mais seul. Son expression mélancolique frappa ses serviteurs et fermiers. Il paraissait s'ennuyer mortellement, et lui, jadis, vrai gentilhomme terrien, très fervent agriculteur, obsédé par ses pensées, — regrets ou remords? — se désintéressait de ses propriétés. Vers cette époque il aurait chargé Mme de Beauzile, qui se trouvait à la fois sa tante et celle de Sobirane par leur cousinage, de démarches pressantes qu'on n'accueillit pas. Ces tentatives pour renouer avec sa femme, — en admettant leur exactitude, — prouvaient l'inconséquence de Raymond. Sa liaison trop affichée à Toulouse et la

naissance d'un bâtard ne pouvaient qu'exalter l'aversion de Mme de Foix. L'humeur du comte s'en assombrit encore et son dégoût de toute occupation grandit jusqu'au jour où, excédé de son inutilité, il reprit la direction de ses vignobles et de son élevage. Puis, comme devant la certitude d'une solitude définitive, il chercha des distractions dans l'entretien d'une meute et surtout dans le dressage des faucons suivant les procédés en usage chez ses ancêtres, au Moyen âge. On le voyait, actif et morose, courir les chênaies à la suite de ses chiens ou bien lancer ses faucons vers le ciel. Mais souvent, quand Saint-Martin, petit gentilhomme ruiné et dégénéré dont il avait fait son fauconnier et piqueur, le croyait très intéressé par ses expériences, soudain, M. de Foix se détournait de ses rapaces, et ses regards appuyés sur l'horizon y considéraient quelque image visible de lui seul.

Et M. de Foix, jadis hospitalier, écartait de Roquereine ses meilleurs amis et jusqu'aux personnes de sa parenté. Il était visible que rien ne pouvait le guérir de sa mélancolique obsession d'un bonheur perdu.

Une douzaine d'années s'écoulèrent encore. Puis, un été, Saint-Martin revint d'un voyage avec un jeune garçon d'une grande beauté. Sa ressemblance avec M. de Foix était si évidente que les paysans reconnurent aussitôt en cet enfant « le fils de la Toulousaine, » dont l'aventure était parvenue jusqu'en leurs fermes. Le châtelain traitait paternellement ce collégien qu'il nommait Jean. Au mois d'octobre, cet enfant dut regagner son pensionnat, mais chaque mois de juillet le vit rentrer à Roquereine.

Jeune homme, sa taille atteignit celle de M. de Foix et il en avait non seulement les traits et surtout la chevelure héréditaire, couleur de soleil levant, et les yeux verts cloutés d'iris d'or, mais encore jusqu'à sa façon déliée et puissante de marcher en homme accoutumé de commander par droit de naissance. Néanmoins, paraît-il, ce jeune corps, identique à celui de son père, n'enfermait qu'une âme aux inclinations assez vulgaires. A mesure que Jean, adulte, devenait comme son sosie, Raymond, désillusionné, remettait à plus tard les démarches nécessaires pour établir chez lui ce garçon de façon définitive en le rendant, dit-on, propriétaire d'une partie de Roquereine. Le souvenir de son fils légitime, demeuré à Navacelles, le faisait peut-être

hésiter, encore qu'il n'éprouvât aucune sympathie pour Bertrand et qu'il ressentît même quelque honte de ce nain débile. Et malgré la politesse presque obséquieuse de Jean avec son père, les serviteurs remarquèrent qu'il semblait toujours réclamer une chose qu'on n'entendait pas lui accorder. Il suppliait, paraît-il, M. de Foix de vouloir bien admettre sa mère à Roquereine. Une fois le mois, il devait d'ailleurs en disparaître lui-même, le jour de la visite prévue de Bertrand, d'Alayette et Geneviève.

Mme de Foix n'avait pas manqué d'être avertie de la présence de plus en plus constante de ce beau Jean et elle en éprouvait souffrance et crainte.

Voilà les faits, d'ailleurs bien sujets à caution, appris sur les châtelains de Roquereine et de Navacelles.

L'apparence peu engageante du comte de Foix et ce qu'on m'avait conté de son humeur ne me donnaient pas de grands espoirs de pouvoir me lier avec un homme qui avait clos sa porte, même aux personnes de son cousinage. Mais ne pouvait-on pas tourner l'obstacle au lieu de l'aborder de front? Il m'avait été assuré qu'en souvenir de M. d'Allos, ami d'Ingres et de Beethoven, Mme de Foix, assez intéressée elle-même par la musique et la peinture, peut-être pour leur demander un adoucissement à ses amertumes, avait parfois autorisé des artistes à parcourir la petite galerie de tableaux légués par cet aïeul. D'autre part, Mme de Foix était tenue de laisser visiter, une fois la semaine, certaines salles de son château classé comme monument historique. J'avais donc toutes facilités pour m'introduire en touriste à Navacelles.

Comme mon but n'était pas seulement d'en admirer l'architecture, mais de m'efforcer d'approcher ses hôtes, un jeudi, en arrivant à ce château situé sur une falaise de la claire vallée du Céron, après avoir fait retentir la cloche de sa grille, au lieu de réclamer seulement à la servante la banale visite forcée, je lui donnai ma carte en la priant de la remettre à Mme de Foix. Après avoir hésité, cette domestique inclina la tête et s'éloigna.

Je me trouvai dans un jardin assez négligé. Entre des lauriers géants et des buis arborescents sinuaient des sentiers ombragés par des polonias. La façade de Navacelles avait la magnifique sobriété de notre architecture française du XVIIe siècle.

Une porte aux battants en noble menuiserie à gros reliefs, était inscrite dans un vaste cintre dont les niches latérales contenaient un Apollon et une Diane Par leurs attitudes courtoises, ces dieux évoquaient des seigneurs de la Cour. De hautes fenêtres éclairaient cette façade. Des pots à feux surmontaient les toitures fleuries par les pigeons bleus et blancs posés sur leurs tuiles de la nuance des pêches.

Je m'avançai sous une avenue de tilleuls. Les anciens remparts, qui tombaient jusqu'aux rochers du Céron, contenaient les terres rapportées de cette esplanade créée sous la façade orientale du château Et comme je levais les yeux, une figure ridicule penchée sur l'entablement d'une croisée de l'étage, parut s'amuser de ma présence. Au même instant, à l'extrémité de l'allée des tilleuls, une jeune fille me considéra d'un air effrayé. Afin de ne pas la gêner, je revins vers le perron d'entrée. Le chant d'un piano me parvint alors par une fenêtre entr'ouverte. Soudain, il y eut comme une brisure au milieu d'une phrase mélodique et quelques instants s'écoulèrent dans le silence : puis la musicienne reprit, au point où elle l'avait abandonnée, sa ballade de Chopin.

Enfin la domestique vint me prier d'entrer Madame m'autorisait à visiter sa galerie de peinture.

A la suite de mon guide, je pénétrai dans un vestibule incomparable d'élégance avec sa voûte surbaissée d'une hardiesse surprenante, ses hautes niches et ses portes d'un majestueux relief. L'escalier monumental, assez comparable à ceux de Versailles, et un second vestibule aux piliers à corniches feuillagées, m'auraient émerveillé si la musique dont j'entendais maintenant les accents passionnés n'eût pas retenu mon attention. Pour jouer Chopin avec cet élan, il fallait à Mme de Foix un état d'âme bien particulier. Son chant frénétique avait une telle éloquence qu'il semblait le cri d'une femme inconsolable. L'image saisissante du cavalier de Roquereine me revint à la mémoire, mais, comme on m'avait affirmé que Mme de Foix l'avait volontairement abandonné, il ne pouvait donc pas être l'inspirateur de cette musique.

La servante m'introduisit dans une salle voûtée dont une cheminée au tympan cintré occupait tout le fond Une trentaine de tableaux, d'ailleurs accrochés beaucoup trop haut, étaient protégés de la lumière et des mouches par des mousselines En

relirant ces voiles, la domestique m'avertit ingénument que ces peintures possédaient une telle valeur qu'elles méritaient tous les soins. Ces tableaux de l'époque romantique, dans la manière la plus bitumineuse, auraient découragé de la nature. Assez déçu, je reprenais le chemin du perron lorsque la servante me demanda s'il me plairait de continuer la visite de Navecelles. Madame connaissait mon nom et l'avait autorisée à me promener dans le parc. Flatté de constater que mon œuvre n'était pas ignorée de Mme de Foix, je suivis mon guide à la chapelle. La sacristie, curieusement installée dans une tour en encorbellement, portait cette inscription : « Pierre Oradou, maître maçon — Tholosa, 1631 » J'en sortais, quand j'aperçus, dans une allée de troènes, une femme de silhouette encore jeune, vêtue de noir comme une endeuillée. Elle accompagnait un jeune homme de très petite taille dont la tête arrivait à hauteur de son coude. Marie avait reçu l'ordre de me faire accomplir le tour de Navecelles, fidèle à sa consigne, elle m'entraînait vers les promeneurs qui devaient être Bertrand et sa mère. Malgré mon désir d'approcher Mme de Foix, la discrétion d'un hôte, seulement toléré, me faisait un devoir de me retirer. A ce moment même, Mme de Foix, surprise par la chute d'un ballon de caoutchouc lancé par Geneviève d'une fenêtre, se retourna vivement. Lorsqu'elle fut rassurée, elle me remarqua. Je ne pouvais pas sembler ne point l'apercevoir et la saluai profondément. Elle inclina gracieusement la tête. Impatientée, la servante me dit alors :

— Eh bien! monsieur?

Je la suivis dans la direction de Mme de Foix Assez gêné de sembler vouloir la poursuivre, je m'inclinais en passant près d'elle, quand je l'entendis me dire :

— N'êtes-vous pas le peintre des fresques du château des Combes? Je les admire beaucoup.

Et avec un sourire, elle ajouta :

— Et je sais que vous tenez quelquefois les orgues à Saint-Pierre de Montmartre avec un talent qui donnerait de l'envie à nos plus grands organistes.

— Comment pouvez-vous être au courant de mes minces exploits, madame? lui répondis-je, charmé de sa bonne grâce

— Il serait coupable de vous ignorer, monsieur. D'ailleurs, les arts, cultivés en cette maison suivant nos humbles dispo-

sitions, nous font un devoir de connaître les meilleurs artistes de notre temps

Elle avait appuyé une main sur l'épaule de son fils qui releva vers sa mère sa grosse tête intelligente. Il lui souriait avec ironie. Une mélancolie soudaine assombrit l'expression courtoise de Mme de Foix. Le visage de cette femme qui n'atteignait pas la quarantaine restait encore singulièrement jeune et beau, mais il inquiétait par son expression dramatique. Les sourcils relevés au-dessus d'yeux d'un bleu pâli qui s'ouvraient tout à coup avec inquiétude et une bouche froncée, indiquaient une sorte d'effroi et de désillusion. D'un blond de miel et d'une abondance magnifique, ses cheveux étaient nattés avec soin, et des sortes de repentirs tombaient derrière les oreilles; le visage au long ovale prenait toute sa valeur dans l'encadrement de cette chevelure soignée. Encore qu'elle fût vêtue de noir, la toilette de Mme de Foix indiquait la coquetterie d'une femme qui n'a point renoncé aux soins de sa grâce. Après les récits qui m'avaient été faits de son austère réclusion, cette constatation me surprit.

Mme de Foix reprit, en considérant Bertrand d'un regard affectueux :

— Mon fils écrit à mon intention une musique qui me semble originale, sur des paroles dont il est l'auteur. Et je le crois digne d'encouragement.

Comme je disais en souriant à Bertrand qu'il devait éprouver une grande satisfaction de ses compositions, il repartit d'un ton plein d'amertume :

— Quand on ne peut faire mieux!

Après cette réponse qui parut peiner sa mère, il souleva ses étroites épaules. Ce diminutif d'homme aux mains fragiles et aux petites jambes arquées, possédait la tête puissante d'un géant. Les yeux de jais avaient des regards qui paraissaient s'emparer de tout ce qu'ils voyaient. Ses cheveux noirs se relevaient en volute sur les tempes. Le nez large et fort, relevé du bout, ajoutait à l'audace générale de l'expression. Une dérision de la nature avait donné à ce pauvre garçon le visage frondeur d'un mousquetaire.

Bertrand et sa mère devinèrent-ils mes sentiments sympathiques? Je le crois, car j'ai bien souvent éprouvé qu'il n'est pas besoin d'échanger de longs propos pour descendre tout à coup

dans les cœurs. Les affinités électives agissent, secrètes et rapides

— Puisque nous avons la bonne fortune de posséder cet été dans ce pays un artiste de votre mérite, me dit Mme de Foix, votre avis serait bien utile à Bertrand, qui compose audacieusement sans connaître grand chose à l'harmonie.

Je répliquai que, n'étant moi-même qu'un amateur en musique, je n'oserais pas conseiller son fils Il lui faudrait un maître plus compétent.

— D'ailleurs, vous ne goûterez guère mes compositions, prononça brusquement Bertrand.

— Je crois tout au contraire que.

— Non! non! fit-il en m'interrompant, vous ne les aimerez pas et vous feriez aussi bien d'ignorer ces essais que je n'écris d'ailleurs pas à l'intention du public.

Contrariée de la réponse de Bertrand, sa mère, pour couper court à cette discussion, me demanda si sa servante m'avait fait visiter la terrasse. Comme je ne l'avais pas encore vue, Mme de Foix pria Bertrand de m'y accompagner, et, sur mes remerciements, elle se retira. Sa démarche presque ailée n'était pas d'une femme certaine de son veuvage éternel D'ailleurs sa silhouette svelte autant que sa charmante figure auréolée d'une chevelure de la nuance d'un beau soir d'automne, donnaient encore à Sobirane des droits à l'amour Quel secret espoir conservait-elle?

— Quand vous voudrez, me dit sèchement Bertrand.

Son ton indiquait qu'il avait accepté comme une corvée de me conduire à l'orangerie. Il me fallut mesurer mes pas afin de ne pas dépasser ce pauvre enfant. Il s'en aperçut, car il reprit avec une ironie terrible

— Je galope sur place... mais cela vous a un air amporté qui séduit!

Arrivé devant l'escalier, il en escalada les marches comme un oiseau, des deux pieds à la fois, et nous arrivâmes sur la terrasse bordée de balustres carrés. Sur trois côtés nous nous trouvions à cinquante mètres en plein ciel au-dessus de la vallée dont la rivière formait une boucle. J'eus l'impression d'être sur le pont d'un paquebot, et l'immense panorama bleuâtre pouvait être confondu avec la mer. A notre droite, une montagne hérissée de rouvres annonçait la forêt de la Grésigne.

— Voilà la splendeur de ce paysage, dis-je la main tendue

vers les grands arbres dressés sur le ciel, leurs bras ouverts au feu du soleil.

— N'est-ce pas? s'écria Bertrand avec un sourire joyeux.

— Je comprends votre affection pour cette forêt dont la rumeur doit vous inspirer de belles harmonies, repris-je.

Il me considéra d'un air ambigu avant de répliquer :

— Moi, j'aime cette Grésigne pour y courir à cheval et y vivre en sauvage.

Ce vœu me parut si dérisoire chez ce jeune homme dont la fragile existence restait un miracle, que je ne pus m'empêcher de le considérer avec une expression dont la pitié le fit blêmir. Puis ses yeux noirs semblèrent me provoquer.

Bertrand de Foix m'apparut tout à coup dans sa douloureuse contradiction. Il n'avait d'ambition que pour les belles aventures que ses infirmités lui défendaient. Quand je lui témoignai mon admiration de la Grésigne, Bertrand, le visage ardent, entreprit l'éloge des chevreuils qu'on y voyait bondir dans les grandes cathédrales vertes formées par les futaies, tandis que planaient au ciel les « Jean-le-Blanc » arrivés des Pyrénées, guettant les lièvres dont ils font leur proie.

— Ah ! que ne suis-je un de ces grands aigles au lieu d'être condamné à ramper !

Il m'entretenait de ce ton enthousiaste où se reconnaissent les artistes sensibles à la beauté, quand un cavalier encore peu visible parut à mi-côte de la colline tavelée de genévriers qui dominait Navacelles. Grâce à la transparence de l'air qui m'aurait permis de compter les branches d'un arbre à plusieurs centaines de mètres, je reconnus bientôt, dans cette minuscule statue équestre, le châtelain de Roquereine. C'était donc vrai, M. de Foix venait rôder autour de la propriété de sa femme, car qui l'obligeait à choisir le « pech » de Navacelles comme but de promenade ? Ma découverte m'avait tellement intéressé que je fus un certain temps avant de reporter les yeux sur Bertrand ; une autre surprise m'attendait. Ses bras débiles serrés sur sa poitrine, il examinait lui-même le beau cavalier avec une expression inouïe de haine et d'envie mêlées. Au risque d'être brutal, je murmurai :

— N'est-ce pas le propriétaire de Roquereine ?

— Oui, monsieur mon père, me répondit Bertrand d'un air impertinent. Puis le pauvre garçon prit une attitude de provo-

cation ridicule en continuant d'observer son père. Son expression vindicative m'affligeait jusqu'à la gêne. Après ses confidences bien imprévues sur ses goûts, me fallait-il croire qu'il exécrait surtout en son père la force et la beauté dont il était lui-même privé ?

Les yeux de jais de Bertrand jetaient des feux qui eussent brûlé vif son père, si celui-ci en avait pu sentir les atteintes. M. de Foix avait arrêté son cheval, les pieds de devant posés au bord d'un rocher en encorbellement, position dangereuse qui prouvait plus que de la témérité, peut-être une certaine indifférence pour la vie.

Il se trouvait maintenant assez proche du château pour que mon excellente vue me permît de reconnaître à la silhouette de ce quadragénaire l'allure élégante de la jeunesse dont il avait peut-être encore les passions. Mon imagination essayait d'expliquer sa conduite surprenante en venant se présenter sous les murs de la propriété où vivait une femme dont il était séparé, lorsqu'il tourna bride et remonta vers la forêt. Bientôt, éperonnant son cheval, il galopa furieusement.

Dénouant ses petits bras, Bertrand marcha vers l'escalier. Quand nous fûmes arrivés dans le parc, il appela d'une voix impérieuse Marie et lui commanda de m'accompagner. Après un salut qu'il voulut assez raide, Bertrand s'éloigna, et j'eus, peut-être à tort, l'impression qu'il se défiait de moi et qu'il ne me reverrait jamais avec plaisir.

Je quittai Navacelles, encore plus intrigué que je n'y étais entré. Cette visite où d'heureuses circonstances m'avaient permis de rencontrer l'héroïne du roman dont je voulais démêler l'obscure intrigue troublait mes premières déductions et je savais moins pour avoir appris davantage.

Sur un dernier coup d'œil au château dont l'admirable architecture dépouillée évoquait la beauté d'une œuvre de Racine, je traversai le village de cet ancien marquisat aux vieux logis jaunes comme des brugnons.

III. — LES FAUCONS

Ma première rencontre avec M. de Foix s'en revenant des bois à la tête de sa meute, m'avait donné une telle idée de son caractère que je crus bon de lui écrire, afin d'obtenir

l'autorisation en règle de travailler autour de Roquereine.

Sa réponse fut polie, mais froide. Mon nom lui était évidemment inconnu et la peinture devait sembler à cet homme d'action, grand agriculteur et grand chasseur, la plus puérile des occupations. Il m'accordait le droit de pénétrer dans les cours, afin de peindre l'extérieur du château. Cette précision me prouvait bien qu'il n'entendait pas m'introduire dans les salles de Roquereine.

J'arrivai donc avec mon matériel d'artiste par une divine matinée d'août languedocien. Afin de chercher l'endroit où ce château en forêt présentait l'aspect le plus saisissant, je me promenai d'abord assez longuement. De son haut plateau boisé se découvrait un panorama vertigineux de Causses argentés et de terres carminées, avec la ville de Cordes offerte sur sa colline en cône comme un ex-voto d'orfèvrerie.

Le sentier qui côtoyait la splendide masse des remparts, couronnés de balustres à une époque plus clémente, dominait les majestueuses allées de chênes de Roquereine. Il régnait dans cette immense cathédrale végétale à nombreux transepts et chapelles latérales, un silence auguste, et son sol en était coloré de jaune, d'émeraude et de violet par l'effet des feuillées traversées du soleil comme des verrières. En sous-bois, des feuilles mortes, écrasées, pétillèrent. Un homme de haute taille, large d'épaules, mais mince de taille en son veston de chasse, remontait d'une marche puissante cette chênaie escarpée. Vercingétorix devait avoir cette mine à la fois guerrière, courtoise et hardie. Les cheveux et les moustaches de Raymond de Foix me surprirent encore par leur couleur de soleil levant. Par contraste, ses yeux paraissaient du vert doré des frondaisons illuminées. Il tenait un fouet dont il claquait de temps à autre en manière de distraction. Un bruit confus de pas et les voix assez vives de personnes qui ne semblaient pas s'accorder ensemble, se firent entendre.

— Que signifie? gronda M. de Foix retourné vers les gens que je ne pouvais encore apercevoir.

La violence soudaine de son expression prouvait bien un chef accoutumé à l'obéissance passive de toutes les personnes de son entourage. En son impatience, il donna des coups de fouet aux arbres à sa portée. Enfin Saint-Martin s'avança embarrassé d'une sorte de cerceau de bois, formant perchoir, retenu à ses

épaules par des bretelles. Sur ce perchoir étaient posés quelques faucons retenus par la longe et le touret. Les deux valets qui suivaient Saint-Martin portaient aussi sur des perchoirs mobiles quelques éperviers ou tiercelets. Sans doute ramenait-on ces oiseaux d'une séance de dressage. Soudain l'autour favori du comte battit des ailes à l'approche de son maître dont la figure se détendit.

— Brunehaut! oh! là! hé! Brunehaut, que demandons-nous, appela-t-il en souriant?

Comme le rapace continuait à battre de plus en plus vite des ailes d'un mouvement convulsif qui devait indiquer sa joie, M. de Foix posa l'autour sur son poing gauche et le flatta de l'autre main. Aussitôt l'oiseau se gonfla et, dressé sur ses énormes serres, ouvrit, toutes grandes, ses ailes sombres tachetées d'argent. Ravi des témoignages de satisfaction de Brunehaut, son maître le rapprocha de son visage à lui faire toucher sa joue. Je pus alors comparer les yeux lenticulaires du rapace, qui jetaient des feux verts et rouges d'une cruauté joyeuse, aux prunelles de M. de Foix parfaitement identiques de couleur et d'expression. Vraiment, la voix populaire n'avait peut-être pas tort d'appeler jadis hobereaux, les gentilshommes gîtés dans leurs castels haut perchés comme les aires des faucons dont ils finissaient par épouser, non seulement les mœurs, mais la ressemblance.

— Saint-Martin, tu vas me mettre ces bêtes-là au bloc, sur la pelouse du pavillon, avec longe et touret, bien entendu. Allez donc! vous autres, qu'attendez-vous?

La voix cuivrée de Raymond de Foix sonnait comme une trompette et l'on eût difficilement désobéi à ses accents. La curiosité m'avait retenu trop longtemps sous le rempart pour espérer maintenant m'échapper sans être remarqué. J'affectai donc, tout au contraire, de vouloir y déposer mon chevalet. M. de Foix, qui précédait ses oiseaux, s'écria en remarquant ma présence :

— Vous êtes le bienvenu, monsieur. Si quelque chose vous manque, n'hésitez pas à le réclamer. Vous voulez peindre ce vieux château? N'est-il pas bien morose? S'il vous plaisait de composer quelques scènes de chasse dans nos bois, je reste à votre disposition.

Sa courtoisie inattendue me toucha.

Vu de près, son visage encore lisse et jeune me frappe par

sa finesse. C'était vraiment un homme de race et les origines illustres qu'on lui accordait étaient justifiées par sa haute mine et sa séduction inouïe. Je le remerciai de m'accueillir avec tant de bonne grâce et lui demandai la permission de peindre tout simplement Roquereine sur son rocher en plein ciel, parce que je le trouvais admirable.

A ma déclaration, il eut un petit sourire avant de répondre :

— Mon Dieu! il va y avoir quelque sept cents ans que nous possédons ce vieux castel. C'est déjà un beau bail! Mais nous ne l'avons occupé qu'après la mort de chagrin de mon aïeule Catherine de Foix dépossédée par Ferdinand le Catholique, que le diable emporte! Depuis cette époque nous y vivotons... Ainsi, monsieur, ne craignez pas d'user de mes gens pour votre service.

M. de Foix me quitta rapidement sur un coup de chapeau assez mesuré. Saint-Martin et les domestiques, embarrassés de leurs perchoirs à faucons, s'éloignaient lentement.

Mon travail de cette matinée ne me donna guère de satisfaction. Tandis que j'esquissais le château qui rappelait, avec ses remparts à becs, un cuirassé à éperon sur la mer houleuse de sa chênaie, les extraordinaires yeux de faucon de Raymond de Foix m'obsédaient à ce point que je me surpris à les dessiner de mémoire. J'imaginais un portrait étonnant que j'aurais pu intituler : « Le gentilhomme et son faucon. »

On aurait aperçu, à la manière de certaines médailles de deux souverains figurés sur le même flan, le profil d'aigle de Raymond débordé par le profil crochu de son autour. Leurs yeux auraient eu le même regard perçant.

Quand je quittai Roquereine, au moment où l'église de Marnave tintait l'angélus, mes conclusions n'étaient vraiment pas favorables à M. de Foix qui m'apparaissait assez effrayant comme mari et comme père, et le départ de Mme de Foix, emmenant ses enfants, me parut justifié.

... De nouveaux faits vinrent me prouver que la vérité était plus compliquée que je ne l'imaginais.

Mon esquisse du château terminée, j'avais commencé une étude du jardin secret qui m'avait charmé dès ma première visite. Très obligeamment le comte de Foix, qui commençait à s'accoutumer à ma présence, sinon à ma peinture sur laquelle il ne daignait pas jeter un coup d'œil, m'avait autorisé à tra-

vailler dans ce qu'il nommait « la cour verte, » et Saint-Martin avait reçu l'ordre de remiser mes toiles et mon materiel d'artiste au billard du château. Je pouvais donc peindre avec commodité le délicieux pavillon Louis XV dont les grandes baies en blanche menuiserie s'ouvraient au sommet du perron en demi-lune. Le contraste entre cette petite maison d'agrément, la formidable forteresse noirâtre et ce jardin moussu à l'atmosphère glauque sous le couvert de ses polonias et acacias, m'enchantait. Décor de princesse lointaine ou de Belle-au-Bois dormant. Tout y revivait en son abandon, arbres échevelés et allées herbeuses. Je m'y représentais l'arrivée de Sobirane à dix-huit ans, toute frêle et ouvrant ses yeux de clair azur dans l'ombre verte de ce jardin secret. Aucun secours pour elle en ce monde que son mari, puisqu'elle avait perdu sa mère, et que son père, pour des motifs inconnus, l'avait brusquement abandonnée. Seule en ce redoutable château perdu dans sa forêt, je l'imaginais penchée sur les parapets. Son visage passionné incliné vers l'immense panorama de l'Albigeois, elle souriait, certaine que l'amour comblerait sa vie et qu'elle serait la plus heureuse des femmes. Un jour, brusquement, pour quelle cause, Raymond apparaissait sur la terrasse du pavillon et considérait sa femme avec ses terribles yeux de faucon. Sobirane qui courait vers lui avec l'enfantillage de sa jeunesse, s'arrêtait, médusée.

Ainsi, tout en couvrant ma toile de peinture, me représentais-je la première scène de cette tragédie.

On racontait que les deux premières années de son mariage, Raymond témoignait une telle adoration à Sobirane, qu'il restait parfois agenouillé dans la chênaie, pendant des heures, devant elle. A ces démonstrations excessives d'amour avait succédé un commencement d'indifférence après la naissance d'Aloyette, l'aînée.

... Afin de n'être pas indiscret, et parce que M. de Feix, malgré sa courtoisie, me semblait assez ombrageux, j'avais planté mon chevalet à l'extrémité de « la cour verte » dans un angle de muraille où les chapiteaux d'une chapelle ruinée avaient été dressés sur leurs fûts brisés. Au centre des allées d'acacias, sur une pelouse rectangulaire, une quinzaine de petits piliers en pierre blanche sur lesquels étaient scellées des boucles de fer, m'intriguaient. Un matin, Saint-Martin, toujours coiffé d'un bicoquet en peau de taupe orné d'une plume de faisan,

s'avança suivi de deux valets qui portaient les faucons sur leurs perchoirs circulaires. Ils sortaient de l'oisellerie installée dans les communs où j'avais remarqué les macabres trophées de chasse. Au même instant, M. de Foix descendit l'escalier à ferronnerie du pavillon. Il était vêtu en cavalier, botté, et tenait sa cravache. Avant d'avoir atteint à la pelouse, il s'exclama d'une voix brève :

— Comment, ce n'est pas encore fait? Qu'attendez-vous? Je veux que ces faucons soient mis au bloc, à la première heure Il manquent d'air à leur volière. Quelle vigueur auraient-ils! Allons! vivement.

Ses gros sourcils en moustaches presque tombés sur les yeux, tellement il les fronçait dans ses efforts pour satisfaire son maître, Saint-Martin prit à la hâte les oiseaux sur leurs perchoirs et les attacha aux anneaux de leurs blocs.

— Et leurs chaperons, vous les oubliez, je crois? Allons! pressons, commanda M. de Foix.

Quand Saint-Martin et ses aides eurent dénoué les coiffures de cuir surmontées d'aigrettes frisées de toutes couleurs qui faisaient ressembler ces faucons à des chevaliers coiffés de morions empanachés, ceux-ci commencèrent à voleter autant que la longueur de leurs longes et tourets le leur permettait. Raymond applaudit à leur vivacité :

— Oui! oui! tout beau, mes jolis! Êtes-vous en appétit? Eh bien! nous chasserons Ah! comme ils s'envolent, retombent et s'amusent! Parfait! parfait!.. Saint-Martin, ont-ils pris leur bain?

— Non, monsieur le comte Je vous attendais.

— Commençons donc. Je me charge de Brunehaut.

M. de Foix saisit l'autour au plumage feuille morte tacheté de neige, et le posa sur sa main gauche. S'approchant du petit bassin installé au centre de la pelouse, il en battit l'eau avec sa cravache pour donner le goût d'un plongeon à son autour qui piétinait le bord de la margelle. Puis il recula de quelques pas sans lâcher la filière de l'oiseau. Il dit alors d'une voix tendre :

— Quand nous voudrons, Brunehaut?

A cette invitation, l'autour, après s'être gonflé, s'accouve plusieurs fois dans le bassin, plonge ensuite sa tête et sa queue avec des gloussements de bien-être et se roula enfin dans l'eau avec un battement précipité des ailes qui fait jaillir des gerbes de gouttelettes.

— Ah! tu t'en donnes à cœur joie, reprit M. de Foix. Il suffit! Séchons-nous maintenant. Allons! Saint-Martin, baigne les faucons.

Le gentilhomme, qui avait repris son autour, l'élevait à bout de bras au soleil, car les arbres ombrageaient en partie la pelouse. Il souriait à Brunehaut qui, sa tête crochue tendue vers le ciel, déployait ses ailes, quand un des aides, en voulant prendre les faucons, embrouilla de telle sorte leurs longes que ces oiseaux, empêtrés, tombèrent dans l'herbe en jetant des cris plaintifs.

M. de Foix reposa l'autour sur son bloc et se précipita sur le maladroit qu'il prit si rudement à l'épaule, afin de l'écarter des faucons, que ce domestique tomba en criant :

— Eh! monsieur, ne me touchez pas! Vous n'en avez pas le droit!

— Comment donc, répliqua Raymond en fixant de ses yeux verts, pleins de flammes, le valet qui se relevait, je sais qu'aujourd'hui, le plus niais des rustres se prétend un citoyen conscient. Mon garçon, le séjour de Roquereine ne convient pas à votre dignité!

— Pardon! si M. le comte avait compris que ses sales oiseaux me mordaient, alors...

— Sales oiseaux! gronda M. de Foix. Ah! tu oses appeler mes faucons : sales oiseaux! Va-t-en! Je ne veux plus te voir ou je serais capable de... Est-ce compris?

Le domestique, tout pâle, ses cheveux emmêlés dans sa chute, s'éloigne à reculons. Son maître fixe toujours sur lui ses prunelles d'un feu insoutenable et chaque fois que le valet s'arrête dans l'intention d'expliquer son malencontreux propos, fasciné par ce regard, il doit se remettre en marche. Il disparaît.

Seulement alors, M. de Foix paraît s'apercevoir de ma présence. Abandonnant ses faucons aux soins de Saint-Martin et de l'autre serviteur, il s'approche de moi de l'air le plus avenant. Son visage a retrouvé soudain sa sérénité :

— Je m'excuse de vous avoir rendu spectateur de cette petite exécution, me dit-il, mais vraiment si nous ne nous défendions pas, la domesticité nous imposerait sa stupidité. Or je ne suis pas encore disposé à me laisser importuner par le bas peuple qui, ne sachant rien, devrait obéir aveuglément. L'expérience m'affermit plus que jamais dans notre vieux proverbe : « qu'il

faut poindre le manant pour en être oint. » Mes idées offensent nos démocrates. Ils ont bien tort pourtant d'oublier que les êtres de l'espèce de ce valet ont une lignée qui remonte évidemment comme la mienne aux origines, — car il faut bien être le fils de son père. — Qui donc empêche ces gens d'évoluer et de devenir des hommes d'élite, si ce n'est leur incurable médiocrité? L'aristocratie n'est pas la création artificielle de l'ancien régime, elle est le résultat d'une sélection humaine à travers les siècles. Les meilleurs devinrent les chefs, non pas seulement par la force, mais par l'esprit qui seul assure de la durée aux victoires.

Voilà ce que la plèbe contemporaine ne veut plus admettre. L'imbécile ou le malingre croient-ils se grandir, se donner du génie ou de la force en niant nos qualités héréditaires? Et comme l'on flatte les foules et qu'on les exalte, maintenant le plus stupide des valets, légalement notre égal, ose nous traiter avec une condescendante bienveillance. C'est à regretter notre bon vieux temps de haute et basse justice.

Sur cette déclaration, le gentilhomme rit sourdement en me considérant d'un air ambigu.

Puis les yeux de M. de Foix jetèrent un éclair dans la direction de la porte par laquelle venait de s'éloigner le valet congédié. Il reprit :

— Je trouve que la vie ne vaut d'être vécue que dans ses types intelligents, parfaits, superbes. Si j'avais vécu à l'époque de Sparte, j'aurais applaudi à la loi terrible qui ordonnait la destruction des débiles, des poltrons et des êtres anti-sociaux, afin d'assurer une race splendide à leur ville par l'élimination de tous ses déchets.

Comme je répliquais que cette façon païenne de créer un peuple fort répugnait à nos sentiments chrétiens, le visage de M. de Foix marqua soudain une sorte de détresse. Ensuite, avec un changement d'expression inouï dans sa soudaineté, il me dit d'un ton qu'il voulait enjoué :

— Je ne vous ai pas encore présenté mes faucons? Ce sont vraiment des petits êtres admirables d'énergie. C'est chez nous une tradition de famille qui remonte à Gaston Phœbus, d'élever des faucons. Aujourd'hui, ce sport est tombé en désuétude. C'est dommage. Notre François Ier donnait quatre mille livres par an au chef de sa fauconnerie. Louis XIII disait estimer

mieux un fauconnier qu'un général, car il trouvait facilement de bons officiers et rarement un habile oiseleur. Et ce roi chassait tous les jours... même lorsqu'il pleuvait, mais alors dans l'enclos du Louvre. Ces goûts royaux excusent donc mon inclination. Je suis d'ailleurs bien placé à Roquereine pour cet élevage. Les gardes-forestiers de la Grésigne me dénichent en abondance éperviers, autours, émouchets ou buses, et ce m'est une distraction de les dresser. Voulez-vous voir mes pensionnaires?

Il me conduisit sur la pelouse où ces rapaces, leur bain pris, avaient été rattachés à leurs blocs, sur lesquels ils s'enlevèrent à notre approche en jetant de petits sifflements

— J'ai toujours aimé tout ce qui est exceptionnellement beau dans la vie : cheval de sang, arbre géant, chien parfait, ou ce faucon pèlerin, par exemple, continua M. de Foix en l'élevant sur son poing. N'est-il pas merveilleux?

Je lui répondis que je l'admirais en peintre, pour la richesse de son plumage mordoré et sa fierté de ligne, mais qu'il voudrait bien excuser mon ignorance de ses qualités.

Le châtelain faisait tourner son poing afin de me présenter sur toutes ses faces le faucon au bec d'acier, dont les yeux jetaient des lueurs jaunes ou rouges.

— Vous voyez un rameur, m'expliqua-t-il, c'est-à-dire un oiseau de haut vol. Ses longues ailes rousses lui permettent de monter en flèche au zénith, afin de dominer sa proie qu'il attaque en décrivant des orbes de plus en plus serrés. Le pèlerin, gentilhomme des faucons, aime un jeu loyal aux passes savantes. Regardez maintenant cet épervier gris à petite tête féroce. Chez cet oiseau de bas vol, c'est l'attaque du malandrin qui poignarde dans le dos, afin d'en finir tout de suite. Je n'emploie cette brute que pour lier une pie ou un geai, vilaine engeance, détestée de mes bordiers dont ils pillent les vergers. Si la fauconnerie vous intéressait, je vous apprendrais à reconnaître un faucon d'un autour et un fauchet d'un émouchet, ce qui n'est pas facile, car leur livrée change avec leur âge et les peintres s'abusent d'ordinaire sur la qualité des oiseaux qu'ils dessinent

Près de nous, Saint-Martin préparait, dans un plat de bois, les boulettes de veau dont il nourrissait ses élèves

— Monsieur le comte, déclara-t-il, votre autour refusa de manger.

— Brunehaut malade? s'écria Raymond. Voyons cela!

Et il offrit lui-même la viande à son favori, mais il attendit en vain ses becquées.

— Arrose-moi d'huile ces boulettes, ordonna-t-il au valet, et peut-être l'appétit lui viendra-t-il.

Brunehaut, morne, ne daigna pas dépecer la viande de ses serres. Avec inquiétude, M. de Foix murmura :

— Cet oiseau souffre. Cours au clapier et rapporte-moi un lapin. Il faut voir s'il lui reste la force de l'empiéter. Va vite! Plus vite!

Le valet revint bientôt, écarlate d'avoir couru, en tenant un malheureux lapin blanc par ses oreilles.

— Lâche-la.

Le domestique le jeta sur l'herbe.

Aussitôt tous les rapaces s'enlevèrent de leurs blocs et battirent des ailes en ouvrant leurs serres, mais leurs longes les retenaient prisonniers.

M. de Foix, qui avait délié Brunehaut après l'avoir levé à hauteur de son visage, plongea ses yeux scintillants dans les yeux miroitants du rapace, en disant avec un accent passionné :

— Serions-nous fiévreux? Pauvre petit! Là! là! Ou serions-nous capricieux? Examinons cela!

L'autour au bout de son bras dressé, il commanda d'un ton bref :

— Regarde, Brunehaut!

Le lapin, épouvanté par tous les faucons en mouvement au-dessus de leurs blocs qu'ils griffaient, détalait sur la pelouse. M. de Foix cria :

— Est-ce vu?

Et il lança comme une pierre son autour qui piqua vers le ciel avant de se laisser tomber comme une flèche sur les reins du lapin au galop, qu'il culbuta. Une touffe de fourrure arrachée vola comme une fumée. Déjà les terribles serres pénétraient comme autant d'épées le râble de l'infortuné, tandis que le bec en yatagan frappait à coups redoublés le crâne pour l'ouvrir.

— Saint-Martin, fit Raymond avec vivacité, l'index tendu vers la victime.

Et le fauconnier, qui avait compris l'intention de son maître, transperça la tête du lapin avec son poignard de chasse, afin qu'il mourût sans souffrance. L'autour empiétait déjà l'animal sanglant, dont il déchirait la peau à grandes becquées.

— M. le comte, disait Saint-Martin avec un sourire cruel, des gaillards de cette trempe ne peuvent se « paistre » que de rouge vif, et mon veau blanc leur répugne

Mais l'attention de M. de Foix s'était déjà détournée de cette curée qui exaltait les autres éperviers, émouchets et buses attachés à leurs blocs, sur lesquels ils dansaient convulsivement, en tendant leurs becs avides vers la proie sanglante, réservée à Brunehaut.

La mélancolie, déjà surprise chez M. de Foix, puis évanouie, voilait à nouveau ses regards, et l'expression d'un profond ennui assombrit son visage. Tout à coup réveillé de ses tristes pensées, il me dit d'une voix sourde :

— J'ai la faiblesse de croire que mes faucons peuvent intéresser. Pardonnez-moi de vous avoir arraché à votre tableau.

Comme je revenais vers mon chevalet, il m'y accompagna et examina la représentation que j'avais donnée de ce jardin secret dont les allées ténébreuses et moussues étaient pleines d'un mystère désolé. La masse du formidable château, d'un brun verdâtre en arrière-plan, ajoutait à la mélancolie de son atmosphère.

— Vous avez bien traduit ce vieux Roquereine où nous nous succédons depuis une vingtaine de générations, prononça-t-il avec une douceur qui me fut un grand éloge, mais si vos pinceaux ont rendu l'esprit de ce vieil hébergement, permettez-moi de vous le demander, quelles sont ces taches blanches de forme humaine, à peine indiquées?

Je lui répondis qu'il devait y voir des essais de mise en place, afin de juger s'il ne serait pas avantageux de placer quelques silhouettes féminines dans cette cour verte. Roquereine gagnerait au contraste d'une jolie figure de femme.

Quoiqu'il se trouvât derrière mon trépied sur lequel j'étais resté assis, il me parut frissonner à mon explication. Quand, surpris de son silence, je me retournai sur mon siège, M. de Foix s'éloignait dans l'allée qui longeait la haute muraille spongieuse de mousses trempées d'eau et dégouttantes. Ses mains nouées derrière le dos et tête basse, son allure indiquait une profonde préoccupation. Lorsqu'il atteignit à la hauteur de ses faucons, qui bondissaient maintenant en présence de la meute introduite par Saint-Martin, il n'eut pas un regard pour son ardente ménagerie. Et lorsque le piqueur lui signala Brunehaut enfin

repu du carnage de son lapin dont il empiétait encore la carcasse, le gentilhomme, indifférent à son appel, remonta l'escalier et disparut dans le pavillon. Sa passion pour la fauconnerie n'était-elle donc qu'un « leurre, » pour employer un terme de chasse? Son apparition près de Navacelles, ou sa femme s'était enfermée comme en un donjon, ne prouvait-elle pas que Sobirane l'avait fui, mais pour quelles raisons?

Ma vaste composition m'oblige à de nombreuses séances dans la « cour verte. » Devenu le familier de Roquereine, je vais moi-même chercher mon matériel dans le billard dont M. de Foix m'a prié de garder la clef. Les serviteurs, discrets, ne gênent pas mon travail et je n'aperçois leur maître qu'assez rarement. Levé dès l'aube, il va donner ses ordres aux métayers et surveiller leurs travaux, car il estime de son devoir de bien diriger son domaine. Plus rarement il demeure en son appartement, mais ce château est si vaste qu'il semble inanimé, et je retrouve ma première impression de mort et de vide. Ah! certes le bonheur n'habita plus Roquereine, qui, peut-être, ne l'a jamais connu.

J'éprouve souvent aussi l'impression du drame à l'état latent qui couve encore dans l'enceinte de ces formidables murailles rousses. Quoique M. et Mme de Foix soient séparés depuis de longues années, leur douloureuse histoire ne me semble pas close. Tandis que je travaille dans la « cour verte » d'une poésie si poignante, les murailles verdies par les coulures des eaux et les fenêtres dont les carreaux ont des regards voilés, me parlent avec une éloquence singulière.

J'éprouve de plus en plus l'impression de me trouver dans un château guerrier où l'on ne saurait respirer que guerres, assauts et luttes. Et j'ai l'intuition d'une sorte de longue bataille entre Raymond et Sobirane et qui dure encore : une bataille étrange où les ennemis peuvent s'aimer jusqu'à l'adoration, tout en se portant les coups les plus douloureux. En tout cas, leurs attitudes, à l'un et à l'autre, prouvent qu'il n'y a pas de vainqueur. Seraient-ils donc tous deux des vaincus, mais comment et pour quelles raisons?

Depuis une semaine je m'aperçois, à l'activité des domestiques, qu'il se prépare quelque cérémonie ou quelque fête à Roquereine. Sortie chaque matin, la meute donne de la voix, et la forêt vibre à son magnifique choral, car les chiens ont sou-

vent des chants aussi émouvants que ceux des gorges humaines.

A chaque instant, la face du fauconnier, enluminée comme une poterie, paraît sur la pelouse où il vient surveiller le jeu de ses oiseaux avec une attention paternelle. J'entends ses aides le nommer M. de Saint-Martin, ce que le bonhomme accepte complaisamment.

Un jeudi de septembre, Saint-Martin vêtu du capulet de bure dont il protège ses épaules quand il y pose ses rapaces, s'avance vers eux d'un air plein d'importance. Il porte une boîte dont il retire des chaperons surmontés d'aigrettes. A son approche, les faucons se dressent sur leurs pattes, le bec au ciel. Et il s'écrie gaîment :

— Ho! ho! les jolis « font le chandelier (1) » parce qu'ils sont contents de leurs chapeaux neufs. Essayons si les coiffures sont à la bonne mesure. Ah! mes gaillards, nous portons les couleurs des Foix-Phœbus, couleur d'aurore. Tâchons de les illustrer. A toi d'abord, Brunehaut!

Il coiffe l'autour, posé sur son poing gauche, de l'étroit chaperon qui l'aveugle. Seul, le bec sort de ce petit morion empanaché de plumes qui donne au rapace l'allure bizarre d'un cacatoès. Agacé, Brunehaut veut se délivrer de cet éteignoir qui l'aveugle.

— Hein! que signifie?

Saint-Martin prend un bout des lacets du chaperon de l'autour entre ses dents, noue l'autre bout de sa main droite, et tire :

— Maintenant ta jugulaire tient ton casque, prononce le fauconnier. Comme te voilà mignon, Brunehaut!

A mesure qu'il masquait les rapaces, ceux-ci devenaient mornes sous leurs panaches, et il les admonestait :

— Allons! mes spadassins, portez beau! Le moment approche où vous aurez besoin de voir clair et je ménage vos yeux, mes coquins!

Le fauconnier se rapprocha de moi, en répétant :

— Oui, bientôt ils auront besoin de voir clair. Nous donnons une chasse en Grésigne. Serez-vous des nôtres, monsieur? Quels beaux croquis vous pourrez prendre, et bien rares, car le noble art de la fauconnerie n'est malheureusement plus guère pratiqué!

(1) Un lièvre qui se dresse sur son arrière-train, « fait le chandelier ».

La nouvelle de Saint-Martin m'étonne tant, que je lui réclame des précisions.

Le fauconnier m'observe d'un air défiant avant de répondre :

– Les invitations de M. le Comte sont envoyées. Ah! bien sûr, depuis longtemps, M. le Comte « n'ameutait » plus les propriétaires du pays à Roquereine, aussi vont-ils « rebattre » d'autant plus nombreux. D'ailleurs, une chasse au faucon est un tel plaisir, que le plus indifférent des gens « donnerait sur la voie » dans l'espoir d'assister à ce déduit.

Tout en continuant de peindre, et sans paraître y attacher d'importance, je demandai à Saint-Martin pourquoi M. de Foix avait écarté de Roquereine ses anciens amis.

Ma question fit se roidir le fauconnier. Après réflexion, il me répondit :

— Chacun n'est-il pas libre de se « rembûcher » à sa guise et puis d'ouvrir sa porte? Rassurez-vous, vous verrez du monde dans nos bois et l'on parlera de cette journée. Mes oiseaux sont dressés à point, les chiens en état et j'ai pris « les connaissances » des bêtes que nous chasserons. Par le pied, les fumées et les portées, je puis vous assurer que l'hallali sera sonné plus d'une fois, et qu'il y aura un fameux tableau. Ah! vos pinceaux trouveront des sujets d'études. Au revoir, monsieur, il me faut rentrer mes mousquetaires à leur oisellerie.

A quelle occasion M. de Foix se décidait-il à rouvrir Roquereine après une réclusion de tant d'années? Je devais avoir une surprise plus vive encore en cette matinée. Le roulement d'une voiture à l'extérieur de la « cour verte » avait attiré mon attention, lorsque la portillon à pilastres d'où j'avais observé les enfants de M. de Foix à ma première visite, fut ouvert par Bertrand. Derrière lui un domestique de Navacelles tenait un cheval attelé à une charrette de bois verni. L'infirme escalade difficilement les hautes marches d'entrée et clopine dans l'allée des acacias en s'appuyant sur la crosse d'une petite canne à sa hauteur. Sa trop grosse tête était coiffée d'un feutre dont les larges bords l'exagéraient encore.

Après m'avoir salué, ses yeux au feu noir appuyèrent un long regard sur ma toile. Frappé comme son père par les blanches silhouettes réservées dans l'ombre du jardin, il me demanda leur signification. Lorsqu'il apprit qu'il fallait y voir des essais de mise en place pour des figures que je ferais

poser ultérieurement, il eut un sourire étrange en disant :

— Il vous faudrait ici les spectres d'âmes en peine !

Sur ce singulier conseil, Bertrand, qui faisait tourner sa petite canne en s'efforçant à une posture aisée sur ses jambes fragiles, me demanda si je n'avais pas aperçu son père.

Je lui répondais qu'il n'avait pas paru dans cette cour de toute la matinée, quand le bruit d'une conversation animée nous arriva par la baie ouverte sur la terrasse du pavillon.

— Le voici, dis-je !

M. de Foix, tourné vers l'intérieur de la pièce, parlait d'un ton assez dur. Il s'adressait sans doute à quelque domestique qu'il morigénait. Puis il descendit l'escalier avec l'aisance d'un jeune homme.

En imitant grotesquement de ses courtes jambes la marche un peu glorieuse de M. de Foix, Bertrand me dit :

— Ne me trouvez-vous pas une grande ressemblance avec mon père?

Après cette allusion cruelle, le pauvre enfant le regarda s'approcher avec une curiosité où je crus distinguer une envie douloureuse :

— Ah ! çà ! vous ici, Bertrand, s'écria M. de Foix en apercevant son fils à mon côté.

— Vous m'accueillez toujours avec tant de bonne grâce, mon père, que cela vous donne l'explication de ma présence à Roquereine, repartit l'infirme.

A cette réplique, Raymond, assez soucieux, se retourna vers le pavillon, comme s'il redoutait une arrivée fâcheuse. Enfin rasséréné, il toisa son enfant avec une physionomie pénible de tristesse, de mépris et de pitié. Et Bertrand, la tête levée, considérait lui-même son superbe père avec des yeux pleins d'impudence et peut-être aussi de jalousie.

L'haleine du vent gémissait doucement aux arbres.

Enfin le comte demanda sèchement :

— Me ferez-vous connaître la raison de votre arrivée imprévue ?

— En effet, un fils de ma sorte ne saurait jamais être qu'un imprévu, riposta Bertrand avec une intention perfide. Rassurez-vous, mon père, je ne suis chargé d'aucune commission et je n'ai rien à vous communiquer.

Devant l'émotion visible de M. de Foix, le jeune homme ajouta :

— Vous me voyez chez vous de ma propre initiative. En voici la raison : j'ai appris que vous donniez une chasse au faucon, en forêt, et je viens vous demander d'y participer.

— Vous ne jugez donc plus aussi sévèrement ce que vous nommiez « mes sauvages curées, » mon cher Bertrand ? J'aurais cru que vous n'aviez de goût que pour les plaisirs délicats de l'esprit.

D'abord interdit, le jeune homme réplique :

— Notre ancêtre, Raymond Jourdain de Saint-Antonin, le troubadour, savait aimer tous les jeux et fut aussi grand poète que chasseur.

— Je pense que vous n'avez pas autant de prétention, Bertrand ? persifla M. de Foix.

Un flot de sang colora la grosse tête du nain.

— En effet, mon père, je connais ma mesure. Néanmoins, je suis capable de suivre votre chasse.

— Et moi, certain que vous vous tueriez, Bertrand, je vous défends cette équipée.

— Je vous assure, père, que je suis plus solide cavalier que vous ne le croyez.

— Allons donc ! vous à cheval, en forêt, avec ces rampes ? En tombant, vous vous casseriez comme du verre. Renoncez donc à cette folie, acheva-t-il en considérant l'infirme avec une pitié dédaigneuse.

Le père et le fils croisèrent encore leurs regards hostiles. Bertrand frissonnait comme un tremble et ses yeux étaient devenus énormes. Contrarié de me trouver spectateur de cette scène intime, je commençais à démonter mon chevalet, afin de me retirer, quand le drame rebondit avec une nouvelle force à la suite d'une arrivée stupéfiante. Un jeune homme, qui semblait la vivante résurrection de Raymond à vingt ans, sortait du pavillon avec une aisance qui faisait comprendre qu'il s'y trouvait chez lui.

M. de Foix eut un geste qui signifiait : « Allez-vous-en ! »

Mais l'arrivant, qui considérait le tiercelet au plumage tigré qu'il portait sur son poing, ne vit pas ce signe ou ne voulut pas s'en apercevoir. Il continua de marcher vers nous.

Ce jeune fauconnier avait le profil aquilin de Raymond, ses cheveux couleur de soleil levant, et ses épaules larges sur un buste aux hanches minces. Un costume de drap gris, sem-

blable à celui du propriétaire de Roquareine, le vêtait. Je surpris alors l'expression effroyable de Bertrand. Des injures vociférées eussent semblé douces à côté de la signification tragique de ses traits convulsés et de ses yeux effrayants de rage et de désespoir. Bertrand se trouvait face à face, pour la première fois, avec le rival détesté qui affectait déjà des airs de maître dans ce château où, depuis sept cents années, les légitimes fils de Foix s'étaient succédé avec une admirable continuité. La physionomie de Bertrand exprimait une telle horreur que je ne doutai pas que, s'il n'eût été sans force, il se fût jeté sur le bel arrivant pour le tuer.

Avec un geste impérieux auquel on ne pouvait point ne pas obéir, Raymond, tourné vers le jeune fauconnier, lui commande :

— Jean ! Rentrez !

Et celui-ci, ne comprenant pas encore le motif de cet ordre, s'arrêta, interdit. Enfin, il découvrit le nain caché par mon chevalet et il lui sourit insolemment. Après avoir regardé son père avec une douleur lamentable, Bertrand nous quitta sans nous saluer. Jean éclata d'un petit rire aigu. En l'entendant, M. de Foix, furieux, gronda :

— Allez-vous en !

Et je surpris une singulière nuance de servilité et presque de bassesse chez ce beau jeune homme dont l'hérédité avait fait le sosie du comte de Foix.

De toute cette semaine, j'eus le cœur étreint en me souvenant de l'épouvantable misère révélée par la physionomie de l'infortuné Bertrand.

CH. GÉNIAUX

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LETTRES DE
PROSPER MÉRIMÉE
A DES JEUNES FILLES[1]

La *Revue* a publié, voici plus de quarante ans, une double série de lettres de Mérimée que je lui avais communiquées (2). Les unes étaient adressées à Mrs Senior, belle-fille de William Senior, critique anglais et auteur de souvenirs curieux (3), les autres à la comtesse de Beaulaincourt, la fille du maréchal de Castellane. Mrs Senior et la comtesse de Beaulaincourt sont mortes toutes deux. J'avais fait précéder cette publication d'un court avant-propos où je prenais la défense de Mérimée, assez mal vu dans le milieu libéral où je vivais et où on lui reprochait plus qu'il n'était tout à fait juste, Mérimée ayant été simplement inspecteur des monuments historiques sous la monarchie de Juillet, d'avoir accepté d'être sénateur du Second Empire. Je le défendais aussi un peu contre lui-même, soutenant que les apparences de perversité et de cynisme qu'il se plaisait à se donner étaient, dans une certaine mesure, une affectation, et qu'il était capable de sentiments très délicats.

A l'appui de cette thèse, je comptais invoquer la façon dont il parle des jeunes personnes, l'attrait instinctif qu'il éprouvait pour elles, et le regret qu'il témoigne parfois de n'avoir pas eu de fille. « J'aurais beaucoup aimé, écrivait-il à Mrs Senior, à avoir une fille à élever. J'ai beaucoup d'idées sur l'éducation, et particulièrement sur

(1) **Les Lettres de Mérimée à des jeunes filles devaient paraître dans la** *Revue* du 15 novembre dernier. La publication en avait été préparée par M. le comte d'Haussonville. L'épreuve douloureuse qu'il a traversée à cette époque en a empêché la publication (N.D.L.R.)

(2) Ces lettres ont été réunies par moi dans un volume édité chez Calmann-Lévy.

(3) *Conversations with M. Thiers, M. Guizot and other distinguished persons.*

celle des demoiselles, et je me crois des talents qui resteront malheureusement sans application » « Si j'avais le moyen, disait-il dans une autre lettre, j'adopterais une petite fille, mais ce monde et surtout ce pays-ci est si incertain que je n'ose me donner ce luxe. » Et dans une autre lettre encore, après avoir parlé des impossibilités et des difficultés pour un homme d'avoir un ami d'un sexe ou de l'autre, il ajoutait : « Ces impossibilités et ces difficultés me font désirer d'avoir une petite fille, mais il pourrait bien se faire que le petit monstre (et ici le Mérimée railleur reprend la parole) après quelques années s'amourachât d'un chien coiffé et me plantât là. » Mérimée ne s'est pas donné ce luxe en effet, mais il a goûté l'agrément d'échanger des lettres avec deux jeunes filles, toutes deux fort dignes de ce commerce épistolaire. De ces jeunes filles, celle qu'il appelle Olga était la fille d'un diplomate qui a exercé sous le Second Empire des fonctions importantes, l'autre est la fille de Mrs Senior, la correspondante anglaise de Mérimée à laquelle il adressait les lettres autrefois publiées par moi. Olga, que j'ai connue jeune fille et qui, étant un peu plus âgée que moi, serait aujourd'hui une fort vieille fille si elle n'était morte il y a longtemps, était tout à fait charmante. Elle avait accompagné ses parents dans leurs diverses résidences diplomatiques et avait l'esprit très ouvert. Quant à Miss Senior, je ne l'ai jamais rencontrée et je ne sais rien d'autre à son sujet que ce qu'en dit Mérimée, qui lui fait compliment de sa traduction des lettres de Napoléon Ier. Cette lettre est de 1858, c'est-à-dire il y a soixante quatre ans. A cette date Miss Senior n'était déjà plus une toute jeune fille. Je crains donc que l'une et l'autre correspondante de Mérimée n'aient rejoint dans la tombe celui dont on va lire les lettres charmantes.

HAUSSONVILLE

A Olga de L...

Paris, 3 juillet 1859.

Mademoiselle,

Mon chat aurait mis la patte à la plume, s'il n'était pas si paresseux, pour vous remercier de l'offre tout aimable que vous voulez bien lui faire. Il me charge de vous présenter ses très humbles hommages et de vous dire qu'il accepte avec empressement. Il craint seulement que la gravité de son caractère, fort en rapport avec la couleur de sa robe, ne vous ennuie bientôt. De méchantes langues lui ont parlé de vos coquetteries et de votre besoin de mouvement. On lui a dit que vous voulez plaire à tout le monde et que vous n'y réussissiez que trop bien : sur

quoi, lui qui est une personne sérieuse pesant quinze kilogrammes et compagnon ordinaire d'une tortue, il craint que vous ne le dérangiez de ses habitudes méditatives qui lui ont attiré une grande considération dans toutes les gouttières de la rue de Lille (1). Il offre à sa dame de compagnie la queue de toutes les asperges qu'il mangera, et celle des souris qu'il prendra comme appointements, mais il exige qu'elle lui prête ses genoux sans bouger pendant deux heures, quand il a envie de dormir. Je crains bien que le marché ne se puisse faire à ces conditions, car je lui ai dit que je ne vous avais jamais vue deux minutes immobile : sur quoi il a hérissé sa moustache et est allé se coucher sur le coton où loge son amie la tortue.

Permettez maintenant à son maître de vous remercier de votre jolie lettre qu'il a serrée bien précieusement dans ses archives. Je regrette que vous ne m'ayez pas dit comment vous passez le temps à Uriage. Vous avez vu bien d'autres montagnes, mais, soit dit sans vous offenser, vous n'avez pas encore l'esprit assez ouvert à la poésie pour en jouir convenablement. J'attends de vous, à votre retour à Paris, une relation en règle de vos impressions de voyage. La vue des montagnes est ce qui m'a toujours le plus frappé. Il est vrai que je n'ai pas eu comme vous le bonheur de voir le mont Hymette de mon berceau (2). Il me semble que la mer dont on parle trop n'a pas de spectacles qui vaillent certains aspects de montagnes. Il se peut qu'en vous en revenant vous vous arrêtiez auprès de Grenoble, et que vous alliez à la Grande Chartreuse. On ne vous y laissera pas entrer, et on aura raison, car vous donneriez trop de distraction aux Chartreux, mais vous verrez des sites admirables qui ne sortiront plus de votre mémoire. Quand je suis très triste ou très heureux (peut-être que dans dix ans vous trouverez qu'il y a un certain rapport entre ces deux états) je pense à la Grande Chartreuse et aux parfums des bois qui l'environnent.

Veuillez me rapporter un dessin ou une description très exacte des antiquités romaines d'Uriage. On a tiré de la source quelques petites statues de bronze très curieuses, il y a huit ou dix ans; si vous les voyez ou si vous en apprenez quelque chose, vous me rendrez service.

Adieu, je m'ennuie fort de ne plus vous voir, mais j'espère

(1) Mérimée demeurait alors rue de Lille au numéro 52.
(2) Le père d'Olga de L... avait été ministre plénipotentiaire à Athènes.

que je ne m'ennuierai pas longtemps. Amusez-vous bien en attendant et pensez quelquefois à votre vieil ami.

P. MÉRIMÉE.

Suit un petit gribouillage au dessous duquel est écrit :

« Voilà ce que mon chat vous écrit. C'est son écriture *intime*, comme dit la princesse X..., mon ennemie. »

Cannes, 23 décembre 1865.

Ma chère Olga,

Vous êtes bien aimable de me souhaiter la bonne année. Je suis dans un âge où il n'y en a plus de bonnes; c'est à vous que je souhaite toutes les prospérités possibles.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur la cérémonie du 18. Vous n'oubliez que deux points essentiels, le marié et la mariée. Comment était habillé le Duc? (1) Je tiendrais fort à le savoir en cas de besoin. La mariée était-elle en beauté? Je me représente assez bien le toquet en diamants de la princesse de Metternick et je pense qu'il devait avoir un grand *chic*. Est-ce ainsi que vous écrivez ce mot? Nous ne sommes encore qu'à l'A de notre dictionnaire, et si je vis jusqu'au C je voudrais bien avoir un avis à donner, et une autorité aussi imposante que la vôtre.

Je suis bien fâché d'apprendre que Mme de Boigne est malade (2). J'espère que ce n'est qu'un de ces vilains rhumes auxquels vous autres Parisiens vous êtes condamnés tous les hivers. Si vous aviez le courage de venir chercher notre soleil, vous verriez qu'il est un grand dédommagement à la solitude où nous vivons. Mais si vous veniez ici, ce serait deux soleils sur l'horizon.

Nous n'avons ici que des Anglais très vieux ou des Anglaises très laides. Il en est de même à Nice où je suis allé faire des visites l'autre jour. J'y ai fait connaissance d'un homme d'esprit, philosophe et bouquiniste. Il vit dans une petite maison de campagne avec ses livres (il en a de très beaux) et une jeune femme de cinq pieds six pouces qui ne parle guère que le piémontais en fait d'italien, et le niçard en fait de français. C'est

(1) Le duc de Mouchy, qui venait d'épouser la princesse Anna Murat.

(2) Il n'est pas besoin de dire qu'il s'agit là de la comtesse de Boigne, née d'Osmond, dont les *Mémoires* en quatre volumes ont paru en 1907.

une fille de paysans lui appartient à une très vieille et illustre famille. Il m'a fort intéressé et amusé. Il est d'ailleurs très beau pour un homme de 45 ans, et est encore plus grand que sa femme. Enfin, il paraît fort heureux au milieu de ses orangers et de ses bouquins. J'aimerais bien une belle fille de cinq pieds six pouces, mais j'aurais peur qu'elle me battît. Conseillez-moi, car l'exemple me touche, et je me sens souvent envie de vivre au fond des bois.

Adieu. Je ne me porte pas trop mal ici et le temps est magnifique.

Votre vieil ami,

PR. MÉRIMÉE.

A miss Senior

22 juin 1856.

Mademoiselle,

J'espère que vous êtes tout à fait débarrassée de ces vilains spasmes qui m'ont empêché de vous offrir ce qui me reste de thé jaune.

Je vous aurais écrit tout de suite pour vous remercier de vos deux beaux volumes, mais j'ai voulu les lire auparavant, précaution que je ne prends pas avec tout le monde (1). Il me semble que c'est supérieurement traduit. Vous avez imité au mieux la phrase courte et hachée de Napoléon. J'ai comparé plusieurs de vos lettres avec les originaux. Vous noterez que je suis très difficile en matière de traduction, et dans ma jeunesse je m'y entendais assez bien. Ce qui m'étonne, c'est que tous les Anglais ne sachent pas le français et que les gens qui lisent aient besoin de traduction. En France, personne ne sait rien, mais en Angleterre je croyais qu'il en était autrement. L'Italien a raison de dire : *Tutto il mundo è paese*.

Si vous n'êtes pas venue nous voir au printemps, ce n'est pas une raison, j'espère, pour ne pas venir en automne. Il est vrai qu'il y a bien peu de monde à Paris, mais on trouve cependant le moyen de passer le temps. On l'a passé cet hiver de la manière la plus rude pour le pauvre monde. Je n'ai jamais tant vu de bals et de *rauts*. Cela me donnait des envies de me

(1) Miss Senior avait traduit un certain nombre de lettres de Napoléon Ier, dont la correspondance en 27 volumes a été publiée par ordre de Napoléon III.

faire Chartreux. On commence à redevenir sage, cependant on danse encore. Il y a ici un prince de... qui a l'air d'être fait de gomme élastique. Il ne manque pas une contredanse ni une valse. Il est grand comme la moitié du diable, et très laid. Nous avons en revanche des Russes très jolis et très calmes. Orloff (1) se trouve avoir fait fiasco en définitive. Après avoir épuisé toutes les platitudes, il se trouve un peu sot du traité de méfiance contre son gracieux souverain. Toutes les vieilles Russes nous arrivent, les jeunes tardent encore. Malheureusement, mon amie qui m'approvisionnait de thé jaune est morte, et les insurgés Chinois ont détruit les plantations de cet arbuste auprès de Canton. Cela m'a rendu très loyal pour S. M. Chinoise. J'ai comme compensation du thé Hon-Kong qui est au thé jaune comme le *mock turtle* au *real turtle*.

Aurez-vous la bonté de me mettre aux pieds de Mrs Jeanie Senior et de la remercier du fiel et du papier qu'elle m'a envoyés. L'un et l'autre sont de qualité supérieure. Il ne me manque que de savoir peindre pour faire des chefs-d'œuvre avec de si bons matériaux.

Le livre de Tocqueville vient de paraître On le dit excellent, mais arriéré de dix ans (2). Il y a aussi un livre de ..·(3) qui est fort loué par les siens et qui mérite de l'être; seulement, c'est horriblement pédant et *prépotenté*. Il croit savoir seul ce qu'il sait.

Veuillez me rappeler au souvenir de monsieur votre père et de Mrs. S. et agréez l'expression de tous mes remerciements, compliments et respectueux hommages.

P. MÉRIMÉE

Paris, 13 février.

Mademoiselle,

Je suppose que vous avez parmi vos nombreuses vertus, celle de l'indulgence. Vous m'excuserez, j'espère, de ne vous avoir pas répondu plus tôt. J'ai le *spleen* et je n'ai pas la force d'écrire. Je fais cependant les commissions qu'on me donne. Vos deux

(1) Le comte Orloff avait été chargé autrefois par le Gouvernement russe d'entreprendre à Vienne auprès du jeune Empereur François-Joseph une négociation compliquée dans les détails de laquelle il serait trop long d'entrer.

(2) Le livre dont parle ici Mérimée est le célèbre ouvrage de Tocqueville intitulé : *l'Ancien Régime et la Révolution*.

(3) Le nom est illisible ou brouillé dans la lettre originale.

volumes sont ou étaient sur le table de S. M. il y a huit jours (1). Ils lui ont été remis et recommandés à ma prière par M. Fould, ministre d'État. Je ne vous garantis pas qu'il les lise fort assidument, car il a beaucoup d'ennuyeuses choses à faire en sa qualité d'empereur, et je la soupçonne de n'être pas grand lecteur depuis qu'il reçoit tant de lettres de Crimée et d'ailleurs.

Il eût été magnanime de votre part de ne pas me laisser manger mon pain sec à la fumée du rôti. Je veux dire par cette métaphore que vous auriez dû, pour ma peine, me donner un exemplaire de votre traduction. Vous sentez bien que je ne me suis pas permis de lire un livre destiné à mon souverain.

Vous ne me parlez pas de l'Égypte, j'espère que vous en avez de bonnes nouvelles et qu'on vous envoie des burnous ou des pantoufles brodées (*nachmaks*).

Demandez qu'on vous rapporte du Raat-loukoum et que le domestique de M. votre père apprenne à faire des *Kick babs* pour quand je viendrai à Kensington Gate vous demander à déjeuner.

Si vous trouvez l'occasion de dire du bien de moi *in primis* à Mme votre belle-sœur et à lady Ashburton, ne négligez pas de le faire.

Maintenant que vous avez commis l'énormité de faire un livre, ne vous avisez plus de traduire. Écrivez quelque chose de votre tête ou de votre cœur et envoyez-le-moi. Ce n'est pas votre cœur, — qui me ferait grand plaisir pourtant, — que je veux dire, mais un livre de vous.

I shall review it dans la *Revue des Deux Mondes*, et vous aurez un délicieux *fluttering* en lisant le titre de mon article. Ces émotions littéraires durent quelque temps, et ont beaucoup de mérite. Il faut se les procurer, à moins qu'on ne préfère (ce qui vaut mieux, dit-on) faire un roman, non pas écrit, mais en action. Malheureusement, les mamans *object to it*.

Adieu, mademoiselle, veuillez agréer mes très humbles hommages.

P. MÉRIMÉE.

British Museum, vendredi soir.

Mademoiselle,

L'infortuné Panizzi (2), esclave de ses devoirs, ne peut

(1) Il s'agit encore de la traduction des lettres de Napoléon Ier.

(2) Panizzi était directeur du *British Museum*. Les lettres que lui adressait Mérimée ont été publiées

s'absenter le matin de son musée, et il y a je ne sais combien d'années qu'il n'a déjeuné en ville. Il me charge de vous exprimer tous ses regrets et de vous faire ses excuses. Quant à moi, qui fais ici l'école buissonnière, je suis très heureux de déjeuner sans père ni mère, et le plus tôt sera le mieux. Je vous propose donc lundi, et puisque vous me donnez le choix de l'heure, je viendrai à dix heures et demie. Je pense que vous êtes levée à cette heure-là, vu la chaleur. A propos, quelle doit être celle du désert du Sahara puisqu'il fait si chaud à Londres?

Veuillez agréer, mademoiselle, l'expression de mes respectueux hommages.

PR. MÉRIMÉE.

Je complète cette publication par trois lettres très différentes de ton. La première de ces lettres est adressée au Dr Véron qui a été, on le sait, directeur du *Constitutionnel* et qui a laissé des *Mémoires* en six volumes. On y verra comment le goût persistant de Mérimée pour les jeunes filles a été l'origine de sa fortune politique.

31 mai 1854.

Mon cher ami,

Je suis tenté de vous faire une querelle. Où avez-vous pris que j'aime les phrases? Vous dites tout naturellement ce que vous voulez dire, sans chercher la période cérémonieuse; que peut-on faire de mieux? Le reproche que je vous adressais (j'ai déjà lu deux volumes avec beaucoup de plaisir), c'est que vous craignez les cagots, les hypocrites et les gens qui s'appellent sérieux. Vous n'osez dire quels garnements nous fûmes. Je ne pense pas sans de vifs regrets à cet heureux temps où nous scandalisions les gens moraux. Ne direz-vous pas dans un de vos volumes à venir que nous valions mieux dans ce temps-là que nos cadets ne valent. Il me semble que, même en tenant compte de la mauvaise humeur naturelle à un vieux, il est impossible de ne pas trouver la jeunesse actuelle plus sotte que la nôtre et celle de nos pères. N'êtes-vous pas frappé de deux défauts que nous n'avions pas au même degré : 1° la paresse, 2° la vanité. Aujourd'hui, les jeunes gens ne travaillent plus guère. J'entends par travailler, étudier le grec ou le français, ou mettre des enfants à la vapeur et les disséquer comme vous faisiez, ou risquer de se faire casser les reins pour avoir une femme,

comme nous avons fait Sur l'article vanité, personne n'est sans reproche, mais nous n'aurions pas bu du mauvais vin parce qu'il coûtait cher, et vous vous souviendrez peut-être des *dîners de sortie* où nous mangions des haricots rouges parce que nous les trouvions bons Je crains que peu de Français éduqués de vingt-cinq ans ne montrassent aujourd'hui autant de magnanimité Vous dites des choses excellentes d'Hippolyte et je vous en remercie.

J'ai causé hier pendant trois quarts d'heure avec Sophie (1), et je suis sorti de chez vous horriblement jaloux. Je ne vous envie ni votre Mme de Pompadour, ni votre Decamps, ni cette dame qui a les glandes que vous décrivez si graphiquement, mais je vous envie Sophie.

Vous serez, j'en suis sûr, très content de M P (2) Il est, à quatre-vingt-sept ans, bienveillant, sensé, spirituel, et s'intéresse à tout. Il a ce qu'il y a de plus rare aujourd'hui, de la *coquetterie*. Il veut plaire et plait N'oubliez pas qu'il part mardi prochain pour la Normandie.

Vous savez toute mon histoire aussi bien que moi. Le hasard a fait que, par désœuvrement, je suis allé en Espagne où j'ai trouvé des gens très bons et très aimables qui m'ont bien reçu J'ai trouvé là une petite fille à qui je racontais des histoires, je demandais grâce pour elle quand elle ne savait pas sa leçon, et plus tard, je lui faisais des sermons en trois points, car je suis très peu indulgent pour la jeunesse. Un jour, cette petite fille m'a dit qu'elle allait épouser l'Empereur. Je lui ai demandé de me faire prêter serment de ne jamais rien lui demander. Après discussion, elle m'a fait prêter ledit serment d'une façon très solennelle. L'Empereur, à sa prière, a voulu me donner une très belle place où il y avait fort à faire. Je l'ai supplié de me laisser à mes monuments, où j'étais plus libre; l'Empereur m'a dit alors en espagnol : « On vous donnera autre chose, et si vous n'acceptez pas, vous êtes notre ennemi. » Voilà comme j'ai perdu ma vieille liberté. Tout cela entre nous, bien entendu

Adieu, mon cher ami, mille remerciements de votre bonne lettre et de vos volumes qui m'amusent extrêmement Je revis par eux. Vous parlez de Romieu admirablement, mais je regret-

(1) Sophie était la cuisinière du docteur Véron qui passait pour un gourmet.
(2) Je n'ai pu découvrir qui ces initiales désignent.

terai toujours que vous ne nous disiez pas votre opinion sur Mme Lericbe ou Virginie.

P. MÉRIMÉE.

Dimanche soir.

Madame (1),

J'aurai l'honneur de dîner avec vous jeudi. Je voulais aller vous voir, mais je me suis toujours trouvé trop mélancolique. Toutes les fois que je reviens de voyage, je suis horriblement triste et misanthrope pour quelque temps. Je crains encore que vous n'ayez marié quelques-unes de vos petites demoiselles blondes, ce qui me vexe beaucoup, car je comptais sur elles pour mon hiver.

Mme de F... nous a raconté ce soir qu'elle a une fille de sept ans qui aime les lettres et qui fait des compositions sur les sujets qu'on donne à sa sœur aînée. Le sujet donné était le plaisir d'un retour de voyage. La composition de la petite fille finissait ainsi : « En rentrant dans sa maison, il trouva un bonheur auquel il ne s'attendait pas. Sa femme avait eu deux enfants. Il en fut si heureux qu'il est mort de joie. »

Dimanche.

Mon cher ami (2),

J'attends de pied ferme les lithographies, je vous remercie beaucoup de toute la peine que vous avez prise à cette occasion.

J'ai lu avec le plus grand plaisir les quatre volumes de M. d'Haussonville. Il a résolu, selon moi, un problème bien difficile : écrire l'histoire d'une province sans refaire l'histoire de France et sans tomber dans des détails où les provinciaux seuls se plaisent. Le style est excellent. De tout point l'auteur est un gibier académique. Mais le point important est de savoir s'il doit se présenter cette fois pour remplacer M. de Tocqueville. Je serais bien embarrassé pour lui donner un conseil. Cependant, voici mes principes en cette matière : ne se présenter carrément comme candidat que lorsqu'on a la certitude de disputer l'élec-

(1) Cette lettre est adressée à Mrs Senior, la mère, ou plutôt, je crois, — je ne saurais le dire exactement, la lettre n'étant pas datée, — la belle-sœur de la jeune fille qui était la correspondante de Mérimée.

(2) J'ignore le nom du confrère de l'Académie française auquel Mérimée a adressé cette lettre. On comprendra que j'aime à montrer en quelle estime littéraire il tenait mon père, qui cependant n'avait point encore fait paraître son principal ouvrage : *l'Église romaine et le premier Empire*.

tion ; rien de plus triste que de s'être présenté pour avoir trois ou quatre voix. On est classé parmi les ..

Mais je ne vois aucun inconvénient à sonder le terrain avec prudence : voir messieurs, s'annoncer comme candidat sans époque déterminée, et en dernier moment faire une charge à fond, si messieurs se laissent faire.

Vous savez que l'élection n'aura lieu qu'au mois de décembre de cette année. D'ici là, il pourra y avoir d'autres vacances. L'évêque d'Orléans est bien malade, et nous sommes tous mortels. Conclusion, engagez M. d'Haussonville à sonder le terrain, et à voir nos anciens (1).

Je ne prévois que deux objections, l'une tirée de la politique, dont, pour ma part, je fais peu de cas, persuadé que M. d'Haussonville a trop d'esprit pour ne pas faire sa visite de récipiendaire. L'autre, dont je fais également peu de cas, c'est la crainte que M. le duc de Broglie, ayant deux voix à l'Académie, ne tentât une révolution.

Mille amitiés et compliments.

P. MÉRIMÉE.

Montrez ce billet à M. d'Haussonville si vous voulez. Je lui dirais tout cela, si j'avais l'honneur de le voir.

J'espère que vous aurez de bonnes nouvelles d'Italie.

Que pourrais-je ajouter à ces publications si diverses de ton? Rien sinon qu'elles me semblent justifier ce que je disais en commençant, c'est-à-dire que chez Mérimée le cynisme et la perversité étaient surtout une affectation et qu'il méritait, beaucoup mieux que ses contemporains ne le croyaient, la qualification de Mrs Senior : *a good natured man*.

H..

(1) Mon père ne se présenta pas pour remplacer M. de Tocqueville. Il ne fut élu qu'en 1869, à la place de M. Viennet. Quant à sa visite de récipiendaire, mon père n'eut point à la faire. Peu de temps après, l'Académie ayant nommé MM. Duvergier de Hauranne, un proscrit de décembre, et Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes* et de la célèbre apostrophe : « O Corse aux cheveux plats, » que beaucoup de personnes croyaient mort, et qu'on alla chercher tout exprès, car il était oublié depuis longtemps, Napoléon III vit dans cette triple élection une manifestation contre sa personne, et refusa de recevoir les élus.

L'ALSACE PENDANT LA GUERRE

JOURNAL D'UN ARTISTE ALSACIEN

IV [1]

LES FRANÇAIS EN ALSACE

LE DÉPART DES ALLEMANDS

11 novembre. — Les événements se pressent avec une rapidité telle que j'ai de la peine à noter mes impressions. Ce matin, notre sous-officier arrive à cheval, il est botté et astiqué comme pour une revue mais n'a plus ni cocarde ni épaulettes. Il est venu pour nous faire ses adieux. « Je ne vois pas du tout la nécessité de rester plus longtemps ici ; je rentre tout droit à la maison. » Il est de Saint-Ingbert près de Sarrebrück. « Et votre cheval, qu'en faites-vous ? — Je l'emmène, parbleu ! C'est mon butin de guerre. — Et vos hommes ? — Ils feront ce qu'ils voudront. Je m'en f...! » Ce n'est pas plus difficile que cela ! Et depuis des mois il y a des bureaux qui n'ont été occupés que de cette question de la démobilisation ! Puis il enfourche son cheval et part au trot sous les regards ahuris de ses hommes. Abandonnés à eux-mêmes, ces derniers n'ont pas l'air de savoir ce qu'ils doivent faire ; on les voit errer toute la journée, les mains dans les poches sans qu'ils puissent se décider à suivre l'exemple de leur chef. Cependant la bonne est revenue de Bœrsch avec toute espèce de nouvelles : « Les Français sont déjà à Metz et à Sarrebourg. » Partout au village on crie : Vive la France !

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, et 1er mai.

et on arbore les drapeaux tricolores. Le journal donne un résumé des conditions de l'armistice : elles sont raides, comme on s'y attendait du reste, mais je vois qu'on laisse aux Allemands quinze jours pour évacuer le pays. *Ils* ne sont donc pas si près d'arriver...

13 novembre. — L'appariteur publie le nouvel arrêté du *Soldatenrath :* il est défendu d'arborer la cocarde française, de pavoiser les maisons. Les gens qui écoutent, paraissent ahuris, et disent : « *Soldatenrath?* Qu'est-ce que cette fnmisterie? »

14 novembre. — Jeanne a été aujourd'hui à Obernai. Les fonctionnaires allemands se sont décidés à attendre tranquillement l'arrivée des Français, les professeurs reprendront leurs cours, et le collège, qui était fermé depuis la révolution du 10 novembre, va rouvrir ses portes. La garnison d'Obernai attend d'une heure à l'autre un ordre de retraite, les officiers n'ont plus d'autre insigne qu'un petit ruban rouge qu'ils portent au col; leur autorité est à peu près nulle, c'est à peine si les soldats les saluent dans la rue.

Fini, le militarisme prussien!

Et le voilà arrivé, le moment que l'on appelait depuis si longtemps de tous ses vœux. La satisfaction qu'on éprouve de la déconfiture des Allemands ne saurait plus longtemps calmer l'impatience des patriotes, qui trouvent que les Français tardent trop à venir

15 novembre — Nos garnisaires nous ont quittés. Partout on nettoie les maisons du haut en bas pour effacer leurs traces. Paulot et moi nous montons à Saint-Jacques. A l'entrée de la forêt gisent toujours les troncs d'arbres qu'on avait abattus en 1914 pour barrer le passage aux Français. Ils n'auront pas besoin de les enlever pour se frayer la voie : ils entreront à Strasbourg *die händ in die hosesäck*, les mains dans les poches, comme le prédisaient nos paysans Au retour, nous croisons à la bifurcation de la route de Klingenthal un long convoi de voitures escorté par une compagnie de soldats allemands : c'est l'évacuation du front. Ils avancent péniblement dans l'obscurité et l'on n'entend que le grincement d'essieux mal graissés. .

16 novembre — Vers quatre heures, un cliquetis de ferraille attire notre attention : nous montons sur la terrasse et nous

apercevons sur la route une caravane de voitures sur lesquelles flottent de petits fanions rouges : c'est le défilé des derniers Allemands qui vont dans la direction du Rhin. A ce moment, notre voisin, qui pendant toute la guerre n'avait cessé de nous dénoncer, est pris de rage et nous fait un pied de nez : ce que voyant les enfants applaudissent à tour de bras. Les soldats allemands, s'imaginant sans doute que nous manifestons ainsi la joie que nous éprouvons de leur départ, se retournent sans mot dire et nous jettent un regard de bêtes traquées. Ils doivent être habitués à ce genre de manifestations : mon ami Barthe Franzel, un ancien voltigeur, qui habite une petite maison à l'entrée de Bœrsch, est toute la journée aux aguets pour leur envoyer au passage des phrases de ce genre : « Dites donc, comment avez-vous trouvé Paris?... Vous a-t-on assez bien réglés? etc .. »

17 novembre. — Cette nuit, les derniers Boches ont cantonné à Bœrsch. Au coup de midi, ils devront avoir évacué le *Sperrgebiet*. Toute la journée d'hier et une partie de la matinée, le défilé n'a pas arrêté. Il y avait des buffles, des vaches, des mulets, des voitures chargées de bric à brac, tout le butin qu'ils avaient râflé pendant quatre ans du Caucase à la Marne. Quelques soldats avaient des accordéons sur lesquels ils jouaient l'air populaire :

Muss i denn, muss i denn zum Städele hinaus!

« Faut-il donc, faut-il donc que je quitte la petite ville! »

L'officier qui a passé la nuit chez Tante, lui a dit que les Français étaient sur leurs talons. Le même officier rencontra ma femme et ma belle-sœur qui se rendaient à la messe et avait paru interloqué quand elles avaient répondu à un *Guten Tag* par un :« Bonjour, monsieur! » Alors elles lui avaient ri au nez en disant : « *Iawohl*, c'est maintenant bonjour, et personne ne pourra plus nous le défendre. » Quelques soldats parlent déjà de revanche, mais le plus grand nombre paraît n'avoir qu'un désir, celui de revoir le foyer.

Avant le sermon, le curé a publié qu'avant midi la contrée serait délivrée de ses oppresseurs.

Au coup de midi, une salve d'artillerie partie du fort de Mutzig nous apprend que les Français ont pris possession de la *Feste Wilhelm!*

Aussitôt c'est un branle-bas général. En un clin d'œil les drapeaux français, belges, anglais, américains flottent à toutes les fenêtres, et j'ai un moment d'émotion lorsqu'on hisse sur la tour l'immense drapeau dans les plis duquel le vent s'engouffre aussitôt en faisant claquer l'étoffe. Nous voilà Français et pour toujours!

ILS ARRIVENT! — LES HUSSARDS A OBERNAI

De nombreux témoins ont déjà raconté l'entrée des troupes françaises en Alsace. Les lecteurs de la *Revue* se rappellent les pages ardentes et colorées où M. Louis Madelin a donné la chronique de ces journées triomphales. Ces récits exprimaient la poignante émotion de nos officiers et de nos soldats. Nous allons ici en trouver la contre-partie, le spectacle vu par un Alsacien d'abord à Obernai, puis à Strasbourg.

18 novembre. — Malgré le temps froid qui s'obstine à demeurer gris, la nature est en fête; les marronniers jaunis, les bouleaux tout dorés semblent avoir recueilli le dernier rayon du soleil d'automne. En passant, nous remarquons les débris noircis des feux que les honveds allumaient le soir, sur le bord des routes, pour y cuire les pommes de terre volées dans les champs, complément souvent nécessaire de leur trop maigre pitance. Mais qui pense encore à eux? .. Nous entrons dans la petite ville. Jolie en tout temps avec ses rues étroites, ses maisons à hauts pignons gothiques, son hôtel de ville à balcons ajourés, son clocher à échauguettes, elle porte plus coquettement qu'une autre son décor improvisé. La population a revêtu ses habits de fête, les visages sont épanouis; un vent de fraternité passe dans l'air, qui rapproche toutes les classes dans une commune allégresse. Beaucoup de jeunes filles ont tiré des armoires de leurs aïeules le seyant costume d'Obernai: coiffe d'or autour de laquelle s'épanouit en soleil une fine dentelle gaufrée; d'autres, venues des villages environnants, se sont parées du nœud rouge ou fleuri ou bien du nœud noir national, qui a cessé d'être un emblème de deuil depuis que la cocarde tricolore l'égaie.

Nous montons à la mairie dont les balcons sont bondés de spectateurs. Dans la grande salle aux boiseries à panneaux peints du XVIe siècle, nous saluons avec émotion le premier

officier français ; il nous apparaît comme le signe tangible de notre délivrance. Mon nom ne lui est pas inconnu, me dit-il ; il a vu de mes œuvres chez M. Jaquel, le fabricant de Nazwiller, où ils ont passé la nuit. La troupe, un escadron de hussards, a quitté ce village le matin à quatre heures et devrait depuis longtemps être ici. Tout à coup on l'appelle au téléphone, et il en revient en nous annonçant qu'il faut encore patienter une heure et demie.

Nous avons attendu quarante-sept ans, nous saurons encore attendre une heure !

Nous acceptons l'invitation que nous fait notre ami, le père Weissenburger, de monter chez lui. En traversant la ville, nous admirons tout à loisir son joli pavoisement. Le temps gris et la neige fondue assombrissent les vieux toits, mais ce n'est que pour faire ressortir plus vivement l'éclat des trois couleurs. Pas une fenêtre qui n'ait son drapeau, et quand on sait les difficultés qu'il y eut à se procurer le moindre bout d'étoffe, il faut admirer l'ingéniosité et le patriotisme de ces braves gens, d'autant plus que les événements ont marché avec une rapidité telle que toute cette décoration a dû être improvisée en quelques jours.

Nous nous trouvons bientôt tous réunis dans l'hospitalière salle à manger du papa Weissenburger. Ces demoiselles, dans leurs costumes un peu légers, ont pris froid, puis le dîner a été avalé à la hâte, et la longue attente a aiguisé l'appétit : une bonne tasse de café, accompagnée du petit verre de rigueur, est accueillie avec empressement.

A ce moment de son récit, les cloches, se mettant à sonner à toute volée, nous annoncent que les Français sont en vue ; tout le monde se précipite dans la rue ; le temps de voir disparaître les deux gendarmes allemands, ombres fuyantes d'un régime à jamais aboli, et nous courons vers la route de Bischofsheim d'où doivent déboucher les troupes.

Sur le balcon de Madame B..., quelques-unes de ses amies entourent des officiers français venus ce matin ; un peu plus loin, Madame G..., la femme du juge de paix allemand, exhibe triomphalement son poupard, et nous nous étonnons du manque de réserve de cette personne qui, il y a quelques mois à peine, dénonçait les gens pour un bonjour ou un bonsoir dit en français... Mais tout le monde est trop occupé de ce qui va venir... Nous sommes dépassés par la municipalité : le vieux drapeau

de 1864 ouvre la marche du cortège des vétérans de 1870, dont le doyen, mon ami Schmidt-Nendel, à cheval, enguirlandé et enrubanné comme un jeune conscrit, représente bien l'immuable attachement de la race alsacienne par l'expression de son masque énergique aux traits anguleux. La figure rasée, le nez en bec d'aigle, le menton fendent, il est coiffé d'un chapeau haut de forme, orné de longs rubans tricolores qui flottent au vent. Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est une espèce de banderole portée en écharpe, et qui n'est autre chose qu'un chapelet de lanternes vénitiennes rouges, bleues et blanches pliées en forme de crachat d'un effet prestigieux. Vient ensuite, juché sur un petit cheval, un charmant gosse, habillé en spahi, le chéchia rouge crânement rejetée sous la nuque. Ces personnages sont entourés par un flot de populo et précédés par des farandoles d'Alsaciennes qui, se donnant la main, prennent toute la largeur de la rue : leurs attifements un peu carnavalesques égayent de leurs couleurs rouges et bleues la sombre tache des habits noirs et des gibus de forme antédiluvienne qui recouvrent les chefs des graves bourgeois de la ville. En regard de ces redingotes solennelles mon simple veston bleu me fait un peu honte.

Cependant le cortège officiel vient de tourner le coin et avance vivement aux sons de *la Marseillaise*. Je n'ai pas le loisir de le passer en revue, car déjà on entend de toutes parts des cris : *Sie kommen, sie kommen !* Ils viennent ! et déjà la foule entoure des cyclistes militaires qui, casque en tête, et le front baigné de sueur, sautent vivement en bas de leurs bécanes. Je sens une émotion me serrer le cœur. Une commotion électrique vient de traverser la foule au moment où apparaît, comme un nuage au-dessus des têtes, ce fameux bleu horizon, tant cité dans les livres de guerre et que nous n'avons jamais vu ! Parbleu ! ce sont eux ! Deux officiers à cheval précèdent, coiffés du casque plat, ce casque que, sur les photos, je trouvais un peu donquichottesque. Pas du tout ! Il est très seyant et très crâne. Graves et émus, les deux officiers saluent de leur épée le vieux drapeau tricolore que la ville d'Obernai a précieusement conservé, en dépit des règlements.

Le cortège a fait volte-face et s'est remis en mouvement, suivi par l'escadron du 13ᵉ hussards. L'enthousiasme de la foule touche au délire : on serre les mains des hussards qui, l'air bon

enfant, se prêtent à toutes les fantaisies et allechent à leurs capotes les bouquets qu'on leur jette; déjà l'un ou l'autre a hissé un bambin sur sa selle. Mon ami Schultz-Wettel, le peintre, que je retrouve au milieu de la foule, me fait remarquer le pittoresque de l'ajustement; les bidons, les musettes, les ceinturons, le harnachement, tout a un cachet imprévu et personnel qui met une grande variété dans l'uniforme. « Et regardez-moi ces types. Quels gaillards! Tous solides et vigoureux! Tenez, là, le noir! A-t-il l'air crâne avec son profil de Romain! c'est ça qui vous change des Boches! » Et chacun dans cette foule éprouve un sentiment de fierté à voir que la réalité est bien au-dessus de l'idée qu'on se faisait de l'armée française. Nous avait-on assez rebattu les oreilles de la décadence de la race! Je voudrais les voir ici tous ces écrivailleurs, pour entendre leurs réflexions.

Nous nous tenons aux côtés de l'officier et lui demandons ce qu'il pense de cet accueil. Il est ému aux larmes « Les heures, dit-il, que nous avons vécues depuis ce matin sont inoubliables. De village en village, l'enthousiasme a été en augmentant. A Dorlisheim, les gens ne voulaient plus nous laisser partir. Pour nous forcer à nous arrêter, ils jetaient des pétards dans les jambes de nos chevaux. C'est ce qui vous explique pourquoi nous arrivons si tard. »

Le spectacle est plus impressionnant encore à la tombée du soir. Lorsque, au tournant du pont, le cortège s'enfonce dans la vieille rue tortueuse, illuminée d'innombrables drapeaux et de banderoles tricolores, lorsque les cloches du *Kappelthurm* lancent les volées de leurs sons graves et majestueux dans le cliquetis des armes, lorsque de toutes les fenêtres d'innombrables bouquets viennent s'abattre sur les soldats, que ceux-ci cueillent adroitement au passage, c'est un immense cri de « Vive la France! » qui jaillit spontanément de toutes les poitrines.

On débouche sur la place de l'Hôtel de Ville : les hussards se déploient en deux rangs sur toute la largeur de la place et écoutent, figés sur leurs chevaux, *la Marseillaise* qu'exécute la fanfare municipale. Nous chantons avec force pour soutenir la bonne volonté de la foule qui, si elle sait la mélodie, n'a pas encore eu le temps d'apprendre les paroles. Puis voyant Odile Weissenburger nous faire signe de la rejoindre sur le balcon

de la mairie, nous y montons. On a remisé là les drapeaux allemands qui flottaient naguère pour fêter la victoire du Skager-Rack et la prise de Montdidier. De fouler aux pieds ces emblèmes de la puissance allemande au moment où s'avère la défaite germanique, ne laisse pas que d'éveiller en moi certaines réflexions philosophiques. Il me semble que chaque minute met un siècle entre nous et cette époque.

Dans la grande salle des fêtes, Vonville et quelques messieurs sont très occupés à déboucher le vin d'honneur offert par le propriétaire du clos Sainte-Odile aux officiers et soldats. Les tables joliment décorées sont chargées d'assiettes de Kugelhof et de pâtisseries. Tout à coup, un remous se produit sur la place. Les hussards ont sauté en bas de leurs montures, et leur place a été aussitôt prise par autant de gamins qui se tiennent fièrement en selle, quelques-uns coiffés déjà du calot des soldats.

Nous nous portons avec la foule vers l'église : les portails largement ouverts font des trous noirs où s'engouffrent poilus et fidèles. L'organiste a tiré tous ses registres, et s'efforce d'être à la hauteur des circonstances. Lorsque nous entrons, il entonne le *Te Deum*, ces trois notes que je ne puis entendre sans sentir un frisson me courir sur la peau.

Après le discours du recteur, nous dévalons rapidement vers l'Hôtel-de-Ville pour y pénétrer avant l'envahissement de la foule. Mais, arrivés dans la salle des fêtes brillamment éclairée, il faut attendre encore un bon moment, car M. le curé a tenu à mener nos libérateurs au monument des héros de 1870. Enfin la partie solennelle du programme est expédiée. Par la grande porte ouverte à deux battants se déverse un flot incessant d'officiers, de poilus, tous pilotés par des Alsaciennes; c'est à qui leur offrira à boire, et bientôt un gai brouhaha emplit la salle. Les officiers, aussi bien que les simples poilus, se font remarquer par leurs bonnes manières et leur retenue, et Dieu sait si nos Alsaciennes, dans la spontanéité de la joie, leur font des avances! Ces demoiselles sont obligées d'insister fortement pour faire accepter par leurs poilus une deuxième rasade. Les Boches n'y mettaient pas autant de discrétion, et je me rappelle certain vin d'honneur offert aux artistes des pays du Rhin lors de notre visite à Kaysersberg, où, au bout de vingt minutes, il y avait déjà quelques victimes sur le carreau. Je trinque de tous côtés, la plupart de ces messieurs sont Bretons, et ils ne peuvent assez

dire leur étonnement de retrouver dans ce petit coin d'Alsace, dont hier encore ils ignoraient le nom, des gens qui sentent et qui pensent exactement comme eux.

Cependant je vois le père Weissenburger monter sur une table et imposer silence à l'assistance. Son air vénérable, une certaine dignité de gestes, la conviction qui l'anime, font impression. Il a demandé la parole pour rappeler le souvenir de Mgr Freppel qui, dans son testament, a légué son cœur à la ville d'Obernai où il devra reposer quand elle sera redevenue terre française : puis, après avoir évoqué la figure de Mgr Casper, enfant d'Obernai, notre ami en arrive à un vivant, son filleul, le père Umbricht. A peine a-t-il prononcé ce nom qu'aussitôt officiers et poilus battent des mains, et de partout s'élève le cri : « Vive Umbricht ! » et chacun de nous raconter un acte de dévouement et de bravoure de ce vrai fils d'Alsace.

La popularité du père Weissenburger se trouve considérablement augmentée, depuis qu'on sait qu'il est apparenté au prêtre le plus populaire de l'armée. Pour nous, la soirée très avancée nous oblige à songer au retour, non sans envier quelque peu les habitants d'Obernai, qui, ce soir, auront le bonheur d'abriter sous leur toit un ou plusieurs de ces héros qui, par leur bravoure et leur endurance, nous ont délivrés du joug allemand.

Tout en cheminant le long de l'Ehn, nous nous remémorons les incidents de cette journée : on est tout à la joie, tout au bonheur. Le couvent de Sainte-Odile a tenu à faire voir qu'il fête avec nous le triomphe de la France. Ses fenêtres sont illuminées. A l'horizon, au-dessus de la silhouette des Vosges, des feux bleus, blancs, rouges, montent vers le ciel. Après avoir longuement contemplé ce feu d'artifice grandiose, nous hâtons le pas pour apprendre si, par hasard, les Français n'étaient pas venus en notre absence à Saint-Léonard.

Ils y étaient venus en effet, ou plutôt à Bœrsch. Marie-Jeanne et Paulot qui sont absolument emballés, tiennent à les y retrouver, et ils entraînent tout le monde. Quant à moi, je ne veux pas gâter l'impression de la belle réception d'Obernai, puis j'ai hâte de développer mes photos : je les laisse donc partir. Tandis que, resté seul au logis, je suis enfermé dans la chambre noire, j'entends tout à coup un tapage infernal dans la cour collégiale, et des voix qui m'appellent. Je lâche mes plaques et

me précipite à la fenêtre. Toute la cour est éclairée à giorno par d'innombrables flambeaux qu'agitent des gamins et des jeunes gens faisant escorte aux soldats du 133e régiment d'infanterie cantonné à Bœrsch. La sarabande sautante et gesticulante des porteurs de torches s'engage sous la porche qui, violemment éclairé, fait l'effet d'un paravent de feu devant lequel se démèneraient des diables. Le cortège, en rang de procession, tourne autour de la vieille fontaine, et ce sont, alternant avec *la Marseillaise*, des cris de *Vive la France!* Les soldats, le calot sur l'oreille, sont flanqués de jeunes filles, de femmes, quelques-unes costumées, et tout cela respire une si franche gaîté que je ne puis résister aux invitations réitérées que me font les enfants. Je boucle la porte et va pour la joie! Décidément, les Français ont fait tourner toutes les têtes : *es geht ein anderer Luft*, il souffle un autre vent, disait le vieux Dreyer en parlant des Français. Il avait, ma foi! raison, car je vois dans le cortège ma femme au bras d'un poilu; ma belle-sœur et Marie-Jeanne en encadrent un autre, Mme O.. et ses filles, Mlle Laugel ont aussi chacune le sien, et notre bonne, que courtisaient naguère les Hongrois, n'a pas non plus l'air de s'ennuyer avec son soldat. J'emboîte le pas derrière elles et mêle ma voix au chant de *la Marseillaise*. Puis tout le cortège reprend le chemin de Bœrsch. Devant moi le maire, l'adjoint, le greffier marchent plus gravement, comme il sied à des autorités, mais heureux tout de même.

La soirée est douce et, tout en cheminant, j'écoute le bavardage du jeune officier aspirant qui donne le bras à ma fille. Il nous raconte ses prouesses de guerre... Nous entrons dans Bœrsch. Depuis longtemps la vieille petite ville n'a vu pareille fête : les cris, les pétards, toutes les manifestations de la joie populaire produisent un vacarme inénarrable. Arrivés sur la place, nous prenons congé de notre compagnon de route. Les torches réunies en faisceau illuminent de leurs feux mourants l'architecture bizarre de la vieille fontaine.

L'ENTRÉE DU MARÉCHAL PÉTAIN A STRASBOURG

24 novembre. — C'est par la porte de Schirmeck que nous entrons en ville. Lorsque je quittais Strasbourg, il y a quinze jours à peine, la révolution y grondait, et la tourbe débraillée

des soldats tenait le haut du pavé. Maintenant, en fait de *Feldgrau* on ne voit plus que de petites troupes de soldats, des Alsaciens sans doute, revenant du front, qui, sous la conduite de poilus, ont hâte de se débarrasser de leur tenue de misère dans les casernes qui leur ont été assignées. Sur leurs visages hâves on voit rayonner la joie de la délivrance. Qui dira le supplice de ces milliers de nos compatriotes emprisonnés durant des années dans un uniforme detesté, et forcés de marcher pour une cause qui leur était odieuse? Ont-ils assez envié ceux de leurs camarades auxquels les circonstances ont permis de combattre dans l'armée française? Soumis à un régime qui blessait tous leurs sentiments, observés et suspectés en toute occasion, privés même des permissions auxquelles ils avaient droit, ils se sont vus traînés de pays en pays, jetés d'un front à l'autre, depuis les marécages de la Russie jusqu'aux montagnes du Caucase, pour échouer finalement sur le front français, risquant, — suprême horreur! — d'y recevoir après tant de misères la mort par une balle française. Quel monument érigera-t-on à ces véritables martyrs?

Et dire qu'en face du souvenir des innombrables sacrifiés du grand drame, nous verrons peut-être parader en héros et martyrs des particuliers qui, pour une parole maladroite, vite regrettée, ont dû passer quelques mois d'exil dans une ville d'Allemagne d'où ils n'ont pu revenir que grâce à des démarches, supplications et génuflexions auprès d'Allemands influents!

La vue du corps de garde, puis de la porte, avec ses guérites aux couleurs françaises nous fait chaud au cœur. J'aime la façon dont les hommes portent le fusil, beaucoup plus droit que chez les Allemands, toujours avec la baïonnette au bout : leur allure en est plus martiale.

Tout ce quartier est magnifiquement décoré; c'est par là que sont entrées avant-hier les troupes du général Gouraud ; ce n'est pas précisément le plus beau côté de la ville, car l'abattoir, les bâtiments de service du chemin de fer sont d'une horrible architecture, dont la laideur est à peine masquée sous la profusion des drapeaux. A tous les carrefours on a érigé d'immenses oriflammes aux couleurs alsaciennes, les mêmes qu'on faisait servir naguère pour l'entrée du Kaiser.

A mesure que nous approchons du centre, la foule devient plus houleuse; dans la grand rue, elle est si dense que

notre cocher ne peut plus avancer qu'au pas. Enfin nous voici devant le « Vignette. » Cet antique et vénérable hôtel qui florissait au temps des diligences, et qui a hébergé Gœthe, n'a plus vu depuis longtemps des voyageurs venus en guimbarde, et mon ami le père Noth est légèrement ahuri de voir si nombreuse société dégringoler hors de notre Léviathan; son hôtel est bondé, et il en perd presque la tête. Les autos ne cessent de déverser des voyageurs en quête d'un gîte, et le personnel de l'hôtel, qui ignore le français, est à tout instant obligé de demander des explications aux habitués alsaciens qui font office d'interprètes. Amusant défilé de voyageurs, pour la plupart des officiers de tout grade et de toute arme; nous nous appliquons à débrouiller les signes distinctifs des grades, décorations, fourragères, etc., qui nous sont absolument étrangers. Il y a aussi des Anglais, des Américains, puis des dames de la Croix-Rouge, la plupart très distinguées, mais d'autres fardées et poudrées et d'allure étrange, du moins à nos yeux novices de provinciaux. Deux de ces dames, au profil sémite, s'informent auprès de Mme Noth si, à sa connaissance, il y avait encore à Strasbourg des parents du père Ratisbonne.

Le père Ratisbonne! cela nous reporte assez loin en arrière, et la bonne Mme Noth n'a pas l'air de savoir quel est ce personnage dont pourtant la conversion fit autrefois tant de bruit. Je m'empresse de venir à son secours, et j'envoie ces dames au vieux chanoine Schickelé, qui, je crois me le rappeler, a publié un livre sur le fondateur de Notre-Dame de Sion...

Nous avons hâte d'arpenter la ville pour savourer la première impression d'un Strasbourg français. Toute la population est dans la rue, et tout le monde a l'air content, chacun porte la cocarde tricolore, et l'on n'entend plus que le français. Je me demande ce que sont devenus les 50 000 Allemands qui, d'après la statistique officielle, habitaient Strasbourg : on n'en voit plus, disparus ou bien transformés en bons Français, ou tapis au fond de leurs appartements. Dans la rue de la Haute-Montée, dans la rue de la Mésange, l'animation est si extraordinaire, les autos se suivent à une allure tellement rapide que la circulation est presque impossible. *Le Fürstenhof*, redevenu *Ville de Paris*, attire l'attention par la quantité et la variété de ses drapeaux, par ses illuminations aux couleurs françaises, et chacun de se dire : « Nos rues manquaient de couleur bleue, c'est pourquoi

elles nous semblaient tristes sous l'ancien régime ! » Les devantures des magasins sont amusantes, les unes naïves et touchantes, les autres pompeuses et tape à l'œil, avec des bustes en plâtre, dont la blancheur fait tache au milieu des emblèmes multicolores, d'un decor pompier et de mauvais gout.

Nous décidons de finir la soirée dans quelque restaurant pour y observer de plus près le mouvement; mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que notre projet n'est pas facile à exécuter. Tous les cafes, le Westminster, l'Odéon sont bondés; entre les tables se presse une cohue d'officiers, de poilus, de civils, ces derniers pour la plupart des campagnards venus, comme nous, pour la fête de demain. Les enfants, un peu désappointés, commencent à se plaindre de la fatigue. Je propose d'entrer au *Löwenbraü*, la brasserie allemande. Notre première impression est celle d'un désert, pas un consommateur dans l'immense salle. Si pourtant! Cachés derrière les colonnes, l'air contraint et humilié, quelques rares Boches sont attablés devant leurs *Humpen*, et de les voir si aplatis, eux qui naguère avaient le triomphe si hautain et le verbe si tranchant, nous est une revanche des nombreuses humiliations qu'ils nous ont infligées durant ces quatre années.

25 novembre. — Un coup d'œil à travers les carreaux me fait apercevoir un ciel gris d'hiver.

La toilette de Marie-Jeanne est un peu longue, car sa maman tient à faire d'elle une Alsacienne absolument authentique de la coiffe au bout des souliers. Enfin elle est habillée : son costume de Mietesheim lui sied à ravir, et elle brûle maintenant du désir de se produire dans les rues de Strasbourg.

Le temps s'est éclairci, et lorsque nous débouchons dans la rue de la Haute-Montée, nous sommes frappés de l'éclat flamboyant des innombrables drapeaux qui cachent complètement les façades des maisons. Dans la rue, les Alsaciennes foisonnent, quelques-unes d'authentiques campagnardes des environs de Strasbourg et de Haguenau, le plus grand nombre des demoiselles travesties dans des costumes de fantaisie. Les Français, peu versés en la matière, font fête aux unes comme aux autres. A tout instant, on rencontre des connaissances, toute l'Alsace s'est donné rendez-vous à Strasbourg. On s'aborde avec des exclamations de joie, et l'on se donne l'accolade, on

s'informe des amis dont on est resté si longtemps sans nouvelles, et les questions se pressent si rapides qu'on n'attend pas les réponses.

C'est pour une heure que l'entrée du maréchal Pétain est annoncée. Notre excellente amie, Mme B., nous a offert la fenêtre de sa mansarde située au 4e étage d'une vieille maison gothique au coin de la place Kleber. C'est de cette même fenêtre qu'en 1916 j'assistai à l'office en l'honneur de la fête du Kaiser... Déjà à cette époque-là, et malgré le déploiement de forces qui s'étalait à mes pieds, je ne doutais pas qu'un jour viendrait où toute cette puissance serait balayée : je croyais même l'échéance plus proche, mais je ne prévoyais la victoire ni aussi éclatante ni aussi complète. Un coup d'œil jeté sur la place me fait saisir la différence entre la manifestation d'aujourd'hui et celle de naguère. Des curieux, il y en avait certes aussi en 1916, mais qu'était-ce en comparaison de ces grappes humaines qui aujourd'hui se tiennent agrippées, Dieu sait comment, aux corniches des toits, sur les terrasses et les balcons de la Maison rouge, du Conservatoire? Et quel déploiement de drapeaux et de trophées, qui, cette fois, n'ont pas été arborés par ordre de la police!

L'attente est assez longue, mais nullement ennuyeuse. A tout instant, débouchent des sociétés avec leurs bannières, corporations d'ouvriers, sociétés de vétérans, sociétés nautiques, sociétés de gymnastique, les pêcheurs à la ligne, les jardiniers, les orphéons, les chorales, les harmonies militaires, — jamais je n'aurais cru qu'il y eût autant de groupements à Strasbourg : chacun a sa musique, ce qui produit des cacophonies épouvantables

Cependant un état-major de messieurs en cravate blanche et en chapeau haut de forme s'efforce de mettre un peu d'ordre dans tout ce chaos : on place, on déplace les innombrables cortèges d'Alsaciennes, qui toutes veulent être au premier rang; enfin peu à peu tout se tasse.

Tout à coup un frémissement passe à travers la foule, suivi aussitôt d'un grand silence, et on perçoit dans le lointain comme une sonnerie de trompettes et un crépitement d'acclamations qui se propage peu à peu jusqu'à nous. Pour mieux voir, nous enjambons la fenêtre et les pieds dans le chéneau, heureusement assez large et assez solide pour supporter notre poids, nous nous tenons debout pour ne rien perdre du magnifique spectacle qui s'offre à nous.

La tête de l'armée est formée par un escadron de cavaliers, et, au risque de tomber dans le vide, je me penche en avant pour voir de face le défilé.

Les cavaliers, des chasseurs à cheval, magnifiquement montés, occupent toute la largeur de la rue et avancent en rangs serrés sans trop presser le pas, comme en reconnaissance. Derrière eux plusieurs autos avec des généraux dont il m'est impossible de distinguer les traits : leur passage provoque une explosion d'enthousiasme, qui se manifeste par des cris de : « Vive la France ! » A toutes les fenêtres de la place, les mouchoirs s'agitent en signe de bienvenue et le papillotement de ces mouchoirs blancs évoque l'idée du printemps .. Puis, pendant quelque temps, plus rien ! L'attention se fait plus anxieuse .. Et tout à coup débouche un régiment, coiffé de fez, uniforme kaki, des types magnifiques, en tête un tambour-major, et, au signal qu'il fait avec sa canne, une cinquantaine de bras exécutent un moulinet, je distingue un flamboiement de cuivres et aussitôt éclate la sonnerie des clairons. C'est la première fois de ma vie que j'entends le son des clairons français, et je suis aussitôt pris. Lorsque nos vieux *Steckelburger* me parlaient de ces clairons, je taxais volontiers d'exagération leurs réminiscences d'autrefois. Bien à tort, je le reconnais maintenant; c'est prestigieux, et lorsque la musique du régiment, rentrant sur la dernière note des clairons, attaque la marche de Sambre-et-Meuse et que tour à tour les clairons reprennent le thème en fanfare, je sens un frisson d'enthousiasme et il m'échappe un : « Que c'est beau ! non, que c'est beau ! »

Et les régiments se succèdent sans interruption : marocains, chasseurs à pied, artilleurs, territoriaux, tous de solides gaillards et tous bien découplés. Jamais je n'ai vu pareil déploiement de force guerrière, mais jamais non plus elle n'a été réalisée avec autant de beauté.

Auprès de la foule, le défilé des tirailleurs marocains avec leur *nouba* a la plus grand succès : cette musique nasillarde et perçante a quelque chose de sauvage qui évoque l'Orient. Au passage des Annamites, quelques spectateurs se mettent à crier : « Vive le Japon ! » s'imaginant avoir affaire à nos alliés nippons.

Enfin, — et le défilé a duré une bonne heure, — l'armée de Pétain a pris possession de la ville, et les flots de la foule, contenus à grand peine jusque-là par un cordon de troupes, refluent

et se referment sur le détachement de hussards qui forme la fin du défilé.

Nous descendons de notre observatoire pour tâcher d'assister à la revue · mais la circulation est impossible, jamais Strasbourg n'a vu autant de monde. La place de Broglie est encore barrée, la queue du défilé y passe précisément, et nous pouvons voir de plus près les figurants du spectacle que, du haut de notre toit, nous n'avions vu qu'à vol d'oiseau.

... Nous emboîtons le pas derrière un peloton de hussards qui se dirige vers la cathédrale où doit se rendre le maréchal. Nous voyons en effet le chapitre réuni à l'entrée de la nef principale. On attend un bon moment, et j'ai le loisir d'observer. Dans la foule, beaucoup de militaires français, anglais, américains. Les chanoines se tiennent immobiles comme des statues : les évêques sont absents. M le chanoineM s'est placé au milieu, l'air très ému : c'est évidemment lui qui fera l'allocution. Enfin, le maréchal, escorté de généraux, fait son entrée et répond par quelques mots aux paroles de bienvenue. Parmi les personnes de son entourage, j'entends désigner par la foule les généraux de Castelnau, Gouraud et nombre d'autres. Ils avancent à travers la nef. Derrière, se presse une foule de nos amis, tous en costume de cérémonie ; parmi eux, les martyrs de la cause et ceux qui tiennent à passer pour tels, puis des notabilités de la presse parisienne. Je reconnais Maurice Barrès et bien d'autres.

L'orgue entonne le *Te Deum*. Je ne crois pas que le cantique d'action de grâces ait jamais été chanté avec une pareille exaltation : « *Te martyrum candidatus laudat exercitus.* » Mais, est-ce l'effet de l'émotion des chanteurs? toujours est-il que leurs voix ont quelque peine à remplir l'immensité de la nef. Je souhaiterais qu'elles fussent renforcées par des trompettes dont les notes éclatantes traduiraient mieux nos sentiments en ce jour d'apothéose, et exprimeraient l'allégresse générale que résume ce vrai cri du cœur : *Te Deum laudamus!*

CHARLES SPINDLER.

PIONNIERS
DE LA PLUS GRANDE FRANCE

Les Frères des Écoles chrétiennes

Une question se pose devant le Parlement : ces Frères des Écoles chrétiennes qui, jusqu'au début du xxe siècle, furent surtout connus, à l'ombre de chaque clocher, comme les éducateurs des petits Français, doivent-ils à l'avenir être assimilés aux missionnaires qui propagent au loin la foi religieuse de la France, et obtenir, à ce titre, certaines facilités légales d'installation et de recrutement? Un coup d'œil sur leur récente histoire, un coup d'œil sur leur actuelle diffusion, nous convaincront qu'en répondant affirmativement à cette question, le Parlement ne fera que sanctionner une réalité, une réalité bienfaisante pour l'intérêt national.

I

Le xixe siècle, en rapprochant les distances, recula le champ d'action de certains instituts religieux, primitivement fondés pour les besoins spirituels de la nation française. Les Frères des Écoles chrétiennes, organisés sous Louis XIV par saint Jean-Baptiste de la Salle, prirent conscience, dans les cent dernières années, d'une vocation nouvelle ; on les vit faire acte d'institut missionnaire, et aspirer à réaliser dans toute sa plénitude l'auguste consigne d' « enseigner toutes les nations ».

Avant la Révolution, ils ne possédaient d'autres maisons, hors de France, que celle de Rome, ouverte du vivant même du

fondateur; celle de Ferrare, créée en 1741; celle d'Estavayer en Suisse, qui datait de 1750; et le collège de Fort Royal à la Martinique, où l'on avait introduit les Frères en 1774 : c'étaient là les premières amorces de l'expansion future, mais elle ne s'essayait encore qu'avec discrétion, avec timidité. Lorsque, après la tourmente, l'Institut des Frères put reprendre en France son activité pédagogique, le Frère Gerbaud, devenu général en 1810, — un général qui ne régnait d'abord que sur une armée de 160 religieux, — organisa la province de Belgique, et le Frère Guillaume de Jésus, qui lui succéda de 1822 à 1830, fit s'essaimer les Frères à l'île Bourbon, à Cayenne, en Italie, en Savoie, en Floride, à la Martinique. Avec le Frère Anaclet, général de 1830 à 1838, ils prirent racine au Canada, par leurs écoles de Montréal. Puis, trente-six ans durant, les destinées de l'Institut furent gérées par le Frère Philippe, et les Frères pénétrèrent alors en Algérie, en Cochinchine, en Angleterre, aux États-Unis, en Autriche, en Allemagne, en Turquie, en Égypte, aux Indes orientales, dans la République de l'Équateur. Sur mille deux maisons nouvelles créées durant le généralat du Frère Philippe, deux cent soixante-seize furent ouvertes à l'étranger. A son avènement, il commandait un régiment de deux mille sept cents hommes, le régiment, à sa mort, avait plus que quadruplé; il était devenu une véritable petite armée, comprenant onze mille cinq cent soixante-dix unités, et ces onze milliers de Frères, enrôlés sous une discipline d'ascèse pour le bon combat contre l'ignorance, portaient désormais la lutte sous toutes les latitudes et dans tous les continents. Le sol d'Espagne et d'Irlande, de Palestine et d'Asie-Mineure, le Chili, certains États de l'Amérique centrale, leur furent ensuite hospitaliers; et l'on peut dire que l'Institut, au cours du XIXe siècle, avait acquis, dans toute la force du terme, un rayonnement international (1).

« Son action éducatrice et sociale, écrivait en 1900 M. René Leblanc, inspecteur général de l'Université, et rapporteur du jury de l'Exposition universelle de Paris, s'exerce, en France et à l'étranger, sur 400 000 enfants, jeunes gens et adultes. Propagé aujourd'hui dans toutes les parties du monde, l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes reste fidèle à ses traditions

(1) Voir J. Hermant, *Histoire de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes* (Namur, Gauthier, 1922).

pédagogiques, adaptant ses programmes et ses méthodes aux besoins particuliers des pays où il a ouvert des établissements. »

Lorsque la loi de 1904 eut condamné à mort les 1430 écoles que les Frères possédaient en France, leur premier mouvement fut singulièrement émouvant. Ce ne fut pas un mouvement de vengeance, ni même d'amertume. « Nous n'étions pas assez apostoliques, concluait leur général d'alors, le F. Gabriel Marie; Dieu nous contraint de regarder plus loin que notre pays d'origine, de nous rendre partout, puisque toute la terre est au Seigneur... La Seine coule à Paris, n'est-ce pas? Pouvons-nous en changer le cours? De même, prenons les faits comme ils se déroulent, c'est-à-dire selon les dispositions de la divine Providence, et adaptons-y notre administration (1). » De fait, les Frères eurent une façon très patriotique, très nationale, d'adapter aux faits qui se déroulaient, aux faits qui les exilaient, leur administration du lendemain.

Sur le pays qui semblait ne plus vouloir d'eux, ils ne secouèrent pas la poussière de leurs souliers, ils eurent souci, tout au contraire, d'emporter avec eux la France dans le Levant. Le 1er septembre 1914 devait, d'après la loi de 1904, marquer le terme fatidique définitivement assigné pour la fermeture des dernières écoles de Frères sur sol français; un mois plus tôt, dans une lettre datée du 1er août 1914, le Frère Justinus, secrétaire général, expliquait au cardinal Ametta :

« Est-ce à dire que l'œuvre de l'Institut sera désormais anéantie? Nullement. L'Institut est aujourd'hui répandu dans tout l'univers, et aucune puissance humaine ne saurait se flatter d'en perpétrer la destruction complète.

« Une voie nouvelle et féconde était déjà ouverte pour l'Institut avant 1904. A cette époque, il comptait plus de 500 écoles hors de la mère-patrie. Il les a considérablement développées et multipliées durant les dix dernières années. Il va poursuivre avec une ardeur inlassable son expansion dans le monde entier. C'est ainsi qu'il restera toujours au service de la religion, et même, dans une certaine mesure, au service de la patrie (2). »

(1) *Notices Nécrologiques de l'Institut des Frères*, n° 61, p. 104-105 (Paris, 1917).
(2) *Ibid.*, n° 94, p. 53-55 (Paris, 1923).

II

Dans une certaine mesure, en effet, ainsi que l'indiquait en cette lettre le Frère Justinus, l'Institut des Frères, en quelque lieu qu'il travaille, sert la France. Jamais il n'a cessé de mériter l'éloge de Gambetta, remerciant le Supérieur général, dans une lettre du 29 novembre 1881, de « faire partout aimer notre pays. » Quarante-deux ans ont passé : Waddington et Barthélemy Saint-Hilaire, Flourens et Goblet, Félix Faure et M. de Freycinet firent écho, tour à tour, en témoignage de Gambetta (1); et le Gouvernement de la République proclame aujourd'hui devant le Parlement, dans l'exposé des motifs du projet de loi relatif aux Frères, qu'il « constate avec reconnaissance » leur « dévouement » et leur « succès ».

Ils avaient, en 1900, cinq cent quinze écoles hors de France; ils en comptaient, à la fin de 1921, huit cent dix-neuf, où 8 130 maîtres donnaient une éducation française à 208 942 enfants.

Même en ces pays où ils viennent s'insérer dans l'organisme d'un enseignement public, et où le langue scolaire est l'espagnol, ou l'anglais, ou l'italien, toujours le français fait partie de leurs programmes. Il ne leur suffit pas que les manuels qu'ils mettent aux mains de ces lointains disciples soient des traductions et des adaptations des livres rédigés en France pour les écoles françaises; ils veulent que, dans ces pensionnats exotiques, les plus âgés d'entre leurs élèves soient capables d'apprendre directement l'histoire, les sciences physiques et naturelles, la philosophie, dans les manuels français eux-mêmes. On évalue à 250 000 le chiffre des manuels que leur Procure parisienne expédie chaque année à l'étranger. C'est à des sources françaises que de nombreux collégiens, en Espagne et dans les deux Amériques, puisent ainsi les suprêmes rudiments du savoir : ils ont, dans les basses classes, appris assez de français, pour être en mesure, dans les hautes classes, de faire usage du livre français.

Leurs heures de gaieté, comme leurs heures de travail, sont soumises à l'empreinte française : des poésies, des chœurs et des pièces de chez nous, figurent généralement au programme de leurs réjouissances scolaires. Les pompes religieuses, aussi,

(1) Comte d'Haussonville, *l'Institut des Frères en 1900*, p. 26-27.

parlent fréquemment de la France : car partout, sous le toit des Frères, on fête Jean-Baptiste de la Salle, et partout Jeanne d'Arc, et ce n'est pas seulement au ciel, mais c'est aussi en France, que maîtres et écoliers se plaisent à situer ces gloires.

Il y a quatre ans, le général de l'Institut, dans le coin de Belgique où il s'est transporté, recevait un message de félicitations de la Chambre et du Sénat de Colombie, pour l'œuvre pédagogique qu'avaient accomplie là-bas les Frères en un quart de siècle : la Colombie en était si reconnaissante qu'elle célébrait solennellement, par un jour de congé donné à toutes les écoles du pays, le vingt-cinquième anniversaire de leur débarquement en même temps que le second centenaire de la mort de leur fondateur. La Colombie, comme le Nicaragua, a confié à nos Frères la direction de l'Institut supérieur de pédagogie, c'est-à-dire la formation des inspecteurs scolaires et des directeurs d'écoles normales; et ce témoignage rendu à nos traditions pédagogiques se tourne en un hommage à notre pays. Mgr Baudrillart, visitant récemment l'Argentine, y trouvait, dans douze maisons de Frères, 5000 élèves, dont 2000 instruits gratuitement, il y saluait, en particulier, le Frère Marcellin qui, durant toute la guerre, avait été un ouvrier fidèle de notre propagande nationale.

III

Beaucoup plus efficaces encore, pour la diffusion de notre nom, sont, dans le Levant, les écoles proprement françaises, fondées depuis trois quarts de siècle par les Frères français; elles sont le plus beau titre de leur Institut à la gratitude de la République. Le XIXe siècle vit s'accroître la puissance méditerranéenne de l'Angleterre; il vit éclore les ambitions méditerranéennes de l'Italie : double menace, double péril, pour notre antique situation dans le Levant. Ce fut l'époque que choisirent les Frères des Écoles chrétiennes pour faire de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine, une « colonie morale » de la France. Ils s'installèrent à Smyrne dès 1841; à Constantinople dès 1844, à Alexandrie dès 1847; au Caire dès 1854, et rayonnerent, de là, un peu partout dans la Basse-Égypte. Ils n'eurent d'abord que des écoliers, de tout petits collegiens, et puis, à la longue, à mesure qu'ils conquéraient la confiance musulmane, à mesure

que s'affermissait le travail de « restauration sociale (1) » auquel ils s'étaient voués, leurs ambitions grandirent

Les études faites au collège Sainte-Catherine d'Alexandrie furent reconnues par notre ministère de l'Instruction publique, en 1884, comme susceptibles d'acheminer les élèves vers le baccalauréat de l'enseignement secondaire spécial. On vit les Frères, en cette même année, ouvrir à Alexandrie une école professionnelle, à laquelle en 1907 un internat s'annexe; on les vit y créer, en 1905, l'enseignement commercial, et puis, en ces dernières années, des cours de travaux publics. Les humbles cours de droit qu'organisait en 1890 le Frère Gervais-Marie pour quelques bacheliers sortis du collège de Khoronfish, au Caire, furent l'origine de cette école de droit du Caire qui, en vingt-cinq ans, compta parmi ses licenciés trois cents élèves des Frères; et tout récemment, en 1919, ils organisaient à Alexandrie un cours de droit français. Dans cette grande agglomération qu'est Alexandrie, où leurs élèves sont au nombre de 3099, 150 à peine sont Français; mais les Frères sont là, pour semer les germes d'une formation juridique française. En matière d'enseignement commercial, ils font autorité dans tout le Levant : les diplômes que distribuent leurs écoles de Beyrouth, Tripoli, Smyrne, le Caire, sont très recherchés : lorsque le ministre ottoman du Commerce eut la pensée de créer à Constantinople un institut commercial d'État, il en régla les programmes, il en réglal'agencement, sur les statuts et sur l'organisation de leur école de Cadi-Keui, depuis longtemps prospère.

Les riverains de la Méditerranée, dès l'origine de l'histoire, furent invités par la mer elle-même à devenir des colonisateurs; les Frères installés en Égypte n'échappèrent pas à cette loi. Un d'eux, le Frère Évagre, natif de Saint-Omer, se sentit en 1874, après douze ans de séjour sur les bords du Nil, attiré par la Palestine. Il partit, emmenant avec lui quatorze compagnons. Ils naviguaient en pèlerins vers les Lieux Saints, mais ces pieux nomades rêvaient de devenir des sédentaires, et M. Patrimonio, consul de France, était à l'avance complice de leur rêve. Le Frère Évagre, deux ans plus tard, revint en Palestine, comme maçon; une fois achevée son œuvre d'architecte, il devait toujours rester là-bas, comme maître d'école. Les ressources man-

(1) L'expression est de M. Hyacinthe Amadou, secrétaire du Cercle français du Caire, dans son livre : *L'Enseignement français en Égypte* (Le Caire, 1897).

quaient, mais l'équilibre budgétaire n'est point un souci de pauvres; avec une tenace audace, au risque de ne jamais réaliser cet équilibre, on décida de fonder, en Palestine, des écoles gratuites, et la première s'ouvrit le 15 octobre 1878. Jaffa en 1882, Caiffa en 1884, Bethléem en 1890, Nazareth en 1893, eurent à leur tour des écoles de Frères. Et sur tous ces terrains, le Frère Évagre, qui aimait à se dire religieux mendiant, et qui sans cesse comparait sa caisse à une citerne qui s'épuise, survenait en initiateur et se comportait en réalisateur. On le sentait tout prêt, d'ailleurs, à reporter sur d'autres l'honneur de ses propres œuvres, et recevant à Jérusalem, en 1898, la visite de M. René Bazin, il lui disait tranquillement de l'école de Caiffa « Elle a été fondée, je puis le dire, par M. Gambetta. » Comme un Lavigerie en Tunisie, comme un Augouard au Congo, comme un Puginier en Cochinchine le Frère Évagre aimait collaborer avec la France officielle, pour la civilisation française et chrétienne

Ce n'était pas tout d'entasser des pierres et de les cimenter : il fallait des hommes, pour l'enseignement dans ces écoles. Il courait à Beyrouth, il courait dans le Liban, il y cherchait des sujets pour le noviciat de Frères qu'il avait installé à Bethléem, et il les trouvait. Il avait une de ces devises qui créent le succès en le méritant « On arrive toujours, professait-il, lorsqu'on sait pratiquement conjuguer les trois verbes suivants : vouloir, prier, agir. » Il marchait du même pas que son rêve, sans que les difficultés matérielles pussent jamais le décourager. « Jérusalem, Bethléem sont assises, écrivait-il ; il leur manque bien le pain de chaque jour, mais je sais *mon Pater*, et je le récite. Je cours le monde pour Nazareth, et puis la mort! » Il lui semblait que la Terre Sainte elle-même, et son ciel, et ses horizons, et la longue traînée d'histoire évangélique qui s'attache à ses paysages, lui commandaient, à lui Évagre, de former l'âme des populations de Terre Sainte « Combien je suis coupable, gémissait-il parfois, d'habiter Jérusalem et de ne pas mieux méditer de si hauts enseignements! Terre Sainte, je me rendrai digne de toi. » Et encore : « Je veux mon pays grand à l'étranger par ses œuvres de bienfaisance; je le veux toujours aimé, près du glorieux tombeau de Notre-Seigneur, que la France protège et défend depuis plusieurs siècles »

Ses fondations couronnèrent ses résolutions, il s'y attacha

avec une sollicitude d'autant plus fervente qu'il sentait grandir, chaque jour, comme il l'expliquait à M. René Bazin, la « concurrence acharnée, effrayante des nations étrangères : les Russes, les Anglais, les Allemands » « Ah ! le Liban, continuait-il, si jamais un président de la République y pouvait venir, le Liban s'illuminerait ! Les montagnes descendraient ! Il y a des siècles qu'on lutte là-bas contre la France. Mais la France est dans le sang de ce peuple. » Et M. René Bazin voyait monter une larme « dans les yeux toujours calmes, toujours fermes du vieux serviteur de Dieu et de la France. »

Quelques années s'écoulent; l'*Alliance française* témoignait à l'Académie française « que c'est au Frère Évagre qu'on doit la prééminence du français encore à l'heure présente, et malgré tant de traverses et de concurrences, à Jérusalem et en Palestine. » M. Alexandre Ribot, dans la séance publique de l'Académie du 21 novembre 1912, citait ce témoignage; il évoquait le souvenir des quarante mille enfants instruits dans les écoles qu'avait ouvertes le Frère Évagre; il rappelait le mot de notre consul général à Jérusalem signalant ce Frère « comme un des ouvriers qui ont le mieux travaillé là-bas pour notre pays; » et tous ces faits, tous ces hommages, éloquemment interprétés par M. Ribot, justifiaient la haute récompense que l'Académie lui décernait M. de Grandmaison, député, s'entendait dire en Palestine, par un consul italien : « Il y a quarante ans, ici, c'était l'italien qui était parlé dans presque toutes les écoles primaires. Aujourd'hui, c'est le français. » Le Frère Évagre avait été l'auteur de cette métamorphose. Arrivant en Palestine au lendemain même de notre défaite de 1870, il avait su donner à notre langue, à la langue d'un peuple momentanément vaincu, une allure conquérante et victorieuse; il avait, par l'école primaire, restauré notre prestige, remontant au delà de nos récents désastres, il avait pris acte des droits que nous conférait, sur le sol de Terre Sainte, l'ascendant moral d'un lointain passé; et son œuvre pédagogique, en continuant notre œuvre historique, prenait l'aspect d'une besogne politique, précieuse pour la France.

Le législateur français de 1904 avait beaucoup chagriné le Frère Évagre; mais luttant vaillamment contre toute amertume, le Frère avait continué cette besogne. « Je veux en ces contrées, insistait-il, faire aimer la France malgré elle, et si pour

récompense on nous abandonne, je l'aimerai quand même. Si j'étais plus vertueux, je verrais Dieu, qui permet ce qui nous épouvante. » Et le Frère Évagre, rasséréné, se libérait de ses épouvantes par un labeur nouveau, et ce labeur fructifiait (1).

IV

M. Maurice Pernot, envoyé dans le Levant, en 1912, par le *Comité des intérêts français en Orient*, pour étudier la situation des établissements scolaires protégés par la France, arrêtait volontiers ses regards sur les classes d'attardés, créées dans plusieurs collèges de Frères pour les enfants qui avaient fait leurs premières études dans les écoles ottomanes, et qui, à leur entrée chez les Frères, ignoraient le français. A plusieurs reprises, dans le rapport qu'en 1913 il publia, M. Pernot fit mention des ingénieuses méthodes qui permettaient à ces arriérés de rejoindre sans beaucoup de retard le reste de leurs camarades (2). Ce détail est significatif, il nous révèle et nous définit l'allure générale de l'enseignement, dans une classe de Frères, en Orient. L'étude du français y est quelque chose de plus et même beaucoup plus qu'un article du programme; elle encadre, elle domine tout le fonctionnement de la classe; elle crée et maintient une atmosphère; on n'est pas effectivement l'élève des Frères, si l'on ne se familiarise avec le parler français comme avec une langue vivante et quotidienne. Les enfants des écoles primaires de Beyrouth, — M. Pernot s'en est rendu compte, — parlent couramment le français dès la fin de la première année scolaire; au collège de Tripoli, des écoliers qui n'avaient encore que cinq mois d'études récitaient à l'un de nos généraux les fables de La Fontaine. Ce qui distingue, dans la société du Levant, l'ancien élève des Frères, c'est que ses lèvres savent maîtriser notre langue, et que son cœur est docile aux inspirations qui viennent de France. Le substitut du conseiller khédivial écrivait un jour au Frère assistant chargé des écoles d'Égypte : « Plusieurs de vos élèves m'ont dit que, grâce à vous, ils en arrivaient à *penser* en français. »

(1) *Notices nécrologiques de l'Institut des Frères*, n° 48, p. 426-458. René Bazin *Croquis de France et d'Orient*, p. 368-392

(2) Pernot, *Rapport sur un voyage d'étude à Constantinople, en Égypte et en Turquie d'Asie* (Janvier-août 1912, p. 9 et 257 Paris, Didot, 1912)

La popularité de la langue française et la popularité des écoles des Frères sont ainsi deux faits connexes. les Frères bénéficient du prestige de notre langue, et ce prestige leur est dû. Par eux et grâce à eux, toute une population s'accoutume à considérer notre culture comme la culture par excellence, et notre idiome comme l'indispensable véhicule de cette culture. Population très composite, très diverse d'origine, très diverse de croyances; pour ne citer qu'un exemple, le collège Sainte-Catherine d'Alexandrie, au 31 décembre 1920, comptait, sur mille vingt et un élèves, 85 Français, 68 Anglais, 214 Égyptiens, 160 Syriens, 169 Grecs, 184 Italiens, 56 Arméniens, 85 enfin de nationalités diverses; et l'infinie variété de cette mosaïque de nationalités se reflétait dans une autre mosaïque, celle des religions, puisque, sur ce millier d'élèves, 497 étaient catholiques, 284 orthodoxes, 92 musulmans, 136 juifs. Les bigarrures de cette clientèle scolaire assurent un innombrable rayonnement aux influences mêmes qui s'exercent sur elle : dans les colonies étrangères, dans les groupements religieux ou ces écoliers joueront plus tard un rôle, ils apporteront, avec la pratique de la langue française, enseignée chez les Frères, les échos de notre état d'esprit, les souvenirs de notre littérature, l'admiration pour notre histoire. Devenus pères, devenus, sur leur terroir, les directeurs de l'opinion publique, les autorités sociales de la classe moyenne, ils souhaiteront pour leurs fils la même formation, ils réclameront pour leurs fils tout ce que les Frères ont su leur faire aimer; ils ne seront, en aucune façon, des disciples passifs de l'esprit français; tout réjouis au contraire d'en être les bénéficiaires, ils revendiqueront, pour la génération qui vient, une diffusion de plus en plus large de nos idées et de nos méthodes. Et le résultat même de leurs exigences, c'est que souvent les écoles concurrentes, pour s'essayer à rivaliser avec l'Institut des Frères, sont obligées, à leur tour, d'inscrire le français sur leurs programmes. Parce que les Frères ont installé la royauté de notre langue, toute œuvre d'enseignement qui veut, en ces parages, jouir de quelque considération, doit rendre hommage à cette royauté.

Ainsi se propagent notre esprit, et notre influence, et nos gloires. Hussein, alors souverain de l'Égypte, haranguant en mai 1915 les élèves des Frères du Caire, rappelait que beaucoup de leurs aînés occupaient « des places distinguées dans

les banques, dans les administrations de l'État, voire dans le ministère. » Le président de l'Alliance française à Alexandrie, ancien président de la Chambre de commerce française, ancien député de la nation, adressait au Supérieur des Frères, à la veille de la Grande Guerre, une lettre bien significative. Il avait été l'un des fondateurs du lycée français dirigé par la *Mission laïque*. Il se prévalait de ce fait, pour consolider la valeur du témoignage qu'il tenait à rendre aux Frères. « Si nous Français, témoignait-il, avons gardé en Égypte, dans le domaine intellectuel, une supériorité, c'est aux Frères que la France le doit; nous commettrions une sorte de suicide moral en ne les soutenant pas de toute notre force, en Orient. » — « Je suis un vieux Français républicain, leur disait de son côté le fondateur même de l'*Alliance française* en Égypte, M. Toussaint Suzzarini, et je proclame l'obligation pour chaque Français de vous soutenir et de vous admirer; personne ici ne sert mieux que vous les intérêts de la patrie française; ceux qui le contestent sont aveuglés par la passion et ne se doutent pas des conséquences fâcheuses que peut avoir, au point de vue national, la campagne qu'ils mènent contre votre institution admirable. »

Les échos de Syrie rendent la même résonance que les échos d'Égypte. Dans cette Syrie instruite par les Frères, un poète indigène, durant la Grande Guerre, écrivait à M. René Bazin : « Quand la France prendra possession de la Syrie intégrale, qui a été de tout temps moralement sienne, elle la verra lui rire de tous ses vergers, de toutes ses sources claires, les bras chargés des présents de son sol, l'âme pleine de gratitude et d'affection. » Un autre correspondant syrien, un peu peiné que, dans un article, M. René Bazin eût nommé seulement les Maronites parmi nos amis de Syrie, lui adressait cette émouvante protestation : « Pourquoi donc attribuez-vous aux Maronites le privilège de vous aimer, donc de vous désirer d'une manière spéciale? Si les Maronites, en vertu de leur liberté d'action, due à l'autonomie de la montagne qui les abrita, peuvent manifester hautement leurs sentiments, vous voudrez bien croire que les sentiments des autres éléments chrétiens, sujets et administrés ottomans, quoique plus discrètement manifestés, n'en sont pas moins sincères. » Et, dans une troisième lettre, M. René Bazin lisait : « La Syrie est civilisée, d'une civilisation française. Elle

ignore tout de la Turquie. Elle s'est formée dans l'étude de votre histoire. Elle s'est fondue en vous (1). »

Lorsque après la guerre, officiers et soldats de notre corps d'occupation de Constantinople entendaient partout parler français, lorsque à Angora M. Franklin-Bouillon voyait de jeunes marchands indigènes venir lui offrir, en bon français, des curiosités du pays, les émotions mêmes que recueillaient ainsi ces Français de France sanctionnaient le succès de nos œuvres scolaires. Le 14 juillet 1920, dans les rues de Constantinople, plusieurs milliers des élèves des Frères défilaient à la suite de nos troupes : « Nous aussi, disait à l'amiral de Bon le général haut-commissaire anglais, nous pourrions faire défiler des troupes; mais leur procurer une telle escorte de jeunes gens, cela nous serait impossible; » et l'on surprit plus d'une fois, sur des lèvres anglaises, le regret que le Gouvernement anglais ne disposât pas d'une milice pareille à celle des Frères.

L'Allemagne d'avant-guerre, quand elle s'occupait de construire le chemin de fer de Bagdad, quand elle jalonnait de postes allemands la longue route où elle voulait poser ses rails conquérants, rencontra, dès le point de départ des rails, le plus gênant des obstacles; elle sentit soudainement s'insurger, contre cette audacieuse tentative de germanisation de l'Asie, une école française de Frères qui s'improvisa dans l'agglomération de Hayder-Pacha. L'Allemagne avait créé, pour les enfants des familles qui devaient travailler sur la ligne, une école allemande : elle se vida d'une grande partie de sa clientèle, du jour où nos Frères survinrent, le Frère venu de France fut tout de suite plus populaire, parmi la gent enfantine, que le pédagogue émigré de Germanie; et les enfants, entre eux, faisaient de la propagande pour ces maîtres nouveaux. La propagande fut si féconde, et si fécond aussi l'enseignement de nos Frères, que les capitaux allemands, quelque impérieux que fût leur règne, se sentirent définitivement impuissants, lorsqu'ils voulurent traîner à leur remorque la langue allemande. Tout le long du futur *Bagdadbahn*, c'était le français que l'on parlait, le français enseigné par nos Frères; et M. Huvelin, professeur à l'Université de Lyon, racontait au Congrès français de la Syrie, tenu à Marseille en 1919, que les ingénieurs alle-

(1) René Bazin, *Aujourd'hui et demain*, p. 210-211.

mands avaient été obligés d'apprendre notre langue pour se faire comprendre de leurs contre-maîtres et de leurs ouvriers. Les Frères, par le seul fait de leur présence, avaient infligé au pangermanisme cette première défaite. « Je ne sais pas, proclamait M. Huvelin, si l'histoire nous fournit un autre exemple de la conquête pacifique d'un pays par une langue (1). »

Ambassadeurs et consuls, amiraux et prélats de France, dès qu'ils posent le pied en Orient, n'ont qu'à entrer dans une école de Frères pour y reprendre contact avec la France. « Le doux pays de France, que nos maîtres nous apprennent à aimer, peut-être même, si les circonstances le demandent, à pouvoir servir! » C'est sur les lèvres d'un élève des Frères de Jérusalem que le cardinal Dubois, l'amiral Mornet et Mgr Grente recueillaient, dans une séance d'accueil, cette touchante évocation de notre patrie. A peine l'orateur scolaire avait-il terminé son compliment, que retentissait une vieille chanson bretonne :

Aux gars de Saint-Malo
Nul n'aurait le culot
De prendre, en temps de guerre,
Leurs remparts de naguère,
Que l'Océan câlin
Baise soir et matin

Des centaines de petits Arabes chantaient ainsi nos vieilles fiertés.

Le cardinal et son escorte passent en Égypte : au Caire, un nouvel orateur scolaire surgit devant eux, pour glorifier « la France, digue vivante, que ne put rompre le torrent germanique, et demain, pendant la paix, fleuve aux ondes généreuses, qui partout verse la fécondité. » Autre harangue, à Alexandrie : elle s'encadre, celle-ci, entre une citation de Mgr Touchet : « Dieu n'a pas inventé le moyen de remplacer la France, » et cette citation de Victor Hugo : « La France est un besoin des hommes. » Quelques jours de navigation font accoster un littoral maronite la caravane de l'Église de France, et derechef les élèves des Frères sont là, proclamant dans un discours d'apparat leur amour pour « un peuple dont le nom est franchise et la langue clarté, pour un peuple qui ne sait pas exprimer le mensonge,

(1) *Actes du Congrès français de la Syrie* (Marseille, 1913). Le rapport du Frère Justinus, publié dans ces *Actes* donne un aperçu des œuvres de Syrie.

pour un peuple qui a pour loi de constamment se donner »

Nos voyageurs arrivent à Constantinople avant que le traité de paix avec la Turquie ne soit signé; et déjà, au collège Saint-Joseph de Cadi-Keui, s'entonne devant eux *la Marseillaise* (1). Le collégien qui les reçoit au collège Saint-Michel leur donne une dernière joie, en leur faisant entendre une protestation décisive contre les calomnies dont les ennemis de la France avaient tenté de la ternir. « En l'absence de nos maitres, déclare-t-il, on nous montrait la France énervée par le bien-être et vouée à la défaite et à la disparition. On l'accusait d'erreurs monstrueuses, et l'on faisait d'elle la propagatrice de doctrines révolutionnaires et athées Silencieux, notre cœur protestait! Impie, la France, qui nous avait pourvus de maîtres religieux! Dégénérée, celle qui, au sein d'un pays étranger, prodiguait dans les hôpitaux, les dispensaires, les orphelinats gratuits, les œuvres multiples de sa générosité (1)! »

La France que connaissent et qu'aiment, dans le Levant, les élèves des Frères, n'est point une France de convention, c'est la France authentique et séculaire, la France de tous les temps, qui parmi les vicissitudes de son histoire garde une continuité profonde, la France toujours identique à elle-même, en vertu de cette continuité J'en atteste les paroles qu'adressait à M. Lefèvre-Pontalis, notre ministre au Caire, au lendemain de l'armistice, le président de l'Académie du collège Sainte-Catherine. Ce pupille des Frères disait en propres termes :

Vous retrouvez ici la France, la plus grande France, pour laquelle cinq de nos maîtres et treize de nos camarades ont donné leur sang. Vous représentez pour nous cette France dont nous vous parlons avec amour, cette France au sol fertile, à l'aspect harmonieux, aux idées grandes et nobles, aux soldats héroïques, la France, soldat de Dieu, la France missionnaire du droit et de la liberté; toute la France, celle de Clovis et des Croisades aussi bien que celle de la Révolution et de la Grande Guerre, car nous savons que le soldat de l'an II, quand il croit apporter au monde la liberté et l'égalité, se dévoue du même élan et dans le même esprit que le croisé de Jérusalem.

Dans cette foule de près d'un millier d'enfants, vous ne trouverez que des âmes d'adolescents pétris de cette culture large, libérale, respectueuse de toutes les croyances, mettant à la base de tout le respect

(1) Mgr Grente, *Une mission dans le Levant*, p. 33, 143, 171, 194, 277 et 281 (Paris, Beauchesne, 1923

de Dieu et de soi-même et l'amour du pays natal, culture éminemment française, faite de lumière et de liberté (1).

On peut être assuré que les éducateurs qui suggèrent de tels accents savent inculquer à leurs élèves une exacte compréhension de la France.

V

Pour la fécondité de ces œuvres admirables, les Frères ont besoin d'argent, et ils ont besoin d'hommes.

Il y eut une ingrate période où l'on put craindre, parfois, que l'argent ne manquât aux Frères : d'aucuns leur chicanaient les subventions d'État qui faisaient vivre leurs écoles. Halte-là ! intervenait en 1904 M. Georges Leygues, « nous avons dans le monde de graves intérêts à sauvegarder, qui seraient compromis si nous rompions l'immense réseau d'écoles, d'orphelinats, d'œuvres de tout genre, que les missions françaises ont fondées. » Halte-là ! intervenait en 1905 M. Delcassé, « ne m'obligez pas à sacrifier les trois cents écoles qui ont besoin de notre aide, et à conduire, pour ainsi dire par la main, les 85 000 enfants qui les fréquentent (2), qui en ce moment parlent la langue française, qui sont imprégnés des idées françaises, qui grandissent à l'ombre du drapeau français, dans les écoles rivales où ce n'est pas de la France qu'ils entendront parler. » Halte-là ! intervenait en 1906 M. Stephen Pichon, « nous ne devons pas perdre de vue qu'en Orient toute une partie de notre clientèle préfère encore l'enseignement congréganiste. Que ferez-vous de cette clientèle ? Pour la satisfaction de supprimer une subvention, qui ferait disparaître l'école congréganiste, allez-vous risquer de faire passer toute cette clientèle sous l'influence étrangère ? » M. Poincaré, à son tour, déclarait en novembre 1913, devant la commission des affaires extérieures, que la France ne laisserait certainement pas amoindrir, en Orient, le patrimoine moral constitué par les établissements des Frères des Écoles chrétiennes et des Filles de la Charité. Le Parlement, aux heures mêmes où il s'intéressait le

(1) *Bulletin de l'Académie du Collège d'Alexandrie*, juillet 1919, p. 48-51.
(2) Ces chiffres s'appliquaient à la population scolaire de tous nos établissements congréganistes à l'étranger.

plus activement à la *Mission laïque*, ne céda jamais à la tentation d'abandonner à leurs propres ressources les écoles congréganistes du Levant; il sentait qu'une telle défection de la générosité française porterait à l'influence de la France un coup fatal.

Mais pour les écoles françaises de Frères, il ne faut pas seulement des subventions, il faut des Frères français C'est là une absolue nécessité, et ces écoles, actuellement, sont en face d'une crise tragique, crise irréparable, si l'on diffère d'y remédier.

Elles sont plus prospères que jamais elles ne le furent, et, tout en même temps, plus menacées que jamais. Chaque jour s'accroît le chiffre de leurs élèves Il n'y avait à l'étranger, en 1904, que 178 écoles de Frères dont les directeurs et professeurs fussent de nationalité française; il y en avait, en 1922, 275. Ces bons Français, apôtres de la France, instruisaient en 1904 43 372 élèves; ils en instruisaient, en 1922, 84 602. Le seul collège d'Alexandrie, qui comptait en 1912 360 élèves, en possédait 1 100 en 1922 Mais tandis que se multiplient les clients des Frères et des disciplines françaises, voici qu'inversement, d'année en année, le chiffre même des Frères de nationalité française enseignant à l'étranger subit une diminution progressive. Ils étaient, en 1909, 4 823, parmi lesquels beaucoup avaient dû s'exiler de France, en raison du chômage auquel la loi les contraignait; autour d'eux se groupaient déjà, pour les assister dans leur lointaine tâche d'éducateurs, 300 Frères environ d'origine étrangère. Dans les rangs des Frères français, la maladie, la mort, ont depuis quinze ans fait des vides nombreux; sur 1900 qui furent mobilisés, 280 ont succombé au champ d'honneur, et le nombre des Frères français qui professaient au loin dans les écoles françaises de l'Institut n'était plus, en 1922, que de 2 456, tandis que le chiffre des Frères étrangers s'était élevé à 838.

Voilà donc, d'une part, une clientèle scolaire qui se presse, de plus en plus dense, aux portes des écoles de Frères, et qui parfois, faute de place, ne peut en franchir le seuil Et voici, d'autre part, un personnel d'éducateurs dont le recrutement est lamentablement tari. De plus en plus, les divers pays du monde appellent des Frères français, et le chiffre de Frères que nous y pouvons expédier s'abaisse de plus en plus; les requêtes qu'on nous adresse sont pour nous une gloire, les disponibilités par lesquelles nous y pouvons répondre sont douloureusement res-

treintes. Plus instamment on nous réclame des maîtres, moins nous en avons à donner. La loi de l'offre et de la demande subit ici le plus éclatant des démentis. De cet absurde démenti qui lèse tout à la fois la simple logique et l'intérêt national, où donc faut-il chercher la cause?

VI

La cause, elle en est, non pas, à proprement parler, dans nos lois, mais dans la façon dont elles s'appliquent.

En vertu de l'article 2 de la loi du 7 juillet 1904, qui supprimait en France même l'enseignement congréganiste, l'Institut des Frères obtint le droit de conserver en France, à Caluire et à Talence, deux noviciats pour le recrutement des maîtres destinés aux écoles du dehors. En dix-huit ans, de 1904 à 1922, ces deux noviciats n'ont fourni que cent trente-six sujets, — moins de huit par an, — tandis qu'il faudrait, chaque année, pour répondre aux besoins de nos écoles exotiques, un contingent de deux cent cinquante à trois cents novices français.

D'un œil très limpide, M. Maurice Pernot, dès 1912, voyait le péril. « Les Frères de la Doctrine Chrétienne, écrivait-il, en sont réduits à vivre sur leurs réserves. Les noviciats qu'ils ont établis en Italie (à Favaria Canavese, pour l'Égypte et la Syrie, à Rivalta Torinese pour le reste de la Turquie), ne remplacent que très désavantageusement ceux qu'ils possédaient autrefois en France. » M. Pernot ajoutait d'attristantes précisions : il notait qu'à Rivalta, en 1911, sur 91 sujets, il y avait huit Allemands, un Luxembourgeois, douze Italiens, et qu'un quart seulement des novices français rentrés en France pour leur service militaire étaient ensuite retournés au noviciat.

Le mal, depuis lors, n'a fait que s'accroître ; et nous sommes acculés à une situation que les pouvoirs publics définissaient récemment en ces termes : « Les Frères des Écoles chrétiennes se trouvent aujourd'hui dans l'obligation ou de laisser péricliter leur œuvre, dont toutes les nations nous envient l'honneur ou le bénéfice, ou de faire appel à l'étranger, et, par conséquent, de dénationaliser leur institut et leurs écoles. » Mais lorsqu'on diagnostique un mal avec cette courageuse netteté, il est déjà, peut-être, en partie réparé. Sans le laisser s'aggraver davantage, le Gouvernement auquel préside M. Raymond Poincaré a

déposé un projet de loi autorisant les Frères à se prévaloir de la loi de 1901 sur les associations et à fonder en France, sous le nom d'Institut missionnaire des Frères des Écoles chrétiennes, une congrégation nouvelle qui exercerait son activité dans les colonies françaises, dans les pays de protectorat et à l'étranger, et qui n'occuperait en France que les établissements nécessaires au maintien et au développement de ses missions à l'extérieur. En vertu de ce projet de loi, treize maisons de formation, éparses sur notre territoire, pourraient désormais abriter deux cent cinquante maîtres et dix-huit cents novices, ou même un plus grand nombre, si un décret rendu en conseil d'État en accordait l'autorisation.

M. Maurice Barrès a été chargé par la Commission des Affaires étrangères de la Chambre des députés, d'être devant le Parlement le rapporteur du projet de loi gouvernemental. Il pourra parler en témoin, ayant vu longuement et à fond, en Égypte, en Syrie, ce que les Frères ont fait pour la France. Son rapport est sous nos yeux; il sera une déception, — et c'est tant mieux, — pour ceux qui prétendaient opposer au vœu des Frères et du Gouvernement l'intangibilité de certaines lois.

Il ne s'agit ni de modifier ces lois, ni même de les tourner; il s'agit, tout simplement, d'appliquer la loi de 1901, pour le bien commun des Frères et de la France. D'outre-tombe une voix s'élève, éminemment qualifiée pour rassurer, sur les bancs du Parlement, les susceptibilités les plus maladives; c'est la voix d'Émile Combes, qui tout le premier, en 1904, soutenait devant la Chambre que les Frères pouvaient déposer une demande d'autorisation comme congrégation missionnaire, et que le Gouvernement l'instruirait avec un « esprit d'équité. » Pourquoi eût-il déplu à M. Maurice Barrès d'être, pour une fois, l'exécuteur testamentaire d'Émile Combes? Il y a là je ne sais quoi d'amusant, qui n'est pas pour lui déplaire, et puis, surtout, quelque chose de touchant, bien fait pour le tenter. Car si cet épisode atteste que les vicissitudes de la politique ont d'insondables ironies, il atteste, aussi, que nous sommes encore en une période où tous les Français recherchent et aiment tous les terrains d'accord. Prolongeons-la jalousement, cette période; il y va de notre ascendant sur le reste du monde.

L'auteur de la *Grande pitié des Églises de France* expose au Parlement une autre grande pitié, celle de la plus grande France.

N'est-ce pas pitié, s'écrie-t-il, que nos écoles de Constantinople soient obligées de refuser presque autant d'élèves qu'elles en reçoivent; qu'à Onchak, les Frères français n'aient pu rouvrir leurs écoles, tandis qu'un capucin étranger y achetait des terrains pour construire des écoles et un hôpital, qu'à Chio et à la Canée, elles aient été fermées, et qu'à Rhodes elles soient passées à des mains étrangères?

N'est-ce pas pitié qu'en Colombie les Frères aient dû décliner l'offre que leur faisait le Gouvernement de créer cinquante nouvelles écoles, à la condition que la direction en fût confiée à des Français?

N'est-ce pas pitié qu'en Abyssinie, les Frères, toujours faute de personnel, aient dû décliner de diriger l'école réservée aux fils des gouverneurs de provinces, et que l'Empereur, devant leur refus, ait dû offrir à des religieux anglais cet important privilège qu'il leur destinait?

Situation paradoxale et tragique!

On lit avec recueillement, dans la suite du rapport, certaines pages poignantes, où M. Maurice Barrès nous montre l'effort que fait l'Allemagne pour ses missions, où il nous montre le Gouvernement italien prodiguant à ses missionnaires de bienveillants et féconds sourires, et même « des privilèges dont s'offenserait notre esprit d'égalité. » En quelque pays que son regard se pose, Espagne ou Pologne, États-Unis ou Canada, M. Maurice Barrès voit se dessiner un mouvement en faveur des missions, et dans notre France qui, jusqu'ici, fournissait à la chrétienté les deux tiers des missionnaires, un institut comme celui des Frères aspire encore, après dix-huit ans de disgrâce législative qui furent en même temps dix-huit ans de patriotique activité, à un moyen régulier d'expansion. Leur marchander ou leur refuser ce moyen, ce serait courir au-devant de l'angoissante question jadis posée par M. Stephen Pichon : Que ferez-vous de leur clientèle? Leur clientèle, elle est aussi la nôtre; leur clientèle, partout à travers le monde, elle est pour la France une force et une parure.

GEORGES GOYAU.

CHOSES VUES

EN

NORVÈGE ET EN SUÈDE

(Mars 1923)

II[1]

STOCKHOLM

Il ne fait plus très clair dans ma chambre surchauffée, et je ne puis me résoudre à baisser le store, à tourner les boutons des commutateurs. L'électricité, aussi libéralement dispensée que le téléphone, si peu coûteuse que, dans les chambres d'hôtel, on la laisse brûler indéfiniment, — on reconnaît les étrangers à leur manie d'éteindre les lampes quand ils sortent! — la surabondante électricité tuerait les couleurs du tableau encadré par la fenêtre.

Il y a devant moi, un bras de mer incurvé qui traverse la ville et s'unit au prolongement du lac Mœlar. A gauche, une rive lointaine, chargée de maisons et de monuments, effilée et dentelée en flèches, en tourelles, en coupoles, émerge d'un brouillard mauve. Devant moi, un îlot porte le Château royal qui rappelle par sa forme et dépasse en majesté les plus beaux palais de Rome. Le crépuscule noie déjà les deux ailes basses et la cour des Lynx, mais, sur la façade occidentale, les fenêtres

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

étincellent d'un feu sanglant. A droite, il y a un vide, un petit pont, la haute flèche de Riddarholm, légère, aiguë, dont l'extrême pointe s'émousse et se vaporise, puis un autre îlot où s'élève, noir, à contre-jour, le Parlement couronné de statues; puis deux ponts encore, vus en perspective, reliant l'îlot du Rikgsdal au nouvel Hôtel de ville, qui élève sa tour de brique et son clocheton ajouré, fleuri des trois couronnes suédoises. De ce côté-là, les édifices se détachent en masses sombres sur un ciel crûment rouge et vert, rouge écarlate et vert acide, un ciel qui resplendit sans flamboyer, et dont les nuances changent si lentement que ce couchant semble durer des heures, comme un état définitif du ciel, une formidable fresque aérienne.

Est-ce Venise ou Stockholm? Venise du Nord, illusoire Venise, calmée, refroidie, sous une lumière qui ne vibre pas. Et là-bas, ou s'efface la rive presque évanouie, avec ses collines et ses dômes, au delà du bras de mer tout moiré de rouge et de vert vif, n'est-ce pas une image, un peu diminuée, de Stamboul?

Non, Stockholm est bien lui-même, et si, partout, dans les monuments, dans les palais, dans les musées, et jusque dans cette aménité cérémonieuse des Suédois qui se vantent d'être « aussi polis que les Français, » je retrouve des influences méridionales, Stockholm a su garder son âme sous les parures de pierre qu'il doit aux influences successives de la France et de l'Italie.

Je resterai ici trop peu de temps pour connaître cette ville qui a surpassé mon attente, ville-archipel, mariage de la terre, du lac et de la mer, îlots émiettés, architectures fantasques surgissant des eaux et des jardins. Je n'aurai visité ni le Château, ni l'église de Riddarholm, le Panthéon suédois, — qu'on répare, — ni les domaines royaux des environs, Drottingholm, Ulriksdal, où l'on trouve les plus belles collections de Gobelins, où rôdent les fantômes tragiques, capricieux, tristes ou charmants, de Gustave III, de Sophie-Madeleine, d'Hedvige-Éléonore, de Louise Ulrique, et de Fersen.

Mais j'ai vu la « terrasse Fersen, » seul vestige de l'hôtel qu'habita le beau Suédois aimé d'une reine, dont j'ai relu ici même, dans le livre émouvant de M. de Heidenstam, le roman si pur et si douloureux. Et, dans les salles de l'Académie de peinture, guidée par M. le docteur Gauffin qui connaît parfaitement l'art et le génie du XVIII[e] siècle, j'ai admiré, parmi cent chefs-d'œuvre, la magnifique collection des Roslin.

Figures altières de princes et de reines, grandes dames poudrées en paniers et en falbalas, jeune femme à la robe rose, qui tient un masque de velours noir, et dont les yeux et les joues rappellent ce noir velouté et ce rose floral, Suédois et Suédoises mêlés aux Français, et, ce qui est peut-être l'œuvre dominante du peintre, le hautain, sec et spirituel Choiseul, duc de Praslin, — n'est-ce pas la cour de Gustave III et la cour de Louis XV, n'est-ce pas, venue du fond du passé, l'affirmation d'une ancienne sympathie, qui rapprocha, qui pourrait rapprocher encore, la France et la Suède?

Cette Suède du XVIIIe siècle, l'architecture et la peinture me l'ont racontée avec mélancolie; et c'est elle qui m'apparait ce soir, dans les froides splendeurs vertes et rouges, dans les brumes violettes du couchant Et je reste à la fenêtre, fascinée, jusqu'à ce que le soleil ait achevé son agonie lente, et que, la nuit venue, le Château royal semble grandir, sombre, piqué de lumières, et posé obliquement sur l'eau frissonnante et noire, comme il est dans le célèbre tableau du prince Eugène.

***

Il y a un autre Stockholm, très moderne, qui dévore peu à peu l'ancien, comme il arrive dans toutes les vieilles villes Ce Stockholm-là, fier de ses tramways, de ses postes téléphoniques échelonnés tous les cinquante mètres à la disposition du public, de ses larges rues propres et bien aérées, de ses banques qui sont des palais, de ses hôtels confortables, de ses écoles et de ses hôpitaux modèles, je n'aurai pu que l'entrevoir

Du moins aurai-je visité, par une faveur spéciale, l'édifice inachevé qui représente la Suède moderne, opposée au vieux Château des rois. C'est l'Hôtel de ville, œuvre très remarquable d'un architecte jeune et hardi, M. Ragnar Östberg

Il a été construit dans un lieu illustré par la légende. Lorsque les Vikings assiégeaient Sigtuna, la ville ancêtre de Stockholm, les notables de la ville, voyant leur trésor épuisé, enfermèrent leurs dernières pièces d'or et leurs derniers bijoux dans un tronc de chêne qu'ils abandonnèrent au courant du Mœlar. Où ce tronc s'arrêterait, on bâtirait la nouvelle ville. Et ce fut l'origine de Stockholm.

L'Hôtel de ville est une construction énorme, en briques d'un beau rouge foncé, avec deux tours inégales dont la plus

haute, portant le groupe de Saint-George et du Dragon, enferme un jeu de cloches. Le style est grave, simple, rude, et transpose dans une forme originale certains caractères des anciens monuments suédois, avec des souvenirs de la Flandre, de l'Allemagne et de l'Orient. La grande cour intérieure, entourée de galeries, ouvre, d'un côté, ses arcades, sur le paysage du Mœlar, et l'on voit les mâtures et les voiles mouvantes des bateaux entre les lourds piliers rougeâtres. De cette cour, montent les escaliers décorés de sculptures en pierre, jusqu'aux salles du premier étage; la grande salle des séances, décorée d'étoffes pourpres et de boiseries, le « Hall bleu » réservé aux fêtes, et qui peut contenir deux mille personnes, le magnifique « salle dorée », toute couverte de mosaïques et qui fait songer aux églises de Ravenne.

Les cent conseillers municipaux, pour se rendre à la salle rouge, devront suivre une galerie voûtée, haute de trente et un mètres, qui occupe tout le bas de la grande tour, et sous l'escalier conduisant à cette voûte, on a réservé une salle de réunion, jolie comme un boudoir, pour mesdames les Conseillères.

Quand on s'est bien saturé de cette modernité mêlée d'archaïsme, n'est-il pas délicieux d'aller au Skansen découvrir la Suède rustique? Car si la ville de Stockholm n'est pas toute la Suède, on peut dire cependant que toute la Suède est à Stockholm, ou, plus exactement, au Musée du Nord et au Skansen. Voyageons dans l'espace et dans le temps! Au Musée du Nord, des mains, tendrement filiales, ont réuni les épaves glorieuses du passé. Il n'y a rien d'analogue, en aucun pays, ou rien d'aussi parfaitement beau. L'histoire des Vikings, l'histoire des rois, l'histoire obscure des paysans sont là, sous nos yeux, comme un livre d'images, enluminé des plus fraîches couleurs.

Armures des rois, costumes ensanglantés par l'épée ou la balle dont les traces sont visibles, habits de couronnement, vêtements argentés que porte Gustave III dans le grand tableau de l'Académie, robes de reines aux étroits corsages, aux paniers démesurés, voisinent, avec les costumes des paysans de toutes les provinces, et la vaisselle d'or avec les écuelles de bois.

Une série de petites salles est consacrée à cette représentation de la vie rustique. Des mannequins très bien exécutés et qui sont des œuvres d'art, portent les robes multicolores, les coiffes aussi variées que celles de nos Bretonnes, les

habits bleus, les gilets brodés, les étranges « hauts-de-forme » des gens du Smaland, du Halland, de la Vestrogothie, de la Dalécarlie, et autres provinces. Ils sont là, parmi leurs meubles et leurs outils, parmi ces naïves peintures sur toile qui décorent les petites fermes anciennes, et où l'on voit, en costumes de 1810, les Apôtres et les Rois Mages, les séides de Ponce-Pilate en uniforme, la Vierge en jupon ballonné, le Père Éternel en chapeau de feutre, et le prophète Élie qui est ravi en extase sans lâcher son parapluie vert.

Ces peintures ingénues, comparables aux plus primitifs de nos Primitifs, par le sentiment religieux qui les inspire et qui s'unit à une observation minutieuse de la réalité, on les revoit encore dans les maisonnettes transportées au parc du Skansen.

J'ai eu, pour visiter Stockholm, des guides incomparables : M. de Heidenstam, président de l'Alliance française, historien de Fersen, de Marie-Antoinette et de Gustave III, est, à plus de quatre-vingts ans, jeune par l'allure, le caractère, l'esprit et le cœur; M. Fevbrel, secrétaire de l'Alliance, un peu Français par ses origines, est l'un de nos plus fervents amis ; enfin Mme Marika Sjernstedt, romancière de grand talent, a voué sa plume et sa parole à défendre, à expliquer la France. — C'est elle qui m'a conviée, dans sa villa de Djursholm, à un très amusant déjeuner féminin avec trois autres femmes écrivains · Mme Branting, femme du ministre socialiste, Mme de Kleen, et Mme Follgren, toutes trois journalistes et chroniqueuses remarquables.

Mais j'ai eu, au Skansen et dans la campagne suédoise, un autre guide qui me parlait tout bas, dans le silence de mon rêve, et qui me disait de merveilleuses paroles. C'est vous, Selma Lagerlöf, femme de génie que je n'ai pu voir, hélas! pas plus que la grande Ellen Key. C'est vous, âme et voix de la Suède, incantatrice qui ressuscitez les morts et leur rendez une vie immortelle.

Combien je vous admire et vous aime, je ne vous l'aurai pas dit, ô solitaire qui vivez dans votre retraite dalécarlienne ! Mais sachez-le, si jamais vous lisez ces lignes : au lieu d'emporter des ouvrages savants, j'ai pris, tout simplement, le *Voyage merveilleux de Nils Holgersson*, ce chef-d'œuvre écrit par vous pour les enfants des écoles primaires

Nils Holgersson, garçonnet changé en lutin, Petit Poucet

suédois, s'envole sur le dos d'un jars blanc, dans une bande d'oies sauvages. Il visite ainsi toute la Suède, et il a mille aventures terribles ou divertissantes, avec des hommes ou des animaux, car, étant sorti de l'humanité, il comprend le langage des bêtes.

Au Skansen blanc, par un dimanche glacé, j'ai imaginé que Nils Holgersson était près de moi, grand comme un revers de main, vêtu de ses culottes de cuir et chaussé de ses petits sabots. Il me conduisait dans les maisons de bois où des gardiennes en costume national attisent le feu sur la pierre du foyer angulaire; il ouvrait la porte de la vieille et délicieuse église; il me montrait, dans leurs enclos, l'ours brun vautré, le lynx qui crache et jure comme un chat, les rennes aux larges pieds, les aigles engourdis et mélancoliques, l'admirable auroch qui paraît aussi vieux que le monde et qui est couvert d'un poil feutré, laineux et roux comme le varech sur les roches marines.

La neige cachait les allées; la neige accablait les sapins; tout était blanc, le sol, les toits, les branches, les tentes lapones, les rochers des ours, et Stockholm, vu à travers les arbres, était blanc dans un brouillard pâle. Seuls, les bouleaux, sous la grésil léger de leurs ramilles, n'étaient pas blancs. Ils avaient la pâleur ineffable des flocons de fumée.

Je suis rentrée à l'hôtel, et j'ai regardé le château; les quais, les ponts tendus d'hermine. Sur le bras de mer, de gros glaçons verdâtres arrivaient en tournoyant. Ces glaçons étaient couverts d'oiseaux, mouettes, canards et corneilles.

J'ai entendu l'appel de ces oiseaux, sans le comprendre, moi qui n'ai pas été changée en lutin. Alors mon petit compagnon mystérieux m'a quittée. Dans la fantasmagorie du crépuscule, où le réel et l'imaginaire se confondaient, — je l'ai vu qui s'en allait sur un glaçon, parmi les canards sauvages.

FÉMINISME

Je me disais, en admirant les splendides Norvégiennes : « Filles des vikings, filles des reines de la mer. » Les Suédoises, moins éclatantes, plus fines, sont du même sang. Il y a entre elles, Suédoises et Norvégiennes, des différences qui tiennent au milieu, à l'éducation, à des traditions abolies en Norvège, conservées en Suède, mais le fond de race est pareil.

Ici et là, le féminisme règne. Les femmes, ici et là, ont conquis le droit de vote; elles sont électrices et éligibles; elles ont accompli une œuvre sociale très belle, dont elles ont le légitime orgueil, et féministes militantes et triomphantes sont également disposées à considérer les femmes latines, — qui ne votent pas, — comme des victimes infortunées de l'homme, des poupées ou des courtisanes.

Sous la bonne grâce, je sens parfois cette conviction, absolue et non raisonnée, surtout chez les femmes qui ne sont jamais venues en France et qui nous voient à travers la littérature, une certaine littérature.

Il n'y a dans ce sentiment qu'on avoue, si j'insiste un peu, aucune arrière-pensée désagréable pour moi. On veut bien croire que je suis une « intellectuelle » et même une « affranchie, » et l'on met un certain temps à pressentir que ces mots d' « intellectuelle » et « d'affranchie » n'ont pas le même sens en français, en norvégien, en suédois, et que cette définition ne m'enferme pas tout entière.

Malgré cette sympathie qui m'est précieuse, malgré un goût commun pour toutes les formes de l'art et de la pensée, j'ai senti, à tout propos, en Suède comme en Norvège, ces dissemblances profondes qui existent entre la femme nordique et la femme latine. Chacune a ses vertus propres; chacune a sa conception particulière du droit et du devoir, du bonheur et de l'amour; chacune est le produit de sa race et de son milieu. A la beauté du monde, au génie de l'humanité, tous ces éléments, si divers, sont nécessaires; mais ne les confondons pas sous prétexte de les comparer!

Je veux parler en toute franchise. On m'en saura gré, puisque j'ai su écouter ce qu'on me disait avec franchise, et rudement quelquefois! J'admire les éminentes qualités des femmes scandinaves : j'admire les services qu'elles ont rendus à leur patrie. Si j'essaie de montrer ce qui nous sépare, c'est pour nous mieux définir, les unes et les autres, pour nous comprendre un peu, sinon tout à fait.

Il y a d'abord la question politique, — pacifisme, internationalisme, désarmement, etc. — sur laquelle je reviendrai plus tard. En Norvège, on a de l'amitié pour nous, mais la propagande anti-française, — qui n'est pas toujours allemande, — rend souvent cette amitié peu clairvoyante ou incertaine. Les

femmes, assez mal ou pas du tout renseignées sur les conditions de la vie française après la guerre, très attachées à un pacifisme théorique, ne se représentant absolument pas les épreuves que nous avons subies, et les dangers qui nous menacent. En Suède, c'est pis encore.

Les mots qui reviennent le plus souvent sur les lèvres des Françaises ou des Italiennes, quand elles expriment leurs idées sur la vie et leur idéal de bonheur féminin, c'est « amour, » et « mariage. » Dans les discussions amicales que j'ai entendues, en Norvège, autour des tables à thé et dans les coins de salon, lorsque les « discuteuses » étaient des intellectuelles, le mot qui revenait sans cesse, c'était : « indépendance. »

L'indépendance et le travail! Voilà le programme offert à la jeunesse. Les « servitudes familiales, » on les acceptera le plus tard possible, et elles seront réduites au strict minimum. Très lâches resteront les liens de famille. Ah! certes, ce n'est pas aux femmes du Nord qu'il faudrait répéter la phrase chère à nos aïeules : « La femme est faite pour souffrir... et l'homme pour être souffert. »

Nous aussi, nous avons protesté contre cette conception de la vie féminine, et nous avons cru être très audacieuses, en disant que la femme ne doit pas souffrir injustement, et par la faute de l'homme, et par la faute des lois que l'homme a faites dans un temps où sa compagne dépendait véritablement de lui, où il prenait, en l'épousant, la charge totale, absolue, de la nourrir, elle et ses enfants. L'obligation du travail, pour la femme isolée, et aussi pour la femme mariée, a changé les termes du vieux pacte millénaire et je persiste à le déplorer.

Je persiste à croire que la division des fonctions et des devoirs, conformément à la nature, serait une garantie d'équilibre pour la société, et de bonheur pour les familles. Je sais qu'elle répond au vœu de la grande majorité des femmes, dans nos pays, car ce n'est point par plaisir que la Française quitte son foyer pour l'atelier ou le bureau. Femme entre les femmes, elle a pour idéal de « rester chez elle, » de gouverner son ménage et d'y être reine, laissant à l'homme les émotions du forum. Les revendications d'une élite d'intellectuelles et de travailleuses n'auraient pas d'écho dans les foyers français, si tous ces foyers étaient construits selon l'ordre naturel, si tous étaient réchauffés, éclairés par la présence de la femme. C'est

la carence de l'homme qui a créé le féminisme, si artificiel en France; et la guerre, en détruisant un peuple de jeunes hommes, a fait un peuple de victimes féminines : les veuves, les jeunes filles condamnées au célibat et contraintes à gagner leur vie.

Sur les solitaires les Norvégiennes ne s'apitoient pas comme nous. Elles n'imaginent pas que la solitude soit une douleur, et que la femme puisse être, au fond de l'âme, sous la pudeur et la dignité du silence, torturée par le regret de l'amour et de la maternité impossible. Liberté! cela console de tout : un maximum d'indépendance, un minimum de sacrifices, la plus grande facilité à choisir son métier, sa carrière, à secouer l'autorité des parents, à se fiancer et à se défiancer, à se marier et à divorcer, voilà le bonheur. Mais cette liberté, — où il y a bien un peu d'égoïsme, — s'arrête devant l'amour qui est censé ne pas exister hors du mariage. « Nous n'aimons pas le ménage à trois », me dit-on, avec fierté, et l'on ne paraît pas comprendre que si la femme latine répugne aux divorces rapides, c'est qu'il y a dans son cœur une lutte terrible entre l'amour et l'amour maternel, et qu'elle n'abandonne pas ses enfants aussi facilement que Rosa. Le drame secret qui est la rançon, — je ne dis pas l'excuse, — de bien des situations fausses, doit se produire parfois dans les âmes du Nord, mais personne n'en veut convenir. Le diable n'y perd rien, dit-on; mais il y a une convention que l'on respecte. Des maris successifs, cela ne fait pas scandale, mais une liaison amoureuse ne serait pas tolérée. Et c'est la même chose en Suède où cependant, — par un mystère que je n'essaie pas d'expliquer, — le nombre des enfants illégitimes est considérable!

J'ai l'impression que, dans tous ces entretiens, où chacune parlait avec sincérité, nous n'arrivions pas à nous comprendre, parce que les mêmes mots n'avaient pas le même sens pour les unes et pour les autres.

C'est que les relations sociales et sentimentales des deux sexes, dans les pays du Nord, ont un caractère difficile à comprendre pour les gens du Sud. L'amour, la forme latine de l'amour, raffiné, devenu un art où l'intelligence et la tendresse s'accordent pour broder le simple canevas de la nature, l'amour qui ennoblit la volupté comme le sculpteur divinise le marbre dont il fait surgir une déesse, — cet amour-là, qui est une des

forces créatrices de notre art et de notre littérature, et qui tient tant de place dans notre vie, les Scandinaves, quand ils le rencontrent le méconnaissent. La femme, pour eux, c'est la camarade, avant le mariage, et après, c'est, — je n'ai pas inventé le mot, — « un moule à enfants. » L'homme, qui, même irréligieux, reste imprégné de puritanisme, ne cède à la puissance de ses sens qu'avec une sorte de honte. Il croit se ravaler jusqu'à la bête, où il s'y ravale, puisqu'il n'apporte pas une idée de grâce et de beauté dans ce qui est, pour lui, une basse fonction.

Voilà ce que des femmes m'ont dit, en expliquant, par ce caractère des hommes, leur attitude à elles, et leur volonté de vie indépendante. Je ne veux pas généraliser. Si les autres ne nous comprennent pas, je risque aussi de ne pas les comprendre. Chaque peuple fait son bonheur à sa façon. Nous avons le nôtre, qui est méconnu et dénaturé. J'ai bien le droit de le défendre.

Une très intelligente Finlandaise que j'ai rencontrée dans un déjeuner de dames, en Norvège, m'a tout de suite attaquée à ce propos, et m'a dit qu'elle plaignait beaucoup les femmes qui épousaient des « hommes du Sud, parce qu'ils sont charmants, faux et infidèles. » Je lui ai répondu que je souhaitais aux femmes du Nord « le même bonheur que savent nous donner ces hommes du Sud, quand ils nous aiment. »

On revient souvent, en Norvège, sur cette idée de « fausseté » opposée à la « franchise » septentrionale ; et j'ai senti qu'il était presque impossible de séparer, dans l'esprit de certaines personnes, la « fausseté » de la « politesse. » Elles croient fermement que c'est la marque d'une supériorité morale que de dire tout ce que l'on pense, même ce qui est désagréable et désobligeant. Je persiste à croire que la politesse est, au contraire, une forme de la charité, une repression de petites impulsions égoïstes, une entente réciproque pour éviter les chocs pénibles et voiler les laideurs de la vie.

En expliquant ainsi mes idées, je revendiquais le bénéfice de cette franchise dont on usait vis à vis de moi. J'ai la certitude que mes amies scandinaves ne m'en voudront pas de suivre ici l'exemple qu'elles m'ont donné. Je leur demande seulement de faire les mêmes réserves que moi, lorsqu'elles jugeront la France qu'elles connaissent peu ou mal. Qu'elles écoutent seulement

leurs compatriotes qui ont vécu longtemps parmi nous, — j'entends celles qui ont vu de Paris autre chose que les boulevards, Montmartre et le café de la Rotonde.

UPSAL

J'allais partir pour Upsal, un matin, et j'attendais ma voiture, dans le salon du Grand Hôtel.

Un amoncellement de journaux couvrait la table, et c'étaient, avec des journaux suédois, quantité de journaux allemands. Le texte, incompréhensible pour moi, avait cependant des transparences... *Ruhr... Poincaré... Bochum... Essen... Französischen soldateska...* Et puis, il y avait les images!

Dans cet océan de papier boche, un journal français, vieux de huit jours, — il était arrivé par l'Angleterre, — attira mes yeux. Je le feuilletai. C'était un numéro du *Temps*.

« Dernière heure... Réponse de M. Poincaré à l'archevêque d'Upsal... Lettre des protestants français aux évêques suédois... »

Je n'eus pas le loisir d'en lire davantage. Il fallait partir. Je partis, me demandant ce que l'archevêque d'Upsal avait bien pu écrire à l'archevêque de Paris, aux protestants de France et au Président du Conseil!

J'arrivai dans la fameuse ville universitaire, l'Oxford suédois, capitale de la science, nourrice des futurs professeurs, pasteurs, avocats, naturalistes et médecins. Par treize degrés au-dessous de zéro, c'était une cité provinciale et triste, engourdie dans la neige, où devait grelotter, sous les arbres qui semblaient morts, l'ombre douce et charmante de Linné. Un étudiant, envoyé à ma rencontre par le professeur Staaf, me conduisit au musée de l'Université qui contient quelques tableaux de second ordre, présentés dans un cadre très agréable. Le directeur de ce musée, M. Hahn, eut la bonté de me faire les honneurs de la cathédrale, qui est célèbre dans toute la Suède, avec celles de Linköping et celle de Lund.

De loin, elle monte, d'un double jet svelte et fier, rouge dans le gris du ciel, et si opposée par sa légèreté au lourd château de la reine Christine. De près, elle déçoit, parce qu'elle est moins qu'un monument restauré; elle est un monument pastiche, la copie d'un modèle gothique, comme Sainte-Clotilde de Paris. Et elle serait sans charme, en dépit du talent des architectes,

si elle ne contenait des tombeaux admirables, celui de Catherine Jagellon, étendue dans sa robe aux plis réguliers, les mains jointes, le front couronné, sous une arcade à plein cintre, celui de Svedenborg que j'ai salué en souvenir de *Seraphita*, et le plus beau de tous, celui de Gustave Vase, dont la grande statue rigide est couchée, entre ses deux épouses, sur un cénotaphe flanqué de quatre obélisques. Mais ce qui m'a le plus touchée, dans cette cathédrale tant remaniée qui a subi tant de vicissitudes et d'avatars, au cours des siècles, ce ne sont pas les tombes royales, ni la châsse vénérée de saint Eric, ni les vêtements conservés dans la sacristie; c'est une inscription sur le mur du transept :

A la mémoire de Estienne de Bonneuill, tailleur de pierre, maistre de faire l'église de Upsal en Suece, menant avecques lui ses compaignons et ses bachelors pour ouvrer de taille de pierre en ladite église alant de Paris en ladite terre l'an de grâce mil ce quatre-vingt et sept.

Tout en visitant la cathédrale, je pensais à l'archevêque et je déplorais, intérieurement, que ce haut dignitaire ecclésiastique fût très probablement un germanophile. Redoutable effet de la propagande allemande! Cependant, il y avait eu contre-manifestation de la part des Français et protestation officielle... J'aurais donné cher pour connaître le détail de cette histoire, mais par une sotte timidité où il y avait aussi de la discrétion, je n'osai parler de l'archevêque à mes hôtes, et je me dis seulement, à part moi : « C'est bien la dernière personne d'Upsal, que j'aurai l'occasion de connaître. »

Le soir, je fus présentée, par le professeur Staaf, à un nombreux et juvénile public d'étudiants et d'étudiantes, auquel je parlai de la « Parisienne inconnue, » c'est-à-dire la femme du peuple et la femme de la bourgeoisie, que les étrangers ne rencontrent pas à Montmartre. Il y avait, au premier rang des auditeurs, un monsieur en redingote noire, blond grisonnant, la figure fine et vive, et qui portait une croix pectorale suspendue par une chaîne d'or. Il souriait avec bienveillance, applaudissait avec ardeur, et je me persuadai que ce devait être une sorte de « grand vicaire » ou de « coadjuteur » de l'archevêque. Quand j'eus terminé ma causerie, M. Staaf prononça quelques paroles; puis le personnage à la croix d'or se leva.

— Je n'ai pas l'habitude, dit-il en français, — et en très bon

français, — de parler dans les réunions de l'Alliance, mais j'ai été si ému par ce que je viens d'entendre que je ne puis m'empêcher d'apporter ici mon témoignage. J'ai habité Paris pendant sept ans J'ai vu de près le foyer français, la femme française que les étrangers ignorent et calomnient, et j'ai admiré les vertus familiales de ce peuple qu'on ne peut pas connaître sans l'aimer...

« Voilà qui est parler! me disais-je. Voilà un ami éclairé, sincère, courageux! . C'est ce monsieur à la croix d'or et non pas l'autre, le germanophile, qui devrait être archevêque d'Upsal »

Après la séance, le personnage qui avait si bien parlé, vint encore une féliciter, me baisa la main et s'excusa de ne pouvoir rester pour le souper.

— J'espère, dit-il, que nous nous reverrons avant votre départ

— Monsieur, répondis-je dans toute la sincérité de mon cœur, croyez que j'en serai charmée.

Il partit. On se mit à table. Le souper fut excellent et gai. La glace étant rompue avec mes voisins, je demandai discrètement:

— Quel est donc ce monsieur à la croix d'or qui a si bien parlé et qui aime tant la France?

— Madame, me répondit mon voisin de droite, on ne vous a donc pas prévenue?... C'est l'archevêque d'Upsal.

***

Jamais M. Nathan Söderblom, archevêque luthérien d'Upsal, ancien pasteur de l'église suédoise à Paris, ne saura combien je fus déconcertée par cette révélation. Déconcertée et consolée aussi J'étais sûre que cet archevêque, — à moins que d'être un hypocrite damnable et un sépulcre blanchi, — ne détestait pas la France. Je le trouvais respectable et sympathique, et je me demandais seulement :

« Qu'est-ce qu'il a bien pu écrire à M. Poincaré, à Mgr Dubois et aux protestants de France? »

Les personnes que j'interrogeai, sur ce point délicat, firent : « Heu! .. heu!... » d'une manière inquiétante. Mais j'appris que M. Söderblom m'invitait à déjeuner pour le lendemain, et je songeai qu'une conversation plus longue me donnerait peut-être quelques lumières.

Le lendemain, je fus reçue à l'Archevêché, par M. l'arche-

vêque et sa famille, avec M. et Mme Staaf. La maison est grande et belle, bien meublée et ornée de bons tableaux anciens, et plus confortable que beaucoup d'évêchés de France, depuis la séparation. M. Nathan Söderblom fut aussi aimable que la veille : il me parla de mes impressions de voyage, de mes livres, du dernier surtout, *Priscille Séverac*, histoire véridique d'une illuminée protestante. Il me demanda aussi si je connaissais Mgr Dubois.

— Je ne l'ai vu qu'à l'autel.

— C'est, paraît-il, un grand prélat, un prêtre remarquable par l'intelligence et le caractère, dit M. Söderblom d'un air pensif.

Quand je pris congé, en remerciant mes hôtes de l'accueil que j'avais reçu, M. Söderblom, au seuil de la maison, me dit gravement :

— Dieu vous bénisse, madame!

— Et mon pays aussi, monsieur l'archevêque?

Il n'hésita pas une seconde :

— Certes... certes... que Dieu bénisse la France!

Et comme l'automobile allait démarrer :

— Madame, dit l'archevêque d'Upsal, en guise d'adieu, — quand vous serez revenue à Paris, embrassez pour moi l'Arc de Triomphe!

***

De retour à Stockholm, j'ai connu, non seulement la réponse de M. Poincaré et la lettre, si digne, des protestants de France, mais la lettre de M. Söderblom et son discours au clergé suédois. Je n'insiste pas sur le détail si fâcheux de la traduction incomplète envoyée en France, tandis qu'un texte différent de la même épître était adressé à des personnages importants du clergé anglais et du clergé américain. Il peut y avoir faute du traducteur, erreur involontaire ou malentendu. Cependant, le discours même et la lettre, dans leur texte original et complet, contiennent des affirmations et des jugements qui nous affligent et nous blessent, et peuvent nous faire beaucoup de mal.

Qu'un plumitif besogneux, qu'un « intellectuel » farci de théories, qu'un naïf, dépourvu de sens critique, accepte, sans examen, les mensonges allemands; qu'il fonde, sur ces mensonges, sur des faits inventés ou déformés, toute une doctrine

politique; qu'il pleure sur les misères allemandes et s'indigne des « atrocités » françaises dans la Ruhr, cela n'a rien d'extraordinaire, aujourd'hui, en un pays savamment travaillé par la plus habile propagande. On peut s'en émouvoir, on ne peut pas s'en étonner. Mais qu'un homme de grande valeur, un savant, un prêtre, chef du clergé suédois, puisse se tromper aussi lourdement, cela trouble le cœur... Il ne se trompe pas, le mot n'est pas juste. *Il est trompé, — comme toute la Suède.*

Je ne mets pas en doute la sincérité de l'archevêque d'Upsal, et me rappelant ses paroles, avec précision, je crois qu'il a exprimé un sentiment vrai, en déclarant qu'il aime la France. Seulement, il aime aussi l'Allemagne. Il a, dans les deux pays, des souvenirs et des affections. Il n'a pas su, ou voulu, ou pu choisir. Ne pas choisir dans certains cas, c'est choisir tout de même. Et voilà pourquoi M. Söderblom, qui aime la France et les Français, prend, peut-être inconsciemment, une attitude de « germanophile. » Sur la simple affirmation des Allemands, et sur la foi de documents truqués, il admet, trop vite, trop facilement, ce qu'un très grand nombre de Suédois admettent, proclament, et réprouvent, soit :

Que la France, dans la Ruhr, apporte la guerre en temps de paix, dans l'intention d'annexer de riches territoires; qu'elle opprime et martyrise une « noble nation civilisée »; que les soldats français « boivent le lait enlevé aux nourrissons », que des familles honnêtes sont chassées de leurs maisons par des officiers français, et que ces officiers installent, dans les maisons réquisitionnées, des lupanars où l'on traîne « des jeunes filles au cœur pur; » enfin, que la France « contamine » la région occupée, « moralement et sexuellement » (*sic*). (Cette dernière phrase, qui existe dans le texte soumis aux Anglo-Américains, était omise dans la traduction française envoyée à M. Poincaré et Mgr Dubois.)

Je ne discute pas le cas de l'archevêque d'Upsal. Il m'a reçue chez lui; il m'a exprimé son amitié pour la France, dans les termes que j'ai rapportés, et il m'a dit « d'embrasser pour lui l'Arc de Triomphe. » Je crois à sa probité d'homme et de prêtre. Je suis certaine qu'il a été victime du savant travail organisé autour de lui, et dupe d'un « mirage » moral. Quand il aura la pleine certitude de l'erreur commise, il le déplorera. Il voudra peut-être même en atténuer les conséquences.

Mais je retiens son cas, comme un exemple retentissant de cette puissance de la propagande allemande en Suède, que trop de Français ignorent ou tiennent pour négligeable.

En Norvège, c'est tout différent. Les deux grandes nations scandinaves ne sont pas des sœurs Ménechmes, quoique jumelles, et leur frère de race, le Danemark, se défend aussi de leur ressembler. La Norvège, démocratie de paysans, de commerçants et de marins, férue de liberté, est aussi « travaillée » par l'Allemagne, mais elle résiste, malgré les Sigurd, Ibsen et Cie. C'est vers l'Occident anglo-américain qu'elle tourne les proues de ses navires, comme jadis les drakkars des Vikings, et elle se souvient de tous les marins, ses fils, que les Allemands ont torpillés sans miséricorde.

La Suède est un pays aristocratique, traditionaliste, savant, épris de morale et de théologie. Elle regarde avec inquiétude du côté de l'Est, où le vieil ennemi, le Russe, lui réserve peut-être des surprises, et elle regarde aussi vers le Sud, vers l'Allemagne, sa voisine, qui a lié avec elle d'étroites relations de parenté.

Isolée à l'extrémité de l'Europe, toutes les routes qui la mènent au continent passent par l'Allemagne. La langue qu'elle parle est germanique. Ses professeurs fréquentent les Universités allemandes et ses militaires ont reçu les enseignements de Potsdam. Luthérienne, elle respecte la patrie de Luther. Que de raisons, pour elle, d'avoir cru à la puissance, à la vertu, à la sagesse de l'Allemagne! Que d'excuses de croire encore à la bonne foi du Germain!

Et puis, le Suédois est plus « sentimental » que « critique ». Il est foncièrement honnête et probe, très accessible à la pitié, quand on lui parle de la « honte noire » et de la souffrance des enfants. Si on lui démontrait que la « honte noire » n'existe pas, et si on lui apprenait ce que souffrent les milliers d'enfants anémiés, rachitiques et tuberculeux dans les baraques en carton bitumé de nos départements dévastés, si on lui expliquait, — pas une fois, par hasard, mais, presque quotidiennement, avec films, photographies statistiques, beaucoup de statistiques à l'appui, — quelles sont les plaies de la France, ses yeux ne refuseraient pas de s'ouvrir. Mais c'est au cœur qu'il faudrait parler, et surtout au cœur des femmes.

Ce devrait être une suggestion répétée, raisonnée, faite

avec toute la délicatesse possible et avec l'aide des gens qui ont l'expérience du caractère suédois. Une conférence, si elle a une estampille officielle, est sans effet. Le public se méfie. Une conversation isolée, même très amicale, peut laisser un désir de réflexion et d'examen, dans des âmes loyales, mais on l'oublie vite. Il est difficile de persuader des gens même qui ne nous sont pas foncièrement hostiles, certes, qui apprécient nos arts, nos lettres, nos sciences, notre génie national, — si ces gens entendent tous les jours, à toute heure, partout, les mille voix insinuantes, suppliantes, indignées, douloureuses, et quémandeuses de la voisine Allemagne.

Je me suis trouvée, à Stockholm, avec des femmes « intellectuelles » du plus haut mérite. Elles parlaient le français et nous pouvions nous entendre. Eh bien! elles croyaient aux « nègres cannibales » de la Ruhr, aux poilus buveurs du lait des petits enfants, aux « atrocités » commises par les Français à la Chambre de commerce de Bochum.

— L'Allemagne souffre beaucoup, me disaient-elles. Elle a été coupable, mais elle souffre. Des innocents paient pour les coupables. Ah! pourquoi la France conserve-t-elle, dans la paix, l'esprit de guerre, et ne donne-t-elle pas au monde l'exemple de la générosité?

— Madame, répondis-je à celle qui me parlait ainsi et qui est à la fois une femme très charmante et un bon journaliste, ce n'est pas à nous, c'est à MM. Stinnes et consorts qu'il faut dire ces choses. Si des innocents souffrent, il y a chez nous des veuves, des orphelins, des mutilés, et quatorze cent mille hommes sous terre.

— C'est vrai... c'est vrai.. mais, ces nègres dans la Ruhr!..

J'ai eu beau dire que les prétendus « cannibales » étaient des Algériens, — nullement noirs, — ou des créoles des Antilles, lesquels sont citoyens français, vont à l'école, votent, et envoient des députés de leur couleur au Parlement, je n'ai pas mieux réussi, je le crains, à faire admettre que les poilus ne se nourrissent pas de lait, qu'ils en boivent, à contre-cœur, quand ils sont malades; que les Allemands sont seuls responsables de la « famine » qu'ils ont créée par des grèves dans les transports, qu'ils empêchent les ouvriers d'aller aux soupes populaires françaises (voir les photographies publiées par *l'Illustration*); qu'ils

ont, eux-mêmes, abîmé, bien après le départ des Français, les locaux de la Chambre de commerce à Bochum (voir encore la photographie de *l'Illustration*), pour montrer les « dégâts » aux journalistes neutres convoqués spécialement, dont une Suédoise; enfin que la France a la conscience tranquille et qu'elle ira jusqu'au bout de son droit, non pas *contre* la paix, mais *pour* la paix du monde.

On me répondait :

— Peut-être !... On ne sait rien... On n'est pas suffisamment renseigné... Il faudrait envoyer une commission de neutres dans la Ruhr, pour qu'ils voient, de leurs propres yeux...

— Pas comme à Bochum, en tout cas!

Après cette conversation, Mme F... a écrit, dans un journal de Stockholm, un article sympathique et même élogieux. Mais elle regrettait, disait-elle, que j'eie des sentiments « nationalistes ; » que j'adopte toujours « le point de vue patriotique, » et que, dans *la Veillée des armes*, où j'ai raconté la vie de Paris pendant les deux jours qui précédèrent la mobilisation, je n'eie pas déclaré que j'étais « contre la guerre », — comme si des gens attaqués par des apaches devaient proclamer avant de se défendre : « Je suis contre l'emploi de la force brutale ! »

Je rapporte ces petits traits parce qu'ils marquent l'état d'esprit d'un grand nombre de Suédois.

L'ATTAQUE ET LA PARADE

Comment nous défendre, et d'abord, faut-il nous défendre? Certains haussent les épaules : « Bah ! les sottises inventées par les Allemands tomberont d'elles-mêmes. Ça n'a pas d'importance. » Je conseille à ces sceptiques d'aller faire un petit voyage dans les pays du Nord.

A Lund, ville universitaire, dans cette partie méridionale de la Scanie qui touche presque au continent, il y a une seule famille française, celle du lecteur à l'Université, M. Virgile Pinot. Pendant la guerre, M. Virgile Pinot était sergent d'infanterie dans les tranchées. Sa femme, qui avait tous les titres nécessaires, le remplaça pendant deux ans, à l'Université de Lund, gratuitement, et avec un dévouement absolu qui eût bien mérité une récompense... Depuis l'armistice, M. Pinot a repris son poste. Quand les journaux pro-allemands de Lund

publièrent des articles outrageants et mensongers contre la France. M. Pinot voulut répondre, afin de faire entendre « l'autre cloche. » Les journaux refusèrent de publier ses explications, et les habitants de Lund continuèrent d'entendre la cloche germanique.

Comment donc atteindre ce public suédois, plein de bonne foi et de bonnes intentions, mais qui n'a pas en main les éléments indispensables pour se former une opinion personnelle?

Les Allemands ne sont pas si maladroits qu'on veut bien le dire. S'ils font de la propagande, c'est toujours d'une manière détournée, car ils savent que les seuls mots « propagande, mission officielle, etc. » mettraient les gens en défiance (1). Ils étudient, dans les moindres détails, les pays où ils doivent agir, et n'appliquent pas en Suède les même méthodes qu'au Danemark et en Norvège. Ils se gardent bien de confondre les trois pays sous ce nom de « Scandinavie » qui n'a plus qu'un sens poétique, et qui déplaît aux trois nations, lesquelles veulent être fortement différenciées. Connaissant à fond les idées, les préjugés, les besoins et même les faiblesses de chaque peuple, ils lui envoient des « missionnaires » choisis, qui parlent sa langue, pratiquent sa religion et caressent son orgueil.

En Suède, où l'on est sentimental et charitable, où l'on a le cœur et la bourse ouverte pour toutes les infortunes, les pro-

(1) Lorsqu'on a fait représenter en Suède le film du roman de G. d'Esparbès, les *Demi solde*, on a eu le tort de faire remarquer que ce film avait été composé « avec la collaboration du Gouvernement français. » Tout le monde a conclu de là à la propagande et ce film très beau a été dédaigné par le public de certaines villes.

Au contraire, lorsque les industriels allemands ont établi un service de propagande à Bielefeld, non loin de la Ruhr, pour maintenir le moral des habitants et les inciter à la résistance passive, ils l'ont baptisé « service d'informations. » Le *Svenska Dagbladet* de Stockholm écrit, au sujet de ce bureau : « Ce bureau ne fait pas de propagande à proprement parler, on dit seulement à l'étranger : écoutez vous-même, c'est suffisant ! » (9 mars 1923). Et le brave journaliste suédois, sans méfiance, ne s'aperçoit pas toujours qu'on lui présente des documents truqués. On lui a montré un numéro du *Journal* contenant un dessin d'Abel Faivre, « le Cordon Bouueur, » où l'on voit, dans un décor imprécis, sur un fond de nuages, la République française étranglant un ouvrier allemand, avec cette légende : *Quand vous voudrez !* Et le journaliste ne se doute pas que dans le dessin original d'Abel Faivre, il y a, derrière les personnages, un fond composé par des usines et des maisons qui flambent encore, et que la légende exacte est celle-ci : « Quand vous voudrez, monsieur Stinnes !... » Le Suédois reproduit ce dessin truqué dans son propre journal qui veut y voir « des preuves de sauvagerie et de cruauté, faites pour émouvoir particulièrement un vieil ami de cette culture française dont on a peine, aujourd'hui, à retrouver les traces. »

fesseurs allemands profitent de ce sentiment très noble Ils viennent par fournées, sans attendre qu'on les invite. A Lund, me disait M. Pinot, il n'y a guère de jour sans conférence allemande Récemment, Harnack faisait quatre conférences; bientôt, Willamovitz en fera cinq. Ils demandent à venir et aucun argument ne leur coûte. La raison invoquée par Villamovitz, par exemple, c'est qu'il n'a pas de bois pour se chauffer On aurait pu lui conseiller de s'adresser à Stinnes! Nous aussi, en France, nous avons des savants qui mènent une vie misérable, mais en Suède *on nous croit riches*. On ne soupçonne pas le bouleversement apporté dans la vie des classes moyennes et des travailleurs intellectuels par la guerre et l'après-guerre; et si les Suédois connaissaient cet état, s'ils connaissaient la misère de nos populations du Nord, et l'effort de reconstitution qu'elles ont fait, — au prix de quels efforts et avec l'argent de la France! — leurs appréciations se modifieraient en notre faveur; mais ils ne savent pas!...

Il faut qu'ils apprennent à nous connaître, et il faut aussi que nous les connaissions La meilleure contre-propagande, c'est le resserrement des liens spirituels, sans préjudice des liens économiques. A cet égard, notre ministre à Stockholm, M Delavaud, a fait des miracles pour ramener vers nous les sympathies et pour éclairer l'opinion. Il a visité toutes les Universités suédoises, il a fait envoyer gracieusement des livres français à leurs bibliothèques; il a contribué à mettre en lumière les talents suédois, les œuvres suédoises, à faire conférer à plusieurs maîtres éminents des grades dans la Légion d'honneur, et à un savant célèbre la qualité très enviée de correspondant de l'Institut de France.

Car nous avons, malgré tout, des amis en Suède On peut citer, au premier rang, Branting, Palmstjerna, le grand astronome Hildebrandson, Arrhénius, Mittag-Leffler, — tous trois correspondants de notre Académie des Sciences, — Et les Français qui ont voyagé dans les villes universitaires de Suède, savent ce que doit notre cause à des hommes comme le professeur Staaf, d'Upsal, et le professeur Vising, de Gothembourg.

Les Suédois se plaignent d'être ignorés, chez nous Attirons-les, recevons-les. Offrons à leurs savants, non pas seulement des banquets, mais des facilités de travail. On m'a raconté qu'un professeur suédois, étant venu en France, pour étudier nos

méthodes d'enseignement, fut convoqué, à heure fixe, dans un lycée. A son arrivée, on lui annonça que la leçon serait supprimée, celui qui devait la faire étant retenu comme examinateur dans un jury. Le Suédois, furieux de s'être inutilement dérangé, se vengea par une magistrale démolition de l'enseignement français, comparé à l'enseignement allemand.

La création de la bibliothèque scandinave, sous la direction de Lucien Maury, ce grand ami de la Suède, qui la connaît si bien et qui sait la faire aimer; la création d'un Institut d'études nordiques à la Sorbonne, complétée par un poste de lecteur suédois; enfin, les tournées de conférences, la volonté de faire connaître la France moderne, sa force, sa puissance, sa vitalité, son œuvre coloniale, auraient des résultats certains, immédiats et durables.

Un agent consulaire de France, Suédois de nationalité, m'a dit, à ce propos :

— Pourquoi n'insiste-t-on pas sur ce point important? L'Allemagne, pratiquant le *dumping*, inonde la Suède de ses produits et ruine notre industrie, tandis que la France est pour nous une bonne cliente. Elle nous achète chaque année pour quatre cents millions de francs de marchandises, tandis que la Suède lui en achète seulement pour soixante-six millions. Et cependant, les Suédois sont tellement aveuglés par l'Allemagne que nos journaux font campagne pour boycotter les produits français! Ils ne songent pas que la France pourrait acquérir de la Finlande, et à de bonnes conditions, la pâte à papier et le bois qu'elle nous achète!

Et l'on m'a dit encore, dans tous les milieux où nous avons des amis :

— Ne soyez pas faibles. Ne méprisez pas les attaques, même stupides, en pensant : « C'est trop bête pour être dangereux! » Ne laissez passer aucune injure sans la relever, aucune calomnie sans la démentir. On prend votre négligence pour de la faiblesse, votre silence pour de la peur. Montrez que vous connaissez tout ce qui est publié ici contre vous... Il y a des journaux (*Goteborgs Handelstidning*) qui traitent Poincaré de « Tartuffe », qui écrivent : « Écrasons l'infâme; » qui espèrent que « les Allemands seront bientôt à Paris pour le troisième et dernière fois... » N'en riez pas! Ce n'est pas drôle! Ne dédaignez pas! C'est dangereux. Souvenez-vous que la noble manifestation des protes-

tants françois contre la lettre collective des évêques suédois a eu le plus grand retentissement et vous a fait le plus grand bien...

« Et puis, en disant tout cela, — *qu'il faut dire en France*, — n'oubliez pas qu'en dépit des Allemands et de leur propagande, vous avez, en Suède, de vrais amis »

***

Je ne l'oublierai pas Ma gratitude demeurera fidèle à ceux qui m'ont reçue affectueusement en Norvège et en Suède Qu'ils en trouvent ici le témoignage!

Mais voici un fait que je raconterai, à titre documentaire

— J'étais à Gothembourg, dernière étape de mon voyage, Gothembourg est la seconde ville de la Suède, un admirable port dans un admirable paysage, et c'est aussi une ville très moderne, très perfectionnée, où l'Université est un palais, où les hôpitaux sont si confortables qu'on irait s'y faire soigner par plaisir; où les écoles primaires sont des chefs-d'œuvre J'en ai visité une, énorme, qui domine de sa masse rouge toute la cité, et qui peut recevoir deux mille enfants. Je reviendrai un jour sur cette visite qui m'a appris ce que peut faire un pays où l'on a, vraiment, le sens de la bonne pédagogie et le tendre amour de l'enfance. J'ai visité aussi le beau musée de peinture et même, par faveur spéciale, l'Exposition en préparation, qui commémorera le troisième centenaire de la fondation de Gothembourg, et qui sera un événement mondial. Toute l'histoire, toutes les industries, tous les arts de la Suède, non pas seulement dans le passé comme au musée, mais dans leur vivace présent, y seront représentés. L'architecture, d'un caractère à la fois très national et ultra-moderne, avec d'immenses surfaces planes et blanches, des hardiesses de couleur imprévues, des voûtes au dessin large et simple, des coupoles bariolées, des sculptures massives et peintes, des pylônes noirs à dessins blancs, pourra être une révélation... Je ne l'ai vue qu'à l'état d'ébauche, comme une grande chose naissante, dans un colossal chantier, et il m'est impossible de dire si elle me plaît, ou si elle me trouble, car un jugement serait prématuré... Mais elle atteste un effort, une volonté de renouvellement qui méritent la plus haute estime

Il y a un détail touchant. Pour établir les bâtiments de l'Exposition, il a fallu sacrifier des arbres. On a réduit le sacri-

fice nécessaire, en réservant les plus beaux arbres autour desquels on a bâti des murs, formant des courettes. C'est un des traits les plus sympathiques du Suédois que cet amour des arbres, et la pitié tendre pour tout ce qui vit autour de l'homme, pour la plante comme pour la bête. Cela me faisait penser tristement, par contraste à la façon stupide et cruelle dont les jardins de Paris sont traités, à des arbres que je connais, qui sont une joie pour toute une petite rue et que la spéculation condamne à mort.

Or, j'ai trouvé à Gothembourg, comme dans la charmante ville de Lund, comme à Stockholm et à Upsal, un accueil bienveillant. Le gouverneur et Mme de Sydow m'ont invitée à déjeuner dans leur magnifique résidence, maison ancienne, délicieusement rajeunie et embellie par une femme de goût.

Après un séjour trop rapide, j'allais partir, comblée d'amitiés, de compliments, de bonbons et de fleurs merveilleuses Il me fallait quelque chose de plus, peut-être : une preuve matérielle que ma venue n'avait pas été inutile, et qu'en parlant, avec tout mon cœur, des femmes françaises, j'avais, pour ma petite part, gêné la méchanceté allemande.

Cette preuve, je la reçus, sous les especes d'une lettre anonyme, injurieuse et ordurière, où il était question de l' « ignoble langue française, » des cannibales de la Ruhr, « des Français qui cravachent les femmes, des Françaises « qui sont toutes des...» et de « la guerre de délivrance, que la Suède fera à la France, avec la noble Allemagne... »

C'était signé « une Suédoise, » mais c'était écrit en allemand. Mes amis de Gothembourg l'ont lu, pourpres de colère et de honte

Qu'ils n'en soient pas émus! La signature est un faux-nez sur un visage boche, et les Suédoises n'écrivent pas dans ce style-là. J'ai oublié l'immondice, mais je me souviendrai des fleurs

MARCELLE TINAYRE

DU SUPERFLU AU NÉCESSAIRE

ACCESSOIRES DE LA TOILETTE
LINGE ET CHAUSSURES

Qu'est-ce que le « nécessaire? » Presque rien. Et qu'est-ce donc que le « superflu ? » A peu près tout. La définition du dictionnaire, qui appelle *nécessaire* « tout ce qui est essentiel pour les besoins de la vie, » et *superflu* « ce qui est au delà du nécessaire » ne signifie économiquement rien du tout; parce que le dictionnaire ne se charge pas de nous dire « ce qui est essentiel pour les besoins de la vie. »

Au vrai, les besoins de la vie ne varient pas seulement suivant les temps et les lieux, depuis l'homme des cavernes jusqu'à l'homme des bars et depuis le pagne de la négresse jusqu'aux derniers modèles de la rue de la Paix. Ces besoins ne diffèrent pas entre nos concitoyens, suivant ce que certains persistent à appeler les « classes » sociales, en fait, suivant les profits de ces soi-disant classes, puisque la « classe » des travailleurs intellectuels est présentement moins favorisée, pécuniairement, que celle des travailleurs manuels. Parmi ces travailleurs purement manuels, il y a un abîme entre les budgets et *par suite* entre les besoins, de l'un à l'autre; souvent l'un gagne en une heure ce que l'autre gagne en une journée et, même avec des salaires identiques, la paye qui fait vivre dans l'aisance le célibataire permet à peine au chef d'une nombreuse famille de donner du pain à tous ses enfants.

Car il est tout à fait faux de dire, comme le croient encore les personnes qui n'ont jamais regardé la vie autour d'elles, que le prix du travail se proportionne toujours aux besoins de

l'ouvrier. C'est exactement le contraire : ce sont les « besoins » qui se proportionnent aux salaires; le « nécessaire » se comprime ou se dilate presque indéfiniment; les « besoins » augmentent dans la prospérité, avec la faculté de les satisfaire; ou se réduisent dans la détresse, quand la destinée nous contraint, suivant la formule cruelle, à « vivre de privations. »

I

Créer du « superflu » et le qualifier « nécessaire, » faire passer de la première catégorie dans la seconde le plus possible de besoins et de jouissances, fut, depuis les temps préhistoriques, le but de toutes les civilisations. Seulement la plupart n'avaient opéré qu'au profit d'une poignée d'hommes. Les mœurs s'étaient adoucies; la loi, en suscitant la force, avait procuré la dose moyenne de justice que les sociétés peuvent se flatter d'obtenir. C'étaient là des biens d'ordre politique ; dans le domaine de la vie matérielle, la vie s'était embellie de cent inventions correspondant à de multiples progrès; mais on n'avait pas trouvé le moyen de faire profiter de ces progrès onéreux l'*universalité des citoyens* qui n'avaient pas le moyen de les payer.

Une grande dame ne risquait plus, au milieu du XVIIIe siècle, de périr comme une reine de France du XIIIe, Isabelle, femme de Philippe le Hardi, qui, enceinte de six mois et voyageant à cheval selon l'usage du temps, fit une chute en traversant une rivière à gué et, dit le chroniqueur, « se rompit toute » (1271). A la fin de l'ancien régime le confort de la locomotion mettait les riches à l'abri de pareils accidents; mais, si le personnage opulent du règne de Louis XV pouvait courir la poste dans sa « dormeuse » suspendue par un système de rouleaux et de cordes, avec « toutes les commodités d'un malade dans sa chambre, » les gens du peuple effectuaient des trajets de quatre ou cinq jours, « liés sur l'impériale » de la diligence, faute de place dans l'intérieur, ou accroupis dans le panier entre les roues.

Comme le luxe demeurait l'apanage d'un groupe, il semblait que la masse fit les frais de cette concentration des richesses aux mains de quelques privilégiés et J.-J. Rousseau, dans son *Discours sur l'Inégalité*, écrivait : « Il est manifestement contre la loi de nature... que quelques gens regorgent de *superfluités*, tandis que la multitude affamée manque du *nécessaire*. »

Si Jean-Jacques ressuscitait, il pourrait se convaincre que le « superflu » des uns n'est pas fait du « nécessaire » des autres, en voyant que ce qu'on appelait superflu de son temps, s'appelle aujourd'hui nécessaire; parce que beaucoup de « luxes » du XVIII[e] siècle, et aussi beaucoup de « luxes » nouveaux, ignorés de nos aïeux les plus riches d'il y a cent ans, ont été créés et mis à la disposition de tout le monde. Et ce qui prouverait à Rousseau combien il se trompait, en opposant le « superflu » au « nécessaire, » c'est que notre temps, où les plus modestes citoyens ont acquis tant de « superfluités » d'hier, *est aussi celui* où quelques-uns ont édifié des fortunes beaucoup plus grandes qu'il n'y en avait jamais eu dans le passé.

Cette constatation ainsi faite *dans le temps*, en comparant le même pays à deux siècles d'intervalle, il la pourrait faire aussi *dans l'espace*, en parcourant aujourd'hui l'univers pour comparer les diverses nations : en se transportant de l'autre côté de l'Atlantique, il verrait que les États-Unis d'Amérique, où les grosses fortunes sont plus nombreuses encore et atteignent des chiffres bien plus élevés que dans notre vieille Europe, sont aussi le pays où l'ouvrier est le plus à son aise et regarde comme *nécessaire* à sa vie, — à son *standard of life*, — ce qui continue ailleurs à passer pour *superflu*.

Et après avoir vu, dans le nouveau continent, ce que le libre individualisme a su faire, Jean-Jacques ne manquerait pas sans doute l'occasion de s'offrir en Russie bolchéviste le spectacle instructif de la contre-épreuve : la rapidité incroyable avec laquelle le communisme, despotique et raisonné, qui se flattait de métamorphoser le *superflu* arraché à quelques-uns en *nécessaire* distribué à tous, arrive à créer la misère universelle et à replonger un grand peuple dans la barbarie.

Du moujik moscovite, qui manque de bottes et souvent de pain, à l'ouvrier américain, vêtu en gentleman et maintes fois propriétaire de l'automobile dans laquelle il se rend à son travail, il n'y a pas seulement toute la distance de la servitude à la liberté et de l'apathie à l'effort; le climat, la richesse du sol et, plus encore, du sous-sol, l'abondance ou la rareté des bras, placent les travailleurs de tous les pays et de tous les temps dans des milieux différents qui les favorisent ou les entravent. En France, à l'issue de la guerre de Cent ans (1470), les salaires ont été, pendant un tiers de siècle, le double de ce qu'ils étaient

sous Napoléon Ier ou sous Charles X. Pendant notre dernière guerre, l'ouvrière qui s'offrit un moment des poulardes ou des pâtisseries, des bas de soie et des fourrures, n'avait pas plus de mérite ou d'habileté professionnelle que sa devancière de 1913; mais son travail avait soudain enchéri plus que les marchandises contre lesquelles il s'échangeait.

Si les ouvriers se rendaient bien compte du mécanisme des prix du travail, ils sauraient que les salaires sortent de leurs propres poches, que ce ne sont pas du tout les « patrons » qui les paient. Les patrons ont seulement « l'air de les payer. » L'argent qui sort aujourd'hui de leurs caisses y est hier entré par la vente de l'objet manufacturé avant-hier. Le prix de cet objet comprenait la *matière* dite « première, » laquelle était aussi du *salaire accumulé*, puisque, « travaillée » déjà par dix corps d'état, elle se trouvait grossie de leurs salaires successifs. Combien, dans le costume du tailleur, représente la laine brute d'Argentine ou d'Australie?

Mais, dira-t-on, à chaque passage d'une main à l'autre, la marchandise n'augmente pas seulement du salaire payé à l'ouvrier; elle est majorée d'un prélèvement fait pour solder les « frais généraux, » c'est-à-dire les salaires des commis qui manutentionnent l'objet, des maçons et mécaniciens qui ont construit l'usine et les machines par lesquelles l'usine marche, des mineurs qui ont extrait le charbon pour les chaudières, des cheminots qui l'ont transporté, etc. De sorte que les « frais généraux, » eux aussi, ne sont que des salaires encore, un bloc de salaires cristallisés, incorporés à l'outillage et à la bâtisse, puis remboursés par le patron et constituant ce qu'on appelle son « capital. »

Quant à la *différence* que l'entrepreneur de travail se ménage entre le total de tous ces salaires, directs ou indirects, et le prix qu'il vend sa marchandise, ce « bénéfice, » quand il existe (?), *est tout à fait indépendant du salaire*. Non pas qu'une industrie puisse marcher longtemps à perte; mais tantôt elle prospère avec des salaires très hauts, tantôt elle périclite avec des salaires très bas. La baisse des salaires n'augmente pas le bénéfice du patron; *la hausse des salaires ne le diminue pas*; elle le fait parfois augmenter, on vient de le voir depuis la guerre. Le gain des patrons est réglé par les patrons, c'est-à-dire par leur concurrence entre eux; et le gain des ouvriers est réglé par les

ouvriers entre eux, c'est-à-dire par l'offre de la main-d'œuvre.

Mais, — ouvriers et patrons pris en bloc, — le gain des producteurs est réglé en dehors d'eux et malgré eux, soumis qu'il est à la demande des consommateurs que la baisse des prix attire et que la hausse éloigne. Et, comme sur cent consommateurs il y a quatre-vingt-dix « ouvriers, » puisque les travailleurs forment la quasi-totalité de la nation, ce sont eux qui règlent, comme consommateurs, le prix de tout ce qu'ils offrent comme producteurs, sauf pour quelques marchandises de luxe, qui ne chiffrent pas. Tel est le mécanisme des prix.

Pour améliorer le sort de cette masse laborieuse, pour que le superflu d'hier devînt le nécessaire d'aujourd'hui, il n'était pas d'autre méthode que d'acheter le travail *plus cher* et de lui vendre *meilleur marché* les produits mêmes de ce travail. Et comment réaliser ce miracle?

En réglant avec justice la « répartition » des richesses, répondirent au XIXe siècle les élèves des théoriciens du XVIIIe, qui crurent ingénument rajeunir des pratiques vieilles comme le monde en les baptisant de *noms nouveaux* : socialisme, collectivisme, communisme, remontent en effet à l'origine des temps. Lorsque, dans son île déserte, Robinson rencontre Vendredi, le socialisme commence je veux dire qu'aussitôt que plusieurs créatures humaines se rapprochent et s'unissent, elles sont immédiatement obligées, pour vivre en commun, d'abdiquer en faveur de la communauté une partie de leur indépendance, — de là les codes, — de lui consacrer une partie de leur travail, de leur avoir : — de là l'impôt.

Et puisqu'il ne saurait exister aucune société organisée qui n'exige de ses membres l'abandon d'une part d'eux-mêmes, puisque tous les États passés, présents et futurs sont plus ou moins « socialistes, » « communistes, » « collectivistes, » la question est tout simplement de savoir jusqu'à quel point et sous quelle forme il convient de l'être pour le plus grand bien des individus Pure affaire de dosage et d'opportunité, ces idées, à tournure moderne, mais fort antiques, ont préoccupé sans cesse nos aïeux, indépendamment de tous les régimes politiques. L'histoire serait longue des expériences multiples qu'ils ont tentées ou subies, les réglementations en ce domaine furent infinies, minutieuses, draconiennes parfois, vaines toujours, s'elles entraient en lutte contre la force des choses.

Aujourd'hui les Soviets russes, par la plume des « commissaires du peuple » Lénine et Trotsky, se flattent, *disent-ils*, « lorsqu'ils auront atteint un niveau plus élevé du développement socialiste, de pouvoir diriger toutes les entreprises d'un centre unique, en distribuant rationnellement entre elles les forces et ressources nécessaires selon un plan national préalablement établi; » ce texte, sans qu'ils s'en doutent peut-être, émet exactement la même pensée naïve de régler la production qu'avaient les Coutumiers du Moyen-âge, les édits de nos rois, les statuts de métier et les règlements communaux de jadis, qui s'étendaient copieusement sur les obligations et la discipline imposées à l'industrie, au commerce et à l'agriculture de leur temps. Heureusement pour nos pères, ceux-ci opéraient plus doucement, et le droit de propriété se fortifiait malgré tout de siècle en siècle avec la civilisation.

S'il est vrai que l'on ne saura jamais laquelle, de la production ou de la consommation provoque et conditionne l'autre, il n'est pas moins vrai qu'énoncer, il y a cent ans, qu'il fût possible de produire cinq ou dix fois plus et de trouver des consommateurs pour des productions cinq ou dix fois accrues, eût semblé pure folie. C'est pourtant ce qu'a su faire la science, sur un terrain où les révolutions politiques et sociales n'ont ni influence ni accès, mais où l'intérêt personnel, ce levier nécessaire de l'effort humain, a secondé et mis en œuvre les découvertes scientifiques sous le régime fécond de la liberté : chaque travailleur, produisant beaucoup plus et offrant par suite à tous les autres ses produits meilleur marché, tout en gagnant lui-même davantage.

C'est ainsi que, pour notre contemporain, bien des « superflus » d'autrefois sont devenus du « nécessaire, » à commencer par le « loisir, » — ce repos volontaire, — tout l'opposé du repos forcé qui s'appelle « chômage. » Au XVII[e] siècle, le *Savetier*, dans la fable de la Fontaine, s'en plaignait en des vers que chacun sait par cœur :

le mal est que toujours,
Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer. On nous ruine en fêtes,
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le Curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône...

Survint la Révolution de 1789, qui libéra le travailleur de ces 160 jours par an de chômage légal et obligatoire. La législateur moderne se trouva copier « monsieur le Curé » de l'ancien régime, avec des résultats aussi fâcheux, lorsqu'il prétend imposer au travailleur, pour l'enrichir, un abrègement de la journée qui ne peut, au contraire, être que le fruit de l'aisance due à une production plus abondante.

Un autre fruit de cet accroissement de la production sera, dans un avenir plus ou moins court, l'*embourgeoisement* de la grande majorité des « prolétaires » par leur accession au capitalisme. Car le capital, qui s'est fort multiplié depuis cent ans, est appelé, — loin de disparaître comme le croient quelques « communistes, » — à grandir encore bien davantage en se démocratisant. Et n'allez pas croire que la possession, par le plus grand nombre des ouvriers, de valeurs et de revenus mobiliers aura pour conséquence un moindre rendement du travail national. Il existe dès aujourd'hui des individus, des familles innombrables, — petite bourgeoisie urbaine, petite propriété rurale, — dont la besogne est rémunérée par un salaire d'appoint, gages ou profits, honoraires ou traitements, et l'on ne voit pas qu'elles soient pour cela moins laborieuses. Seulement, le jour où la masse du peuple est « propriétaire, » elle a vraiment acquis l'un des « superflus » les plus nécessaires à l'existence : la sécurité du lendemain.

Rien de tout cela ne se fera par décret, ni par grands sauts ni à grand bruit; mais les transformations du monde futur seront, comme celles du siècle dernier, insensibles et silencieuses. J'ai tenté, au cours de ces études d'histoire sociale, de mesurer la marche du progrès, si différent suivant les domaines, suivant les besoins divers de l'humanité. Le jour où des découvertes de la science auraient réalisé pour le logement l'équivalent de ce qu'elles ont obtenu pour la nourriture, ou, mieux encore, pour le vêtement, et par-dessus tout pour l'éclairage, vingt fois plus grand, bien que deux fois moins cher, les mortels favorisés travailleront beaucoup moins, tout en consommant beaucoup plus de tout. Mais peut-être ne consommeront-ils pas plus de joie, parce que l'éternelle inégalité imaginera de nouveaux luxes pour se manifester par des « superflus » nouveaux.

II

C'est ce qui s'est produit dans les accessoires de la toilette dont nous avons naguère esquissé ici le budget (1). Tel de ces « accessoires » avait été jadis la « principal, » au temps où l'on voyait dans les antichambres une arquebuse et un « chapeau de fer, » à la place où nous voyons un chapeau-melon et un parapluie.

Il valait mieux alors avoir une épée et une cotte de mailles que de bas ou une chemise; même une chemise de jour, car, pour la chemise de nuit, personne n'en portait. Le sire de Joinville nous conte, au XIIIe siècle, l'histoire d'un commencement d'incendie, survenu la nuit dans la chambre de la Reine, sur le bateau qui la ramenait de la Croisade, une bougie, en se consumant, avait enflammé la chemise imprudemment laissée tout auprès par une des femmes. L'épouse de saint Louis s'éveilla, et « voyant la chambre embrasée, saillit sus, toute nue, pour éteindre elle-même le feu. » Jusqu'au milieu du XVIe siècle, l'usage de coucher nu persista dans toutes les classes.

L'inventaire du linge de Françoise de Bretagne, comtesse de Limoges (1481), accuse 112 draps de lit, « dont y en a de fort beaux et de belle toile de Hollande et un de soie pour madame, quand elle était en couches, » mais il ne fait mention d'aucune chemise. Seulement, parmi les 40 robes de cette princesse, il s'en trouve « deux de gris *pour nuit*, fourrées, l'une de chat, l'autre de mauvaises martres, » et « une robe en drap d'écarlate pour coucher au lit. »

Quant aux « chemises » de jour, c'étaient, au Moyen âge, de simples camisoles fort courtes. La faible quantité d'étoffe qu'on y emploie la prouve et, à défaut de métrage, les prix de la chemise confectionnée comparés avec ceux de la toile au mètre. Elles se complétaient par les « doublets, » amples jupons qui prenaient à la taille.

Le coton étant une matière précieuse qui nous venait d'Orient, par Smyrne, en quantité négligeable, tout le linge était fait de chanvre ou de lin jusqu'à l'aurore du XIXe siècle. Il entrait en France 5 millions de kilos de coton en 1789 et 329 millions de

(1) Voir la *Revue* du 15 mai 1910.

kilos par an en 1913, l'écart entre ces deux chiffres représente tout le linge populaire.

Il y a moins de cent ans, dans les dernières années de la Restauration, bien des propriétaires ruraux, et non des moindres, — je remarque parmi eux un maréchal de France, — font encore filer et tisser chez eux, à façon, le chanvre qu'ils ont récolté. Travail médiocre bien souvent. Même en pur lin, ces toiles, comme le constate avec mélancolie une châtelaine du XVIIe siècle, « n'étaient ni belles, ni lisses, » et il est bien vrai que nous n'avons rien d'analogue aujourd'hui au linge commun d'autrefois, aux grosses toiles jaunes ou grises, qui servaient *indistinctement*, dans le Midi, à faire, soit des chemises, soit des sacs à ramasser les olives. Les chemises, faites en pareil tissu, valaient suivant leur longueur de 4 à 8 francs (1).

Dans une maison féodale, le mètre de toile coûtait depuis 25 francs pour la chemise d'une grande dame, jusqu'à 3 francs pour celle d'une servante. La toile bourgeoise valait de 8 à 12 francs; 25 à 30 francs étaient le prix d'une chemise de lin. Au XVe siècle, le « secrétaire d'un capitaine » paie 45 francs pour une chemise de chasse, dont l'étoffe n'est pas indiquée; de l'étamine peut-être, il s'en portait alors pour « essuyer la sueur, » comme au XVIIIe siècle la forte toile de *Guiber*, dont le roi de Sardaigne usait à l'exclusion de toute autre (1725), parce que, disait-il, « la toile de Hollande donnait des rhumatismes en séchant sur la peau. »

C'était la toile de Hollande, à 29 francs le mètre, qui servait aux chemises du roi Louis XIII et, cent ans avant, à celles de l'empereur Charles Quint qui coûtaient 104 francs pièce. Celles-ci n'étaient cependant pas les plus chères de leur temps : les comptes des Valois mentionnent « deux belles chemises ouvrées richement de fil d'or et de soie » à 188 francs chaque. Celles des valets de François Ier revenaient à 56 francs. Au XVIIIe siècle, « un mantelet et une nuit » en mousseline brodée, figure pour 230 francs dans le trousseau de la princesse de Tarente (1781),

(1) Les « francs » dont il est fait usage dans cet article sont les francs de 1913 — dernière année de « monnaie » réelle ou métallique, puisque le mot de « monnaie » ne peut s'appliquer, depuis 1914, aux billets de crédit dont la guerre nous a contraints de nous servir. — Ces « francs de 1913 » sont le produit de la conversion des anciennes « livres » tournois, ou des monnaies de jadis, en francs intrinsèques de 4 grammes et demi d'argent fin, traduits ensuite en francs de 1913 d'après le pouvoir d'achat des métaux précieux aux diverses époques.

maie à la même date, le Duc d'Orléans ne paie ses chemises que 45 francs; celles d'un conseiller au Parlement, d'un intendant de Guyenne ou de sa femme coûtaient 24 francs, celles d'un laquais 15 francs, celles des paysans et des domestiques de ferme de 4 à 7 francs.

Comparé aux salaires, aux gages d'une servante à 80 francs *par an*, le linge était fort cher; bien que certains étrangers le trouvassent meilleur marché en France que chez eux : « Il est très avantageux aux voyageurs d'en acheter, écrit le docteur Smollet en 1763; j'ai fait provision de chemises à Boulogne (sur-Mer) à moitié prix de ce qu'elles auraient coûté à Londres. »

Au corps de ces chemises, à celles du moins des classes fortunées, la mode ajouta pour les deux sexes des ornements d'un prix souvent dix fois supérieur au principal : la simple paire de manchettes en mousseline unie avec effilé se payait 22 francs sous Louis XVI; 40 à 50 francs la cravate de mousseline fine d'un magistrat parisien ou d'un avocat, sous la Régence. Le même, « à brides, » avec une paire de manchettes garnie de dentelles, 315 francs. En point d'Argentan ou d'Angleterre, les manchettes reviennent, pour un seigneur élégant, à des 700 et 800 francs la paire. Dans les comptes du duc de Penthièvre, en 1772, il s'en trouve de 1000 et 1200 francs; le lord maire de Londres payait les siennes 630 francs en 1793. Sous Louis XIV, Gourville nous parle de « rabats de dentelles, » que l'on jouait aux cartes en guise d'argent et qui valaient en moyenne 2600 francs chaque. Mme de Puysieux, née d'Estampes-Valençay, dont Tallemant dit, avec assez de fondement, « qu'elle avait des ragoûts en mangeailles que personne n'a jamais eus, » ne jouait pas ses dentelles...; elle les mangeait pour s'amuser. Saint-Simon contait qu'« elle rongea entre ses dents en une seule année pour 50000 écus, — 525000 francs, — de point de Gênes à ses manchettes et à ses collets, qui était lors la grande mode. »

La dentelle, sans aller jusqu'à la manger, était devenue, pour qui se bornait à en orner le tour de son cou et de ses bras, une somptuosité assez onéreuse pour que le Gouvernement ait songé, dès le règne de Louis XIII, à en prohiber l'usage. le prix de ce *point coupé*, disait-on en 1626, « est monté à tel excès que les familles en éprouvent un grand préjudice, en ce que lesdits ouvrages, qui sont inutiles et ne durant point, épuisent le

royaume de deniers pour les porter aux étrangers. » A cette ordonnance, qui défendoit aussi de travailler en France à la dentelle, les marchands ripostèrent par une « supplique des habitants de la vallée de Montmorency, Saint-Denys-en-France, Luzarches, Gisors, Chaumont, Havre, Dieppe, Honfleur, » exposant « qu'ils étaient plus de 800000 personnes avec leurs familles (?) à vivre de ces manufactures, que ce travail de vos Espagne, sujets était pour la plupart transporté en Allemagne, Italie, voire jusques à Constantinople et pour le Levant. »

A cette époque, où ce qu'on nommait une « garniture, » c'est-à-dire un peignoir, un tablier, une chemise, une cornette et deux bonnets, coûtait 7000 francs en point de Venise, où le mètre des plus belles dentelles montait à 4000 francs et descendait à 60 francs pour les moindres, les produits de grand luxe *semblent* tous d'importation. Je dis « semble, » parce que le nom de chacun désigne peut-être un *genre* de point, plutôt qu'il n'indique une *provenance*. Rabelais nous affirme qu'avec la peau des moutons de Panurge on fabrique d'excellent « maroquin du Levant » (1532); il en était sans doute des dentelles comme des cuirs. Dès le temps de la Ligue, le « point de Flandre n'était pas tel à la vérité, » puisque des Flamands en faisaient faire par nos femmes de la région parisienne, en le revendant plus cher. Les plus célèbres « lingères du Palais » (de justice) ne se faisaient pas scrupule, dit Arlequin, de « vendre du point d'Angleterre fait à Paris, » sous Louis XIV.

Le « point de France, » fin, dont une *garniture* est payée 2500 francs par Mme de Maintenon (1679), n'était « jamais porté par les hommes, dit la marquise, à cause du continuel blanchissage. Ces fins-là sont pour les femmes qui mettent un mouchoir six mois sans le faire blanchir. » Aussi passait-on des « marchés de raccommodage de dentelle, avec entretien garanti jusqu'au troisième blanchissage. »

Ici les prix représentent surtout du travail, l'on ne s'étonnera pas de ce que les dentelles de soie, même d'or et d'argent, dont il s'est beaucoup porté jusqu'à la fin de l'ancien régime, où la classe bourgeoise s'en offrait quelque centaine de grammes aux grandes occasions, comme un luxe très enviable, n'aient pas valu plus cher que les beaux points de fil. La matière de ceux-ci ne se vendait-elle pas au poids de l'or, voire le double : presque jusqu'au milieu du XIXe siècle (1840) le fil à

la main destiné aux dentelles superfines était coté en Belgique 7000 francs le kilo.

Bien connu est le mot de cette dame à qui l'on disait : « Réjouissez-vous, on vient d'inventer un métier grâce auquel on fera de la dentelle superbe et presque pour rien. » — « Eh ! répondait-elle avec un souverain mépris, si la dentelle était à bon marché, croyez-vous qu'on voudrait porter de semblables guenilles? » Cette dame se trompait. On estimait, sous Henri IV, que la France dépensait, en dentelles, 7 ou 8 millions de francs par an. Colbert, en 1680, allait jusqu'à 12 millions. Ces chiffres fussent-ils exagérés, — les statisticiens de jadis ne reculaient pas devant l'exagération, — comparons-les à ceux d'aujourd'hui. Constatons tout d'abord que la matière a changé; la dentelle se fait en coton, non plus guère en lin ni en chanvre. Sa provenance aussi n'est plus la même. Nous en recevons de l'étranger quatre fois moins que nous en exportons au dehors (avant la guerre 42 millions de francs).

Mais, quoique le port de la dentelle soit devenu de notre temps un luxe exclusivement féminin, *les femmes françaises* y consacrent une somme *dix fois plus forte* que *les deux sexes ne faisaient* sous Louis XIV. — La fabrication de *Calais seul* monte à 60 millions en dentelles-imitation. — Et, comme le mètre de ces dentelles, à la mécanique, est cinq ou six fois moins cher que les plus grossières des dentelles à la main, si la somme consacrée par la nation à ce superflu devenu nécessaire est dix fois supérieure, cette somme *correspond effectivement à cinquante fois plus* de dentelle, désormais accessible par son bas prix aux classes les plus modestes.

En 1912, le grand carré de tulle-bobin se vendait 0 fr. 30 centimes, alors qu'il avait valu 50 francs en 1812. Un constructeur français était parvenu en 1900 à monter le métier à tulle, comportant 5000 fils de chaîne et navettes. Les ouvriers anglais cachaient jusqu'alors avec un soin jaloux les secrets du tour de main et d'agencement, — surtout pour la partie si délicate de l' « intérieur, » — de cette machine de 40000 kilos, dont l'ensemble forme un total de mouvements des plus compliqués exigeant une précision extrême.

La mécanique a vulgarisé de même un autre superflu, rare et onéreux chez nos pères : la broderie. 225 aiguilles à deux pointes, enfilées par le milieu, passent et repassent au travers de

l'étoffe tendue verticalement. Deux jeux de pinces, adaptées à des chariots qui suivent le contour du dessin, se ferment périodiquement, après avoir saisi les aiguilles pour les manœuvrer, faisant ainsi l'office des deux mains d'une brodeuse. Seulement ces « mains »-ci, conduites par un homme et deux femmes, font 500 000 points par jour, autant que 50 brodeuses.

Et tandis que sous l'ancien régime, où ces métiers « de luxe » n'étaient souvent pour les ouvriers qui les exerçaient que des métiers de misère, le gouvernement de Louis XV s'imaginait conserver à ces derniers un gagne-pain en interdisant le travail mécanique, et en obligeant le public à ne porter que des produits « faits à la main, » c'est au contraire l'énormité de la production machinale qui, au XIXe siècle, a su enrichir à la fois les ouvriers, l'État et le public.

III

Une révolution identique s'est accomplie pour les bas, depuis les premières tricoteuses presque automatiques de 1850, jusqu'à l'invention du métier circulaire en 1867, faisant des centaines de milliers de mailles à la minute. En 1890, le summum du progrès paraissait atteint; on ne croyait pas qu'il fût jamais possible de fabriquer mécaniquement la bonneterie façonnée, diminuer le tissu et passer la maille d'une aiguille à l'autre sans l'aide de la main. Dix ans plus tard, ce résultat était atteint pour les bas à côtes, par le métier « à huit têtes, » d'où sortaient 30 douzaines de paires par jour, et peu après, une nouvelle *piéteuse*, faisant le talon américain, augmentait la production de 50 pour 100.

Dans cette industrie, qui par antinomie continue à s'appeler « bonneterie, » bien qu'elle habille les pieds plutôt que la tête, notre mot de « bas » est moderne; il date du XVIe siècle. Le Moyen âge ne connaissait que les « chausses, » étuis d'*étoffe* épousant la forme du pied, et, selon le tissu que l'on y employait, coûtant depuis 3 fr. 50 pour des « jambières » en toile d'un marchand (1347), jusqu'à 160 francs pour les « chausses de drap à l'aiguille » d'un riche seigneur (1397). Le rang social du porteur ne nous renseigne guère du reste sur la qualité, puisque les chausses d'un trésorier de prince valent 14 francs

(1405), celles d'un marmiton 24 francs (1460), et celles d'un organiste 33 francs (1535).

A cette date ou les « bas de chausses, » — on usait déjà de ce terme, — valaient 40 francs en drap rouge, à Orléans, les chausses de soie de Milan, — au tricot sans doute, — montaient à 108 francs. Un demi-siècle plus tard (1586), des « bas » de laine brodés en soie pour la reine Élisabeth ne se vendaient que 63 francs. Les bas de soie se payèrent jusqu'à 150 francs sous Henri IV (1606); ils baissèrent à 120 francs sous Louis XIII et valurent de 50 à 70 francs dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Au XVIII[e], ils descendirent de 45 à 20 francs pour les qualités moyennes. Dans le trousseau de mariage de la princesse de Tarente, les bas de soie sont cotés 28 francs (1781) et ceux du duc de Penthièvre « très fins, en organsin de Piémont, » 33 francs (1772).

Mais à côté du bas de tricot se maintint au XVII[e] siècle le bas de toile, tel qu'en portait le premier duc de Rohan (1619), et le bas d'étoffe, souvent assez cher, — ceux des Suisses du duc de Savoie étaient de panne bleue, à 28 francs le mètre, doublés de sayette (1700). Dans les inventaires bourgeois voisinaient alors, avec les bas de laine ou de fil à 6 et 8 francs la paire, les bas d'étame ou de drap qui ne se rencontrent plus un siècle suivant que dans les campagnes. Parmi le peuple se portait aussi la petite chausse, « chaussette » ou demi-bas, soit « à étrier, » soit même « sans pied, » ainsi les soldats, sous Louis XV, portaient des guêtres au lieu de bas. Les bas de laine commune étaient à mailles assez lâches, ce qui explique les « bas doubles » et les « bas drapés, » pour qui les voulait plus épais, faits « de matière continue et non pas de matière discrète, » suivant la judicieuse expression de M. Peaucelier, docteur-régent du Collège des Chollet, sous Louis XIV.

IV

Notre siècle, où il ne se fait plus de « bas sans pieds, » ne connaît pas davantage l'emploi de la toile *en guise de vitres*, cette toile, cirée ou non, dont les gens du Moyen âge, « parce que l'on ne pouvait besogner vu les neiges et le vent, » faisaient des châssis de fenêtres médiocrement transparents, mais qui les protégeaient un peu du froid. Remplacée dans cet emploi par le verre, la toile, ce superflu d'autrefois, a vu centupler son

usage dans les classes populaires sous les divers aspects de linge de corps, de table ou de maison. « A caneille non faut *touailles*, » disait-on jadis. En effet les touailles, ou serviettes, étaient un luxe inconnu parmi le peuple, et d'ailleurs les plus grands seigneurs, jusqu'à la fin du XVe siècle, ne connaissaient pas les serviettes de table. On s'essuyait les mains et la bouche avec la nappe, — *doublier*, ou *longière*, — « comme font encore les Anglais, écrit en 1782, Legrand d'Aussy, qui n'usent point de serviettes. » Ceci nous explique pourquoi le docteur Smollet, débarquant à Boulogne en 1763, constate avec un certain étonnement « qu'il y a ici partout du linge de table ; le plus pauvre marchand a une serviette à chaque coin. »

Cependant leur emploi, sur le continent, n'était ni très ancien, ni surtout universel ; les inventaires de la petite bourgeoisie nous l'apprennent. Souvent même nous voyons de grands personnages louer du linge, des *linceulx*, ou draps de lit, pour leurs gens, — la location de sept paires coûte, à Rohan, 22 francs, — et le commerce du linge d'occasion, « bon linge de hasard, » florissait au XVIIe siècle sur le Pont-Neuf.

Le luxe du linge variait évidemment, chez les particuliers comme chez les princes, où se rencontrent tantôt l'extrême simplicité : lorsqu'à la cour de France, en 1421, la marque du linge royal consiste en une fleur de lys de fil noir dont la façon se paie 10 centimes, tantôt l'extrême magnificence : lorsqu'en 1528, à Bruxelles, sont vendues 29 000 francs à Charles-Quint, pour les chapitres de la Toison d'Or, trois nappes et trente-six serviettes « avec les armes de l'Empereur et des chevaliers et divers emblèmes et dessins. » De même, au XVIIIe siècle, les dessous féminins vont-ils de 12 francs pour le corset ou « corps à baleine » d'une paysanne, à 69 francs pour celui d'une jeune pensionnaire au couvent et à 228 francs pour celui de Mlle de Chatillon, dont le « corps » se complète d'un « panier de présentation » à 140 francs, en canne et baleine aussi, le jour de ses débuts à la cour.

Mais si le linge d'autrefois, depuis la « toile de Venise », pour nappes fines, à 40 francs le mètre, jusqu'à la toile à 5 francs « pour les cottes des filles, » à 4 francs pour les torchons, à 3 francs pour les draps d'hospice ou les couvertures de chevaux, nous paraît d'un prix raisonnable pour les budgets bourgeois et populaires de 1913, comparé aux faibles salaires et aux modiques revenus des siècles passés, il était cher ; de sorte que l'achat

même des « mouchoirs de nez » ou « à moucher » était un luxe, dont nombre de pauvres gens se passaient.

C'est pour le même motif qu'il existait tant de « va-nu-pieds » en un temps où les souliers coûtaient bien moins cher que de nos jours. Ils coûtaient moins cher, surtout parce qu'ils étaient *moins demandés*, je veux dire que le bon marché ancien du cuir ne tenait pas à son extrême abondance, supérieure, — absolument parlant, — aux besoins de ses habitants. La preuve, c'est qu'il est abattu aujourd'hui en France un nombre d'animaux beaucoup plus grand que jadis, qu'à notre production indigène nous joignons un apport annuel notable de « grandes peaux, » — 19 millions de bœufs ou vaches, — introduites de l'étranger, et que cependant les souliers, bien que fabriqués pour la plupart mécaniquement et par suite à bon marché, sont beaucoup plus chers qu'aux siècles passés. C'est tout simplement que l'on en porte beaucoup plus.

Dans les toutes dernières années de l'ancien régime, où leur prix augmente assez brusquement, — la paire de gros souliers, qui se vendait en Alsace 7 fr. 50 en 1760 s'y payait 12 francs en 1786, — un bourgeois, consterné de cette hausse énormale, l'attribuait à des droits nouvellement imposés sur les cuirs; il est vrai que cette matière fut toujours, sous la monarchie, l'objet de règlements multiples et de taxes variées; sept espèces d'employés vivaient sur le commerce des cuirs : contrôleurs, marqueurs, visiteurs, prud'hommes, jaugeurs, deschargeurs et lotisseurs, en titre d'office héréditaire, mettaient à contribution depuis les peaux à poil ou « à fort plain, » en suif, séchées, salées ou *allumées* et *chippées*, lissées, corroyées ou passées, jusqu'aux « moutons accoutrés en chamois. »

Ces droits, compliqués dans leur perception, pouvaient entraver quelque peu le commerce; comme le contentieux des métiers devait gêner la fabrication des chaussures, au temps où des archers du guet saisissaient la nuit le coffre, les outils et les souliers faits par un compagnon non reçu maître, à peu près comme s'il eût fait de la fausse monnaie; et le Parlement de lui défendre de faire « aucuns ouvrages de cordonnerie, encore qu'ils lui eussent été commandés. »

Mais j'ai montré ailleurs (1) que cette législation minutieuse

(1) Voyez mes *Paysans et Ouvriers depuis sept cents ans*. Rapports du travail avec l'État, page 323 et suiv.; et p. 83 et 105, l'absence d'influence des corporations sur le taux des salaires.

et impuissante du passé n'a eu ni sur le prix des marchandises, ni sur le prix du travail aucune espèce d'influence : les frais d'apprentissage d'un cordonnier, qui coûtaient de 100 à 170 francs, plus 10 francs « pour le voile, ou couvre-chef en toile blanche de la maîtresse », n'étaient pas plus chers au XVII[e] siècle que de nos jours. De même les ordonnances et tarifs municipaux, — ils furent innombrables, — qui, du Moyen âge à la Révolution, prétendirent régler pour les deux sexes et les divers âges le prix obligatoire des chaussures, ne furent obéis que lorsqu'ils se bornaient à enregistrer les chiffres acceptés par le public.

Qu'il s'agisse des chaussures follement effilées à la poulaine ou monstrueusement épatées en pieds d'ours qui leur succéderent, soit qu'un seigneur commande des housseaux en cuir de Cordoue, qui vont de 24 à 60 francs et valent en moyenne 35 à 40, soit que la Reine (1312) paie des « souliers à courroies » 10 francs, et M[me] de La Trémoïlle des « souliers houssés » 8 francs la paire (1396), tandis que des souliers de vaches pour les pauvres (1325) se paient 3 fr. 50, des souliers pour domestiques 6 fr. 50, et que des souliers bourgeois pour hommes, tels qu'Albert Durer s'en faisait faire à Anvers (1521), valaient environ 7 fr. 50, il semble qu'aux temps féodaux, comme durant la Renaissance, toutes les classes sociales ont pu se chausser à très bon marché.

Aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, les souliers ordinaires n'augmentent pas : le duc de Rohan (1619) paie 12 francs ceux d'un laquais, 10 francs ceux d'un page, 8 francs ceux d'un garçon de cuisine. Les souliers de livrée (1675) sont à 12 francs chez le duc de La Trémoïlle, qui paie ses propres souliers 21 francs et ses pantoufles 8 francs ; cent ans plus tard (1778), pantoufles et souliers revenaient pour le duc de Penthièvre au prix uniforme de 15 francs. A cette époque, les servantes de campagne payaient les leurs de 7 à 9 francs, chez un notaire rural, un président de parlement, un intendant de province, les chiffres vont de 10 à 12 francs. Au-dessus, ce sont des types exceptionnels : bottines de cuir doré pour le roi Louis XIII à 21 francs (1625), bottes de maroquin noir pour le même 50 francs, mules élégantes offertes par M[me] de Maintenon à sa belle-sœur 25 francs (1679), ou souliers blancs à petites mouches d'or à 32 francs pour une jeune princesse (1781).

On se demande toutefois si les souliers de jadis étaient bien

solides et de très bonne qualité. Non pas seulement parce que les maîtresses de maison consignent souvent dans leurs livres de compte que « ces souliers ne valent rien; » mais, lorsqu'on rapproche du prix des modèles *ordinaires* les sortes spécifiées en « cuir fort » qui coûtent 50 pour 100 de plus, lorsque l'on compare aussi au prix des souliers celui des simples « semelleges, » qui varient au XIVe siècle de 3 francs à 7 fr. 50 la paire; et lorsqu'enfin on voit les sommes consenties pour les « baux à chausser » ou des maîtres-cordonniers, voire des savetiers, s'engageaient à « entretenir chaussé de souliers pendant un an » des gens de toute condition, moyennant un forfait allant, au XVIIe siècle, de 36 francs dans la campagne à 68 francs dans les villes, on s'étonne que tels abonnements qui correspondent, — ces derniers, — au prix de sept et huit paires de souliers par an, aient été jugés avantageux par les clients, si ces souliers n'avaient été voués à une usure rapide... du moins aux pieds de ceux qui en portaient habituellement.

Car une bonne partie de la population n'en portait jamais. Rocher Portail, ce partisan célèbre qui avait débuté comme charretier chez un marchand de toiles et mourut richissime sous Louis XIV, après avoir marié l'une de ses filles à un duc et pair, contait que la première fois qu'il mit des souliers à ses pieds, lorsqu'il était déjà en route vers la fortune, il en était si embarrassé qu'il ne savait comment marcher. Une Anglaise, de passage à Béziers (1785), remarquait que toutes les servantes à l'hôtel étaient nu-pieds; seule la maîtresse du logis était chaussée; « c'est, paraît-il, la coutume du pays. » Jusqu'à un temps tout proche du nôtre, beaucoup de paysans, — dans le Midi, — venaient à la ville les jours de foire, ou à l'église, le dimanche, leurs souliers à la main, les mettaient pour entrer et les quittaient à la sortie.

C'est parce que les souliers, pour les Français de 1793, étaient un luxe, que le port des sabots paraissait aux « sans-culotte » un hommage à l'égalité révolutionnaire, tandis qu'avec le progrès du « superflu » depuis un siècle, il n'est plus de parvenu, si humble que soit son origine, dont on puisse dire, suivant l'expression aujourd'hui désuète, « qu'il est venu à Paris en sabots. »

GEORGES D'AVENEL.

LE LIVRE DU RÉGISSEUR

POUR LE

MYSTÈRE DE LA PASSION

De généreux esprits ont, de notre temps, poursuivi ce rêve d'un théâtre populaire créant une communion plus étroite entre le spectateur, l'acteur et le monde, sur une scène qui serait, en quelque sorte, un microcosme. Cette communion, ils n'ont pu l'envisager que sous un libre ciel et non dans les limites étriquées d'une salle. Quelques tentatives isolées ont été faites en Angleterre, en Amérique et en France, mais, le cadre créé, on a été quelquefois embarrassé pour le remplir, parce que manquent les pièces modernes capables de provoquer le grand frisson qu'il appelle. Le plus souvent, on en est réduit à des essais de résurrection de la tragédie antique ou du mystère médiéval, et ceci n'est pas étonnant, si l'on songe que, deux fois au moins dans l'histoire littéraire de l'humanité, l'emblêmeux rêve dont nous parlions, a été réalisé : dans la Grèce du ve siècle avant notre ère et dans la France du xve.

Ce qu'ont été ces spectacles dans l'église, ou sur la place publique, j'ai tenté, il y a longtemps déjà, et après d'autres, Paulin Paris, Petit de Julleville, Marius Sepet, de le décrire (1), mais je n'avais pas encore entre les mains un manuscrit d'une importance capitale, qui repose à la Bibliothèque publique de la ville de Mons.

Dans quelles circonstances, et à la suite de quelles investi-

(1) Voir mon *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du Moyen âge*. Paris, H. Champion, 1906, in-8°.

gations, je fus mis sur la trace de ce manuscrit, je l'ai dit dans une récente communication, faite le 13 avril dernier, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Voici comment je fus mis sur la trace de sa découverte. Un érudit belge, Léopold Devillers, avait, dans le 4e fascicule de ses *Annalectes montois*, en 1869, mentionné l'existence, dans le dépôt d'archives du Hainaut confié à ses soins, d'un manuscrit de mystères, qui ne faisait, écrivait-il, « qu'indiquer le rôle de chaque acteur, la mise en scène, les gestes, les changements de décors, de costumes, etc. » Ma curiosité fut éveillée, et je me rendis à Mons en Belgique. Le manuscrit n'était plus aux Archives, il avait été cédé à la Bibliothèque de la ville. Là M. Hublard m'ouvrit toutes larges ses vieilles armoires : bientôt, j'en retirai à poignées quatorze cahiers de papier, recouverts d'un parchemin jauni et racorni, d'où tombèrent, avec la poussière des siècles, les grains de sable qui avaient séché l'encre du scribe. Je feuilletai ces cahiers, et quel ne fut pas mon étonnement. Sans doute, les quatorze cahiers du *Mystère de la Passion* que j'avais tirés de la poussière et de l'oubli offraient un texte fragmentaire puisque, de la réplique de chaque personnage n'étaient jamais fournis que le premier et le dernier vers, mais, en revanche, les *rubriques* ou *didascalies* ou, si l'on préfère, les indications de mise en scène étaient aussi complètes et aussi parlantes que possible. Qu'on en juge sur les premières, dont je rajeunis et francise à peine l'orthographe :

Le ciel doit apparoir quand Dieu aura dit : « Et que rien ne se montre hors. » Aussi quand il dira : « Situons pour prendre retrait, » le feu doit apparoir, aussi l'air, l'eau et la terre. Quand Dieu dira : « Nommons jour et ténèbres nuit, » lors s'appert la lumière. Après, le ciel, nommé le firmament, divisant les eaux pour la mer. En suivant, la terre appert, plaine nommée, aussi herbes, arbres, pommiers et semences, au firmament, le soleil et la lune et des etoiles. Eaux produisent poissons et autres reptiles ; oiseaux, les uns en mer, autres en terre. La terre produise bestiaux, ouailles, vaches, chevaux, juments, et autres reptiles plusieurs. Quand Dieu aura dit : « Si descendrons en la terre, » il descend, et s'en vient au champ de Damascène. S'il est trop loin, *silete*.

Quand il a dit : « Sera et d'une âme informe, » il tire Adam hors (1), et, après quatre lignes ensuivant, Dieu fait semblant de

(1) D'une trappe peut-être ou, comme dans un autre mystère, de dessous une couverture.

aspirer sur Adam, puis le prend par la main et le lève tout droit, en disant : « Homme, or es formé pour le mieux. »

Mais n'y avait-il pas là un système de descriptions lyriques comme en présente par exemple *le Martyre de Saint Sébastien* de Gabriel d'Annunzio, et qui n'ont jamais été objectivées? Les mots : *s'il est trop loin, silete*, qu'il ne faut pas traduire par : « s'il est trop loin, taisez-vous, » mais par : « jusqu'à ce qu'il soit arrivé, intermède musical (1), » font songer déjà à une exécution. D'autres mentions, plus nettes encore, ne laissaient plus d'hésitation à cet égard, telle, par exemple, celle de la tentation d'Ève par le serpent :

Lors s'en va Lucifer en Paradis terrestre en forme de serpent Et est à noter que le personnage de Lucifer ne se bouge d'Enfer, jusqu'à ce qu'il ait dit ci-dessus, mais est ao autre personnage qui fait le serpent et doit aller à Ève, pour ce que Lucifer ne serait point assez à temps mis en forme de serpent.

En présence d'une pareille précision et d'indications si impératives à l'adresse des acteurs, aucun doute n'était plus possible. J'avais sous les yeux le livre même du metteur en scène, l'*abrégé*, *rôlet* ou *protocole*, que tenait entre les mains, sur le *champ* où il régnait en maître, le *meneur de jeu* à robe longue, au bâton dressé duquel obéissaient Dieu et ses anges du Paradis, Satan et les démons de son Enfer, les ménestrels de l'orchestre et l'immense peuple mouvant des acteurs ; ou encore, comme le qualifiait devant moi Gémier, en contemplant avec émotion le mémoire de son antique prédécesseur : *le Livre de conduite du régisseur* (2) pour *le Mystère de la Passion*.

A vrai dire, il n'a toute sa valeur que complété par un autre document, trouvé aux Archives de Mons, et qui commence ainsi :

C'est le compte et renseignement .. des deniers à cause du *Mystere de la Création du Monde, du Déluge et de la Nativité, Passion, et Résurrection de Notre Seigneur Dieu* fait en ladite ville (de Mons), au mois de juillet, anno mil cinq cent et ao.

(1) Celui-ci devant empêcher le public de profiter d'une interruption pour faire du bruit

(2) Je le publierai bientôt *in extenso* dans la *Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Strasbourg*.

Que *Livre de scène* et *Compte des Dépenses* (1) se rapportent bien à la même représentation, c'est ce qu'attestent les noms d'acteurs mentionnés dans l'un et dans l'autre, ainsi que la description de l'*Abrégé* contenue dans le mémoire

Grâce à ce *Compte*, aussi détaillé qu'il est possible, et plus minutieux qu'un budget parlementaire, nous pouvons savoir d'où vint le manuscrit original, quels furent les machinistes et les peintres chargés d'accomplir les prometteuses rubriques des *Abrégés* aux yeux d'un public bien plus difficile qu'on ne s'imagine.

Les Montois avaient résolu de jouer, en juillet 1501, un beau *Mystère de la Passion*, qui dépasserait en ampleur et en magnificence la représentation qu'ils en avaient donnée en juillet 1455, et qui ne dura que quatre jours, ou celle d'octobre 1484, qui n'exigea que vingt-quatre acteurs. Mais où prendre la pièce? Ni dans cette Flandre dont le Hainaut n'entend pas la langue, ni au pays de Liége, dont le wallon est trop différent, mais en France. Comme aujourd'hui, à Mons un public attentif était aux écoutes de la littérature qui se créait chez nous et des pièces qui y étaient en vogue. Or, depuis le xve siècle, d'une part en vertu du même esprit synthétique et encyclopédique qui inspirait les *Sommes*, d'autre part en vertu de cette tendance didactique qui veut montrer dans la mort du Fils de Dieu la conséquence du péché originel qu'il rachète, le *Mystère de la Passion* avait pris, sous la plume d'Eustache Marcadé et d'Arnoul Gréban, un caractère cyclique, qui le faisait remonter non pas seulement au Déluge, mais à la Création. Après eux, leur successeur Jean Michel, obéissant à une nouvelle tendance, en avait retranché le début, et en avait développé à plaisir les scènes réalistes, qui avaient valu à son drame d'être joué « moult triomphanment à Augers en 1486. »

Or les auteurs, n'ayant aucune idée de la propriété littéraire, taillaient à leur gré dans le patron de leurs devanciers, de telle sorte qu'à Amiens l'on avait, en 1500, monté une *Passion*, qui était une contamination de celle de Gréban et de celle de Jean Michel. Le succès qu'elle avait remporté sur les

(1) Les documents qui ressemblent le plus à ce dernier sont postérieurs, et se rapportent au *Mystère des Trois Doms*, joué à Romans en 1509, au *Mystère des Actes des Apôtres*, joué à Bourges en 1536, et au *Mystère de la Passion*, joué à Valenciennes en 1547,

bords de la Somme avait franchi les limites du royaume et pénétré fort avant dans les domaines du duc de Bourgogne, Philippe le Beau

Aussi est-ce à *Ceux de la loi de la ville d'Amiens*, c'est-à-dire aux échevins de la cité que, dès février 1501, les Montois s'adressent pour obtenir les *pièces, copies et originaux dudit mystère... avec les secrets à cette cause* Les *secrets*, ce sont les accessoires, trucs et machines; mais il fallait, pour les manier, des *conducteurs* ou *feintiers* des plus capables C'est encore la France qui les fournira, non plus Amiens, mais Chauny, si célèbre par ses jongleurs, que Charles d'Orléans, y passant en 1414 avec Mgr le Dauphin, se fait montrer leurs tours et ébattements, et que Rabelais parlera, en 1532, des « soubresauts et beau parler de ceux de Chauny en Picardie, beaux bailleurs de balivernes en matière de singes verts [chimères]. » Un inspecteur d'académie me disait d'ailleurs que cette malheureuse ville lui fournissait avant la guerre ses meilleurs professeurs de gymnastique.

On envoie donc Collard Gagois, le messager à cheval, *devers Maître Guillaume de le Chière et son frère, marchander plusieurs secrets et instruments servant audit mystère*, le tout pour un forfait de 48 livres, qu'en bons entrepreneurs ils dépassèrent largement. Il est vrai qu'ils avaient à fournir *le secret du Pinacle*, au sommet duquel le diable, par magie, transporte Jésus, et le *faux corps Saint Jehan*, qu'il fallait décapiter bellement, et *le couteau feint dont Hérode se tua, les poulies dont Judas se pendit, deux pigeons feints*, trois roues à fusées, *deux faux visages de morts*, les bâtons creux *dont Dieu fut battu* : il y en avait là pour soixante sous.

Toutefois, ce ne sont que vétilles : le grand œuvre est la construction de la vaste scène sur l'immense Grand Place de Mons, où, chaque année, au son d'un air traditionnel et entraînant, le formidable Doudou ou dragon balaye la foule avec sa queue d'osier entoilée, tandis qu'autour du Saint Georges à la brillante armure, les *Chinchins*, sur les beaux chevaux de carton fixés à leur taille, caracolent éperdument.

A la *Maison d'Allemagne*, d'où doit se déverser sur une partie de la scène l'eau du Déluge, est adossé, face à l'Hôtel de ville, l'échafaud ou *hourd*

Ce terme, dans toute la France, désigne le *plateau*, tandis

que l'enclos, qui renferme la masse des spectateurs, s'appelle la *parc*, de là, peut-être, notre *parquet*.

Mais, à vouloir faire entre l'un et l'autre un départ aussi rigoureux qu'aujourd'hui, on se tromperait sans doute, car ce n'est pas au XVIIe siècle qu'appartient la malheureuse initiative d'avoir mêlé acteurs et spectateurs. Il y a des *galeries du hourd*, sortes de loges d'avant-scène réservées aux personnes de haut rang, mais il y a aussi des *galeries du parc*, qui dominent le parterre.

Cette confusion de loges et de décors ne se retrouve-t-elle pas d'ailleurs déjà dans la miniature de Fouquet, qui est du milieu du XVe siècle et qu'on peut admirer au Musée Condé à Chantilly? Ce peintre réaliste, voulant illustrer, dans le *Livre d'Heures* d'Étienne Chevalier, *le Martyre de Sainte Apolline*, a eu l'idée de nous le retracer au naturel, tel qu'un mystère le lui avait un jour représenté. Extraordinaire fouillis d'acteurs et de spectateurs. Le théâtre semble avoir eu la forme d'un cirque, héritée de l'amphithéâtre romain (1). L'intérêt se concentre sur l'arène, au milieu de laquelle la sainte, étroitement liée sur une planche, subit son horrible supplice : les bourreaux tirent sur les cordes pour lui écraser les membres, d'autres lui arrachent la langue avec des tenailles, tandis que l'un d'eux, abattant ses chausses, la honnit d'un geste grossier. L'Empereur, couronné, préside, entouré de ses chevaliers; derrière eux, on aperçoit, massée dans l'hémicycle, la foule du parterre, les *groundlings* comme on dit en anglais. Sans doute elle a dû s'écarter pour faire place au souverain, quand il est descendu, par une simple échelle du *lieu* ou *mansion* (2) qu'on voit au fond, et ou son fauteuil royal est resté vide. A sa droite, et également sur ce premier étage de *mansions*, dont la plantation affecte un tracé polygonal, il avait la tribune des musiciens; plus loin, toujours sur ce plan supérieur, un Paradis où trône Dieu le père avec ses anges. A sa gauche, au contraire, l'Empereur avait la loge des grandes dames, reconnaissables à leur hennin pointu, et, plus loin, celle des bourgeoises à chaperon plat. A côté d'elles, voisinage bruyant et dangereux, l'Enfer, face au Paradis, ouvrait sa

(1) On se servit souvent de vieux amphithéâtres pour y jouer des mystères, par exemple à Saint-Maixent et à Rome, au Colisée.

(2) Ainsi s'appelait le décor affecté à chaque scène ou épisode particulier. *Mansion*, est un doublet de *maison*. Qu'on songe à l'anglais *mansion*.

gueule énorme, dominée par Cerbère, et d'où s'échappent des diablotins hideux armés de massues

On se sera étonné peut-être de m'entendre prononcer le mot *étage*, car on la croyait bien morte cette vieille hypothèse de Berriat-Saint Prix d'une scène à quatre ou cinq étages superposés, ou cette autre hypothèse, un peu moins ancienne, de Jubinal d'une scène à trois étages. Paradis au-dessus, Enfer au-dessous et Terre entre les deux. Nos meilleurs manuels, l'*Histoire de la Littérature française* de Petit de Julleville, par exemple, y ont substitué, dans notre esprit, l'image imposée par la miniature du manuscrit de *la Passion* jouée à Valenciennes en 1547, et d'après laquelle est modelée la maquette que l'on peut voir dans l'escalier de la Bibliothèque de l'Opéra

L'auteur de cette miniature, Hubert Cailleau, a placé les *lieux* ou *mansions*, par lesquels doit passer l'action, les uns à côté des autres, entre *le Paradis*, qui est à l'extrémité droite, et *l'Enfer*, qui est à l'extrémité gauche, ou, si l'on préfère, respectivement à gauche et à droite du spectateur. Mais ici une double remarque s'impose. la miniature de Cailleau est très tardive, plein milieu du XVI[e] siècle, et ensuite elle est stylisée, donc moins réaliste que celle de Fouquet.

La vérité, comme toujours, est plus complexe : autant de circonstances, autant de formes diverses. Seul subsiste le principe médiéval de la *décoration simultanée*, qui, étant donné une action qui se déroule dans plusieurs lieux, les présente non successivement, mais en même temps aux yeux des spectateurs, dont les regards y suivent les acteurs.

Si l'on dispose d'une place publique, on alignera les *mansions* sur un échafaud de 60 à 100 mètres; si l'on est réduit aux dimensions d'une salle, d'une cour ou d'un enclos, il faut bien qu'on les superpose en partie, mais sans dépasser probablement deux ou trois étages, et, de plus, pour gagner du terrain, on brise au besoin la ligne des *mansions* en lui donnant une forme polygonale, mais toujours en aboutissant, dans les mystères du moins, à droite au *Paradis*, à gauche à *l'Enfer*

Sur ces deux *mansions* semble se concentrer l'effort des décorateurs qui, comme dans les verrières dont parle Villon, en font un

Paradis peint où sont harpes et luths
Et un Enfer où damnés sont boullus.

Le Paradis, nécessairement, domine la scène, non pas tant pour la révérence due aux habitants du céleste séjour que pour les besoins de l'Ascension, dont nous verrons tout à l'heure la réalisation. Notre *Livre de scène* dit :

Nota de, en ce pas, avertir Dieu, qui est *dessous la salle de Paradis*... Quand Caïn a dit les deux premières lignes, lors Dieu et ses anges s'en revont en Paradis, et plus ne descend Dieu.

Sur cette *salle de Paradis*, où l'on monte et d'où l'on descend, le *Compte des Dépenses* va nous donner quelques détails curieux : Dieu le père, tel qu'il figure dans le volet supérieur du célèbre retable de *l'Agneau mystique* des van Eyck, aujourd'hui reconstitué à l'église Saint-Bavon à Gand, est assis sur une chaire, en robe de pourpre à bordure de marbre, les pieds appuyés sur un *passet* ou petit tabouret. Il est ganté, car on a payé dix sous *pour trois paires de gants; l'une pour l'Esprit, l'autre pour Dieu, et l'autre pour le faux corps de Satan*, d'où il faut conclure que le Saint-Esprit, étant ganté, était représenté par un homme et non par un simple pigeon.

On sait quel magnifique emploi Dante a fait de la doctrine néo-platonicienne des sphères émanées de Dieu. On sait aussi comment, chez lui, les neuf chœurs d'anges virent en neuf cercles de feu au mouvement vertigineux autour du Tout-Puissant pour exalter sa louange. Le metteur en scène de Mons voulut, sans avoir lu sans doute le sublime poème du Florentin, matérialiser cette conception, à l'aide d'anges en bois, car les *Dépenses* comportent *3 sous d'un tilleul pour tailler les anges et 2 sous pour deux roues à tourner les anges*.

De là haut se manœuvrait encore *autre pièce de toile ayant déduit* [représenté] *le soleil et la lune*, qu'on revendit 22 sous 2 deniers, et une *autre pièce de toile mi-partie noire, mi-partie blanche*, qui, montrée au moment voulu, révélait à un public complaisant la séparation des ténèbres d'avec le jour. Grâce à une prodigalité de *feuilles d'argent*, de *bleu d'azur*, de *vermillon*, d'*étoiles dorées*, de *ciels peinturés* et de *nuées*, je ne doute pas que le Paradis de Mons n'eût justifié, lui aussi, la boutade de ce décorateur dont parle Guillaume Bouchet dans sa XXVIII[e] *Serée* qui, se vantant de son ouvrage, disait à ses visiteurs : « Voilà bien le plus beau Paradis que vous vîtes jamais... ni que vous verrez. »

A l'autre extrémité de la scène, un *Enfer* grimaçant et grotesque semblait, par une de ces oppositions violentes auxquelles les porches de nos cathédrales nous ont habitués, la réplique caricaturale du *Paradis*. Au sommet d'une tour est lié *le grand Diable*, appelé aussi *le diable Lucifer en haut* (1) ou *le faux corps de Satan*, autour duquel tourne une roue patibulaire, chargée d'anges déchus et damnés, entraînés sans fin dans des sphères d'infamie autour de leur maître enchaîné.

Cet ensemble domine la *Hure* ou *Gueule du Crapaud d'Enfer*, que d'autres textes appellent la *Chape d'Hellequin*, expression dont l'histoire est bien curieuse, car, si le symbole de la gueule vient du Léviathan de la Bible, Hellequin, lui, est sorti tout droit de la mythologie germanique, étant l'héritier authentique de l'*Erlenkönig*, devenu diable sous le nom d'Hellequin ou d'*Alichino*, chez Dante, il nous est revenu d'Italie sous le masque de cet Arlequin, dont l'habit bariolé rappelle les flammes infernales. Le *manteau d'Arlequin* de notre scène moderne, c'est-à-dire les draperies rouges qui l'encadrent, n'est d'ailleurs qu'une autre survivance de la *chape d'Hellequin*.

Dans la *Gueule* bout une chaudière ou, comme sur le tympan de Bourges, brûlent, sans distinction de classe, les damnés, même mitrés. Dans le *Mystère du Roi Avenir*, un diable fait retirer de la chaudière une femme, la pique d'une fourchette et puis, parlant à ses suppôts, leur dit : « Replongez-la, elle n'est pas assez cuite! »

Si le Paradis est tout harmonie et douceur, l'Enfer est tout tonnerre et tumulte. De là, sans doute, « un bruit de tous les diables ». Pour le produire, on frappe sur des *bassins d'airain*, ou on fait parler la poudre. On paya vingt-quatre sous pour *dix instruments à jeter feu en Enfer et deux grosses buses de fer*. Ces canons serviront surtout à accueillir, à son arrivée, Jésus descendant en Enfer; et nous savons, par un accident survenu à Paris en 1380, lors d'une représentation, que ces inventions de la science militaire n'avaient pas tardé à passer du champ de bataille de Crécy (1346) sur le *champ* des mystères.

Entre *le Paradis* et *l'Enfer*, s'alignaient les innombrables *mansions*, qu'exigeait une action kaléidoscopique, où les épisodes se succèdent et s'enchevêtrent avec des interruptions et

(1) C'est-à-dire au haut de la tour d'Enfer. On voit donc que celui-ci n'était pas sous la scène, comme on le croit souvent.

des reprises, dont seul le moderne cinéma peut nous donner une idée. La miniature de Cailleau pour la Passion jouée en 1547 à Valenciennes, ville où l'on a fort bien pu s'inspirer de la tradition montoise de 1501, les peint dans l'ordre que voici. En partant du *Paradis*, que nous appellerons la *mansion* 1 (à gauche du spectateur), on trouve successivement : 2) *Nazareth* : une petite porte, devant laquelle un terre-plein est soutenu par des gabions; 3) *le Temple* : dôme assez élégant à belvédère et porté par quatre colonnes grecques; trois marches donnent accès à l'autel; 4) *Jérusalem*, représentée par une petite porte et deux tours, 5) *le Palais* : fronton grec, monté sur quatre colonnes; on y accède également par trois marches; 6) au-dessous, la prison dont on tirera Barrabas; 7) *la Maison des Évêques*, figurée par une poivrière; 8) *la Porte dorée*, un peu plus ornée seulement que celle de Nazareth; 9) *le Limbe des Pères*, où ceux-ci attendent leur délivrance par Jésus, et qui est dominé par une plateforme, sur laquelle des canons menaçants sont en batterie; ceci indique que *le Limbe* appartient au domaine de la *mansion* 10) *l'Enfer*, dont l'aspect correspond assez exactement à la description que nous donnions plus haut, en avant de *la Porte dorée* et de *l'Enfer* est creusée 11) *la Mer*, sur laquelle flotte un bateau, voiles carguées, mais avec son gréement complet

La représentation de Mons, telle que le *Compte des Dépenses* et le *Livre de scène* permettent de la reconstituer, exige non seulement les onze décors d'Hubert Cailleau, mais bien d'autres encore des plus importants, comme le *Paradis terrestre*, différent du *Paradis céleste*, et qui est plein d'arbres chargés de fruits, en particulier le pommier de la tentation ; *la Maisonnette*, où se réfugient Adam et Ève après leur expulsion du lieu de délices, *l'hôtel de Zacharie*, fermé par un rideau jusqu'à ce qu'y apparaisse Anne *sur un lit paré, comme si elle était nouvellement accouchée; la Crèche* où *Joseph fait semblant de donner à manger à l'âne et au bœuf, le Mont d'Olivet, le Mont de Calvaire*, etc J'en compte en tout 43.

Était-il possible de les aligner sur une scène, eût-elle même cent mètres de large? Non, car cela ferait moins de deux mètres par *mansion*, étant donné le grand espace réclamé par l'*Enfer* et le *Paradis*. Mais, ingénieux, les *maîtres des œuvres* ont su résoudre la difficulté par deux procédés. Le premier est de

changer l'affectation d'un décor, ce qui est nettement indiqué par la rubrique suivante : *Et, depuis en avant, le logis de Marie et de Jésus à trente ans se fera, si l'on veut, au logis d'Adam.* Il est probable aussi que *la Montagne de Thabor*, où se passe la Transfiguration, *le Mont des Oliviers* et *le Mont de Calvaire*, ne sont qu'une seule colline artificielle et creuse dominant le *hourd*. Mais comment le public, ayant toujours sous les yeux le même ensemble immobile de décors, pouvait-il s'aviser de ce changement d'affectation ? C'est ici qu'intervient le second procédé, celui des pancartes, dont on a révoqué en doute l'existence dans le théâtre shakspearien, mais que notre compte atteste expressément pour Mons par les quarante-huit sous payés à Sire Jehan Portier, prêtre, *pour avoir fait 98 brevets de grosses lettres des lieux sur le hourd.*

Il n'en reste pas moins vrai que notre représentation de juillet 1501 suppose des décors beaucoup plus nombreux et plus compliqués que ceux que reproduit, pour la représentation de Valenciennes, en 1547, la miniature de Cailleau. Encore me suis-je abstenu de parler de la partie mobile de la décoration, de l'autel que Noé fait édifier, *lequel doit être préparé devant et mussé* [caché], de la chaire d'où prêche saint Jean, des trois croix de la Crucifixion, etc.

On n'utilise pas seulement, pour planter ces praticables, le plateau, appelé *champ* ou quelquefois aussi *parc* (ce qui peut amener des confusions avec le parterre), mais le dessous du *hourd*. Celui-ci est recouvert en partie de gazon, à la fois pour étouffer le bruit des piétinements et pour masquer les *huissets* ou *trappes de secrets*, dans lesquels se dissimule par exemple, après l'assassinat, *le Sang d'Abel complaignant*, qu'incarne le fils même de l'acteur chargé du rôle d'Abel. Des *fosseries* aussi, comme s'exprime le *Compte*, s'échappent les morts qui ressuscitent au moment où Jésus expire et lui-même y disparaît après chacune de ses apparitions à Madeleine, à Notre-Dame ou aux Disciples.

Ce ne sont pas là toutes les merveilles de la machinerie, et ce n'est pas pour ce simple artifice des trappes, que l'on avait fait venir de Chauny maître Guillaume Delechière et son frère. L'homme vulgaire du moyen âge vit au milieu des miracles qui, comme les symboles dont parle le poète, « l'observent avec des regards familiers. » Pour lui, dans la nature, rien ne se

justifie, si ce n'est par la volonté arbitraire de Dieu, tandis que nous nous berçons de l'illusion que tout y est sinon expliqué, du moins explicable. Il lui plaisait donc de voir réaliser sous ses yeux les miracles dont parlait l'Évangile, telles la multiplication des pains et des poissons, ou la mutation de l'eau en vin, ce qui lui donnait l'espoir qu'ils pourraient se renouveler un jour à son endroit pour l'allégement de sa misère. Toutefois, le spectateur, même celui des mystères, n'est pas seulement un croyant, c'est aussi un badaud. Quand ce badaud est François, et surtout Picard, on peut légitimement le supposer parfois goguenard. Aussi était-ce grand amusement plutôt que grande terreur qui le secouait en voyant, *au pré où le déluge se fera, paré de violettes*, monter, sournoisement et inexorablement, les eaux qui engloutissent le Monde et ses acolytes. *Lors*, commande l'*Abrégé* au régisseur, *soit fait le signe aux députés aux secrets du déluge de laisser venir les eaux.*

Le signe, donné par le *meneur de jeu*, que fait ne corroborer les instructions qu'a entre les mains le machiniste, et dont nous ignorions jusqu'à présent l'existence. L'*Abrégé* les appelle : *billets d'advertence* :

Ramentevoir [rappeler] à ceux des secrets des tonnerres de faire leur devoir, en ensuivant le contenu de leur *billet d'advertence*, et qu'ils n'oublient pas de faire cesser, quand Dieu aura dit : « Cesse et lasse tranquillité »

Par son billet, le diable Fargalus sait à l'avance ce qu'il aura à faire a l'égard de la Démoniaque, après l'exorcisme : *Soit ci averti Fergalus, diable, qu'il s'en voise par les secrets mettre au dessous de la fille de la Chananée, pour faire une grande fumée et un canon, quand il videra de son corps ci-après*

Plus grandes merveilles, comme il convient, à la mort du Sauveur : *Nota ci se doit faire grand tremblement de terre et le voile du Temple se doit rompre, les pierres fendre et les morts ressusciter et aller deça delà, sans parler.*

Toutefois l'Ascension réserve au spectateur comme au fidèle une gradation de surprise et d'admiration :

Nota que, en ce pas ici, il doit avoir au *Limbe des Pères* une grande clarté et mélodie et doivent les portes d'Enfer trébucher et la Divinité, qui est comme une âme, eu un pavillon de violette [une

tente de voiles transparents], doit là apparoir, et deux anges encensant devant Elle. Lors ils vident le Limbe et s'en vont qu'on ne les voie plus.

Ce n'est qu'après cette délivrance des Pères que Jésus s'élèvera au ciel :

Soit ci averti le secret pour faire élever Jésus. Nota que si Jésus doit monter et, s'il est possible, aucuns anges doivent monter avec lui et les patriarches ne se doivent faire voir, et font semblant les assistants de toujours regarder en haut.

Le « s'il est possible » avait été résolu, de la façon que voici, dans un *Mystère de la Résurrection*, que notre texte n'a pas connu :

Jésus, avec les trois anges Gabriel, Raphaël et Uriel, sera tiré à part le premier, tout en paix, et les deux fils Symeon ressuscités, et les 49 qu'il mènera monteront secrètement en Paradis par une voie sans qu'on les voie, mais leurs statures de papier ou de parchemin bien contrefaites, jusques audit nombre de 51 personnages, seront attachées à la robe de Jésus et tirées amont quand et quand [en même temps que] Jésus, et si seront les tables [plates-formes] environnées de nues blanches.

Les machinistes qui, en Enfer, ne sont pas moins de 17, obéissent au *meneur de jeu*, véritable ordonnateur, à qui s'adressent les rubriques impératives ou admonitives de notre *Livre de scène* : *Gabriel doit être semons* [averti] *de parler après Zacharie... Ici ramentevoir* [rappeler] *d'ôter la pierre et d'étouper les nez* [de se boucher le nez, quand on ouvre le tombeau de Lazare].

Le régisseur commande même à Dieu : *Être averti de semondre Dieu le Père*; aussi bien qu'à Satan : *Soit ci averti Satan de soi trouver par le hourd pour parler après.*

L'important, dans une succession de scènes aussi enchevêtrées, soumises à d'incessantes interruptions et à des reprises, est d'éviter les à-coups et les silences prolongés. D'où des recommandations comme celles-ci : *Semblablement faut apprendre au personnage de Notre Dame que tout incontinent et soudain après la mort de Jésus, elle die ce qui s'ensuit.* Comme néanmoins, à cause des distances à parcourir sur cet immense *champ*, des intervalles se produisent, on les remplit par l'intermède musi-

cal dont nous avons parlé et qu'on appelle le *silete*. On se sert aussi du terme *pause* : *Puis, quand il a fait son oraison, on chante en Paradis un silete, ou on joue des ménestrels, ou de quelque instrument ou pause d'orgue.*

La musique en ce drame qui, comme la tragédie grecque, est presque un *mélodrame*, au sens étymologique du mot, n'a pas seulement un rôle de remplissage, elle soutient le rythme des *rondels* et des *lais*, elle marque l'exultation des puissances célestes : *Lors soit faite en Paradis grande joie et mélodie... et y doit l'on chanter.*

Or, au pays d'Okeghem, de Josquin des Prés et de Roland de Lattre, on devine la beauté que ces chœurs pouvaient revêtir, soit qu'ils retentissent au Paradis, soit qu'ils se fissent entendre du fond des Limbes : *Ci doivent être avertis ceux qui chantent les motets en Paradis de descendre de Paradis et eux en aller aux Limbes pour chanter un motet quand on leur dira.*

Parfois l'emploi de la polyphonie vocale, que perfectionna à un si haut degré la science musicale bourguignonne de ce temps, sert à rendre sensible au vulgaire, d'une façon bien ingénieuse, le dogme de la Trinité. *Ici parle Dieu à trois voix* (1), est-il dit quelque part au moment de la Transfiguration.

La monodie populaire et joyeuse n'est cependant pas exclue, mais on la met dans la bouche de la Madeleine, lors de sa mondanité : *Ici chantent Madeleine et ses demoiselles quelque chanson à leur aise, en elles démenant honnêtement et joyeusement*, ce qui veut dire qu'en même temps elles dansent. Ainsi fait la fille d'Hérodias, que notre texte appelle Florence et non Salomé : *Lors elle va danser une morisque au son du tambourin, et puis le tambourin se tait un espace, et la fille danse toujours.*

Ce rôle est tenu par une jeune fille, qui porte le prénom de Waudru, mais ceci est plutôt exceptionnel. Le théâtre religieux est encore trop près de ses origines liturgiques pour accorder à la femme une place décisive. Cette Waudru, qui paraît avoir été une excellente actrice, est chargée aussi du rôle de Sainte Marie à quatorze ans et de celui de Victorie, quatrième femme de Sion, au moment de la Crucifixion. Mais Ève elle-même est jouée par Colin Rifflart, ce qui ne laisse pas d'être un peu difficile à imaginer ! De même, le rôle si profane de la

(1) Ténor, baryton et basse, précise un autre mystère.

coquette Madeleine est tenu par Messire Maisnard, prêtre et chanoine de Saint-Germain-des-Prés à Paris, tandis que celui des suivantes Pérusine et Pasiphée est confié à deux jeunes gens, Leclercq et Lossignot.

Le nombre des ecclésiastiques et des moines acteurs est considérable, et il ne faudrait pas croire qu'ils se réservassent le personnage de Dieu (effectivement confié à sire Jehan de Brouxelles, prêtre), ceux de Jésus, du Saint-Esprit et des Apôtres. Caïn est Godefroy de Bertaimont; le roi Hérode est le frère Bernardin; Belzébuth, Jehan, clerc de l'église Sainte-Waudru .. mais il faut dire que c'est avant la chute. Je ne connais pas la profession d'Étienne du Ponceau, qui fait Satan, mais je sais au moins qu'il porte le titre de Maistre.

D'ailleurs, sur le *hourd*, toutes les classes sont mêlées, du prêtre et du noble à l'artisan, en passant par le bourgeois et l'artiste. C'est que le concours bénévole de tous n'est pas inutile pour remplir les quelques centaines de rôles de *la Passion*. Quelques-uns, comme ceux des anges révoltés devenant des démons, ou comme celui de Lucifer devenant le serpent, devaient être dédoublés. De même, celui de certains personnages qui, selon la formule de Boileau, « enfants au premier acte, *sont* barbons au dernier. » Ainsi de Notre-Dame, présentée d'abord, sous forme de poupée sans doute, comme *Marie nouvellement née*, puis, *se doit musser Marie nouvellement née et paroir celle de sept ans*, ensuite, *soit ici avertie Marie à quatorze ans de se trouver dessous le Temple, et absconser* [cacher] *celle à sept ans*. Substitution pareille pour Jésus : après dîner, *Jésus à douze ans sera absconsé* et *Jésus à trente ans apparaitra*. Cependant le cas est rare, et ne concerne que les protagonistes : le plus souvent, c'est l'inverse qui se produit, et l'on peut confier à un seul acteur plusieurs personnages qui ne réapparaissent pas ensemble; c'est ce qu'on a fait pour Mlle Waudru.

On utilise aussi les *personnages sans parler*, nous dirions les figurants, ou encore les poupées, comme *l'enfant fustif* [en bois], dont il est question au Massacre des Innocents, ou comme l'âme d'Hérode, que les diables emportent en Enfer, laissant le corps sur le carreau. Les animaux ne manquent pas non plus, et ils sont bien vivants, puisque le *massard* ou trésorier déclare avoir assuré la pâture de l'âne et du bœuf, et qu'on a donné à *Jehan Foucquart dit Docque-docque, pour la nourriture de*

certains oiseaux... pour servir à la création du Monde : 4 sous.

Il est probable que chaque acteur avait à pourvoir à son costume ou à ses costumes, car les travestissements abondent La Madeleine, au moment de sa conversion, *déchire ses habits de mondanité* pour revêtir *habits de simplicité*. Ainsi fait encore Lazare. Pour Jésus, les transformations sont plus nombreuses, puisque dans ses tribulations d'Hérode à Pilate, on le revêt successivement *d'un habit blanc de fol*, puis *d'un vieil habit fourré de martre tout déchiré par les bords*, enfin de sa *robe inconsutile* ou sans couture, que les bourreaux tirent au sort; après sa mort, il paraîtra en jardinier à Madelaine

Des peintres sont chargés de grimer les acteurs : *Nota d'ici avertir un peintre d'aller en Paradis pour peindre rouge la face de Raphaël*, afin qu'elle paraisse plus brillante : cela remplace les jeux de lumière, difficiles à opérer en plein jour.

Un grand soin est accordé aux *records* ou répétitions, *assemblées* à son de trompe par le héraut Jehan Billot. Les *clauses* sont longues, et parfois dépassent 150 vers, les *parchons* ou rôles, souvent plusieurs milliers.

Quand l'acteur a fini de jouer, il va s'asseoir *en son lieu*, c'est-à-dire sur le *siège* qui lui est assigné, et d'où il n'échappe pas aux regards du public. D'autres fois il lui est recommandé de *piétiner le hourd* ou de *gambiller par le parc*.

Il ne se borne pas à réciter, il mime. C'est une scène vraiment belle et qui exige à cet égard un singulier talent, que celle où Madeleine, ayant entendu vanter la beauté du nouveau Prophète, veut essayer de conquérir une si noble proie Il parle, et elle le contemple, essayant d'abord d'attirer son attention par des mines gracieuses, mais peu à peu la parole sainte la pénètre, la touche, et, à la fin du sermon, elle s'effondre en larmes.

Dans un aussi large espace et en plein air, beaucoup de paroles se perdent et le geste doit souvent traduire ce que l'on n'entend pas, d'où des rubriques significatives comme celles-ci · *Avertir Cham, Japhet et Sem, de eux diviser en trois parties un petit loin de l'un l'autre, quand ils disent quelles parties ils prendront* Quelquefois le geste est brutal : *Ici soit avertie Marie de faire élever son ventre pour demontrer qu'elle soit enceinte*, quelquefois plaisant, comme dans la toilette de la Madeleine. *Ici, Pérusine et Pasiphée lui apportent des fiolettes pleines d'eau*

de rose et son miroir, éponge et peigne; quelquefois émouvant *lors Madeleine se jette aux pieds de Jésus... et arrose et essuie de ses cheveux ses pieds, puis se lève et jette dessus le chef de Jésus de l'eau de Damas*; ou encore tragique : *lors il met une éponge au bout d'une lance et le joint contre la bouche de Jesus en croix : alors Jésus tire la bouche arrière, lors encline sa tête sur le côte destre.*

De la sorte, tous les récits de l'Évangile se trouvaient traduits en tableaux vivants, pareils à ces bois qui illustrent les *Bibles des Pauvres* ou à ces miniatures richement coloriées des *Livres d'Heures*. Leur aspect ainsi concrétisé s'imposait à l'*imagier* ou à l'*entretailleur d'images*, artisans généralement peu instruits et plus habiles à saisir des attitudes qu'à déchiffrer des grimoires. L'influence des mystères sur l'art n'est plus guère contestée aujourd'hui, bien qu'un maître éminent, M. Mâle, s'accuse, dans la seconde édition de son *Art religieux de la fin du moyen âge en France* (1), d'en avoir exagéré la portée. Ce n'est pas le lieu de reprendre ici la discussion, mais, si l'on peut hésiter sur le degré de cette influence dans le cas de l'artiste, on le peut moins dans le cas de son public.

Si l'on fait abstraction en effet des quelques clercs qui se trouvaient dans l'auditoire ou sur la scène, la vision de l'Ancien et du Nouveau Testament, telle qu'elle se déroulait sur le *hourd*, s'imposait définitivement à l'esprit des spectateurs. Aussi ne connaîtront-ils désormais la Cène que sous la forme que suggère cette *rubrique* :

Ici s'assied Jesus au milieu, Saint Pierre à destre, Saint Jehan à senestre, et tous les autres Apôtres, Simon au bout de la table et Judas servi... il n'y a sur la table que des fouaces blanches petites et l'agnel... ; et Jésus prend un pain et le rompt par le milieu, puis dit Environ le milieu de la clause, se doit lors Jésus lever droit. Item où il dit : « Sur ce pain pour l'honneur de Dieu, » doit Jésus prendre une hostie et la tient à la main senestre, et met la main droite dessus Et à ce qu'il dit : « Le pain transsubstancierez, » il prend le calice comme dessus.

De même sentent-ils mieux, comme s'ils en éprouvaient la brûlure sur leur propre chair, les souffrances que leur Sauveur souffrit pour eux, *la Flagellation, la Montée au Calvaire, la Crucifixion.*

(1) Paris, Colin, 1922, in-4°.

La description de *la Descente de Croix* a l'air d'être faite d'après le tableau de Rubens, et il faut un effort, en la lisant, pour concevoir que le mystère est antérieur d'un siècle et demi

Note que Joseph doit avoir à sa ceinture une pince et Nicodème un marteau. Nota de preparer ici quatre échelles toutes neuves pour servir à descendre Jésus, car le charpentier et autres y peuvent bien aider sans parler. Joseph arrache le clou de la main destre. Ils montent au lé [côté] senestre. Il [Joseph] fait semblant de le tirer aux pinces. Joseph tire le clou, et puis il le montre. Lors ils descendent (le corps) et peuvent bien prendre aide. Lors Maria s'assied à terre, et on met Jésus sur son genoux

Étonnantes de puissance évocatrice, ces *rubriques* semblent douées d'une sorte de plasticité. Or, si l'on songe que depuis le XIVe siècle (1), on les réalisait sur la scène, on comprend que la tradition des gestes qu'elles établissent ait revêtu aux yeux des artistes comme de la foule une autorité que confirmait le patronage de l'Église. J'en dirai autant des épisodes familiers ou comiques, qui servent à détendre les nerfs et à distraire : *Pêche miraculeuse*, avec manœuvres de bateaux sur la *mer du hourd*, chasse au faucon du Lazare, grossières plaisanteries des *tyrans* ou bourreaux.

Tout cela forme un ensemble truculent, coloré et confus, qui eût fait les délices des Romantiques, si leur information sur notre passé littéraire avait été à la hauteur de la sympathie qu'il leur inspirait. Ajoutez-y la bigarrure même des costumes des spectateurs, les velours rouges des pourpoints, les brocarts des robes féminines, mais surtout une atmosphère morale de curiosité tendue et neuve.

Les spectateurs ont afflué d'Arras, de Douai, de Cambrai, comme de Valenciennes, de Lille, de Binche, Chimay et Nivelles, et les Chambres de Rhétorique de ces villes avaient été invitées à se disputer en cette occasion à Mons les *joyaux et prix d'argent faits pour le Jeu de rhétorique*. Les Chambres d'Amiens et de Tournai, qui étaient en France, avaient été conviées aussi, mais non celles de Gand, de Bruges, ni d'Ypres. Qu'on veuille bien ne pas voir là une querelle de langues, car Namur et Liège ne l'avaient pas été davantage : il y a simplement ici

(1) Cf *La Passion du Palatinus, Mystère du XIVe siècle*, éd par Grace Frank. Paris, Champion, 1922

manifestation de ce fait que, en dépit de la mobilité des limites tracées par les guerres et les traités, la Picardie, consciente d'une ancienne unité historique et linguistique, possédait une vie littéraire commune, très apparentée d'ailleurs à celle du reste de notre pays, auquel le Hainaut devait donner des poètes comme Jean Lemaire de Belges, des musiciens comme Josquin des Prés, tandis que Valenciennes devait prendre à Saint-Quentin Jean Molinet. Celui-ci assista à la représentation de juillet 1501, se mêlant ensuite à la compagnie du roi Hérode (les acteurs festoyaient ainsi par groupes, Dieu et les siens ne frayant guère avec les démons) : *Au roi Hérode, pastoureaux et autres, en nombre 22 personnes et plus, et où était Moulinet de Valenciennes, ce dit jour, au souper, au Cerf, donné soixante-dix sous.*

Que l'attention et la curiosité dont nous parlions se soient parfois démenties pendant les huit jours que dura la représentation, du lundi 5 au lundi 12 juillet 1501, c'est ce qu'atteste le tableau des recettes que voici, où le terme *Journée* correspond à la fois à la *matinée* et à l'*après-dîner*.

Lundi 5 juillet, première journée : 224 l. 16 s. 6 d.
Mardi 6 juillet, seconde journée : 147 l. 14 s.
Mercredi 7 juillet, troisième journée : 123 l. 13 s. 6 d.
Jeudi 8 juillet, quatrième journée : 126 l. 11 s.
Vendredi 9 juillet, cinquième journée : 153 l. 6 s. 6 d.
Samedi 10 juillet, sixième journée : 122 l. 9 s. 6 d.
Dimanche 11, septième journée : 316 l. 9 s. 6 d.
Lundi 12 juillet, huitième et dernière journée : 103 l. 14 s.

Le total, en y ajoutant le prix de quelques toiles revendues, fut de 1338 livres, 4 sous, 4 deniers. Il résulte de ce tableau des entrées que, vive au début, la curiosité et, partant, l'affluence diminuent le second, le troisième et le quatrième jour, se relèvent le cinquième (serait-ce à cause de la Mondanité de Madelaine et de la Résurrection de Lazare?), s'abaissent de nouveau le sixième, pour atteindre leur maximum le dimanche 11 juillet. Il est vrai que, ce jour-là, s'est jouée *la Passion* proprement dite avec ses pompes, ses cortèges, ses horreurs et ses gloires, que les artisans chôment tous, et que les gens des villes voisines ont plus de loisir pour entreprendre le voyage de Mons. La recette du dernier jour, consacré à la *Résurrection*, est la

plus basse puisqu'elle dépasse à peine cent livres. L'attention s'est visiblement lassée.

La représentation du *Mystère de la Passion* à Mons en Hainaut, dont le texte a été emprunté à Amiens et les machinistes à Chauny, attesta d'abord l'unité linguistique et littéraire de l'ancienne Picardie, qu'elle fut françoise ou bourguignonne. Mais, comme la pièce est écrite exclusivement dans notre langue centrale, il apparaît que celle ci est parfaitement entendue du public amiénois ou montois, et ceci prouve la suprématie désormais acquise du dialecte de l'Ile de France, suprématie que l'œuvre entière d'un Jean Lemaire ou d'un Philippe de Commines contribua à affirmer et à établir. Dès lors cette représentation peut être considérée comme le type des grands spectacles français du xvᵉ siècle, avec cette nuance cependant que le riche Hainaut, à Mons, comme plus tard en 1547 à Valenciennes, y aura déployé plus de faste, habitué qu'il était aux splendeurs du *Vœu du Faisan* et autres mystères mimés de la monarchie bourguignonne. Je gage que nos *Confrères de la Passion*, dans leur Hôpital de la Trinité, ne firent pas mieux, à Paris.

Ce qui frappe encore, lorsqu'on étudie le *Livre de conduite du régisseur* et le *Compte des dépenses* récemment découverts, c'est la minutie des détails, le souci d'une réalisation scénique, mal servie par une technique rudimentaire, mais bien supérieure aux pauvretés que présentent à ce point de vue la tragédie classique et le *Mémoire de Mahelot, Laurent et autres décorateurs de l'Hôtel de Bourgogne* (1). Quand on songe que cet ample théâtre aux cent scènes diverses est né au pied des autels, au xiᵉ siècle, on est stupéfait de ce développement, qui ne saurait se comparer qu'à celui qui mène notre architecture du roman au gothique flamboyant, ou la miniature du xiiᵉ siècle aux immenses polyptiques d'un van Eyck.

Est-ce à dire que, dans le théâtre du moyen-âge, dont la croissance se poursuit jusqu'au milieu du xviᵉ, et pour qui l'interdiction du Parlement de Paris en 1548 ne fut même pas l'arrêt de mort, la forme ait étouffé le fond? Non pas, mais il faut reprendre notre comparaison. Comme le gothique flamboyant, les mystères s'écroulent sous trop de frondaisons, trop de déve-

(1) Publié par M. Carrington Lancaster, Paris, Champion, 1921, in-8°

loppements, trop de richesses de fond et de forme. Notre contact avec la tragédie antique, connue d'abord par les traductions latines d'Érasme et de Buchanan, puis françaises d'un Lazare de Baïf, va initier la Pléiade à un art plus sobre et plus profond, qui a moins de besoins matériels, et à qui Jodelle apportera, aux applaudissements de la Brigade, avec sa *Cléopâtre captive*, en 1552, son premier chef-d'œuvre.

Toutefois, le divorce n'est pas aussi complet qu'on le croit généralement. Installée à l'Hôtel de Bourgogne, c'est-à-dire dans les meubles des *Confrères de la Passion* qui en étaient propriétaires, la tragédie, et surtout sa cadette la tragi-comédie à l'action plus mouvementée, se trouvaient à l'aise dans la formule du décor simultané, qui leur était fournie par la tradition et que le registre de Mahelot nous dessine avec assez d'exactitude. Cette formule est encore celle de Corneille dans *le Cid*. Des excuses qu'il présente à ce sujet dans son *Discours du poème dramatique* il résulte que « le théâtre, dès le premier acte, est la maison de Chimène, l'appartement de l'Infante dans le palais du Roi et la place publique. Le second y ajoute la chambre du Roi. » Quand Racine se contentera « d'une action simple, chargée de peu de matière, » il suffira d'un Palais à volonté, et Schlegel pourra dire, non sans ironie, que chez nous, « la scène est … sur le théâtre, » à quoi Faguet répliquera : « ou plutôt au fond du cœur humain. »

Mais, négligés par la tragédie, l'abondance de décors et les effets de machinerie (1) seront le privilège de l'Opéra, à qui le mélodrame du XVIII[e], puis le drame romantique les emprunteront. Dans le *Christophe Colomb* de Lemercier, en 1809, on verra paraître un bateau plus beau que le baquet des mystères, et, dans le *Vaisseau fantôme*, Wagner en fera naviguer deux. Ce sont là des excès de la machinerie et du machinisme, contre lesquels, dans ces trente dernières années, ont réagi, sans doute sous l'influence du symbolisme, MM. Reinhardt en Allemagne,

(1) Elle ne fonctionnait pas toujours à souhait, témoin cette amusante critique de La Fontaine dans son *Épître à M. de Niert* :

Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets.
Souvent au plus beau char le contrepoids résiste,
Un dieu pend à la corde et crie au machiniste,
Un reste de forêt demeure dans la mer
Ou la moitié du *Ciel* au milieu de l'*Enfer*.

Craigh en Angleterre, Bakst en Russie, Antoine et Copeau en France. Il ne faut pas, selon l'heureux mot de Saint-Évremond, qu'on diverlisse « l'esprit de son attention au discours », ou qu'on étouffe l'intérieur sous l'extérieur. Celui-ci ne doit plus être que suggéré par des lignes sobres et des détails évocateurs.

D'autre part, à l'Odéon, M. Antoine restaura la technique du moyen âge pour *Roméo et Juliette*, en montrant d'une façon permanente aux yeux des spectateurs, d'un côté la maison des Capulets, de l'autre la maison des Montaigue, tandis qu'une arrière-scène, fermée comme une *mansion* par un second rideau, était réservée aux changements de décors indispensables : combinaison ingénieuse et déjà employée à Oberammergau, des deux principes de la *mise en scène successive* et de la *mise en scène simultanée*. Celle-ci avait été la vraie formule du mystère qui, sur la place publique, sous le chaud soleil de juillet, faisait frissonner de tendresse et d'exaltation une foule à l'âme unique, d'autant plus anxieuse et fervente, qu'elle voyait se dérouler devant elle le drame même de sa destinée éternelle.

Gustave Cohen.

L'EXPÉRIENCE ITALIENNE

II[1]

LE PROBLÈME ÉCONOMIQUE

UNE RÉPONSE DE M. LUZZATTI

Un jour que je demandais à M. Luzzatti de quelle manière il estimait qu'un juste équilibre pourrait s'établir en Italie entre l'agriculture et l'industrie, et par quels traités de commerce, par quels tarifs douaniers on parviendrait à concilier les intérêts de l'une avec les exigences de l'autre, l'éminent homme d'État, selon sa coutume, répondit à ma question par une anecdote. « En 1872, me dit-il, M. Thiers, qui était à la fin de sa magistrature, voulut frapper les matières premières d'un droit d'entrée, dont il espérait tirer 80 millions de francs. Le Gouvernement italien m'envoya à Paris avec la mission de défendre nos intérêts. Les membres du cabinet n'étaient pas d'accord entre eux : Quintino Sella hésitait; Visconti-Venosta inclinait à accepter cette mesure, pourvu qu'elle ne s'étendît pas à la soie, — il représentait la Lombardie; — pour moi, j'étais franchement hostile à l'établissement du nouveau droit : c'était une mauvaise politique, mauvaise pour l'Italie, sans doute, mais mauvaise aussi pour la France, qui y aurait plus perdu que gagné. C'est ce que je m'efforçai de faire comprendre à Paris. Pendant une de nos séances, au quai d'Orsay, M. Thiers entra dans la salle, vint à moi, me prit à part et me dit :

— Alors, c'est vous qui vous opposez à mon projet?

— Oui, monsieur le Président, parce qu'il ne me semble pas avantageux, même au point de vue français

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

— Mais quelles sont donc vos doctrines économiques?

— Me permettez-vous de vous répondre librement? — Allez, fit Thiers. — Eh bien! le grand Goethe, comme un de ses disciples préférés lui demandait quelle était sa foi religieuse, répondit : « Quand je veux évoquer les grands souvenirs de l'antiquité, je suis païen; je suis panthéiste, quand je veux exprimer la communion de l'homme avec la nature; je suis déiste, quand je me concentre sur la vie intérieure et sur les problèmes moraux; et j'ai besoin de toutes ces doctrines à la fois pour m'exprimer tout entier. » Je suis comme Goethe, monsieur le Président. Selon les problèmes et les circonstances, je suis partisan de la prohibition, de la protection ou du libre échange, et j'ai besoin de toutes ces doctrines à la fois pour défendre l'économie de mon pays.

Alors Thiers, en me frappant sur l'épaule :

— Avec de tels principes, jeune homme, vous irez loin.

M. Thiers ne s'était point trompé, M. Luzzatti non plus : l'éclectisme, ou, si l'on veut, l'opportunisme est pour la politique italienne une nécessité. Les doctrines sont immuables, et les intérêts changeants : il faut donc bien subordonner les doctrines aux intérêts. Dès cette époque, l'Italie devait se préoccuper de ménager à sa production agricole des débouchés abondants et faciles, tout en assurant à son industrie naissante la protection à l'abri de laquelle elle pourrait se développer. A l'origine, le problème se posait en termes assez simples : l'Italie était, de par ses conditions naturelles, un pays essentiellement agricole; ne possédant ni fer ni charbon, du moins en quantité appréciable, elle ne pouvait aspirer à devenir un grand pays industriel. Le système commercial et douanier devait donc tendre avant tout à favoriser le développement et la prospérité de l'agriculture : l'Italie laisserait entrer librement les produits fabriqués des autres pays; elle obtiendrait des autres pays un traitement analogue pour ses produits naturels. La tradition piémontaise, basée sur le libre échange et sur les traités de commerce, s'adaptait parfaitement à cette situation. Le premier traité conclu avec la France en 1863, les accords passés, dans les années qui suivirent, avec les États allemands, l'Autriche et la Suisse, eurent pour principal objet de procurer à l'agriculture italienne des débouchés de plus en plus nombreux et avantageux.

Ni la réforme de Bismarck, qui, vers 1878, s'avisa de proté-

ger par des tarifs les industries nationales de l'Empire allemand, ni la grande enquête industrielle que firent en Italie à la même époque MM. Luzzatti et Salandra, n'amenèrent les hommes d'État italiens à modifier sensiblement cette politique. Les traités de 1877, de 1879 et de 1881, — ce dernier conclu avec la France, — s'inspirent encore du principe que l'économie italienne est essentiellement fondée sur la production agricole et sur le développement des industries dérivées de l'agriculture. Cependant, dans le nord du royaume, d'autres industries se sont créées, qui ne peuvent vivre si l'État ne les protège; leurs représentants commencent à se plaindre, mécontents des résultats de l'enquête précédente, ils en invoquent une nouvelle, qui est ordonnée par le Gouvernement en 1883, et dont les conclusions, très différentes de celles de 77, servent de base à l'élaboration du tarif général de 1887.

Dès lors, c'est la tendance protectionniste qui triomphe. La dénonciation des accords avec la France ruine en peu d'années les grands vignerons des Pouilles; les producteurs d'huile n'ont plus de débouchés à l'étranger; la laine et le lin se vendent à vil prix. L'essor de l'agriculture italienne est brusquement arrêté. Dans certaines provinces, on arrache les vignes et les oliviers. Une baisse énorme se produit sur le prix de la terre. Une série de mauvaises récoltes vient encore aggraver la situation; tantôt les paysans émigrent en masse, tantôt ils se révoltent et il faut, pour rétablir l'ordre, l'intervention de la force armée. Du jour où les marchés étrangers lui sont fermés, la production agricole diminue très rapidement.

En revanche, on voit se développer, très rapidement aussi, la métallurgie, les industries du coton, des peaux, du sucre et du papier. En une année (1887-1888) les importations étrangères en Italie descendent de dix-sept cents à douze cents millions. A la faveur des tarifs de protection, l'industriel italien augmente sa production et ses prix de vente. Le nord de la péninsule se couvre de fabriques, tandis que le midi agricole s'efforce, sans toujours y réussir, à conjurer les effets, désastreux pour lui, de la politique nouvelle (1890-1904).

Cette politique avait un appui naturel dans la bourgeoisie, dans le monde du commerce, de l'industrie et des banques; elle n'était point combattue par les syndicats ouvriers, qui y trouvaient leur bénéfice : le taux des salaires s'était élevé et il n'y

avait plus de chômage. Seuls les socialistes révolutionnaires réclamaient le retour au libre échange, unique moyen, disaient-ils, d'abattre la bourgeoisie. Pour des raisons plus sérieuses, quelques économistes, dont M. de Viti de Marco se fit l'interprète à la Chambre, combattaient le nouveau régime et reprochaient au Gouvernement de favoriser les intérêts d'une classe aux dépens de l'économie générale du pays.

L'introduction du système protectionniste en Italie ne créait pas seulement un antagonisme de classes, il développait encore un antagonisme de régions : entre le Nord industriel et le Midi agricole, l'opposition d'intérêts devint de plus en plus flagrante, et la terrible « question méridionale, » dont M. Zanardelli, à la fin de 1901, avait reconnu publiquement l'exceptionnelle gravité, se posa, dans les années qui suivirent, sous une forme presque menaçante. On multiplia les enquêtes, des lois spéciales furent votées. L'intervention de l'État se traduisit par des dégrèvements d'impôts, par des subventions aux entreprises les plus importantes ; il lui manqua, pour être efficace, la rapidité et l'intensité. Les secours financiers, répartis sur un grand nombre d'années, ne donnèrent que des résultats insignifiants. Les hommes les plus compétents n'étaient d'accord ni sur la nature du mal dont souffrait le Midi, ni sur la manière d'y porter remède. M. Nitti soutenait que les régions du Sud de l'Italie étaient naturellement pauvres, le malaise économique devait être imputé à la structure du pays, non au caractère des habitants, pour y mettre fin, l'État n'avait qu'à fournir aux populations méridionales les moyens de travailler et de s'enrichir ; elles se révéleraient aussitôt intelligentes et laborieuses. Au contraire, M. Labriola trouvait dans le passé économique du Midi la preuve que sa pauvreté ne résultait point de la nature du sol : bien cultivé, ce sol avait produit en abondance du blé, du vin, et même du sucre et du coton; cette ancienne prospérité fut systématiquement détruite par les Espagnols et par les Bourbons, qui étendirent sans mesure le domaine ecclésiastique, ruinèrent l'industrie et le commerce dans la crainte de voir se former une bourgeoisie riche, condamnèrent le peuple à la misère et à la démoralisation. Le nouveau régime n'avait point réparé les fautes des anciens.

Si l'on voulait trouver une solution efficace au problème méridional, je crois qu'il faudrait combiner ces deux thèses : res-

tauration du sol et éducation des habitants sont également nécessaires, et ces deux entreprises sont trop vastes et trop coûteuses pour que l'initiative privée puisse y suffire. Le jour où les provinces du Sud auront de l'eau, des voies ferrées, des routes et des écoles, le problème sera résolu. On peut dire qu'il est en voie de résolution, depuis que l'Italie est sortie de la trop longue période durant laquelle l'économie était entièrement subordonnée à la politique, tandis que, dans le Nord, le Gouvernement s'assurait l'appui ou la sympathie des différentes classes par la protection douanière, les travaux publics et les concessions aux coopératives, dans le Midi il se contentait d'acheter les chefs de parti et les grands électeurs : singulière façon de maintenir l'équilibre entre l'industrie et l'agriculture.

Il n'était pas au pouvoir des particuliers, même des plus grands propriétaires, d'*équiper* les provinces méridionales en vue d'une exploitation agricole moderne et intensive, de construire des chemins de fer, des routes et des aqueducs. Leur effort, très considérable en ces trente dernières années, a tendu, suivant les cas, soit à organiser dans des limites restreintes certaines cultures très rémunératrices, soit à créer de petites industries, dont plusieurs sont devenues prospères. Si l'intérieur de la Sicile ne s'est pas beaucoup modifié, en revanche, la culture de la vigne, celle des *agrumi*, des amandiers et des pistachiers ont peu à peu entouré l'île d'une ceinture de merveilleux jardins Si l'agriculture n'a pas fait de grands progrès en Pouille, l'industrie et le commerce s'y sont remarquablement développés. En quinze ans, la ville de Bari a changé d'aspect. A côté des établissements vinicoles et des fabriques de savon, on y trouve aujourd'hui des verreries, des clouteries et même des tissages d'étoffe. J'ai constaté le même progrès à Lecce, à Foggia, à Barletta Les deux ports de Bari et de Tarente ont retrouvé une certaine activité. Les grandes banques ont pris à cœur de multiplier leurs succursales dans les provinces du Midi; les banques catholiques ont développé dans certaines parties de la Sicile une activité très heureuse, en se spécialisant dans les opérations de crédit foncier et agricole. En 1915, on ne pouvait déjà plus parler d'un antagonisme aigu entre le Midi agricole et le Nord industriel, en même temps que les régions agricoles du Nord perfectionnaient leurs méthodes d'exploitation, l'industrie, dans le Sud, gagnait du terrain, ainsi s'étaient réta-

blie un certain équilibre, un certain accord d'intérêts, dus, pour la plus grande part, à l'initiative et à l'effort des particuliers.

Cependant les populations méridionales ont généralement gardé la conviction, ou, si l'on veut, le préjugé, que le Gouvernement les sacrifie à celles du Nord. En 1920, un avocat de Bari m'énumérait les griefs les plus récents de ses compatriotes : « Pendant la guerre, me disait-il, le Midi a donné sans compter son argent et son sang. Or, sur 100 millions de commandes de guerre, 86 millions sont allés aux provinces du Nord, celles du Midi n'en ont reçu que 14. L'impôt sur le capital va peser très lourdement sur le Sud agricole, puisque la terre s'étale au grand soleil; il atteindra beaucoup moins le Nord industriel, qui soustraira aisément aux exigences du fisc une partie de sa richesse mobilière. » Il est vrai que, la même année, à Caltanissetta, en Sicile, un notable me déclarait : « Je ne crois pas qu'il soit équitable d'accuser le Gouvernement de prédilection pour le Nord, et de négligence pour le Sud. La vérité est que dans le Nord, il rencontre des exigences, des initiatives et des concours qui savent s'imposer à lui, tandis qu'au Sud il ne trouve rien de tout cela. Qui ne demande rien n'obtient rien ; et demander ne suffit pas, il faut exiger. » Au fond, le Sicilien traduisait, bien que sous une forme différente, le même sentiment que l'homme des Pouilles.

L'APRÈS-GUERRE. — BANQUES ET INDUSTRIES

Le progrès vers l'équilibre économique, très sensible entre 1905 et 1915, fut brusquement interrompu par la guerre. D'une part, en Italie comme chez nous, les charges militaires pesèrent beaucoup plus lourdement sur les paysans que sur les ouvriers, ces derniers ayant été, dès le début, mobilisés dans les usines. D'autre part, pour satisfaire aux énormes besoins créés par la guerre, force fut bien d'accroître en peu de temps et par tous les moyens le nombre et l'importance des industries. Il ne faut pas oublier qu'en Italie les hostilités n'éclatèrent pas brusquement comme en France, en Angleterre, ou en Russie : la déclaration de guerre d'août 1914 avait provoqué dans la péninsule une courte panique financière, mais n'y avait guère troublé la vie économique. Celle de mai 1915, aussi habilement préparée sur le terrain de la politique que sur celui de l'économie, ne

détermine point dans le pays ce bouleversement profond, ce brusque arrêt de toutes les affaires que nous avons connus en France. Désordre économique et désordre financier ne se font sentir en Italie que vers le milieu de 1918; à partir de ce moment, ils progressent l'un et l'autre avec une rapidité prodigieuse, pour aboutir vers la fin de 1921 à la situation chaotique et presque désespérée dont les documents officiels n'ont offert qu'une image très adoucie.

Les Italiens ont souvent reproché aux hommes qui étaient alors au gouvernement de n'avoir pas préparé l'après-guerre. S'il m'était permis d'émettre un jugement personnel sur une question aussi difficile, je ferais une distinction. L'Italie, pendant la guerre, n'a point préparé l'après-guerre au sens où l'Allemagne, par exemple, l'a préparé. On chercherait vainement dans les archives des ministères romains une série de dossiers comparables à ceux qui s'alignaient dès 1916 dans le bureau de Walther Rathenau, sous le titre *Uebergangs Wirtschaft* (économie de transition). Le Gouvernement italien met à l'étude un certain nombre de grands projets, relatifs à la transformation des ports de Naples et de Venise, au tracé d'un canal Milan-Venise, etc.. Mais la question précise : comment passera-t-on de l'économie de guerre à l'économie de paix? ne se trouve ni résolue, ni même sérieusement envisagée. Au contraire, les grandes sociétés, les banques, les industries, les entreprises commerciales, chacune pour son compte, étudient les moyens de passer de la guerre à la paix sans encombre, et même avec profit. On pourrait donc dire qu'en Italie, l'après-guerre fut préparé par les particuliers plutôt que par le gouvernement, en fonction d'intérêts privés plutôt qu'en conformité avec l'intérêt national. Le jour où ces intérêts privés prévalurent au point de réduire l'État lui-même à leur service, le déséquilibre se résolut en catastrophe.

Au point de départ de cette curieuse évolution, on trouve les besoins nouveaux créés par la guerre, la nécessité, pour l'État italien, d'y pourvoir le plus rapidement possible, l'intérêt, pour les entrepreneurs, de se mettre en mesure de satisfaire à la demande de l'État. Entre le 1[er] janvier 1914 et le 1[er] janvier 1918, on voit se constituer en Italie 320 nouvelles sociétés par actions, durant cette même période, le montant des capitaux versés augmenta d'environ 2 milliards de lire. Le

27 avril 1918, la Fédération des Industriels groupe 380 sociétés, en vue de défendre les intérêts communs et de faire triompher une politique conforme à ces intérêts. A la tête du mouvement se place l'industrie métallurgique : alors que tant d'autres industries augmentant leurs capitaux sans perfectionner leur outillage et sans intensifier leur production, celle-ci, née pour ainsi dire de la guerre, augmente tout ensemble ses capitaux, ses installations et son rendement. Pour ne citer qu'un exemple, le capital de l'*Ansaldo* passe en 1917 de 30 à 100 millions, en 1918 de 100 à 500 millions de lire. Bien entendu, derrière la métallurgie il y a les banques, et derrière les banques, le gouvernement.

Le 30 juin 1918, sous les auspices de M. Nitti, alors ministre du Trésor, les représentants des quatre principaux établissements de crédit : *Banca commerciale*, *Credito Italiano*, *Banca Italiana di Sconto* et *Banco di Roma*, réunissaient leurs instituts en une sorte de *cartel* qui, tout en réservant à chacun d'eux sa complète indépendance d'action et de direction, devait discipliner et coordonner le développement de leurs activités particulières. L'*Union des Banques*, comme on a appelé cette opération, réglait les conditions dans lesquelles devait s'exercer l'action des instituts de crédit pendant la guerre et pendant les deux années qui suivraient la cessation des hostilités. Il fut convenu que les quatre banques italiennes examineraient ensemble les modalités de toute opération importante et fixeraient les limites communes en ce qui concerne les avances, provisions, comptes-courants, en un mot régleraient d'un commun accord les rapports des grandes banques avec leur clientèle. D'autres arrangements eurent pour objet les avances à consentir, pour un intérêt général, soit à l'État, soit aux organisations publiques, soit à certains établissements industriels dont la production intéressait l'économie nationale.

Conclu au printemps de 1915, un semblable cartel eût constitué une formidable machine de guerre; formé au milieu de 1918, il devait surtout permettre au Gouvernement, sous la responsabilité duquel il était placé, de distribuer le crédit en vue de la reconstruction économique, comme il distribuait déjà les matières premières et les moyens de transport. La hiérarchie semblait donc ainsi établie : au sommet, le Gouvernement; puis les banques unies en cartel; enfin les industries, entre lesquelles

ces banques répartiraient les moyens financiers disponibles, sous le contrôle de l'État et selon un plan général de reconstruction.

Mais si l'on examine les choses de plus près, on s'aperçoit que, pratiquement, la hiérarchie était établie en sens inverse. Ce n'étaient pas les banques qui devenaient maîtresses de l'industrie, c'était l'industrie qui mettait la main sur les banques. Les industriels italiens travaillaient à des conditions vraiment exceptionnelles. Un seul client, l'État, qui payait d'avance et sans discuter les prix. L'État ne se contentait point d'assurer les commandes et d'avancer les capitaux; il fournissait encore les matières premières et le charbon à des prix très réduits : les prix interalliés. La main-d'œuvre élevait-elle quelques exigences, les syndicats réclamaient-ils une augmentation des salaires, c'est encore l'État qui payait. Les industriels, grâce aux énormes bénéfices ainsi réalisés, s'assurèrent peu à peu une part prépondérante dans la direction des banques. En même temps, ils achetaient les grands journaux, se ménageaient des appuis dans le parlement et dans le Gouvernement, en un mot se procuraient tous les moyens de diriger l'économie nationale, et même d'imposer au pays la politique de leur choix. Plus tard, l'opération fut dénoncée sous le nom d'*assaut aux banques*, elle donna lieu à une enquête et à un procès : c'est bel et bien l'*assaut à l'État* qu'on aurait pu dénoncer.

L'*Union des Banques* avait créé, au profit d'une classe restreinte, celle des grands industriels, un privilège considérable : celui de contrôler, grâce au cartel institué, la distribution et le mouvement du crédit national et, par suite, de régler conformément à certains desseins et à certains intérêts particuliers toute la vie économique de l'Italie. Les inconvénients du système furent dénoncés, dès le lendemain de l'accord Nitti, par quelques spécialistes courageux. Confier à quatre grandes banques unies entre elles et partiellement inféodées à la grande industrie le soin de distribuer le crédit, n'était-ce point sacrifier le développement et même l'existence des industries petites et moyennes? Le Gouvernement, en avalisant l'accord des banques, n'engageait-il pas imprudemment la responsabilité de l'État dans des entreprises dont les charges, en cas de malheur, retomberaient sur le contribuable? En Angleterre aussi, à la même époque, on avait vu les grandes banques se grouper et se fondre en quelques *trusts* énormes et tout puissants : de 1901 à 1917,

le nombre des banques privées importantes s'était réduit de 37 à 6, celui des grandes banques par actions de 106 à 34. L'opinion publique, puis le Parlement avaient dénoncé le danger d'une telle concentration, et le gouvernement britannique avait pris des mesures pour conjurer la menace du *Money Trust* et protéger l'indépendance du commerce et de l'industrie. Le Gouvernement italien faisait exactement le contraire : selon la formule du professeur de Viti de Marco, « en favorisant l'union des banques, il assurait à un petit groupe d'industriels la domination et l'exploitation exclusives de l'économie nationale. »

Si la moyenne industrie et le moyen commerce étaient sacrifiés dans cet étrange système de reconstruction, que pouvait bien devenir l'agriculture? Il n'était même pas question d'intéresser les banques à son rétablissement et à son progrès. Les propriétaires fonciers ne disposaient pas des moyens qui avaient assuré aux industriels un si facile et si dangereux triomphe. Beaucoup d'entre eux ne soupçonnaient même pas la manœuvre qui menaçait de les ruiner. Au printemps de 1920, parcourant la Sicile, je demandai à M. J..., député de Palerme et président de la Banque catholique locale, pourquoi les grands instituts italiens de crédit se désintéressaient si complètement de l'agriculture, qui pourtant constituait la richesse la plus importante, la réserve la plus certaine de l'Italie. « Qui sait? me répondit-il avec un geste vague. Les industries de guerre ont connu chez nous un succès si prodigieux! Il n'y en a que pour les métallurgistes. Or, les métallurgistes tiennent les banques, et il en sera ainsi jusqu'à ce que la crise éclate, jusqu'à ce que se produise le krack inévitable. Ce jour-là, les banques comprendront peut-être que, dans un pays qui ne possède ni fer, ni charbon, les industries lourdes ne peuvent pas lutter avantageusement contre la concurrence étrangère, que les seules industries qui puissent prospérer chez nous sont celles dont nous possédons les matières premières. Alors elles se retourneront du côté de l'agriculture. Mais, en attendant, il faut que nous nous passions des grandes banques. Heureusement, la guerre a enrichi beaucoup de nos paysans. Nombreux sont ceux qui possèdent, en espèces, cinquante, cent et jusqu'à cinq cent mille lire. C'est avec ces capitaux que nous travaillons, lorsqu'ils veulent bien nous les confier. » Quel inappréciable service ont rendu à l'Italie ces quelques hommes, directeurs de banques

agricoles et de caisses rurales, qui, à un moment où la haute finance, où le gouvernement lui-même sacrifiaient si légèrement la source essentielle de la richesse nationale, s'efforçaient tout au moins de la préserver, en attendant les jours meilleurs!

Au lendemain de l'armistice, deux phénomènes dominaient toute l'économie italienne : d'une part, la main-mise d'un petit groupe d'industriels sur les banques, sur les journaux et sur le gouvernement, d'autre part, le déséquilibre plus profond que jamais entre les forces industrielles du pays et ses forces agricoles, au détriment de ces dernières. Normalement, le retour à l'état de paix aurait dû ramener l'industrie, sinon à ses limites d'avant la guerre, du moins à celles que semblaient imposer les capacités de l'Italie et ses besoins. L'État suspendait ses commandes, et par conséquent ses avances de capitaux; à la place de ce client généreux et facile à contenter, l'industrie ne trouvait plus que la clientèle privée, parcimonieuse et exigeante. C'en était fini des prix interalliés : il fallait désormais payer le charbon, le fer, le coton aux prix du marché international; ces prix étaient encore augmentés par le taux élevé du fret et des transports par voie ferrée. Enfin la main-d'œuvre était devenue aussi chère en Italie qu'ailleurs. Réduite à ses propres moyens, la métallurgie italienne ne pouvait pas vivre. Les besoins de la consommation intérieure lui procuraient un travail insuffisant; et comment exporter, quand il fallait acheter les matières premières à l'étranger, et les payer avec une monnaie dépréciée?

La conclusion s'imposait : plutôt que de travailler à perte, diminuer la production, transformer les usines ou en réduire le nombre. Mais cette conclusion, les grands industriels ne l'acceptèrent point. Ils avaient l'appui des banques, de la presse, du Gouvernement : ils s'en servirent pour prolonger artificiellement la situation avantageuse d'autrefois. D'une part, ils tirèrent argument des agitations ouvrières pour réclamer la subvention directe ou indirecte de l'État, faisant valoir qu'ils employaient dans leurs ateliers l'élément le plus turbulent et le plus indiscipliné de la nation, et que, s'ils réduisaient leur production, s'ils fermaient leurs usines, c'était la révolution assurée. D'autre part, ils usèrent de leur influence pour assurer à l'industrie le bénéfice d'un tarif douanier ultra-protecteur.

Au mois de mai 1918, la Commission royale des traités s'était prononcée en faveur d'un système qu'on a désigné sous le nom

de « *tariffa plurima autonoma.* » Pour chaque article, la loi fixe un tarif protecteur minimum, laissant au gouvernement le droit d'établir un tarif maximum et de déterminer, entre ces deux limites, le régime applicable aux divers États étrangers, suivant les accords passés avec eux. La faculté ainsi attribuée au gouvernement était considérable. Les producteurs agricoles eurent quelque raison de penser que les industriels n'avaient pas été étrangers à l'élaboration d'un système, dont l'application pouvait leur être si favorable. Eux-mêmes recommandaient le régime des traités de commerce, avec des droits très mitigés, établis de manière à réserver à l'agriculture et aux petites industries qui en dépendent des débouchés avantageux.

L'Association des sociétés par actions, prévenant la résistance des agrariens, convoque à Rome, pour le mi-juillet, une conférence mixte, où des représentants de l'industrie et de l'agriculture rechercheraient ensemble les conditions d'un accord sur la question des tarifs douaniers. La conférence eut lieu, mais n'aboutit à aucun résultat. Cette première alerte donna fort à réfléchir aux agriculteurs. Jusqu'alors ils ne s'étaient groupés que par régions et surtout en vue d'opposer, soit aux exigences des métayers, soit aux revendications des syndicats d'ouvriers agricoles, une résistance uniforme et disciplinée. Quelques hommes d'action, propriétaires ou grands fermiers (*affittuari*), entreprirent de fédérer entre elles les nombreuses *associazioni agrarie* qui existaient dans le royaume : des économistes et des jurisconsultes encouragèrent et dirigèrent leurs efforts. Ainsi naquit au mois de mai 1919 le *Secrétariat Agricole National* ou, par abréviation, le S. A. N.

Six mois plus tard, les élections législatives amenaient à la Chambre cent cinquante socialistes et un peu plus de cent catholiques populaires. Les socialistes avaient été parmi les plus violents adversaires de l'*Union des Banques* : peut-être l'eussent-ils approuvée, si elle s'était faite au profit de l'État, mais ils ne pouvaient tolérer qu'elle s'opérât en faveur d'un groupe de capitalistes privilégiés. Quant aux députés catholiques, élus principalement par la population des campagnes, ils étaient bien obligés de défendre les intérêts de l'agriculture contre l'hégémonie des industriels. Entre le plan de reconstruction économique que ceux-ci avaient inspiré et élaboré conformément à leurs besoins, et la nouvelle situation politique qui résultait des

élections de 1919, l'incompatibilité semblait flagrante. Elle ne tarda point à se révéler.

Prétextant l'échec de la conférence mixte, les industriels avaient arrêté entre eux un projet de tarif extrêmement protecteur, touchant les fabrications métallurgiques; comptant sur l'appui du ministre Dante Ferraris, ils entreprirent de faire sanctionner le projet par un décret, sans le soumettre à l'examen des Chambres. Le *Secrétariat Agricole* déjoua la manœuvre. La question du tarif fut portée d'abord devant l'opinion, puis devant M. Dante Ferraris lui-même, à qui une députation des agriculteurs alla exposer les inconvénients de cette procédure sommaire et présenter un ordre du jour approuvé par plus de deux cents associations agricoles. Le Gouvernement dut reconnaître, par un communiqué rendu public, que la question des tarifs douaniers devait être soumise dans son ensemble à l'examen et à la décision du Parlement. Telle fut la première bataille du S. A. N. et sa première victoire. Dès lors, sans vouloir former proprement un parti à la Chambre, les Agrariens se préoccupèrent d'exercer sur la politique du pays non seulement une surveillance, mais une action positive.

A M. Nitti, hardi spéculateur et reconstructeur grandiose, succéda M. Giolitti, homme d'expérience et de mesure (juin 1920). M. Giolitti prit le pouvoir malgré les industriels et prétendit d'abord en user contre eux. Soucieux de réduire les dépenses et d'augmenter les recettes de l'État, il annonça l'intention de retirer aux métallurgistes les subventions dont ils bénéficiaient encore, de ramener à un taux équitable les indemnités énormes qu'ils s'étaient fait attribuer pour rupture de contrat, et d'exiger d'eux sans délai le paiement de l'impôt sur les « superprofits de guerre. » La Confédération Générale du Travail aperçut les dangers de cette politique, peut-être même essaya-t-elle d'abord de les conjurer. Mais les éléments communistes, travaillés par la propagande bolchévique, décidèrent au contraire que mieux valait laisser la crise éclater, et en profiter pour rendre le conflit plus aigu entre le capital et le travail : l'occasion était excellente pour déclencher la révolution. Ils connaissaient les dispositions du nouveau gouvernement : hostilité à l'égard des industriels, tendance à faire aux ouvriers toutes les concessions, pourvu qu'extérieurement, dans la rue, l'ordre ne fût point troublé.

Les ouvriers de la métallurgie demandèrent des augmenta-

tions de salaires, qu'ils savaient que les industriels n'étaient pas en mesure de leur accorder. Le refus escompté s'accompagne d'une menace de *lock-out* : refus et menace servirent de prétexte à l'occupation des usines par les ouvriers (août-septembre 1920). M. Giolitti commença par laisser faire ce qu'il ne pouvait empêcher; puis, lorsqu'il intervint, ce fut pour imposer aux industriels les conditions exigées par les syndicats. Les représentants de l'industrie acceptèrent ce singulier arbitrage, mais, pour prix de leur soumission, demandèrent et obtinrent que l'État continuât de porter secours aux entreprises métallurgiques les plus menacées. M. Giolitti revenait ainsi au système qu'il avait si justement reproché à son prédécesseur.

Le concordat de Rome (19 septembre 1920) fut présenté par le gouvernement comme un succès politique, mais il ne procura pas au pays la détente économique qu'on espérait. Les ouvriers exigèrent la stricte application des clauses de l'accord qui leur étaient favorables : contrôle des usines, etc., et n'exécutèrent point celles qui comportaient pour eux quelques sacrifices; le gouvernement les en excusa. Quant aux industriels, les uns, — ce fut le petit nombre, — abandonnèrent leurs entreprises, les autres essayèrent de traiter à l'amiable avec le gouvernement. Dans un mémoire adressé au ministre des Finances (octobre 1920), les représentants des industries lombardes posaient nettement le dilemme : ou ils obtiendraient de nouveaux délais pour s'acquitter soit des impôts ordinaires, soit de la taxe des superprofits, ou ils fermeraient leurs usines. Les administrateurs de la *Fiat* faisaient un calcul analogue en proposant d'inscrire en crédit de leurs ouvriers, constitués en coopérative, les deux cents millions de lire que le fisc réclamait à la Société, au titre de « superprofits de guerre. » En somme, la *Fiat* disait au gouvernement : « Choisissez entre deux inconvénients : ou renoncer à une recette déjà inscrite au budget et probablement dépensée, ou exposer le pays aux troubles que ne manquerait pas d'entraîner l'arrêt d'une des plus grandes industries italiennes. »

La force des choses contraignit M. Giolitti à prolonger la situation artificielle que la guerre avait créée et dont M. Nitti avait favorisé le développement. L'interpellation d'un député socialiste, M. V. Bianchi, amena le président du Conseil à confesser lui-même à la Chambre cette nécessité. On était à la fin de 1920. « Que faut-il faire, demandait encore une fois

M. Bianchi, des énormes établissements que la guerre a fait surgir et qui ne sont point susceptibles de transformation? » Et il préconisait le maintien d'une industrie métallurgique limitée aux besoins nationaux et capable de vivre sans subvention et moyennant un minimum de protection. Un autre député socialiste, le professeur Salvemini, voulut savoir s'il était vrai que le gouvernement *encourageait* certaines banques à financer les entreprises de métallurgie et, en manière de compensation, autorisait ces mêmes banques à augmenter la circulation des billets.

— Il y a des industries, répondit M. Giolitti, qui se trouvent aux prises avec des difficultés temporaires, pour des questions de crédit. Or, tandis que l'administration des chemins de fer a confié à l'industrie nationale une fourniture de rails, le gouvernement s'emploie à obtenir de la Banque d'Italie et de quelques autres banques qu'elles ouvrent de nouveaux crédits, non seulement aux entreprises métallurgiques, mais à toutes les industries, de manière à prévenir une crise de chômage.

— Et par ailleurs, insista M. Salvemini, le gouvernement autorise l'augmentation de la circulation du papier?

— Les banques feront ce qu'elles jugeront être nécessaire au pays.

— Mais elles ne peuvent augmenter la circulation sans y être autorisées par le gouvernement!

— Nous ne pouvons pas laisser fermer les usines.

L'émotion suscitée dans le pays par ce débat fut si vive, que deux jours après, M. Meda, ministre du Trésor, crut devoir la calmer par une déclaration prononcée successivement devant les deux Chambres. Le ministre affirma, contrairement aux allégations de certains journaux, que le nouveau concours demandé aux banques était destiné, non pas à soutenir une industrie particulière, mais à faciliter les conditions de l'industrie en général, et que l'augmentation de circulation autorisée, loin d'atteindre trois milliards, comme on l'avait prétendu, ne dépasserait point 350 millions, « sauf les demandes que le commerce et l'industrie pourraient présenter en vue de faire face à des nécessités ultérieures. »

Pour éviter le désordre social qui menaçait de suivre la crise industrielle, M. Giolitti aggravait, par de nouvelles mesures, le déséquilibre économique. L'État continuait de fournir à certaines industries les moyens de vivre sans produire ou

sans écouler leurs produits. Il imposait au contribuable un énorme sacrifice, dont le pays ne retirait aucun profit. La seule excuse d'un pareil système eût été d'aboutir à une plus intense production : or, la production ne cessait de diminuer, non seulement pour des raisons économiques, mais encore par suite de ces troubles sociaux que la politique du gouvernement tendait précisément à prévenir. Les grèves se succédaient sans relâche ; le contrôle exercé par les ouvriers bouleversait ou paralysait les usines. Le capital national se détournait de l'industrie, n'y trouvant plus ni garantie, ni espoir de bénéfice ; le capital étranger, mis en défiance par l'incertitude de la situation politique et sociale, découragé par des mesures fiscales vexatoires, ne venait plus en Italie, ou même s'en retirait. Pour les mêmes raisons, les capitaux italiens s'évadaient en masse. La fin de 1920 et le début de 1921 furent particulièrement désastreux. Dans les grandes villes, plutôt que d'acheter de la rente ou des bons du Trésor, on cherchait à se procurer des devises étrangères : chaque jour les Suisses, les Belges, les Français qui vivaient à Rome, à Naples ou à Milan étaient sollicités par des Italiens qui les pressaient de leur céder des billets de banque de leur pays.

Au cours de l'automne 1920, plusieurs maisons de Londres, de New York et de l'Amérique du Sud suspendirent brusquement les ouvertures de crédit consenties à des maisons italiennes : l'impression produite par ces mesures fut considérable. Au même moment, prétextant les désordres qui avaient éclaté à Gênes, les Suisses résiliaient les contrats de transport passés avec les armateurs de cette ville et détournaient sur Marseille et sur Cette les 300 vagons qu'auparavant ils acheminaient chaque jour vers le grand port italien. Les Allemands suivaient l'exemple des Suisses. Les sociétés d'assurances étrangères refusaient d'assumer aucune responsabilité pour les marchandises embarquées ou débarquées à Gênes. Enfin, l'impôt rentrait mal. Les propriétaires fonciers ne payaient pas plus que les industriels. « Faites-nous rendre les terres que les paysans ont envahies, disaient à l'État les premiers. — Garantissez-nous, disaient les seconds, contre les occupations d'usines et contre les abus du contrôle ouvrier : sinon, nous n'acquitterons pas l'impôt. » Chacun vivait au jour le jour, nul n'osait rien entreprendre : la vie économique dans tout le pays était comme suspendue.

Tandis que diminuait la production, la consommation aug-

menloit. L'ouvrier touchait de gros salaires et dépensait tout ce qu'il gagnait. Le paysan, vendant ses produits à haut prix, vivait bien. Les soldats avaient rapporté dans leurs villages les habitudes prises sur le front, et particulièrement au contact de leurs camarades étrangers : les besoins de la population italienne s'en trouverent brusquement multipliés. La viande, le vin, le café, le sucre, dont l'usage était rare dans les campagnes, y devinrent denrées communes et quotidiennes. Les paysans, leurs femmes, leurs enfants se mirent à porter des sous-vêtements de laine et de coton, des bas et des chaussettes, des chaussures de cuir, qu'il payaient d'autant plus cher que laine, coton, cuir étaient importés de l'étranger. La balance commerciale pour 1921 donnait en chiffres ronds 20 milliards aux importations contre 9 milliards aux exportations. Dans les grandes villes, le coût de la vie atteignait des hauteurs inouïes : les petits commerçants et les ouvriers étaient seuls à s'en accommoder, et continuaient de jeter l'argent par les fenêtres. Les politiciens parlaient avec emphase d'une « nouvelle distribution de la richesse ; » les économistes constataient plus tristement qu'une partie de la richesse nationale était rendue improductive, consommée sur place, gaspillée, détruite.

Ce qui devait arriver arriva : 1921 fut l'année des grands cracks industriels et financiers. Les deux plus vastes entreprises métallurgiques d'Italie, l'*Ansaldo* et l'*Ilva*, s'écroulèrent, quelques mois plus tard, la *Banca Italiana di Sconto* ferma ses guichets. Les bruits les plus étranges furent mis en circulation : les uns parlaient d'une intrigue allemande, les autres d'une « offensive des banques françaises, » destinées l'une et l'autre à fonder sur les ruines de l'industrie italienne l'hégémonie des productions étrangères. La vérité était beaucoup plus simple : l'*Ansaldo* avait procédé à des augmentations de capital énormes et souvent fictives. Sur les 930 000 actions nouvelles émises en août 1918, la *Banca Italiana di Sconto* en avait à elle seule absorbé près de 700 000, pensant se couvrir ainsi des avances considérables qu'à l'instigation de M. Nitti, elle avait consenties à l'entreprise métallurgique. L'entreprise sombrant, la banque ne pouvait pas lui survivre : tout au plus réussit-elle à reporter sur quelques sociétés voisines une partie des risques qu'elle avait assumés si légèrement.

Pour limiter les effets d'une catastrophe qui atteignait directement le crédit national, le gouvernement eut recours à

l'*Union des Banques* ; c'était le moment ou jamais d'éprouver l'efficacité du système créé par M. Nitti. Lors de la crise de l'*Ansaldo*, les banques d'émission étaient parvenues tant bien que mal à constituer, avec les trois établissements de l'*Union*, un consortium de sauvetage en vue de mobiliser les crédits de la *Banca Italiana di Sconto* sur le groupe industriel défaillant. Cette initiative du gouvernement fut d'ailleurs critiquée avec assez d'âpreté par les représentants de l'industrie indépendante, de celle qui vivait sans le secours de l'État. Lorsque la *Banca di Sconto* succomba à son tour, on tenta une opération analogue, mais sans succès. La *Banque d'Italie* et la *Banca commerciale* offrirent une aide importante, elles la retirèrent, le jour où elles reconnurent qu'on ne pouvait pas mesurer exactement la profondeur de l'abîme qu'il s'agissait de combler. Les efforts de la Banque d'Italie se bornèrent à empêcher que d'autres établissements de crédit ne fussent entraînés dans le désastre de la *Sconto*.

Tel fut le résultat du grand dessein, qui avait fondé la reconstruction économique de l'Italie d'une part sur l'interpénétration de la grande industrie et des banques, de l'autre, sur le progrès artificiel de certaines industries à la faveur des subventions directes ou indirectes de l'État. Bien que l'État eut joué jusqu'au bout le rôle de protecteur et de garant qu'il avait indûment assumé, l'ambitieux et fragile édifice s'écroulait : il ne restait plus qu'à payer, après la ruine, les frais de la construction.

Au mois de juillet 1922, un grand journal romain, qui passe pour soutenir les intérêts de l'industrie, le *Messaggero*, instituait une enquête sur les causes de l'aversion ou de la défiance que les capitaux étrangers semblaient marquer à l'égard des entreprises italiennes. Voici celles qu'il découvrait : instabilité de la situation politique et sociale en Italie, mesures fiscales prohibitives, insuffisante protection du capital, multiples ingérences de l'État dans l'activité commerciale et industrielle. Après avoir interrogé un certain nombre d'hommes d'affaires étrangers, en particulier des Hollandais, des Belges et des Scandinaves, le *Messaggero* formulait les conclusions suivantes : d'une part, l'Italie, dans les milieux financiers internationaux, était considérée comme un pays « de très grands risques » et mise au rang de la Turquie; d'autre part, la situation économique de l'Italie ne pouvait devenir meilleure, que si le gouvernement italien renonçait à l'étatisme et à la démagogie. Les causes profondes

du désarroi économique dont souffrait l'Italie n'étaient pas imputables au peuple italien, mais à ceux qui le dirigeaient ; et ces causes, il fallait avoir le courage de les reconnaître dans l'abus du système des décrets-lois qui, en matière fiscale et commerciale, supprimait toute stabilité législative et tout contrôle efficace (1) ; dans la docilité de plus en plus servile du gouvernement à l'égard des syndicats et des coopératives socialistes, enfin dans la prétention de l'État à gérer, soit directement, soit par l'intermédiaire d'organes irresponsables, des entreprises qui, au lieu d'être productives, absorbaient inutilement une partie de la richesse nationale.

LA COOPÉRATION ET LES FAUSSES COOPÉRATIVES

La coopération a joué, dans le développement de l'économie italienne, un rôle considérable et, à l'origine, très bienfaisant. Elle compte parmi ses apôtres un des hommes d'État les plus éminents de l'Italie moderne, M. Luiggi Luzzatti. En 1901, on trouvait déjà dans le royaume 2700 sociétés coopératives de consommation, de production ou de travail. Une statistique, qui ne porte que sur 625 d'entre elles, leur attribue à la même date 331 000 membres, environ 37 millions de lire de capital, et un chiffre annuel d'affaires de 260 millions. Ces sociétés s'étaient formées un peu partout : dans les grandes villes, entre ouvriers des industries, entre employés des administrations publiques, dans les campagnes, entre ouvriers agricoles, entre métayers et fermiers. L'instrument était souple et s'adaptait aux conditions les plus différentes, aux besoins les plus variés. Il se faussa entre les mains des politiciens.

C'est surtout dans les milieux socialistes et par l'effort des syndicats que les coopératives de production et de travail s'étaient développées. Les autorités communales et provinciales, l'État lui-même ne tardèrent pas à leur confier, soit l'exploitation de leurs domaines, soit l'exécution de grands travaux publics. De vastes marécages, des terrains inondés par la crue des fleuves, des friches énormes furent *bonifiés*, *systematisés*, et mis en culture régulière par les coopératives. L'Italie eût tiré de ces organisations bien d'autres bénéfices, et plus considérables, si la

(1) A la fin de 1921, le nombre des décrets-lois, à ne compter que ceux qui ont été présentés au Parlement pour ratification, s'élevait à 2,614.

politique n'était intervenue. La coopérative se transforme souvent en machine électorale. Dans une première période, les socialistes reprochèrent aux banques d'acheter les coopératives, pour des fins politiques, au moyen de prêts consentis à des conditions exceptionnellement avantageuses. Bientôt après, les partis bourgeois reprochaient aux organisations socialistes d'accaparer au profit de leurs coopératives locations de terres domaniales et travaux publics, et accusaient le gouvernement de favoriser lui-même l'établissement de ce monopole. Le gouvernement voulait pouvoir compter sur l'appui, au moins négatif, des députés socialistes; le député socialiste voulait être réélu; le gage de sa réélection, c'était l'attribution des terres domaniales ou l'adjudication des travaux d'État aux coopératives de sa circonscription. Le gouvernement, en faisant droit à la demande du député, diminuait d'autant l'opposition parlementaire, mais, du même coup, fortifiait la position privilégiée, et bientôt l'hégémonie des coopératives *rouges*. Toute concurrence devint impossible pour l'entreprise privée; le monopole, établi sur cette base politique, faussa toutes les conditions du marché économique, et l'on commença à parler, dans certaines régions d'Italie, de la « tyrannie des coopératives. »

L'institution avait trop bien réussi, pour qu'on n'essayât point d'en faire d'autres applications, qui n'avaient plus rien à voir avec la coopération proprement dite. Des sociétés, dites coopératives, se formèrent pour acheter et revendre, pour servir d'intermédiaire commercial entre l'État et le marché privé. Dès 1910, dans un discours à ses électeurs de Muro Lucano, M. Nitti dénonça l'existence de ces organismes parasites « Il s'est formé en Italie, disait-il, une zone de spéculation qui se place entre le socialisme et la bourgeoisie : je veux parler de ces nombreuses entreprises coopératives qui, avec la coopération, n'ont vraiment rien de commun. » Le futur ministre prévoyait-il alors qu'il contribuerait bientôt, plus qu'aucun autre, à développer dans toute l'Italie cette spéculation immorale et ruineuse?

La guerre offrit à ces « coopérateurs » d'un nouveau genre une merveilleuse occasion d'exercer leur industrie. En Italie, comme dans tous les pays belligérants, l'État avait dû constituer en autant de monopoles les transports, la vente du charbon et du minerai, celle de la laine, du papier, du soufre et des produits chimiques. Comment ces divers monopoles allaient-ils être

exploités? Comment et par qui l'État allait-il faire exécuter les multiples travaux que l'intervention de l'Italie dans le conflit mondial avait rendu nécessaires? Dès le 24 août 1915 se constitue à Milan une société anonyme coopérative, sous le nom de *Comitato Nazionale Cooperativo del Lavoro*. Son objet est de faciliter l'exécution des travaux qui intéressent la défense nationale. En réalité, cette coopérative se borne à recevoir en gros des adjudications qu'elle négocie ensuite en détail; elle sert d'intermédiaire entre l'État et les entrepreneurs. Un rôle analogue est joué par la *Lega Nazionale delle Cooperative* et par l'*Unione Edilizia Nazionale*. Cette dernière se fait adjuger par l'État les travaux de construction, qu'elle distribue entre les coopératives. Les opérations sont financées par l'*Istituto Nazionale di credito per la cooperazione*, qui a acquis en 1913 la personnalité morale et se lance dès 1916 dans des opérations de grand style : les avances qu'il se fait consentir par la Banque d'Italie atteignent en peu de temps 300 millions de lire. Or, à partir de 1917, l'*Unione Edilizia* devient un organe du ministère des Travaux publics, une institution officielle; son conseil d'administration est composé de fonctionnaires. La collusion se fait de plus en plus étroite entre les finances de ces sociétés et celles de l'État. Pour certaines entreprises, les fonds sont fournis par les caisses d'épargne et par les banques populaires; pour d'autres par la Caisse des Dépôts et Consignations. Il arrive que l'*Institut National de crédit* finance des coopératives qui n'apportent qu'une mise de fonds insignifiante. Le *Consorzio Cooperativo Minerario* se fait adjuger l'exploitation de plusieurs mines de lignite avec un capital de 30 000 lire. Bien entendu, il fait faillite et c'est l'État qui paye. Le chantier naval de Pozzano, près de Naples, est cédé, le 13 septembre 1917, à un *Consorzio Cooperativo per costruzioni navali*, qui présente un capital *souscrit* de 18 000 lire. L'État lui commande trois cargos qui, sans avoir jamais été construits, ont coûté au contribuable italien plus de deux millions. Dans des conditions analogues, la Chambre du Travail de Gênes fonde un *Consorzio operaio metallurgico italiano*, que l'État subventionne largement et qui ne produit à peu près rien.

Le fait le plus remarquable est que ces *consortiums* n'ont le plus souvent aucun caractère coopératif. Par exemple, le *Consortium Minier* est constitué à titre d'expérience par le

socialiste Umberto Bianchi, qui a solennellement déclaré à la Chambre que « le salariat a fait son temps et qu'il est temps de procéder à la socialisation du sous-sol et d'organiser la gestion coopérative de l'industrie minière. » M. Nitti appuie la projet du député Bianchi et proclame avec lui que la mine se prête à l'une des plus faciles socialisations industrielles. On attribue au *Consortium* les lignites de Pratovecchio, de Tignono, de Narni, de Bozzone-Bolgione et de Montecastelli. Pas de chemin de fer dans le voisinage, presque pas de routes, installations inexistantes. L'État avance 100000 lire, la Banque commerciale 600000, le Génie civil donne des outils et du matériel pour une somme considérable. La mine a tout englouti avant de rien produire. Ce n'est que lorsque M. Bianchi, voulant poursuivre l'expérience, demande à l'État une nouvelle subvention de 10 millions, qu'une coopérative est enfin régulièrement constituée (mai 1920). Lorsque, quelques mois plus tard, la faillite fut déclarée (30 décembre 1921), on constata que le capital versé montait à 360 lire.

C'est encore sur l'initiative d'une organisation socialiste, la Chambre du Travail de Bologne, que l'usine de Castenaso, qui avait été construite par le ministère de la Guerre après le désastre de Caporetto, fut cédée en gestion directe à une coopérative d'ouvriers (2 février 1920). L'usine fit faillite en peu de mois; l'exploitation, pour tout résultat, avait procuré quelques millions à des courtiers marrons et à des socialistes de contrebande.

Au lendemain de l'armistice se fonde le *Consorzio Nazionale Cooperativo per l'utilizzazione dei materiali residuati di guerra.* Il se décompose en autant de sections qu'il y a de catégories de matériel. Mais l'organisme n'a de coopératif que le nom : on y retrouve à peu près tous les intermédiaires qui, pendant la guerre, ont procuré à l'État ce même matériel, dont une partie, bien qu'usagée, demeure utilisable. Le *consortium* verse une caution de garantie et vend aux particuliers, pour le compte de l'État, à des prix fixés d'un commun accord entre l'État et lui. Sur la seule vente du matériel téléférique de guerre, — environ vingt mille tonnes de câbles, de fers ouvragés et de moteurs, — l'État se voit frustré d'une somme de douze millions (1).

(1) Dr Verrati, dans l'*Autonomia comunale* du 15 septembre 1922.

Au mois de mai 1922, on évaluait à plus d'un milliard de lire les subventions *directes* attribuées par l'État aux coopératives. Cet énorme capital était passé presque entièrement aux organisations socialistes. Ce n'est que lorsqu'on le menaça d'une enquête, que le ministre du Travail, pour désarmer les partis hostiles, promit aux organisations non-socialistes une part du gâteau et commença d'attribuer quelques subventions à la *Confederazione cooperativa* catholique et au *Sindacato Nazionale delle Cooperative*. L'enquête n'en fut pas moins ordonnée : elle mit en lumière tout un ensemble de faits, entre lesquels j'ai choisi quelques exemples. Elle révéla que, si les coopératives socialistes faisaient faillite, leurs promoteurs et leurs dirigeants ne laissaient point de s'enrichir. Enfin elle fit ressortir la double complicité du gouvernement, qui, tantôt avait accueilli par favoritisme et par complaisance les propositions intéressées des brasseurs d'affaires, tantôt avait cédé, par crainte de troubles sociaux, aux exigences des syndicats.

Ainsi, à l'ombre d'une soi-disant coopération, s'était développée en Italie la spéculation la plus effrénée. Lorsqu'au printemps de 1919, sous prétexte de remédier à la crise de chômage qu'avait intensifiée une démobilisation trop rapide, le gouvernement Orlando ouvrait d'un seul coup un crédit de deux milliards et demi pour des travaux d'utilité publique ; lorsqu'à la fin de cette même année, M. Nitti, qui voyait grand et autour de qui on voyait plus grand encore, inscrivait au budget, rien que pour les chemins de fer, une somme de six cents millions de lire, quels appétits n'éveillait pas, dans le monde des entrepreneurs sans capitaux, des fournisseurs sans marchandise, des organisateurs de consortiums fictifs et de fausses coopératives, la perspective d'opérations aisées, lucratives, et qui semblaient d'autant plus sûres que le contrôle de l'État apparaissait plus illusoire! A relire ces gigantesques programmes de 1919, — routes, chemins de fer, électrification, captation des forces hydrauliques, reboisement, améliorations agricoles, etc., — on se demande si les hommes qui les ont dressés si sommairement et avec un mépris si magnifique des réalités, étaient des optimistes audacieux, qui espéraient vraiment réaliser les œuvres que leurs devis prévoyaient, ou bien de purs fantaisistes, qui s'amusaient à aligner des chiffres pour des calculs imaginaires.

Selon le mot du docteur Preziosi, la coopérative socialiste,

encouragée et entretenue par la faiblesse des gouvernements, était devenue *la pieuvre de l'État italien* (1). Le professeur Pantaleoni, tirant la morale des faits exposés par M. Preziosi dans le livre paru sous ce titre expressif, écrit : « La coopérative socialiste ne consiste pas, comme la coopérative bourgeoise, à réaliser un gain en produisant, à meilleur compte que les industriels, commerçants ou propriétaires fonciers, des marchandises et des services pour un groupement de consommateurs; mais à obtenir de l'État, ou plus exactement du gouvernement et de sa bureaucratie, gratis ou à bas prix, des marchandises, des immeubles, des ateliers, des terrains, des bateaux, de l'argent, des fournitures, des monopoles de services et de prestations (2). » On comprend aisément que le système, qui menaçait de ruiner en peu de temps toute l'économie italienne, ait suscité d'abord les critiques des catholiques populaires, puis la réaction indignée et violente des fascistes. Ces derniers, dans leur hâte d'y mettre fin, ne prirent pas toujours la peine de distinguer entre la coopération productive et la coopération parasite. Mais peut-être n'y avait-il pas d'autre moyen de ramener le pays à une conception honnête de l'entreprise et à une saine organisation du travail.

ÉTATISME OU TYRANNIE DE CLASSE

On pourrait, au premier abord, juger paradoxal le triomphe du socialisme d'État chez un peuple aussi foncièrement individualiste que le peuple italien. Si l'on y regarde de plus près, on voit que l'étatisme n'est qu'une apparence, sous laquelle se dissimulait l'hégémonie d'un parti. L'État servait de paravent aux syndicats, qui seuls semblaient avoir le droit de commander, d'instituer, d'organiser. Le prolétariat, grâce à l'audace de ses chefs, à l'indifférence de la bourgeoisie et à la faiblesse du gouvernement, était devenu en Italie la classe dirigeante, alors qu'il manquait, plus qu'en beaucoup d'autres pays, des qualités nécessaires pour diriger. Nullement préoccupé d'accroître la production et la richesse nationales, il n'usait de son pouvoir que pour améliorer, par des moyens artificiels et d'une efficacité passagère, son bien-être matériel. Encore ce résultat n'était-il

(1) G. Preziosi, *Cooperativismo Rosso, piovra dello Stato*, Bari, Laterza, 1922.
(2) *Op. cit.*, préface, p. 7-8.

obtenu qu'au prix d'un énorme gaspillage et aux dépens de la nation tout entière. Les économistes allaient répétant : « L'État italien veut tout faire, et il fait tout mal. » En réalité, les hommes qui gouvernaient l'Italie n'avaient pas tant d'ambition, mais ils obéissaient, et couvraient docilement de leur autorité les syndicats irresponsables qui, eux, n'hésitaient pas à ruiner le pays pour atteindre leurs buts particuliers. En matière économique, comme en matière politique, les gouvernements ne péchaient que par démagogie et par indifférence.

Les monopoles d'achat, de vente et de transport constitués en Italie pendant la guerre ne représentaient, dans la pensée de ceux qui les avaient établis, que des mesures exceptionnelles et temporaires, imposées par la nécessité : les socialistes italiens y virent la réalisation inespérée de leur idéal économique et s'efforcèrent de prolonger un régime qui, en temps de paix, n'avait plus raison d'être. L'État continua donc d'acheter le grain à l'étranger et de le réquisitionner à l'intérieur, pour le revendre à perte, à un prix conventionnel, qu'on a appelé « prix politique. » Entre le 1er septembre et le 15 décembre 1920, le Trésor italien achetait pour 2 milliards 130 millions de devises étrangères, dont 1 852 millions 926 000 lire étaient destinées à payer les achats et les transports de blé étranger. D'autre part, lorsque l'État réquisitionnait le blé de l'intérieur à 75 lire le quintal, tandis que sur le marché libre il en valait 140, c'était comme s'il avait frappé le producteur d'un impôt de 65 lire par quintal. Le système était établi au bénéfice du consommateur et au détriment du producteur et du marchand : il avait le double inconvénient d'augmenter la consommation et d'arrêter la production. A la fin de 1921, on évaluait à 3 milliards de lire l'impôt déguisé que l'État, par ses réquisitions, avait levé sur la propriété foncière.

En ce qui concerne le blé, l'injustice semblait d'autant plus criante que les ouvriers, devenus gros consommateurs de viande et autres denrées de prix, achetaient moins de pain, et que les paysans, s'ils en faisaient plus largement usage, ne l'achetaient pas. M. Trèves, socialiste réformiste, déclarait lui-même dans un article de la *Critica Sociale* : « Le prix politique du pain en Italie correspond à peu près au quart de son prix réel. Cet expédient ne peut pas durer ; même un gouvernement socialiste devrait s'empresser d'y mettre fin. » Cela n'empêcha point

les députés socialistes d'engager sur le relèvement du prix du pain une bataille acharnée. Leurs efforts aboutirent, sinon au retrait du projet, du moins au renvoi de la discussion. Ils célébrèrent ce résultat comme une grande victoire : « Nous avons, disaient-ils, enterré le pain cher » (décembre 1920). Ce n'est que l'année suivante que le gouvernement parvint à faire approuver par la Chambre, après dix jours d'obstruction, un ensemble de mesures très compliquées, grâce auxquelles la charge annuelle supportée par le Trésor tombait de sept milliards à deux milliards et quelques centaines de millions (mars 1921).

L'*Office des Céréales*, dont la suppression fut réclamée si souvent à la Chambre, au Sénat, dans la presse, existait encore au mois de novembre 1922. A la même époque, on n'avait pas encore achevé de liquider les *consortiums* chargés par l'État d'acquérir et de distribuer un certain nombre de denrées alimentaires. Cette organisation coûteuse, également dommageable à la production et au commerce, avait l'unique avantage de faire vivre, d'une part les membres des *consortiums* et leurs agents, de l'autre les nombreux fonctionnaires chargés de surveiller leurs opérations. A Milan, le consortium du lait et des produits lactés était contrôlé par les fonctionnaires suivants : un commissaire du gouvernement payé 30 000 lire par an ; un vice-commissaire à 24 000 lire ; douze inspecteurs à 12 000 lire ; plus une petite armée de surveillants, employés, dactylos, etc. (1)... A la fin de 1920, on évaluait à 3 milliards l'économie annuelle que l'État pouvait réaliser en supprimant ces offices malencontreux.

Leur survivance n'était pas seulement l'effet de l'apathie commune à toutes les administrations : elle était la conséquence d'un système. L'Italie tout entière était gouvernée, gérée, exploitée au seul bénéfice d'une minorité privilégiée, que représentaient les fameuses coopératives. C'est pour les enrichir et pour complaire à leurs chefs, ou, si l'on veut, pour échapper aux dangers de la révolution dont ceux-ci brandissaient périodiquement la menace, que le gouvernement maintenait cet appareil inutile et ruineux, que l'État continuait à faire tous les métiers, et à les mal faire, qu'il instituait des « centres de débarquement » et des « magasins d'État » où s'amoncelaient des marchandises invendables, qu'il construisait des maisons

(1) B. Cicci, *Il fallimento della Politica annonaria*. Florence, 1921, p. 233-234.

que personne ne voulait ni louer ni acheter, qu'il entretenait enfin à grands frais une armée de fonctionnaires superflus.

Au mois de juillet 1922, je me promenais dans un faubourg de Rome avec un compatriote de passage et un Italien de mes amis. Le Français ne se tint pas d'exprimer son admiration pour l'effort que révélaient tant de constructions nouvelles rencontrées à chaque pas. « Quelle fièvre de travail, s'exclama-t-il, et quel signe de prospérité ! — Dites plutôt, quel gaspillage et quelle ruine ! repartit l'Italien. Toutes les bâtisses que vous voyez ont été entreprises tantôt par l'État, tantôt par la Commune, à la demande des coopératives de construction. Elles n'étaient pas encore terminées qu'on s'est aperçu qu'elles ne pourraient être vendues ou louées qu'à perte. C'est pourquoi beaucoup d'entre elles sont restées inachevées. »

Il en allait de même de tant d'autres entreprises, que les pouvoirs publics subventionnaient, ou administraient directement. Lorsque les journaux firent connaître quelques-uns des chiffres contenus dans le rapport général sur le budget de 1922, le public apprit avec stupeur que les services gérés par l'État pesaient tous plus ou moins lourdement sur le Trésor. En cinq ans, les compagnies de navigation avaient coûté au contribuable italien 7 milliards 700 millions ; l'administration des postes, télégraphes et téléphones était déficitaire ; celle des assurances, constituées en monopole, ne parvenait pas à couvrir par ses seules recettes ses charges normales et courantes ; si elle avait été soumise au régime des sociétés privées, les tribunaux l'auraient déclarée en faillite. Les chemins de fer accusaient un déficit de plus d'un milliard.

Or depuis trois ans, ni les chemins de fer, ni les assurances n'avaient fourni aucune précision sur leur budget. Ces deux administrations, érigées en *enti autonomi*, se trouvaient régulièrement soustraites au contrôle du Parlement et même à celui de la Cour des Comptes. C'est ainsi qu'une somme de 1 milliard 878 millions, attribuée au personnel des chemins de fer sous forme d'augmentation de traitement ou de pension, d'indemnité de résidence ou de vie chère, n'avait jamais figuré dans aucun budget.

L'impression produite par ces révélations officielles, dont on ne pouvait contester l'authenticité, fut très vive dans toute l'Italie. L'immense effort productif d'une nation nombreuse,

laborieuse, en plein développement économique, était compromis, gaspillé, anéanti par une politique de désordre et de faiblesse. « Le contribuable italien, — déclarait le professeur de Viti, — a payé deux fois les frais de la guerre(1). » Un autre économiste calculait que, sur les 100 milliards dépensés nominalement par l'État en raison de la participation de l'Italie au conflit mondial, plus de la moitié avait été engloutie par les opérations dont avaient bénéficié les coopératives socialistes et les brasseurs d'affaires qui avaient fait d'elles leurs instruments. On observait encore que, sur les 85 milliards de la « dette de guerre, » 35 avaient été créés depuis l'armistice et près de 14 entre le 1er novembre 1919 et le 31 octobre 1920.

Une cinquantaine de députés et de sénateurs, provenant de tous les partis, se groupèrent en « Alliance parlementaire économique, » et adressèrent à l' « opinion publique » un appel très pressant Ils demandaient que l'État renonçât à des fonctions el à des ingérences qui n'étaient nullement de son ressort, qu'il rendit au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, les libertés et les garanties sans lesquelles ils ne pouvaient point prospérer, qu'il supprimât les entraves apportées à l'émigration, qu'il accomplit enfin cette réforme de la bureaucratie, tant de fois réclamée et jamais obtenue. Pour que l'Italie retrouve le calme, l'ordre et la prospérité, concluaient les parlementaires, deux conditions sont nécessaires et suffisantes : *que le pays travaille et que l'État se borne à ne pas empêcher le pays de travailler.*

La formule était excellente Mais le système économique qu'elle condamnait si justement était lié à un système politique Pour abolir l'un, il fallait d'abord renverser l'autre. Ce n'est qu'après avoir fait table rase du régime qui livrait l'État, ses fonctions et ses ressources aux ambitions tyranniques et aux appétits démesurés d'une classe égoïste et incapable, que l'organisation fasciste, devenue gouvernement, a pu entreprendre, avec quelque chance de succès, la restauration économique de l'Italie

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

(1) De Viti, *Il problema fiscale*, dans l'*Epoca* du 16 septembre 1922

REVUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *La Khovanchtchina*, de Moussorgsky. — THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : reprise de *Pénélope*, de MM. René Fauchois et Gabriel Fauré.

La Khovanchtchina Le nom est difficile à écrire, (on ne sait jamais ou mettre les h), et la pièce est encore moins facile à comprendre.

Sachez seulement que *la Khovanchtchina*, (ou le complot des Khovanski), met aux prises les partis ou les sectes qui se disputèrent l'influence pendant la minorité de Pierre le Grand et la régence de la tsarevna Sophie. La foule, — on dirait volontiers, à l'antique, le chœur, — joue ici, comme dans *Boris Godounov*, un rôle capital. Il est formé par une sorte de milice, ou de garde prétorienne, les *streltsy*, et par les *raskolniki*, ou Vieux Croyants, dont la défaite et le martyre font à l'œuvre un héroïque et funèbre dénouement. Le reste, (par où nous entendons les événements et les personnages,) le reste nous est demeuré parfaitement obscur. La faute en est d'abord à la complexité des premiers, puis à la prononciation presque toujours défectueuse de la plupart des autres. Quelques mots à peine au cours de la soirée nous sont parvenus. Ils ne nous ont rien appris. Et différents commentaires, lus çà et là, n'ont fait qu'embrouiller les choses. Mais, comme disait volontiers Jules Lemaître en pareil cas, cela n'a pas d'importance.

Œuvre posthume, laissée à l'état d'ébauche, *la Khovanchtchina* fut non pas achevée, ou seulement instrumentée, mais véritablement « recomposée » et « refaite », en 1882, par Rimsky Korsakov. On peut lire dans les mémoires de Rimsky le récit de cette réfection (1). Vous y apprendrez aussi la douloureuse histoire des dernières années de

(1) N. A. Rimsky-Korsakov : *Ma Vie musicale*, introduction et adaptation par T. Halpérine-Kaminsky, 1 vol. chez Pierre Lafitte et Cie, Paris.

Moussorgsky, de sa déchéance et de sa mort. Il mourut en 1881. Mais son mal, ou ses maux, de plus d'un genre, venaient de loin. Au dire de son ami, c'est peu après la première représentation de *Boris Godounov*, (21 janvier 1874), que « la chute progressive du grand talent de l'auteur a commencé. Les lueurs de sa puissante création continuèrent à se manifester encore assez longtemps, mais la logique de son esprit s'obscurcit peu à peu. Ayant pris sa retraite de fonctionnaire et étant devenu compositeur de profession, Moussorgsky perdit sa facilité de création, écrivit plus lentement, sans suite et entreprenant plusieurs choses à la fois... » (Eussiez-vous cru, soit dit en passant, que le métier ou l'état de « fonctionnaire » fût plus favorable que « la profession de compositeur », à la composition même? Étranges, ces Russes.)

Mais la décadence intellectuelle et morale de l'auteur de *Boris* eut d'autres causes encore. Continuons d'écouter Rimsky. « Depuis la représentation de *Boris Godounov*, les visites de Moussorgsky parmi nous se faisaient plus rares et son caractère changeait visiblement. Il se montrait mystérieux, et même orgueilleux. Son amour-propre s'accrut plus encore et sa façon obscure de s'exprimer prit des proportions extraordinaires. Il fut souvent impossible de comprendre quelque chose de ses récits, de ses raisonnements et de ses saillies prétendant à des traits d'esprit. C'est vers cette époque qu'il commença à devenir un habitué du Maly-Yaroslavetz et autres restaurants. Seul ou en compagnie de nouveaux amis, il y demeurait jusqu'au matin en buvant du cognac. En dînant chez nous, ou dans d'autres familles, il refusait presque toujours de boire du vin, mais après, dans la nuit, il allait au Maly-Yaroslavetz.

« Plus tard, un de ses compagnons d'alors me racontait que leur compagnie avait adopté un mot spécial : « se cognaquer » et qu'elle le réalisait dans toute la force du terme. »

Six ans après, atteint du *delirium tremens*, le malheureux entrait à l'hôpital pour y mourir (16 mars 1881). L'une des plus navrantes mélodies de Moussorgsky, *Sans soleil*, est quelque chose comme son dernier sanglot, son dernier râle. « J'ai trop souffert. Pourquoi? J'ai trop douté. Pourquoi? » Nous l'ignorions nous aussi, lorsque autrefois l'œuvre du grand musicien nous fut révélée. Mais depuis, à cette double question le triste témoignage de Rimsky-Korsakov a répondu.

La Khovanchtchina, dans son ensemble, est assurément inférieure à *Boris*. L'œuvre est trop longue et de plus elle manque d'unité comme

de clarté Pas une figure n'y égale celle du tzar meurtrier et pénitent La musique même, la seule musique, est loin d'atteindre à la richesse, à l'intensité, à la farouche et sauvage violence qui fait de *Boris* quelque chose d'unique Plus d'une fois tout de même elle en approche Les « lueurs » que Rimsky voyait briller en des brouillons souvent informes, lueurs que peut-être il aviva de son propre souffle, ne sont pas rares, ni même les éclats de cette lumière crue dont le génie de Moussorgsky plus que celui de tout autre musicien russe a été le foyer

Dans la *Khovanchtchina* comme dans *Boris*, le peuple est le personnage central et dominant, l'âme même du drame musical Moussorgsky se montre encore ici l'un de ces rudes ouvriers dont a parlé l'Écriture « qui travaillent sur les nations » Les chœurs sont admirables de mouvement, de vie et de force; et cette force massive, au besoin brutale agit, « donne » d'un seul coup et tout entière L'unisson est l'un de ses modes préférés Aussi bien l'orchestre même y recourt souvent, trop souvent peut-être. Il se contente volontiers de doubler soit les voix, soit une voix seule, et cette réserve n'est pas sans donner par moments à la musique un caractère de pauvreté, voire de platitude Le moment du ballet au moins n'est pas de ceux là. Tout au contraire, la symphonie y prend un relief, y prodigue des richesses instrumentales où se devine la main du grand coloriste sonore qu'était Rimsky-Korsakov.

Et maintenant, dans l'ordre de l'inspiration première, de la mélodie et des idées-mères, qui discernera la part de la création, ou de Moussorgsky, et celle de Rimsky Korsakov, ou de la revision et de l'arrangement? « Il y avait, nous dit Rimsky, « bien des choses à refaire et à recomposer » Il les énumère (1). Mais à n'en pas douter, elles ont été recomposées, refaites avec les éléments originaux, ceux-ci déplacés peut-être, peut-être aussi développés, mais non point altérés. Il peut, il doit y avoir eu là changement d'état, mais non de nature « Pour l'un des monologues de Dosithée, au cinquième acte, je me suis servi de la musique extraite du premier acte. Les variations du chant de Marphe, au troisième acte, furent sensiblement modifiées et retravaillées par moi. » Sans doute, mais sûrement aussi dans le sens et selon le sentiment de la création primitive, car l'une et l'autre pages sont de celles où se reconnaît, à n'en pas douter, le génie du créateur.

Elle est aussi belle que longue, la cantilène de Marpha, belle

(1) Voyez *Ma vie musicale*, p 120 et suivantes

de sa longueur même et de sa monotone mélancolie. En vérité, non moins que de l'action, la musique de Russie est sœur du rêve. Plus admirable encore est la méditation de Dosithée, le chef des Vieux-Croyants sur sa mort prochaine avec ses frères. Sans un éclat, sans un écart, l'héroïque et mystique mélodie, elle aussi très longue et très lente, se développe au-dessus d'un accompagnement qui chemine par notes égales, sans relâche et sans bruit. Pour l'intensité, l'intériorité du sentiment, cela n'est comparable qu'au récit du miracle accompli sur le tombeau du tsarévich assassiné (dernier acte de *Boris*). Le moine Dosithée est ici l'égal et le frère du moine Pimène. Et par le courage tranquille, par la sérénité, par l'extase, les chœurs en cette scène finale sont dignes du chorège. Magnifiques de violence ailleurs, leurs chants, le sont ici, — de douceur et d'amour. Décidément, entre tous les musiciens de sa patrie, c'est à Moussorgsky qu'il était réservé de nous faire comprendre, sentir ce que l'âme du peuple russe a de sauvage, et ce qu'elle eut, — autrefois, — de divin.

Principaux interprètes de la *Khovanchtchina*, les choristes en furent les meilleurs. Ils ont chanté, ils ont joué, ils ont agi et vécu. M. Huberty a donné de la puissance, avec parfois de la trivialité, de la grossièreté sensuelle, — c'est tout ce qu'il faut, — au personnage du vieux prince Khovansky. M. Journet s'est montré grave, non seulement de voix, mais de sentiment, et mystique à souhait dans le rôle du Père Dosithée. Et nous ne saurions dire que du bien de M. Koussevitzky, le chef d'orchestre russe, et de sa « conduite ».

L'Opéra-Comique a repris *Pénélope*, toujours plus admirée, plus aimée, à mesure qu'on l'entend davantage. Quelle fière et tendre musique, mélodieuse, harmonieuse autrement que toute autre, et qui chante et parle à la fois ! Insistons aujourd'hui sur ce dernier et double caractère. Par là *Pénélope* est de race et de tradition purement française, ou gréco-française. Elle est sœur de notre *Sapho* et de notre *Ulysse*, fille d'*Orphée*, d'*Alceste* et des deux *Iphigénies*, que nous pouvons bien également appeler nôtres.

Le juste, l'intime rapport des sons avec les mots, on, (si vous excusez le terme, le barbarisme peut-être), le verbalité de cette musique en est l'une des beautés qui nous sont le plus chères. « Horace avec deux mots en ferait plus que vous. » Avec deux mots, et deux notes, le musicien de *Pénélope* en fait plus que tel ou tel de ses confrères, que l'un d'ailleurs ait l'âge d'Arnolphe ou que l'autre ait à peine passé l'âge d'Horace. Oui, deux notes, pas une de plus, et même sans paroles celles-là, deux notes contiguës et montantes,

suffisent, tout le long de l'ouvrage, à figurer Ulysse : Ulysse attendu, espéré d'abord, puis de retour et enfin victorieux. Quant à la double vertu, sonore et verbale, de cette musique, pas une page, presque pas une phrase de *Pénélope*, qui n'en soit animée. « *Les fuseaux sont lourds,* » chantent au commencement les fileuses mélancoliques et lasses, et les paroles, entre de longs silences, tombent de leurs lèvres, ainsi que les fuseaux de leurs mains. Ce n'est là qu'un détail, un accessoire, mais, comme on dit dans le langage du droit, qui suit le principal. Et celui-ci partout le confirme, fût-ce dans les passages les plus importants, ceux qu'on pourrait appeler, suivant la belle et musicale expression de Maurice Barrès, « les hauts moments sonores. » Quand Ulysse, au seuil du dernier acte, et pour assurer sa vengeance, a « *rôdé dans le palais sombre,* » l'*ictus* rythmique, un instant retenu, puis frappé rudement sur le dernier mot, en renforce l'obscure menace. Quelques mesures plus loin, à la fin, ou plutôt à la cime de cette période lyrique entre toutes, le nom d'Hercule, évoqué soudain, la couronne d'un cri superbe et déjà triomphal. En un style plus tempéré, maintes fois au cours du premier acte « la note est comme une aile au pied du vers posée (1). » Alors elle l'élève, elle l'entraîne en son vol ; ailleurs, elle en accroît plutôt et l'étendue et la profondeur. Et cette note, ce peu de notes, il arrive qu'elles ne doivent qu'à leur seule vertu leur toute puissance. « *Fanno da se.* » Elles ne demandent qu'à l'orchestre le plus discret, (un accord, quelquefois même une ou deux notes aussi, pas davantage), le plus modique secours. Écoutez, lisez les humbles phrases d'Ulysse implorant l'hospitalité sa prière et les réponses de Pénélope qui l'accueille. Alors vous reconnaîtrez que dans les plus grandes, les plus riches merveilles de la symphonie ou de la polyphonie, il n'y a pas plus de beauté, de beauté plus profonde et plus émouvante, que dans la nudité pure, ou voilée à peine, du verbe modulé par la voix.

Il y a comme cela chez les grands musiciens de la parole, des phrases, des mots notés avec une telle justesse, avec tant de force ou de douceur, qu'ils suffisent à l'éternel enchantement de notre mémoire. On ne les compte pas chez Gluck. Sur les lèvres d'Orphée, c'est un nom, rien qu'un nom : « *Eurydice! Eurydice!* » Plus loin : « *Eurydice n'est plus et je respire encore.* » Dans la seconde *Iphigénie*, l'exorde, éloquent avec tant de calme et de simplicité : « *Cette nuit j'ai revu le palais de mon père.* » Plus près de nous, Gounod, le

(1) Sully Prudhomme.

Gounod de *Sapho* déjà, fut un maître en cet art très français de la déclamation lyrique. Rappelez-vous l'entrée de la poétesse : « *De la lyre et des vers je dispute la palme.* » *Pénélope* abonde en traits du même genre et du même prix, sinon plus précieux encore. Nous en rappellerons un surtout, qui ne consiste que dans l'inflexion ou l'intonation de quatre mots. « *Viens, Euryclée*, » dit à sa vieille nourrice l'épouse jamais lasse d'attendre et d'espérer.

> Ainsi que chaque soir montons sur la colline,
> D'où l'on peut voir briller *toute la mer divine*.

Au lieu de souligner les dernières paroles, et de ne signaler qu'elles à l'auditeur, au lecteur, il faudrait pouvoir montrer quelle plénitude de sens et de sentiment la musique leur donne, ou plutôt comme elle les dépasse et les déborde, comme elle les fait vivre, palpiter et nous émouvoir. « Paysage, état d'âme, » jamais la fameuse alliance ne fut plus étroite. La voix de l'épouse frémit de tendresse à la fois pour l'époux qui va revenir et pour le chemin azuré de son retour. Et même si le lieu de l'action n'était pas une île de la Grèce, on reconnaîtrait encore à tant de ferveur, à tant d'amour, qu'il ne s'agit ici ni de la Baltique, ni de la Manche, ni même de l'Océan, et l'on verrait, en ce peu de notes, sourire le visage, le visage en effet divin, de la Méditerranée.

« *Onorate l'altissimo poeta.* » C'est chose faite. Après les acclamations de l'été dernier, à la Sorbonne, un autre honneur, et plus grand encore, vient d'achever la gloire de Fauré. Très bien. De tous nos poètes en musique aujourd'hui « l'altissime, » c'est celui-là.

Excellente a été cette fois l'interprétation de *Pénélope*. Mme Balguerie n'a pas trompé l'espoir que nous avaient donné ses débuts éclatants. Elle a chanté Pénélope avec une voix aussi belle de force que de douceur, elle l'a représentée avec des accents et des attitudes très nobles et très pures. L'artiste, en ce rôle du moins, n'a qu'un défaut, et charmant, sa jeunesse. On oublie, à la voir, que depuis son mariage l'Iliade a duré dix ans, et dix ans l'Odyssée. M. Muratore a rapporté d'Amérique non seulement une voix enrichie, mais un style, un goût intacts. Avec finesse, avec puissance, il a été tantôt « l'ingénieux Ulysse » et tantôt, peut-être mieux encore, un Ulysse héroïque.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA HOUILLE BLEUE

On se lasse de tout, a dit je ne sais plus quel philosophe célèbre, excepté de comprendre. Cela est peut-être vrai des philosophes, et je n'entends point désigner par ce mot les professeurs de philosophie, ni d'ailleurs les exclure. Mais ce n'est probablement pas vrai de la plupart des hommes, et de ces agrégats humains qu'on appelle les nations. Nous voyons que nos semblables le plus souvent se soucient fort peu de comprendre, qu'ils ne se lassent guère de ne pas comprendre, et qu'ils sont beaucoup plus ardents à jouir des phénomènes qu'à les étudier, ce dont ils se passent allègrement. *Primo vivere, deinde non philosophari.* C'est peut-être mieux ainsi. Du moins on pourrait facilement le soutenir.

Bref, la question primordiale en présence de toute chose est en général, non pas : qu'est-ce, et quelle en est la cause? mais : à quoi et comment cela peut-il servir ?

Je m'excuserai donc, ayant eu récemment à parler ici des marées, d'en avoir d'abord examiné la nature et le mécanisme. Nous avons vu notamment comment les marées sont un facteur important de la forme même et de la disposition des continents. A ceux qui seraient curieux de raccorder l'action de ce phénomène limité à tous ceux, — hydrographiques, climatologiques et autres, — qui ont modelé la figure, la physionomie si caractéristique de notre globe, je ne saurais trop recommander l'excellent *Abrégé de géographie physique* (1) que vient de publier M. de Martonne, professeur à la Sorbonne.

Pour en revenir aux marées, si celles-ci sont un sujet à la mode

(1) Librairie Armand Colin.

aujourd'hui, ce n'est guère à cause des problèmes théoriques qu'elles posent. C'est surtout parce que, depuis quelque temps, on s'est avisé qu'elles pourraient servir à quelque chose, être utilisées, domestiquées, fournir de l'énergie, de la richesse. Je voudrais aujourd'hui les examiner de ce point de vue utilitaire, en suivant comme naguère le guide excellent et averti qu'est l'ingénieur hydrographe de la Marine Fichot.

Un profond scepticisme a longtemps régné à cet égard. Je n'en veux donner pour preuve que l'opinion émise, il y a une vingtaine d'années seulement, par le physicien anglais G. H. Darwin. Celui-ci était le fils du célèbre transformiste, et pour avoir causé moins de bruit dans le monde que ceux de son illustre père, ses travaux n'en avaient pas moins fait de lui la principale autorité anglaise et peut-être mondiale pour ce qui concerne les marées. Il a montré qu'elles doivent avoir joué un rôle prépondérant parmi les causes des mouvements des planètes et de leur formation. Il a notamment prouvé... ou à peu près, que ce sont les marées qui ont séparé la lune de la terre, qui ont, si j'ose dire, accouché notre planète de son satellite. Ce sont là des questions passionnantes sur lesquelles je reviendrai peut-être quelque jour. Ce que j'en veux dire est seulement pour montrer que les marées ont eu déjà des utilisations imprévues et qu'elles ont fourni des hypothèses ingénieuses et commodes aux astronomes pour expliquer quelques-uns des phénomènes dont la cause leur échappe. De là à dire que l'astronomie n'est qu'une petite science conjecturale, il n'y a qu'un petit pas renanian que je me garderai bien de franchir.

Voici comment on peut synthétiser ce qu'a proclamé sir G. H. Darwin au sujet de l'utilisation industrielle des marées :

Les bateliers qui en Chine utilisent le mascaret, le flux pénétrant à l'embouchure des fleuves, pour faire monter leurs jonques jusqu'à une certaine distance à l'intérieur des terres, ces bateliers nous fournissent un premier exemple de l'emploi industriel des marées.

En s'élevant sur l'eau, une embarcation jaugeant cent tonnes, — pour fixer les idées, — s'élèvera par exemple d'une dizaine de mètres au-dessus du niveau de son point de départ.

Cela représente donc un travail de quelque cent tonnes-mètres. D'où provient l'énergie ainsi utilisée? Évidemment de la rotation de la Terre. En effet, nous faisons travailler la marée à notre place si nous résistons avec notre embarcation ancrée au mouvement qui tend à la soulever. Mais toute résistance opposée à la marée a pour effet de diminuer la vitesse de rotation de la Terre. C'est donc la rotation ter-

restre qui tend à soulever l'embarcation, et en utilisant ainsi cette embarcation, nous obtenons ce résultat de retarder la rotation terrestre et de rendre la durée du jour plus longue... d'une quantité infinitésimale.

Ceci posé, sir G. H. Darwin ne cachait pas son scepticisme sur les résultats pratiques. On a, disait-il, proposé d'utiliser les vieux navires immobilisés dans les ports de la manière qui vient d'être exposée. Si nous nous représentons l'immense poids des grands navires modernes, on serait tenté tout d'abord d'être séduit par ce projet. Mais le calcul bientôt nous enlève toute illusion. La marée a besoin d'environ six heures pour monter de son point le plus bas à son point culminant, et d'à peu près autant pour redescendre. Supposons qu'elle s'élève de trois mètres et qu'un vaisseau de 10 000 tonnes flotte sur elle. Il est facile de voir que sa montée et sa descente ne développeront que vingt chevaux-vapeur environ. Il faudrait donc dix de ces gigantesques flotteurs pour produire une puissance mécanique égale à celle d'une médiocre machine à vapeur. La dépense de cette installation serait donc beaucoup plus utilement consacrée à placer des turbines dans les rivières ou des moulins à vent. Après avoir fait cette démonstration, G. H. Darwin ajoutait cette remarque piquante : « Je suis heureux de dire que l'auteur de ce projet renonça d'ailleurs à celui-ci, lorsqu'il fut mis en présence du résultat de ce simple calcul. C'est le seul cas dont j'aie jamais entendu parler ou un inventeur fut détourné de son plan par le caractère impraticable de celui-ci. »

De cela G. H. Darwin concluait à la futilité qu'il y avait à vouloir utiliser industriellement les marées sur une côte ouverte. Mais là où une large surface d'eau amenée par la marée peut être aisément retenue à hautes eaux, sa chute ultérieure pourra mettre en marche des roues ou des turbines avec quelque avantage. La dépense qui serait nécessaire pour construire de longues jetées entre lesquelles cette eau serait en quelque sorte forcée, est prohibitive. Par conséquent, les moulins à marée ne seraient réellement pratiques que là où la configuration des côtes ou l'existence d'estuaires réalise naturellement les jetées nécessaires. Et après avoir décrit le seul moulin à marée de cette espèce qu'il eut connu, celui de Bembridge dans l'île de Wight, Sir G. H. Darwin concluait : « Quand on songe au caractère intermittent du travail effectué entre les basses-eaux de la marée et les hautes-eaux et au manque de constance de ce travail, on peut douter qu'un moulin de ce genre vaille les frais de l'installation. Nous

voyons donc que malgré l'énergie sans limite de la marée, les rivieres, le vent el le pétrole sont des sources d'énergie incomparablement plus importantes pour l'industrie. »

Ce scepticisme, de mise il y a une vingtaine d'années, a trouvé aujourd'hui de sérieux adversaires, surtout depuis que les difficultés économiques nées de la guerre onl posé d'une manière aiguë à toutes les nations, et surtout à la France blessée, la question de l' « énergie. » Pour nous, aujourd'hui, entre les diverses sources de puissance mécanique, il ne s'agit pas de choisir en dilettantes celles qui sont les plus agréables, les plus commodes, les plus faciles à employer. Il s'agit de se tourner vers celles, — commodes on non, — qui peuvent nous rendre indépendants de l'étranger, vers celles qui peuvent nous dispenser de lui payer tribut, vers celles qui peuvent nous faire nos propres maîtres et nous arracher à la sujétion des autres peuples, amis ou ennemis, dont, sans cela, nous deviendrions les esclaves impuissants.

Et c'est pourquoi la question de l'utilisation des marées a pris soudain une importance imprévue, c'est pourquoi le Gouvernement, l'administration, le Parlement s'en préoccupent. Le choix des moyens qui naguère en ce domaine était dicté par de pures considérations de rendement théorique a vu surgir un nouveau critère qui dépasse tous les autres en importance et qui est celui-ci : le meilleur moyen est celui qui empêchera la France d'être, de demeurer ou de devenir serve.

Tout d'abord, quelle est la nature de l'énergie cinétique mise en jeu dans la marée? Il est clair d'après ce que nous avons expliqué, et contrairement à une vue trop simpliste et assez répandue, que cette énergie réside dans les courants horizontaux qui animent la masse liquide suivant la direction où se propage la marée

Si, pour fixer les idées, on admet que le maximum de l'intensité du courant horizontal de marée soit de 2 mètres et demi par seconde, la masse d'eau qui, au moment de ce maximum, passe chaque seconde à travers chaque mètre de section normale du courant est d'environ 2 500 kilos La puissance correspondante est, on le calcule facilement, égale à environ 775 kilogrammètres par seconde, c'est-à-dire à un peu plus de 10 chevaux par mètre carré de section

Mais notre courant n'est pas constant. En tenant compte non pas de sa vitesse maxima, mais de sa vitesse moyenne, on trouve que, dans les conditions indiquées, la puissance moyenne est non plus de 10, mais d'environ 4 chevaux par mètre carré de section.

C'est là une puissance assez importante. Pourquoi ne l'a-t-on pas utilisée jusqu'ici largement, non seulement en mer, mais dans les fleuves où elle a une valeur souvent égale ou supérieure à celle que nous venons de calculer? C'est surtout parce qu'il faudrait des récepteurs, des roues, des hélices ayant des dimensions considérables, si on veut recueillir une quantité d'énergie appréciable. L'énergie recueillie serait en effet proportionnelle au nombre de mètres carrés de section du courant interceptés par le récepteur. D'autre part, en mer le courant change de sens, et il faudrait tourner quotidiennement deux fois les machines, à moins de les faire porter par des bateaux mouillés de manière à tourner avec lui.

Comme exemple de cette forme d'utilisation des marées, on peut citer l'ancienne machine élévatrice qu'actionnait jadis à Londres le courant de la Tamise, et dont les roues motrices montaient et descendaient avec la marée et fonctionnaient dans toutes les phases de celle-ci.

Pour la raison indiquée ci-dessus, il est clair que, sous cette forme, la force vive des courants de marée ne pourrait fournir qu'une utilisation de peu d'importance avec les moyens actuels, et étant donné que la nécessité de donner aux machines de fortes dimensions amènerait des dépenses prohibitives.

Si nous nous adressons non plus au courant horizontal de marée, mais à la dénivellation, au courant vertical, le calcul précédent de sir G. H. Darwin nous a démontré que là aussi les frais d'installation seraient prohibitifs, eu égard à la faible puissance fournie. Si on reprend ce calcul, non pas comme on l'a vu dans un cas moyen, mais au contraire dans le cas le plus favorable; si on le reprend par exemple dans le cas de Granville où les marées ont une amplitude relativement énorme, c'est à peine si, aux époques les plus avantageuses, un cuirassé de 20 000 tonnes utilisé comme flotteur suffirait à actionner une machine de 100 chevaux. Et à certaines époques de l'année, avec le même flotteur et au même endroit, la puissance disponible ne serait plus que le quart de celle-là.

Certains inventeurs ont proposé de faire comprimer par la marée de l'air dans de vastes réservoirs, où l'eau pénétrerait par le bas, et d'utiliser ensuite la pression de cet air comprimé. Ici encore on s'aperçoit bien vite que les frais d'installation seraient hors de toute proportion avec l'énergie fournie.

Tout cela étant dûment écarté, il reste un moyen d'utiliser les dénivellations de la marée. C'est de s'en servir pour remplir, puis

vidanger des bassins communiquant avec la mer; c'est de créer ainsi des chutes d'eau agissant sur des turbines, comme fait la houille blanche des montagnes; c'est, en un mot, au lieu d'utiliser directement le courant de marée, de créer, comme on fait dans les rivières, une chute d'eau au moyen d'un barrage.

Un rapprochement très frappant que nous présente M. Fichot, suffit à montrer tout ce qu'on gagne par ce moyen. A Cherbourg, la marée nous fournit une dénivellation totale de 6 m. 30 qui peut, il est vrai, se réduire à 1 m. 70; or, au même endroit, le courant horizontal de marée a une vitesse de cinq nœuds environ, en vive eau, ce qui n'équivaut qu'à une chute d'eau de 0 m. 30. Donc, à débit égal, et même dans les plus mauvaises conditions, la chute d'eau utilisable à Cherbourg par l'emploi d'un barrage, serait au moins cinq fois plus forte que l'énergie directe du courant de marée.

Telle est donc la plus favorable des solutions envisagées jusqu'à présent : créer une chute d'eau par le remplissage et la vidange de bassins, sous l'action de la marée, et actionner par cette chute des turbines.

Mais divers facteurs interviennent pour rendre cette méthode beaucoup plus malaisée que dans le cas des turbines des rivières. Dans celles-ci, la puissance directement disponible est à peu près constante ou ne varie que d'une saison à l'autre. Dans le cas de la mer elle varie à chaque instant, et s'annule même deux fois chaque jour. En outre, la hauteur de chute d'eau réalisable est limitée, dans le cas de la mer, à l'amplitude de la marée; dans le cas de la rivière, elle est aussi grande qu'on veut. D'autre part, la chute d'eau des rivières est toujours dans le même sens. Celui des chutes artificielles provenant de la marée s'inverse deux fois par jour. De là des difficultés nombreuses qu'il importe d'examiner et de résoudre.

La puissance d'une chute d'eau dépend de la hauteur de chute, mais aussi du débit. Les puissances fournies par deux chutes, l'une deux fois plus haute que l'autre, mais qui débite la moitié moins que celle-ci, sont égales. On pourrait donc se proposer, puisque la hauteur de chute marémotrice est forcément limitée, d'y suppléer en créant des chutes de grand débit. On est malheureusement vite limité dans cette voie, parce qu'on ne peut augmenter indéfiniment la superficie des bassins de vidange, parce que le temps nécessaire au remplissage et à la vidange de ces bassins deviendrait trop grand, et les vannes nécessaires trop importantes et coûteuses.

M. Fichot calcule que, étant donné une marée dont la dénivelle-

tion est de six mètres, chaque hectare de bassin utilisé comme barrage équivaudrait à une puissance moyenne de 110 chevaux, c'est à dire d'environ 80 kilowatts.

Or, la puissance disponible des chutes d'eau et rivières de France est d'environ 9 millions de chevaux, dont un peu moins du quart est actuellement aménagé. Il faudrait donc environ *100 000 hectares* de bassins aménagés le long des côtes pour obtenir une puissance comparable à celle-là, ce qui représente une bande de 1 kilomètre de largeur qui s'étendrait tout le long de notre littoral, d'Ouessant à la frontière belge!

On ne peut songer aux travaux fantastiques que représenterait l'aménagement d'une surface semblable. C'est dire que l'énergie marémotrice utilisable chez nous sera sans doute toujours inférieure à celle de nos cours d'eau. La houille bleue a donc *a priori* moins d'avenir chez nous que la houille blanche.

Il n'en est pas moins nécessaire d'en tirer tout ce que nous pouvons, et à cet égard, la France est nettement et exceptionnellement favorisée. D'abord parce que nos côtes ont les marées les plus fortes, les plus amples d'Europe. Au fond de la baie du Mont Saint-Michel, l'amplitude de la marée atteint 12 mètres en vive eau moyenne. On ne cite guère dans le monde entier, que la baie de Fundy où l'amplitude de la marée soit encore plus forte. En outre, en Bretagne notamment, nous possédons une admirable série de bassins naturels d'estuaires et de baies dont l'aménagement serait relativement peu coûteux. Telle est en effet la seule solution acceptable, et pas trop dispendieuse, du problème que nous examinons : elle consiste à substituer aux bassins artificiels, qu'on ne peut songer à établir, les bassins naturels que la nature nous offre.

Bref, les deux facteurs les plus importants en vue d'une utilisation fructueuse des marées, grande capacité des bassins naturels et forte amplitude de la marée, sont réalisés et réunis sur le littoral français de l'Atlantique à la Manche. Et il faut remarquer aussi que, par un de ces heureux balancements, par un de ces phénomènes d'équilibre dont la France offre tant d'admirables exemples, la région du pays où l'énergie marémotrice se présente dans les conditions les plus favorables est tout justement celle qui est la plus éloignée de nos bassins houillers et de nos cascades alpestres ou pyrénéennes.

Il est une question préalable à toute utilisation industrielle des marées : c'est celle de la matière dont seront faites les turbines employées. Celles-ci ne pourront être en acier comme celles des

rivières à cause de l'action chimique de l'eau de mer qui ronge rapidement le fer. Elles ne pourront être en cuivre à cause de son prix trop élevé Seront elles en bronze ou en quelque alliage nouveau? M. Le Trocquer, ministre des Travaux publics, avec qui je causais récemment de ces choses, m'a assuré qu'on possédait maintenant un métal parfaitement adapté aux turbines marémotrices. C'est possible, mais à ma connaissance du moins, on ignore encore de quoi il s'agit, et on attend avec impatience la publication qui ne pourra manquer d'être faite à ce sujet.

D'autre part, il faudra que la matière des turbines ait une dureté suffisante pour résister à la corrosion des sables entraînés par la mer, et qui, d'après certaines expériences faites en Angleterre sur la durée des hélices, serait le facteur prépondérant de l'usure

Le choix et l'agencement des systèmes de vannes destinés à assurer le remplissage et le vidage suffisamment rapide des bassins devront également faire l'objet d'études malaisées.

Il faudra en outre prévoir des travaux d'entretien et de dragage périodiques, destinés à l'entretien des profondeurs dans les chenaux d'accès aux bassins

Les chiffres que voici donneront une idée de l'importance du problème tel qu'il se pose à la base et de la manière la plus large, savoir: nécessité pour la France de trouver des ressources d'énergie autonome, par tous les moyens dont les marées ne constituent qu'un des plus importants.

D'après les statistiques officielles, la France produisait avant la guerre environ 41 millions de tonnes de charbon et en consommait 63 millions, soit environ 50 pour 100 en plus, dont les quatre cinquièmes pour l'industrie et le reste pour les particuliers L'Alsace-Lorraine à la même époque en consommait 11 millions de tonnes et n'en produisait que 3 millions. Le jour est encore éloigné où toutes nos mines du Nord auront retrouvé leur fonctionnement normal Le déficit de la France en charbon sera alors d'environ 30 millions de tonnes. Quantité énorme, effrayante Quelque chose pourtant est rassurant, c'est que, dans ces dernières années, la puissance hydraulique utilisée en France s'est accrue de près d'un million de chevaux. On calcule facilement que cela équivaut à la récupération de 10 millions de tonnes de charbon.

Pour combler notre déficit énergétique, il nous suffirait donc d'aménager en plus environ 2 millions de chevaux. Il est certain qu'en présence du tarissement plus ou moins prochain des houillères, en

l'absence de pétrole français en abondance suffisante, c'est à l'énergie hydraulique qui, elle, est inusable qu'il convient surtout de s'adresser pour combler ce déficit. Cela est d'autant plus urgent que celui ci ne fera que croître avec l'extension de l'industrie, du confort et du progrès matériel.

Et c'est pourquoi, à côté de la mise en valeur toujours plus intense de la houille blanche de nos montagnes, nous devons songer à utiliser dans une large mesure cette énergie des marées qu'on a joliment appelée la « houille bleue. »

C'eût été folie que de vouloir d'emblée, — quelle que fût l'importance des besoins à satisfaire, — réaliser une installation définitive et à très grande échelle. Aussi l'administration des Travaux publics a-t-elle eu raison de limiter d'abord ses projets à l'aménagement d'une baie spécialement choisie du littoral breton et où doit être prochainement installée une usine marémotrice d'essai.

L'emplacement choisi se trouve dans l'estuaire de l'Aber Vrac'h, rivière qui se jette dans la Manche à 25 kilomètres environ au Nord de Brest. L'amplitude de la marée y est d'environ 7 mètres en vive eau moyenne. Par ailleurs, le voisinage de Brest dont les ressources industrielles pourront d'abord être utilisées pour l'installation et fourniront ensuite un débouché commode à l'énergie produite, constitue une autre raison du choix de cet emplacement.

On établira un barrage contenant les turbines en aval du petit port intérieur de Paluden. Il aura environ 150 mètres de longueur et comprendra trois caissons en ciment armé.

Celui du milieu contiendra quatre turbines spécialement établies à cet effet, mobiles autour d'axes verticaux et pouvant tourner à trois vitesses différentes (27, 44 ou 55 tours par minute), tout en conservant le même rendement égal à environ 75 p. 100. Ces turbines où l'on n'a prévu comme métaux que l'emploi de l'acier moulé, de la fonte et du bronze actionneraient deux alternateurs produisant du courant électrique. L'ensemble des caissons sera relié aux rives par des murs en maçonnerie; mais, pour permettre à chaque pleine mer le passage des embarcations, une coupure de dix mètres de large sera ménagée dans le mur rive droite et fermée par deux simples portes d'écluse, l'une s'opposant au flot, l'autre au jusant.

Ce barrage séparera de la partie aval de l'estuaire un bassin à double effet, s'étendant sur une longueur de 4 kilomètres environ, jusqu'à la digue du Pont Creach, et dont la capacité est de 4 800 000 mètres cubes aux pleines mers de vive-eau.

Chaque turbine peut marcher sous une chute minima de 0 mètre 50 seulement et développer alors 50 chevaux, tandis qu'elle développe 1500 chevaux sous 5 m 60 de chute

Pour niveler des écarts qui proviennent de la variation de la hauteur de chute, le projet tire un parti très ingénieux des conditions topographiques locales.

A 2 kilomètres environ en amont de la digue du Pont Créach, à l'endroit où la maree cesse de se faire sentir, vient se jeter dans l'Aber un petit cours d'eau appelé le Diouris, dont la vallée n'est que le prolongement de l'estuaire. En accumulant les eaux douces du Diouris au moyen d'un barrage, on peut donc alimenter une usine hydro-électrique auxiliaire, jouant le rôle de régulatrice du fonctionnement essentiellement discontinu de l'usine marémotrice

La nappe de retenne créée par le barrage du Diouris s'étendra sur une longueur de 7 kilomètres environ en amont et sa capacite, au niveau normal, sera de 12 millions de mètres cubes. La hauteur de chute variera de 8 mètres à 29 mètres.

L'usine auxiliaire proprement dite sera située sous le barrage du Diouris. Elle comprendra deux groupes principaux, formes chacun d'une turbine, d'un alternateur et d'une pompe : la turbine est ici à axe horizontal et peut développer 2700 chevaux sous la chute maximum de 29 mètres. On a prévu également deux autres groupes auxiliaires de 100 chevaux seulement.

Voici quel sera le fonctionnement de l'ensemble Aber Vrac'h-Diouris :

Pendant les heures d'arrêt de l'usine marémotrice, les turbines du Diouris fonctionneront et entraineront les alternateurs generateurs qui produiront le courant pour maintenir la continuité de production

Lorsque l'usine marémotrice fournira une puissance suffisante, l'usine du Diouris sera arrêtée, à l'exception d'un groupe auxiliaire qui produira le courant destiné à fixer la périodicité du réseau. Lorsque l'usine marémotrice sera en déficit, l'usine hydraulique fournira un appoint d'énergie.

Lorsque, enfin, l'usine marémotrice sera en mesure de fournir un excédent d'énergie sur le réseau de consommation, les alternateurs du Diouris, fonctionnant comme moteurs, seront mis en marche et entraineront les pompes qui refouleront dans le réservoir amont du Diouris l'eau qui en sera tombée.

Pour la sauvegarde des intérêts agricoles il est nécessaire que l'eau refoulee ne soit pas salée. Aussi une réserve d'eau douce sera-

t elle constituée entre l'extrémité amont du bassin de marée et le barrage du Dionris; on établira pour cela, à proximité du Pont Créach, un autre barrage étanche, dépassant de 1 mètre le niveau des plus hautes mers et traversé par un aqueduc à fermeture facultative.

Les calculs faits permettent d'escompter une puissance moyenne mensuelle variant, pour l'ensemble de la station, de 1300 chevaux en été à 2100 chevaux en hiver. Au total, la production annuelle serait de près de 12 millions de kilowatts-heures, dont 9 500 000 utilisables industriellement. A raison de 1 kg. 6 de charbon par kilowatt-heure consommé, la réalisation de ce projet équivaudrait donc à une économie annuelle d'un peu plus de 14 000 tonnes de charbon. Quant aux frais de premier établissement, ils sont évalués à 28 millions de francs.

D'après le cahier des charges, les prix auxquels le concessionnaire est autorisé à vendre l'énergie au public ne pourront pas dépasser les maxima suivants pour le courant pris à la sortie de l'usine :

1° Une somme fixe de 440 francs par an et par kilowatt de puissance souscrite;

2° Une redevance de 0 fr. 30 par kilowatt-heure, mesuré et livré à la sortie de l'usine. Ce sont là des tarifs qui, tout en se rapprochant déjà des conditions industrielles normales, restent néanmoins élevés.

Tel est le projet de l'Aber Vrac'h qui, après avoir été prochainement soumis au Parlement, sera, — du moins il faut l'espérer, — réalisé dans un délai de peu d'années, et dont les résultats pratiques et même financiers, constitueront une fort intéressante expérience, un enseignement dont, en tout cas, le pays ne pourra manquer de tirer le plus grand profit.

Il faut reconnaître d'ailleurs que plusieurs ingénieurs, et non des moindres, sont sceptiques, quant aux résultats escomptés. Il est certain que la grande pierre d'achoppement est l'inconstance du débit, de la production énergétique d'une usine marémotrice, inconstance horaire et saisonnière, inconstance constante, si j'ose ainsi m'exprimer. Mais les partisans du projet, dont quelques-uns sont des hommes éminents, assurent que cette difficulté disparaîtra d'elle même le jour où, par un vaste réseau électrique, les diverses sources d'énergie nationale, houille blanche, houille bleue, houille noire, seront rendues solidaires. Alors, en vertu du principe des vases communiquants, on pourra compenser, chaque fois qu'il sera nécessaire, le niveau insuffisant de l'énergie fournie par telle station, au moyen d'un supplément apporté par telle autre.

A l'appui de cette manière de voir on peut invoquer avec M. Fichot l'opinion de l'inspecteur général des forces hydrauliques, M. de la Brosse, qui écrivait dans un rapport récent :

« Il faut concevoir que, dans un délai assez court, et qui, sans doute, ne dépassera pas un petit nombre d'années, de grands réseaux de transport d'énergie à haute tension sillonneront le territoire, reliant entre elles les principales usines génératrices, hydrauliques ou thermiques, qui contribueront, chacune pour sa part, à alimenter l'ensemble. Lorsque ces lignes seront établies et que les groupes consommateurs pourront y puiser, la constance de la puissance individuelle de chacune des sources perdra beaucoup de son intérêt, elle deviendra, sinon tout à fait superflue, du moins assez accessoire, puisque, par les mailles du réseau, il s'établira nécessairement un équilibre général qui maintiendra à peu près uniforme la puissance partout disponible malgré les variations propres des diverses stations. »

On ne saurait méconnaître la grandeur et l'harmonie de cette conception. Espérons qu'elle trouvera auprès des pouvoirs publics l'appui et la largeur de vues indispensables. Espérons aussi que les formalités nécessaires pour pouvoir aménager une usine marémotrice et qui ressortissent à quatre ministères, ne tireront pas trop à hue et à dia, jusqu'à écartèlement mortel de son enthousiasme, l'ingénieur et l'industriel qui, voulant compléter ou modifier l'expérience un peu unilatérale de l'Aber Vrac'h, voudra tenter quelque chose.

N'oublions pas qu'il y a maintenant quatre ans que le Gouvernement, et singulièrement M. Cels, alors sous-secrétaire d'État des Travaux publics, a institué la « Commission de la houille bleue. » On a prédit alors à M. Cels que, s'il arrivait à mettre la question au point, il battrait du même coup tous les records de longévité ministérielle. Hélas! les records ne furent pas battus.

Et pour terminer toutes ces réflexions par une remarque qui nous ramène un peu plus haut, il convient de souligner que si à peu près toutes les sources d'énergie que l'homme emploie, — charbon, végétaux, houille blanche, etc., — sont en dernière analyse produites par le soleil, l'énergie marémotrice fait exception, puisqu'elle est presque exclusivement causée par la Lune. Ainsi la pâle Hécate prendra sa part de l'effort industrieux des humains.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comme nous le laissions prévoir il y a quinze jours, le Gouvernement du Reich a fait remettre, le 2 mai, aux Gouvernements alliés, Belgique, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie et Japon, une note par laquelle il fait, on croit faire, des propositions pour le règlement des réparations. Pour en saisir la portée, il est nécessaire de revenir sur les circonstances qui en ont déterminé l'envoi.

L'impulsion décisive est venue certainement du discours de lord Curzon. Il a donné plus de force au mouvement d'opinion déchaîné par les discours de M. Stresemann et de M. Breitscheid. La tactique des populistes et des socialistes était très simple : lancer des propositions qui puissent servir au moins de base de discussion, afin de permettre à l'Angleterre d'offrir l'intervention promise impartialement « aux deux parties » par lord Curzon. Si la France rejette les propositions, on exécutera, avec l'aide de l'Angleterre, cette manœuvre d'isolement qui, depuis le commencement de la bataille de la Ruhr, apparaît au Gouvernement du Reich comme le prélude et le gage de la grande revanche ; on obligera la France et la Belgique à évacuer la Ruhr ; ce sera un jeu ensuite de se dérober aux vagues promesses que l'on serait amené à faire pour les réparations. Tel était le plan ; il n'est pas téméraire de penser que l'ambassadeur d'Angleterre ne le désapprouvait pas. De là cette campagne de presse organisée à propos du discours de lord Curzon et les interprétations tendancieuses que l'on en donnait ; il s'agissait de forcer la main au Gouvernement et d'amorcer la manœuvre. La *Bayerische Kurier* comparait le rôle de Stresemann à l'action de feu Mathias Erzberger lors de la fameuse résolution de paix du Reichstag en 1917.

Ce souvenir n'était pas fait pour rallier les partis nationalistes et calmer leurs appréhensions ; ils redoutent la vertu magique du mot paix : si on le lançait sans précautions dans le public, n'allait-on pas

ouvrir les écluses par où le torrent se précipiterait? La *Gazette de la Croix* s'écriait qu'il ne fallait pas songer à faire des propositions, tant que les Français et les Belges resteraient dans la Ruhr: évacuation d'abord, retour à l'état de choses d'avant le 11 janvier! La *Gazette du Rhin et de Westphalie* conseillait de se défier du chant des sirènes anglaises. A quoi bon des offres? Le discours de M. de Rosenberg ne contient il pas les seules offres que l'Allemagne puisse faire sans compromettre son avenir?

Entre ces deux tendances, le Gouvernement flotte irrésolu; entre la droite et la gauche, entre Stresemann et Helfferich, entre Stinnes et Breitscheid, il cherche sa voie et sa politique; il voudrait satisfaire tout le monde et concilier les contraires. Dans son propre ministère, le Chancelier est obligé de compter avec l'intransigeance de M. Becker, le principal ouvrier de la « résistance passive. » La note remise le 2 mai est le résultat monstrueux de ces tergiversations et de ces dissensions : elle en porte la marque. Le Gouvernement n'a su ni faire des offres raisonnables ou au moins discutables, ni résister au courant d'opinion qui exige des négociations.

Nous étions avertis par la presse de ce qu'on pouvait attendre de la note annoncée à grand fracas; les plus déterminés partisans de négociations entendaient que nous ne puissions nous y méprendre. « Nous sommes prêts, et nous l'avons toujours été, disait la *Gazette de Francfort* du 28, à entrer en négociations; mais personne en Allemagne ne songe à une capitulation. Quand même les milieux dirigeants voudraient capituler, et ils n'y songent pas, on ne pourrait pas retenir les masses. Le combat défensif prendrait dans ce cas une forme désordonnée et plus violente que jamais. Que l'on se garde, à Paris, d'adopter le programme des excitateurs nationalistes. Si l'on doit négocier, il est nécessaire que le combat continue. » On tient à négocier d'égal à égal, sans qu'il y ait ni vainqueurs ni vaincus, et en posant des conditions. Du côté franco-belge, on avait depuis longtemps éventé le piège. La *Nation belge* datant du 20 avril un article très remarqué qu'elle aurait pu répéter le 3 mai. « Il n'y a pas de nouveau plan, pour la France comme pour la Belgique l'état des paiements, dressé à Londres le 5 mai 1921, reste toujours valable... Il n'y a rien à attendre ni d'un nouvel état de paiements, ni du mirage d'un emprunt international gagé sur le néant. Le gage réel de notre créance, c'est la Ruhr. La France et la Belgique sont décidées à poursuivre l'exploitation économique du territoire occupé aussi longtemps que l'Allemagne n'aura pas rempli ses engagements. »

Voyons maintenant le contenu de la note. Le Gouvernement allemand a toujours été partisan d'une entente; l'occupation de la Ruhr s'est faite en violation de ce principe; « la population y a répondu par la résistance passive. » Le texte allemand remis le 2 mai à Paris portait, au lieu de « la population, » « le Gouvernement, » mais M. Cuno s'est aperçu qu'il confessait ingénument la vérité et il s'est hâté d'envoyer un texte rectifié, qui rend la population responsable de fautes dont elle est la première à pâtir et qu'elle n'a nullement souhaitées. La note pose en principe que, tout en faisant son offre, il ne renonce pas à son point de vue juridique, et n'abandonne pas « la résistance passive qui sera continuée jusqu'à ce que l'évacuation des régions occupées au delà de ce qu'autorise le Traité de Versailles et le rétablissement d'un état de choses conforme au traité dans les pays rhénans soient réalisés. » Il est difficile d'établir par des chiffres la capacité de prestation de l'Allemagne; toute solution doit donc contenir « un facteur élastique. » L'Allemagne aura besoin d'emprunts internationaux, ce qui suppose le rétablissement de son crédit. Néanmoins, tant en devises qu'en nature, l'Allemagne offre un total de 30 milliards de marks-or, soit 20 milliards avant le 1er juillet 1927, 5 dans les deux années suivantes, 5 encore de 1929 à 1931, au moyen d'emprunts internationaux. Suivent des modalités de paiement dans lesquelles nous n'entrons pas, mais qui ont toutes pour résultat de diminuer ce qui reviendrait aux créanciers. Cette offre va « jusqu'aux extrêmes limites de ce que l'Allemagne peut faire » et même, après le trouble nouveau apporté à son économie par l'occupation de la Ruhr, « elle se demande sérieusement si cette proposition ne dépasse pas ses facultés de prestation. » Si la partie adverse ne se trouvait pas satisfaite de telles propositions, M. Cuno propose une commission internationale. Pour le service de l'emprunt, le Gouvernement du Reich consent à ce que la totalité de l'économie allemande soit mise à contribution. On s'efforcera de stabiliser la monnaie et de rétablir l'ordre dans le budget; mais aucun contrôle n'est offert; au contraire, il faut que les créanciers s'engagent, « dans l'intérêt des créanciers prêteurs, » à ne plus saisir de gages, à n'appliquer aucune sanction, à délivrer l'Allemagne « des dépenses improductives et des chaînes politiques et économiques qui pèsent encore sur elle, » ainsi les Alliés devraient renoncer aux clauses économiques avantageuses pour eux. On ménagera la paix de l'Europe et le travail économique commun, « des contrats entre particuliers doivent créer la base d'un échange assuré de pro-

daits essentiels entre les pays intéressés. » Par exemple on peut envisager un accord charbon minerai de fer. « Dans l'intérêt d'une collaboration amicale franco-allemande, le Gouvernement allemand est prêt, ainsi qu'il voulait déjà le manifester quand il a proposé la conclusion d'un pacte rhénan, à toute convention assurant une paix qui repose sur la reciprocité. » Par exemple, il s'offre à conclure une convention d'arbitrage pour tous les litiges Le Gouvernement allemand est prêt à entrer en négociations sur ces bases, mais « le point de départ des négociations doit être que le *statu quo ante* soit rétabli dans le plus court délai... ; les regions occupées au delai de ce qu'autorise le Traité de Versailles... évacnées; un état de choses conforme au traité rétabli dans les pays rhénans; les Allemands arrêtés remis en liberté; leurs domiciles et fonctions rendus aux expulsés. »

Tel est cet étrange factum dant il semble que le rédacteur, chaque fois qu'il se croyait sur le point de faire une concession, ait été pris de peur et se soit hâté d'en annuler l'effet Il faut, pour en comprendre la portée réelle, distinguer deux points de vue : le fait psychologique et moral de l'envoi de la note, et sa teneur intrinsèque. L'offre allemande constitue, indépendamment de son contenu, l'ébauche de ce premier pas dont nous montrions, dans la précédente chronique, l'importance; elle est, dans la situation actuelle, et toutes proportions gardées, l'équivalent de la resolution de paix du Reichstag en 1917; elle n'est pas, tant s'en faut, la capitulation, mais elle y conduit par un engrenage fatal; elle n'est pas une offre sérieuse, mais un symptôme. L'Allemagne fait appel, pour négocier, à ceux-là même qui exercent une pression sur elle et qui la tiennent à la gorge Enfin le ton de la note est moins insolemment provocateur, du moins dans sa forme, que le récent discours du ministre des Affaires étrangères Rosenberg; ces dehors modérés sont visiblement destinés à plaire aux neutres, au premier rang desquels il faut compter les Anglais C'est tout ce qu'avec beaucoup de bonne volonté on peut retenir à l'actif de l'offre allemande.

Le fond, c'est-à-dire l'essentiel, est soit absolument négatif et sans valeur, soit destructif des seules garanties dont nous soyons nantis. Sur le chapitre « reparations, » sur la question « sécurité, » la note n'apporte rien de sérieux : une offre qui équivaut, en valeur actuelle, à moins de seize milliards, y compris les prestations en nature, n'est pas une base de discussion et ne mérite d'être retenue que comme la marque de l'incurable hypocrisie des dirigeants allemands et du chemin qu'ils ont encore à parcourir pour arriver là où

il faudra bien qu'ils viennent, c'est à dire aux positions solides où les attendent M. Poincaré et M. Theunis. Les intentions qui ont dicté chaque article sautent aux yeux : amener la destruction du Traité de Versailles et des réparations, internationaliser le débat entre la France-Belgique et l'Allemagne. Il s'agit en outre, — c'est l'idée chère à M. Keynes, — de ramener les Français à la réalité économique, de substituer au débat sur ce que doit l'Allemagne, la discussion sur ce qu'elle peut payer; on voit reparaître les fameux « experts » internationaux, tout prêts à évaluer non pas la richesse potentielle de l'Allemagne, mais sa capacité actuelle de prestation en numéraire ou en nature. Il est évident qu'un emprunt international est le seul moyen de « mobiliser » la créance des Alliés, mais l'Allemagne n'offre aux prêteurs éventuels que des garanties illusoires, lorsqu'elle prétend mettre à leur disposition « la totalité de l'économie allemande, » elle oublie que le texte formel du traité met cette même totalité à la disposition des créanciers du Reich : c'est donc une organisation de contrôle qu'il faudrait mettre sur pied; or la note insiste tout spécialement sur la nécessité de libérer le Gouvernement allemand de toute entrave. Somme toute, manœuvre grossière, manœuvre maladroite, manœuvre manquée, qui fortifie la position franco-belge et pousse l'Allemagne vers la catastrophe.

Le *Daily Mail* du 3 mai, qui qualifie l'offre allemande « d'impudente effronterie » et de « production typique des Huns, » ajoute avec raison : « Si l'Angleterre, avec un impôt de seize livres par habitant, avec un million de chômeurs et avec ses industries ébranlées, peut trouver près d'un milliard de livres sterling pour les États-Unis, la prospère Allemagne peut trouver beaucoup plus que les 1500 millions de livres qu'elle offre aux Alliés. » Le budget des recettes de l'État français pour 1922 se monte à 24 milliards 700 millions de francs en dehors du produit des emprunts; les dépenses s'équilibrent à 500 millions près avec ces recettes. Si la France n'avait ni régions dévastées, ni dette publique, ni charges militaires, ses dépenses atteindraient seulement huit milliards, c'est-à-dire le tiers des recettes, et elle pourrait disposer de seize milliards par an, soit, en marks-or, quatre milliards. L'Allemagne n'a ni régions dévastées, ni dette publique, ni dépenses militaires; sa force de production est intacte, elle a 65 millions d'habitants. Si donc elle était administrée comme l'est la France, — qui pourrait l'être mieux, — si les Allemands payaient autant d'impôts que les Français ou les Anglais, elle pourrait disposer de 6 milliards et demi de marks-or par an et gager tous

les emprunts nécessaires : la question des réparations serait résolue. L'Allemagne possède une capacité de travail et de production qui constitue la vraie garantie pour les emprunts qu'elle pourrait contracter. M. F. C. Goodenough, président de la Barclay's Bank de Londres, qui, à l'Association des Banquiers américains, a prononcé, le 25 avril, un intéressant discours où il préconise une coopération financière anglo-américaine et une participation des États-Unis aux emprunts destinés à rétablir en Europe la paix et la stabilité économique, pourrait faire état des ressources d'avenir considérables qu'apporte l'Allemagne. Si elle ne payait pas ce qu'elle doit pour les réparations, elle deviendrait bien vite la plus redoutable concurrente de l'industrie et du commerce britanniques.

L'insuffisance dérisoire de l'offre allemande et les conditions dont M. Cuno l'assaisonne, simplifient la réponse des Gouvernements de Paris et de Bruxelles. Aucune hésitation, ni dans l'opinion publique ni dans la presse, à peine quelques journaux bolchevisants, tout en déclarant la note allemande maladroite, se montrent-ils enclins à conseiller de poursuivre la conversation. Les deux Gouvernements associés dans l'entreprise de la Ruhr ont, le 6 mai, remis, après en avoir communiqué la teneur à Londres, à Rome et à Tokio, une réponse identique au Gouvernement du Reich. Ils refusent de considérer la note allemande comme pouvant constituer le point de départ d'une négociation, mais ils profitent de l'occasion pour indiquer à quelles conditions préalables une telle conversation pourrait s'ouvrir. D'abord, la « résistance passive » devrait prendre fin; elle a été voulue, elle est organisée, stimulée, entretenue par le Gouvernement au plus grand dommage des populations. Elle n'est passive que de nom; en réalité, elle est très active; chaque jour des coups de feu sont tirés sur des sentinelles ou des patrouilles, des sabotages dangereux sont commis sur les chemins de fer. Il y a quelques jours un pauvre petit soldat belge était assassiné, les coupables ne sont jamais pris parce qu'ils appartiennent à des organisations militarisées, à des *Schupos* disciplinées, qui obéissent aux ordres de Berlin. C'est une véritable guerre qui se poursuit dans la Ruhr : on ne parlera de paix qu'après que les hostilités auront cessé. En second lieu, il est absurde de s'imaginer que la France et la Belgique ont saisi le gage de la Ruhr pour l'abandonner dès que les Allemands leur auront fait quelques promesses, nous savons trop ce qu'en vaut l'aune! En ne tenant aucun compte, dans sa note, de la déclaration de Bruxelles réitérée à Paris, le chancelier Cuno se livre, à l'égard des deux Gouvernements alliés, à une véritable provocation.

L'évacuation se fera au fur et à mesure que les paiements auront eté encaissés et la sécurité obtenue. Il est inutile de discuter des chiffres nouveaux, l'etat des paiements du 5 mai 1921 n'est pas caduc, les bons A et B correspondant à des paiements exigibles dans des conditions qui ont été souvent précisées et les bons C ne devraient être payés par l'Allemagne que dans le cas où la question des dettes interalliées n'aurait pu être reglée. — Enfin, au point de vue des garanties de sécurité, toute espèce de pacte de non-agression ne serait qu'un chiffon de papier de plus; n'avons-nous pas déjà le pacte de la Société des Nations? Nous voulons que l'esprit prussien militariste et feodal cesse de prédominer sur le Rhin.

Si le Gouvernement du Reich a cru, par la manœuvre du 2 mai, améliorer sa position, il s'est lourdement fourvoyé; il a ebranlé, dans son propre pays, ce qui lui restait de crédit; il n'a pas réussi, tant s'en faut, à provoquer même la plus discrète intervention anglaise. Les journaux qui ont toujours défendu le point de vue français, profitent de la circonstance pour renforcer leur thèse; les autres ne cachent pas leur déconvenue : « sottise diplomatique » dit le *Daily Telegraph*. « L'offre... est stupidement rédigée, s'exclame le *Times*, elle ne donne que les garanties les plus vagues et elle est présentée avec une maladresse capable d'irriter toutes les susceptibilités françaises » Seuls les journaux libéraux doctrinaires essayent de tirer parti de la note allemande pour condamner une fois de plus la politique française et ruiner à l'avance toute tentative d'emprunt international La note dominante, dans la presse anglaise, c'est le dépit.

Dans la Ruhr, les attentats, surtout sur la voie ferrée, se multiplient; ils seront désormais passibles de la peine de mort, l'entrée des Allemands du pays non occupé en pays occupé est soumise à une autorisation préalable, M. Krupp von Bohlen et ses directeurs sont jugés; on a resserré le blocus des stocks de combustible; l'exploitation s'organise; les sorties de coke par chemin de fer et par eau sont devenues tout à fait satisfaisantes. Mais ce n'est là qu'un commencement, le temps est venu d'intensifier l'exploitation. Les Allemands, qui la redoutent, laissent les communistes prendre la direction de la resistance et lui donner le caractère d'une lutte contre le militarisme et le capitalisme aussi bien allemand que français. Les manifestations du 1er mai ont été, à cet égard, significatives. A Dusseldorf, environ 40 000 personnes, dont moitié de femmes et d'enfants, ont défilé en bon ordre, avec cette discipline et cet air las et ennuyé qu'ont toutes les manifestations allemandes, au son de *l'Internationale*

et de *la Marseillaise*, bannières rouges ou portant l'étoile des Soviets. La statue de Bismarck était décorée de deux inscriptions en français : « Vive Cachin ! A bas le militarisme ! » et « Vive le communisme français ! » On espère par là faire impression sur les soldats et les ouvriers français occupés dans la Ruhr. La « résistance passive » n'est pas au bout de ses ressources ; elle convient admirablement au caractère allemand. Le Gouvernement, qui a dechaîné le mouvement populaire, en devient le prisonnier. La solution ne paraît devoir être amenée que par la catastrophe financière que la chute du mark (40000 marks au dollar) rend, à plus ou moins brève échéance, inévitable, et qui peut entraîner une débâcle politique et sociale, dont la conséquence serait de nous obliger à prendre complètement en mains l'administration des regions occupées. C'est entre cette solution catastrophique et de nouvelles propositions moins impudentes que le Gouvernement de Berlin sera bientôt dans l'obligation de choisir. La dernière forme de la résistance paraît devoir être révolutionnaire ; les journaux allemands la nomment « la victoire de la grève sur le militarisme, » et ils escomptent la faveur qu'une telle formule ne peut manquer de rencontrer, en France et ailleurs, dans les milieux extrémistes. Le seul réconfort qui vienne à l'Allemagne dans sa détresse c'est la lecture de quelques journaux français, le vœu d'un Conseil general, celui de la Haute-Vienne. C'est peu de chose, et c'est trop encore !

M. Poincaré, dans son discours au Conseil général, a montré qu'il ne lui échappait pas que le succès de la lutte engagée dans la Ruhr était aussi une question de politique intérieure ; les Allemands disent quels espoirs ils mettent dans les élections françaises de 1924, s'ils peuvent tenir jusque là, et récemment « une haute personnalité européenne, » amie du *Manchester Guardian*, la répétait dans ce journal. M. Poincaré, avec beaucoup de discrétion, a fait appel à une large majorité républicaine n'excluant que ceux qui s'excluent eux-mêmes : les révolutionnaires plus ou moins avérés et les adversaires du régime républicain. Il a rappelé aux préfets qu'ils sont les delégués du Gouvernement pour faire de la bonne administration et non de la mauvaise politique. Nous entrons, il ne faut pas se le dissimuler, dans la période pré-électorale, et les vieux cadres provinciaux du radicalisme, ont commencé contre « le bloc national » une ardente campagne dont souvent les actes les plus louables de sa carrière font les frais ; on lui reproche par exemple l'abnégation avec laquelle il soutient les ministères qui défendent au dehors les grands intérêts

du pays, et le courage avec lequel il a voté les impôts nécessaires. Le succès, dans la bataille de la Ruhr, viendra donner raison à son attitude patriotique.

Le Conseil de la Société des Nations vient de tenir, du 17 au 23 avril, à Genève, sa vingt-quatrième session; M. Hanotaux et, avant son arrivée, M. Goût, directeur du service français de la Société des Nations, y représentaient la République; le ministre de l'Instruction publique, M. Wood, soutenait, avec beaucoup de distinction, les intérêts britanniques. On savait à l'avance qu'au cours de la discussion sur l'administration de la Sarre, le délégué suédois se ferait le porte parole des partis sarrois hostiles, par principe, à la politique de la Commission de Gouvernement. M. Branting demanda, en effet, au Conseil d'insister auprès de la Commission présidée par le délégué français M. Rault, pour qu'elle retirât l'ordonnance récemment édictée pour assurer la sûreté publique. A ce discours qui fut, par instants, véhément, M. Hanotaux répondit que les mesures prises étaient justifiées, puisqu'on avait pu, grâce à elles, maintenir l'ordre durant une période de grèves essentiellement politiques, et qu'elles étaient justes et nécessaires puisqu'il s'agissait d'exécuter le traité de Versailles. Après avoir écouté les explications données avec autorité par M. Rault, le conseil adopta les conclusions du rapporteur, M. Tang, favorables aux thèses de M. Rault. M. Land fut élu membre sarrois de la Commission en remplacement de M. Hector; deux membres, l'Anglais et le Suédois, étaient absents au moment du vote. — Le Conseil reçut avec satisfaction le rapport de M. Zimmermann, commissaire général de la Société des Nations en Autriche, qui exposa les heureux résultats de son activité coordonnée avec le gouvernement énergique du chancelier Seipel, l'industrie reprend vie, le commerce renaît, la confiance grandit, le chômage s'atténue, la couronne est stabilisée. Un emprunt de 650 millions de francs-or a été autorisé. — Un délicat litige de frontière entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie a été tranché, plusieurs autres questions élucidées, préparées ou résolues.

Le maréchal Foch est parti pour la Pologne où il a inauguré la statue du maréchal Poniatowski. Partout, à la frontière, au célèbre sanctuaire de Czenstochowa, où le grand chef a tenu d'abord à aller s'agenouiller, à Varsovie, à Poznan, le vainqueur de la Grande Guerre a reçu l'accueil le plus enthousiaste. De telles manifestations ont une portée politique sur laquelle il est superflu d'insister; la présence à Varsovie d'une escadrille d'avions venue de France en rehaussait le

signification. Quelques jours auparavant, le général Le Rond à qui la Pologne est redevable, pour une large part, de la Haute Silésie, était fêté à Cracovie et dans d'autres villes polonaises. La France est fière de montrer ses grands soldats, qui sont en même temps des hommes de haute culture, et les peuples, délivrés par leur génie, sont heureux de les acclamer. Mais M. Aulard est désolé : « Les victoires ne son point des chefs-d'œuvre, nous apprend-il. Il n'y a de chefs-d'œuvre que dans l'ordre spirituel. L'art militaire est inférieur. Il y suffit d'une cervelle simple, d'un entendement sans nuances et qui va droit au but, en un mot du bon sens. Dans la dernière guerre, même cet art inférieur n'a pu être appliqué... » Pauvre M. Aulard!

De Pologne, le maréchal Foch se rend en Roumanie; il y trouvera une situation politique stabilisée, une situation économique en grand progrès. Les troubles dont nous avions parlé au moment du vote de la nouvelle constitution étaient très superficiels; le labeur national et l'activité constructive du gouvernement de M. Bratiano n'en ont point été interrompus. Nous nous en réjouissons. Nos amis roumains, comme nos amis de Pologne, de Tchécoslovaquie, du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, savent que nos sympathies sont promptes à s'émouvoir des qu'à tort ou à raison, nous croyons avoir à craindre que la cohésion, encore imparfaitement cimentée, de ces États nouveaux ou agrandis, ne soit compromise. A ce point de vue, la constitution, à Belgrade, d'un nouveau cabinet Pachitch qui ne paraît pas avoir le caractère d'union nationale que l'on souhaiterait, n'est pas faite pour calmer nos inquiétudes. Nous n'avons aucune prédilection pour l'un ou l'autre des peuples qui constituent l'État yougo slave, et si, nous en avions une, c'est naturellement à nos alliés serbes qu'elle irait; nous sommes loin de soutenir la politique extrémiste de M. Raditch; mais n'est-ce pas de la politique imprudente et imprévoyante des radicaux serbes qu'il tire sa force et sa popularité?

Tandis que le maréchal Foch voyage en Europe orientale, son fidèle et éminent chef d'État-major, le général Weygand, vogue sur la *Lorraine* vers la Syrie où le Gouvernement de la République l'envoie continuer la grande tâche commencée par le général Gouraud. Après l'œuvre nécessaire de pacification va s'ouvrir l'ère difficile de l'éducation politique et de l'émancipation progressive des peuples. Mais des précautions militaires sont d'abord nécessaires. Tandis qu'à Lausanne, les conférences, reprises le 23 avril, ne semblent pas près d'aboutir, les Turcs ont dirigé quelques troupes sur les confins de la Syrie et de l'Irak. Nous ne croyons pas que Mustapha Kemal

ait des velléités de reprendre la guerre; mais il est prudent en politique, de ne jamais offrir de tentations, à plus forte raison quand on a eu face de soi un chef qui doit sa haute situation à sa valeur militaire et qui pourrait être tenté de consolider par les armes une fortune ébranlée par les jalousies des partis. Nous avions trop dégarni la Syrie avant que la paix fût stabilisée en Orient; il faudra peut être y envoyer des renforts. Les économies parlementaires ne sont pas toujours économiques!

Les Anglais cherchent à se rapprocher des Turcs Kémalistes et pensent y être parvenus; mais des hommes aussi avertis que Mustapha Kémal et Ismet pacha savent que les Anglais occupent Constantinople et les Dardanelles, qu'ils manœuvrent pour y rester et que les Grecs concentrent sur la Maritza une armée nouvelle et bien outillée. Ils savent aussi que les Russes, contre lesquels ils sont en lutte constante au Caucase et en Turkestan, sont et seront toujours, bolchevistes ou tsaristes, leurs plus dangereux adversaires. « La base de la politique extérieure russe, a dit Ziovief dans son rapport au XII° Congrès du parti communiste, est le maintien des contacts avec les peuples orientaux qui s'éveillent et avec les nationalités asservies par l'impérialisme de l'Entente » Les Américains vont-ils supplanter en Anatolie l'influence des anciens peuples européens? Tandis que leurs hommes d'affaires font signer aux Turcs la convention Chester, qui leur promet des entreprises et des bénéfices à nos dépens et qui prépare la conquête de l'Orient par le dollar, leurs pasteurs blâment sévèrement la France qui, selon eux, a abandonné les chrétiens d'Orient: l'humanitarisme verbal et les bonnes affaires ne sont pas inconciliables Mais les Turcs peuvent-ils vraiment faire fonds sur l'appui du Gouvernement des États-Unis? Pour le moment, il est difficile de comprendre comment ils ne voient pas, après toutes les concessions que les Alliés leur ont faites, qu'à tous les points de vue, leur intérêt est de signer la paix le plus vite possible. Peut-être, avec sa loyauté de soldat et sa finesse de diplomate, le général Pellé, qui représente la France à Lausanne, parviendra-t-il à les en convaincre.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant, René Doumic.

UNE ENQUÊTE
AUX
PAYS DU LEVANT

VI[1]

XII. — LE VOYAGE AUX CHATEAUX DES ASSASSINS

L'esprit tout plein de ces histoires, un beau jour de mai, je suis enfin parti de Beyrouth, en compagnie de M. Chepotot, du Père Colangette et de Ladki Bey, et le soir nous avons couché à Baalbek.

Je ne vous raconterai pas cette première journée, non plus que mon passage du lendemain à Homs. Nous avons déjà vu Baalbek et je reviendrai à Homs, sitôt que j'aurai l'esprit libre de ces Hashâshins qui m'obsèdent. Pour l'instant, je suis tout avec eux, et je me réjouis qu'il me soit permis de les aborder à peu près comme fit Rachid-eddin Sinan, quand il arriva d'Alamout. Les chroniqueurs nous disent que sa première étape, dans le pays des Ansariés, fut le château de Masyaf. Il l'inspecta, sans s'y faire reconnaître, puis s'en alla au château de Qadmous, et de là, toujours anonyme, gita durant des années, dans une masure, au pied du château d'El Kaf, qui était le centre du pouvoir des Hashâshins et le séjour de leur chef Abou-Mohammed qu'il venait espionner. Comment ensuite il se fit reconnaître, au lit de mort de cet Abou-Mohammed, et régna en digne

(1) Voyez la *Revue* des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril et 15 mai.

disciple d'Abdallah et de Hasan Sabâh, c'est ce que nous verrons sur place, quand nous aurons, nous aussi, gagné El Kaf par Masyaf et Qadmous... Encore un jour de patience, un jour à passer dans Hama, pour rassembler la petite caravane de chevaux, de mulets et de moukres (ainsi nomme-t-on les muletiers), qui nous promèneront à travers cette région quasi inconnue.

Je distribue sur Hama l'enchantement des plaisirs qui m'attendent. Quelle ville attrayante, sous ses voiles arabes, avec la chanson éternelle que, jour et nuit, elle élève d'une voix forte dans une des boucles de l'Oronte! Je la remercie d'exister et qu'il m'ait été permis de la rencontrer, de l'aimer, de la célébrer. Elle m'a chuchoté son secret, et ne me sait pas mauvais gré de mon indiscrétion. Un voyageur, qui vient de visiter, huit années après moi, la petite ville, y remémore mon passage en termes qui me touchent, et je lui emprunte sa description, afin que nos voix s'entrecroisent et se contrôlent.

« Une petite ville, dit-il, cachée, serrée dans un repli zigzaguant de l'Oronte, enjambant la rivière de tous ses ponts, plongeant ses maisons, ses palais dans cette eau précieuse, dont elle tire l'ornement de ses fontaines et la parure de ses jardins : c'est Hama. Le fleuve lui donne sa marque, son unité, et à vrai dire, son existence. Jour et nuit, les grandes roues hydrauliques, quelques-unes de dimension colossale, à la fois ingénieuses et barbares, compliquées et primitives, font monter l'eau sans arrêt dans ses aqueducs. Le gémissement des lourds madriers qui, dans une pluie tourbillonnante, tournent lentement sur leur axe, forme une rumeur continue et profonde, la chanson de l'Oronte. Une chanson qui se mêle au paysage, le pénètre, l'anime et lui prête un attrait difficilement exprimable... »

Après nous avoir donné cette aquarelle délicate, M. Raymond Recouly passe immédiatement à une explication politique : « Quatre ou cinq familles arabes, et l'une d'elles apparentée au Prophète, possèdent la ville presque entière. Les maisons de leurs innombrables parents et clients se serrent autour de leurs palais. Une organisation purement féodale a fixé et figé, pour ainsi dire, cette société hors du temps. Nous avons grand intérêt à nous appuyer sur leur influence... »

Ainsi, quand nous parlons aujourd'hui de Hama, notre curiosité s'élargit et trouve de virils objets. Nous n'y sommes plus

des étrangers, autorisés à visiter quelque palais d'un goût extravagant et aimable que plus jamais nous ne reverrons. Nous avons à cette heure des droits et des devoirs en Syrie, et, pour les remplir, il faut que nous sachions une infinité de choses qui, hier, ne se proposaient même pas à notre esprit. Ces palais si bellement sculptés, qui les habite ? Qu'y pense-t-on ? Dans quelles conditions peuvent-ils durer ? Et quelles leçons en recevoir ? Ces aristocrates feront-ils partie avec la civilisation de la France ?

En 1914, à Hama, je ne pouvais pas aborder ces problèmes, et je m'en allais dans le rêve. Au soir d'une belle journée, j'ai besoin de cristalliser autour d'une figure souveraine mes heures de plaisir ou de vague espérance. Occupons-nous des ombres et du peuple invisible qui flottent sur Hama. Quelles images reposent sous les yeux fermés de cette ville au doux visage ? Quels souvenirs, dans son cœur? Et son parfum, le ruissellement de cet Oronte qui l'épouse, la lumière du sourire dont elle l'accueille, je voudrais les saisir, les fixer, dans quelques syllabes chantantes et dans des images qui me demeurent, après que la musique de cette présence aura cessé. Je mettrai des palais et le plus beau jardin de jeunesse et d'amour sur cette rive aride; je ferai de cette matinée une douce Isabelle, de ce midi royal, Oriante; et de ce coucher de soleil, leur mort, pour que de brefs instants passés par un voyageur auprès de la rivière d'Asie deviennent un songe aux traits de femme...

Le lecteur se souvient peut-être que *le Jardin sur l'Oronte* s'achève avec mon retour à la gare d'Hama, dans la nuit. Une effroyable chaleur, et des moustiques ne me laissèrent pas dormir; j'ai pu, à ma fantaisie, rêver d'Oriante et de ses amours, et à quatre heures j'étais debout pour les derniers préparatifs.

DE HAMA A MASYAF

Déjà nos chevaux et nos tentes avaient pris la route de Masyaf, qui allait être notre première étape, pour nous attendre à mi-chemin, à Tell-Afar. Il y a vingt kilomètres de Hama à Tell-Afar, vingt kilomètres de plaine, que l'on peut franchir en voiture, et nous avions décidé d'en profiter. Vers cinq heures, escortés de quatre ou cinq gendarmes, nous partîmes, dans un assez bon véhicule, sur une piste herbeuse.

Air frais du matin, vaste horizon nu, terrain plat, ou du

moins à faibles renflements. Nous roulons à travers les cimetières qui entourent la ville, puis sur une voie antique, bordée de puits et de tombeaux. Quelques troupeaux, de curieux bédouins; matinée virginale et pure. Nos gendarmes, sur leurs chevaux tout frais, font de la fantaisie. Tout est neuf, salubre, et nous remplit de bienveillance.

J'ai lu dans un vieux récit qu'à deux heures de marche de Hama, je devais passer dans un lieu appelé Tell-Afiyun, ce qui veut dire la montagne de l'Opium. Un tel nom fait rêver celui qui va chez les Hashâshins, et semble un signe posé sur la route. Mais j'ai vainement demandé que l'on me fit voir Tell-Afiyun.

A Tell-Afar, où la chaleur commence, nous montons à cheval. Parcours monotone et agréable, à travers une succession de petites vallées qui, peu à peu, deviennent plus accidentées.

Si j'avais écrit ce chapitre en 1914, au lieu d'être obligé d'en ajourner la rédaction à 1923, alors que bien des images sont embrumées dans mon esprit, et recouvertes par huit années qui nous ont, tous, fait vieillir si fort, je n'aurais pas manqué de vous décrire en détail notre caravane : M. Chapotot, le père Colangette, de la Faculté de médecine, l'Arabe Ladki Bey et les muletiers. Mais tout s'est évanoui. Seul, Masyaf demeure, et ce battement de mon cœur, quand la sombre ruine se détacha, au loin, par-dessus le désert pierreux, et plaquée aux montagnes. Walter Scott raconte qu'un roi d'Écosse, voyant un château fort, situé dans un sinistre entonnoir, au milieu d'un marais, s'écria : « Celui qui l'a bâti devait être brigand au fond du cœur! » Et moi, je songeais : « Je n'ai pas perdu ma journée; je n'ai pas perdu mon voyage. Une fois de plus, sur des récits bien incomplets, j'ai pressenti la réalité, je me suis annoncé l'étoile qui me ferait plaisir; une fois encore, un gibier rare s'est levé dans le sentier de ma vie... » Dans un sentier terriblement pétré! Je n'imaginais pas que des montagnes pussent fournir de tels lits de rocailles roulantes! Sur cet immense cailloutis, nous nous acheminons, avec les attardements d'un amour qui, maintenant, est assuré que son objet ne lui échappera plus.

Longue et lente procession de notre caravane, pour approcher de la superbe ruine, — à demi entourée de marais, et soulevée par son esprit romantique sur des rochers presque verticaux, au pied même des montagnes, dont elle n'est séparée que par l'étroit petit village.

Nous le contournons, nous le dépassons, et nous allons à travers le village camper dans une prairie, au bord d'une eau vive, contre la montagne même. Nous sommes au bout du monde, accolés à la roche pure, sous des hauteurs toutes ravinées et dépouillées de leur terre.

Il est une heure. Je voudrais bien prendre un peu de lait, de café, mais nous ne sommes pas au restaurant, et de Masyaf, immobile et muette, qui sans doute nous observe, nulle aide d'abord ne nous vient.

Enfin tout s'arrange. Déjeuner.

Il fait chaud sous la tente, et sous le grand ciel implacable, et ce serait l'heure de la sieste. Mais suis-je venu ici pour dormir? Une pen de courage! En route, à pied, pour le fameux château que j'aime.

VISITE DE MASYAF

Que je suis heureux de pénétrer sous cette voûte, où passèrent tant d'hommes qui ne pensaient pas à ciel ouvert! Je m'introduis dans l'un des domaines les plus secrets de l'esprit oriental.

Nous gravissons, dans l'intérieur du rocher et du château, vers une haute terrasse, d'où la vue s'étend, à l'Est, bien au delà de Hama et de Homs, jusqu'aux montagnes de Palmyre, m'a-t-on dit. Pour l'heure, je ne désire rien connaître de si lointain; mon esprit s'absorbe dans cette ruine; j'y vois, deci delà, sous le splendide soleil. C'est prodigieusement émouvant, cette lumière intense, répandue avec une brutale prodigalité sur le point mystérieux dont mon imagination ne parvenait pas à dissiper les ombres.

Toute la construction est remplie d'éléments hétérogènes: des croix, des colonnes byzantines, des colonnes gréco-romaines, que les architectes arabes sont allés chercher, je suppose, dans les démolitions des vieilles églises chrétiennes. En furetant, je découvre une famille logée dans un coin de l'antique repaire. Hommes, femmes, enfants, je les associe, du mieux que je peux, à ma perquisition. D'autres Ismaéliens arrivent du village. Et, chacun se faisant reconnaître, me voici en face du propriétaire de la ruine, que ses clients entourent. Ah! que je voudrais causer familièrement avec eux, et, si les secrets de jadis leur sont inconnus, tout au moins me plonger dans leur présent et y chercher des signes du passé!

Ils me racontent des histoires emmêlées d'Ismaéliens et de Nosseiris, que l'interprète sait mal me faire comprendre.

— Enfin, vous tous, des Ismaéliens, des fils de Rachid-eddin Sinan?

Le propriétaire du château m'entraîne, pour me montrer une tombe. La tombe de son grand père, de son grand oncle, enfin d'un aïeul, qu'il nomme Soleiman. Et dans ses explications, voici que je retrouve le drame de 1807, tel que nous le connaissons par le voyageur Burckardt.

Burckardt, un homme très intéressant, qui vint ici en 1812. Le premier, après de longues ténèbres, et peu de gens sont venus à sa suite. Il y trouva les Ismaéliens tout bouleversés d'une rude crise, qui les avait si fort frappés qu'après un siècle c'est encore d'elle que tout de suite ceux-ci me parlent.

Le lecteur ne manquera pas de noter l'analogie saisissante que cet épisode présente avec ce que nous avons relaté de la prise d'Alamout par Hasan Sabah. L'Asie, dans son histoire, comme dans son art décoratif, ne se lasse pas d'employer les mêmes motifs.

Les Nosseiris et les Ismaéliens sont deux peuples, deux religions, ni les uns ni les autres musulmans, bien que, par prudence ils en affichent les dehors, mais se détestant plus encore qu'ils ne détestent leurs maîtres. Leurs montagnes forment un enclos où, depuis des siècles, ils luttent. En l'année 1807, trois cents familles des Nosseiris, menées par leur cheikh Mahmoud, quittèrent leur résidence séculaire, et prétextant un conflit avec les leurs, vinrent demander aide et protection à Soleiman, émir ismaélien de Masyaf. Celui-ci, enchanté d'affaiblir ses vieux ennemis, accueillit avec faveur ces transfuges. Il les logea dans son village et parmi ses partisans. Plusieurs mois se passèrent au mieux. Puis, un beau jour, alors que le plus grand nombre des habitants travaillaient dans les champs, ces traîtres Nosseiris tuèrent l'émir, son fils, autant d'Ismaéliens qu'ils purent, et se saisirent du château. Le lendemain, ils y furent rejoints par leur coreligionnaires de l'intérieur... Cette prétendue émigration était un complot préparé de longue main. Et que le secret en ait pu être conservé, trois mois, par un si grand nombre de gens, voilà, remarque justement Burckardt, qui jette une profonde lumière sur le caractère de ce peuple.

Environ trois cents Ismaéliens périrent dans cette affaire.

Les survivants se réfugièrent à Hama, à Homs, à Tripoli... Les Nosseïris, dans la première chaleur du succès, s'emparèrent encore de trois autres châteaux des Ismaéliens, dont Qadmous. Puis Youssouf Pacha, gouverneur de Damas, intervint avec quatre ou cinq mille hommes. En vain quarante Nosseïris, dans le château de Masyaf, lui firent-ils une résistance de trois mois. Il parvint à les forcer; il reconquit également les trois autres châteaux, et les rendit aux Ismaéliens, en gardant d'ailleurs pour lui tout le butin qu'il eût dû leur restituer.

Peu après, en 1912, Burckardt arrivant à Masyaf, y trouva deux cent cinquante familles ismaéliennes et trente familles chrétiennes. Leur émir, logé dans le château, était un neveu du Soleiman tué par les Nosseïris, et ses parents régnaient dans les châteaux ismaéliens de Qadmous, du Kaf, d'Olleiqah, de Marqab. Sous des dehors apaisés, les deux sectes se haïssaient à mort « Croyez-vous, disait à Burckardt un beau jeune homme tout étincelant de colère, croyez-vous que cette barbe deviendra grise sans que j'aie vengé ma femme et mes deux petits enfants assassinés? » Les Ismaéliens paraissaient les plus faibles. A peine s'ils avaient huit cents hommes avec fusils, tandis que les Nosseïris en pouvaient aligner deux mille cinq cents.

Le pillage du château n'a pas été sans conséquences pour la science. Masyaf, comme nous avons vu d'Alamout, possédait une bibliothèque. Les officiers de Youssouf Pacha en vendirent çà et là des manuscrits. Notamment un texte précieux de Rachid-eddin Sinan, du Vieux de la Montagne, qui fut ensuite édité et traduit par Stanislas Guyard. Est-ce de la même provenance qu'est venu, par M. Catalfago, à notre Société asiatique le recueil d'anecdotes sur Rachid-eddin Sinan qu'avait constitué en 1324 un certain Abou-Feras de Meinaka? Ces textes de Masyaf ont été pour beaucoup dans mon désir de faire le voyage.

J'avais en poche le curieux petit livre d'Abou-Feras. Je demandai aux gens du château que de cette haute terrasse ils me fissent voir la fameuse chapelle élevée sur le lieu d'où le Vieux de la Montagne regardait le roi Saladin assiéger Masyaf. Ils ne surent pas me répondre. « Quoi! leur dis-je, vous ignorez que ce grand homme, votre Seigneur, a rempli de terreur Saladin et l'a contraint à devenir son ami? » Ils me désignèrent alors un point parmi les rochers, où je n'ai pu, à mon vif regret,

faire de pèlerinage. Je continuai à les catéchiser. Toutes mes lectures avaient pris corps et palpitaient autour de moi Et pour finir, comme un gros pigeon s'était venu poser sur la ruine, je leur récitai le quatrain de Khayyam :

— Ce château où les souverains se succédaient à l'envi, et qui rivalisait de splendeur avec les cieux, nous avons vu une tourterelle s'y poser sur les créneaux en ruines et gémir : « Krou-Krou. »

En quittant ce lieu inoubliable, nous sommes passés auprès d'un étang. Un jour que Sinan, à son arrivée d'Alamout, encore inconnu de tous, en longeait la rive avec un homme de Masyaf, celui-ci s'aperçut que l'eau reflétait seulement son image et ne renvoyait pas la figure de Sinan. Alors, frappé de stupeur, l'homme se prosterna aux pieds de Sinan, qui dit : « Garde mon secret, et ne communique à personne ce que tu as vu. » Et le Seigneur quitta Masyaf, pour se rendre à Qadmous et au Kaf. Après avoir regardé nos ombres dans ce marécage, nous sommes allés chez le Caïmakan, Abdul Khader ben Azem, qui, fort tard et déjà dans les ténèbres, vint à son tour nous visiter sous notre tente.

.. C'est étrange que j'aie si peu de choses à dire d'une si belle journée. « Plénitude de bonheur, » viens-je de déchiffrer sur mon cahier de route. Et plutôt que ce mot naïf, que je transcris en m'excusant, que n'ai-je noté de nombreux détails? Mais feraient-ils comprendre un état mystique de l'imagination et ce frémissement d'ordre musical qui, tard dans la nuit, me tint éveillé?

Le Père Colangette m'avait dit qu'avant le départ de notre caravane, aux premiers regards du soleil, il dirait la messe annuelle pour l'anniversaire de Jeanne d'Arc. Je me réjouissais d'y assister dans un tel horizon, car ce fut l'or de la Syrie, les gains immenses de Jacques Cœur au pays du Levant, qui permirent de lever les troupes de la Pucelle. Et puis, surtout, dans cette ténébreuse vallée, au milieu des mystères noirs des Hashâshins, quel bonheur de se tourner vers nos clairs trésors d'Occident, vers cet oiseau matinal qui chante sur notre campement, et vers l'autel de Jeanne d'Arc!

DE MASYAF A QADMOUS

La charmante messe s'achève auprès de la rivière, nos tentes s'affaissent sur la prairie; les juments et les étalons hennissent,

car nous sommes au printemps ; le carillon des mules commence, et voici le moudir et les notables qui nous apportent leurs aimables adieux.

A cheval, en file indienne, nous traversons Masyaf. D'un dernier regard, j'aime la belle forteresse et ce coin perdu, où je suis venu vérifier mes rêves et les transmuer en données positives. Puis, tout droit, nous attaquons la haute montagne.

Une petite croupe, un ravin, et l'ayant longé et traversé, nous nous trouvons en présence d'un nouvel étage de rochers, où serpente une nouvelle vallée, jusqu'à ce que nous arrivions sur un plateau broussailleux. On le descend à l'Ouest, on franchit un ruisseau qui coule du Sud au Nord, puis l'on gravit, au long d'une petite gorge, pendant deux heures, des éboulis et des broussailles. Et c'est alors un nouveau plateau, dont nous suivons les sinuosités pour gagner une colline où commence la « route carrossable. »

Quelle description difficile! Sûrement, je manque d'imagination topographique. C'est qu'au milieu de cette immense pierraille, qui roule sous nos pieds, et dans cet enchevêtrement de vallées, sous ce soleil infernal, je ne pense qu'à voir, après Masyaf, Qadmous. Il ne faut me demander que la description de cette obsession d'amoureux. Sur mon carnet, tout est confusion, sauf trois lignes : « Traversée pénible de la chaîne des Ansariés, terrain rocheux, légèrement boisé et sans eau. Arrivée à onze heures à Aïn-Hassan, petite source, où nous sommes heureux de nous asseoir, tandis qu'un berger qui s'approche nous vend du lait de ses chèvres. »

A cette heure du déjeuner, nous sommes dans la grande montagne, où les masses de calcaire alternent avec les bancs d'argile. L'horizon est immense, terminé par la mer. Notre route dorénavant va serpenter sur une espèce de plateau un peu accidenté, jusqu'à ce qu'elle descende franchement à Qadmous. Mais si large que soit la vue, ce Qadmous nous demeure masqué par une colline à notre droite, et ne surgira qu'une demi-heure avant notre arrivée, une faible ruine sur un haut massif de soulèvement, autour duquel les terrains ont été emportés. Un grand paysage théâtral....

A cette minute de l'apparition, vers une heure de l'après-midi, nous sommes abordés en fantasia par la plus brillante escouade de cavaliers. A sa tête, Abdallah Elias, jeune homme

d'excellentes manières et parlant le français, qui est employé à la régie des tabacs de Lattaquieh. Il vient d'apporter au moudir de Qadmous, de la part du Caïmakan de Banias, Hussein Effendi Massaraui, l'ordre de nous rendre de grands honneurs. Et, nous ayant exprimé fort galamment son intention de nous accompagner jusqu'à Tartous, il prend sur l'heure la direction de notre caravane.

QADMOUS

Belle entrée dans Qadmous. Nous passons sans nous arrêter auprès de nos tentes, déjà toutes dressées, car elles nous ont devancés, tandis que nous déjeunions, et Abdallah nous conduit tout droit chez un notable ismaélien, Mohammed Taha Effendi, qui veut bien nous prier à dîner.

Ses invités sont là; on palabre, les heures s'écoulent, je ne vois rien venir...

— Enfin, dis-je, qu'est-ce qu'on attend?

— Que vous daigniez donner vos ordres, me fait répondre en s'inclinant mon hôte.

Je ne vais pas vous décrire les plateaux qu'on apporte alors, chargés d'une ou deux douzaines de curiosités de bouche, prodigieusement parfumées. Essayons plutôt de rétablir la conversation.

— Vous me montrerez votre château, dis-je aux Qadmousiens.

Et tous de me donner des renseignements qui complètent ceux que j'ai recueillis à Masyaf. Quand les Nosseïris se furent emparés du château de Masyaf, ils vinrent assiéger celui de Qadmous. Un Ismaélien de Khawabi, dont ils me donnent le nom, que je vais sûrement estropier, le cheikh Ali-el-Hage, courut prévenir Alep, Homs, Hama. Mais là-bas on perdit du temps; le Gouvernement ottoman, avant d'envoyer Youssouf Pacha et des troupes, fit prendre par les savants, par les grands cheikhs, un fatwas, une décision pour dire que les Ismaéliens sont musulmans. Les gens de Qadmous, qui ne voyaient rien venir, qui ne savaient même pas qu'on s'occupât d'eux, se rendirent aux Nosseïris, à condition que leur vie serait sauve, et ils quittèrent le pays. Sur les entrefaites, Youssouf Pacha arriva, bombarda la forteresse, chassa les Nosseïris, et commença à ramener les Ismaéliens. Mais la forteresse resta demi détruite, et

bientôt sa ruine fut achevée par Ibrahim Pacha, qui n'entendait pas laisser de refuges aux indigènes..

(Ainsi en Orient, en France, en Allemagne, les burgs sont tous morts de la même manière et par un effet du même dessein politique. Partout le pouvoir central a voulu désarmer, ruiner, rendre impossible la vie politique locale.)

Je ne suis pas sans remords d'avoir dû exclure de mon itinéraire un certain nombre de châteaux des Hashâshins trop écartés, presque inabordables, dans les montagnes. J'essaye d'obtenir de mes hôtes quelques renseignements sur ces ruines que je ne visiterai pas.

Mohammed Zahiour connaît Ollaiqah. Il m'en fera voir l'emplacement, après-demain, sur l'horizon, dans notre descente sur Banias : c'est une grande masse rocheuse, un cylindre taillé à pic de tous les côtés, mais il m'assure qu'aucun vestige de construction n'y subsiste. Non loin d'Ollaiqah, dans le château de Meinaka, vivait un cheikh très renommé, Abou-Feras... Parfaitement! c'est celui dont j'ai le livre dans ma poche, celui que je commentais avant-hier à mes hôtes de Masyaf!... Mohammed Zahiour suit son idée; il me récite douze vers qui furent dits par Rachid-eddin Sinan au grand Saladin, et, voici qui m'intéresse, ces douze vers ne sont pas dans mon exemplaire. Sous la dictée de notre hôte, Abdallah Elias veut bien les écrire sur mon carnet.

« De la part de Kiya (prince) Mohammed Sinan, surnommé Rachid-eddin Sinan, à Saladin (Salah-eddin Youssouf), roi d'Égypte.

» Les perroquets de l'époque se sont tus, et au matin le chauve-souris était seule à parler.

« Les damiers se sont vidés de leurs pièces, et les pions sont allés à dame.

« Le corbeau a attaqué l'aigle avec impétuosité, et le petit du hibou a chassé la buse.

« Les ânes boiteux ont brait; j'ai été privé par le manque d'antériorité... »

(Voilà un poème obscur à souhait et qui par là pourra plaire aux amateurs, si nombreux, d'énigme. J'en dois la traduction à mon éminent confrère, M. Clément Huart, de l'Académie des Inscriptions. « Je ne sais pas, me dit-il, ce que signifie ce dernier hémistiche; le mot que j'ai traduit par « antériorité » signifie

aussi « des précédents. » Le poète se plaindrait-il de n'avoir pas eu de précédents, c'est-à-dire de modèles antérieurs? Telle quelle, à ma connaissance, cette poésie arabe est inédite. J'ai recherché si elle ne se trouverait pas, soit dans le texte du travail de Stanislas Guyard sur Rachid-eddin Sinan, soit dans l'édition du Caire du « *Livre des deux Jardins* » d'Abou-Chama. Rien de ce côté-là... »)

Abdallah Elias, qui me voit enchanté d'acquérir un texte dont je voulais déjà croire que j'enrichirais le trésor des savants, se pique d'émulation. Il me prend à part pour me conter, en grand secret, une légende qui court ici sur l'origine de la religion ismaélienne. Rachid-eddin était un grand chef, un des lieutenants du roi « El Daher. » Il s'amouracha follement d'une vierge nommée « Roda, » laquelle se montra insensible. Il la harcela tant que, pour finir, elle consentit à l'épouser, à la condition qu'il la fit adorer de toute la tribu. Rachid-eddin accepta le défi. Il composa un livre sacré où il prédit la venue d'une personne destinée à être adorée, et il la peignit sous les traits de sa propre déesse. Ce livre terminé, il le cacha sous une pierre dans les environs d'une source. Peu après, s'en étant allé dans une grande cérémonie, il s'endormit devant tous, et soudain, se réveillant en sursaut et, comme en proie à un rêve terrible, il déclara à ses hommes que l'ange Gabriel venait de lui apparaître et lui avait révélé qu'un message du ciel était enfoui près de la source... On devine la suite : tous s'y portèrent, trouvèrent le livre, en suivirent les leçons et adorèrent l'amante de Rachid-eddin, en même temps qu'ils adoptaient la religion ismaélienne.

Je demande à mes hôtes s'ils possèdent des manuscrits, des livres, une façon quelconque de bibliothèque... Oui, en été, gens du peuple ou notables, ils se réunissent volontiers près des sources, et l'un d'eux fait à haute voix la lecture dans des cahiers qu'ils me montrent, des cahiers imprimés au Caire et qui s'achètent ou se louent. Sur l'heure, ils se mettent à m'en réciter ou chanter de mémoire beaucoup de poèmes qu'ils admirent. Ah! les agréables minutes! Mon plaisir les réjouit, Abdallah Elias m'invite à l'accompagner dans un village Nosseïri qui lui appartient. « Là, me dit-il, nous aurons un bal. Les dames Nosseïris et leurs maris, au nombre de deux ou trois cents, danseront à *visage découvert*. » Cette liberté, extraordinaire dans le

monde musulman, Abdallah prétend que les Nosseiriennes la prennent depuis le temps des Croisades Les Ismaéliennes se voilent à la ville, et vont demi voilées dans les champs.

Que voilà un aimable monde ! Un Anglais, le chapelain Lyde, qui est venu ici en 1850, décrit un Qadmous tout rempli d'émirs, qu'il peint comme des petits princes héréditaires, vêtus d'une manière somptueuse. Un autre voyageur, Walpole, raconte que les femmes de Qadmous sont presque toutes habillées de soie : des vêtements bigarrés de rouge et de noir, avec des dessous noirs, bleus et blancs, et le paletot syrien à manches brodées. Pour moi, je suis charmé par le fils du moudir, un petit garçon de huit à douze ans, du nom de Mohammed Effendi Pacha, avec une âme sérieuse d'enfant. Il m'offre des fleurs. Je veux lui en donner une. « Non, me dit-il, quand quelqu'un a apporté quelque chose, il n'est pas joli qu'il en accepte une part. » Je lui promets un album d'images d'Épinal. Il voudrait aller à Paris pour apprendre le français. Pendant toute la journée, il ne cesse pas de m'examiner avec un grand sérieux et une sorte d'inquiétude. Comme il aimerait comprendre ce qui se passe ! Il multiplie les questions à son grand ami Abdallah Effendi. C'est un de ces êtres, comme j'en ai tant vu ici, qui se meurent du désir de parler français.

Il y a beaucoup à faire avec de tels éléments. Des ruines qui portent de tels enfants me remplissent d'espérance. Le pays s'est desséché ; les montagnes s'effritent en pierrailles ; les religions et les sources ont glissé sous terre ; l'air semble empoisonné des poussières qui se sont échappées des grands temples antiques du soleil (Ladki Bey me collectionne des histoires saugrenues, dont je parlerai dans un chapitre spécial), mais, quand même, tout est digne d'amour et reverdira. Ces pays prennent un grand repos pour de puissants rebondissements.

— Savez-vous, me dit Ladki Bey, ce qu'ils pensent de vous ?

— Attention ! Ne me dites rien que d'agréable !

— Ils croient que vous venez pour préparer l'occupation, et que bientôt on va voir paraître les marins français.

Nous campons sous la tente, à l'entrée du village, au pied du tertre qui porte le château de Qadmous. Le plus profond et le plus agreste repos. Je le dirai une fois pour toutes, et d'une manière paisible et générale, afin d'éviter l'apparence même d'un reproche envers aucun de ces hôtes qui nous accueillant,

de leur mieux : c'est vraiment triste qu'en Orient les nuits appartiennent aux moustiques et aux punaises. Écoutez la chanson cruelle de ceux-là, et voyez la marche horrible de celles-ci ! Par centaines, ils tourbillonnent dans l'air, tandis qu'elles s'avancent en silence sur les murs, au plafond, dans tous les plis de toutes les étoffes, des plus somptueuses et des plus misérables. Quel dégoût ! Ah ! ce n'est pas en Asie, à ma connaissance du moins, que nos nuits deviennent la plus belle moitié de notre vie. Restent les campements : sous la tente, trêve de reproches! Propreté, silence, large et pure respiration ! Un tel régime, c'est bien-être, guérison, oubli, apaisement physique et moral, retour à nos destinées premières et peut-être les plus vraies.

Au réveil, avec le moudir et divers notables, je suis allé visiter le château, ou du moins le haut rocher que le château occupait jusqu'aux premières années du XIXe siècle. C'est un massif d'une centaine de mètres, à la pointe de l'angle dessiné par deux vallées qui se rejoignent. Ce massif, séparé de sa base par une dépression, a la forme d'un œuf, d'une ellipse allongée, dont le dessus a été aplani par l'architecte du château. Tout autour, sauf du côté Nord, où l'on accède plus aisément du village, de profonds ravins l'enserrent, qui doivent débiter beaucoup d'eau en hiver. L'horizon est fermé par des montagnes calcaires, entre lesquelles, à l'Orient, par plusieurs brèches, on aperçoit la mer et les hauteurs de l'île de Chypre.

Sur cette terrasse, mi naturelle, mi taillée dans le roc, à la place du château anéanti, quelques pauvres maisons, quelques mûriers chétifs, qui ont su trouver un peu de terre végétale. Grand étonnement, pour un Français, d'y trouver un vieux canon à fleurs de lys. Que fait-il là ?

Le grand vent, un immense espace à surveiller, le silence et ma curiosité qui ne sait où se renseigner. Je regarde cet inextricable enchevêtrement de vallées, que je domine, et ou des restes de murs me font comprendre que jadis les avancées du château les fermaient. Mais que puis-je saisir des intérêts, des passions, de l'intelligence qui animaient ces ruines ?

Je cause avec plusieurs Ismaéliens, dont l'émir Temer Ali. Ils me racontent que le seigneur Rachid-eddin Sinan demeura quelque temps à Qadmous dans une maison éclairée par une grande fenêtre. Si quelqu'un des compagnons voulait entre-

prendre une affaire, un voyage, il venait y réfléchir devant cette fenêtre. Et le seigneur le voyait. Au bout de peu, le serviteur du seigneur sortait et disait à l'homme : « Ton affaire réussira, » ou bien, « Ton voyage échouera ! » Et celui-ci, selon cette réponse, abandonnait ou exécutait son projet.

Souvent, la nuit, le seigneur Rachid montait au sommet des montagnes voisines, et laissant son cheval à son écuyer, il se tenait dans la solitude. Une nuit, l'écuyer s'enhardit jusqu'à s'approcher, et voici qu'il vit un oiseau vert aux grandes ailes qui causait avec le seigneur. Un peu avant l'aube, l'oiseau s'étant envolé, le seigneur se leva et rejoignit son cheval. L'écuyer osa alors l'interroger sur cet oiseau vert. « C'est, répondit Rachid, le seigneur Hasan Aladhikrihis-Salâm, le Grand-Maître de Perse, qui vient me demander assistance. »

Ces anecdotes sont relatées par Abou-Feras. Elles donnent une idée de l'absolue possession que Rachid avait prise de ces pauvres esprits.

Les Qadmousiens me racontèrent d'autres histoires. Je crains de les dénaturer. En 1914 nous n'avions pas, pour ces conversations, les facilités qu'apportent aujourd'hui les excellents interprètes de l'armée.

Des montagnes voisines se détachent, çà et là, plusieurs pitons. L'Émir m'indique l'un d'eux, tout près de nous, au Nord, qui porte, me dit-il, le tombeau de Mollah-Hasan, le fils de Rachid-eddin Sinan. Il domine le pays, et je vois avec plaisir que j'ai passé ma nuit dans une dépression, entre la forteresse et ce tombeau du fils de l'homme que j'admire.

Les hauts lieux dont ce pays est semé, m'explique encore l'Émir, s'appellent *Mazar*. Un certain nombre d'entre eux sont nommés *Gharbi*, ce qui veut dire occidental, et renferment des restes d'Européens, de chefs croisés, ou bien encore on y voit des inscriptions romaines.

Rachid-eddin est enterré au Kaf, où je vais aller tout à l'heure. L'Émir le tient pour un chef politique, non pour un chef religieux. Son tombeau, auprès duquel subsistent des vestiges de maison, est une coupole en très bon état avec un caveau. On y va beaucoup dans la saison d'été, et en arrivant on égorge des moutons. On y met des lampes, la veille de chaque vendredi, et des chiffons bleus. Il s'y produit souvent des miracles. Sur le tombeau aussi de Mollah-Hasan, le fils de Rachid-eddin, on

met des lumières, le jeudi soir, et des chiffons bleus. Nulle inscription ne s'y trouve.

Plusieurs Ismaéliens se sont groupés autour de l'Émir qui me donne des explications. Je reviens sur ce qu'il m'a dit de Sinan et je lui demande :

— Vraiment, Rachid-eddin Sinan n'était pas un chef religieux? Je croyais qu'il se faisait adorer comme un dieu?

— C'était un chef politique.

— Ou donc est le dieu?

Nulle réponse.

— Récitez-vous des poésies spéciales? (je n'ose dire des prières.)

Les visages se ferment, et au bout d'un instant, l'Émir me répond :

— Non.

Des enfants nous suivent et nous présentent des monnaies byzantines qu'ils désirent me vendre.

DE QADMOUS AU KAF

Déjeuner sous la tente, et puis, à midi, la grande minute, le départ pour El Kaf.

Nous traversons les petites rues de Qadmous, nous contournons de côté et d'autre des monticules, et nous voilà qui serpentons, par des pistes très rudes, dans des paysages sauvages. Toujours ces pierres qui roulent! Vraiment des pays en démolition. J'ai noté sur mes carnets que je franchis un premier col, puis un second, des hauts, des bas, des pentes raides sur des collines boisées. Au flanc d'une montagne assez importante, nous atteignons un endroit très difficile, un escalier dans le roc, qui nous hisse sur un plateau où se trouve le village de Hammam-el-Wassel, un village de Nosseïris.

Deux sortes de Nosseïrie : les uns assez pareils, avec leurs barbes très noires, à des Tziganes, les autres, roses, blonds de cheveux et de moustaches, et les yeux prodigieusement bleus. Entre eux, rien de commun. Je n'oublierai jamais ces figures toutes lorraines, mosellanes, rhénanes, du pays de Metz ou de Liége, qui me regardaient, voulais-je croire, avec une sorte de nostalgie. Le maître d'école faisait la classe en plein air. Saisissants, ces élèves étendus à l'ombre : des petits paysans de France.

Tout en chevauchant, je me suis rapproché du Père Colangette. Il me dit que son collègue, le Père Lammens, bon arabisant, habitué au pays, certainement l'homme qui connaît le mieux les Nosseïris, a assisté à la mort d'un de leurs cheikhs.

— Ce pauvre païen faisait des invocations qui n'auraient pas été déplacées dans la bouche d'un chrétien. Il invoqua saint Jean Chrysostome... Pourquoi?.. Nous savons par ailleurs que saint Jean Chrysostome a envoyé des missionnaires dans ce pays..

A partir de Hammam-el-Wassel, on descend une pente douce, et bientôt l'on commence à apercevoir, dans d'immenses espaces, au creux d'un vallon profond, le promontoire sur lequel règne Qalaat el Kaf.

Nous l'apercevons, ce sombre but de nos pensées; nous y marchons, et soudain nous constatons qu'il occupe une hauteur que nous ne pouvons atteindre qu'en descendant pour remonter ensuite. Mais comment descendre ces parois lisses, ces rochers à pic? Il nous faut contourner la montagne, de façon à aborder, par une autre vallée, qui court du Nord au Sud, la pointe Nord du promontoire, c'est-à-dire le socle du château.

Et cette descente, qu'elle est difficile! Des escaliers, des tables de rochers, d'où les chevaux risquent de glisser dans l'abîme, nous mènent sur une rivière. Celle-ci traversée, nous montons une berge, que nous redescendons pour retrouver une seconde rivière. C'est à s'estropier! Mais quand il n'y aurait pas le Vieux de la Montagne à rejoindre dans son repaire central, cette horreur de site vaudrait qu'on prît la peine de s'y venir heurter l'âme. J'ai passé les deux rivières ou torrents; me voici à pied d'œuvre : le château se dresse à pic, à cent cinquante mètres au-dessus de ma tête, sur sa table de rochers. En avant! Les Arabes me saisissent, et triomphalement poussé, tiré, porté, j'arrive sur la terrasse.

Magnifique site, au centre d'un massif inextricable de rochers et de vallées, qui en empêchent l'accès! Je parcours cet îlot rocheux, orienté de l'Est à l'Ouest, et formant promontoire au confluent de trois vallées profondes, si peu larges que les bergers se parlent de l'un à l'autre bord. Un massif d'érosion, une table elliptique, dont le grand axe peut avoir trois cents mètres au sommet, sur cinquante à soixante dans sa plus grande largeur. Je viens de voir, dans mon escalade, le débris

des fortifications qui en défendaient l'approche, du Sud au Nord, par la rivière, et aussi les vestiges d'un aqueduc amenant l'eau d'une source qui jaillit, me dit-on, au tombeau d'Araki. C'était vraiment au XI[e] siècle un château inexpugnable, non seulement par ses abords immédiats, mais par toute la sauvagerie du pays. Passe pour un piéton de se glisser, comme nous venons de faire, sur ces bancs de calcaire dénudé, et sur ces lits de pierrailles! Quant à des troupes, guettées, harcelées par des embuscades, jamais elles n'arriveraient jusqu'ici.

Mustapha Barbar, gouverneur de Tripoli, a ruiné définitivement le château, il y a cent vingt-cinq ans. Rien n'en subsiste que son assiette colossale, une table rase, ou quelques vestiges attestent un grand passé. Mais c'est l'horizon du Vieux de la Montagne!

Je doute qu'il ait rien tiré de ce spectacle de désespoir. Il ne vivait que d'une vie intérieure. De son pied boiteux, l'œil fixé à terre, il a gravi cette côte, et s'est allé enfermer dans la pièce la plus retirée. Parfois, le matin, il s'asseyait en plein air, à l'ombre d'une grande roue ruisselante, qui puisait l'eau de la rivière pour arroser ses jardins. C'est là qu'averti secrètement par ses pigeons voyageurs, il venait prophétiser à ses humbles et soupçonneux villageois la prochaine arrivée d'une nouvelle heureuse. Pour lui, quelle solitude morale! Des jours noirs, vénéneux, remplis d'une sorte d'ascétisme du crime. L'exacte réplique d'Hasan Sabâh à Alamout.

Je vois de long en large sur cette terrasse du Kaf. Mes amis se sont dispersés où la curiosité les menait. Je n'ai que de courts instants à passer dans ce lieu grandiose, si dévasté, si muet. Combien j'y voudrais discerner sa figure, sa voix, ses pensées!

Nous avons des textes certains qui nous donnent les contours nets et les résonances de son génie. Un soir de sa vieillesse, dans ce château du Kaf, il reçut la visite d'un passant, et mis en veine de confidence, — pour quelle raison? je ne distingue pas, — il lui raconta sa vie, dont ce personnage, un certain Mawdoud, nous a transmis un saisissant résumé. Par lui, nous savons de quelle manière, en arrivant ici d'Alamout et de Masyaf, Sinan a pris le contact avec le vieil Abou Mohammed, qu'il venait secrètement surveiller.

« Un jour, on apprit à Abou Mohammed qu'un inconnu, se

disant originaire de l'Iraq arabe, était venu s'établir dans le village de Bastaryoun, voisin de la citadelle du Kaf. Nul ne pouvait le suspecter, car il appartenait à la secte, et d'ailleurs son éloge était sur toutes les bouches Jamais on n'avait vu pareille austérité. Vêtu d'un grossier burnous en laine rayée du Yémen, chaussé de souliers qu'il cousait lui-même, il consacrait son temps à la prière et à des œuvres de charité. Dans le village, il enseignait l'écriture aux enfants. Un habitant tombait-il malade? l'inconnu avait des recettes pour le guérir. Sa réputation s'était répandue dans le pays. De tous les environs, on venait le consulter; il passait pour un saint, et on lui donnait le sobriquet de *médecin*. Ses allures étaient bizarres. Souvent, assis sur une pierre, il restait immobile pendant des heures; il paraissait converser avec quelque être invisible, car on voyait ses lèvres s'agiter, sans qu'il en sortît le moindre son. Un personnage aussi extraordinaire excita la curiosité du Grand-Maître du Kaf Abou Mohammed. Il le manda au fort, et lui offrit de demeurer auprès de lui, moyennant son entretien. L'inconnu accepta, et sept années durant, il vécut au Kaf, pratiquant de plus belle les vertus qui l'avaient déjà rendu célèbre parmi les assassins. Ignorant son vrai nom, les gens du Kaf l'appelaient le cheikh Iraqien.

« Cependant Abou Mohammed touchait au terme de sa vie; en 1169, il devait avoir de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans. Il tomba malade. Un jour l'inconnu entra dans sa chambre, et, sans autre préambule, lui annonça que sa fin était prochaine. « Mais avant de mourir, dit-il, prends connaissance de mon diplôme d'investiture. » Et il lui lut un diplôme qui lui conférait le titre de Grand-Maître. Abou Mohammed fut profondément troublé à cette révélation. L'humble personnage que pendant sept ans il avait traité comme un serviteur, était depuis sept ans désigné pour lui succéder! »

Cette prise de contact mystérieuse, cette manière où se marient le mysticisme et le charlatanisme, nous éclaire déjà Rachid-eddin Sinan. Mais nous avons mieux encore, quelque chose de plus intérieur, un document authentique où Sinan nous révèle quel rôle il a joué, dans une suite d'incomparables interventions, depuis le commencement du monde. Ah! la superbe prétention! Lui qui donnait à boire aux autres la coupe opiacée, voici comment il s'enfonçait dans la forêt obscure des

rêves, sur les deux ailes de l'ambition et de la religion. Écoutez ce feuillet qui provient du pillage de Masyaf et qui, offert à la Société Asiatique par le Consul Rousseau, a été publié par M. Stanislas Guyard.

Le Vieux de la Montagne parle, et il dit :

« *Compagnons! La terre gémissait, les cieux s'agitaient. Alors je suis apparu sous la forme d'Adam, et ma religion, ma prédication, mon enseignement furent représentés sous la forme palpable d'Ève, qui contient toute l'humanité. Puis ce fut un progrès : j'apparus dans le cycle de Noé, et les créatures furent submergées, hormis celles à qui je communiquai mon inspiration et ma grâce. Ensuite, j'ai paru dans le cycle d'Abraham, sous les trois noms d'étoile, de soleil et de lune, et l'on me rendait le culte des astres... Puis j'ai parlé à Moïse en termes clairs et non voilés... J'ai été, sous la forme d'Aaron, la Porte pour les aspirants... Ensuite, j'ai passé sous la forme de Notre Seigneur le Messie, et j'ai effacé les péchés de mes enfants... Ensuite, je me suis manifesté sous la forme d'Ali. Mais la religion n'a été parachevée pour vous que lorsque je vous suis apparu sous la forme de Rachid-eddin Sinan... La maison n'est pas vide des germes éternels. Je suis le témoin, le surveillant, le souverain, au commencement et à la fin. Vous dites : « Un tel a passé, un tel lui a succédé. » Je vous enjoins, moi, d'attribuer toutes ces figures à une seule personnalité. Je suis le souverain maître. Ne vous écartez jamais de celui qui a reçu votre engagement...* »

Peut-on établir son autorité avec une ampleur plus majestueuse que par ces grandes vues de métempsycose? Comme le Vieux de la Montagne se sentit des imaginations, quand il nous révèle qu'il est l'éternelle sagesse, se dévêtant d'un de ses voiles à chacune de ses apparitions successives à travers les âges! Et de fait, sa doctrine n'est explicable qu'à l'aide d'un grand nombre de siècles. Elle semble avoir recueilli des débris de toutes les religions qui fleurirent, depuis l'origine des temps, sur le sol à cette heure asservi par Mahomet. Ah! le Vieux peut dire que la maison n'est pas vide des germes éternels. Avez-vous remarqué ce passage où il raconte que jadis on lui rendit « le culte des astres? » C'est qu'il n'appartient pas au sang du prophète et que, parlant non loin des ruines de Baalbek, il veut être de la parenté du Soleil.

Cependant, si habile que fût Sinan, tous ne croyaient pas en

lui. Beaucoup bafouaient sa boiterie D'Alamout, ou son ami d'enfance Hassan Aladhikrihis-Salâm était mort, on cherchait par tous les moyens à l'affaiblir, voire à l'assassiner Avec une activité infernale, il déjouait tous les complots et réconfortait tous les doutes. Des savants et des jurisconsultes venaient du Caire, de Damas, de l'Iraq, de Bagdad disputer avec lui Il les réduisait au silence, « non par la science de la magie, mais bien par la force de la vérité et de la conviction, par son savoir, et par l'utilisation qu'il faisait des versets du Coran » Il savait parler. Il était de ces génies dont la parole tombe de haut, comme du ciel, et s'élance sur les êtres avec une vertu surhumaine La grande affaire, pour celui qui veut agir sur les hommes, c'est de savoir disposer autour des âmes, dans la chambre secrète, dans le sanctuaire profond où vit chacune d'elles, un jeu de tapisseries qui le rende maître des humeurs, des rêves et des actes où se prolongent les rêves. Les images auxquelles Sinan recourait avec le plus de succès se rapportent à la transmigration des âmes. Ceux qui déniaient son pouvoir devaient, après leur mort, revivre dans un corps d'animal. Cette perspective terrifiait les Ismaéliens et les Nosseïris.

Un jour qu'il cheminait de Qadmous à Masyaf, un grand serpent se montra sur la route Les gardes se précipitèrent pour le tuer, mais Rachid les en empêcha, et leur nommant quelqu'un de leur connaissance qui venait de mourir : « Ce serpent, leur dit-il, est son purgatoire, car il était chargé de péchés Ne le délivrez pas de sa condition. » Un autre jour, il vit un singe que faisait danser un vagabond. Il donna une pièce de monnaie à ce singe. Le singe se mit à le tourner en tous sens, puis expira « L'animal, expliqua Sinan, était jadis un roi, et cette monnaie était frappée à son nom Quand il l'a vue, Dieu l'a fait se souvenir de sa puissance passée, et lui a montré le degré d'avilissement où il était tombé La violence du chagrin l'a tué »

Ainsi ne perdait-il aucune occasion de se saisir de l'esprit de ceux qu'il trouvait sur sa route, tandis qu'infatigablement il chevauchait autour du Kaf, de l'Oronte à la mer On dit que c'est lui qui édifia la forteresse de Marqab. Plus sûrement il conquit et il reconstruire Olaika, il rebâtit Rossafah, il répara Khawabi Il parvint à constituer les Hashâshins de Syrie en secte indépendante des grands maîtres d'Alamout. Enfin il tint l'emploi d'un dieu. Cent témoins l'attestent Le voyageur arabe espagnol, Ibn

Djobair, qui dans ce temps-là traversait la Syrie, écrit : « Sur les flancs du Liban se trouvent les citadelles des Ismaéliens, secte qui a dévié de l'Islamisme, et qui prétend que la divinité réside dans une créature humaine. Un démon à face humaine, appelé Sinan, a été suscité parmi eux. Ils en ont fait un dieu, qu'ils adorent et pour qui ils sacrifient leur vie. Ils en sont venus à un tel point d'obéissance et de soumission à ses ordres que, s'il commande à l'un d'eux de se précipiter du haut d'un rocher, il se précipite aussitôt. »

Voilà un homme tout seul, bien démuni, qui lutte avec des rustres, et qui triomphe en appelant le ciel à son aide. C'est son cœur (infame, mais brûlant), c'est sa foi qui lui permettent de subjuguer les êtres. Vais-je traiter cet homme, tout au court, de charlatan? Ses habiletés ne m'empêchent pas de croire à son ascétisme. Il n'est pas si malaisé de marier l'hypocrisie et le fanatisme. Et puis, n'est-ce donc rien que la force de l'âme, la continuité dans le même dessein? Rachid-eddin avait cette étincelle qui met le feu au monde. Et, jusque parmi les démons, il peut y avoir des héros.

De tout cela, que reste-t-il dans l'imagination des Ismaéliens? Dès notre arrivée, dans le bas, près de la rivière, ils m'ont fait voir une inscription en caractères arabes; puis une seconde, sur le rocher qui porte les premières pierres; une troisième, enfin, sur le sommet, à gauche de la porte d'accès. La seconde inscription, ils me la traduisent : « Ce bain béni a été construit... Gouvernement Hasan d'Alamout étant... » Qu'est-ce que cela veut dire? Le Père Colangette lit : « Ce bain béni a été construit sous l'autorité de Hasan d'Alamout... »

Quelle émotion pour moi de lire sur place ces deux mots! Et puis de saluer, en dehors de la forteresse, devant la côte Nord-Est, le tombeau de Rachid-eddin! Mais, si j'ai bien compris mes guides, le Vieux n'est pas seul dans le paysage. Il y a ici deux tombeaux, le sien et celui de Hasan-el-Askari (près de la source dont cet aqueduc ruiné amenait l'eau). Hasan-el-Askari, n'est-ce pas le fondateur de la religion nosséirienne? Le lieu serait deux fois sacré. Tombeau ou chapelle, cette double vénération, quel indice capital sur l'union que le Vieux avait su créer entre les deux sectes ennemies! Il s'était soustrait au pouvoir du grand maître de Perse et avait ramassé sous son autorité absolue ces Ismaéliens et ces Nosséiris, qui, après sa mort,

devaient se diviser à nouveau et dépérir, tels que je les vois aujourd'hui. Combien les documents s'éclairent à l'aide de l'esprit qui flotte dans cette nature et s'exhale de ces ruines! Quelle jouissance une semaine d'études dans ce lieu me réserverait! Que n'y suis-je avec quelqu'un de nos maîtres de la Société Asiatique!

...Nos guides exigent que nous partions : la nuit s'approche, et, plus encore, un formidable orage. En cours de route, il éclate. Éclairs et coups de tonnerre répercutés dans la montagne.

Le fils de Mohammed Taha Effendi nous offre de passer la nuit au village de Djounet, dans une maison appartenant à son père, mais cette invitation est déclinée, et nous continuons notre chemin, après nous être reposés un instant. La nuit vint s'ajouter à la tempête.

Quand nous arrivâmes trempés à Qadmous, ce fut pour trouver notre campement inondé. Erreur que l'on avait faite de ne pas creuser un petit fossé circulaire autour de chaque tente! Cependant la mondir, que nous avions invité, arrivait avec ses plateaux. Dîner aux lumières incertaines, et le vent agitant les tentes. Après mille insistances, il faut bien que j'accepte d'aller passer la nuit chez l'émir Tamer-Ali. Grand divan circulaire, espèce de dortoir. Au matin, déjeuner. L'Emir insiste, avec une courtoisie de grand seigneur, sur l'honneur qu'il lui plaît de dire que je lui ai fait. Mais je n'en tire rien sur l'ismaélisme. Les Ismaéliens de haut rang sont-ils plus prudents que leurs humbles coreligionnaires, qu'ensuite à Khawabi il me fut donné de voir? Ou bien à Qadmous doivent-ils se surveiller?

Notre départ a été fixé à dix heures. Mais Ladki Bey, qui, dès son arrivée, avait couru à la mosquée, se fait longuement attendre, parce qu'il y prolonge encore ses prières. Ainsi tout le village saura qu'un bon musulman nous convoie.

En route enfin! Je quitte des hôtes pleins de délicatesse, et un horizon dont je n'ai pas épuisé l'intérêt. Ces départs rendent sensibles les images des livres saints. « L'espoir de l'impie est comme le souvenir de l'hôte d'un jour qui ne fait que passer. *Tanquam memoria hospitis unius diei praetereuntis.* »

DE QADMOUS A BANIAS

Notre route vers Banias est dite « carrossable, » en réalité une route à peine ébauchée, où affleurent de larges bancs de roches sur lesquels nos chevaux se tiennent difficilement. Elle se déroule à flanc de colline, et nous avons à droite une vallée immense. Après deux heures de chevauchée, halte à la source, pour déjeuner. Auprès d'elle, un clos d'une vingtaine de figuiers, fermé complètement de pierres entassées. C'est l'*Hortus conclusus*. Le pauvre homme qui l'habite s'empresse de faire une brèche dans sa muraille. Nous jetons des tapis sur les figues. Ce n'est rien, et cela semble une merveille.

Après déjeuner, continuant notre route, nous apercevons, séparé de nous par de vastes espaces, et dans un cirque superbe, un piton isolé, un cylindre gigantesque de rochers à pic. Le jeune Abdallah Elias pose sur cet horizon le nom d'Ollaïqah, et voilà le site tout transfiguré par ce beau sortilège de mes lectures. Comme je m'ennuierais de me promener dans de tels sentiers, si je n'avais pas leurs grands hommes dans l'esprit! Le poème étrange s'est écroulé plus vite que les pierres des châteaux. Je suis ivre des souvenirs qui, de ces vallées sinistres, se sont réfugiés dans nos bibliothèques d'Occident. Et grâce à mes livres, dont mes poches sont remplies, je suis tenté de me croire le confident de cette vieille aventure.

Sur la ruse par laquelle Rachid-eddin s'empara d'Olleïqah, nous avons une anecdote d'Abou-Feras Hasan envoie un présent au gouverneur de la citadelle. Celui-ci, tout occupé à boire, et sans plus réfléchir, remet au lendemain de recevoir les porteurs et leur fait donner l'hospitalité dans la forteresse. Au cours de la nuit, ils en ouvrent les portes à Sinan... L'histoire de tous ces puissants châteaux est toujours pareille. On ne les prenait quasi jamais de vive force, mais toujours par trahison.

Vers cinq heures, après une longue descente sur des crêtes de collines vers la mer, nous arrivons à Banias. Comme à Qadmous, une escorte de gendarmes nous attend à l'entrée de la petite ville. Défilé assez solennel, et réception immédiate au Konack du Caïmakan, Hussein Effendi Messarani. Un lettré indigène m'adresse un discours, auquel je réponds quelques mots. Verres de limonade.

Nous ne faisons que toucher barre à notre camp, dressé tout

près de la ville, sous des arbres, au bord d'un petit canal d'eau courante. C'est l'emplacement d'un gentil café qu'on a délogé pour nous mieux installer. Combien j'aimerais me reposer dans cet endroit charmant! Mais le Caïmakan nous a invités chez un notable de l'endroit, Abdul Khader Effendi Tahbouf.

Tout de suite, j'interroge mes hôtes

— Avez-vous ici des Ismaéliens? Connaissent-ils Rachid-eddin?

Et mon Caïmakan de rire.

— Des Ismaéliens, on n'en a jamais tant vu.

— Comment! ils font des recrues?

— Pas une. Dans ce pays, on ne tire jamais personne d'une croyance à l'autre. On croit de père en fils

— Alors?

— Autrefois, quand j'étais jeune, il y avait beaucoup d'Ismaéliens à Homs et à Hama, seulement ils priaient dans les mosquées et ne se laissaient connaître que de leurs coreligionnaires des montagnes. Depuis la Constitution, ils se déclarent Ismaéliens, et à ce titre demandent d'avoir un représentant dans les comités locaux ou à la Chambre. Mais on leur répond : « Vous avez toujours dit que vous étiez musulmans. »

— J'aimerais causer avec quelqu'un d'eux

Cette idée ajoute à la joie du Caïmakan, mais un de nos hôtes me dit :

— A Qadmous, vous avez bien vu le cheikh Ali Soleiman?

— Je n'ai même pas entendu son nom. Pourtant j'ai demandé à tout le monde des détails sur les Ismaéliens.

— Cet homme n'aime pas les relations Il ne se mêle pas au monde.

— D'ailleurs, il est mort, remarque un convive.

— Enfin, mort ou vif, qu'aurait-il pu me raconter d'intéressant?

— C'est lui qui, il y a vingt-sept ans, est allé à Bombay et en est revenu en niant que Mohammed Shah fût la divinité. Mais deux ans après lui, un autre cheikh, de Khawabi, celui-là, un nommé Achmet Mohammed, a fait le même voyage. Il est resté deux ans à Bombay, et de retour à Khawabi, il a dit : « J'ai trouvé le dieu. Le dieu, c'est Mohammed. » Et dès lors, ses partisans commencèrent à prendre le cinquième de tout ce qu'ils possédaient pour l'offrir au dieu. Quand il mourut, son frère, le

cheikh Nasser, lui succéda, et fit la collecte pour le dieu, jusqu'à ce que le Gouvernement se saisit de l'argent et le fit jeter en prison à Damas. Mais du fond de sa prison, Nasser disait : « Cet argent n'est pas perdu. Mohammed Shah saura nous le faire rendre. »

— Comment est-il, le cheikh Nasser?

— C'est un homme simple.

— Croyant?

— Certainement, affirme mon hôte. Sans cela, aurait-il supporté la prison? Et ses deux frères, plus âgés que lui, sont morts en prison pour la même cause.

— Bah! dit le Caïmakan, nous finissons toujours par croire à ce qui nous rapporte de l'argent.

— Et ce Mohammed Shah?

— Peuh! continue le Caïmakan, j'ai rencontré dans la gare d'Homs un cheikh indien qui m'a dit : « Le dieu des Ismaéliens, c'est mon camarade d'école. Il est un dieu comme vous et moi. »

— Tout de même, dis-je avec humeur, vous et moi, on ne nous met pas sur les autels.

— Ah! cher monsieur, vous croyez à leur religion? Vous prenez à la lettre leurs prières? Vous ne soupçonnez pas ce qui s'y cache. Laissez-moi vous conter un souvenir. Un jour, à Baalbek, me trouvant à dîner avec plusieurs cheikhs musulmans, je fis observer que tous les livres des Druses commencent par cette phrase : « J'ai mis ma confiance dans le Seigneur Hakim, » et tous les livres des Nosseiris, par cette phrase : « Celui qui a progressé est entré sous le gouvernement du Chauve. » Il y a là un sens caché. Hakim, pour le profane, c'est bien le sultan fatimiste du Caire, mais Hakim, en tant que Dieu, pour les initiés, c'est une tout autre chose. Quant au Chauve, c'est Ali qu'ils adorent comme divinité, et puis c'est encore une tout autre chose. Et ces deux-là, vous m'entendez, Hakim et le Chauve, depuis l'origine des temps, se complètent.

— Vous me parlez Druses et Nosseiris, mais c'est des Ismaéliens qu'il s'agit.

— La grande fête annuelle des Ismaéliens s'appelle la fête « El Gadir. » L'héroïne en est une jeune fille qui doit être née le jour d'une fête « el gadir » et présenter beaucoup d'agrément physique. On la nomme elle-même « el gadirate. » Les cérémonies, plus qu'étranges, dont elle est l'objet, se déroulent devant les

femmes, les filles et les hommes mariés. Les jeunes gens célibataires en sont exclus. Et si quelque profane a cherché à en surprendre le secret, il est mis en pièces...

Notre Caïmakan raconte. Et chacun d'accueillir avec enchantement des détails cultuels dont l'extravagance ne me cache pas le sérieux trop humain. Les curieux mystères! Quand même ce ne seraient là que des rumeurs mensongères, quelle trace de l'obsession que les antiques bacchanales ont laissée dans l'imagination de ces vallées immobiles!

Le fils de notre hôte, un gamin de huit à dix ans, ne perd pas un mot de nos propos. Pour distraire son attention, quelqu'un lui demande :

— Tu sais, petit, ce que c'est que l'Académie française ? Tu en as entendu parler ?

— Oui (avec un grand signe de tête).

— Dis ce que c'est.

— C'est des messieurs qui se réunissent dans une chambre pour se faire des compliments.

Et tous de rire. Cet enfant et surtout ce jeune fonctionnaire turc ont trop d'esprit. Je ne suis pas venu de Paris pour voir des hommes spirituels. Je vais me coucher.

Tard dans la nuit, je veille. Mon imagination est toute étonnée des histoires bizarres que l'on vient de me raconter et dont j'épargne le récit à mes lecteurs. Quoi! les vieilles religions discréditées, dont il traîne, dit-on, des lambeaux ridicules au fond de nos cloaques (chez un abbé Boulan, à Lyon, chez un Vintras, à Tilly-sur-Seulles, et qui peut l'assurer ?), seraient encore vivantes dans ces retraites montagneuses ? Inquiétude troublante de ces solitudes syriennes ! C'est ici que les Templiers, s'il faut accueillir les réquisitoires de leurs ennemis, se sont empoisonnés avec les ferments qui subsistaient des sanctuaires antiques. Ces hardis chevaliers rêvaient dans leurs châteaux tragiques, par les après-midi pesants. Combien de temps faut-il à cette Asie stagnante pour dénaturer le plus actif et le plus sain de nos Normands, de nos Flamands ? Il doit y avoir des reptiles dans ces pierrailles, et de vilaines fièvres, des pestes dormantes. Pourtant il ne se peut pas que l'on ne trouve aux origines de cet Ismaélisme qu'un homme de mensonge et des vapeurs corruptrices. Je vois ce royaume des Hashashins dans sa décomposition, quand la tête est morte, quand aucune

pensée capitale n'en subsista, et que seules les misérables légendes achèvent de grouiller sur un sol de cimetière, des plantes de haute culture sont retournées à l'état sauvage, mais je n'abandonnerai pas mon enquête sans m'être fait une idée de la belle époque, sans avoir distingué, retrouvé la petite flamme qui ne meurt jamais.

Mon hôte Abdul Khader Effendi Tahbouf a gracieusement exigé que je demeure, cette nuit, dans sa riche maison. Dès avant l'aube, je me hâte d'aller dormir sous ma tente, près de la rivière, au grand air. Il ne tarde pas à m'y rejoindre. Là, encouragé sans doute par l'absence de ce Caïmakan sceptique, il commence à me parler avec beaucoup d'abandon et de vivacité.

— Voyons, lui ai-je dit, chez eux y a-t-il ce vilain culte, un peu ridicule, de la femme, dont on parlait hier?

— On en parle. Mais qui l'a vu?

— Connaissez-vous leur doctrine?

— Les Ismaéliens eux-mêmes la connaissent peu. Ils savent qu'ils ont une religion spéciale, mais de quelle sorte? Ce sont de bons paysans ignorants, qui ne savent rien de leur histoire, sinon qu'ils se distinguent des Musulmans.

— Tout de même, leur dieu a ses titres?

— Aga Khan prétend être joint à l'Ame universelle, à la Raison suprême, être uni à Dieu...

Permettez! Quel est cet Aga Khan? Pourquoi me parlez-vous maintenant de lui? Je connais ce nom.

— C'est la même personne qu'on appelle Mohammed Shah. Il dit, et ses fidèles croient, que tous les êtres vivent d'après son existence, et que tout se passe dans le monde, d'après sa volonté et ses signes. Sa position lui est échue par héritage de ses aïeux. Il se prétend l'enseigneur, et quand il n'y aura plus de sa famille, alors ce sera la fin du monde. On l'honore sous le vocable de « le Propriétaire du Temps. »

(Le Temps, la Raison, l'Ame, la Matière première, l'Espace, si j'y entends quelque chose, sont les principaux domaines de Dieu, au jugement de ces Ismaéliens. Cela vaudrait d'être éclairé. Est-ce d'Alexandrie que cet inutile fatras est venu les encombrer? A parler franc, je suis plus curieux de comprendre ces personnages que leur métaphysique.)

— Cher monsieur, dis-je à mon hôte, racontez-moi tout ce que vous savez d'Aga Khan.

— On le dit intelligent, très éloquent, généreux Il donne beaucoup d'aumônes à n'importe qui, musulman, chrétien, juif, peu importe. Chez lui, il y a parfois jusqu'à deux mille personnes qui mangent à ses frais

Nous avons ainsi causé au bord de l'eau, sous les figuiers, dans l'ombre qui d'heure en heure s'amincissait Abdul Kbader Effendi m'avoua son déplaisir du scepticisme affiché par le Caïmakan. A son avis, tous les hommes doivent s'attacher à leur religion, quelle qu'elle soit .. Cette façon de penser me rappelle ce que l'on voit en Alsace, ou les catholiques, les protestants, les juifs, laissent toutes leurs rivalités confessionnelles pour ne faire qu'un seul parti, le parti de la religion, contre l'irréligion .. Mais tout en l'écoutant, je poursuis une idée qui ma trouble

— Cet Aga Khan, ce Mohammed Shab, pensez-vous qu'il soit jamais venu en Europe, à Paris?

— Pourquoi pas? Il sait la langue et les sciences.

— Je voudrais causer avec quelqu'un qui le connût très bien, qui me dépeignît son aspect.

— Ceux qui lui sont attachés sont rares, mais plus rares encore ceux qui l'ont vu Pourtant allez à Khawabi Autour de Khawabi, il y a une douzaine de villages ismaéliens. Dans l'un d'eux, à Aker-Zeit, est né le cheikh Nasser. Les Ismaéliens de cet endroit-là possèdent le portrait de leur dieu indien. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, bien gras, avec beaucoup de décorations. Ils le mettent sur la table, quand ils se réunissent chez le cheikh Nasser et qu'ils prient. Puisque le Gouvernement de Constantinople nous a fait passer l'ordre de vous servir en tout, réclamez de voir ce portrait.

MAURICE BARRÈS.

(A suivre.)

BLAISE PASCAL

A L'OCCASION DE SON TROISIÈME CENTENAIRE

I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

Pascal a été tout ensemble un très grand savant, un admirable penseur, un prestigieux artiste, presque un saint; et il est mort à trente-neuf ans. On voudrait ici, pour célébrer son tricentenaire, essayer de l'embrasser tout entier : corps et âme, cœur et esprit, œuvres et commentaires, époque et milieux successifs Relisons-le donc une fois de plus; relisons aussi les copieux travaux dont il a été l'objet. Et, pour le mieux voir penser, écrire, prier, efforçons-nous de le regarder vivre.

CLERMONT

Les grandes œuvres, comme les grandes âmes, sont celles qui, par toutes leurs racines, plongent dans le plus lointain passé. L'auteur du *Mystère de Jésus* est bien l'un des fils de cette « verte et rude Auvergne, vaste incendie éteint avec ses quarante volcans. » Il existe, au Cabinet des Médailles, un denier de César, frappé à l'effigie de Vercingétorix ; devant ce visage osseux et volontaire, on se prend à songer, comme jadis Vogüé, au masque mortuaire de Pascal. Rien d'étonnant que l'âpre terre auvergnate ait marqué nombre de ses enfants d'une commune et originale empreinte. C'est, — avec la Bretagne,

— l'un des coins les plus antiques du sol français, soulevé à la fin de l'époque primaire, par une violente contraction de l'écorce terrestre. « Pays froid, dit Michelet, sous un ciel déjà méridional, où l'on gèle sur les laves. » La population qui, depuis très longtemps, s'y est fixée, lui est demeurée obstinément fidèle, et sa physionomie physique et morale s'est ressentie de cette fidélité même. « On dirait, écrit encore Michelet, une race méridionale, grelottant au vent du Nord, et comme resserrée, durcie, sous un ciel étranger. » Il y a en elle « une sève amère, acerbe peut-être, mais vivace comme l'herbe du Cantal. » Âcreté et ardeur, voilà en effet tout le génie de cette race : voyez l'Hospital, les Arnauld, Domat, Chamfort, Desaix. Nul ne l'aura exprimé plus puissamment que Pascal.

Les Pascal sont originaires, les uns disent d'Ambert, les autres de Cournon, gros bourg de la grasse Limagne. Depuis plusieurs générations, en tout cas, ils étaient établis à Clermont, où l'arrière-grand père de l'écrivain, Jean Pascal, exerçait la profession de « marchand-bourgeois. » Enrichi sans doute, il avait, semble-t-il, sur le tard, acheté une charge de contrôleur des actes. Son fils, Martin Pascal, fut receveur des tailles à Clermont, puis trésorier au bureau des finances de Riom. Son petit-fils, Étienne Pascal, fut « conseiller élu en l'élection de Clermont. » Petite noblesse de robe, comme l'on voit, — la famille avait été anoblie sous Louis XI, — qui a franchi modestement, patiemment les étapes, et qui, partie du négoce, de la charrue peut-être, s'est élevée peu à peu aux fonctions publiques. Même ascension parallèle du côté maternel. Le grand père maternel de Pascal, Victor Bégon, venu à Clermont vers la fin du XVIe siècle, s'y était établi comme marchand ; il fut échevin en 1606. Les Bégon sont originaires de Gerzat, village de Limagne voisin de Clermont, ou on les suit à la trace jusqu'au XIIIe siècle. Un Bégon est prêtre, un autre notaire ; presque tous sont laboureurs, ils font partie des confréries locales, et l'on a conservé le souvenir écrit de leurs donations, de leurs habitudes de piété. Pascal sera l'héritier direct des traditions laborieuses, intelligentes et graves qui ont présidé à la formation de ces robustes et fécondes familles de bourgeoisie provinciale. Et l'on peut conjecturer sans invraisemblance qu'il tint son génie de savant et de penseur de tous ces magistrats, négociants et gens de finance qui composaient sa

lignée paternelle, son ardeur mystique des pieux paysans de Gerzat dont sa mère lui avait transmis l'âme profondément et naïvement religieuse.

L'Auvergne avait pris sa large part des discordes civiles et religieuses qui, au XVIe siècle, ensanglantèrent la France. Dans cette province reculée, aux mœurs rudes, aux communications rares et difficiles, des restes d'anarchie féodale subsistèrent longtemps, ainsi qu'en témoignent encore, en plein règne de Louis XIV, les fameux Grands Jours de 1665. Mais d'assez bonne heure, notamment dans la bourgeoisie et parmi le peuple, de vives aspirations se firent jour en faveur d'un pouvoir central régulier et fort, ami de l'ordre et de la religion nationale, protecteur des pauvres gens et sagement ménager des deniers publics. Clermont fut l'une des premières villes de France à se déclarer pour Henri IV, et, en dépit des troubles qui se produisirent de 1602 à 1604, lors de la conspiration de Charles de Valois, puis en 1616 et 1617, elle ne cessa de soutenir l'autorité royale. Pour la récompenser de son loyalisme et accroître son importance, Louis XIII, en 1630, lui incorpora la petite ville de Montferrand.

La vieille capitale de l'Auvergne était alors, ce qu'elle est restée depuis, l'une des villes le plus pittoresquement situées et les plus originales de France. N'en croyons qu'à moitié ce bel esprit de Fléchier, qui en juge en habitué des ruelles parisiennes :

Pour la ville de Clermont, écrit-il, il n'y a guère de ville en France plus désagréable. La situation n'en est pas fort commode, à cause qu'elle est au pied des montagnes. Les rues y sont si étroites, que la plus grande y est la juste mesure d'un carrosse ; aussi deux carrosses y font un embarras à faire damner les cochers, qui jurent bien mieux ici qu'ailleurs et qui brûleraient peut-être la ville, s'ils étaient en plus grand nombre, et si l'eau de mille belles fontaines n'était prête d'éteindre le feu. Les maisons y sont assez belles, et, ce qui est admirable, toutes soutenues en l'air, la coutume étant de creuser des caves au dessous des fondements, qui ne sont appuyés que sur un peu de terre suspendue, et qui tient si ferme qu'il n'en est jamais arrivé aucun accident. En recompense, la ville est bien peuplée ; et si les femmes y sont laides, on peut dire qu'elles y sont bien fécondes, et que si elles ne donnent pas de l'amour, elles donnent bien des enfants.

Oui, rues étroites, irrégulières et montueuses, et souvent

malodorantes. Mais des places auxquelles ces sombres et tristes rues aboutissent, quelle vue merveilleuse sur cette riche plaine de Limagne, à la beauté de laquelle Fléchier lui-même a rendu hommage, ou sur ces montagnes sauvages ou verdoyantes groupées en demi-cercle autour de la ville, et que domine l'altier Puy de Dôme ! Et si les maisons, construites en lave, donnent à l'antique cité un aspect lugubre, en revanche, que d'émouvantes images d'histoire ou d'art se lèvent de ces moindres pierres ! Ici, c'est la vaste place inclinée où Urbain II, en présence de quatre cents évêques ou abbés mitrés, d'une foule de seigneurs et de chevaliers et d'un immense concours de peuple, prêcha la première Croisade, où d'enthousiastes cris : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » retentirent, où, séance tenante, d'innombrables épaules se décorèrent d'une croix d'étoffe rouge. Tout à côté, c'est l'admirable basilique de Notre-Dame du Port, le chef-d'œuvre peut-être du roman auvergnat, église et citadelle tout ensemble, où la nudité robuste des lignes s'harmonise si bien avec l'atmosphère d'intimité passionnée qui, à l'intérieur, saisit l'âme endolorie et la jette aux pieds du grand crucifix miséricordieux adossé aux sombres murailles. Plus loin, la cathédrale gothique, longtemps inachevée, dont le chœur rappelle celui de Beauvais, et dont les splendides vitraux laissent filtrer une si pathétique lumière. A deux pas, rue des Gras, était la maison où naquit Pascal. Sous ces hautes voûtes que supportent de minces piliers d'une vertigineuse hardiesse, Antoinette Bégon, n'en doutons pas, est venue souvent s'agenouiller et prier ; elle y a poursuivi la lointaine méditation religieuse des ancêtres. C'est là qu'ont été réellement conçues les *Pensées* de Pascal.

M. PASCAL LE PÈRE ET SA FAMILLE

« Noble Étienne Pascal » est né probablement à Clermont, en 1588 : il était l'aîné d'une famille de dix enfants. Nous ne savons rien de l'éducation qu'il reçut, ni des faits et gestes de sa toute première jeunesse ; mais nous le voyons, en 1630, protester à la Cour contre l'établissement d'un collège des Jésuites à Clermont et nous en pouvons conclure qu'il n'eut pas, tout jeune, comme son contemporain Descartes, à subir « l'empreinte » de la célèbre compagnie. Esprit vif et ardent, vigou-

reux et pénétrant, largement ouvert à toute sorte d'études et de cultures, à la manière de ces cerveaux encyclopédiques qu'a touchés le souffle de la Renaissance, il semble avoir toujours eu les brusques et rapides allures d'un autodidacte. De bonne heure il s'était épris de science positive, de mathématiques notamment, et nous le verrons frayer de pair avec les plus grands savants de son temps. Bon chrétien d'ailleurs, comme on l'était généralement alors, un peu superstitieux même, si l'on en croit certaine histoire de diableries que nous conte Marguerite Périer, mais sans aucune tendance au mysticisme. Il était de ces hommes, comme il y en eut beaucoup au XVIIe siècle, — à commencer par Descartes, — qui font deux parts de leur être et qui n'admettent pas que leur laboratoire puisse communiquer avec leur oratoire. L'une de ses maximes favorites était que « tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. » De mœurs graves, mais sans austérité excessive, d'une scrupuleuse probité, c'était un parfait honnête homme, au sens ancien comme au sens moderne du mot. Au total, une riche et forte personnalité, et dont l'originale supériorité devait « éclater aux esprits, » en quelque situation que l'eût placée la destinée.

Son père, Martin Pascal, qui avait sans doute fondé sur lui de légitimes espérances, l'envoya à Paris faire ses études de droit, et le recommanda à M. Arnauld, l'avocat, dont la famille était originaire d'Auvergne. L'une des gloires du barreau parisien, M. Arnauld était le chef respecté de cette famille de vingt enfants qui fut comme la vivante pépinière de Port-Royal. Très honnête homme selon le monde, rien ne semblait le prédestiner à être le père d'une mère Angélique, d'une mère Agnès, d'un Arnauld d'Andilly, d'un grand Arnauld. Il est à présumer qu'il accueillit avec cordialité son jeune compatriote. Dans le vaste hôtel de la rue de la Verrerie, celui-ci dut entendre parler de la mère Angélique qui, justement, vers ce temps-là, commençait la réforme de son monastère, et de cette fameuse *Journée du guichet* où une abbesse de dix-huit ans osait interdire à son propre père l'entrée du couvent qu'elle dirigeait. Il n'est pas sûr que, dans son for intérieur, il n'ait pas été quelque peu choqué d'une ferveur si intransigeante.

Car il semble bien que ses pensées fussent alors toutes séculières. Comment en eût-il été autrement pour un jeune provin-

ciel brusquement transplanté de son triste Clermont dans ce charmant Paris de la fin du règne d'Henri IV ? Avec ses palais, ses jardins, ses places, ses monuments, ses écoles, ses églises, ses somptueux hôtels, ses vieilles maisons noires et biscornues, ses ruelles étroites, boueuses et grouillantes, ses constructions neuves à l'italienne, ses souvenirs de tant de siècles entassés pêle-mêle, sa population affairée, courtoise, gouailleuse et bruissante, Paris exerçait déjà, sur l'étranger et sur la jeunesse, ce curieux prestige de séduction que, d'âge en âge, il a exercé sur les générations successives. On y vivait mieux, plus gaîment, plus librement et plus intensément qu'ailleurs, l'atmosphère même y était plus douce, plus humaine, plus intelligente, on y sentait battre le cœur même du pays, et, plus que partout ailleurs, on y percevait la grâce de son sourire. Qu'on se rappelle ce que disait Montaigne de « Paris, la grand ville » : « Elle a mon cœur dès mon enfance... Je l'aime tendrement, jusques en ses verrues et ses taches. *Je ne suis Français que par cette grande cité*, grande en peuples, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités, la gloire de la France et l'un des plus beaux ornements du monde. » Dans ce Paris bourdonnant et pittoresque qui, au sortir des troubles et des ruines de la Ligue, sous un roi généreux et grand bâtisseur, s'était remis avec tant de bonne humeur au travail, Étienne Pascal dut s'épanouir en tous sens, et c'est peut-être de ce moment-là que datent ses premières relations scientifiques.

Ses études de droit terminées, il retourna à Clermont où l'appelaient sans doute les traditions et les aspirations paternelles. Quitta-t-il Paris sans regret? L'empressement qu'il mit à y revenir vingt ans plus tard semble bien indiquer qu'il en avait gardé la nostalgie secrète. Deux ou trois ans après, vers 1614, probablement, il épousait une jeune Clermontoise de dix-huit ans, peut-être une amie d'enfance, Antoinette Bégon. De celle qui devait être la mère de Pascal nous n'avons pas un portrait, pas une ligne d'écriture, et nous ne savons d'elle que ce que nous en a dit sa petite-fille, à savoir qu'elle était « très pieuse et très charitable, » et qu'elle « avait beaucoup d'esprit. » Acceptons cet unique et trop bref témoignage, mais qui du moins ne contredit pas l'idée que nous serions tentés de nous former d'Antoinette Bégon. Oui, s'il est vrai que les grands hommes ressemblent

très souvent à leur mère, nous prêtons volontiers à la mère de Pascal une haute distinction d'esprit et de cœur, une âme ardente, vibrante, pitoyable aux pauvres gens, profondément religieuse. Et nous l'imaginons aussi, comme son fils, de santé fort délicate, cette jeune femme qui allait mourir à trente ans. Enfin nous ignorons si, comme sa fille Jacqueline, elle fut « parfaitement belle, et d'une humeur douce et la plus agréable du monde ; » mais, à divers signes, il nous sembla bien entrevoir qu'en se mariant à vingt-six ans, Étienne Pascal a surtout fait un mariage d'inclination.

Il n'était alors que « conseiller élu par le Roi en l'élection du Bas-Auvergne à Clermont. » Il avait acheté en 1614, sans doute pour y abriter son jeune bonheur, une maison assez bizarre et triste, « consistant en chambres, chapelle, boutiques, » et qui, située, moitié sur les degrés des Grands Gras, moitié rue des Chaussetiers, faisait partie de l'hôtel de Varennes, vaste construction en quadrilatère à quatre étages, datant du XVI[e] siècle. Esprit pratique, Étienne Pascal s'empressa de transformer les écuries du bas en boutiques, ce qui donna lieu à un procès. Il possédait une assez grande fortune, étant l'un des quarante-trois contribuables les plus imposés de Clermont. En 1624, il achela 31 600 livres (environ 190 000 francs de notre monnaie d'avant-guerre) une charge de second Président à la Cour des Aides de Montferrand. Dans ces délicates fonctions de judicature et de finances, qui, sous l'Ancien Régime, ont si souvent servi de prétexte aux compromissions, aux malversations les plus fâcheuses, il sembla s'être toujours comporté avec la plus stricte honnêteté et le plus rigoureux esprit de justice. Mais sa gravité n'était point morose, et il paraît s'être complu aux compagnies intelligentes et aimables. Quelques mots de M[me] Périer nous laissent entendre qu'on recevait beaucoup chez les Pascal. Et quoique Étienne Pascal fût, par nature, par éducation, par habitude professionnelle aussi, assez autoritaire, peut-être même un peu emporté, on n'a pas l'impression qu'il ait fait aux siens une existence trop étroite et trop claustrale.

De son mariage, quatre enfants lui étaient nés : Anthonia qui, née en décembre 1617, mourut peu après son baptême ; Gilberte, la future M[me] Périer, qui naquit le 1[er] janvier 1620 ; Blaise, qui naquit le 19 juin 1623, et enfin, Jacqueline, ou Jac-

quette, qui naquit le 5 octobre 1625. Ces maternités successives épuisèrent-elles avant l'heure un organisme trop fragile? Antoinette Bégon mourait l'année suivante, en 1626.

Le coup dut être très rude pour cet homme de famille qu'était avant tout Étienne Pascal. Nul doute qu'il n'ait supporté son malheur stoïquement, et en excellent chrétien. Mais la soumission n'abolit pas la souffrance. Sous des dehors impérieux et rigides, Étienne Pascal cachait, semble-t-il, un cœur très tendre. Il n'avait que trente-huit ans; il ne se remaria pas, il reporta sur ses trois enfants, qui manifestaient les dispositions les plus heureuses, toute sa puissance d'aimer, il se voue tout entier à leur éducation et à leur instruction et s'efforça de leur remplacer leur mère disparue. Au bout de quatre ou cinq ans, jugeant ses occupations trop absorbantes et peu conciliables avec son programme de vie, éprouvant pour les siens, et peut-être aussi pour lui-même, le besoin de se dépayser, d'échapper à la routine d'une petite vie provinciale, attiré par ce brillant Paris qu'il n'avait pas oublié, il vendit à son frère Blaise sa maison et sa charge de Président et convertit presque tous ses biens en rentes sur l'Hôtel de Ville. Et en 1631, accompagnée d'une de ces domestiques de confiance qui ne vivent que pour leurs maîtres, toute la famille vint habiter Paris.

PARIS EN 1630. — L'ATMOSPHÈRE MORALE

On s'installa en plein cœur du beau Paris d'alors, rue de la Tisseranderie, « es marais du Temple, » dans la paroisse de Saint-Jean en Grève, dont l'église, aujourd'hui détruite, se confondait presque avec les somptueux bâtiments du récent Hôtel de ville. Tout ce quartier était un dédale de vieilles rues resserrées, sombres, malpropres, encombrées de gravois, d'immondices, de boues âcres et fétides, — l'odeur de la boue de Paris était légendaire, — rues aux noms bizarres ou saugrenus, qui nous reportent en plein moyen-âge : la rue de la Tisseranderie, supprimée en 1851, aboutissait à l'église Saint-Jean par la rue du Pet-au-Diable; elle était coupée par la rue des Deux-Portes, la rue du Coq, la rue des Coquilles, la rue des Mauvais-Garçons. Un peu plus tard, vers 1636, on émigra rue Brisemiche, au cloître Saint-Merry, petite rue étroite et obscure, dont la partie conservée est actuellement devenue, — avec ses voisines, la

rue Taillepain et la rue de Venise, — un exemplaire achevé de coupe-gorge parisien. C'est là que le grand Arnauld se souvenait d'avoir connu la famille Pascal. Et c'est là qu'entre treize et dix-sept ans, sous la haute direction paternelle, le jeune Blaise dut se former ses premières idées personnelles sur le monde et sur son temps.

C'était le moment où la forte main de Richelieu, brisant toutes les résistances qu'elle rencontrait, s'efforçait d'unifier la France dans une même foi religieuse et monarchique et d'en faire, contre la maison d'Autriche, la grande puissance d'équilibre de l'Europe continentale. Il était venu à bout de l'opposition politique et des tendances séparatistes des protestants; il avait frappé sans pitié les révoltes féodales; il avait réorganisé l'administration; il était intervenu directement dans la guerre de Trente ans. En dépit des obstacles, des revers momentanés, — en 1636, les Espagnols prirent Corbie et menacèrent Paris, — il avait poursuivi son but avec une fermeté indomptable : il donnait au monde le magnifique spectacle d'une volonté consciente d'elle-même, de ses moyens, de son objet, et qui, sûre de son désintéressement, de son excellence, patiente et souple tout ensemble, va puissamment jusqu'au bout de son effort.

Dans l'ordre intellectuel et religieux, un grand fait domine, au moins en France : la suprématie incontestée de l'idée catholique sur toutes les autres formes de la vie spirituelle. La Réforme n'a pu, décidément, faire la conquête du pays : les besoins de mysticisme, d'intellectualisme, de moralité auxquels elle répondait, le catholicisme, en s'épurant lui-même, a prouvé qu'il était capable de les satisfaire, et l'on définirait assez bien son œuvre dans ces quarante premières années du XVIIe siècle en disant qu'il s'est donné pour tâche de s'incorporer toutes les parties saines et légitimes du protestantisme. De là ce renouveau de ferveur et d'activité religieuses dont témoignent, alors, tant de vies édifiantes; de là toutes ces fondations ou restaurations d'ordres; de là, tout ce déploiement de zèle charitable et d'apostolat chrétien que symbolisent les noms d'un François de Sales, d'un Bérulle, d'un Condren, d'un Vincent de Paul. A la science théologique d'un Du Perron, la Réforme, dans une controverse mémorable, n'avait pu opposer que celle d'un Duplessis-Mornay, et elle avait eu très nettement le dessous. Appuyée fortement à l'État, l'Église catholique

réalise, pour la plupart des intelligences françaises, l'idéal même du pouvoir spirituel; sa légitime autorité n'est nulle part sérieusement battue en brèche. Certes, il existe des « libertins, » — comme il en a toujours existé, — et leur « libertinage, » d'ailleurs plus pratique que spéculatif, peut bien exciter l'inquiétude des prédicateurs et des apologistes; mais, en fait, l'irréligion philosophique est encore bien inconsistante; elle n'a pas de corps de doctrine, et elle compte fort peu de vrais adeptes. Les *Essais* de Montaigne, « le bréviaire des libertins, » sont surtout un manuel de scepticisme, et l'intention n'en est point antichrétienne. Tant que les « libres penseurs » se piqueront surtout d'être des « libres viveurs, » ils ne seront pas très dangereux pour la religion révélée. Plus grave, parce qu'elle n'eût pas manqué d'autorité morale, aurait pu être pour l'Église l'opposition de ceux qui, à l'école d'un Juste Lipse, ont rajeuni et vulgarisé la philosophie des « stoïques, » et dont la longue tradition ininterrompue n'a pas encore été suffisamment étudiée; mais, — inconséquence ou conversion, — à l'exemple d'un Du Vair, ils ont tous fini par se ranger à la règle commune et par accepter ce « stoïcisme divinisé, » — la définition est de Vinet, — qu'est le christianisme. Enfin, il est très vrai qu'une philosophie nouvelle vient de naître qui, toute rationaliste d'inspiration et issue de la pratique et de la méditation des méthodes scientifiques, pourra bien, quelque jour prochain, fournir des armes robustes à ceux qui combattront la révélation; mais ni l'auteur du *Discours de la méthode*, ni ses premiers disciples n'ont vu ces conséquences de leur doctrine; ils ont cru très sincèrement, — et, en un certain sens, ils n'avaient point tort, — rajeunir et fortifier quelques-unes des raisons de croire à la vérité du dogme chrétien. Et ainsi, des initiatives mêmes qui auraient pu, et qui allaient un jour l'affaiblir, le catholicisme sortait en somme plus vigoureux, et plus résistant.

Il avait mis sa marque sur la littérature : le premier chef-d'œuvre littéraire du jeune siècle n'est-il pas cette *Introduction à la vie dévote*, le plus beau livre de spiritualité qui ait paru depuis l'*Imitation?* Religion essentiellement latine, le catholicisme favorisait cette « latinisation de la culture » vers laquelle, dès la fin du XVI[e] siècle, s'orientait le mouvement de la Renaissance. Réagissant contre l'individualisme de l'âge précédent, il se trouvait en harmonie avec les tendances nouvelles qui, de

proche en proche, se faisaient jour dans les lettres françaises, et qui, de Malherbe à Corneille, et de Montaigne à Balzac, allaient présider à la constitution d'une littérature éprise de raison impersonnelle, d'observation morale, de discipline esthétique et sociale, bref, d'un nouveau classicisme. La fondation de l'Académie, la représentation du *Cid* : c'étaient là des événements littéraires dont la signification et la portée ne pouvaient échapper à des esprits réfléchis, curieux de leur temps et avides de le comprendre.

LE MILIEU FAMILIAL ET L'ÉDUCATION

Telles étaient quelques-unes des impressions qui, dans ce vivant Paris de Louis XIII, ont dû, plus ou moins filtrées et soulignées par les conversations paternelles, s'insinuer jusqu'à l'âme des enfants du président Pascal et contribuer à la former. Gilberte, l'aînée, avait onze ans, quand elle quitta Clermont. Précoce, comme ils l'étaient tous dans cette étonnante famille, elle avait été mûrie par la mort de sa mère, qu'elle eut de bonne heure mission de remplacer au foyer. C'est une jeune maîtresse de maison, vigilante, judicieuse, énergique : « c'est la Marthe de la famille, » dit joliment M. Strowski. Avec cela « belle et bien faite, » au témoignage de sa fille. De cette « beauté » nous pouvons difficilement nous rendre compte, d'après la médiocre portrait qu'a conservé l'hôpital général de Clermont-Ferrand. Ce qui nous frappe dans ce visage aux traits accusés, presque virile, c'est la ressemblance avec son frère Blaise : le front est haut, noblement découvert, le nez un peu long et fort, les lèvres minces, le regard pénétrant, direct, incisif; le long ovale de la tête repose sur un long cou droit et mince. L'ensemble, original et austère, n'est pas dépourvu d'un certain charme grave. Étienne Pascal avait pris soin de cultiver lui-même ce vif et solide esprit de femme : de bonne heure il l'initia aux mathématiques, à la philosophie, à l'histoire, au latin. La supériorité d'intelligence et d'âme, et même de style, de la future Mme Périer transparaissent assez dans les écrits qui nous ont été conservés d'elle, et il faut croire qu'elle s'imposait à tout le monde, puisque Fléchier, plus tard, devait la noter en termes si chaudement admiratifs. Pour l'instant, toute l'ambition de Gilberte Pascal ne va qu'à bien tenir la maison de son

père, et qu'à servir de seconde mère à ces deux enfants qu'on lui a confiés, et pour lesquels sa tendresse quasi maternelle se doubla bientôt d'un sentiment de fierté et presque d'admiration.

Car c'étaient en vérité des enfants extraordinaires que les deux derniers nés du president Pascal. La vivacité, la force, la profondeur d'esprit de Blaise frappaient, dès son plus bas âge, tous ceux qui l'approchaient : l'à propos de ses reparties, surtout la nature des questions qu'il posait, révélaient une intelligence exigeante et chercheuse, qui perçait les apparences et plongeait droit au cœur du réel. Le pere, en sa qualité d'esprit supérieur, avait vite deviné ce génie naissant, et comme c'était son unique fils, il voulut le former lui-même, suivant ses idées propres, en dehors des regles et des habitudes communes, afin de lui permettre de developper toutes ses energies intimes : n'était-ce pas pour lui surtout qu'il était venu se fixer à Paris ? On sait ce qui arriva, et comment, à douze ans, sans le secours d'aucun maître, ni d'aucun livre, « avec des barres et des ronds, » Blaise Pascal réinventa la géométrie. De quelque façon qu'on interprète cette anecdote célèbre (1), il reste que jamais la vocation mathématique dans un enfant ne s'était manifestée d'une façon plus éclatante. Et comment, dans cette famille très étroitement unie des Pascal, — comme l'étaient alors et comme le sont encore souvent les familles auvergnates, — n'aurait-on pas aimé d'une affection toute particulière l'enfant prodige qui devait porter si haut le nom et la gloire de la « maison ? » Ce qui est non moins certain, c'est que, ainsi qu'il arrive fréquem-

(1) Il est bien difficile, à distance, de se rendre compte de ce qui s'est exactement passé. Mais il me semble que M. Brunschvicg accepte bien aisément la version de Tallemant des Réaux, laquelle, comme l'on sait, consiste à admettre que le jeune Pascal avait lu en cachette la Géométrie d'Euclide et s'en était parfaitement assimilé les principes. Il n'y aurait vraiment pas eu là de quoi crier au prodige et d'aller pleurer de joie chez Le Pailleur. Cette version me paraît, comme à M. Strowski, tout à fait inadmissible. Si l'on veut ne pas s'en tenir au récit pur et simple de Mme Périer, — lequel est pourtant d'une précision impressionnante, — peut-être pourrait-on concevoir les choses ainsi. Les bribes de conversation de son père, la vue peut-être des cahiers de sa sœur aînée auraient suffi à Blaise pour lui donner une idée de la méthode et de l'objet de la géométrie. Rêvant là-dessus, avec ses « barres » et ses « ronds, » il aurait construit ses premiers théorèmes, mais en tâtonnant et en suivant, — la conjecture est de Montucla, — une voie moins directe, moins simple que la géométrie classique. Sa capacité d'intuition et d'invention resterait ainsi entière, mais serait ramenée à des proportions plus humaines, et le « cas » de Blaise Pascal pourrait se placer tout à côté de ceux d'Évariste Galois et de Joseph Bertrand.

ment entre derniers nés d'une même famille, une très tendre intimité s'établit entre Blaise et sa plus jeune sœur Celle-ci était le sourire de cette grave demeure. Sa grâce aimable, sa beauté, sa douceur, sa gentillesse faisaient que tout le monde se l'arrachait et raffolait d'elle. Elle aussi avait l'esprit original et vif, mais qui, de très bonne heure, fut tourné non point vers les mathématiques, mais vers la poésie. Elle faisait des vers avec une facilité remarquable ; à onze ans, elle composa, avec deux petites amies, une comédie en cinq actes, qui fit quelque temps l'entretien de Paris. On la présenta à la Reine ; elle devenait « une sorte de poète de cour. » Au milieu de tout cela, un parfait naturel et une extrême simplicité : elle quittait ses vers pour retourner à ses poupées ; elle était gaie, elle jouait de tout son cœur aux jeux de son âge. Jolie âme exquise, claire et chantante de poète : le chaud rayon de soleil qui éclaire la sombre rue Brisemiche.

On se tromperait d'ailleurs si l'on croyait que le président Pascal fût un homme morose, étroitement muré dans l'éducation de ses enfants. Je ne sais s'il fréquentait le théâtre et s'il assista à la première du *Cid*; mais il était très lié avec son compatriote, l'acteur Mondory qui, au théâtre du Marais, créa le rôle de Rodrigue. Surtout, il s'était fait très vite de fort amicales relations dans les milieux scientifiques où son autorité devint bientôt considérable. Connaissait-il déjà le P. Mersenne, ce curieux ami de Descartes, qui devrait être le patron de tous les secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences ? A l'affût de toutes les publications, de toutes les compétences scientifiques, Mersenne, dès qu'on lui signalait une nouvelle piste, sautait sur sa plume, couvrant de son illisible écriture de longues lettres où il multipliait les questions, les objections, les suggestions de toute sorte, ou bien rédigeant à la hâte, en un français ou un latin également barbares, un opuscule où il déversait tout le trop plein de sa bouillonnante et aventureuse pensée, heureux d'ailleurs de mettre les spécialistes en rapport les uns avec les autres, de les provoquer à de nouvelles recherches. Il réunissait chaque semaine chez lui un certain nombre de savants qui échangeaient leurs vues, mettaient en commun leurs lectures, leurs observations, leurs travaux. De ces réunions, qui furent le berceau de l'Académie des sciences, Étienne Pascal ne tarda pas à être l'un des membres les plus

influents : Mersenne, qui lui dédia son *Traité de l'Orgue*, l'avait en très haute estime, et Descartes « se flattait de son amitié. » Là il rencontrait le géomètre Desargues, un Lyonnais, esprit original et inventif, qui se vantait de ne rien lire et de tirer toutes ses idées de son propre fonds. Desargues avait particulièrement étudié les propriétés des coniques, et il s'était aussi longuement et heureusement appliqué à la mécanique et à l'architecture. Chez Mersenne, Étienne Pascal rencontrait également, avec d'autres savants de grande envergure, Roberval et Le Pailleur. Professeur au Collège de France, vigoureux adversaire de Descartes, contre lequel il soutint des polémiques célèbres, précurseur de Newton, Roberval est un des grands noms de la science française, il était d'humeur jalouse et acariâtre. Nous avons de lui, datée de 1636, une lettre à Fermat, — un autre grand mathématicien du temps qui, conseiller au Parlement de Toulouse, jurisconsulte, helléniste et poète, renouvelait comme en se jouant les questions scientifiques auxquelles il se « divertissait ; » — or cette lettre, qui réfute certaines théories de Fermat, a été écrite en collaboration avec Étienne Pascal, et ce simple fait nous prouve suffisamment l'étroite intimité des deux savants.

Plus surprenante est l'amitié qui unissait le président Pascal et Le Pailleur. Ce Le Pailleur était un homme singulier. Il avait quitté l'administration des finances par horreur des « pillauderies » Il était devenu « sans gages ni appointements » l'homme de confiance de la joyeuse maréchale de Thémines. C'était, à ce qu'il semble, un franc épicurien, et Tallemant parle de ses « débauches. » Ses bouffonneries, sa belle humeur, sa verve endiablée déridaient les fronts les plus sévères, il était musicien, jouait, chantait, dansait, improvisait des petits vers bachiques et des épîtres burlesques. Et ce bon vivant avait des parties sérieuses dans l'esprit et dans le caractère : tout jeune, il s'était mis aux mathématiques, les avait apprises « tout seul, » et de façon à pouvoir résoudre quelques-uns des plus difficiles problèmes. A la mort de Mersenne, c'est chez lui que se tinrent les séances de la petite Académie ; elles se tenaient quelquefois aussi chez Étienne Pascal. Celui-ci avait dû connaître Le Pailleur, quand il était étudiant à Paris, et éprouver la fidélité et la sûreté de son commerce : « Un de mes intimes amis, depuis trente ans et plus, homme d'honneur, de doctrine et de vertu, »

écrivait-il de lui en 1647, et ce témoignage est tout à l'éloge de l'ami de Mme de Thémines

Par Le Pailleur, les Pascal avaient connu le poète Dalibray, dont la sœur, la belle, spirituelle et romanesque Mme de Sainctot, était la maîtresse de Voiture, après avoir été celle du comte d'Avaux. Mme de Sainctot avait deux filles, un peu plus âgées que Jacqueline, qui en avait fait ses compagnes, elles aussi faisaient des vers. On recevait chez Mme de Sainctot; on y chantait; on y donnait la comédie; c'est là que Jacqueline fit ses premières armes, pendant un voyage de son père en Auvergne. Rien de gourmé, comme on le voit, dans tout ceci : une vie laborieuse, active et sérieuse, certes, mais intelligente et très libre d'allures. Pour ses enfants et pour lui-même, le président Pascal n'est pas ennemi d'une certaine mondanité; il ne proscrit pas les « divertissements. » il ne s'érige pas en censeur des mœurs d'autrui, sa vertu est humaine; elle n'a rien d'un « fantôme à étonner les gens » Antoine Arnauld, qui venait quelquefois rue Brisemiche, a dû penser à part lui que l'esprit de Port-Royal était bien loin de souffler sur cette honnête maison, et que peut-être, si Antoinette Bégon avait vécu, elle eût, avec plus de sévérité, veillé sur les relations de ses filles, et même de son fils.

Celui-ci, dans ce milieu d'élite, singulièrement excitant pour un esprit comme le sien, se développait avec une prodigieuse rapidité. A travers les portraits qui nous ont été conservés de lui, — celui d'Édelinck, celui de Domat, — essayons de retrouver l'image de l'enfant sublime qui, à douze ans, « prenait du charbon et faisant des figures sur des carreaux, » réinventait la géométrie d'Euclide. Haut et vaste front, nez fortement busqué, lèvres épaisses, grands yeux largement ouverts sur le réel, regard acéré, brusque, impérieux : un jeune aiglon qui fond hardiment sur sa proie. A ce frêle adolescent, avide de savoir et de comprendre, Étienne Pascal, avec raison, ne veut pas faire suivre les voies communes : il faut lui épargner le temps perdu des redites inutiles, la lenteur rebutante, le servile automatisme des routines scolaires : M. Pascal le père avait dû souffrir pour son propre compte des méthodes pédagogiques alors en honneur, et il rêvait de leur substituer des procédés plus rationnels, plus directs et plus efficaces. Esprit philosophique et généralisateur, il avait longuement réfléchi à ces questions d'éduca-

tion, et il avait conçu tout un système qu'il s'empressa d'appliquer à son fils. » Son principe essentiel était « de tenir toujours l'enfant au-dessus de son ouvrage, » et, conformément à cette maxime, il lui apprenait à observer, à raisonner toutes ses observations et chacune de ses démarches : de sorte qu'il n'était rien dont il ne fût capable de rendre compte.

Afin qu'il eût moins de peine à l'apprendre, il ne le mit au latin qu'à douze ans, mais auparavant, il lui avait exposé toute une petite philosophie du langage et de la grammaire qui lui permit, le moment venu, de se retrouver aisément dans le dédale des règles grammaticales et de faire porter son effort sur les matières les plus difficiles à assimiler. Et en attendant l'initiation au rudiment, dans de fréquents entretiens qui étaient tout autant de vivantes « leçons de choses, » on meublait ce jeune esprit de toute sorte de notions sur les mille phénomènes qui, au jour le jour, se présentaient à lui. Ainsi encouragé dans son instinctif besoin de connaître les raisons et les causes de toutes choses, dressé aux raisonnements rigoureux et aux expériences décisives, il se livra à toute une série d'observations sur les sons, et, nous dit-on, « il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout à fait bien raisonné. »

C'est à cette époque que se place l'anecdote célèbre qui nous montre le jeune Blaise découvrant la géométrie. Pressentant le génie scientifique de son fils, sachant par expérience combien « la mathématique remplit et satisfait l'esprit, » craignant peut-être qu'une fois initié à cette science, l'enfant ne s'y absorbât au point de compromettre sa santé, et enfin désirant faire passer l'étude des langues avant celle de la géométrie, Étienne Pascal avait pris mille précautions pour ne pas éveiller avant l'heure qu'il s'était fixée une curiosité dont il redoutait l'insatiable ardeur. Peine perdue : et l'on sait comment, en obéissant à son instinct, le génial enfant trompa la vigilance paternelle. « Épouvanté » par cette révélation, le père, sur le conseil de La Pailleur, mit entre les mains de son fils des ouvrages de géométrie. L'enfant les lut en se jouant et, en peu de temps, il fit de tels progrès dans cette science, que, bientôt, il put accompagner son père dans les réunions hebdomadaires de l'Académie Mersenne et prendre une part active à ses travaux : on recueillait son avis avec déférence et avec profit

Et c'est ainsi qu'en 1639, — il n'avait que seize ans, — il fut amené, en poursuivant les recherches de Desargues, à composer un *Traité des coniques* qui fit l'émerveillement de Mersenne et de son groupe : une des propositions qu'il y formulait porte encore aujourd'hui le nom de théorème de Pascal. Le travail fut communiqué à Descartes, qui n'y prêta pas toute l'attention que méritait pareil effort. Faut-il voir dans ce demi-dédain l'effet d'une jalousie endémique ? Ou bien Descartes gardait-il quelque rancune à Étienne Pascal pour l'opposition que celui-ci lui avait marquée, en compagnie de Roberval, dans une polémique récente soulevée à propos d'un mémoire de Fermat? Ou bien y eut-il simplement désaccord intime entre deux grands esprits, différemment construits et différemment orientés, et qui se heurtent dès leur premier contact ? Ses amis pressaient le jeune mathématicien de publier son travail : « mais comme mon frère, nous dit Mme Périer, n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela, et ainsi cet ouvrage n'a jamais été imprimé. »

Cependant, ses recherches mathématiques n'étant guère pour lui qu'un « divertissement, » il poursuivait assidûment sous l'unique direction paternelle ses autres études : il apprenait le latin, le grec, probablement l'italien. Aux repas et après les repas, son père l'initiait à la physique, à la logique, à la philosophie, et, sans souci du surmenage, se réjouissait de voir cette jeune pensée s'ouvrir, avec tant de facilité et de profondeur tout ensemble, à tant de connaissances diverses. Évidemment, à seize ans, Blaise Pascal a déjà la maturité et l'information d'un homme de trente ans. Je dis l'information : car je crois qu'on nous a trop souvent représenté l'auteur des *Pensées* comme un simple ignorant de génie. Assurément, ce n'était point un érudit; mais il savait plus de choses et il avait plus de lectures qu'on ne l'a bien voulu dire. Il lisait et écrivait couramment le latin; il semble avoir moins bien su le grec et, pour lire Épictète, avoir dû recourir aux traductions; mais nul doute que les grandes œuvres de l'antiquité classique, et surtout latine, — Pascal, comme Bossuet, est un Latin plutôt qu'un Grec, — ne lui aient été très suffisamment familières, il devait lire aussi l'italien. Enfin, parmi les modernes, il est assez difficile de reconstituer toutes ses lectures de jeunesse. Mais ou a la preuve, ou l'on peut conjecturer qu'il connaissait

Montaigne, peut-être Charron, en tout cas saint François de Sales et Du Vair, Balzac et Descartes; et s'il n'a pas lu Malherbe et d'Urfé, il a lu au moins Corneille, dont les vers ont servi plus d'une fois de modèle à sa sœur Jacqueline. Dans l'ordre religieux et théologique, il ne semble pas que sa culture ait dépassé la culture moyenne d'un catholique français de l'époque. Évidemment, il avait pratiqué l'Écriture sainte : mais Mme Périer nous déclare qu'« il n'avait pas fait une étude particulière de la scolastique, » et il serait surprenant qu'il eût pris déjà sérieusement contact avec les Pères, même avec saint Augustin, — l'*Augustinus* de Jansénius n'a d'ailleurs paru qu'en 1640. — A ceux qui seraient tentés de trouver ce bagage spirituel un peu mince, il faut rappeler qu'une puissante mémoire, une grande force de pensée et d'intuition peuvent avantageusement suppléer à l'acquisition de copieuses connaissances positives. Un Pascal est de ceux qui retiennent tout ce qu'ils lisent et qui devinent ce qu'ils ne savent pas.

Education trop virile peut-être, trop pressée de brûler les étapes, et à laquelle il a manqué, avec un peu de grâce et de douceur féminines, quelques menues superfluités; éducation conçue par un veuf et dirigé par un intellectuel. La gentillesse de Jacqueline, les quelques échappées que la vie a pu lui ménager sur le monde n'ont pas été pour cette jeune pensée, toujours en mouvement et en quête, une détente et une diversion suffisantes. Aimant les idées, passionné de science positive, comme bon nombre de magistrats de sa génération, Étienne Pascal réagit contre la culture exclusivement humaniste qui était en honneur au siècle précédent. Non qu'il méprise l'humanisme; mais il entend le réduire à sa juste place; il est en garde contre les exigences et les surprises de l'imagination et de la sensibilité; manifestement, et quoiqu'il s'intéresse aux vers de sa fille, les sortilèges de la poésie et de la littérature ne sont point son fait. Il voit toutes choses sous les espèces de la raison abstraite, et c'est cette disposition d'esprit qu'il transmet et qu'il inculque à son fils.

Ce rationalisme, — et l'on serait presque tenté de dire : ce positivisme avant la lettre, — n'a porté aucune atteinte, dans ces âmes bien équilibrées, à la croyance religieuse. Le fils pense là-dessus exactement comme le père, et il accepte et il pratique scrupuleusement les prudentes maximes paternelles sur l'abso-

lue séparation des deux domaines. Le témoignage de Mme Périer est ici décisif, et outre qu'il est entièrement conforme à toutes les vraisemblances psychologiques, il est d'une netteté et d'une précision à n'y rien souhaiter :

Il (mon frère), — nous dit-elle, — avait jusqu'alors été préservé, par une protection de Dieu toute particulière, de tous les vices de la jeunesse, et, ce qui est encore plus étrange en un esprit de cette trempe et de ce caractère, il ne s'était jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la religion, *ayant toujours porté sa curiosité aux choses naturelles*; et il m'a dit plusieurs fois qu'il joignait toujours cette obligation à toutes les autres qu'il avait à mon père, qui, *ayant lui-même un très grand respect pour la religion*, le lui avait inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foi ne le saurait être de la raison, et beaucoup moins y être soumis. Ces maximes, *qui lui étaient souvent réitérées par mon père*, pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une très grande science accompagnée d'un raisonnement fort net et fort puissant, *faisaient une si grande impression sur son esprit*, que, quelque discours qu'il entendît faire aux libertins, il n'en était nullement ému, et *quoiqu'il fût fort jeune*, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, et qui ne connaissent pas la nature de la foi : ainsi cet esprit si grand, si vaste et *si rempli de curiosités*, qui cherchait avec tant de soin la raison et la cause de tout, *était en même temps soumis à toutes les choses de la religion comme un enfant;* et cette simplicité a régné en lui toute sa vie.

Un jour viendra sans doute où Pascal condamnera ce système de « cloisons étanches, » où il trouvera que la science trop ardemment et exclusivement poursuivie fait tort à la foi, et où il jugera avec sévérité son passé de chrétien trop tiède et inconséquent. Pour l'instant, sa religion, comme celle de son père, est plus paisible, plus accommodante et plus hospitalière, mais l'idée chrétienne n'en est pas moins constamment présente à sa pensée, on n'en veut pour preuve que cette dernière phrase de l'*Essai pour les coniques* : « Après quoi, si l'on juge que la chose mérite d'être continuée, nous essaierons de la pousser *jusqu'où Dieu nous donnera la force de la conduire*. » Connaît-on beaucoup de traités mathématiques où l'on fasse, en terminant, intervenir ainsi l'idée de Dieu?

Au mois de mars 1638, « il arriva que l'on fit de grands

retranchements des rentes sur l'Hôtel de Ville, » comme cela se pratiquait trop souvent sous l'Ancien Regime, quand l'État se trouvait en mauvaise posture financière. Très émus par cette fâcheuse mesure, un certain nombre de rentiers, — parmi lesquels était Étienne Pascal, — vinrent protester violemment auprès du chancelier Séguier et faillirent même faire un mauvais parti à un malheureux intendant. Le président Pascal fut-il aussi innocent de tout ce tumulte que veut bien le prétendre Marguerite Périer? Je n'en jurerais point. En tout cas, Richelieu, qui n'entendait pas plaisanterie sur ces matières, fit mettre à la Bastille trois des principaux meneurs Redoutant pareil sort, Étienne Pascal se cacha chez plusieurs de ses amis, évitant avec soin de rentrer chez lui Sur ces entrefaites, au mois de septembre, Jacqueline, dont la grâce juvénile lui était, dans son épreuve, un réconfort de tous les instants, vint à tomber malade de la petite vérole. Sans se préoccuper de sa propre sécurité, le père vint s'installer au chevet de cette enfant qu'il adorait, couchant même dans sa chambre, jusqu'à ce qu'elle fut hors de danger. La maladie la laissa toute défigurée, et, bien loin de se lamenter sur la perte de sa beauté, elle fit, « de son propre mouvement, » des *Stances pour remercier Dieu*, et non pas seulement de sa guérison, mais encore, mais surtout des « creux » qu'elle voyait à son miroir

> Je les prends, dis je, ô souverain!
> Pour un cachet dont votre main
> Voulut garder mon innocence. .

Cette façon d'entendre le christianisme n'est point d'une âme médiocre, et comme l'on comprend qu'Étienne Pascal ait chéri « d'une tendresse tout extraordinaire » cette charmante, cette généreuse, cette héroïque enfant de treize ans, qui peut-être lui rappelait tout particulièrement la femme qu'il avait perdue!

Cependant il ne se sentait point en sureté, et il crut plus prudent de se retirer en Auvergne, « où il jugeait bien qu on n'irait pas le chercher » Ses enfants resteraient à Paris, Blaise pour y poursuivre ses études, Jacqueline pour y achever sa convalescence, Gilberte veillerait à tout et lui donnerait régulièrement des nouvelles : nous voyons, par une lettre d'elle, qu'elle fut une scrupuleuse et parfaite maîtresse de maison. En février

1639, Richelieu qui, comme l'on sait, aimait fort le théâtre, exprima le désir d'assister à une comédie d'enfants. Sa nièce, Mme d'Aiguillon, qui connaissait Jacqueline, la fit demander comme actrice. Gilberte répondit « fort tristement qu'elle était à Paris seule sans père ni mère, avec son frère et sa sœur, bien affligée de l'absence de son père; et qu'ils n'avaient pas assez de joie ni de gaîté pour donner du plaisir à M. le Cardinal, ni les uns, ni les autres. » Mme d'Aiguillon insista, alléguant que ce pourrait être un moyen de faire rentrer en grâce l'exilé. Sur le conseil des amis de son père, Gilberte se rendit à ses raisons. Dressée par Mondory, qui avait déjà chaleureusement plaidé la cause du président Pascal auprès de Richelieu, Jacqueline joua si parfaitement son rôle dans *l'Amour tyrannique* de Scudéry, et, dans le compliment en vers qu'après la représentation elle adressa au Cardinal, elle déploya tant de bonne grâce et de présence d'esprit, que le grand ministre, charmé, accorda tout ce qu'on voulut et prodigua à l'enfant « des caresses extraordinaires. » Il consentit même à recevoir à Rueil Étienne Pascal, mais « avec toute sa famille ; » il « lui fit toutes les honnêtetés possibles et le mit entre les mains de son écuyer, à qui il ordonna de lui faire tout voir dans Rueil et de les bien régaler. » Il aurait même ajouté, au témoignage du P. Guerrier, « qu'il lui recommandait ses enfants, *qu'il en ferait un jour quelque chose de grand*. » Richelieu devinant Pascal comme il avait deviné Corneille, voilà certes qui fait honneur à la souplesse de son génie, à la sûre pénétration de son regard. Ces grands hommes d'action sont les plus avisés des psychologues.

Cette suite d'événements avait éveillé sur toute la famille du président Pascal l'attention de Richelieu, du chancelier Seguier, de Mme d'Aiguillon. Celle-ci avait dit au cardinal, le jour de la présentation de Jacqueline : « Vraiment, monsieur, il faut que vous fassiez quelque chose pour cet homme-là; j'en ai ouï parler ; c'est un fort honnête homme et fort savant : *c'est dommage qu'il demeure inutile*. Il a son fils, qui est fort savant en mathématiques, et qui n'a pourtant que quinze ans. » La suggestion ne fut point perdue. A quelques mois de là, — probablement, septembre 1639, — Étienne Pascal était nommé, avec des appointements qui ne devaient pas être inférieurs à 12 000 livres (70 000 francs de notre monnaie d'avant-guerre), « commissaire député par Sa Majesté en la haute Normandie

pour l'impôt et levée des tailles, » et il s'apprêtait à partir pour Rouen.

ROUEN — LA MACHINE ARITHMÉTIQUE

La vieille cité normande traversait alors une des périodes les plus tourmentées et les plus douloureuses de son histoire. Durant toute l'année 1637, elle avait été désolée par la peste, qui faucha la moitié des 3000 malades entrés à l'Hôtel-Dieu. En 1639, la misère générale, l'écrasante lourdeur des impôts, les excès des traitants, le décri des monnaies, l'inquiétude et l'insécurité provoquent un peu partout dans la province de violentes explosions de révolte. Des bandes de paysans en armes, fortes de 7 à 8000 hommes, les Nu-Pieds, s'attaquent aux officiers chargés de lever les taxes royales, parcourant les grands chemins, se livrant aux pires excès. La justice étant impuissante à faire cesser tous ces désordres, auxquels prennent part d'authentiques gentilshommes, il faut recourir à la force armée : d'abord aux troupes de la province, puis à la petite armée de Gassion, qui lâcha sur la Basse-Normandie une soldatesque effrénée et réprima cette nouvelle jacquerie avec la dernière violence. La désolation et la misère étaient à leur comble ; les pauvres mouraient de faim. Des campagnes l'esprit de rébellion avait gagné les villes. A Rouen, à propos d'un édit sur le contrôle des teintures, la population se soulève : quatre jours de suite, les 21, 22, 23, 24 août, l'émeute fait rage : le sang coule ; l'intendant Claude de Paris, pour échapper au danger, quitte Rouen pour Gisors, où il attend les ordres de son maître. Profondément irrité contre le Parlement qui n'a pas su ou voulu sévir, Richelieu décide d'infliger à Rouen un châtiment exemplaire. Séguier proposait de raser l'hôtel de ville, orgueil de la cité, et d'élever à la place une pyramide commémorative. Richelieu se contente d'envoyer à Rouen, avec Gassion, Séguier lui-même pour y rétablir l'ordre et procéder aux exécutions nécessaires. Étienne Pascal devenait, particulièrement pour les questions de finances, le coadjuteur de l'intendant : il rejoignit Claude de Paris à Gisors. Quand Séguier, le 2 janvier 1640, fit, avec les 5 ou 600 hommes de pied et les 1200 chevaux de Gassion, son entrée solennelle à Rouen, il faisait sans doute partie de sa suite. Le chancelier

sut la main rude. Sans prendre l'avis des conseillers d'État, sur son simple ordre verbal, il condamne à mort et fait exécuter le même jour quatre ou cinq des séditieux. Le Parlement est interdit, douze conseillers d'État destitués. Le bureau des finances est supprimé et remplacé par deux commissaires. La ville est privée de ses canons, de son administration municipale, de ses biens patrimoniaux, elle est frappée d'une contribution de 1 085 000 livres et, contrairement à ses privilèges, soumise au logement des troupes. Le 11 février, Séguier partait pour la Basse-Normandie, où il allait poursuivre et achever son œuvre de répression impitoyable.

C'est dans ces tragiques circonstances que le président Pascal et ses enfants firent la connaissance de l'opulente ville aux rues étroites et tortueuses, aux innombrables maisons de bois, mais qui, fière de son passé, de ses monuments civils et religieux, de son glorieux Palais de justice, de son admirable cathédrale gothique, de sa belle église Saint-Ouen, aux vitraux splendides, prétendait que, sans les quatorze incendies successifs qui l'avaient détruite, elle pourrait rivaliser avec Paris. Représentant officiel de l'autorité royale, ennemi né du désordre et de l'anarchie, l'expérience qu'Étienne Pascal venait de faire des suites d'une sédition provinciale n'était pas pour affaiblir ses tendances natives, et l'on conçoit sans peine qu'il les ait transmises à son fils. Toute la famille s'installa dans une maison de la rue des Murs-Saint-Ouen ; c'était un quartier de fonctionnaires et de magistrats, et c'est sans doute dans ce milieu que le nouveau « commissaire » trouva ses principales relations, car il paraît avoir été d'abord assez mal vu, de par ses ingrates fonctions mêmes, d'une population frondeuse, chicanière, et qui n'a jamais été tendre aux officiers du fisc. Très probablement il regretta son milieu parisien, plus libre, plus cordial et plus cultivé, et le fait qu'il conserva sa maison de la rue Brisemiche nous prouve bien qu'il n'avait pas quitté Paris sans esprit de retour. Il est à croire d'ailleurs qu'il dut entrer en rapports plus ou moins suivis avec les parties les plus intelligentes de la société rouennaise, et l'on sait par Mme Périer que Corneille fréquenta chez les Pascal. Il n'est pas sûr, mais il n'est pas invraisemblable qu'il leur ait donné la primeur de son *Polyeucte*.

Ce qui est plus certain encore, c'est qu'Étienne Pascal prit fort

à cœur ses nouvelles fonctions, — il s'agissait surtout de répartir équitablement les impôts entre les diverses paroisses de la généralité, — et qu'il s'y donne corps et âme. « Il y a quatre mois, écrivait-il un jour, que je ne me suis pas couché six fois devant deux heures après minuit » Sa haute conscience, sa fermeté, sa scrupuleuse probité finirent par forcer l'estime générale : une année, au jour de l'an, nous conta Marguerite Périer, « les échevins de Rouen, au nom de la ville, lui firent présent d'une bourse de jetons d'argent qu'ils avaient fait battre exprès » Il y avait à pourvoir une « commission » importante, mais temporaire, dans l'intendance de Normandie. Étienne Pascal la fit confier à un de ses jeunes parents, Florin Périer, déjà conseiller à la Cour des Aides de Clermont, et dont il appréciait fort le caractère, l'intelligence et les dispositions scientifiques : « sa bonne fille » Gilberte avait vingt et un ans, Florin Périer en avait trente-six : celui-ci fut séduit par la grâce sérieuse et spirituelle de sa cousine; il demanda sa main, l'obtint, et le mariage se fit à Rouen le 13 juin 1641 Devenu grand-père l'année suivante, Étienne Pascal veilla avec la plus tendre sollicitude sur l'éducation de son petit-fils, qui était en même temps son filleul; il usa avec lui des ingénieux procédés qui lui avaient si bien réussi pour ses propres enfants, et qui, dans ce cas encore, se révélèrent pleinement efficaces Cet « honnête homme selon le monde » n'était pas de ceux qui prennent légèrement les devoirs que la vie leur impose

Il retrouvait d'ailleurs à son foyer même les satisfactions intimes auxquelles il attachait le plus de prix Sa fille Gilberte était mariée selon son esprit et selon son cœur, et maintenant que l'éducation de ses autres enfants approchait de son terme, elle avait pu sans inconvénient quitter la maison paternelle. Blaise et Jacqueline étaient sa joie et sa fierté. Jacqueline, qui venait d'avoir quinze ans, était toujours la délicieuse enfant qu'on ne pouvait voir sans l'aimer A Rouen comme à Paris, sans le vouloir, rien qu'en étant elle-même, elle séduisait, elle enlevait tous les cœurs : « elle avait toutes les grandes qualités de chaque âge, » nous dit bien finement Mme Périer, et, en effet, dans cette exquise nature se mariaient sans effort les grâces candides de la première enfance, les vivantes saillies d'une ardente jeunesse et les pénétrantes réflexions de la maturité Corneille admirait ses vers, et l'engagea à composer quelques stances sur la con-

ception de la Vierge pour le concours annuel des Palinods : ce fut elle qui remporta « le prix de la Tour, » et en son absence, ce fut l'auteur du *Cid* qui improvisa pour elle un remerciement en vers. Ces succès n'altéraient en rien sa simplicité, sa modestie, et à force de bonne grâce, de douceur et de naturel, elle se les faisait pardonner par ses compagnes elles-mêmes. Un peu plus tard, plusieurs projets de mariage la concernant s'ébauchèrent, mais n'allèrent pas jusqu'au bout : elle n'en fut ni attristée, ni joyeuse. Sa piété n'était accompagnée d'aucun mysticisme ; elle avait même quelque éloignement pour la vie religieuse, « parce qu'elle croyait, nous dit-on, qu'on y pratiquait des choses *qui n'étaient pas capables de satisfaire un esprit raisonnable.* » Et ce trait de demi-rationalisme n'est pas le moins curieux de cette âme originale et charmante.

Quant à Blaise, toujours plein d'ardeur à l'étude, il soutenait sa jeune renommée. Lorsqu'il partit pour Rouen, il venait d'avoir seize ans. Son père ne tarda pas à l'associer à ses travaux. Rebuté par les longs calculs auxquels il était forcé de se livrer, il eut l'idée, pour abréger le labeur paternel, de construire une machine à calculer. L'idée était neuve, très difficile à réaliser, pour l'époque, et quand je vois l'admiration universelle qu'excita l'invention du jeune géomètre, et les soins que prit plus tard Leibniz pour la perfectionner, j'ai peine à croire, je l'avoue, avec Joseph Bertrand, que « le problème était facile et qu'il n'était pas besoin d'un Pascal pour le résoudre. » Quoi qu'il en soit, pour porter sa machine au point de perfection qu'il avait conçu, pour obtenir des ouvriers qu'il employait les exactes réalisations qu'il souhaitait, il eut à se dépenser en efforts multiples et obstinés. Une concurrence même surgit, celle d'un horloger de Rouen qui, tout imparfaite qu'elle fût, — et Pascal n'est pas tendre pour « le bonhomme » et son « petit avorton, » — l'irrita « au dernier point » et faillit le décourager. La sympathie et la protection du chancelier Séguier lui rendirent son ardeur première, et, après bien des essais et des tâtonnements qui durèrent deux années de suite, la machine enfin fut prête et exposée chez Roberval, qui se chargea d'en expliquer le maniement aux curieux. La *Lettre dédicatoire à Monseigneur le Chancelier et l'avis nécessaire à ceux qui auront curiosité de voir la machine arithmétique, et de s'en servir* (1645) sont remplis d'une juvénile fierté et d'une confiance illimitée

dans le pouvoir de la science, du moins de « cette véritable science, qui, par une préférence toute particulière, a l'avantage de ne rien enseigner qu'elle ne démontre. » Mais en bon élève qu'il est d'un Desargues et d'un Roberval, la science qu'il prône, ce n'est pas une science purement théorique et abstraite; c'est une science très éprise d'applications pratiques, une science qui unira « les lumières de la Géométrie, de la Physique et de la Mécanique, » et nul n'a préconisé plus fortement « la légitime et nécessaire alliance de la Théorie avec l'Art » : il va jusqu'à se vanter d'avoir « osé tenter une route toute nouvelle dans un champ tout hérissé d'épines, et sans avoir de guide pour lui frayer le chemin. » Quand on lit ces pages superbes d'orgueil intellectuel, on ne peut s'empêcher de penser au jeune Renan de *l'Avenir de la Science* : le Pascal de 1645, comme le Renan de 1848, sont tous deux atteints de la même « encéphalite; » tous deux sont des « jeunes gens vivant uniquement dans leur tête, et croyant frénétiquement à la vérité. »

Une différence pourtant les sépare. On devine chez Blaise Pascal un fond d'ardeur inquiète, de sensibilité vite exaspérée et peut-être inassouvie, que déjà la maladie entretient et irrite. Car c'est un malade que Pascal, et lui-même avouait que « depuis l'âge de dix-huit ans il n'avait pas passé un jour sans douleur. » Étrange maladie, qu'on n'a pas encore diagnostiquée avec certitude, — on a conjecturé une forme de la tuberculose, — mais qui, sans aucun doute, a eu sa répercussion sur le système nerveux et, partant, sur l'état moral. Fut-elle, comme le laisse entendre Mme Périer, la conséquence du surmenage auquel, depuis son enfance, s'était livré ce puissant, ce dévorant cerveau? Ou bien plutôt, ne fut-elle pas la suite naturelle d'une tare héréditaire qu'aurait trop précocement développée une rapide usure nerveuse? Quoi qu'il en soit, le fait est là. Dès l'âge de dix-huit ans, la santé de Pascal est altérée. Et assurément, ses « incommodités ne sont pas encore dans une grande force » et « elles ne l'empêchent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires. » Mais elles s'imposent à son attention; elles posent devant sa pensée le problème de la douleur, et peut-être celui de la mort, elles impriment à une sensibilité naturellement frémissante, je ne sais quelle vibration intérieure d'impatience et d'amères anticipations, elles détachent des choses éphémères; elles inclinent cette âme d'exception à se replier

sur elle-même, elles l'arrachent au « divertissement. » Un observateur pénétrant aurait peut-être pu pressentir que, chez ce jeune homme ardent et pur de vingt-deux ans, une crise morale était proche.

LA PREMIÈRE CONVERSION

Au mois de janvier 1646, Étienne Pascal, étant sorti à pied pour tâcher d'empêcher un duel, tomba sur le sol glacé et se démit la cuisse. Ramené dans sa demeure, il manda auprès de lui deux gentilshommes qu'il connaissait, M. Adrien Deschamps, sieur de la Bouteillerie, et M. Jean Deschamps, sieur des Landes. Ces deux frères s'occupaient avec succès de médecine et de chirurgie et, récemment « convertis » à l'austère doctrine de Saint-Cyran, ils s'étaient voués tout entiers aux bonnes œuvres. Ils inspiraient au président Pascal une absolue confiance. Ils s'installèrent trois mois chez lui et ne le quittèrent que complètement guéri. Mais, en même temps qu'une cure matérielle, ils avaient entrepris une cure morale. Frappés des dons extraordinaires qu'ils découvraient dans cette étonnante famille, ils n'eurent pas de repos qu'ils ne l'eussent donnée tout entière à Dieu. Ils parlaient de M. Guillebert, un saint homme de prêtre, curé de Rouville, paroisse du pays de Caux, qui avait connu Saint-Cyran, et dont l'apostolat et la prédication faisaient merveille à plusieurs lieues à la ronde. Ils parlaient de M. de Saint-Cyran, cet admirable prêtre selon le cœur de Jésus-Christ, dont les conversions ne se comptaient plus et qui, trois années auparavant, avait été enlevé aux innombrables âmes dont il était le soutien. Ils parlaient de son ami l'évêque d'Ypres, dont la grande œuvre posthume, l'*Augustinus*, avait enfin vu récemment le jour, et dont on venait de traduire en français un très beau *Discours sur la réformation de l'homme intérieur*, éloquente quintessence de toute la doctrine. Ils parlaient enfin de M. Arnauld, le grand docteur de Port-Royal, dont *la Fréquente communion* faisait alors grand bruit dans le monde, dans tous les mondes, et qu'on ne pouvait se dispenser de lire. Toute la famille écoutait avec sérieux et recueillement ces édifiants discours, un peu nouveaux pour elle, et auxquels faisaient d'ailleurs écho quelques-unes de ses préoccupations les plus secrètes; et peu à peu elle s'initiait à cette littéra-

ture spirituelle, qu'elle ignorait, ou peu s'en faut, jusqu'alors.

Non pourtant que les hommes et les idées de Port-Royal lui fussent totalement inconnus. Nous avons vu que le président Pascal était en relations avec les Arnauld, et comment, dans ce milieu profondément chrétien et très ouvert à toutes les choses de l'esprit, un mouvement de réforme religieuse comme celui dont Jansénius et Saint-Cyran avaient été les initiateurs, et qui, tout de suite, souleva des discussions passionnées, aurait-il pu passer inaperçu? Les Pascal ne pouvaient ignorer que le curé de leur paroisse, le P. Maignard, de l'Oratoire, sur le conseil de Saint-Cyran, s'était démis de sa charge pour se consacrer à la pénitence; que M. Thomas du Fossé, maître des comptes, avec lequel ils étaient en relations, et qui avait amèrement reproché à Saint-Cyran d'avoir enlevé à ses paroissiens un excellent prêtre, avait été si bien « retourné » par lui, qu'il avait pris, lui aussi, avec sa femme, le parti de renoncer au monde. Cette première moitié du XVIIe siècle n'aurait pas mérité d'être appelée « le siècle des saints, » si les innombrables initiatives mystiques qui lui ont composé son atmosphère morale n'avaient pas eu, sur la pensée et sur la vie laïques, leur contre-coup immédiat. La publication de l'*Augustinus* avait été un événement non seulement théologique, mais moral et politique, et celle aussi de *la Fréquente communion*, dont il s'était écoulé quatre éditions en six mois : on s'en entretenait dans les salons et dans les ruelles. Mais de tous ces ouvrages les Pascal n'avaient pas encore pris une connaissance intime et directe. Engagés dans un tout autre courant d'idées, de vie un peu mondaine et de recherches scientifiques, absorbés d'ailleurs par leurs laborieuses occupations, ils concevaient d'une manière plus simple, plus banale même, l'honnêteté de la vie chrétienne. Dieu n'était pas leur préoccupation exclusive, et volontiers ils eussent considéré comme des « excentricités, » des manifestations un peu paradoxales d'individualisme religieux, les gestes et les allures des disciples de M. de Saint-Cyran. Ils avaient fait deux parts, fort inégales, de leur vie et de leur pensée : Dieu d'un côté, et, de l'autre, le monde : d'un côté, la foi, de l'autre, la raison; et ils veillaient, avec un soin jaloux, à ce qu'aucun de ces deux domaines n'empiétât sur l'autre.

Or, voici qu'on venait leur révéler que Dieu n'admet pas ce partage. Ce Dieu jaloux ne reconnaît pour ses vrais enfants que

ceux qui se donnent à lui totalement. Et se donner à Dieu, c'est s'absorber en lui, c'est n'avoir pas d'autre volonté que la sienne, c'est lui rapporter toutes ses pensées et tous ses actes, c'est se laisser docilement conduire par son inspiration souveraine, par sa grâce toute-puissante; c'est abolir en soi toutes les puissances de la nature corrompue; c'est substituer à cet être de perdition que nous sommes l'être de sainteté que la Rédemption nous a donné le pouvoir de créer. A ce prix seulement, Dieu nous reconnaîtra pour l'un des siens et l'œuvre du salut sera virtuellement accomplie... Cette voix nouvelle, impérieusement logique, qui peut-être, plus d'une fois déjà, avait obscurément retenti au fond de sa conscience, frappe vivement Blaise Pascal. Cette conception puissante, austère et sombre du christianisme s'impose à son esprit géométrique, en même temps qu'elle répond à certaines aspirations inassouvies de son cœur. Si Jansénius et Saint-Cyran ont raison, — et comment leur donner tort? — quelle vanité que toute sa vie antérieure! Et il ouvre ce *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* qu'Arnauld d'Andilly vient de traduire, et dont les deux gentilshommes normands lui ont si fortement recommandé la lecture. En tête, cette phrase terrible de saint Jean : « Il n'y a rien dans le monde que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. » Et, dans toute la suite du *Discours*, parmi bien des traits d'une âpre éloquence, que d'observations qui semblent faites pour lui, et viser spécialement son propre cas! Il s'attardait peu, sans doute à la première partie, *Des voluptés de la chair*. Mais, dans la seconde, intitulée *De la curiosité*, en quels termes troublants il voyait décrite et condamnée cette « curiosité toujours inquiète, qui a été appelée de ce nom à cause du *vain désir de savoir, et que l'on a palliée du nom de science*. » « Le monde, déclarait l'orateur, est d'autant plus corrompu par cette maladie de l'âme, *qu'elle se glisse sous le voile de la santé, c'est-à-dire de la science*... De là est venue la recherche des secrets de la nature *qui ne nous regardent point, qu'il est inutile de connaître, et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement*. » Et là-dessus Blaise Pascal méditait longuement, et s'interrogeait anxieusement. Puis il poursuivait sa lecture. La troisième partie, intitulée *De l'orgueil*, retenait aussi son attention et le provoquait aux scrupuleux examens de conscience, car sur ce chapitre-là, non plus, il ne

se sentait pas sans reproche. Et enfin, allant jusqu'au bout du sévère opuscule, il tombait sur cette conclusion réconfortante : « Vous trouverez en abrégé dans l'amour divin tout ce que ces passions cherchent et empruntent des créatures viles et périssables. Car elles ne cherchent que le grandeur, la connaissance et le plaisir. Et y a-t-il rien de si grand et de si sublime que cet amour par lequel l'âme, en dissipant les ténèbres des choses créées, *s'élève dans cette lumière si pure et si calme de l'éternité, et en se soumettant à celui seul qui est le principe de la grandeur et de la gloire, regarde toutes les choses du monde avec mépris*, les considère comme étant au-dessous d'elle, et les croit indignes de posséder ses affections? » Voilà, songeait-il, à n'en pas douter, le but et le sens de la vie humaine; voilà, définitivement éclaircis, le mystère de notre nature et celui de notre destinée. Il n'y a plus qu'à passer aux actes, à opérer dans l'ordre des faits cette « réformation de l'homme intérieur, » à transformer cette foi toute théorique en une foi vivante et agissante...

Dans cette âme ardente et haute, la conviction intime se convertissait immédiatement en apostolat. « Gagné à Dieu, » le premier, Blaise Pascal, n'eut pas de repos qu'il n'y eût gagné toute sa famille. Et d'abord, sa sœur Jacqueline, pour laquelle il avait une tendresse toute particulière, et qui était alors recherchée en mariage par un conseiller du Parlement de Rouen. Il eut quelque peine « à lui persuader de ne plus penser qu'à Dieu. » Enfin, il y réussit, « autant par ses exemples que par ses discours, » et elle lui en eut une si vive reconnaissance « qu'elle se regardait comme *sa fille*. » Puis, quand il fut rétabli, ce fut au tour de leur père de recevoir les exhortations de ses enfants, « ce qu'il fit avec une grande joie; » et c'est une chose infiniment touchante que de voir cet homme supérieur, âgé, autoritaire, se mettre en quelque sorte à l'école de son fils et de sa fille. Enfin, vers la fin de l'année, M. et Mme Périer, étant venus à Rouen, se laissèrent gagner par l'exemple : Mme Périer renonça dès lors, pour elle et pour ses enfants, aux réunions du monde et aux ajustements de la toilette, et elle édifia toute la ville par sa robuste piété. Quant à Florin Périer, il consacra tout le reste de sa vie à des bonnes œuvres, poussant même la charité envers les pauvres et ses débiteurs à un point que sa femme semble avoir trouvé un peu excessif ; il portait

sur lui une ceinture de fer pleine de pointes, et l'on découvrit après sa mort « qu'il mettait toujours un ais dans son lit. » Ainsi « convertie » à l'âpre doctrine janséniste, toute la famille se plaça « sous la conduite » du zèle curé de Rouville, M. Guillebert, et ce fut par l'intermédiaire de ce dernier qu'elle entra plus tard en relations avec Port-Royal.

Vers le même temps, Jacqueline voulut recevoir la confirmation, et elle se prépara à ce sacrement d'après les instructions contenues dans les petits traités de Saint-Cyran. Ces lectures, les discours de piété qu'elle entendit à ce propos, enfin le sacrement lui-même firent une telle impression sur elle que « depuis cette heure-là, elle fut toute changée. » Et elle rivalisait avec son frère de ferveur religieuse.

On pourrait croire que, dans cette première ardeur de mysticité et d'ascétisme, Blaise Pascal eût répudié violemment toutes ses occupations préférées. Car enfin, de quelle utilité sont pour le salut un *Essai pour les coniques* ou une *Machine arithmétique*, et ces « curiosités scientifiques » ne tombent-elles pas directement sous le coup des rudes anathèmes de Jansénius? Or, il n'en fut rien, et, tout « converti » qu'il soit, et à six mois de sa crise d'âme, nous allons le voir repris de plus belle par la science. Comment s'opéra cette apparente volte-face? L'appel du génie fut-il plus fort que tous les scrupules religieux? Le démon de la géométrie l'emporta-t-il de haute lutte? Ou bien n'imposa-t-il sa maîtrise qu'après de violents orages intérieurs? Nous en sommes là-dessus réduits à de simples conjectures, tout témoignage, même indirect, nous faisant absolument défaut. Il se pourrait d'ailleurs que la lutte intime, si lutte il y a eu, eût été moins ardente que ne l'imaginerait volontiers notre romantisme. Si sérieuse qu'ait été la première conversion de Pascal, il ne semble pas qu'elle ait été une transformation, un renouvellement de tout l'être. Il semble que, dans cette crise, certaines profondeurs de l'âme n'aient pas été atteintes, en un mot, que l'intelligence ait été touchée plus que le fond de la sensibilité. Pascal aurait, sans bien d'ailleurs s'en rendre compte, adhéré à un système d'idées plutôt qu'à une vie nouvelle. Et ainsi l'on s'expliquerait assez bien que, sans trop souffrir de la contradiction, même logique, que présentait sa conduite, il fût, tout en s'astreignant aux pratiques de la plus exacte dévotion, revenu à la recherche scientifique.

L'occasion lui en fut offerte, au mois d'octobre 1646, par une visite d'un ami de son père, M. Petit, intendant des fortifications, qui, lui aussi, s'occupait de sciences. M. Petit entretint ses hôtes d'une curieuse expérience récente d'un disciple de Galilée, le savant italien Torricelli, qui avait constaté que, dans un tube de verre rempli de mercure et plongé dans un bain de même métal, la colonne de mercure descend, laissant un vide à sa partie supérieure. Il refit l'expérience devant eux et les mit ainsi sur la voie d'importantes découvertes en matière d'hydrostatique. On admettait alors généralement que « la nature a horreur du vide. » Pour bien voir clair dans cette difficile question, Blaise Pascal, avec une méthode, une ingéniosité, un réalisme que nos plus grands savants n'ont point dépassés, multiplia les expériences nouvelles; il employa des tuyaux de dimensions différentes, des liquides de différentes densités, eau, huile et vin, et il en arriva à conclure que si l'on peut admettre que la nature a horreur du vide, « la force de cette horreur est limitée. » Ce qu'il y a de remarquable dans ces démarches de la pensée scientifique de Pascal, c'est l'extrême prudence avec laquelle il se détache progressivement, et sous la pression progressive des faits, des opinions reçues : cet esprit affamé de certitude positive ne fait jamais fi de l'expérience des anciens; ce n'est pas lui qui, comme Descartes, reconstruirait le monde sur une table rase; très préoccupé de ne pas lâcher la proie pour l'ombre, il n'abandonne jamais que pour des vérités plus sûres des vérités que le commun des hommes peut considérer comme acquises. Exécutées à Rouen devant un nombreux public dont il provoquait les objections, ces expériences rendaient célèbre, dans toute l'Europe savante, le nom de Blaise Pascal. Ce grand géomètre se révélait déjà un éminent physicien.

Et avec la même ardeur qu'il déployait à poursuivre la vérité scientifique, il s'employait à défendre la vérité religieuse. Il y avait alors à Rouen, — il semble qu'il y fût venu chercher un bénéfice, — un ancien capucin, du nom de Jacques Forton, qui se faisait appeler Saint-Ange. C'était un esprit aventureux, curieux d'ailleurs et même pénétrant, — plusieurs de ses vues anticipent sur celles de Leibniz, et elles ne seront pas perdues pour Pascal, — qui avait conçu tout un système mi-philosophique, mi-théologique, à l'aide duquel il se proposait de récon-

cilier la révélation et la raison, et qu'il exposait volontiers — en français — dans le monde. Il avait composé un petit livre qu'il ne paraît pas avoir imprimé, et qui est précisément intitulé : *De l'alliance de la foi et du raisonnement.* Pascal et deux de ses amis, Adrien Auzoult, jeune mathématicien de grand mérite, et Raoul Hallé, fils d'un haut magistrat de Rouen, ayant entendu parler d'une manière défavorable de ces conférences, entrèrent en relations avec Saint-Ange et l'interrogèrent sur quelques-unes des théories qu'on lui attribuait. Les réponses ne furent point satisfaisantes : il prétendait, entre autres choses, qu'une raison assez puissante suffit, sans le secours de la foi, à concevoir et à démontrer tous les mystères du christianisme. Ce singulier rationalisme, si peu conforme à la doctrine janséniste, parut si dangereux chez un prêtre, que les trois amis vinrent insister auprès de l'archevêque pour que l'affaire ne fût point étouffée, mais au contraire fût instruite à fond. L'archevêque de Rouen était alors, depuis plus de trente ans, Mgr de Harlay : c'était un homme excellent, savant et ferme, qui prenait son ministère au sérieux, résidait dans son diocèse, luttait vigoureusement contre tous les abus, imposant son autorité à ses prêtres, aux couvents qu'il réformait, aux Jésuites qu'il n'aimait guère. Fatigué et malade, il s'était retiré dans son château de Gaillon, et s'était fait donner comme coadjuteur Camus, l'évêque de Belley, romancier, théologien et prédicateur, le disciple et l'ami de l'aimable saint François de Sales. Esprit conciliant et pacificateur, comme son maître, Camus se serait volontiers contenté des vagues explications rassurantes de Saint-Ange. Sous la pression obstinée et quasi indiscrète de Pascal et de ses deux amis, Mgr de Harlay fit par trois fois recommencer le procès, interrogea lui-même Saint-Ange, lui fit signer une très nette déclaration par laquelle il répudiait les erreurs qui lui étaient imputées; et ce ne fut qu'alors, — avril 1647, — que l'ex-capucin fut admis au serment et nommé à la cure de Crosville : Saint-Ange ne tarda pas d'ailleurs à rentrer dans son ancien ordre. L'affaire avait fait grand bruit à Rouen : elle avait duré deux mois.

Ce qui peut, dans une certaine mesure, excuser le zèle inquisiteur de Pascal, c'est que sa ferveur d'orthodoxie s'accompagne d'un touchant effort d'ascétisme personnel. Il est alors repris plus fortement que jamais par la maladie. Paralysé depuis

la ceinture jusqu'en bas, il ne marchait plus qu'avec des « potences; » ses jambes et ses pieds étaient froids comme du marbre; ses douleurs de tête et d'entrailles étaient intolérables; ne pouvant absorber aucun liquide qui ne fût chaud, obligé même de n'avaler que goutte à goutte les fréquents remèdes qu'on lui administrait, il était un objet de profonde pitié pour tous ceux qui l'approchaient; lui, pourtant, « ne se plaignait jamais; il regardait tout cela comme un gain pour lui; ... il faisait avec joie de toutes ses peines le sacrifice de sa pénitence, » déclarant « qu'un chrétien trouvait son compte à tout, et aux souffrances encore plus particulièrement. » Et par des propos de cette sorte il édifiait tout son entourage.

Ces sentiments de joyeuse résignation chrétienne se reflètent dans un fort beau morceau que les éditeurs de Port-Royal datent de cette époque, et qui est devenu célèbre sous le titre de *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.* On n'a jamais plus fortement exprimé, sous une forme plus pressante et plus ardente tout ensemble, la solution chrétienne du problème de la douleur. La douleur est un moyen dont Dieu se sert pour détacher l'âme de tout ce qui la retient au monde, pour lui faire sentir son indignité, sa corruption et sa faiblesse, pour lui faire désirer et mériter la grâce, pour la purifier en un mot et pour l'élever jusqu'à lui : les païens maudissent la douleur; les chrétiens doivent la bénir; la douleur a été donnée à l'homme pour être convertie en sainteté. Et, s'exaltant sur ces hautes pensées, la prière de Pascal s'achevait en une véritable strophe :

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde! *O Dieu*, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs! *O Dieu*, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde! *O Dieu*, qui faites mourir nos corps, et qui, à l'heure de la mort, détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde! *O Dieu*, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur! *O Dieu*, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous!... Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai

tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit... *A qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut remplir mon attente.* C'est Dieu même que je demande et que je cherche; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir...

Par la brusquerie de l'attaque et par la noble simplicité de l'élan, par l'ampleur et la sonorité du rythme et par la beauté des mouvemens, par l'intimité contagieuse de l'accent enfin, il n'y a pas de « méditation » de Lamartine ou d' « hymne » de Victor Hugo qui surpasse cette page d'ardent lyrisme, où l'on croit surprendre comme un libre et frémissant écho des stances de *Polyeucte*. Ce glorieux savant de vingt-quatre ans, ce hardi et vigoureux penseur qui, sans tâtonnemens, va d'emblée jusqu'au fond des idées qui lui sont soumises, se révèle ici à nous sous les espèces d'un grand poète religieux.

Cependant les remèdes qu'on lui avait prodigués lui ayant procuré quelque soulagement, sans d'ailleurs le guérir, les médecins lui conseillèrent instamment, pour se rétablir, de renoncer provisoirement à tout travail suivi, et de « se divertir aux conversations ordinaires du monde. » « Mais quel moyen, dit Mme Périer, à un homme touché comme lui de pouvoir s'y résoudre! En effet, il y eut beaucoup de peine d'abord, mais on le pressa tant de toutes parts qu'il se laissa enfin aller à la raison spécieuse de remettre sa santé, on lui persuada que c'est un dépôt dont Dieu veut que nous ayons soin. » Pour obéir aux prescriptions de ses médecins, et pour en consulter d'autres, vers le milieu de l'année 1647, Blaise Pascal, accompagné de sa sœur Jacqueline, part pour Paris, où son père, après avoir résigné ses fonctions, ira le rejoindre au début de l'année suivante. C'est une nouvelle époque qui va s'ouvrir dans l'histoire de sa vie et de sa pensée.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre.)

LES FAUCONS

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV. — LA CHASSE AUX FAUCONS

J'avais accepté l'invitation de M. de Foix autant pour avoir l'occasion de prendre quelques croquis des « prises » de ses faucons, que pour mieux connaître la Grésigne et ses collines qui soulevaient vers le ciel, comme sur des pavois, des chênes géants, aux allures de guerriers gaulois avec leurs bras qui semblaient brandir des massues. N'étant pas cavalier, je comptais observer à distance les péripéties d'une journée, qui m'intéressait pour des raisons auxquelles les exploits des « mousquetaires » du châtelain de Roquereine n'avaient pas grande part. L'apparition au château du jeune homme appelé Jean, par M. de Foix, avait-elle quelque rapport avec l'organisation de cette chasse? C'était probable. Après tant d'années de solitude et d'hésitations, le comte, pour des raisons nouvelles que j'ignorais, en installant à Roquereine ce garçon, semblait vouloir renier à tout jamais Sobirane et ses enfants légitimes. Sans doute le comte présenterait-il Jean comme son fils aux gentilshommes et propriétaires du pays.

M. de Foix m'avait recommandé d'arriver à la première heure du matin, afin d'assister au départ des chasseurs, dont la cavalcade devait être ordonnée suivant les meilleures traditions de l'art de la fauconnerie. Quand j'entrai dans la cour de l'oisellerie, Saint-Martin, vêtu d'un costume de velours couleur des mousses, constellé de boutons d'argent, s'empressait autour des

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

oiseaux dont il vérifiait chaperons, longes et tourets. Sur son ordre, des valets prirent Brunehaut, Frédegonde, Attila et Clotaire sur leurs bras ouverts et commencèrent à les promener, les yeux découverts, en leur parlant amicalement.

— A la bonne heure, monsieur, s'écria Saint-Martin en me saluant, vous arrivez le premier au rendez-vous. Je crains que les invités de M. le comte ne se « flâtrent » et il me faudra envoyer notre meute pour les lever.

A ce moment, une douzaine de chiens-courants entrèrent dans la fauconnerie, conduits par un piqueur en habit rouge. A leur vue, autours et éperviers sautèrent et menacèrent.

— Savau! Savau! mes aigles, du calme, prononça Saint-Martin. Accoutumez-vous à ces compagnons qui vont vous aider à débusquer des « forts » le gibier que vous ne sauriez prendre au taillis.

Toi, François, continua-t-il en s'adressant au piqueur, tu vas me « harder » tes chiens quatre par quatre de bonnes laisses de crin et tu me les tiendras bien en main. Toi, Michel, va chercher Aleïd pour qu'il prenne l'air de ces oiseaux.

Le cheval arabe de M. de Foix fut introduit par son palefrenier.

A la vue des faucons, cette bête nerveuse se cabra.

— Qu'est-ce que c'est, Aleïd, l'avertit sévèrement Saint-Martin, reconnais donc tes amis! Allons! du calme, car que feras-tu lorsque les leurres tourneront? Oh! François, à propos, sont-ils bien « acharnés? »

— Jugez-en vous-même, M. de Saint-Martin, répondit le piqueur en présentant des imitations d'oiseaux en cuir rouge attachés à des cordelettes. Un morceau de chair saignante était suspendu à chacun de ces leurres.

— Parfait! Néanmoins, bonne précaution, mettez-moi quelques pigeons vivants en filière pour le cas où nos mousquetaires s'écarteraient. Car nous n'obtenons rien de ces bandits qu'en les gavant de bonnes proies.

Le roulement de quelques voitures dans l'avenue rocheuse des châtaigniers et le trot de quelques cavaliers m'apprennent l'arrivée des invités de M. de Foix. Lorsque j'atteins le portail pompeux surmonté de son Gaston Phœbus aux cheveux en rayons solaires, une vingtaine de chasseurs déjà réunis dans la cour d'honneur, d'un si triste aspect, s'entretiennent à voix basse. Ils

jettent autour d'eux des regards curieux et sans bienveillance. Évidemment, ces personnes éprouvent quelque surprise à se retrouver dans ce château fermé depuis tant d'années. Ces anciens amis de Raymond se chuchotent des observations peu sympathiques à leur hôte, lorsque celui-ci paraît au sommet de l'escalier donnant accès à l'ancienne salle des gardes. Un costume en drap de la chaude nuance des feuillées d'automne ajoute à son élégance naturelle. Il salue de la voix et de la main ses hôtes et descend vers eux avec empressement. Et lorsqu'il les rejoint, il les domine tous, non seulement par sa haute stature, mais surtout par l'aisance impérieuse de ses gestes. Le comte Raymond de Foix se prouve vraiment le digne descendant d'une illustre race souveraine, et, quoiqu'il se veuille simple et cordial, le son de sa voix comme son allure commande à ce groupe de propriétaires de la bourgeoisie ou de la petite noblesse. J'attendais l'apparition de Jean. Il ne parut point et je constatai, aux regards d'angle jetés aux portes du château par les chasseurs, qu'ils éprouvaient une sorte de désappointement. Évidemment, le séjour de Jean à Roquereine était connu dans tout le pays de Cordes à Saint-Antonin. Et peut-être quelques-uns des invités de M. de Foix n'avaient-ils répondu à son invitation que dans l'espoir d'assister à une scène scandaleuse.

Quand Raymond m'aperçut discrètement à l'écart, près des pylônes du portail, car je ne connaissais aucune des personnes rassemblées, il vint me chercher, afin de me présenter en termes flatteurs. Mais ses hôtes se souciaient assez peu d'un peintre qui ne représentait rien d'utile à leurs esprits. Après un échange de quelques banalités sur le pittoresque du pays ou je devais trouver de « jolis sujets de tableaux, » je me dérobai. D'ailleurs ils s'apprêtaient à monter en selle.

En quelques minutes ma voiturette me conduit par la route en forêt au chalet de Fontbonne choisi comme lieu de rendez-vous des fauconniers après leurs essais en Grésigne.

C'était une journée automnale, au ciel tout en or, sur lequel les feuillées d'écarlate et de safran resplendissaient. Je dépassai la maison à génoise d'un garde, debout sur son seuil. Il me salua, la main au képi. Le soleil avait patiné son étroite figure aux grands yeux de chevreuil. Un baudrier à plaque de métal oxydé enseignait sa qualité d'assermenté. Au fond de la forêt gronda le clatissement de la meute dont on venait de déharder

les chiens, afin qu'ils pussent débucher le gibier. Puis quelques cors mélancoliques sonnèrent la quête. Après avoir écouté, ce garde me dit brusquement :

— Vous y croyez, à leurs faucons ?

Comme j'avouais mon incompétence, il reprit :

— Des bêtises ! Ces oiseaux, c'est bon pour « aller au gagnage (1). » Pas davantage.

Après un moment de silence, il ajouta, l'index appuyé sur le front :

— Le comte ne sait qu'inventer pour tâcher d'oublier, sa fauconnerie, c'est son leurre.

A l'horizon, les chiens découplés emplissaient les vallées boisées du long point d'orgue de leurs abois. De pauvres lièvres ou perdrix allaient sinistrement périr décervelés par les becs des faucons.

Un cartouche cloué sur un poteau m'apprend que le sentier en casse-cou que j'escalade pour atteindre plus vite au chalet de Fontbonne, se nomme : « chemin de l'Infernou. » On ne saurait d'ailleurs rêver d'enfer plus séduisant que ce merveilleux abîme aux pentes boisées. Cette partie de la forêt relève de Roquereine et l'on s'en aperçoit à la splendeur des bouleaux, châtaigniers, trembles et rouvres, souvent reliés les uns aux autres par les festons des lierres et des clématites sauvages. M. de Foix n'abat jamais un arbre chez lui. Il veut qu'ils succombent de vieillesse; aussi d'imposants invalides peuplent cette haute futaie. Par je ne sais quelle absurde association d'idées, la vue d'un petit chêne étêté et comme boiteux, car il s'incline fâcheusement, me rappelle Bertrand. Ce pauvre garçon aura sans doute renoncé au spectacle de cette chasse ? D'ailleurs la pensée d'y retrouver Jean doit l'en avoir détourné. J'imagine la souffrance de Mme de Foix en apprenant de Bertrand sa rencontre avec le fils de la Toulousaine installé au château en futur maître de Roquereine. La tragédie paraît se nouer de plus en plus et l'on peut en redouter l'épilogue.

La surprise que j'éprouve à découvrir une sorte de cimetière, bien inattendu, change le cours de mes réflexions. Dans une enceinte de buis taillés, quelques longs crânes en forme de nacelles étaient posés parmi les bleuets, les mauves et les sca-

(1) Aller au gagnage, c'est aller « viander, » c'est-à-dire se repaître.

bleuses. Des viornes obiers laissaient pendre leurs grappes de fruits rouges sur ces ossements d'une blancheur de neige. Autour de cet enclos, le vent chantait plaintivement dans la forêt. Dans l'herbe, cigales et grillons, par cette chaude journée d'automne, faisaient retentir leurs sistres. Je venais de découvrir le champ de repos des chevaux de M. de Foix. Il m'avait été raconté que lorsqu'un de ses anglais ou de ses arabes mourait de vieillesse ou par accident, il le faisait enfouir dans un lieu réservé. Puis quelques années plus tard, leurs crânes exhumés étaient exposés sur le sol et le comte s'en venait observer pensivement les reliques des nobles bêtes qui avaient été ses ailes.

Tandis que j'examinais moi-même ces têtes dont les chanfreins droits ou busqués caractérisaient ces coursiers d'Orient ou d'Occident, je vis galoper sur un dangereux sentier en corniche, un cavalier audacieux jusqu'à la témérité. Juché sur une petite jument pommelée qui paraissait pourtant géante pour sa taille, Bertrand, accroché à sa selle, ressemblait à un singe voulant jouer à l'écuyer. Avec énergie, il tâchait d'assurer l'équilibre de son buste difforme, si léger, qu'à chaque saut de sa monture, il s'enlevait comme une balle de caoutchouc pour rebondir en retombant. Ses doigts crispés au pommeau de l'arçon, dents serrées et ses jambes arquées serrant le flanc de sa jument, il s'efforçait d'atteindre, avant l'arrivée des fauconniers, un boqueteau de rouvres fichés dans les rochers les plus élevés de cette partie de la forêt. De ce perchoir, il espérait voir la chasse à la dérobée.

Je tremblai pour la vie de ce courageux enfant lorsque sa bête dut sauter des genévriers à quelques pouces d'un précipice. Les abois de plus en plus éclatants de la meute de Roquereine renseignaient sur la marche des chasseurs qui accouraient à Fontbonne comme il avait été convenu. Comme les premiers cavaliers surgissaient en bas de la rampe que je surplombais, je crus entendre un cri de détresse. Le vent qui m'apportait les échos bruyants de la cavalcade des fauconniers ne me permit pas de savoir si l'appel provenait du boqueteau de rouvres ou Bertrand s'était tapi. C'était peu probable, et j'avais pu confondre les glapissements de chiens corrigés par le fouet de leur piqueur avec des plaintes humaines.

En tête du cortège se pressaient les braques découplés dont leurs valets avaient grand peine à modérer l'élan. Une dizaine

de cavaliers qui se croyaient déjà des fauconniers de grand style avaient suspendu aux côtés de leurs selles les leurres de cuir rouge, agrémentés d'ailes de corbeaux acharnés avec des morceaux de lapin. Chacun de ces amateurs tenait sur son gant un faucon chaperonné qu'il observait du coin de l'œil, car, pas très assuré de sa cécité, il redoutait quelque danger pour sa figure. Saint-Martin, coiffé d'un bicoquet du plus pur style moyen-âgeux, orné de plumes de faisan, portait sur son perchoir en cerceau des éperviers et tiercelets, spadassins incomparables, ressources des cas désespérés.

M. de Foix fermait la marche, monté sur son arabe Alaïd d'un noir bleu de corbeau. Ses serres plantées dans l'arçon de sa selle, son favori Brunehaut, déchaperonné, jetait des regards violents autour de lui, cherchant sa victime. Très roide sur son cheval, le comte semblait s'ennuyer. N'apercevant pas Jean, j'en conclus que M. de Foix l'avait renvoyé de Roquereine après la déplorable scène qui les avait mis, par hasard, en présence, Bertrand et lui. S'il en était ainsi, les raisons de cette chasse à grandes invitations s'évanouissaient.

Les conversations des cavaliers m'apprirent leur desappointement. Sauf deux lièvres liés sur la garrigue par les faucons, le couvert des bois avait empêché ces oiseaux d'atteindre le gibier. Les réflexions de ces propriétaires accoutumés à chasser au chien-courant, avec de bons fusils, témoignaient de leur désillusion. A les entendre, la fauconnerie était un art du temps passé ; le perfectionnement des armes modernes rendait illusoire ce passe-temps de leurs aïeux. S'ils chassaient, ils voulaient un beau tableau. Leurs critiques exagérées prouvaient, non seulement une certaine déconvenue, mais le besoin d'être désagréables à M. de Foix.

Pas un seul de ces invités n'était peut-être accouru avec un cœur vraiment amical à Roquereine dont ils avaient été écartés trop longtemps. Raymond, qui devait soupçonner les sentiments de ses hôtes, appuyait parfois sur eux le regard sévère de ses yeux et paraissait regretter de les avoir conviés. La réunion menaçait de s'achever assez mal, lorsque Saint-Martin clama d'une voix extraordinaire de liesse :

— Tayau ! Tayau ! Hallali ! Oh ! Hallali ! et son bras levé montrait au ciel un vol de corneilles. Il remit aussitôt son perchoir mobile à un valet et s'avança seul jusqu'au rocher qu'il

gravit en tenant sur son poing Attila dont il fit tomber le chaperon. Le rapace frémit de joie, se gonfla et considéra cruellement le zénith. Puis levant l'une après l'autre ses serres crochues d'une largeur disproportionnée avec sa taille, il entr'ouvrit peu à peu ses ailes comme des eventails et parut s'en éventer.

— Vois-tu, Attila? lui demanda Saint-Martin. Vois bien, mon brave. Vois et tue!

Alors, un genou ployé et l'autre jambe tendue, Saint-Martin portant son corps en avant, avec le geste d'un discobole, projeta son faucon pèlerin dans l'air. Le rapace jaillit comme une flèche vers deux corneilles aventurées au-dessus de lui: celles-ci, rusées, s'abattirent sous le fourré d'un chêne. Attila ne pouvait les y poursuivre.

Raymond galopa vers l'arbre et fit claquer son fouet, afin de remettre à l'essor les corneilles en les effrayant. Tous les fauconniers l'imitèrent. Les corneilles épouvantées reprirent leur vol, mais dépassées par Attila et sentant venir la mort, elles redescendirent encore sous les branches. Le faucon qui se serait brisé la tête contre les arbres, car son vol foudroyant et sans feinte ne lui permet pas d'éviter l'obstacle, de rage s'écarta au-dessus de la forêt.

En vain M. de Foix fit-il retentir son sifflet à roulette. Saint-Martin dut recourir à un leurre en ailes de corbeaux acharnés avec de la viande rouge. En le découvrant, Attila, qu'on avait laissé à jeun, s'abattit du firmament comme une pierre sur la cuisse de lapin. Pendant qu'il la dépeçait et que les autres faucons, énervés, voulaient partager avec lui sa proie, je crus entendre à nouveau l'appel qui m'avait frappé à l'arrivée des chasseurs. Mais presque aussitôt des gardes-forestiers se huchèrent de la vallée à la montagne; aussi je n'y prêtai encore qu'une attention assez distraite.

— Corbeaux ici! Corbeaux là-bas! signalaient les piqueurs qui, n'ayant plus à se soucier de leurs chiens attachés à des arbres, observaient le ciel.

Saint-Martin saisissait déjà un tiercelet de ses élèves, afin de le lancer, lorsque M. de Foix, descendu de son cheval, s'écria:

— A moi, s'il vous plaît!

Il retira le chaperon du meilleur de ses pèlerins, Clotaire, et, le saisissant à deux mains, il lui montra le vol vacillant des corbeaux qui semblaient des morceaux de papier brûlé sur l'azur

doré du ciel. Puis, avec une irrésistible puissance, il projeta son oiseau de guerre.

Habiles routiers, les corbeaux menacés gagnèrent en hauteur; ils savaient qu'ils n'ont jamais à redouter un faucon qui ne les domine pas. Leurs points d'encre devinrent presque invisibles. A peine apercevait-on l'aile de Clotaire, effilée comme un glaive dont il fauchait l'air. Qui de lui ou des corbeaux aura le souffle le plus puissant? Le visage de M. de Foix exprime une telle ardeur qu'il semble vouloir bondir lui-même jusqu'à la nue. Soudain, une boule sombre descend du firmament.

— Hallali ! hallali ! crie Saint-Martin, notre Clotaire vient de faire une descente foudroyante sur un corbeau que vous allez voir « buffeté » et « ravallé. »

Mais à moitié descente, le corbeau, qui perd des plumes arrachées à son dos, se relève d'un bond terrible, et le faucon, épuisé par son effort, doit reprendre de la hauteur. Il ne peut plus atteindre le corbeau dont l'énergie prodigieuse nous émerveille. Saint-Martin, furieux, lance contre lui Brunehaut, le favori. Cet autour part comme une balle, dépasse le corbeau et le lie de ses serres qui rabattent ses ailes contre son corps. Au risque de se briser lui-même dans sa chute, Brunehaut ne lâche point prise et tombe comme une pierre avec son captif. Au moment de toucher le sol, il ouvre ses larges ailes, fait un bond et touche légèrement terre à côté du corbeau broyé.

A son geste parfait, les invités éclatent en applaudissements. M. de Foix sourit. Clotaire, Attila, Brunehaut et les autres faucons, déchaperonnés, se ruent sur le vaillant corbeau encore palpitant, lui ouvrent le crâne, la poitrine, le dévorent tout vif. Tandis que les amis de M. de Foix s'amusent de cette curée frénétique, lui, bras croisés, ne prête déjà plus aucune attention à ce spectacle, et son visage exprime un ennui profond.

Saint-Martin, qui s'aperçoit de la mélancolie de son maître, essaye de le distraire en annonçant une pie contre laquelle il lance un nouveau combattant, le féroce Tamerlan aux yeux rouges, qui part comme un projectile.

La pie noire et blanche essaie vainement, par ses culbutes, ses renversements, ses crochets, ses plongeons ou ses sauts, d'éviter les serres effroyables. Tamerlan la lie en plein ciel et ce lâche vainqueur et l'infortunée pie dont les pirouettes et les

jacassements sont les seules défenses, tombent ensemble au pied d'un tremble.

Enchantés, la vingtaine de cavaliers accourent en criant : Hallali ! Hallali !

En maître d'équipage dans la belle tradition, Enguerrand de Saint-Martin fait courtoisie au triomphateur en lui laissant dévorer la cervelle de la pie encore brûlante de sa lutte désespérée.

— Voilà le plus splendide « deduict » de cette journée, s'écrie l'un des invités enthousiaste. Nous vous en remercions, cher ami.

M. de Foix s'incline, puis il considère Tamerlan, rouge du sang de sa proie, avec une singulière amertume.

Alors la pensée me revient qu'il avait vraiment résolu de présenter Jean, — officiellement, si l'on peut dire, — à ces châtelains, mais qu'à la dernière heure, sa conscience l'avait fait changer d'avis.

Mis en appétit par la curée des faucons, les chasseurs accroupis sur l'herbe mangeaient maintenant les savoureuses galantines de dinde et les foies gras truffés du Languedoc. Pendant leur repas tapageur d'hommes robustes et gais, je remontai doucement vers le boqueteau de rouvres d'où Bertrand avait pu suivre de loin, en pauvre reprouvé, les péripéties de ce « deduict, » pour parler comme les fauconniers. Des genévriers bleus poussés dans les grès siliceux de la colline entouraient ce petit bois de leur haie presque infranchissable. Comment Bertrand avait-il pu franchir cette espèce de rempart d'épines ?

Je venais à peine de la traverser, lorsque je m'entendis appeler. Entre deux rocs ombragés par un gros rouvre, je distinguai une sorte d'énorme araignée aux pattes recroquillées. Bertrand blessé dans sa chute avait pris cette posture pénible. C'était donc bien ses appels de détresse que j'avais entendus.

Je m'élançai vers lui. Ses yeux enfiévrés, devenus énormes dans sa face blêmie, me considérèrent avec une douleur contenue, lorsqu'il me dit :

— J'ai voulu faire sauter ma jument. Elle s'est enlevée, soit ! mais, moi je suis retombé sur ces pierres. Il est bien possible que je me sois rompu les jambes. Ce n'est pas la première fois. Tant pis ! Mon père, si bienveillant, m'avait averti !

Apitoyé, j'essaia de la convaincre qu'il s'exagère peut-être la gravité de son accident.

— Vous êtes bien aimable d'avoir du courage pour moi,

reprend-il en essayant de sourire; j'ai vainement essayé de me redresser, car il me déplaît beaucoup d'être trouvé en cet état. Pas d'espoir! mon humiliation sera complète Soyez donc assez obligeant pour aller prévenir mon père de cet accident, afin qu'il me fasse emporter.

Au moment où je le quittais pour aller chercher du secours, il ajoute :

— La cavalerie n'est vraiment pas mon affaire! Il sera plus sûr de chevaucher un tabouret de piano.

Et il eut un sourire d'affreuse moquerie.

J'arrivai sur le lieu du pique-nique au moment où les chasseurs, mis en gaîté par le Gaillac mousseux, s'entretenaient avec une telle animation que je pus avertir M. de Foix sans éveiller leur attention. Sans montrer d'autre émotion qu'un certain embarras en apprenant l'accident de son fils, il me demanda de le conduire vers lui. Évidemment, il était déjà beaucoup plus préoccupé de l'opinion de ses invités, qui ne pourraient manquer d'être avisés de la présence furtive de Bertrand, que des blessures de ce malheureux.

A cet instant, je le trouvai parfaitement monstrueux et la conduite de Mme de Foix m'apparut clairement justifiée.

Quand il eut franchi les genévriers en les sautant comme un jeune homme, Raymond s'approcha du blessé auquel il dit froidement :

— Pour m'avoir désobéi, Bertrand, vous vous êtes une fois de plus brisé comme verre.

— Votre bonté me touche, mon père, mais je vous demande seulement de me faire porter à Navacelles, où l'on me soignera sans discours.

M. de Foix, qui semblait infiniment contrarié, reprit d'une voix sourde :

— Vous me mettez dans un grand embarras par votre folle imprudence, mon pauvre ami!... Peut-être serait-il préférable de vous laisser en cet endroit jusqu'à l'arrivée du médecin que je vais envoyer chercher?

— Je n'attendrai pas pendant des heures ce docteur, mon père, et quoi qu'il puisse vous en coûter, je vous prie de me faire conduire sans tarder chez ma mère.

Le blessé considérait son père avec une expression à la fois si violente et si lamentable que je crus devoir intervenir, en

proposant d'aller moi-même trouver les hommes nécessaires au transport de Bertrand.

— Pardon ! monsieur, c'est à moi de... Veuillez rester près de mon fils, me dit M. de Foix, qui ne parvenait pas à dissimuler son humiliation.

Son père éloigné, Bertrand, à qui je demandais s'il ne souffrait pas trop, me répondit :

— Ce n'est pas surtout aux jambes que je souffre !

Et l'infirme pleura silencieusement.

Conduits par M. de Foix et Saint-Martin, deux gardes-forestiers s'avançaient, portant sur leurs épaules une claie rustique formée de branches. Ils l'avaient garnie d'une litière de fougères. Le comte semblait impatient. La conversation de plus en plus bruyante des autres chasseurs nous apprit leur approche. Le petit cortège de secours les avait intrigués. En les entendant, M. de Foix commanda nerveusement aux forestiers de se dépêcher. Lui-même les aida à poser le blessé sur la claie, en demandant :

— N'êtes-vous pas trop mal, Bertrand ? Pourrez-vous supporter ce voyage ? J'ai déjà envoyé prévenir le médecin. Vous le trouverez à votre arrivée. Que puis-je encore pour vous soulager ?

Le blessé, qui serrait les dents pour n'avoir pas à crier de douleur, ne parut pas touché des attentions tardives de son père. Comme Saint-Martin indiquait aux porteurs un sentier en corniche qui descendait à la vallée, ils firent remarquer que le chemin de Fontbonne était beaucoup plus praticable.

— Peut-être, mais il s'agit d'arriver vite à Roqueraine, ou M. Bertrand recevra les premiers soins.

Il me parut évident que Saint-Martin cherchait à faire évacuer le blessé par une route déserte. Les porteurs, obéissants, emmenaient Bertrand, lorsque quelques visages de chasseurs, enluminés par le bon vin et leur course au soleil, dépassèrent la haie des genévriers. Déconcertés par le spectacle imprévu qu'ils découvrirent, leurs regards se posèrent alternativement sur M. de Foix et sur Bertrand. Raymond gardait le silence en considérant d'un air glacé ses bottes.

Ce fut Saint-Martin qui leur raconta l'accident survenu à M. Bertrand au moment où il arrivait à Fontbonne. Les chasseurs parurent accepter cette explication et observèrent avec compassion le blessé qu'emportaient, avec une lenteur pleine

de précautions, les forestiers A ce moment, la physionomie de Reymond indiqua une tristesse si profonde, que ses hôtes, gênés, s'écartèrent de lui par discrétion.

Mais ce drame presque muet devait avoir un épilogue plus tragique encore

Les porteurs de Bertrand venaient de s'engager dans le sentier difficile qu'on les avait obligés de suivre, lorsqu'un nouveau cavalier qui remontait la pente descendue par le blessé, fit sauter à sa monture les genévriers pour retomber à quelques mètres de nous parmi les roches Il venait de risquer la mort par sa témérité. Les amis de M de Foix reconnurent Jean dans ce magnifique garçon qui leur rappelait leur ami Raymond, en sa jeunesse.

Comment et pourquoi Jean se présentait-il si tardivement? Cette arrivée théâtrale, en fin de journée, était-elle préméditée? Nous pûmes constater bientôt, par le mécontentement et le désarroi de M de Foix, combien l'acte de son fils le surprenait. Il lui avait donc défendu de se montrer à cette réunion, mais le jeune homme, outré d'être tenu à l'écart comme indigne, n'avait pu résister au désir de s'imposer Les chasseurs silencieux attendaient une présentation que M. de Foix, mécontent d'avoir été désobéi, se garda de faire, à l'humiliation de Jean qu'il affectait de ne pas connaître.

Devant cette attitude, ses amis l'imitèrent, comme si ce cavalier n'était qu'un passant en promenade dans la Grésigne Jean pâlit de rage. Apercevant à ce moment le blessé emporté par les forestiers, il crut comprendre pourquoi M de Foix lui avait fait défense de se montrer à cette chasse

Alors il éperonna cruellement son cheval, un arabe rouan que je connaissais bien pour l'avoir admiré sur les prairies de Roquereine, et franchissant à nouveau la haie avec un saut d'une hardiesse inouïe, il descendit le sentier suivi par les porteurs de la civière En quelques foulées, Jean les rejoignit. Arrivé à la hauteur du blessé, il le salua d'un geste où il y avait plus de mépris que de courtoisie

Allongé sur son brancard, Bertrand considérait Jean avec des yeux épouvantables de fixité Le beau cavalier, penché sur l'infirme, le contemplait avec une pitié d'une horrible insolence. Et Bertrand s'évanouit

En se retournant vers ses invités, M. de Foix, très pâle, prononça:

— Si vous le voulez bien, messieurs, nous allons regagner Roquereine.

V. — LA PASTORALE

Aussitôt rentré à mon atelier de Saint-Antonin, après un séjour d'une dizaine de mois à Paris, je m'empresse de demander des nouvelles de M. et Mme de Foix.

— Que voulez-vous que nous vous racontions? me répond-on; sait-on jamais rien avec ces châtelains de plus en plus enfermes dans leurs Roquereine et Novacelles? Et nous n'essayons plus de comprendre et de prévoir, car les événements nous démentent aussitôt. Ainsi nous considérions le comte comme un homme incapable de subir le joug du mariage. Sa conduite, peu de temps après sa séparation, et l'enfant qu'il eut d'une jolie Toulousaine, prouvaient, non seulement des mœurs incompatibles avec celles d'un loyal époux, mais encore sa satisfaction d'avoir retrouvé sa liberté. Malgré les apparences de son mariage d'inclination, il n'avait donc pas aimé Sobirane de Beauzile? Nous en étions convaincus, lorsque, dernièrement, il aurait, paraît-il, proposé à sa femme de reprendre la vie commune. Mme de Foix lui aurait répondu que la présence de Jean à Roquereine était pour elle une telle injure qu'elle n'avait pas à envisager la possibilité de son retour avec ses enfants. Et le comte de Foix, quoiqu'il fût attaché à ce beau jeune homme, son fils, vient de le renvoyer. Qu'adviendra-t-il de cette exécution? Mme de Foix se tiendra-t-elle pour satisfaite, et allons-nous assister à une réconciliation, bien surprenante après tant d'années? Puisque votre qualité d'artiste, reçu dans ces deux maisons, vous donne plus de facilités qu'à aucune personne de ce pays pour les approcher, tâchez donc de saisir vous-même la vérité qui nous échappe depuis si longtemps. Car, tantôt, nous inclinons à penser que l'un ou l'autre de ces châtelains éprouve de la haine pour son ancien conjoint, et tantôt, les événements nous feraient croire, — quel paradoxe! — que l'amour serait la raison de leur séparation. Vraiment, vous ferez une grande découverte, le jour où vous pourrez nous expliquer leur vie inexplicable de quelque côté qu'on l'envisage.

...Voilà les seuls renseignements qui me furent donnés et ils ressemblaient surtout à des questions. J'appris encore la guérison de Bertrand.

En dehors de ma curiosité, l'intérêt véritable que je portais à M. et à Mme de Foix, qui m'avaient si courtoisement accueilli, me donna l'idée de me présenter chez eux. Il me fallait d'ailleurs leur demander de vouloir bien me renouveler leurs aimables autorisations de l'année précédente, car je voulais continuer mes études dans leurs propriétés d'un si haut caractère, chacune en son genre.

Quand ma voiturette eut escaladé, par cet après-midi d'un juillet incandescent, le haut plateau de grès qui porta au ciel la Grésigne, j'éprouvai le même ravissement qu'au jour de ma découverte. La forêt océanique bouleit jusqu'à l'horizon, où les remparts de Castelnau de Montmirail formaient un puissant bas-relief sur le fond roux des marnes calcinées par le soleil. J'avais arrêté ma voiture, afin de me promener en sous-bois des chênes habillés de lierre, quand le son d'une petite flûte, sur laquelle on jouait une musique singulièrement raffinée, me charma.

Jamais berger ou forestier n'eût été capable d'harmonies aussi subtiles. Cet air était peut-être le produit du terroir, mais transposé par un esprit raffiné. Il y eut un silence, puis quelques éclats de voix. Quand le joueur reprit sa flûte, il lui fit rendre les sons sautillants d'une sorte de danse comique. Ce brusque revirement dans le goût du musicien me parut si cocasse, que je cherchai à savoir quel homme il pouvait être?

En foulant à regret l'admirable floraison printanière de silènes, renoncules, stelloires et cardamines, je découvris dans un délicat paysage de bouleaux et de trembles cendrés, qu'eût aimé Corot, les deux plus singuliers des ægipans. L'un, de la taille et de la forme d'un ours, à la barbe et aux cheveux en fourrure, les mains recourbées en pattes, se balançait à la mesure de la musique jouée par l'autre satyre, plus étrange encore, avec un corps d'enfant. Et ce petit satyre tantôt se ployait sur ses jambes arquées et tantôt rebondissait comme une balle de caoutchouc dont il semblait avoir la molle élasticité. Dans les frondaisons, quelques merles effarouchés sifflaient, stupéfaits de cette comédie. Cette scène si burlesque dans le cadre grandiose de cette chênaie m'y aurait fait éclater de rire, si je n'avais pas reconnu Bertrand dans le nain musicien.

Au lieu de s'arrêter à mon approche dans son fol exercice, il souffle ses sons les plus drôlatiques, ce qui redouble les balancements de son affreux compagnon, l'ours humain barbu jusqu'au

nez Bertrand affecte lui-même les grâces dérisoires d'une ballerine et il essaie de tourbillonner sur la pointe du pied d'un air d'extase. Sa trop grande hardiesse le trahit. Il tombe. L'ours grogne.

Encore étendu sur les reins, Bertrand me crie d'un ton ironique :

— Que les Muses en soient remerciées, les chutes des artistes sont encore moins dangereuses que celles des héroïques cavaliers.

Il faisait allusion à son accident de Fontbonne. Je lui tends la main pour l'aider à se relever en m'inquiétant de sa santé. A peine, il me répond :

— Ma santé? Eh! mon Dieu! je dois être encore plus amusant à regarder qu'autrefois. Que vous en semble?

Il pirouette. Sa raillerie de lui-même fait étinceler ses yeux intelligents. Il m'apparaît assez changé; ce n'est plus le pauvre infirme timide et désolé de l'année précédente. Son expression provocante me frappe. Non seulement il semble avoir accepté sa triste condition, mais il paraît s'en enorgueillir.

— J'allais oublier de vous présenter mon ami Gargarou, reprend-t-il en désignant l'ours, dont les yeux qui rient dans la face velue évoquent deux vers luisants parmi les hautes herbes.

J'avais entendu parler de ce braconnier célèbre dans la Grésigne. Jadis, cet homme, pour échapper aux gendarmes sur lesquels il avait osé tirer quelques coups de fusil, avait dû courir une dizaine d'années les « haciendas » de l'Argentine comme gardien de taureaux. Son amnistie obtenue, il avait ramené une Indienne au teint d'ocre qu'il nommait : Ikopa. Ils vivaient isolés sur une garrigue où Gargarou avait élevé de ses mains une masure en pierres sèches. La femme rouge étant morte de maladie, les forestiers qui n'apercevaient plus Gargarou se rendirent à sa chaumière et le trouvèrent en contemplation devant le cadavre d'Ikopa.

— Il te faut déclarer son décès, lui dirent-ils!

Les autorités prévenues, et qui tenaient Gargarou pour innocent, firent enterrer la femme au teint d'ocre, malgré son opposition. Mais, le lendemain, les villageois, entrés au cimetière, constatèrent que la fosse rouverte était vide. Pendant la nuit Gargarou avait eu l'affreux courage de déterrer Ikopa et de l'ensevelir à l'endroit de la forêt qu'elle avait aimé.

Maintenant, de temps à autre, ce braconnier, repris par sa douleur, jetait la nuit des cris semblables à la bramée du che-

vreuil qui a perdu sa compagne. Tel était l'homme présenté par Bertrand comme son meilleur ami.

— Vous l'avez constaté, achève-t-il, nous dansons tous deux avec tant d'eurythmie qu'on oublierait le sommeil et la faim devant nos grâces D'autre part, Gargarou m'inspire et je compose à son intention des « lieder » qui ne seront pas tout à fait les « Amours du poète » de Schumann, mais quelque chose de plus drôle. Je me sens beaucoup de goût pour la caricature à laquelle je suis appelé par destination de naissance, si j'ose l'affirmer En ce genre, je réussirai certainement de grandes choses Car dans l'art musical, voyez-vous, tout est question de rythme, et il n'y a ni musique noble, ni musique comique, mais de la musique tout simplement. L'interprétation et le rythme changent toute sa signification Je vais vous le prouver.

Ecoutez cette Pastorale!

Il saisit sa flûte et commence de me jouer, avec langueur, l'air qui m'avait ravi par son délicat sentiment.

S'interrompant tout à coup, il m'annonce :

— Bacchanale! Dédiée à Gargarou

Il souffle à pleine gorge en faisant osciller de plus en plus vite sa tête, et ses doigts voletent sur les trous.

A ce chant frénétique, Gargarou, qui tient grotesquement une branche de viorne coiffée de son chapeau en manière de thyrse, accélère ses gambades de balourd

— Halte!

Bertrand fait sauter sa flûte, la rattrape, et s'écrie avec une extraordinaire expression de moquerie :

— Eh bien! monsieur le peintre-organiste, avez-vous saisi ma découverte? Je viens de vous interpréter deux fois la même musique en changeant seulement son rythme. Par conséquent, la caricature n'est qu'une forme du grand art Conclusion : une personne de ma sorte peut être aussi belle en son genre que l'Apollon du Belvédère! Affaire de nuances! Ah! ah! La caricature n'est donc qu'une œuvre très appuyée. Et comment douter qu'un homme taillé avec ma sublime extravagance n'y excelle point?

Bertrand s'exprimait avec une gaîté fiévreuse

Je lui demandai des nouvelles de Mme de Foix

— Santé parfaite, me répond-il légèrement. Et toujours la maison joyeuse que vous connaissez bien. Ce sont mes loisirs de

blessé qui m'ont jeté dans les bras de la musique, si j'ose m'exprimer ainsi. Ma mère paraît d'ailleurs enchantée de ma manie, qui justifie son propre engouement pour son piano, qu'elle fait exploser jour et nuit. Si je commets quelque œuvre lyrique, elle en gardera la responsabilité. Pourtant, ma mère a parfois de brusques revirements. Elle me regarde avec une sorte de regret, comme si elle avait changé d'opinion sur mon compte et m'entretient de choses qui n'ont rien à voir avec la musique, — équitation, alpinisme, navigation, voyages, — qu'elle eût aimées pour elle et pour moi. Et quand je lui dis que je ne pourrai jamais chevaucher que ma flûte, elle m'embrasse avec emportement. De telles scènes sont peut-être propres à exalter mon génie, mais non pas à lui donner de la mesure. Aussi mes essais sont-ils plus échevelés que la crinière de Gargarou.

Comme je protestais qu'il se calomniait, il s'exclama qu'il se vantait au contraire et que je pouvais m'en assurer aussitôt.

Il sortit alors de sa poche un petit album qu'il me tendit, en ajoutant :

— Voulez-vous lire? Ma musique vous semblera un chasse-cousin à faire grincer des dents.

Gargarou avait clos ses paupières. L'ours devait avoir la faculté de s'endormir à volonté. Tandis que Bertrand jouait si doucement de sa flûte qu'on aurait cru entendre le chant d'un roitelet dans un arbre éloigné de notre clairière, assis sur le tronc d'un arbre abattu par la tempête, je lus quelques-uns de ses poèmes d'une verve tragique. Il avait exprimé cette idée qu'un esprit génial, desservi par un corps de monstre, fera toujours rire de ses plus nobles intentions. Sa musique d'un comique shakspearien ajoutait à la valeur de ses vers. Je le félicitai en lui annonçant qu'avec de pareils dons il se ferait un grand nom.

— Vous êtes bien gentil de croire le mien tout petit, me répliqua-t-il avec un rire aigu. Il est certain que, quoique vicomte de Foix, il me faut en toute hâte défendre par moi-même ma grandeur et illustration, à laquelle personne ne croit, pas même et surtout mon cher père qui voulait me donner un suppléant, mais...

Il s'interrompit; après avoir claqué du pouce et de l'index d'un air impertinent, il reprit :

— Ma mère, persuadée de « mon génie! » voudrait m'envoyer à Paris recevoir les leçons de maîtres qui ne compren-

dront sans doute pas grand chose à mon tempérament diabolique, et que je ne comprendrai peut-être pas davantage, conditions excellentes du bon disciple.

Comme sa perpétuelle ironie commençait à m'inquiéter, je ne lui cachai pas que ses essais, plutôt écrits dans la manière féroce, gagneraient à être un peu adoucis.

Il fit encore sauter sa flûte avant de répliquer :

— Ah! cela vous étonne. Eh bien! sachez-le, ma culbute de l'an dernier m'a fait longuement réfléchir et...

S'avançant vers moi et quoique je fusse assis, il dut se dresser sur la pointe de ses pieds pour me chuchoter à l'oreille :

— ...et devenu au moins centenaire par l'expérience, j'ai compris que, les méchants l'emportant toujours en ce monde, il fallait savoir se défendre. Aussi, quoique tout petit, n'espérez pas en moi un petit garçon bien sage.

Après cette déclaration prononcée d'un ton ambigu, il marcha vers Gargarou qui sommeillait, sa tête à chevelure laineuse en papillottes tombée sur les genoux.

— Holà! Martin-bâton, debout!

Il lui donna une tape sur l'épaule.

— En route, mon ours.

Ils s'éloignèrent. Bertrand sautillait pour pouvoir suivre les énormes enjambées de son compagnon. Conscient de son ridicule, il me clama :

— Féerie dans les bois... ou *la Belle et la Bête*, conte de Perrault. Naturellement, c'est moi la Belle!

Il eut encore un petit rire de grelot, dont le son me parut d'une tristesse infinie.

Je ne les apercevais plus dans le sous-bois fleuri par les anémones, les spirées et les asphodèles, quand ces mots me parvinrent encore :

— Puisque nous jouons un conte de fée, il faut que tu sois tout à fait une bête, Belphégor.

Alors Gargarou imita le braiement d'un âne, à l'épouvante des oiselets de la forêt qui s'envolèrent en jetant leurs cris de fifres.

Ensuite un rossignol, solitaire, préluda dans la grande cathédrale de la chênaie.

VI — LA CONSULTATION

Le surlendemain de ma rencontre en forêt avec Bertrand, le facteur me remit un paquet recommandé au cachet de Navacelles. Cet envoi était accompagné d'une lettre de Mme de Foix. Et je lus : « Ayant appris votre retour à Saint-Antonin, j'ose vous demander le service de vouloir bien prendre connaissance des cahiers de musique de mon fils, que je vous adresse. Comme vous avez reçu la double éducation de peintre et de musicien, il me serait très précieux de connaître votre sentiment très sincère sur ces essais. Vous plairait-il de venir, ensuite, m'en entretenir à Navacelles, où je vous exposerais les projets de Bertrand qui sont surtout les miens. Vous me direz si vous les croyez réalisables. »

J'ai une assez longue expérience des gens du monde qui touchent de loin ou de près à l'art, pour savoir que, lorsqu'ils réclament le conseil d'un artiste, celui-ci doit abonder dans leur sens, car son avis impartial, jamais suivi, froisserait son questionneur. J'étais donc bien résolu à me trouver, par avance, d'accord avec Mme de Foix, lorsque je commençai l'examen des pièces détachées et fragments symphoniques, écrits par Bertrand sur ses poèmes. A travers les incorrections et extravagances de ces compositions, je découvris la preuve d'un génie musical et poétique évident qui me confirmait en mon premier jugement à la lecture du petit album confié quelques instants dans la Grésigne. Ce fut donc avec un réel empressement que je me rendis à Navacelles afin d'apporter mon témoignage à l'enquête de cette mère.

Marie, la femme de charge, m'accueillit à la grille du parc avec le sourire d'une vieille connaissance, et m'introduisit rapidement dans le vestibule à piliers d'une solennelle beauté. Tandis que je montais à sa suite l'escalier digne d'un roi-soleil, le chaud, passionné jusqu'à l'exagération, d'une sonate de Beethoven, retentissait entre les hautes voûtes. On eût pu croire que Mme de Foix exprimait ses regrets pathétiques par le moyen de cette musique.

A l'extrémité du vestibule de l'étage, le domestique m'ouvrit sans réflexion une vaste salle aux volets mi-clos sur leurs quatre fenêtres. Dans le clair-obscur de cette pièce, où l'on ne devait jamais admettre les visiteurs de Navacelles, je découvris le portrait d'un chasseur botté, le fusil sous l'aisselle, campé près d'un

cheval sur un causse dénudé. Ce portrait sans mérite, mais consciencieux, représentait Raymond de Foix, jeune homme, au moment de son mariage, sans doute? Cette svelte silhouette de vingt-cinq ans, à la fraîche carnation et aux cheveux d'un blond rosé, rappelait d'une façon incroyable Jean. Comment Sobirane pouvait-elle garder chez elle l'image du mari qui l'avait obligée à un départ presque outrageant? Elle l'affectionnait donc toujours? La musique dont j'entendais les accents ardents exprimait-elle donc le regret d'une femme navrée d'un bonheur qui lui avait échappé, ou sa colère? Ces pensées contradictoires me préoccupaient encore, lorsque Marie me fit entrer dans un salon carré aux plâtreries dans le goût du premier Empire, si clair par contraste avec l'obscurité de la salle dont j'arrivais, qu'ébloui je demeurai quelques secondes avant de rien distinguer. Enfin j'aperçus Mme de Foix à son piano. Comme la servante m'avait introduit sans avertir au préalable sa maîtresse, celle-ci continuait à jouer sa sonate avec l'exaltation d'une mélomane qui ne se croit pas observée. Ses sourcils descendus sur son front pâle, ses yeux azurés voilés par la mélancolie, les lèvres serrées par l'amertume, Sobirane donnait l'impression du désespoir. La triple couronne de ses blonds cheveux nattés suivant la forme archaïque des femmes de la Renaissance ajoutait à sa ressemblance avec la Judith de Botticelli, cette tragique Judith aux yeux d'eau claire et à la bouche plissée qui s'en revient, un sabre à la main, de son exécution d'Holopherne. Pourquoi cette comparaison me vint-elle à la mémoire en cet instant? Les mains de Mme de Foix continuaient de frapper les touches d'ivoire, quand la domestique, penchée sur son piano, répéta :

— Madame la comtesse! Madame! S'il vous plaît! Madame la Comtesse!

A cette voix enfin entendue, Sobirane frémit et ses doigts restent suspendus au-dessus du clavier. Elle m'aperçoit et paraît effrayée. Elle rougit aussitôt de son émotion exagérée. Quittant son tabouret, elle s'excuse de la rusticité de sa servante qui aurait dû l'aviser de mon arrivée. Elle considère Marie d'un air sévère et la renvoie. Cette femme partie, elle reprend :

— Nous vivons en une telle solitude à Navacelles que mes domestiques retournent à leur paysannerie primitive.

Me désignant un fauteuil, elle me remerciait d'avoir répondu avec tant d'empressement à sa convocation.

— Et maintenant, me dit-elle sans transition, que pensez-vous du mérite de Bertrand? Ce pauvre enfant eut les loisirs d'un grand travail pendant les longs mois d'immobilité où sa double fracture le condamna Je n'attends pas de vous des compliments, mais un avis sincère. Votre jugement aura quelque importance, il peut décider de l'avenir de mon fils.

Je lui dis alors mon étonnement admiratif à la lecture de ces pièces. Il était presque stupéfiant qu'un jeune homme assez ignorant de l'harmonie ..

— Ne craignez pas de dire très ignorant, car ses études musicales furent assez sommaires, m'interrompit-elle d'un air heureux.

— Eh bien! madame, s'il en est ainsi, l'ignorance de Bertrand prouve, davantage encore, un don d'écriture musicale qui tient du prodige Les morceaux parcourus, — je les ai même exécutés, afin de les mieux juger, — débordent de sève. Parfois déconcertants, ils sont toujours intéressants. Par ces fragments si variés d'inspiration, Bertrand affirme des dons incomparables.

La pâle figure de Mme de Foix, tout à l'heure si pleine de détresse, rayonne de fierté.

— Votre indulgence, reprend-elle, va me décider à une séparation que je redoute cependant pour un enfant aussi délicat, mais qui me semble désormais justifiée Il faut que Bertrand reçoive les conseils des maîtres N'est-ce pas votre avis?

Comme je lui accordais qu'il était en effet impossible de poursuivre aux champs des études artistiques, elle reprit d'un air inquiet

— Pourtant j'hésite à le laisser partir pour plusieurs raisons Non seulement sa fragile santé m'effraie, mais aussi les tendances de son esprit Bertrand, l'infortuné, loin d'accepter chrétiennement sa lourde croix, en veut au ciel et à la terre de son malheur et ses protestations me crucifient moi-même. Je redoute qu'il n'aperçoive surtout dans son art un moyen de se venger! .. se venger .. et contre qui?

L'expression de la plus vive douleur crispait le visage passionné de Mme de Foix. La confiance qu'elle me témoignait par cette confidence me mit dans un tel embarras, que je me tus d'abord Des mots dépassant mes intentions eussent peut-être semblé faire allusion au motif même de leur séparation Ensuite j'essayai de la persuader qu'elle s'exagérait l'état d'esprit de

Bertrand. C'est un travers de la jeunesse de paraître railler des sentiments qui leur tiennent cependant au cœur.

— Ah! croyez-le bien, Bertrand reste pour moi le fils le plus tendre, s'écria vivement Mme de Foix.

Sa protestation m'étonnait encore, lorsqu'elle ajouta d'une voix plus calme :

— J'aime mieux d'ailleurs croire que ce sont surtout chez Bertrand des témérités d'expression. Et puisque vous m'y encouragez, je l'envoie donc à Paris. Ce cher enfant ne peut se douter à quel point je lui souhaite de devenir une grande, une puissante personnalité des arts.

Les yeux azurés de Sobirane, mystiquement agrandis, apercevaient déjà en son fils l'homme illustre. Avec quelle énergie elle avait appuyé sur les mots : « une grande, une puissante personnalité! » Grand... puissant... ce gnome infirme? En ce cas, quelle revanche éclatante de l'esprit sur la matière !

Tout à coup, je crus deviner que Sobirane rêvait d'opposer, plus tard, son fils glorieux à son mari demeuré un obscur gentilhomme, malgré son grand nom. Était-ce sa vengeance à lointaine échéance? Non! vaine supposition. Le portrait de Raymond, toujours exposé à Navacelles, témoignait de la place encore occupée par son mari dans sa pensée, sinon dans son cœur.

Je restai quelques minutes encore près de Mme de Foix, en m'efforçant à la rassurer sur ses légitimes appréhensions. Je lui affirmai que Paris reste le meilleur éducateur des jeunes provinciaux trop tentés de se croire appelés à révolutionner la poésie, la musique... ou la société! Bien vite, Bertrand prendrait sa mesure et gagnerait en modération au contact d'une élite véritable.

— Dieu vous entende, me répliqua-t-elle, et une illumination intérieure fit resplendir son visage attristé.

Je compris alors qu'avant de m'avoir convié à Navacelles, elle était résolue à envoyer son fils à Paris.

La gloire de Bertrand lui était nécessaire, — peut-être pas encore autant comme mère que comme femme.

VII. — ATTILA

Le départ de Bertrand allait être l'occasion d'une scène fâcheuse qui devait ajouter à l'animosité de M. de Foix pour son enfant.

Une semaine après ma visite à Navacelles, Mme de Foix avait obligé Bertrand, qui voulait s'y refuser, à venir faire ses adieux à son père. D'ailleurs Sobirane n'eût pas poussé son fils à cette démarche, si elle avait connu la rentrée inopinée de Jean qu'on disait exilé à tout jamais du château. Ce changement de résolution semblait une riposte de M. de Foix à la mystérieuse correspondance échangée avec sa femme, si l'on en croyait des personnes prétendues renseignées. Elle prouvait en tout cas qu'il ne garderait plus aucun ménagement. Elle faisait même présager la reconnaissance efficace de Jean comme futur propriétaire de Roquereine, secrète terreur de Mme de Foix. Le drame allait donc se noircir davantage encore.

Sur l'intention que j'avais exprimée de peindre le jardin vu de l'intérieur du château, avec, comme premier plan, les baies cintrées du pavillon, M. de Foix, qui me traitait désormais en ami, m'avait assuré que tout son domaine restait à ma disposition. Je me trouvais donc à l'intérieur de la salle appelée le billard, quoiqu'on aurait pu y chercher en vain ce meuble, lorsque Bertrand, qui ne pouvait soupçonner ma présence en ce lieu, vint rendre sa visite forcée à son père.

Pour désobliger M. de Foix, Bertrand avait fait atteler un âne courtaud et panard, nommé Cadichen, à une voiture dont la rouille faisait gémir les ressorts et sangloter les moyeux. Avec ses préjugés de race et d'amateur de beaux équipages, le propriétaire de Roquereine aurait souffert d'apercevoir un Foix remorqué par un âne. C'était justement parce qu'il était assuré d'offenser l'orgueil de son père que Bertrand s'était attardé à travers les hameaux pour amuser les paysans de son cabriolet datant de la Restauration, hâté par un bourriquet. En atteignant Roquereine, il avait mené le plus grand tapage possible, afin d'attirer l'attention. Or, cette malicieuse exhibition fut rendue inutile par l'absence de M. de Foix, retenu dans l'une de ses métairies.

A travers le vitrage derrière lequel je travaillais, j'aperçus Bertrand, assez indifférent, lorsqu'un domestique lui apprit qu'il ignorait où se trouvait M. le comte, mais qu'il était possible qu'il ne tardât pas à rentrer.

Sans même prier le jeune homme de venir se reposer au château, le valet escalada quatre à quatre les degrés de l'escalier et après avoir passé près de moi à toutes jambes, il me parut

aller avertir une personne, que je croyais bien deviner, de l'arrivée inattendue du jeune châtelain de Navacelles.

Demeuré seul, Bertrand assez perplexe marcha vers le portillon à travers lequel on apercevait son cabriolet. Puis, sur une hésitation, il rentra dans le jardin et s'assit sur un vieux chapiteau roman au bord de l'allée des acacias.

C'était un après-midi radieux d'été et la forteresse avait la mine paterne d'un de ces guerriers retraités qui aiment à raconter leurs aventures Par delà la terrasse s'apercevait l'immense chênaie dont la mer glauque déferlait jusqu'à l'horizon. Comme à son ordinaire, Roquereine, trop silencieux pour ses quelques habitants, et trop clos avec ses petites baies médiévales, semblait le château de la Belle-au-bois-dormant. Seuls les faucons perchés sur les blocs de pierre de la pelouse s'agitaient dans ce jardin intérieur sans mouvement et sans voix.

Je continuais mon travail en restant invisible à Bertrand dont les mouvements ne pouvaient m'échapper, puisque, comme tous les peintres, à chaque touche donnée, je devais porter mon regard devant moi, afin de comparer ma couleur à mon modèle. Bertrand n'était pas rentré dans cette cour verte depuis le jour où il s'y était douloureusement rencontré avec Jean. Ce souvenir ne pouvait pas manquer de lui revenir à la mémoire. Énervé par son attente et peut-être par ses pensées, je le vis se rapprocher des autours et des éperviers retenus sur leurs petits piédestaux par des longes Comme il se croyait seul dans ce jardin, il vint les agacer avec la canne qui l'aidait à marcher. Les oiseaux sifflèrent, se fâchèrent. Il rit de leur fureur, puis il les apostropha :

— Rapaces bien nommés, je me demande comment on peut vous glorifier Le beau mérite de décerveler un pigeon sans défense, un lièvre si doux qu'il ne peut que fuir, une malheureuse perdrix sans bec acéré Brutes, aux yeux de Méduse, qui ne savez ni chanter, ni tresser vos nids comme les autres charmants oiseaux, comment certaines familles n'ont-elles pas honte de vous faire l'honneur de leurs armoiries? Sinistres spadassins, il est joli votre jeu! Si le rossignol chante jusqu'à l'exténuement et meurt quelquefois de sa mélodie, vous autres soudards, vivez du carnage de tous les charmants artistes aériens Et cela m'enrage de penser qu'on puisse vous livrer chaque jour d'innocents lapins et pigeons pour vos repêtres. Allez au diable! Je ne veux plus vous voir!

Penché sur les faucons, Bertrand voulut en rompre les longes et faire sauter les tourets J'allais intervenir, quand le valet reparut dans la billard, remarqua les tentatives de l'infirme et se précipita dans l'intérieur du château, sans doute afin de prévenir son mystérieux habitant de ce forfait.

Craignant de me trouver mêlé à une altercation pénible, je m'abstins et d'autant plus aisément que j'abominais moi-même ces rapaces.

Au fur et à mesure qu'il deliait les faucons, Bertrand s'amusait à les jeter au ciel en parodiant le geste theâtral des fauconniers, une jambe ployée en avant et le bras tendu en arrière. Mais comme son corps difforme le rendait maladroit, plusieurs rapaces roulèrent sur le sol, faute de pouvoir ouvrir assez vite leurs ailes. Amusé par leurs chutes, Bertrand s'imagina de coiffer un tiercelet avec un chaperon trouvé dans l'herbe L'ayant aveuglé, il le fit sauter de toute sa force dans un acacia. Il rit aux larmes lorsque le tiercelet, affolé, heurta les branches, tomba, reprit son essor et vint donner de la tête contre une fenêtre du château dont il brisa les vitres

— Vous n'avez jamais été aussi amusants qu'aujourd'hui, leur criait-il! Et avec tous les avantages, car vous ne cassez que vos propres têtes!

Il restait un dernier faucon sur son bloc, Attila, favori de M de Foix qui l'avait affaité a grand peine et le chérissait pour l'impitoyable sûreté avec laquelle il liait la proie la plus rapide Bertrand savait que son père avait fait composer un tableau d'honneur où les trois cent trente meurtres, à ce jour, de son favori, étaient inscrits en lettres d'encre pourpre avec les circonstances de chaque exploit et l'espèce de l'animal massacré. L'infirme s'approcha d'Attila en lui disant :

— Il n'est pas surprenant que mon père t'affectionne. Avec tes yeux verts et ton nez crochu, tu es beaucoup plus son fils que moi-même Quelle ressemblance! Il me semble que c'est lui qui me regarde en ce moment!

D'une main Bertrand s'efforçait à dénouer les liens fixés aux pattes de ce grand faucon rameur qu'il caressait de son autre main, afin de le rassurer. Flatté, Attila se rengorgeait. Mais comme le jeune homme n'arrivait pas à détacher sa longe, il secoua l'oiseau dans son énervement.

Celui-ci, ne comprenant pas qu'on voulait lui rendre la

liberté, — une liberté que ce spadassin à gages eût d'ailleurs refusée, — s'offensa des secousses reçues, se piéta et blessa du bec et des serres Bertrand. Furieux, le jeune homme, pour se défendre, étrangla le faucon. Longtemps ce rapace à la vie ardente battit terriblement des ailes, cherchant à mordre et à déchirer, puis il se renversa, inanimé, flasque.

Déconcerté, Bertrand jeta sur la pelouse Attila Bras croisés, il le regardait maintenant avec l'évident regret de l'avoir tué. Derrière lui, une voix dure le réveilla de sa songerie :

— Vous avez fait là une infamie, monsieur, et je regrette l'absence de « mon » père qui vous traiterait comme vous le méritez!

S'étant retourné, Bertrand reconnut le svelte Jean qui, prévenu, descendait un petit escalier d'angle à l'usage des serviteurs. Après un premier moment de saisissement, car il croyait Jean à tout jamais écarté de Roquereine, il riposta :

— Retournez à l'office, monsieur, dont vous êtes sans doute le pensionnaire, et ne vous mêlez pas des faits qui n'intéressent que le comte et le vicomte de Foix!

Les jeunes gens s'affrontèrent alors avec des regards de haine. Et Jean repartit avec un accent méridional populaire, très caractérisé :

— Vous pouviez vous dispenser de cette visite. Nous savions votre prochain départ pour Paris. Allez-vous-en donc et qu'on ne vous revoie plus ici, c'est tout ce qui peut vous arriver de plus heureux!

Sur un air d'une impertinence inouïe, Bertrand repartit :

— Je m'en vais avec plaisir, mais n'est-ce pas trop vous demander que de vous prier d'aller atteler mon âne, garçon?

Le visage presque noir de rage, Jean gronda d'une voix qui mâchait ses paroles :

— Ah! monsieur le tortu-bossu, il n'est vraiment pas difficile de savoir qui de vous ou de moi est un Foix! Laissez donc sa place au vrai fils et allez jouer de la clarinette.

A cette insulte intolérable, Bertrand marcha vers Jean, sa canne au bout du bras tendu, avec le geste héréditaire du gentilhomme chargeant un ennemi l'épée au poing. Puis il s'arrêta blême de rage, tourna sur lui-même et, en clopinant misérablement, disparut par le portillon.

... Mon intervention n'aurait pu qu'envenimer cette doulou-

reuse querelle. D'ailleurs, mon rôle de conciliateur eût été bien difficile. Quelle que fût ma sympathie pour Bertrand, je ne pouvais approuver son saccage de la fauconnerie de son père; d'un autre côté, Jean, rappelé par M. de Foix, avait d'évidents privilèges à Roquereine.

Et voici ce qui me fut raconté le lendemain par Saint-Martin, encore plein de colère, lorsqu'il me retrouva devant ma toile.

Rentré assez tardivement à Roquereine des expériences de semage à la mécanique qu'il poursuivait avec ses bordiers, M. de Foix, mis au courant du forfait commis par Bertrand, avait déclaré qu'il ne connaissait plus ce misérable. Dans sa fureur, convoquant aussitôt Saint-Martin et tous les gens de service au château, — et une main posée sur l'épaule de Jean, — il leur avait intimé l'ordre de renvoyer Bertrand si jamais celui-ci osait reparaître au château. A cette annonce et au geste affectueux de M. de Foix pour Jean, les domestiques, croyant voir en lui leur futur maître, lui avaient souri servilement.

Au milieu de cette même nuit, Jean réveillé par la marche fiévreuse de son père, était venu lui offrir ses services, le croyant malade. Sa surprise avait été vive de le trouver, non pas dans sa chambre, mais dans une pièce voisine où le portrait de Mme de Foix était exposé. Furieux d'être surpris par Jean, il l'avait aussitôt renvoyé.

— Si je puis vous raconter cette scène, avait terminé le fauconnier, c'est que ce garçon ne peut pas s'empêcher de s'épancher avec le premier valet ou paysan de sa rencontre. Ce Jean, un gentilhomme, allons donc!

Et Enguerrand de Saint-Martin, le jarret tendu, le nez impertinent et une main retournée sur le flanc avec un air à la dragonne, prononça :

— Sous ma trogne rouge, vous ne trouveriez que du sang bleu!

VIII — LE PIGEON

Lorsque j'ai demandé à Mme de Foix si ma présence fréquente dans son parc ne la gênerait pas, elle m'a répondu qu'elle était enchantée que je voulusse bien m'intéresser à son vieux Navacelles. J'ai bientôt découvert que ses gracieusetés s'adressaient, non pas au peintre, mais au musicien amateur avec

lequel elle est heureuse de pouvoir s'entretenir de Bertrand. Presque chaque après-midi, Sobirane vient me trouver dans l'avenue des tilleuls où j'ai dressé mon chevalet. A chacune des apparitions de sa grande silhouette tragique, aux yeux clairs un peu hagards, je songe toujours à la Judith de Botticelli s'en revenant chez les Juifs lorsqu'elle eut décapité Holopherne.

Après quelques éloges obligés à ma peinture, elle m'entretient aussitôt de son fils avec passion. Si ce jeune autant compositeur triomphe jamais, c'est surtout sa mère qu'exaltera sa victoire. Debout, près de moi, appuyée sur une ombrelle à haut manche, Sobirane me laisse parfois comprendre qu'elle n'ignore pas les menaces de M. de Foix contre son fils. Le comte a pris prétexte d'une farce de mauvais goût pour bannir Bertrand de Roquereine. Les regards anxieux de Mme de Foix ajoutent à la signification de ses allusions.

Quelquefois j'éprouve l'impression que l'existence de son mari l'intéresse toujours beaucoup. Assez étourdi, comme presque tous les artistes, lorsqu'il m'arrive, sans y songer, de vanter Roquereine et son grand air mélancolique, elle garde une indifférence trop parfaite pour que je ne comprenne pas que, profondément intéressée, elle souhaiterait m'entendre parler de ses habitants.

Ma grande toile de Navacelles exigeait de longues études. Je souhaitais, dans cette composition, arriver à ordonner la nature suivant l'harmonie racinienne de ce beau château. Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que je fusse satisfait de mes esquisses. La divine simplicité est bien la chose la plus difficile à saisir pour un peintre moderne qui sait trop, voit trop, compare trop et analyse avec trop de perspicacité une œuvre qui devrait jaillir avec la spontanéité d'un jet d'eau.

J'étais devenu le familier du parc de Mme de Foix, au point que l'innocente Geneviève elle-même ne me fuyait plus.

Bertrand m'avait écrit pour me remercier des quelques introductions que j'avais pu lui procurer chez des amis musiciens, compositeurs ou exécutants. Ses singulières prédilections m'effrayaient un peu. Il goûtait moins les professeurs d'harmonie ou de fugue que les chansonniers de Montmartre.

« Comme ce serait amusant d'être le Villon moderne, cynique et savoureux; un nouveau Villon qui chanterait les poèmes dont il aurait composé la musique! J'ai presque envie

d'interpréter à *l'Ane en folie* mes compositions. Ce serait du dernier galant avec ma gracieuse silhouette de danser en chantant mes airs. Et comme je suis de la taille d'un gamin, on pourrait me dédier l'inscription d'Antibes : *A l'enfant Septentrio qui parut au théâtre, dansa, plut et mourut!* Quelle belle fin d'artiste!

« Ne croyez pas à de vains projets, je serais capable de les mettre à exécution, surtout si je savais que le bruit en pût parvenir aux oreilles de mon affectionné père. »

... Le ton de cette lettre masquait assez mal de nouvelles souffrances. Ce pauvre nain devait exciter une curiosité qui le torturait, et il voulait se venger des badauds par ses excentricités. Valbert, le maître compositeur à qui j'avais recommandé Bertrand, m'avait écrit :

« Ton jeune gentilhomme Albigeois me paraît avoir l'esprit encore plus bizarre que le corps. On voudrait le plaindre, mais ses paradoxes amers éloignent les sympathies. Et quoique cet infirme fragile et laid semble l'individu le moins propre à la fête parisienne, il fréquente déjà les cabarets à la mode plus que les classes du Conservatoire et les boîtes de Montmartre plus que l'Académie. Enfin, il choisit ses compagnons et ses amies parmi la population la plus tarée du boulevard de Clichy, son quartier général. L'autre jour, ton vicomte aperçut, rue des Martyrs, un petit homme pas plus haut que lui, à grosse tête posée sur une poitrine en accordéon où les jambes rentraient comme des coulisses de trombonne, à chacun de ses pas. Il l'aborda, lui mit une main à l'épaule, et lui dit :

« — Qui es-tu, toi qui me ressembles comme un frère ?

« — Boulard, l'Auguste du cirque Medrano. Et toi?

« — Moi, vicomte de Foix, Béarn, Cerdagne et autres lieux. Viens déjeuner!

« Bras dessus, bras dessous, le clown et le gentilhomme, qui roulaient comme des canots en détresse, s'éloignèrent aux sourires des passants charmés de la réunion de ces deux attractions.

« Maintenant, on aperçoit sans cesse Bertrand de Foix et son cher Auguste. En signe d'amitié fraternelle, ils sont allés acheter une canne de jonc, ils l'ont fait scier, et chacun d'eux en a pris la moitié, très suffisante pour leur taille, auraient-ils affirmé au marchand. Conclusion : je le redoute, l'art de ton gentilhomme Languedocien s'inspirera plus du cirque que du temple. »

Je me gardai d'inquiéter Mme de Foix en lui faisant part des

étranges inclinations de son fils pour la société des clowns et des femmes de cafés-concerts. J'espérais que ce jeune homme intelligent et fier répugnerait bientôt à de telles fréquentations Néanmoins, lorsque Mme de Foix, avec la complaisance d'une mère, m'entretenait de l'avenir de Bertrand, je restais assez gêné devant l'expression chaleureuse de ses espoirs.

.. Un soir que le ciel avait la tendresse d'un bleu de Pompadour et que la lumière déclinante commençait à safraner la campagne, le hasard d'un mouvement pour prendre ma boîte à couleurs, placée derrière moi, me fit apercevoir sur les collines de Navacelles, un homme en qui je crus reconnaître le comte de Foix La distance ne lui donnait pas à ce moment plus de hauteur et de grosseur qu'un doigt Il s'avançait rapidement et bientôt son élégante silhouette m'assura que je ne me trompais pas. Comment pouvait-il se trouver si loin de Roquereine sans son cheval? Mais peut-être l'avait-il attaché à l'abri des rouvres qui hérissaient le sommet du « pech ? »

Il était devenu assez visible pour que je pusse distinguer un faucon sur son poing Le seul motif de la chasse l'entraînait-il autour de Navacelles? A ce moment, un vol de pigeons blancs s'éleva des toitures carminées du château.

En septembre, on voit ainsi en Languedoc les faîtages des maisons semés de pigeons qui guettent, de ces observatoires, les vignes qu'ils pillent. Le firmament était pailleté du vol de ces oiseaux d'argent, lorsque M. de Foix lança le faucon avec son geste dramatique de discobole. En un instant, le rapace dominait les pigeons de Navacelles, puis retomba comme un projectile vivant sur leur compagnie épouvantée. Liée par ses serres, une colombe descendit avec lui comme une pierre

Raymond, de ses mains dressées, semblait applaudir à la victoire de son faucon Au même moment, il me parut entendre un cri de colère à l'intérieur du château. Les pigeons qui avaient échappé à la mort s'en revenaient avec un vol tourbillonnant plein d'épouvante et, en quelques secondes, leurs petits corps lumineux s'engouffrèrent dans les trous obscurs de la tourelle

Maintenant immobile, M. de Foix, debout en avant d'un buisson de viornes, semblait plutôt confus de l'exploit de son faucon sur les colombes de Sobirane, et ses yeux ne quittaient plus Navacelles. Qu'apercevait-il donc!

A la fenêtre la plus avancée dans la direction des collines,

sous un rideau de mousseline jeté de côté, Sobirana regardait. Jamais visage n'avait exprimé avec plus de passion les sentiments mêlés du regret, de la douleur, de la terreur et de l'amour. L'air ardent de ses grands yeux clairs, son teint exsangue avec pourtant deux fleurs de rouge aux pommettes, prouvaient l'intensité de l'émotion de cette malheureuse femme.

Me retournant alors vers la colline, j'y retrouvai Raymond. Je les plaignais l'un et l'autre, en me demandant quelle terrible raison secrète écartait ainsi deux personnes qui me donnaient la témoignage de leur adoration.

Tout à coup l'expression de Sobirana mue de l'amour à la haine, dans le même temps qu'un nuage rapide recouvre le soleil et fait ombre sur la terre.

Comme j'en cherchais la cause, je remarquai que M. de Foix se rapprochait de Navacelles, afin d'aller reprendre son faucon qui, dans la joie de sa curée du pigeon, refusait de revenir sur son poing. Et ce chasseur qui s'avançait à grandes enjambées à travers buis et genévriers vers le château n'était pas le comte, mais Jean dont la ressemblance, qui trompait à distance, ne pouvait pas soutenir l'examen de près, tant sa jeunesse et sa physionomie plus morne révélaient en lui un autre homme. Jamais, d'ailleurs, Raymond n'aurait eu l'indiscrétion de se rapprocher à ce point de Navacelles. Jean y mettait au contraire une insolente ostentation. La figure convulsée de Sobirana exprimait autant de fureur que d'inquiétude. Brusquement elle laissa retomber le rideau de sa fenêtre.

Jean avait repris son faucon, rouge du sang du pigeon de Navacelles, et, à la vue du château, il affectait de la caresser en lui souriant.

Charles Géniaux.

(La troisième partie au prochain numéro.)

AUTOUR DU CONTINENT LATIN

AVEC LE « JULES MICHELET »

VII [1]

CHILI ET RÉPUBLIQUE ARGENTINE

2 septembre. — Le soleil en se levant nous montre la côte chilienne très proche, avec des collines assez élevées, une campagne riante, et bientôt nous mouillons en rade de Valparaiso. La ville s'étage sur une assez grande hauteur, avec des constructions importantes, des batteries, et tout le développement d'un grand port moderne; c'est avec grand plaisir que nous revoyons des arbres. Les maisons paraissent neuves : le bombardement par la flotte espagnole en 1866 l'a en effet détruite à peu près entièrement, les tremblements de terre et surtout les raz de marée qui les accompagnent l'ont ensuite désolée à plusieurs reprises. Les nombreux volcans qui fument dans la Cordillera des Andes indiquent bien que la nature n'est pas encore calmée dans ces parages; à cette barrière gigantesque qui se dresse à plus de 6 000 mètres d'élévation correspond naturellement une dépression d'égale profondeur dans l'Océan qui baigne le pied de la muraille, or les marées d'équinoxe et les plus violentes tempêtes n'agitent la profondeur des mers que jusqu'à 200 mètres environ; mais si le lit même de l'Océan

(1) Voyez la *Revue* des 15 septembre, 1er octobre, 1er décembre 1922, 15 janvier, 1er février et 15 avril 1923.

s'abîme en même temps que la côte, le frémissement se transmet à toute la masse liquide et le rivage est submergé par des lames de fond dont l'incalculable violence emporte tous les obstacles, digues ou maisons, comme des fétus de paille, et projette des navires à l'ancre jusqu'à plusieurs centaines de mètres dans l'intérieur des terres; la poussée se transmet à travers l'Océan jusqu'aux bords asiatiques où elle cause des désastres presque aussi terribles.

Une autre cause donne à Valparaiso le caractère de ville nouvelle, c'est l'augmentation constante de la population, qui a triplé depuis quarante ans, et qui s'élève maintenant à 230000 habitants. Le fait d'être au premier rang pour braver les dangers de la guerre étrangère et des tremblements de terre, avec toutes leurs conséquences, n'arrête donc pas le développement de ce centre. C'est le port de Santiago, la capitale du Chili, et le débouché le plus important de la République. Les nécessités des transports modernes obligent les autres ports à transborder ici la plus grande partie de leur fret et Valparaiso est le centre d'un important cabotage.

Resserré entre les Andes et le Pacifique, le Chili s'allonge de la frontière du Pérou au cap Horn, sur 18° de latitude, — 2000 kilomètres, — et sa largeur est en moyenne de 150 kilomètres, sans jamais dépasser 200 kilomètres; c'est donc un pays essentiellement marin.

A huit heures, le *Jules-Michelet* arbore ses couleurs et salue la terre des 21 coups de canon réglementaires. Après les formalités d'usage, le Ministre de France, M. Lefeuvre-Méaulle, monte à bord avec son attaché militaire et quelques membres de la colonie française, où je retrouve avec joie plusieurs anciens combattants, dont un de mes compagnons d'armes de Verdun. Bientôt arrive le vice-amiral don Francisco Nef, commandant l'École navale chilienne, et le contre-amiral don Augustin Fontaine, tous deux d'origine française; l'amiral Nef a été condisciple de l'amiral Pughesi-Conti, et les deux camarades d'École se retrouvent avec une joie réciproque.

Nous débarquons. Sur le quai, les autorités civiles, navales et militaires nous attendent, que me présente l'Intendant de la province, don Alberto Phillips. Le régiment de Maipo rend les honneurs. Je passe devant cette belle troupe, qui se présente très bien, quoique les hommes n'aient que trois mois de service.

Après un court arrêt à l'hôtel de la Présidence, le programme nous amène à l'École navale, établie dans de vastes bâtiments aussi bien compris pour l'hygiène que pour l'instruction des futurs officiers de vaisseau, la nôtre, récemment débarquée du *Borda* pour s'établir à terre, est fort loin d'être aussi bien aménagée, et les officiers du *Jules-Michelet* qui m'accompagnent envient les spacieux dortoirs, les lavabos et les douches ainsi que les salles de démonstration des machines, qui témoignent d'un enseignement très pratique et très vivant, ils espèrent que leurs cadets n'attendront pas longtemps les perfectionnements que la pénurie des crédits n'a pas encore permis de leur donner

A l'École navale est juxtaposé un musée maritime très intéressant et plein de glorieux souvenirs. Voici la flotte chilienne au temps des guerres de l'Indépendance, sous le commandement de lord Cochrane, hardi corsaire britannique venu de la Méditerranée, elle conquit la maîtrise de la mer et transporta l'armée de San Martin qui délivra le Pérou.

La guerre navale de 1879 entre le Chili et le Pérou est évoquée à son tour, et d'abord le combat d'Iquique, avec la mort magnifique du commandant Arturo Prat, dont je viens de saluer la statue sur la place principale de Valparaiso. Enfin voici, toute criblée des projectiles qui l'ouvrirent de toutes parts, la tourelle cuirassée du *Huascar*, le monitor péruvien capturé au combat d'Angamas le 8 octobre 1879; je m'incline devant ce glorieux débris, témoin de l'héroïsme déployé par l'amiral Grau et les quatre officiers qui y furent mis successivement hors de combat après l'avoir remplacé dans son commandement. Un peuple est heureux qui peut montrer de tels souvenirs de gloire et élever au milieu d'eux ses enfants

D'autres tableaux figurent les combats livrés par l'armée chilienne dans la même guerre; je remarque qu'elle portait à cette époque le même uniforme que les troupes françaises, veste bleue, képi et pantalon rouge. L'amiral Nef me dit qu'après cette guerre, le Chili demanda à la France la mission militaire qu'elle jugeait nécessaire à l'instruction moderne de son armée; mais notre ministère de la Guerre estima que le recueillement s'imposait après nos défaites et le Chili s'adressa alors aux officiers allemands, qui donnèrent aux troupes chiliennes un uniforme et une allure toute germanique.

En effet, les élèves que nous voyons manœuvrer et défiler s'efforcent vers la raideur des cadets de Potsdam, dont ils portent l'uniforme et leur « parade schritt » est très correct. On m'affirme qu'il s'agit d'un simple exercice d'assouplissement, et on me demande mon avis; je le donne franchement : une troupe qui défile devant ses chefs, drapeau déployé en tête, prend conscience de sa personnalité; elle vit vraiment, et son âme l'anime à cet instant. Les Français lèvent la tête et tendent le jarret, mais leur démarche garde une certaine souplesse et ils restent eux-mêmes; les Prussiens ont imposé à toute l'armée allemande le pas de parade qu'ils appellent le « pas de l'oie, » et cette allure compassée convient assez à leur tempérament, mais j'estime qu'une fois de plus ils ont manqué de psychologie en l'imposant ici, où le caractère de la race ne s'exprime point par cette raideur. Ce serait toutefois les imiter que d'attacher trop d'importance à de tels détails. L'École navale est bien instruite, puisqu'elle exécute à merveille les règlements en vigueur dans l'armée chilienne, voilà l'essentiel. Pour la manœuvre à terre, elle rivalise avec l'École militaire de Santiago où se forment les officiers de l'armée, et cette émulation donne des résultats excellents.

La colonie française nous invite à déjeuner au club de Valparaiso et le nombre des convives ne nuit nullement à l'ordonnance de ce repas. Puis un train spécial nous emmène à la station balnéaire de Viña del Mar, où je visite le beau quartier des cuirassiers, le club, le champ de course et le polo, car ce sport britannique est ici en grand honneur.

Revenus à Valparaiso, les clubs français et anglais que nous visitons successivement rivalisent d'enthousiasme. Partout je vois des anciens combattants de la Grande Guerre et nous évoquons nos souvenirs communs. Au collège des Pères français, je vois aussi des orphelins de guerre. Enfin la journée se termine par un banquet à l'*Intendencia*, — la préfecture, — qui réunit toutes les autorités et les consuls des Puissances alliées et amies de la France. L'échange des toasts officiels avait été très cordial et j'avais noté l'expression de la reconnaissance chilienne pour le génie français, mais le sénateur G. Rivera voulut y ajouter une chaleur nouvelle, en rappelant les vœux de tout son pays pour notre victoire et la joie unanime qui l'avait accueillie.

Le lendemain, un train spécial nous emmène vers Santiago, après des adieux pleins de cordialité. L'état-major du *Jules-Michelet* a été reçu la veille au Club Naval, et des fêtes sont préparées pour l'équipage, qui sera débarqué par tiers : l'embarquement du charbon et des vivres nécessitera le maintien de nombreuses corvées à bord. Au départ de Valparaiso, nous parcourons un pays verdoyant, bien cultivé, et, après avoir franchi quelques défilés rocheux, nous arrivons à la bifurcation du transandin, qui se dirige sur Mendoza et Buenos-Ayres. La vallée s'élargit, les hautes cimes des Andes barrent l'horizon vers l'Est, tandis que, vers l'Ouest, s'étend une chaîne de montagnes beaucoup moins élevées, de 600 et 1 000 mètres, dont la constitution géologique est antérieure à celle de la Cordillère. C'est entre ces deux chaînes, du 30° au 40° de latitude Sud, que tient tout le Chili fertile et peuplé : au Nord, des déserts riches en nitrates; au Sud, des forêts et des mines dont l'exploitation commence seulement, puis les solitudes de la Patagonie que parcourent vers le détroit de Magellan de nombreux troupeaux. Dans la zone centrale, qui n'occupe pas le tiers du territoire chilien, tiennent les 7/8 de la population, 3 millions et demi sur 4 millions.

L'unité de ce peuple a été grandement facilitée par la densité de la population, groupée dans la région centrale, et rendait possible l'instruction primaire, qu'un gouvernement éclairé n'a pas manqué de développer. Cette région centrale a été conquise par les Incas peu avant l'arrivée des Espagnols; elle était peuplée par la race Aymara, qui s'étendait sur la Bolivie et une petite partie du Haut Pérou. L'élément indigène a été absorbé par les conquérants et actuellement tous les Chiliens parlent espagnol, beaucoup lisent et écrivent cette belle langue : évidemment, le sang indien est encore visible dans les classes laborieuses, les « rotos, » mais le langage, les vêtements, la religion, les mœurs sont partout les mêmes et affirment l'unité nationale. Il faut aller chercher les aborigènes Araucans dans le Sud, où ils ont lutté jusqu'en 1881, faisant respecter par des traités une sorte d'indépendance, après des luttes dont le souvenir ne s'est pas encore perdu et honore vainqueurs et vaincus. La rivière Bio-bio a servi de frontière à la domination espagnole, puis au gouvernement indépendant de Santiago.

Le climat tempéré et humide se passe ici de la main-d'œuvre

exotique; pas d'esclaves, donc pas de nègres; et aujourd'hui, pas de Chinois, et seulement quelques rares Japonais. D'autre part, l'éloignement a écarté les grands mouvements d'émigration; l'Espagne a envoyé vingt mille nationaux; les États voisins de l'Amérique latine à peu près autant, mais ces apports n'altèrent en rien le fond de la race. La France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Italie ont envoyé environ 10000 nationaux chacune; l'Autriche et la Suisse quelques milliers à peine. Tous ces émigrants ont reçu un très bon accueil; ils se louent de l'hospitalité du Chili, qui leur est reconnaissant de leur sage conduite, de leur travail et des capitaux apportés pour la mise en valeur du pays. Ils pourraient être beaucoup plus nombreux sans le moindre inconvénient, et le Gouvernement favorise leur arrivée dans toute la mesure du possible. Il reste dans le Chili méridional de vastes espaces libres, à peu près incultes, où le climat essentiellement tempéré est très favorable au développement d'une importante colonisation européenne.

⁂

3-5 septembre. — A travers de riantes campagnes, nous arrivons à Santiago, dont la population approche de 500000 âmes. Couronnée de ses neiges éternelles, la barrière des Andes domine la capitale, et c'est là un fond de tableau unique au monde.

C'est une foule compacte et très démonstrative qui nous reçoit à la gare. Les cris de « Vive la France ! » retentissent de toutes parts. Nous traversons la belle avenue de l'Alemada, plantée de quatre rangées d'arbres, où les statues des grands hommes chiliens font une sorte de Panthéon national. Au cercle français, nous apportons à nos compatriotes le salut de la patrie lointaine. Dans l'après-midi, je me rends à l'audience du Président de la République, don Arturo Alessandri. Il m'entretient de mon voyage et de l'état de la France; mais la conversation dévie rapidement. Nous parlons longuement du Dr Gustave Le Bon, dont le Président est comme moi un grand admirateur, il affirme que *la Psychologie des Foules* trouve son application sous toutes les latitudes, et qu'il doit ses succès politiques aux principes mis en lumière par notre savant philosophe, et il veut bien me charger de lui témoigner son admiration et sa reconnaissance.

Une séance solennelle nous appelle au théâtre municipal. Le premier alcade me remet un diplôme me conférant le titre d'hôte d'honneur de la capitale. L'intendant (préfet) de la province de Santiago, don Alberto Mackenne de Subercaseaux, m'adresse en français un magnifique discours de bienvenue. Jamais hymne plus enthousiaste ne s'éleva à la gloire de la France victorieuse, immortel champion du Droit et de la Liberté. Dans la salle, tous les mots portaient, soulignés d'applaudissements répétés et unanimes ; c'était bien le sentiment public qu'exprimait l'éloquent orateur auquel j'eus la rude tâche de répondre.

J'ai retrouvé ce sentiment dans toutes les classes de la société. Au club de l'Union, au club des Dames où j'ai eu l'honneur d'être reçu, puis sur le champ de courses, où l'on m'amène devant les tribunes populaires qui acclamaient l'envoyé de la France.

Le 5 septembre, j'ai été admis aux honneurs de la séance par le Sénat, puis par la Chambre des députés. Dans chacune des deux assemblées, le président m'adressa un discours, puis le Président de la Commission des Affaires extérieures parla à son tour. Que ces voix éminemment autorisées aient éloquemment exprimé l'ardente sympathie de leur pays pour le nôtre, qu'elles aient témoigné leur joie de la victoire française, elles ne dépassaient pas les limites de l'extrême courtoisie ; mais elles les dépassaient par instants quand, par exemple, don Pedro Rivas Vicuña nous disait :

« Votre présence, Messieurs de France, évoque en notre mémoire des heures d'angoisse et d'incertitude. Elle nous rappelle les crises profondes de ces instants où la démocratie résista avec peine aux attaques impressionnantes de l'impérialisme, enorgueilli par la force de ses épées.

« Quel est alors celui d'entre nous qui, craignant d'assister à la ruine de la Liberté, n'a pas senti son âme baignée d'une immense amertume !

« Les femmes élevaient vers le Ciel de secrètes et tendres prières ; les citoyens irréductiblement résolus à lutter pour le bien commun, tous, nous formions des vœux ardents pour la paix, pour une paix de justice qui consacre le libre développement des nationalités et des peuples dans le travail et dans le droit.

« Et lorsqu'apparut la sublime aurore du triomphe, nos yeux, Messieurs, se remplirent de larmes!

« L'émotion et la joie nous envahirent en entendant votre *Marseillaise* victorieuse aux rythmes éclatants résonner au loin en de gigantesques accords sur les eaux, sur les terres et dans les airs. »

J'ai pris acte de cette solennelle affirmation d'une communauté de sentiments entre les deux peuples, aux heures les plus graves de la guerre, et j'ai pris l'engagement d'en témoigner en France, à toute occasion. Puis les sénateurs et les députés se réunirent dans leur salle commune, où nous nous sommes entretenus familièrement, et c'est en hommes très avertis qu'ils m'ont interrogé sur la situation actuelle de notre pays. Les déclarations les plus solennelles des Gouvernements et la lecture des journaux étrangers laissent un peu de scepticisme dans l'esprit; ce sont des documents fragmentaires, une image morcelée de la situation dont il est difficile de reconstituer l'ensemble. Un conferencier sera suspect de partialité pour son propre pays, sa parole étudiée a forcément une allure d'affirmation péremptoire : il plaide. Au contraire, un témoin d'évidente bonne foi, qui se prête aux interrogations, qui les provoque même, est plus convaincant.

J'ai donc résumé nos charges présentes, courageusement acceptées par la nation qui s'est remise au travail, quelques chiffres sur l'état des régions dévastées, sur les réparations déjà faites au compte de l'Allemagne, qui organise sa faillite, précisant la situation : le point noir, c'est la ferme volonté de notre ancien adversaire d'échapper à la nécessité de payer, de faire honneur à sa signature. C'est cette volonté qu'il faut briser, et comment? La guerre n'est pas une solution, puisque nous ne pouvons exiger qu'une faible partie de ce que nous a coûté la dernière. Personne ne peut vouloir la guerre, sauf quelques fous de l'autre côté du Rhin, que leurs concitoyens finiront par remettre à la raison, il faut l'espérer. Pourtant nos impôts ont triplé, quadruplé; certains ont quintuplé et nous avons trouvé de nouveaux moyens de faire payer le contribuable français. Et nous nous endettons tous les jours pour le compte de l'Allemagne, qui se livre à une orgie de dépenses de toute nature, quadruple ses lignes stratégiques, creuse tout un réseau de canaux, reconstruit sa marine marchande, etc... et malgré le

traité de Versailles, le contribuable allemand reste beaucoup moins imposé que le contribuable français. Est-ce juste? Peut-on s'étonner que notre président du Conseil parle de mettre la main au collet d'un débiteur récalcitrant dont la mauvaise foi est évidente? Il m'a paru que cet exposé, un peu à bâtons rompus, fait sans exagération, en indiquant au contraire que si nous faisions assez bien maintenant, nous comptions faire beaucoup mieux demain, produisait quelque impression.

J'ai visité les établissements d'instruction et de bienfaisance où nos religieux et nos religieuses se livrent comme partout aux mêmes bonnes œuvres avec le même succès. J'ai remarqué surtout les ateliers des Frères de la Doctrine Chrétienne et admiré particulièrement l'action de Pères assomptionnistes, manieurs de foules, qui n'ont cessé pendant la guerre d'organiser des manifestations françaises et de tenir en éveil la sympathie des Chiliens pour la cause de l'Entente.

Un détachement des trois armes m'a été présenté sur le terrain de manœuvres et avait très belle allure. L'École de cavalerie soutient les excellentes traditions de son corps, qui a joué, pendant la longue guerre de 1881-1887, le rôle le plus brillant; les officiers élèves montent hardiment d'excellents chevaux. L'École militaire rappelle beaucoup l'École navale. Traditionnellement, le Chili entoure son armée et sa marine d'une affection éclairée; à l'occasion de ma visite, les portes de l'École militaire se sont ouvertes largement aux familles des élèves, qui parcourent les salles d'études et les dortoirs et constatent l'ordre et l'hygiène qui y règnent.

Toutes ces réceptions nous promènent dans la capitale, largement percée d'avenues qui ont pour perspective l'imposante chaîne des Andes. Pourtant, quelques anciens quartiers ont des rues un peu étroites pour la circulation intense qu'y amène tout un peuple, visiblement affairé. C'est une ruche au travail. Pas de flâneurs, ici, me dit-on, et le fait de s'arrêter pour me regarder passer est à lui seul une manifestation tout à fait insolite. A cause des tremblements de terre, la ville est bâtie en maisons très basses; aussi est-elle de très grande étendue; les nouveaux quartiers disposent de voies très larges, mais les ressources manquent encore pour les entretenir : Paris non plus ne s'est pas fait en un jour. — Quelques beaux monuments prennent toute leur valeur au milieu des rez-de-chaussée et des

maisons à un étage. Mais les souvenirs du passé sont rares.

Toutefois, on a conservé la citadelle bâtie en 1541 par Valdivia, Santa Lucia, où le conquérant du Chili a résisté victorieusement aux assauts des Indiens; elle est entourée d'un beau parc, où s'élève sa statue, l'unique monument qui perpétue le souvenir d'un conquistador. Fernand Cortez et François Pizarre n'en ont pas. Mais la mémoire de Valdivia ne s'obscurcit pas des mêmes atrocités qui souillent celle de ses émules de gloire, et il mourut les armes à la main, au cours d'une expédition contre les sauvages araucans du Chili méridional.

Santiago n'est pas seulement une ville d'affaires; elle s'enorgueillit de son université et de ses établissements scientifiques. La société est très instruite et l'enseignement du français ne figure pas seulement comme obligatoire dans les programmes officiels : plus qu'ailleurs, les études de droit et de médecine se font directement dans les ouvrages édités en notre langue, et à la bibliothèque publique de Santiago, on lit plus d'ouvrages en français qu'en espagnol.

Nous sommes comblés des plus délicates attentions. Les réceptions se multiplient en notre honneur et le dîner donné par le Président de la République est particulièrement brillant.

La colonie française, dont l'accueil est d'une touchante cordialité, nous offre un grand banquet.

La presse, très sérieuse et très bien renseignée, publie des détails circonstanciés sur la carrière de chacun d'entre nous : c'est une occasion de rappeler l'histoire de la Grande Guerre. Il n'est pas jusqu'à Baba, mon ordonnance sénégalais, qui ne devienne un personnage d'actualité; au sujet de notre voyage on lui prête les impressions les plus curieuses, mais on ne prête qu'aux riches. De fait, Baba, qui a appris à lire et à écrire pendant la guerre, est un observateur fort judicieux, et dans ce pays, qui voit bien rarement des hommes de sa race, il est une vivante réclame pour nos troupes noires. — Ses faits et gestes remplissent la presse, et notre présence est même utilisée par une ingénieuse publicité. Je lis en effet en gros caractères : « L'illustre général Mangin se courroucera contre vous... » et en plus petits : « ... *Si vous n'achetez pas votre chapeau à la chapellerie « la Perfection », telle rue, tel numéro* »...

***

6, 8 septembre. — Nos trois jours de Santiago ont très vite passé. Nous voici roulant en train spécial vers le Sud, à travers la vallée centrale du Chili. Nous voyageons entre la chaîne côtière et les Andes toujours imposantes, au milieu de verdoyantes prairies et de champs fertilisés par une irrigation artificielle. Partout les preuves visibles d'un travail constant, que favorise un régime de grande propriété intelligemment exercé.

A chaque station, la population rassemblée acclame la mission française. Nous devions passer à Talca sans nous arrêter, mais le chef de gare prend sur lui de faire stopper le train, qui est pris d'assaut par des poilus français en uniforme : il faut céder à cette douce violence et descendre pour l'échange de quelques toasts avec les autorités locales et avec les anciens combattants.

Aussi, la nuit est noire quand nous arrivons à Concepcion, où l'ovation nocturne est particulièrement enthousiaste. Nous dînons au cercle français et je suis reçu dans une bonne famille d'origine française, où m'accueillent onze enfants. Le lendemain, après la visite des établissements français où je vais une fois de plus féliciter et remercier nos religieuses, a lieu la pose de la première pierre du monument destiné à honorer les morts de la Grande Guerre, soldats français et volontaires chiliens, qui sont partis d'ici pour aller combattre sur les lointains champs de bataille. La municipalité a donné un terrain sur une belle promenade publique, où défilent les troupes en grande tenue. Un groupe d'anciens officiers anglais ont repris l'uniforme pour m'entourer pendant cette cérémonie impressionnante.

Mes hôtes me témoignent de la part que toute la population a prise aux événements de la guerre et m'énumèrent les souscriptions pour nos hôpitaux et les fêtes de charité dont on garde en souvenir la photographie des vendeuses chiliennes costumées en Alsaciennes et en Lorraines. Le comité France-Amérique, qui m'a déjà reçu à Santiago, est ici particulièrement actif.

Le *Jules-Michelet* est à Talcahuano, tout près d'ici, où une entreprise française construit un nouveau port. L'amiral

Pughesi-Conti y apportera mes vœux et les encouragements de la métropole. Il nous rejoindra demain au petit port de Lota, ou nous arrivons dans la soirée.

A Lota, une entreprise d'origine française a ouvert des mines de charbon, dont les galeries s'étendent sous l'Océan. Leur visite est très intéressante, nous descendons par un puits à 300 mètres, puis un petit chemin de fer électrique nous emmène à 3 kilomètres sous terre et sous mer, là où commencent les galeries d'exploitation. Les ingénieurs travaillent dans un beau château, au milieu d'un parc magnifique, qui contient, dans ce pays privilégié, la diversité d'arbres la plus extraordinaire que j'aie jamais vue; tout ceux de nos climats, tous ceux des tropiques, avec les essences particulières au Chili, dont toutes les variétés du splendide *araucaria*. Ce domaine couvre toute une presqu'île que bordent des rochers à pic, où de pittoresques points de vue ont été aménagés. Les mines de charbon se sont jumelées avec des mines de cuivre, d'où la fonderie que nous voyons; la terre brune du pays permet de cuire des tuyaux et des vases d'excellente qualité, pour le boisage des galeries, une vaste concession forestière est entrée en exploitation et ses produits, qui dépassent de beaucoup ses besoins, donnent des recettes supplémentaires. Il y a là tout un ensemble très intéressant, qui nous est expliqué par le personnel directeur, dont la réception est très cordiale. Les ouvriers deviennent d'un maniement un peu difficile, la grève est menaçante, et quelques détachements de troupe ont été mandés. On apprécie beaucoup le fait que le maire, président du Syndicat ouvrier, soit venu, malgré ses opinions avancées, saluer le général qui venait saluer son pays au nom de la France.

Voici le *Michelet* en rade de Lota. Le dîner nous réunit à bord avec nos hôtes d'aujourd'hui et ceux d'hier. Nous prenons congé des officiers chiliens mis à ma disposition et qui m'ont été du plus précieux secours pendant ces journées de réceptions si chargées. Leur présence nous a permis de prendre contact avec le corps d'officiers de la belle armée chilienne, et nous avons constaté sa tenue brillante, son excellent esprit militaire, son ardeur au travail et une précieuse qualité, toute négative qu'elle soit, son éloignement de la politique.

***

9-15 septembre. — Nous revoici en mer Une fois de plus, nous échangeons nos impressions et nous fixons nos souvenirs. C'est bien un peuple uni, fort, étonnamment évolué, qui vient d'accueillir les envoyés de la France par des manifestations de sympathie qui ont été souvent jusqu'à l'enthousiasme

Cette nation est justement fière d'appliquer effectivement les principes de ses institutions libérales Elle supporte courageusement la crise mondiale ; et, faisant appel à la science des économistes français pour l'établissement de son régime financier, elle indique bien son intention de rechercher l'équilibre budgétaire dans un système d'impôts parfaitement sain, qui cessera de reposer pour les trois quarts sur le produit aléatoire de ses importations et de ses exportations La dette publique n'est pas exagérée et les engagements pris par le Gouvernement ont toujours été remplis avec une exactitude scrupuleuse; au moment des troubles qui ont causé un commencement de guerre civile rapidement arrêté, chacun des deux partis avait garanti le paiement de la dette, et cette préoccupation en de pareils moments montre le prix que tous attachent à la bonne réputation financière du pays.

L'industrie donne mieux que des espérances ; les réalisations commencent et gardent un caractère national, malgré l'appel nécessaire aux capitaux étrangers

Officiellement, la France est représentée avec beaucoup de distinction En outre, quelques-uns de nos nationaux sont à la tête d'entreprises florissantes et l'ensemble de la colonie française se présente fort bien. Il n'est guère de pays étrangers où la langue française soit aussi couramment parlée, où notre littérature et nos arts soient appréciés avec autant de goût, où la pensée française soit aussi bien comprise.

Il reste à expliquer pourquoi le Chili est resté neutre pendant la guerre mondiale, et ici il faut faire appel à ceux de nos nationaux qui y sont restés pendant les hostilités parce que leur âge les éloignait des champs de bataille D'abord, le Chili est reconnaissant à l'Allemagne de ses sympathies pendant la guerre du Pacifique de 1879-1883 M. de Bismarck aurait empêché une intervention des États européens, à laquelle les conviait les États-Unis du Nord, dont la politique étrangère était alors

dirigée par M. Bleine. Faute d'une mission militaire française, l'armée chilienne avait été modernisée par des officiers allemands, les officiers chiliens avaient été très bien reçus pendant leur stage dans l'armée allemande et des professeurs allant continuer leurs études en Allemagne y avaient trouvé de grandes facilités que le commerce et les banques rencontraient également dans leur activité spéciale. Des colonies allemandes s'étaient établies dans le Sud du Chili et y apportaient leur travail assidu et quelques capitaux. Enfin, la propagande allemande avait été admirablement organisée dès le temps de paix et elle garda beaucoup d'influence jusqu'à ce que la nôtre, plus lente, eût fait sentir ses premiers effets.

Mais il est inexact de dire que le Chili ait été absolument inféodé à l'Allemagne et qu'il reste encore sous cette emprise.

L'élite intellectuelle, écrivains, hommes politiques de valeur, artistes, y a toujours échappé avec tous les éléments d'une certaine culture. Aux jours les plus sombres, nombreux ont été les amis qui n'ont jamais désespéré de la France : la latinité n'est pas un vain mot. Mais la masse restait divisée et les intérêts matériels étaient en faveur de nos ennemis.

Si le Chili est resté neutre pendant la guerre, il s'est réjoui très sincèrement et sans arrière-pensée de notre victoire et il a pris mon passage comme une heureuse occasion de le témoigner. Il serait donc très mesquin de garder rancune à ce peuple fier, justement susceptible, plein d'avenir.

Nous voici dans les eaux de Coronel où, le 1er novembre 1914, cinq petits croiseurs anglais rencontrèrent un nombre égal de bâtiments allemands d'un armement très supérieur. Les marins du *Jules Michelet* ont pris les armes pour rendre hommage à l'héroïsme qu'ont déployé ici leurs camarades britanniques; sur terre, le village, la colline, le ruisseau restent comme des témoins du combat; souvent les croix funèbres se dressent, clairsemées ou denses selon l'acharnement de la lutte. — Rien de tel sur l'Océan. Le ciel et les nuages, identiques partout... Un officier lit un récit très simple de cet événement, et les deux escadres sont devant nous, évoquées soudain. L'amiral britannique attaque malgré la disproportion des forces, parce qu'il faut accrocher l'ennemi et l'empêcher de continuer ses déprédations. Il a raison. Il a derrière lui toute la flotte anglaise, qui peut donner trois, dix bâtiments pour la destruction d'un alle-

mand, et qui doit assurer la maîtrise de la mer pour la sécurité de toutes les communications de l'Entente.

Nous voyons la lutte inégale s'engager à la fin du jour et se poursuivre par une mer très forte, plus sensible aux navires anglais de petit tonnage dont le tir est mal assuré, le *Good Hope* désemparé coule, son pavillon toujours hissé, le *Monmouth* s'échoue, et les trois croiseurs anglais qui restent ne peuvent poursuivre cette lutte inégale. Le 8 décembre, l'amiral Sturdee vengera ce glorieux échec et détruira toute l'escadre allemande dans les eaux des Iles Falkland. La fanfare du *Jules Michelet* joue le *God Save the King*, l'équipage présente les armes et le pavillon français salue longuement. Il m'a semblé qu'il devait rester trace de cette leçon d'héroïsme donnée à nos matelots et la télégraphie sans fil en a transmis le compte rendu au ministre d'Angleterre à Santiago et au consul de Valparaiso, qui avaient tous deux montré une grande sympathie à la mission française (1).

***

Nous sommes sur les mers les plus tumultueuses du monde, où les lames s'élèvent jusqu'à 22 mètres de hauteur. Mais le temps est relativement favorable. D'ailleurs, l'amiral a pris la décision de passer par les canaux latéraux, à travers les îles qui bordent la côte américaine du Pacifique Sud. Nous avons de bons pilotes; l'amirauté chilienne a bien voulu nous prêter un

(1) A mon retour à Paris, j'ai reçu la lettre suivante de lord Harding of Penshurst, ambassadeur d'Angleterre à Paris

Mon général,

Au cours de votre récent voyage en Amérique du Sud, vous avez trouvé plusieurs fois l'occasion de prononcer des paroles nobles et généreuses à l'égard de mon pays. Vous ne vous êtes pas restreint à rappeler à ces pays lointains le souvenir héroïque de la France, vous avez tenu à y associer celui de son ami et allié

Mon Gouvernement m'a prié d'être son interprète auprès de vous pour vous exprimer la satisfaction qu'il a éprouvée en apprenant ces généreux tributs. La nouvelle que vous avez commémoré par une prise d'armes la bataille navale de Coronel lui a causé une profonde émotion, et je suis chargé de vous adresser ses vifs remerciements de ce geste gracieux, auquel il a été particulièrement sensible

Tout en m'acquittant de cet agréable devoir, je m'empresse de vous offrir mes félicitations les plus cordiales sur le succès éclatant de votre mission.

Je vous prie d'agréer, mon général, l'expression de ma haute considération

Signé : HARDING OF PENSHURST.

capitaine de corvette qui connaît admirablement la navigation de ces parages. La route est fort bien balisée, par des repères très visibles de jour, mais elle n'est éclairée d'aucun feu, parce que les détours obligeraient à l'entretien de phares très nombreux, dont la dépense serait disproportionnée à leur utilité, les bâtiments qui fréquentent ces parages étant très rares. Les vents sont en effet très violents et soufflent souvent en rafale dans les corridors que forment les hautes falaises; dans le dédale des îles, les courants sont aussi d'une violence inégale qui dépend de l'heure de la marée. Enfin, le chenal navigable est très étroit et, pour pouvoir gouverner contre vent et marée, il faut garder une certaine vitesse, manœuvrer vite et juste. La plupart des marins préfèrent donc passer au large.

Nous mouillerons trois nuits de suite, et nous ne perdrons pas un instant du spectacle magnifique que déroule devant nous cette véritable navigation de plaisance, qui est pour nos officiers un utile exercice, devenu très rare dans leur carrière. Ils vont en outre préciser les renseignements un peu trop généraux que notre marine possédait sur ces parages.

La forme des montagnes et le dessin de la côte varient sans cesse, mais restent toujours sévères. Nous sommes au commencement de septembre, donc à la fin de l'hiver dans l'hémisphère austral, où les saisons sont inversées; la neige couvre les sommets de la chaîne côtière et se rapproche de la mer à mesure que nous progressons vers le Sud; le premier jour, elle restait à 400 ou 500 mètres d'altitude, le troisième, elle descend à 50 ou 60 mètres; les arbres, touffus d'abord, deviennent de plus en plus rares; il n'y a plus que des buissons, puis seulement de gros lichens vert sombre qui couvrent les rochers; dans les fentes, ils font comme d'énormes éponges pleines d'eau. Des myriades d'oiseaux suivent notre sillage, surtout une sorte de mouette que les Anglais appellent le *pigeon du Cap* à cause de sa forme, et nos marins le *damier*, à cause des plumes de ses ailes alternativement noir et blanc. Ils poussent des croassements effreux, et se précipitent en masse sur le moindre brin de nourriture qui est sans conteste au premier arrivé : ils se disputent sans se battre. Ils suivent le *Jules Michelet* en faisant de grands cercles, sans effort, et je calcule qu'ils marchent trois et quatre fois plus vite que nous, 60 ou 80 kilomètres à l'heure. On les capture facilement, en laissant traîner à l'arrière une longue

ficelle où leurs ailes se prennent. De grands albatros nous suivent de loin, par deux.

C'est une impression singulière que de naviguer ainsi au milieu des terres désertes, où la main de l'homme se révèle seulement par un rocher peint en blanc, une bouée, une petite tour vide. Pourtant, le deuxième jour, un canot d'écorce est venu vers nous, avec un homme et deux femmes vêtus de peaux de bête, et nous a rejoints au mouillage du Havre-Éden. Au milieu du canot fumait un petit brasero; c'est cet usage d'emporter le foyer avec soi qui aurait fait donner à la contrée plus au Sud le nom de *Terre de feu*. Ces sauvages ont fait comprendre par signes qu'ils voudraient manger; l'une des femmes avait dans le dos une large plaie que j'ai demandé au docteur de soigner. Elle s'est prêtée au traitement avec une indifférence animale. Ces pauvres gens vivent de leur pêche et d'herbes sauvages. Jamais je n'ai vu, même au centre de l'Afrique, l'humanité plus proche de la bête.

On nous rapporte des moules énormes; celles de nos mers sont tout au plus grandes comme le petit doigt; elles dépassent une coudée.

Mais, pour prendre le mouillage, notre croiseur doit virer trois fois à angle droit en quelques centaines de mètres, à grande vitesse, à cause du courant. Pour contempler cette belle manœuvre, tous les officiers sont sur les passerelles de commandement. Elle s'exécute avec une aisance remarquable. A côté de moi, un jeune enseigne laisse échapper : « Cette minute-là vaut la croisière! »

Le troisième jour, nous mouillons à l'entrée du détroit; le lendemain matin, en sortant des canaux étroits, nous sentons la grande houle du large, celle-là même qui, il y a quatre siècles, a annoncé à Magellan qu'il avait achevé de contourner le continent américain et venait de découvrir un nouvel Océan : la route des Indes par l'Ouest lui était ouverte, vainement cherchée par Colomb, dont la sublime erreur « avait découvert la façade d'un monde nouveau, alors qu'il croyait frapper à la porte de derrière du vieux monde. » Et Magellan versa ici des larmes de joie.

C'est seulement après trois mois de navigation qu'il trouve les îles Ladrones (les Mariannes), puis les Philippines où il fut tué dans une rencontre avec les indigènes, une seule des cinq

petites caravelles qu'il commandait revint en Espagne, mais celle-là avait pour la première fois exécuté le tour du monde. Puisque Magellan avait doublé l'extrémité Sud du continent américain et atteint la mer libre, il avait résolu le problème : en cet instant mémorable, la forme de la terre, ses dimensions, ses continents et ses océans apparaissaient à l'homme pour la première fois.

Le détroit est plus large que les canaux latéraux, les deux rives sont pareillement découpées, avec des montagnes assez élevées. Les îles de la côte ont des formes abruptes, jusqu'au milieu de la distance entre les deux Océans, que marque le cap Forward; à partir de ce point, la côte devient sablonneuse et les hauteurs s'en éloignent.

Nous arrivons devant Punta Arenas vers dix heures du soir; le temps est clair, les lumières de la ville et les feux des navires en rade illuminent une belle nuit.

Le 15 septembre au matin, après l'échange des visites officielles, nous parcourons la ville, qui est la plus australe du monde. Elle doit la rigueur de son climat à sa situation en flèche au milieu des mers tempétueuses de cet hémisphère; un vent perpétuel, qui est généralement d'une grande violence, règne ici, avec des tempêtes accompagnées de fortes pluies, ou de bourrasques de neige. Aujourd'hui le soleil brille, le vent est très tolérable, et nous sommes dans une période exceptionnelle : « Nous n'avons que huit jours de beau temps par an, nous dit un habitant du pays, et vous en avez déjà pris cinq... » Le pire est que nous ne pourrons jamais les rendre.

Le pays vit de l'élevage, surtout celui du mouton, introduit il y a un demi-siècle et qui n'a fait que croître. Les installations frigorifiques sont bien comprises; une flottille de vingt-cinq vapeurs, dont quinze au service d'une entreprise française, fait la navette entre ce port perdu et la côte américaine. Les courriers sont très irréguliers, car aucune ligne de navigation ne dessert ces parages. Pas de routes, pas de chemin de fer, pas encore de télégraphe! L'invention de la T. S. F. rend ici les plus précieux services. Les 30 000 habitants vivent beaucoup sur eux-mêmes, et se sentent littéralement au bout du monde. La colonie française, très sympathique, est tout heureuse de voir un beau navire avec le pavillon tricolore. Je la reçois à bord.

La garnison se compose d'un bataillon que son chef me présente et fait défiler devant moi très correctement. J'accepte son invitation à déjeuner au mess des officiers. Il a fait un stage de deux ans dans l'armée allemande et nous communique des remarques intéressantes. La colonie française m'invite à dîner à l'hôtel et la soirée se termine par un bal au cercle français où nos jeunes officiers de marine remportent leurs succès habituels. Mais ils ne peuvent les poursuivre bien longtemps, car nous appareillons à onze heures et demie du soir.

L'ARGENTINE

Nous faisons escale à Mar del Plata, où nous allons prendre pied pour la première fois sur le sol argentin. Une entreprise française y construit un grand port en eau profonde qui pourra desservir d'abord des provinces où les produits agricoles donnent un fret important, puis abriter les navires du plus fort tonnage qui ne peuvent remonter le Rio de la Plata; enfin des bassins seront spécialement aménagés pour la flotte de guerre, qui ne dispose en ce moment que du port militaire de Bahia Blanca, trop éloigné du centre de la République.

Mar del Plata n'était jusqu'à présent qu'une station balnéaire très fréquentée, et nous voyons les villas de plaisance parsemées dans ses environs, les casinos, les bains de mer; il va devenir en même temps un grand entrepôt commercial, où s'embarqueront les viandes frigorifiées, les peaux, les laines et toutes les céréales. C'était déjà le Trouville de Buenos-Ayres, ce sera bientôt Le Havre et Cherbourg.

Après les visites d'usage, nous parcourons les travaux du port. D'abord les carrières d'où sortent les matériaux, puis la fabrication des blocs de 10 à 12 mètres cubes, en pierre et ciment, qu'un petit chemin de fer transporte à l'avancée de la digue. Des machines enlèvent délicatement ces masses de 30 à 40 tonnes et les précipitent dans la mer. Quand la chaussée a une élévation suffisante, les derniers blocs sont placés avec soin, jointifs, calés de façon à assurer la cohésion parfaite de l'ensemble. Ici la tâche est particulièrement difficile, car aucune île, aucun banc rocheux ne vient briser le premier choc des lames; c'est l'Océan Atlantique qu'il faut dompter en l'affrontant. Mais l'entreprise est entre bonnes mains et marche à

souhait ; c'est d'ailleurs la même qui dans ces parages a déjà construit le port de Montevideo.

Le directeur se loue de ses rapports avec le gouvernement argentin. Le contrat avait été rédigé suivant les prix d'avant-guerre, et nul ne pouvait prévoir la hausse générale des machines et de la main-d'œuvre : il était devenu inexécutable. Le gouvernement l'a parfaitement compris et a admis un juste relèvement des prix. Je suis heureux de m'asseoir à la table du directeur, au milieu de ses ingénieurs qui tous ont fait la guerre, et en visitant les ateliers, de serrer la main de quelques chefs ouvriers qui sont mes anciens soldats.

Notre après-midi est occupée par une visite aussi intéressante qu'instructive, celle d'une *estancia*. Le propriétaire de cet établissement agricole, M. Miguel Martinez de Iloz, nous emmène en automobile. Pour arriver à son domaine de Chapadmalal, nous roulons à travers des champs et des pâturages immenses; nous avions bien l'idée des progrès que le machinisme et les engrais peuvent apporter à l'agriculture, mais c'est l'élevage rationnel qui nous a frappés avant tout : nous faisons connaissance avec les premiers prix des concours anglais, les taureaux de Durham de pur sang inscrits au *Herd book;* ces bêtes de grand luxe sont taillées carrément en larges plans, blocs cubiques de chair et de graisse supportés par des jambes fines et couronnés d'une tête également très fine, avec de petites cornes. Le propriétaire nous indique le prix de quelques-uns, 400 000 francs, 600 000 francs.. Leur étable est un palais où tout brille; un personnel de choix venu d'Angleterre avec ces seigneurs veille à leur alimentation et à leurs ébats. Leur descendance immédiate n'est point destinée à la boucherie, mais à la reproduction, et c'est seulement leurs petits-fils que nous mangerons.

C'est ainsi que, par croisement, sélection, alimentation rationnelle, se forme le troupeau argentin.

Les chevaux sont l'objet des mêmes soins. Voici les pur sang, vainqueurs du Derby d'Epsom ou du grand prix d'Auteuil. Leur *pedigree* remonte à 6 ou 8 générations et ils donneront naissance à d'autres vainqueurs. Mais voici aussi les étalons destinés à fournir des bêtes de labour et des chevaux de trait pour la carrosserie et les transports. Même confortable et même luxe dans les écuries que dans les étables et le haras est magni-

fique. Dans d'immenses paddocks que des rideaux d'arbres protègent contre le vent, les poulains et les juments s'ébattent joyeusement. Dans les explications de notre cicerone, dans les questions qu'il pose en anglais et en espagnol à tout le personnel que nous rencontrons, on sent le chef d'industrie en même temps que le propriétaire foncier. L'entreprise qu'il dirige personnellement exige de grands capitaux, maniés hardiment d'une main expérimentée. Elle constitue l'une des principales ressources de son pays, et son élevage scientifique et méthodique contribue à l'enrichissement général.

Le château est une habitation moderne très confortable, et les créneaux qui le couronnent n'excluent pas les larges baies et les portes hospitalières. De vieux meubles, des tableaux bien choisis ornent l'intérieur. Le jardin contient une très belle roseraie. Cour de tennis, terrain de polo, links de golf, beau parc bien dessiné l'entourent. En quelques tours de roue une auto mène à un pavillon au bord de la mer.

Au retour, je vais au club italien, où je suis invité à une réception en l'honneur de la fête nationale, qui commémore l'unité enfin reconquise le 20 septembre 1870. C'est pour moi l'occasion de rappeler que les deux divisions italiennes du général Albricci, franchissant l'Aisne, ont repris d'un bel élan le Chemin-des-Dames sous mes ordres il y a tout juste trois ans, et de leur payer mon tribut de reconnaissance. Ce glorieux souvenir, si proche dans le temps, si lointain dans l'espace, évoque la fraternité latine cimentée sur le champ de bataille, et il émeut cette assistance où, en un tel jour, tous les cœurs se tournaient vers la Mère Patrie. Au sortir du cercle, une foule d'Italiens m'accompagnent, mêlés aux Français et aux autorités argentines.

Nous regagnons le bord en pleine nuit, par une mer assez agitée. Le *Jules Michelet*, qui avait mouillé assez près de terre et à l'abri du môle en construction, a dû s'éloigner quelque peu. L'amiral ne croyait pas que le croiseur pût remonter le Rio de la Plata, et nous pensions gagner Buenos-Ayres en chemin de fer. Mais notre ministre voudrait bien montrer, dans la capitale où il représente la France, notre pavillon si bien porté et il insiste pour que nous restions à bord du *Michelet*. D'autre part, des experts en navigation nous affirment que les bâtiments calant 8 mètres comme le nôtre peuvent naviguer

dans ce large fleuve. Nous voici donc en route, par un temps qui devient nettement mauvais.

Mon second, M. Dupeyrat, nous a quittés au Chili et il nous a rejoints à Mar del Plata par voie ferrée en visitant Mendoza et Buenos-Ayres. Il rapporte des renseignements consolants et intéressants sur les œuvres françaises qu'il a encouragées, des entreprises viticoles prospèrent sous une direction française ; nos plants de vigne et nos méthodes de culture et de vinification donnent de très bons résultats. Ces vignes ne feront jamais concurrence à nos grands crus, car il leur manque le terroir, mais elles donnent dès maintenant de très bons vins ordinaires, et peut-être aussi quelque cru spécial se trouvera, avec son bouquet particulier.

Le gouvernement de Buenos-Ayres n'est pas encore très bien fixé sur la façon dont il convient d'accueillir ma mission. Je ne suis pas ambassadeur extraordinaire comme au Pérou, et je n'ai aucune lettre de créance, la message de courtoisie et d'amitié que j'apporte au Gouvernement et au peuple argentin me donne pourtant un caractère diplomatique que le protocole cherche à définir. M. Dupeyrat est chargé de m'inviter à descendre au Jockey-Club et il m'explique que ce cercle compte environ 3000 membres, dont tous les grands propriétaires qui font la fortune de l'Argentine par des entreprises dont je viens de constater l'importance à Chapadmalal.

A l'entrée du fleuve, la sonde nous donne moins de 8 mètres : la tempête qui souffle au large fait pression sur l'Océan et l'appel de cette surface immense amène dans l'estuaire une baisse légère. Sans doute, des bâtiments construits en conséquence pourraient affronter cette difficulté : les fonds vaseux cèdent à la pression et on chemine alors en y traçant son sillon. Les prises d'eau de la machine doivent en ce cas être placées assez haut pour éviter de s'envaser ; le *Jules Michelet* destiné uniquement à la haute mer, a ses prises d'eau très bas et ses chaudières s'encrasseraient immédiatement. Il nous faut donc mouiller et attendre qu'on vienne nous chercher.

C'est un petit vapeur, *le Triton*, qui arrive le premier. La *Ligue maritime et coloniale* française a ici une filiale très active qui l'a nolisé pour venir à notre rencontre ; recevant nos messages de T. S. F. qui signalaient notre désagréable situation, *le Triton* a poussé jusqu'ici. Nous transbordons par une mer très

forte, l'embarcation qui nous porte monte et descend de plusieurs mètres bord à bord avec le petit vapeur, et il faut profiter du moment favorable pour se jeter littéralement dans les bras de nos compatriotes enthousiasmés. C'est une forte rallonge à une promenade qui devait durer deux heures, et on manque de pain à bord : le *Jules Michelet* en fournira, et la soirée se termine par un joyeux pique-nique.

***

Le 24 septembre, au jour, je monte sur le pont et je vois les eaux limoneuses du Rio, ses rives lointaines et basses. Bientôt la forêt des mâts annonce le port, dont nous voyons les môles et les terre-pleins; par derrière se dressent les hautes maisons de la capitale. De petits remorqueurs nous font accoster, et nous débarquons à sept heures du matin. A vrai dire, l'heure n'est pas propice aux manifestations populaires: une foule énorme nous a attendus toute la soirée d'hier et s'est dispersée à la nuit, déçue. Nous trouvons sur le quai le ministre de France, M. Clausse, avec le personnel de la légation et du consulat et les représentants du gouvernement argentin. Je suis heureux de retrouver Mgr Duprat, et mon aimable camarade de Lima, le général Carlos Martinez. M. Caballero, attaché au protocole, me demande d'être l'hôte de la République et il me conduit à l'hôtel Plaza, où des appartements nous ont été préparés.

A neuf heures, je vais à la cathédrale déposer une palme sur le tombeau de San Martin. Je dois mon premier salut de soldat français à ce héros dont la gloire illumine tout le continent latin. Il assura la liberté de sa patrie, franchit les Andes, délivra le Chili, et à Lima il porte le coup mortel à la domination espagnole dans l'Amérique méridionale. Revenu en triomphateur, il refusa de jeter dans les discordes civiles le poids de son épée victorieuse, et s'exila volontairement en 1822. En 1826, il revint, mais l'Argentine était toujours en proie aux mêmes luttes intestines et, sans même débarquer, il retourna en France où il mourut en 1850, alors que l'Argentine n'était sortie de l'anarchie que pour gémir sous la tyrannie de Rosas, qui dura vingt-cinq ans... Je m'entretiens de cette destinée avec l'abbé Franceschi, qui me fait visiter le monument sculpté par Carrier-Belleuse; il a fait ses études scolastiques à Saint-Sulpice et parle le français avec toutes ses nuances.

Je me rends ensuite au Collège militaire où m'attend le ministre de la Guerre, le docteur Moreno. Nous passons lentement en automobile devant le front des trois divisions, infanterie, artillerie, cavalerie, — c'est la seule revue que j'aie jamais passée en cet équipage, — qui défilent ensuite devant nous; la tenue est très brillante et le défilé très correct. C'est la tenue allemande des cadets qui se présentent au « parade schritt, » le pas de l'oie; les instructeurs allemands ont sévi dans presque tous les États de l'Amérique du Sud et y ont imprimé leur marque, qui heureusement ne paraît pas indélébile (1).

Le ministre de la Guerre me demande de parler de la Grande Guerre aux élèves-officiers, et je m'exécute sans façon. Je raconte rapidement la première victoire de la Marne, que la propagande de nos ennemis avait présentée comme un repli voulu, et que je résume simplement d'après les publications allemandes. Le ministre de la Guerre nous invite à déjeuner au Collège militaire, puis je rends visite au ministre des Affaires étrangères, M. Pueyrredon; au palais du Congrès, le bureau des deux Chambres reçoit la mission française, nous visitons ensuite la municipalité.

A la légation de France, je prends contact avec les nombreuses organisations de la colonie française, qui groupent 35 000 de nos concitoyens : certaines de nos préfectures comptent moins d'habitants. Je suis très touché de voir que la colonie belge s'est jointe à nos nationaux. Puis nous nous rendons au Cercle de la Presse. Buenos-Ayres possède deux grands journaux conçus sur le modèle des quotidiens américains, qui comprennent de 16 à 32 pages et parfois davantage, la *Prensa* et la *Nacion*. Ils publient très souvent des articles dus à la plume de hautes personnalités françaises et possèdent d'importants bureaux à Paris et des correspondants dans le monde entier. Les Français disposent d'un excellent organe, *le Courrier de la Plata*, qui est dans sa cinquante-septième année, et toutes les colonies étrangères ont leur journal. En outre, plusieurs feuilles des États-Unis du Nord ont ici un correspondant. Quatre cents journaux s'impriment dans la République Argentine.

C'est dire l'importance de la presse dans cette capitale qui compte plus d'un million et demi d'habitants. Le Docteur Tito

(1) Les uniformes prussiens et le pas de parade ont été peu après supprimés dans l'armée argentine.

L. Arata, président du cercle, me porte un toast si élogieux que j'en renvoie les hommages à mon pays, et j'explique notre situation d'après guerre, l'œuvre des réparations, la politique essentiellement pacifique de la France, et la nécessité pour elle d'exiger cependant l'exécution du traité. — J'avais terminé quand je me suis souvenu d'une brochure de propagande allemande sur la « honte noire, » et j'ai revendiqué hautement ma part de responsabilité dans l'emploi des contingents coloniaux dans la guerre européenne. Les maladroites calomnies de ce factum font peu d'impression en pays latin où le préjugé des races n'obscurcit pas le bon sens, mais elles sont si largement répandues que je me suis cru obligé d'en parler. Il m'a semblé que mon auditoire me suivait parfaitement.

Le dîner du soir nous a ramenés à l'hôtel Plaza où le ministre de France réunissait en notre honneur la plupart des ministres argentins, le bureau des deux Chambres, le nonce apostolique, l'ambassadeur d'Espagne, les représentants des puissances alliées ou amies et un certain nombre de notabilités. La table était dressée autour d'une grande ellipse où se dessinait un vrai parc, trois grands échassiers y promenaient leur stupeur ennuyée : nous n'avions jamais vu surtout de table d'une telle dimension. — M. Roger Clausse insista sur les liens qui unissaient le peuple argentin au peuple français et rappela qu'à deux reprises la représentation nationale les avait affirmés en choisissant à l'unanimité le 14 juillet comme fête de la République et en votant, à la presque unanimité, l'entrée de l'Argentine dans la guerre.

J'ai revu Mgr Duprat, ambassadeur de la République Argentine pour les fêtes du centenaire à Lima, et j'ai retrouvé M. Roume, ancien gouverneur général de l'Afrique occidentale française, où il jouait, il y a quinze ans, un rôle capital d'organisateur, pendant que j'y étais chef d'État-Major.

Je me retirais après ce dîner splendide, quand une porte s'ouvrit devant moi, sur un escalier de quelques marches, et je vis une grande salle de bal où tournoyaient de nombreux couples : c'était une société anglaise qui se divertissait. Quelques gentlemen insistèrent pour me faire traverser leur salle; ils y mirent tant de bonne grâce que je dus leur obéir, suivi de mes compagnons. L'orchestre joua *la Marseillaise*, et nous fûmes l'objet d'une manifestation toute spontanée, très chaleureuse,

telle qu'en savent faire les Anglais, quand ils veulent se montrer démonstratifs.

Le lendemain dimanche nous amène dans la chapelle du Collège de la Salle, où Mgr Duprat célèbre la messe. C'était l'un des foyers du patriotisme français, d'où ne cesseront de s'élever les prières et les vœux les plus ardents pour la victoire. Puis je vais à l'hôpital français poser la première pierre d'un monument élevé aux morts de la guerre, français et argentins; je salue le monument de l'Alsace-Lorraine, où chaque 14 juillet la colonie française venait se réunir pour prendre conscience des revendications nationales. Je dois remettre aux familles les décorations accordées à titre posthume, croix de la Légion d'honneur, médailles militaires, croix de guerre; les veuves, les mères, les orphelins s'avancent pour recevoir cet héritage d'honneur et ce geste est profondément émouvant.

La colonie française se réunit dans un banquet populaire d'un millier de couverts, qui me donna l'occasion de lui apporter le salut et les encouragements de la mère patrie, de dire une fois de plus le relèvement consolant de la grande blessée, sa sagesse, et sa modération dans la victoire, ses forces retrouvées, augmentées par le retour des provinces perdues et par l'annexion militaire de ses colonies, qui en font une nation de cent millions d'âmes.

Nous constatons aux courses de Palermo l'enthousiasme de la foule qui nous acclama, à l'*Union des Combattants*, je remercie les braves qui ont passé les mers pour aller au secours de la patrie lointaine; la Légation de France, toute nouvelle, décorée avec un goût parfait, nous accueille en même temps que l'élite du monde argentin.

Le banquet du Jockey-Club est l'occasion d'une manifestation des plus significatives. Nous y retrouvons les membres du Parlement et du gouvernement, les Ministres étrangers, l'armée, la marine, toutes les personnalités marquantes dans la société; M. Ezequiel Ramos Mexia m'adresse en français un discours de la plus haute éloquence. Bien que l'Argentine ne se soit pas trouvée dans la bataille aux côtés de la France, « elle a toujours été et restera dans l'avenir sa fille spirituelle la plus dévouée »

« Ce n'est que l'effet de la gratitude consciente chez les esprits cultivés, réflexe chez tous ceux qui, pendant plusieurs générations, ont subi sans s'en douter les effets moraux et matériels de

ses enseignements et de sa civilisation. Il n'est pas un seul parmi nous autour de cette table qui ne soit un enfant de l'esprit français, formé à son image par ses livres, qui nous ont initiés aux secrets de la science, de l'histoire et de la poésie depuis les premiers temps de notre jeunesse. Pour tous ceux qui vous entourent, votre belle langue est familière, et ils ont tous connu les enchantements de la vie intellectuelle dans ce paradis terrestre qu'on nomme la Ville Lumière. »

L'orateur voit la France donner l'exemple de la modération et de la sagesse dans un monde profondément troublé et menacé des plus graves convulsions; il ne doute pas de ses résolutions pacifiques et la félicite d'avoir envoyé comme messager aux démocraties américaines un soldat de la Grande Guerre, un rameau d'olivier à la main.

Nous quittons le Jockey Club après minuit pour nous rendre au bal donné en notre honneur par Mme Carlos Madariaga, dans un salon où s'étaient constamment avivées pendant toute la guerre d'ardentes sympathies pour la cause française.

Le lendemain 26, nous visitons les œuvres françaises, les mutualistes, l'Alliance Française, le comité France-Amérique et les sociétés d'anciens combattants. Au collège Lacordaire, le père Sisson me présente le tableau d'honneur où s'inscrivent les noms des élèves morts pour la Patrie, et j'y voudrais bien suspendre la croix de guerre. Après le déjeuner offert par la Ligue maritime française, présidée par M. Nicole, je me rends officiellement à l'audience du président de la République. Nous partons de la Légation de France, en grande tenue, landaus découverts, escortés par un demi-escadron des célèbres grenadiers à cheval. C'est l'occasion d'une manifestation imposante. Sur tout le parcours, les maisons sont pavoisées aux couleurs françaises et argentines, mêlées à quelques drapeaux des Alliés; des fleurs pleuvent de tous les balcons; une foule compacte se presse dans les rues et sur les places, acclamant la France et ses envoyés. Devant le palais du gouvernement, un régiment d'infanterie est en bataille; sa musique joue *la Marseillaise* et je salue son drapeau.

C'est sur cette place que, le 25 mai 1810, devant la municipalité, la population réunie en conseil ouvert à ses magistrats municipaux (cabildo aperto) proclama la déchéance du vice-roi espagnol et acclama un gouvernement autonome : c'était la

révolution qui devait, six ans plus tard, amener l'indépendance. Ici, depuis quatre générations, s'est déroulée l'histoire de l'Argentine. Ici le Français Jacques de Liniers, au service de l'Espagne, fit capituler en août 1807 le corps expéditionnaire anglais qui s'était emparé de Buenos-Ayres. Tous les épisodes des longues luttes entre unitaires et fédéralistes sont venus se terminer ici. Car voici le Cabildo (l'hôtel de ville), aujourd'hui cour suprême, la cathédrale et « la maison rose, » qui abrite la Présidence de la République et les principaux ministères.

La grande place, cadre magnifique d'une manifestation populaire qui la remplit et qui déborde dans les avenues, les rues adjacentes, les balcons, les terrasses des maisons et du palais : c'est très beau et très émouvant.

Nous entrons dans le grand salon, où bientôt le Président Irigoyen et le ministre des Affaires étrangères Pueyrredon nous rejoignent. Après les présentations et les compliments de bienvenue, le Président me conduit dans un autre salon avec M. Pueyrredon, le ministre de France M. Clausse, et M. Dupeyrat. La conversation prend un tour très cordial, mais sans dépasser les limites d'une extrême courtoisie. Au retour, il semble que la foule ait encore augmenté, que ses rangs soient encore plus denses et ses acclamations plus nourries.

Nous retournons à la Légation de France, où Mme Clausse reçoit en notre honneur les notabilités argentines et françaises avec sa bonne grâce habituelle. Puis au collège des Maronites, les diverses colonies libanaises se sont groupées pour nous accueillir, je reçois l'assurance d'un dévouement héréditaire et d'une profonde reconnaissance pour la France. J'y réponds en affirmant les sentiments d'affection désintéressée de notre pays pour le Grand Liban. Le général Gouraud guide et protège les premiers pas de ses peuples sur les routes de la Liberté : tous les nationaux libanais trouveront à l'étranger le concours dévoué de nos représentants, au même titre que nos nationaux; le Gouvernement français m'a prescrit de leur donner cette formelle certitude.

Une visite s'imposait au « Club des Armes, » cercle plus fermé que le Jockey, dont la sympathie pour la cause des Alliés ne s'est pas démentie un seul instant. Puis la soirée s'achève au club français, où nous attend une fête brillante, qui commence par une formidable ovation ; j'ai soin d'écourter ma réponse au

beau discours du président, M. Émile Lermond, car il ne faut jamais retarder le moment des ébats chorégraphiques.

Les deux jours suivants ont été employés surtout à visiter les œuvres françaises d'enseignement et d'assistance. Je retrouve chez nos religieux et nos religieuses le même dévouement, le même zèle, le même amour de la France. Le cercle belge nous accueille avec une cordialité touchante. Le colonel Alfredo de Urquiza, de l'armée argentine, nous reçoit dans son beau domaine d'Olivos, c'est un ancien élève de Saint-Cyr et son père, le général de Urquiza, abattit la tyrannie de Rosas et reste surnommé l'organisateur de la République. Comme chef de guerre, Président de la République, ou gouverneur de sa province d'Entre-Rios, il ne cessa de jouer un rôle considérable et toujours bienfaisant depuis 1852 jusqu'en 1870 où il fut assassiné par un aventurier politique.

Sur des instances réitérées, j'ai donné au Jockey Club une conférence sur la bataille de Verdun ; je devais parler sur Napoléon, à l'occasion du centenaire, mais c'est la Grande Guerre qui attire avant tout l'attention, et le nom de Verdun est celui qui s'impose le plus à l'imagination, sans doute parce qu'il symbolise à la fois la résistance française et son rebondissement. Le Kaiser, par ses communiqués outrecuidants de février 1916, a donné aux actions de Douaumont et de Louvemont un retentissement qui se prolonge encore.

Le ministre des Affaires étrangères nous a donné officiellement à dîner au nom du Président de la République, qui ne reçoit pas, et en l'absence du *Jules Michelet* j'ai pu recevoir le monde argentin et la colonie française à bord d'un paquebot de la Compagnie Sud-Amérique. C'est M. Nicole, directeur des compagnies françaises de navigation, qui m'a permis de réunir 250 invités dans une belle fête; M. Nicole est d'un précieux secours pour le ministre de France : il est président de la Chambre de commerce et de la Ligue maritime et coloniale, et il se trouve à la tête de toutes les organisations françaises dont il sait coordonner les efforts. Son activité méthodique et son intelligence très ouverte en font un directeur de première valeur, et il faut féliciter les compagnies de navigation françaises d'avoir su se réunir et le choisir comme représentant unique.

***

Le Président de la République m'a rendu ma visite à l'hôtel Plaza où j'étais son hôte. Cette démarche, qui contrevient aux règles protocolaires, a été très remarquée. Les paroles qu'il a prononcées à cette occasion étaient encore plus significatives que la visite elle-même : « Je suis aujourd'hui l'interprète du peuple argentin, me dit-il en substance ; vous avez pu voir il y a trois jours l'expression de son ardente admiration et de son affection pour votre pays, qu'il était heureux d'avoir l'occasion de témoigner en vous acclamant personnellement ; mais je vous apporte aussi le témoignage de mes sentiments personnels, et je suis d'accord avec mon parti politique tout entier. » Son interprète était le ministre des Affaires étrangères Pueyrredon, le même qui avait quitté la Conférence de Genève parce que la Société des Nations se refusait à admettre l'Allemagne parmi ses membres, M. Clausse, qui parle le castillan, constatait avec une agréable surprise sa traduction fidèle des sentiments exprimés par le président Irigoyen, qui avait opposé le veto présidentiel aux manifestations du congrès en faveur de la France et à la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. Et pourtant notre ennemi était alors représenté ici par ce Luxbourg, qui, à propos de la guerre sous-marine, recommandait de « couler sans laisser de traces » les navires portant forcément des nationaux argentins, et qui couvrait le même président et le même ministre de sarcasmes germaniques dont la grossièreté fait hésiter ma plume..

Il y a aujourd'hui dans la politique argentine un facteur de sentiment dont l'importance croît avec la volonté des peuples de se gouverner eux-mêmes. Les plus raisonnables obéissent beaucoup plus au sentiment qu'à l'intérêt immédiat, et il n'est pas certain qu'ils aient tort, car l'intérêt immédiat n'est souvent qu'une apparence et il reste en tout cas passager, au lieu que les affinités de culture et de race et les liens héréditaires nés de l'échange d'anciens services rendus, créant entre peuples bien nés le sentiment d'amitié et de reconnaissance qui reste permanent. Et il y a chez les peuples ayant pris conscience de leur existence l'instinct de conservation qui se développe dans la masse. Tous ces mobiles échappent parfois aux gouvernants auxquels il arrive de s'égarer dans le domaine de la spéculation pure.

Buenos-Ayres a pris dans la République une importance que les provinces ne cherchent plus à lui disputer; grâce aux voies ferrées et à la navigation à vapeur, elle centralise la plus grande partie des échanges et des affaires dont l'importance ne cesse de croître. Les services qu'elle rend à la nation lui ont fait pardonner l'importance qu'elle garde. L'Argentine est fière d'avoir pour capitale la seconde ville latine, qui vient immédiatement après Paris avec un million et demi d'habitants; c'est une ville cosmopolite, avec 300 000 Italiens, 120 000 Espagnols, 30 000 Français, mais qui reste surtout latine, bien que les étrangers s'y nationalisent très vite, ils gardent en devenant Argentins des liens de sentiment avec leur patrie d'origine, et cette capitale sent vite et fort, je viens de le constater. On peut penser que ce sentiment de la population a réagi sur le gouvernement qui l'a partagé sans réserve et très sincèrement, je le pense.

La constitution de 1852 qui régit l'Argentine a été calquée sur celle des États-Unis, et le président a les mêmes pouvoirs à Buenos-Ayres qu'à Washington. Il nomme les ministres ; il est vrai qu'à Buenos-Ayres les Chambres ont le droit de les convoquer et de leur demander des explications, ce qu'elles ne peuvent faire à Washington; mais s'il y a un différend, on ne peut que le constater, et le président peut passer outre à la volonté du Parlement; c'est ce qui s'est produit à propos de la guerre mondiale. Il eût fallu une révolution pour que l'Argentine entrât dans la guerre.

A vrai dire, cette constitution est discutée par les hommes politiques et les jurisconsultes argentins. Le fédéralisme donne à tous les États un appareil gouvernemental très lourd et très coûteux pour certains d'entre eux : un gouverneur, deux Chambres, pour moins de 100 000 habitants; le droit de légiférer sur beaucoup de questions d'intérêt général créerait vraisemblablement de grands désordres, s'il n'y avait avec la Constitution quelques accommodements, qui rétablissent l'action du pouvoir central en cas d'abus locaux. Et puis le pays se peuple si vite, il est si riche, il a tant d'avenir, qu'on peut lui faire crédit.

L'agriculture et l'élevage sont ses seules richesses visibles, et se développent sans cesse. Les terrains irrigués augmentent par le travail constant; les cultures et les pâturages se déve-

loppent à proportion. Mais il reste les mines, la force latente des torrents descendant des Andes; l'exploration de la montagne commence seulement et donne déjà des résultats très encourageants.

En somme, l'Argentine, grande comme les deux tiers des États-Unis, peuplée de 7 millions et demi d'habitants, n'a mis en valeur que le huitième de son sol. L'un de ses grands hommes, Sarmiento, a dit : « Gouverner, c'est peupler, » et elle peuple. Sa population double tous les vingt ans, et si cette progression continue, on peut prévoir que ses habitants seront cent millions vers la fin de ce siècle. C'est une nation latine, avec certaines qualités pratiques des Anglo-Saxons, donc un caractère très nettement personnel, qu'accentue encore un patriotisme ardent. Son jeune peuple évolue très rapidement, et se sent attiré vers la France. La forme de civilisation qu'elle représente lui apparaît comme supérieure à toutes les autres.

Telles sont les pensées que nous remuons, tandis qu'à bord d'une canonnière argentine nous glissons sur les flots limoneux vers Montevideo.

Général Mangin.

(A suivre.)

POÉSIES

EN RELISANT RUY BLAS

CE QUE PENSE UN DES MUETS

> Ma petite maison près du pont où vous êtes,
> Je n'en veux rien garder hormis les clés secrète
> Ruy Blas, je vous la donne et les muets aussi..
> VICTOR HUGO, *Ruy Blas*, Acte Ier.

Noir comme le silence et noir comme la nuit,
Mon œil éthiopien dans mon visage luit;
Je porte le turban moresque à deux aigrettes;
Mes mains subtiles sont aptes aux clés secrètes;
Fils de la sombre Afrique, au regard étonné,
J'offre mon teint obscur et mon dos galonné.
Mon mutisme à jamais m'a rendu solitaire.
Ma fonction est d'être là et de me taire,
D'apparaître et de disparaître tour à tour
Au milieu des débats de vengeance et d'amour,
De tenir les volets bien clos et les serrures
Toutes, discrètement, prêtes aux aventures,
D'oublier qu'un beau jour est entré par le toit
Quelqu'un qui dans la place a mis grand désarroi
Et que, le masque au front, vers le soir, est venue
Mystérieusement une dame inconnue
Qu'ont, de fort près, suivie, — en habits de laquais
L'un; l'autre vêtu de noir, marchant de biais,
Le feutre sur les yeux, la cape au dos, — deux hommes,
Et que, dans la maison près du pont où nous sommes,
A retenti soudain et s'est éteint un cri
Qui tua le silence et poignarda la nuit...

LINDAMIRE

N'étiez-vous pas hier au ballet d'Atalante?
Lindamire a dansé d'une façon galante.
Victor Hugo. *Ruy Blas*, acte I[er].

J'imagine, ce soir, ce ballet d'Atalante,
Où vous avez dansé d'une façon galante,
Lindamire, et j'évoque en quelque beau jardin
La scène, le décor, la rampe, et le gradin,
Le théâtre construit de toile et de verdure
Que, par les soirs d'été, l'on dresse, d'aventure,
Au bas de la terrasse et près du miroir d'eau,
A ce rond-point sévère et propice au tréteau,
Et que des buis taillés de niches et d'arcades
Entourent, et non loin du bassin des cascades,
Dont on entend parfois, quand l'orchestre s'est tu,
— Flûte douce, rauque hautbois, fifre têtu, —
Et que l'ombreux silence a vaincu la musique,
Le timbre cristallin et la voix aquatique.
C'est là que vous dansez, Lindamire aux beaux yeux,
En ces ballets mêlés de Nymphes et de Dieux,
Toujours belle, toujours riante, Lindamire,
Vous que la Ville adore et que la Cour admire,
A qui rêve, la nuit, au coin de la « calle, »
Le mendiant qui dort dans son manteau volé,
A son poignard la main qu'il tend le jour aux piastres,
Vous que, dans leurs sonnets pleins de roses et d'astres,
Célèbrent, ventre creux, au fond de leurs taudis,
Les poètes à jeun sans un maravédis!

Vous voici. Vous allez, ce soir, être Atalante.
La musique se fait voluptueuse et lente;
Le violon s'apaise et gémit à mi-voix,
La flûte vous annonce en sourdine au hautbois;
Vous n'êtes pas encor sur la scène apparue
Que, d'avance, chacun en esprit vous a vue,
Tant votre image habite au fond des yeux charmés!
Marauds à souquenille et seigneurs emplumés,
Tous donneraient, d'un coup, car leur folie est telle,
Leur part de paradis et de vie éternelle

Pour baiser votre main ou dormir dans vos draps
Tout l'or que les rios apportent des sierras
Aux flancs des galions qu'une flotte accompagne
A travers l'Océan jusqu'aux ports de l'Espagne,
Tout cet or qui ruisselle aux cassettes du Roi
Serait peu pour payer une nuit près de toi,
Dût-on, pour leur bon poids et leur bon équilibre,
En lier chaque sac, avec soin, d'une fibre
Arrachée à la chair et prise galamment
Au plus sensible point du cœur de ton amant!

Vous voici. Un sursaut lève toutes les têtes
Et l'on dirait soudain que la place où vous êtes
S'est changée en un lieu divin, quand vous voici,
Lindamire! Votre œil luit sous votre sourcil
D'un feu si fier qu'on sent se glisser en ses veines
La brûlante langueur des délices païennes,
Et tout votre visage emprunte sa beauté
A mêler de l'orgueil à de la volupté.
A votre épaule nue un seul camée attache
Votre tunique, et l'un de vos seins qu'elle cache
Laisse l'autre montrer au regard enhardi
Son contour lumineux avec grâce arrondi.
Tout de vous est en vous de Nymphe et de Déesse,
Allure d'immortelle et port de chasseresse,
Car l'arc adroit se courbe entre vos jeunes mains.
C'est ainsi qu'Atalante, à leurs pas incertains,
Vierge, vous imposez votre poursuite armée;
D'avance on est vaincu de vous avoir aimée
Et nul des Prétendants n'a fui, comme il faudrait,
L'élan de votre course et le vol de vos traits
Jusqu'au jour où, vainqueur de la joûte inhumaine
Subtil et plus heureux, le perfide Hippomène,
Profitant du terrain qui vous sépare ancor
Laisse devant vos pas tomber les pommes d'or
Que s'attarde à saisir votre main opportune
En ce sable où périt votre agile fortune.
Car sur ce sol, soudain d'un reflet enrichi,
Sitôt qu'au métal rond qui roule et rebondit

S'est enfin refermé le geste qui le touche,
S'éclipse tout à coup votre gloire farouche
Et vous redevenez, lasse d'avoir été
Presque Déesse, Femme !...
Ah ! belle nuit d'été,
Si tout à coup les dieux ordonnent que tu voiles
A mes regards obscurs tes millions d'étoiles,
Je te défie en l'ombre où tu me plongeras,
Dussent mes yeux se clore et ne se rouvrir pas,
De me faire oublier cette heure et cette femme,
Car, tandis qu'idolâtre un parterre l'acclame,
Je me dis, moi chétif, et que guette la mort :
« J'ai mordu de mes dents la belle pomme d'or, »
Et, lorsqu'à mon chevet s'allumeront les cires
Et que leurs feux luiront sur mes mortels délires
Pour le soupir suprême et le suprême instant,
Je redirai tout bas, moribond et content :
« Mon cœur, souvenez-vous du ballet d'Atalante.
Lindamire y dansait d'une façon galante... »

PRAXEDIS

D'abord, un billet doux, je ne veux rien vous taire,
Pour ma dame d'amour, pour Doña Praxedis,
Un démon qu'on dirait venu du paradis.
Victor Hugo, *Ruy Blas*, acte Ier

On a brûlé partout des pastilles à l'ambre.
Les quatre grands laquais dorment dans l'antichambre ;
La dalle étant sans bruit, la voûte est sans écho.
Le silence se tait et l'aiguille à tricot
Avec quoi ces mareuds agrémentent leur veille
A regagné son poste au-dessus de l'oreille.
Ils dorment sans ronfler, bouche close, très droits
En leur veste de nuit à lisérés étroits,
Très dignes, très corrects. Le sommeil, sur leur nuque,
A peine a dérangé le nœud de la perruque,
Car ils sont gens de haute et puissante maison
Où les sièges ont au dossier un écusson
Que soutiennent deux Hercules, de leurs massues,
Et sur lequel on voit trois grenades feuillues.

Nul pas ne retentit dans les longs corridors.
Tout repose. Pas de lumière aux miradors.
Le palais tout entier, superbe et taciturne,
Étale autour de lui son beau jardin nocturne
Avec ses eaux, avec ses buis, avec ses Diane
Dont l'un a l'arc en main et le bandeau aux yeux.

Salut à toi! Salut, Prince et vainqueur des âmes,
Qui fais battre les cœurs où s'allument des flammes!
Amour, frère de l'ombre et frère de la nuit,
C'est toi qui, jusqu'ici, sans détour, m'as conduit.
Dans le mur du jardin tu m'as montré la porte;
Tu fis ma main subtile, expédiente et forte,
Et mes doigts, car tu les guidas, n'ont pas tremblé
Quand la serrure rude a gémi sous la clé
Et que j'ai vu s'ouvrir sur mon futur délice
Le merveilleux espoir dont tu fus le complice.
Maintenant nous allons pas à pas, l'œil au guet,
Surveillant le rond-point, épiant le bosquet,
Tressaillant si parfois, au bruit de la fontaine,
Se mêle le frisson d'une feuille incertaine.
Sur le sable, nos pas prudents se font légers.
Parfois, pour respirer l'odeur des orangers,
Nous restons, un instant, accoudés aux terrasses
Sans même souhaiter nous parler à voix basses,
Et graves, attendris, un moment nous rêvons
Aux très chastes baisers d'une sœur à nos fronts.
Mais bientôt nous voici reprenant notre route;
La grotte, où la rocaille à la nuit lourde ajoute
Son ombre épaisse, a l'air de nous montrer les crocs.
Tant pis! Nous nous rions des trous et des accrocs
Que peut faire aux manteaux, prompts à la déchirure,
La griffe sans effet de quelque ronce obscure
Qui, tordue à nos pieds, rampe jalousement!
Ah! qu'importe, voici le suprême moment;
Les ongles s'accrochant à la pierre évidée,
Jusques à la fenêtre enfin escaladée,
Et la marche à tâtons, puis, soudain, dans le noir,
Apparu, tout au bout de l'opaque couloir,
Un rayon lumineux qui perce les ténèbres

Et vous fait frémir tout entier chair et vertèbres, —
Comme on frissonnerait au seuil du paradis..
Êtes-vous éveillée, ô Doña Praxedis ?

De ce jardin fermé, de ce palais morose,
Vous êtes la colombe et vous êtes la rose,
Car la grâce s'unit en vous à la beauté,
Praxedis. On ne sait si vous avez été,
Quand vous étiez encor plus qu'à présent petite,
Jadis, la fée Urgèle, ou bien la Sulamite,
Ou quelque nymphe, et si le lait qui vous nourrit
Fut du lait de faunesse ou du lait de houri;
Mais lorsque l'on vous voit, on est pris, corps et âme,
Dans un filet d'amour dont la subtile trame
Vous lie et vous étreint délicieusement.
C'est un effroi, c'est un bonheur, c'est un tourment
De pouvoir contempler votre jeune visage.
On sent que le Destin vient de tourner la page
Et l'on sait que plus rien ne sera désormais
Que cette enfant cachée au fond d'un vieux palais
Que garde, bon geôlier, quelque duègne farouche,
Plus rien que son sourire et ses yeux et sa bouche
Et sa petite main qui joue à grappiller
Les boules de rubis qui forment son collier,
Plus rien que la langueur lasse et presque ingénue
Qui la fait en vos bras plus charmante et plus nue.

Praxedis, Praxedis, ô Doña Praxedis,
Recevez-moi, ce soir, en votre paradis!
Plus souple que le vent et plus vif que la flamme,
Pour venir jusqu'à vous, ma Maîtresse et ma Dame,
J'ai surmonté plus d'un obstacle; j'ai bravé
Le risque que mon sang coulât sur le pavé.
Puisqu'Amour m'a conduit jusqu'à vous, que je voie
Ce visage qui fait mon délice et ma joie
Et qui, si je mourais, tout à coup, sous vos yeux,
A peine daignerait s'en montrer soucieux
Et ne cesserait pas ce sourire céleste
Et nonchalant qui fait, Praxedis, que l'on reste
A vos pieds, même si l'on sent derrière soi
Rôder à pas muets et se tenir tout droit

Taciturne, — et sans que le cœur s'en épouvante,
Ponctuelle, apprêtant déjà, sombre servante,
Soit le coup de poignard, soit la coupe à poison, —
La présence déjà de votre trahison.

LUCINDA QUI JADIS..

Lucinda qui jadis, blonde à l'œil indigo,
Chez le Pape, le soir, dansait le fandango,
Victor Hugo, *Ruy Blas*, acte IV.

Seigneur! prends en pitié l'âme de Lucinda!
Au matin, se sentant plus faible, elle manda
Auprès d'elle le prêtre et voulut, à voix haute,
Posément, confesser jusqu'à sa moindre faute,
Car cette âme était noire et lourde de péché.
Or, l'homme, à ce chevet de mourante penché,
Quand un rauque hoquet s'achevait par un râle
Et que s'interrompait l'aveu, par intervalle,
En profitait pour regarder autour de lui,
Et son œil incertain, voilé d'un vague ennui,
Allait rôder d'objet en objet par la chambre
Où, comme l'on était aux beaux jours de septembre,
La lumière était douce en ce tiède matin.
Tout y semblait heureux, calme, propre, distinct,
Non point pauvre, mais net et sobre, bien en place.
On y voyait aussi, reflété dans la glace
En un vase de cuivre un bouquet encor frais
Composé de glaïeuls, de roses et d'œillets.
Puis soudain la voix reprenait sa litanie
Et le prêtre, s'en revenant vers l'agonie,
Écoutait de nouveau ce souffle haletant
Que la vie abandonne à la mort qui l'attend...

La voyez-vous, l'enfant aux cheveux roux, qui guette
Le bourgeois en bombance et le rustre en goguette?
Entendez-vous ce rire impudent, aigu, clair,
Qui fait qu'on se retourne à l'appel de la chair?
Puis lascive, indolente, effrontés et cynique,
Tout à coup a jailli du haillon qui l'étrique
Cette sorte de bête et de divinité

Qui pour arme au désir apporte la beauté,
Et qui, de ses beaux doigts dorés de courtisane,
Entr'ouvre du plaisir l'astucieux arcane
A ceux que son regard durement commanda.
C'est ainsi qu'en vous vit jadis, ô Lucinda,
Et bientôt votre nom courut de bouche en bouche,
Du galetas douteux jusqu'à la maison louche;
Chacun le répéta, grands seigneurs et valets.
On vit s'ouvrir à lui la porte des palais.
Pour vous être montrée à tous rieuse et nue,
La mule au pas fringant traîna de rue en rue
Le carrosse que rehaussaient des ors royaux,
Tandis que, succombant sous le poids des joyaux
Dont sur vous rayonnait l'éclatant incendie,
Vous étaliez aux yeux une gorge hardie.

Alors, de lit en lit et d'amant en amant,
Ce fut, de jour en jour, votre acheminement
Vers ce que l'on peut dire une sorte de gloire.
De l'alcôve on vous vit monter jusqu'à l'histoire
Presque, dans l'or, la pourpre et la boue et le sang.
Si ce fut monstrueux, ce fut éblouissant.
On vit luire des feux en des éclairs d'épées,
Des dagues se planter dans des gorges coupées.
On entendit craquer au choc de vos talons
Les diamants de l'Inde et l'or des galions.
Mais parfois vous aviez ce caprice de femme :
D'une cendre refaire, un instant, une flamme.
Vous preniez quelque gueux sans asile et sans toit,
Misérable, et vous lui disiez : Viens avec moi!
C'est ainsi que, dit-on, vous fûtes la maîtresse
D'un certain Zafari, escripant sans faiblesse,
Compromis dans cette histoire qu'on étouffe
De César de Bazan, comte de Garofe.
Puis soudain, vous voici d'Espagne en Italie!
Naples vous accueillit de toute sa folie,
Venise vous fit fête et Rome, en vers latins,
Vous célébra. Flambeaux, collations, festins...
Petits abbés musqués ou cardinaux maussades,
Grands seigneurs de passage, et barbons d'embassades,

Qui chaussent la bésicle afin d'y voir plus clair,
Tous voulurent goûter au fruit de votre chair
Ce piment espagnol que partout on renomme,
Si bien qu'un beau matin le bruit courut dans Rome
Que cette Lucinda, destinée au fagot,
Aussi bien qu'à l'amour experte au fandango,
L'avait, car nul détail à ce peuple n'échappe,
Dansé, la veille au soir, dans la chambre du Pape.

Seigneur! quel sombre amas de honte et de péché!
Soudain sur l'oreiller le prêtre s'est penché.
Sa main a fait le geste, il a dit la formule
Sacrée. Il s'en va. Son pas sonne au vestibule.
La morte est seule avec ses deux mains bien à plat,
Leurs maigres doigts crispés sur la blancheur du drap.
Elle a les yeux fermés, la bouche stricte et close.
Sévère, jaune, gravement elle repose.
Un rayon de soleil, à travers les volets,
Caresse le bouquet de roses et d'œillets
Et dessine son ombre an pavé de la chambre.
Dehors, c'est le beau ciel lumineux de septembre.
Une mouche bourdonne et le prêtre est parti.
L'heure sonne au clocher voisin, et, sur le lit,
Auprès duquel deux cierges vont brûler, gît, telle
Que la mort pour jamais l'a faite, étant mortelle,
Lucinda qui jadis, blonde à l'œil indigo,
Chez le Pape, le soir, dansait le fandango!

STANCES A GOULATROMBA

C'est mon ami du cœur nommé Goulatromba.
VICTOR HUGO, *Ruy Blas*, acte IV.

Lucinda, Praxedis, Lindamire! Je pense
Au spectacle charmant que vous avez été,
Et j'entends s'avancer dans votre pas qui danse
Les ombres de l'amour et de la volupté!

Je pense à mes plaisirs, je pense à ma jeunesse,
A la vôtre qui fut un délice à mes yeux,
Aux jardins de soleil, de fleurs et de tristesse,
Solitaires et pleins d'échos silencieux;

Je pense à vos baisers, je pense à vos sourires,
Au souffle doux ou fort qui soulevait vos seins,
A vos fureurs, à vos grâces, à vos délires,
Aux roses se penchant au-dessus des bassins.

O délice, ô tourment! ô délire, ô torture!
Poison toujours subtil, philtre toujours puissant!
Vous êtes tout au fond de ma mémoire obscure
Des souvenirs de feu, de parfums et de sang.
. . . .

L'aube est triste; la rue est vide. Ma sandale
Traîne péniblement sa semelle au pavé,
Et j'entends résonner ma démarche inégale,
« Devant l'ancien Palais des Comtes de Tevé. »

Une mule en passant me frôle presque au coude;
L'homme qui la conduit est du Guipuzcoa;
Son œil torve ricane à sa bouche qui boude;
Il écoute, sournois, le bruit qu'en l'écho a

Le quadruple sabot dont le choc sec se mêle,
Dans le silence nu de ce blême matin,
Au glissement furtif de ma double semelle
Dont l'une tient à peine à mon pied incertain.

Où me mèneras-tu dans cette ville morne
Où je ne suis plus rien qu'un passant saugrenu,
Moi, jadis, sous la lune et grimpé sur la borne,
Qui grattais la guitare au nez du ciel cornu?

Où me mèneras-tu, vieux cœur que rien n'appelle
O toi que nul désir n'attise de son feu?
Irons-nous allumer un cierge à Compostelle
Et tenter de fléchir les colères de Dieu?

Irons-nous? Irons-nous? Où donc? Vieux cœur, oublie!
Le temps n'est plus d'errer comme tu le faisais
A travers les jardins d'Espagne et d'Italie;
L'illusion d'amour est bien morte à jamais.

Regarde pour miroir aux carreaux de l'auberge
Ta trogne vénérable en cuir enluminé
A ton flanc dépourvu ne bat plus la flamberge,
Et ton feutre te montre un « plumeau consterné »

Jette un dernier écu sur la table, et l'écorne!
Écoute le bruit qu'il a fait lorsqu'il tomba.
Tends ton verre au gros vin que verse Maritorne
Et trinque au cabaret avec Goulatromba!

CE QUE PENSE L'AUTRE MUET

Triste flamme, éteins-toi!
VICTOR HUGO, *Ruy Blas*, acte V.

J'ai remis tout en ordre et j'ai lavé le sang
C'est bien. Le bruit des pas s'éloigne en décroissant;
Sur le pont au soleil ne passe plus personne.
Il fait chaud, l'air est lourd. J'ai froid et je frissonne.
Je les revois. Pourtant, j'avais fermé leurs yeux.
Quel visage il avait, féroce et furieux,
Celui qui, de sa main atrocement crispée,
Tentait de repousser la pointe de l'épée,
Acculé pour mourir dans ce réduit obscur!
Mais l'autre! Quelle paix déjà sur son front pur,
Quelle douceur, quelle pâleur sur ce visage!
On aurait dit que pour le funèbre passage
Quelque ange l'avait pris par la main et conduit
Vers la clarté qui veille aux portes de la nuit
Qu'il était beau! La vie est triste. Je regarde
Par la vitre. Une vieille est là, lavant sa harde
Dans le peu d'eau qui coule à travers les cailloux
Je voudrais qu'on me parle et me mettre à genoux.
Lorsque l'on est muet, on pense à mille choses
Le silence contient des profondeurs moroses
Derrière une peau noire une âme existe aussi.
On suppose cela, on devine ceci,
Bien qu'une ombre à jamais nous voile la figure;
Et, le front à la vitre, on rêve, on conjecture
Après qu'on a, d'un bras servile et diligent,
Tout bien remis en ordre et bien lavé le sang

HENRI DE RÉGNIER.

POUR

LA VRAIE REPRÉSENTATION

DE LA FRANCE

Le Parlement remet en chantier la loi électorale de 1919, qui a déjà fait couler tant d'encre et tant de paroles. Va-t-il compléter l'œuvre ébauchée, et substituer à un régime hybride un système réellement proportionnel? On pourrait craindre le contraire, à voir sur quel terrain les partisans aussi bien que les adversaires de la R. P. s'apprêtent à livrer combat. Il semble que l'enjeu de la bataille se réduise à un instrument de domination de parti.

Il m'a paru que la *Revue*, qui fut, il y a cinquante-trois ans, la marraine en France de la R. P., se devait de ne pas laisser défigurer sa filleule. Et voilà pourquoi c'est encore dans la *Revue* que l'ancêtre de cette filleule, si lente à grandir, demande la permission d'en rétablir les véritables traits.

En France, le suffrage universel est aujourd'hui la seule institution intangible. Le citoyen le plus indifférent aux opérations électorales serait le plus ardent à protester contre la moindre atteinte à un droit qu'il n'exerce jamais. Et pourtant, toute application du système majoritaire supprime les suffrages d'une partie des électeurs aussi radicalement que la dictature des Soviets a supprimé les élections elles-mêmes. C'est que jamais, à la base de notre régime électoral, on n'a établi une distinction entre deux droits qui n'ont rien de commun, le droit de représentation et le droit de décision.

Imaginons un petit peuple pratiquant le régime du gouvernement direct. Il faut bien que, dans toutes les questions à résoudre, la majorité des citoyens l'emporte sur la minorité. Semblablement, dans toute assemblée, politique, financière ou autre, le groupe le plus important impose nécessairement et légitimement sa volonté. C'est l'essence même du droit de décision.

Mais voici une nation trop nombreuse pour que le gouvernement direct soit possible. Il faut que les citoyens délèguent leurs pouvoirs à des mandataires. Le droit de chaque citoyen à être représenté est égal à celui des autres citoyens. Il ne doit être limité que par la nécessité évidente de ne pas exprimer une volonté isolée, et de s'accorder avec un nombre suffisant d'autres volontés. Que se passe-t-il cependant avec le principe majoritaire, lorsque des élections offrent à ce droit de représentation l'occasion de s'exercer? La moitié plus un des votants s'empare *légalement* de la représentation tout entière. Au lieu du droit de représentation, c'est le droit de décision qui a joué. La moitié plus un des votants a *décidé* que l'autre moitié moins un ne serait pas plus représentée que si elle n'avait jamais existé.

Voilà le premier résultat de cette inconcevable confusion entre deux droits d'essence si différente. D'autres conséquences s'ensuivent, non moins attentatoires à la justice et au sens commun.

Le jour de l'élection, les suffrages se sont portés sur plusieurs candidats, et n'ont donné à aucun la majorité absolue. Un deuxième tour est nécessaire. Cette fois la majorité relative suffira de par la loi. Trois candidats sont restés en ligne. *A* obtient cinq mille suffrages, *B*, quatre mille cinq cents; et *C*, quatre mille. *A* est proclamé député. Il représentera au Parlement non seulement les cinq mille électeurs qui l'ont choisi, mais les huit mille cinq cents qui ont voté contre lui! Lorsqu'il votera lui-même au Parlement, c'est au nom d'une minorité des mandants de sa circonscription qu'il usera du droit de décision. Et pour peu qu'un certain nombre de ceux qui décideront comme lui aient été élus dans les mêmes conditions, c'est une minorité réelle, par rapport à l'ensemble des citoyens, qui aura décidé d'une question importante pour le pays.

Est-il besoin de faire remarquer que, si les élections ont été

effectuées au scrutin de liste, la seule différence c'est que le despotisme de la majorité se sera exercé sur plusieurs noms à la fois, et que les vices originels ci-dessus constatés se seront multipliés à une puissance égale au nombre des candidats inscrits sur la liste?

Toutes ces vérités de fait, il y a cinquante-trois ans que la *Revue* m'a permis de les mettre en évidence (1). Et cependant, malgré l'exemple des peuples qui déjà les avaient inscrites dans leurs institutions et mises en pratique, il a fallu plus de quarante ans pour que la question sortit des limbes où la cloîtrait la routine. C'est peu d'années avant la tourmente de 1914 que de nouvelles initiatives se produisirent et que se dessine un mouvement en faveur de la R. P. Enfin, voilà quatre ans seulement que le Parlement, se souvenant des engagements qu'il avait pris devant le corps électoral, fit le premier pas dans la voie de la grande réforme. Premier pas timide, incertain encore. Beaucoup des nouveaux adeptes n'avaient pas été jusqu'au fond de la question. Et puis, tant de vieux préjugés, tant d'intérêts personnels barraient la route, que l'effort s'épuisa avant d'être complet. L'esprit de compromission ne perd d'ailleurs jamais ses droits. La prime à la majorité fut inscrite dans l'article essentiel de la loi de juillet 1919, comme une concession naturelle à des camarades dont on se séparait avec peine.

Reportons-nous au texte de cette loi. L'en-tête indique bien une bonne intention : « Loi portant modification aux lois organiques sur l'élection des députés, et établissant le scrutin de liste avec représentation proportionnelle. »

Mais dans le texte, à aucune ligne d'aucun article on ne trouve ni le mot ni même l'idée de proportionnalité. Après que les neuf premiers articles se sont longuement étendus sur les questions de circonscriptions et de listes, l'article 10 débute par cet alinéa péremptoire : « Tout candidat qui aura obtenu la majorité absolue est proclamé élu dans la limite des sièges à pourvoir. »

La même article 10, un peu plus bas, fait bien allusion à un « quotient électoral » et à des « moyennes, » mais accessoirement, pour l'attribution des sièges qui resteraient à pourvoir.

La contradiction est flagrante entre l'intention et le fait.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1870.

C'est la négation de ce qui devait être le principe fondamental de la loi.

Le droit de représentation ne supporte pas, dans son application, l'ingérence du droit de décision. Entre les deux, il y a antinomie, et si en philosophie on peut, sans grand danger, s'amuser à concilier des antinomies, le risque est plus grave en politique.

Le droit de représentation n'est pas une entité métaphysique. C'est une fonction sociale, qui n'est pas, par elle-même, préexistante chez un peuple, mais qui, une fois créée par les nécessités civiques, implique pour son exercice des conditions adéquates. Il y va de l'intérêt particulier des électeurs comme de l'intérêt supérieur de l'État.

La première de ces conditions, c'est la proportionnalité. Elle seule répond aux données essentielles du problème, qu'il est indispensable, — et facile, — de résumer brièvement.

1° Tout citoyen investi du droit de suffrage a un droit égal au droit de tout autre électeur. Un seul fait, — en dehors de l'indignité judiciairement proclamée, — peut le restreindre dans son exercice : le fait de ne pouvoir s'accorder avec un nombre suffisant de volontés semblables à la sienne. Des suffrages isolés ne peuvent avoir de vertu représentative. On ne construit pas avec de la poussière.

2° Dès qu'un groupe suffisant s'est formé autour d'une même opinion, il doit être assuré d'un représentant. Chacun des électeurs qui le composent a ainsi usé de son droit dans sa plénitude. En même temps, il l'a épuisé : il ne peut prétendre à voir son opinion représentée par plusieurs mandataires que si dans une proportion semblable d'autres groupes se sont réunis au sien; en d'autres termes, le nombre des députés afférent à chaque opinion doit être proportionnel au nombre des électeurs professant cette opinion.

Voilà le principe : principe de clarté, principe de justice, principe de paix sociale, mais principe rigoureux et dont l'application n'admet pas de compromissions. Or, cette application, l'expérience et la logique s'unissent pour nous la fournir.

Étant donné pour base l'attribution d'un député à chaque fraction de 75 000 habitants, — chiffre prévu par la loi de 1919, — les circonscriptions électorales doivent être assez étendues pour que chaque opinion puisse y grouper un nombre suffisant

d'adhérents, mais en même temps dans une mesure telle que les électeurs puissent pratiquement se réunir, se concerter, combiner leurs suffrages en connaissance de cause. Cette mesure semblerait être, — à part les exceptions que pourraient, dans certaines régions, imposer des conditions locales d'intérêts et de rapports, — cinq on six députés au minimum, et, au maximum, dix à quinze. Dans chaque circonscription « les listes sont constituées par les groupements de candidats qui signent une déclaration dûment légalisée. »

« Les déclarations de candidature indiquent l'ordre de présentation des candidats. »

Ces deux dispositions, extraites de l'article V de la loi de 1919, nous n'avons qu'à les enregistrer, en spécifiant toutefois que les mots « ordre de présentation » ne doivent pas être entendus dans le sens d'ordre chronologique des déclarations de candidature. La pratique de la véritable réforme repose en effet sur les deux bases suivantes :

1° Les bulletins de vote, qu'ils soient imprimés par les soins des partis ou écrits par l'électeur lui-même, doivent présenter les noms des candidats qui composent la liste *par ordre de préférence.*

2° Le bulletin déposé dans l'urne par chaque électeur ne peut jamais *compter que pour un seul nom.*

Ces deux dispositions sont le pivot du mécanisme proportionnel. Elles n'entraînent d'ailleurs aucune complication dans le rôle du votant, pas plus que de confusion dans le dépouillement des suffrages.

Le scrutin une fois clos, dans chaque commune, les scrutateurs désignés par la loi comptent les bulletins, les numérotent sans les dépouiller, et dressent un procès-verbal constatant le nombre de suffrages exprimés dans la commune. Les bulletins, avec un double de ce procès-verbal, sont aussitôt centralisés au chef-lieu de la circonscription, où a lieu le dépouillement. Sans doute, ce transport implique un court délai : on ne pourra pas, le soir même de l'élection, annoncer des résultats probables, mais franchement l'impatience publique peut bien se résigner à ce léger sacrifice. Avec le système majoritaire, ne fallait-il pas attendre le quatrième jour après le vote, pour que la commission de recensement confirmât ou infirmât les résultats provisoires?

Au chef-lieu, le dépouillement commence dès que le centralisation est complète. La première opération est de totaliser, d'après les procès-verbaux, les suffrages exprimés dans les diverses communes. On divise ensuite ce total par le nombre des députés à élire dans la circonscription. Le quotient de cette division, c'est le *quotient électoral*, c'est-à-dire le chiffre *qu'il est nécessaire*, mais aussi *qu'il suffit* strictement à chaque candidat d'obtenir pour être élu. Puis on ouvre les paquets de bulletins. Au fur et à mesure qu'on les lit, sur chacun d'eux on tient compte d'un seul nom, du nom qui est inscrit en tête, et que l'électeur a ainsi désigné comme ayant avant tout sa confiance : aussitôt qu'un candidat atteint le quotient exigé, on le proclame élu et les bulletins qui l'ont nommé sont marqués comme hors de service. Si le même nom, sur l'un des bulletins subséquents, se présente le premier, on l'oblitère et on tient compte du vote au candidat qui vient immédiatement après. On suit le même procédé jusqu'à ce qu'on ait épuisé les bulletins.

Ainsi chaque votant est certain, sans que son vote ait fait double emploi, ni rien perdu de sa valeur, d'être représenté par le mandataire qu'il désirait le plus. De deux choses l'une, en effet : ou bien sa voix compte au candidat qu'il a mis en tête de sa liste, ou bien si cette voix est appliquée au candidat qui vient en seconde ligne dans ses désirs comme sur son bulletin, c'est que déjà le candidat préféré a reçu la consécration du nombre exigé de suffrages.

Par les mêmes raisons, chaque opinion, chaque parti, est assuré d'obtenir le nombre de représentants qui lui est dû, mais aussi de n'obtenir que strictement ce nombre.

Conséquence — et exemple pratique. Supposons un collège de deux cent mille votants qui doit nommer dix députés. Le quotient électoral est de vingt mille. Un parti compte cent mille adhérents, un autre soixante mille, deux autres chacun vingt mille. Le premier aura cinq députés, le second en aura trois, et les deux derniers, malgré leur faiblesse relative, auront chacun un représentant. Avec le système majoritaire, les dix députés auraient été accaparés par les cent mille électeurs du premier groupe grossis de quelques déserteurs des autres fractions.

Évidemment nous avons choisi là des chiffres simples, pour

rendre la démonstration plus facile et plus frappante. Mais, n'importe avec quels autres chiffres, l'opération serait aussi aisée, et le résultat aussi rigoureusement juste et proportionnel. La seule chose qui puisse arriver dans certains cas, c'est que ce résultat ne soit pas complet. Manque partiel d'entente entre les votants, groupement insuffisant de certaines fractions peu nombreuses, bref un ou deux sièges restent non pourvus, et un nombre appréciable d'électeurs sans représentants.

On peut ici concevoir deux façons de procéder.

La première consisterait à centraliser, dans la capitale cette fois, avec toutes les garanties voulues, tous les bulletins sans emploi dans les diverses circonscriptions, et à les faire de nouveau recenser par une commission spéciale qui proclamerait élus les candidats ayant recueilli sur l'ensemble du territoire le quotient électoral. Cette méthode serait assurément la plus logique. Mais elle risquerait peut-être de se heurter en fait à des difficultés, à des lenteurs, à des contestations fâcheuses.

Dans l'autre système, plus simple et plus rapide, on comblerait sans désemparer les vides en proclamant élus, dans chaque circonscription, les candidats qui réuniraient, au-dessus d'un certain minimum, le plus fort total de suffrages relativement à chaque député ayant atteint le quotient complet. J'ajoute que le même expédient pourrait servir au cas où des vacances se produiraient durant le cours d'une session. Cette solution se rapproche de celles qu'a prévues la loi de 1919 pour les cas analogues; mais elle répond plus complètement aux exigences du droit, de la justice et de la tranquillité publique, puisqu'elle rend à l'avance inutiles les élections partielles pendant les législatures.

Si des esprits chagrins, — il s'en trouve probablement même en politique, — s'avisaient de prétendre que l'on créerait ainsi des catégories de députés de valeur inégale, la réponse serait topique : dans le système majoritaire, de telles inégalités n'étaient-elles pas constantes sans que jamais on ait songé à s'en indigner? Le député d'une circonscription des Hautes-Alpes n'était-il pas dûment nommé par moins de trois mille suffrages, alors qu'il en fallait quinze ou vingt mille à un député de Paris ou de Marseille? Et que dire de ces élections de second tour où la majorité relative qui conférait le mandat n'était qu'une minorité réelle des votants?

Quant aux objections soulevées par les majoritaires incorrigibles, non seulement contre la vraie proportionnelle mais contre la pauvre loi de 1919, en dépit de ses lamentables concessions, elles ne résistent pas davantage à l'examen.

La Proportionnelle composera le Parlement d'éléments si variés qu'aucune majorité de gouvernement ne sera possible? Elle sera plus certaine au contraire. Pour *décider* en fait, les affinités naturelles des nuances d'une même opinion ou des opinions voisines les réuniront, sans qu'il en coûte rien à leur indépendance et à leur loyauté. Pour le choix d'un représentant, au contraire, les coalitions ne peuvent se former que par l'équivoque et cette équivoque inévitablement se traduit dans les votes incertains du député polychrome. D'ailleurs, si l'objection était valable, quel serait l'idéal? Un Parlement sans opposition, nommé par un peu plus de la moitié du pays électoral et bâillonnant tout le reste de la nation. Alors, pourquoi un Parlement?

Autre grief. La R. P. enlève à la Représentation son caractère local? — Qu'est-ce à dire? D'abord, l'objection tombe à faux. Les influences locales trouvent dans la R. P. un auxiliaire précieux, car si elles sont vraiment sérieuses, elles ne se bornent pas au rayon d'une commune ou d'un canton : l'extension des circonscriptions assurera donc leur succès matériel. Quant aux petites influences de clocher, — traduction libre, mais exacte : ambitions de clocher, — à quoi peuvent-elles légitimement prétendre dont elles ne soient déjà nanties? N'ont-elles pas les moyens légaux de s'exercer? Pour la commune, le conseil municipal, dont, au surplus, la nomination devrait impliquer le système proportionnel. Pour le canton, le conseiller général, dont le siège unique ne peut être attribué que par la majorité cantonale, — et soit dit en passant c'est là l'explication des vœux et de la mentalité de certains conseils généraux : ces bons fils plaident la cause de leur père.

Le département enfin trouve dans la réunion des conseillers généraux son assemblée particulière. Mais une Chambre des députés doit-elle être une conférence de délégués des cantons? Non, son rôle est plus grand. Sans ignorer, sans sacrifier les intérêts locaux, elle ne doit avoir en vue que l'intérêt national. Ce n'est pas pour un département, pour une province, à l'exclusion des autres, qu'elle légifère. Concilier dans l'intérêt supé-

rieur du pays tout entier les intérêts locaux ou particuliers, voilà le premier de ses devoirs. La Représentation proportionnelle lui en facilite l'accomplissement, car sans obliger le député à rompre ses liens avec le coin de terre d'où il sort, elle lui crée des obligations moins limitées, envers des mandants plus largement répartis.

Pas plus que la précédente, cette objection n'est fondée, ni en principe ni en fait. Seuls les préjugés, les passions particulières, la routine peuvent s'élever encore contre une œuvre de justice — puisque les citoyens ne se dépouilleront pas les uns les autres de leur droit, — de liberté — puisque pour être certain de ne pas perdre sa voix, l'électeur n'a plus besoin de passer sous les Fourches Caudines de la coalition, — de pacification sociale enfin, puisque l'élection ne sera plus une lutte où le vainqueur étouffe le vaincu.

Cette œuvre, le législateur de 1919 l'avait entreprise sans s'être pénétré de ces principes essentiels, et il s'est arrêté à une ébauche confuse. La Chambre actuelle doit au pays et se doit à elle-même de la reprendre et de l'achever, cette fois en la fondant solidement sur les bases nécessaires. Ce n'est pas seulement un devoir de haute moralité civique. Il y va de la sécurité politique et sociale de la nation entière. Seule la Représentation proportionnelle peut créer un Parlement à l'image de la France. Seule elle peut, contre les entreprises sournoises des minorités avides de pouvoir, garantir la majorité, — immense mais mal préparée à l'action, — des citoyens paisibles, laborieux, patriotes et vraiment Français.

E. Aubry-Vitet.

UNE AMITIÉ DE BALZAC

CORRESPONDANCE INÉDITE

VII[1]

L'année 1837 avait été dure pour Balzac : déconfiture de la *Chronique de Paris*, faillite de Werdet, poursuites judiciaires. Le 1er janvier 1838, le courageux lutteur écrivait à Mme Carraud : « Salut à 1838, quoi qu'elle nous apporte ! Quelques peines qu'il y ait dans les plis de sa robe, qu'importe? Il y a un remède à tout, ce remède, c'est la mort, et je ne la crains pas. » Et il ajoutait, vaincu par la fatigue : « Mes yeux se ferment malgré moi. Ma main ne trace plus sur ce papier des caractères qui soient lisibles... Amitié sincère et tendre en 1838 comme toujours depuis 1819, voilà dix-neuf ans (2). »

Au printemps de 1838, il tente, pour rétablir ses affaires, une entreprise commerciale. Il s'agissait de traiter à nouveau les minerais argentifères de Sardaigne, pour en retirer ce que l'exploitation incomplète des Romains avait négligé d'en extraire. Et Balzac s'embarque à Marseille pour passer en Sardaigne (3). De loin, Mme Carraud suit attentivement son ami et lui écrit le 3 août 1838 :

Carissimo, j'ai rêvé à vous ; je vous tendais la main, et j'ai eu la sensation bien distincte de votre contact. Je ne vous écrivais pas, parce que je ne savais pas où vous prendre, mais j'ai rêvé à vous. Il y a eu bien certainement communication mystérieuse entre nous ; vous m'avez cherchée, puisque vous êtes

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1922, 15 janvier, 1er février, 1er mars, 1er avril, 1er mai 1923.

(2) *Correspondance*, I, 379.

(3) *Correspondance*, I, 392-393.

arrivé à moi. Que voulez-vous? Que puis-je faire qui vous soit agréable? Et cette tentative, quel en est le résultat? Mon Dieu, ne serez-vous donc jamais heureux? Vous étiez dans une mauvaise hôtellerie; vous avez mis de côté cette foule de faux besoins; bon cela, cher! Je vous aime affranchi de ces mille servitudes qui diminuent la vraie valeur des gens, en leur en donnant une fictive. C'est que vous aviez une idée, une idée envahissante qui abolissait tout autour de vous. Qu'elle se réalise donc, cette idée; qu'elle vous mette donc dans ce milieu d'or et de luxe que vous croyez si nécessaire à votre bonheur et à l'affranchissement de votre pensée! Moi je gravite vers un point tout opposé; le *gouvernement* de ma maison me pèse et me fatigue, toute médiocre qu'elle soit. Je ne vois jamais une petite maison à deux pièces, précédée d'un jardinet et suivie d'un champ de pommes de terre, sans envier le sort de ceux qu'elle abrite. Une seule servante me suffirait et je pourrais rêver sans préoccupation. Rêver, c'est la nécessité d'une existence incomplète comme la mienne. C'est une restitution de toute la part de bonheur que le ciel me devait comme à toute créature habitant cette terre.

N'êtes-vous donc pas de retour à Paris? Y avez-vous conservé votre logement, et cette lettre arrivera-t-elle jusqu'à vous? Cette incertitude me pèse. Si j'étais un peu plus de ce monde, je saurais si vous avez publié quelque chose; je l'aurais et je me mettrais ainsi en rapport avec vous. Mais écoutez bien: je vais peut-être aller me frotter aux idées du jour. Je mets Ivan en pension à Versailles, et j'ai presque décidé mon seigneur à y aller passer trois mois d'hiver. Outre la satisfaction de ma passion pour mon fils, je suis mue par la certitude de produire un effet salutaire sur mon mari. Nous sommes tombés dans un pays d'une aridité rare sous le rapport des idées, et où les choses ne l'intéressent pas assez pour suffire à sa consommation; au lieu que, là-bas, il participera de grand cœur au mouvement général, et il remettra en valeur ses trésors, dont il ne peut pas faire usage ici. Que dites-vous du projet? Quand je serai sur place, la porte de *Madame veuve Durand* (1) me sera-t-elle ouverte? me sera-t-il donné de vous voir, une fois au moins, dans votre sanctuaire?

(1) Nom sous lequel Balzac se cachait, 13, rue des Batailles, à Chaillot, par crainte des créanciers et de la garde nationale

Ivan est en Suisse avec M. Périolas. Il a passé deux mois à Besançon (1); il avait besoin de ce temps de repos avant de se mettre sérieusement au travail, et il ne pouvait mieux l'employer qu'à voyager. Je ne l'aurai qu'un mois à peine auprès de moi, mais il est content et je fais taire mes regrets. Yorick grandit d'une manière remarquable, mais il ne remplacera jamais son frère; il n'y a pas entre nous les rapports intuitifs qui ont toujours existé entre Ivan et moi. Souvent je ne connais pas le mobile des actions de Yorick, et j'ai toujours eu la pensée d'Ivan, telle enfantine qu'elle fût avant d'arriver à sa conscience.

Adieu, cher Honoré, vous ne serez pas noyé dans le golfe du Lion, et s'il vous faut travailler outre mesure pour rétablir vos affaires, je serai assez près de vous, je l'espère, pour aller de temps à autre vous presser les mains et vous donner du courage. Si écrire vous gêne, envoyez-moi une adresse mise par vous, simplement; car, quelque prix que je mette à vos lettres, je serais désolée d'être une distraction pour votre travail. Je vous aime assez pour me retrouver au même point avec vous, fussiez-vous des années sans me donner signe de souvenir. J'ai tant de fois blâmé votre immense correspondance, et j'ai si bien observé combien elle détournait de forces, en vous enlevant à l'idée que vous exploitiez et analysiez, que je ne voudrais en rien grossir la masse de ces exigences ridicules. Traitez-moi donc comme quelqu'un dont on est si parfaitement sûr que l'on peut se dispenser même d'y penser.

Adieu; si j'avais cru que vous fussiez de retour, je vous aurais écrit dès longtemps.

A vous, cher, de cœur.

Ce n'est pas 13, rue des Batailles, à Chaillot, mais aux Jardies, par Sèvres (Seine-et-Oise), que la lettre de Mme Carraud atteint Balzac. Las de Paris, tracassé par les éditeurs, les créanciers, la garde nationale, il a pris le parti de se retirer en banlieue : il a acheté un terrain où il a fait construire à sa guise l'étrange chalet qu'il a décrit dans les *Mémoires de deux jeunes mariées* (2), et qui fournit à Léon Gozlan matière à plus d'une anecdote (3). « Le bâton de perroquet sur lequel

(1) Où Périolas tint garnison de 1837 à 1839.

(2) H. de Balzac, *Œuvres*, éd. L. Conard, t. I, p. 343, et *Cahiers balzaciens*, I, p. 40 et suiv.

(3) L. Gozlan, *Balzac en pantoufles*, ch. II, IV, XIII et XIV.

je suis perché, écrit-il à Mme Carraud en août 1838, le jardinet et le bâtiment des communs, tout est situé au milieu de la vallée de Ville-d'Avray, mais sur la commune de Sèvres, côte à côte avec l'embarcadère du chemin de fer de Versailles, sur le revers du parc de Saint-Cloud, à mi-côte, au midi; la plus belle vue du monde, une pompe que doivent envelopper des clématites et autres plantes grimpantes, une jolie source, le futur monde de *nos* fleurs, le silence et quarante-cinq mille francs de dettes de plus! Vous comprenez? Oui, la folie est faite et complète (1). » Hélas! il ne faudra pas compter sur les mines de Sardaigne pour payer tout cela, car Balzac a eu la langue trop longue, il a raconté ses projets à un innocent passager pendant la traversée de Sardaigne, et l'innocent passager, un Génois, s'est fait donner la concession par un *biglietto reale* expédié trois jours avant l'arrivée du trop bavard Honoré!

Au mois de septembre 1838, *la Femme supérieure* paraît en volumes de librairie accompagnée de *la Maison Nucingen* et de *la Torpille*. En tête de *la Maison Nucingen* (2), une affectueuse dédicace publie l'amitié de Balzac et sa reconnaissance envers la chère Mme Carraud. Mme Carraud très émue remercie le romancier le 4 septembre.

Comment vous dirai-je, cher, tout ce que j'ai ressenti à la lecture de votre dédicace? J'en ai été profondément émue. Ce témoignage public de votre affection m'a pénétrée, et sans vouloir discuter si je mérite une si haute louange, je l'accepte avec bonheur. Que ne puis-je en ce moment vous presser la main avec effusion?

Les Jardies! c'est donc là ou vous êtes allé chercher le calme qui vous est si nécessaire? Lui permettrez-vous de s'établir chez vous, à ce calme que vous trouverez trop monotone, je le crains? C'est que vivre seul est une rude chose, surtout quand on a quelque plaie qui saigne, et vous n'êtes pas dans la position que vous ambitionnez. Ne vous faudra-t-il pas quelque cœur ami pour recevoir le trop plein de vos amertumes? Comme vous me le disiez, Auguste revient; vous l'avez su avant moi, car je n'ai eu sa lettre, datée du 14 avril, que le 1er septembre. Il revient par Canton et les grandes Indes. Il ne saurait tarder de quelques mois à être à Paris. C'est là un cœur qui vous est dévoué et dans lequel vous pourrez vous réfugier, puis il aura quelque chose de neuf à vous dire.

(1) *Correspondance*, I, 425.
(2) H. de Balzac, *Œuvres*, éd. L. Conard, t. XIV, p. 343-344.

Maudit soit le Génois! Et vous aviez deviné! Je me reproche ces bonnes heures de Frapesle; peut-être, si vous n'y fussiez pas venu, auriez-vous entrepris votre voyage quinze jours plus tôt. Faut-il donc sentir une épine au fond des jouissances les plus saintes? Comme c'eût été bon, douze cent mille francs! Comme vous eussiez été heureux de faire face à cette nécessité qui vous poursuit sans cesse, et de lui faire la grimace! Enfin, les Jardies, et l'espérance d'un succès au théâtre (1), c'est bien quelque chose; puis une visite d'amie que je vous promets pour cet hiver, car je m'établirai à Versailles, auprès d'Ivan, pendant trois mois au moins. Si, quand j'irai passer trois ou quatre heures chez vous, vous m'aimez assez pour m'établir dans votre salon avec un livre et remonter dans votre cabinet pour continuer votre travail, je vous promets de faire des Jardies le but constant de mes promenades. Concevez-vous combien je serai contente de vous voir au milieu de vos habitudes, chez vous enfin, où vous devez être bien plus parfaitement *vous* que partout ailleurs?

Oh! si, vous reviendrez à Frapesle, et encore pour vous y reposer, pour vous remettre d'un travail excessif, d'une vie tout intellectuelle! Si vous ne veniez que pour moi, je ne sais trop quels remords me poindraient, et de vous recevoir aussi bourgeoisement, et de vous dévorer des heures qui, employées partout ailleurs, vous rapporteraient plus de jouissances!

Ivan m'écrivait de Savoie avant-hier, heureux et fier de se trouver à Chamonix et de descendre le Montanvert avec son bâton ferré. J'espère le voir prochainement, voici longtemps qu'il est parti, trois mois! C'est plus que je ne peux supporter, et il faudra le rendre aux études avant un mois! Le bonheur que me donnait cet enfant est troublé à jamais, je ne le ressentirai que par réflexion et non plus directement. Ivan, c'est une émanation de moi, c'est mon rêve chéri. J'aime Yorick d'une tendresse protectrice qui me rend plus matériellement heureuse, mais qui n'a rien de poignant. On m'a écrit de Versailles que M. Périolas allait s'y établir et y prendre sa retraite (2). Je vous le souhaite; c'est un beau type d'homme et un ami cons-

(1) Projet d'un drame en trois actes qui ne fut jamais exécuté : *La Gina*, « Othello retourné » (*Lettres à l'Étrangère*, I 489)

(2) *Cahiers Balzaciens*, I, 19.

ciencieux et éclairé, dont les conseils seront sûrs dans vos affaires

Il règne ici une épidémie qui, je vous le dis bien bas, frise de près le choléra; elle sévit, comme mortalité, sur les enfants jusqu'à quinze ans compris; il y a des villages où il n'en est pas resté un seul. Dans les villes, le chiffre de la mortalité est relativement bien inférieur à celui des campagnes. Mais, comme cette maladie s'appelle *fièvres*, tout simplement, elle ne cause aucun effroi, et pourtant elle a enlevé dix fois plus de gens que le choléra, qui terrifiait tout le monde. Ma maison n'a pas été plus épargnée que les autres. Carraud a commencé et, bien qu'il n'ait plus de fièvre depuis trois semaines, sa convalescence est loin d'être parfaite. Tous mes gens, même à la ferme, y ont passé, excepté Annette et Adrien. J'en ai encore deux au lit, assez gravement malades, voilà pourquoi je ne vous avais pas répondu tout de suite, car la surveillance qu'exigeaient tous mes malades, — sans compter maître Yorick, auquel je faisais suivre un traitement préventif, — absorbait tous mes moments, y compris ceux employés à recevoir les visites obligées. — Enfin, la mort récente de la sœur de ma mère, pauvre vieille tante qui a demeuré quinze ans avec mon père, est venue m'abattre entièrement Elle avait quatre-vingt-un ans; elle avait quitté Issoudun; mais cette rupture avec un passé dont elle était le seul représentant m'a fait mal, m'a avertie que la période ascendante de ma vie était à jamais finie et que je constituais désormais le passé de la génération qui m'entoure; et je jetais les yeux sur le tout petit, qui aura besoin de moi longtemps encore Pourtant je suis bien lasse! Le repos serait le bienvenu, sans cette nécessité de soutenir encore les pas de cette bien trop jeune famille

Adieu, cher Honoré, adieu. Que le soleil luise toujours au-dessus des Jardies, que la verdure s'y conserve belle et les fleurs dans leur fraîcheur; qu'aucune préoccupation nuisible à vos travaux ne s'y glisse et, surtout, que notre présence n'y soit pas une cause de non-travail ! Si j'étais plus forte, je me réjouirais d'aller si près de vous, afin de vous aider dans le *matériel* de votre travail, mais je n'aurai jamais en moi la confiance nécessaire pour bien faire la moindre chose.

Mon mari vous aime bien; moi je me sens digne par le cœur de l'amitié que vous me témoignez.

Merci de votre souvenir à Yorick; c'est un gros garçon qui n'en sent pas le prix.

Mille et mille tendresses.

ZULMA.

J'ai oublié le nom, est-ce *Fanny*, ou *Jenny* (1)?

Balzac, très touché par la lettre de Mme Carraud, lui répond des Jardies : « Mille tendres mercis pour votre bonne lettre; car, quelque pressé que soit ce pauvre laboureur, il gardera plutôt son grain à la main pour venir dire à une aussi vive et sérieuse amitié : « Je la sens par tous les pores (2). » Le commandant Carraud et l'ami Periolas auront eux aussi leur dédicace plus tard.

Balzac travaille toujours à force : « C'est des quatre volumes, des trois ou quatre comédies faites ou en train, puis des exigences d'argent à épouvanter, des ennuis à périr. » Il soupire après une vie plus paisible, une vie de curé : « Une femme de trente ans, déclare-t-il, qui aurait trois ou quatre cent mille francs et qui voudrait de moi, pourvu qu'elle fût douce et bien faite, me trouverait prêt à l'épouser, elle payerait mes dettes, et mon travail en cinq ans l'aurait remboursée. »

Le 12 novembre 1838, Mme Carraud écrit à Balzac :

Le temps passe, *caro*, et je ne suis pas à Versailles, et je n'ai pas encore vu les Jardies! C'est que la somme de mes immolations n'est pas remplie encore; c'est que, à mesure que la santé de Yorick s'améliorait, quelqu'un de ma maison retombait; et, quoique ce ne fussent que des gens de service, ma présence n'en était pas moins nécessaire; plus même, car les innombrables préjugés de cette classe rendent la maladie doublement dangereuse pour elle. Enfin je suis encore liée ici par la maladie fort grave de ma cuisinière. Et, pourtant, j'aurais mille raisons d'être auprès de mon cher exilé. Ce commencement de vie publique, dénué de tendres soins et d'affection, lui est bien dur et je voudrais l'aider dans cette *initiation*, comme il le dit. Le voilà lancé dans le monde, sans appui de cœur, il me tend les bras et il ne saisit rien. Il se pourrait donc, si la fatalité ne s'attache pas trop à moi, que je frappasse à la porte des Jardies

(1) Il s'agit du personnage de Fanny O'Brien, dans *Béatrix*, l'ouvrage que Balzac écrivait à ce moment, et pour lequel la comtesse Guidoboni-Visconti (qui vint vers cette époque habiter aux Jardies) lui avait servi de modèle.

(2) *Correspondance*, I, 428.

avant la fin du mois. Comme je serai contente de vous voir chez vous! Je vous mènerai Ivan quelque jour; vous lui parlerez de son voyage en Suisse, ce sera une étude d'enfant à faire. Il vous parlera de M. Périolas et de ses mille bontés en termes qui vous feront plaisir, vous apprécierez mieux l'homme, passant par la bouche de l'enfant.

J'ai vu M. Pérémé (1) qui m'a parlé longuement de vous et avec un plaisir qui m'a fait du bien. Comme je serai fière quand j'assisterai à la représentation de l'une de vos comédies! Je me sens déjà émue des applaudissements comme si j'y étais et comme si la pièce émanait de moi! Hâtez-vous donc de faire mettre une œuvre en scène, afin que j'aie cette joie cet hiver. — Vous ne serez donc jamais dans le vrai quant à cette pauvre vie matérielle qui nous pèse à tous? Vous voulez, dites-vous, une vie de curé, et une femme avec quatre cent mille francs de dot! Ignorez-vous donc que, dans le village le plus retiré de France, il n'y a pas de vie de curé avec vingt mille francs de rente? Ou le luxe ou les soins de la propreté vous envahissent. Souhaitez, cher, une belle fortune et tous ses embarras et tous ses ennuis: ce sont des conditions d'existence pour vous. Si la vie de curé vous était toute faite, il y a en vous un élément qu'on appelle imagination qui vous corroderait à la façon des poisons fameux de l'antiquité, il faut qu'elle agisse pour ne pas réagir. Que Dieu vous la conserve dans un exercice forcé! Seulement, que le bonheur vienne l'illuminer de ses rayons irisés; il est temps, plus que temps. Cherchez-la donc, cette femme qui doit vous fixer enfin et donner un but à tant de projets qui se perdent continuellement dans l'espace. Il me semble que c'est chose facile à Paris que de trouver la femme qu'il vous faut; mettez en campagne tous vos amis du beau monde, car il faut que votre femme en ait les manières. Sans cela, elle ne vous serait pas supportable. Je conçois à merveille le besoin de *la vie* auprès de vous; je vous l'avais signalé, ce besoin, il y a bien longtemps, vous en avez ri, étant plus jeune, et aujourd'hui qu'il vous obsède, il y a moins de chances pour le satisfaire convenablement.

J'ai la famille *Nucingen*, que je connaissais. J'ai lu *la Torpille* avec le plus grand plaisir, quoique je ne le comprenne pas

(1) Compatriote et ami d'Auguste Borget, qui avait présenté Balzac au directeur du théâtre de la Renaissance, à propos de *l'École des ménages*.

dans toutes ses parties; et s'il faut tout dire, j'ai vu avec un plaisir dont peut-être je devrais rougir la différence de ma dédicace avec celle *del Principe A.* etc... (1). La bonne affection a une couleur et des expressions que l'esprit seul ne réussit pas à trouver.

Vous êtes dans les travaux du jardinage maintenant, mais à Paris on peut singer Dieu et dire : « Je veux un jardin, » et le jardin est créé, beau, délicieux, distingué, rare. En province, rien de cela. Si on ne peut faire soi-même, il faut renoncer à tout. Tout est mal soigné, mal entendu. Heureusement, l'air et l'espace sont pour nous; cette vie de la chenille sur la feuille éprouve vivement qui a d'autres idées, qui sent fortement encore, qui n'a pas perdu tout velouté au contact, au frottement du monde. Sachez-moi gré de n'avoir pas tout perdu dans cette stagnation forcée, et de m'être conservée pure de rapports avec les petitesses de la petite ville. Je suis bien ici avec tout le monde, mais plus respectée qu'aimée, et c'était difficile à atteindre, pour moi surtout, plébéienne de sang et de cœur.

Je n'ai plus entendu parler d'Auguste depuis sa lettre de Lima en date du 14 avril dernier, et qui m'annonçait son retour en Europe par la Chine, les Moluques, l'Inde et le Cap sur un vaisseau américain. Je l'attends en quelque sorte pour le mois prochain. Dieu l'ait préservé de tout orage, de tout sinistre!...

Vous ai-je dit que mon petit Yorick a été cruellement malade?... Obstruction, hydropisie, rien n'y a manqué. Le voici qui renaît, grâce aux soins de mon excellent médecin et à ma scrupuleuse persévérance. Vous lui verrez un peu de sang sous la peau. Soucis pour l'enfant absant; soucis pour l'enfant présent, soucis, toujours soucis! C'est donc là vivre? Peut-être même ne vit-on bien qu'à cette condition; car, pour vivre, il faut sentir.

J'ai près de moi l'un de mes frères (2), le député, qui n'est pas marié. C'est un homme qui a traversé le monde, et le monde parisien, sans que le monde ait déteint sur lui. Il a la naïveté et la candeur des premiers âges, réunies à une haute instruction, à beaucoup d'intelligence et d'austérité. J'aurais voulu que vous eussiez pu passer avec lui le temps qu'il nous donne : c'est un

(1) Le prince Alfonso di Porcia, dont Balzac fut l'hôte, à Milan, en 1838.
(2) Silas Tourangin était, en 1838, député du Doubs.

type qu'on rencontre rarement; du Tourangin (1) pur, c'est un morceau d'artiste à étudier.

Adieu, mon cher Honoré; je n'ai pas le cœur plus allègre que par le passé. Que le ciel vous donne et santé et courage, afin que le petit éden des Jardies ne vous coûte ni un soupir ni un regret! Je ne tarderai pas à vous y voir. Carraud est absent pour la journée. Depuis trois mois et demi je n'ai pu rien faire. Yorick n'a pas quitté mes genoux.

Mme Carraud a pu s'échapper de Frapesle. La voilà arrivée à Versailles et, le samedi 13 décembre, écrivant à Balzac :

Je suis ici, cher, à deux lieues de vous; j'y suis depuis douze jours, et je ne vous ai pas encore vu! Je voulais vous aller surprendre, lorsque, lundi dernier, à mon retour de Paris, on me dit qu'on vous attendait à dîner. Vous n'êtes pas venu et vous n'avez fait aucune réponse, et nous avons tous pensé que vous n'étiez pas aux Jardies. Lasse pourtant d'attendre, je vous écris aujourd'hui pour vous prier de me dire quand vous serez chez vous; il faut absolument que je vous voie; mon plaisir ici ne saurait être complet sans cela. Écrivez-moi vite le jour où je vous trouverai, dites-moi aussi l'adresse de Laure, qui m'a peut-être oubliée, mais que je serais heureuse d'embrasser.

Adieu, cher, comme nous causerons!...

ZULMA.

Pendant de longs mois, la correspondance cesse, pour reprendre le 12 octobre 1839, par cette lettre de Mme Carraud, datée de Frapesle:

My dear, vous êtes heureux, je le sais, et je n'ai voulu mêler aucune pensée étrangère aux délices de votre vie actuelle. La mienne est fort occupée et mes occupations sont vulgaires. Je suis concentrée dans ma vie rurale et je prends garde que rien ne vienne me réveiller de cet engourdissement salutaire. Pourtant, le milieu d'août, en me ramenant mon fils et plusieurs de ses camarades, a rendu momentanément l'animation à Frapesle; puis les amis sont venus, un à un, lentement, et m'ont rappelée à l'existence intellectuelle. Quelques rares lectures s'en sont suivies; j'ai su que vous aviez publié *le Grand homme de province* et je me le suis procuré. C'est une œuvre

(1) Mme Carraud est née Tourangin.

toute d'esprit, mais de bon esprit, simple, sans prétention; il y avait longtemps que je n'avais lu de vous quelque chose qui me fît autant de plaisir; d'où je conclus que vos tableaux sont vrais, bien que je sois inapte à en juger. Je suis tout heureuse de vous donner cet éloge sans restriction, non que j'aie la fatuité de le croire de quelque importance, mais parce que rien ne m'apporte une sensation plus agréable que de me sentir à votre unisson, et nos milieux sont si différents que cette harmonie est rare. Vous ne viendrez plus à Frapesle, je le sens bien, mais je n'en ai pas pris mon parti. Vous voir aux Jardies n'est pas du tout la même chose. Là, d'abord, votre temps a une telle valeur que l'idée d'en user ne saurait naître, et les Jardies sont bien plus loin de Versailles que je n'aurais imaginé. Je me résigne à cette séparation, comme aux conséquences de votre vie de plus en plus compliquée. Nous suivons des routes si divergentes qu'il n'est pas étonnant que nous ne puissions nous donner la main. Je n'ai pas l'égoïsme féroce de vous souhaiter quelque bonne surexcitation qui vous oblige à un repos complet, ni un de ces chagrins de cœur qui font si vivement sentir le prix de la bonne amitié. Si le cas échéait pourtant, rappelez-vous Frapesle et ses deux vieux habitants, et venez-y avec toute confiance.

Auguste n'est plus en Chine, il a dû la quitter au commencement de juin, et se rendre à Manille pour, de là, aller à Calcutta, puis à Delhi, puis à Benarès. Je lui écris toujours, mais la certitude qu'il ne reçoit aucune de nos lettres me décourage et jette, malgré moi, un froid mortel dans cette correspondance. Pensez donc que, depuis trois ans, il n'a reçu que deux lettres de moi, et une, je crois, de sa famille. Le pauvre garçon ne compte pas être de retour avant trois ou quatre ans. Dieu le soutienne pendant ce long exil! Le marchand grainetier qui lui a fait son envoi réclame encore une fois les sept cent six francs pour lesquels j'avais obtenu un sursis. Je ne sais ce que vous devez à Auguste. Si vous pouvez payer cette somme, en tout ou en partie, vous lui rendrez un grand service. Comme il ne veut pas que sa famille entre pour rien là-dedans, nous supporterons cette charge. Dites-moi vite un mot là-dessus, afin que nous prenions des mesures. Si vous pouvez quelque chose, envoyez l'argent à M. Bartha (1), rue de Montreuil, 64; c'est là

(1) Maître de pension à Versailles.

que M. Tollard doit être payé, et il serait inutile d'envoyer la somme ici, pour qu'elle retournât à Paris. Avez-vous eu bien des fleurs cette année? La sécheresse a bien nui à mon pauvre jardin; puis je n'ai pas eu de jardinier, et je l'ai planté et soigné toute la saison. Il n'y a que depuis l'arrivée d'Ivan que j'ai cessé de m'en occuper. Il est retourné à Versailles, mon pauvre garçon; c'est là une des grandes plaies de ma vie que cet éloignement; il me faut pourtant le supporter avec courage. Le petit Yorick se développe à merveille; il ne ressemble en rien à son frère; il a un cachet à lui, et je crois qu'il ne sera pas sans valeur.

Adieu, cher, je me reproche presque de vous avoir fait descendre de votre ciel pour vous occuper de mesquins intérêts; mais vos ailes sont fortes et la divinité que vous y avez placée est puissante; vous nous aurez bien vite quittés de nouveau. Que la vie vous soit donc légère dans ce sanctuaire, s'il vous faut subir ses dures nécessités ailleurs! Que l'air y soit toujours plein de lumière et le ciel bleu! Je vous tends tristement la main, je sens des mondes entre nous.

Le commandant se rappelle à vous. J'irai vous voir aux Jardies dans le courant de février.

Quoi! répond Balzac, « vous me croyez heureux, mon Dieu, le chagrin est venu, chagrin intime, profond et qu'on ne peut dire. Quant à la chose matérielle : seize volumes écrits, vingt actes faits, cette année, n'ont pas suffi! Cent cinquante mille francs gagnés ne m'ont pas donné la tranquillité! » Mais de nouveaux chefs-d'œuvre ont vu le jour : la 2e partie du *Cabinet des Antiques*, *Une fille d'Ève*, *le Curé de village*, *Béatrix*, *Massimilla Doni*, *le Grand homme de province*, *les Secrets de la princesse de Cadignan*. Et en septembre 1839, Balzac a encore trouvé le temps d'aller à Bourg prêter secours, vainement il est vrai, à un ami de Gavarni, au notaire Peytel, accusé d'assassinat. Comme Voltaire, il a voulu avoir son Calas!

Mais il est épuisé et pense au mariage plus sérieusement que jamais. « Je ne veux plus avoir de cœur, » dit-il. D'ailleurs ses prétentions se sont faites plus modestes : « Si vous rencontrez une jeune fille de vingt-deux ans, écrit-il à Mme Carraud, riche de deux cent mille francs ou même de cent mille, pourvu que la dot puisse s'appliquer à mes affaires, vous songerez à moi. » Mais il ajoute : « Je veux une femme qui puisse être ce que les événements de ma vie voudront qu'elle soit : femme d'ambassadeur ou femme de ménage aux Jardies ;

mais ne parlez pas de cela, c'est un secret Ce doit être une fille ambitieuse et spirituelle (1). » Mme Carraud répond le 2 décembre 1839 :

Quoi, vous n'êtes pas heureux? Vous ne vivez pas dans la réalisation d'un de ces rêves qu'on ne fait que quand on est jeune? Le bruit populaire est donc bien menteur! Vous croyant dans cette atmosphère parfumée d'amour que l'on ne respire qu'une ou deux fois dans la vie, je n'osais vous écrire, regardant mon intervention comme une profanation et, loin de là, votre cœur saignait, pauvre Honoré. Quelles consolations puis-je vous donner, quand je vous aurai dit que je vous aime bien et que dans les plaies de cœur, le souvenir des bonnes et chastes amitiés sert de baume? Car *consolations* est un vain mot. On est las de souffrir et par conséquent amoindri alors qu'on en cherche; et quand on les cherche, elles vous arrivent de toutes parts, des choses aussi bien que des personnes. Mais quand on souffre et que l'on est à la hauteur des maux que l'on endure, les consolations sont corrosives. Je vous dis cela comme quelqu'un qui l'a cruellement expérimenté.

Il a fallu payer les sept cent six francs d'Auguste, nous avons dû recourir à ses frères, banquiers, qui n'ont voulu prêter à leur frère absent qu'autant que nous répondrions de la dette! Et ils vont être, sous peu, détenteurs de sa part d'héritage d'une tante de quatre-vingt-sept ans qui ne saurait vivre longtemps. Voilà les gens d'affaires.

S'il faut perdre cette somme, nous la perdrons plutôt que de laisser le nom de notre ami entaché. Quand vous pourrez délivrer notre caution, vous nous obligerez. Vous me bercez du plaisir en herbe de venir causer sous l'ombrage de nos noyers; mais je n'y crois guère : vos travaux et vos relations ne vous laisseront jamais le loisir d'un voyage de simple amitié. Ce sera moi qui visiterai les Jardies avant que vous songiez à me demander de nouveau l'hospitalité. J'espère y aller plus souvent que l'année dernière, car je choisis mieux ma saison. Je ne quitterai Frapesle qu'à la fin de janvier et je verrai le mois de mars à Montreuil. J'irai donc critiquer vos jardins tout à mon aise, en femme qui en a acquis le droit en cultivant les siens de ses propres mains, si ce n'est de ses mains blanches. Je n'ai pas

(1) *Correspondance*, II, 14 (lettre de 1838 faussement datée de 1840).

de jardinier et je veille à la poésie de Frapesle comme à celle de mon âme : l'une et l'autre sont pour les plaisirs de mes amis, et la moindre négligence serait coupable. Hélas! l'âge ne viendra-t-il pas trop tôt m'ôter la faculté du *mieux*, et ne me fait-il pas prendre pour tel le simple *bien* à mon insu? Enfin, j'ai encore cette volonté du mieux, cet immense désir d'y atteindre, quoique, peut-être, je l'aie déplacé. Ce m'est un témoignage que toute vie n'est pas éteinte en moi, et que j'ai encore quelque chose à offrir à qui m'aime. Je dois peut-être à ma tardive maternité cette conservation de la verdeur de mon âme. On s'élève généralement en raison des exigences de sa position et, de ce côté, celles de la mienne sont grandes. Mon petit Ivan me satisfait sur tous les points cependant, ou du moins me satisferait si j'avais dans le cœur un grain de vanité maternelle. Mais je le pousse vers un but élevé et son pas me paraît trop lent. Je dois convenir que tout autre que moi en serait satisfaite, fière même. Yorick ne se développe pas si rapidement, il a de l'intelligence, mais accompagnée d'un instinct d'indépendance et d'une volonté que je respecte autant que faire se peut. Il sera homme d'action (1); il faut lui en laisser les moyens. Cette éducation me sera bien plus difficile que celle de son frère, mais je ne recule pas devant le faix.

Je ne connais aucune jeune fille dans les conditions que vous demandez et, en vérité, en connaîtrais-je une, cette parole : « *Je ne veux plus avoir de cœur, aussi pensé-je au mariage,* » m'arrêterait. Le mariage est plus que jamais, à mes yeux, une affaire grave. J'ai médité *la Physiologie du mariage* et j'ai si bien reconnu toutes les misères de cet état, *cultivées* par les maris eux-mêmes, que je n'assiste jamais à un mariage sans avoir des larmes dans le cœur. Permettez donc que je n'entre pour rien dans une affaire qui fera peut-être le tourment de votre vie. Pourtant, je connais une fille de dix-sept ans, grande, assez jolie, distinguée, qui est moralement votre lot; mais de fortune point. Elle peut être, dès à présent, la femme d'un ministre aussi bien que celle d'un pauvre poète. C'est une éducation virile, fort rare ; mais je le répète, elle n'a rien ; c'est bien dommage.

Adieu, cher, les mondes peuvent bien n'être rien pour de

(1) Yorick Carraud, capitaine du 6e bataillon de chasseurs à pied, fut tué devant Sedan, le 1er septembre 1870.

véritables amitiés, — mais quand ils séparent les amis, il est difficile de n'en pas tenir compte, et les aspirations éternelles vers l'objet aimé usent l'âme et lui amènent un désespoir lent, le doute, jamais !

Dans deux mois j'aurai salué les Jardies et son propriétaire.

Balzac répond aussitôt. Il ne peut actuellement rembourser Borget. « Pour le moment, écrit-il à Mme Carraud, ce que vous me demandez est absolument impossible: mais, dans deux ou trois mois, rien ne me sera plus facile. A vous, ma sœur d'âme, je puis confier mes derniers secrets; or, je suis au fond d'une effroyable misère (1). »

Nouvel arrêt dans la correspondance qui reprend le 11 mars 1840 par cette lettre de Mme Carraud, datée de Versailles :

Je ne sais qui m'a dit de votre part, mon ami, que vous passiez votre vie au théâtre et que vous ne pouviez me voir. J'ai attendu la fin de cette crise de votre vie pour vous demander quel jour je pourrais vous rencontrer. Le lundi gras, j'ai fait tout le faubourg Poissonnière sans pouvoir trouver la maison de Laure, que je croyais sous le n° 27, rue du faubourg (2). Sans doute j'ai perdu son adresse. Oui certes, je désire vivement assister à votre représentation. Si Laure n'a pas de place, tâchez de me le faire savoir : je chercherai à m'en procurer une pour moi et une pour un conducteur quelconque, car je ne sais pas marcher seule le soir. Ne m'en veuillez donc pas si je ne vous ai pas dit que je fusse ici; je craignais de vous occuper de moi dans un instant aussi solennel; mais chaque fois que j'ai passé devant les Jardies, je vous ai adressé une de mes aspirations les plus vives.

Quand pourrai-je vous y voir?

Adieu, je veux que cette lettre parte tout de suite, tenez, voici ma main.

ZULMA

Amitiés à Laure.

Mme Carraud tombe bien, Balzac est en pleine tourmente théâtrale : le 14 mars, *Vautrin* sera représenté pour la première et unique fois sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Le 1er avril, Mme Carraud écrit de nouveau à son introuvable ami :

(1) *Correspondance*, I, 433 (lettre de décembre 1838 faussement datée de mars).
(2) Les Surville habitaient au 28 (et non 27) du faubourg Poissonnière.

Cher, j'arrive par le chemin de fer; je me suis trouvée en diligence avec des gens de Versailles à moi inconnus, mais dont plusieurs étaient des militaires. La conversation tomba sur vous, sur *Vautrin*, sur le genre horrible, et vous fûtes habillé de toutes pièces. L'un dit que Balzac-House était en vente; l'autre ajouta que c'était par expropriation. Et un monsieur, qui certes n'est pas militaire, dit qu'il vous connaissait beaucoup; qu'il avait voyagé aujourd'hui avec vous par le convoi de quatre heures; qu'il savait que vous n'aviez pas le premier sou de votre maison. Il dit, quand on parla de *Vautrin*, que vous n'en étiez pas l'auteur; que vous aviez pris un pauvre jeune homme (1), et que vous l'aviez tenu enfermé chez vous tout le temps qu'il mit à faire le drame; que vous lui vendiez votre nom; mais qu'aussitôt que vous aviez cru qu'il y avait quelque mérite à l'avoir fait, vous l'aviez revendiqué et que l'obscur garçon avait été mis de côté. Un peu plus tard, l'orateur de la voiture, un immense officier, qui, à l'entendre, a parcouru toutes les contrées de l'Europe, dit qu'il savait une anecdote dont vous feriez bien votre profit et que, s'il vous connaissait, il vous la raconterait pour vous prouver que, quelque extravagante que fût votre imagination, elle n'allait pas jusqu'à cette atroce réalité. Il dit que le bourreau de Plaisance avait une fille admirablement belle, elle était aimée par un jeune homme de la ville, appartenant à la haute bourgeoisie, fils d'un très riche négociant. Le bourreau mourut. L'amoureux demanda la main de la fille, qui consentit à la donner, à condition qu'il remplacerait son père et se ferait bourreau à sa place. Le jeune homme n'hésita pas. — On commenta cela de mille manières. Mais, ce qu'il est bon que vous sachiez, c'est que le monsieur qui se vante d'une certaine intimité avec vous, promit solennellement qu'il vous raconterait l'histoire, afin que vous la mettiez en nouvelle. Et comme il s'est permis de fort sots propos sur vous, dont je vous ai rapporté les plus saillants, j'ai cru devoir le dénoncer, afin que vous fassiez de tout cela tel usage que vous trouverez convenable et aussi afin que vous ne soyez pas sa dupe.

(1) Sans doute Ch. Lassailly, auteur des *Roueries de Trialph*, ami de Lamartine et de Vigny, mort fou en 1843. Il avait collaboré à l'*École des ménages* en 1839, mais, pour *Vautrin*, le collaborateur de Balzac fut Théophile Gautier (*Lettres à l'Étrangère*, I, 506).

Addio, caro mio Portez-vous bien et répondez au billet que je vous ai écrit à Paris il y a quelques heures, je tiens singulièrement à vous présenter mon jeune homme, et à lui ménager auprès de vous un accueil après mon départ.

A rivederci.

Décidément Balzac est invisible; Mme Carraud sans se lasser lui écrit le 7 avril 1840 :

Je vous ai envoyé mon numéro, mon cher Honoré, et je ne vous ai pas vu. Je tiens beaucoup cependant à vous présenter Ivan et son précepteur. Ne serait-il donc pas possible de vous voir aux Jardies, un jour que vous auriez la bonté de me désigner? M. Ubicini (1) ne doit rester auprès d'Ivan et de son camarade que jusqu'à la fin de l'année; il désire voyager et il cherche une éducation à faire en pays étranger, en Italie surtout, car *aux cœurs bien nés...* etc. Il vous sera peut-être agréable d'être salué par un sincère admirateur, vous à qui les ennemis ne manquent pas; et par un admirateur éclairé et intelligent. Comme le monde n'a rien fait pour lui, que son frottement n'a poli aucune des aspérités de son étrange et riche nature, cet hommage ne sera pas vulgaire. S'il vous agrée, permettez-lui de vous voir quelquefois, à ses rares heures de liberté, c'est-à-dire une fois ou deux d'ici les vacances; il a perdu toute foi en soi, cela l'empêche de travailler et paralyse ses moyens peu communs. Un suffrage tel que le vôtre aurait pour lui un prix inestimable et ranimerait ce beau feu, si près de s'éteindre. — Je ne reste que jusqu'au samedi saint; tâchez donc que je puisse vous voir avant mon départ, un jour de congé, à cause d'Ivan. Il ne se peut pas que je quitte Paris sans nous avoir dit adieu.

Je suis allée chez Laura demander au portier si vous étiez là, et puis, 108, rue de Richelieu (2), j'ai eu partout une réponse négative. Adieu, je vous tends la main. Portez-vous bien.

ZULMA.

(1) Né à Issoudun, en 1818, M. Ubicini passa nombre d'années en Roumanie et y prit une part active à l'insurrection de 1848. On lui doit de nombreux ouvrages sur l'Orient, la Turquie et les principautés danubiennes.

(2) Où Balzac avait un pied-à-terre, chez Buisson, son tailleur.

Aucune réponse. Avec la constance de l'amitié, Mme Carraud reprend la plume le 30 avril :

Cher, je pars bientôt et, avant de quitter Paris, je tiens à vous présenter M. Marlatti Ubicini, précepteur d'Ivan. C'est une belle et riche intelligence qui demande à se prosterner devant la vôtre. Selon le monde, il est inculte et a un cachet tout particulier qu'il ne perdra probablement pas, même quand il subira les frottements de la société. Le pauvre garçon n'a jamais de liberté, et c'est par grâce spéciale qu'il m'accompagne à Paris. Si vous pouviez me dire l'heure à laquelle vous serez libre de nous recevoir, vous me feriez un vrai plaisir et je vous en saurais un gré infini. Il me serait pénible de ne pas le mettre en rapport avec vous. Je lui dois beaucoup et je serais heureuse de m'acquitter envers lui en satisfaisant un désir porté au plus haut degré et qui me le fait doublement apprécier.

Adieu, Honoré, puissent les susceptibilités gouvernementales se calmer, et vous permettre de prendre votre revanche avec un public qui vous aime !

A vous de cœur.

ZULMA.

Mes tendresses à Laure.

Mme Carraud rentre à Frapesle, laissant Ivan à Paris. Le 1er août 1840, Balzac écrit à son amie :

Chère, j'ai vu votre protégé ; je lui ai dit la vérité sur les choses, et la vérité n'est pas encourageante. Je ne l'ai plus revu ; il ne m'a pas donné son adresse, en sorte que, dans l'occurrence, il serait difficile que je le trouvasse. Dites-lui de venir me voir une fois par mois ; il peut se rencontrer une occasion de travail.

Nous attendons tous Borget. Mais que faites-vous à Frapesle ? Vous ne m'en dites trop rien.

Hier, j'ai vu votre cher Ivan à cheval sur un âne et revenant d'une excursion. Je l'ai embrassé, ce cher enfant, et cela m'a fait un extrême plaisir de le rencontrer. Hélas ! je n'ai pas le temps de vous écrire longuement ; je suis persécuté par d'écrasants travaux. C'est toujours la même chose : des nuits, des nuits, et toujours des volumes ! Ce que je veux bâtir est si élevé, si vaste !

Mille tendresses de votre vieil ami.

DE BALZAC.

Un baiser à Yorick, une poignée de main au commandant.

Cinq années se passent, Balzac travaille, Balzac voyage en Russie, en Allemagne. Mme Hanska est devenue veuve, il met tout en œuvre pour le décider à ce mariage, qui depuis 1833 est l'objet de ses aspirations passionnées. La correspondance avec Mme Carraud languit. Dans une lettre de janvier 1845, Balzac se plaint du silence de son amie : « Vous ne m'écrivez plus, lui dit-il, ne fût ce que tous les trois mois ! Vous me laissez me cuisant dans les ardeurs d'un travail gigantesque et qui s'accroît d efforts en efforts .. Vous ne vous figurez pas ce qu'est *la Comédie humaine ;* c'est plus vaste, littérairement parlant, que la cathédrale de Bourges architecturalement Voilà seize ans, ma chère et ingrate amie, que j'y suis, et il faut huit autres années encore pour terminer ! (1) »

Balzac ne terminera pas son œuvre, les voyages et la maladie s'y opposeront Aux ouvrages déjà composés en 1845 s'ajouteront encore, entre autres chefs-d'œuvre, *l'Envers de l'histoire contemporaine* et *Les parents pauvres*, mais une cinquantaine de romans resteront à faire sur les cent quarante trois que devait comprendre *la Comédie humaine*, et Balzac laissera inachevés *Les Petits Bourgeois, le Député d'Arcis* et *les Paysans*.

Balzac sent que la période active de sa correspondance avec Mme Carraud est close ; Mme Hanska va lui dévorer tout son temps : « Dans un mois, écrit-il, je vais en Allemagne pour six ou sept mois ; ainsi, c'est presque un adieu que je vous fais ici » Après l'Allemagne, il y aura la Russie, de longs séjours à Wierzchownia Au fond de l'Ukraine, Balzac garde le souvenir de la chère amitié de Frapesle et en novembre 1849, il sort de son silence, pour envoyer à Mme Carraud une longue lettre où il passe en revue le passé Il est depuis plus d'un an l'hôte de Mme Hanska, au château de Wierzchownia, près de Kiew. « Voilà huit mois, écrit-il, que je suis entre les mains d'un docteur qui, en pleine Ukraine, sa trouve être un grand médecin attaché au palais et aux terres des amis chez lesquels je suis (2). » Il a vu la mort de près, sa maladie de cœur a fait des progrès effrayants « Comme la vie est autre, vue de cinquante ans, et que souvent nous sommes loin de nos espérances ! Vous souvenez-vous de Frapesle, quand j'y endormais Mme Desgrès? J'ai entendu, je crois, bien du monde depuis ! mais que de choses, que d'illusions jetées en même temps par dessus le bord ! et croiriez-vous que sauf l'affection qui va croissant, je ne suis pas plus avancé là où je suis ? Quelle rapidité pour l'éclosion du mal et quels obstacles pour les

(1) *Correspondance*, II, 147.
(2) *Correspondance*, II, 421 et suiv.

choses du bonheur! Non c'est à dégoûter de la vie. Voilà trois ans que j'arrange un nid (1) qui a coûté ici une fortune (hélas!) et il y manque des oiseaux. Quand viendront-ils? »

Enfin, en mars 1850, Balzac épouse l'Étrangère. Il est au comble de ses vœux et pense avec attendrissement à ceux qui l'ont suivi pendant les dures étapes de sa vie. Il écrit de longues lettres triomphantes à ceux qu'il a le plus aimés, à sa mère, à sa sœur, au docteur Nacquart, à Mme Carraud. A sept heures du matin, le 2 mars 1850, le comte abbé Czarouski, une des gloires du clergé polonais, délégué par l'évêque de Jitomir, a béni en l'église Sainte-Barbe, à Berditchef, le mariage de Mme Ève de Hanska, née comtesse Rzewuska, avec Honoré de Balzac. « Cette union, écrit le romancier à Mme Carraud, est je crois la récompense que Dieu me tenait en réserve pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées. » Mme Ève de Balzac sera l'amie de Mme Carraud, ne la connaît-elle pas depuis longtemps, ne lui est-elle pas, elle aussi, reconnaissante de ses trésors d'amitié pour Balzac (2)? « Aussi, ajoute Balzac, d'un même élan, d'un commun accord, vous avons-nous offert une bonne petite chambre en notre maison à Paris. » Mais, auparavant, Mme Carraud vent offrir à Balzac l'hospitalité en sa maison de Frapesle qu'elle vient de quitter pour se retirer avec le commandant à Nohan en Graçay (Cher), autre petit domaine des Tourangin. De Nohan partira sa dernière invitation que, par une délicatesse raffinée, elle adressera à la nouvelle Mme de Balzac.

Nohan, le 28 mai 1850.

Madame,

Je reçois à l'instant la nouvelle de votre arrivée par ma bien-aimée Sophie (3), et je m'empresse de vous souhaiter la bienvenue. Je suis heureuse de penser que vous êtes réunie à une famille dont vous aurez bien vite apprécié la valeur, et aussi, que j'ai quelque chance de vous voir. Mais ce plaisir a son épine, comme toutes les joies de ce monde, et j'apprends que vous et Honoré êtes souffrants. Permettez-moi de vous dire que l'air de Paris ne convient en ce moment à aucun de vous deux; il vous faut le calme de la campagne. Je bénis le ciel qui, dans ma pauvreté, me laisse encore la possibilité de vous offrir mon petit cottage. Ce n'est point une maison princière, elle est en partie démeublée; pourtant il y a deux chambres très habi-

(1) L'hôtel de la rue Fortunée (22, rue de Balzac), aujourd'hui détruit.
(2) *Correspondance*, II, 448 et suiv.
(3) Sophie Surville, nièce de Balzac.

lables, et une pour une femme de chambre; le salon l'est aussi. Il y a dans la ville un excellent médecin qui, le régime et l'excellent air du Berry aidant, vous aura bientôt remis sur pied. La cuisine et la salle à manger sont pourvues de tout ce qui est nécessaire à une modeste existence et, si vous n'avez pas de cuisinière à emmener, je vous en trouverai en ville une ancienne à moi, qui connaît beaucoup Honoré et qu'il doit se rappeler. Elle se nomme Victoire. Vous n'auriez donc que votre malle à apporter. Permettez-moi de recommander ce projet à vos méditations. Je crois fermement que votre retour à la santé est attaché à votre éloignement de Paris, dans ce temps d'agitations auxquelles il est impossible de se soustraire. Je suis, hélas! bien désintéressée dans la réalisation de ce projet, car je ne puis aller vous offrir moi-même l'hospitalité, et je vous verrai à peine l'un et l'autre.

Je ne sais, madame, si cette offre si familière trouvera grâce devant vous, car je vous suis étrangère; mais j'aime beaucoup votre mari, et il me semble que nos âmes ont dû être en contact quelque part.

Je prends occasion de vous remercier de l'offre gracieuse que Sophie m'a répétée de votre part. Rien ne me ferait plus de plaisir que d'en user, mais ma position ne me permet guère d'espérer que je puisse jamais aller à Paris, maintenant surtout que mon jeune fils est revenu avec nous.

Laissez-moi espérer, madame, que vous voudrez bien agréer les sentiments affectueux que je sens naître en moi, et que je pourrai me dire toute à vous.

Votre servante,

Z. Carraud.

J'embrasse mon cher Honoré.

M. et Mme de Balzac n'iront pas à Nohan. Ils débarquent directement rue Fortunée une nuit, vers le milieu de mai, pour y trouver la porte verrouillée et le domestique, François Munch, devenu subitement fou, au milieu de l'hôtel illuminé. Trois mois après, presque jour pour jour, Balzac meurt le 18 août 1850.

Mme Carraud conservera pieusement la mémoire de son ami. Dans sa retraite de Nohan, elle lira et relira ces œuvres qu'elle a vues naître, mais toujours active, toujours embrasée de charité, elle se penchera sur ceux qui peinent et qui souffrent, sur les malheureux, sur les

petits. Elle se fera maîtresse d'école, composera pour les enfants, ces petits livres que les libraires ont vendus par centaines : *La petite Jeanne ou le devoir* (couronné par l'Académie française), *les Veillées de Maître Patrigeon, Le Livre des jeunes filles, les Goûters de la grand-mère, les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, et bien d'autres, que la *Bibliothèque rose* a popularisés

Plus tard, vieillie, presque aveugle, veuve du bon commandant, mort en 1864, attristée par la mort de ses fils, elle terminera doucement sa vie à Paris, auprès de sa bru, en contant des histoires de grand mère à Gaston et à Madeleine ses petits-enfants. Parisienne tardive, elle restera berrichonne de cœur et, de loin comme de près, continuera son œuvre de bienfaisance aux gens de son petit Nohan

Elle mourra, pleine de jours, le 24 avril 1889, et, le dimanche suivant, à ses obsèques, à Nohan, deux mille personnes suivront en pleurant son cercueil porté par des mains amies. Le 8 août 1886, une délibération du Conseil municipal de Nohan donnera à une place de la petite commune, le nom de sa bienfaitrice

Telle fut la « dame du Berry, » l'amie la plus chère de Balzac. Puisse la publication de ces lettres faire mieux connaître la pure amitié qui tint si large place dans le cœur du romancier et mettre en lumière une des plus nobles figures de femmes qui aient jamais passé dans la vie d'un homme de génie!

MARCEL BOUTERON.

LE COTEAU CISALPIN

Pour tout le monde, la « Côte d'azur » est un lieu de plaisir ou de repos, mais où rien n'est fait pour toucher l'âme : carnaval de Nice, casino de Cannes, maison de jeux de Monte-Carlo; courses, sports, canots automobiles, avions, tir au pigeon, dancings, toilettes voyantes, champagne claquent, « fête » éternelle. A peine arrivé, on est pris dans le tourbillon; l'idée ne viendrait même pas de chercher autre chose et de tourner la tête. Et, pourtant, comme le plaisir serait plus délicat, la joie plus pénétrante, la caresse du pays plus exquise, si, laissant la côte et les palaces, on montait seulement d'un kilomètre dans la montagne!

La « grande Corniche » franchie, on fait un à droite, on entre dans le premier vallon et, soudain, on respire un autre air, on vit d'une autre vie : ce n'est plus la Riviera, c'est le « coteau cisalpin, » cette profonde et douce terre ensoleillée que l'ombre des oliviers tempère. Virgile est en ce lieu. Il vient à vous, dès l'entrée, comme il se présentait à Dante. Ce couloir, resserré entre l'eau et le ciel, entre la mer et la montagne, est à lui. Et lui-même est à nous, avec nous :

Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit. Illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.

Et c'est, en effet, le coteau et la cascade, les rochers et la pierre brune dévalée de la montagne... L'ombre de l'olivier plane ici. C'est Virgile.

On a dit, tout récemment, beaucoup de belles choses sur Virgile. A-t-on assez dit qu'il n'est pas un Romain, mais un Gaulois, un vaincu, un envahi, un dépouillé, un annexé? Je le veux bien, il a adopté Rome; il a appris Rome; il appartient à cette sage

partie de l'Europe qui a compris qu'il n'y avait de progrès et d'ordre que par Rome : subjugué avec les siens, il s'est fait latin. Mais ni le sang, ni l'esprit, ni l'âme surtout, ne sont romains, tout son être s'oppose à ce sang âpre et rude: et, en échange de la paix et du champ de ses pères restitué, il a fait largesse à la rudesse romaine d'une chose sans prix, de cette douceur, de ce goût tempéré, de cette « humanité » que les Ennius et les Caton auraient écartée d'un geste brusque. Virgile Mantouan, Tite-Live Padouan ont offert à Rome, « reine et emperière du monde, » en don de joyeux avènement, ce quelque chose d'expansif et de généreux par quoi brillait le génie gaulois et dont la chaleur a, en somme, rayonné plus longtemps sur le monde que la force romaine.

Virgile, fils d'un ouvrier rural, éleveur d'abeilles, chassé de sa rustique demeure, mis en péril de mort par les soldats de Varus, fut toute sa vie l'homme des champs, sa raison accepta la grandeur romaine, mais son âme restait à butiner sur la prairie émaillée de fleurs. Les *Bucoliques* et les *Géorgiques*, voilà vraiment l'œuvre virgilienne. A Rome, sous les portiques et dans les palais, le poète, devenu citoyen et familier des grands, est toujours un homme rural, un vigneron; dès qu'il peut, il fuit à Andes, à Nole, partout où il trouve du soleil et un air parfumé. Comme je vois cela nettement! Il y a, sur le coteau, telle maison basse, au fronton aigu, couverte de tuiles rondes, maçonnée de cailloux sur le réservoir où l'eau de la source se garde fraîche, signalée par un cyprès ou ombragée par un olivier, entourée d'un carré de vignes et qui a traversé les siècles telle que l'a connue Virgile.

La maison tout entière est à l'abri d'un pin ..
Et dans son potager foisonne le lapin
. . . .

Le peuple qui habite ce versant français des Alpes est inconnu aux gens qui passent : ils ne voient que les hôteliers, les croupiers, les wattmans, les mercantis et les fêtards. Quant aux fils du sol, ils ne se montrent guère; de loin, dans les villages, ils voient la fête rouler : Ils en ont tant vu! Ligures, fils de la plus vieille race européenne, mère des Latins, des Étrusques et des Sicules, rivale des Ibères, ils ont survécu, incrustés dans leurs rochers, tapis dans les anfractuosités de la côte, ils n'ont

vraiment été soumis et pénétrés que par les Gaulois, — des gens venus de Sens ou du Mans qui ont laissé là quelques-unes de leurs tribus. Quant à Rome, elle les a effleurés à peine, dans sa course pour la conquête du monde.

Leur langue est la plus vieille, peut-être, des langues européennes, antérieure à l'étrusque, au latin, au provençal. Un Italien de Sienne, par exemple, et un Ligure de Vintimille ne se comprennent pas. Au moyen-âge, le comté de Nice a toujours relevé du comté de Provence; au delà de la Turbie, vers l'Italie s'échelonnaient, sur la côte, les petits pays intermédiaires, ayant gardé leur autonomie et dont la principauté de Monaco est un dernier vestige. Pour passer d'Italie en Gaule ou de Gaule en Italie, le relai se faisait, comme il se fait aujourd'hui, à Menton (*mansio, mutatio*), ces terres pauvres, rocailleuses et oubliées relevaient de l'abbaye de Lérins; leur sanctuaire a reçu le nom du grand apôtre des Gaules (cap Martin). On a recueilli, dans le pays même, une chanson de pèlerins, une « chanson de geste » que les pieuses populations psalmodiaient en se rendant au fameux pèlerinage de Saint-Honorat; et les fidèles, montant à Laguet pour la fête de Notre-Dame des Neiges, chantent, de même, en cette vieille langue provençale dont saint François d'Assise disait qu'il ne pouvait bien prier Dieu qu'en *français*.

L'antiquité de la race se perd dans le plus haut passé. Aux Roches Rouges, à Menton, on a trouvé toute une tribu de ces très anciens méditerranéens : d'après les squelettes, les mâles mesuraient au moins deux mètres de haut et, à certains indices, on les croit des négroïdes, des Africains. Ils avaient déjà atteint un certain degré de civilisation. C'est eux, peut-être, qui ont planté les oliviers disposés en ordre régulier sur des terrasses soutenues par des murs en pierres sèches : ces oliviers seraient les plus anciens témoins de l'histoire européenne.

On assure, en effet, qu'il en subsiste d'une antiquité fabuleuse : il en est un, délabré comme une ruine, mais vivant et toujours rajeuni par ses propres rejets, debout au bord du chemin des Romains, qui conduit de Menton à la Turbie. Ses racines, tordues comme des serpents, saillant de terre, puis se renfoncent, et s'agrippent au rocher en l'étreignant comme une serre de rapace; les siècles l'ont usé, mais non brisé : vieillard têtu, rangé sur le passage et qui veut voir. Il a vu ceux qui

surgissaient de la haute mer et ceux qui dévalaient des hautes terres, ceux qui montaient et ceux qui descendaient; il a vu Marius et César, Auguste et Constantin, Charles-Quint et Bonaparte. J'ai conduit à ses pieds le général Mangin, pour qu'il ait vu aussi un des vainqueurs de la Grande Guerre.

Cette route, elle-même, est une chose sacrée, puisqu'elle fut le lit de la civilisation. Quittant la côte d'Italie, elle grimpe à partir de Menton et cherche, par Roquebrune, le chemin de la Turbie; souvent en escaliers pavés en gradins, « au pas d'âne, » comme on dit, — le pied complant *une, deux, trois, quatre,* — elle se dérobe bientôt à la vue de la mer et elle mène ainsi en cœur du pays et au plus profond des âges, se tournant et détournant parmi les plants d'oliviers, de citronniers, d'orangers, bordée de haies fleuries de rosiers, d'arbousiers et de grenadiers. Par place, les lentisques et les ronces prolongent la brousse originaire. Bien entendu, pas un palmier, ni un mimosa, ni une plante quelconque africaine ou exotique : tout est du cru; vignes, pêchers, amandiers, figuiers dont l'arome sucre les lèvres; quelques carrés de jardins avec un vieux puits, un âne à la margelle. Une rangée de cyprès affirme, d'une raie noire, le dessin un peu mou du paysage, car, dans la vallée et à flanc de coteau, c'est toujours l'olivier qui domine.

L'olivier! Qu'on ne juge pas de cet arbre aimé des Dieux par les pauvres rejetons souffreteux, pareils à des bouppes de balais qui s'alignent si tristement dans la Provence de Marseille et de Toulon. Ici, l'olivier est un arbre majestueux, haut comme un chêne, — l'arbre de Minerve! Tordu en son tronc gibbeux, portant au loin ses bras chargés d'ans et de fruits, il protège la terre et répand autour de lui la paix; son ombre légère court au creux des ravins, grimpe aux pentes rocheuses, et s'élève jusqu'aux cimes, l'olivier accompagne l'homme, l'abrite, le nourrit et lubréfie sa rude existence. Son feuillage mouvant frémit comme une âme, sa feuille persistante dit : patience, espoir. Une colline complantée de ces beaux oliviers séculaires murmure, gémit, implore, elle contient la lumière et l'ombre, le mouvement et le repos; c'est la vie.

A l'abri du rempart des oliviers, prospère le luxe du pays, le frileux et délicat citronnier. Toute l'année, il porte ses fruits d'or : grâce de ce coin de terre, le citronnier vit ici, et non ailleurs Menton et Roquebrune ont, seuls, ce privilège. Le citron-

nier ne se multiplie ni à Cannes, ni à Nice, à peine à Beaulieu. De même que, pour revoir l'olivier aux belles formes, il faut aller jusqu'à Corfou et en Crète, de même pour voir les champs de citronniers fertiles, il faut aller jusqu'à Naples et en Sicile. L'olivier et le citronnier suivent, jusqu'au versant de la montagne, la route qui, franchissant le dernier dos d'âne, a porté au loin la leçon de la Méditerranée.

Les peuples anciens qui les plantèrent laissèrent passer les grands destins du monde, mais ne s'y mêlèrent pas. Comme l'olivier de la route, ils se tenaient sur le talus et regardaient. Aujourd'hui, ces hommes sont toujours là ; les fils font comme les pères ont fait. Race forgée de patience, laminée par la longueur des âges, flambée aux dures épreuves, elle demeure. Le pin de la montagne s'incline au souffle des tempêtes, mais ne se déracine pas. Traits peu accusés, œil doux et triste, accent à peine marqué, geste lent. Mais, dans une discrétion si remarquable chez ces méridionaux, l'âme reste dévouée et forte. Leur devise serait : « En attendant. » Sans bruit et sans luttes, ils durent, comme la montagne. Auguste les a vaincus plutôt que soumis. L'aventure, non plus, ne les tente pas ; ni la mer si bleue et si reluisante, mais d'où leur sont venus tant de pirates ! Étant sur le passage, cela leur apporte quelque peu du matériel de la vie et de la richesse qui leur manquerait complètement. Ce peu leur suffit ; ils n'ont même pas, comme leurs cousins de Gênes, le goût du commerce et du profit. Leur coin de terre et la douceur de vivre, c'est tout.

⁂

Cette race est là depuis toujours. Quels sont ses souvenirs, ses rêves, ses légendes ? On ne sait. À peine quelque trace incertaine, un fil relevé et aussitôt perdu ; de vagues reliefs d'une très haute antiquité. Le saint du lieu, et peut-être le Dieu, c'est l'esprit des rochers, saint Roch. Quand la montagne dévalait, au soulèvement des Alpes, et que la « pierre noire » roulait sur le petit village, c'est lui qui a glissé la plante d'hysope par quoi la chute fut arrêtée. À le célébrer, des fêtes encore à demi païennes subsistent sous la ferveur de la piété chrétienne. Au haut des crêtes, au détour des sentiers abrupts, des chapelles s'élèvent vers lesquelles des pèlerinages se pressent à certaines époques de l'année.

D'autres cérémonies plus mystérieuses ont lieu en d'autres temps. Quand la moisson est faite, que la grappe est dans la cuve et que le cours de l'année fléchit, c'est l'heure de penser à la « mort de l'homme. » Des pleurants groupés en une confrérie, la figure couverte de la cagoule, emportent sur leurs épaules une figure d'homme nu ; et ils vont, en courant, enterrer le mort, quand la nuit tombe, en un champ d'oliviers où le curé, qui a béni pourtant le cortège au départ, ne pénètre pas. Des feux s'allument au loin sur les collines et resplendissent sur les eaux du golfe jusqu'en Italie. Les femmes assistent et pleurent sous leurs capelines noires dont les coins sont tenus étroitement serrés sur la bouche. Les rues du vieux village sont illuminées sur les rebords des fenêtres par des lampes formées de la coquille d'un escargot où la mèche pétille dans l'huile odoriférante

Quelle est cette plainte, ce deuil? Que célèbre-t-on? La mort d'Osiris? La mort d'Adonis? Est-ce l'éternelle douleur de l'être qui meurt, de l'année qui fuit, du soleil qui tombe? Est-ce la prière au mort pour qu'il se relève, au Dieu pour qu'il réapparaisse, à l'amour pour qu'il n'oublie pas? Ces vieilles populations prient, pleurent, et ignorent : « Dans la Syrie, à la fin de septembre, lorsque la vigne avait pleuré l'année sur la cuve fumante, on délirait, on s'aveuglait de larmes. En certains lieux on ne pouvait attendre l'automne et, pendant la moisson, sous le trait acéré du soleil Adonis, ses amantes insensées, dans sa victoire suprême, le fêtaient à force de pleurs. C'était une furie d'enterrement. Elles se figuraient qu'elles avaient perdu (tout se brouillait en elles) et leur amant et leur enfant. On faisait tellement quellement une poupée figurant un jeune garçon; on accomplissait avec les cris navrants les rites des funérailles. » (Michelet, d'après Mowers.)... On va chercher cette lamentation sur l'Oronte : on l'entend de Monte-Carlo!

Autre légende. Après le fils, la mère. Les Trois Maries sont venues par ce chemin, le chemin des Romains, quand elles se rendaient à la Sainte-Baume. La mère portait le fils dans ses bras. Quand on arriva au sommet, elle n'en pouvait plus; elle s'arrêta, et le lieu s'appelle *la Pausa*, une chapelle y est construite où le voyageur s'arrête, s'agenouille et prie. C'est « le Repos de la Sainte Vierge. »

Toutes les grandes histoires se rencontrent et s'entremêlent

ici, puisque c'est, en somme, le couloir qu'il faut franchir pour passer d'Orient en Occident, de mer en continent, de Méditerranée en Europe. Ces vieilles tribus ont tenté de fermer le passage : mais Auguste l'a forcé et il a construit, à la Turbie, le monument énorme, phare qui éclaire les voies de l'histoire moderne et du monde occidental. La ruine colossale subsiste, ayant dompté même la poudre de la Feuillade ; sa masse soulevée est retombée sur elle-même. Comment la piété et la reconnaissance avertie des fils de la civilisation méditerranéenne ne s'intéresse-t-elle pas à cet étonnant document de pierre ? Nous avons les débris et le texte de l'inscription qui montre qu'Auguste était conscient de son œuvre. De Genève à Monaco, il avait balayé les tribus de la montagne, et il les fait survivre en les nommant. Par ce geste, le chemin était ouvert. La route devait attendre huit siècles pour qu'un autre la construisît, mais en sens inverse, — Napoléon.

Ainsi, les grandes volontés et les grands services se sont croisés sur ces cimes. Hier, le général de Castelnau consacrait, à Roquebrune, le monument aux morts. Les hommes de cette frontière, qui, depuis 1792, se sont donnés à la France et ont été reçus au giron de la patrie par un acte signé Carnot, n'avaient-ils pas, sous les ordres du général qui venait leur rendre le pieux devoir, combattu à Morhange, au Grand-Couronné, à la Trouée de Charmes, et puis à la Marne, à Verdun ? Les « diables bleus » de ce beau bataillon de Menton que Pétain commanda furent partout. Ainsi l'unité française tient en réserve les fils d'une frontière pour sauver l'autre. Ces fidélités silencieuses sont inscrites ici dans la nature et dans l'histoire.

***

Non pas que les monuments des villes soient magnifiques et illustres. Le pays est trop pauvre. Il n'a su bâtir ni sa Notre-Dame ni son Parthénon. Mais le goût, naturel à une vieille culture, veille au galbe de la moindre masure. A l'orée d'un vallon, on dirait un coin de l'Attique qui, comme la case de Notre Dame de Lorette, aurait été transporté. Tant la Méditerranée est une ! Les maisons provençales sont si joliment adaptées au cadre du pays qu'on le remarque à peine ; mais leur gentille façon sourit et amuse. Des arcades à jour, souvenir stylisé du grenier à fourrages, surélèvent le toit et donnent à la maison

cette grâce légère, achevée par les couleurs gaies dont les murs sont peints.

Toute la contrée était ainsi aquarellée sur le fond gris d'argent des oliviers quand le style barbare du Nord s'est implanté par Monte-Carlo, et tout fut gâté. On réagit heureusement. Les vieilles maisons sont remises en honneur et l'on peint de nouveau les parois; le rose, l'ocre, le rouge, le bleu d'azur s'harmonisent sous la tuile arrondie... Mais quelle bâtisse somptueuse vaudra jamais le carré de vigne et la maison de Gallus?

Pourtant un luxe sans prix s'affirme, c'est celui des jardins. La côte recevra, de la richesse amassée ailleurs, cet hommage digne d'elle. Voici qu'on bâtit surtout avec des arbres et avec des fleurs! Tout s'y prête : le pays, le climat, le ciel, l'exposition, l'antique usage, l'adresse et la patience de l'ouvrier. « Les Jardins parlent peu... » ils parlent ici et ils racontent l'ingéniosité persévérante de ces générations, filles du sol. Le sol et la nature sont dignes de garder sous ces ombrages le secret millénaire.

De Saint-Raphaël à Menton, la suite est ininterrompue des pages coloriées où la rencontre de la richesse et du travail se fait sous le ciel qui rit. Fleur des siècles qui s'ouvre là ou elle doit s'ouvrir. Longtemps on put croire que le jardin de la côte serait de souche exotique : africaine, australienne, anglaise, que sais-je? La conquête par les pays lointains parut décisive. Les palmiers, les cactus, les dracenas, les yuccas, les camérops hérissaient leurs lames comme des épées. L'Afrique surtout régnait.

Peu à peu cependant, l'invasion a été refoulée : les aloès de zinc se sont rouillés; les dattiers, comme dit Donnay, « ont perdu la mémoire des dattes; » l'Afrique a reculé. On a senti la beauté des arbres du pays : le pin, l'olivier, le cyprès, le frêne, le chêne liège, la caroubier et, dans le ciel, dominant le tout, la coupole classique du pin parasol. Quoi de plus noble, et que cherchons-nous au loin? Le jardin de la côte redevient provençal.

Ce jardin n'a pas d'hiver. Il s'offre aux deux étés qui composent son année. Dès novembre, il est prêt, avec ses roses remontantes, celles qui ne cessent jamais de fleurir, la « maréchal Galliéni, » la « Chablikine, » la grimpante « Reine Olga, » rouge comme des lèvres parfumées; autour de leurs buissons

fleuris, la sauge pourprée, et les premières pensées qui, comme des coureuses pressées, rampent sur terre au-devant des mères de famille et des violettes.

A l'orée des jours nouveaux, quand les citrons, les oranges, les cédrats et les cakis laissent pendre aux arbres leurs fruits d'or ou de corail, voici les narcisses, les jacinthes, les anémones, les tulipes, les renoncules; la rose s'obstine, qu'accompagne l'agératum, la lavande des jardins, où l'abeille bourdonne, et le mimosa hâtif. En février, c'est l'œillet et c'est la giroflée en nappes parfumées, et la plus naïve, la plus amène de toutes, la rustique « crête de coq; » sur les murs et sur les palis, le lobrelia, fin comme des cils, le guénedia bleu comme un regard de blonde, s'arrangent, et bientôt, c'est la magnifique tenture du bougainvilléa. Le décor est prêt, la reine peut venir: la cinéraire. Quand, sur de vastes espaces, un tapis de cinéraires est jeté, quand ses touffes épaisses et charnues se rapprochent, se confondent, se marient, distinctes et semblables comme des sœurs, quand ses ombelles mauves, carmin, incarnat, pourpres, gonflées du plus pur sang de la terre, pressées les unes contre les autres, s'excitent à fleurir toujours plus largement et plus somptueusement, luttant à qui sera la plus belle, alors leur splendeur éclate par le nombre et la multitude même; et si, autour de ce tapis illuminé, les citronniers laissent pendre leurs fruits, le cyprès s'incline, l'olivier protège, alors de la terre monte, comme une odeur et comme un parfum, la bénédiction méditerranéenne. Le soleil se couche derrière les Alpes; sur la mer, au loin, se prolonge son dernier rayon; une froide langueur pénètre la nature. Tout meurt; mais tout revivra demain, comme le jardin qui renaît à l'aurore. N'est-ce pas le rite séculaire, et la mort d'Adonis, la mort qui s'achève en résurrection?

Le jardin exprime, en un spasme de travail et d'amour, ce que l'homme, revenant vers ses origines, peut retrouver dans la nature d'apaisement et de douceur secrète : et c'est encore la leçon de Virgile :

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius

GABRIEL HANOTAUX.

LES MORTS ET LES VIVANTS
AUX *SALONS* DE 1923

On croyait qu'il n'y aurait plus qu'un *Salon* : il y en a trois pour ne pas dire plus et sans compter celui d'Automne. Les deux anciennes sociétés rivales, dont on avait annoncé la fusion, n'ont fait qu'ouvrir une porte de communication entre elles, sans le moins du monde se confondre, ayant gardé leurs jurys, leurs livrets, leur numérotation distincts, et une troisième s'est immédiatement détachée des deux premières pour émigrer aux Tuileries, sur la terrasse du bord de l'eau, et y planter ses tentes hostiles à la Société nationale, comme la Société nationale, il y a trente-trois ans, avait émigré au Champ de Mars, dans un esprit d'hostilité contre les Artistes français.

De ces trois *Salons*, quel est le vrai ? se demande le public désorienté après bien des marches et contremarches et désespérant de s'y reconnaître... Il convient de lui rappeler, et plus encore aux artistes, la parabole des *Trois anneaux*. Elle n'est pas neuve, puisqu'elle a enchanté tout le moyen-âge, et nullement inconnue du nôtre, car nombre de savants ont glosé dessus, mais elle s'ajusta assez bien aux conjonctures présentes. La voici : un père avait un anneau d'or orné d'une pierre précieuse, dont la vertu singulière était de rendre le possédant admirable en tout ce qu'il faisait et aimable à Dieu et aux hommes, et ce père avait trois fils qu'il aimait également et qu'il ne voulait en rien préférer les uns aux autres. Auquel des trois, quand il mourrait, laisser l'anneau unique ? N'arrivant pas à se décider, de crainte d'injustice, il crut bien faire en le confiant à un

orfèvre, avec l'ordre d'en fabriquer deux autres si parfaitement semblables qu'on ne pût les distinguer du modèle. Ce qui prouve, — qu'on me pardonne cet *obiter dictum*, — que l'art du faux n'est pas une conquête si moderne, et que déjà, sous saint Louis, les amateurs étaient exposés à mettre dans leurs collections des pièces entachées de modernité, c'est-à-dire datant seulement du XIII[e] siècle. Une fois donc nanti de ces joyaux, où lui-même ne voyait plus aucune différence, l'astucieux chef de famille prit chacun de ses fils à part et, lui remettant un des anneaux, l'assura que c'était le bon. Après sa mort, ses héritiers prétendirent chacun posséder le talisman et en tirer mouture. Ils allaient se gourmer, lorsqu'un sage passa, qui leur dit : Pourquoi vous battre? Vous avez un moyen bien facile de vous y reconnaître. Puisque la vertu de cet anneau est de rendre aimable et admirable à tous les hommes celui qui le possède, il appartient sûrement à celui de vous trois qui saura le mieux se rendre agréable à son prochain.

Cette pierre de touche peut servir encore. Depuis que des scissions se sont produites dans le vieux Salon officiel, c'est-à-dire depuis trente-trois ans, l'État, père bénévole et incompétent des ambitions les plus diverses, s'est toujours appliqué à tenir la balance égale parmi sa progéniture artistique. Quel que soit le Salon qui s'ouvre, il arrive, il inaugure, il achète, il décore et sinon tout haut, du moins en confidence, avec des hochements de tête significatifs et des sourires connivents, il fait entendre à chacun des dissidents que son Salon est bien l'unique, l'héritier des glorieuses traditions de l'Art français. Il ne ment pas précisément, car il n'en sait absolument rien. S'il éprouve quelque doute, il le garde pour lui, rassuré en son for intérieur par le sentiment où il est de sa foncière inaptitude à distinguer le vrai du faux. On ne saurait se rendre mieux justice.

Mais l'épreuve ne s'arrête pas là. Elle se poursuit devant la foule, l'immense foule anonyme où ne circule pas seulement le badaud béant aux histoires coloriées, aux anecdotes sentimentales, mais aussi l'humble et fervent amoureux des couleurs et des lignes, curieux d'oublier les soucis de l'existence, en écoutant le témoignage de l'Art sur la Nature et l'homme. Et cette foule, par son absence ou sa raréfaction, désigne clairement quel est, pour elle, le vrai Salon. Or, on ne peut plus se le dissimuler : malgré la critique, malgré les artistes, malgré la

supériorité très marquée, en quelques points, de la Société nationale, dite du Champ de Mars, et les joies de qualité précieuse qu'elle nous a données, le Salon véritable, l'héritier des grands triomphes d'autrefois, est toujours resté, aux yeux du public, celui des Artistes français. Rien n'a pu détourner le courant populaire de la vieille maison que les délicats avaient abandonnée. Beaucoup de ces délicats mêmes, peu à peu, y sont revenus. Telle est la cause profonde et irrémédiable des tentatives de fusion qui ont lieu aujourd'hui. On sent fort bien que, pour durer, on ne peut se passer de l'appoint que présente l'ancienne Société. Pour la même raison, le nouveau Salon des Tuileries n'a aucune chance de remplacer les autres. Tout au plus, peut-il hâter leur déchéance. Née d'une scission, la Nationale mourra peut-être d'une scission semblable. Mais le Salon des Tuileries n'en sera pas plus gaillard. A la vérité, ses débuts pouvaient être éclatants. Il groupe la plupart des meilleurs maîtres de la Nationale : MM. Albert Besnard, René Ménard, Le Sidaner, Lucien Simon, Jacques Blanche, Aman Jean, Maurice Denis, Zakarian, Jean Boucher, d'autres encore. Seulement, ces excellents artistes n'y apportent de beau que leurs noms. Il semble qu'ils aient résolu le difficile problème d'appauvrir le Salon qu'ils ont quitté, sans enrichir celui qu'ils fondent. Cela tient peut-être à ceci, qu'ils sont entourés de futuristes et de « fauves », qui leur communiquent un peu de leur pesant ennui. Le fait est qu'on remarque beaucoup plus leur absence des Champs-Élysés que leur présence aux Tuileries.

La cause et aussi l'effet de ces phénomènes est que le *Salon*, quel qu'il soit, n'apparaît plus aujourd'hui le lieu privilégié où se manifestent les artistes. La plupart ont pris soin de faire, déjà, leur exposition en lieu clos, à l'abri des cubistes et des fauves, et dans une ambiance infiniment plus favorable : MM. Aman Jean, René Ménard et Lucien Simon à la galerie Georges Petit, où leurs œuvres, contrastant sans se contredire, se faisaient valoir les unes les autres, M. Le Sidaner de même, à la même galerie, avec M. Henri Martin. D'autres, comme M. Guirand de Scévola et M. Walter Gay, absents cette année de tous les salons, se sont aussi manifestés en des expositions particulières. Pour ajouter à la diffusion et à la confusion, voici la société des *Artistes décorateurs* qui fait son exposition à part, quoique au Grand Palais, et naturellement prive d'un certain

nombre d'œuvres intéressantes les deux autres Salons qui y sont installés. Du moins peut-on espérer qu'elle réunisse toutes les œuvres de ses adhérents? Point du tout et tels d'entre eux ont aussi des vitrines remplies de céramiques, soit à la Nationale, soit aux Tuileries. MM. les artistes se font une idée vraiment exagérée des appétits esthétiques de l'amateur et de ses facultés ambulatoires. A multiplier à l'infini les Salons, on risque de tuer *le Salon*.

Maintenant, cette institution est-elle bien nécessaire à l'Art? Assurément non. L'Art, à ses plus grandes époques, n'a pas connu d'expositions publiques, je veux dire où des œuvres dues à différents artistes et destinées à des objets différents fussent présentées ensemble, à tout venant, hors de la place qu'elles devaient occuper. L'Art, comme la science, vivait de secret plus que de publicité. Il est vrai que celle-ci revêt plus d'une forme : la statuaire était jadis destinée presque exclusivement à des monuments publics, la peinture religieuse aussi, les grandes décorations des palais particuliers étaient plus accessibles que de nos jours : le public les voyait donc sans qu'il fût besoin de les exposer. Mais le grand point est celui-ci : l'œuvre d'art n'était jamais conçue et exécutée en vue d'une exposition et d'une publicité préalables à son usage. Et d'ailleurs, tout ce qui était portrait, scène de mœurs, paysage, allégorie dans de petits cadres ne sortait pas de chez les possesseurs, plus jaloux des joies de la contemplation que des éloges du voisin. Or cette absence de publicité n'a jamais nui aux maîtres d'autrefois.

Ainsi, l'on peut fort bien concevoir l'Art sans exposition publique. Ce qu'on ne peut pas concevoir, c'est l'exposition publique, sans public, j'entends sans un public suffisant pour légitimer un si formidable appareil, une armée si nombreuse de manœuvres, et pour les faire vivre. Et comme il faut cependant que les délicats y trouvent leur pâture, le Salon, pour vivre matériellement et ne point perdre cependant ses raisons supérieures d'être, doit réunir en un faisceau toute la production viable de l'Art français depuis une année. De là, pour les maîtres qui le dirigent, un double devoir : interdire sévèrement l'accès de leur Salon aux œuvres médiocres qui remplissent tant de salles du Grand Palais et s'interdire à eux-mêmes de montrer les meilleures dans une foule d'expositions particulières qui émoussent le curiosité. Pour que le Salon recouvre

son prestige, il faut donc qu'il soit unique et qu'il soit révélateur, qu'il concentre les œuvres des meilleurs artistes et qu'il les concentre pour la première fois. Faute de quoi, l'Art français pourra bien continuer sa carrière, mais l'institution nationale dite « le Salon, » avec ses milliers d'exposants et ses kilomètres de peinture, deviendra, s'il n'est déjà devenu, un événement moindre qu'autrefois la suspension du *Passage du Granique* dans le cour de l'hôtel de Richelieu ou des quelques toiles de l'Académie de Saint-Luc en plein vent, place Dauphine, sur le parcours de la procession de la Fête-Dieu...

I

Pour le sauver, cette année, on a fait appel aux morts. On a pensé qu'ils seraient plus accommodants que les vivants sur le point épineux des préséances. Et l'on a créé, au beau milieu des Salons, de petites salles rétrospectives dédiées à Jean-Paul Laurens, Marcellin Desboutins, Ravier, Pierre Roche et un artiste des plus vivants, Dieu merci, mais qui nous rappelle un passé déjà lointain, M. Forain. Celui-ci occupe, à la Nationale, une salle du rez-de-chaussée et une entre au premier étage. Là, il jouxte les aquarelles de Ravier, paysagiste lyonnais, provincial à plaisir, comme M. Forain est furieusement de Paris, mais d'un Art si libre et si rayonnant au-dessus des frontières qu'on se croit parfois entré par mégarde à la *Turner Gallery*. Et il se trouve, d'aventure, que la leçon émanée de ces deux maîtres, d'ailleurs tout différents et fort inégaux, est sur un point le même et également utile à rappeler.

Ce qui donne à M. Forain sa physionomie propre parmi les vivisecteurs du cœur humain qui nous ont raconté leurs expériences comme lui en deux langues, c'est qu'il a le dessin de ses mots et les mots de son dessin. Il a tant de talent qu'il pourrait se passer d'esprit et tant d'esprit qu'il pourrait se passer de talent. Chez lui, le trait d'humour et le coup de crayon partent ensemble, vont aussi vite au même but, et aussi justes, aussi brefs, aussi aigus l'un que l'autre, ne font qu'un. Comme on ne pourrait pas ôter un mot à ses légendes, sans les rendre inintelligibles, on ne pourrait effacer un trait de ses dessins, sans leur enlever quelque chose d'essentiel. Ceci est fort particulier. Nombre de maîtres du dessin humoristique n'ont jamais fait

eux-mêmes, leurs légendes On ignore jusqu'à quel point Daumier les fit Gavarni créait bien les deux, et chacun veut par sa vertu propre, tant il y a d'observation juste dans le geste et de profondeur dans le mot. Mais chez Gavarni, le dessin ne suivait qu'avec peine le mot, celui-ci étant prompt, léger, ailé, celui-là très appuyé, compliqué, calamistré, — sauf dans sa dernière période, celle des Thomas Vireloque. C'est à ce Gavarni-là que M. Forain a succédé, après un long interrègne, Cham ne pouvant, en vérité, être cité auprès d'eux. Et de nul autre on ne pourrait dire, remontât-on à Gillray et à Rowlandson, que son style est le même dans les deux langues dont il s'est servi.

La rançon de ce mérite, c'est que les deux sont inséparables. Nombre des légendes les plus fameuses de M. Forain : « Elle était si belle sous l'Empire ! » — « Tiens! T'es peintre ! » — « Il est peut-être anglais, celui-là? » sont tout à fait inintelligibles sans le dessin. Et ses dessins, quoiqu'ils valent isolément par leur signification esthétique, ne peuvent point du tout nous suggérer une morale en action comme les histoires sans paroles de Busch ou de Caran d'Ache. Pourtant, et c'est ce qui ressort de cette exposition, assez complète de son œuvre : crayons, sépias ou encres de chine, aquarelles, eaux-fortes, lithographies, enfin tableaux à l'huile, M. Forain, même muet, apporte sur son temps un complet témoignage. Qu'on regarde son petit cadre : *Pendant un entr'acte*, ou ses différentes scènes d'audience, notamment les *Pièces à conviction* : Holbein et Goya n'ont pas plus fortement caractérisé leurs contemporains

Mais ceci n'est qu'un côté de son diptyque. Chez M. Forain, l'esprit de l'humoriste ou, pour employer le mot d'ordinaire très mal défini du « caricaturiste, » a, depuis longtemps, par une espèce d'orthogénèse, évolué dans le sens religieux et quelquefois épique. Une foule de sujets, ici, des paraboles de l'Évangile, des scènes de la Passion, des impressions rapportées de Lourdes et de la dernière guerre, où l'artiste a lui-même joué son rôle, attestent le besoin où il est d'un acte de foi Il ne faut pas s'en étonner : c'est l'envers ou, si l'on veut, l'endroit du scepticisme. Et même chez les professionnels de la caricature, c'est la loi commune. Ils sont traditionalistes et conservateurs par essence, voire même rétrogrades, — je parle des meilleurs : Hogarth, Gillray, Grandville, Gavarni, Cham, Caran d'Ache,

le *Punch* tout entier en Angleterre, Dana Gibson en Amérique et ce que Daumier attaqua était un pouvoir tout neuf, l'apparition au sommet de la société d'une couche nouvelle M. Forain n'a pas innové sur ce point

Mais voici où est l'enseignement de cette œuvre pour l'art d'aujourd'hui. Regardez un dessin de M. Forain, quel que soit son procédé, mais surtout ses admirables eaux-fortes, âpres et colorées comme celles de Rembrandt, ses *Enfants prodigues*, ses *Pèlerins d'Emmaüs* : il est difficile de dire plus de choses en moins de mots, qui sont ici des jambages ou des taches. Il n'y a guère qu'une ligne forte, appuyée, onduleuse et suivie : celle de l'épaule et de l'échine, qui, à elle seule, vous dit sous quel poids, vice, sottise, pitié, douleur, penche la figure. Après, ce ne sont que bâtons rompus, boucles inachevées, échelles de petites virgules, pluie oblique de hachures Mais chacun de ces traits a sa place, sa direction et son accent nécessaires et suffisants pour rendre une proportion, un geste, même une valeur, car au rebours de la plupart des dessinateurs linéaires, M. Forain peint avec son crayon. C'est le triomphe de l'ellipse. Il y a tout l'essentiel et il n'y a que l'essentiel. De le sorte, le dessin elliptique répond à un double besoin de l'esprit moderne, blasé sur les plaisirs de l'imitation detaillée de l'objet, et tributaire pourtant de l'artiste, aujourd'hui comme autrefois, pour découvrir, dans le dédale des apparences, le fil conducteur qui mène au caractère typique de cet objet. Ainsi a-t-il une double saveur, la saveur de l'énigme et celle de la révélation. En supprimant l'accessoire, il oblige le regardant à suppléer, à faire jouer son imagination et à collaborer avec l'artiste pour la reconstitution complete de l'objet. Mais aussi, en supprimant l'accessoire, que le regardant rétablit sans peine, il révèle le principal que le regardant n'aurait point, même au prix de grandes peines, démêlé On se sait gré de découvrir ce qui manque et on sait gré à l'artiste de montrer ce que, sans lui, on n'aurait su voir.

Pour que le public, dans son ensemble, éprouve ce délicat plaisir, il a fallu que l'éducation de son œil se fit peu à peu et que des joies de la comparaison ou de la confrontation avec le modèle, il parvînt aux joies de la découverte et de la caractérisation Ce stade, il l'a atteint aujourd'hui Il n'a plus besoin qu'on lui dise tout, ni même beaucoup de choses Mais encore faut-il

qu'on lui dise quelque chose et pour cela qu'on ait quelque chose à dire. Or, toute une école de dessinateurs depuis quelque temps s'est formée qui, de cet art elliptique, n'a retenu guère que les apparences. Des bâtonnets qui chevauchent les uns sur les autres, des nébuleuses, des poches, des gourdes, des cubes, brassés au hasard, comme par le singe d'un géomètre : telles sont les formules dépourvues de substance mises à la mode aujourd'hui par les écoles dites « avancées. » Et nombre d'amateurs, dupes de ces grossières contrefaçons, raisonnent ainsi : « Je ne voyais pas grand chose dans les dessins de Forain et il paraît que c'était très bien; je ne vois plus rien dans ceux-ci : ce doit être mieux, » la plupart des jugements des hommes se fondant sur l'analogie et l'analogie n'existant qu'au regard superficiel qu'ils ont. De ce qu'un diplomate bourré de secrets importants garde le silence, il ne s'ensuit pas que tous les diplomates qui se renferment en un mutisme épais, recèlent des intentions bien considérables. Le dessin prétendûment « simplificateur » de gens qui n'ont rien à simplifier, ou synthétique d'esprits qui ne savent point de quoi ils font la synthèse veut proprement le silence de ces diplomates : il ne signifie rien.

A côté de M. Forain, des amis et admirateurs de Ravier ont, avec un soin pieux, rassemblé un certain nombre de ses œuvres. Ils ont bien fait, car au dehors du Lyonnais et du Dauphiné, ce prestigieux artiste est peu connu, bien que ses œuvres aient pénétré jusqu'au Louvre. Ce sont surtout des aquarelles, et des aquarelles de ce type ancien qui a fourni le mot anglais *water-colour drawing*, c'est-à-dire où le dessin très apparent subsiste sous la couleur à l'eau. Je dis très apparent, mais non très important : un arbre échevelé dans le ciel, les linéaments d'un buisson, la panse d'un nuage, c'est tout; mais tel qu'il est, il avertit qu'il y a, là, un autre outil que le pinceau, et d'ailleurs ce paraphe preste et dur nous empêche de ne voir dans le paysage qu'une liquéfaction de soleil. C'est par là que Ravier se rapproche de Forain : il simplifie à outrance, mais il sait ce qu'il simplifie et son plus informe gribouillis est le gribouillis d'un savant qui a longuement, pieusement, pendant toute une vie de contemplation extasiée, analysé les formes changeantes de la Nature et les modalités infinies de la lumière. Aussi tout est-il plein de sens, de profondeur, de vie. Quiconque aura

pénétré comme lui le texte sacré pourra tenter de le résumer comme lui. Encore y faut-il des dons de coloriste. On prend un bain de chaude lumière à considérer ces taches et ces tourbillons de carmin, d'ocre ou de cadmium. On est ébloui par ce foyer concentré de rayons qui brûle à l'horizon et transforme toutes les choses de la terre et du ciel en des métaux en fusion. Avez-vous jamais observé ce qui arrive lorsque vous regardez un tronc ou une branche d'arbre ou un angle de mur à contre-jour coupant le disque du soleil bas sur la ligne d'horizon? Ce n'est pas le soleil qui est coupé : c'est le corps solide à contre-jour qui est échancré, rongé par les rayons lumineux qui viennent frapper notre rétine. Ainsi, chez Ravier, comme chez Turner qu'il a rencontré sans le savoir, l'incandescence solaire brûle, élime et élimine le contour de chaque objet, le pénètre à tel point qu'on est tenté de redire ces vers du poète persan :

> Et si tu coupes un de ces atomes,
> Tu lui trouveras un soleil dans le cœur...

Il y a autre chose que des aquarelles dans cette collection : on y voit des huiles faites surtout dans la campagne romaine en la compagnie peut-être et sûrement sous l'invocation de Corot. Elles sont fines, mesurées, assourdies, lumineuses comme celles de Corot lui-même. Mais ce sont les aquarelles qui dominent et dans l'aquarelle, Ravier ne doit rien à personne. Turner seul peut être cité à propos de lui. Encore les différences avec Turner sont-elles plus nombreuses que les analogies. Ah! il n'a pas couru le monde comme le surprenant sorcier de Chelsea! Ce frère de Soulary n'a guère étudié la Nature qu'en Dauphiné, mais le Dauphiné, pays de coteaux, de rochers, de bois, de vallées profondes aux eaux ramassées dans les marécages, ou tourbillonnantes dans des torrents, de plaines aussi, mais où la plaine sert toujours de parvis à la montagne, est un microcosme admirable des bienfaits de la Création. Les essences d'arbres les plus diverses, les persistantes comme les éphémères, les fruits aux écorces défensives et ceux qui fondent dans la bouche, la figue, le châtaigne, le mûrier, la vigne et les glaciers, il a tout, sauf la mer. Son seul défaut, pour le coloriste, est son peu de diversité dans les verts de ses feuilles et les reflets de ses eaux, pendant l'été. Mais vienne l'automne et l'infinie variété de sa végétation se révèle par la couleur propre à chaque essence :

sous la chaude lumière qui l'embrase, c'est une féerie comme la forêt de Fontainebleau elle-même n'en offre pas de semblable. Et, que dans les eaux endormies tombent la pourpre et l'or des crépuscules, il n'y aura pas, pour les traduire, assez de toutes les pierres précieuses. Le mérite de Ravier est de les avoir su trouver et choisir.

Après les rétrospectives de Ravier et de M. Forain, une des salles où l'on s'arrête le plus longtemps est celle de Jean-Paul Laurens, devant ses scènes historiques des temps mérovingiens ou de l'Inquisition, ses tragiques évocations du moyen-âge, tout ce qui fait du vieil artiste l'Augustin Thierry ou le Michelet de la peinture. C'est, là, le triomphe du « sujet » en art. Or, si les *Salons* aujourd'hui sont si prodigieusement dénués d'intérêt, nul ne veut avouer, mais nul ne peut contredire, que cela tient beaucoup à l'absence de « sujets, » j'entends, par là, des groupements de figures concourant à une action commune où des paysages dégageant quelque aspect caractéristique, de la Nature, les uns et les autres traités avec l'accent sur cette action ou sur cet aspect. Je n'entends point par « sujet, » nécessairement, ni principalement, le thème d'histoire ou l'anecdote sentimentale ou comique, ou l'allégorie : la *Défenestration de Prague*, ou le *Testament d'Eudamidas*, le *Premier bijou*, ou la *Noce chez le photographe*, ni même, enfin, les thèmes de Jean-Paul Laurens. Sans se dissimuler que ce sont, là, de précieux appeaux pour le public, on ne peut regretter le temps où le Palais de l'Industrie était tapissé de thèmes latins ou de faits divers attendrissants. Ce fut une lamentable époque, d'abord parce que l'artiste, comptant sur l'intérêt du sujet, se satisfaisait trop aisément d'un rendu médiocre, ensuite parce que, pour mieux marquer la signification de l'histoire ou en souligner la morale, il était conduit à outrer les gestes, à multiplier les accessoires sans valeur esthétique, à peser sur les contours, en un mot à faire de l'idéographie. Une vive réaction inspirée par les réalistes, d'abord, plus tard par les impressionnistes, nous a débarrassés de cette erreur. Mais ç'a été pour nous en suggérer une autre. Les artistes modernes avaient bien raison en assurant qu'une belle harmonie de lignes, de gestes humains ou de couleurs valait mieux que tous les sujets intellectuels, les histoires du monde ; seulement, ils ne s'avisaient pas d'une chose : c'est que maint thème fourni par la nature ou l'histoire ou le

vie, présente précisément ces belles harmonies réclamées par le sentiment esthétique, et c'est là, d'ailleurs, qu'il faut chercher la raison de leur étonnante fortune : telles les *Nativités*, les *Adorations des Mages*, les *Triomphes de Bacchus* ou les *Naissances de Vénus*... Ce n'est point du tout parce qu'ils offrent un thème à notre méditation que les artistes de tous les temps y sont revenus ; c'est parce que les caractéristiques les plus émouvantes de la nature et de la vie s'y trouvent. Que, dans une réunion de famille et d'amis, on apporte un bébé : aussitôt un cercle se forme, un groupe s'articule, s'étage, des yeux s'allument, des bras se tendent, des expressions naissent, et, par le simple jeu d'une action spontanée, un intérêt plastique et pittoresque est né. Voilà le « sujet. »

Il y a donc une vertu esthétique dans le « sujet, » tout à fait indépendante de sa signification intellectuelle. Cela est si vrai que nous trouvons un intérêt puissant à des groupes ou à des actions auxquelles nous ne comprenons goutte, comme l'*Afonso d'Avalos* de Titien ou son *Amour sacré et l'Amour profane*, ou le *Printemps* de Botticelli. Ce n'est donc point parce que le sujet rassasie notre intellect, à la manière d'une histoire ou d'une thèse, qu'il nous émeut, c'est parce qu'il a suscité des gestes et des harmonies qui répondent à nos goûts d'ordre ou de contraste, de variété, d'unité, de vigueur ou d'élégance, — qui sont bien des sentiments esthétiques. Là, le sujet a été utile et même nécessaire à l'artiste pour concevoir son œuvre : il ne nous l'est plus pour la goûter. Mais la force de son intention, que nous ne saisissons plus, a passé dans les formes et les couleurs que nous saisissons et leur garde sur nos imaginations une prise qu'elles n'auraient point sans lui. De plus, le sujet même incompris, même deviné à peine, ou controversé, arrête notre attention et la fixe sur des nuances de la vie auxquelles peut-être nous n'aurions pas pris garde. Enfin, une action détermine oblige l'artiste consciencieux à rechercher le geste efficient et particulier, à le serrer de près jusqu'à ce qu'il remplisse son objet, au lieu de se contenter d'une banale périphrase.

D'ailleurs, les sujets abondent dans la nature, ou dans le train habituel de la vie. Il n'y a rien d'artificiel à les admettre dans l'art : ce qui est artificiel, c'est de leur tourner le dos, et de se les interdire, par révérence pour les ukases et apophtegmes de la critique ou de l'esthétique régnante. Elle change d'ailleurs si

souvent! Il fut un temps où le plus grand peintre n'osait construire un paysage d'arbres et de « fabriques » dont la majesté le séduisait, sans y mettre des gens procédant aux *Funérailles de Phocion*. De nos jours, si dans un champ qu'il a choisi de peindre, vient à passer un cortège émouvant, un retour de moisson par exemple, avec la dernière gerbe, de peur qu'on ne le soupçonne d'avoir cherché l'effet, il opérera une fuite précipitée. Les deux erreurs quoique opposées sont égales et symétriquement superposables. La vérité pour l'artiste est de ne jamais « choisir un sujet, » parce qu'il est « propre à m'intéresser, » mais de ne pas fuir le « motif » qui l'intéresse, lui, qui le prend, l'émeut, le jette dans cet état de transe que connaissent bien les passionnés de l'Art, quelles que soient les clabauderies de la critique ou les « exclusives » des petits cénacles contemporains.

Jean-Paul Laurens appartenait à une époque où le sujet historique était de mode, mais ce n'est point parce qu'il était de mode qu'il s'y plaisait : c'est parce qu'il habitait le moyen-âge, comme d'autres casaniers se font un univers de leur jardin. « C'est un ancien Wisigoth d'Espagne, » disait de lui Rodin, lequel à son tour était, pour Jean-Paul Laurens, un des guerriers mérovingiens qui devaient assister à la mort de sainte Geneviève. Et ils pourraient avoir eu raison tous les deux de se prendre mutuellement pour des spécimens de cette humanité demi-barbare. Car la structure physique de l'homme change très lentement, si elle change : les bustes antiques et les portraits du XVe siècle sont là pour nous le prouver. Or, quelques générations seulement nous séparent des forcenés bonshommes que peignait l'auteur du *Pape Formose*. Quand nous reprochons aux reconstructeurs historiques l'analogie de leurs figures avec les nôtres, nous sommes dupes des mirages du passé, et c'est eux qui en saisissent la réalité. Plus grandes sont leurs chances d'erreur, quand ils tentent de restituer les costumes, les meubles, les plantes et les arbres, qu'on croit infiniment plus variés qu'ils ne l'étaient. Outre les anachronismes qui les guettent, une sorte de consentement unanime les incline à se figurer toujours les murailles et les monuments beaucoup trop vieux et les vêtements beaucoup trop neufs, trop bien ajustés, et surtout trop colorés et pittoresques. Nous habitons une époque où l'on renouvelle plus vite sa garde-robe que ses forteresses : toute proportion gardée, il est vrai de dire qu'aux temps méro-

vingiens el de longs siecles après, en bâtissait plus volontiers qu'on ne changeait de costumes, et les châteaux et les enceintes des villes n'étaient pas souvent en ruines, parce que la ruine est un luxe qu'on ne peut s'offrir qu'aux époques de sécurité.

Jean-Paul Laurens a peu sacrifié à ces erreurs. Il possédait le don tres rare de la « crédibilité. » Ses groupes ne ressemblent pas à des modèles mis bout à bout, grimés et travestis, des figurants de théâtre logés dans des costumes rigides comme dans les coquilles où rien ne se révèle du mollusque enfermé. Chez lui, les plis des visages et les plis des manteaux semblent des sillons depuis longtemps creusés par l'accoutumance. Et puis, il a le sens des vides, vertu très nécessaire quand on veut restituer ces époques où l'on habitait des salles immenses, avec un minimum de mobilier.

Son *Interdit*, — des cadavres pourrissant dans l'enclos, sur leurs civières, devant la porte condamnée de l'église, — semble une chose vue. La *Mort de sainte Geneviève*, au Panthéon, évoque cette grandeur fruste : les adieux d'une vieille paysanne à sa nombreuse postérité, sur la terre sauvegardée et nourricière des générations à venir. S'il y a parfois du mélodrame dans les gesticulations, les bouches ouvertes, les doigts tendus, les maxillaires contractés, les crispations et les torsions de la colère, n'oublions pas qu'à cet âge, chez ces peuples, les passions étaient mal contenues, même par les plus grands dignitaires, les personnages sacrés. Tous les témoignages concordent là-dessus. Si ces personnages même sont presque uniformément robustes et anguleux, à la façon des vieux chênes, souvenons-nous, — car c'est un de leurs principaux traits différentiels avec nous, — qu'à cette époque les faibles de constitution vivaient peu, sauf parfois dans les familles royales très entourées de soins : encore était-ce rare. La moyenne de la vie humaine était très brève. Lors donc qu'on rencontre dans un tableau de J.-P. Laurens, un personnage que l'Histoire atteste un vieillard, on peut conclure de son grand âge à sa forte constitution.

Quant aux visages, Jean-Paul Laurens avait appris à les scruter par le portrait. Ceux qu'on a réunis dans sa rétrospective lui font grand honneur, notamment celui de son père, tenant une tabatière. Qui peut le plus peut le moins, et ce n'est point pour échapper aux écueils de la caractérisation individuelle et vérifiable que ce rigoureux analyste a brossé de grandes pages d'histoire.

Non seulement, ses portraits n'ont rien à craindre de la confrontation avec ceux des spécialistes contemporains; mais ils leur sont souvent très supérieurs. Ce n'est pas en spécialisant un artiste qu'on en fait un grand artiste, même dans sa spécialité. La « taylorisation » n'est pas une méthode esthétique. L'exemple de J.-P. Laurens confirme une fois de plus ce que l'expérience des siècles passés établit : les plus grands portraitistes sont ceux qui eussent laissé une grande œuvre, quand ils n'auraient pas fait un seul portrait.

Cet exemple nous rappelle encore autre chose : c'est que pour faire un bon portrait, d'un être humain, il faut s'occuper de cet être humain lui-même plutôt que de tout ce qui se passe autour de lui. Une physionomie est due surtout à une structure et à des ressorts internes et non à des influences extérieures. Il ne faut donc point la placer dans une lumière telle et une telle ambiance de forces réagissantes que son caractère propre en soit obnubilé.

Certes la technique impressionniste est précieuse. Elle fait merveille lorsque le sujet du tableau et le but du peintre est la lumière elle-même répandue sur les choses, l'atmosphère qui les baigne, les jeux qui les transforment, et la féerie qui les pare de ses joyaux. Mais si le sujet du tableau est tout bonnement un être individuel, l'artiste doit tirer son individualité hors de tout ce qui l'entoure au lieu de l'y confondre, et pour cela s'abstenir des effets où elle ne joue plus qu'un rôle insignifiant. A voir un certain nombre de figures modernes composées de reflets lumineux et de taches, il semble que tous leurs peintres sortent de la section de camouflage et que, par habitude, ils continuent de faire pour les physionomies ce qu'ils faisaient pour les canons et les tanks : les dissimuler entièrement. Les portraits de Jean-Paul Laurens accusent sans doute un excès contraire, mais quelque discutable que soit leur parti pris d'éclairage et quoiqu'ils sentent fort le renfermé, ils remplissent du moins leur principal objet, qui est de nous montrer, dans un modèle, ce qu'il y a de plus particulier en lui.

Ceux de Marcellin Desboutins, auquel on a consacré aussi deux salles d'exposition rétrospective, nous enseignent la même leçon. Ils ne sont point d'un art ni très puissant, ni très subtil, ni d'une couleur très savoureuse, ni même d'un dessin très personnel, mais ils accusent bien, chez leurs modèles, le caractère.

Dans des limites assez étroites, avec un horizon fort borné, voilà un artiste qui s'est pleinement réalisé.

C'est tout le contraire qui est arrivé pour Pierre Roche, dont l'exposition rétrospective voisine avec celle de Marcellin Desboutins, au rez-de-chaussée de la Nationale. Il a tout tenté, tout entrepris et n'a jamais pris le temps de beaucoup réaliser. Il y a des esprits qui ne donnent leur mesure qu'en se dispersant, semblables à ces insectes dont la vie n'est complète que lorsqu'ils ont revêtu une série de formes et de couleurs tellement diverses qu'ils en deviennent méconnaissables. La nature les a faits ainsi et on les tue en les enfermant dans une spécialisation. Pierre Roche était de ce nombre. On dit volontiers que ce sont, là, des hommes de la Renaissance : entendons, par là, que la Renaissance employait ces sortes d'hommes et que notre époque les décourage. La nature en fournit vraisemblablement un même contingent à chaque génération. Mais chaque génération n'est pas mêmement disposée à leur donner de quoi se manifester : il leur faut des fêtes, des cortèges, des triomphes, beaucoup d'espace et de temps à perdre, peu d'esprit critique et une grosse gaieté. Il n'est pas bien sûr que tout fût du goût le plus parfait dans les décors et les réjouissances de la Renaissance qu'on nous vante, mais que de trouvailles durent être faites, que d'heureuses improvisations par les Maîtres qu'on y employa! Pierre Roche eût fait merveille à la Cour de Jules II ou de Ludovic le More, prêt à toutes les belles besognes d'art, enthousiaste de tous les somptueux projets, ne jugeant indigne aucune recherche, aucune aide de la science et de la mécanique, aucun stratagème, lorsqu'il s'agissait de créer de la beauté. Un jour, il avait retrouvé la composition des anciens plombs de Versailles et en voulait faire des figures sculpturales liées à la pierre, comme sa statue de l'*Effort*, qui est dans le jardin du Luxembourg, près de la porte Vaugirard, le lendemain, c'est une sorte d'émail à dessin très apparent, dont il avait dérobé le secret à la Renaissance et qu'il ressuscitait sous le nom *d'églomisation ;* ou bien encore un gaufrage de papier, dont les sourimonos japonais lui donnaient l'idée, mais qu'il poussait jusqu'à une sorte de modelage légèrement coloré, véritable bas-relief estampé qu'il appelait *gypsographie*. Architecte, il construisait à l'Exposition universelle, un théâtre pour la Loïe Fuller, ou une coupole à reflets métalliques, ou bien désolé par

la pauvreté de nos toits, il imaginait le divertissement de cette même danseuse figurée en girouette ou d'un riche « mitron » de cheminée.

Pendant la guerre, indigné de voir se répandre par le monde les médailles de la propagande germanique, il devenait médailleur à son tour, et modelait des figures vengeresses. Il se passionnait pour l'art rural de nos vieilles provinces et en imaginait le retour triomphal, toujours courant, suscitant, entraînant, galvanisant les bonnes volontés, avec quelque chose de l'inlassable enthousiasme de Jean Lahor. La terre, le feu, l'eau, l'air, lui servaient tour à tour, ou en même temps, à ses expressions esthétiques : il maniait également l'ébauchoir, le pinceau, le tour, le touret ou le chalumeau, la presse à imprimer et le pochoir. Il avait même rêvé de faire servir la neige à ses ensembles décoratifs : un ours de bronze creux aurait été traversé par le courant réfrigérant qui forme la glace dans les salles de patinage. Et la vapeur d'eau de l'air ambiant se condensant sur la carapace de métal, c'est une figure de neige qui aurait paru dans un jardin, parmi les fleurs. Quelle bienvenue pour l'entrée d'un Tsar ! Et, en tout cela, il prodiguait des trésors d'invention et de fantaisie.

L'invention et la fantaisie, voilà ce qui manquent le plus à ces *Salons*. C'est pourquoi il faut déplorer la disparition de ce charmant esprit que fut Pierre Roche et aussi celle d'un jeune peintre, auquel on a fait comme une toute petite exposition rétrospective en groupant plusieurs de ses œuvres, aux *Artistes français*, rotonde XIV. M. Munier-Jolain. Ce sont, dans de petits cadres, exprimés à l'huile et à l'aquarelle, des jeux rustiques et divins, pour parler comme M. Henri de Régnier : *la Petite Princesse rose et le Triton*, ou la *Déclaration de Pierrot* ou *le Chat botté*, ou *David et Bethsabée*, avec la grâce insouciante de Fragonard, dans des rochers construits comme des ruines et des verdures épanchées comme des cascades, à la façon d'Hubert Robert. Regardons-les longuement. Il y a, là, le don si rare de l'imagination qui ne remplace pas tout, mais que rien ne remplace, un tempérament de coloriste très délicat et une sûreté de touche qui dénote déjà beaucoup de science acquise. Le peu d'œuvres qu'a laissées M. Munier-Jolain mérite l'attention et inspire le regret.

II

Ce n'est pas que les artistes vivants n'abordent, çà et là, quelquefois un sujet, mais c'est bien rare, — et plus rarement encore ils le traitent de façon à en imprimer en nous le souvenir. Un des plus fidèles à ce genre est M. Muenier. Il nous montre aujourd'hui un groupe qu'il intitule *le Vieux Maître*. On regarde et l'on voit tout d'abord une énorme corbeille de fruits et de feuilles d'automne, d'où la vigne vierge répand ses flammes et les pêches leurs globes d'or ou de pourpre, sur la neige d'une nappe, traitées avec un relief saisissant, beaucoup plus que deux figures humaines qu'on a vaguement aperçues. On s'étonne, et puis l'on s'aperçoit d'une chose, c'est que cette nature morte est le véritable sujet du tableau, — non pas du tableau que voici, mais d'un autre que voilà : celui que peint, sur une toile à peine ébauchée, le vieil artiste coiffé de son bonnet, noyé dans son fauteuil et ses châles, les doigts allongés sur la fine gaule du pinceau encore immobile, regardant le « motif » par-dessus ses lunettes, armé de son immense palette ronde comme d'un bouclier, tandis qu'une jeune figure de femme, accoudée, lui tient compagnie. Mais tandis que l'œil de l'artiste est fixé sur la nature, l'œil de la femme est fixé sur le tableau, définissant ainsi, d'un contraste involontaire, tout le rôle de l'Art. Derrière, on voit par la porte entr'ouverte une pièce vide, que semble hanter le fantôme d'un piano, celui peut-être où la jeune femme, encore enfant, suivait distraitement la leçon d'un autre vieux maître, quand le même rayon de soleil, qui enflamme aujourd'hui les fruits somptueux, animait des fleurs fraîchement coupées. D'autres fleurs aussi montent là-bas dans le cristal devine d'un cornet : ce sont peut-être les mêmes, en tout cas indiscernables de celles qu'a connues *le Vieux Maître* dans sa jeunesse. Le bienfait de l'Art est d'être, comme les dons les plus éphémères de la Nature, contemporain de toutes les générations d'hommes. Ce sentiment de persistance, d'insistance dans l'expression, de profondeur dans l'intimité, tout ce qu'il y a d'ardent, d'éphémère et de mélancolique dans la brève visite d'un dernier rayon de soleil, peu d'artistes autant que M. Muenier nous l'ont fait sentir.

Une impression singulièrement forte émane aussi de la page

que M. Caro-Delvaille expose sous le titre *le Sage est mort*. Sur un fleuve de l'Inde, semble-t-il, glisse une barque peu chargée : la légère dépouille mortelle d'un vieillard étendu, et un rameur. Ainsi, peut-être, voyait-on passer jadis sur notre Rhône, venant de bien des pays des Gaules, les morts illustres destinés à la sépulture des Alyscamps. Les hauts rochers qui bordent l'eau, comme les tristes assises granitiques de nos Cévennes, complètent la ressemblance. Pourtant, la peinture en teintes plates, à la manière des Japonais, contribue, comme le type des figures, à entraîner l'imagination vers l'Extrême-Orient. M. Caro-Delvaille, peintre extrêmement habile et savant, s'était adonné surtout jusqu'ici aux splendeurs du nu et aux prestiges des toilettes parisiennes. *Le Sage est mort* révèle une face nouvelle de son talent, de même que sa série de *Coqs*, répartie en sept panneaux, d'une extrême virtuosité décorative. L'imagination n'est pas absente de ces œuvres et c'est ce qui retient devant elles.

Elle joue son rôle aussi dans un grand souvenir de la guerre, le seul peut-être, que M. Lucien Simon expose aux Tuileries, *Finis Belli*. Les troupes en bleu horizon reviennent de la frontière sauvée; leurs chefs remettent, d'un geste large et heureux, le sabre au fourreau et, par-dessus, plane une figure de la Victoire. C'est une noble tentative de donner une forme symbolique et mémorable au sentiment de soulagement, de fierté, de gratitude qui a soulevé toute la nation au jour de l'armistice. Malheureusement, le choix de la gamme bleue et rouge où se joue toute cette symphonie est fatal au peintre. Il n'a pas retrouvé le robuste coloris dont il a donné tant de preuves, dans ses scènes bretonnes et espagnoles, et encore, dernièrement, à son exposition de la galerie Georges Petit, dans une paysannerie de Bretagne groupée autour de verres de cidre. Je sais bien ce qu'on nous dit : Il faut qu'un maître se renouvelle, troque sa gamme de tons contre d'autres, sa facture aussi, afin de ne pas se laisser oublier par la génération qui vient. Je sais qu'on le dit, mais je ne le crois point, parce que l'expérience dit précisément le contraire. C'est arrivé jadis et l'on a vu Fragonard, dans sa vieillesse, s'appliquer à faire guindé, gourmé et « pompier, » parce que, pour être jeune, c'est « pompier » qu'il fallait être alors. Mais cela n'a rien donné à l'Art. Et c'est contraire à l'exemple des grands maîtres d'autrefois, du

XVIᵉ siècle, des Italiens comme des Hollandais et des Espagnols. Jamais les maîtres n'ont eu l'idée de modifier leur « manière » de l'âge mûr : il leur est arrivé de l'exagérer, mais dans le même sens et quelle que soit l'autorité de l'Esthétique contemporaine, il lui manque, pour s'opposer à l'ancienne, d'avoir produit l'équivalent des Titien, des Rubens, des Rembrandt ou des Velasquez.

Il y a de bons coloristes au *Salon*; il y a de bons portraitistes : mais les coloristes ne font pas de portraits et les bons portraitistes ne sont pas coloristes. Leurs portraits d'hommes surtout marquent une curieuse impuissance à cet égard. On en voit une foule d'admirablement fixés, de bien dessinés et même bien peints, en tant que la peinture se compose de valeurs : celui de *M. Griolet* par M. Marcel Baschet, par exemple, ou de *M. Henri Tenré* par M. Déchenaud, du *Prince de Galles*, en costume de polo, par M. Saint-Helier Lander, de l'*Abbé Auguste* par M. Alizard, de *M. Charles Méré* par M. Boulet-Cyprien. Ils se défendront très bien devant le photographe ou la gravure. Mais de régal coloriste, de savoureuse matière, point. Le plus frappant exemple est celui du *Maréchal Pétain* par M. Dagnan-Bouveret. L'attitude est parfaite de vérité, de sobre élégance, de vie. L'homme d'action debout, face au spectateur, dans son cabinet de travail, est surpris dans un instant d'immobilité, mais où l'activité est comme suspendue plutôt qu'arrêtée, la main droite ne pesant sur la table que du bout des doigts, le bras gauche avec la main gauche qui serre les gants étant doué d'un mouvement insensible, mais impatient. C'est une nuance très bien saisie.

Mais quelle rage tient donc les peintres, à chaque *Salon*, de nous crier : « Reynolds a menti! » en imaginant une harmonie où le ton local dominant soit bleu, sans le rompre continuellement de couleurs chaudes. On invoque toujours, contre le président de la *Royal Academy*, l'exemple de *l'Enfant bleu*, de Gainsborough. Mais si cet enfant, qui n'est pas un enfant, n'était pas si loin, cloué maintenant dans une collection américaine, et si l'on avait donné suite au projet de le montrer à Paris, tout le monde saurait qu'il est fait de toutes les couleurs et que son ambiance n'est point du tout bleue. Ici, au contraire, le bleu horizon du costume, qui n'est rompu par rien, est aggravé par l'horizon bleu du fond, solide, impénétrable, bouché. Le

froid glacial qui en émane prouve une fois de plus que Reynolds, en proscrivant le bleu pur comme dominante, ne nous a pas du tout trompés

La contre-épreuve nous est fournie par un portrait de femme en bleu, *Mme de P.*, dû à M. Léon Gerraud, et par *la Musette* bleue de M. Maurice Lobre. Dans ces deux harmonies très nuancées, le bleu fournit l'accent, mais l'accent seulement et d'autres sonorités lui font un accompagnement en sourdine, qui le font valoir, sans l'imposer. Grâce à quoi, M. Léon Gerraud, par exemple, a peint une robe bleue comparable aux meilleures des portraits du XVIIIe siècle. Quant à M. Lobre, sa *Musette*, ou cornemuse élégante et enrubannée de bleu, fait partie du bagage que devrait avoir tout peintre de Versailles, comme au grand siècle elle figura dans les cortèges et les concerts de la Cour. M. Lobre, on le sait, est le mémorialiste des fastes pittoresques du palais désert, le Saint-Simon des reflets, des rayons, des perspectives, des lambris et des stèles. Cette année, il nous raconte ce qu'il a vu au plafond du *Salon d'Hercule* : ce n'est pas peu de chose et l'on est ébaubi de tous ces dieux qui se bousculent au-dessus de nos têtes distraites et de l'immense somme de talent dépensé pour décorer ce qu'on ne voit jamais. Encore sommes-nous plus curieux que nos pères. C'est de nos jours qu'on regarde Versailles. Les gens du grand Roi ne s'y arrêtaient guère. A quoi pensent tous ces courtisans que nous voyons, dans les peintures de Martin, virevoltant autour de la petite voiture où siège Louis XIV? D'autres soins les pressaient, qui ne laissaient guère de place à la contemplation. Sans doute, le Roi lui-même regardait son palais parce qu'il le bâtissait, mais d'un tout autre point de vue que nous, soucieux que tout y fût bien symétrique, tandis que nous guettons, pour nous en réjouir, la moindre dissymétrie. L'ambition, la cabale, les nécessités incessantes de la lutte en faisaient pour les acteurs l' « éternel asile des soucis dévorants, » selon le mot du Bonhomme. Il n'y a eu de véritables « amis de Versailles » que du jour où Versailles n'a rien pu leur donner que sa beauté. Parmi eux, M. Lobre occupe une place considérable et dans son œuvre, l'exposition de cette année marquera. Il y a plus de régal coloriste dans sa *Musette*, dans sa *Soupière* et dans son *Salon d'Hercule* que dans tous les portraits d'hommes de ce *Salon*.

Il faut pourtant citer, à titre d'exception, le *Portrait de*

M. Paul Valery de M. Jacques Blanche (aux Tuileries), celui de *Mgr Schœpfer*, par M. Marcel Baschet, très savoureux pastel sur un fond traité de façon fort particulière, le *Jeune sculpteur*, de M. Gustave Courtois, d'une couleur chaude et même brûlante, où a passé quelque chose du mystère et de l'éclat du Giorgione, et aussi quelques simples effigies de femmes gracieuses ou pensives dans un cadre intime : le portrait de *Mme Lauth-Sand* par Lauth, la *Tête d'Etude* de M. Eugène Loup, la dame en noir de M. Etcheverry, où la gamme de tons dans la même couleur, l'élégance et la justesse de l'attitude valent d'être remarquées, enfin le portrait de *Mme Charles Peguy* en longs voiles de deuil par M. Jean-Pierre Laurens, qui est bien le mieux étudié et le plus fortement caractérisé du *Salon* tout entier.

En outre, les groupes de figures, nombreux cette année, ont assez heureusement inspiré leurs peintres. Le plus curieux est celui de M. Tsugouharu Foujita, *En famille*, où l'on voit de l'autre côté de la table qui le sépare de nous, l'artiste, sa femme, son petit chien, sa tasse de thé, sa pipe, ses pinceaux, ses godets d'aquarelle et, devant lui, une belle feuille de papier où il se dispose à lever quelque chose; notre portrait sans doute, à en juger par le regard attentif qu'il nous dédie, à moins que ce ne soit quelque dragon sacré ou une cigogne, car on ne sait jamais ce qu'un Japonais aperçoit quand il nous considère, mais il est rare qu'il n'en fasse pas quelque chose de délicat, de net et de précieux. Un autre peintre, M. Albert Laurens, s'est également représenté au travail, mais dans un parc, entouré des siens, la palette en main, son chevalet posé en équilibre hasardeux sur les marches d'une terrasse; il a tiré de ce thème tout simple, sans grands accessoires pittoresques, ni décor bien somptueux, une belle page grave, d'intimité familiale et de haut idéal compris et partagé, qui mérite de rester.

D'autres portraits en groupes et parfois en grappes ont bien inspiré leurs peintres, entre autres l'ingénieux échafaudage de huit admirateurs d'*Erik-Satie, assistant à une répétition*, par M. Jacques Blanche (aux Tuileries) et la réunion d'une mère et de ses enfants, autour d'un canapé et d'un livre d'images, que M. George Harcourt a intitulé l'*Anniversaire de la naissance*. On retrouve, chez ce compatriote de Reynolds et de Lawrence, un peu de ce don qu'ils avaient de surprendre leurs modèles dans une attitude ni jamais banale, ni jamais apprêtée. Elle est

juste, aussi, dans les quatre personnages que M. Grün a peints sous le nom de *Trio de Saint-Saens*, où toutes les figures font leur partie avec la même correction, mais non avec une égale virtuosité. Seule, la principale, Mlle Madeleine Godard, a réalisé un geste particulier, celui du violoniste attentif dans un instant suspensif, les yeux attachés sur la partition pour la reprise, tout droit et sous les armes, n'existant que pour l'instant qui va venir. Il n'y a pas, dans tout l'immense *Orchestre* de M. Jœts, un seul geste aussi révélateur, et même celui du violoniste, debout, dans l'*Improvisation* de M. Balande, sorte de *Concert champêtre*, qui est plus révélateur par lui-même, l'est infiniment moins par l'art de l'auteur. Le portrait est une bonne école d'observation.

Il s'accommode fort bien aussi de quelque fantaisie, comme le prouve celui de *Mme Pierre Meyer-Rigaud* par M. Domergue, qui la montre posant nonchalamment le doigt sur une sphère, geste peu répété depuis la *Marquise du Châtelet* de Largillière et pourtant plein de grâce et de mystère, ou encore le tableau de M. Aubry intitulé *Dans le costume de Musette*, qui possède le charme très particulier de l'anachronisme sauvé par la jeunesse, ou enfin le *Jeune femme à l'éventail*, pastel de M. Hélier Cosson, ou la souple arabesque vivante, équilibrée par l'éventail, offre une harmonie de lignes très rare. Et le portrait s'accommode aussi d'une étude de caractère : témoin la figure que M. Friant intitule *l'Étudiante*, auprès d'une sphère, elle aussi, mais assise et attentive, suivant un cours, ou, enfin la figure de vieille Bretonne que M. Henry Guinier intitule *la Coiffe de Deuil* et qui a bien toutes les qualités de définition et de dissemblance que doit avoir un portrait.

Ce programme du portrait qui sauve les peintres, sauve aussi les statuaires quand trop souvent les grandes pensées les perdent. Les hauts monuments tiennent beaucoup de place, cette année, sous la coupole en verre du Grand Palais, mais quand on les ôtera, ils ne laisseront pas un grand vide. C'est à des altitudes plus modestes qu'il faut chercher quelques bons morceaux de sculpture : *le Soldat tué* de M. Gaston Broquet, par exemple, ou l'*Aube* de M. Réal del Sarte, ou le *Souvenir* de M. Max Blondat, ou la stèle commémorative du *Retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France*, de M. Henri Bouchard. Ce bas-relief offre une gravité, un calme et jusqu'à une retenue et une demi-réticence dans les gestes qui feraient songer à

quelque stele funeraire grecque, celle de Mika et Dion, par exemple, même si la figure de la France n'était pas drapée à l'antique, avec une chute de plis minces et parallèles qui ajoutent encore à l'impression de stabilité. Mais on ne discutera pas sur le sens des gestes, comme on discute encore sur la poignée de mains des vivants et des morts, des bas-reliefs funéraires du IVe siècle avant notre ère. Ici, il est bien clair que la figure un peu plus grande que nature, la France, accueille les deux petites filles ou adolescentes que leur amène le poilu. Elle a déjà pris la main de la petite en bonnet lorrain, elle tend sa droite à la petite en coiffe alsacienne, et celle-ci soulève la sienne avec un joli geste un peu hésitant d'enfant intimidée, en levant les yeux vers cette belle dame qu'elle voit pour la première fois. L'émotion est discrète, contenue et par là, continue. Ce n'est pas un coup qui frappe et qui passe : plus on regarde, plus on est pénétré. C'est le propre de l'Art grec

Voilà ce qu'on a rarement l'occasion d'admirer cette année, au *Salon* de la sculpture. Ce qui est plus fréquent, ce sont les bustes M Denys Puech a profité de son séjour à Rome pour faire celui do *M. Mussolini*. C'est un document de première main et de main de maître. Bien qu'une expression caractéristique du modele tienne à l'éclat des yeux et des pupilles, que le statuaire ne pouvait rendre, on est frappé tout d'abord par la proéminence de certains traits révélateurs, le développement formidable des maxillaires, bases de la volonté et le renflement accusé des buccinateurs, auxiliaires de la parole. Pourtant, l'on sent très bien que M Puech n'a pas outré les traits de son modele : it n'a pas fait ce que le général Prim reprochait à Henri Regnault Il est resté plutôt en deçà. Ce n'est ni un réquisitoire, ni un panégyrique : c'est un procès-verbal Si le témoignage qu'il nous apporte est exact, la réflexion chez M Mussolini serait très supérieure à l'impulsion et la volonté dominerait l'imagination créatrice. C'est un diplomate qu'il nous montre plutôt qu'un lutteur et cela est si vrai qu'on ne peut se défendre, quand c'est de face qu'on voit ce masque établi sur de si larges bases, de penser à Cavour.

Des caractéristiques tres différentes sont accusées dans l'excellent buste de bronze du *Maréchal Foch* par M Segoffin, mais là, encore, les signes d'une formidable volonté sont à la base

de la figure, lisibles dans les maxillaires surtout. On les retrouve, mais à un bien moindre degré, dans le buste de *Frederic Masson*, bronze de M. Puech, où l'angle facial très différent annonce infiniment plus de fantaisie que dans les deux précédents. Telles sont les effigies les plus caractérisées de la sculpture, avec quelques bustes de femmes, notamment les admirables terres cuites, où M. Sicard met un peu de l'accent primesautier du XVIIIe siècle. Ils nous reposent des grands monuments.

Il en est deux pourtant qu'il faut regarder, l'un pour son intention, l'autre pour sa puissance et sa beauté. Le premier est le phare qui, pour commémorer *l'Intervention américaine*, pendant la guerre, doit être dressé sur la pointe de Grave, face à la mer. Il est dû à deux grands artistes, MM. Bartholomé et Bourdelle, et à deux collaborateurs de talent, MM. Navarre et André Ventre. Il comporte, outre la silhouette architecturale du monument lui-même, deux longs bas-reliefs horizontaux et une haute statue tournée vers la mer, une sorte de Minerve, bien droite, la main au-dessus des yeux, scrutant l'horizon par où les peuples du Nouveau Monde vont venir au secours de l'Ancien.

C'est la Sagesse qui attend la Jeunesse, sans laquelle, peut-être, elle ne saurait triompher de la Barbarie. L'idée est juste et elle s'exprime clairement, grâce au type consacré d'Athena Parthenos. Mais le reste du monument s'explique mal. Le mieux qu'on en puisse dire, c'est qu'il ne passera pas inaperçu, grâce au soin qu'ont pris ses auteurs de multiplier les degrés et ressauts que l'œil doit escalader avant d'atteindre le sommet. Mais là s'arrêtent ses mérites. Il ne réalise pas ce qui caractérise précisément cette vieille civilisation hellénique qu'il devrait symboliser : la grandeur par les proportions et non par les dimensions. On a voulu faire grand et l'on n'aura fait que haut.

Une vraie grandeur, on la trouvera, si l'on en a envie, dans les colossales statues de bronze que M. Bourdelle a imaginées pour cantonner son portrait équestre du général Alvear (Argentine) et qu'il expose aux Tuileries : *la Liberté*, *la Victoire*, *la Force* et *l'Éloquence*. Ces quatre figures debout, étroites et hautes, tout en tiges, la tête semblablement dressée au bout d'un long cou comme pour s'orienter vers plus de lumière, les bras pareillement allongés et tombants, font toutes à peu près le même geste, un geste qui fonde, qui fixe au sol et y plante

quelque chose : *la Liberté*, un chêne qui croîtra bien droit, *la Force*, sa massue inerte, *la Victoire*, un laurier auquel son épée servira de tuteur, *l'Eloquence*, une affirmation qui s'enracinera dans les cœurs

Depuis longtemps, rien d'aussi puissant n'avait jailli de la terre du potier. Sans doute, on peut trouver, là, si l'on veut, un excessif déséquilibre entre les proportions et un fort archaïsme : ce cou haut et puissant, ce ventre « avalé, » ces hanches disparues, ce buste et ces bras formidables, ces jambes basses et de peu de poids, comme il arrive chez les rameurs et les boxeurs, et qui ont plutôt l'air suspendues au torse que de le porter, cette tête enfin qui semblerait s'en aller loin des épaules, si elle n'y était curieusement rattachée par de longues tresses durement cordées ou quelque paquet de linge. Mais qu'importe, si de tout cela résulte un beau rythme humain et s'il n'y a pas de poids mort ! Donatello a bien osé quelque chose de semblable dans son *Saint Georges*, dans son *David*, du Bargello, dans son *Ezéchiel*, dans son *Zuccone*. Ce qu'il y a d'excessif est sauvé par la force. Ce qu'il y a d'archaïque est sauvé par la vie. M. Bourdelle n'a pas trompé l'attente de ses admirateurs. Le monument du général Alvear fera honneur à la France, s'il n'est pas dédié à un héros français. Et il vaut à lui seul, — ce que je crains bien, d'ailleurs, qu'il ne soit seul à valoir : — une visite au *Salon* des Tuileries.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

DE DUMAS PÈRE A DUMAS FILS[1]

Êtes-vous entré, un jour de cours public, dans un amphithéâtre de la Sorbonne? Sous la lumière qui tombe de haut, tamisée et blafarde, le public se presse, et, parfois, déborde hors des travées. Ce public lettré, curieux d'idées ou d'anecdotes, les boiseries sévères qui l'encadrent, quelques ornements sobres, et, sur le mur du fond, au-dessus de la chaire, quelque grande fresque symbolique, un peu guindée, et en harmonieux accord avec la majesté du lieu, — tout cela compose un ensemble aimable et grave, d'une dignité souriante, où naissent, d'elles-mêmes, les phrases châtiées et spirituelles; et, comme une autre fresque, les idées se déroulent, les images du passé se réveillent, les figures des grands poètes ressuscitent; de leçon en leçon, de semaine en semaine, dans cette sorte de dialogue entre le maître qui parle et le public qui applaudit, un livre s'élabore lentement.

Combien de ces œuvres, toutes prêtes à éclore, déjà formées dans leurs bourgeons et vivantes dans toutes leurs parties, sont restées inconnues et se sont flétries sans briser leur gaine! Il se perd ainsi, parmi les paroles qui s'envolent, bien des pages qui devraient demeurer. Le Français, né causeur, se résout malaisément à prendre la plume. Il dédaigne un peu, comme Rivarol, cette « lente accoucheuse des idées, » avec son bec effilé et son air dur et pointilleux. Aussi faut-il savoir gré à M. André Le Breton d'avoir fait violence à cet instinct français, trop dédaigneux. Nul mieux que lui ne doit connaître le mot de Rivarol, et il pouvait, autant que personne, se contenter du public qui l'écoute. Mais il n'a pas eu l'égoïste modestie de se réduire à son public de la Sorbonne, et il a voulu que son cours sur *le Théâtre roman-*

(1) André Le Breton, *le Théâtre romantique;* 1 vol. in-16, Boivin.

tique recueillit d'autres applaudissements. Musset donnait à son lecteur « un spectacle dans un fauteuil; » ce petit volume, alerte et léger, nous permet de suivre des conférences du fond de notre fauteuil.

M. André Le Breton avait, du reste, depuis longtemps atteint ce public plus étendu, en particulier par ses études sur l'histoire du roman française. Il aime trop le roman pour beaucoup aimer le théâtre. Il regrette, ce me semble, que Racine ait écrit des tragédies et non des romans d'amour. Il estime que « l'art dramatique est un art inférieur, » parce que Hugo y a échoué; peut-être ne pardonne-t-il à Marivaux ses comédies qu'en considération de ses romans. « C'est du théâtre délicieux, dit-il du *Jeu de l'amour et du hasard*, MAIS c'est du théâtre. » *Mais c'est du théâtre!* Je sais d'autres critiques qui auraient vu dans cette phrase le plus beau des éloges. On sait de quel ton cordial et pénétré Sarcey disait : « Voilà du théâtre! » Et dès lors, je crains que M. Le Breton, s'il ne goûte pas ce qui, dans le théâtre, est du théâtre, y goûte trop ce qui est du roman. Le genre dramatique n'est devenu lui-même qu'en se dégageant du romanesque, et c'est l'étouffer que de l'y faire rentrer. Mais aussi, — et c'est pourquoi l'histoire du théâtre appartient de droit à un historien du roman, — s'il est vrai que ces deux genres ne sauraient se prêter l'un à l'autre leurs procédés ni le fond de leurs sujets, s'il faut même, pour adapter un roman à la scène, en transformer l'esprit, en bouleverser les proportions, et se placer à un nouveau point de perspective, on ne peut méconnaître qu'à travers l'histoire de notre littérature le théâtre et le roman aient mené des existences parallèles, suivi la même évolution, subi les mêmes influences et se soient colorés des mêmes reflets changeants. Corneille a mis en tragédies le monde que d'Urfé avait mis en romans, Mme de La Fayette a mis en romans le monde que Racine mettait en tragédies; au XVIIIe siècle, les lecteurs qui s'attendrissaient aux malheurs de Clarisse Harlowe ou de Paméla, pleuraient aux comédies larmoyantes et aux drames bourgeois. Et ne voit-on pas qu'il fallait bien, de toute nécessité, que Dumas écrivît *Antony* ou *Kean*, et Vigny *Chatterton*, puisque, depuis plus de vingt ans, René avait déchaîné sur le monde le souffle de ses orageuses nostalgies, et puisqu'il manquait encore des lecteurs à *Delphine*, à *Corinne* et à Mme Cottin?

Si vous n'êtes pas convaincu, après cela, qu'il faut passer à

un historien du théâtre son amour partiel du roman, que vous dirai-je? Que cette partialité n'est pas un mal, du moins quand il s'agit de théâtre romantique. Car cette confusion entre le tragique et le romanesque, dont on veut que nous nous gardions, les romantiques l'ont faite sans vergogne. Et puis, il faut, pour se plaire à l'histoire du théâtre romantique et la raconter avec chaleur, le goût des beaux romans, des romans de cape et d'épée. C'est un roman, en effet, que l'histoire de ces quatorze années qui commencent en 1829 avec *Henri III et sa cour* et s'achèvent avec les *Burgraves*. Le théâtre romantique a eu cette destinée courte et brillante que nous aimons chez les héros de roman. Il a eu ses duels et ses triomphes. Il est entré dans les mêlées comme un mousquetaire. Il a connu ses heures d'espérance et d'amour, quand la gloire s'est penchée sur le front de Hugo au soir d'*Hernani*, sur le front de Dumas au soir d'*Antony*, sur le front de Vigny au soir de *Chatterton*. Il a eu ses mésaventures, quand *la Nuit vénitienne* de Musset s'est effondrée dans le tumulte ou que *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Vautrin*, ont subi des avanies officielles. Il a eu ses heures discrètes et désabusées, quand il s'est glissé, loin des lumières de la rampe, dans les *Comédies et Proverbes*. Puis il a eu la fin douloureuse, l'agonie courte et humiliée des vainqueurs qui ont connu la défaite et que des aventuriers plus jeunes aspirent à remplacer. « C'est fini! Rêve éteint, visions disparues! »... Ainsi gémit Ruy Blas quand il doit reprendre sa livrée. Ainsi gémit le drame, cet enfant du boulevard du Temple, lorsqu'il quitte son manteau de grand d'Espagne et s'en retourne agoniser dans l'ombre.

Mais le roman serait trop frivole et sonnerait creux, qui ne comporterait pas de leçon et n'impliquerait pas une philosophie cachée. Dans le beau roman de ces quatorze années, il y a, pour le théâtre de tous les siècles, un conseil et un avertissement. Et peut-être n'est-il pas inutile de nous demander encore, ou de ne jamais oublier, pourquoi le théâtre romantique devait naître et pourquoi il devait mourir.

***

Il devait naître, il fallait qu'il y eût un théâtre romantique, parce que le théâtre appelait le romantisme et que le romantisme aspirait au théâtre. A certaines heures les êtres les moins

semblables doivent se rencontrer, et s'attirer par leurs contrastes mêmes. Rien de plus contraire au génie dramatique que le génie romantique, — et nous y reviendrons, il leur était interdit de faire alliance; mais il était interdit aussi à Roméo de tourner ses regards vers Juliette; et ce fut la raison secrète de leur mutuelle séduction

Il y avait longtemps que le genre dramatique attendait et désirait le romantisme. Avant même d'en connaître le nom, il en caressait la vague image, au milieu de sa langueur et de son épuisement. Car, dans la lente déchéance de la tragédie, du *Bélisaire* de Jouy au *Junius Brutus* d'Andrieux, il suffit d'un regard pour discerner la langueur et l'épuisement d'une incurable anémie. Napoléon a beau exalter les énergies de son héroïque epopée; il a beau réclamer à Luce de Lancival des « pièces de quartier général; » le critique Geoffroy a beau gronder contre le goût nouveau qui cherche de nouvelles voies; il a beau se récrier qu'il faut être fou pour supporter *Othello* quand on a *Zaïre*, — *le Journal des Débats* doit reconnaître, dès l'an XII, que « la tragédie est finie, » et, comme le constate un peu plus tard M. de Rémusat, le public ne veut plus d'ouvrages faits selon les règles. « En vain cherche-t-on à les renouveler en les déguisant; il les reconnait et s'ennuie. »

Quel aveu, d'ailleurs, dans cet effort même pour déguiser un vieux genre! C'est avouer l'irréparable outrage des ans que de chercher à le réparer. Les rides se voient mieux sous le fard, et, en dépit de ses emprunts à Shakspeare, la tragédie paraît vraiment une bien vieille dame. D'autant plus qu'elle radote un peu et devient raisonneuse, elle philosophe, avec les héritiers de Voltaire; elle se plaît aux histoires effrayantes, avec les héritiers de Crébillon et les émules de Ducis; et la vieille dame fait mine de retourner aux naïvetés de l'enfance. De toutes parts des genres rivaux se pressent, prêts à lui succéder. La comédie historique, dont Collé a donné l'exemple, et dont Alexandre Duval transmet à Scribe la spirituelle tradition, le drame bourgeois, auquel Diderot, Sedaine et Sébastien Mercier ont prêté une précaire existence, les mélodrames lugubres ou bouffons qui jettent pêle-mêle sur la scène de l'Ambigu les quatre fils Aymon et le Masque de fer, Calas et M[me] Angot, — tous ces genres divers se précipitent en désordre, et dans un déchaînement d'imagination fantasque et d'extravagant pathétique, mul-

tiplianl les théories d'un jour et les œuvres d'une heure. Car il n'est point d'époque plus féconde pour le théâtre, ni plus oubliée, à l'exception, peut-être, de celle qui a précédé immédiatement *le Cid*. Pixérécourt se vantait d'avoir écrit cent vingt pièces, Alexandre Hardy, deux siècles auparavant, en avait composé plus encore. Et c'est ainsi qu'à deux siècles de distance, au milieu du même tumulte et parmi les mêmes erreurs, se sont préparés le théâtre classique et le théâtre romantique.

Qu'est-ce donc à dire ? Que le théâtre français revenait aux débuts du classicisme dans ces années romantiques où il se remettait en harmonie avec les goûts, les passions et les idées de son temps, et où, las de pâles copies, affranchi d'une routine stérile par l'exemple des étrangers, il prétendait imiter Shakspeare, non point pour Shakspeare lui-même, mais pour l'union et l'alliance de Corneille et de Molière que l'on croyait voir dans le poète anglais. Et qu'en faut-il conclure? Qu'il aspirait à se replonger dans sa véritable tradition, et que, malgré les apparences, c'est précisément ce que nous voulons dire, quand nous disons qu'il aspirait au romantisme.

Mais, de son côté, lorsque le génie romantique aspirait au théâtre, ne voit-on pas qu'il retournait, à son insu, à sa source véritable? S'il s'était rappelé ses origines, par delà les romanciers « frénétiques » et les poètes lyriques, il se serait souvenu d'avoir épelé ses premiers rudiments dans *Hamlet* ou dans *Othello;* d'avoir eu sur la scène ses premières audaces de couleur et de vérité historique; d'avoir, à ses débuts, posé la question de la couleur locale à l'occasion du *Rhadamiste* de Crébillon, ou du *Gustave Wasa* de Piron; d'avoir, pour la première fois, dans une *Adélaïde Duguesclin* ou un *Tancrède* en cinq actes, osé réveiller l'âme du moyen-âge, d'avoir même, dans *Zaïre*, uni les couleurs de l'Orient à celles du moyen-âge chrétien, comme le fera par exemple Alexandre Dumas dans *Charles VII chez ses grands vassaux;* enfin d'avoir promené ses premières fantaisies et ses premiers désirs, dans la tiédeur du crépuscule, sous les marronniers du *Mariage de Figaro*.

Mais surtout, lorsque la génération romantique, avec une passion conquérante, se lançait à l'assaut des théâtres, elle était animée du même sentiment qui, deux siècles auparavant, avait dirigé la génération classique vers le théâtre du Marais, le Petit Bourbon ou l'Hôtel de Bourgogne. Comme les Molière et les

Racine, dans son ardeur à détrôner la génération vieillissante, et à s'emparer du public tout entier, elle avait deviné que c'est au théâtre, et au théâtre seulement, que se remportent en France ces suprêmes victoires. En France, — car il est d'autres pays où des écoles littéraires ont pu s'établir et s'affermir sans apporter d'œuvres dramatiques. Chez nous, aucun groupe d'écrivains n'a été populaire et vraiment national avant d'avoir eu un théâtre digne de lui, et, si le Parnasse et le symbolisme n'ont pas enfoncé dans notre sol d'aussi profondes racines que le classicisme et le romantisme, c'est que peut-être ce théâtre leur a manqué. Nous sommes d'un pays où les curiosités se « centralisent » sur un petit espace : toutes les provinces affluent vers Paris, et tous les quartiers de Paris, vers ce groupe de frontons ou de péristyles tassés autour de la Cité, de l'Odéon à l'Opéra. Toutes les opinions, toutes les classes sociales se rencontrent et se réconcilient dans le même goût : ces clercs qui, pour quinze sous, sifflaient l'*Attila* de Corneille, ce François Ier qui trouvait, dans sa maladie, la force d'écouter la lecture d'*Hécube*, ce Louis XIV qui riait aux larmes aux comédies de Scarron et qui traitait avec honneur Molière et Racine, ce Napoléon qui témoignait de grands égards à Talma et de plus grands égards à Mlle Georges...

Ici encore, je vois, entre classiques et romantiques, plus d'analogies que de divergences. C'est la même ambition qui leur a fait prendre les mêmes voies pour plaire au même peuple et triompher des mêmes obstacles. Ils ont eu plus d'une fois le même ton et la même stratégie de polémique. Molière, dans sa *Critique de l'École des Femmes* et son *Impromptu de Versailles*, Racine dans les préfaces de ses premières tragédies, ne disent rien aux doctes de leur temps que Stendhal et ses amis ne répètent dans les pages alertes de *Racine et Shakspeare* ou dans les feuilles du *Globe*. Voici quelques lignes de Gautier qui pourraient aussi bien être de Racine vieilli et repentant : « Toutes les idées de la jeunesse étaient tournées vers le théâtre, ce centre lumineux autour duquel convergent les attentions les plus diverses. Le théâtre était le seul balcon d'où le poète pût se montrer à la foule ; » et les cabales, les batailles, les : « Courage, voilà de la bonne comédie ! » les : « tarte à la crème ! » n'étaient pas plus acharnés ni plus passionnés sous ce haut « balcon » gothique, si téméraire et si fragile, que sous le

« balcon » de style Louis XIV, solidement appuyé aux cariatides classiques de Melpomène et de Thalie.

Non, pourtant : il y avait plus de passion dans le public romantique, ou, du moins, plus de fiévreuse agitation. De toutes parts, les théâtres s'élevaient : colonnes massives de l'Odéon, leurds palais des bords de la Seine ou du Square des Arts et Métiers, frontons modestes du boulevard du Temple, théâtres de tous ordres et de toutes professions, pour ceux qui aiment l'histoire, — tel le Théâtre Historique de Dumas, car les auteurs eux-mêmes firent bâtir, — pour ceux qui aiment la saveur des larmes un peu grossières, pour ceux qui aiment le rire un peu épais, pour ceux qui aiment le sourire, et pour ceux qui s'obstinent à aimer l'aristotélique mélange de la terreur et de la pitié. Au XVIIe siècle, il n'y avait guère qu'un public, et c'est à peine si le poète repoussé par la Ville pouvait en appeler à la Cour. Au siècle romantique, il y a vingt publics différents, dont chacun réclame sa salle appropriée et ses auteurs attitrés. Et quels fanatismes, quels enthousiasmes ! On va au théâtre comme au combat, ou entre avec un mot de passe; on a d'éclatants uniformes, gilets rouges, pourpoints singuliers, habits à revers de velours, et, pour mieux ressembler aux lithographies de Deveria, l'on porte d'élégantes royales et des cheveux mérovingiens. On siffle l'ennemi. On se jette sur le dieu du jour et l'on réduit son habit en lambeaux pour en faire des reliques. Ah ! disait, longtemps après, l'un des vétérans de ces grandes batailles, on savait applaudir alors, en y mettait « une fureur qu'on ne connait plus maintenant. »

Le public, voilà le complice du théâtre romantique ; et si celui-ci lui a dû ses triomphes, il peut aussi lui demander compte de ses excès et de sa prompte décadence. Mais il avait d'autres complices encore : les acteurs mêmes de ses drames. Car je ne sais si M. Le Breton l'a dit assez clairement : c'est pour des acteurs romantiques que ces poètes romantiques ont écrit. Je veux bien que Racine ait écrit pour la Champmeslé, et que Voltaire, en composant ses tirades philosophiques, ait songé à la Clairon ou à Lekain. Mais c'est, je pense, le romantisme qui a inauguré le régime des pièces faites sur mesure. Vigny a dit, dans son journal, ce qu'était un drame à ses yeux : un costume que le comédien porte un soir, qu'il rejette le lendemain pour prendre un nouvel habit, mais qui survit à celui

qui s'en est paré quelques heures. Il montrait une fois de plus que le grandeur d'une âme idéaliste ne répugne pas à quelque candeur. Oui, le drame est un habit, mais il ne dure et ne se transmet que s'il est fait à la mesure de l'Homme, et non d'un homme. Avez-vous remarqué que l'on peut jouer les œuvres classiques de bien des façons, — et même à l'auvergnate, — tandis qu'un rôle romantique doit se crier ou se gémir uniformément? Point de nuances, ni d'intentions, ni de « dessous ». Voici la femme passionnée et persécutée, douce comme une figure de keepsake, pure et mélancolique comme l'ange de la pitié, née pour être broyée sous le talon du séducteur... Pourquoi? Parce que les romantiques ont eu pour interprète accoutumée l'actrice de ce rôle, Mme Dorval. Voici le séducteur, Lovelace, impertinent et tragique, dandy sûr de lui-même et de sa destinée, tantôt ardent et tendre, la voix chaude, le regard fascinateur, et tantôt brutal, cynique, agitant sa crinière et rugissant d'effroyables menaces... Pourquoi? Parce que le beau comédien Bocage savait moduler à merveille ces caressantes élégies, ou crier mieux que personne : « Mort et damnation! » Et pourquoi tant de femmes fatales, de princesses empoisonneuses ou de reines homicides, si ce n'est qu'après avoir joué les Agrippine, Mlle Georges s'est mis en tête de jouer les Lucrèce Borgia et les Marie Tudor? Pourquoi ces figures truculentes et fantastiques, où le poésie la plus folle s'allie au plus noir réalisme, si l'on n'a point pensé à tailler un beau rôle au dieu du mélodrame, Frédérick Lemaître? Ces acteurs sont si nécessaires à ces pièces, et ces pièces à ces acteurs, qu'ils réussissent faiblement les uns sans les autres. Et voulez-vous une preuve de la part que ces excellents acteurs ont eue à ces pièces déplorables? Il a suffi que Rachel parût pour que le drame abdiquât.

***

Ou plutôt, quand le théâtre vit Rachel, il ne voulut plus du romantisme. Mais il y avait quelques années déjà qu'il commençait à en être las. La cause profonde de ce divorce est la cause ordinaire de tout divorce : une incompatibilité d'humeur, ou, pour parler sans images, une inconciliable antinomie entre le théâtre et le romantisme. Car il est peu de notions qui s'accouplent aussi mal et qu'on puisse mieux opposer traits pour traits.

Je ne sais combien de définitions l'on a données du roman-

tisme, et l'on pourrait consulter, sur ce point, le Dupuis de Musset, ou son Cotonet. Ils nous diraient, peut-être, que le romantisme est la libre fantaisie; et le théâtre demande de l'ordre, de la construction, une exacte obéissance aux lois de la logique, et, si l'on peut dire, aux « règles du jeu. » Ou bien ils nous diraient que le romantisme est la solitude, les « nuits dans les déserts du Nouveau Monde, » les méditations sur les ruines, et le théâtre est un art social, par son objet et par ses conditions. Ils nous diraient encore que le romantisme est « l'amour de l'art, » et même l'art pour l'art, les jeux du style, les recherches du rythme, le chatoiement de la rime; et le théâtre, avant tout, est la vie, ou l'illusion de la vie, y fallût-il un peu de méchant style ou quelques rimes bâtardes. Talma criait aux auteurs qui lui apportaient leurs manuscrits: « Surtout, pas de beaux vers! » et Victor Hugo confessait que « ce sont les beaux vers qui tuent les bonnes pièces, » peut-être aussi s'avouait-il, mais plus bas, qu'il n'avait presque jamais, lui qui prête une admirable vie aux idées et aux mots eux-mêmes, soufflé la moindre apparence de vie dans le fantôme de ses personnages; et quand le Comédie Française, en 1902, fit un bel « enterrement » aux *Burgraves*, elle menait le deuil d'ombres irréelles, et non pas même de cadavres. Le romantisme, disent quelques autres, est le déchaînement du *moi*; et l'art dramatique est impersonnel. Le romantisme, pour tout dire d'un mot, c'est le lyrisme, et le théâtre, ainsi que le montre assez bien l'exquise élégie de *Bérénice*, admet, sans doute, un certain lyrisme, comme il admet une forme de l'épopée, un juste degré de satire, une heureuse proportion de romanesque, — mais il est d'abord le théâtre.

J.-J. Rousseau, qui est l'un des ancêtres les plus authentiques du romantisme, avait obscurément pressenti ce conflit, et il avait averti ses héritiers de se défier du théâtre. Quoiqu'il fût l'auteur d'une comédie et d'un opéra, il savait bien que sa nature libre, sauvage et sensible s'accommodait mal de ce genre. Il y faut tant d'intermédiaires entre l'auteur et son public, depuis le comédien jusqu'au décorateur, qu'il s'y sentait étouffé et diminué. Les colères de sa *Lettre à d'Alembert* n'ont peut-être pas d'autre cause. Il vante ces jeux mâles et républicains, où le peuple lui-même se donne en spectacle au peuple, ces comédies sans comédiens et ces tragédies sans théâtre, que la Révolution tâchera de réaliser dans ses fêtes. A ses yeux, voilà le théâtre de

la nature; le reste est artifice. Et nous louchons ici au fond même du conflit, au malentendu primordial : le romantisme, comme son maître Rousseau, se pique d'obéir à la nature, de ne sortir jamais de la nature ni dans sa religion, ni dans sa morale, ni dans son esthétique; et le théâtre est tout artifice, trompe-l'œil chez les plus habiles, illusion chez les plus grands.

De là toutes les maladresses du théâtre romantique, et sa gaucherie, et ses bévues d'enfant naïf. On croirait voir un homme de la nature, un des ancêtres nègres de Dumas, à qui l'on aurait confié une machine compliquée et délicate, et qui en ferait jouer tous les ressorts à rebours. Invraisemblance des situations, où tout un magasin d'accessoires, — croix de Charlemagne ou « croix de ma mère, » cor de *Hernani*, cercueils de *Lucrèce Borgia*, coups de canon, poisons et contre-poisons, — prend la place des vieux ressorts tragiques; invraisemblance des caractères... il n'est pas besoin de le montrer, mais, — chose étrange chez ces poètes qui se piquent de ne ressembler à personne, — monotonie de ces caractères, invariablement pris dans la même étoffe et coupés sur le même modèle; monotonie des thèmes et monotonie des thèses, impertinence paradoxale de ces thèses, extravagante construction, pareille à une « forêt » de cathédrale où s'enchevêtrent toutes les pièces de la charpente, — et qui pourrait en effet analyser une pièce de Bouchardy? qui songerait à mettre à la scène la *Cromwell* ou le *Torquemada* de Hugo? — ce sont là les moindres défauts du romantisme dramatique. Au temps de Despréaux, on ne voulait pas que les personnages, enfants au premier acte, fussent barbons au dernier. Avec les romantiques, ce sont les spectateurs eux-mêmes qui entrent jeunes et qui sortent vieux, si l'on en croit l'amusante caricature où Cham a représenté « l'entrée à *Monte Cristo* » et « la sortie de *Monte Cristo*; » et il est vrai qu'il fallait deux longues soirées pour jouer en son entier le drame d'Alexandre Dumas. Après cela, qu'il y ait, au milieu d'un style toujours ambitieux et parfois ridicule, quelques beaux éclairs; qu'à travers la fantaisie, la poésie brille et s'irise, et que, parmi beaucoup de cris sonores, éclatent quelques vrais cris de l'âme, qu'importe? Ce n'est pas du « théâtre; » le romantisme ne nous a pas donné sa « comédie » vivante et mouvante; ou, s'il nous l'a donnée, c'est sous une autre forme, dans la *Comédie humaine* de Balzac.

Le romantisme ne pouvait pas créer de vrai théâtre, et les romantiques eux-mêmes en ont fait la preuve ingénument Car, lorsqu'ils ont, par intervalles, donné à la scène une œuvre dramatique forte et durable, ils ont renoncé, comme à leur insu, au romantisme. Ce que nous étudions, aujourd'hui, et ce que nous aimons, sous le nom de théâtre romantique, c'est du théâtre classique, et plus classique assurément que la *Psyché* de Molière ou *l'Illusion Comique* de Corneille

Ouvrez quelques volumes de Dumas père. Vous y rencontrerez beaucoup de fatras, sans doute, et vous y reconnaîtrez du premier regard des pièces bâties sur commande à l'appel de quelque directeur des Variétés ou de la Porte-Saint-Martin Mais Molière, à sa façon, travailleil de même, et les besoins du moment, un fléchissement des recettes de son théâtre, une mode passagère, ont suffi à faire naître *les Fâcheux* ou *l'Impromptu de Versailles, Don Juan* ou *le Médecin malgré lui*. A travers le hâte et l'improvisation de Dumas, à travers ses oripeaux romantiques, il est facile d'apercevoir un sens avisé du théâtre Quand on a bien ri de ses Buridan, quand on a répété le mot de Saint-Mégrin : « O ma tête, ma tête ! » ou le cri d'Antony : « Elle *me* résistait, je l'ai assassinée, » on doit bien reconnaître qu'il y a, sous ces bizarres broderies, un tissu ingénieux et ferme, qui fait songer à la manière de Scribe et de Sardou; et c'est là, précisément, le tissu de l'art classique, si ce n'en est pas la couleur et la façon.

Préférez-vous ouvrir les deux volumes, minces et légers, qui enferment tout le théâtre de Vigny? Ce n'est pas son *Othello*, ni son *Shylock*, ni sa *Maréchale d'Ancre* que vous relirez de préférence Un petit acte délicieux vous fait signe : *Quitte pour la peur*. C'est, par avance, un proverbe de Musset, ni le style, ni les personnages, ni les idées n'auraient fait tache dans un salon du XVIII[e] siècle, chez M[me] de Boufflers ou M[me] d'Épinay. Quant à son chef-d'œuvre, il n'est point de tragédie qui observe plus fidèlement la loi des trois unités, il n'en est pas qui soit faite de moins de matière, ni qui puisse mieux répondre à la définition célèbre : « Notre tragédie est une crise. » Balzac se moquait en ces termes de ce drame de *Chatterton* : « Premier acte, disait-il : Dois-je me tuer? — Deuxième acte : Je dois me tuer — Troisième acte : Je me tue. » Mais la raillerie n'est pas nouvelle, et il est piquant que ce soit tout justement le reproche

que le Grand Roi faisait à *Bérénice*, quand il en résumait tout le sujet dans ce distique de chanson :

> Marion pleure, Marion crie ;
> Marion veut qu'on la marie.

Il n'est pas moins piquant d'entendre le même reproche s'adresser à Victor Hugo, et nous n'avons pas coutume de lui faire un grief d'avoir trop bien suivi les prescriptions de Racine : « Une action simple, chargée de peu de matière... Peu de matière et beaucoup d'art... » Pourtant, il y a peu de matière dans *Hernani*, de même que dans *Lucrèce Borgia*, et les péripéties y gravitent, tout aussi bien que dans une tragédie, autour d'une seule question : Lucrèce brisera-t-elle, par son amour maternel, le charme mauvais de son passé, qui la voue au crime et à l'exécration? L'amour de doña Sol pourra-t-il arrêter, dans sa route fatale, la destinée de Hernani? S'il avait, comme l'auteur du *Cid*, représenté des volontés héroïques, Victor Hugo eût choisi, sans doute, des « sujets chargés de plus de matière, » où la volonté, au milieu des circonstances hostiles, se déployât plus puissamment. *Le Cid*, en somme, et *Rodogune* ont des sujets plus complexes, et entassent, en un seul jour, plus d'événements inattendus que *Marion Delorme* ou même *Ruy Blas*. Comme Racine, Victor Hugo était né pour être le poète de la fatalité aveugle et de l'aveugle passion ; et l'on ne peut donc s'étonner que les prétendus classiques de son temps, après avoir admiré Crébillon et Ducis, l'aient trouvé trop « racinien. » Duvert et Lauzanne, dans leur parodie de *Hernani*, en font le naïf aveu. Il y a, disent-ils, sans bien s'en apercevoir, trop peu de matière, dans ce drame, et trop d'art :

> Jamais tailleur adroit, quelques efforts qu'il fît,
> Avec un quart de drap n'a pu faire un habit ;
> Et jamais pâtissier, quelque soin qu'il y mette,
> Ne fait d'un peu de pâte une énorme galette.

Il faut l'avouer, cependant : dans leurs actions les plus rapides, dans leurs crises d'âme le plus puissamment resserrées, dans leurs intrigues le plus habilement construites, les romantiques ont pu s'approprier le « métier » du théâtre classique, et son armature, ils n'en ont pas pris l'âme! parce que ces intrigues ne sont pas la vie commune et vraie, parce que ces

crises d'âme sont de nature exceptionnelle, et ces êtres faits d'étrange sorte. Ce sont les êtres d'un temps et d'une mode, burgraves ou grands d'Espagne, comme on les imagine vers 1840, dandys et « lionnes, » comme on en rencontre en 1830. Sur ce point, on peut dire que le romantisme n'a fait aucune concession à l'esprit classique; — ou du moins nous ne pourrions le dire, si nous n'avions pas les comédies de Musset.

***

Musset n'a pas entrepris ses comédies pour ce public souverain qui a déformé tant de talents. Il ne les a pas écrites pour ces comédiens qui ont fait briller un soir tant de pauvres choses éphémères. Il a enfermé en lui-même, dans sa charmante imagination, l'acteur, le public, le théâtre, et peut-être aussi, en sourdine, une subtile musique de scène, discrète et délicate comme un accompagnement de Mozart. Il a enroulé sa fantaisie en spirale autour de quelque grand lieu commun, très clair et très général : qu'il est dangereux et cruel de badiner avec l'amour; qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée; qu'il ne faut jurer de rien; et qu'entre la coupe et les lèvres il y a encore place pour un malheur. Ces vérités ne datent pas de 1830, et c'est pourquoi elles ne « datent » pas. Elles n'appartiennent pas en propre aux burgraves ou aux bandits d'Estremadoure, aux « lionnes » ou aux dandys; elles sont le patrimoine de l'expérience universelle. Aussi, qu'importent le lieu et l'heure, le peuple et le décor? « La scène est où l'on voudra, » comme la scène de *Mithridate*, comme la scène de *Phèdre*,.. pour peu que vous vouliez oublier ces syllabes chantantes, enchâssées dans ces drames d'amour : Ionie, Trézène, Pasiphaé, Minos. Et il serait aussi vain d'en garder un souvenir trop précis, que de chercher dans un atlas l'étendue de la Bavière de *Fantasio*, ou la situation respective de la Hongrie de *Barberine* ou de sa Bohême. La scène est où l'on voudra, et les personnages sont qui l'on voudra, le monsieur qui passe dans la rue, comme parle Fantasio, pourvu qu'il sache aimer, souffrir et sourire. Ces hommes ne sont pas plus des Italiens du XVIe siècle que des Anglais du XVIIe ou des Français du XVIIIe; ou plutôt ils sont, à la fois, des contemporains de Boccace, de Shakspeare et de Marivaux; ces jeunes filles, — le moi est de Musset lui-même, et c'est un mot de

classique, — ne sont pas telles ou telles jeunes filles, mais la jeune fille; ces femmes capricieuses, enfin, sont d'une vérité si profonde, et Musset a si bien deviné leur âme, qu'il a raconté, par avance, dans *les Caprices de Marianne*, sa triste aventure vénitienne.

Grâce à Musset, une part du théâtre romantique est toujours vivante. Les héritiers du romantisme pourront bien se partager ses dépouilles, l'école de Ponsard, puis celle d'Augier et de Dumas fils pourront bien apporter à une génération nouvelle le théâtre raisonnable et impersonnel qu'elle demande; on pourra bien accuser le drame romantique d'avoir entraîné dans sa chute le romantisme lui-même, dont il a outré les thèses, forcé les couleurs, et gâté la fière indépendance par le goût de la popularité; mais on ne fera pas oublier ces tableaux de chevalet, ces aquarelles aux teintes légères qui ont la profondeur et le relief des plus vastes toiles. Ce qu'il y a de plus vrai et de plus beau chez les autres auteurs de pièces romantiques, n'est-ce pas ce qui ressemble le plus à du Musset : le duo final d'*Hernani*, tout chargé de poésie et de tendresse; *Quitte pour la peur*, chez Vigny, ou la douce figure de Kitty Bell dans *Chatterton*; et, chez Dumas, cette aimable trilogie : *Mlle de Belle-Isle, Un mariage sous Louis XV, les Demoiselles de Saint-Cyr*?

Aussi comprend-on que, dans son livre, M. Le Breton ait fait aux *Comédies et Proverbes* une place qui, d'abord, paraît excessive, et qu'après les assauts et les tempêtes qu'il avait racontés, il se soit reposé longuement, dans cette poésie accueillante et fraîche, comme dans un refuge ombragé.

C'est un repos auquel on aspire, en effet, après tant d'efforts avortés, tant de cris superflus et de gestes violents, que la simple et sincère peinture du cœur humain. Après un voyage fantastique, dans un étrange pays aux hivers rudes et aux étés torrides, Espagne et Allemagne tout à la fois, on arrive, tout à coup, dans un paysage de l'Ile de France. Des trembles fins agitent leur feuillage léger. Le château de Cécile s'élève sur un coteau paisible. Au trot modéré de sa mule, Camille passe, escortée de Dame Pluche; et Racine, s'il se promène dans ces parages, croit reconnaître les horizons tranquilles de sa province natale.

PIERRE MOREAU.

REVUE LITTÉRAIRE

LE ROMANCIER DES BÊTES, LOUIS PERGAUD (1)

« Quand Louis Pergaud arrivait chez moi, le dimanche, j'avais l'impression que l'on ouvrait une fenêtre... » Ainsi commence une notice consacrée à Louis Pergaud par M. Lucien Descaves. Et je n'ai pas connu l'auteur de *Goupil à Margot*; mais, à le lire, on a vraiment cette impression d'une fenêtre qui s'ouvre sur la campagne et qui laisse entrer le grand air des prés et des bois : quelle aventure, bien étonnante, pour les gens de lettres de Paris, un peu confinés et renfrognés! Pergaud-le-rustique, dit encore M. Lucien Descaves. Il était de la campagne, qui n'est pas du tout la même chose que la nature. La nature, c'est de la poésie, ou de la philosophie. Mais la campagne: vous n'en avez aucune idée.

Louis Pergaud aurait à peine un peu plus de quarante et un ans. Mais il est mort, au printemps de 1915, à la guerre : il avait trente-trois ans. Il était né dans la belle province de Franche-Comté, fils d'un instituteur; et il a été lui-même instituteur, un peu de temps. Après cela, il vint à Paris et fut employé à la préfecture de la Seine, dans les bureaux de l'enseignement.

Pergaud dans les bureaux, et rond de cuir! Pour deviner comme il a dû souffrir et manquer d'air, il faut le lire et voir, dans ses livres, l'homme qu'il était, un paysan, toujours dehors, qui chasse, qui baguenaude et qui ne préfère nulle compagnie à celle des animaux, même sauvages, nulle causerie au silence de la forêt.

(1) *La vie des bêtes, études et nouvelles, suivies de Lebrac, bûcheron, roman inachevé*, de Louis Pergaud (*Mercure de France*). Du même auteur, à la même librairie : *De Goupil à Margot, La revanche du corbeau, La guerre des boutons, Le roman de Miraut, Les Rustiques*.

Il avait publié d'abord, aux environs de vingt-cinq ans, deux minces recueils de vers, *l'Aube* et *l'Herbe d'avril*. Je n'en ai lu qu'un seul poème, *Matin de chasse*, que donne M. Edmond Rocher dans une étude amicale et intéressante. Ce sont de beaux vers, d'une prosodie un peu irrégulière, mais de véritables vers cependant, où l'on devine l'influence de Baudelaire et surtout de Rimbaud, je crois, mais où l'on devine aussi un nouveau poète qui, sur un mode ancien, célèbre son émoi :

Des rumeurs entr'ouvraient la robe du silence
Et la pudeur du jour rougissait l'Orient,
Lorsque le feu des chiens mena nos pas pesants
Vers la forêt dressant ses fûts comme des lances.

Les rimes imparfaites montrent déjà que Louis Pergaud tolérait mal, au point de les éluder avec désinvolture, les contraintes de la poésie. Dès lors, il s'établit prosateur, et c'est à ce titre qu'il a mérité, sauf quelques reproches, la louange et l'admiration.

En 1910, ses premières « histoires de bêtes, » *de Goupil à Margot*, lui valurent le prix Goncourt. Ce livre, et puis *la Revanche du corbeau*, *la Guerre des boutons* et *le Roman de Miraut, chien de chasse*, le rendirent promptement célèbre. Il préparait un recueil d'histoires, *les Rustiques* : et ce fut la guerre.

Le 2 août 1914, il écrivait à M. Lucien Descaves : « Demain lundi, je pars pour Verdun et je viens vous dire au revoir. Vous savez si je hais la guerre, mais vraiment nous ne sommes pas les agresseurs et nous devons nous défendre. C'est dans cet esprit que je rejoins mon corps. Paris a été digne et grave. Hier soir, je voyais des femmes et des gosses accompagnant le mari qui allait partir... et j'étais saisi de rage contre les misérables qui ont préparé et voulu l'immonde boucherie qui se prépare. Tant pis pour eux, si le sort nous est favorable! Je vous embrasse. » Il a été écrit beaucoup de lettres de ce genre, à cette date. Celle-ci indique très bien des sentiments simples et nets. Louis Pergaud, sergent au mois d'août 1914, et qui sera sous-lieutenant une demi-année plus tard, se disait « pacifiste et antimilitariste; » et l'on ne peut douter qu'il ne le fût, mais d'une manière qui ne l'empêchait pas d'être aussi un rude soldat, fier de servir. Car il écrivait : « Notre 166e est un régiment des plus solides et des plus vaillants; ç'a été un des piliers de la défense de Verdun. On y trouve pas mal de Parisiens, des gens de la Meuse et de Meurthe-et-Moselle, et beaucoup de mineurs du Nord et du Pas-de-Calais. Ce sont de vrais

poilus, qui ont du mordant, de l'entrain et de l'esprit. » D'ailleurs, Louis Pergaud, de temps en temps, se fâche; il y a un général qui l'exaspère; il ne veut pas non plus que les patriotes de l'arrière, comme il les appelle, vantent le « confort des tranchées. » Mais, au mois d'avril 1915, en Woëvre, du côté des Éparges, le 8 avril à deux heures du matin, en pleine nuit, Pergaud, avec ses fantassins, sortait de la tranchée. Ils se heurtèrent à un réseau de fils de fer intact; ils tâchèrent de s'y frayer un chemin, n'y parvinrent pas. A l'aube, quand ils reçurent l'ordre de se replier, les débris de la section Pergaud revinrent sans leur chef. On n'a plus revu Louis Pergaud. Il avait été blessé au moment qu'il commandait encore : « En avant! » Et l'on croit que son corps s'est enfoncé, perdu dans la boue. On a cherché partout, cherché vainement Louis Pergaud, qui, comme dit M. Lucien Descaves, n'est plus pour nous que dans ses livres. « En avant! » voilà ses deux derniers mots.

Depuis sa mort, on a publié ces *Rustiques* dont il avait préparé le recueil, et, sous le titre de *la Vie des bêtes*, on vient enfin de publier ce qu'il laissait, les trois premiers chapitres d'un roman, *Lebrac, bûcheron*, — les personnages sont déjà bien dessinés, — plusieurs nouvelles et une série d' « études » très curieuses, toutes relatives aux chères bêtes qu'il savait qui ne sont pas du tout bêtes.

La première de ces études, qui annonce les autres, chicane Jean de La Fontaine. Peyrand n'aimait-il pas La Fontaine? Que si! Mais il n'aimait pas que l'on fît, de ce fabuliste, un observateur scrupuleux des animaux, un précurseur de Fabre. Ce n'est pas ça! répond-il. On raconte que La Fontaine, un jour, n'arriva point à l'heure de dîner; une belle compagnie l'attendait; pour son excuse, il prétendit, c'est l'anecdote, qu'il avait assisté à l'enterrement d'une fourmi, accompagné le convoi jusqu'au cimetière et ramené à leur logis les tristes amies de la défunte. Non! répond Louis Pergaud. Ou bien La Fontaine se moquait du monde. Mais l'anecdote n'est pas vraie. L'été, la fourmilière travaille. Est-ce que la fourmi est morte en chemin? Les autres fourmis l'ont laissée là : tout au plus l'ont-elles débarrassée de son fardeau. Est-elle morte dans les couloirs ou dans les greniers de la fourmilière, de sorte que son petit cadavre fût encombrant? Deux fourmis l'ont poussée, l'ont transportée à quelques pas de là. « Mais supposer le travail commun interrompu en totalité ou en partie, l'abandon de la cité sans défenseurs et sans gardiens, pour rendre un problématique honneur funèbre à un obscur membre de cette société, est bien un rêve de poète... » Ou une farce.

La Fontaine, en somme, ne modifie pas beaucoup le portrait des animaux qu'il a trouvé dans les fables d'Ésope. Une fois, il contredit son maître; c'est à propos du Renard : Ésope lui attribue un esprit tout plein de matoiserie. La Fontaine le nie, imprudemment. Pergaud l'eu blâme : « Il est absolument inadmissible qu'un homme s'intéressant aux animaux, aimant de la nature, amateur des promenades en forêt, ignore les nombreux traits de ruse et de finesse dont s'honore chaque jour l'hôte des terriers... » La Fontaine, observateur méticuleux? Il n'avait, dit Pergaud, ni beaucoup d'attention, ni aucune méthode. Il suivait sa fantaisie charmante : et nous aurions tort de nous en plaindre.

Lui, Pergaud, cherche l'exacte vérité. Il note que l'opinion commune, relative aux animaux, est le plus souvent la fausseté même. Par exemple, on accuse le chat d'hypocrisie. Quelle sottise! On en veut au chat, pour ses coups de griffes et ses coups de dents. Mais lui reprochez-vous de se défendre? Vous lui reprochez de ne vous avoir pas avertis de son projet de se défendre? Il vous a pris, comme on dit volontiers, en traître? C'est que vous êtes des balourds qui n'attendiez pas la riposte. Vous le taquiniez, le chat, vous le tourmentiez : vous n'avez pas vu qu'il était à bout de patience. Il vous en avertissait, pourtant. Mais vous n'avez pas vu, balourds, les signes de son impatience : « le redressement des sourcils, le reversement des oreilles, le brandissement des moustaches, le frémissement du nez, un pli imperceptible au coin du mufle, l'agrandissement ou le rétrécissement des paupières, l'avivement de l'œil, un frétillement nerveux de la queue, certaines façons de se ramasser et de faire porter le poids du corps sur une seule patte... » Il vous avertissait, le chat! Vous le traitez d'hypocrite : c'est qu'une loyauté exquise dépasse vos imaginations, hypocrites vous-mêmes! Le chat ne vous trompe pas : c'est vous qui vous trompez à lui. Mais il ne se trompe pas à vous : il vous a bientôt examinés et jugés. Il sait qui vous êtes, brutal ou gentil et, selon qu'il vous aura d'abord connus tels ou tels, vous le verrez venir à vous peut-être, ou s'écarter de vous avec une politesse où le mépris est joliment caché.

J'aime beaucoup cette juste apologie pour le chat. Cependant, j'aurais voulu que Pergaud ne dît point « le chat, » comme s'il n'y en avait qu'un ou comme si tous les chats étaient pareils. Il y en a de toute sorte : leurs espèces ou leurs races ne les distinguent pas autant que leurs caractères individuels. Il y en a de bêtes, en petit nombre. Il y en a de très intelligents; il y en a de toqués; il y a des

chats de génie Les différences de l'un à l'autre ne sont pas moins remarquables que les différences d'un homme à un autre. Il y en a qui ont des âmes adorablement compliquées.

Si les animaux ont des âmes est une des questions que pose Louis Pergaud. Laissons de côté la théologie et la philosophie : celle-ci a mené Malebranche à une théorie des animaux-machines, déplorable. Qu'est-ce qu'une âme? Quelles seront toutes ses destinées? Laissons cela, qui n'est pas notre affaire. Les animaux ont de la sensibilité, de la mémoire, de la volonté jusqu'à l'entêtement, de l'imagination, de la méditation, de la raison, de la rêverie. Voilà de l'âme, si nous prenons ce mot d'une simple façon qui n'engage pas tout le reste

L'âme des animaux est elle pareille à la nôtre, en quelque sorte? Elle a bien des analogies avec la nôtre. Mais elle ne travaille pas sur les mêmes informations. C'est une remarque très fine, que fait Louis Pergaud : « Vous êtes-vous jamais demandé ce que serait l'éducation d'un enfant qui naîtrait, non point avec une hiérarchie de sens constituée selon la norme humaine, c'est-à-dire pour qui la vue et le toucher constitueraient les organes essentiels de communication avec le monde extérieur, mais selon la formule réglementaire animale, avec l'odorat, l'ouïe et le goût dominant les autres sens? » Tout est changé, en effet, par la prépondérance d'une information Pour les hommes, en général, la vue est le sens prépondérant; pour une quantité d'animaux, c'est l'odorat Si nous tâchons d'imaginer le monde comme un chien se le figure (et voilà que déjà les mots que j'emploie sont de qualité visuelle), il faut que nous le peuplions d'odeurs variées et distribuées, tout de même qu'il est pour nous peuplé de couleurs et de lignes. Chez certains hommes, les sons prennent une importance qu'ils n'ont pas également pour d'autres.

Ainsi se distinguent premièrement les âmes. Louis Pergaud attribue aux hommes une âme visuelle, aux animaux une âme olfactive. Une âme plutôt visuelle; et une âme plutôt olfactive. En de tels sujets, on abonde l'incertitude, il convient d'atténuer les mots

Mais les sens ne donnent à une âme, ou visuelle ou olfactive, que son information, les éléments de son travail. Après cela, comment travaille-t-elle? Nous avons beau faire, nous ne concevons pas un travail mental extrêmement différent du nôtre, fût-ce pour l'attribuer à des animaux extrêmement différents de nous en apparence. Il s'agit de raisonnement, ce raisonnement fût-il très simple. Il s'agit de discerner des effets et des causes, de prévoir et, une fois la volonté marquée, de produire la cause afin d'obtenir l'effet La volonté sera

plus ou moins nette : le but sera petit ou grand, sera médiocre ou splendide : la raison procédera de même.

En définitive, l'intelligence des animaux ressemble à l'intelligence humaine. Seulement, l'homme est plus intelligent que les animaux? Oui, répond Louis Pergaud; l'homme paraît mieux utiliser les données que les sens lui procurent. Et cependant... « Chez certains humains, la qualité transformatrice du cerveau, l'intelligence active du sujet, semble très inférieure à celle dont font preuve certains chats, certains chiens, certains renards qui, eux, ne bénéficient d'aucuns travaux exécutés par leurs devanciers et dont l'activité cérébrale doit être bien plus intéressante que celle d'un grand nombre de brutes humaines... » Vous souriez? Vous pouvez aussi rêver là-dessus et, par exemple, vous dire que de très intelligents animaux ont, par malheur, la vie courte et meurent vieux à l'âge d'un enfant, d'un adolescent. Les dix années, les quinze années qui leur sont accordées par le destin sont un délai insuffisant pour qu'ils accomplissent toutes les promesses dont leur esprit les eût rendus, probablement, capables. Ils sont d'abord très avancés pour leur âge ; mais ils s'arrêtent en chemin, comme s'ils savaient, — ne le savent-ils pas? — que leur course est bientôt bornée. On dirait qu'ils se découragent.

Moins courte, moins effreusement courte que celle des pauvres petits chats, la vie des hommes n'est pas longue; mais ils transmettent à leurs descendants leurs trouvailles, les résultats de leur expérience, leur pensée : ainsi les générations successives prolongent la durée humaine. Voilà ce que les animaux ne savent pas faire; et voilà pourquoi se perd l'effort intelligent de chacun d'eux, au grand dommage du Progrès !...

On dit cela, où il y a quelque vérité : l'on ne dit rien, où il n'y ait aucune vérité, mêlée à plus d'erreur. Mais, quoi ! les animaux ne passent-ils à leurs descendants ni usage ni ingéniosité? Qu'est-ce donc que l'instinct? C'est précisément l'habitude transmise intacte d'une génération d'animaux à toutes les générations suivantes, que vous appelez l'instinct. Seulement, vous avez admis que l'instinct ne change pas.

En êtes-vous bien sûrs? Louis Pergaud n'en est pas sûr le moins du monde. Louis Pergaud, se fiant à un vers de La Fontaine, a cherché toute une saison des nids d'alouettes dans les blés en herbe. Il s'est fait maudire par les cultivateurs et houspiller par le garde champêtre : il n'a pas trouvé, dans les blés en herbe, un seul nid

d'alouettes. Alors, il a cru que La Fontaine était un farceur. Il se demande à présent si les animaux ne modifient pas leurs coutumes : « Il se peut fort bien que les alouettes de l'Ile de France, au temps de La Fontaine, aient nidifié dans les blés, tandis que les alouettes comtoises contemporaines de ma jeunesse préféraient bâtir, pondre, couver et faire éclore sur le sol sec et rocailleux des terrains communaux où croît une herbe rare. » Les nouvelles alouettes ne se cachent pas comme autrefois, elles ne veulent d'abri qu'une motte ou un caillou : elles veulent « le plafond du ciel et les horizons vastes. » On prétendait aussi, — et, tout près de nous, Michelet, — que les alouettes ne se perchaient pas sur les branches. « depuis quelques années, » répondit Louis Pergaud, « il m'est donné tous les automnes de voir des alouettes se percher sur les branches des buissons avoisinant leurs anciens nids. » Depuis quelques années : les alouettes auraient donc modifié leur vie et pris d'autres habitudes, recemment. Jadis, et il n'y a pas encore longtemps, les hirondelles ne se posaient pas volontiers sur le sol; et, quand elles s'y étaient posées, par mégarde, elles avaient de la difficulté à reprendre leur vol : « ces dernières années et tous les jours j'ai vu des hirondelles volontairement se poser à terre et s'enlever ensuite avec une légèreté et une facilité que je n'eusse pas soupçonnées de la part d'oiseaux munis de pattes si faibles. » Le lièvre aussi, dans le pays de Louis Pergaud, changeait de conduite, les derniers temps que Pergaud l'observait. Eh bien! si de telles remarques portaient sur de longues années et des siècles, sans doute s'apercevrait-on que l'instinct des animaux n'est pas immuable, comme on l'a dit, et que leur intelligence n'est pas inactive.

Je ne puis analyser tous les chapitres de ce volume, où Louis Pergaud résume, de la plus jolie manière, sa connaissance de tous les animaux du village et de la forêt. Les problèmes qu'il étudie ont le plus vif intérêt. Si les animaux jouent, ce qui s'appelle jouer, pour le plaisir? N'en doutez pas : même, il a vu des corbeaux organiser une course contre le vent, tous s'élançaient au signal donné, le vainqueur était salué de croassements glorieux et, le vaincu, bafoué. Si les animaux ont de la pudeur? Mais oui! Ce n'est pas la nôtre, ou celle qu'on nous recommande : c'est la pudeur de la souffrance, de la maladie et de la mort. Coppée demandait si les oiseaux se cachent pour mourir : certainement! Et plusieurs animaux, devant la souffrance, la maladie, la mort, sont de véritables stoïciens, sauf l'éloquence et le grand bavardage de ces philosophes. Il y a des animaux qui se tuent, préférant la mort à de fâcheuses conditions d'existence.

Il y a des animaux qui ont le goût de la famille et de la société; il y en a qui sont des bohèmes, des parias, des révoltés. Si la lièvre est poltron? S'il est triste? « Cet animal est triste et la crainte le ronge, » dit le Bonhomme. Et Louis Pergaud : « Braves oreillards, gentils capucins aux oreilles noires et blanches, au derrière mutin, aux pattes spirituelles, que d'esprit ne mettez-vous pas dans la détente de vos puissants jarrets, quand la petite queue, railleusement retroussée, découvre la touffe blanche qui a l'air, sous cette visière postérieure, d'éclater de rire au nez du poursuivant! Que de malice, dans le rabattement silencieux de vos oreilles, quand, gîtés à quatre pas du chien, après un savant crochet, vous écoutez le méchant braillard renifler de colère sur les pistes qui s'enchevêtrent. Tristes et craintifs? Allons donc!... » Les hommes ne connaissent pas les lièvres; ils ne les ont pas regardés : « Rarement ils vous ont vus, ta unit, vous promener joyeux et cabrioler par les luzernes et les trèfles de votre festin servi, ils ne vous ont pas aperçus, aux brèches du mur de la forêt, à votre réveil vespéral, renifler le crépuscule qui descend et sonder, de vos oreilles pointées voluptueusement vers les quatre vents, le bourdonnement musical de la nuit tombante... » N'est-ce pas charmant? Et la phrase n'a-t-elle pas la fraîcheur, l'odeur, l'inquiétude aussi de la nuit?

Ce qui donne à tant de pages de Louis Pergaud leur attrait, je crois que c'est leur vérité. Puis, je me demande avec bonne foi ce que j'en sais, n'ayant pas ma vie au village, aux abords de la forêt. Cependant, la vérité de Louis Pergaud n'est pas douteuse : on la devine, on la sent. Louis Pergaud ne raconte pas ce qu'il a lu, mais ce qu'il a vu; et il l'écrit comme il l'a vu. La phrase n'est pas toujours excellente : elle l'est souvent. Les moins bonnes phrases, un peu négligées, ont encore ce charme, elles sont toutes pleines de leur idée : Pergaud n'est jamais bredouille.

Il connaît à merveille les animaux. Ils les comprend, comme il est possible de les comprendre : il ne feint pas de les comprendre davantage. Il les comprend, par ce moyen, le seul que nous ayons, par le moyen de la ressemblance qu'il a trouvée entre eux et nous. Une certaine ressemblance, qui fait qu'aux mêmes signes nous devinons les mêmes sentiments.

Faute de quoi, les animaux nous sont tout à fait inintelligibles. Mais il n'y a aucune raison de ne pas admettre qu'aux mêmes signes correspondent les mêmes sentiments, aucune! Il faut pourtant ne pas négliger les différences : faute de quoi, les animaux sont de viles

caricatures de l'humanité. Pergand tient un juste compte de l'analogie et de la singularité.

Une condition de sa justesse intelligente, la voici : Pergand ne place pas, entre les animaux et lui, une philosophie, un système : il accueille avec simplicité les petits faits et il s'en émuse.

Il aime les animaux : il n'est pas sentimental. Pergand sentimental? Un chasseur; cruel comme un autre chasseur. Il tue des animaux, cruels eux-mêmes. La nature, telle qu'il l'a vue et la montre, est belle et atroce... « C'était un soir de printemps, un soir tiède de mars que rien ne distinguait des autres, un soir de pleine lune et de grand vent qui maintenait dans leur prison de gomme, sous la menace d'une gelée possible, les bourgeons hésitants. Ce n'était pas, pour Goupil, un soir comme les autres... » Goupil, le renard, est en péril : comme sont en péril les bourgeons. Les bourgeons n'osent pas sortir, et Goupil combine ses stratagèmes. Il y a, dans la nuit, de l'incertitude. Goupil sera tué : nous aurons pitié de Goupil; mais Goupil était un meurtrier. La mort de Goupil, c'est la vie sauve à d'autres bêtes.

Une jolie bête, la fouine. Pergand l'appelle Fuseline. « Née d'amours fugitives à l'avant-dernier printemps, Fuseline, la petite fouine à la robe gris brun, au jabot de neige, était, ce jour-là, comme à l'ordinaire, venue de la lisière du bois de hêtres et de charmes où, dans la fourche par le temps creusée d'un vieux poirier moussu, elle avait pris ses quartiers d'hiver... » Charmante Fuseline! Seulement, l'hiver, Fuseline bien charmante n'apaise pas sans difficulté « sa soif inextinguible de sang. » Les taillis sont déserts; il faut aller au village et à la basse-cour, chez les poules : « Elle tranchait d'un coup de dent près de l'oreille la carotide et, pendant que coulait le sang chaud qu'elle suçait voluptueusement, elle maintenait sous ses griffes aiguës comme celles d'un chat la bestiole stupide qu'elle abandonnait, lièdе, vidée, flasque, dans les derniers sursauts de l'agonie. » Voilà comment elle travaille. Puis elle s'en retourne au bois, un peu pocharde, le jabot taché de sang, la robe salie, et grosse et grasse, extrêmement gaie, Fuseline si bien charmante.

Roussard, le lièvre, est poursuivi par le chasseur et ses chiens. Cruel, le chasseur; et cruels, les chiens. Roussard est blessé; il se sauve à grand peine. « Il courait comme un fou, longeant les sillons retournés, les raies de champs d'éteules, sautant les murs, faisant des doublés le long des haies, des pointes au bord des sentiers, crochant dans les murgers, s'arrêtant dans les trefles, sentant la fatigue le

gagner et ses pattes s'engourdir sous l'effet des morsures de plomb, et la nécessité de mettre entre lui et ses bruyants ennemis un dédale inextricable de voies. » Il ne sait pas qu'au dessus de lui planent deux ennemis et le guettent. Premier ennemi, Tiécelin le corbeau. Tiécelin profite d'une défaillance du lièvre et l'attaque. Tiécelin va triompher : survient une buse géante. Elle s'empare du lièvre et l'emporte. La cruauté de l'homme est loin : les cruautés animales l'ont relayée. Le combat se livre dans les airs, à des hauteurs de vertige, entre la buse et le corbeau. La buse est plus forte, mais empêtrée de son fardeau. Il coule du sang, qui tombe du ciel sur la terre. Un jeune corbeau, qui était venu seconder Tiécelin, succombe : la buse, d'un coup de bec, a su le tuer. Ce jeune corbeau, Tiécelin l'aimait, comme son élève. Et Tiécelin mène un grand désespoir. Il appelle les autres corbeaux à déplorer avec lui ce trépas.

Et voici tous les corbeaux réunis autour du cadavre : « Ils se regardaient et criaient. C'étaient presque des miaulements. La langue de l'universelle douleur, avec ses modulations âpres et plaintives, pont commun où convergent tous les ramages, sortis du même berceau, nés de besoins parallèles, retrouvait, à travers le dédale des habitudes acquises et la convention consacrée, sa formule de primitive simplicité dans cette émotion profonde que tous les ailés comprenaient et écoutaient avec angoisse du fond de leurs postes terrestres ou du haut de leurs observatoires aériens.. » Je ne dis pas que la phrase qu'on vient de lire soit exactement parfaite. Elle est confuse, un peu embrouillée. Elle a, dans sa confusion même et son désordre, sa beauté, une richesse et une opulence de vérité qui fait image et fait plaisir; elle dit bien des choses, avec entrain.

Si l'on observe que Louis Pergaud prête à ses corbeaux des sentiments de deuil, un apprêt de cérémonie funèbre, une douleur de mort qu'il reprochait à La Fontaine d'attribuer aux fourmis, eh bien! ce qui n'est pas vrai des fourmis, ne le refusez point aux corbeaux. Ils font quelquefois des funérailles à leurs morts. « Je l'ai vu, » dit Pergaud. Si vous en doutez, vous n'avez donc pas senti comme il a soin de ne pas mentir? Et, si vous en doutez, il vous renvoie aux *Mémoires d'un compagnon* du bon Agricol Perdiguier.

Les animaux sont les grands amis de Pergaud. Mais il peint toute la campagne, même les gens de la campagne. S'il préfère les animaux, il ne dédaigne pas les gens; il les peint de la même manière, avec une impitoyable justesse. Il ne les embellit pas, ne les enjolive pas. Il ne les enlaidit pas non plus, selon l'usage de ces faux réalistes qui ne

distinguent pas la vérité de la laideur, ayant une fois supposé que l'« audace » est la vertu principale de l'écrivain. Facile audace, faute de goût! Pergaud ne fait pas l'audacieux. Ni le timide! Il se reclama de Rabelais volontiers : auprès de son maître, il a pris des leçons de bonne humeur. Il ne craint pas la grossièreté, mais il ne l'affiche pas. Il est gaillard ; mais il n'est pas cynique.

La *Guerre des boutons*, qu'il appelle le roman de sa douzième année, est l'histoire, très abondante, bien contée, d'une querelle qui durait depuis longtemps, et l'on n'en savait plus la cause, entre un village et le village d'à côté. Les vieux l'avaient oubliée : les gamins en gardaient la rancune. Et ces gamins se font la guerre. Aux prisonniers, on arrache les boutons de leurs vêtements, de sorte qu'ils s'en vont ensuite la culotte bas. Et les parents les tarabustent. C'est drôle et c'est absurde. C'est drôle et c'est triste par une absurdité qui déconcerte l'intelligence. Ces mauvais gamins ne sont pas tout différents des animaux de la forêt. Leurs ruses ont de l'analogie avec celles de Goupil le renard. Ils manquent de douceur, d'aménité, d'une finasse qui ne soit pas malicieuse et astucieuse, méchante même. Leur langage ne leur confère aucune digne supériorité sur les bêtes silencieuses. Affreux gamins! Mais bien vivants. Pergaud s'en amuse; et pareillement son lecteur. Il y a là une espèce de fureur, un foisonnement de jeunesse, une ridicule exubérance et d'un effet le plus singulier.

Les paysans de Pergaud, voyez-les dans *le roman de Miraut*. Miraut, chien de chasse, est l'âme de ce roman des paysans. Le maître de Miraut, Lisée : un braconnier. Sa femme, la Guélotte, une mégère. La Guélotte a pris en détestation le pauvre Miraut, bon chien pourtant. Ce qui la fâche est que Miraut tient beaucoup de place dans la maison, dérange les chats, salit le plancher. C'est principalement que Miraut mène Lisée à la chasse, le débauche, le dévergonde. A cause de Miraut, la Guélotte et Lisée font un exécrable ménage. Lisée, en outre, se grise. La Guélotte l'injurie. Des injures, l'on vient aux coups. Mais, entre le maître et le chien, l'amitié est ravissante. « Tu ne ferais pas tant de grimaces pour moi! dit la Guélotte à Lisée, pourtant, ce n'est qu'un chien! » Certes, Lisée n'aime pas la Guélotte : il aime son chien. Le lecteur aussi préfère Miraut. Ce Miraut, c'est un bon chien; la Guélotte n'est pas une bonne femme. Et puis, telle que Louis Pergaud nous la montre, la Guélotte a quelque chose d'animal; et Miraut, quelque chose d'humain.

Lisée, qui ne se plaît qu'au braconnage, ne travaille pas. Le ménage vient à manquer d'argent. Un riche monsieur des environs

offre une somme, trois cents francs au moins, de Miraut : vendre Miraut ! Lisée en a trop de peine. Il se résigne. « Quand ma chienne aura des petits, je t'en élèverai un, » lui dit un voisin compatissant. « Merci, mon vieux, merci, non ! répond Lisée. C'est Miraut qu'il me faut ; je ne pourrais rien faire avec un autre ! » Quelle histoire ce fut, d'emmener Miraut ! Puis, ailleurs que chez son maître véritable, Miraut ne supporte pas l'existence. Il se sauve. Il revient ; et Lisée n'ose pas le reprendre, ayant reçu les trois cents francs du marché. Miraut, le plus tristement du monde, aboie et se laisserait mourir de faim. Ce que Lisée endure, aux plaintes de Miraut, c'est un supplice.

La sensibilité de Lisée, quand il s'agit de son chien, est jolie et attendrissante. Le même Lisée houspille sa femme et, plus d'une fois, risque de l'assommer. L'aimable Fuseline, quand elle fait la guerre dans le poulailler, semble une diablesse effrayante. Le corbeau Tiécelin, si touché de la mort de son jeune ami et si attentif à célébrer son deuil, est tout de même un terrible oiseau, lâchement sauvage lorsqu'il tombe sur le lièvre blessé. Pareillement, toute la forêt, tout le village, bêtes et gens, réunissent de la gentillesse et de la férocité. Voilà les bêtes et les gens et, digne d'eux, la vie !

Louis Pergaud ne dissimule ni la férocité, ni la gentillesse. Il n'est pas l'un de ces pessimistes forcenés qui peignent la vie des plus sombres couleurs. Il ne pousse pas au noir ce qu'il a vu. On aurait tort aussi de le ranger parmi les juges indulgents de ce monde. Il a vu partout la haine et le carnage. Et ce n'est pas gai. Il a vu l'intelligence et la sottise : l'intelligence ne gouverne pas la sottise. Principalement, il a vu partout la guerre.

Or, il est tendre et bon, Pergaud ; la cruauté l'offense. Mais il ne se laisse point aller aux jérémiades. Son opinion sur la vie comme il a peint la vie dans ses livres, je crois que sa lettre du 2 août 1914, que j'ai citée, la résume : « Vous savez si je hais la guerre ; mais vraiment nous ne sommes pas les agresseurs... » Il y a la guerre dans le monde, dans le village et dans la forêt, parmi les bêtes et parmi les gens : l'on n'y peut rien. C'est une loi de nature : ces mots, qui ne veulent rien dire, sont les seuls qu'on trouve à dire. Et il faut se battre, sans pusillanimité, sans bavardage triste, en homme.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis que, le 2 janvier, le Gouvernement britannique a apporté à Paris le projet que ses alliés se sont vus dans la nécessité de rejeter, depuis surtout que, le 11 janvier, il a refusé de s'associer à l'action de prise de gages décidée par les Gouvernements français et belge, il se trouve dans une situation difficile et fausse. Pour en sortir, il faudrait qu'il amenât le chancelier du Reich à présenter aux Alliés, à tous les Alliés, des propositions qui pussent servir de point de départ à une négociation générale; l'Angleterre rentrerait ainsi dans le jeu, ferait figure de médiatrice, prendrait enfin le rôle de direction et de suprême arbitrage du continent européen. L'occupation de la Ruhr, dès lors, ne serait plus la source d'une situation politique nouvelle et l'origine d'une solution meilleure du problème des réparations; elle n'apparaîtrait plus que comme un épisode regrettable, nuisible ou tout au moins inutile, auquel la sagesse britannique aurait refusé de s'associer. Justifier la politique de Londres, apporter une satisfaction à l'opposition libérale et travailliste et, en même temps, renforcer la position dominante de l'Angleterre dans le monde, tel est le programme qu'il faut avoir présent à la pensée si l'on veut comprendre les derniers actes du Foreign Office.

La remise de la réponse identique de la France et de la Belgique aux propositions allemandes du 2 mai fut le signal, dans la presse anglaise, de plaintes assez vives auxquelles une déclaration lue le 8 mai par lord Curzon aux Lords et par le chancelier de l'échiquier, M. Stanley Baldwin, en l'absence de M. Bonar Law, aux Communes, vint donner une forme précise et officielle. Le Gouvernement du roi George aurait souhaité que les Alliés fissent une réponse collective à la note allemande, il « regrette ce qui lui apparaît comme une mesure inutilement précipitée. Il regrette également que l'on ait perdu l'occasion qui, à son avis, se présentait, de témoigner, une

fois de plus, la solidarité des Alliés en adressant au Gouvernement du Reich une communication collective. » On se demande comment lord Curzon se croit en droit de morigéner en termes aussi rogues les Gouvernements de Paris et de Bruxelles et d'encourager par là, indirectement mais efficacement, la « résistance passive » de l'Allemagne. Il est bien vrai que la note allemande était adressée à tous les Alliés; mais il est exagéré d'affirmer qu'elle « répond à une suggestion qui avait été faite à l'Allemagne, publiquement et officiellement, par le ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne; » la note allemande répond, non pas à un discours, mais à un fait, public et officiel lui aussi, qui est l'occupation de la Ruhr, et elle traduit la détresse grandissante où se débat le Cabinet Cuno. Et si le Gouvernement britannique tenait tant à affirmer la « solidarité des Alliés, » l'occasion s'en offrait à lui dans la réponse qu'il allait de son côté adresser à Berlin; il n'avait même pas besoin d'envoyer un soldat dans la Ruhr, il lui suffisait de mettre en demeure le Reich de cesser sa résistance. C'est précisément ce qu'il n'a pas cru devoir faire et c'est à notre tour de le regretter.

Le 13 mai, le Gouvernement britannique remettait à M. Stahmer, ambassadeur d'Allemagne à Londres, le texte de sa réponse. Lord Curzon y affirme de nouveau que la note allemande est une réponse à son discours du 20 avril et que, par conséquent, le Gouvernement de Sa Majesté y prend « un intérêt spécial. » Les propositions allemandes ont été pour lui « un grand désappointement... » « Ces propositions sont loin de correspondre, dans la forme et dans le fond, à ce que le Gouvernement de Sa Majesté aurait pu raisonnablement attendre en réponse aux conseils que j'ai, en plus d'une occasion, pris la liberté d'adresser au Gouvernement allemand. » L'offre allemande est « au-dessous du total modéré qui forme la base du plan britannique soumis à la conférence de Paris. » Assurances vagues, allusions à des négociations futures, voilà tout ce qu'apporte l'Allemagne et qui « manque de valeur pratique. » La fin de la note est un conseil pressant de présenter bientôt autre chose, « la reconnaissance par l'Allemagne d'une contribution beaucoup plus sérieuse et beaucoup plus précise que toutes celles qui ont été présentées jusqu'ici, » sans en excepter, devrions-nous ajouter, les propositions anglaises du 2 janvier. Dépouillée de sa forme diplomatique, la note anglaise se réduit à peu près à ceci : je vous avais indiqué une combinaison qui vous aidait à sortir d'affaire tout en m'assurant, à moi, un succès politique, votre maladresse a fait manquer la combi-

naison; il faudra recommencer et mieux vous y prendre Et c'est tout: aucun conseil de cesser la résistance, aucun avertissement sur l'intense propagande de haine et de vengeance que le Reich encourage et dirige.

Le même jour, 13 mai, le Gouvernement italien a, lui aussi, dans sa réponse à l'Allemagne, exposé son point de vue, qui n'est identique ni pour le fond, ni pour la forme, à celui de la Grande Bretagne. Le langage de M. Mussolini a un accent plus personnel et plus italien; il rappelle, lui aussi, ses « instances répétées » pour amener les Allemands à présenter des offres qui puissent servir de base à une discussion définitive; ils ne l'ont pas écouté. L'Italie profite de la circonstance pour affirmer le liaison étroite du problème des réparations et de celui des dettes de guerre interalliées et elle insiste pour qu'ils soient résolus le plus tôt possible : elle veut bien supporter sa quote-part de sacrifices pour arriver à un règlement général, « mais elle ne peut consentir à ce qu'il lui en soit imposé au delà de ce que lui permettent raisonnablement ses propres forces » L'Italie a tenu compte de la situation difficile des petits États qui lui devaient des réparations, et elle n'a pas fait appel à la « responsabilité solidaire » de l'Allemagne, mais elle entend ne plus faire de nouveaux sacrifices; ses exigences actuelles sont « irréductibles, » et c'est pourquoi elle a dû rejeter le projet anglais du 2 janvier; aussi c'est avec « une légitime stupeur » qu'elle a constaté que l'offre allemande était inférieure à celle du mémorandum de M. Bonar Law. « La proposition allemande se réduit à une suite d'indications vagues et imprécises qui ont d'autant moins de valeur que sont plus importantes les questions auxquelles elle se réfère en vue d'un règlement général. » L'Allemagne, dans son intérêt, doit apporter le plus tôt possible de nouvelles propositions « de nature à pouvoir être utilement examinées par le Gouvernement royal, avec ses alliés. »

La réponse de M. Mussolini a, sur celle de lord Curzon, l'avantage d'être plus précise et d'indiquer les revendications propres à l'Italie, tandis que l'Angleterre n'a pas jusqu'ici fait connaître les revendications qu'elle se réserve, pour sa part, d'exercer. Mais ni l'une ni l'autre n'aborde le problème de plus en plus dominant des modalités de paiement. Toute discussion, quand il faut 46 000 marks-papier pour faire un dollar, risque de rester théorique, si l'on n'en vient à tout un plan de restauration des finances du Reich sous le contrôle des Alliés, à des participations aux bénéfices de l'industrie allemande et à des mesures de sécurité pour la France et la Belgique.

La note de lord Curzon a été assez vivement critiquée par la presse britannique; si quelques radicaux ne la jugent pas assez encourageante pour l'Allemagne, les journaux conservateurs la trouvent en général trop indulgente; en ne laissant pas apparaître la menace éventuelle d'une coopération britannique avec la France et la Belgique, elle encourage une résistance qui, pour l'Allemagne elle-même, est pernicieuse. Bien caractéristique est une indication du *Times* qui, tout en faisant de la note une critique assez sévère, félicite lord Curzon d'avoir repris une certaine initiative dans la question des réparations : rentrer dans le jeu et en reprendre la direction, n'est-ce pas, en effet, tout ce qu'a cherché lord Curzon et ce à quoi il n'a pas réussi

En Allemagne, l'opinion publique a fortement réagi « La note anglaise, dit la *Gazette générale de l'Allemagne du Nord*, est un coup bien dur porté à la politique du Cabinet Cuno. » On regrette l'occasion manquée, l'humiliation d'avoir à présenter de nouvelles propositions; on n'a pas compris, on continue à ne pas comprendre « La preuve est faite, dit la même *Gazette*, qui appartient à M. Stinnes, que la France ne cherche pas des paiements Les efforts des Anglais ne peuvent tromper que les utopistes Nous ne pouvons négocier qu'en capitulant, mais ni le Reich ni le peuple allemand ne veulent payer ce prix. » M. Stresemann, qui serait, dit-on, le chancelier de demain, esquisse, dans la *Zeit*, un programme : « La France nous ferait certainement des concessions matérielles, si nous lui laissions mettre la main politiquement sur les pays rhénans Le question est donc : préférons-nous la liberté au prix de quelques sacrifices?... Il nous faut aller jusqu'à l'extrême limite de nos capacités afin d'assurer la liberté du Rhin et de la Ruhr, et nous devons consentir à de larges conventions internationales donnant à la France toutes garanties pour sa sécurité. L'industrie allemande devrait comprendre qu'elle n'est pas une fin en elle-même, mais un moyen. » Faut-il répéter que la France ne veut pas mettre la main sur les pays rhénans, mais souhaite de les délivrer de la main prussienne si lourdement pesante?

Il semble que, bon gré mal gré, le Cabinet Cuno élabore péniblement une nouvelle note apportant de plus amples propositions Mais il est bien tard pour que la manœuvre réussisse, elle est éventée, et on peut espérer que ni Paris, ni Bruxelles n'en seront les dupes MM Theunis et Jaspar viennent à Paris le 27 mai pour conférer avec M Poincaré et la presse belge annonce qu'ils apporteront avec eux un programme complet pour les réparations, sur lequel

la France et la Belgique se mettraient d'accord et qui serait ensuite proposé à l'Angleterre et à l'Italie, sans oublier le Japon qui a, lui aussi, fait sa réponse particulière, et d'ailleurs très satisfaisante, à l'Allemagne. Fort bien. Mais n'allons-nous pas retomber dans le régime des conférences et des indéfinies palabres? C'est moins un programme de réparations qu'il s'agit d'imposer à l'Allemagne qu'un avenant au traité de paix qu'il s'agit, comme suite à l'occupation de la Ruhr, de l'obliger à signer, afin de préparer, pour l'avenir, des moyens de paiement et des compensations adéquates. Quant à l'Angleterre, nous ne la verrons avec joie s'associer à notre action que si son adhésion à la politique franco belge n'est le prix d'aucune concession; nous n'en avons plus à faire. L'occupation de la Ruhr nous a assuré une position dominante; nous ne lâcherons pas ce gage de plus en plus productif pour l'ombre décevante d'un accord unanime des Alliés qui ne pourrait, dans l'état actuel des choses, se faire qu'à nos dépens. Ni à propos de la Sarre, ni dans les affaires d'Orient le Gouvernement de Londres ne nous donne des raisons de lui faire confiance et de nous en rapporter à lui du soin de nos intérêts. L'entente solidaire des Alliés n'est, elle aussi, qu'un moyen et non une fin.

La politique française est bien simple et toute droite. M. Poincaré l'a encore définie le 14 mai à Commercy : « C'est un Allemand, le général von Bernhardi, qui a dit : « Il ne faut laisser aux vaincus que les yeux pour pleurer. » Cette théorie barbare n'est pas la nôtre. Nous ne demandons à l'Allemagne que de réparer nos dommages et de nous laisser travailler. Mais si elle s'abandonne aux mauvaises inspirations de la haine, si elle s'obstine dans sa résistance aveugle et impuissante, nous attendrons patiemment qu'elle revienne à des dispositions meilleures. Nous sommes dans la Ruhr. Tant qu'elle ne nous aura pas payés, elle ne nous en fera pas sortir. » Ni les intérêts de l'Angleterre, ni les protestations de l'Allemagne, ne nous feront dévier de cette ligne, ni abaisser nos conditions au-dessous de ce minimum irréductible. Le ministre anglais des Postes, sir W. Joynson Hicks, disait récemment : « Est-ce à nous autres, qui n'avons pas vu notre territoire ravagé ni nos villes détruites, de juger la France pour les mesures qu'elle prend quand elle essaye d'obliger l'Allemagne à payer? » C'est le langage de l'honnêteté, le seul que nous aurions jamais dû entendre.

En attendant les propositions nouvelles de l'Allemagne, la France et la Belgique perfectionnent les procédés d'occupation et de mise en valeur de la Ruhr. L'Allemagne ayant, depuis l'occupation de la

Ruhr, cesse les fournitures de produits chimiques, pharmaceutiques et de matières colorantes qu'elle nous doit, d'après le traité, jusqu'à concurrence de 25 pour 100 de sa production normale, les troupes franco belges ont occupé, le 15 mai, sans incidents, les usines de cette catégorie qui se trouvent dans les zones occupées, notamment les magnifiques établissements de la Badische Anilin à Ludwigshafen. Des quantités considérables de produits chimiques ont été saisies au bénéfice des alliés franco-belges. L'opération a été menée avec tant de discrétion et de célérité que les Allemands n'ont eu le temps de détruire ou de détériorer aucun appareil; elle donne un bénéfice important et surtout elle nous permet de contrôler, au moins pour un temps, la fabrication de ces produits toxiques dans lesquels les Allemands voient l'arme par excellence de la future guerre, qui sera une guerre de chimistes Dans la Ruhr, le rendement de la mobilisation des charbons et cokes est de plus en plus satisfaisant La population se lasse d'une résistance qui n'a jamais été faite dans son intérêt et dont elle est la première victime. Le nombre des voyageurs qui était de 17 000 par jour le 15 avril, dans les trains mis en marche par la régie franco-belge, atteignait 28 000 le 1er mai et ne cesse de s'accroître. Aussi, à la limite de la zone occupée, le Reich s'est-il avisé d'organiser un contrôle; on arrête les voyageurs coupables d'avoir profité du train des Alliés, on inscrit et on publie leurs noms sur des listes de « traîtres » à la patrie allemande Les actes de sabotage, les attentats sont fréquents; un brave soldat français du genie a été tué à coups de revolver sur la machine qu'il conduisait En plusieurs endroits, les criminels, qui appartiennent à des associations connues des autorités allemandes et encouragées par elles, ont été tués ou blessés par nos sentinelles. La sévérité légitime des condamnations prononcées dans le procès d'Essen a montré que la répression n'atteint pas seulement les petits coupables, mais tous les responsables, si haut placés qu'ils soient. Le système terroriste organisé par le Gouvernement se retourne contre lui La divulgation de l'entrevue que M Cuno a eue récemment avec le lieutenant Rossbach, — dont il voulait utiliser la compétence pour corser la « résistance passive » contre les Français et les Belges, — a mis le Chancelier en mauvaise posture en révélant ses machinations. Mais les Rhénans et les Westphaliens se lassent; il est de moins en moins vrai que la résistance soit l'œuvre spontanée de la population, et de plus en plus certain qu'elle est le résultat artificiel de l'action du Gouvernement.

A propos du débat sur le vote des crédits pour la Ruhr, M. Louis Dubois, dont on n'a pas oublié la ténacité patriotique lorsqu'il présidait la Commission des réparations, a produit une vive impression en apportant à la Chambre, sur la mauvaise volonté de l'Allemagne à payer, les preuves les plus précises et les chiffres les plus éloquents. « L'Allemagne a versé au total, au titre des réparations, pour l'ensemble des Alliés, une somme de 2 424 963 000 marks-or » « Connaissant ces faits et ces chiffres, vous en conclurez que la France a jusqu'à présent été bien patiente vis à vis de l'Allemagne, et même vis à vis de quelques uns de ses alliés. » Dans la même séance, un éminent député d'Alsace, M. Oberkirch, ajoutait à un intéressant discours de M. Margaine, des observations qui sont trop conformes à ce que nous avons toujours soutenu ici pour que nous ne les citions pas avec plaisir : « … L'Allemagne s'est soustraite au paiement des réparations pour maintenir son unité. C'est pour que cette unité soit maintenue, c'est pour qu'elle soit sauvée que nous devons nous saigner aux quatre veines ! Souvenez-vous que Bismarck a dit que le jour où l'Allemagne perdra son armure militaire, il ne croira plus à son unité. Rathenau lui-même n'était pas d'un autre avis. Disséquez l'idée d'unité : c'est toujours le militarisme que vous trouverez. »

Le 24, le débat sur les crédits s'est continué par un magistral exposé du Président du Conseil chaleureusement approuvé par presque toute la Chambre ; rarement la confiance du Parlement, fidèle interprète du pays, s'est manifestée avec plus d'élan et de ferveur ; quelques heures après cependant, on apprenait que le Cabinet avait remis sa démission au chef de l'État. Le Sénat, formé en Haute Cour de justice, venait de se déclarer incompétent pour juger les Communistes. M. Millerand et, après un examen approfondi de la situation, M. Poincaré lui-même, reconnurent qu'une décision d'ordre judiciaire ne pouvait devenir le point de départ d'une crise politique. Le Président de la République refusa la démission du Cabinet. Le pays lui en sera reconnaissant : dans la bataille où la France est engagée, un incident de cette nature ne saurait provoquer une crise ministérielle.

La santé de M. Bonar Law, Premier ministre de Sa Majesté le roi George V, s'étant aggravée jusqu'à nécessiter une opération à la gorge, il a dû donner sa démission. M. Poincaré lui a exprimé dans un chaleureux télégramme les sympathies et les regrets du Gouvernement de la République. Le Roi, après avoir pris conseil, a désigné, le 22 mai, pour le remplacer à la tête du Gouvernement, un homme nouveau, M. Stanley Baldwin, chancelier de l'Échiquier, ancien mi-

nistre du Commerce dans le Cabinet Lloyd George. Lord Curzon reste au Foreign Office : la presse a beaucoup discuté ses chances de devenir Premier ministre, mais, dans les circonstances actuelles, le Gouvernement ne pouvait se passer d'un chef qui siégeât à la Chambre des Communes et non à la Chambre haute. Sir Robert Horne remplace aux Finances le nouveau Premier. Aucun changement n'est à prévoir ni dans l'orientation générale de la politique du Gouvernement conservateur, ni dans sa politique extérieure. M. Lloyd George a cru devoir, dès le premier jour, prendre nettement position contre le nouveau chef du Gouvernement. Industriel avant d'être homme politique, M. Stanley Baldwin est un Anglais réfléchi, positif, qui ne prendra pas les fourberies de l'Allemagne pour des offres sérieuses, ni les utopies humanitaires des travaillistes pour des moyens efficaces de remédier au chômage. Nous l'attendons avec sympathie à la tâche difficile que le Roi et la nation lui confient.

A Lausanne, la Conférence s'achemine à travers les heurts et les lenteurs d'une négociation orientale, vers une paix, sans qu'on puisse dire encore avec certitude qu'elle y parviendra. Ismet pacha sait fort bien que la Grande Assemblée aurait préféré qu'il lui rapportât de Lausanne, lors des premières négociations, un traité signé : pour les élections qui s'approchent, la paix serait une puissante arme de propagande aux mains de Mustapha Kemal et de ses amis ; mais il cherche à obtenir le plus d'avantages possible. Quatre grosses difficultés arrêtent les travaux de la conférence. C'est d'abord la question des garanties judiciaires qui remplaceront les Capitulations. — C'est la question des réparations dues aux ressortissants français et italiens qu'il est impossible de satisfaire avec 5 millions de livres turques dont les Alliés disposent. Lord Curzon avait admis qu'on y joignît 5 millions de livres sterling représentant la valeur des vaisseaux de guerre turcs en construction en Angleterre et saisis par le Gouvernement anglais en 1914, mais le Cabinet a désavoué le chef du Foreign Office. Pour les réparations dues aux Sociétés qui, juridiquement, sont ottomanes, celles-ci ont été invitées à envoyer des représentants à Angora pour s'entendre directement avec le Gouvernement turc ; ces délégués s'y trouvent actuellement. — C'est encore le problème de la monnaie de paiement des arrérages des emprunts turcs : il est juste que le paiement soit effectué dans la monnaie prévue au contrat, non pas en francs ou en livres actuels ; question de principe sur laquelle il est impossible de transiger sans établir un dangereux précédent. — C'est enfin le problème des réparations que les Turcs

réclament aux Grecs pour les ravages trop réels que leurs armées ont exercés en Anatolie. Les Grecs répondent qu'ils sont obligés de nourrir un million de réfugiés hellènes d'Anatolie expulsés par les Turcs. Eux-mêmes expulsent de Thrace les habitants bulgares qui se réfugient en Bulgarie : déplorables effets d'un nationalisme intolérant et imprévoyant ! Les Grecs continuent à renforcer leur armée de Thrace et, à Lausanne, M. Venizelos cherche à user d'intimidation pour amener les Turcs à composition. Les Alliés, y compris l'Angleterre, ont fait à Athènes des démarches pressantes pour arrêter toute velléité d'offensive hellénique en Thrace qui détruirait l'œuvre diplomatique de paix déjà conclue ou préparée. Il est probable que les Grecs ne crient si fort qu'ils vont faire un malheur que dans l'espoir qu'on les arrêtera à temps.

La Conférence a été troublée par l'assassinat du délégué officieux des Soviets, nommé Worowski. Il a été tué et deux de ses compagnons blessés, le 10 mai, par un certain Conradi, originaire des Grisons, mais né à Pétrograd et ayant toujours vécu en Russie. Que ce crime soit l'œuvre d'un isolé qui, dit-il, a voulu venger sa famille victime des Bolchévistes, ou qu'il y ait eu un petit complot, l'affaire se passe entre Russes, et si un Gouvernement est mal fondé à se plaindre d'un assassinat politique, c'est bien celui des Soviets. Le crime n'est jamais excusable, mais ce qui ne l'est guère plus, c'est la manière dont Tchitcherine joue du cadavre pour sa réclame : « diplomatie militante, » dit-il. Il semble avéré que Worowski dépensait de grosses sommes pour une intense propagande. Qui sème le vent récolte la tempête ! Tchitcherine a envoyé au Gouvernement helvétique, qui en est tout abasourdi, une note où il le rend responsable, lui et les Puissances invitantes à la Conférence de Lausanne, du crime commis dans cette ville. Le Gouvernement suisse a rejeté avec indignation toute responsabilité, en exprimant le regret que le crime ait été commis sur son territoire.

Il y a un an, M. Lloyd George accusait la France de faire échouer son grand dessein de réconciliation européenne en refusant d'entrer en conversation avec les Russes bolchévistes, le Gouvernement britannique, qui ne craint pas toujours de faire cavalier seul, avait conclu avec Moscou un accord commercial. Aujourd'hui, l'accord est sur le point de se rompre ; lord Curzon a adressé au Gouvernement de Moscou un véritable ultimatum ; il se plaint, en termes acerbes, de la propagande anti-anglaise que les Soviets subventionnent et dirigent en Perse, en Afghanistan, jusqu'en Égypte et en Turquie, dans les

Dominions même et en Grande-Bretagne ; il dénonce les assassinats et les mauvais traitements dont furent victimes des sujets britanniques ; il incrimine enfin l'insolence avec laquelle ont été accueillies les communications du représentant britannique pour protester contre les assassinats juridiques perpétrés ou préparés contre des membres des clergés catholique ou orthodoxe. M. Krassine, qui a conclu naguère l'accord commercial, est arrivé à tire d'ailes à Londres pour sauver son œuvre. Il a fait des concessions, promis des garanties. La rupture paraît cependant inévitable, mais la guerre ne s'en suivra pas. Le Premier lord de l'Amirauté, M. Amery, qui est une des meilleures têtes politiques du cabinet britannique, a parfaitement tiré l'enseignement que comporte l'incident : « Nous n'avons point de querelle avec le peuple russe, nous ne désirons pas avoir de différends avec lui, nous ne désirons pas la guerre, nous ne voulons pas non plus nous ingérer dans ses affaires intérieures. Je crois que nous pouvons considérer la conduite des affaires en Russie comme une leçon de choses permanente et salutaire pour le monde, montrant la tyrannie politique, la misère et la dégradation sociale que le communisme entraîne dans tous les pays assez insensés pour en tenter l'expérience. Nous ne voulons pas non plus interrompre le commerce qu'on peut faire actuellement en Russie... Mais en attendant que nous puissions obtenir le redressement des griefs dont nous nous plaignons avec justice et recevoir des garanties d'une conduite plus raisonnable dans l'avenir, je ne vois pas comment nous pourrions continuer à entretenir des rapports officiels quelconques qui ne servent qu'à nous attirer des insultes et des humiliations et ne répondent à aucun but utile. » A Lausanne on a vu reparaître le conflit plusieurs fois séculaire de la Russie, qui reprend la politique nationale des Tsars vers le Bosphore, et de l'Angleterre toujours préoccupée de protéger les routes de l'Inde. La politique anglaise cherche depuis lors à se rapprocher des Turcs et à s'entendre avec eux. C'est un revirement significatif et qui a une portée très générale. Entre la Russie bolchéviste et la Turquie, lord Curzon a choisi ; sa sévérité de fraîche date à l'égard des Soviets s'éclaire par là. Lausanne apporterait ainsi un épilogue inattendu à la Conférence de Gênes.

Le nom de M. de Freycinet, qui s'est éteint le 14 mai dans sa 95e année, remplit toute cette période que l'histoire appelle déjà l'entre-deux-guerres. Polytechnicien, ingénieur des mines, directeur de l'exploitation des chemins de fer du Midi, il s'était acquis déjà une

réputation d'organisateur quand, dans les remous de la défaite et de la révolution, Gambetta, qui cherchait des hommes, le trouva sur son chemin. Les soldats, sortis de terre à la voix du tribun, ce fut M. de Freycinet qui les arma, les équipa, les organisa en armées, les transporta. Le douloureux souvenir de ce prodigieux labeur d'improvisation qui ne réussit à sauver que l'honneur, orienta la carrière de M. de Freycinet : organiser la France, développer sa puissance économique, la doter d'une armée forte, bien outillée, bien commandée, afin que jamais ne puissent revenir les jours de Sedan et de Metz, ce fut désormais l'ambition, ou plutôt la passion de sa vie, car son cerveau méthodique et ordonnateur obéissait aux impulsions secrètes d'un cœur ardent. Il entra au Sénat et rechercha le pouvoir qui seul permet l'action. Il excella dans l'art de diriger les assemblées et de les convaincre, parce qu'il avait une connaissance supérieure des hommes et des affaires; mais la politique, comme l'éloquence, était pour lui un moyen, non une fin : la fin, c'était l'ordre, la création, l'organisation. Il n'accepta jamais que les ministères où il pouvait organiser : les Travaux publics, les Affaires étrangères, la Guerre. « Le plan Freycinet » est aujourd'hui réalisé : les constructeurs de routes, les grands « voyers, » ont dans l'histoire une place à part ; M. de Freycinet s'y rencontre avec Napoléon, Colbert, les Romains. La création de l'armée nouvelle, surtout le décret de 1888, organisant le haut commandement, voilà son œuvre, celle qui lui fait le plus d'honneur. Le reste, qui constitue le pain quotidien des purs politiciens, lui apparaissait comme secondaire : contingences qui passent et qui changent. « Que ne devrait-on pas attendre de notre pays le jour où, débarrassé d'irritantes querelles, il se consacrerait tout entier aux graves problèmes qui l'assiègent! » C'est la conclusion de ses *Souvenirs*, et c'est le vœu profond de son esprit. La France gardera une reconnaissance nationale à l'homme d'État aux vues larges, à l'organisateur laborieux et tenace qui, dans la défaite, n'a pas désespéré de la patrie et qui a préparé l'instrument d'une victoire dont il lui a été donné, au soir de sa longue vie de travail, d'être le témoin.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

UNE ENQUÊTE
AUX
PAYS DU LEVANT

VII[1]

DE BANIAS A MARQAB

Si pressé que je sois d'aller à Khawabi, il faut que je monte au château de Marqab, à une distance de deux heures de cheval.

El-Marqab, la *Vedette*, selon les Arabes, — *Castrum Merghatum*, d'après les Chroniqueurs des Croisades, — un des fiefs de la principauté d'Antioche et le séjour du Grand Maître des Hospitaliers. C'est une place d'armes formidable, qui commande le rivage et qui déjà semble appartenir à un autre système que le monde mystérieux des Ansariés, dont elle est séparée par une profonde vallée. J'y vais monter en maugréant, car je sors du domaine de mon imagination ; je m'éloigne de mes Hashâshins : le savant M. G. Rey affirme que cette place est une création des Byzantins. Il est vrai que Stanislas Guyard le contredit et affirme que Marqab a été fondée par Rachid-eddin Sinan. Mais M. Rey, en me donnant un doute, a gâté mon plaisir.

D'ailleurs, pour dire vrai, je ne pense plus qu'à aller causer du mystérieux Aga Khan avec les Ismaéliens de Khawabi et à vérifier un pressentiment qui m'obsède. Il ne me suffit plus de

(1) Voyez la Revue des 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril, 15 mai et 1er juin.

visiter des ruines; j'y voudrais grouper les derniers Ismaéliens, et pénétrer dans leur cercle magique pour ressusciter avec eux le passé.

Et pourtant, là-haut, — une fois dépassé le premier village, Boustan-el-Naddebâr, puis le village même de Marqab, installé sur la croupe d'accès du château, une fois gravi le piton abrupt, à pic au-dessus de la mer, — là-haut, quel superbe développement de monastères, d'arceaux et de tours ruinées! Des vieilles pierres d'un ton orangé, brûlées de soleil, où gîte tout un peuple de Nosseïris. En bas, la vaste mer immobile de Syrie, et des rivages où jouent la lumière et les ombres Un des plus beaux abîmes du monde sur l'Hermon, le Liban et la vallée du Jourdain.

Dans ce haut ciel, à travers les restes du château, et près de la chapelle transformée en mosquée, nous assistons à une petite scène de fauconnerie. Mais voilà des choses qu'à cette heure, des centaines de Français ont vues et décrites à leurs amis Passona.. Le pèlerin Vilbrand d'Oldenbourg s'est enthousiasmé ici au début du XIII[e] siècle : « Nous montâmes à Marqab, château vaste et bien fortifié, possédant double enceinte, muni de nombreuses tours qui semblent plutôt faites pour soutenir le ciel que pour augmenter la défense, car la montagne que domine le château est extrêmement élevée et semble, comme Atlas, soutenir le firmament. Ses pentes sont bien cultivées, et chaque année la récolte forme plus de cinq charges. Ce château appartient aux Hospitaliers et forme la principale défense du pays. Il tient en échec le Vieux de la Montagne... »

On remarque avec plaisir cette note sur la bonne culture de ces pays, aujourd'hui si chétivement exploités. Généreuse activité de nos Français de toujours, soldats, moines et agriculteurs!

Un jour cependant, les Chevaliers de l'Hôpital ne reçurent plus assez de recrues de France. (Je pense à nos congrégations aujourd'hui.) Ils durent céder à la force, capituler devant le nombre. M. Rey, le savant historien de l'architecture militaire des croisés, cite la lettre émerveillée du sondan de Hama après cette victoire : « Le diable lui-même avait pris plaisir à consolider sa bâtisse Combien de fois les Musulmans avaient essayé de parvenir à ces tours et étaient tombés dans les précipices! Marqab est comme une ville unique, placée en observation au haut d'un rocher; elle est accessible aux secours et inaccessible aux attaques. L'aigle et le vautour seuls peuvent voler à ses

remparts... » Les Arabes attribuèrent la chute d'une telle place à l'assistance des anges Gabriel, Mikaël, Azrael et Israel...

Il y a bien de la rhétorique dans tout cela, or je me suis juré de ne rien consigner dans cette « enquête » qui ne soit de mon expérience personnelle. Que n'ai-je pu causer avec les Adra! C'est une famille, aujourd'hui fixée à Tripoli, à qui cette forteresse a appartenu en dernier lieu. J'aurais voulu aussi interroger les braves gens dont j'ai vu, en gravissant jusqu'à la forteresse, qu'ils pratiquent le culte des arbres. Ces beaux figuiers, couverts de chiffons et d'ex-votos de toute sorte, on m'assure que c'est le fait des Metualis. Je donnerais toute vaine évocation du passé de cet éclatant manoir, pour une bonne causerie avec ces Metualis sur l'idée qu'ils se font aujourd'hui du culte des arbres. Un culte tellement sympathique!

De retour à Banias, nous avons dîné en plein air, auprès de nos tentes, avec les notables et le Caïmakan. Indéfiniment la conversation s'est prolongée sur mes Ismaéliens et sur Mohammed Shah, tandis que j'entendais courir le ruisseau dans la nuit.

DE BANIAS A KHAWABI

Au matin, à huit heures, départ de Banias pour Khawabi. Nous suivons la mer, par des sentiers faciles, au pied du château de Marqab. La chaleur, déjà remarquable, grandit terriblement, lorsque, pour éviter les sinuosités du rivage, nous coupons au court, à travers des terres volcaniques où la brise marine cesse de nous rafraîchir.

Vers onze heures, nous atteignons la halte du déjeuner, les jardins du pont Kharab : quelques arbres, auprès d'une source et d'un champ de blé. Un beau figuier met son ombre sur nos tapis étendus. C'est un figuier non greffé, mais on y fait grimper un petit enfant qui sait choisir les fruits. Sous les arbres voisins, les chevaux remuent leurs grandes queues pour chasser les mouches. Avec eux sont assis les gendarmes et les Moukres. A mesure que chacun de nous s'est servi, on leur passe les plats de poulet, de légumes froids et de laitage, tout un charmant festin qu'a voulu nous offrir la famille d'Abdallah Elias.

Dans les arbres, un oiseau, d'autant de cœur qu'un rossignol, chante à demi endormi. Un âne brait au loin.

Pas de sieste. En route. Nous traversons une rivière où il y

a des arbres et de l'eau très claire, et nous commençons à gravir des collines assez raides, pour parvenir à un vaste plateau où le terrain, de calcaire devient volcanique, sans cesser d'être pierreux. Nous suivons ses ondulations accidentées. Rien que le bruit des pas de nos chevaux à la file. L'insolation nous menace, mais que cette vie animale est belle! Je me fais toute une morale, à part moi, pour m'inciter à mépriser ma fatigue et à jouir de ces minutes paisibles. Quand Mahomet fit son voyage de Syrie, deux anges lui formaient un abri de leurs ailes contre l'ardeur du soleil. La jeune Khadidjah en ayant été informée, offrit sa main à Mahomet. Ni les anges, ni la jeune Khadidjah ne m'apporteront leurs faveurs.

Une heure et demie après avoir quitté la rivière, nous arrivons au village grec orthodoxe d'El-Sanda. Tandis que les paysans nous apportent du sirop de mûres, les mulets se roulent à terre et s'attirent une bastonnade générale.

Maintenant, par une série de lacets, dans les terrains volcaniques et dans un véritable petit bois, on descend une très forte pente, pour arriver, dans le fond de la vallée, à un ruisseau. Là, notre guide indécis s'arrête. Il ne sait plus sa direction. Une paysanne providentielle surgit, qui vient puiser de l'eau. Mais la menteuse, la prudente, la sotte, n'a jamais entendu parler de Khawabi! Autre providence : soudain apparaît une escouade de jeunes cavaliers. A leur tête, le fils du moudir de Khawabi. Ce mondir se nomme Achmed Bey el-Mahmoud, et son fils, Abdel-Khader. Ils viennent d'être prevenus par nos conducteurs de bagages qui, eux, sont déjà arrivés, et ils accourent à notre rencontre.

Il est six heures du soir ; ces jeunes gens font une charmante fantasia dans le lit de la rivière, et je les applaudis, tout en me disant *in petto* que je ne leur cède pas en fantaisie, moi qui viens, par cette chaleur, admirer ici leur équitation!

Et tous ensemble de repartir. Nous chevauchons dans le ruisseau même, et rejoignons ainsi le lit desséché d'un torrent, que nous remontons, puis un petit sentier périlleux. Soudain, dans le ciel, par une échancrure de vallée, entre les montagnes farouches, apparaît Khawabi. Des constructions sur un rocher, entouré lui-même, de quatre côtés, par quatre montagnes qui le surplombent de quatre à cinq cents mètres. Quelle beauté, cette dure solitude guerrière! Le long du mince sentier serpentant à

pic, au-dessus de la profonde rivière, nous approchons dans le soir, et déjà nous pouvons voir la population debout sur les murs qui nous attend. A ce moment, j'ai écrit sur mon carnet deux lignes que j'y retrouve en riant : « J'aperçois Khawabi, à la fin du jour, dans le ciel, et j'éprouve de l'enthousiasme ! »

Au pied du rocher qui porte le forteresse, devenue elle-même le village, nous trouvons les notables et, devant eux, le moudir, Achmed Bey al-Mahmoud, gros bonhomme à l'air jovial, une sorte de Toulousain, qui soudain me rappelle l'ancien ministre Constans. Ils nous disent que, là-haut, il n'y aurait pas de place pour nous, et qu'ils ont fait établir nos tentes en bas, dans un champ d'oliviers, où ils nous conduisent.

Fort excité par le désir de voir Khawabi, je décide que nous n'attendrons pas au lendemain matin, et que nous allons sur l'heure, dans le crépuscule, gravir à pied la rude côte, avec le Moudir, à qui nous ferons d'abord notre visite

On entre dans le château par une porte pareille à celle de Marqab. Ce sombre porche franchi, me voici à ciel ouvert (un ciel déjà plein de nuit) dans l'enceinte fortifiée. Une rue y est construite, où je fais quelques pas. Puis à droite, l'escalier et la maison du moudir. Son salon : tout un orientalisme de pacotille allemande Sur un marbre, devant une glace, une collection de lampes à pétrole en cristal. On sert des verres d'orangeade et le café.

Nous reprenons la visite du village, dans le château. Une seule rue, en rumeur, pleine d'ânes et d'enfants qu'épouvante notre vue. Des femmes bravent la défense de nous approcher, jetées vers nous par la curiosité Les hommes, très sombres, répondant pourtant à nos « bonjours, messieurs » et à nos saluts. Cette rue finit très vite en cul-de-sac Il nous faut revenir par le même chemin, sous la même voûte, si noire maintenant qu'on y doit allumer des allumettes Nous redescendons le long escalier, et trouvons, sous nos oliviers, les tentes dressées

Je m'en vais de fatigue me coucher sans dîner.

LES CONVERSATIONS DE KHAWABI

Je reposais depuis une heure, sous ma tente, quand vers neuf ou dix heures on vint m'annoncer que le Moudir arrivait à notre campement avec une suite de porteurs de plateaux...

Force m'est bien de me lever. Je passe trop peu de ma vie dans cet important Khawabi pour me priver une minute de cette présence d'un indigène notable.

Le dîner vite dressé en plein air, nous nous attablons à la lueur des torches. Toujours cette cuisine prodigieusement parfumée, des délicatesses de buveurs d'eau. Mais j'ai hâte de sortir des considérations culinaires.

— Avez-vous, mon cher hôte, quelques traditions de Rachid-eddin Sinan?

Le Moudir sourit, et me répond qu'il y a un rocher de ce nom dans Khawabi.

— A-t-on souvenir de ce grand chef?

Il sourit encore et me dit qu'il n'y a que des musulmans à Khawabi. Toutefois les Ismaéliens habitent le village voisin d'Aker-Zeït; il peut les faire venir pour que je cause avec eux, si vraiment... (et ici, c'est son air plutôt que ses paroles que nous devons traduire) si vraiment j'ai la fantaisie de causer avec ces pauvres gens...

— Vous n'avez pas l'air de les prendre au sérieux.

Et lui de rire joyeusement :

— Ah! si vous saviez!

— Eh bien! expliquez-moi. Mais d'abord, les Ismaéliens de Qadmous et ceux de ce coin, d'après ce que j'ai cru comprendre, ne me semblent pas s'entendre complètement. Est-ce que vous pourriez me débrouiller leurs idées?

— C'est assez simple. A Qadmous, comme à Khawabi, les Ismaéliens croient que de la famille d'Ali doit surgir celui qu'ils appellent le Propriétaire du Temps et qui instruira le monde. La différence, qui est grande, c'est qu'autour de Qadmous, ceux des Ismaéliens qu'on appelle Suendanes croient que le Propriétaire du Temps est pour l'instant caché, qu'il n'est pas encore né, tandis qu'autour de Khawabi, les Hedjaounes croient que le Propriétaire du Temps existe et qu'au moment où il meurt, son fils hérite de son pouvoir. D'après les Hedjaounes, aujourd'hui, le Propriétaire du Temps, c'est Mohammed Shah ; les Suendanes le nient, alors ils se méprisent les uns les autres, et il ne peut pas y avoir de mariage entre eux... Les Hedjaounes allaient à Hyderabad, aux Indes, et ils y portaient de l'argent à je ne sais quel Propriétaire du Temps. Il y a cinquante ans, c'était le cheikh Ahmed Alleigh qui avait coutume de ramasser l'argent

dans ces villages-ci et autour de Qadmous, environ dans vingt villages. Et voici qu'une année le cheikh Ahmed Alleigh et deux autres sont allés, comme de coutume, aux Indes, et le Propriétaire du Temps était mort. Comme ils revenaient, tous trois bien désemparés, ils se sont rencontrés avec des croyants qui leur ont dit : « Vous vous êtes trompés en apportant l'argent à Celui d'Hyderabad, car s'il était lui-même le Propriétaire du Temps, il devrait avoir un fils. C'est Hasan Ali qui est le Propriétaire du Temps et il habite Bombay... » Alors l'argent qu'ils devaient donner au mort, ils l'ont donné à Hasan Ali. Et depuis ils continuent. Mohammed Shah est le petit-fils de cet Hasan Ali. Seulement aujourd'hui, Mohammed Shah ramasse davantage, il prend un cinquième.

— C'est prodigieux! Comment ces pauvres gens se dépouillent-ils ainsi?

— Tous les Musulmans s'en moquent.

— Ils sont pauvres?

— Par rapport à leurs voisins, les Nosseiris, ils sont riches. Ils ont des terres avec des arbres.

— C'est chaque année?

— Chaque année. On envoie une caisse cachetée de plusieurs sceaux, en marquant bien le nom de chaque personne avec sa cotisation, en même temps le nom de ceux qui ont refusé de payer, pour qu'ils soient rayés.

— Comment, rayés?

— Celui qui ne paierait pas serait rejeté partout. On ne lui permet pas de se marier. On ne parle pas avec lui.

— Et qui ramasse cet argent?

— Quelqu'un qui garde le cinquième du cinquième ramassé, et à qui Mohammed Shah fait des appointements fixes que j'ignore.

— Quand on fait un pareil sacrifice, c'est pour obtenir quelque chose. Quel réconfort moral leur donne cette religion?

— Celui qui paye de l'argent, lorsqu'il meurt, ne devient pas une bête, il demeurera humain toujours.

— Croient-ils à une vie future, à un paradis?

— Non, le mort, s'il a bien fidèlement payé à Mohammed Shah, redeviendra de nouveau un homme.

— C'est comme les Druses.

— Pas tout à fait. Les Ismaéliens reconnaissent le Propri-

taire du Temps, mais les Druses ne le reconnaissent pas. Et puis les Druses considèrent que Hakim, le fondateur des Druses, a disparu; il est allé au Paradis et il reviendra un jour. En réalité, il a été tué sur le Mont Mokotem au Caire. Il y en a dix qui sont partis, de la même famille que Hakim, et qui sont allés en Perse, où ils sont restés, et depuis ce jour-là leur famille a abouti à Mohemmed Shah.

J'écoute le Moudir avec une immense curiosité, car je pense à ce fils de Nizar, dont nous savons que Hasan Sabâh l'emmena d'Égypte. Je le prie de me répéter l'explication qu'il vient de me donner. Tout ce qu'il me dit est très clair :

— Hakim appartient à la famille d'Ali, c'est un fatimite. Une branche de sa famille s'est fixée en Perse, et a abouti à Mohemmed Shah.

— N'avez-vous jamais entendu parler d'Alamout et de Hasan Sabâh?

— Hasan Sabâh était un chef des Ismaéliens, et considéré comme un prophète par celui qui était Propriétaire du Temps à ce moment-là, et lui-même il invitait tout le monde à adorer le Propriétaire du Temps de cette époque-là. Aujourd'hui le cheikh Nasser se considère comme ayant le même rôle que Hasan Sabâh.

— Je comprends, il est le vicaire, le porte-parole, l'exécutant du Seigneur. Mais assassinent-ils encore?

— C'est fini. Cette organisation-là n'existe plus. Ils ne sont pas plus dangereux que d'autres. Seulement entre eux, afin que leur secte reste unie dans une seule et même opinion, le mari égorge sa femme obligatoirement si, l'ayant épousée, elle n'adopte pas sa croyance en Mohemmed Shah, et de même la femme, ayant initié son mari, doit l'égorger, s'il demeure incroyant. On dit cela. Je ne sais. Ali Dil, de Tell Akrab, qui est un village du pays de Salamié, dénonce, d'accord avec plusieurs témoins, que son frère a été ainsi égorgé par une Ismaélienne qu'il avait épousée. C'est une coutume des Ismaéliens de la secte hedjaoune.

— Et toutes ces histoires bizarres? Est-ce vrai qu'ils adorent la femme, le grain de blé, la semence symbolique?

— On a raconté, mais maintenant rien.

— Enfin, vous m'entendez, adorent-ils le blé?

— On prétend qu'ils l'adorent comme symbole de l'origine

de tout. Ce que je puis vous dire, c'est que Cheikh Mohammed Hamed, celui qui est mort en prison à Damas, s'était toujours conformé à la religion musulmane. Mais après avoir passé trois années aux Indes (il est un des trois qui ont découvert le propriétaire du Temps à Bombay), il a annulé toute la religion musulmane. Il a supprimé le Rhamadan, les fêtes. Cela, il y a quinze ans, à son dernier voyage avant le procès.

— C'est cela qui a fâché le Gouvernement?

— Le Gouvernement ne s'est fâché que de lui voir envoyer de l'argent.

— Mais on en avait toujours envoyé?

— Secrètement jadis. Songez donc! à son dernier voyage, Cheikh Mohammed Hamed, avec son beau-frère, Cheikh Soleiman, et puis Hadji Mustapha, portaient douze mille livres turques (la livre turque vaut 23 francs) et des bijoux. Oui, des femmes offraient des bijoux au Propriétaire du Temps. Ils avaient aussi des écritures qui ne convenaient pas au Gouvernement. Ils ont été saisis à Tripoli. Bombay est anglais.

(Ce dernier mot est important. Le Gouvernement de Constantinople a été mécontent de voir des sujets ottomans se ranger sous le protectorat anglais.)

— Quelles étaient ces écritures?

— Dans les écritures, ils se plaignaient de la conduite du Gouvernement ottoman. On a trouvé sur eux des ceinturons militaires de régiments anglais.

— Écoutez, ceci sent le mauvais prétexte, un argument pour les condamner à tout prix.

Le Moudir a un rire profond :

— Les cheikhs ismaéliens de Salamié avaient exigé qu'un des leurs, nommé Hamadi Omar, bien qu'il ne possédât pas le sou, s'inscrivît pour quatre livres turques dans la collecte pour les Indes. Il se débattait en invoquant sa misère. Ils l'ont pressé de s'exécuter sous peine d'un châtiment exemplaire. Que voulez-vous, le pauvre diable est allé conter la chose au Kaïmakam, qui a prévenu le gouverneur de Hama, et c'est celui-ci qui a envoyé la force armée pour mettre la main sur le coffre-fort. Alors, c'est vrai que, pour avoir le droit de saisir cette somme, le gouverneur a dit que les Ismaéliens étaient vendus aux Anglais. Sous cette accusation, il a mis 70 cheikhs en prison. Après trois mois, beaucoup d'entre eux furent heureux d'être relâchés,

moyennant qu'ils renonçassent à leur argent. Leur Cheikh Ahmed est mort en prison. Ces malheurs ne les ont pas découragés. Ils ont ramassé de nouvelles sommes et les ont envoyées, par l'entremise d'un commerçant de Hama, à l'adresse que je peux vous dire : Kammeria Hadji dans les pays de Mouzrumm Bakle Agha Khan à Bombay. Après cela, niez donc que leur dieu indien dépende de l'Angleterre ! C'est comme les Kurdes. Les Kurdes, à ce moment-là, ont proposé d'être une organisation militaire ottomane. Ils voulaient ainsi démentir l'opinion qu'ils sont acquis à l'influence anglaise. Mais le Gouvernement a estimé que leur proposition était une ruse.

— Les Ismaéliens vont-ils à la Mecque ? font-ils le tour de la Kaaba ?

— En allant aux Indes seulement, ils passent par la Mecque. Ils veulent marquer ainsi qu'ils sont musulmans. Mais depuis quinze ans, ils ne vont plus à la Mecque. Ils n'ont plus aucune fête musulmane. Ils ont la grande fête persane qui est la fête du printemps. Dieu, disent-ils, a occupé le corps d'Ali.

— Et le Coran ?

— Une croyance très modérée au Coran.

— Ont-ils des cérémonies ?

— Ils se réunissent tous les jours deux fois. Lorsque Cheikh Ahmed est rentré de Bombay, il a construit douze mosquées, non compris celle de Salamié. Elles sont sans minaret, et tous les jours, matin et soir, à l'aube et au moment où l'ombre paraît (pas de prière à midi, pas de prière à trois heures), ils se réunissent en cercle, et derrière eux les femmes. Au milieu se trouve une table. Sur la table, le portrait du Propriétaire du Temps et de sa femme. Ils appellent leurs mosquées *maalad* et non pas *djamah*. Tenez, en un seul mot, ceux qui relèvent de l'Indien Mohammed Shah, au lieu de dire comme les mahométans « au nom de Dieu, » font le signe de la croix, comme vous autres chrétiens. Ils déclarent : Dieu (en se frappant à gauche), Ali (à droite), Mohammed Shah (au milieu). Ils considèrent que ce sont là, tous les trois, un même Dieu, c'est-à-dire que le divinité est en eux. Ils croient que depuis Adam, la première créature, jusqu'à Mohammed Shah, tous les prophètes sont Dieu, par voie d'incarnation.

— Vous ne savez rien de leur dieu actuel ?

— Eux-mêmes, qu'en savent-ils ? La députation qui lui

apporte à Bombay la part qui lui revient a rarement l'honneur de le contempler. Presque toujours, paraît-il, l'entretien a lieu à travers un paravent.

— Ah! je vous remercie bien de tout ce que vous me racontez Cela m'intéresse passionnément Quand me les ferez-vous voir?

— A Khawabi, nous n'avons que des musulmans Mais le village voisin d'Aker-Zeit est ismaélien. J'ai reçu des ordres de faire ce qui vous est agréable. Je peux, si vous le désirez, vous les présenter demain matin

— Je vous en serai bien reconnaissant Et pourraient-ils apporter le portrait de leur dieu, je veux dire le portrait de Mohammed Shah, Aga Khan?

— Mais certainement. Il faut qu'ils vous l'apportent.

Quand le Moudir m'a quitté, je note aussi exactement que je puis notre dialogue. Et tard dans la nuit, le tapage que mènent nos muletiers m'empêchant de dormir, je songe à bien goûter le plaisir de retrouver vivantes, ici, dans ces vallées, comme je l'avais supposé, les influences des Abdallah, des Hasan et des Sinan. Si débonnaire que puisse être l'aspect des derniers Ismaéliens, je m'interdis de laisser s'affaiblir, s'adoucir en moi l'image de ces terribles génies qui ont si totalement fasciné les ancêtres de ces paysans. Je crois saisir les dernières traces d'une puissance mystérieuse et méchante qui, après tout, peut ressusciter demain Mon savant confrère, M Charles Richet, m'a raconté que Donato s'asservissait des individus pris au hasard dans une salle, des individus qu'il n'avait jamais vus. Il se faisait suivre par eux malgré eux Ce Donato, ou plutôt les quelques centaines de Donato qui courent aujourd'hui le monde seraient-ils un exemplaire très adouci, mais encore assez redoutable, du Vieux de la Montagne?

LA CONVERSATION AVEC LES ISMAÉLIENS

Au matin, on vient m'avertir que le Moudir arrive avec toute une troupe d'Ismaéliens. Je me hâte de les rejoindre.

Sous les oliviers, les voilà, une trentaine de gens très simples, d'humbles travailleurs campagnards, le front ceint de voiles blancs, et à leur tête un jeune nabi, fin, intelligent, assez rayonnant.

Le Moudir, en veston et en tarbouch, me les présente avec,

une bonhomie protectrice. Et moi, tout de suite, de prendre le ton d'un ami :

— Je viens de Masyaf, leur dis-je. Et je suis allé au Kaf honorer le tombeau de Rachid-eddin Sinan.

— A chaque château, me répond le jeune chef, il y a une chapelle pour l'adoration de Rachid-eddin, une chapelle qui s'appelle Mollah. Il y a ici, dans le château, un rocher Rachid-eddin, où l'on allume les lampes à certains jours.

— Qu'était-ce donc exactement que ce Rachid-eddin?

— Un mahdi, un derviche, il indiquait les choses de la religion.

— Mais à Qadmous, je viens de causer avec l'émir Tamer Ali qui justement m'a dit que Rachid-eddin était un chef politique, mais non un chef religieux.

— L'émir Tamer est d'une famille honorable, mais non de la famille d'Ali.

— Vous êtes beaucoup de votre croyance?

— Ici (autour de Khawabi), presque sept mille. A Salamie, aussi beaucoup.

— Quelles différences entre vous et les autres Musulmans?

— Il y a peu de différence. Nous aimons Mohammed et Ali.

— Tout de même, depuis quinze ans, vous ne célébrez plus le Rhamadan, parce qu'à Bombay on vous a dit de le cesser. (Ils se taisent.) Et au lieu de déclarer « au nom de Dieu, » vous déclarez « Dieu (en vous frappant à gauche), Ali (à droite), Mohammed Shah (au milieu). »

— Tu sais très bien nos questions.

— C'est que vous êtes très illustres. Nous nous intéressons beaucoup à votre histoire en Europe. Nous vous appelons les hashâshins, les fumeurs d'opium.

— Maintenant nous ne fumons ni l'opium, ni le tabac; pas de narghileh, pas de cigares.

Et tous de rire.

— Mais vous ne priez pas comme les autres Musulmans.

— Notre prière est une voie différente. Chacun a son chemin.

— Nous avons appris comment vous priez. Dans une chambre, avec le portrait de Mohammed Shah.

Ici, mû par un premier succès, emporté par une trop ardente espérance, je fais une tentative et une sorte de raid vers des territoires que nous n'avons pas encore abordés.

— Y a-t-il des Ismaéliens à Konia? Avez-vous quelque idée que des relations aient existé entre un de vos Grands Maîtres et le poète Djelal-eddin Roumi? N'est-ce rien pour vous que Chems-eddin?

Mes questions se pressent. Ils les accueillent d'abord par une réponse claire : « Autrefois nous avons eu des Ismaéliens à Konia, mais aujourd'hui il n'y en a plus. » Et de là ils passent à toute une suite d'explications obscures, déformations de vieilles histoires séculaires, parmi lesquelles on entrevoit, mais sans espoir de les dégager, de vagues lambeaux de vérité. Je me décourage d'entendre et de transcrire cette confession. Ils voient mon trouble, mon énervement, et avec modestie :

— Ici nous ne sommes pas habitués à discuter des choses du passé. Nous sommes deux ou trois, pas plus, qui savons lire et écrire.

— Mohammed Shah, lui, connaît bien la doctrine?

— Il connaît tout. (Sur ce mot, ils ont un sourire et s'épanouissent de satisfaction.) Un jour, à Zanzibar, on voulait le photographier avec une masse de peuple, et le photographe ne pouvait pas. Alors, lui, il a crié. Et d'un seul doigt sur l'appareil, le photographe a réussi.

Je marque mon admiration. Le Moudir, avec son profil en bec d'aigle, ne cessait pas de rire intérieurement, je le voyais bien. Il était content d'avoir bien organisé ma réception, et puis il se réjouissait du bon tour que, dans son idée, il jouait à ses amis les Ismaéliens. Mais ceux-ci confusément sentaient que mes préférences allaient à eux.

— Nous croyons, continue le jeune chef, que Mohammed Shah, c'est Hossein ressuscité. (Il baisse la voix et regarde si les autres écoutent). Nous croyons en Jésus-Christ qui a souffert sur la Croix et qui a souffert réellement, car s'il n'a pas souffert, il ne faut pas juger les Juifs.

— Vous n'aimez pas les Juifs?

— Non, car c'est la nation qui contrarie.

— Enfin, pourquoi lui rendre un culte?

— Mohammed Shah est une véritable incarnation d'Allah. L'âme de Mohammed Shah est Dieu. Il est le Temps et l'Existence même. Il est l'Être.

— Alors dans son langage, dans sa tenue, il est surhumain? Il rayonne de lui une majesté divine, l'étincelle d'en haut?

— Je vois en lui toutes les grandeurs suprêmes.

— On m'a dit à Paris qu'il aimait les chevaux de course

— C'est vrai, il a été à Paris. Pourquoi n'aimerait-il pas les chevaux de course?

— Où est-il aujourd'hui?

— A Zanzibar, je crois

— Et pourquoi donc?

— Les Ismaéliens y sont nombreux. Le vizir de Zanzibar est un Ismaélien qui s'appelle Berdouje Mohammed.

— Il va souvent à Londres?

— Oui, à Londres Il reste moins qu'autrefois chez lui, trois mois seulement, et le reste du temps il visite les Ismaéliens à Zanzibar et en Perse

— Un homme de quel âge?

— De trente-six à trente-sept ans (Il fait deux gestes pour marquer une poitrine large et une haute taille.)

— Pourrais-je voir son portrait?

— Tout le monde le voit. Comment ne pourrait-on pas voir son portrait? Le Moudir nous a demandé de l'apporter.

L'un d'eux me présente le dieu dans un cadre de bois peint en rose... Diable! c'est bien lui, c'est mon Aga-Khan, du Ritz Un personnage posé de face, en pied, impassible et débonnaire, la figure très ronde, très pleine, régulière, avec une forte moustache bien cirée et horizontale, coiffé d'une toque persane, vêtu d'un grand manteau de satin noir, doublé de blanc, que retiennent sur les épaules d'énormes nœuds de rubans avec des pendeloques, et qui porte en sautoir un grand cordon de je ne sais quel ordre, et au cou une large chaîne ou pendent de nombreuses décorations. Dans ce personnage hiératisé, je reconnais à n'en pas douter un honorable familier des plaisirs les plus élégants de Paris Nous le connaissons tous, le dieu Personnellement, je n'ai pas l'honneur d'être de ses amis Mais on le croise dans les salons de Paris et sur nos plages d'été It habite au Ritz. C'est un habitué de Deauville Ah! quelque chose m'avertissait. Mais je n'en espérais pas tant! Voilà une des expériences les plus réussies de mon voyage, et véritablement saisissantes. Interprète, demandez-leur: « Mohammed Shah, c'est bien l'Aga Khan que nous connaissons à Paris, à Deauville, aux courses, dans le Midi... Non, ne leur dites pas tout cela Ils m'ont déjà repondu... » Mes chers amis, causons:

— Vous êtes allés à Bombay ?

— Non, pas encore. Mon oncle Cheikh Nassor y est pour le moment.

— Vous aimeriez bien voir Mohammed Shah ?

— Chaque année, chacun désire y aller.

— C'est lourd, tout de même, de payer le cinquième.

— C'est notre devoir, on paye avec plaisir.

Il s'arrête un temps, et tout d'un coup reprend :

— On voudrait mourir pour lui.

Quoi ? Qu'est-ce donc ? Je prie l'interprète de la faire répéter. « On voudrait mourir pour lui ! » Et quel accent ! quel regard ! Voilà un mot bien beau. C'est, avec les paysages, ce que j'ai trouvé de mieux tout le long de mon voyage. Mais j'aime encore mieux le mot que les paysages. Après cela, je peux suspendre l'interrogatoire.

— Écoutez, mes chers amis, je suis heureux des sentiments dans lesquels je vous vois. J'admire votre fidélité. Les choses s'arrangeront pour vous. Comme un signe, une promesse, je vous ai apporté un beau texte d'un caractère sacré.

Et déchirant quelques pages d'une édition mi-française, mi-arabe que je portais avec moi, je leur remis « Le noble écrit ou vertus de notre seigneur Rachid-eddin. »

Ils reçurent ces feuillets avec une vive curiosité, et leur chef commença d'en prendre connaissance. A mesure qu'il lisait, une véritable satisfaction illuminait sa figure. Il s'arrêta pour me marquer sa gratitude. Puis il relut, et cette fois à haute voix, à sa vingtaine de coreligionnaires :

« Louange à Dieu, maître de l'univers ! Que ses bénédictions reposent sur tous les prophètes !

« Sachez, ô vrais croyants unitaires *(c'est le nom que se donnent à eux-mêmes les Ismaéliens)*, que nos chefs sont unis à la véritable unité *(à Dieu)* par les inspirations divines. Leurs âmes saintes sont l'âme universelle et leur sublime raison la Raison universelle. De la sorte, ils pénètrent les choses secrètes... L'essence des êtres se dévoile à eux, par suite du lien qui unit leurs âmes au monde supérieur et de l'attraction qui les élève vers la Cause première. Les êtres, spirituels et corporels, les choses du monde supérieur et du monde inférieur leur obéissent en raison de leur étroite union avec l'Essence des

essences Leurs âmes sont jointes à la Véritable Existence (*c'est-à-dire à Dieu*), comme l'était celle du Seigneur (*Rachid-eddin*), son salut soit sur nous

. . . .

Comme ils sont contents! Et moi, je me réjouis de leur être utile et que mon passage marque sa trace dans leurs vallées immobiles J'ai fortifié leur religion J'y remets de la métaphysique, et je la pare de plaisantes historiettes Que vaut leur croyance? Quelle loi pose-t-elle au-dessus de leurs têtes? Ou sont-ils conduits? Quel est le but final de leur activité, le point où ils se dirigent et qui les attire? Je l'ignore, mais j'éprouve à contempler leur sincérité le même plaisir inexprimable qu'à perdre mon regard la nuit dans le ciel Cette aveugle confiance, qui leur fait donner avec enchantement le cinquième de leur revenu, rend compte de cette obéissance qui les amenait aveuglément à assassiner. Nul besoin de haschisch. Une foi les possède. Étrange histoire! Voilà donc où aboutit ma longue promenade dans les ténèbres : à cette joyeuse figure de l'hôtel Ritz, vénérée et subventionnée par de pauvres gens! Après tant de siècles! C'est pour en arriver là qu'Abdallah l'occultiste constitua sa franc-maçonnerie! C'est pour en arriver là que Hasan Sabâh emmena du Caire en Perse et à Alamout le fils de Nizar, le petit-fils de Hakim! C'est pour en arriver là que Hasan Aladhikribis-Salâm, conseillé par le jeune Rachid-eddin Sinan, se déclara le petit-fils de Nizar. . Oui, c'est pour en arriver là, à cette adoration un peu niaise et cependant haute et bienfaisante, puisqu'elle élève ces villageois au-dessus de beaucoup d'entre nous Mais oui, au-dessus Sous une diversité apparente, ces paysans, autrefois des assassins, aujourd'hui des braves gens qui font des collectes et adorent le portrait d'un bellâtre, possèdent la petite flamme religieuse, et c'est par elle que vit le monde et que le monde résiste au néant.

Je suis heureux d'être venu là, comme un évêque en tournée de confirmation J'aimerais, selon l'usage, avoir à déjeuner le chef de mes ouailles, ce jeune nabi aux sentiments si nobles Mais il paraît que c'est impossible Je ne sais ce qui les empêche, le Moudir et lui, de s'asseoir à la même table. Ils sont d'accord pour écarter mon invitation Les Ismaéliens s'éloignent un peu, et à distance ils continuent, tous, de me regarder avec une parfaite entente de sympathie

DE KHAWABI A TARTOUS

Je suis profondément contrarié de quitter ce cher ami. En lui, j'ai vraiment le plus rare spécimen d'humanité. Il me présente l'état d'esprit des gens sur qui agissaient les Sinan et les Hasan Sabâh. Quel malheur que mes compagnons, trop pressés de rentrer à Beyrouth, veuillent aller coucher ce soir à Tartous!

Après avoir redescendu, sur un petit parcours, une partie de notre chemin d'arrivée, nous commençons à suivre le lit d'une rivière qui s'en va à la mer. C'est une vallée si resserrée que, vingt fois de suite, nous devons traverser l'eau, pour aller chercher, tantôt à droite, tantôt à gauche, au milieu des lauriers-roses, un peu de rive où marcher, et finalement nous chevauchons en plein dans son lit, qui heureusement n'est guère profond. Mais comment fait-on en hiver?

Bientôt commence à se faire sentir la chaleur moite du rivage syrien. Nous débouchons dans une plaine cultivée, d'où l'on aperçoit au loin la ville de Tartous.

C'est l'heure du soir où toutes les fleurs respirent, boivent le grand air, dilatent leurs forces, éclatent de couleur, et dans le crépuscule les chacals gémissent.

Notre camp s'installe sur le sable, au bord de la mer, en face de l'île de Ruad, et nous allons saluer divers notables du pays. Il paraîtra peu croyable qu'ayant si fort désiré ce voyage, qui vient de m'enchanter, j'en sois déjà rassasié au point de ne pas visiter le château de Tartous. Mais ce château appartenait aux Templiers, et je continue d'avoir toute ma curiosité accaparée par les Ismaéliens... Je cherche qui pourra me renseigner plus encore sur eux. M. Achmet Hamad voudrait nous donner une hospitalité dont nous déclinons l'offre gracieuse; il tient du moins à nous envoyer un dîner sous nos tentes. C'est le chef politique d'un grand groupement de Nosseïris, et pour défendre leurs intérêts auprès du Gouvernement turc, il touche d'eux, me dit-on, 50 centimes par personne. Or on admet qu'il y a 150 000 Nosseïris dans la montagne. Semaan-el-Dayan, chez qui nous entrons ensuite, est un notable chrétien. Notre troisième visite est pour le Moudir, un jeune homme sanglé dans une magnifique redingote, qui s'excuse, car il n'a pas été prévenu de notre arrivée. Il nous offrirait, lui aussi, un dîner, si nous pouvions en attendre quelques heures les apprêts. Du moins

veut-il assister, sous notre tente, à notre repas, pour lequel il nous fait porter une formidable caisse de biscuits Olibet.

Au cours de ces visites et dans cette fin de journée, j'ai recueilli quelques renseignements complémentaires qui ne sont pas sans valeur.

— Voyons, disais-je à tous, ce fameux culte secret qu'on attribue aux Ismaéliens?

— C'est malaisé à savoir. Connaissent-ils bien, eux-mêmes, leurs théologies? La plupart croient à la métempsycose, et plusieurs d'entre eux affirment que notre Seigneur Ali habite la lune... Ils ont un respect religieux pour la femme. Ils affirment qu'elle est d'une essence plus noble que celle de l'homme, et ils le prouvent en faisant remarquer qu'elle a l'honneur d'être la source de l'humanité. Une telle idée scandalise, dans un pays où les Nosseïris et les musulmans professent pour la femme le mépris le plus absolu, et croient qu'elle n'a pas de religion. Même les chrétiens ici traitent la femme à peu près comme font les musulmans, sauf qu'ils la laissent circuler sans voile. L'espèce de vénération que lui témoignent les Ismaéliens paraît étrange, et même impie. C'est peut-être une des raisons qui expliquent la rumeur de leur culte secret. Je crois ce que l'on raconte qu'ils portent dans leur turban, en guise d'amulette, un sachet qui contient des cheveux de femme. Mais je ne sais rien des mystères orgiaques. A ma connaissance, les Ismaéliens ont de belles qualités morales. Ils s'interdisent les liqueurs, ils fument très modérément : il y a quelques années, leur Dieu les invita à négliger le tabac, et bon nombre y renoncèrent. Ils sont généreux, intelligents et probes. Des êtres calmes, réfléchis, et d'un grand courage. Littéralement, ils méprisent la mort.

— Ce Dieu, enfin, cet Aga Khan?

— Qu'est-ce qu'on sait? Avant l'occupation des Indes par les Anglais, un grand personnage, riche et influent, avait accaparé beaucoup de terrains des Indiens, et après l'occupation, pour éviter tout mal pouvant provenir de sa part, les Anglais ont dû le respecter beaucoup, en lui laissant tous les terrains. Cet homme descend de la famille d'Ali. Il n'avait aucune qualité, ni emploi officiel dans les Indes. Mais chez les Ismaéliens, il a des titres, que les tribunaux anglais ont examinés, et les Anglais le soutiennent. Pourtant il y a une moitié des Ismaéliens qui n'est pas pour lui.

Je rapporte ces propos qui ne me satisfont guère. Ici, dès qu'on cherche des faits historiques, on entre en pleines ténèbres. De tels renseignements peuvent tout au moins nous donner une idée de ceux qui me les fournissent : on entrevoit, à côté des plus folles crédulités, une veine de dénigrement sceptique. Et parfois une certaine clairvoyance. Écoutez ceci :

— Il y a dix ou douze ans, un des chefs ismaéliens fut accusé d'espionnage pour le compte des Anglais. Ses ennemis l'accablèrent à ce point qu'il pouvait être condamné à mort. Quatre ou cinq cheikhs ismaéliens s'en allèrent à Bombay demander l'intervention du dieu. Il les accueillit en souriant et leur dit que leur ami ne souffrirait aucun mal et sortirait de sa prison, la tête haute, dans quatre mois. Il leur fixa même la date de sa délivrance. Ils insistèrent; ils firent voir qu'il y avait un dossier formidable, et qu'il courait un danger de mort. Le dieu se contenta de répéter les mêmes assurances et leur donna congé. Ils revinrent et racontèrent ce qu'ils avaient entendu. Tous les Ismaéliens s'inclinèrent, mais les Chrétiens, les Musulmans et les Nosseïris accueillirent l'oracle avec dérision. Cependant, au jour indiqué par le dieu de Bombay, un iradé impérial arriva de Constantinople ordonnant d'élargir immédiatement le prisonnier... Le dieu de Bombay, qui est fabuleusement riche, avait-il agi dans l'entourage d'Abdul Hamid? ou bien les Anglais étaient-ils intervenus?

... Je ne me lasserais pas de recueillir de ces traits qui peu à peu rattachent à la réalité nos invraisemblables disciples du Vieux de la Montagne; mais après ces longues journées de voyage et d'enquête, il faut prendre du repos, et peut-être le lecteur ne veut-il plus en savoir davantage.

Au cours de la soirée, nous avions été avertis que les voitures demandées par nous à Tripoli, car nous étions plus qu'excédés de nos chevaux et de nos mulets, venaient d'arriver heureusement.

DE TARTOUS A TRIPOLI, PAR AMRIT

Un réveil enchanté par les cris des paons, l'excentricité des tortues qui nagent sur la mer, et l'éclat de l'île de Ruad, brillante comme un îlot des lagunes vénitiennes.

C'est quelque chose de bien caractéristique, la première

chaleur du matin dans une ville orientale du rivage, et cette vibration de couleur, de lumière et de chant...

Dès cinq heures, nous partons, le long de la mer, en voiture, pour atteindre en sept à huit heures Tripoli. Au passage, visite de la cathédrale des croisés, Notre-Dame de Tartous, ou près Joinville, et qui tombe en ruines au milieu des palmiers. Le pathétique de cet endroit, c'est qu'il fut l'un des derniers occupés par les chrétiens en Terre Sainte. Les Templiers, ayant à leur tête l'infortuné Jacques de Molay, durent quitter définitivement le château de Tartous en l'an 1301, et, l'année suivante, l'île de Ruad.

Après une heure de trajet, arrêt à Amril, où les deux Renan prirent leur fièvre néfaste, et visite sommaire des ruines phéniciennes. Ce sont trois groupes de pierres : la ville, le stade et le temple. Tout autour, une grande plaine et des marécages. La montagne est couronnée de nuages; quelques voiles sèment la mer, et, noyé dans la lumière du ciel, je crois voir étinceler le glaive qui frappa Henriette Renan. Au demeurant, un lieu terrible.

Je constate combien il est difficile de garder sa fraîcheur de curiosité. Je sommeille grossièrement et ne goûte plus que le plaisir d'être en voiture, et quelle voiture! sur quelle piste! avec l'obligation de mettre pied à terre à chaque ruisseau, où nos véhicules enlizés ou culbutés menacent de se disloquer!

A partir du village de Mohadjerin, où nous déjeunons, la route s'améliore. Dormons!

Je me réveille aux approches de Tripoli, en entendant annoncer un couvent de derviches et un étang de poissons sacrés. Il y avait longtemps que je n'avais plus rencontré de belle singularité religieuse. Honneur à Derceto, que les Syriens nommaient Atargatis! Gloire à la Dea Syria, à la grande Astarté, à la déesse poisson!

De vieux arbres épais ombragent des eaux limpides, où s'agitent des milliers de poissons argentés, abondamment nourris par la piété musulmane. Et j'accueille favorablement dans mon cœur cette pieuse pisciculture.

Vers trois heures, nous arrivons à Tripoli, dans un hôtel relativement propre, que tient un de nos compatriotes.

XIII — TRIPOLI

Aussitôt installé, j'ai voulu m'aller promener dans la ville. Pourquoi Ladki Bey juge-t-il nécessaire de marcher à quinze pas devant moi, avec une solennité qui détourne ma propre attention du spectacle, pour la reporter sur mon personnage? Je me sentais devenir pacha. Tout s'écartait sur mon passage; Ladki Bey poussait de la main et bâtonnait du regard les inconsidérés qui, sur la seconde, ne me faisaient pas la plus large place. J'allai m'asseoir dans un jardin public, d'où la vue s'étend au crépuscule sur la ville et son paysage agricole et marin d'une grande couleur monotone et triste.

La silence et la splendeur d'un après-midi d'Asie descendent sur mon voyage achevé. J'ai tourné trente pages de mon livre de désirs; je suis passé du rêve à la réalité, et mes aspirations incertaines se sont muées en expériences, dont je n'ai pas fini d'épuiser la leçon.

Nos savants se moquent des vieux chroniqueurs qui attribuent au haschich le dévouement absolu des sicaires ismaéliens à leur chef, nos savants ont découvert que le Vieux de la Montagne simulait des miracles, et recourait aux prestiges d'un Robert Houdin. Je crois à l'explication de nos savants et à celle de nos vieux chroniqueurs; je crois au haschich, aux escamotages, et à bien d'autres choses encore. Mais il n'est pas d'opiat ni de prestidigitation pour transfigurer les âmes, encore qu'ils puissent contribuer à les mettre en mouvement. Le grand secret, le ressort, le mot du miracle, je l'ai vu chez ces pauvres Ismaéliens, sous les oliviers de Khawabi : c'est une aptitude magnifique au don de soi-même. Que ne pourrait-on faire, aujourd'hui encore, de cette nation ismaélienne!

Le chapelain anglais Lyde, qui est entré vers 1850 dans leurs montagnes, raconte qu'à chaque pas, alors qu'il allait de Latakieh par Qadmous vers Qalaat el Hosn, les gens qu'il croisait lui demandaient des écoles. Ils les attendent encore, en cette année 1914, et jusques à quand? Je plaiderai leur cause, demain matin, auprès de nos religieux de Tripoli, et c'est une coïncidence qui me plaît que ce soit le jour de la Pentecôte, le jour de la fête de l'Esprit, que je vais demander aux Frères des Écoles et aux Filles de la Charité qu'ils secourent l'intelligence de ces gens de cœur...

Dès mon réveil, j'eus le plaisir d'entendre la messe chez les Frères. Plaisir profond, plaisir complet. Je m'intéresse au culte d'Aga Khan, et si j'entendais les chants de Byblos et de Baalbek, il me semblerait que des ombres sorties du tombeau m'apportant un supplément les forces spirituelles de l'antiquité. Mais quand j'écoute la messe chrétienne et française, après des jours de dispersion au milieu d'une barbarie si lointaine, c'est la patrie de mon esprit que je trouve et qui m'offre tous les secours avec toutes les beautés.

Après l'office, les Frères et leurs élèves me firent les honneurs de leur Académie et d'une bibliothèque bien pourvue de livres français. Nous causâmes. Je dis à ces messieurs l'intérêt que j'éprouve pour cette extraordinaire diversité de religions que nous offre la Syrie. Quelques-unes si grossières, comment se maintiennent-elles?

— Parce que chacune d'elles interdit à ses fidèles de se marier avec des adeptes d'autres croyances.

Et ils me disent ce qu'ils voient chaque jour :

— Nous avons dans notre collège des enfants des religions les plus variées. Ils suivent obligatoirement nos cours de catéchisme, et, s'ils le veulent, nos offices. Quelques-uns sont premiers au catéchisme. Il ne leur vient pas à l'esprit de se convertir. Quand je pense aux inconvénients qui résulteraient d'une conversion pour ces pauvres enfants, je me dis que c'est un effet de la bonté de Dieu qui veut leur épargner ces peines. Certes, notre religion, outre qu'elle nous donne la vérité, met à notre disposition plus de moyens qu'aucune autre pour faire notre salut, mais chacun est sauvé, quand il observe les lois naturelles et les moyens que lui donne sa religion, si c'est de bonne foi qu'il ne voit pas notre supériorité.

Voilà des paroles mémorables, qui me semblent engendrées directement d'un grand texte que nous tenons de saint Jean-Baptiste de la Salle, le fondateur des Frères : « Le bon maître fera toute sa satisfaction, toute sa joie d'instruire sans relâche, sans distinction, sans aucune acception de personne, tous les enfants, quels qu'ils soient, ignorants, ineptes, dépourvus des biens de nature, riches ou pauvres, bien ou mal disposés, catholiques ou protestants. »

Ce grand homme est une des gloires de notre dix-septième siècle, au même titre que saint Vincent de Paul, qui fonda les

Filles de la Charité, que le cardinal de Bérulle qui fonde l'Oratoire, que le Père Joseph qui, dans l'ombre de Richelieu, est un des créateurs des missions françaises. A côté de Corneille, de Pascal, de Racine, de Molière et des autres génies, ils figurent la France elle-même devant les nations. Ce sont des hommes qui rassemblent toutes les forces de leur esprit, toutes leurs pensées, toutes leurs passions, pour obtenir un effet bien déterminé et pour atteindre le but qu'ils ont médité; des hommes qui savent établir l'unité dans leur être et tout au long de leur activité. La vocation de Jean-Baptiste de la Salle fut de faire la classe aux enfants du peuple. Il a fondé l'enseignement populaire en France. En France et dans tout l'univers.

Les Frères sont arrivés à Tripoli en 1886. Deux mois après l'ouverture de leur première maison, ils n'avaient que dix élèves. Aujourd'hui, ils me montrent deux écoles primaires et un collège d'enseignement primaire supérieur avec cours commercial : environ sept cents élèves. Ces jeunes collégiens qui parlent avec moi dans le meilleur français, des enfants tout à fait plaisants de vivacité et de politesse, sont tellement recherchés par les employeurs que le Frère Supérieur y voit des inconvénients.

— Les commerçants, les banquiers, me dit-il, viennent nous les prendre, avant même qu'ils aient passé leur examens. En vain disons-nous à ces patrons : « Laissez-les nous quelques mois encore; c'est l'intérêt de ces enfants qu'ils obtiennent leur diplôme. » Rien n'y fait. Les patrons ne veulent pas attendre... De toutes parts, on nous demande d'ouvrir de nouvelles écoles. Mais quoi! nous n'avons pas de personnel. Vous nous dites d'aller chez les Ismaéliens. Mais ici même, et à Beyrouth, à Latakieh, dans nos collèges existants, les maîtres nous manquent. Ils meurent, et la loi nous empêche de nous recruter en France. Nous allons être obligés de remplacer nos morts par du personnel étranger. Déjà, ici, nous avons deux frères américains. Cela ne fera qu'empirer fatalement, puisque nous nous agrandissons, que nous ne pouvons plus nous recruter et que nous sommes un ordre international. Et alors, monsieur Barrès, si d'autres nations se substituent à nous dans notre Institut et dans nos collèges, ce n'y sera plus l'esprit français.

Et moi, toujours de répondre :

— Je suis votre ami et votre admirateur, et je veux vous servir de mon mieux, auprès du grand public, des mon retour en France.

Des Frères, je m'en vais chez les Filles de la Charité. Un orphelinat, des écoles, des ouvroirs de lingerie et de couture, environ sept cent trente élèves, et puis un hospice d'enfants trouvés qui abrite trente petits malheureux, un hôpital de vingt lits, un dispensaire qui soigne trente mille malades à l'année.

En traversant les dortoirs, où l'air circule abondamment et fait tout voltiger, je remarque :

— C'est bien aéré, mais tout de même un peu serré.

— Aussi faisons-nous construire, répond la Supérieure.

— A quoi bon? dit plaisamment le consul, M. Hepp, avec qui j'ai le plaisir de faire cette visite. Ce sera tout de suite aussi plein.

La Supérieure m'explique qu'on leur demande de tous côtés de nouveaux orphelinats, de nouvelles écoles. Dans la montagne, elles ont des classes fréquentées gratuitement par cinq cents élèves.

Cette Supérieure est d'Avallon, dans l'Yonne. C'est dès 1863 qu'elle est venue en Égypte d'abord et puis à Tripoli, et au cours de ce demi-siècle, elle n'est retournée que trois fois en France. Ses premières élèves maintenant sont grand mères. Jeunes ou vieilles, toutes les Tripolitaines qui ont passé par l'école y reviennent souvent voir les Sœurs.

— Ici tout le monde nous aime, les Musulmans les premiers.

Cette vieille religieuse bourguignonne est vraiment une grande dame de chez nous. En sortant de son école, je vais remercier le gouverneur de Tripoli, le Mutessarif, Raouf-ben-Ayouli, qui a envoyé un détachement de soldats pour me rendre les honneurs. Il me dit, à mon grand effroi, qu'on se prépare à me recevoir grandiosement à Qalaat-el-Hoesn, et qu'on est venu faire des achats à Tripoli. Cela me confirme ce que je savais par ailleurs, et me donne un vif désir de rentrer à Beyrouth, car ces fêtes et festins vont gâter ces solitudes, et je suis à bout de fatigue.

Je n'avais pas quitté l'aimable gouverneur depuis deux heures qu'il venait à mon hôtel me rendre ma visite. Il était accompagné du président de la Commission municipale, qu'il veut bien me laisser pour me guider à travers la ville.

Nous allons d'abord au château. En cours de route, cet

homme aimable me dit (par l'interprète) que c'est un honneur pour lui, et une chance dont il se félicite, d'être toujours désigné pour accompagner les illustres Européens qui traversent Tripoli.

— Et moi, je me félicite, monsieur le Président, que ce soit vous qui me fassiez visiter un château si fameux en Europe.

— Fameux, me répond-il, il le sera après votre visite.

Ainsi devisons-nous galamment, et à travers la vieille ville nous atteignons, au pied de la côte, les marches cuites et recuites, toutes brunies du château de Raymond comte de Toulouse. Des guichets ferment les ruines, qui servent aujourd'hui de bagne. Nous circulons sur les toits, je veux dire sur des terrasses qui recouvrent les tours coupées à mi-hauteur. Dans les fonds, à trente mètres sous notre promenade, ce sont les préaux des prisonniers. Nous les apercevons par des ouvertures de puits. Ils se grattent, ils causent, ils subissent et attendent. Dans cette ombre sinistre, l'un d'eux est prosterné en prière.

Si je relève mon regard, c'est une vue superbe sur les forêts d'orangers qui enveloppent la ville. La mer, les campagnes, l'univers sont baignés de soleil.

Nous continuons d'errer sur les terrasses de cette chiourme inimaginable. C'est un vaste corps de garde en plein air. On monte, on descend, toujours à ciel découvert. Des coffres aux ferrures barbares et des lits de camp sont installés sous des arbres, que l'on s'étonne de trouver à cette hauteur, merveilleusement poussés parmi les pierres descellées. Et dans les branches de ces arbres sont suspendues des cages d'oiseaux. Une cuisine qui fume en plein air; des soldats qui circulent, quelques-uns nègres aux figures brutales et jeunes; des bruits de grilles qu'on verrouille, et partout des abricotiers et des pêchers, des huiles de pétrole peintes en bleu et vert où poussent des fleurs : c'est la dureté et le bariolage de l'Orient.

Pour finir la journée, nous allons chez le chef de gare de Tripoli, un Syrien, qui ramasse, dans toute la région, les antiquités, les monnaies surtout, et qui, chaque année, me dit-il, envoie ses collections à Paris, à Londres, pour que notre Cabinet des médailles et le British Museum y fassent leurs choix.

Dans sa petite maison, il étale tout autour de moi ses trésors. O bonheur! ô délices! j'ai connu pendant une heure, chez ce chef de gare, les enivrements du numismate. C'est

quelque chose de tout pareil à l'excitation presque douloureuse, vous rappelez-vous, que, collégiens, nous éprouvions à manier les timbres triangulaires du Cap de Bonne Espérance, ceux des États du Pape, des villes libres d'Allemagne, et le vermillon de la République de 1848 : un désir de posséder l'objet rare, double d'une sorte de rêverie profonde sur les réalités qu'il évoque. Je tenais dans ma main, sous mon regard, toutes ces monnaies précieuses de Syrie, les monnaies de Qadmoue, les monnaies romaines d'Héliogabale, où l'on voit l'Empereur syrien officiant auprès de la pierre sacrée tombée du ciel, les monnaies des croisades, marquées à la croix et portant des inscriptions arabes.

Quel est le sens du plaisir confus que me donne ce maniement des héros, des empereurs et des dynasties? J'ai une disposition à m'intéresser aux amulettes, aux talismans : scarabées et basilics du Nil, abraxas des gnostiques, jaspes, agates, turquoises. Non que je croie le moins du monde à leur vertu favorable ou funeste. Mais, comment dire, c'est un attrait, une sympathie, une légère fascination, vraiment une sorte de magie. Ces objets charmés peuvent-ils émettre certaines vibrations, nous relier à des milieux où ils reposèrent? Qui sait! J'aime tant cette phrase : « Les mers sont encore ébranlées par le sillage des vaisseaux de Pompée. »

— Cher monsieur, dis-je au chef de gare, les chrétiens d'Asie, dans les premiers siècles, portaient des médailles où figuraient d'un côté la tête d'Alexandre, et de l'autre le nom de Jésus-Christ. Ne pourriez-vous m'en trouver une?

Le chef de gare n'en a jamais vu, mais il sait que l'image d'Alexandre porte bonheur. Et c'est vrai que, chez les Anciens, les hommes aimaient avoir l'image du jeune héros sur leurs anneaux, et les femmes sur leurs bracelets et leurs bagues. Même des élégantes le faisaient broder en différentes couleurs sur leurs tuniques, leurs ceintures et leurs manteaux.

— Chef de gare, donnez-moi toutes vos monnaies d'Alexandre, pour que je rapporte des chances de bonheur à tous mes amis de France.

Ce soir-là, au sortir de cette rêverie, et surchargé d'émotions et de vues que j'avais hâte de mieux saisir et de méditer, je pris la décision de rentrer tout droit à Beyrouth. Pour accom-

plir tout mon programme des châteaux, il me restait à voir Qalaat el Hoesn. Le voyage le plus simple, et l'on m'y attendait. Mais les divertissements que venait de m'annoncer le Mutessarif ne pouvaient rien ajouter à mon enquête des Assassins. Ces fêtes, que je regrette maintenant, m'intimidèrent. J'avais hâte d'un peu de repos et de solitude, pour classer mes impressions et me refaire de nouvelles curiosités. Cette espèce de fantasia que l'on me promettait acheva de donner, dans mon imagination, un caractère un peu banal à des ruines auxquelles je reprochais déjà d'avoir reçu trop de visites. Très fier d'avoir vu des sites mystérieux, je savais mauvais gré à Qalaat el Hoesn d'avoir été décrit par Lockroy et Gérard de Nerval. Sur un seul point, ma curiosité était en éveil. J'aurais voulu y lire de mes yeux une inscription que je sais qui s'y trouve, griffonnée par un chevalier, au douzième siècle, sur les murs du vestibule de la chapelle, et dont je ne doute pas que Gérard de Nerval ne l'ait heureusement méditée.

Ultima sit prima
Sit prima secunda
Sit una in medio posita
Nomen habebit ita.

A M. Aristide Marie de vérifier si ce n'est pas en déchiffrant sur place ce logogriphe que le charmant fol conçut le sonnet d'Artémis, le poème insensé que nous aimons :

La Treizième revient. C'est encor la première,
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment :
Car es-tu reine, ô toi! la première ou dernière?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant?

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :
C'est la mort — ou la morte,... ô délice! ô tourment!
La rose qu'elle tient, c'est la rose trémière.
. . . .

Vers charmants et pleins d'ombre! Bijou enlevé à la *dea syria*, à la déesse multiforme, qu'après Gérard je suis allé honorer. Ceux qui viendront après moi se défendront mieux sans doute contre cette contagion de poésie. La mystique procession n'est-elle pas interrompue? Le général Gouraud a créé

de grandes routes qui ouvrent ces régions aux curiosités les plus paresseuses. Des touristes iront bâiller, où le cœur me battait si fort de fatigue et d'émotion. J'aurai clos, en juin 1914, la longue série des pèlerins du mystère.

XIV. — DE TRIPOLI A BEYROUTH

De Tripoli, nous avons regagné Beyrouth par mer, en longeant le rivage. C'était un spectacle sublime. Pendant cinq heures, notre bateau a glissé à quelques cents mètres des montagnes, dont les sommets étincelaient au-dessus de nos têtes. Quelle multitude de motifs! Des golfes infinis, des champs d'oliviers et de vignes, le sable rouge, les pins parasols, les monastères, les précipices, les villages, les lignes crénelées de rochers, de forêts et de neiges, les nuages, l'azur : je n'avais jamais rêvé cette plénitude de beautés. C'est un Olympe vivant, l'exposition des dieux : j'admire leurs demeures, et je perçois leur présence éternelle.

Devant la mer immense et dangereuse, et dans ce climat consumé de soleil, ces montagnes portent des ombrages et des neiges. Bien plus, à tous leurs étages, elles offrent à la vénération de la terre et de la mer, comme des ostensoirs, leurs chapelles, et sur tous les hauts lieux, elles dirigent nos regards, soulèvent nos pensées vers le ciel. Par une succession de degrés et d'invocations, nous voilà haussés des splendeurs visibles jusqu'au mystère invisible.

Il y a trop longtemps que j'ai vu ce paysage pour que je puisse vous le peindre positivement, mais j'en garde au fond du cœur l'enthousiasme, et je murmure la parole de l'ascète païen qui, venu s'installer au pied du Liban, disait : « Je ne trouve nulle joie à l'existence en dehors de la Syrie, où je promène ma religion de montagne en montagne et de colline en colline, tandis que les gens qui me voient me prennent pour un dément ou un conducteur de chameaux. »

Les dieux du Liban ont été dépassés. Mais les idoles d'un jour qu'avaient intronisés nos appels, nos désirs, nos erreurs et nos pressentiments, étincellent encore au milieu d'une nature qui n'a pas perdu ses puissances d'ivresse. Nous allons sur la mer inchangée, au pied des montagnes qui, sous le soleil éternel, vêtues des mêmes ombres et des mêmes lumières, sont toujours

fleuries d'invocations divines. Le cœur humain n'a pas cessé de s'émouvoir devant le déploiement des beautés et des chants du Liban. Le glissement du bateau, l'or, l'azur, l'argent, le parfum des espaces, le désir du ciel, mon imagination enflammée, mon impuissance à saisir l'impalpable et à retenir l'écoulement des heures, le salut perpétuel et multiforme que je donnais à la divinité et à tous les ressorts du monde, tous mes hymnes de gratitude au cours de cette journée m'enrichiront jusqu'à ma mort.

Je ne cessai pas d'errer tout l'après-midi sur le bateau, espérant toujours trouver quelque point d'où j'arrêterais le cours du temps et m'approprierais l'insaisissable. Voici Batroum, les sites renaniens d'Amschit, de Byblos, de Ghazir, les gorges profondes de l'Adonis et du Lycos, et le palais du pontife seigneur du Liban. Voici les saintes occultations de Baal par saint Georges et saint Élie, et d'Astarté, déesse de la Mer, des Ténèbres et de la Mort, qui s'efface derrière la Vierge de clarté. La fontaine de vie jaillit des profondeurs du sol, et jette en pleine lumière le trésor épuré des antiques mystères. Au soir nous arrivons à Beyrouth. . Après avoir parcouru les replis obscurs, les vallées desséchées, je viens de revoir la face lumineuse du pays.

MAURICE BARRÈS.

(A suivre.)

LE JOURNAL

DE

PHILIPPE BAUCQ

FUSILLÉ AVEC MISS CAVELL

Aux yeux du monde entier, le procès d'Édith Cavell symbolise la justice et les méthodes de guerre allemandes dans ce qu'elles eurent de plus exécrable. De même que miss Cavell et son héroïque compagnon, l'architecte belge Philippe Baucq qui tomba en même temps qu'elle au champ d'honneur, pour des raisons identiques, personnifient l'idée du droit foulé aux pieds par la force brutale, leur procès et leur exécution incarnent devant l'histoire le système abominable appliqué par les envahisseurs allemands pendant la guerre...

Je venais de publier, d'après les documents inédits de la « justice allemande » le récit du fameux procès (1) dont le répercussion fut incalculable sur l'attitude des Anglais, je venais de vivre les heures émouvantes de cette tragédie nationale des peuples de l'Entente, — Anglais, Belges et Français furent en effet impliqués dans l'affaire, — quand j'éprouvai le besoin irrésistible de voir les lieux sacrés où s'était déroulé le drame. J'entrepris donc le pèlerinage de Bruxelles, je visitai le prison de Saint-Gilles qui dresse ses murs crénelés et ses donjons moyen-âgeux dans le faubourg du même nom, je pénétrai avec émotion dans la cellule de miss Cavell transformée en chapelle du souvenir, ornée d'une photographie de la nurse martyre, de

(1) *L'Affaire miss Cavell* (Plon-Nourrit).

modestes fleurs et de couronnes, puis donc celle de Gabrielle Petit, cette autre héroïne, qui, conduite au supplice, lorsqu'on voulut lui bander les yeux, s'écria d'une voix vibrante : « Arrière, bourreaux! je vais vous montrer comment une femme belge sait mourir pour son pays! »

Mais je ne pus voir les trois cellules où fut détenu successivement Baucq : elles étaient occupées. La Belgique serait-elle oublieuse du plus magnifique de ses enfants? Alors que le nom de miss Cavell survit dans le monde entier, celui de Baucq, par l'insouciance de ses propres compatriotes, est-il donc appelé à disparaître? Philippe Baucq n'aura-t-il pas enfin à Bruxelles, comme miss Cavell à Londres, le monument auquel il a droit?

C'est au Tir National, jadis envahi chaque dimanche par les joyeux cortèges de la garde civique, que les bourreaux ensanglantés par Visé, Louvain et Dinant continuaient leur œuvre de mort.

Ici tombèrent sous les balles allemandes trente-cinq héros victimes de leur attachement à la patrie.

Telle est l'épitaphe qui figure en français, en flamand et en anglais sur la grande plaque commémorative en granit, apposée à l'endroit précis où avaient lieu les assassinats. Sur cette plaque sont gravés les trente-cinq noms avec la date des exécutions. Philippe Baucq et miss Cavell occupent les troisième et quatrième rangs du glorieux martyrologe; condamnés à mort le 9 octobre, ils furent passés par les armes le 12 octobre 1915

A peu de distance de la plaque se trouve un carré limité par quatre pilastres reliés par des chaînes, au milieu quatre rondelles de bronze marquant l'emplacement des quatre pieds de la chaise où étaient assises les victimes de la barbarie allemande. Derrière s'étend un parterre de tulipes, sanglantes du sang de tous les martyrs. Le monument est grandiose dans sa simplicité.

Par un sentier herbu, à travers des prairies fleuries de marguerites, de primevères et de boutons d'or et des bosquets où gazouillaient les pinsons, les loriots, les chardonnerets, je me suis dirigé vers le petit cimetière des suppliciés établi tout au fond du Tir. Après dix minutes de marche, je franchis sur des planches branlantes une tranchée et soudain, à l'orée du taillis, je suis saisi par la vision d'une multitude de petites croix de bois toutes grises, délavées par la pluie, plantées sur des tertres ver-

doyants, qui se dressent suppliantes vers le ciel bleu; au pied de chaque tertre une pancarte sans date porte le nom du héros.

Recueillons-nous et prions!

Philippe Baucq nous apparaît un homme de volonte au front haut surmonté de cheveux en brosse; ses yeux bleus étaient profonds comme la mer, son visage ovale, coupé d'une fine moustache, s'achevait par une barbiche Masque viril et volontaire derrière lequel frémissait une âme enthousiaste, ardente, désireuse de se sacrifier; cœur sensible, débordant de générosité: tel fut Philippe Baucq, enfant de Bruxelles où il vit le jour le 13 mars 1880, d'un père wallon et d'une mère flamande, ce qui explique les deux tendances de son caractère. l'esprit religieux et mystique, une sensibilité d'artiste, l'amour du beau en même temps qu'une énergie indomptable, une maîtrise extraordinaire de soi-même, n'empêchant pas des crises de colère d'autant plus terribles qu'elles étaient intérieures.

Philippe Baucq, qui incarne si bien les caractères des deux races dont l'union fait la Belgique, est un homme d'action, pratique, positif et il travaille d'arrache-pied pour devenir architecte Il ne fit que cinq années d'études primaires. Obligé de prendre le maillet à l'atelier de son pere sculpteur, c'est aux cours du soir qu'il s'instruisit, répétant ses leçons à la pâle clarté d'une bougie de deux sous qu'il achetait chez l'épicier voisin. Sa persévérance est enfin récompensée; il conquiert son diplôme de géomètre, entre dans les bureaux de deux grands architectes bruxellois et construit sous leur direction l'école de la place de Londres et l Institut Solvay.

Quelque temps après, il remporte le premier prix en grand concours Godecharle et, encouragé par son succès, il s'établit en 1911 maître architecte à Schaerbeek, faubourg de Bruxelles

S'inspirant de la sobriété des maîtres français, il construit des œuvres d'une merveilleuse souplesse de lignes, entre autres l'hôtel du baron d'Huart, dans l'avenue de Tervueren, et le somptueux château du vicomte G. de Parc à Herzele, en Flandre Orientale.

Baucq n'est pas seulement un artiste de premier plan, son travail et son succès ne suffisent pas à son âme ardente. Il fonde avec quelques-uns de ses amis « l'Association catholique de Linthout, » où il organise des cours d'orientation professionnelle : dessin, peinture, menuiserie, architecture, géométrie,

française, musique, etc., telles sont les principales matières d'enseignement de l'Association.

Volonté tenace, esprit infatigable, il se dépense sans compter dans un grand nombre de sociétés dont il est l'animateur. Par surcroît, il s'intéresse aux sports, principalement à la natation où l'une de ses filles se distingue (Baucq, marié à vingt-deux ans, laisse une veuve et deux filles). Il organise des championnats, offre des coupes et des médailles et, en qualité de délégué belge, assiste en juin 1914 au Congrès international des sports, présidé par M. Poincaré.

Cet homme d'action aimait les vers, et il ne dédaignait pas de taquiner parfois la Muse. Ses auteurs préférés qui garnissent sa belle bibliothèque, sont Samain, Van Leerberghe, Fernand Gregh, surtout Rostand et Verhaeren dont il raffolait. Outre son Journal, il a, du reste, laissé un cahier de vers.

***

La guerre ne mit pas fin à l'activité de Philippe Baucq; l'invasion de la Belgique, les massacres de Visé, d'Aerschot, l'incendie de Louvain, l'entrée des Prussiens à Bruxelles furent pour lui autant de coups de fouet qui stimulèrent son énergie de patriote. C'est ainsi que, bravant le cachot, les travaux forcés et la mort, se riant des ordonnances du gouverneur général Bissing, Philippe Baucq devient l'âme d'une organisation ramifiée sur toute la Belgique et jusque dans le France du Nord, qui avait pour but de recueillir les soldats alliés, prisonniers de guerre évadés ou dispersés dans le pays, pour les faire accompagner ensuite par des guides sûrs jusqu'à la frontière hollandaise d'où ils pourraient regagner le front.

L'organisation s'amplifie, le prince et la princesse de Croÿ offrent l'hospitalité à ces hommes, brûlant de servir à nouveau leurs pays, dans leur château de Bellignies où ils sont habillés, ravitaillés, photographiés et pourvus de fausses pièces d'identité. Mlle Thuliez, M. Capiau, la comtesse de Belleville se chargent de les héberger ou de les conduire jusqu'à Bruxelles où ils sont reçus chez l'infirmière Edith Cavell, chez Baucq, chez le pharmacien Severin ou chez Mme Bodart. En dernier lieu, ils étaient confiés à Baucq qui, après avoir repéré lui-même les routes, les dirigeait, à l'aide d'hommes de confiance, sur la Hollande.

Baucq parvint en quelques mois à faire franchir la frontière à plus de deux cents soldats. Mais cela ne lui suffisait pas. Assoiffé de patriotisme, il voulait plus, il voulait mieux. Il voulait que le recrutement belge affectât des proportions extraordinaires, et grâce à une organisation de plus en plus étoffée, assisté par des pères jésuites, il entreprit d'enrôler également de jeunes Belges en état de porter les armes.

Là ne se limitait pas son zèle débordant. Il avait créé un service de « mots du soldat, » qui transmettait avec une rapidité extrême les lettres des mobilisés à leurs familles. Il se voue encore à la diffusion d'un journal clandestin, *la Libre Belgique*, fondé, dès janvier 1915, par quelques patriotes belges. Baucq distribuait régulièrement, deux fois par semaine, à la barbe des Allemands, quatre mille exemplaires de cette feuille.

Bref, Baucq fut, dès le début, de toutes les associations de résistance. Il est le plus pur symbole de cette résistance âpre, acharnée, de cette lutte de tous les jours, lutte disproportionnée du droit opprimé contre la force brutale.

Fatalement, tôt ou tard, l'attention des policiers allemands devait être attirée par les menées de Baucq. Un mouchard le dénonce et dans la nuit du 31 juillet au 1er août, il est arrêté à son domicile. Son *Journal*, qu'il rédigea pendant sa captivité jusqu'à la veille de sa mort, et que les geôliers allemands remirent à Mme Baucq, par une circonstance fortuite, après son exécution, dans une valise remplie d'effets personnels, nous retrace toutes les péripéties de cette arrestation; il nous dit les angoisses et les espoirs du prisonnier, il nous décrit en des pages dramatiques les interrogatoires des policiers et des juges allemands. C'est le document historique le plus significatif de l'occupation allemande, celui qui doit demeurer comme témoignage de la honte de nos ennemis.

Aussi ai-je sollicité de Mme Philippe Baucq, noble figure inconsolable, qui vit au milieu de ses souvenirs dans la petite maison de Schaerbeek où j'eus l'honneur de la voir, l'autorisation de publier le Journal de son mari. Elle me l'accorde volontiers.

A l'origine, Baucq avait écrit son Journal sur des bouts de papier, d'une écriture menue, souvent raturée, au crayon d'abord les premiers jours, puis, le plus souvent à l'encre. Il a lui-même recopié ce Journal dans trois cahiers d'écolier qui restent en possession de Mme Baucq. La minute diffère du cahier

en ce qu'elle est fréquemment plus brève, mais rarement en style télégraphique. Il y a parfois même des recherches de style dans le Journal de Baucq, par exemple des descriptions d'effets de soleil dans la cellule, des visions d'orage ou de clair de lune, des états d'âme suggérés par le chant de l'orgue.

En Philippe Baucq ne vibre pas seulement l'âme du pays : autant qu'un patriote généreux, c'est un mari et un père de famille exemplaires, aux sentiments profondément chrétiens. Combien émouvante est la dernière lettre qu'il écrivit à sa femme, quelques heures avant de tomber sous les balles allemandes, et dont voici un extrait :

Ma chère petite femme,

Je meurs pour la Patrie, sans regretter ce que j'ai fait ; je meurs en bon chrétien. Ma plus grande souffrance est de vous quitter, ô ma chère femme, ô mes chères enfants, car je vous ai toujours aimées et vous aimerai jusqu'à mon dernier souffle. Dieu n'a pas voulu que notre bonheur dure plus longtemps. Il m'a appelé et je me soumets chrétiennement à sa décision. Vous pourrez toujours marcher la tête haute, parce que j'ai la conviction d'avoir toujours été brave et je suis mort sans dénoncer un seul de mes compatriotes. Résignez-vous et ne vous laissez point aller au désespoir ; surmontez vos douleurs et gardez toutes les trois votre beau et noble courage. Plus tard, nous nous retrouverons au ciel, où nous continuerons notre vie bienheureuse.

Philippe Baucq a été nommé à l'Ordre du jour de la Nation dans une magnifique citation qui résume toutes ses glorieuses prouesses.

A titre posthume Baucq avait été promu chevalier de l'Ordre de Léopold avec lisérés d'or, décoré de la croix civique, chevalier de l'Ordre de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre française avec palmes.

Méditons la leçon de sublime abnégation que nous a donnée ce héros et qu'il soit pour nos fils un exemple de devoir et d'abnégation.

AMBROISE GOY.

JOURNAL DE MA CAPTIVITÉ

Samedi, 31 juillet 1915

Il était environ dix heures et demie du soir. Les bruits de la rue lentement s'évanouissaient. Bientôt le silence allait s'étendre sur la ville endormie. La famille tout entière était réunie autour de la table et chacun était heureux de goûter les douceurs du foyer. Le travail de la journée étant terminé, M[lle] Thuliez que nous avions invitée à loger venait d'arriver. Après avoir fait un bout de causerie, nous avions décidé de nous mettre au lit. L'un après l'autre, nous montions l'escalier pour gagner nos chambres respectives, lorsque j'entendis le chien aboyer.

Dans la suite, je me suis rendu compte que la brave bête avait donné l'éveil, ceux qui devaient m'arrêter quelques instants plus tard s'étant approchés de la porte. Je me figurais à ce moment qu'on avait oublié de le laisser sortir comme d'habitude. Ma femme ayant répondu négativement à la demande que je lui fis à ce sujet, je pris la résolution de le mettre à l'extérieur.

J'avais à peine ouvert la porte donnant accès à la cour, qu'un homme se précipitait sur moi, me repoussait dans la maison et me demandait : « Où est la femme qui vient d'entrer chez vous? » Cette brusquerie m'avait laissé un instant comme étourdi. Cependant, m'étant ressaisi, je me rendis rapidement compte que je me trouvais bel et bien dans la gueule du loup. Je me mis à protester, faisant remarquer que je ne savais pas ce qu'il me voulait et ne pouvais admettre que des inconnus entrent de cette façon chez moi. J'insistai pour que le commissaire de police fût avec eux : ce fut en vain. Sous la menace, on me défendit d'élever la voix ou de crier.

Entre temps, surgissait un second individu, puis un troisième et enfin un quatrième. Le premier, paraissant être le chef et s'exprimant avec un léger accent allemand, me dit : « Faites attention, il y a de nombreux soldats dans la rue, taisez-vous, ou je vous frappe, » et pendant ce temps notre brave chien aboyait toujours. Il voulait défendre son maître qu'il voyait en

danger. Les quatre Allemands à présent avaient peur de plus en plus surexcités, ils prirent chacun leur revolver en main, braquèrent dans le porche des lumières électriques de poche et voulurent l'abattre. Mon impression est qu'ils croient se trouver dans un repaire de bandits et espèrent faire un beau coup de filet. Pendant que ma femme et mes enfants, qui se trouvent au palier du premier étage, appellent d'une voix alarmée et gonflée d'angoisse : « Diane, Diane... » je fais observer que le chien n'est nullement méchant, j'insiste et supplie pour qu'ils ne le tuent pas. Finalement, le chien se décide à gravir l'escalier.

Je signale à ces messieurs que je ne suis ni un assassin, ni un voleur, et qu'une fois de plus, je m'étonne des procédés qu'ils emploient à mon égard : « Oui, monsieur Baucq, répond le chef, mes hommes, voyez-vous, sont un peu surexcités ; nous savons que vous êtes un brave et honnête homme : soyez tranquille, je vous connais très bien, je vous ai déjà vu maintes fois chez Oscar ; comment va votre camarade Jefke ? »

Tout à coup, on entend le bruit produit par des objets qui viennent choir dans la cour ; un des types ouvre la porte, voit tomber des paquets, dont certains lui dégringolent sur la tête, en ramasse un, l'ouvre et constate qu'il contient des numéros de *la Libre Belgique*. Bien que je crie qu'il est inutile de continuer à les jeter, il ne cesse d'en pleuvoir. Là-haut, pris d'une émotion bien compréhensible, ils perdent leur sang-froid, ne réfléchissant plus, s'affolant, et, malgré mes appels, lancent à tour de bras les petits journaux par la fenêtre. Ils étaient tellement agités, pressés, énervés de se débarrasser de cette marchandise compromettante, que pas un seul n'avait eu le temps de songer que ce qu'ils faisaient ne servait absolument à rien. Mais l'intention était tout simplement admirable ; ils voulaient aider, sauver leur papa... O mes braves cœurs, votre moyen n'étant pas bon, vous n'avez pas réussi, et cependant je vous adresse à tous un merci vraiment ému.

Le chef ne me quitte pas un seul instant : il me fouille, prend les clés et les divers documents que j'ai sur moi, par le fait que je comptais les cacher avant d'aller me coucher. Ces documents ne prouvent malheureusement point mon innocence, et me mettent dans une situation bien précaire. Soit, inclinons-nous devant la fatalité. Dieu nous aidera et souvenons-nous qu'un

Belge ne se déclare jamais vaincu. Il insiste pour savoir si j'ai des armes et donne des ordres à ses acolytes. Ceux-ci commencent à fouiller la maison ainsi que les paquets de la demoiselle (1). On me fait monter au palier du premier étage, où je reste gardé à vue. Lorsque nous fûmes tous rassemblés, il me demande : « Qui a jeté les paquets par la fenêtre? » Je répondis : « C'est l'enfant, il est d'ailleurs tout naturel que cette idée lui soit venue. » Un peu tremblante, mais sans hésiter, ma chère Yvonne confirme mes dires : Oui, monsieur, c'est moi, je voulais sauver mon petit père. » A ce moment, l'émotion me saisit, mon cœur palpitait, et ma voix se brisa dans ma gorge lorsque je voulus crier : « Voilà, monsieur, comment se conduisent les enfants des Belges. »

Après cet interrogatoire réellement émouvant, le chef dit aux enfants : « Maintenant, allez vous coucher, » et elles se retirèrent dans la chambre de devant; ma femme et mes nièces furent enfermées dans la chambre de derrière et la demoiselle dut se rendre dans la chambre contiguë. Les trois hommes qui visitaient les pièces avaient l'air brutal et l'aspect de l'apache ; grands, solides, coiffés de casquettes, des foulards noués autour du cou, ils marchaient le dos un peu courbé, leurs yeux sondaient les coins et les recoins, impatients de trouver les éléments nécessaires pour faire fusiller un homme : un père de famille. Quant au chef, également coiffé d'une casquette, il portait une chemise souple de couleur avec une cravate et paraissait être un hercule, nerveux, de taille moyenne, bien charpenté, la partie supérieure du torse très large, la tête bien posée sur les épaules; tout en lui exprimait la force. Il avait une petite barbe pointue sous une lèvre grosse et saillante. Son regard sérieux, dur, méchant, inspirait la crainte. Il me regarda fixement et voulut me contraindre à montrer mon portefeuille. Je fis remarquer que je n'en avais pas. Il insista : « Allons, ne dites pas cela, où est le portefeuille que vous avez si souvent montré chez Oscar? » N'étant pas satisfait de ma nouvelle réponse négative, il me fouilla une seconde fois et m'obligea à ouvrir mon porte-monnaie : en voyant un billet de banque allemand, il s'exclama : « Quel sale argent, n'est-ce pas? »

Un des individus est chargé d'aller à la caserne des carabi-

(1) Mlle Thuliez.

nière chercher un automobile. En attendant qu'il arrive, le chef croit devoir me dire que ce ne sera pas grave, car il espérait trouver chez moi une imprimerie et ajoute que j'ai été dénoncé par quelqu'un de peu recommandable qui habite non loin d'ici. Il me fait remarquer que s'il a peur des chiens, c'est qu'il a déjà été mordu et insiste pour que j'aille avec lui attacher Diane. Comme je n'ai pas de chaîne, je retourne la niche avec l'ouverture face au mur, ensuite, nous inspectons les souterrains. N'ayant rien découvert, il m'avertit qu'il reviendra demain avec un homme compétent, car un architecte peut combiner de faux murs et parvenir ainsi à cacher l'imprimerie qu'il cherche.

Nous retournons au palier et là il s'exprime comme suit :

— Rassurez-vous, je ne suis pas un barbare, il y a en moi deux hommes : le policier, métier que j'exerce pendant la durée de la guerre et... l'homme de cœur... qui, avant les événements actuels, était établi comme industriel à Paris. Mais que voulez-vous, dans les présentes circonstances, je suis obligé de faire mon devoir.

Il m'offre une cigarette, je refuse, puis un cigare, je refuse encore (1). Comme il me questionne pour obtenir certains renseignements, je lui réponds catégoriquement :

— Monsieur, je ne suis ni un lâche, ni un traître, et jamais je ne répondrai aux questions qui pourraient compromettre qui que ce soit.

Sur ces entrefaites arrive l'automobile. On fait sortir Mademoiselle de la chambre, ma femme est priée de rejoindre mes enfants, et mes deux nièces doivent s'installer dans la pièce que vient de quitter Mademoiselle. N'étant pas tout à fait rassurée, les policiers fouillent les armoires de la chambre à coucher et déposent sur le palier les classeurs qui se trouvaient dans l'une d'elles. Un homme reçoit l'ordre de garder la maison, les autres nous accompagnent et mettent tous les journaux dans un panier qu'ils emportent...

Par la porte entr'ouverte, la lumière vacillante et blafarde des bougies, qui se trouvaient sur le palier, venait mourir dans la chambre à coucher et y produisait une clarté diffuse. Mon regard embrassait à la fois mes enfants qui se trouvaient dans

(1) Ce policier, c'est Pinkhoff que les accusés appellent toujours M. Henry par la suite.

cette demi-obscurité, le torse à moitié redressé sur le lit, el ma femme qui se tenait debout près de la porte. Toute ma vie je verrai devant moi ces deux jolies têtes blondes, avec leurs visages d'une pâleur presque effrayante Leurs yeux grande ouverts et encore mouillés de larmes m'enveloppaient tout entier et ne me quittaient pas un seul instant. O chères enfants! leurs physionomies pleines de douceur et de bonté, semblaient vouloir me dire : « Reste près de nous, petit père, ne nous quitte pas.. » Et là, à quelques pas de moi, je vis ma femme chérie, qui, les paupières rougies et à demi closes, osait à peine me regarder, de peur d'éclater en sanglots. Une profonde tristesse voilait son front et ses traits exprimaient un sentiment d'épouvante Brisée d'émotion, le cœur plein d'angoisse, elle ne pouvait prononcer un seul mot. Par moments elle tournait un regard plein de mépris vers celui qui, dans quelques instants, allait m'emmener Mais cet homme n'osait pas affronter son regard; il semblait se rendre compte de la monstruosité qu'il allait commettre. Puis lorsque, pour l'embrasser, je me dirigeai vers elle, je sentis mon cœur battre d'émoi et de douleur, mes lèvres entr'ouvertes aspirant péniblement l'air; ma gorge qui se resserrait étouffait ma voix et je contenais avec peine les larmes qui étaient venues jusqu'au bord de mes yeux... Je la pris dans mes bras, l'embrassai tendrement, et je sentis sa poitrine haletante se soulever à chaque respiration. Après avoir déposé un baiser sur les joues de mes chères petites, je me retournai vers la chère compagne de ma vie et vis des larmes obscurcir ses yeux et glisser sur ses joues. Quoique la souffrance étreignît de plus en plus mon âme, dans un effort suprême, je pus lui dire : « Chère Maria, je t'en supplie, ne pleure pas.. » Alors une oppression étrange s'empara de moi; mes tempes battaient, des sanglots étouffés déchiraient ma poitrine; mon âme meurtrie implorait l'aide de Dieu; il me semblait que j'allais perdre la raison.

Épuisé et presque défaillant, lentement, je descendis l'escalier et pris place dans l'automobile qui allait nous conduire je ne sais où.

Avant de partir, mes yeux se levèrent sur la chère maison où nous avions passé ensemble des jours heureux. Là, nous avions appris à nous soutenir, à nous aider, à nous aimer, et cette guerre, cette terrible guerre! cette maudite guerre! avec ses

ravages, ses monstruosités, ses tueries, m'obligeait à quitter ce toit et à me séparer de tout ce que je possédais de plus précieux sur cette terre : ma femme et mes enfants!

L'automobile démarre, et nous emporte dans la nuit, à travers les rues, où les becs de gaz, placés de distance en distance et alignés le long des trottoirs qui se déroulent en long ruban, éclairent les maisons qui se succèdent sans discontinuer. Les parties vitrées de la voiture étaient ouvertes, et l'air venait nous fouetter le visage, semblant vouloir nous rappeler à la réalité des choses. Le chef, bien installé, tenait en main un cigare, dont il aspirait en des mouvements nerveux la fumée dans sa bouche pour l'envoyer ensuite en longues traînées dans l'espace, où elle était immédiatement emportée par le vent. Il nous fit remarquer qu'il aimait beaucoup l'air et prenait un réel plaisir à respirer à pleine poumons. S'adressant à Mademoiselle, il lui dit :

— Je crois que vous m'en voulez et je ne pense pas que nous soyons jamais bons amis, et cependant vous avez tort de m'en vouloir...

Quant à moi, je me trouvais toujours sous le coup des fortes émotions que je venais d'éprouver, mon esprit errait à l'aventure, s'accrochant par moments aux faits qui venaient de se dérouler et me paraissaient invraisemblables. Une grande désolation venait encore s'ajouter à mes souffrances morales, lorsque je voyais en face de moi Mademoiselle qui avait été arrêtée dans mon habitation ; je me reprochais de lui avoir offert l'hospitalité et me demandais si elle ne me garderait pas rancune.

Brusquement l'automobile ralentit et s'arrête. On nous prie de descendre et je constate que nous nous trouvons dans la rue de Berlaimont. Deux agents de police se promenaient dans cette rue déserte. La grande façade de la Banque Nationale à peine éclairée surgissait de la pénombre et se découpait sur l'infini du ciel, dans lequel étaient piqués des milliers d'étoiles.

Nous entrons dans une vieille maison à porte cochère, où les bureaux de la police allemande sont installés. Mademoiselle est conduite au premier étage et moi je reste au rez-de-chaussée. Après une demi-heure d'attente, un monsieur paraît, sa toilette est négligée, et il semble sortir de son lit. Selon ce que je crois comprendre, c'est l'*Oberleutnant* qui a la direction de cette police militaire, dans les bras de laquelle, à notre grand déses-

poir, nous venons de tomber (1). Ce monsieur est un homme de haute stature, possédant tous les traits caractéristiques de l'Allemand. Il a une grosse figure rouge, remplie et toute ronde, sur laquelle se lit la jouissance des bons repas. L'une de ses joues porte les cicatrices d'anciennes balafres, des sourcils farouches surmontent ses petits yeux moqueurs et sournois dont les paupières se relèvent démesurément lorsque, avant de vous adresser la parole, il vous fixe, tel un chat qui s'apprête à prendre une souris; sa forte moustache relevée se termine à chaque extrémité par une pointe élancée et légèrement arrondie; des cheveux coupés courts à la tondeuse recouvrent en partie cette tête, atteinte de calvitie. Il s'adresse au chef et une longue discussion éclate entre eux : ils paraissent se disputer; l'*Oberleutnant* me dit :

— Vous êtes l'éditeur et l'imprimeur de *la Libre Belgique*, nous allons vous envoyer en Allemagne, à Aix-la-Chapelle, où vous serez jugé par un conseil de guerre, à moins, bien entendu, que vous ne nous disiez tout ce que vous savez et ne nous indiquiez l'endroit où se trouve l'imprimerie en question.

Je refuse catégoriquement de répondre; il ajoute :

— Oh! soyez tranquille, nous finirons bien par vous faire causer.

Mademoiselle vient me rejoindre et j'en profite pour m'excuser auprès d'elle et lui faire part de la désolation que j'éprouve en songeant que c'est peut-être moi qui suis cause de son arrestation. D'une voix douce et bienveillante, elle m'affirme n'avoir aucune rancune à mon égard et pour prouver la sincérité de ses paroles, elle me tend loyalement la main que je m'empresse de serrer.

... Ces messieurs décident de nous envoyer à Saint-Gilles; nous reprenons place dans l'automobile qui file sur les pavés, traverse une partie de la ville et nous dépose devant la prison. Cette vaste construction avec ses tours crénelées, ses murs d'une hauteur anormale, ses petites fenêtres garnies de solides barreaux de fer, sa grande porte grillagée munie de fortes serrures, vous laisse une impression froide et triste, pareille à celle que l'on ressent devant un monument funéraire. Oui, pauvre Belge, c'est là, dans ce bâtiment, dans cette vaste cage d'oiseaux

(1) Il s'agit du lieutenant de police Bergan.

humaine que l'on va t'enfermer à côté des voleurs et des criminels, parce que tu as eu le courage de travailler pour ta patrie et pour ton Roi.

L'aube du jour approche, les étoiles s'effacent pendant que les premières clartés apparaissent au loin, annonçant que messire Phébus ne va pas tarder à dépasser l'horizon; tantôt, il nous enverra à travers l'espace ses rayons dorés, qui font tout revivre sur cette malheureuse terre, où l'ambition d'une seule créature nous fait assister, impuissants, à la tuerie de millions d'hommes.

Nous nous approchons de la lourde porte qui s'ouvre, nous entrons, traversons un dégagement et une cour et arrivons dans un bureau (1); l'employé qui s'y trouve nous demande à chacun les renseignements suivants : nom, prénoms, âge, lieu de naissance. Cette formalité terminée, je me dirige, précédé d'un soldat, vers une rotonde centrale, dans laquelle viennent aboutir diverses longues galeries à deux étages, terminées d'un côté par un pignon percé d'une grande verrière et d'une porte donnant accès au préau, de l'autre côté par une porte grillagée à deux battants. Les cellules étagées sont établies le long de ces galeries, dont le plafond en plein cintre est coupé, à distances régulières, par des soffites et des lanterneaux; des balcons en fer avec dalles en pierre bleue donnent accès aux étages. Nous nous engageons dans une de ces galeries et après avoir gravi un escalier métallique, on m'enferme sans plus de façons dans la cellule n° 72. Quoi! moi c'est impossible... je dois me rendre à l'évidence, il n'y a pas de doute, je suis en prison...

La fièvre qui m'avait envahi rendait ma gorge et mes lèvres toutes sèches; je titubais, ma tête était lourde et me faisait mal; je ne voyais presque plus clair. Exténué, je restai là, immobile, plongé dans une sorte de torpeur. Quand je revenais un peu à moi, je me mettais de nouveau à douter de mon emprisonnement... je regardais autour de moi et je constatais que j'étais seul, tout seul dans ce lieu maudit, en proie à un désespoir morne, n'ayant plus d'énergie, ni de volonté.

Tout à coup, une idée me vint à l'esprit et me parlant à moi-

(1) Le greffe.

même, je me dis : « Mon pauvre Baucq, aujourd'hui tu ne ficheras plus rien de bon, tu es fatigué, assommé, ta machine est détraquée et dans un bien piteux état, il faudra que tu t'étendes sur ta paillasse, et si par hasard tu peux dormir demain, tu seras beaucoup mieux à même de réfléchir et de regarder en face le malheur qui vient de s'abattre sur toi. » Trouvant l'idée excellente, je prépare mon lit, tandis que j'essaye de me donner du courage en chantant : *Vers l'avenir...* Mais je ne parviens pas à terminer la première strophe : découragé, anéanti, je me laisse choir tout habillé sur ma couche... mes yeux se fixent vers l'au-delà, vers la chère maison que j'avais dû abandonner; me tournant et me retournant, je ne parvenais point à trouver le calme. Je finis cependant par tomber dans une sorte d'insensibilité très lourde, accablante, qui me plongeait dans un demi-sommeil. En proie à d'épouvantables cauchemars, des choses effrayantes me hantèrent, des bêtes grimaçantes, sinistres, dansaient autour de moi et me torturaient. Je faisais des rêves lugubres; je fuyais dans une course éperdue; les agents de la police secrète allemande me poursuivaient; je sentais l'haleine me faire défaut et mes jambes défaillantes ne pouvaient plus courir; je les voyais approcher et dans mon impuissance ma douleur était horrible. Puis, c'étaient d'autres songes; je passais au-dessus du mur de clôture de ma maison, emportant les paquets que j'allais cacher dans les terrains vagues, près du boulevard de Grande Ceinture. A plusieurs reprises, couvert de sueur, je me redressai sur mon séant et repris notion de la réalité des choses. Alors, rageur, je frappai des pieds, j'en voulus au chien, car c'était pour lui que j'avais ouvert la porte de la rue, j'étais furieux d'avoir été arrêté dans de telles conditions et avec une telle facilité. Enfin, je pus fermer les yeux et m'endormis pour quelques heures...

Dimanche, 1er août 1915

Au matin, je me suis éveillé en entendant ouvrir ma cellule. Celle-ci, de forme oblongue, a comme dimensions approximatives deux mètres cinquante de large sur quatre mètres de long. L'un des petits côtés est percé d'une porte, encadrée de pierre bleue, donnant accès à la galerie. Dans cette porte en bois garnie d'une tôle en fer, recouvrant toute la face intérieure, sont percés un guichet par où l'on passe la nourriture et un

orifice de forme ovale qui sert d'argus. Dans l'angle à gauche de cette porte se trouve une prise d'eau sous laquelle est placé un bassin émaillé qui s'emploie pour faire la lessive, se laver, nettoyer la vaisselle, etc. Dans l'angle opposé, il y a, suspendue au mur, une petite armoire avec planche étagère dans laquelle sont enfermés un bol et un verre à bière. En dessous et à gauche de cette armoire est aménagée dans le mur une niche ayant une petite porte, le tout en fer, contenant un seau métallique qui est le récipient des eaux sales. Une poignée en fer sort de la muraille un peu plus haut que la niche précitée, elle actionne un timbre et est destinée à l'appel du médecin. Le mur faisant face à la porte contient une fenêtre grillagée dont la partie mobile bascule et ne peut s'ouvrir de plus de vingt centimètres; si j'ajoute que le parquet est en chêne, que les murailles sont peintes à la colle, qu'il y a des bouches d'air pour ventilation, des tuyaux de chauffage, un bec de gaz, un crucifix, un chapelet, un lit pliant, recouvert d'une planche servant de table, j'aurai décrit l'ensemble de la cellule que j'occupe dans la prison.

Prison... mot dur, mot sonore et triste, qui fait songer à tout ce que la vie a de vil et bas, vous me rappellerez toujours l'immense douleur qui m'a frappé...

Prison... où l'on tombe comme dans un gouffre, ou l'on voit toutes les beautés de la vie s'écrouler, où, livré à soi-même, l'âme navrée, on pleure son impuissance, on boit, goutte à goutte, son amertume.

Prison.. morne solitude, isolement douloureux... triste usurière de la vie .. tu m'as inondé de sueur froide; les heures y succèdent aux heures, lentes comme des journées, qui s'écoulent incolores et monotones, et rien ne soutient, ne console, n'encourage; l'angoisse vous meurtrit, vous torture.

Prison .. tu es un tombeau vivant qui étouffe et où la liberté expire...

Après avoir exprimé ainsi tout mon mépris, je repliai mon lit et me mis à marcher de long en large comme au hasard; je marchais, m'arrêtais, marchais encore, l'esprit envahi par un monde de pensées : « Comment ma bien-aimée femme et mes chères enfants auront-elles supporté le choc de cette brusque arrestation? Arrêteront-ils ma femme? Quel sera le résultat de l'interrogatoire que l'on fera subir à ceux qui me sont chers? Mes,

parents ne se sont-ils pas trop émus en apprenant la nouvelle de mon emprisonnement? Quels seront les résultats de la perquisition? N'y aura-t-il pas des personnes arrêtées chez moi?..» Autant de questions qui se pressent sur mes lèvres avides de savoir, et qui, durant des heures, roulent dans mon esprit. Par moments, un sanglot s'étrangle dans ma gorge, tandis que de longs soupirs s'échappent de ma bouche, puis, je me sens frissonner à l'idée que l'on aurait pu séparer ma femme des enfants. J'étais défait, l'anxiété altérait mon visage et une sorte de terreur nerveuse me faisait tressaillir, frapper du pied et fourrager dans mes cheveux.

Parfois, tantôt assis, tantôt arpentant ma cellule à grands pas, comme un fauve en cage, je m'entretiens avec ma tristesse; je désire raconter à quelqu'un tout le malheur dont je suis accablé, j'aurais voulu entendre quelques mots de consolation me donnant espoir et courage. Et, vers le soir, je finis par m'accroupir sur mon lit, le front dans les mains, les yeux clos, plongé dans un grand silence, je restais là, accablé par ma douleur, j'entendais mon cœur battre, j'implorais la miséricorde divine.

Le crépuscule vint me surprendre, lentement l'obscurité envahissait ma cellule, atténuant petit à petit le contour des objets. Bientôt elle fut complète. Au loin, tintait la cloche de l'église annonçant la fin du salut. Dans la galerie, la sentinelle, de son pas régulier, frappait les dalles du pavé.

Il est huit heures, je m'endors.

L'incertitude est le pire des maux, parce qu'elle les imagine tous. Privé de toutes nouvelles et plongé dans l'ignorance la plus absolue relativement à ce qui se passait chez moi, j'avais l'esprit troublé, je me demandais comment je me tirerais d'affaire pour ne dénoncer personne, quelle serait l'importance, la gravité des accusations portées contre moi et jusqu'à quel point ces accusations seraient confirmées par l'enquête. Cette incertitude m'écrasait et me torturait horriblement. Toutes les questions de la veille passaient et repassaient dans ma pauvre tête et toujours l'inconnu se dressait devant moi, me serrait comme dans un étau et ne me lâchait point; parfois il me terrassait et je restais là, immobile et pâle, pareil à une statue de marbre; mes yeux hagards paraissaient chercher quelqu'un à qui j'aurais pu demander quelques éclaircissements au sujet de

me situation. Puis, mes pensées couraient à la dérive, je faisais les suppositions les plus diverses, cherchant et étudiant la meilleure attitude à prendre dans chaque cas.

Enfin dans l'après-midi, un soldat vint m'appeler en me disant : « Visite, visite... » Je supposais qu'il s'agissait d'une visite médicale à laquelle devaient se soumettre les prisonniers lors de leur entrée en prison. Je m'empresse de suivre le soldat, qui en passant par plusieurs portes grillagées et à travers des galeries, m'emmène dans une antichambre où trois hommes, les yeux pleins de tristesse, étaient assis sur des bancs adossés au mur. Un soldat est là, fumant son cigare, qui nous surveille afin d'éviter que nous ne causions entre nous. J'attendais depuis un petit moment, quand je vis apparaître l'homme qui m'avait arrêté; mes yeux se fixèrent sur lui, et je me rendis immédiatement compte que j'allais devoir subir un interrogatoire et non une visite médicale. Tout à coup, je devins inquiet, une oppression m'envahit, provoquant un léger tremblement de tout mon être.

Lundi, 2 août 1915.

.. On m'introduisit dans un bureau où se trouvaient le lieutenant (M. Bergen) que j'avais déjà vu rue de Berlaimont, et le chef (M. Henry).

Ces messieurs commencent par me signaler que mon cas est excessivement grave.. qu'ils ont la preuve que j'ai fait de l'espionnage et du recrutement... que le dossier des pièces trouvées chez moi est volumineux... que, dans mon intérêt, je n'ai rien de mieux à faire que d'avouer, car celui qui a commis un délit et ne l'avoue pas est, d'après la loi allemande, condamné au double de la peine... Je proteste énergiquement, affirme que je ne me suis jamais occupé d'espionnage et de recrutement. M. Henry à plusieurs reprises me traite de menteur, de sale menteur. Le lieutenant avec son petit sourire, essaye de m'effrayer et me fait remarquer que je ne songe pas à ma famille en prenant une attitude semblable. Je deviens de plus en plus inquiet, mais toujours maître de moi. Puis ils abordent une série de questions :

— Vous n'êtes pas garde civique non plus?

— Non, messieurs, je ne l'étais plus au moment de la guerre, ayant été sous-officier; j'ai terminé mon service à trente-deux ans

Le chef en souriant me répond :

— Nous le savons, mon ami, c'est pourquoi nous avons trouvé chez vous une carte de convocation relative à l'année 1914

— C'est le résultat d'une erreur... ce qui n'est pas étonnant dans la garde civique.

Ensuite, le chef me montre une enveloppe portant le cachet du ministère de la guerre, ainsi que mon adresse et me demande si je connais cela.

Je réponds affirmativement et fais remarquer que le cachet de la poste indique que j'ai reçu cette enveloppe avec son contenu en juin 1914, donc avant la guerre

— Et c'est tout ce que vous avez à nous dire au sujet de cette enveloppe ?

— Oui, monsieur.

— Allons, voyons, ne dites pas cela !

— Je ne puis vous donner aucune explication au sujet de la dite enveloppe

— Vous connaissez M. Cayron ?

— Non, monsieur.

— Et vous ne connaissez pas ce monsieur, répète-t-il, tandis qu'il me fait voir la photographie du jeune homme qui était chargé de venir prendre les « Mots du soldat » Je compris tout de suite qu'il devait avoir été arrêté chez moi le dimanche matin

— Oui, je connais ce monsieur, mais j'ignorais son nom.

— Vous connaissez Mme Bodart ?

— Oui, son fils et sa petite fille viennent fréquemment voir mes enfants

Cette question me prouvait que le petit Bodart avait été également arrêté chez moi...

— Connaissez-vous le prince de Croÿ ?

— Oui, monsieur.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Parce que j'ai été recommandé à Monseigneur pour des travaux.

— Comment se fait-il que vous êtes en possession de sa carte de visite ?

— Elle m'a été remise un jour que Monseigneur a passé chez moi Je tiens à rappeler, par principe, que je ne répondrai jamais aux questions qui pourraient compromettre un tiers.

— A propos, savez-vous que votre guide est arrêté?

— Monsieur, je n'emploierai pas à votre égard le qualificatif que vous m'avez octroyé il y a quelques instants, je me bornerai à vous dire que votre affirmation est inexacte.

Pour terminer, il me signale qu'une de mes nièces a tout raconté, qu'elle a été très intelligente et qu'en présence de mon obstination à ne rien vouloir dévoiler, on me laisserait une vingtaine de jours au secret sans m'interroger.

Au cours de l'interrogatoire, le chef m'a prié de ne pas crier si fort et de retirer mes mains de mes poches, ajoutant que j'avais l'air d'oublier que j'étais l'inculpé.

Voilà le résultat de mon interrogatoire du 2 août pendant lequel, je dois l'avouer, je n'ai pas du tout été à mon aise. Cependant je suis un peu rassuré sur certains points .. D'autre part, je suis inquiet, parce que je sens très bien qu'un fardeau pèse sur moi et qu'il risque fort de m'écraser.

Maintenant, précédé du soldat, je réintègre ma cellule.

Après la tension d'esprit que je venais d'avoir, une forte réaction se produisit et je me sentis las, presque défaillant, comme un homme qui vient de se lever, après s'être endormi étant ivre. La mécanique du cerveau avait été soumise à son effort maximum. Je n'en pouvais plus, la tête entre les mains, je m'accoudais sur la table, essayant de dormir. Les murailles semblaient se couvrir d'un voile léger, gris et transparent, leur teinte jaune crème s'estompait légèrement, les objets se détachaient de moins en moins nettement des fonds formés par les murs dans lesquels ils paraissaient se retirer pour finir par se confondre avec eux. Le voile de la nuit tombe, mettant fin à la féerie merveilleuse du jour. L'obscurité fut complète, ma cellule était comme inondée d'air noir, la nuit régnait en maîtresse ici-bas.

Mardi, 3 août 1915.

Il est huit heures un quart du matin, le sergent accompagné d'un soldat et précédé d'un gardien vient devant ma cellule dont on ouvre la porte et me demande « Alles gut? (1) » ensuite, il m'annonce que je puis envoyer chaque semaine deux cartes postales. Quelle joie... quel bonheur!... Je suis plus heureux que si je venais d'apprendre que je vais hériter une grosse

(1) « Tout va bien? »

fortune. Immédiatement j'achète au soldat une carte postale que je tiens précieusement en mains. O petite carte postale!.. tu effectueras ton voyage, petite messagère, en passant de main en main, et, au terme de ta course, tu atteindras la chère maison; là, tu donneras des nouvelles, pour rassurer toute la chère famille, tu diras que papa est toujours fort et courageux, qu'il ne désespère point, qu'il aime plus que jamais ceux qui lui sont chers, et momentanément mes sombres pensées se sont évanouies; dans ma joie, j'oublie que je suis en prison.

Un peu plus tard arrive un vieux gardien à barbe grise, dont la figure bienveillante et sympathique me réconforte énormément. Quelle agréable jouissance on éprouve, en voyant entre ces quatre murs nus et froids, une physionomie douce et bonne! Il vient me demander si je veux être rasé, j'accepte avec empressement.

Cependant, une petite déception m'est réservée: en effet, lorsque je demande au gardien, vers le soir, si je peux remettre ma carte, j'apprends que la correspondance doit être remise au sergent le mardi et le vendredi dans la matinée. Je me résigne facilement à ce contre-temps, car l'essentiel pour moi est de savoir que, dorénavant, je pourrai adresser une missive aux miens.

Enfin, pour terminer cette excellente journée, je reçois des livres; ils me permettront de me distraire l'esprit, de chasser l'ennui qui me fait horreur et empêcheront ma pensée de s'en aller à la dérive.

Avant de m'endormir, je me sens de nouveau envahir par le doute, je crains toujours qu'il ne soit arrivé quelque chose de malencontreux chez moi; d'autre part, je m'aperçois de plus en plus que mon affaire est encore bien loin de prendre une tournure qui puisse me tranquilliser.

Mercredi, 4 août 1915.

Je me plonge dans la lecture, ce qui me distrait et rend mon emprisonnement beaucoup moins accablant. Je puis enfin détourner mes yeux de ces quatre murs qui me sont odieux. J'entends tambouriner sur la muraille; le bruit augmente, devient plus pressant: le voisin serait-il d'avis de renverser le mur? Le bruit cesse un instant, puis des coups sont frappés sur les tuyaux de chauffage, j'entends une voix... S'agirait-il d'un appel?

Je m'approche d'un endroit où les tuyaux traversent le mur, colle mon oreille contre ce dernier, et m'aperçois qu'en effet, le

voisin veut me parler. Nous entrons en conversation, il me raconte qu'ayant été pris en voulant rejoindre l'armée, il a été condamné à être enfermé comme prisonnier de guerre dans un camp en Allemagne; en attendant son transfert, il s'est évadé de la prison où il avait été enfermé; finalement, il a été repris à Molenbeek et conduit ici. Cet homme que je ne connais point, me fait l'impression d'être un fameux gars, et ce dont je suis certain, c'est qu'il a un cœur vraiment bon. Il s'empresse de me consoler de son mieux, me recommande surtout de ne rien avouer et de ne pas avoir peur. Il m'apprend que l'on peut aller au préau et se procurer du savon, du papier, des cigarettes, le journal allemand *la Belgique*, etc.. ; ma tristesse, petit à petit, m'abandonne et fait place à l'espoir ; à peu près de la même manière, j'entre en rapports avec l'autre voisin qui a été arrêté parce qu'il se trouvait dans la maison d'un espion, au moment de l'arrestation de celui-ci. Après avoir terminé notre petit entretien, je vois successivement un pigeon et un moineau se promener sur le seuil de ma fenêtre : eux aussi semblent vouloir venir égayer ma triste solitude.

Il est cinq heures, le gardien apporte le souper. A ce propos, voici le régime de la prison appliqué aux prisonniers politiques tenus au secret : à 5 heures du matin, la cloche sonne le réveil ; un peu plus tard, on vient remplacer le seau (les gardiens l'appellent le pot) qui contient les eaux sales. A sept heures, on distribue le café, un demi-bol et un demi-pain bis. L'heure suivante, le sergent passe pour demander « Alles gut? » — remettre et prendre la correspondance, vendre des cartes postales et le journal, prendre les commandes pour la cantine. A midi, on sert la soupe (trois quarts de bol), des pommes de terre avec un bouilli ou des carbonnades et un verre de faro (1). Vers une heure, le gardien reprend l'assiette ainsi que la cuiller et la fourchette et donne un second verre de faro. A cinq heures, nous recevons un demi-bol de café, un demi-pain bis et un petit morceau de fromage. Ce dernier est remplacé en semaine, parfois par un œuf, les dimanches et les jeudis, par un petit morceau de beefsteak ou de côtelette de porc.

A huit heures trois quarts, la cloche sonne pour annoncer qu'il faut préparer les lits, et vers neuf heures, un dernier coup

(1) Bière de Bruxelles.

de cloche indique l'heure du coucher. Pendant la nuit, à diverses reprises, le guichet s'ouvre et un rayon de lumière est projeté dans la cellule, afin de vérifier si l'oiseau ne s'est pas envolé. Deux fois par semaine, les prisonniers peuvent se rendre au préau pendant une heure. Le lundi, on échange les livres, la correspondance, une carte postale peut être expédiée le mardi et le vendredi; le dimanche, le réveil est retardé d'une heure, de même que le déjeuner. Il y a une messe à huit heures du matin et un salut à deux heures et demie de relevée, mais je ne puis y assister.

Jeudi, 5 août 1915.

Il y a encore du nouveau... Je suis autorisé à passer au préau. En me dirigeant vers ce dernier, je n'ai pas été peu surpris en voyant toutes les cellules occupées par des détenus politiques, gardés comme moi au secret; dans un grand nombre de cellules il y a jusque trois occupants. Allons, bravo pour les patriotes, qui n'ont pas hésité à sacrifier leur liberté en se dévouant pour notre chère Patrie!

Le préau est un jardinet, qui a la forme d'un trapèze allongé et approximativement les dimensions suivantes: bases, respectivement 0,85 et 4 mètres, et longueur entre les deux bases 13 m.50. Dans le petit côté, se trouve une porte munie d'un vasistas avec un carreau bleu transparent qui donne accès à la rotonde centrale dans laquelle viennent aboutir tous les préaux; le côté opposé est fermé par une grille en fer. A ces deux côtés sont adossés de petits auvents qui permettent aux prisonniers de se mettre à l'abri quand il pleut. Certains préaux sont entièrement recouverts d'un grillage et servent pour les détenus que l'on soupçonne capables de s'évader. Une petite plate-bande avec des fleurs s'étend entre chacun des deux côtés et un parterre également planté de fleurs est aménagé dans la partie centrale du trapèze. Les préaux sont situés à l'extrémité de la galerie dégageant les cellules. Mes yeux sont éblouis par le jour et j'éprouve une réelle jouissance à pouvoir respirer l'air extérieur. Ce bain d'air me rend souple et beaucoup plus alerte, la sensation que j'éprouve est pareille à celle que l'on ressent en se débarrassant de quelque chose de lourd. Je me promène et parfois me mets à courir autour du parterre, mais une heure est vite passée et le sergent m'appelle pour me faire réintégrer ma cellule.

Les conversations avec le voisin Toone deviennent de plus en plus amicales ; elles me donnent d'agréables distractions.

Ne recevant pas de nouvelles, le doute me tracasse toujours et il n'y a pas de catastrophe possible que je ne sente flotter au-dessus de ma tête.

Vendredi, 6 août 1915

Voici arrivé le grand jour, une carte postale va partir pour la chère maison ; elle est là devant moi ; de temps en temps je la relis : elle va parler pour moi à ma chère femme, elle lui dira des choses agréables et douces et lui clamera ma détresse. Le sergent arrive, je remets ma carte et après l'avoir examinée, il refuse de l'emporter, l'écriture étant trop petite... Cruelle déception !... Les larmes m'en viennent aux yeux... J'insiste, je prie, je supplie et il finit par autoriser le gardien à passer un peu plus tard pour reprendre une nouvelle missive que je m'empresse d'écrire. Ma joie fut bien grande, lorsque je le vis partir emportant quelques-unes des pensées de mon âme meurtrie.

Aujourd'hui, il y a cantine ; je me procure du papier, de quoi fumer, etc... et je me mets résolument au travail, espérant ainsi oublier mon malheur et soulager mon esprit, qui bien souvent erre à l'aventure s'arrêtant aux conjectures les plus diverses.

Ce soir, j'ai éprouvé une forte émotion. Je me trouvais depuis un petit moment dans mon lit, le regard plongé dans l'obscurité, lorsque j'entendis un bruit venant de la galerie, suivi bientôt de pleurs et de sanglots... Je me redresse pour écouter plus attentivement et je reconnais des voix féminines. Ce doit être une femme accompagnée de ses enfants que l'on enferme dans une cellule. Ces sanglots viennent frapper mon cœur comme pour le briser et inondent mon être d'un sentiment de révolte. J'avais pitié de ces bonnes patriotes, mes nerfs tremblaient, une sorte de fureur s'emparait de moi. J'aurais voulu me lancer dans la galerie pour aller défendre ces pauvres créatures, j'aurais voulu les protéger de ma poitrine... hélas!.. hélas!.. bien vite je m'apercevais de mon impuissance qui m'écrasait maintenant; je prêtais une oreille plus attentive encore et pour mieux écouter, je retenais ma respiration... je croyais entendre les voix de ma femme et de mes enfants... quelle obsession!.. aurait-on osé les emprisonner? Ah ! toujours, toujours la même réponse : le doute, l'horrible incertitude... ma souffrance morale est terrible. Peu à peu les pleurs se sont tus... J'ai essayé de dormir, mais ce fut impos-

sible, j'étais trop fiévreux; des gouttes de sueur perlaient de mon front et des cauchemars fantastiques m'étreignirent jusqu'au matin.

Samedi, 7 août 1915.

Ayant reçu hier soir du papier, je puis écrire, et décide de faire mon journal. Il contiendra des notes auxquelles, suivant mes modestes moyens, j'essaierai de donner une tournure littéraire pour en rendre la lecture plus attrayante et m'aider à mieux apprendre la langue française. Ces notes seront surtout subjectives et résumeront mes diverses impressions et les événements qui se sont déroulés autour de moi depuis le moment de mon arrestation. Elles seront muettes, et pour cause, au sujet de certains détails relatifs à mon procès.

Plus tard, ô chère femme, quand nous serons vieux, si Dieu veut bien nous accorder la grâce de vivre encore longtemps, la lecture de ce journal nous rappellera les jours les plus douloureux de notre existence et nous fera mieux apprécier tout le bonheur que nous éprouvons au sein de la famille en vivant l'un près de l'autre.

Il était un peu plus tard que trois heures et demie lorsque je fus distrait de ma besogne par quelqu'un qui s'arrêtait devant la porte de ma cellule. Je relève mon torse légèrement penché vers la table, dépose mon porte-plume et j'écoute, tandis que je me fais cette réflexion : « Ça y est, un nouvel interrogatoire, les Prussiens vont traiter le camarade Baucq de menteur. » Quelques instants se passent, on ouvre, un soldat s'avance et me demande : « Est-ce vous Philippe Baucq ? » Je réponds oui et il me présente un paquet en me priant d'examiner si c'est bien pour moi... Oh oui, c'est bien pour moi... voici l'adresse... merci, soldat, merci... Immédiatement, je dénoue les ficelles et procède au déballage. Mon Dieu... c'est du linge, tout cela vient de chez moi... Je respire avec ivresse l'air imprégné des senteurs de la chère maison qui se dégage du paquet. Il me semble sentir la caressante haleine de ma chère femme. Ces objets me rappellent mille et une choses : l'armoire de la chambre, le tiroir de la cuisine, le lavabo... les mains, le visage, la bonté de la fée active et bienfaisante, qui, là-bas, fait l'impossible, j'en suis sûr, pour rendre ma captivité moins douloureuse.

Dimanche, 8 août 1915.

Avec le linge et les quelques objets de toilette que j'ai reçus hier, je puis procéder ce matin, à la remise en état de ma petite personne, ce qui me procure un grand bien-être.

Oh! là, là... je m'aperçois que j'arrive lentement au bout du graphite qui se trouve dans mon porte-mine; il ne m'en reste plus grand chose, espérons que je pourrai me procurer à la cantine de quoi écrire; sans quoi, je vais me trouver devant un vrai désastre.

Il est huit heures du matin, le son de l'orgue sourd et voilé se fait entendre doucement, pareil à une voix lointaine. Brusquement une porte s'étant ouverte sans doute, les accords éclatent sonores et vibrants, emplissant de musique religieuse la sombre prison. Le son monte, glisse le long des murailles, traverse les cellules et s'échappe au dehors pour se diriger vers le ciel. Quel enchantement et combien est apaisant ce chant divin qui s'élève en prière fervente vers le Dieu tout-puissant! Le silence règne dans le vaste bâtiment; les prisonniers sont prosternés devant le grand Maître de la Nature et prient... Je sens descendre au fond de mon âme une paix délicieuse, une sérénité, un amour de l'humanité que je n'avais point ressentis jusqu'à présent. Un long point d'orgue marque le dernier accord; lentement le son de l'instrument se tait. La messe est terminée.

Le temps est maussade et couvert. Le soleil est emprisonné par les nuages, la nature semble être en deuil, l'intérieur de ma cellule est plus froid que les jours précédents et dégage un air de sombre mélancolie. Il est environ onze heures, un soldat vient me chercher. Le lieutenant Bergan me prévient que demain je serai interrogé toute la journée et que si je n'indique pas les noms de ceux avec qui j'ai travaillé, on arrêtera au moins cent cinquante personnes. Il me prie de bien réfléchir parce que inévitablement des innocents seront arrêtés. M. Henry cite les noms suivants: Lucas, père et fils, Carlier, Delange, Oscar, Lintbout.

Je suis profondément alarmé et me demande ce qu'il va sortir de tout cela...

Je rentre dans ma cellule haletant, surexcité, nerveux et énervé; j'enlève de ma table livres, notes, journal, et j'entame l'étude

des arguments qui m'aideront à me défendre au cours du prochain interrogatoire, car il est certain que les langues se sont déliées et que, par ce fait, je me trouve dans une situation difficile.

En me mettant au lit, je songe à ma chère femme et à mes chères enfants. Je ne pourrai plus, pendant toute la durée de ma détention, les accompagner par les grandes avenues et les campagnes en fleurs, au long des ruisseaux qui content leur chanson murmurante... je ne pourrai plus rire et m'amuser avec elles... oui, tout cela n'est plus que le souvenir...

Lundi, 9 août 1915

Les nuages sombres, qui hier voilaient le ciel, se sont enfin enfuis, le jour commence plein de lumière. De grand matin, le soleil triomphant fait son apparition; ses rayons entrent gaiement par la fenêtre et viennent mourir sur le mur, où ils dessinent une tache composée d'une gamme de tons jaunes d'or. Ces rayons pareils à une pluie d'or réchauffent ma cellule et y mettent un peu de gaieté dont elle a tant besoin.

Il est midi et j'attends toujours l'interrogatoire. Vers 3 heures et demie, j'entends ouvrir différentes portes de cellules et je crois que l'on va arriver à la mienne, mais ce n'est qu'une fausse alerte.

... Il est 4 heures et demie, lorsque le soldat vient me chercher et m'accompagne jusqu'au bureau de ces messieurs.

Je suis accusé d'être le chef du recrutement et de faire de l'espionnage. J'oppose un démenti formel à toutes ces accusations et reconnais, ne pouvant faire autrement, que je me suis borné à indiquer le lieu de rendez-vous pour le départ des équipes.

Cette réponse paraît dérouter un peu les juges. Concernant *la Libre Belgique*, ils font tout ce qu'ils peuvent pour m'obliger à me déboutonner; ils tendent les amorces en veux-tu en voilà, mais il n'y a rien à faire, le poisson ne mord pas...

Comme je ne veux pas avouer certaines choses, mon interrogatoire est remis à plus tard. De tout cela il résulte que je suis accusé pour *la Libre Belgique*, le « Mot du Soldat, » le recrutement, l'espionnage... et Dieu sait quoi encore! Cependant je sors de là plus ou moins satisfait.

Au cours de cet interrogatoire, nous avons eu une causerie au sujet des chances de victoire de chacun des belligérants. Ces

messieurs sont persuadés qu'ils seront les vainqueurs Ils affirment que les Russes seront définitivement écrasés et que la compagne menée contre eux est bien près d'être terminée, ce qui permettra d'envoyer, sous peu, un renfort de près de deux millions d'hommes contre les Français. Puis ils débarqueront une armée en Angleterre, en outre les Français n'ont plus d'argent, et les grèves sévissent chez les Anglais. J'ai répliqué en faisant observer que j'avais l'intime conviction qu'il n'en serait pas ainsi.

— Oui, messieurs, le jour où vous avez donné à l'Angleterre, maîtresse de la mer, le prétexte pour intervenir dans cette guerre, vous vous êtes porté le coup de grâce; je suis convaincu que nous aurons la victoire et mon affirmation est fondée sur les dires de deux hommes éminents de l'Empire allemand. En effet, von der Goltz, dans un ouvrage publié avant la guerre, a démontré que si l'Allemagne ne parvenait pas à contrebalancer la suprématie maritime de l'Angleterre, elle serait inévitablement vaincue le jour où elle serait en lutte avec la Triple-Entente. De plus, lors de la séance du Reichstag, qui eut lieu le 3 ou le 4 août 1914, le chancelier de l'Empire a dit : « Nous savons qu'en violant la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, nous portons atteinte aux droits des gens, mais c'est pour nous une question de vie ou de mort ; nous devons aller vite et frapper rapidement » Vous avez été vite, messieurs, mais vous n'avez pas encore frappé. Et voilà pourquoi je le répète, en m'appuyant sur les dires de vos hommes les plus éminents, je prétends que vous serez vaincus...

M Henry accepte de faire parvenir une lettre à ma chère femme et me rassure complètement à son sujet. J'éprouve une immense joie et mon cerveau est délivré d'une pensée qui l'obsédait sans cesse

Aussitôt rentré dans ma cellule, je me suis mis à étudier ma défense

Mardi, 10 août 1915.

De grand matin, je continue à préparer ma défense; ce travail m'absorbe à tel point que j'ai oublié de remettre la carte postale écrite à mon frère. M'étant aperçu de mon oubli, j'ai pris la poignée et fait résonner le timbre d'appel, espérant ainsi faire venir le gardien et réparer ma distraction, mais personne ne s'est montré.

Vers neuf heures et demie, on vient ouvrir la cage et on lâche l'oiseau, afin qu'il puisse se rendre au préau. Je suis content, car cette petite promenade apporte une agréable diversion à la monotonie du séjour en cellule. Puis, il y a du soleil, du bon soleil dont les rayons m'arrivent en abondance, m'inondent d'une lumière brillante et me communiquent une suave tiédeur. Et ce grand soleil se joue entre les brindilles et les feuilles des plantes, faisant scintiller comme des paillettes d'argent les gouttes de rosée que la nuit a déposées sur cette verdure. Son disque incandescent piqué dans le ciel bleu où flottent quelques légers nuages blancs, éblouit les yeux qu'il fait pleurer. Une abeille passe dans l'air et en bourdonnant volète de fleur en fleur pour y puiser les sucs nécessaires à la formation de son miel.

Au bout d'une demi-heure, le gardien m'appelle et me prie d'aller à la consultation du médecin. Chemin faisant, je cherche à connaître le motif de cette consultation. Ah! j'y suis, j'ai perdu de vue mon appel de ce matin et je me rends compte à présent que la poignée sert naïvement à demander du secours en cas d'indisposition. Soit, j'irai chez le médecin, j'arrive devant la porte de son bureau, où comme nous sommes plusieurs, je fais la file et tandis que j'attends mon tour, je vois sortir madame... (1), qui en passant me dit quelque chose tout bas... Voilà une bonne nouvelle dont je me réjouis énormément. Mon tour arrive, j'entre et je suis reçu par un monsieur bien aimable et très doux, portant un uniforme de sous-officier. Je me plains de maux d'estomac et demande à pouvoir aller plus souvent au préau. Il me fait tirer la langue et me prescrit un peu de bicarbonate de soude. Allons! ça va bien, je ne suis pas encore trop malade.

L'après-midi, je continue à préparer les notes relatives à la plaidoirie de mon avocat et Dieu sait quand je serai jugé.

Le temps était devenu lourd et accablant; dans la soirée éclata un orage formidable, des éclairs blancs déchiraient la nue et étaient suivis de bruyants coups de tonnerre, un déluge de pluie se déversait en larges gouttes sur la prison, l'orage redoublait de violence, les décharges électriques produisaient des lignes de feu qui provoquaient une brusque clarté aveuglante,

(1). Probablement Mme Bodart.

les coups de tonnerre se succédaient presque sans interruption, le ciel semblait être prêt à se briser. A ce moment, ma pensée se reportait vers ceux dont j'avais dû me séparer : « Yvonne et Madeleine n'ont-elles pas peur? et leur maman n'est-elle pas un peu effrayée? » Et c'est toujours la même chose. A toutes ces questions je n'obtiens qu'une seule réponse : le doute, le doute cruel, qui met parfois la désolation dans mon âme.

Mercredi, 11 août 1915

Un gardien vient remplacer ma paillasse, celle que je reçois est un peu plus moelleuse, ils vont finir par me gâter... Peut-être ont-ils l'intention de me garder beaucoup plus longtemps que je ne le désire.

Un paquet vient d'arriver de la chère maison; je suis ravi; il provoque une fête en mon cœur et ma gaieté soudaine pétille comme une étincelle. Le contenu du paquet me donne la certitude que ma chère femme a reçu ma carte postale. Un flot de félicité m'envahit maintenant; je suis certain que j'ai pu les encourager et les tranquilliser, qu'elles savent que papa n'est pas déprimé et lutte avec espoir, que la force et la crânerie ne lui font pas défaut. Cette journée me procure une sensation pleine de consolation et j'éprouve le besoin de parler à moi-même : « Oui, mon cher Baucq, tout finira par s'arranger : quelques mois ou quelques années de prison, ce qui ne t'effraye pas, te seront octroyés; qu'importe le nombre des années, puisqu'elles expireront le jour de la victoire des Alliés! Or, cette victoire approche, lentement, mais sûrement; donc la patience est le seul bagage, pas bien lourd, dont tu dois dorénavant te munir pour arriver à bon port. »

PHILIPPE BAUCQ.

(A suivre.)

LES FAUCONS

TROISIÈME PARTIE (1)

L'HÉRÉDITÉ

Ma troisième fresque avait pour thème : la forêt. Cette composition devait représenter sa haute futaie ténébreuse sous l'apparence d'une sorte de cathédrale verte. Sa colonnade de troncs couverts des divers lichens, le squameux argenté, le stellaire vert, le cilié d'un gris blanc, auraient donné l'impression vénérable des piliers verdis et patinés par les siècles. J'avais l'intention de recouvrir son sol humide du tapis de toutes les espèces de mousses étudiées dans la forêt, la rugueuse, la purpurine, le saule pleureur, l'ondulée, la velue, l'enfarinée et celle dont les touffes rappellent le feuillage des cyprès.

Ces premiers plans devaient produire l'impression d'un terrain spongieux et filamenteux où les pas de promeneurs eussent été moelleusement étouffés. Des colonies de champignons brun chocolat comme les bolets, jaunes comme les chanterelles, vermillon comme les amanites et l'étonnant cryptogame qui verse des larmes de cristal sur le coussin d'émeraude des mousses, eussent entouré les racines des rouvres et des châtaigniers.

J'allais donc glaner mes documents dans toutes les parties de la Grésigne. A la vérité, les plus merveilleux des arbres, par leur hauteur, leur force et la magnificence de leur ramure, se rencontraient surtout dans le voisinage de Roquereine. C'était assez compréhensible.

(1) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

Les forêts, en France, furent défendues, à travers les siècles, par leurs propriétaires héréditaires. Chaque fois qu'un domaine sort d'une vieille famille, intéressée, par orgueil et affection, à sa conservation, et passe aux mains de nouveaux maîtres plus sensibles à son rapport qu'à sa dignité, des futaies qui verdoyaient déjà sous François Ier tombent sous la cognée des bûcherons.

Un seize octobre, — j'ai noté cette date sur mon album, car elle eut son importance, — par une de ces journées d'or dont l'automne languedocien est libéral, tout en dessinant, au hasard de ma promenade, les plus saisissants des chênes, je m'étais assez rapproché de Roquereine pour apercevoir, à travers l'entrelac fougueux des branches, ses remparts couronnés de balustres.

Une fois encore, j'admirais cet héroïque château-fort dressé sur sa montagne de grès, quand j'entendis un bruit semblable à celui produit par la chaussée d'une rivière torrentueuse.

Dans une allée en sous-bois d'une auguste beauté avec ses rouvres arcboutés parmi des roches coiffées de mousses et de lichens, je vis s'avancer M. de Foix monté sur une blanche jument au chanfrein busqué, mais à la mâchoire allongée, comme il arrive chez ces bêtes sur l'âge. Cette jument, vieille compagne de chasse du châtelain, soufflait avec force et ses pieds lassés par une ascension de quatre cents mètres, en traînant un peu, remuaient les feuilles sèches dont le froissement m'avait évoqué le son d'une cascade. Et à chaque enjambée pénible de sa jument, la sellerie mouillée de sueur gémissait sous le poids du cavalier rejeté un peu en arrière, le front levé, mais ses yeux presque clos. Le comte avait ainsi l'apparence d'un homme en profonde réflexion. Un habit de la nuance des châtaignes, très serré à la taille, avec des basques un peu longues, et un large feutre, lui donnaient la mine d'un gentilhomme de l'époque de Louis XIII.

En arrivant à ma hauteur, son cheval, effrayé, encense, et piétine de ses fers les feuilles broyées qui emplissent la futaie d'une rumeur d'orage. Réveillé de sa songerie, M. de Foix incline la tête et ses prunelles de faucon appuient sur moi un regard presque violent. Mais aussitôt qu'il me reconnaît, il me sourit. Penché sur son arçon, il me tend la main en exprimant le regret de ne plus me voir que bien rarement à Roquereine.

— L'an dernier, vous manifestiez un enthousiasme exagéré

de ma vieille caverne, dit-il avec bonne humeur! Les artistes auraient-ils des goûts changeants?

Je lui réplique que ma présence lui prouve au contraire ma fidélité, mais en ce moment mes études m'obligent surtout à courir sa forêt, que j'admire de plus en plus. De beaux chênes, à mon sens, peuvent se comparer aux chefs-d'œuvre de la statuaire.

Il m'écoute sérieusement et me répond qu'il tient lui-même l'amour des grands arbres de ses ancêtres qui s'étaient fait un devoir de se léguer, de génération en génération, leur haute futaie inviolée.

— S'il suffit d'une saison pour faire un lièvre ou une perdrix, il faut trois siècles pour qu'un rouvre atteigne son plein développement. Les forêts ne peuvent donc se concevoir qu'avec l'hérédité des familles qui se passent la commandement de père à fils, et vaillent à ce que le laboureur, ennemi né des grands arbres comme de toute splendeur et toute supériorité, ne les attaque point.

Après une pause, la main tendue vers un groupe d'ormeaux étêtés, aux membres rompus, dont les lichens envahissent les troncs gercés, il reprend :

— L'on m'a fait l'injuste réputation, comme chasseur, de vouloir tout détruire, alors qu'au contraire, la conservation de ma futaie m'est si chère, que, même morts, je ne veux pas qu'on débite, scie et brûle mes arbres. Leurs grands squelettes blanchis par la perte de leurs écorces me donnent souvent à méditer, mais je ne m'en plains pas! Il faut savoir se nourrir de mélancolie.

Encore plus incliné sur la tête de sa jument, M. de Foix en caresse la crinière avant d'ajouter :

— Vous le voyez, j'ai même le culte de mes vieux serviteurs comme Saïda, et, au risque du ridicule, je conserve jusqu'à leur fin naturelle les animaux qui me furent dévoués et qu'il serait inhumain d'envoyer chez l'équarrisseur. J'espère, monsieur, que vous ne me refuserez pas de venir vous reposer quelques instants dans mon appartement où nous trouverons un feu bien nécessaire par cette fraîche journée d'automne.

Dès que j'eus accepté, en le remerciant, — ma curiosité m'y portait autant que ma sympathie, — il descendit de Saïda, par courtoisie, afin de m'épargner une arrivée de piéton derrière un cavalier.

Il semblait presque gai lorsque nous entrâmes dans la cour verte, et pourtant il appela d'une voix terrible le valet chargé de prendre la bride de sa jument.

— Tu hâles Saïda comme une barque, gronda-t-il, et ses prunelles miroitèrent d'une façon si menaçante que le domestique n'osant plus avancer, donnait des secousses à la bride du cheval.

— Cette plèbe restera toujours inepte, maugrea-t-il en m'entraînant dans l'allée.

Sur la pelouse, je retrouvai les faucons déchaperonnés, attachés à leurs blocs. L'on m'avait appris que la plupart d'entre eux, remis en liberté par Bertrand, étaient revenus réclamer leurs liens. Ces prétendus fiers oiseaux de proie répugnaient aux risques de la liberté.

— Qu'est-ce que Saint-Martin est devenu? se plaignit Raymond. Il vient de les baigner et s'est sauvé avant d'avoir terminé ses soins! Le vieux crétin!

Son extrême mécontentement lui fit monter une bouffée de sang au front. Il tâta de sa main droite un oiseau brun ocellé d'argent dont la tête crochue exprimait une férocité toute particulière.

— Ce faucon est encore humide! s'exclama-t-il. Idiot de Martin! Je vais le sécher chez moi... monsieur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je vous présente Barberousse, mon nouveau favori, puisque Attila...

Il s'interrompit et ses iris d'or flamboyèrent.

Et comme je l'assurais que je ne craignais pas d'être « lié et buffeté » par Barberousse comme un pigeon ou une pie, Raymond ne sourit pas de ma plaisanterie. Il poursuivait ses pensées amères. Soudain sa sombre humeur s'évanouit comme une vapeur et il reprit d'un air gracieux :

— Si vous le voulez bien, je vais vous recevoir dans la bibliothèque. Permettez-moi de vous précéder dans le labyrinthe obscur de mon vieux castel. Ah! nous ne sommes pas modernes... Dieu merci! Nous datons, cela vaut mieux.

Après l'escalade de plusieurs escaliers à vis et quelques détours à travers des couloirs qui revenaient sur eux-mêmes, il m'introduit dans une pièce qualifiée bibliothèque, aux panneaux garnis de rayons chargés de livres reliés de cuirs à fers d'or et titres rouges. La poussière qui les grise donne à penser

que ces ouvrages n'ont peut-être pas été ouverts depuis plusieurs générations

Au-dessus des rayons les murailles étaient ornées d'estampes. Un dessin sur parchemin du XIVe siècle représentait un chasseur tenant une arbalète et monté sur un char à la romaine attelé de chevaux conduits par un postillon. Des branches de verdures, liées par le tête, transformaient ce chariot en une sorte de buisson mouvant qui s'avançait vers une harde de cerfs occupés à brouter une prairie.

— C'est une page détachée du manuscrit de mon aïeul Gaston Phœbus! Le voyez-vous figuré en tireur d'arbalète?

Sur une pause, et avec un sourire, M. de Foix reprit :

— Le subterfuge paraît naïf, et pourtant comment douter de la parole de l'auteur qui composa le traité glorieusement appelé : « Miroir de Phœbus, des déduits de la chasse des bestes sauvaiges et oyseaux de proye .. » Oui, c'est encore Gaston que vous retrouverez dans cette vieille gravure qui représente mon ancêtre enseignant quelques amis à se servir de la corne, car il lui paraissait d'une importance capitale, pour un veneur, de savoir bien sonner. Phœbus aimait la chasse en belle musique. C'est toujours mon ancêtre que vous revoyez à pied ou à cheval avec cette chevelure en rayons de soleil que les tailleurs de pierre sculptèrent d'ailleurs plusieurs fois sur les entrées de Roquereine.

— Et m'apprendrez-vous quels sont ces beaux personnages? demandai-je en désignant des enluminures.

— Vous voyez, coloriés un peu vivement, les costumes de chasse imposés par Louis XIV. Cet autre roi-soleil réglementa, le premier, les habits nécessaires aux veneurs, mais en roi trop galant, il impose des vêtements magnifiques qui convenaient beaucoup mieux à un amant royal allant retrouver aux bois la superbe Montespan ou la douce La Vallière qu'à un Nemrod résolu à brosser les roncières .. Mais veuillez vous asseoir, mon cher artiste.

Quelques vastes fauteuils de bois, recouverts d'un merveilleux cuir de Cordoue, côtoyaient des sièges du Premier Empire aux velours orange. En revanche, les ferrures des fenêtres, absentes, étaient remplacées par des chevilles de bois. Ce mélange de richesse et de misère témoignait du désarroi de cet intérieur, où la femme et la famille manquaient

Dans une cheminée en baldaquin de pierre assez haut et large pour qu'on pût introduire des sièges sous sa hotte, flambait un feu de bois. Raymond s'étant, après moi, laissé tomber sur un fauteuil espagnol. Avec complaisance, il exposa Barberousse à la chaleur du foyer. L'oiseau, rengorgé, ne manifestait ni satisfaction, ni déplaisir. Après quelques instants, il lui caressa doucement la tête et les ailes pour se rendre compte de leur degré de siccité. Enfin le faucon daigna tendre le cou vers son maître et le considérer de ses atroces petits yeux verts et rouges. Touché de cette marque si faible de la sensibilité de son favori, M. de Foix s'écria :

— Soyez sincère, monsieur, et avouez que vous tenez les chasseurs, et spécialement les fauconniers, pour d'absurdes et cruels personnages.

Comme je protestais, par politesse, contre la pensée qu'il m'attribuait, il reprit vivement :

— Ce serait calomnier les vrais chasseurs que de ne leur prêter que de bas sentiments. Dieu merci ! les plus illustres philosophes nous estimèrent. Si j'ai bonne mémoire, Platon, dans sa *République*, écrit de nous : « Que nul n'empêche les sacrés chasseurs de chasser en tel temps et tel lieu qu'il leur plaira. » Je souffre vraiment de croire qu'on nous juge seulement des tueurs de bêtes. Et pourtant l'Écriture Sainte célèbre Nomrod qui ne devint roi de Babylone que par ses connaissances et son courage de chasseur. Et les Dieux païens furent aussi avec nous. Persée, monté sur Pégase, gagnait les cerfs de vitesse. Les tigres domptés par Bacchus le traînaient. Après avoir tué le serpent Python, Apollon se ceignit le front de la couronne de laurier. Hercule, bienfaiteur de l'humanité, qu'est-il? Un chasseur! Sésostris considérait la chasse comme une nécessité de l'éducation des princes. Tous nos rois de France furent férus de fauconnerie, et qui donc oserait les tenir pour des sots?... Mais je crois bien qu'il n'y eut pas de prince plus passionné pour la chasse que mon aïeul Gaston de Foix; aussi vous voudrez bien m'excuser d'y avoir pris moi-même quelque plaisir, car l'atavisme parle fort chez nous...

Raymond, qui avait levé les yeux sur les rayons de sa bibliothèque, aperçut un vénérable ouvrage vêtu de cuir à beaux fers d'or, le saisit et, l'ayant ouvert après avoir posé Barbe-

rousse sur l'un de ses genoux, reprit avec un sourire heureux :

— Phœbus assure que cet art mène tout droit aux premières places du Paradis. Il n'exagère pas. Si je ne vous ennuie pas, je vous lirai le prologue de son célèbre ouvrage sur les « déduicts » de la chasse?

Tenant le volume très haut, de la main gauche, et son index droit levé, Raymond me lut cette déclaration passionnée :

« Je, Gaston, par la grâce de Dieu, surnommé Fébus, comte de Foix, seigneur de Bearn, qui tout mon temps me suis partagé par espécial en trois choses : l'une est en armes, l'autre est en amours, et l'autre si est en chasse. Pour les deux premiere offices il y a heu trop de meilleurs maitres que je ne suis, et aussi moult de meilleures chéances d'amours ont heu trop de gens que je n'ai : pour ce serait grande niceté si en parlais, donc je remets ces deux offices d'armes et d'amours et, pour ce, m'en teray. Mais du tiers office de qui je ne doutte que je n'ay nul mestre, combien que ce soit ventance, de celuy voudrey-je parler. C'est de chasse; je sse bien dire qu'il en peult venir beaucoup de bien.

« Premier : on en fuy tous les péchés mortieulx

« Secondement : on est mieux chevauchants et plus viste, et plus appert et mieux cognaissant tous pais et passages; et bref toutes bonnes coustumes et mœurs en viennent et le salvation de l'âme. Car qui fuy les sept péchés mortieulx, selon notre foy, il devra être sauvé. Donc bon veneur sera sauvé. »

Ses yeux relevés sur moi, Raymond me dit avec un sourire ambigu :

— N'êtes-vous pas aussi convaincu que moi de l'affirmation de ce Gaston de Foix, comparé à l'archer du soleil, Apollon, à cause de son visage illuminé par sa belle chevelure en rayons d'or?

La châtelain ajonte avec un petit rire :

— Quoique la couleur de mes cheveux prouve en faveur de cette ascendance, la mode actuelle, hélas! m'obligea de couper ces rayons.

Puis, sur un ton mélancolique :

— Ah! si je n'avais perdu que ces rayons?... Quand je considère les bornes de ma petite activité, j'ai peine à me croire le descendant du souverain de Foix et de Béarn!

Caressé nerveusement, Barberousse, sous la pression de la

main de son maître, s'incline, se redresse et semble ainsi saluer les flammes.

— La chasse, l'agriculture, voilà tout ce qui me reste de mon ancien apanage, reprend M. de Foix. Il est vrai que, jusqu'ici au moins, Bertrand n'a pas essayé de m'empoisonner, comme le tenta le fils de Phœbus à l'instigation de Charles le Mauvais.

Son profil aquilin durci, Raymond continue :

— Mince avantage, puisque mon fils essaie de me déshonorer.

Et comme je proteste, M. de Foix me réplique avec hauteur :

— Vous ne pouvez pas ignorer la conduite de Bertrand à Paris, et ses fréquentations : jockeys, filles de concert, joueurs, et une racaille moins avouable encore. Afin de mieux prostituer mon nom, ce beau poète-compositeur prétendrait même chanter lui-même ses œuvres dans les cabarets de Montmartre! Ce cabotin, mon fils? Allons donc! Il n'a de moi ni l'esprit ni le corps.

A peine s'était-il exprimé ainsi que son poing trembla, et son faucon, mécontent d'être secoué, éleva l'une après l'autre ses énormes serres.

D'une voix brève et sèche, Raymond continue :

— Je crains de ne m'être pas fait bien comprendre. Je voulais seulement vous exprimer la peine que j'éprouve de sa conduite, si peu digne de son nom qui...

Il s'interrompit et considéra Barberousse avec une passion qui ne s'adressait pas à cet oiseau.

Après avoir repoussé un rondin de bouleau dans le feu d'un coup vif de son talon, il reprit sourdement :

— Non, pas un goût de commun entre Bertrand et moi, et c'eût pourtant été pour moi une consolation à sa disgrâce physique de retrouver en lui mes sentiments! L'hérédité serait-elle une utopie? Non, la science la justifie en admettant les caractères acquis. Puisque les eugénistes affirment l'insuffisance d'un bon milieu pour créer des hommes supérieurs, et assurent qu'il faut l'hérédité, c'est-à-dire la création de la race d'élite à sa source même, les gentilshommes peuvent se croire, par expérience, les meilleurs des hommes. Excusez la brutalité de mes explications, mais il faut parler net. Nous autres, nobles, nous

nous choisissions avec un scrupule qui prouvait notre haute conception de la race, tandis que la mésalliance semble assez indifférente aux autres hommes! Nous n'obéissions donc pas à des préjugés, mais à une loi reconnue. Depuis cinq siècles, les Foix peuvent présenter un arbre généalogique franc de pied, si j'ose m'exprimer ainsi, et où l'on ne trouverait pas de greffes douteuses... Ce que je viens de vous dire n'a pour but que de vous mieux faire comprendre la profondeur de ma peine, car tout ce que j'apprends de Bertrand me persuade que ce garçon est aussi difforme d'esprit que de corps. D'où me vient ce fils, mon Dieu? Contre l'avis de Linné, la nature ferait-elle des sauts?

Raymond avait porté une de ses mains à son visage pour m'en cacher l'expression douloureuse. Presque aussitôt, il laissa retomber son bras et appuya sur moi un regard sévère en disant :

— N'avez-vous pas fréquenté Navacelles?

Comme je le mettais au courant de la composition que j'y avais peinte, il reprit d'un air plus affable :

— Mais, mon cher artiste, croyez-le bien, je n'ai aucun reproche à vous adresser.

Encore qu'il sourît, j'éprouvais le sentiment de son obscur mécontentement.

Après un assez long silence, pendant lequel on n'entendait que le crépitement du bois en combustion et le sifflement du faucon qui, trop porté au-dessus du feu par le poing de son maître distrait, souffrait de la chaleur et tournait avec malaise sur lui-même, en couchant sa tête crochue sur une aile mi-ouverte, Raymond, qui observait la cendre d'un air dévorant, me demanda très bas :

— Ainsi, vous avez été reçu par Mme de Foix?

Et sur ma brève affirmation, il respira très fort.

Pendant un nouveau silence, ses yeux, qui reflétaient les flammes, prirent une expression d'implacable volonté, et jamais autant qu'à cet instant son profil aquilin ne me parut s'apparenter davantage au faucon qu'il tenait sur sa main. Puis un étrange voile qui ressemblait à la paupière intérieure des vautours, descendit sur ses prunelles ardentes; ses traits s'attendrirent et le front baissé à toucher la tête de Barberousse ramené contre sa poitrine, il chuchota d'une voix si faible que je l'entendis à peine :

— Pauvre femme !

Ensuite, ses réflexions hantèrent à ce point M. de Foix qu'il oublia ma présence Renversé sur le cuir de son haut fauteuil, ses yeux, levés vers le plafond à poutrelles rouges parurent y apercevoir je ne sais quelle vision délicieuse. Enfin il redescendit du passé dans le présent et caressa le dos de Barberousse en me souriant avec mélancolie.

— Qui donc reste absolument libre de sa destinée ?

Il m'interrogea du regard avant d'ajouter :

— Les personnes qui admettent cette liberté, lorsqu'elles rencontrent des âmes désemparées, ne manquent pas de les croire responsables de leurs maux . Eh bien ! soyez en persuadé, si les êtres d'une haute volonté peuvent supplicier leurs cœurs, ils n'ont jamais le pouvoir de conquérir leur bonheur.

Redoutant tout à coup d'être pris comme arbitre de la discorde de M. et Mme de Foix, je me levai quelques instants plus tard, afin de prendre congé.

Le comte prononça quelques paroles courtoises, afin de me retenir, mais il était visible qu'il souhaitait se retrouver seul afin de remâcher ses pensées. Il m'ouvrit la porte d'une chambre maintenue dans l'ombre sous ses volets à moitié ramenés.

— Voulez-vous me suivre? me demanda-t-il en maintenant le battant à grosses moulures qui voulait se refermer.

Pendant ma traversée de cette pièce dont le lit à baldaquin et brocarts anciens me parut d'une magnificence princière, une glace me refléta un portrait, et cette peinture représentait Sobirane, à vingt ans peut-être, en blanche toilette, appuyée sur une ombrelle dans le paysage fleuri d'un parc. Ce ne fut qu'une vision, la discrétion m'interdisant de me tourner dans la direction de cette toile ; mais le rapprochement qui s'établit aussitôt entre cette découverte et le portrait de Raymond suspendu dans la salle de Navacelles, ajouta, si c'est possible, à mes perplexités

Le comte voulut me reconduire jusqu'à ma voiture Il remit donc Barberousse à Saint-Martin revenu près de ses faucons et lui demanda d'un ton sec comment il avait osé abandonner les oiseaux à leur sortie du bain? Le fauconnier répliqua d'un air fier qu'avisé du passage d'un brocard, il s'était précipité à sa poursuite et qu'il venait d'en suivre les fumées.

A cette annonce qui aurait dû enchanter un chasseur, le comte leva la main d'un geste indifférent.

La clameur prolongée de la meute, en s'élevant dans les communs, couvrit les autres paroles de Saint-Martin que, d'ailleurs, M. de Foix, avec la hauteur d'un maître certain d'avoir toujours raison, n'essayait pas d'entendre. Au sortir du château, la forêt nous apparut toute en or rouge, à cette heure tardive de l'après-midi.

— Nous sommes au seize octobre, et la Grésigne atteint au comble de sa splendeur, m'écriai-je en m'asseyant devant mon volant.

— Ah! c'est aujourd'hui le seize octobre!... en effet! Seize octobre!

M. de Foix, devenu pâle, considérait d'un air anxieux le lointain horizon qui n'était plus qu'un brasier magnifique. Il m'avait si complètement oublié que je démarrai sur un salut qu'il ne me rendit pas.

Raymond et Solurane, je l'appris plus tard, s'étaient mariés un seize octobre.

QUIC-EN-GROIGNE

J'étais resté près de cinq ans sans retourner dans l'Albigeois et encore que j'eusse regretté de n'avoir pu éclaircir les motifs de l'existence paradoxale de M. et Mme de Foix, leurs physionomies tragiques s'étaient peu à peu effacées de mon souvenir. J'avais pourtant promis à Mme de Foix de lui donner des nouvelles de Bertrand.

La première année, je m'étais rendu boulevard de Clichy chez son fils, mais quoique, vieux rapin, je fusse accoutumé au monde sans vertu des modèles d'atelier, les gens réunis dans son appartement et présentés comme ses amis, filles, lads de Chantilly, bonneteurs, cabotins, banquistes et même repris de justice, avaient découragé ma bonne volonté. Et cependant Bertrand, pour m'être agréable, me jouait ou chantait ses dernières compositions. L'extrême audace de ces pièces eût déconcerté un auditeur moins éclectique.

— J'effarouche vos goûts classiques, me disait-il, heureux de m'étonner.

Bientôt vous pourrez grincer des dents à l'audition de mon *Jacques Callot*, chez Colonne.

Il riait nerveusement à l'idée de la stupéfaction du public aux dissonances qu'il entendait lui imposer.

Le mois suivant j'assistai à cette première audition au Châtelet. Le nom de Foix autant que tout ce qu'on avait raconté des extravagances de cette symphonie avec chœurs, avait rempli le théâtre d'un public excité.

Ce *Jacques Callot* donnait l'impression d'une formidable danse macabre où tous les gueux, infirmes, pauvres et déshérités bondissaient, hurlaient, soupiraient, gémissaient, se moquaient, insultaient. Dans son poème satirique, Bertrand s'affirmait le frère des poètes maudits, les Corbière, Rimbaud, Laforgue. Les extraordinaires couleurs crues de son écriture musicale ajoutaient à l'ironie des paroles. Aucun amour et aucune pitié dans ces accents. Ces truands blasphémaient toutes les noblesses. Bertrand se vengeait de sa disgrâce en niant la beauté et la bonté. Cependant il était impossible de ne pas reconnaître la marque d'un sombre génie dans cette partition. Mais le public irrité d'entendre des chœurs diaboliques exalter le règne des monstres, commença de protester. A la vérité, cette musique fracassante aurait énervé le plus sage des auditeurs. Bientôt des cris s'élevèrent :

— Orchestre d'aliénés ! Soignez l'auteur !

Devant ces protestations, les jeunes gens que ravissait cette symphonie révolutionnaire, la défendirent par leurs applaudissements frénétiques. Entre ces ovations et les exclamations de dégoût et les sifflements, il fut impossible d'entendre une phrase de la troisième partie de *Jacques Callot*.

Le lendemain, la presse discuta cette musique. Elle la jugea raffinée, savante, barbare, décadente, hideuse, épileptique, de grand style, navrante de pauvreté, bruyante et creuse, remplie d'idées neuves, farcie de réminiscences. Et de ce concert d'éloges ou d'insultes, Bertrand de Foix sortait célèbre. Ensuite, les journaux boulevardiers lui prêtèrent des propos corrosifs, immoraux. Et parce qu'il était, en même temps qu'un nain bossu, bancal et chétif, le fils d'une illustre famille, le vicomte de Foix devint l'homme à la mode de ces feuilles pimentées.

Cet orage un peu apaisé, le critique des *Débats* écrivit : « *Jacques Callot*, quoi qu'on en puisse penser, annonce un mu-

sicien de première grandeur. Cette journée scandaleuse rappelle l'émotion causée par la *Symphonie fantastique* de Berlioz. M. de Foix permet d'espérer un artiste de même puissance, mais peut-être plus inquiétant en ses tendances, etc... »

...Lorsque je me rendis chez Bertrand quelques jours plus tard, une vingtaine d'amis de l'espèce la plus désagréable, courtisans, fêtards, opiomanes ou joueurs l'entouraient. Son accueil distrait m'offensa. Ses yeux noirs brillaient d'une fièvre mauvaise :

— Ce *Jacques Callot* que vous semblez goûter, n'est encore rien, me dit-il. J'assènerai de tels coups de matraque aux butors qui ne veulent pas me comprendre, qu'ils apprendront à me connaître.

Son aigreur au lendemain de ce succès, discuté, mais néanmoins extraordinaire, me peina. Et comme je ne me souciais pas de fréquenter les gens tarés qui semblaient l'intéresser au moins autant que moi, je le quittai bien résolu à espacer de plus en plus mes visites.

J'avais donc négligé Bertrand depuis deux années, lorsqu'un matin de novembre, place Clichy, mon attention fut attirée par les affiches sang-de-bœuf et jaune serin d'un nouveau cabaret artistique. Son titre : « Quic-en-Groigne » avait été emprunté au nom d'une tour Malouine, construite face à la mer par la Duchesse Anne de Bretagne, afin de faire savoir aux ennemis qu'il lui importait peu qu'ils grognassent, mais qu'ils ne prendraient pas sa bonne ville. Le public était averti qu'en ce nouvel antre de la satire, tous les sots du monde auraient lieu de grogner chaque soir ; mais que, en revanche, les esprits clairs et nets s'ébaudiraient à l'audition des chansonniers de Quic-en-Groigne, chevaliers Gaulois de toute justice et fantaisie. Quatre vers du Gargantua de Rabelais terminaient cet appel aux futurs spectateurs :

Autre argument ne peut mon cœur élire :
Voyant le deuil qui vous mine et consomme,
Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Au milieu de ce placard, je lus en caractères d'un pouce de haut :

« Le vicomte Bertrand-Raymond de Foix et Béarn, de l'illustre

famille jadis souveraine de ce nom, interprètera lui-même, chez nous, ses « Parodies lyriques. »

Cette annonce, si pitoyable pour un homme de la race et du talent de Bertrand, me peina. Comment pouvait-il s'associer à la tentative douteuse de cette taverne? J'en fus d'autant plus étonné que, chez Colonne, son *Jacques Callot* lui avait valu une célébrité de bon aloi. N'y avait-il pas une intention vicieuse dans l'annonce de cette affiche qui rappelait sa glorieuse parenté? Évidemment Bertrand cherchait à humilier son père en montant sur les mêmes tréteaux que des filles galantes.

Je regrettais maintenant d'avoir contribué à son départ pour Paris. Mes éloges et les espoirs de gloire que j'avais laissé entrevoir à sa mère, avaient achevé de la décider à se séparer de son fils. Puis je me demandai si cet infortuné garçon avait réfléchi qu'il risquait d'ajouter au supplice de ses infirmités, en provoquant le public sans pitié des cabarets de nuit?

Ce fut donc avec une certaine appréhension que je pénétrai dans sa salle, la nuit de son inauguration. « Quic-en-Groigne » était installé dans le sous-sol d'un immeuble de la rue Blanche, d'assez fâcheuse réputation. Quand j'y entrai, environ cinq cents personnes du vrai monde, du demi-monde et du monde des arts, en groupes séparés, s'entassaient sur les chaises de cette espèce de caverne peinte d'un rouge pompeïen dont les reflets empourpraient les faces. Était-ce l'influence de cette atmosphère ou d'autres raisons physiologiques de dîneurs excités par l'abondance des vins, mais les rires fusaient à la moindre plaisanterie, et chaque fois que le nom de Bertrand de Foix était prononcé, les figures souriaient d'aise comme à la promesse d'une ravissante récréation.

Sur la scène sans rideau, un décor d'un moyen-âge burlesque, représentait la tour de « Quic-en-Groigne » avec une face humaine grimaçante de provocation. Ses créneaux, meurtrières et machicoulis formaient yeux, nez, bouche et oreilles.

Après l'audition de quelques chansonniers et chanteurs sans esprit ou sans voix, qu'on n'écoute point, un piano est roulé sur l'avant-scène. Le directeur de l'établissement, maigre personnage chauve à tête de mort hilare, vient annoncer : « Notre illustre et bon camarade Bertrand de Foix, poète-compositeur dans ses œuvres. »

Dans un silence plein d'attention, Bertrand s'avance sur la

scène. Une petite canne assure ses pas. Il traîne derrière lui, en laisse, un cormoran noir qui bascule d'une patte palmée sur l'autre avec un mouvement grotesque qui semble parodier la marche oscillante de son maître estropié.

Un éclat de rire salue cette entrée merveilleuse.

— Bravo, vicomte! Très bien, prince! applaudissent des femmes ravies.

A ces acclamations, le nain considère le public avec une hauteur qui paraît comique en la disgrâce de son corps. Sa bouche fait une moue qui raccourcit son menton enfoncé dans son faux-col, car il manque presque complètement de cou, et sa tête de géant pareil posée à même son buste crapoussin. Sa laideur vraiment inouïe provoque le sourire béat de presque tous les spectateurs. La distraction surpasse leur attente.

Un œillet blanc décore la jaquette de Bertrand dont les basques touchent presque à ses chevilles. Après un silence pendant lequel ce petit homme dompte réellement son public qu'il oblige à la gravité, il monte sur un tabouret afin d'atteindre au siège, trop élevé pour lui, du piano. Il plaque quelques accords, mais s'interrompt pour jeter un regard furieux à des auditeurs bavards du premier rang. Les regards de ces personnes lui font découvrir qu'elles s'amusent de son cormoran qui, grimpé sur le dossier d'une chaise, essaie, avec des contorsions drôlatiques, d'arracher le collier d'argent de son cou sur lequel on pourrait lire : « J'appartiens au vicomte Bertrand de Foix-Béarn. »

Lorsqu'il a compris le motif de l'hilarité des auditeurs, Bertrand sourit lui-même à son cormoran, puis il annonce : « Parodies lyriques. »

Toutes les mondaines l'examinent avec une curiosité malsaine et les hommes titrés de l'assistance, parmi lesquels il pourrait reconnaître le marquis de Beauzile, se penchent sur leurs sièges, afin de ne rien perdre de ce scandale.

Alors avec une voix amère, désagréable et pourtant prenante, le poète-gentilhomme chante les courtisanes, les rôdeurs, les noceurs, les fous, les gens ruinés de fortune ou de santé, les chevaliers d'industrie. Ces objects personnages sont dessinés avec une verve cruelle. Ils ne provoquent d'ailleurs jamais la commisération de l'auteur. Un Bruant, chansonnier de la canaille, restait un sentimental qui faisait verser de temps à autre, une

petite larme de pitié Chez Bertrand, aucun attendrissement, mais une froide excuse pour ces faillis de la société qui lui paraissent aussi dignes d'attention que les anciens héros de romances.

En revanche, l'auteur réserve ses sarcasmes les plus cinglants à la bourgeoisie. Grosse santé et honnêteté deviennent pour lui presque synonymes de stupidité et d'hypocrisie. Prodigieuse d'éclat et d'âpreté, la musique ajoutait à la couleur de ces courtes pièces célébrant prostituées, proxénètes, cambrioleurs, tricheurs et pitres. Impressionné, le public divers de « Quic-en-Groigne » manifestait son admiration. Insensible aux salves d'applaudissements, et tandis que les mains claquaient encore, Bertrand, roidi sur son siège, considérait de ses yeux sombres, avec un mépris évident, la foule qui le fêtait. Pourquoi donc avait-il voulu monter sur les tréteaux, s'il gardait la morgue des hommes de sa race ? La dernière pièce de son répertoire allait m'en donner la raison.

Pendant une pause, Bertrand considéra certains spectateurs qu'il reconnaissait pour des parents ou des gens de son monde et il annonça : « Nos gentilshommes terriens. »

Il commença de jouer un prélude où la forêt de la Grésigne, les Causses éblouissants, les collines aux marnes cramoisies et les sous-bois moussus m'apparurent, évoqués avec l'art le plus ample et le plus harmonieux. Enfin la mélodie devint plus austère et Roquereine se dessina, si précis, que des paroles eussent été vaines pour en mieux exprimer la hautaine mélancolie

Tout à coup, il y eut comme une brisure, et à cette ouverture si noble succéda une sorte de danse de korrigans. On les voyait pirouetter, tomber, se relever, gémir, pleurer, sauter, ramper, implorer et tourbillonner encore. Les notes crépitaient pointues, haletantes avec de soudaines dissonances, sortes de ricanements. Comment douter qu'il ne symbolisât pas ainsi leurs pitoyables jeux d'enfance à ses sœurs et à lui-même ? Cette sauterie maladroite de poulpiquets, les peignait au vif dans leurs infirmités. D'abord surpris par la haute tenue de cette pièce, quelques spectateurs mondains se chuchotaient leur déception, lorsque Bertrand commença de chanter l'arrivée des gentilshommes Et la mélodie la plus enflée, la plus burlesque ajoutait aux paroles d'un comique pompeux pour peindre l'existence stérile et niaise de nobles pour qui la prise d'un lièvre

tenait lieu d'Austerlitz ou d'Iéna. Quelques protestations s'élevaient, lorsque le directeur du cabaret, surgissant sur l'estrade, clama d'un ton jovial : « Holà ! Qui qu'en grogne ? »

Des applaudissements énervés approuvèrent sa repartie Indifférent aux impressions de l'assistance, Bertrand jouait maintenant une sorte de chevauchée. De lourds accords rendaient sensible le trot pesant des cavaliers escaladant la montagne pour arriver à leur terrain de chasse. Puis il commença d'imiter l'aboi des chiens et l'assistance rit aux larmes d'y reconnaître les hurlements d'une meute. Un gentilhomme joua ensuite du cor, d'un ton si faux, que la gaîté atteignit à son comble. Des coups de fouet sifflèrent. Les chasseurs se remettaient en route, au galop, et les mesures se précipitaient De nouveaux coups de fouet cinglèrent les braques lancés sur la voie de la bête.

Alors, moitié chantant et moitié par son jeu seul, le poète-compositeur donna la sensation d'une cavalcade effrénée de gens devenus plus brutes que les bêtes poursuivies Et la chasse se terminait à l'hallali dans un délire de cris où les glorieux gentilshommes assistaient à une curée d'entrailles palpitantes.

Cette musique cruellement descriptive vous laissait aux narines une odeur de sang et de sueur, et les oreilles souffraient encore des vociférations des chasseurs et de leurs chiens, quand les dernières notes s'éteignirent en donnant la triste sensation d'un tourbillon de feuilles mortes.

Déconcertés par les intentions de cette pièce qui témoignait d'un prestigieux talent, les auditeurs gardèrent un instant le silence.

Puis un homme élégant se leva, le marquis de Beauzile. Après un petit salut insolent à Bertrand dont il voulait être remarqué, il le siffla. La centaine de personnes titrées, alliées aux familles de Foix, de Beauzile ou d'Allos, venues à Quic-en-groigne pour conspuer le compositeur, l'imitèrent Par réaction, les filles de la fréquentation du vicomte et les artistes qui avaient jugé son étonnant mérite, l'acclamèrent violemment. M. de Beauzile et ses amis protestèrent contre ces marques d'approbation et crièrent à la honte.

— Ignominie! Splendide! Bravo! A la porte! Infamie! Bravo, vicomte!

Se laissant glisser de son siège élevé avec la gaucherie d'un

enfant juché sur une chaise trop haute, Bertrand s'avança en boitant jusqu'au bord de la scène et considéra froidement ses insulteurs.

— Raté! Dégénéré! Bohème! Fou grotesque! Bouffon! lui criaient-ils.

Les autres auditeurs redoublaient leurs applaudissements.

Enchantés du scandale qui assurait le succès de leur établissement, les chansonniers du « Quic-en-Groigne » vinrent entourer leur noble camarade. Encore qu'il s'en défendit, ils le portèrent en triomphe. Le cormoran, oublié, sauta de sa chaise et roulant d'une patte sur l'autre parut encore imiter le clopinement de son maître. L'assistance qui se retirait manifestait son amusement par des rires, des bruits de pieds ou de cannes, des sifflements.

J'hésitai quelques secondes à me rendre au foyer des chansonniers afin d'aller témoigner à Bertrand mon admiration et aussi mon regret. A la réflexion, je m'abstins. Comme je ne pouvais que réprouver son exhibition et déplorer son exaltation de la canaille et ses satires injustes jusqu'à la férocité, je quittai « Quic-en-Groigne. »

Dès le lendemain, les journaux recommencèrent à donner une large place dans leurs colonnes aux aventures véridiques ou imaginaires du vicomte de Foix devenu chansonnier montmartrois. Un illustré reproduisit une photographie scandaleuse. Un petit « chapeau » présentait en ces termes l'image :

« Instantané d'un déjeuner offert par le poète-compositeur B. de Foix à quelques gentilshommes du Rouergue et de l'Albigeois de passage à Paris. Au dessert, ces bons provinciaux ayant demandé quelques renseignements sur les femmes charmantes avec lesquelles ils avaient eu l'honneur de déjeuner, le vicomte de Foix leur avait présenté Mesdames de Champagne, d'Auvergne, de Bourgogne et de Bretagne, si estimées de la haute société masculine! »

Ainsi Bertrand s'obstinait avec une opiniâtreté vraiment diabolique à déshonorer sa famille.

Un matin d'avril que le soleil faisait pépier les pierrots sur le vitrage de mon atelier, le facteur me remit une enveloppe scellée d'un épais cachet portant une tête aux cheveux en rayons de soleil. Le comte de Foix m'écrivait :

« Encore que vous ayez abandonné depuis longtemps notre Grésigne et que vous ne vous rappeliez plus guère le mélanco-

lique faucon niché dans son sauvage Roquereine, j'ose, monsieur, en souvenir d'une connaissance déjà vieille d'une dizaine d'années, réclamer votre intervention

« Je crois le savoir, vous avez gardé quelques relations avec Bertrand. Vous en seriez donc écouté si vous lui représentiez la honte qui rejaillit sur sa mère que sur moi, depuis qu'il cherche à salir son nom. Comme il n'y a peut-être pas songé, il serait utile de l'en faire souvenir. Jusque dans notre lointaine province, ses exhibitions et ses fréquentations avec la populace la plus tarée sont commentées dans des termes qui me font saigner le cœur. J'en suis outré au point que l'envie me vient parfois d'arracher, par la force, s'il le faut, mon fils à ses abjectes relations. Il mériterait d'être séquestré comme irresponsable.

« Pour éviter cette exécution, j'ai donc recours à vous. Si ce malheureux est encore capable d'une affection respectable, faites-lui bien comprendre qu'il déshonore davantage encore sa mère que moi-même, car il existe déjà quelques types singulièrement lamentables dans la lignée des Beauzile et jamais, autant que je sache, dans celle des Foix-Béarn. »

Cette lettre pressante lue et relue, je demeurai perplexe. Avais-je qualité pour intervenir utilement près de Bertrand? La commission dont j'étais chargé me paraissait bien vaine.

Néanmoins, quoique sans espoir en ma démarche, le pensée d'obliger M. et Mme de Foix qui m'avaient si courtoisement accueilli, me conduisit, un soir de mai, boulevard de Clichy. Son valet de chambre m'apprend que Bertrand ne rentre plus guère à son appartement, mais que je le trouverai, place Pigalle, au bar de « l'Ane-en-Folie. » Bertrand hantait donc, jour et nuit, les maisons de plaisir?

Quand j'entre dans cette taverne fréquentée par les filles du quartier et leurs amis, un garçon cligne de l'œil d'un air complice aussitôt que je lui demande M. de Foix, et me répond : « Le petit vicomte, très bien! »

Il me conduit par un escalier de fer tournant à l'entresol. J'y aperçois Bertrand, debout devant un piano, qui ordonne une danse burlesque de sa composition. Six filles de l'espèce cadavérique aux teints verts mal rechampis de fard violacé, choisies parmi les plus hideuses de la vieille garde du quartier, mimant une scène de galanterie, de poursuite et d'accord.

La musique de Bertrand, d'une grandeur tragique, transforme cette parade en une satire épouvantable qui crie toute la déception de l'amour vénal et l'ignominie des malheureuses officiantes de ces plaisirs sans sincérité. Une vingtaine de jockeys, bonneteurs, chanteurs de café-concert, camelots, vagues rapins et modèles d'atelier, applaudissent leur petit vicomte. Un éclair m'éblouit. Derrière moi le reporter d'un « illustré » vient de prendre un instantané au magnésium de cette scène. Je ne doute pas que Bertrand ne fasse tenir un exemplaire de ce journal à son père.

La danse terminée, il offre le champagne à ses excentriques et à ses familiers et je remarque qu'il sait demeurer grand seigneur au milieu de cette canaille.

Lorsqu'il me reconnaît, son regard perspicace cherche à deviner mes intentions. Il me serre légèrement la main, me désigne un siège, prononce quelques mots de banale politesse. Presque aussitôt, il affecte de s'occuper d'un hideux clown à tête de pie dont la taille puérile s'harmonise à la sienne. Brusquement, il revient vers moi pour me demander mon avis sur sa danse qu'il nomme avec un aigre sourire : « L'embarquement pour Cythère. » Il jette un coup d'œil dédaigneux à ses comparses, avant d'ajouter :

— Quelque jour cette danse quittera les tavernes de cette sorte et fera peut-être méditer!

Ne sachant comment arriver à l'entretenir hors de ce bouge afin de l'entretenir du sujet intime qui m'amenait à lui, l'idée me vint de lui apprendre mon intention de passer l'été à Saint-Antonin; ne voulait-il pas me charger de quelque commission pour Mme de Foix?

Son visage s'attendrit.

— Vous plaît-il de sortir? me demanda-t-il, et sans plus se soucier de ses vils compagnons, il descendit l'escalier à vis en sautant les marches des deux pieds à la fois, comme un moineau.

Arrivé sur la place Pigalle, ses yeux éclatants, haut relevés sur les miens, comme l'y obligeait sa petite taille, il reprit d'un air soucieux :

— Quand vous aurez vu ma mère, vous voudrez bien m'écrire sincèrement l'opinion qu'elle peut garder de moi. Dites-lui qu'elle reste pour moi la personne que j'aime et vénère le plus,

en ce monde. Pour ce qui regarde mon père, il m'amusera beaucoup de savoir quel effet mes succès particuliers peuvent produire sur ce noble fauconnier.

L'expression de malice exécrable de Bertrand donne à sa large face au nez camard une laideur de Mongol. Un observateur superficiel aurait aperçu dans cette tête caricaturale, le reflet d'une vilaine âme. Je connaissais trop les déplorables raisons de ce malheureux et sa misère constante pour ne pas éprouver de la pitié Il ne hantait filles éreintées, nabots et jockeys, que parce qu'il se sentait au milieu d'eux en sécurité dans sa disgrâce. Ses goûts secrets l'eussent porté à la fréquentation d'hommes comme son père, mais il savait qu'il eût souffert mort et passion au milieu de beaux types dont chacun eût été un reproche vivant à ses infirmités.

Il me fut difficile de lui représenter qu'il atteignait autant Mme de Foix que son père par ses fréquentations divulguées par la presse. Son sourire s'élargit avant qu'il me répartit :

— En vérité, je suis touché de l'intérêt .. tardif... que me porte mon père. Mais il abuse en prenant la défense de ma mere. Non, vous ne pouvez vous douter à quel point il exagère ! Ah ! mon très cher père !

Devenu mélancolique, il ajouta en m'offrant sa petite main :

— Assurez ma mère de mon affection

Il me pressait les doigts, lorsqu'il acheva gravement :

— Bien certainement il y a des choses que .. je n'aime pas moi-même... mais mon père n'en est-il pas un peu responsable? Adieu !

Il s'était déjà éloigné de quelques pas, lorsqu'il revint vers moi en chaloupant sur ses jambes tortes. Le teint coloré, il me cria :

— Il serait bien possible que nous nous retrouvions à Navacelles .. à l'ouverture de la chasse J'ai soif de revoir ma forêt .. Dans ce cas, au revoir

Puis il commença de remonter la place Clichy appuyé sur la canne qui l'aidait dans sa marche. Les passants observaient d'un air amusé le korrigan qui sautillait sous leurs coudes

L'émotion inattendue de Bertrand me navra Il venait d'avouer son amour pour la splendide Grésigne et la province où ses ancêtres avaient régné Son existence crapuleuse, je m'en étais doute, n'était qu'un masque. Ah ! qu'il eût volontiers fait

abandon de son génie de compositeur, pour être capable de galoper comme un centaure! Son ambition rejoignait donc celle de son père, et c'est parce qu'il se mourait de son impuissance corporelle, qu'il menait l'existence vicieuse la plus contradictoire à ses goûts de gentilhomme.

SOBIRANE DE GEAUZILE

En me retrouvant aux premiers jours de juin dans mon vieil hébergement de Saint-Antonin, dont les murs ocrés se reflètent dans l'Aveyron, je ne puis m'empêcher de sourire à mon aventure. Je pense que si je n'avais pas voulu laisser croire à Bertrand mon intention de retourner dans l'Albigeois, je ne me pencherais sans doute pas en ce moment sur cette rivière à la vue des rochers d'Anglars.

En revoyant « le peintre, » mes anciennes connaissances me témoignent leur satisfaction. Et tout aussitôt nous bavardons des nouvelles du pays.

— Êtes-vous déjà remonté à Roquereine? me demande le docteur. Non! pas encore! Vous ne trouverez pas grand changement là-haut. M. de Foix continue de vivre comme l'aigle de ses bois parmi sa meute, ses chevaux et ses bordiers. J'eus l'occasion de le soigner, — il s'était blessé en tombant de cheval, car il saute toujours buissons et ravins, ce qui commence à n'être plus de son âge. Je lui ai trouvé sa haute mine d'ordinaire, mais plus morose. Ce châtelain semble obsédé par un sentiment : amour, haine, jalousie, envie? — je ne sais lequel, et peut-être un peu tout cela. Un médecin n'étant pas un confesseur, j'ai remis sa cheville en place, sinon son cœur.

« Vous rencontrerez sans doute encore à Roquereine, Jean, qu'il continue de tolérer près de lui. L'an dernier, l'on racontait que la séduisante silhouette de ce garçon avait ému Mlle d'Alayrac, fille d'un gentilhomme sans fortune. Dans son désir de voir se continuer sa lignée, assure-t-on, M. de Foix avait déjà fait les premières démarches pour marier Jean, lorsqu'une intervention de la châtelaine de Navacelles remit tout en question. Je ne garantis rien!... Quoi qu'il en soit, M. d'Alayrac refusa de donner sa fille à un bâtard sans grandes espérances. Le malheureux Jean accuse son père de lâcheté et se répand en propos haineux contre Mme de Foix et Bertrand. Le comte, affligé, res-

semble de plus en plus, en sa sombre humeur, à un de ces grands-ducs aux yeux lenticulaires serrés contre leur bec crochu Et avec cela toujours son allure de souverain dépossédé.

Le récit du docteur ne me donne guère l'envie de courir à Roquereine annoncer à M. de Foix l'échec de la mission dont il m'avait chargé. La conduite de Bertrand, plus lamentable en apparence qu'en réalité, ne s'est pas amendée. Les journaux, trop souvent, nous en apportent les échos Ma première visite sera pour Navacelles où je crains de trouver aussi beaucoup d'affliction.

Quand j'arrive, Marie, la vieille gouvernante, m'accueille avec un plaisir qui me fait comprendre que mon souvenir est resté vivant en cette demeure et j'en suis touché. Tandis que je marche vers le solennel portique où l'Apollon et la Diane des niches accueillent les visiteurs avec leur air courtois de Divinités du grand siècle, j'aperçois Alayette debout au pied d'un polonia dont les fleurs pleuvent en gouttes violettes. D'une figure toujours ravissante, cette jeune fille venait de lire un livre qu'elle avait laissé tomber à ses pieds. Le front levé vers la frondaison de l'arbre qui l'ombrageait, son expression témoignait d'une tristesse profonde. Je la salue, mais sa pénible extase l'empêche de m'apercevoir.

Aussitôt, dans le vestibule dont l'art français m'enchantait toujours par sa sobriété élégante, j'entends jouer au piano le prélude de la *Chasse en forêt*, interprété par Bertrand à la soirée de « Quic-en-Groigne. » Sa mère ne peut évidemment pas comprendre dans quelle intention offensante Bertrand composa cette pièce Mme de Foix traduit d'ailleurs avec une chaleur trop romantique cette musique raffinée, d'un sentiment extrêmement moderne, qui exige des nuances infinies

Au bruit de nos pas sonores dans l'immense escalier de pierre dont la rampe ajourée reproduit les A entrelacées et ornées des Allos, créateurs de cette demeure seigneuriale, une porte s'ouvre, et Geneviève, éclatant d'un rire idiot, surgit. Une vigoureuse servante préposée à sa garde la saisit et l'emmène

Marie me précède afin de m'annoncer. Néanmoins, lorsque je pénètre dans le petit salon Empire, Sobirane n'a pas quitté le tabouret de son piano Elle se lève à mon entrée avec cette sorte d'étonnement craintif des personnes qui vivent dans une retraite absolue. Ses cheveux nattés en couronne sont devenus

d'un blond d'avoine si pâle qu'ils pourraient bien s'argenter tout à coup. D'un bleu de scabieuse ses yeux, très ouverts sous leurs sourcils remontés dans le front, brillent encore d'enthousiasme. Après m'avoir aimablement accueilli, elle me désigne aussitôt la partition demeurée sur le pupitre.

— Connaissez-vous cette pièce de Bertrand? Mon indulgence de mère lui trouve une profonde beauté.

Je lui réponds que c'est l'avis des critiques musicaux, aussi, à peine arrivé, me suis-je hâté de venir lui faire part des succès de Bertrand.

Le bonheur donne alors au visage intelligent de cette femme une expression charmante. Lorsque je l'ai entretenue de son fils en lui faisant espérer sa visite pour l'automne, devenue grave, elle me répond:

— Il serait déjà revenu l'an dernier à Navacelles si .. certaines circonstances .. ne m'avaient pas portée à lui conseiller de différer son retour.

Ces paroles doivent faire allusion aux projets de mariage de Jean et aux menaces de son installation définitive comme châtelain de Roquereine.

Soudain le regard de Mme de Foix s'éclaire quand elle me demande avec naïveté, si la célébrité de son fils est indiscutable.

Comme je lui assure que son talent est unanimement reconnu, Sobirane, qui me semble presque tout ignorer de la vie intime de Bertrand, reprend d'un air radieux:

— J'ai toujours cru en ce pauvre enfant!

Son expression s'attriste, quand elle ajoute:

— Pourquoi son père reste-t-il, non seulement insensible à cette gloire, mais encore en semble-t-il mécontent? Je sais bien que c'est une tradition chez les Foix de n'estimer guère plus les artistes que les comédiens.

— En tout cas, madame, protestai-je en souriant, la courtoisie du comte ne m'a jamais laissé croire à de pareilles opinions.

Sur un geste évasif, Sobirane prononce avec une nuance d'amertume:

— M. de Foix excepte les peintres de ses rigueurs, parce que ceux-ci lui paraissent nécessaires pour fixer, à travers les siècles, les figures des ancêtres. Leurs portraits deviennent presque des titres pour nous

Après un silence, Mme de Foix ajoute :

— D'ailleurs, même si Bertrand eût été un peintre de valeur, son père ne l'en eût pas moins dédaigné. Ce n'est pas du talent qu'il demandait à son fils ! Il lui a toujours témoigné tant d'aversion que Bertrand est bien un peu excusable de ne pas l'aimer.

Sobirane s'est penchée, et, les coudes aux genoux, ses mains nouées avec force, elle ferme les paupières d'un air de souffrance. Elle se redresse sur les accoudoirs de son grand fauteuil pour dire lentement :

— Je n'ai guère d'espoir d'un rapprochement entre le fils et le père, surtout depuis que la bruyante renommée de Bertrand porte M. de Foix à prendre des mesures qui m'atteindraient d'ailleurs autant que mon enfant.

Comme les pénibles réflexions de Mme de Foix se prolongent, je crois compatir à son angoisse en reconnaissant que l'indifférence du comte pour ses enfants semble témoigner d'un certain égoïsme.

A mon allusion, un flot de sang aux joues, Sobirane proteste :

— Ne croyez pas un instant à son manque de générosité. Vous êtes maintenant un assez vieil ami pour que je vous apprenne des événements qui vous peindront sous son vrai jour mon mari.

Tandis que Sobirane se recueille, tête basse, je réfléchis au terme de : « mon mari, » qu'elle vient d'employer pour la première fois devant moi et je m'étonne qu'elle puisse encore donner ce titre à l'homme ingrat qui l'a chassée de Roqueraine avec ses enfants.

Avec des yeux vagues qui semblent apercevoir le passé qu'elle rappelle, Mme de Foix commence son récit :

— J'ai passé presque toute mon enfance au château de l'Alzou, perdu dans un Causse aride et triste. Mon père, M. de Beauzile, n'avait d'ailleurs la jouissance que de la moitié de cette propriété. L'aile droite du château avait été attribuée à ma tante Irène de Foix, cousine germaine de mon père. Les familles de Beauzile, Allos, — le nom de ma mère, — et de Foix, se sont constamment alliées à travers les siècles. L'intérêt des domaines qu'on voulait sauver du morcellement fut presque toujours la raison de ces unions entre proches.

« Malheureusement, l'intérêt ne saurait donner de l'amour

aux personnes sans sympathie C'est ainsi que ma tante Irène, petite femme bossue et aigre comme une pie dont elle avait la silhouette sautillante et avide, se croyant lésée dans l'attribution de sa moitié de l'Alzou, et mon père s'estimant sacrifié par ce même partage, se firent une guerre de procédure. Ces co-propriétaires ne pouvaient s'apercevoir sans se reprocher amèrement leur captation d'héritage. Puis, un jour, ma tante Irène imagina la vengeance la plus burlesque mais la plus lamentable : elle abandonna pour toujours sa partie de château aux intempéries des saisons. Comme ces bâtiments du XVe siècle, lézardés, avaient perdu leurs crépis, il arriva bientôt que nous fûmes réveillés les nuits de tempête par le fracas des tuiles et des solives qui tombaient dans les greniers ou sur notre cour. En vain mon père somma-t-il Irène d'entretenir son demi-château. Elle s'y refusa. Chaque année l'aile abandonnée perdait une corniche ou voyait un pan de mur s'effondrer. De ma chambre, contiguë au mur de refend, j'entendais souvent pleuvoir à flots dans la pièce voisine, jadis occupée par ma tante, ou bien des poutres pourries s'abattaient avec un bruit épouvantable.

« Bientôt le côté de notre habitation fut menacé par la ruine de l'aile abandonnée aux oiseaux de nuit. Chaque jour une plâtrerie, un moellon, une vitre éclataient en atteignant le sol de la terrasse au risque de nous tuer. Enfin, chaque fois qu'il ventait, les volets sans arêtiers battaient comme les ailes de sinistres oiseaux en grinçant sur leurs gonds

« Or nous n'avions pas seulement à souffrir ce drame matériel. Dès que je fus capable de réflexion, il m'apparut que le bonheur de ma mère était aussi ruiné que les bâtiments de ma tante Irène

« Pour quelles raisons mon père témoignait-il tant de rudesse à sa femme? Peut-être parce que jamais êtres aussi dissemblables n'avaient été unis pour des motifs de convenance, fortune et nom.

« Catherine d'Allos, ma mère, élevée à Paris chez ses parents inclinés vers les choses de l'esprit, — c'était une tradition de famille chez les Allos dont les aïeux fréquentaient les salons de Conti, — ne pouvait pas s'entendre avec un mari uniquement intéressé par ses vignobles et ses blés. Mon père accordait à ma mère la satisfaction de passer chaque année quelques semaines

à Paris chez M. Robert de Beauzile, son oncle. Il l'y conduisait, mais s'empressait de regagner l'Alzou, sa seule passion.

« Moi-même, pensionnaire au Sacré-Cœur de Toulouse, je n'en fus retirée qu'à ma dix-septième année, à la mort de ma mère, emportée par une fièvre typhoïde. Je souffris à ce moment ma première douleur. La froideur avec laquelle mon père s'en revint d'obsèques qui m'avaient atterrée, me prouva qu'il n'avait jamais eu d'affection pour sa femme. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir qu'il ne me supportait moi-même qu'avec peine. Il ne m'adressait guère la parole et il ne m'appelait jamais Sobirane, ou ma fille, mais seulement mademoiselle. Nous ne nous rencontrions qu'à l'heure des repas.

« La partie du château d'Irène continuait de s'ébouler. Cette ruine funeste, en s'imposant sans cesse à notre vue, ajoutait à la tristesse de notre habitation. Tout le jour, laissée seule dans mon appartement avec les servantes, je fusse tombée malade de découragement, si, vers cette époque, mon cousin-germain, Raymond de Foix, souvent accompagné de notre tante de Beauzile, sœur de mon père, n'eût pas fréquenté l'Alzou. Cette parente en réunissant les deux cousins avait en vue la mariage de raison qui associerait nos propriétés, qu'on redoutait de voir passer en des mains étrangères. Or, ce fut l'affection et non pas la raison qui nous porta l'un vers l'autre. Lorsque Raymond adressa sa demande à mon père, celui-ci, à sa surprise, lui répondit qu'il lui était d'abord nécessaire de régler certaines questions avec Sobirane.

« Ce même soir devait éclater la scène dont le seul souvenir me fait encore souffrir. Notre dîner terminé, j'allais quitter la salle à manger, lorsque mon père, qui méditait depuis le commencement du repas, me pria de me rasseoir. Brutalement, il me dit :

— Vous ne vous étonnerez sans doute pas d'apprendre que votre cousin Raymond, d'ailleurs stylé par mon excellente sœur, est venu vous demander en mariage. Cette démarche s'expliquait, car l'affaire se présentait bien. Fille unique, vous auriez cumulé les fortunes d'Allos, la plus mince, et de Beauzile, la plus importante. Pour des raisons personnelles, je vous préviens que vous n'avez rien à attendre de moi.

« Jeune fille de dix-huit ans, vraiment naïve au sortir d'un couvent sévère, j'étais si complètement désintéressée que je ne

saisie pas la gravité de cette annonce et j'en souris. Ce malheureux sourire excita la fureur de mon père. Il vint me considérer dans les yeux, en grondant :

— Ah! vous « savez » peut-être? Mes compliments, mademoiselle, je n'attendais pas moins de la fille d'une telle mère.

« Ces mots me firent pâlir, encore que je n'en comprisse pas le sens.

« Mais M. de Beauzile, car comment appellerais-je « père, » un parent aussi dénaturé, reprit d'un ton plus violent :

— Pourquoi laisserais-je, même un louis, à une jeune personne qui ne m'est rien?

« Comme, dans mon innocence, l'ignominie de son allusion ne m'apparaissait pas encore, il insista cruellement :

— Maintenant que tout scandale est évité par la disparition de votre mère, et que vous venez d'être émancipée afin de pouvoir jouir des revenus de Navecelles, comme le testament de votre mère le demandait, réglons notre situation. Ou bien, mademoiselle, vous vous marierez avec Raymond, — ce qui n'est plus certain, car ma détermination fera peut-être réfléchir mon neveu; — ou bien vous irez vivre dans la propriété que vous tenez de votre mère.

« J'avais enfin compris. Je ne pus que sangloter en manière de protestation.

« Après une nuit d'angoisses, je fis savoir à mon cousin la décision de M. de Beauzile et ses motifs.

« Quelques heures plus tard, il m'arrivait, indigné. Toute sa famille, me disait-il, connaissait assez l'état d'hypocondrie de mon père pour n'attacher aucune importance à son délire. Et il ajoutait que, comme ce n'était pas une dot qu'il épousait, on pourrait donc hâter notre mariage. »

A ce point de son récit, les yeux de Mme de Foix, pleins de lumière, fixés sur les miens, elle prononce avec un air d'adoration :

— Voilà l'homme généreux qui fut mon mari.

Sur un nouveau temps de pause, pendant lequel elle sourit mélancoliquement à ses souvenirs, Sobirane reprend gravement.

— A sa mort, mon père voulut bien reconnaître qu'il n'avait jamais trouvé aucune preuve de sa calomnie Agriculteur passionné, il avait accueilli, trop facilement, des soupçons

qui lui permettaient de ne pas partager son domaine pour doter sa fille!

La tête levée avec une expression pathétique, Mme de Foix continue d'une voix songeuse :

— J'ai tenu à ce que vous connussiez ces circonstances afin de rendre à M. de Foix la justice qui lui est due... Je ne suis pas une victime... du moins dans le sens que vous pourriez supposer. Sans doute nos goûts ne concordaient pas toujours J'avais comme ma mère beaucoup d'inclination pour les distractions de l'esprit. Je fus donc un peu déconcertée de l'intérêt, presque exclusif, que mon mari portait à ses vignobles, ses faucons, ses chiens ou ses chevaux Ses émotions de chasseur me parurent exagérées; mais est-on jamais juste pour ce qu'on n'admet pas? M. de Foix avait peut-être entant de regrets justifiés lorsqu'il voyait sa femme préférer la lecture ou l'audition d'une partition à une chevauchée en Grésigne? Néanmoins, notre mariage, fondé sur l'amour le plus désintéressé, restait heureux, malgré ces divergences de goûts. Oui, vraiment heureux, plus qu'heureux, lorsque...

S'étant interrompue, Sobirane avait renversé sa tête sur le dossier de son grand fauteuil. Elle reprit avec un accent amer :

— J'ai dit tout à l'heure que je n'étais pas la victime de mon mari comme beaucoup trop de sottes gens de ce pays en répandent le bruit, mais peut-être cependant, sommes-nous, M. de Foix et moi, des victimes...

Sobirane soulève ses mains des accoudoirs, d'un air fatal. Son visage pathétique et sans résignation exprime la douleur d'une femme encore pleine d'amour.

LA CHASSE AU LIÈVRE

L'émouvante confidence de Mme de Foix me met presque en délicatesse avec elle Je diffère ma nouvelle visite à Navacelles dans la crainte de paraître m'imposer à son intimité. Sa révélation m'étonne encore. Une fois de plus le système des suppositions, avec lequel j'avais essayé de rendre plausible leur existence paradoxale, s'est écroulé. J'en arrive à croire Raymond et Sobirane les auteurs volontaires de leur martyre Ils en ont prévu les souffrances infinies et se sont pourtant résolus à un sacrifice qu'ils estimaient plus nécessaire que leur bonheur. Si je vois

juste, M. et Mme de Foix seraient des héros vraiment cornéliens.

... L'automne revenu, je m'efforce d'en fixer les richesses dans mes études de la forêt.

Une soirée de fin septembre que je me trouvais sous un ciel d'un azur lavé d'or au dolmen de Saint-Michel de Vax, d'où toute la vallée de l'Aveyron se découvre entre la double rangée de ses collines aux formes de mamelles, d'amphores, d'étraves, de boucliers et d'hélices, l'harmonieux clafissement d'une meute éloignée m'enchanta de ses graves accords. Des joueurs de cor, invisibles en sous-bois, sonnèrent ensuite successivement le hourvari, le volcelet, le débuché, et enfin un sauvage hallali répercuté par les échos. Et tandis que je mettais en place mon paysage, je vis remonter par un sentier bordé de sureaux, les chiens de Roquereine conduits par leur piqueur suivi de quatre sonneurs de trompe. Deux autres valets en flanc-garde s'amusaient à faire claquer leurs fouets. Son habituel bicoquet de fourrure coiffait jusqu'à la racine du nez Saint-Martin, d'assez méchante humeur, si l'on en jugeait d'après sa face enluminée encore houleuse.

— Rentrez au gagnage, quoique vous ne soyez pas dignes de manger votre pain, criait-il à ses aides. Hardez vos chiens et tenez-les bien sur leur laisse.

Meute, sonneurs et valets de chiens, éloignés, Saint-Martin qui frisait l'extrémité de ses gros sourcils comme des moustaches en regardant d'un air mauvais les domestiques, me grommela :

— Rien ne va plus. On ne peut point dresser un bon veneur; les limiers coupent; les chiens hillebaudent et ces gens ne savent même plus souffler les tons de chasse. Ah ! il n'y a plus de conscience et plus de passion, même pour le plaisir. C'est la fin du monde.

Bras croisés sur le torse très cambré, un œil clos et l'autre écarquillé, Saint-Martin continua :

— Et la vie devient difficile à Roquereine. Avant-hier, M. le comte a renvoyé M. Jean. Ce n'est pas la première fois, mais c'est sans doute la dernière. C'est même à cause de cette exécution que vous me voyez aujourd'hui avec l'équipage qu'il faut sortir. Ah ! je crois bien que nous ne chasserons guère cet automne, car M. le comte semble désespéré de la canaillerie qui a mis ce pauvre M. Bertrand aux abois.

Sur cette allusion à Bertrand, que je ne savais pas arrivé à Navecelles, je pressai le piqueur de me raconter ce qu'il avait appris.

— Comment, vous ne saviez pas son accident? Moi, je le connais de première voie, car c'est bien le cas de le dire, j'ai « levé » ce malheur, puisque je me trouvais sur les collines de Navecelles avec mon limier Broussaille, quand je surpris la chose. Et ce ne fut pas beau!

D'ailleurs la journée avait mal commencé; le matin même, M. le comte avait gillé M. Jean surpris à chasser la perdrix au petit chien d'arrêt! Un Foix, disons même : un demi-Foix, chasser comme un épicier! C'était mérité.

Et Saint-Martin, avec une fatigante abondance, me raconta la scène tragique dont il avait été le spectateur. Comme Mme de Foix devait, par la suite, me confier ce drame navrant, je puis en donner un récit dépouillé des exagérations du vieux piqueur de Roquereine.

... Cet après-midi-là, Saint-Martin avait conduit sur les fumées d'un chevreuil, son limier Broussaille. Il l'empêchait d'aboyer, faute énorme pour un limier qui doit agir avec secret, lorsqu'il avait entendu parler dans un taillis d'aubépine. Un homme criait : « Tout coi! Fanfare! tout coi, mon beau! A route, Trompette, à route, l'ami! » Et une voix acide commandait : « Retourne les chiens sur la voie, Gargarou. Nous avons pris le change! »

Saint-Martin s'était aussitôt demandé :

« Quels sont ces mazettes? A-t-on jamais lancé un lièvre avec de telles vociférations? Ces amateurs vont nous amuser. »

Remontant alors le pech de Milhors, hérissé de genévriers et de buis, il avait reconnu de son sommet Gargarou, l'ours, promu aux fonctions de piqueur de cette ridicule chasse à courre.

A la croisée de quatre sentiers, un extraordinaire petit chasseur guêtré jusqu'aux cuisses et vêtu d'une blouse à sangle qui l'enserrait, tenait un fusil aussi haut que lui. Ce petit homme impétueux allait et venait avec la démarche oscillante d'un crabe et il clamait ses observations à Gargarou trottinant à la poursuite de ses chiens indisciplinés.

— Je prétends que c'est un bouquin, Gargarou, un magnifique bouquin roux. Je l'ai vu sauter cette levée de terre. Allons! parle aux chiens, anime-les! Laisse-les faire. Tu les approches

trop, balourd, et tes énormes pieds vont détruire le peu de « sentiment » qui resta à terre.

— Hé ! monsieur Bertrand, répondait le novice piqueur, nous avons beau chercher, nous ne retrouvons pas la voie de votre bouquin, ni dans les devants, ni dans les arrières

— Pousse les chiens, Gargarou. Fouille les buissons, visite les genévriers, cure les buis, examine les touffes de genêts. J'en suis sur, le lièvre est là.

Et Bertrand, dans son enthousiasme de chasseur inexpérimenté, obligea Gargarou et ses chiens à chercher à grands cris, larges gestes et gros aboiements, la bête perdue. Cette folle partie amusait Saint-Martin qui savait que lorsqu'un lièvre entend du tapage, au lieu de quitter son gîte, il s'y « flâtre, » afin d'éviter d'être gueulé au lancer. Il pensa que jamais ces chasseurs maladroits ne prendraient l'astucieux bouquin.

Rassasié du spectacle ridicule de leur vaine agitation, Saint-Martin allait redescendre vers la plaine avec son limier, lorsqu'il avait aperçu, sur la route en lacet qui dominait cette vallée du Céron, un chasseur de haute taille, souple et rapide, que n'accompagnait aucun chien Ce nouveau venu portait son fusil à la bretelle. C'était Jean Son arrivée surprit un peu Saint-Martin.

Après la scène du matin, ce garçon avait vraiment l'humeur légère pour prendre goût à la chasse. Jean n'avait pas tardé à reconnaître le piqueur de son père, puis Bertrand et Gargarou. Il s'avança vers Saint-Martin. Son visage exprimait la haine, lorsqu'il lui dit

— Ah ! ça ! ce chat-botté est donc revenu dans ce pays ? Ce nabot viendrait-il faire son ouverture ? Un chasseur, lui ? Allons-donc ! pas même de souris Je vais le guérir de son outrecuidance Je me charge de « rouler son lièvre» sans seulement qu'il s'en aperçoive. Vous allez voir ça ! Et le chat-botté et son ours pourront courir la prétentaine.

Afin de n'être pas aperçu de Bertrand, Jean, s'abritant derrière les touffes de sorbiers, avait atteint un bosquet de chênes très voisin du lieu des opérations des ignorants chasseurs qui continuaient de s'interpeller pour dominer les aboiements. Jean avait deviné que le bouquin, épouvanté, se trouvait dans une broussaille d'ajoncs, de senecios et d'asphodèles. Trompé par Fanfare, un jeune chien parti sur la voie d'une autre bête, Gargarou venait de s'écrier :

— Tout va bien ! voilà notre lièvre lancé ! Hardi !

Et tandis que Bertrand, dans l'ivresse de sa poursuite, s'égarait à travers la garrigue, Jean foulait la broussaille, y trouvait le bouquin écrasé de terreur parmi des euphorbes et le tirait à bout portant.

Au bruit de la détonation, Bertrand s'était arrêté. D'autres chasseurs couraient donc sur ses brisées ? En son mécontentement il voulut remonter la colline, car cette chasse, gardée, relevait du domaine de Navacelles. Quel braconnier osait venir lui dérober son gibier chez lui ? Bertrand obligeait Gargarou à reprendre ses chiens et à le suivre, lorsqu'il vit apparaître un cavalier à la crête du pech. Bientôt il reconnut son père.

Au même instant, Gargarou, qui cherchait ses chiens cachés dans les scilles, annonça d'un air joyeux que Fanfare et Trompette venaient de se rabattre sur la voie de bon temps. Le bouquin n'irait pas loin.

Repris d'espoir, Bertrand suivit de toute sa force ses chiens, mais jamais lièvre n'avait fait preuve de feintes plus diaboliques. Tantôt cette bête semblait s'être traînée, ventre à terre, afin de permettre aux chiens de renifler son odeur, et d'autres fois ce bouquin paraissait s'être envolé au ciel. Alors Trompette et Fanfare, en défaut, allaient au vent et revenaient consulter leurs deux autres camarades ahuris par les ruses de ce lièvre fantastique.

Raymond, tout en descendant avec lenteur la route, sur sa jument Saïda, apercevait ce manège ridicule. Averti du retour à Navacelles, de Bertrand, il ne fut pas longtemps à le reconnaître en ce chasseur qui acceptait tous les changes et courait sur toutes les brisées. Il en ressentit une pitié mélangée de honte. Son humeur s'assombrit encore. Il songea qu'il n'éprouvait que déceptions avec ses deux fils.

Les chiens de Bertrand aboyaient avec de tels accents de triomphe que leur victoire aurait semblé prochaine. Gargarou essayait en vain de les modérer, afin de laisser à son maître le plaisir du triomphe.

— Ne courez pas, monsieur Bertrand, criait-il si fort que M. de Foix l'entendit. Attendez le bouquin à la randonnée. Ces bêtes-là reviennent toujours par les mêmes passages. Demeurez dans cette clairière et, avant dix minutes, je vous relance l'animal, ce qui vous donnera l'occasion d'un beau coup de fusil.

Mais, au même instant, les chiens dressèrent le nez et parurent se faire des confidences. Exaspéré par ces alternatives d'espoir et d'insuccès, Bertrand avertit sèchement Gargarou qu'il allait prendre lui-même le commandement des chiens. A peine avait-il rejoint Fanfare et Trompette que ceux-ci recommencèrent à donner de la voix et à se remettre en route comme s'ils avaient senti le bouquin.

— Tout beau! Tout beau! grondait Bertrand, laissez-moi prendre les devants, les amis, afin de voir si vous n'êtes pas en défaut. Mais les chiens, comme s'ils plongeaient leurs gueules en pleine odeur du lièvre, s'élancèrent, et Bertrand dut poursuivre son gibier avec précipitation.

Une minute plus tard, M. de Foix entendit une détonation. Ensuite Gargarou traversa le Causse, les bras levés avec un air de désespoir. Le comte poussa son cheval dans la direction de son fils. Il éprouvait autant de mécontentement que d'inquiétude. Comment ce garçon sans jambes et sans adresse osait-il se mettre en chasse? Mais lorsque M. de Foix aperçut Bertrand saignant, tombé sur le dos au pied d'une levée en pierres sèches qui coupait la garrigue, il crut son fils mort et courut vers lui, le cœur étreint.

Gargarou, qui cherchait du secours, voyant M. de Foix, lui cria, le doigt tendu vers le sommet du Causse :

— Regardez-le, l'assassin!

Et Raymond, remarquant Jean adossé à un pin, l'air confus, pensa qu'il avait tué Bertrand.

— Oui, monsieur, affirma Gargarou, Jean est un meurtrier, mais pas de la manière que vous supposez.

Le bûcheron penché sur un roncier en retira le lièvre tiré par Jean; ses pattes de derrière portaient encore la ficelle qui avait servi à le traîner sur le sol. C'est ainsi que les chiens de Bertrand ayant senti son odeur, Jean les avait entraînés à travers les parties les plus dangereuses de la garrigue, accessibles à un jeune homme aussi leste que lui, mais difficiles pour un infirme.

S'agenouillant près de Bertrand, son père, d'une voix mélangée de pitié et de fureur, lui demanda :

— M'entends-tu, pauvre enfant? Peux-tu me dire si Jean t'a tiré ce coup de fusil?

Ses paupières déchirées en sa chute par les épines, ouvertes

à grand peine, et une main sur sa poitrine en sang, le blessé murmura :

— Je vous entends... Non, « votre fils » ne m'a pas tué. En arrivant à cet obstacle.. que je ne pouvais franchir... j'ai voulu m'aider de mon fusil comme d'une canne pour sauter par-dessus ces pierres... et je ne sais comment le chien s'est accroché à quelque branche.. j'ai reçu la décharge de ma carabine.. dans la poitrine... Ah ! tout s'efface... tout devient noir... N'êtes-vous pas là, mon père ?.. Je voudrais que...

Après un mouvement convulsif de sa main qui semblait indiquer la direction de Navacelles, Bertrand perdit conscience.

S'étant relevé, M. de Foix, effrayé, dit à Gargarou d'aller chercher des paysans pour emporter son fils. Puis il appela Jean d'une voix épouvantable. Celui-ci, après une hésitation, rejoignit lentement son père, la tête baissée d'un air à la fois humble et vindicatif.

— Regardez-moi, ordonna durement Raymond en obligeant Jean à subir l'inquisition de son regard terrible. Quel crime avez-vous commis, misérable?

— Pardon! mon père, répliqua le jeune homme livide, vous vous abusez, Bertrand s'est blessé lui-même. Je ne suis pas responsable de sa maladresse.

— Qu'est-ce que ceci? répartit violemment M. de Foix.

Il désignait le lièvre ficelé.

— Oh! une simple plaisanterie! Voyant les chiens de Bertrand à bout de voie, pour rire, j'ai promené devant leur nez ce bouquin.

— Votre simple plaisanterie n'est qu'un jeu ignoble dont vous voyez le résultat. Vous en subirez les conséquences, je vous le jure!

— Mais je vous assure que je suis au désespoir, mon père!

— Je vous défends de m'appeler dorénavant ainsi.

Terrifié, Jean se sentit abandonné. Pour obtenir son pardon, bassement serviable, il s'offrit à porter le blessé avec l'aide de Gargarou.

— Au fait vous avez les qualités d'un laquais, vous porterez donc « mon fils, » prononça M. de Foix, impitoyable.

— Nous ne pouvons le mettre sur nos bras, expliqua Gargarou, nous risquerions d'aggraver les blessures de M. Bertrand. Je vais chercher une claie de bois dans la chênaie.

Il s'éloignait lorsqu'il se trouva face à face avec Saint-Martin qui, surpris par le coup de feu, le silence des chiens et la disparition de Bertrand, s'était acheminé avec son limier dans la direction suivie par M. de Foix.

— Mon Dieu! Quel malheur, M. le comte! s'exclama le vieux piqueur au spectacle pitoyable de Bertrand trempé dans son sang qui ne cessait de couler. Puis il considéra Jean d'un air méprisant.

Le bûcheron s'en revenait déjà du bois voisin avec un « bayard » de forestier sur lequel le blessé fut étendu. La douleur ressuscita Bertrand qui reconnut Jean, penché sur lui, afin de saisir les manches de la claie. Il le considéra avec une telle aversion que celui-ci, dans son trouble, hésita.

— Quand vous voudrez, lui dit sèchement M. de Foix.

Humilié et anxieux, Jean souleva le blessé. En avant-garde, Saint-Martin signalait les obstacles. En arrière, M. de Foix remonté sur Saïda dominait de la hauteur de son cheval le visage de Bertrand dont le sang continuait de s'égoutter par la plaie de son côté. Dents serrées, ce malheureux s'efforçait de ne point crier de douleur. Et connaisseur en courage, son père considérait l'infirme avec un étonnement indicible.

Enfin le portail de Navacelles surgit au bout de l'avenue des noyers et, à travers sa grille, le château de beau calcaire doré apparut. A son aspect, M. de Foix arrêta net, d'un coup de mors, Saïda.

Tout à l'heure, en son affliction, il n'avait pas songé qu'en reconduisant son fils, il risquait de revoir Sobirane qu'il n'avait pas approchée depuis leur séparation.

Cependant Saint-Martin et les porteurs continuaient de s'avancer.

Roide sur son cheval, ses yeux fixés sur Navacelles, Raymond laissait s'éloigner le blessé, lorsqu'il l'entendit appeler :

— Oh ! père, quelle souffrance ! On me secoue.

Donnant un coup d'éperon trop vif, M. de Foix fit bondir son cheval jusqu'aux porteurs qu'il réprimanda d'un ton irrité. Puis, penché sur Bertrand, il lui demanda s'il voulait qu'on fît halte.

Le malheureux répondit qu'il avait au contraire hâte de trouver le repos de son lit, car le moindre mouvement le martyrisait.

A cet instant, la grille fut ouverte pour le passage d'un charretier, dont le tombereau s'engagea dans l'avenue des noyers. Ce chariot éloigné, le brancard put enfin pénétrer dans le parc. Sobirana s'y promenait au bras d'Alayette. Elle reconnut aussitôt Bertrand, n'aperçut d'abord que lui et courut à sa rencontre avec l'expression du désespoir

Raymond avait remis Saïda aux mains de Saint-Martin. Indécis, les porteurs obéissant au geste de Mme de Foix posèrent à terre le blessé. Le brancard élevé qui cachait Raymond à Sobirana, abaissé, la lui découvrit, et sa stupéfaction fut plus puissante que son angoisse.

Il y avait vingt-cinq ans qu'elle n'avait aperçu Raymond que comme une lointaine silhouette sans physionomie, lorsqu'il traversait les collines de Navacelles. Elle revoyait tout à coup, à quelques pas d'elle, ce mari dont le souvenir la hantait toujours.

Alors M. et Mme de Foix s'observèrent avec une ardeur qui les empêchait de rien remarquer qu'eux-mêmes. Et leurs yeux s'emplirent de larmes. Peut-être constataient-ils que les ans et l'affliction avaient dégradé leurs charmants visages d'autrefois. Cette contemplation presque effrénée d'eux-mêmes leur avait fait oublier Bertrand dont une plainte leur rappela la présence.

Agenouillée près de son fils, Sobirane lui demandait les causes de son malheur, quand l'un des porteurs se recula d'un air honteux. Ce mouvement attira son attention et elle le considéra stupéfaite de sa ressemblance avec Raymond, jeune homme. N'était-ce pas ce Jean dont la pensée la torturait? Ne voulant plus le regarder, Sobirane baissa les yeux sur Bertrand.

La souffrance ratatinait ce nain; les contusions produites par sa chute achevaient d'écraser sa face camarde : il lui parut hideux. Elle ne put s'empêcher de relever les prunelles sur Jean dont le profil de médaille d'une finesse admirable l'éblouit. Ses bras forts croisés, la torse cambré et une de ses longues jambes tendue, il avait la grâce d'un de ces jeunes patriciens figurés aux fresques de Gozzoli.

D'abord fascinée, l'amertume emplit le cœur ulcéré de Sobirane et elle baisa tendrement son fils infortuné. Mais pendant que sa bouche se posait sur le front bosselé du blessé, elle l'apercevait dans sa monstruosité et sentait le désespoir envahir son âme.

Alors elle contempla encore Jean, véritable réincarnation de Raymond à vingt-cinq ans. Tout à coup la pensée lui revint que ce splendide jeune homme était le fils de la Toulousaine, de la fille aimée par Raymond, dans le délire consécutif à leur séparation. Par quelle horrible fatalité, cet enfant du péché était-il beau comme un véritable Foix, alors que le fils légitime était à ce point disgracié?

Relevée d'un bond, Sobirane désigna Jean à M. de Foix en disant avec une froide colère :

— Comment avez-vous osé?

— Ce n'était qu'à titre de serviteur et pour porter « notre » fils Bertrand que ce garçon se trouvait près de ce brancard, répondit Raymond.

Tourné vers Jean, il reprit durement :

— Allez-vous-en! je ne veux plus vous retrouver à Roquereine.

Le jeune homme essaya de braver son père, mais son sourire se mue en crispation des lèvres. Sur un petit salut qui voulait être impertinent, il partit.

L'étonnement, puis le ravissement dilatèrent les prunelles de Sobirane. Mais, tandis qu'elle jouissait du renvoi de Jean, elle l'examinait et le retrouvait si parfaitement identique à Raymond au jour de ses fiançailles, qu'elle l'admirait encore à travers sa haine.

Se laissant enfin retomber sur les genoux, elle revit Bertrand dans sa hideur d'infirme et chercha le regard de Raymond avec angoisse.

Jean s'éloignait dans l'avenue d'un pas enragé, et, tout à coup, il fléchissait comme un homme privé de raison.

— Eh bien! ma mère, murmura le blessé oublié.

Pleine de remords, Mme de Foix s'écria :

— Oh! mon cher enfant, tes blessures ne sont peut-être pas aussi dangereuses que tu te l'imagines. Comment ce malheur est-il arrivé?

Comme Bertrand, sans répondre, examinait sa mère d'un air navré, Raymond, qui venait de prier Saint-Martin d'aller au galop de Saïda chercher le médecin de Lexos, penché sur sa femme, lui raconta les causes de l'accident. Mme de Foix l'ayant écouté avec horreur se releva afin de prier Alayette, demeurée au milieu de l'allée, de commander aux domestiques de venir

prendre Bertrand. Au moment où la jeune fille s'éloignait à petits pas, son père qui le saluait n'en reçut pas même une inclination de tête.

Restés debout de chaque côté du brancard, Sobirane et Raymond qui se trouvaient face à face dans l'attente des serviteurs, ne pouvant plus supporter l'interrogation véhémente de leurs yeux, eurent simultanément la pensée de se pencher vers le blessé. Ce mouvement rapprocha leurs fronts qui se touchèrent irrésistiblement, ils s'étreignirent et leur enlacement les maintint longtemps pressés avec une sorte d'extase désespérée.

Une plainte de Bertrand les désunit. Ils se considérèrent soudain avec horreur.

Après s'être incliné profondément, M. de Foix, encore tout hors de lui, s'éloigna sans adresser ses souhaits de guérison à son fils.

Blême d'émotion, Sobirane ne cessait pas de suivre avec un regard d'indicible regret, son mari. Son bras se tendit. Elle voulait le rappeler.

Les domestiques arrivèrent, tout haletants.

— Quand vous voudrez, ma mère, gémit Bertrand.

Mme de Foix embrassa le blessé avec une telle passion que celui-ci murmura :

— Vous me faites mal! Est-ce à moi que ce baiser s'adresse?

CHARLES GÉNIAUX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

BLAISE PASCAL

A L'OCCASION DE SON TROISIÈME CENTENAIRE

II[1]

L'APPEL DE DIEU

PARIS. — TRAVAUX SCIENTIFIQUES. — M. SINGLIN

Le Paris que Pascal retrouvait en 1647 différait un peu de celui qu'il avait quitté huit années plus tôt. Richelieu était mort, et Louis XIII : sous la régence de l'inconsistante Anne d'Autriche, et sous le ministère de l'habile et faible Mazarin, l'autorité s'était relâchée, les intérêts privés, les ambitions particulières se donnaient libre carrière. Parmi les folles intrigues des princes et des princesses et dans la lassitude générale, la guerre de Trente ans se prolongeait, avec d'heureuses perspectives d'ailleurs pour nos armes et notre politique : l'abaissement définitif de la maison d'Autriche était en vue, et la prochaine signature du glorieux traité de Westphalie. Mais la misère était grande, les impôts très lourds, les exigences et les expédients du fisc souvent intolérables. Le Parlement, soutenu par la faveur populaire, et sentant croître sa puissance, s'apprêtait à prendre sa revanche de tant d'humiliations passées. Un vent de révolte et d'anarchie soufflait : la Fronde, avant d'éclater au grand jour, se préparait dans les idées et dans les mœurs.

Pascal, lui aussi, nous le verrons, fera sa Fronde. Pour

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

l'instant, il n'y songe guère. Malade, estreint à mille remèdes fort absorbants, il partage ses « heures de loisir et de santé » entre des stations à l'église, des exercices de piété et des conversations avec ses amis parisiens, les Roberval, les Mersenne, les La Pailleur, qui ont dû le revoir avec joie. Il reçoit même, en septembre, deux visites de Descartes qui, se trouvant de passage à Paris, tint à faire la connaissance du son jeune émule. Descartes admira fort la machine arithmétique et mit la conversation sur le vide. Les explications qu'il donna sur la « matière subtile » semblent avoir été l'occasion d'une sorte de malentendu entre ce milieu de savants très réalistes, d'ailleurs un peu prévenus contre lui, et le métaphysicien du *Discours de la méthode*. Descartes plus tard s'est vivement plaint que Pascal ne lui ait pas attribué le mérite de la première idée des expériences décisives sur le vide. Il ne paraît pas que sa réclamation fût fondée. Mais n'est-elle pas curieuse, cette opposition foncière, — et que nous verrons se développer dans leurs écrits, — entre ces deux hommes qui professent l'un pour l'autre une grande estime intellectuelle, mais qui, de la meilleure foi du monde, ne peuvent entrer dans la pensée l'un de l'autre?

Cette reprise de contact avec le milieu scientifique parisien ne pouvait manquer d'engager Pascal, plus activement que sa santé ne l'eût sans doute comporté, dans la voie d'où Jansénius, un moment, avait failli l'écarter. Il perfectionne, — peut-être avec l'intention d'en tirer un grand profit commercial, — sa machine arithmétique; il poursuit ses travaux mathématiques sur les sections coniques, et de manière à provoquer plus tard l'admiration « passionnée » de Leibniz, surtout il étudie sous toutes ses faces le capital problème du vide. Des la première heure, selon toute vraisemblance, mais en tout cas, dès 1647, il incline à expliquer par « la pesanteur et pression de l'air » le phénomène de la suspension du mercure dans le tube de Torricelli; mais, dans son ferme propos de « ne pas se départir légèrement des maximes que nous tenons de l'Antiquité, si nous n'y sommes obligés par des preuves indubitables et invincibles, » il « n'ose pas, » « faute d'expériences convaincantes, » le dire publiquement, et ces expériences convaincantes, il va s'efforcer de les organiser. Il écrit, le 15 novembre 1647, à son beau-frère Florin Périer pour le prier de faire au bas et au sommet du Puy de Dôme l'expérience faite l'année

précédente à Rouen : si c'est bien la pression atmosphérique qui maintient le mercure dans le tube, elle sera moins forte au sommet qu'au bas de la montagne, et la colonne de mercure, dans le premier cas, sera donc plus basse. L'expérience ne put être exécutée qu'en septembre 1648 : elle confirma pleinement, comme l'on sait, les prévisions de Pascal, et celui-ci, dans son *Récit de la grande expérience des Liqueurs* (1648), put enfin formuler sans scrupule la loi qu'il avait si justement pressentie, et qu'il avait d'ailleurs vérifiée lui-même par deux expériences nouvelles, dont l'une fut faite « au haut et au bas de la tour Saint-Jacques de la Boucherie : » en même temps, il promettait au public un *Traité du Vide* complet, dans lequel il déduirait « au long » toutes les conséquences de ses observations, « et beaucoup d'autres, aussi utiles que curieuses. »

Ces belles expériences qui renouvelaient toute une partie de la physique, ou plutôt qui fondaient toute une physique nouvelle, avaient eu le plus grand retentissement. Quand d'ailleurs Pascal n'aurait pas entretenu autour d'elles une savante publicité, ses adversaires se seraient chargés de veiller sur sa gloire. Un Jésuite, recteur du collège de Clermont, à Paris, le P. Noël, qui, dans toute cette affaire, semble avoir été, à tout le moins, singulièrement maladroit, lui écrivit deux lettres pour discuter ses théories et s'efforça même de les tourner en ridicule dans un livre qu'il intitulait plaisamment *le Plein du Vide*. Blaise Pascal, une première fois, lui répondit par une lettre extrêmement courtoise, mais de fort bonne encre, et une seconde fois par une lettre plus vive qu'il adressa à son ami Le Pailleur; une troisième fois, ce fut Étienne Pascal qui, « en dérobant, à son repos de quelques nuits, le temps qu'il n'aurait pu dérober à son travail du jour, sans faire tort à son devoir, » entra directement en scène, et en termes d'une ironie appuyée et pesante, défendit vigoureusement, et même âprement, son fils : « Je ne puis vous dissimuler, disait-il, que vous l'avez été beaucoup (heureux) d'avoir entrepris, à si bon marché, de vous commettre en style d'injures contre un jeune homme, qui, se voyant provoqué sans sujet, je dis sans aucun sujet, pouvait, par l'amertume de l'injure et par la témérité de l'âge, se porter à repousser vos invectives (de soi très mal établies), *en termes capables de vous causer un éternel repentir*. » Ne disons pas qu'il prévoyait les *Provinciales*; mais avouons que ces Pascal n'enten-

dent guère la plaisanterie et supportent sans philosophie la contradiction. Avouons aussi que la Compagnie de Jésus a manqué à leur égard totalement d'opportunisme ; car, trois ans après la polémique engagée avec le P. Noël, voici qu'un autre Jésuite, de Clermont-Ferrand, celui-là, dans des thèses de philosophie soutenues à Clermont même, s'avise d'accuser Pascal d'avoir voulu s'attribuer l'honneur de l'expérience imaginée par Torricelli. Dans une *Lettre* publique à M. de Ribeyre, premier président de la Cour des Aides de Clermont-Ferrand, un ami de sa famille, auquel les thèses ont été dédiées, « Pascal le fils » fait vivement justice de cette fâcheuse insinuation qu'il juge préjudiciable « à son honneur. » Assurément, en tout ceci, Pascal a pour lui la stricte justice; mais on peut trouver qu'il manque un peu d'indulgence, de charité et d'humilité, et qu'il abuse du droit de réponse. Ce chrétien austère a une personnalité impérieuse et orgueilleuse qui ne cède pas volontiers sur ce qui lui est dû : quoi qu'il en dise, il a beaucoup « d'inquiétude pour ces fantasques points d'honneur » dont il a l'air de faire fi; il est animé du *libido excellendi*, en un mot, il n'a pas encore découvert que « le moi est haïssable. »

A un autre point de vue, les expériences et les découvertes de Pascal ont eu une sérieuse action sur l'orientation de sa pensée : elles lui ont révélé, elles lui ont confirmé plutôt la toute-puissance du fait. Quoiqu'il eût déjà quelque pente à se défier des généralisations rapides, des constructions abstraites, des raisonnements *a priori*, s'il s'était cantonné exclusivement dans les mathématiques, il aurait pu sacrifier, plus que de raison, comme l'a fait si souvent Descartes, à la tendance déductive; ses « méditations physiques » l'ont courbé sur la réalité; il s'y est scrupuleusement, docilement soumis; il est devenu un fervent de la méthode expérimentale. Et reprenant, développant et précisant une idée qui lui venait de son père, il en vient, dans un fragment de préface au *Traité du Vide*, à distinguer entre les sciences qui dépendent de la mémoire et relèvent de l'autorité, — histoire, géographie, jurisprudence, langues, « et surtout théologie, » — et celles qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, — géométrie, arithmétique, musique, physique, médecine, architecture. Dans les premières, toute innovation est téméraire, dangereuse, et doit « donner de l'horreur. » Les autres, au contraire, ne vivent et ne progressent que des inven-

tions successives de l'humanité. Dans cet ordre de recherches, si respectueux que nous puissions être des anciens, nous ne pouvons invoquer leur autorité : ils sont la jeunesse du monde ; c'est nous qui sommes l'antiquité. « L'homme n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie, mais il s'instruit sans cesse dans son progrès... De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Étienne Pascal devait reconnaître dans cette sage et haute philosophie l'aboutissement de ses propres « maximes, » et il ne pouvait qu'être touché du délicat hommage que lui rendait son fils, quand il écrivait à Le Pailleur : « C'est ce juste milieu et ce parfait tempérament dans lequel vous vous tenez avec tant d'avantage, et où, *par un bonheur que je ne puis assez reconnaître, j'ai été toujours élevé avec une méthode singulière et des soins plus que paternels.* »

Ce « parfait tempérament, » cette pénétrante distinction établie entre les deux « ordres » de réalités, de sciences et de facultés, permettait à Blaise Pascal de faire coexister en toute sécurité de conscience, de mener pour ainsi dire de front sa vie scientifique et sa vie religieuse. A son retour à Paris, il avait assidûment suivi, avec Jacqueline, les sermons de M. Singlin qui faisaient grand bruit et attiraient un nombreux et illustre auditoire. M. Singlin était le vrai prêtre selon l'esprit de Saint-Cyran : celui-ci avait deviné sa vocation et la lui avait imposée. M. Singlin aurait voulu vivre obscurément dans la pénitence, se jugeant indigne de l'effrayante dignité sacerdotale : Saint-Cyran fit de lui le grand directeur, le prédicateur de Port-Royal et ne lui permit jamais de se démettre de ses hautes fonctions. Sa science était mince, mais il savait lire dans les âmes, et il exerçait sur elles un ascendant singulier. Il n'était point disert, mais sa parole grave, nourrie d'expérience spirituelle, remuait les cœurs, provoquait les conversions : chacun se reconnaissait dans ses analyses morales et s'imaginait qu'il n'avait parlé que pour lui-même. Blaise et Jacqueline furent ravis de ses instructions. Jacqueline y retrouvait avec joie sa propre conception de la vie chrétienne, et puisque M. Singlin dirigeait la maison de Port-Royal, elle forma le projet d'y entrer, convaincue, disait-elle, « qu'on pouvait être là-dedans religieuse raisonnablement. » Blaise, qui « était dans les mêmes sentiments, » l'approuva fort,

et, prenant feu, avec son ardeur coutumière, il s'employa, de toute son activité, à réaliser le dessein fraternel.

Ils n'avaient encore aucune relation avec Port-Royal. M. Guillebert, qui était alors à Paris, leur servit d'intermédiaire. Ce fut lui qui conduisit Jacqueline à la mère Angélique, laquelle reçut la jeune fille « avec beaucoup de satisfaction et d'agrément. » Jacqueline retourna dès lors à Port-Royal le plus souvent qu'elle put. On lui donna le conseil de s'adresser à M. Singlin et de se mettre sous sa conduite, « afin qu'il pût juger si l'état de religieuse lui convenait. » « Dès la première fois que M. Singlin la vit, nous apprend Mme Périer, il dit à mon frère qu'il n'avait jamais vu en personne de si grandes marques de vocation. » Blaise en conçut une grande joie. Il écrivait à sa sœur Gilberte, restée à Rouen avec leur père, de longues lettres de direction, pleines d'humilité et de ferveur. Il méditait sur la religion et le problème religieux ; il conférait avec les « Messieurs » de Port-Royal, notamment avec M. de Rebours, qui avait vécu jusqu'à quarante-trois ans dans le monde et qui était devenu, à Port-Royal de Paris, comme le lieutenant de M. Singlin. N'aurait-il pas déjà conçu le dessein d'une Apologie du christianisme? En tout cas, il avait longuement réfléchi à la meilleure manière de démontrer les vérités religieuses, ainsi que le prouve cette phrase d'une de ses lettres : « Je lui dis ensuite (à M. de Rebours) que je pensais que l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires disent lui être contraires, et que *le raisonnement bien conduit portait à les croire, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement*. » Le futur auteur des *Pensées* en dira pas autre chose.

LA VOCATION DE JACQUELINE ET LA MORT D'ÉTIENNE PASCAL

Depuis la mort de Richelieu, l'autorité des Intendants était fortement battue en brèche par le Parlement et par toutes les cours souveraines dont ils avaient réduit ou annulé les privilèges. Étienne Pascal n'attendit pas que son poste fût supprimé, et au mois de mai 1648, il donna sa démission et revint se fixer à Paris, heureux sans doute de retrouver ses deux enfants. Comme on redoutait des objections de sa part, on ne lui avait encore rien dit des projets de Jacqueline. M. Singlin exigea qu'on

lui en parlât. Ce fut Blaise qui se chargea de cette mission, « parce qu'il n'y avait que lui qui le pût faire, » probablement en raison de la grande influence qu'il exerçait sur son père. Celui-ci se montra fort surpris et fit d'abord une réponse évasive. Il était très partagé : son christianisme très profond, très sincère, entrait en lutte avec sa tendresse paternelle qui, en ce qui concerne Jacqueline, semble avoir été assez exclusive et un peu jaleuse. Ce fut la tendresse qui l'emporta : il refusa son consentement, et se plaignit avec vivacité, — c'était un autoritaire et un violent, — que Blaise eût, à son insu, favorisé les desseins de sa sœur. Il dut y avoir des scènes pénibles : une lettre de Blaise à Gilberte fait allusion à une « brouillerie, » à des « embarras » qui « troublent la paix de la maison, extérieure et intérieure. » L'irritation du père alla même si loin qu'affectant de n'avoir plus aucune confiance en son fils et en sa fille, il fit surveiller leurs actes par la dévouée domestique qui les avait élevés ; et Jacqueline dut avoir recours à mille ruses innocentes pour rester en communication avec Port-Royal.

Elle savait d'ailleurs parfaitement concilier avec la plus respectueuse obéissance filiale les droits imprescriptibles de son âme. Nous avons d'elle, datée du 19 juin 1648, une lettre infiniment touchante à son père, vrai chef-d'œuvre de délicate tendresse, de déférente franchise, de tact féminin et d'habileté ingénue, qui rappelle la célèbre prière de l'Iphigénie de Racine : il s'agissait d'obtenir de lui la permission d'aller faire une retraite à Port-Royal. Les lettres qu'elle recevait de la sainte maison la « soutenaient » dans sa ferme résolution : elle se retira peu à peu des divertissements, des compagnies mondaines, et son père ayant, sur ces entrefaites, quitté la rue Brisemiche pour la rue de Touraine, dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, elle ne fit, dans ce nouveau quartier, aucune connaissance nouvelle, et s'affranchissant même de la conversation familiale, elle en vint à vivre dans une solitude presque complète. Touché de son obéissance, du « progrès admirable qu'elle faisait dans la vertu, » persuadé d'ailleurs « qu'elle avait choisi la meilleure part, » Étienne Pascal lui tint un jour du mois de mai 1649, un discours bien émouvant : il approuvait son dessein « de tout son cœur, » et il s'engageait à ne lui proposer aucun parti ; mais il était vieux, il n'avait plus sans doute très longtemps à vivre, et il la priait de ne le point quitter et de patienter

jusque-là ; au reste, elle vivrait comme elle l'entendrait. Elle le remercia, mais ne lui fit aucune promesse positive, sauf « qu'elle ne lui donnerait jamais sujet de se plaindre de sa désobéissance. »

Vers le même temps, Étienne Pascal forma le projet de se rendre en Auvergne avec son fils et sa fille. Avait-il là-bas des affaires d'intérêt à régler? Désirait-il « divertir » ses enfants de leurs pensées, à son gré trop exclusivement religieuses? Souhaitait-il simplement, ce qui arrive souvent aux vieillards, de revoir avant de mourir son pays natal? Ou encore voulait-il échapper, avec les siens, aux troubles de la Fronde qui menaçait de s'éterniser, et qu'en son for intérieur il devait fortement réprouver (1)? Nous ne savons. A Clermont-Ferrand, chez les Périer, « après avoir rendu les premières visites de civilité, » Jacqueline reprit sa vie de recluse, travaillant pour les pauvres, soignant les enfants de sa sœur « avec une charité admirable, » visitant les malades, passant tout un hiver sans feu, et se mortifiant, elle dont le tempérament était fort délicat, avec un zèle qui « donnait beaucoup d'inquiétude » à tout son entourage, « ensevelissant » enfin son talent de poète, sur l'ordre de la mère Agnès. Au reste, ce grand détachement du monde ne la rendait nullement chagrine, et l'on admirait, au contraire, sa bonne grâce inaltérable, son ardeur à rendre service.

Pendant les dix-sept mois que dura le séjour en Auvergne, quelles furent les occupations de Blaise? Nous ne les connaissons guère : nous savons simplement qu'il prit part, avec son père, à de nombreuses conférences scientifiques qui eurent lieu chez M. de Ribeyre, et que de ce moment-là datent ses rapports d'amitié avec l'illustre jurisconsulte Domat (2). D'après Fléchier, — si le témoignage de ce dernier est exact, et s'il doit être rapporté à cette époque, — il aurait, avec un autre savant, « été continuellement auprès d'une belle savante » de Clermont, qu'on appelait « la Sapho du pays. » On peut conjecturer sans invraisemblance que, dans ce nouveau milieu où sa

(1) Une lettre de Jacqueline (4 mars 1649) nous transmet l'écho que ces troubles eurent à Port-Royal de Paris : « Heureux, disait-elle à ce propos, ceux qui ont quitté le monde, et ne sont point spectateurs de sa folie! Il n'y a que Dieu qui nous puisse tirer des malheurs où nous sommes engagés. » Dans une autre lettre (24 mars 1649), elle recommande aux prières de sa sœur Gilberte « toute leur maison et aussi *tout l'État*. »

(2) Il est assez probable que la célèbre sanguine de Domat date de cette époque : elle nous livrerait donc les traits de Pascal à 26 ans.

famille avait beaucoup de parents et de relations, et où l'on dut faire fête à sa jeune gloire, Blaise Pascal se relâcha un peu de l'extrême tension d'esprit qui, depuis si longtemps, était la sienne, qu'il vit le monde, suivant le conseil de ses médecins, et s'y plut, et qu'en fin de compte sa jalouse ferveur religieuse s'attiédit un peu. Aussi bien, la vie sévèrement retranchée de Jacqueline le laissait fort isolé moralement : sevré, ou peu s'en faut, d'une affection, ou tout au moins d'une intimité qui, jusqu'ici, avait été le grand aliment de sa sensibilité, il cherchait, sans peut-être très bien s'en rendre compte, à la remplacer humainement, et tout semblait conspirer, sinon à le détacher des rudes enseignements de Jansénius, du moins à lui en rendre moins vivant le souvenir et moins aisée la pratique.

Au mois de novembre 1650, la famille Pascal regagna Paris, et il semble qu'elle y ait continué, sans grands changements, la vie qu'elle avait menée à Clermont. Si bon chrétien qu'il fût devenu, Étienne Pascal s'opposait toujours à l'entrée en religion de sa fille, il lui laissait toute liberté pour ses exercices de piété, mais elle devait lui cacher ses relations avec Port-Royal. Ce fut à cette époque, — mai 1651, — qu'elle composa une méditation sur le *Mystère de Jésus*, sur laquelle il nous est difficile de partager l'opinion de Mme Perier, qui la déclare « admirable » : nous réservons notre admiration pour un autre *Mystère de Jésus*, moins didactique et plus frémissant. Quant à Blaise, on peut croire qu'il partageait plus ou moins inégalement son temps entre ses exercices religieux, ses travaux scientifiques et le monde. Car il voit le monde, — certaines lettres de la mère Agnès font à cela des allusions très claires, — au grand scandale de Jacqueline qui écrivait : « Je connais le monde et je le hais, » et qui, dès 1649, demandait à sa sœur Gilberte « pour son frère quelques prières et quelques actions de grâces particulières. » Blaise, lui, ne « haïssait » pas le monde, et il aspirait à le « connaître. » C'était là pour lui, curieux et observateur comme il l'était, un sujet d'étude assez nouveau et passionnément intéressant, surtout à une époque où l'anarchie ambiante mettait en liberté toutes les passions individuelles. C'est Sainte-Beuve qui déclare que tout philosophe « aurait besoin d'une révolution pour lui rafraîchir l'idée de la réalité humaine. » Cette expérience n'a pas manqué à Pascal qui, à Rouen, avait vu réprimer la révolte des Nu-

pieds, qui, à Rouen encore, où s'étaient réfugiés beaucoup d'Anglais, avait dû entendre parler de Cromwell et de la révolution anglaise, qui, enfin, à Paris, vit d'assez près la Fronde et ses misères, et n'y prit pas sans doute une très haute idée de la nature humaine. D'ailleurs, le « monde, » c'était aussi pour lui une vie élégante, facile et raffinée, la compagnie d'amis cultivés et agréables, de femmes aimables, distinguées, spirituelles, et ces conversations, comme il n'y en a qu'en France, où l'on fait si aisément le tour de toutes les idées, où la grâce ailée, l'ingéniosité piquante s'unissent d'exquise façon à la profondeur. Il s'était lié, — probablement vers 1648, — avec le descendant d'une ancienne et illustre famille française, le jeune duc de Roannez. Celui-ci était alors son voisin : l'hôtel de Roannez qui, il y a quelques années, se voyait encore à l'angle de la rue du Cloître-Saint-Merry et de la rue Taitlepain, était contigu à la rue Brisemiche. Le duc avait été médiocrement élevé par un grand père débauché et une mère « toute simple ; » mais il avait du sérieux dans l'esprit et dans le caractère ; il s'intéressait aux choses de science et de bonne heure la préoccupation religieuse s'était éveillée en lui. La puissante personnalité de Pascal exerça sur cette nature seconde son prestigieux ascendant habituel : bientôt, le jeune duc et pair « ne put se passer de le voir, » il lui aménagea même un appartement dans son propre hôtel, et nous verrons qu'il l'emmena plus tard avec lui dans son gouvernement du Poitou. Il est assez probable qu'il lui ouvrit quelques salons et lui procura quelques relations dans la société polie. Mais il ne semble pas que ces « divertissements » de mondanité aient encore beaucoup accaparé Pascal, en tout cas, ils ne l'ont pas détourné de ses occupations scientifiques : car c'est à ce moment-là qu'il travaille activement à son *Traité du Vide*, et ses lettres à M. de Ribeyre nous le montrent fort peu disposé à abandonner quoi que ce soit des titres qui lui ont valu sa précoce notoriété.

Les choses en étaient là quand Étienne Pascal tomba malade en septembre 1651. Jacqueline le soigna, « jour et nuit, » avec un dévouement admirable. Quand sa présence n'était pas nécessaire, « elle se retirait dans son cabinet où elle était prosternée en larmes, priant sans cesse pour lui. » On ne peut douter que Blaise, qui aimait tendrement son père, ne se soit, du fond du cœur, associé à ces prières et à ces angoisses.

Étienne Pascal mourut le 24 septembre. Le curé de sa paroisse, M. Loisel, l'un des approbateurs de *la Fréquente Communion*, fit son éloge en chaire, « ce qu'il n'avait jamais fait d'aucun de ses paroissiens, » et ce témoignage en dit assez long sur la vie édifiante dont le défunt avait donné l'exemple depuis sa conversion. Mme Périer était en couches à Clermont; elle ne put venir à Paris avec son mari qu'à la fin de novembre : elle recevait dans l'intervalle plusieurs lettres de son frère; une d'entre elles nous a été conservée, très révélatrice de son état d'esprit d'alors. C'est un véritable sermon, et un sermon janséniste, sur la mort, sermon trop didactique à notre gré, trop théologique et trop subtilement déduit, mais où l'émotion perce, malgré tout, et l'accent personnel. Comme naguère il a médité sur la maladie et le bon usage que l'on en peut faire, Pascal, pour se consoler et consoler ses proches, philosophe aujourd'hui sur la mort. Il se reporte aux livres, cite Sénèque, Socrate, les Écritures et saint Augustin; il utilise aussi « ce qu'il a appris, » les propos, les « consolations solides » qu'il a reçues de « ses amis, » « d'un grand homme, » — probablement M. Singlin, — « de deux très grands et très saints personnages, » — peut-être M. de Rebours et le grand Arnauld, — et il en compose « un discours bien consolatif à ceux qui ont assez de liberté d'esprit pour le concevoir au fort de la douleur. »

En considérant la mort comme naturelle à l'homme, les païens, même les plus grands, n'ont rien écrit sur ce sujet que de « bas » et de « puéril. » Les chrétiens, eux, savent que la mort est une conséquence du péché, qu'elle est « nécessaire à l'homme pour le purger du péché. » « Nous savons que la vie, la vie des chrétiens, est un sacrifice perpétuel qui ne peut être achevé que par la mort. » Dès lors, le point de vue est renversé. « Sans Jésus-Christ, la mort est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre : *elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle.* » Elle est le dernier sacrifice; elle est la purification suprême : elle ouvre une vie nouvelle, qui est la vraie vie. « Ne nous affligeons donc pas comme les païens qui n'ont pas d'espérance. Nous n'avons pas perdu notre père au moment de sa mort. Nous l'avions perdu pour ainsi dire dès qu'il entra dans l'Église par le baptême. Dès lors il était à Dieu... Donc sa mort... il a achevé l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire; *il a accompli la seule chose pour*

laquelle il était créé. La volonté de Dieu est accomplie en lui, et sa volonté est absorbée en Dieu. » Pénétrons-nous donc de ces hautes pensées, mais n'allons pas croire qu'elles vont abolir la douleur. « Ce n'est pas que je souhaite que vous soyez sans ressentiment : le coup est trop sensible, il serait même insupportable sans un secours surnaturel. » Le christianisme, sans supprimer la douleur, nous permet de la supporter. C'est lui qui nous suggère les seules idées qui vraiment consolent. « J'ai appris d'un saint homme dans nos afflictions qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. » Ce sera donc faire revivre en quelque sorte ce père si tendrement aimé, que de faire effort entre ses enfants « pour s'aimer encore plus cordialement, s'il est possible. » Et Pascal nous déclare qu'il était, lui, « le plus intéressé » à la conservation de ce guide de sa jeunesse. « *Si je l'eusse perdu il y a six ans,* avoue-t-il, *je me serais perdu,* et quoique je croie en avoir à présent une nécessité moins absolue, je sais qu'*il m'aurait été encore nécessaire dix ans,* et utile toute ma vie. » Curieux pressentiment, et dont les événements qui vont suivre ne prouveront que trop la justesse.

JACQUELINE AU COUVENT. — LE MONDE. — MÉRÉ

En dépit de la recrudescence de ferveur religieuse dont témoigne cette *Lettre,* — comme aussi l'épitaphe qu'il avait composée « de l'abondance du cœur, » — Pascal était resté très désemparé à la mort de son père. La grande intimité intellectuelle et morale dans laquelle il vivait avec ce père lui faisait brusquement défaut. Il eut un moment l'illusion que sa sœur Jacqueline, qui lui avait prodigué les plus tendres consolations, consentirait « à demeurer avec lui au moins un an, pour lui aider à se résoudre dans le malheur. » Jacqueline, « de crainte de redoubler sa douleur, » n'osa pas le détromper, jusqu'à l'arrivée de M[me] Périer. Dans l'intervalle, elle consentit même à abandonner toute sa fortune à son frère, en échange d'une rente viagère *qui cesserait du jour de sa « profession en religion,* » et l'on se demande si Blaise n'aurait pas imaginé cette

singulière clause pour garder sa sœur auprès de lui. Quand les Périer furent à Paris, Jacqueline confie à sa sœur sa ferme intention d'entrer à Port-Royal, aussitôt leurs partages achevés, mais lui déclare « qu'*elle épargnerait son frère*, en lui faisant accroire qu'elle y allait faire seulement une retraite » Les partages furent signés le 31 décembre, et Jacqueline prit jour pour entrer le 4 janvier.

Dans une admirable page, Mme Périer nous a conté cette entrée au couvent : la tristesse de Blaise, qui ne fut sans doute pas dupe du pieux stratagème qu'on employait à son égard, « les paroles de tendresse » qu'il fit dire à sa sœur, les précautions prises par celle-ci pour n'être pas vue de lui « parce qu'elle craignait *que sa vue lui donnât au cœur*, » le calme dernier sommeil de jeune fille de la future sœur de Sainte-Euphémie, son tranquille départ pour le cloître. « *Ainsi elle se leva, s'habilla et s'en alla*, faisant cette action comme toutes les autres dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables. *Nous ne nous dîmes point adieu, de crainte de nous attendrir, et je me détournai de son passage, lorsque je la vis prête à sortir.* » Dans tout le théâtre de Racine, il n'y a rien de plus sobrement pathétique.

Nous pouvons nous représenter aisément l'impression d'abandon que ce départ fit sur Blaise. Sa sœur après son père : en trois mois, les deux êtres qu'il aimait le plus au monde l'avaient quitté ; toute sa vie de cœur sombrait d'un seul coup dans le passé. Et assurément, il avait une grande affection pour sa sœur Gilberte, mais Gilberte était mariée, elle avait sa vie et son foyer à part, et « ce n'était plus la même chose. » Il y avait en lui un grand vide que rien, — pas même Dieu, — ne pouvait combler Il ne pouvait se résoudre à rompre définitivement les liens subtils et forts qui l'unissaient à Jacqueline : il lui demanda d'abord d'attendre deux ans pour prononcer ses vœux ; les « fiançailles » furent fixées à la Trinité, et Jacqueline écrivit à son frère une longue lettre, à la fois habile, ferme et tendre, pour lui demander son consentement et l'inviter à la cérémonie, Blaise, « outré » et « adouci » tout ensemble, aurait voulu qu'on attendît au moins jusqu'à la Toussaint Enfin, il « eut pitié de la peine que cela faisait » à sa sœur, et, sur l'intervention pressante de M. d'Andilly, il consentit à la date proposée. On voudrait bien connaître les sentiments qui

furent les siens dans cette journée émouvante : il n'est pas téméraire de penser que la tristesse et l'amertume dominaient dans cette âme ardente et troublée, et qui n'est pas encore mûre pour la « renonciation totale et douce. »

Elle l'était si peu, que c'est à ce moment-là, semble-t-il, qu'il « se remet dans le monde » avec une ardeur renouvelée. Cette apparente volte-face s'explique assez bien. Dans la solitude morale où il se trouve, il éprouve le besoin de donner à sa sensibilité les aliments, — ou les dérivatifs, — qu'elle réclame impérieusement, et les amitiés mondaines, auxquelles il a déjà goûté, lui remplacent les chaudes affections familiales qui se sont éteintes ou qui se dérobent. D'autre part, « cet esprit si vif et si agissant ne pouvait pas demeurer oisif, » et nul doute qu'il n'ait vu dans le monde l'occasion d'étudier une réalité pour lui quasi nouvelle, et, en tout cas, infiniment riche et intéressante, l'âme humaine dans l'ondoyante diversité de ses démarches et de ses passions. Enfin, qui sait si, à son insu, il ne se mêlait pas à ses sentiments d'alors quelque dépit secret à l'égard de ces gens d'Église qui lui avaient ravi sa sœur, et qui combattaient si rudement la nature? Mieux portant, à ce qu'il semble, il aspirait à vivre pleinement, à épanouir largement, en tous sens, les vivantes énergies de son âme.

On voudrait pouvoir reconstituer avec la dernière précision les divers milieux qu'il va fréquenter dans ces années décisives. Cette haute société française de la Fronde n'a pas, dans les idées et dans les allures, la régularité au moins extérieure que bientôt saura lui imposer le grand Roi. De grandes passions romanesques, le goût des aventures et des intrigues, un certain libertinage de pensée et de mœurs, voilà ce qui domine en elle ; avec cela, et nonobstant bien des brutalités, un goût persistant de la politesse, héritage direct des précieuses. Nous savons par Loret que Pascal fréquenta chez Mme d'Aiguillon, la nièce de Richelieu, et qu'il fit même dans son salon, le 14 avril 1652, une sorte de conférence scientifique. Fréquenta-t-il aussi chez Mme de Sablé? C'est assez vraisemblable, mais ce n'est pas certain.

Pour nous en tenir aux noms dont nous sommes sûrs, nous savons que Pascal fut lié avec les Roannez, avec le chevalier de Méré, avec Miton. On a prononcé aussi, sur une allusion des *Pensées*, le nom de Des Barreaux. Mais il semble n'avoir connu qu'indirectement ce grossier libertin dont le plat athéisme ne

résistait pas à une heure de maladie et qui mettait sa gloire « à devenir bête brute. » Quant à Miton, c'était un assez singulier personnage. Épicurien raffiné, mais discret et parfait « honnête homme, » sans aucune illusion sur le monde et sur la vie, pessimiste, esprit lucide et pénétrant sous ses airs de glaciale indifférence, il fait songer à un Mérimée qui aurait vécu au XVII[e] siècle : il semble, par quelques passages des *Pensées* et par une lettre de Miton lui-même, qu'il ait beaucoup frappé Pascal, lequel, un peu naïvement, lui aurait donné « la préférence sur Descartes et sur Platon. » C'était, en tout cas, rendre un rare hommage à sa supériorité d'intelligence.

Celui qui nous est le mieux connu de tout ce groupe, c'est le chevalier de Méré. « C'est, a dit Taine, l'honnête homme de profession. Il tient école de bon goût, de bon esprit et de bonnes manières, un peu doctoralement, mais avec mesure et en termes excellents. » A cette époque, il a quarante-huit ans. Sa vie antérieure a été fort agitée. Il était le cadet d'une famille nombreuse et ancienne, originaire du Poitou. Il avait reçu une excellente éducation, il était très cultivé : il savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, même l'arabe, et il avait quelques « clartés » des mathématiques. Chevalier de l'Ordre de Malte, il a guerroyé longtemps, jusqu'à soixante ans, sur terre et sur mer, et avec une insigne bravoure : il a déclaré que « la guerre est le plus beau métier du monde, » mais il estimait qu' « il sied bien de n'en parler que fort rarement. » Dans l'intervalle de ses campagnes, il menait la vie d'un mondain accompli. « Bien fait, » élégant de manières et de langage, aimable, spirituel et fin causeur, rompu à tous les jeux et à tous les rites de la société, il est accueilli partout avec empressement : on le voit à la Cour, et dans tous les salons où l'on cause; il est lié avec Balzac, avec Voiture, qu'il n'aime guère, avec Ménage, avec La Rochefoucauld; il a vu naître les *Maximes*, et peut-être y a-t-il collaboré; il a fréquenté longtemps à l'hôtel de Rambouillet, il a connu, protégé, conseillé la future M[me] de Maintenon, il est, en un mot, de tous les cercles où l'on prise l' « honnêteté » et où l'on accueille les « honnêtes gens. » Notez qu'à son expérience du monde il joint celle du demi-monde : il joue, il a des maîtresses, il se fait aimer de Ninon : ce qui ne l'empêche pas, en plus haut lieu, de collectionner les amitiés amoureuses : ce chevalier de Malte mord gaiement à tous les

fruits de la vie. Un peu plus tard, il s'avisa d'être auteur et de publier des *Conversations*, des *Discours* et des *Lettres*, qui eurent un assez vif succès. Entre temps, il s'était retiré dans ses terres du Poitou, et c'est là qu'il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Vers la fin de sa vie, sous l'influence d'une belle-sœur jeune et charmante, il semble être revenu aux idées et aux pratiques religieuses qu'avaient sans doute bien négligées sa jeunesse, et même sa maturité.

Tel est l'homme qui, entre 1640 et 1660, était l'arbitre des élégances parisiennes et l'oracle de la société polie. Le monde est sa religion, et de cette religion il a formulé les dogmes. Il est l'un de ceux par lesquels un nouveau « modèle idéal » s'est imposé à plusieurs générations successives. « L'honnête homme, » c'est-à-dire, suivant la définition de Bussy-Rabutin, « l'homme bien né et qui sait vivre, » celui qui ne se pique de rien, qui a l'horreur innée de tous les pédantismes et le mépris des « spécialités » trop directement affichées, celui qui dissimule sous la grâce unie de son langage et de ses manières la forte culture qu'il a reçue ou qu'il s'est donnée, et les talents qu'il a en partage, celui enfin qui applique à toutes choses une philosophie faite de modération discrète, de sagesse souriante et d'indulgente humanité : voilà l'idéal fort séduisant que, dans sa personne et dans sa vie, dans ses propos et dans ses livres, le chevalier de Méré s'est efforcé de réaliser. Il y a excellemment réussi.

Deux textes essentiels nous font entrevoir la nature des rapports qui s'établirent entre Méré et Pascal, et la curieuse influence que le chevalier a exercée sur le futur auteur des *Provinciales*. Le premier est tiré du *Discours sur l'Esprit*. Méré y parle d'un voyage qu'il fit en Poitou, — probablement en 1652, — en compagnie du duc de Roannez, de Miton et de Pascal. Celui-ci, « un grand mathématicien, qui ne sait que cela, » mais « qui n'avait ni goût ni sentiment, » intervenait souvent et sans grand bonheur dans la conversation : « il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair et nous rapportait les bons mots du lieutenant-criminel d'O... » Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il faisait fausse route, et se contentant désormais d'observer, d'interroger, tirant de temps en temps ses tablettes pour y jeter quelques réflexions, il mit si bien à profit les leçons de ses compagnons de voyage qu'avant même d'arriver

à Poitiers, il rivalisait d'esprit avec eux. Lui-même était émerveillé du changement qui s'était produit en lui, et il s'en réjouissait fort : « Je passais ma vie en exil, disait-il, et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi, vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé. » « Depuis ce voyage, ajoute Méré, il ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration. » Et nous avons aussi une lettre de Méré à Pascal, dans laquelle le sémillant chevalier le prend d'un peu bien haut avec son correspondant, qu'il qualifie pourtant de « grand esprit, » mais où il lui ouvre des vues qui ne seront point perdues pour lui. « Vous m'écrivez à cette heure, lui dit-il, que je vous en ai tout à fait désabusé (des mathématiques) et que je vous ai découvert des choses que vous n'eussiez jamais vues, si vous ne m'eussiez connu » « Il vous reste encore, ajoute-t-il, une habitude que vous avez prise en cette science, *à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations*, qui le plus souvent sont fausses. Ces *longs raisonnements tirés de ligne en ligne* vous empêchent d'entrer d'abord en des connaissances plus hautes qui ne trompent jamais » Ces connaissances, ce sont celles qui relèvent non pas de l'esprit scientifique, mais de l'esprit tout court, ce bon sens inné et instinctif qu'il y a en chacun de nous et qui, affiné par l'usage du monde, devine les vérités supérieures de l'ordre humain. « Il faut se souvenir que le bon sens ne se trompe guère et qu'à *la réserve des choses surnaturelles*, tout ce qui le choque est faux. » « Je vous avertis, poursuit Méré, qu'outre ce monde naturel qui tombe sous la connaissance des sens, il y en a un autre invisible, *et que c'est dans celui-là que vous pouvez atteindre à la plus haute science*. Ceux qui ne s'informent que du monde corporel jugent pour l'ordinaire fort mal et toujours grossièrement, comme Descartes que vous estimez tant Sachez que c'est dans ce monde invisible *et d'une étendue infinie* qu'on peut découvrir les raisons et les principes des choses, les vérités les plus cachées, les convenances, les justesses, les proportions, les vrais originaux et les parfaites idées de tout ce qu'on cherche.. » Voit-on, dans ces lignes, s'amorcer et s'esquisser la fameuse distinction entre l'esprit géométrique et l'esprit de finesse, la profonde théorie des trois ordres? Pascal n'a eu qu'à repenser ces idées, — dont Méré ne semble pas avoir saisi toute la portée, et qu'il a gâtées par son badinage, sa fatuité, son

« pédantisme à la cavalière, » — à les préciser, à les approfondir en tous sens, pour en faire une des maîtresses pièces de sa philosophie : il ne se trompait point en exprimant à Méré toute sa gratitude.

En rapprochant toutes ces indications éparses, on peut se représenter avec une certaine précision le bénéfice spirituel que Pascal a retiré de ses relations nouvelles. D'une manière générale, ses nouveaux amis, les Roannez, les Miton, les Méré lui ont révélé l'homme et lui ont enseigné le prix de l'observation psychologique. Ils ne l'ont pas « desabusé » des mathématiques, et Méré lui-même, qui était joueur, l'a engagé dans des recherches sur la « règle des partis : » mais ils lui ont appris qu'entre la science positive et la religion, il y a une autre réalité, infiniment riche, ondoyante et diverse, la réalité humaine, et que, pour la bien connaître, le bon sens instinctif, la finesse intuitive de « l'honnête homme » sont des instruments bien supérieurs à la raison abstraite des géomètres. Ils l'ont initié aux bonnes manières, au bon goût et au bon style. Il était resté un peu provincial, de par sa vie, ses fréquentations, ses études et ses lectures, et son idéal littéraire, qui devait être celui d'Étienne Pascal, retardait au moins d'une génération. Ses écrits scientifiques, ses lettres mêmes sont d'un style vigoureux, mais pesant et trop appuyé, à peine supérieur à celui de Descartes, — lequel est loin d'être un grand écrivain, — et Méré en a très justement raillé « les longs raisonnements tirés de ligne en ligne; » il faut y regarder de très près pour y relever, de loin en loin, quelque trait vaguement annonciateur des *Provinciales* ou des *Pensées*. Avec cette prodigieuse promptitude d'assimilation et d'adaptation qui est un des caractères de son génie, Pascal comprit vite ce qui lui manquait encore, et il s'empressa de l'acquérir : au contact de ces mondains qui proclamaient que « l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout, » il conçut la nécessité d'une manière plus fine, plus légère, plus sobre et plus rapide, qui s'attache à ne pas tout dire, qui se réduit à l'essentiel, qui suggère ce qu'elle n'exprime pas, et qui relève d'une pointe d'agrément l'ingénieuse pénétration de ses vues.

Cette conception toute nouvelle des choses et du style apparaît dans un opuscule qui date manifestement de cette époque, et qu'on peut aujourd'hui, croyons-nous, attribuer en toute

assurance à Pascal : ce *Discours sur les passions de l'amour* qui, s'il était recueilli parmi les *Discours* de Méré, dont il est tout voisin, en serait le plus bel ornement. Ce *Discours*, comme l'on sait, n'est pas, à proprement parler, un « discours. » c'est une suite de pensées, d'observations, de « maximes, » toutes relatives à ce même sujet de l'amour. Rien ici qui rappelle les « méditations » antérieures de Pascal sur la douleur et sur la mort. La forme est infiniment plus libre, plus alerte, moins longuement déduite, et si, parfois, elle nous paraît, pour notre goût moderne, entachée de quelque subtilité, souvent aussi nous trouvons que La Rochefoucauld ou La Bruyère n'auraient pas mieux dit. Les leçons de Méré ont porté leur fruit. le vieux Du Vair n'est plus le grand maître d'éloquence; Pascal a dû lire les poètes et les romanciers à la mode; il a lu aussi Balzac, dont le *Socrate chrétien* vient de paraître; il a lu Voiture. Surtout il a ouvert les yeux sur le monde; il a écouté les conversations galantes qui se tenaient autour de lui, il a observé la comédie ou la tragédie de l'amour, telle qu'elle se jouait dans les salons du temps; et il a consigné, le plus brièvement et le plus finement possible, les résultats de son expérience. L'auteur de ces curieuses pages est-il, ne disons même pas janséniste, mais chrétien? Rien ne l'indique : le nom de Dieu est prononcé une seule fois, et il n'est question, en tout ceci, que de l'amour purement profane et mondain, envisagé du point de vue de l'observateur très détaché, ou même de l'analyste épicurien. « Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. L'homme est né pour le plaisir : il le sent, il n'en faut point d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. » Évidemment, nous voilà bien loin de la *Prière pour le bon usage des maladies* et de la *Lettre sur la mort de M. Pascal le père*. Mais, en revanche, que de réflexions fines, judicieuses, pénétrantes, et qui, à chaque instant, débordent le sujet particulier de l'amour. « Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour... Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude, on les perfectionne seulement... Il y a deux sortes d'esprit, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles; mais le dernier a une souplesse de pensée qui s'applique en même temps aux

diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux, il va jusqu'au cœur, et par le mouvement du dehors, il connaît ce qui se passe au dedans. » Le grand moraliste, le haut penseur, est maintenant tout formé, et il est déjà en possession de son style.

Une question se pose, presque nécessairement, au sujet du *Discours sur les passions de l'amour*. Jusqu'à quel point ces pages sont-elles un reflet de la vie personnelle de Pascal? Et celui qui parlait si bien de l'amour a-t-il été lui-même amoureux? Question souvent discutée, tranchée en des sens très divers, et, dans son fond, probablement insoluble. Sur un point pourtant, nous pouvons être, ce semble, aussi affirmatifs que la famille de Pascal et les historiens jansénistes. L'auteur du *Discours* a certainement échappé à la contagion de mœurs fort libres qui étaient la pratique courante des nouveaux milieux où il fréquentait. Lui-même, d'ailleurs, n'a-t-il pas écrit : « *L'égarement* à aimer en plusieurs endroits est aussi *monstrueux* que l'injustice dans l'esprit? » Pour le reste, le plus vraisemblable paraît être ceci. Sans être précisément amoureux d'une personne déterminée, — toutes les conjectures auxquelles on s'est livré à cet égard sont aussi gratuites qu'inconvenantes, — Pascal n'a pas été insensible au charme féminin certaines phrases du *Discours* semblent bien nous renvoyer l'écho frémissant de son propre cœur. Il a souhaité l'amour; il était prêt, il eût aimé à aimer. Marguerite Périer nous dit qu'il « prit la résolution de prendre une charge et se marier; » et Racine, qui n'écrit point au hasard, nous parle lui aussi d' « un mariage très avantageux qu'il était sur le point de conclure. » Pascal n'a rien ignoré de notre commune humanité.

Et, bien entendu, le détail de sa vie, de ses occupations quotidiennes, durant ces deux ou trois années décisives, nous échappe presque complètement. S'adonna-t-il au jeu, comme Méré? Le *Recueil d'Utrecht* et Marguerite Périer le disent, et il n'y a aucune raison de rejeter leur témoignage. Il sembla aussi avoir un peu voyagé : après un séjour en Poitou auprès du duc de Roannez, il paraît avoir passé à Clermont l'hiver de 1652-1653, chez sa sœur et son beau-frère. Il n'avait pas « abjuré » les mathématiques, comme le prétend Méré, mais sous l'influence de ce dernier, il est très vrai qu'il s'en était, quelque temps, un peu détaché. Avant d'être en relation avec le chevalier, il construit le modèle définitif de sa machine arithmétique, et en

l'envoyant à la reine Christine de Suède, il lui adresse une « lettre dédicatoire, » un peu grandiloquente, mais toute pleine d'un enthousiasme vraiment lyrique pour la science.

Deux choses, y disait-il, me comblent également d'admiration et de respect, qui sont l'autorité souveraine et la science solide, car j'ai une vénération toute particulière pour ceux qui sont élevés au suprême degré, ou de puissance, ou de connaissance. Les derniers peuvent, si je ne me trompe, aussi bien que les premiers, *passer pour des souverains*. Les mêmes degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions, et le pouvoir des rois sur les sujets n'est, ce me semble, *qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs*, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. *Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé*, que les esprits sont d'un ordre plus élevé que les corps, et d'autant plus équitable, *qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre peut l'être par la naissance ou par la fortune*.

Ces fières paroles sont datées du mois de juin 1652. Pascal, qui semble avoir fait peu après la connaissance de Méré, s'est-il trop aisément laissé convaincre par les sarcasmes de l'ingénieux chevalier? Le fait est que nous ne saisissons plus aucune trace de ses travaux physiques ou mathématiques jusque vers le milieu de l'année 1654. Mais alors son activité scientifique semble se réveiller d'un long sommeil et il en multiplie les manifestations. Désormais épris de sobriété, d'élégante et alerte netteté, d'un grand *Traité sur le vide*, qu'il avait composé en 1651, il dégage deux courts traités *De l'équilibre des liqueurs* et *De la pesanteur de la masse de l'air*, qui résument à la perfection ses recherches et ses théories physiques. « Aucun mot de son livre n'est à retrancher aujourd'hui, écrit Joseph Bertrand. En aucune des pages qu'il a laissées, Pascal ne paraît plus admirable que dans la théorie de la presse hydraulique. » En même temps, il revient aux mathématiques. Il adresse à la « très célèbre Académie parisienne de mathématique, » — qui succède à celle de Mersenne et de Le Pailleur, — le vaste programme des travaux qu'il se propose d'achever ou d'entreprendre. Sur une suggestion de Méré, comme nous l'avons dit, il aborde l'étude de la « règle des partis, » engage à ce propos une correspondance avec Fermat, l'illustre mathématicien et magistrat toulousain, dont les découvertes viennent confirmer

les siennes, et, devançant Newton, jette comme en se jouant les fondements du calcul des probabilités. S'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'il ait aussi, vers le même temps, inventé, non pas la brouette, — qui avait été trouvée avant lui, — mais le haquet, on peut dire que l'histoire des sciences n'offre pas beaucoup d'exemples de pensées aussi diversement fécondes et aussi inventives.

Ce puissant et souple génie, conscient comme il l'était de sa force, s'est-il enivré de lui-même, au point de méconnaître ses propres limites? De moins grands que lui n'ont pas su résister à la tentation. Quoi qu'on ait pu dire ou écrire là-dessus, — et Dieu sait si sur ce thème le romantisme a improvisé des pages éloquentes! — Pascal y a résisté. Rien, absolument rien ne nous autorise à penser qu'à aucune époque de sa vie, fût-ce pendant sa période de « dissipation, » Pascal ait été rebelle à l'autorité de la révélation chrétienne, ou même simplement tourmenté par le doute. Toutes les vraisemblances psychologiques sont au contraire pour que sa foi n'ait jamais subi aucune atteinte : le témoignage formel de Mme Périer, que nous avons déjà cité, et qui n'est au fond que celui de Pascal lui-même, doit nous suffire : fermement convaincu, comme il l'était déjà son père, que la foi et la raison sont deux « ordres » différents, fort d'ailleurs de son expérience religieuse personnelle, Pascal ne s'est jamais laissé ébranler par aucune des objections « rationnelles » qu'il a pu entendre formuler autour de lui. Assurément, durant sa vie mondaine, il a dû coudoyer ou pratiquer des esprits forts de toutes les catégories : incroyants par épicurisme vulgaire, par indifférence ou nonchaloir, par dilettantisme, par orgueil intellectuel, par incapacité mystique, par inquiétude morale. Quoique l'incrédulité n'eût pas alors de corps de doctrine, comme elle en trouvera plus tard dans l'œuvre d'un Bayle ou d'un Voltaire, le « libertinage » de pensée, favorisé d'ailleurs par diverses influences étrangères et par le désordre des mœurs qui caractérise la régence d'Anne d'Autriche et la Fronde, avait fait, dans tous les milieux, nombre de recrues individuelles. Il est possible qu'un Méré, un Miton surtout, aient été entamés par cette propagande philosophique; il est sûr que Pascal ne l'a pas été; mais il est non moins certain qu'il a fait directement son profit des arguments plus ou moins captieux qu'il a entendu diriger alors contre le christianisme.

Ce qui est certain aussi, c'est que sa foi, tout inébranlée

qu'elle soit, a, dans ces deux ou trois années de vie mondaine, singulièrement perdu de sa vivacité, de sa chaleur active et conquérante. Sa sœur Jacqueline « gémissait » de le voir ainsi. L'esprit tout séculier dont il lui avait déjà donné plus d'une preuve l'affligeait profondément. A une lettre où Jacqueline, sur le point de faire profession, — avril ou mai 1653, — l'avertit, ainsi que Mme Périer, qu'elle désirait disposer de son bien en faveur de Port-Royal, il répond en termes tels, élevant mille chicanes, parlant de « déshéritement » à leur préjudice, — Mme Périer répondit d'ailleurs « de même style, » — que la pauvre novice pensa en mourir de douleur. Elle se résout, non sans peine, sur le conseil de la mère Angélique et de M. Singlin, à écrire à ses parents qu' « elle leur laisse le tout, non plus que s'il ne lui appartenait point. » Blaise, rentré à Paris, vient voir sa sœur, et la trouvant toute triste, apprenant d'autre part que Port-Royal accepte Jacqueline sans dot, il revient sur ses dispositions antérieures, et constitue à sa sœur, en rentes et capital, une dot fort raisonnable. La sœur de Sainte-Euphémie put faire profession, le 5 juin, dans des sentiments « de joie, de repos d'esprit et de tranquillité. » A en juger par une lettre écrite le lendemain, les sentiments de Blaise étaient bien différents, et toute cette affaire paraît lui avoir laissé beaucoup d'aigreur et d'amertume.

Mais il semble qu'à partir de ce moment-là, ce qui domine dans cette âme « bouillante, » c'est le trouble et la confusion. Le monde n'a déjà plus d'attraits pour lui, et pourtant il entretient sa sœur Jacqueline de son désir d'acheter une charge et de se marier. « Ma tante, dit Marguerite Périer, gémissait de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde, s'y plonger de lui-même par de nouveaux engagements. Elle l'exhortait souvent à y renoncer; mais l'heure n'était pas encore venue; il l'écoutait et ne laissait pas de pousser toujours ses desseins. » Cependant il ne les mettait pas à exécution, et, partagé, indécis, ne sachant trop où se prendre, il revenait aux sciences avec un redoublement d'ardeur et de succès. Mais pas plus dans les sciences abstraites que dans le monde il ne trouvait l'apaisement de son inquiétude. Et comparant intérieurement ce douloureux état de malaise à la sérénité joyeuse qu'il constatait chez Jacqueline, au sortir de chacune de ses visites à Port-Royal, il méditait, il rêvait longuement...

LE RETOUR A DIEU

Un jour de la fin de septembre 1654, Pascal, qui habitait alors rue Beaubourg, paroisse de Saint-Nicolas des Champs, vint voir sa sœur à Port-Royal. Au cours de cette visite, « il s'ouvrit à elle d'une manière qui lui fit pitié. » Il lui avoua qu'il avait « *depuis plus d'un an* un grand mépris du monde et un dégoût presque insupportable de toutes les personnes qui en sont. » « Par une aversion extrême qu'il avait des folies et des amusements du monde et *par le reproche continuel que lui faisait sa conscience*, il se trouvait détaché de toutes choses de telle manière qu'il ne l'avait jamais été de la sorte, ni rien d'approchant. » Il était donc fortement « sollicité de quitter tout cela; » mais « *il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu*, qu'il ne sentait aucun attrait de ce côté-là. » « Il s'y portait néanmoins de tout son pouvoir, mais il sentait bien *que c'était plus sa raison et son propre esprit* qui l'excitait à ce qu'il connaissait le meilleur que non pas le mouvement de celui de Dieu. Dans le détachement de toutes choses où il se trouvait, *s'il avait les mêmes sentiments de Dieu qu'autrefois*, il se croyait en état de pouvoir tout entreprendre, et il fallait qu'il eût eu en ces temps-là d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvements qu'il lui donnait (1). »

Cette confession d'une si profonde et si lucide sincérité nous éclaire toute la vie intérieure de Pascal. Lors de sa première conversion, — dont peut-être avons-nous un peu exagéré naguère le caractère trop intellectuel, — il a été comblé de grâces sensibles S'il n'avait pas « résisté » à l'appel de Dieu, il eût été dès lors « tout à lui, » comme sa sœur Jacqueline. Mais il n'a pas suivi « les mouvements qu'il lui donnait, » il n'a pas su rompre les « attaches, » non pas « horribles, » mais naturelles qu'il avait encore : la douceur de la vie familiale, la soif de connaître, l'amour de la gloire, l'attachement à son moi,

(1) Parmi les circonstances qui ont précédé et déterminé la seconde conversion de Pascal, j'ai cru ne devoir tenir aucun compte du trop célèbre accident du pont de Neuilly. Ce légendaire accident dont ne nous parlent ni Jacqueline, ni Mme Périer, ni Marguerite Périer, et que le *Recueil d'Utrecht* a mis en circulation assez tard, sur la foi d'un seul manuscrit anonyme, doit être, selon moi, et jusqu'à nouvel ordre, rigoureusement écarté de l'histoire.

l'orgueil de la vie sous toutes ses formes l'ont emporté sur la voix divine. Dieu alors s'est peu à peu retiré de lui. A l' « attrait » qu'il éprouvait a succédé la « sécheresse. » Pour combler le vide de son âme, pour tromper sa solitude, il s'est laissé quelque temps séduire aux distractions du monde, mais il en a bien vite fait le tour et pénétré la vanité. La science elle-même l'a déçu, et les satisfactions réelles qu'elle lui a procurées ne parviennent pas à remplir l'infinie capacité de son cœur. A ces désillusions, à ces dégoûts se mêle comme un obscur remords de conscience : celui de n'avoir pas suivi sa vocation, de n'avoir pas obéi aux douces et pressantes sollicitations de la grâce. Et le désir lui revenait de se remettre dans la droite voie. Et il faisait tous ses efforts pour y rentrer. Mais l' « attrait » d'autrefois manquait maintenant. La grâce se dérobait; le Dieu « sensible au cœur » semblait « abandonner » son serviteur infidèle. Et celui-ci, voyant le bien, le désirant de tout son être, se plaignait d'être sans force et sans courage pour l'accomplir. Il s'y efforçait pourtant; il faisait tous les gestes de la croyance profonde et comblée; il priait ardemment et longuement, il fréquentait les églises, il multipliait les lectures pieuses et, sans doute, les actes de charité; il courbait l'automate; il pliait la machine. Et, dans sa détresse morale, il attendait humblement que Dieu eût pitié de lui et daignât, une fois encore, frapper à la porte de son âme.

L'épreuve n'allait pas tarder à prendre fin. La confidence faite à Jacqueline avait été comme le coup de bistouri sauveur qui débride une plaie. Se sentant admirablement compris par une sœur qu'il sait si aimante, et qu'il voit si surprise et si heureuse, Pascal multiplie les visites à Port-Royal : « Depuis ce temps, écrit Jacqueline, elles furent si fréquentes et si longues, que je pensais n'avoir plus d'autre ouvrage à faire. » Et elle ajoute : « *Je ne faisais que le suivre* sans user d'aucune sorte de persuasion; et je le voyais peu à peu croître de telle sorte que je ne le connaissais plus, et je crois que vous en ferez autant que moi si Dieu continue son ouvrage, et *particulièrement en l'humilité, en la soumission, en la défiance et au mépris de soi-même, et au désir d'être anéanti dans l'estime et la mémoire des hommes.* » Ailleurs, elle note avec joie et confiance la « modération » dont il fait preuve dans cette crise d'âme, et qui forme un saisissant contraste avec les « grands excès » qu'on attendrait de « son

humeur bouillante. » Et deux mois ainsi se passent dans cet état d'exaltation intérieure, d'angoisse humiliée, de mystique attente.

Un soir de novembre, dans sa chambre solitaire, Pascal, en lisant la Bible, poursuit sa méditation pieuse. Il vient de prier longuement. Soudain, une douceur étrange se répand dans tout son être. C'est comme si son âme fondait sous l'action d'un feu divin. Plus de tâtonnements dans la nuit : certitude. Plus de sécheresse : sentiment. Plus de tristesse : joie. Plus de trouble : paix. Dieu pardonne ses renoncements au serviteur infidèle : il lui rend la plénitude de sa grâce. Et deux heures durant l'ineffable dialogue entre le Créateur et sa créature se prolonge. Et quand Dieu l'a quitté, Pascal jette sur le papier, en mots entrecoupés, le brûlant souvenir de cette nuit d'extase. Relisons ce noble mémorial où Pascal a comme scellé sa réconciliation définitive avec son Dieu, et dont le clair-obscur est plus émouvant que la plus frémissante poésie :

L'an de grâce 1654
Lundi 23 novembre, jour de saint Clément,
Pape et m[artyr], et autres au martyrologe romain,
Veille de saint Chrysogone m[artyr], et autres, etc.
Depuis environ dix heures et demie du soir
Jusques environ minuit et demi.

FEU

Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et savants.
Certitude. Joie. Certitude. Sentiment. Vue. Joie (1).
Dieu de Jésus-Christ
Deum meum et Deum vestrum (Joh., 20, 17).
Ton Dieu sera mon Dieu (Ruth).
Oubli du monde et de tout, hormis DIEU.
Il ne se trouve que dans les voies enseignées
Dans l'Évangile. Grandeur de l'âme humaine.
Père juste, le monde ne t'a point
Connu, mais je t'ai connu (Joh., 17).

(1) Ceci est le texte de la « copie figurée » du parchemin que Pascal portait toujours sur lui et qu'après sa mort on a découvert dans la doublure de son pourpoint. Le manuscrit autographe qui figure parmi les fragments des *Pensées*, et qui semble n'avoir été qu'un brouillon, porte : « *Certitude, Certitude. Sentiment, Joie, Paix.* »

Joie, joie et pleurs de joie.
Je m'en suis séparé,
Dereliquerunt me fontem,
Mon Dieu, me quitterez-vous?
Que je n'en sois pas séparé éternellement,
Cette est la vie éternelle qu'ils te connaissent
Seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé
Jésus-Christ
Jésus Christ.
Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié.
Que je n'en sois jamais séparé.
Il ne se conserve que par les voies enseignées
Dans l'Évangile.
Renonciation totale et douce.
Soumission totale à Jésus Christ et à mon directeur.
Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.
Non obliviscar sermones tuos Amen.

« Le riche, a dit Pascal, parle bien des richesses, le roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu. » Pareillement, il faudrait être un Pascal pour bien parler d'une telle page, pour la commenter et l'interpréter dignement. Aussi bien le meilleur, le plus éloquent commentaire du *Mémorial*, — que la vulgarité morale du XVIII[e] siècle a si pauvrement raillé, — n'est-ce pas toute la vie et toute l'œuvre de Pascal après sa conversion? Par humilité, par pudeur religieuse peut-être, il n'avait parlé à personne, — sauf peut-être à son confesseur, — du « ravissement » du 23 novembre, pas même à sa sœur Jacqueline. Celle-ci, à qui son rôle de « directrice » improvisée commençait à peser un peu, à raison des responsabilités morales qu'il impliquait, avait discrètement posé la question du directeur, lequel, à son avis, ne pouvait être que Singlin. Blaise en convenait, mais se laissait arrêter par mille scrupules, où sa sœur, sans en rien dire, voyait surtout « un reste d'indépendance dans le fond du cœur. » Ces scrupules une fois levés, il s'agissait d'obtenir l'agrément de Singlin, « qui avait une merveilleuse appréhension de s'engager en de pareilles affaires » Ce ne fut point facile, et Jacqueline nous laisse entendre que les choses n'allèrent pas toutes seules.

Sur ces entrefaites se produisit un événement, qui nous est rapporté par Marguerite Périer, et qui ne pouvait manquer de

confirmer Pascal dans ses dispositions nouvelles. Le 8 décembre, jour de la fête de la Conception de la sainte Vierge (1), il était resté, avec sa sœur, au parloir, jusqu'à l'heure du sermon. Quand il entra dans l'église, le prédicateur était déjà en chaire : le sermon avait pour sujet le commencement de la vie des chrétiens, et il comportait, pour la situation et l'état d'esprit de Pascal, des applications si frappantes, que celui-ci en fut très vivement touché et vit dans cette rencontre un avertissement de la Providence et un encouragement à persévérer. « Quoiqu'il se trouve plus mal qu'il n'ait fait depuis longtemps, écrit Jacqueline le jour même, cela ne l'éloigne nullement de son entreprise, ce qui montre que ses raisons d'autrefois n'étaient que des prétextes. » De son propre mouvement, il en vint à penser « qu'une retraite quelque temps hors de chez lui serait fort nécessaire. » M. Singlin approuva fort ce projet. Après bien des hésitations, et sur les vives instances de Jacqueline, qu'il avait, quelque temps, « constituée la directrice » de son frère, il avait enfin consenti à « recevoir » ce dernier, qui « s'était jeté entre ses bras, comme un enfant humble et soumis, résolu à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. » M. Singlin, alors fort malade, avait jugé qu'un séjour à la campagne permettrait à Pascal d'« être plus à soi, » qu'à Paris, où son ami le duc de Roannez « l'occupait tout entier. » Le duc fut mis dans le secret, et, « avec son *consentement, qui ne fut pas donné sans larmes*, » Pascal put partir le lendemain de la fête des Rois, à Vaumurier, à proximité de Port-Royal des Champs, dans l'une des maisons du duc de Luynes. M. Singlin, forcé de résider à Paris, l'avait mis sous la direction de M. de Saci. Ne se trouvant pas assez seul à Vaumurier, il obtint une cellule parmi les solitaires de Port-Royal, et, tout heureux d'être « traité et logé en prince, mais en prince selon saint Bernard, » il suit avec une pieuse assiduité

(1) Cette date a été contestée par M. E. Delègue, qui rapporterait l'événement à une autre fête de la Vierge, le 21 septembre (*Étude sur la dernière conversion de Pascal, Mémoires lus à la Sorbonne en 1868*), et les choses, en apparence, s'arrangeraient, en effet, beaucoup mieux ainsi. Mais le témoignage de Marguerite Périer est formel, et il vaut mieux s'y tenir. En revanche, puisqu'elle n'attribue pas le sermon à Singlin, — lequel d'ailleurs était malade et, selon toute vraisemblance, ne prêchait plus, — je ne vois aucune raison péremptoire de le lui attribuer comme on le fait, sur la foi du *Recueil d'Utrecht*. Les analogies que l'on croit trouver entre le plan du sermon donné par Marguerite Périer et certaines pages des *Instructions chrétiennes* de Singlin me paraissent ne pas prouver grand chose.

tous les exercices de la maison, sans se soucier des prescriptions médicales. Très préoccupé de ne révéler à personne le changement survenu dans sa vie et dans sa pensée, — et peut-être un peu de respect humain se cachait-il encore sous ces allures mystérieuses, — il n'avait pu se résoudre à écrire à sa sœur Gilberte pour la mettre au courant des derniers événements de sa vie intime. Ce fut Jacqueline qui dut se charger de ce soin. Elle avait été, quoi qu'elle en dise, la grande ouvrière de cette conversion; et son influence, discrète autant qu'efficace, fait songer à celle que, deux siècles plus tard, Henriette Renan eut sur la destinée morale de son frère. Mais tandis qu'Henriette, à son insu peut-être, détache peu à peu du sanctuaire, Jacqueline, elle, par ses prières, par son exemple, par sa parole, par toute son action délicatement enveloppante, a préparé les voies à la grâce. Elle a amplement rendu à « son pauvre frère » ce que celui-ci, dans le même ordre d'idées, a fait jadis pour elle. Il y a huit ans, Jacqueline a été la convertie de Blaise; Blaise est aujourd'hui le converti de Jacqueline.

A PORT-ROYAL. — M. DE SACI

Quand, au mois de janvier 1655, Blaise Pascal entra à Port-Royal des Champs, où peut-être n'était-il encore jamais venu, de nouveaux orages étaient sur le point de s'abattre sur la sainte maison : le 31 janvier, le duc de Liancourt allait se voir refuser l'absolution par un prêtre de Saint-Sulpice, M. Picoté, en raison de ses sympathies jansénistes et de ses relations avec Port-Royal, et ce petit événement allait suffire pour mettre le feu aux poudres. C'est qu'à vrai dire, depuis la condamnation formelle par le Saint-Siège, en 1653, des cinq propositions extraites de l'*Augustinus*, la situation morale des jansénistes était devenue singulièrement précaire. Les ennemis de Port-Royal, — et ils étaient fort nombreux, — n'attendaient qu'une occasion pour tenter contre les doctrines et contre les partisans de Jansénius un effort suprême. Depuis une dizaine d'années, la persécution avait fait trêve, et il semblait qu'une ère de prospérité se fût ouverte pour tout ce qui gardait intacte la pensée de M. de Saint-Cyran. Transformé par le travail des solitaires, par la générosité des amis du dehors, le vallon humide et malsain, aux bâtiments délabrés, que la mère Angélique

avait dû quitter en 1625, était devenu très habitable, et en 1648, une partie des sœurs avaient pu rentrer dans leur vieux couvent. D'abondantes recrues avaient été faites; les petites écoles se peuplaient; en 1651, à Paris et aux Champs, religieuses, novices, solitaires, pensionnaires formaient une colonie de deux cent vingt-huit personnes. Cette prospérité croissante, et que les misères de la Fronde n'avaient point entravée, excitait bien des jalousies, et de toute espèce; on se serait moins acharné contre une « secte » moins florissante.

En 1655, le directeur des solitaires et le confesseur des religieuses est M. de Saci; il l'est depuis cinq ans. C'est M. Singlin qui l'a désigné pour ce rôle, auquel, dans son humilité native, il aurait voulu se dérober. Être solitaire à Port-Royal, comme ses deux frères, M. le Maître, M. de Sericourt, lire et méditer l'Écriture sainte et quelques beaux livres de piété, les traduire dans un aimable et pur français, tel eût été son rêve; M. Singlin, approuvé par M. de Barcos, le neveu de Saint-Cyran, en décida autrement: on lui démontra, ce qui était vrai, qu'il avait la vocation sacerdotale; et à trente-sept ans, « avec une joie grave et tremblante, » il reçut la prêtrise. Le très beau portrait que nous a laissé de lui Philippe de Champaigne, et qui est un peu postérieur, — on le date de 1658, — nous le montre à peu près tel que dut le voir Pascal, lors de ses premiers entretiens avec cet « homme incomparable. » La figure est longue et maigre; une sorte de douceur triste est répandue sur tout ce visage; le regard, discret et caressant tout ensemble, a quelque chose d'un peu étonné et de naïf; la physionomie est éclairée par un pâle sourire intérieur qu'on a comme réprimé en chemin (1). Modération, réserve, prudence un peu étroite peut être, mais qui rachète par la profondeur du sentiment chrétien qu'elle recouvre l'ardeur d'élan qu'on y pourrait souhaiter : voilà les qualités maîtresses de celui qui fut par excellence, après Saint-Cyran et Singlin, le directeur de Port-Royal, et qui exprime avec tant de plénitude l'esprit de la maison. Il n'a pas eu de

(1) Sainte-Beuve, qui n'a pas connu ce portrait de Philippe de Champaigne, écrivait, en guise de conclusion, sur M. de Saci : « Si j'ai bien réussi à rassembler tous les traits, à découper le portrait exact, l'idée distincte qui restera de cette figure de M. de Saci ne sera autre que celle d'un de ces beaux tableaux noirs qu'on voit quelquefois dans une salle basse et sombre, un Rembrandt sans le rayon et tout uni. »

génie, a-t-on dit? non, certes, mais soyons assurés que l'homme qui a fait naître et qui a mérité les affections passionnées dont on nous a rapporté tant d'émouvants témoignages avait une chaleur de vie intérieure, une richesse de cœur plus rares peut-être que le génie même.

Un texte admirable, aussi beau en son genre qu'un dialogue de Platon, nous a conservé le vivant souvenir de ce que furent les premiers contacts entre ces deux esprits différents et différemment orientés (1). L'un, Pascal, est tout feu, toute ardeur, et, quel que soit le sujet auquel il s'applique, sa parole chaude, vibrante, parfois excessive, mais toujours originale et puissamment suggestive, s'impose avec une force d'obsession extraordinaire à l'attention, à la mémoire de tous ceux qui l'écoutent (2) : sa culture est multiple et diverse son expérience, et il est allé au fond de tous les problèmes qui ont sollicité sa pensée. Si le mot génie a été fait pour quelqu'un, assurément c'est pour lui, et il en porte le signe au front. L'autre, M. de Saci, est presque l'homme d'un seul livre, l'homme de la Bible et de saint Augustin ; sa parole est grave, mesurée, lente et modeste ; son tour d'esprit témoigne d'une certaine candeur et d'une grande circonspection ; mais il a une telle expérience des âmes et il vit sur un si riche fonds de sagesse chrétienne que, le premier moment de surprise passé, il se retrouve comme de plain-pied avec son éloquent interlocuteur. On voit d'ici la scène. Un jour de janvier 1655, M. de Saci, que la réputation de Pascal a quelque peu intimidé, mais qui « ne peut se dispenser de le voir par honnêteté, surtout en ayant été prié par M. Singlin, » va rendre visite à l'illustre pénitent dans sa petite chambre. Il est accompagné de son secrétaire, le délicieux Fontaine. Le froid

(1) Comment l'*Entretien avec M. de Saci* nous est-il parvenu? Des différentes hypothèses qui ont été émises à ce sujet, celle qui me paraît la plus vraisemblable est la suivante. Fontaine assistait à l'entretien, qui le frappa si vivement que, comme le dit l'abbé d'Étemare, « il le mit par écrit sur le champ. » La brûlante parole de Pascal s'était gravée dans son esprit en traits de flamme, et il n'eut aucune peine à la restituer. Pour ce qui est des citations d'Épictète, il s'est reporté à la traduction du Père Goulu que Pascal a dû avoir entre les mains, car, plus complète que celle de Du Vair, elle comprenait le *Manuel* et les *Entretiens*.

(2) La parole de Pascal, comme celle de son père, semble avoir été particulièrement vive et impétueuse. « Il semblait, — au dire d'un contemporain anonyme, il est vrai, — que M. Pascal était toujours en colère, et qu'il voulait jurer. » « Tout ce qu'il disait, a écrit Nicole, faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier. »

vif, le triste paysage d'hiver invitent à la causerie au coin du feu. On s'assied, et, après les premières politesses échangées, la conversation s'engage.

« La conduite ordinaire de M. de Saci, nous dit Fontaine, en entretenant les gens, était de proportionner ses entretiens à ceux à qui il parlait... Tout lui servait pour passer aussitôt à Dieu, et pour y faire passer les autres. Il crut donc devoir mettre M. Pascal sur son fonds, et lui parler des lectures de philosophie dont il s'occupait le plus. » Pascal, — et c'est chose assez curieuse, — a été précédé à Port-Royal d'une réputation, non pas de savant, mais de philosophe. Il déclare que « ses livres les plus ordinaires » ont été Épictète et Montaigne. Sans doute il les connaissait de longue date; mais pendant sa vie mondaine, alors qu'il demandait à tous les échos le secret du bonheur et le sens de la vie, il a dû les relire assidûment. Montaigne, « le livre cabalistique des libertins, » au dire du P. Garasse, était le bréviaire de nombre d' « honnêtes gens » et de courtisans, et Bossuet, bientôt, prêchera encore contre lui (1); aucun de ceux qui s'occupaient alors de philosophie morale ne pouvait échapper à son influence. Quant à Épictète, qu'avait traduit « M. du Vair, » — une des vieilles admirations de Pascal, — il était le maître de chœur de tous ceux qui, réagissant contre le scepticisme à la mode et épris de moralité, avaient été séduits par le stoïcisme et, plus ou moins consciemment, cherchaient, en dehors de la révélation, le fondement d'une « morale indépendante. » M. de Saci avoue avec bonhomie qu'il a peu lu ces deux auteurs, et il prie Pascal de lui en parler « à fond. »

Et Pascal commence. Il est plein de son sujet, — un sujet qui, manifestement, lui tient au cœur et qui le hante depuis longtemps. Qui sait si, dès sa première conversion, il n'a point déjà rêvé de réconcilier épicurisme et stoïcisme au sein de la conception chrétienne et de fonder sur cette thèse hardie une Apologie du christianisme? Il parle donc. Il parla avec cette

(1) « Le cercueil vous égale aux bêtes, il n'y a rien en vous qui soit au-dessus. Je le vois bien, votre esprit est rempli de tant de belles sentences, qu'un *Montaigne, je le nomme*, vous a débitées. . Mais dites-moi subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu?... » (2e sermon pour la Toussaint, 1er novembre 1669. *Œuvres oratoires de Bossuet*, éd. Lebarq, t. V, p. 513.)

vivacité impérieuse, pressante, incisive qui est sa manière propre. Les fortes et pénétrantes formules, toutes chargées de pensée, brillantes et imagées, les citations, les réminiscences d'Épictète et de Montaigne se pressent sur ses lèvres. On sent qu'il est allé jusqu'au fond des doctrines et des âmes qu'il analyse, qu'il les a, si l'on peut dire, percées de part en part. « Épictète, dit-il, est un des philosophes du monde qui ait mieux connu les devoirs de l'homme. » Et il rapporte quelques-unes des maximes les plus célèbres et les plus saisissantes du *Manuel*, celles où le philosophe stoïcien enjoint à son disciple de se conformer en tous ses actes, en toutes ses paroles, et on tous ses désirs, à la volonté divine, de pratiquer, en toute occurrence, l'humilité, la patience, la soumission. Et, de ce ton de décision altière qui n'appartient qu'à lui : « Voilà, monsieur, les lumières de ce grand esprit qui a si bien connu les devoirs de l'homme. *J'ose dire qu'il mériterait d'être adoré*, s'il avait connu son impuissance, puisqu'il fallait être Dieu pour apprendre l'un et l'autre aux hommes. Aussi comme il était terre et cendre, après avoir si bien compris ce qu'on doit, voici comment il se perd dans la présomption de ce qu'on peut. » Pascal résume alors certains passages des *Entretiens* où le philosophe, exaltant la volonté humaine, se laisse entraîner, par des « principes d'une superbe diabolique, » jusqu'à égaler l'homme à Dieu. Puis il en vient à Montaigne.

Celui-ci « a voulu chercher quelle morale la raison devrait dicter sans la lumière de la foi. » Partant de cette hypothèse, il en arrive bien vite à mettre toutes choses dans un doute universel. S'inspirant des termes mêmes de l'auteur des *Essais* et s'enchantant, en quelque sorte, de sa virtuosité de style, Pascal peint vivement cet absolu scepticisme qui s'emporte « soi-même » et qui entraîne dans « le torrent de l'incertitude » les opinions qui passent pour les plus assurées parmi les hommes. C'est merveille de le voir, en interprétant la pensée de Montaigne, rivaliser avec lui de verve, d'allégresse destructrice, d'invention verbale. Du premier coup, Pascal a réalisé l'idéal du génie critique : en repensant Montaigne, il s'est un moment identifié avec lui.

M. de Saci, nous dit Fontaine, — et nous l'en croyons sur parole, — « se croyait vivre dans un nouveau pays et entendre une nouvelle langue. » Et mille paroles de son cher saint Augustin lui reviennent en mémoire, il se recueille assez longue-

ment, et réplique, non sans finesse : « Je vous suis obligé, monsieur : je suis sûr que si j'avais longtemps lu Montaigne, je ne le connaîtrais pas autant que je fais depuis cet entretien que je viens d'avoir avec vous. *Cet homme devrait souhaiter qu'on ne le connût que par les récits que vous faites de ses écrits*; et il pourrait dire avec saint Augustin : *Ibi me vide, attende.* Je crois assurément que cet homme avait de l'esprit, mais *je ne sais si vous ne lui en prêtez pas un peu plus qu'il n'en a, par cet enchaînement si juste que vous faites de ses principes.* » Et doucement, prudemment, n'avançant que pas à pas, et toujours en s'appuyant sur l'autorité de saint Augustin, il insinue ses objections : cette philosophie du doute universel ne lui dit rien qui vaille; elle ne témoigna pas « d'un grand fond d'humilité et de piété ; » bonne pour les Académiciens, elle est « une folie » aux yeux des chrétiens. Tout cet esprit, dépensé en pure perte, n'est que vanité, et heureux sont ceux qui, comme Pascal, sont revenus de « ce plaisir dangereux. »

Pascal pourtant n'est pas convaincu. Sa pensée impatiente de néophyte ne s'accommode point des lenteurs prudentes, des sages précautions de l'apologétique traditionnelle : « Je vous avoue, monsieur, dit-il, que *je ne puis voir sans joie* dans cet auteur *la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme*, qui, de la société avec Dieu, où il s'élevait par les maximes de sa faible raison, le précipite dans la nature des bêtes ; et *j'aurais aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance*, si, étant disciple de l'Église par la foi, il eût suivi les règles de la morale, en portant les hommes, qu'il avait si inutilement humiliés, à ne pas irriter par de nouveaux crimes celui qui peut seul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pouvoir pas seulement connaître. » Mais Montaigne agit en païen : se reconnaissant incapable de trouver la vérité, il veut au moins trouver le repos; il fuit l'effort; il s'abandonne à la coutume, à l'instinct, à la nature, et sa vertu, aimable, souriante, ennemie de tout excès, forme le plus saisissant contraste avec l'âpre et farouche vertu stoïque.

Épictète et Montaigne apparaissent ainsi comme les deux principaux représentants des deux grandes sectes philosophiques qui se partagent l'humanité pensante. L'une ne veut voir que la grandeur de l'homme, et l'autre que sa misère, l'une et

l'autre ignorent que l'homme est déchu. Et il ne suffirait pas d'assembler ces deux moitiés de vérité, car elles se ruinent l'une l'autre. Il fallait un Homme-Dieu pour révéler aux hommes qu'ils sont un composé de deux natures différentes et pour accorder définitivement leur grandeur avec leur bassesse.

« M. de Saci ne put s'empêcher de témoigner à M. Pascal qu'il était surpris comment il savait tourner les choses, » mais il persistait à croire que ces lectures, utiles peut-être pour un Pascal, étaient dangereuses pour le commun des hommes Et Pascal en tomba à peu près d'accord : car Épictète, « incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choses extérieures, » « mène à l'orgueil, » et Montaigne, « incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, hors la foi, se piquent d'une véritable justice, » « est absolument pernicieux à ceux qui ont quelque pente à l'impiété et au vice. » Mais, « on les joignant ensemble, » il estimait qu'on pouvait les neutraliser l'un par l'autre...

Ainsi devisaient, par un jour d'hiver, dans ce vallon de Port-Royal, qui vit éclore tant de hautes et pieuses pensées, « deux personnes d'un si bel esprit. » Dans ce milieu si nouveau pour lui, Pascal, enfin en paix avec sa conscience, se sentait plus heureux qu'il n'avait fait depuis longtemps « J'ai eu tant de joie de vous trouver *gai dans la solitude*, lui écrivait sa sœur Jacqueline, que j'avais de douleur quand je voyais que vous l'étiez dans le monde Je ne sais néanmoins comment M de Saci s'accommode *d'un pénitent si réjoui*, et qui prétend satisfaire aux vaines joies et aux divertissements du monde par des joies un peu plus raisonnables et par des jeux d'esprit plus permis, au lieu de les expier par des larmes continuelles. » Elle semble même trouver, la sœur de Sainte-Euphémie, que c'est là « une pénitence bien douce, » et elle estime, la sainte et austère fille, que son frère aurait « mérité, en bien des manières, d'être *encore quelque temps importuné de la senteur du bourbier* qu'il avait embrassé avec tant d'empressement »

Plus indulgents et plus humains, plus habiles surtout dans le maniement des âmes, les directeurs de Port-Royal en ont jugé autrement. Ils n'ont pas voulu trop dépayser leur nouveau pénitent, ils ne l'ont pas pressé de renoncer à ses préoccupations coutumières En l'envoyant à Port-Royal des Champs, M. Singlin se disait « que M. Arnauld lui prêterait le collet en

ce qui regarde les hautes sciences et que M. de Saci lui apprendrait à les mépriser. » Son attente ne fut pas trompée. Mais, tout en s'occupant de science et de philosophie, Pascal cherche à donner à ses études un caractère plus pratique, plus conforme à ses idées nouvelles. L'*Entretien avec M. de Saci*, que Havet a pu définir « la clef des *Pensées*, » nous le montre en pleine possession de sa méthode et, probablement, de ses intentions apologétiques. Est-ce à ce moment-là qu'il composa, à l'usage des enfants des Petites Écoles, des *Élémens de géométrie*, dont les pages sur *l'Esprit géométrique* et sur *l'Art de persuader* seraient des fragmens? Il est possible, encore que l'on puisse aussi bien, et peut-être mieux, dater ce travail de 1658 ou 1659. Arnauld, l'ayant trouvé peu clair, fut mis au défi de faire mieux, et composa un traité si lucide, que Pascal jeta le sien au feu. En tout cas, c'est bien en 1655, — Pascal semble avoir passé une assez grande partie de l'année à Port-Royal des Champs, — qu'il a inventé une nouvelle méthode synthétique pour apprendre à lire aux enfants. Port-Royal se réjouissait d'une recrue aussi illustre. Lui, cependant, progressait dans les voies du détachement et de l'ascétisme; naguère, en « honnête homme » qu'il se piquait d'être, il attachait quelque prix au confort; aujourd'hui, il se réjouit de manger avec une cuiller de bois et dans de la vaisselle de terre; il va même, — et Jacqueline l'en raille agréablement, — jusqu'à « mettre les balais au rang des meubles superflus. » Sa santé, qui « dépend plus de Jésus-Christ que d'Hippocrate, » ne paraît pas s'être trouvée trop mal de ce nouveau régime. La « renonciation totale et douce » est bien près d'être consommée...

Avant de le voir lancé dans la mêlée des querelles théologiques, essayons de nous le représenter au complet, tel qu'il était au lendemain de sa conversion. Il a trente-deux ans; mais la maladie, et, plus encore peut-être, la fébrile activité de sa pensée, la perpétuelle tension de son âme l'ont prématurément vieilli. La force inventive et l'ubiquité de son esprit, la chaleur nerveuse, la brusque impétuosité de sa parole frappent tous ceux qui l'approchent, les avertissent qu'ils sont en présence d'une personnalité puissamment originale, d'un génie comblé des dons les plus rares, bref, d'un être d'exception et d'un roi de la pensée. Laissons le bon Fontaine nous le dire en son naïf

« judicieux langage : « Son esprit toujours vif, toujours agissant, était d'une étendue, d'une élévation, d'une fermeté, d'une pénétration et d'une netteté au delà de tout ce qu'on peut croire. » Le propre de cet esprit essentiellement synthétique et intuitif est, à quelque objet qu'il s'applique, d'en faire jaillir une vérité nouvelle, et, d'autre part, de ne jamais se perdre dans l'abstrait, dans les déductions analytiques, mais au contraire d'aller toujours au concret, à la réalité positive et vivante. Tel il se révèle dans ses travaux mathématiques et physiques qui, déjà, l'ont mis au premier rang des savants de son temps et de tous les temps. Tel il apparaît aussi dans toutes les recherches ou réflexions auxquelles il se livre pour l'étude des problèmes d'ordre philosophique, moral ou religieux, que la vie successivement lui pose. Savant et penseur de la grande espèce, il nous a, de plus, fait pressentir, en plus d'une de ses pages, un écrivain, et même un poète qui, déjà maître de tous ses moyens d'expression, sait, par le don royal du style, faire passer en autrui la nuance exacte de l'émotion qui l'anime. Mêlé à bien des milieux, observateur réfléchi et pénétrant, il a joint à l'expérience des livres et des idées l'expérience de la vie et des hommes. Il a vécu, il a souffert, et, à l'école de la souffrance, il a senti s'approfondir et s'élargir son âme. Cette âme, l'une des plus riches, des plus vibrantes, des plus tragiques aussi que l'humanité ait connues, a déjà une longue et dramatique histoire. D'abord, elle a cru pouvoir concilier la passion de la science, la vie familiale et sociale, la calme croyance et la pratique chrétiennes. Puis, elle a connu les dures exigences du Dieu janséniste ; elle s'y est pliée quelque temps, puis s'est laissée peu à peu reprendre au charme du monde, aux joies de l'intelligence, à l'orgueil de la vie. Dieu alors s'est retiré d'elle et l'a abandonnée en proie aux faux plaisirs du monde. Enfin il a pris pitié d'elle, de sa lassitude, de ses dégoûts. Il a fait un dernier effort pour la reconquérir tout entière. Il lui a rendu sa grâce, et le profond sentiment intérieur, et la certitude, et la joie, et la paix. Cette fois, Pascal a répondu pour toujours à l'appel de son Dieu. Et il le suivra désormais jusqu'au bout, — jusqu'à son Calvaire.

VICTOR GIRAUD.

(A suivre.)

AVEC LE MARÉCHAL FOCH

EN POLOGNE ET EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Il me souvient d'une belle soirée de mai 1920. Nous canotions, sur la Vistule avec quelques amis polonais, quand l'un d'eux, ne cachant point sa déception, me dit : « Nous avions déjà formé un comité de réception pour l'arrivée du maréchal Foch en Pologne, nous nous étions déjà procuré les jeunes sapins nécessaires à la construction des arcs de triomphe et nous venons d'apprendre que le maréchal ne viendra pas cette année. »

C'était l'époque de l'avance sur Kiew, des randonnées du maréchal Pilsudski qui se faisait alors appeler le « Commandant » et qui souhaitait, après Kiew, avancer jusqu'à Odessa. Quelques semaines plus tard, la retraite commençait et nous arrivions aux tragiques journées de l'envahissement de la Pologne, de la marche des armées rouges jusqu'aux portes de la capitale, à l'œuvre magnifique du général Weygand et des officiers français infusant une foi et une ardeur nouvelles à ces soldats polonais qui n'avaient reculé que parce qu'ils étaient mal commandés et qui, dans un élan de patriotisme magnifique, boulèrent hors du pays les troupes de Trotzki.

Depuis lors, à plusieurs reprises, les Polonais attendirent l'arrivée du maréchal Foch Mais l'affaire de Vilna survint, des différends au sujet des frontières de la Galicie orientale s'élevèrent entre Alliés et la question de Haute-Silésie surexcita les esprits à Londres et à Paris. Un voyage du maréchal Foch pouvait, dans ces conditions, présenter des inconvénients.

La Pologne ayant aujourd'hui ses frontières nettement définies, rien ne s'opposait plus à ce que ce projet, si longtemps caressé, fût mis à exécution. C'est pourquoi, le 29 avril dernier, un wagon-lit supplémentaire était accroché au train de Paris à Vienne dans lequel avaient pris place le maréchal Foch, le général Hergault, sous-chef d'état-major général de l'armée, le commandant de Mierry et le capitaine Lhopital. Le général Hallier, attaché militaire de France à Vienne, le commandant de la Rocque, de la mission française à Varsovie, et le commandant Beck, attaché militaire de Pologne à Paris, accompagnaient la mission, l'un jusqu'à Vienne, les autres jusqu'à Varsovie.

Les voyageurs qui se promenaient sur le quai de la gare de Buchs à la frontière autrichienne étaient tout étonnés quand on leur disait que cet homme de taille moyenne, à forte moustache grise, coiffé d'une casquette de drap gris-vert, portant veston noir à gros grain avec simplement à la boutonnière le ruban de la médaille militaire, était le maréchal Foch.

Le ciel dès le début nous fut clément. — Il faisait un temps radieux quand, après la traversée du Tyrol pittoresque, nous arrivâmes à Vienne escortés de nombreux policiers. A l'Impérial-Palace de Vienne, où le maréchal et sa suite étaient descendus, avant de reprendre le soir le train pour la Pologne, on ne rencontrait, se promenant dans les corridors ou assis patiemment dans les fauteuils du hall, que des gens à forte carrure, vous dévisageant d'un œil mystérieux. J'ai pu une fois de plus constater, que sous toutes les latitudes, rien ne ressemble plus à un fonctionnaire de la police secrète qu'un autre fonctionnaire de la police secrète.

Le maréchal Foch n'aime pas beaucoup les conseils de prudence, quand il s'agit de sa personne. Après être allé, dans la matinée, visiter Schönbrunn, il voulut, dans l'après-midi, se promener à pied dans les rues et fit le tour du Ring, se mêlant à la foule des Viennois endimanchés qui célébraient le premier mai en des cortèges fort paisibles qui n'avaient plus rien de l'allure des hordes révolutionnaires de 1918, alors que Vienne possédait sa garde rouge. La nuit arriva sans qu'aucun incident ne se fût produit.

L'ENTRÉE EN POLOGNE

2 mai

Dès l'arrivée à Petrowice au matin du 2 mai, nous avons eu l'impression de commencer un voyage merveilleux. Une locomotive pavoisée aux couleurs françaises et polonaises avait franchi la frontière tchèque pour venir nous chercher. Dès le premier village polonais, nous nous sommes sentis dans un pays en liesse. Tout le long de la voie ferrée, paysans, ouvriers, enfants des écoles agitant de petits drapeaux, se pressaient pour voir passer notre train. Sur les quais des gares devant lesquels nous passons à une allure plus modérée, mais sans nous arrêter, des détachements de troupes présentent les armes, les drapeaux des associations patriotiques s'inclinent devant le maréchal, les fanfares jouent *la Marseillaise;* et quand nous arrivons à sept heures et demie du matin en gare de Djedzice, la grande gare frontière, une foule énorme est massée attendant notre train. Le général Sosnkowski, ministre de la Guerre, le général Dupont, chef de la mission militaire française, et un brillant état-major attendent au garde-à-vous, tandis que retentit *la Marseillaise,* l'arrivée du maréchal Foch. Celui-ci descend du wagon, serre la main du ministre de la Guerre qui, tout aussitôt, lui remet le bâton de maréchal qu'un officier d'ordonnance vient de sortir d'un superbe écrin. C'est une puissante masse d'arme, terminée par un sceau d'agate sur lequel sont gravés les initiales du maréchal. Le ministre de la Guerre, qui depuis trois ans accomplit en Pologne une œuvre remarquable, parle d'une voix vibrante, la foule, qui s'est juchée jusque sur les toits des maisons environnantes, est attentive : les paroles du général Sosnkowski résonnent dans ce silence impressionnant. Elles disent la reconnaissance de la Pologne pour la France, l'admiration de l'armée polonaise pour le vainqueur de la grande guerre et la joie de tous les Polonais de recevoir le maréchal Foch sur le sol de Pologne.

Ce dernier, tenant en main son treizième bâton de maréchal, qui ne ressemble en rien d'ailleurs à ceux de maréchal de France ou d'Angleterre, répond :

— Je n'ai pas besoin de vous dire les sentiments profonds que j'éprouve en me trouvant sur le sol de la Pologne libre et indépendante. Nous avons travaillé tous ensemble, de notre

meilleur cœur c'est pourquoi nous avons réussi. Il m'est particulièrement agréable de recevoir l'insigne de maréchal de Pologne sur votre sol. Je suis profondément honoré et fier de tenir de votre main ce témoignage de l'affection de la Pologne.

Puis, après l'exécution de l'hymne polonais, le maréchal Foch présente les officiers de sa suite et salue les généraux polonais. Au milieu des cris mille fois répétés de « Niech Zyje Francia » (Vive la France!) le nouveau maréchal de Pologne passe en revue les troupes présentant les armes. Il s'informe de l'âge des soldats, de leur origine, s'intéressant à tout ce qui concerne ces jeunes troupes : « Ce sont, dit-il à plusieurs reprises, de beaux hommes. » Après les troupes, les nombreuses délégations des associations patriotiques ou religieuses, des corporations ou des députations des mineurs de Haute-Silésie en leurs uniformes archaïques portant un schako à grandes plumes blanches, viennent saluer le maréchal. La délégation silésienne, présentée au maréchal Foch par le célèbre leader polonais Korfanti, lui remet une ravissante petite pyramide, couverte d'inscriptions, taillée dans le charbon d'une des mines devenues polonaises et baptisée le jour même : « Mine Maréchal Foch. »

Puis, traversant la foule qui l'acclame, le maréchal vient, aux côtés du général Sosnkowski, assister devant la gare au défilé du 2e régiment de lanciers qui passe au trot, aux sons d'une joyeuse marche jouée par une fanfare montée sur de superbes chevaux blancs. Les derniers cavaliers ont à peine disparu dans un nuage de poussière dorée par le soleil matinal, qu'il faut déjà repartir. Ce n'est plus un wagon spécial, c'est tout un train composé de nombreux wagons-salons, qui va rouler à travers les vastes plaines polonaises, pour nous emmener ce soir à Varsovie. Le grand air a aiguisé l'appétit. Chacun fait honneur au petit déjeuner servi dans le wagon-restaurant. Le maréchal Foch, qui a à sa table le général Sosnkowski, M. Korfanti et le général Dupont, est enchanté de ses premières impressions de Pologne. Partout sur notre trajet, des populations entières sont accourues voir passer le train spécial. Le spectacle auquel il nous est donné d'assister va se répéter pendant les douze jours du voyage en Pologne. Les paysans ont fait parfois une journée de voiture pour venir dans les

gares pavoisées entendre les fanfares jouer *la Marseillaise* sur des rythmes qui ne sont pas toujours très orthodoxes, et acclamer celui qu'ils vénèrent aujourd'hui, comme jadis leurs pères ont eu le culte de Napoléon.

Ce qui frappe tout de suite le maréchal, c'est la quantité d'enfants échelonnés le long des voies, trépignants de joie et criant « Vive la France! » avec l'enthousiasme de leur âge. Nous voici bientôt en Silésie. Ce n'est plus la plaine admirablement cultivée, mais le pays des hauts fourneaux et des puits de mines. Les longues et innombrables cheminées vomissent dans le ciel bleu des torrents de fumée noire. Devant les usines et devant les mines, ouvriers et mineurs sont massés pour voir passer notre train. Certains, aux abords de Katovice, se sont hissés sur les toits des fabriques et l'on se rend compte de la popularité du maréchal Foch dans les classes ouvrières de Pologne en voyant avec quelle unanimité ils acclament la France et le chef de l'armée victorieuse.

A Katovice, hier encore prussienne, redevenue polonaise après le plébiscite, la réception est particulièrement émouvante. Les troupes qui présentent les armes portent encore le casque allemand sur lequel est peint l'aigle blanc de Pologne. Dans tous les yeux on peut lire la joie d'un peuple récemment libéré du joug prussien, heureux de pouvoir crier sa reconnaissance à celui qui fut le grand artisan de sa délivrance. Le maréchal passe en revue les différentes délégations silésiennes dont certaines portent les costumes paysans bariolés de couleurs vives, mais son attention se porte toujours sur les enfants. Il prend plaisir à passer entre ces haies mouvantes, joyeuses et bruyantes. « Ces enfants, dit M. Korfanti au maréchal, sont notre principale richesse. » « Belle richesse, lui répond le maréchal; c'est la Pologne de l'avenir; elle sera plus grande encore que la Pologne d'aujourd'hui. »

Les gerbes de fleurs nouées de rubans aux couleurs françaises et polonaises arrivent de toutes parts. Nos wagons sont embaumés par le parfum des lilas jetés à profusion par les fenêtres, et tandis que le train va nous emporter vers Czenstochova, le maréchal très ému nous dit : « J'entends crier partout « Vive la France! » C'est bien. Mais je voudrais entendre aussi « Vive la Pologne! » Et, se tournant vers la foule : « Je ne veux pas faire un discours, s'écrie-t-il, mais je

voudrais que nous poussions en chœur ce cri qui nous rallie tous : « Vive la Pologne! »

Au milieu des acclamations, le train reprend sa route triomphale vers la ville de la Vierge Noire. Dans son wagon, le maréchal reçoit nos confrères de la presse polonaise. « Je suis très heureux de vous voir, leur dit-il, dans une Pologne reconstituée, libérée et consolidée. Elle a tout ce qu'il faut pour vivre, pour faire une belle nation et une belle armée, mais elle n'y parviendra qu'à force de travail. Plus vous serez un pays enviable, plus vous aurez des voisins jaloux et envieux, cherchant votre perte. Pour se défendre, aujourd'hui, il ne faut pas seulement confier à une armée la sécurité du pays. Il faut que toute la nation travaille d'un même cœur, que tous les citoyens fassent preuve d'abnégation et de dévouement. L'intérêt général doit primer l'intérêt personnel. Vous verrez alors rapidement se dessiner des résultats qui seront votre récompense. A cette condition seulement, les peuples civilisés peuvent vivre tranquilles au milieu de riveaux jaloux. Veillez tous et travaillez avec acharnement; ne pensez jamais que le résultat définitif soit obtenu. Il faut, pour que la Pologne soit forte, de la vigilance et du travail. »

Dès l'arrivée en gare de Czenstochova, les manifestations se renouvellent plus grandioses encore. Toute la ville est splendidement décorée. Six grands arcs de triomphe sont dressés, portant de grandes inscriptions en l'honneur du maréchal de France et de Pologne et célébrant la fraternité franco-polonaise. Jusqu'au couvent bâti en haut de la colline de Yasne Goure, le cortège des automobiles officielles passe au milieu d'une foule dont les acclamations couvrent les hymnes nationaux joués par une dizaine de fanfares échelonnées le long du parcours.

A l'entrée du vieux monastère, les moines, en grandes robes blanches, attendent le maréchal. « La Pologne est heureuse, lui dit le supérieur du couvent, de vous voir diriger vos premiers pas vers ce sanctuaire, pour incliner votre front couronné de lauriers devant celle que toute notre nation vénère comme reine de Pologne. Nous vous prions d'entrer dans notre chapelle pour supplier ensemble Notre Seigneur qui vous a si miraculeusement soutenu dans vos heureux combats, de vouloir bien vous aider aussi dans l'entreprise grandiose de stabi-

liser la paix si vivement désirée par nos deux pays. » Le maréchal Foch répond simplement : « Vous avez très bien défini les intentions qui m'amènent ici. » Puis, se découvrant devant les emblèmes et bannières des associations religieuses qui font la haie à l'intérieur du couvent, il se dirige en compagnie du supérieur vers la vieille église.

Dans une chapelle latérale d'un cachet archaïque émouvant, la Vierge Noire, protectrice de la Pologne, rapportée de Byzance au XIVe siècle par Ladislas Opolski, prince d'Opole, l'un des membres de la famille royale des Piast, occupe la place d'honneur au-dessus de l'autel. De grands lampadaires d'argent et de nombreux cierges font scintiller les milliers d'icônes ou d'ex-voto déposés depuis des siècles par les fidèles. Le maréchal s'agenouille devant un prie-Dieu recouvert de velours rouge en face de cette Vierge bohémienne que la légende dit avoir été peinte par l'apôtre Luc sur la table à ouvrage de la Vierge Marie. La messe est chantée au milieu d'un recueillement profond, les chœurs superbes emplissent de leur sonorité la petite chapelle, des guirlandes courent le long des colonnades de marbre noir entourant l'icône sacrée Au moment de l'élévation annoncée par des sonneries de trompettes, le maréchal s'agenouille le premier et reste longtemps en méditation. La cérémonie terminée, le supérieur emmène le maréchal Foch et sa suite à travers les couloirs blancs, aux plafonds en ogive du couvent, jusqu'à la magnifique salle de l'antique bibliothèque où sont réunis des cadeaux superbes offerts par les divers rois de Pologne à Notre-Dame de Czenstochova. Le maréchal admire une chasuble brodée d'or, en 1382, par la reine Edwige et le sabre de Jean Sobieski que ce dernier offrit au couvent après avoir battu les Turcs et sauvé la chrétienté. On apporte au maréchal le Livre d'Or de Yasna Goura où l'on peut lire, datant de février 1915, durant l'occupation allemande de la Pologne, les signatures de Guillaume II et d'Hindenbourg. Puis, plus loin, celle de Mgr Ratti, nonce en Pologne en 1920 et qui est aujourd'hui Sa Sainteté Pie XI. Pour la première fois, notre Foch signe « Foch, maréchal de Pologne. »

De Czenstochova à Varsovie, c'est un véritable voyage triomphal. Toute la Pologne est debout pour acclamer la France

Le *Journal officiel de l'armée polonaise* commence son

numéro spécial consacré à la visite du maréchal par ces mots : « Quand jadis Napoléon entra en Pologne, le peuple entier dans des transports d'allégresse poussait ce cri : « Dieu est avec Napoléon, Napoléon est avec nous. » Aujourd'hui, avec plus d'enthousiasme encore, car nos espoirs sont réalisés, nous pouvons crier : « Dieu est avec Foch et Foch est avec nous »

A VARSOVIE

Varsovie, en ce beau soir de mai, termine sa toilette des grands jours. C'est demain la fête nationale, l'inauguration du monument élevé au prince Joseph Poniatowski, maréchal de France, sur la place de Saxe. Des drapeaux flottent à toutes les fenêtres. D'innombrables portraits du maréchal Foch garnissent les devantures des magasins, dont quelques-uns sont ornés avec un luxe inouï et sont l'œuvre de décorateurs de renom. Suivant l'usage polonais, de grands tapis sont exposés aux balcons; on sent que chacun, riche ou pauvre, a voulu participer à la toilette de la ville. Il n'est pas jusqu'au cheval de laitier, traînant ses bidons de fer-blanc, qui n'ait son collier orné de deux petits drapeaux, l'un français, l'autre polonais.

A l'arrivée de notre train à Varsovie, une foule immense est réunie sur la place de la gare. Le général Sikorski, président du Conseil, et le maréchal Pilsudski, qui remplit aujourd'hui les fonctions de chef d'État-major, sont sur le quai, accompagnés du ministre des Affaires étrangères, du ministre de France, du corps diplomatique, de nombreux généraux et officiers supérieurs polonais et français. Après des saluts rapides, des présentations et la revue de la compagnie d'honneur, le maréchal Foch sort sur la place de la gare. Il s'arrête une minute sur le perron, saluant cette mer humaine qui s'étend jusqu'aux Allées de Jérusalem, emplissant les voies adjacentes et faisant retentir l'air d'acclamations enthousiastes. En landau découvert, par les Allées de Jérusalem, la longue rue de Nowy Swiat, le faubourg de Cracovie, jusqu'au palais de la présidence du Conseil, le maréchal Foch s'avance au milieu des ovations. Le spectacle se renouvelle lorsqu'il quitte les appartements magnifiques qui furent spécialement aménagés à son intention dans le palais de la présidence du Conseil pour se rendre chez le président de la République au Belvédère.

3 mai.

De mon hôtel, dès les premières heures de cette belle matinée du 3 mai, j'entends le hennissement des chevaux, le pas cadencé des troupes qui vont prendre position sur la place de Saxe ou faire la haie près de la cathédrale.

Comment conter l'impression produite aujourd'hui par cette grande place de Saxe ? Le bâtiment de l'État-major général magnifiquement décoré de grandes flammes aux couleurs françaises et polonaises qui descendent du toit jusqu'au rez-de-chaussée fait face à l'ancienne église russe, qui, avec ses coupoles moscovites, est le dernier indice des tentatives de russification de la capitale polonaise. Entouré de son voile de toile grise, le monument de Thorwaldsen se dresse près du palais de l'État-major. Les fenêtres des maisons en bordure de la vaste place regorgent de spectateurs. Sous les colonnades du jardin de Saxe, s'étage une foule compacte de femmes en toilettes élégantes formant un ravissant parterre. Les troupes, cavalerie, infanterie et artillerie, sont rangées dans un ordre parfait. Soudain les sonneries de clairon éclatent. Le maréchal accompagné du président de la République arrive de la cathédrale où une messe solennelle a été célébrée avec une pompe remarquable par le cardinal Kakowski, primat de Pologne. Il est onze heures et demie quand le cortège officiel, qui a parcouru à pied les rues étroites de la « Stare Miasto » (la Vieille Ville) ayant à sa tête le président de la République, M. Wojciechowski, arrive à la statue de Sigismond. Puis, escortées d'un escadron de lanciers, les voitures du président de la République, du général Sikorski, président du Conseil, et des maréchaux Foch et Pilsudski, s'avancent au milieu des acclamations. Les voici bientôt en face de la statue du prince Poniatowski où est disposée une large marche recouverte d'un tapis vert, avec quatre fauteuils de velours.

Le prince Czartoryski, président du comité du monument, monte à la tribune et prononce l'éloge de Joseph Poniatowski, maréchal de France. Le coup d'œil est vraiment féerique. Tout autour du monument, les diverses délégations des régiments d'infanterie et de cavalerie entourent leurs drapeaux. A leur tête, se trouvent les Bayonnais en bleu horizon, portant tous la croix de guerre ou la médaille militaire ; leur étendard à aigle

blanc sur fond rouge, donné aux premiers Polonais engagés à Bayonne dans la Légion étrangère par les dames de la ville, est aujourd'hui percé de 34 balles et c'est à lui que revient l'honneur d'ouvrir le défilé devant le maréchal Foch. Derrière la statue, un groupe pittoresque de six officiers revêtus des uniformes des différents corps polonais qui servirent dans les armées du premier Empire, symbolise les troupes de celui dont on va inaugurer le monument.

Quand le prince Czartoryski a terminé son discours, un coup de canon retentit. Le Président de la République, le Président du Conseil, les maréchaux Foch et Pilsudski se lèvent et font face au monument dont le voile tombe lentement, laissant apparaître la magnifique statue de Poniatowski en César. Ce monument aux proportions grandioses n'avait été autorisé par les Russes, avant l'insurrection de 1830, qu'à la condition que le héros polonais, dont on connaît le goût pour les uniformes étincelants, la folle bravoure, l'enthousiasme généreux et la fin tragique au service de Napoléon, au lendemain de la bataille de Leipzig, ne portât pas l'uniforme de lancier, coiffé du képi et le dolman jeté sur les épaules, tel que le représentait la maquette faite par Alexandre Dalowski, le célèbre peintre polonais, pour servir de modèle au sculpteur danois. Thorwaldsen dut l'affubler de cette tenue de César victorieux, copiée sur la statue de Marc-Aurèle au Capitole.

Toutes les musiques militaires attaquent ensemble de tous côtés l'hymne polonais. Dans le jardin de Saxe, le canon tonne les 101 coups des salves réglementaires. Trois escadrilles d'avions français et polonais survolent la place et jettent des fleurs sur le héros polonais dont l'effigie, enlevée par les Russes après la Révolution de 1863, vient d'être rendue à la Pologne par le traité de Riga. L'instant est impressionnant. Toute cette foule immense est émue et silencieuse. On n'entend plus que le grondement du canon, le ronronnement des avions, les notes de l'hymne polonais sans cesse repris montant comme une prière vers le ciel, tandis que des milliers de drapeaux français et polonais claquent à la brise matinale.

La Pologne tout entière fête dans cette minute solennelle sa liberté reconquise, ses frontières assurées, grâce au génie du maréchal Foch qui a compris qu'une Pologne forte est indispensable au maintien de l'équilibre européen. Le dernier coup

du canon est tiré, les musiques se taisent : alors, comme pour donner libre cours à des sentiments trop longtemps refrénés, de la foule partent avec un bruit de tonnerre, de grands cris de « Vive Foch ! Vive la France ! Vive la Pologne ! » Il n'est pas jusqu'aux généraux aux joues basanées arrivés des garnisons des frontières de l'Est, des grandes forêts de la Volhynie ou des plaines de Podolie, qui n'essuient furtivement une larme.

Les six légionnaires aux chapskas énormes, aux uniformes chamarrés des chevau-légers, des uhlans de Podolie ou des vieux lanciers de Cracovie, viennent monter la garde sur les marches du monument : tels, sous le Premier Empire, leurs ancêtres au quartier général du prince Poniatowski. Deux officiers français en bleu horizon et deux officiers polonais en kaki, sabres au clair, viennent aux aussi monter la garde à côté d'eux, apportant au héros napoléonien le salut des armées des deux républiques. Le général Sosnkowski, puis M. Balinski, président du Conseil municipal, se succédant à la tribune, faisant l'éloge de la fraternité d'armes franco-polonaise.

Le maréchal Foch descend ensuite sur la place. Devant lui, des officiers polonais se rangent en une longue file : ils sont une cinquantaine ayant à leur tête le général Haller, ancien commandant de l'armée polonaise sur le front français, suivi de l'amiral Porembski et de neuf autres généraux. Le maréchal de France, d'Angleterre et de Pologne, tire son épée et d'une voix forte commande : « Ouvrez le ban ! » La musique de la garnison de Varsovie joue les premières notes de *la Marseillaise*. La foule applaudit et Foch procède à la remise des décorations de la Légion d'honneur. C'est ensuite le tour du maréchal Pilsudski à décorer de l'ordre « Virtuti Militari » le général Dupont et le commandant de La Rocque.

La cérémonie terminée, le défilé commence. Devant les maréchaux, le Président de la République, les présidents du Conseil, de la Diète et du Sénat, devant le Conseil des ministres et le Corps diplomatique, les troupes passent dans un ordre magnifique, superbement équipées, à une allure souple et martiale.

En songeant aux défilés que j'ai vus depuis quatre ans à chaque fête du 3 mai, je ne puis qu'admirer les progrès, vraiment remarquables, faits par l'armée polonaise. La mission militaire française peut être fière des résultats auxquels son

enseignement est arrivé. Les généraux polonais ont compris qu'il n'y avait pas de fausse honte à vouloir demander des conseils à l'armée qui gagne la victoire. Le fameux pas de l'oie a maintenant disparu. Jamais la Pologne n'eut de troupes laissant une meilleure impression.

Après l'infanterie, c'est la cavalerie qui passe sur des chevaux superbes, dans un alignement parfait, ses milliers de petites flammes, aux couleurs des différents régiments, flottent à la brise au bout de la forêt de lances d'acier étincelant au soleil.

C'est une armée munie de tout le matériel moderne, des mitrailleuses aux lance-flammes, des canons d'accompagnement aux mortiers de tranchée, des autos blindées aux canons de 75 et aux puissants obusiers courts de 155, qui passe devant nous aux sons des fanfares jouant les marches polonaises, *Sambre-et-Meuse* ou *la Madelon*.

Le défilé militaire est terminé. Le cortège des corporations commence alors avec d'innombrables associations, bannières en tête, qui acclament le maréchal au passage. Pendant cinq heures, le flot s'écoulera lentement devant la statue de Poniatowski maréchal de France, inaugurée par Foch, maréchal de Pologne. Voici les Sokols à cheval, puis les paysans en costumes pittoresques montés sur de petits chevaux nerveux, les paysannes de Lowic dans leurs costumes bariolés aux vives couleurs, puis les boy-scouts qui poussent, en passant devant Foch, des hourrahs retentissants, et des centaines d'écoles, d'associations patriotiques qui suivent leurs drapeaux s'inclinant lentement devant le maréchal. A deux heures et demie, le Président de la République, le maréchal Foch, le maréchal Pilsudski et les ministres quittent la place pour aller déjeuner chez le prince Czartoryski. Le défilé va néanmoins continuer plusieurs heures encore.

***

Ce soir, dans la grande salle blanche du palais de la présidence du Conseil, d'une élégance si sobre, le général Sikorski offre un dîner de cent vingt couverts en l'honneur du maréchal. Au dessert, le président du Conseil, qui a abandonné son uniforme et qui porte l'habit, fait l'éloge de la fraternité franco-polonaise, scellée depuis des siècles par le sang versé en commun.

« Aux moments les plus pénibles de notre histoire, la France seule a été pour nous une seconde patrie, dit entre autres le général Sikorski. Je désirais ardemment, en revanche, qu'en touchant le sol de la Pologne, vous vous sentiez ici, M. le Maréchal, un peu dans votre patrie, ressentant combien toutes les traditions de la France et je peux même dire sans exagération, toute la France vit en nous.

« La France victorieuse et la Pologne consolidée dans ses frontières définitivement établies sont toutes deux dépourvues de tout esprit de revanche et de toute idée impérialiste. Par leur alliance indissoluble, elles peuvent, et elles doivent, garantir la réalisation des traités conclus après la Grande Guerre et assurer une paix vraiment stable. Placés aux deux confins de l'Europe, mais unis par une communauté de buts et d'apirations, nous saurons assurer l'équilibre européen, détruire dès le début par notre ferme attitude toute tentative de revanche et de bouleversement et nous poserons les fondements inébranlables de l'édifice de la paix, si nécessaire pour guérir les plaies que les cataclysmes de la guerre ont infligées à l'Europe. »

Le maréchal Foch, qui porte ce soir la large ruban bleu clair de grand officier de « l'Aigle blanc, » répond aussitôt. Il montre la Pologne déchirée par le partage des trois Puissances de proie, mais la race subsistant, se répandant et se multipliant dans l'Europe entière comme dans les deux Amériques, étonnant le monde par sa sincérité, son développement intellectuel, sa fidélité à sa foi. Il brosse de main de maître un tableau de la situation au moment de l'armistice et de la paix de Brest-Litowsk. Il insiste, comme il le fera du reste pendant tout son voyage, sur l'influence des forces morales dans l'organisation de la victoire.

« A notre époque de civilisation morale, où l'humanité aspire de plus en plus à être chrétiennement traitée, la victoire du champ de bataille est allée décidément aux nations qui consacrent sans réserve, dans une entière abnégation de chaque citoyen, toute leur activité, tous leurs moyens à la poursuite d'un idéal supérieur.

« Comme la paix ne termine pas la lutte, celle-ci, pour être moins meurtrière, n'en est pas moins acharnée. Ne devons-nous pas nous adresser aux mêmes vertus, la vigilance, l'activité, l'abnégation de chacun dans l'union de tous pour faire jaillir la

victoire qui fera la grandeur, la solidité, la prospérité de notre pays? Aux pieds de ce maréchal de France, mort il y a plus d'un siècle pour la liberté de son pays, permettez à celui que vous avez bien voulu faire maréchal de Pologne, de vous le dire cent ans après. »

Puis, vers dix heures, les hôtes du Président du Conseil deviennent ceux du Président de la République.

J'ai eu une belle surprise en arrivant au Zamek, l'ancien château royal où le Président de la République reçoit en l'honneur du maréchal. Je l'avais vu lors de la première réception qu'y donna le grand patriote M. Ignace Paderewski, alors président du Conseil. Ses grands salons étaient vides et dénudés, car tout avait été emporté par les Russes : toiles des grands maîtres polonais, Gobelins précieux, riche mobilier adapté aux vastes salons ou aux petits fumoirs intimes. Il ne restait que les murs. Les vieux Polonais qui avaient connu le château au temps de sa gloire hochaient tristement la tête en vous montrant, sur les parois, les emplacements réservés aux œuvres de peintres de génie tels, par exemple, que Matejko. Le traité de Riga vient de rendre aux Polonais la plus grande partie de ces richesses. La Commission chargée de récupérer en Russie bolchéviste les œuvres d'art enlevées du temps des tsars a fait du bel ouvrage.

Ce soir, avec sa longue enfilade de salons brillamment illuminés, remplis d'une foule élégante où les uniformes polonais et français sont très nombreux, le palais royal mérite bien son nom. Les tableaux ont repris leur place ancestrale. Il en est de charmants et de légers, qui nous rappellent les temps heureux de la Renaissance polonaise. D'autres étalent, sur des parois entières, le récit des batailles d'antan ou les scènes de l'entrée des rois de Pologne victorieux dans les villes conquises. Il manque certes encore quelques pièces du mobilier, mais on s'en aperçoit à peine.

Le Président de la République, M. Wojciechowski, grand et mince, domine ses invités, qu'il reçoit en compagnie de Mme Wojciechowska, avec une amabilité exquise et la simplicité si démocratique que je lui connais depuis le temps où il était ministre de l'Intérieur, dans le cabinet Paderewski. Le maréchal Foch, entouré, fêté, se promène de salon en salon, a un mot aimable pour chacun et paraît, malgré les fatigues d'une

journée exténuante, aussi frais et aussi dispos que le plus jeune des sous-lieutenants de la mission française.

3-6 mai

Les trois journées que le maréchal vient de passer à Varsovie, depuis la fête du 3 mai, ont été bien remplies. Un journal local qui ne manque pas d'esprit public, il y a quelques jours, le programme du séjour du maréchal Foch dans la capitale polonaise, sous ce titre quelque peu ironique : « Les travaux forcés du maréchal Foch en Pologne. »

Dans l'enthousiasme général, chacun aurait voulu accaparer un instant le grand soldat. Les militaires le réclamaient tout à eux, car, disaient-ils, « nous avons à travailler sérieusement et la convention militaire franco-polonaise doit être mise au point. » Les civils se le disputaient également et voulaient prouver au maréchal, en lui montrant le labeur et l'activité qui se manifestent ici dans tous les domaines, que le pays progresse sous tous les rapports.

Durant trois jours, nous avons assisté à des cérémonies touchantes et nous avons pu toucher du doigt la vitalité de l'entente franco-polonaise.

Vendredi, le maréchal commença sa journée, à dix heures, par une visite à l'École des cadets, puis il se rendit au palais du Belvédère. Le Président de la République, entouré du chapitre de l'ordre « Virtuti militari » l'y attendait pour lui décerner les insignes de Grand Croix de l'ordre, distinction suprême dont le dernier titulaire fut le maréchal Davoust. Le Président de la République, dans un discours chaleureux, assura le maréchal que la Pologne tout entière se rendait compte de sa dette de reconnaissance envers la France, dont la victoire lui a rendu la liberté.

« C'est toute la nation polonaise, dit-il, qui vous salue avec une vive émotion. Hier, vous avez été témoin de la façon dont la Pologne honorait son chevalier, celui qui noue les liens indissolubles entre la Pologne et la France. Nos peuples sont unis par des sentiments communs et par le même amour de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. M. le Maréchal, quand vous rendrez compte au Président de la République française de votre voyage parmi nous, affirmez-lui que la Pologne nourrit une reconnaissance et une affection pro-

fondes pour sa grande alliée et qu'elle est toujours prête à se ranger à côté d'elle pour la défense des traités de paix. »

Le maréchal Pilsudski, grand maître de « Virtuti militari, » fit ensuite un rapide historique de l'ordre. Il rappela que la Grand Croix de cet ordre, qui allait être décernée au maréchal Foch, ne pouvait être la récompense d'une victoire, mais seulement celle d'une guerre victorieuse. « Je vous prie, ajouta-t-il, de recevoir de mes mains la Grand Croix de l'ordre « Virtuti militari » et avec elle, l'expression de notre hommage auquel se joint notre joie profonde de ce qu'à partir d'aujourd'hui, décoré de notre ordre, vous entrez dans notre famille, non seulement comme notre grand chef, mais comme notre illustre ami. »

Le maréchal Foch remercia avec émotion pour la distinction dont il venait d'être l'objet, la considérant comme une preuve éclatante des sentiments de la Pologne à son égard.

— La France, dit-il, a combattu pour des buts supérieurs: elle se réjouit aujourd'hui de la résurrection de la Pologne. Nous avons remporté la victoire par l'union; restons unis dans la paix pour développer la prospérité de nos peuples en toute liberté. Je puis vous assurer au nom du Gouvernement et de la France tout entière, que la Pologne peut avoir la certitude de trouver la France à ses côtés pour l'aider dans son œuvre pacifique de reconstruction, ainsi que pour lui garantir l'exécution des traités de paix.

Après une revue de troupes qui défilèrent devant ce palais habité si longtemps par le gouverneur russe de Varsovie, le maréchal se rendit à l'École de guerre. Il assista à l'inauguration d'un buste de Napoléon, puis au cours de tactique du colonel Faury. Comme celui-ci terminait une des brillantes leçons dont il est coutumier, le maréchal pénétra dans la salle; prenant alors la parole, il acheva la leçon. De toutes les forces de leur attention, les officiers polonais l'écoutèrent exposer, en phrases courtes et incisives, les grands principes directeurs de la stratégie. L'un de ses auditeurs me disait, quelques heures plus tard : « Nous sommes fiers d'avoir été, nous aussi, les élèves du maréchal Foch. C'est une journée qui marquera dans notre vie. »

Après une visite rapide à l'exposition des Beaux-Arts, où il fut reçu par le comité des artistes polonais, le maréchal par-

conrut les salles du musée de l'Armée, où tous les étendards et drapeaux de l'armée polonaise avaient été réunis à son intention. Puis il partit pour l'Université où, dans une cérémonie solennelle, après les discours du professeur Lukasiewicz et du doyen de la Faculté de Droit, M. Strasburger, il fut nommé docteur en droit *honoris causa*. Les étudiants firent au nouveau docteur une manifestation délirante. L'un d'eux, M. Balinski, fils du président du Conseil municipal, prononça un discours dont le maréchal se montra fort touché. C'était le plus bel hommage et le cri le plus sincère de reconnaissance de la Pologne pour la France et pour le chef de ses armées victorieuses.

Dans l'après-midi, Varsovie elle-même voulut fêter le maréchal Foch dans son vieil Hôtel de Ville. Tous les Français qui ont visité Varsovie connaissent l'hospitalité de cette municipalité si ardemment francophile où nous comptons nos meilleurs et nos plus sincères amis. Sur la grande place une foule immense était rassemblée qui, lorsque le maréchal Foch apparut au balcon, lui fit une ovation grandiose. Dans le grande salle admirablement décorée aux couleurs françaises et polonaises, où les splendides drapeaux des associations patriotiques formaient une haie d'honneur, une estrade avait été dressée. Y prirent place les maréchaux Foch et Pilsudski, le général Sosnkowski, M. de Panafieu, ministre de France, les généraux Dupont et Hergault, les présidents de la Ville et du Conseil municipal.

Le sénateur Balinski remit au maréchal Foch le diplôme de citoyen d'honneur de la capitale de Pologne.

— J'ose présumer, dit-il, que si vous voulez bien accepter cette dignité comme militaire, vous ne dérogerez pas, car Varsovie est, depuis près de cent cinquante ans, une ville de combattants, une ville de soldats. Chaque génération de Varsoviens, jusqu'à la dernière attaque des bolchevistes en 1920, combattit au moins une fois pour la liberté de sa ville et de son pays, comme soldats réguliers sous ses propres chefs, ou sous des chefs français comme volontaires insurgés ou conspirateurs.

M. Balinski venait à peine de terminer son discours que le célèbre ténor Dygas, accompagné par l'orchestre de l'Opéra, lançait du haut de la galerie les notes martiales d'une *Marseillaise* éclatante, applaudie frénétiquement par toute l'assemblée. Soudain un silence religieux. Le maréchal Foch allait répondre. Il commença par rappeler l'influence qu'eurent sur sa jeunesse

des maîtres et des amis polonais échappés au désastre d'Ostrolenka qui étaient venus se réfugier en France et qui lui inspirèrent, dès lors, des sentiments d'affection pour la Pologne

— Je suis fier, dit-il, d'être citoyen de Varsovie, car je sais la conduite magnifique qu'elle eut pendant la guerre lorsque l'orage grondait à ses portes. Je me rappelle qu'à la conférence de Spa, quand la question fut posée de savoir comment on viendrait en aide à la Pologne, on m'a dit : « Avant d'y aller vous-même, envoyez votre commandant d'avant-garde, le général Weygand. »

Aux applaudissements qui éclatèrent aussitôt aux cris de « vive Weygand ! » qui montèrent de toutes parts, on put mesurer la popularité qui s'attache à ce nom prestigieux en Pologne. Personne ici n'a oublié l'œuvre magnifique, la modestie et la fermeté du général Weygand. Son absence forcée est le seul nuage à ce voyage triomphal

Quand le silence se rétablit, le maréchal Foch reprit :

— Vous savez ce qu'a fait le général Weygand, ici. Il a travaillé comme toujours avec son cœur, son intelligence, son dévouement le plus absolu. Il a participé à vos succès. Il m'a écrit à plusieurs reprises pour me dire le magnifique calme, l'attitude résolue, décidée, impassible, de toute la population de Varsovie pendant ces jours difficiles Il m'a dit que c'est grâce à cette attitude, à ce sentiment du devoir compris par tous qu'on a pu faire face à l'ennemi sans préoccupation pour la situation intérieure de la capitale. La conduite de Varsovie fut admirable, c'est pourquoi je suis particulièrement heureux de me dire que vous me faites un des vôtres.

Une tempête d'acclamations salua le discours du maréchal. Puis ce fut le défilé de nombreuses délégations apportant au nouveau maréchal de Pologne des cadeaux, des souvenirs allant des cassettes d'orfèvrerie aux icônes précieuses et aux objets d'art paysans, apportés par des députés paysans à la Diète, en costumes nationaux aux grandes houppelandes de bure blanche à brandebourgs noirs et aux broderies caractéristiques. Le soir même, le ministre de la Guerre offrait, en l'honneur du chef des armées alliées, un grand dîner militaire de 180 couverts, auquel assistaient entre autres les six officiers aviateurs français de l'escadrille du 11e régiment, qui arrivèrent de Metz pour accompagner le maréchal dans son voyage en Pologne, ainsi que les

officiers des torpilleurs français, mouillés actuellement dans le port polonais de Gdynia où ils étaient venus saluer le président de la République polonaise lors de son voyage sur les bords de la Baltique.

Après les discours officiels, un vieux vétéran de 1863 se lève tout à coup et prononce une émouvante allocution. Quittant sa place, le maréchal Foch traverse vivement la salle, alle embrasser le vieux brave et le décora de la Croix de la Légion d'honneur aux acclamations de toute l'assistance.

Le maréchal Foch étant venu en Pologne pour y travailler, toute la journée de samedi fut consacrée à des conférences d'État-major. Le soir toutefois, il assiste à une somptueuse représentation, donnée à l'Opéra, d'un ballet que le grand théâtre national venait de monter avec un luxe de décors chatoyants. La fin de la soirée se passa au siège de la mission militaire française, où le général Dupont réunit dans ses salons le tout Varsovie militaire, diplomatique et mondain.

Le dimanche après-midi, le président de l'Union des associations polonaises qui groupa 250 associations comptant plusieurs millions d'adhérants, le comte Adam Zamoyski, nous avait convié à un spectacle inoubliable. Dans cette maison seigneuriale de la rue Foksal où la comtesse Zamoyska reçoit toujours ses hôtes français avec une exquise amabilité, le maréchal Foch eut la surprise, après le déjeuner, en s'avançant sur la grande terrasse du palais qui donne sur le parc, d'apercevoir les délégués des corporations rangés avec d'innombrables bannières, le long des allées ombragées d'arbres séculaires. Le temps radieux venait encore ajouter à la beauté du spectacle. Le soleil printanier se jouant dans les ors des étendards faisait scintiller les broderies des vieux costumes corporatifs et rendait plus gais les uniformes des Sokols aux blouses de soie amarante, montés sur de superbes chevaux qui piaffaient d'impatience et hennissaient joyeux aux sons des fanfares. Quand le maréchal apparut sur la terrasse, il fut salué par une acclamation monstre, les musiques militaires et les fanfares des Sokols, disséminées dans le parc, jouèrent *la Marseillaise*, puis le comte Zamoyski souhaitant la bienvenue au maréchal le pria d'accepter la présidence d'honneur des associations polonaises. Un superbe landau conduit par un vieux cocher au costume des vieilles maisons seigneuriales polonaises et attelé

de deux magnifiques chevaux noirs que des palefreniers en costumes cracoviens aux riches broderies d'argent sur manteau rouge et bleu, tenaient par la bride, attendait au bas de l'escalier. Le maréchal y prit place et aux sons de marches triomphales sonnées par les trompettes militaires, il suivit les allées du parc, passant en revue les délégations des associations et des corporations qui lui remirent au passage des souvenirs et des objets d'art rustique polonais qui emplirent bientôt la voiture, jonchée déjà de fleurs lancées par de jeunes Varsoviennes. Des paysans de Lowitz arrêtèrent le landau pour remercier le maréchal d'avoir, grâce à la défaite allemande, délivré leur province occupée par les Prussiens, et un beau vieillard énergique en costume pittoresque, lui remit une ceinture paysanne aux couleurs bigarrées comme symbole de la chaîne qui doit unir toujours plus étroitement la France et la Pologne.

Après des exercices des Sokols, le maréchal, ayant à ses côtés la comtesse Zamoyska et Mme Sosnkowska, femme du ministre de la Guerre, assista au défilé des associations. Elles passèrent aux sons des fanfares dans un ardent coucher de soleil. Les bannières des corporations, vieilles souvent de plus d'un siècle, si grandes et si lourdes, qu'il fallait parfois cinq hommes pour les porter, s'inclinèrent très bas devant le maréchal de France victorieux.

A POZNAN

7 mai.

Hier soir, après un dîner et un raout fort réussi offert à la légation de France par M. de Panafieu, le train du maréchal Foch a quitté Varsovie pour Poznan. Nous y sommes arrivés ce matin au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste. Après un petit déjeuner rapide dans l'ancien château impérial bâti par Guillaume II, où le maréchal et sa suite vont résider durant leur séjour, les autos nous ont amenés au camp de Biedrusko

Les cartes d'état-major qui viennent de nous être distribuées portent « Gora Marszalka Focha 983 » (Côte du maréchal Foch 983 mètres). C'est sur cette petite hauteur d'où l'on domine toute une partie de cet immense terrain de manœuvres, acheté par les Allemands il y a une quinzaine d'années, que nous

sommes arrivés pour assister au début de l'exercice qui va se dérouler sur une dizaine de kilomètres de profondeur. Nous avons quitté nos automobiles. Le maréchal Foch, le ministre de la Guerre, général Sosnkowski, le général Dupont, chef de la mission militaire française en Pologne, le général Raszewski, commandant du septième corps d'armée, sont arrivés près d'un petit arbre qui deviendra historique et qui porte sur un écriteau aux couleurs polonaises l'inscription : « Tilloul du maréchal Foch, 7 mai 1923. »

Une carte est étalée sur une petite table et le colonel Kleeberg, commandant la 14e division d'infanterie, explique le thème de l'exercice. La manœuvre va être faite en deux temps. Une fois la ligne de Kniszyn prise par les troupes bleues, les troupes rouges se retireront dans la direction du Nord et quitteront le terrain pour faire place aux tirs réels contre fanions occupant les positions que les fantassins, les cavaliers et les artilleurs auront évacuées

Au moment où les trompettes donnent le signal du commencement de la manœuvre, une pluie diluvienne se met à tomber. Le maréchal Foch a écouté les explications du colonel Kleeberg en l'interrompant parfois pour se faire montrer les objectifs sur le terrain. Il approuve d'un geste les ordres donnés par le commandant de la manœuvre et bourre une pipe qu'il a beaucoup de peine à allumer. A quelques pas du Tilloul Foch (les Poznaniens n'ont pas voulu d'un chêne, car cela leur aurait trop rappelé, le « Deutsche Eichen, » le « chêne allemand » dont parlent toutes les chansons guerrières prussiennes) le maréchal s'entretient avec le général Raszewski. Le commandant du corps poznanien est un ancien général de l'armée prussienne qui commanda un régiment de cavalerie sur le front français. Le maréchal Foch et lui échangent des souvenirs qui ne manquent pas d'un certain piquant

« Quand nous avions les Français devant nous, dit le général Raszewski, nous étions toujours sur le qui-vive. Après les batailles de l'Yser, je suis allé sur le front russe jusqu'en 1918

— Je le sais bien, répond avec un sourire le maréchal, j'ai saisi vos télégrammes, je m'en souviens comme si c'était hier, vous disiez à ceux qui restaient : « Nous partons pour l'Est, bonne chance. » J'ai poussé alors un soupir de soulagement : je n'avais plus rien derrière moi et, tous les jours, je me demandais si mon

front n'allait pas croquer. Quand j'ai su que vous partiez, j'ai respiré.

L'eau ruisselle des képis, transperce les manteaux, mais personne ne se plaint. Le maréchal Foch dit en regardant le ciel : « Pluie du matin n'arrête pas le pèlerin. » Le commandant de Mierry, s'adressant à un des généraux polonais qui suivit les manœuvres en France, l'année dernière, lui dit en riant : « Vous prenez votre revanche. » Et le maréchal d'ajouter : « C'est vrai, aux manœuvres françaises nous vous avons arrosés six jours sur sept. Vous voulez nous montrer que vous pouvez faire aussi bien que nous. »

Le canon a commencé de tonner. On distingue dans la brume des groupes d'hommes qui avancent. Des mitrailleuses crépitent, des mines explosent, soulevant des masses énormes de terre, déchiquetant les arbres. De l'observatoire où nous sommes, la vue s'étend sur une plaine sablonnée par endroits, coupée de forêts et de bosquets. Un terrain rêvé pour la guérilla. La progression se poursuit. Pas un cri, pas un ordre hurlé par des officiers nerveux. Tout se passe dans un calme parfait qui prouve que les chefs du corps poznanien sont maîtres de la situation et que les troupes sont bien en mains.

Le général Dupont me fait l'éloge de celle 14e division, au milieu de laquelle nous nous trouvons, qui se distingua durant la guerre contre les bolchévistes. Le corps d'armée poznanien est un des meilleurs de l'armée. Quoique ayant gardé un certain nombre de caractéristiques de l'éducation militaire allemande, les Poznaniens sont arrivés à une espèce de compromis entre le pas de l'oie et le pas français. Le recrutement de ce corps ne se fait pas uniquement sur place. Il y a ici de nombreuses recrues qui arrivent des environs de Minsk. Elles se sont très vite adaptées à leur nouvelle existence et font d'excellents soldats, enchantés de leur sort, car ils sont mieux nourris qu'ils ne l'étaient dans leurs pauvres villages, en bordure de la frontière bolchévique. L'armée polonaise unifiée aujourd'hui, instruite suivant des règlements établis sur ceux de l'armée française, s'inspire et de nos méthodes et de nos expériences, compte en temps de paix trente divisions réparties sur dix régions de corps d'armée, qui sont elles-mêmes divisées en cinq inspections d'armées. La Pologne a aujourd'hui sur pied de paix 250 000 hommes. Elle commence de fabriquer elle-même, grâce

à l'appui du Creusot, ses munitions d'artillerie comme elle fait déjà ses fusils et ses munitions d'infanterie dans ses usines de Starachovice. Son aviation, commandée par le général français Levêque, est en grand progrès. La général Dupont me cite des travaux magnifiques accomplis par le génie polonais pour la restauration des ponts détruits sur le Niémen, et me dit sa joie de constater une amélioration constante dans tous les domaines.

La première partie de la manœuvre est terminée. Nous nous rapprochons des troupes qui nous ont dépassés. La pluie a cessé, le ciel se découvre, nous arrivons bientôt à la côte Sobieski. Les tirs réels commencent. La canonnade gronde, les obus passent par rafales au-dessus de nos têtes, sifflant, hurlant, miaulant, suivant qu'ils proviennent des 155 Schneider, de nos 75 ou des pièces allemandes ou autrichiennes, encore en usage dans l'artillerie polonaise.

Après une concentration de feu terrible qui transforme la colline de Hetmanow en un véritable volcan, vomissant de toutes parts des torrents de fumée, coupant les arbres, réduisant les fortins élevés en hâte par l'armée rouge en une masse informe de décombres, l'infanterie monte à l'assaut. Les hourras des troupes qui franchissent au galop les derniers obstacles se répètent de la forêt aux mamelons dénudés qui bordent la Warta. Les trompettes sonnent la cessation du combat. Les hommes se regroupent et, en chantant, les unités vont à l'arrière se préparer pour le défilé. Tandis que le maréchal Foch va vérifier sur place l'effet des projectiles, les officiers des diverses unités, portant la bande rouge ou la tenue de l'armée bleue, arrivent au galop.

La plaine s'anime : c'est un cliquetis de sabres, un hennissement de chevaux, des appels de clairons et, débouchant d'un chemin creux, les uhlans passent au trot, aux sons d'une marche joyeuse que sonne leur fanfare. Tous les officiers sont bientôt rassemblés pour la critique. Le général Haszewski les présente au maréchal. Ils sont rangés en carré. Au centre, devant une très grande carte du terrain des opérations, le colonel Kleeberg fait la critique de l'exécution de la manœuvre. Après quelques mots du commandant de corps, le maréchal Foch prend la parole.

— Je viens de voir, dit-il, des troupes d'infanterie et de toutes armes qui manœuvraient avec une grande sûreté et un

grand calme. Je n'ai que des compliments à vous adresser. Nous avons constaté que l'artillerie a été maîtresse de son feu d'un bout à l'autre de la manœuvre, le répartissant sur les objectifs désignés pour aboutir à une concentration en masse très réussie. Qu'il s'agisse de la conception de la manœuvre ou de l'exécution par la troupe, tout le monde a fait le plus grand honneur à sa tâche. Je veux en tirer un enseignement. Une manœuvre, pour qu'elle réussisse, doit être préparée. A la guerre nous ne pouvons plus rien improviser. Autrefois, un commandant de section ou un capitaine pouvait attendre d'être sur le terrain pour décider ce qu'il allait faire. Actuellement, dans la guerre moderne, une opération ne vaut que par le degré de préparation que nous lui apportons. Nous devons donc tous prendre l'habitude de préparer rapidement et par écrit la plus petite opération. Il n'est plus permis aujourd'hui à un chef de faire une erreur, car la moindre erreur coûte trop cher. Il faut aller très vite avec une sûreté de main très grande pour aller droit au succès.

Pendant toutes les conversations particulières entre le maréchal et les généraux polonais qui l'accompagnent, le chef des armées alliées n'a cessé d'insister sur la nécessité d'une préparation complète et rapide de toutes les opérations. Il cita comme exemple de rapidité et de succès la contre-attaque du général Mangin le 10 juin 1918. En une nuit, le général Mangin prépara une attaque de quatre divisions et réussit à battre un ennemi plus nombreux, mais qui n'avait pas eu le temps de s'incruster au sol.

Au camp de Biedrusko, dans le joli pavillon de chasse de Guillaume II, où, jusqu'en 1918, les officiers prussiens qui instruisaient les recrues à envoyer sur le front français, portaient des toasts à la victoire d'Hindenburg et de Ludendorf, le général Raszweski, à la fin du cordial déjeuner offert au maréchal et à sa suite, dit à son illustre hôte :

— La Poznanie vous attendait depuis trois ans; elle sait qu'elle doit sa libération à vos victoires. Les troupes poznaniennes vous promettent solennellement, aujourd'hui, d'être toujours prêtes. Quand vous nous donnerez l'ordre de marcher, vous pourrez compter sur nous.

Le maréchal Foch lui répondit :

— En attendant *la Marseillaise* et l'*Hymne polonais* reten-

tir dans ce lieu, je songeais que ce n'était pas ces hymnes à la liberté qui y étaient joués il y a peu de temps encore. Il s'est passé de grands événements dont nous avons été les ouvriers, vous et moi. N'oublions pas de quelles forces ils ont été faits. Ces forces, je suis convaincu que les troupes poznaniennes les entretiendront dans leur cœur par plus de dévouement et de travail à la patrie. Avec une confiance absolue dans les troupes poznaniennes, je bois au corps poznanien et à la Pologne.

***

A Poznan, nous comprenons d'une manière peut-être plus frappante encore qu'à Varsovie combien la France et la Pologne ont des intérêts identiques. Berlin avait tout fait pour chercher à germaniser cette province si riche et si laborieuse. A côté de la vieille ville polonaise, des architectes allemands ont fait surgir toute une série de palais et d'édifices somptueux dans le goût berlinois et munichois, dont quelques-uns toutefois ne manquent pas d'une certaine grandeur.

Le peuple poznanien tout entier a fêté l'arrivée de Foch avec une reconnaissance émue. Soit à l'Université, ou le diplôme de docteur en médecine *honoris causa* lui fut remis en séance solennelle, soit dans ce vieil Hôtel de Ville devant lequel défilèrent pendant des heures toutes les associations poznaniennes, partout ce furent les mêmes cris de « Vive Foch ! » et « Vive la France ! »

EN GALICIE

8-13 mai.

Il est bien difficile de résumer en quelques lignes ce que furent les réceptions si enthousiastes, si vibrantes d'amour pour la France, si spontanée, de toute la Galicie au maréchal Foch. Comment citer les unes et laisser de côté les autres? Pourquoi ne parler que des villes de Léopol et de Cracovie, admirablement pavoisées toutes deux, où une foule immense nous accueillit. Les automobiles du cortège y avançaient au milieu des applaudissements frénétiques de tout un peuple et sous une pluie de fleurs emplissant nos voitures. Qui n'a pas vu arriver le maréchal Foch devant la vieille église de Notre-Dame à Cracovie sortant difficilement de l'automobile où il était

enfoui, avec le ministre de la Guerre, dans les lilas jusqu'aux épaules, ne peut s'imaginer quelle fut notre vie durant les quatre jours passés en Galicie.

Comment ne pas mentionner les petits villages le long de la voie ferrée comme celui de Wolo où, au passage de notre train se rendant à Léopol, tous les paysans étaient accourus saluer le maréchal? Il était onze heures du soir; paysans et paysannes, après une rude journée de labeur, avaient fait des heures de chariot pour venir à la gare où le train devait s'arrêter quelques minutes seulement. Les bras chargés de fleurs, ils se groupèrent devant le wagon du maréchal, acclamèrent la France, puis se découvrant tous, ils entonnèrent alors la fameuse *Rota*, le cantique si noble et si grave des heures d'oppression dans lequel les patriotes polonais supplient Dieu de leur donner la victoire sur les Allemands.

Je me souviendrai toujours de l'émotion peinte sur le visage du maréchal au moment où le train reprit sa marche. « C'est vraiment touchant, nous disait-il, quels braves gens! »

Raconterais-je comment, pendant la nuit, les paysans galiciens venaient apporter à notre train des gerbes de fleurs, afin qu'à notre réveil les couloirs de notre wagon fussent jonchés de fleurs fraîches!

A Léopol, le maréchal reçut les insignes des différents corps volontaires qui défendirent la ville contre les Ukrainiens ou contre les bolchévistes. Du haut de la colline du château, il écouta l'exposé du général Stanislas Haller qui lui fit l'histoire de cette défense de Léopol à laquelle toute la population participa.

Je vis moi-même à Léopol, en 1919, des gosses de treize ans portant un fusil plus grand qu'eux s'en aller aux tranchées et des bataillons de femmes énergiques et farouches, défendant vaillamment un des points les plus menacés de la cité. Dans ce milieu si vibrant de patriotisme et d'endurance, le maréchal Foch félicita la population de son héroïsme.

— Lorsque le vent de la victoire, dit-il, emporta nos drapeaux jusqu'au Rhin, nous nous y sommes arrêtés, bien sûrs de tenir dorénavant l'Europe sous notre action et de pouvoir libérer de là tous les peuples qui réclamaient la liberté. La Pologne était de ce nombre; mais où commençait-elle et où s'arrêtait-elle? Le problème se posait pour nous au moment où la ville de Léopol se fit entendre et dit : « Moi aussi je

demande la liberté, je suis bien polonaise. » Les gouvernements comme les armées dirent alors : « Elle est bien polonaise. » Et c'est bien une manifestation spontanée de l'âme nationale qui réclame sa liberté. Nous nous sommes battus pour la liberté : la voilà.

Le séjour du maréchal Foch à Cracovie, cette vieille capitale du royaume de Pologne où l'on rencontre à chaque pas des monuments d'un pittoresque achevé dans lesquels revivent toutes les périodes glorieuses de la Pologne royale, fut partagé entre les conférences d'État-major et les fêtes officielles. La vieille Université des Jagellons fit une réception grandiose à celui qu'elle compte depuis longtemps au nombre de ses docteurs *honoris causa*. Aux mines de sel de Wieliczka, magnifiquement illuminées en son honneur, le maréchal Foch fut l'objet de manifestations émouvantes des mineurs et de leurs enfants, ainsi que des paysannes des campagnes environnantes.

Les conférences d'État-major qui commencèrent à Varsovie se continuèrent à Cracovie en présence du maréchal Pilsudski. L'accord complet fut réalisé entre les deux États-majors. Le maréchal Foch qui eut l'occasion aux manœuvres qui se tinrent non loin de Cracovie, à Bronowice, de féliciter chaleureusement le général Szepticki pour la belle tenue des troupes galiciennes, me déclara, quelques heures avant de quitter la Pologne, être enchanté de son séjour et du travail accompli avec l'État-major polonais. « Nous avons tout simplement, me dit-il, procédé à des études en commun qui furent longues parce que très complètes. Toutes les situations ont été envisagées et nous sommes arrivés à un accord absolu. C'est toujours la convention franco-polonaise de 1921 qui joue, et que nous mettons constamment au point. Elle a uniquement pour but l'exécution des traités et le maintien de la paix. Nous n'avons donc rien signé de nouveau, sauf les procès-verbaux des conférences où nous affirmons la même politique de maintien des traités et de sauvegarde des droits de chacun. J'ai trouvé ici une armée qui s'améliore très rapidement, qui évolue dans un très bon sens avec une régularité et une progressivité indiscutables. »

Le général Sosnkowski, le distingué ministre de la Guerre, me confie également : « Nos conférences militaires ont été une simple mise au point des accords signés à Paris il y a deux ans. C'est la collaboration ordinaire des États majors de deux armées

alliées qui doivent se connaître intimement. Il n'y a là rien de belliqueux ni d'alarmant. Nous devons simplement être sur le qui-vive pour être prêts à collaborer au maintien des traités. Depuis un an seulement, notre armée travaille dans la paix et je suis fier de pouvoir lui transmettre les éloges du maréchal Foch qui seront pour elle un précieux stimulant. »

EN TCHÉCOSLOVAQUIE

14 mai.

Nous venons de monter au Hradchine dans une véritable apothéose. Prague porte aujourd'hui, 14 mai, le deuil de la mort de Mme Massaryk. La femme du Président de la République avait trop souffert pendant les heures tragiques de l'oppression autrichienne, elle avait fait preuve d'un trop noble patriotisme pour que le peuple tout entier ne s'associât pas au deuil qui venait de frapper son éminent Président. Les grandes réceptions seront supprimées. Le dîner de 180 couverts que M. Benès, ministre des Affaires étrangères, devait offrir en l'honneur du maréchal Foch, est décommandé. Demain, jour des funérailles de Mme Massaryk, nous verrons les drapeaux noirs flotter sur toute la ville. Néanmoins, pour l'arrivée du maréchal Foch, ce matin, Prague a revêtu une toilette de fête. Les Tchèques sont moins démonstratifs que les Polonais et nous nous apercevons tout de suite, à l'arrivée à la gare de Prague, que nous avons franchi la frontière, en voyant la gravité cérémonieuse de la première réception. Toutefois, à peine avons-nous quitté la gare que nous pouvons constater combien le peuple tchèque tout entier attend avec impatience l'arrivée du maréchal.

Tout le long du trajet, de la gare au château royal du Hradchine, dominant de sa masse imposante la ville aux cent tours, qui dresse dans le ciel clair ses beffrois gothiques, ses coupoles, ses tours carrées, ses clochetons et ses campaniles, nous pouvons juger du génie organisateur des Tchèques. Toutes les écoles, toutes les corporations, les classiques Sokols et les gymnases catholiques ont peuplé la route d'attractions variées. Ici, ce sont des chœurs qui se font entendre sur notre passage, là nous dépassons des groupes pittoresques de jeunes filles élégantes et gracieuses. A l'entrée du pont Charles, peuplé de statues antiques et animé par les costumes nationaux que portent des cen-

taines de fillettes aux robes bariolées et aux broderies exquises, voici des pyramides humaines grimpant, grâce à des échafaudages savants, jusqu'au quatrième étage des maisons, formées par les délégués de tous les groupements de Sokols tenant en main leurs bannières et des couronnes aux couleurs tchèques et françaises.

La montée du Hradchine, la colline sacrée de l'histoire tchèque, fut vraiment merveilleuse. Les Sokols formaient la haie et dans un enthousiasme indescriptible, tandis que des milliers de mouchoirs s'agitaient au passage du maréchal, les cris de « Nazdar, » la salutation de bienvenue des Sokols, nous accompagnèrent jusqu'à l'intérieur du château où le maréchal loge en face de cette merveilleuse cathédrale de Saint-Guy.

***

Hier, dans le vieil hôtel de ville gothique qui renferme, actuellement murée dans sa façade, un peu de terre glorieuse rapportée par les autorités de Prague du champ de bataille de Verdun, le Dr Baxa, maire de Prague, remit solennellement au maréchal Foch le diplôme de citoyen d'honneur de la capitale tchécoslovaque.

Ce matin, nous venons d'assister à une revue imposante des troupes de la garnison de Prague. En Tchécoslovaquie, les officiers français ont des commandements effectifs et le général Mittelhauser qui porte sur les pattes d'épaule de son uniforme bleu horizon les insignes de l'armée tchécoslovaque, y remplit les fonctions de chef d'État-major. Sur la vaste place des Invalides, où j'assistai, en 1919, à une revue des premières troupes tchèques par le président Masaryk, les régiments qui passent devant nous, qu'ils soient fantassins, cavaliers ou artilleurs, ont une allure bien différente des troupes d'antan. Ce sont de beaux soldats admirablement équipés qui passent dans un ordre parfait marchant à la française d'un pas martial et décidé. Ils donnent eux aussi une impression de jeune force, impression qui sera augmentée encore après notre visite au camp d'aviation où quarante-deux avions prêts à prendre le vol furent passés en revue par le maréchal et s'en allèrent bientôt, en escadrilles nombreuses, peupler le ciel d'oiseaux d'acier admirablement camouflés.

La Tchécoslovaquie n'a pas encore de convention militaire avec la France. Le voyage du maréchal Foch est le prélude d'un

séjour à Paris du président Masaryk. Ce dernier y sera précédé par M. Benès. On peut espérer qu'alors les conventions franco-tchèques pourront être signées. Je suis allé voir M. Benès dans son bureau du ministère des Affaires étrangères au Hradchine. Pendant que nous causions, je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard sur le spectacle magnifique que présentait, au moment du coucher du soleil, cette ville de Prague coupée par la Vltava coulant lentement dans un paysage d'une si pittoresque grandeur, où chaque pierre a son histoire.

M. Benès m'exposa les raisons pour lesquelles la Tchécoslovaquie était si heureuse de pouvoir fêter le maréchal Foch

— Les sentiments profonds qui nous lient intimement par la personne de Foch à la France, me disait-il, nous fixent une ligne de politique à suivre. Pendant la guerre, le maréchal Foch soutint inlassablement le point de vue tchèque dans notre lutte pour l'indépendance. Nous avons trouvé en lui un appui constant quand nous avons commencé à former une armée. Enfin, pendant la conférence de la paix, le général Stefanie et moi, nous n'avons jamais demandé en vain aide et conseils au maréchal. La politique préconisée par ce grand soldat est la nôtre. Pendant et depuis la guerre il répète sans cesse aux Alliés : « Serrez vos rangs, mettez-vous d'accord Nous avons gagné la guerre ensemble, il nous faut travailler ensemble à reconstituer l'Europe et à rétablir la paix. » C'est exactement notre programme. Je suis heureux que le maréchal ait pu se rendre compte de la vitalité de notre pays et des progrès considérables faits en quatre ans. Il pourra apprécier ce que représente actuellement le peuple tchécoslovaque travailleur, patient, organisé, possédant un haut degré de culture et désirant travailler aux côtés de la France à consolider la paix en Europe.

Après ces séjours en Tchécoslovaquie et en Pologne, l'impression que nous remportons est bien en effet celle de la portée considérable qu'aurait, pour la paix européenne, une union intime des deux peuples slaves, amis de la France. A eux seuls, ils forment un bloc de 43 millions d'habitants. Ils ont tous deux des armées qui deviennent de jour en jour plus solides, instruites toutes deux suivant les méthodes françaises. Si elles ne se neutralisent pas l'une l'autre, elles peuvent assurer la paix en Europe orientale et faire réfléchir sérieusement ceux qui, en Allemagne, caressent des projets de revanche,

Notre excursion au champ de bataille de Sadowa s'accomplit en automobile sur un trajet de près de 200 kilomètres, à travers des villages et des villes en fête. Des vieilles tours moyenâgeuses, les sonneries des trompettes nous accueillaient joyeusement, tandis que les cloches des églises carillonnaient à toute volée et que les Sokols à cheval précédaient et suivaient au galop l'automobile du maréchal. Dans les plus humbles bourgades, de grands arcs de triomphe portaient des inscriptions disant : « Vive Foch, notre sauveur, » ou . « Vive le maréchal de France, notre libérateur! »

Sur le champ de bataille de Sadowa, le maréchal Foch examina avec intérêt le terrain sur lequel la Prusse écrasa l'Autriche. Il ne cacha pas à ceux qui l'entouraient les difficultés que présentait, pour l'assaillant, cette région si mamelonnée. Après avoir demandé aux généraux qui l'accompagnaient ce qu'ils auraient fait dans les circonstances où se trouvaient les armés prussiennes en 1866, Foch, fumant sa grosse pipe, hocha la tête et déclara modestement :

— Il ne nous faut pas faire les malins; si nous avions été à la place de Frédéric-Charles, je ne sais pas ce que nous aurions fait. Il fallait avoir l'estomac prussien en face de la mollesse autrichienne pour risquer le coup qui réussit aux Allemands. Le 3 juillet 1866, il pleuvait, on voyait donc moins clair qu'aujourd'hui et l'État-major ne devait pas savoir ce qu'il avait devant lui. Il dut, par un coup de sonde, définir très rapidement la situation, monter l'attaque et partir. Il fallait marcher plus vite que l'adversaire.

M. Benès qui écoutait reprit :

— C'est comme en diplomatie, il faut toujours être le premier.

— Oui, répondit le maréchal, mais si la Prusse avait perdu la bataille au lieu de la gagner, la faute était irréparable. On peut toujours, en diplomatie, rattraper un papier par un autre papier. Mais lorsque votre armée est par terre, elle est bien par terre. Vous ne la ressusciterez pas avec une note diplomatique.

***

C'est à Bratislava, l'antique Presbourg, que se termina notre voyage. La Slovaquie, qui vient seulement de renaître à la liberté, est, elle aussi, en grand progrès. Dans les rues, à côté des bâtiments slovaques pavoisés, beaucoup de maisons appar-

tenant à des Hongrois et à des Allemands, étaient vierges de drapeaux ou de guirlandes. Toutefois, quand, après une revue des troupes slovaques qui défilèrent brillamment et firent honneur au général français Spire qui les commande, nous nous sommes rendus à l'hôtel de ville, nous avons trouvé dans ce palais Batthiany, où fut signé le traité de Presbourg, le conseil municipal tout entier, réuni pour recevoir solennellement le maréchal Foch. Les communistes seuls s'étaient abstenus, mais les conseillers allemands et hongrois avaient tenu à venir saluer l'hôte illustre. L'un des chefs magyars m'avoua : « Nous sommes fiers de recevoir le plus grand homme de guerre de notre époque. Quand Napoléon vint à Presbourg, il ne fut pas reçu avec allégresse, mais cinquante ans plus tard, la ville lui rendit hommage et apposa ici même une plaque rappelant son souvenir. Dans dix ans peut-être la municipalité de Bratislava voudra aussi, une fois que le temps aura fait son œuvre, célébrer cette journée mémorable. Foch aura alors sa plaque d'honneur à côté de celle de Napoléon. Voilà pourquoi, nous, les vaincus d'hier, nous sommes venus présenter nos respects au vainqueur. »

La dernière revue du maréchal Foch fut passée sur le Danube. Le grand fleuve, roulant ses flots d'un jaune verdâtre entre des rives verdoyantes, présentait un aspect inaccoutumé. Deux canonnières françaises battant pavillon tricolore et appartenant aux « Chasseurs du Danube, » dont l'escadre internationale française, anglaise et italienne a son port d'attache à Budapest, étaient venus saluer le maréchal.

Le canon tonnait de toutes parts quand la flottille des patrouilleurs tchécoslovaques entra dans le port d'hiver où le maréchal visita des installations récentes destinées à faire de Bratislava le grand port de la Tchécoslovaquie.

En voyant le pavillon français flotter au cœur même de ce qui était, il y a quelques années encore, le grand empire austro-hongrois, on ne pouvait s'empêcher de répéter les paroles du maréchal : « Des forces supérieures nous ont fait accomplir de grandes choses. » Et *la Marseillaise*, jouée par les fanfares militaires slovaques au bord du grand fleuve, était bien ici l'hymne de triomphe saluant le chef des armées alliés victorieuses.

ROBERT VAUCHER.

L'EXPOSITION D'ART BELGE

AUX TUILERIES

On n'a pas oublié ces fameux Hollandais, la surprise d'il y a deux ans, la foule charmée d'un chardonneret si bien peint devant son mur blanc, et Paris amoureux d'une fille de Vermeer, qui lui faisait les yeux doux par-dessus son épaule. A leur tour, nos amis Belges sont en visite aux Tuileries. A leur tour, je dis mal : ils ont eu l'idée les premiers. Ils y songeaient en pleine guerre, au printemps de 1916. Revoir les grands exilés d'Allemagne, recomposer le triptyque de Gand, le triptyque de Louvain, rapprocher leurs membres épars à Berlin, à Munich, exposer à Paris ces trophées, — ce projet, l'Allemagne occupant les neuf dixièmes du territoire, c'était vraiment la peau de l'ours. Et cependant c'est arrivé. On a revu ces chefs-d'œuvre, un été de naguère, on les a revus en triomphe au musée de Bruxelles, signes des patries ressuscitées et de la Germanie abattue (1). Il restait à exécuter la dernière partie du programme, et c'est ce qui se fait aujourd'hui. En témoignage d'amitié et de reconnaissance, la Belgique envoie à Paris quelques-uns de ses trésors. S. M. la reine des Belges, en venant inaugurer elle-même l'exposition, a tenu à souligner le geste des artistes. La France a compris la souveraine, qui toujours trouve le chemin du cœur.

Ainsi, grâce à M. Léonce-Bénédite, ce bel endroit du Jeu de Paume devient un autre Luxembourg, une sorte de *Burlington Club*, ou d'hôtel consacré aux écoles étrangères. Anvers, Gand,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1920.

Bruges, Louvain, Bruxelles, Liége, les musées de Dijon, de Rouen, d'Aix, de Lyon, l'hôpital de Beaune ont consenti à se priver trois mois de leurs chefs-d'œuvre. Vienne, l'Escurial, donnent quelques-uns des leurs. On a ajouté aux peintures quelques ouvrages admirables de sculpture et d'orfèvrerie, la châsse de Charles le Téméraire, dont les personnages d'or massif semblent des crabes flamboyants, et quelques-uns de ces retables de menuiserie, articles populaires dont l'art des Pays-Bas a inondé l'Europe dévote. Enfin, pour compléter le tout, un lot miraculeux de ces tapisseries, qui furent le luxe légendaire du pays de la Toison d'Or. L'ensemble est d'une richesse, d'une variété incomparables. On fait en quelques pas le tour de la moitié de l'Europe. On trouve en un moment plus de beautés réunies, que n'en offre en ce genre aucun musée. Et comme cette réunion durera peu, cela ajoute au plaisir le charme d'être sans retour.

Le principe était de montrer à Paris l'école belge. C'était une petite Centennale destinée à représenter les principaux maîtres de la Belgique pendant le premier siècle de son indépendance nationale. Cette partie était l'essentiel dans l'esprit des organisateurs. Elle est fertile pour le visiteur en surprises agréables. Ces peintres modernes de la Belgique sont loin d'être connus et appréciés selon leurs mérites. Ils forment une famille, un groupe d'artisans très homogène, que réunit avant tout la passion du métier, un goût de la belle exécution, où l'on sent l'héritage de longs siècles de bons ouvriers. Ces Charles de Groux, ces Braekeleer, ces Stobbaerts ne sont peut-être pas de très grands hommes, mais ce sont de bons peintres, chose qu'on ne peut pas toujours dire de leurs émules plus célèbres de France ou d'Angleterre. Mêmes qualités, et plus de poésie délicate, chez un Lemmen, un Mellery, et jusque chez ce brillant et aimable Rik Wouters. Quant à Alfred Stevens, on n'a plus à apprendre qu'il fut sans doute le meilleur praticien de son temps, le dernier qui parle le bon langage de la peinture.

La Belgique, on le voit, a bien de quoi être fière de son école moderne. Elle a grand raison de s'en faire honneur, et de demander justice pour tant de beaux talents trop méconnus. Aucun pays de même étendue ne pourrait en montrer autant. On peut prévoir que les amateurs mieux instruits

ne dédaignerent plus les Braekeleer et les Evenepoele. C'était assez pour obtenir l'intérêt du petit nombre, c'était peu pour gagner celui du grand public. La foule ne vient que pour les « as. » En Belgique, les modernes ont beau faire, il leur est bien difficile de faire oublier les anciens. Ils ressemblent aux gens qu'on voit à la sortie d'une cathédrale, toujours un peu écrasés, dans le mesquin costume contemporain, par la majesté du cadre et des souvenirs d'autrefois : quelque plaisir qu'on éprouve à s'attarder sur le parvis et à lier connaissance avec du monde bien élevé, on est toujours pressé d'entrer dans le sanctuaire et de pénétrer jusqu'au chœur, où nous attendent les grandeurs solennelles du passé.

Cette impression de grandeur, de dignité sacerdotale, est bien celle qu'on éprouve en pénétrant vers le fond de l'exposition, dans les deux dernières salles, où sont rassemblés les chefs-d'œuvre de la peinture primitive. On pouvait sans doute donner une sensation aussi forte, en choisissant parmi les maîtres du XVII[e] siècle. Mais la Belgique est si riche, qu'elle ne pouvait tout dire. On ne fait pas à Rubens sa part; s'il paraît, il lui faut aussitôt toute la place : *il déborde*, il emplit l'espace avec sa voix immense et sa faconde intarissable.

Si l'on avait voulu représenter toutes ses œuvres, ou seulement ce qu'en conserve la France, le local n'y suffisait pas. Et, puisqu'on devait renoncer à quelques ouvrages rares, comme ce précieux *Jardin d'amour*, qui est à Paris depuis la Régence, et d'où découlent tout Watteau, tout Lancret, toute la fête galante, et qu'on nous refusait les prestigieux portraits d'Hélène qui décorent, en face du Jeu de Paume, un des salons de l'hôtel Talleyrand, mieux valait en prendre son parti et sauter tout à fait le chapitre des classiques, en se contentant d'une allusion à ce qu'on passait sous silence. Cet héroïque Rubens ne figure que sous la forme la plus piquante et la plus elliptique, à l'état de joyau et de chaton de bague, comme ces géants de la légende qui, par l'effet d'un charme, pouvaient à volonté se métamorphoser en moineau, en souris. Rien qu'une esquisse, une vision de femme, chair de rose et de miel, un de ces songes d'or que le maître vieillissant se permit avec indulgence sur le soir de sa vie, une goutte de lumière à figure de jeune fille, étendue dans le gracieux abandon du sommeil, une des formes les plus charmantes qui se soient échappées

de cette brosse inimitable; rien de plus, et c'est tout Rubens, et Boucher, Fragonard par-dessus le marché. Il y a plus de peinture dans ce panneau de soixante centimètres, dans cette chaude confidence d'après-midi d'automne, que dans nos trois Salons réunis. Un van Dyck de suprême élégance cavalière, un Jordaens célèbre, un magistral Corneille de Vos, complètent le grand siècle et en marquent discrètement la place. Plutôt que d'entrer en lutte sur ce terrain avec la Hollande, la Belgique a jugé habile de s'abstenir; elle se borne sur ce point à un sous-entendu, et s'attache seulement à ses titres d'aînesse. C'était du reste, on le verra, la manière la plus ingénieuse et la plus amicale de rappeler les liens qui l'unissent à la France.

⁂

De salle en salle et de siècle en siècle, comme on remonte le cours d'un fleuve, on arrive à la source, à ces vieux maîtres souverains et à ces grands ouvrages sacrés d'où s'épanche, depuis cinq cents ans, sur tous les pays de la chrétienté, le flot de la peinture. Il y a là quelques-unes des pages les plus grandioses qui soient sorties d'une main mortelle. Sans doute, on ne pouvait hasarder sur les routes le grand Sphinx, la pesante et colossale machine des frères Van Eyck, ce fameux *Retable de l'Agneau*, avec ses volets compliqués, son double étage d'architecture, on ne pouvait songer à déplacer l'énorme ouvrage où, depuis qu'il existe, on n'a cessé de voir une espèce de miroir du monde, la Somme et la Bible de l'art de peindre. Mais il y a dans l'immense retable deux figures célèbres, celles qui, à l'origine, avaient servi à baptiser le chef-d'œuvre et la chapelle qui le renfermait : on l'appelait, en effet, la chapelle d'Adam et d'Ève, tant ces figures étonnantes de nos premiers parents parurent singulières et nouvelles. C'étaient, en effet, les premières nudités absolues qu'on voyait apparaître dans l'histoire de l'art chrétien, presque à la même date que celles de Masaccio et de Masolino, sur les murs de l'église florentine du Carmel.

La sculpture avait précédé la peinture. C'était du moins, la première fois qu'un peintre se proposait pour objet l'étude du corps humain, la connaissance exacte des membres et de leurs attaches, la description de ses reliefs et le dessin de ses volumes,

la construction de sa charpente et le mouvement de sa machine, et cela dans des dimensions qui ne souffraient pas l'à peu près. On revoit toujours avec étonnement ces figures sévères, gauches et magnifiques. Le sérieux de l'effort, la conscience, la curiosité de l'artiste et du savant, la passion abstraite de savoir et de construire, écartant du sujet toute apparence frivole et tout soupçon de volupté; le ton reste grave, austère, et ne permet pas plus le sourire que ne le fait une leçon d'histoire naturelle. Les figures sont un peu en bois, avec des raideurs d'automates, et certaines parties presque effarantes de vie, par exemple les mains d'Adam, séparées par un ton rougeâtre de la peau plus blanche des avant-bras, comme si elles continuaient à sortir de leurs manches, étant seules accoutumées à vivre nues, dans un corps étonné d'être déshabillé. La gêne des modèles s'ajoute à l'embarras du peintre et à la nouveauté extrême de son entreprise; son vocabulaire de brodeur et de joaillier, si à l'aise pour exprimer des matières précieuses, des velours, des brocarts, manque ici de souplesse et prête cependant à cet étrange ménage une dignité monumentale. Si bien que ces créatures, certainement assez humbles, représentées dans tout le détail de leur vie animale, avec toutes les misères de leur individu, apparaissent à la fois épiques et minutieuses, comme de vraies figures de la Genèse, couple majestueux et primitif, prodigieusement neuf et archaïque tout ensemble, ancêtres d'une postérité innombrable de peintures, de toute une humanité renaissante que ces deux êtres portent dans leurs flancs.

Ces figures d'Adam et d'Ève encadrent, sur un mur de l'exposition, un tableau à peine moins célèbre, la grande *Descente de Croix* du musée de l'Escurial, chef-d'œuvre incomparable de Roger de la Pasture, généreusement prêté par S. M. le Roi d'Espagne. Aucune composition ne fut plus populaire : quand il n'y en aurait pas des copies à Madrid, à Berlin, à Douai, à Cologne, quand il n'y en aurait pas cent imitations, comme celle du Louvre, par le maître allemand du *Bartholomæus Altar*, il suffirait de l'attitude du Christ, de cette grande pâleur balafrant obliquement le tableau, suspendue par un bras, le coude replié en potence, les pieds abandonnés, il suffirait de cette forme livide, reprise par Rubens au bout de deux cents ans dans le tableau immortel de la cathédrale d'Anvers, pour attester la longue popularité du chef-d'œuvre.

Et cependant, si belle que soit cette idée, le secret de sa gloire n'est pas là : il est dans une figure entièrement nouvelle, dans cet écroulement de la Vierge, dans ce visage blanc comme un linge, dans cette douleur qui défaille et qui tombe, et dans ce parallélisme sublime qui répète et qui double par le martyre de la Mère la passion du Fils. Les deux chutes, les deux glissements, les deux gestes se répondent. Mort parfaite, parfaite imitation de Jésus-Christ! Avènement du pathétique dans l'art! Quand on se rappelle le XIII[e] siècle et son cantique du *Stabat*, ce cœur percé d'un glaive symbolique, cette femme qui est l'Église, ce Calvaire qui est un dogme, on mesure le sens de cette nouvelle figure, et ce que représente cet évanouissement. Il s'agit d'un autre mystère, non plus théologique, mais de tendresse et de douleur, d'un mystère qui gît aux entrailles de l'humanité.

Autour de ces deux formes extraordinaires, de ces deux Passions exactement semblables, c'est un concert de larmes, d'empressements, de deuils, de désespoirs, et ce seraient des pages entières, s'il fallait entreprendre d'analyser les groupes, les contrastes, les correspondances, les prodigieux effets de calcul et de symétrie qui rythment les thèmes de cette scène funèbre; jamais on n'a poussé plus loin la science du contre-point et le souci de l'équilibre. Une géométrie rigoureuse commande à ces figures calmes ou passionnées; saint Jean se précipite au secours de la Vierge, Madelaine se tord les bras, elle éclate en sanglots convulsifs, se cachant la tête dans son coude, et ravale ses larmes avec une grimace. Joseph d'Arimathie et Nicodème reçoivent gravement le cadavre glissant obliquement sur son suaire, tandis que les saintes femmes s'occupent de porter secours à la Vierge pâmée. Les costumes sont magnifiques et soutiennent les attitudes de leurs harmonies sourdes : on croit voir une scène de Mystère, avec le somptueux vestiaire du XV[e] siècle, et cependant l'ensemble, avec sa profonde symétrie, évoque le bas-relief, la noblesse sculpturale des grands tableaux de pierre, comme ceux de Pierrefonds et de La Ferté Milon, ou plutôt encore ces grands personnages douloureux, ces familles de désolation qui commençaient alors à apparaître dans les églises et à se lamenter au-dessus d'une Mise au tombeau.

On sait d'ailleurs que Roger, comme Jan van Eyck lui-même, a été occupé souvent à colorier des statues, et que ces

grands artistes n'ont pas rougi d'un emploi que nous laisserions aujourd'hui à des badigeonneurs. On croit même qu'il a débuté par faire de la sculpture. La sculpture à cette date était, dans les pays du Nord, le langage du grand art. Elle avait depuis trois siècles ses lettres de noblesse au porche des cathédrales. Il n'est pas étonnant que les tableaux rappellent si souvent la sculpture. Le grand *Jugement dernier* de l'hôpital de Beaune, par le même Roger de la Pasture, reproduit plus d'un trait du fameux tympan de Bourges : la voûte du ciel où trône le Christ a la forme d'une arche en plein cintre et les anges qui sonnent la trompette s'y accrochent comme à des voussures. Toute l'ordonnance du tableau se ressent de l'architecture : voici les archivoltes, les divers registres du tympan, et le sol qui étend son plan horizontal, où se passent les épisodes de la résurrection des morts, developpée en forme de frise ou de linteau. Et c'est pourquoi ces peintres, en dépit de leur technique de miniaturistes, donnent si facilement l'impression du style monumental.

A cette date, exactement dans un espace de vingt-cinq ans, de 1425 à 1450, la peinture apparait entièrement constituée, maîtresse de toutes ses ressources et de tous ses moyens Les genres commencent à se différencier; dans le vaste empire artistique qui vient de se révéler, la représentation de la nature et du monde, chacun se met à reconnaître et à définir son domaine. L'art du portrait n'a rien laissé de plus décisif que la figure bourgeoise de Marguerite van Eyck, avec les cornes de sa coiffure, son visage pointu et revêche, pincé de lèvres minces et sèches comme des ficelles. Les portraits de Philippe de Croÿ et du grand bâtard de Bourgogne, par Roger de la Pasture, sont d'un style jamais surpassé En même temps, on voit apparaître l'œuvre singulière entre toutes du mystérieux Maître de Mérode.

***

Parmi les tableaux de l'exposition, il y en a deux qu'on a exposés en « pendants » et qui sont également admirables. L'un est une *Nativité* bien connue du musée de Dijon; l'autre est une *Annonciation*, qui compte, dans le monde des historiens de l'art, parmi le petit nombre des œuvres les plus fameuses. Ce qui la rend plus précieuse encore, c'est que ce morceau illustrissime est, en temps ordinaire, à peu près invisible : il

se trouve dans la chapelle d'un château de la campagne d'Anvers, où personne n'entre que le chapelain. A peine sort-il de sa cachette une fois tous les vingt ans. La plupart des critiques n'en parlent que par ouï-dire. Il appartient depuis toujours à la famille de Mérode, dont on lui a donné le nom. Car, pour achever d'intriguer les curieux, on ignore l'auteur de ce tableau romanesque. Le maître inconnu a des habitudes de style si caractérisées, un génie de la forme si impérieux, une manière si cassante, si brusque, si personnelle, une façon si particulière de draper ses figures (notamment un système singulier de coiffures, une espèce de turban en façon de galette à franges effiloquées, dont il affuble assez gracieusement ses femmes), bref, cet étrange personnage a des manies si reconnaissables, qu'elles valent une signature, et qu'on lui attribue sans hésitation divers tableaux épars à Madrid, à Francfort, ou à Aix (ce dernier, — un bijou, — se trouve à l'exposition). On voit par là que ce maître était des plus en vogue, comme le prouve la dispersion de ses ouvrages. Ce qui le montre encore, c'est qu'il a été extrêmement imité, entre autres par Petrus Cristus, et les trognes de ses bergers, dans le tableau de Dijon, inspiraient encore, quarante ans plus tard, les rustres de Van der Goes à Sainte-Marie Nouvelle. Le piquant de l'affaire est qu'il est impossible de lui donner un nom. On connaît ses ouvrages, on connaît ses élèves, et il se dérobe obstinément dans son *incognito*. Chose curieuse! Le cas n'est pas rare d'un tableau qui a perdu son peintre. Nulle aventure plus commune dans les catalogues des musées. Ce qui l'est moins, et ce qui complète l'imbroglio, c'est de trouver tant de prétendants pour se disputer la même œuvre. Là gît l'embarras : ils sont trop. Parmi tous les noms disponibles qu'on a relevés dans les archives, lesquels n'a-t-on pas proposés pour cet emploi vacant? Les uns tiennent pour Jacques Daret, d'autres pour Robert Campin, qui fut le maître de Roger de la Pasture, et qui menait à Tournai avec Laurence Polette une vie « si orde et dissolue, » qu'il fut banni par le magistrat. Une des dernières candidatures est celle de Nabur Martin (Nabur est le diminutif de Nabuchodonosor!), qui fit, dit-on, à Gand, les fresques encore visibles de la Vieille Boucherie. Mais qui, de Jacques, de Robert ou de Nabuchodonosor, est le vrai Maître de Mérode? Dieu le sait, et il faut faire son deuil de

recoudre à cette œuvre admirable sa biographie et ses papiers par malheur égarés.

Ce maître insaisissable est pourtant un des plus surprenants qui aient paru dans l'art. Nul n'a fait plus que lui pour s'emparer du monde physique et de l'aspect matériel des choses A cet égard, les deux tableaux dont je parle sont ce qu'on connaît de plus inouï. C'est un fourmillement de faits et d'expressions inédites : voyez la masure de la *Nativité*, le toit de chaume, les murs de lattes mal crépis d'une croûte de terre sèche qui tombe par larges pans, construction de boue et de crachats, usitée encore de nos jours dans les fermes des plateaux argileux du Santerre; voyez les routes et l'ombre portée de leurs talus, les lignes de petits saules étêtés, les ormes et le tulle de leurs branches hivernales, pareilles à une petite pelote de dentelles, le manoir au bord du chemin, avec sa douve et son pigeonnier; voyez jusqu'à perte de vue le détail de l'horizon souriant sous son soleil d'or : c'est tout le pays d'Artois et de l'estuaire de la Somme, tels qu'ils sont encore aujourd'hui, et c'est bien un des premiers essais qu'on connaisse en peinture d'un paysage vrai

Dans l'*Annonciation*, c'est au contraire toute la peinture domestique et le portrait de l'intimité : la chambre de la Vierge avec son mobilier, son gros livre de vélin posé sur la table polygonale, à côté du chandelier qui fume et de la potiche persane à décor bleu, le banc, le lavabo, l'essuie-mains suspendu à la patère articulée, la cheminée de pierre avec son écran de bois, ses chenêts de fonte et ses appliques de cuivre, la croisée aux verres armoriés, aux contrevents de panneaux mobiles, et c'est ce prodigieux atelier de Saint Joseph, — prodigieux de vérité, — où l'on voit le bonhomme assis devant son établi encombré d'outils et de copeaux, et occupé à perforer à l'aide d'un vilebrequin des trappes pour souricières. Déjà le tableau de genre, le *Ménage du Menuisier!* Il y a chez ce maître sans nom un pouvoir stupéfiant de saisir la réalité, d'exprimer le relief et le pittoresque des choses, de procéder à l'inventaire d'une chambre ou d'un monde : il aperçoit la fenêtre ouverte, les volets relevés horizontalement vers l'intérieur, et retenus aux solives par un crochet de bois; il voit en même temps chaque clou de ces volets, et l'ombre portée de sa petite tête, et la trace ferrugineuse que laissent couler sur

les ais, les charnières rouillées par la pluie. Et cela nè l'empêche pas de voir, par cette fenêtre, une place de Gand avec ses boutiques, ses passants et ses étalages, ses pignons triangulaires, et la fuite d'une rue qui débouche sur la place, dominée par la tour octogone de Sainte-Pharaïlde. Tout cela à son plan, sans confusion et sans désordre, baigné dans la lumière de l'atmosphère vraie, et représenté avec une telle force et une telle évidence, qu'il semble que dès cet instant l'art n'ait plus rien à inventer, et que, dès sa naissance, il ait dit son dernier mot.

Notez que rien n'autorise à croire ces œuvres postérieures au retable de *l'Agneau*. Tout fait voir au contraire qu'elles sont contemporaines. La position unique et presque surnaturelle que la légende a faite à l'œuvre des van Eyck cesse donc de correspondre à la réalité : leur cas n'apparaît plus comme un phénomène isolé. Le « miracle » s'évanouit. On ne saurait plus croire au rôle providentiel des deux frères qui auraient été les inventeurs de la peinture. Leur œuvre n'est que la plus belle, la plus vaste et la plus imposante d'une génération, fertile en chefs-d'œuvre du même genre; il y avait derrière eux des maîtres, une école, des racines, et le même sol a donné en même temps plus d'une fleur.

***

Ce problème, depuis cinquante ans qu'il exerce la critique, commence à se débrouiller peu à peu. Je ne vais pas trancher en dix lignes une question sur laquelle on pourrait consulter une bibliothèque. Tout l'essentiel se trouve dans le savant ouvrage de M. le comte Durrieu sur les miniaturistes des ducs de Bourgogne; et M. Louis Maeterlinck y ajoute pour sa part, dans un livre récent, des idées fort originales (1). On commence à reconnaître les traits principaux d'une école qui a précédé celle des van Eyck : le centre ou le foyer s'en trouverait à Paris, dans l'école du Louvre de Charles V, à Bourges et à Dijon, chez ses frères de Bourgogne et de Berry, en Avignon enfin, à la Cour des derniers papes français.

Ce « naturalisme » flamand, dont on a voulu faire un caractère national, est une invention française : c'est le fait d'un

(1) L. Maeterlinck, *L'énigme des Primitifs français*, Gand, Vanderpoorten, 1923.

esprit fatigué d'idéologie, qui se tourne vers la prose et les réalités. Cette évolution positiviste se produit en France à la fin du grand âge des cathédrales, vers le milieu du XIVe siècle; elle accompagne l'époque de la guerre de Cent Ans. La Flandre l'a reçue de chez nous, comme elle avait partagé un ou deux siècles plus tôt la fièvre des croisades et celle des cathédrales. Tout ce qu'on peut dire de plus, est qu'elle y a collaboré, comme elle a fait au Luxembourg, à Port-Royal, à Versailles. L'Allemagne s'est donné beaucoup de mal pour montrer dans l'art des van Eyck, comme chez Rubens ou chez Rembrandt, le triomphe du germanisme; mais on ne voit rien de semblable. La lumière lui réussit mal. A mesure que les choses sont mieux connues, on s'aperçoit que la civilisation vient toujours du Midi. C'est par l'Escaut, la Meuse, le Rhin que les pays du Nord appartiennent au cercle bienheureux de la Méditerranée. Ils ne reçoivent rien du Nord ou de l'Est, toute la beauté rayonne de France ou d'Italie.

Il vaudrait la peine d'étudier à l'exposition deux de ces peintures « pré-eyckiennes, » les volets du retable de Champmol, par Melchior Broederlam, et l'*Annonciation* de la cathédrale d'Aix. Les deux œuvres sont contemporaines, elles sont pourtant bien différentes. L'une est pleine d'italianismes, comme les miniatures des frères de Limbourg; l'autre est infiniment plus mâle, plus ample, plus sculpturale; elle est à deux pas de l'art du Maître de Mérode, et elle a été peinte au pays d'Avignon. Je ne puis qu'indiquer ces nuances : il reste encore beaucoup à faire pour démêler cette histoire complexe des origines de la Renaissance.

Mais il apparaît clairement que ces origines sont en France, et qu'elles font partie de l'histoire commune des maisons de Valois et de Bourgogne. Il faudrait la suivre quelque temps encore, on verrait l'art de peindre, au cours de deux ou trois nouvelles générations, se fixer dans les Flandres, après la ruine de Paris; on le voit peu à peu se développer et s'assouplir, se pénétrer de sentiment, d'humour, de fantaisie; le couleur devenir le plus délicat des instruments et former une sorte de musique entre les mains d'un Memling et d'un Quentin Metzys. Un sens des harmonies profondes, un paisible concert de formes, une beauté quasi vénitienne se font jour dans les *Conversations sacrées* du doux Gérard David. Un pas de plus et l'art moderne semble déjà prêt chez le vieux Brueghel. On a

rapproché un de ses tableaux de l'*Angélique* de Rubens : c'est le même art, le même liberté, le même génie.

C'est la même manière de peindre en effleurant, d'indiquer plutôt que de décrire, d'exprimer à la fois la forme et le sentiment, de remplacer la copie littérale des choses par la fougue, la justesse et la vérité de l'effet. Dans ces admirables petits tableaux, la langue même de la poésie de Rubens se prépare : c'est cette façon intime et cordiale de dire, ce sont ces expressions lyriques et émues, que le grand Anversois transportera plus tard dans le style historique et l'éloquence de la chaire. L'étonnant peintre que ce vieux Brueghel! Le prodigieux tableau que sa *Tempête*, cette orageuse ébauche tournoyante, gonflée du mouvement de la masse liquide, pleine d'ombre, de vent, de bourrasques, de la colère aveugle d'éléments incolores, de frégates en fuite, d'ailes de mouettes, et de toute la furie du ciel et de la mer! Mais là encore, quoi d'allemand? Ce délicieux tableau du *Dénombrement de Bethléem*, ou cette bucolique, le *Paysage à la chute d'Icare*, ce sont deux pages de Livres d'heures, des motifs du calendrier célèbre de Chantilly. Quant à la *Chute des anges* et au fantastique de Brueghel, où l'on a voulu, bien entendu, reconnaître le démon du Nord, le cauchemar, l'effroi, le mystère immérien, voilà bien des affaires pour une omelette au lard : car c'en est une, un jeu, une farce, une fricassée de *coqs à l'âne*, de *quiproquos*, de *quolibets*, un genre de bourdes et de facéties qui réjouissaient depuis le moyen âge nos pères goguenards, une sorte de charivari qui s'égayait depuis des siècles aux marges des missels et aux stalles des chanoines. Qui s'aviserait de voir de l'allemand dans les cascades verbales et dans les litanies burlesques de Rabelais?

Il ne faut pas se lasser de le redire : la culture germanique est un mythe. Il n'y a pas de génie barbare. Il n'a jamais existé qu'une culture européenne, dont les éléments sont formés depuis le moyen âge des traditions classiques et de celles de la chrétienté. En vain l'on tente de ranimer la vieille idole des races. Il est vrai que la Flandre parle un dialecte germanique : mais la Flandre, la Hollande n'en sont pas moins latines. On a beau essayer de leur persuader le contraire. Elles font partie de la grande famille. Ce qui la rompt, cette famille, cette unité morale, c'est le principe de la tribu, l'esprit de bande, l'orgueil du sang, l'impérialisme charnel de la peuplade ou de la horde.

ce qu'on appelle pangermanisme est une conspiration permanente contre la civilisation. Quand Dürer visite les Flandres en 1519 et admire l'*Agneau*, il ne lui vint pas à l'esprit d'y rien voir d'allemand : il vit une belle œuvre d'art, un de ces grands poèmes où le ciel et la terre ont mis la main. L'Allemagne n'avait pas encore déclaré la guerre à l'Europe. Elle n'avait pas créé l'apocalypse de sa mission. L'idée s'en ébauchait à peine dans la mystique de Luther. Cette folie insensée n'avait pas troublé le monde.

Est-elle bien exorcisée? Parmi les chefs-d'œuvre sans prix que la Belgique nous envoie, l'un des plus émouvants est la *Cène* de Saint-Pierre Louvain. Louvain! Le nom seul est tragique et remue des souvenirs lugubres. Le tableau est d'ailleurs un des plus beaux du monde : c'est un de ceux dont l'Allemagne chauvine de 1815 avait fait ses victimes, elle l'avait dépecé dans un esprit de fraternité germanique. Maintenant, grâce à la victoire, les volets du triptyque ont rejoint le tableau central. On admire, autour de la paisible scène, le vol harmonieux des symboles. C'est ce système de figures, d'images répercutées dont le moyen âge s'était fait la poésie de son univers. La récolte de la manne, la Pâque, la rencontre d'Abraham et de Melchisédech, forment ainsi au tableau de la Cène une suave couronne d'allégories. Bien souvent, autrefois, à Berlin, à Munich, j'avais contemplé ces douces scènes. En les rendant à la Belgique, l'Allemagne efface un peu du forfait de sa soldatesque. Elle semble avouer l'inanité du rêve dont elle l'avait enivrée, abjurer cette idolâtrie de sa propre grandeur. Désormais le charme est rompu. Personne ne croit plus l'Allemagne le centre de l'univers. La Belgique, avec nous, monte la garde sur le Rhin. Mais il est permis de rêver devant le tableau qui représente le grand mystère de l'amour. Quand cette table de communion sera-t-elle les sacrements de tous les hommes? Quand reverrons-nous la paix au foyer, l'union de la vieille Europe et l'antique chrétienté?

Louis Gillet.

L'EXPÉRIENCE ITALIENNE

III[1]

LA QUESTION AGRAIRE

La question agraire en Italie est aussi ancienne que l'Italie elle-même : elle résulte, pour une grande part, des conditions géographiques et géologiques de la péninsule et des îles dont est formé le royaume. Aussi se pose-t-elle en termes très différents suivant les régions. L'histoire de la question agraire en Italie mériterait à elle seule une étude spéciale, qui serait riche d'enseignements politiques, économiques et sociaux. On ne l'envisagera ici que sous son aspect le plus récent et comme un élément du problème général dont on s'est proposé l'examen.

Le sol est un peu plus divisé dans l'Italie d'aujourd'hui que dans celle d'autrefois ; néanmoins, la petite propriété y est encore infiniment plus rare qu'elle ne l'est, par exemple, dans notre pays. Les célèbres « *latifundia* » dont Pline l'Ancien disait déjà qu'ils avaient perdu l'Italie, subsistent en grand nombre, exploités ou incultes, suivant la nature du terrain, suivant la volonté ou les facultés du propriétaire. A l'insuffisante division du sol est venu remédier, dans une certaine mesure, le système traditionnel du « colonat partiaire » ou de la « culture à part de fruits. » Des familles de paysans, établies sur le fonds, cultivent les parcelles qui leur sont assignées par contrat ; les produits sont divisés, selon une proportion variable, entre propriétaire et cultivateur. Le principe du système est toujours le

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mai

participation; les applications varient à l'infini, de province à province, et même de domaine à domaine.

Lorsque l'agriculture prit une forme plus industrielle, les propriétaires italiens de certaines régions firent d'assez gros sacrifices pour adapter leurs domaines aux nouvelles méthodes d'exploitation, mais ne renoncèrent pas pour autant à la *mezzadria* (métayage) dont les avantages se révélaient de plus en plus précieux. Les *mezzadri* ou *contadini*, — cultivateurs à part de fruits, — restèrent les ouvriers ordinaires du domaine; les nécessités de la nouvelle agriculture firent qu'on leur adjoignit plus souvent, et en plus grand nombre qu'autrefois, des ouvriers extraordinaires payés à la journée, ou *braccianti*.

Il était aisé de prévoir que les premiers efforts du socialisme dans les campagnes italiennes seraient dirigés contre l'institution du bail à part de fruits, qui donne au « *contadino* » établi depuis longtemps sur le fonds l'illusion de la propriété, qui, le plus souvent, lui assure, à lui et à sa famille, une condition stable et avantageuse, qui crée enfin entre le propriétaire du sol et le cultivateur le lien le plus solide : celui qui résulte de la communauté d'intérêts. La propagande socialiste ne pouvait guère s'adresser directement aux *contadini;* elle trouva dans les *braccianti*, ouvriers journaliers, un intermédiaire commode. Des ligues se formèrent, les *braccianti* firent tout ce qu'ils purent pour y entraîner les *contadini*.

Les occasions de mécontentement s'offrirent d'elles-mêmes : introduction de cultures nouvelles et, par suite, légères modifications apportées aux contrats de fermage. Il n'était que de savoir les exploiter. Bientôt les fermiers furent eux-mêmes constitués en ligues de résistance et formulèrent leurs propres revendications. Certains produits, destinés à l'industrie, comme la betterave et la pomme de terre, ne se prêtaient pas à un partage en nature. La propriétaire, bien entendu, passait seul les contrats de vente, étant plus apte à en discuter les conditions et offrant à l'acheteur plus de garanties. Le prix était ensuite partagé aux termes du contrat de louage. Poussés par les meneurs socialistes, les *contadini* prétendirent, non seulement exercer un contrôle sur les marchés, mais encore les négocier eux-mêmes, de conserve avec les propriétaires; d'autres émirent la prétention de faire entrer leurs représentants au conseil du propriétaire, pour y discuter avec lui les méthodes

d'exploitation et la répartition des cultures. Les ligues, les Chambres du travail régulièrement constituées, se donnaient pour tâche d'opposer, en toute occasion, l'intérêt des cultivateurs à celui des propriétaires fonciers.

Il faut observer que ces revendications s'élevèrent précisément à l'époque où l'agriculture, rapidement transformée, commençait à exiger du chef d'entreprise, outre des connaissances techniques étendues, des initiatives fréquentes et des calculs fort minutieux : or, à ce moment-là (1890-1900), le paysan italien était encore très ignorant et généralement incapable de participer à la direction d'une exploitation agricole de quelque importance. Enfin le mouvement semblait d'autant moins justifié que toutes les améliorations, dont les paysans profitaient pour leur part, avaient été réalisées aux frais des propriétaires. L'agitation n'en fut pas moins organisée dans les provinces les plus fertiles, et les mieux cultivées de l'Italie.

L'ordre suivi était toujours le même. D'abord on créait des Ligues ouvrières et des Chambres du travail; de temps en temps on réunissait des Comices aux fins de propagande; à toute occasion, on organisait des démonstrations et des grèves; enfin on instituait des « *vigilances*, » c'est-à-dire que, par une surveillance minutieuse et un rigoureux boycottage, on privait le propriétaire d'ouvriers, ou bien on lui imposait, avec des équipes qu'il n'avait pas choisies, des conditions si onéreuses ou si humiliantes, qu'il ne pouvait y souscrire sans sacrifier ses bénéfices ou son indépendance. Au point de vue économique, cette campagne fut doublement désastreuse : d'une part, elle découragea les petits capitalistes qui aspiraient à devenir propriétaires fonciers et enraya le mouvement très réel qui aurait dû aboutir à un plus grand morcellement du sol italien ; d'autre part, elle poussa à bout la patience de ceux des grands propriétaires qui, ayant pris au sérieux leur rôle d'agriculteurs, avaient mis dans leurs terres des capitaux considérables et se trouvaient arrêtés dans leur effort par la menace constante d'une grève qui pouvait en quelques jours anéantir le travail de plusieurs années, bouleverser tous leurs calculs et leur imposer, ainsi qu'aux industriels qui dépendaient d'eux, des pertes difficilement réparables.

Cependant, le socialisme agraire prenait en Italie une forme de plus en plus violente : de réformiste, il devenait syndica-

liste, et même communiste. Parfois les troubles éclataient sans l'ombre d'une raison économique, simplement pour favoriser une manœuvre politique, ou sous prétexte d'étendre à de nouvelles régions l'application d'une doctrine subversive. Le Gouvernement, ayant à compter avec le groupe socialiste parlementaire, gardait une neutralité dont les événements ne devaient pas tarder à révéler l'imprudence. Les propriétaires se virent réduits à la plus dangereuse des nécessités : celle de se défendre en employant eux-mêmes les armes dont on se servait contre eux. A leur tour, ils se groupèrent en syndicats et en comités d'action. Aux mesures de « vigilance » ils répondirent par des mesures de vexation, aux grèves ruineuses, par des *lock-out* féroces.

Quand les agitateurs avaient compromis la récolte, les propriétaires refusaient à la terre l'engrais et la semence, et affamaient ainsi les ouvriers. La jachère, qui imposait au propriétaire une perte momentanée, ruinait définitivement le paysan et l'obligeait à émigrer. Aux mains des propriétaires syndiqués, le boycottage devint une arme terrible et vengeresse. Et ce fut, dans les campagnes italiennes, entre le capital et le travail, le pied de guerre permanent : luttes violentes et désastreuses, armistices pleins de défiance, de menace et de haine. En 1908, M. de Ambris, un des grands promoteurs du socialisme agraire, se vantait d'avoir « fait » trente-sept grèves dans le cours d'une année.

LES GRÈVES AGRICOLES DE LA RÉGION DE PARME (1908)

Le mouvement presque révolutionnaire qui agita, au printemps de 1908, les campagnes du Parmesan, peut être considéré comme l'un des plus caractéristiques de cette époque. Après la grève générale de 1907, l'association des propriétaires ou *Agraria* avait passé avec les représentants de la Chambre du travail un concordat établi pour une durée de trois ans. Cet accord stipulait un prix moyen pour la journée de travail et une échelle mobile pour la durée de cette journée, suivant la saison. Les propriétaires s'engageaient à employer les *braccianti* inscrits aux ligues pendant six heures par jour, de décembre à février et, finalement, pendant onze heures, du 15 mai au 15 août. D'autre part, le concordat fixait à 600 lire le salaire

annuel des paysans attachés au domaine ou *spesati* (1), déduction faite d'une retenue de 60 lire, à titre de loyer pour la maison qu'ils occupaient sur le fonds; enfin certains *spesati* devaient, outre la journée prévue, un travail supplémentaire de deux heures.

Ces conditions furent acceptées par les paysans en mai 1907. Bientôt après, dans les régions voisines du Mantouan et de l'Émilie, le taux des salaires augmenta. La Chambre du travail de Parme exigea aussitôt une revision du concordat, l'augmentation des salaires et la suppression, pour les *spesati*, des deux heures de travail supplémentaire. Tout en refusant à faire droit à ces réclamations, les propriétaires proposèrent de porter le différend devant un tribunal d'arbitres. La Chambre du travail n'y consentit point. L'organisation patronale résolut alors de limiter les risques d'une crise désormais inévitable en arrêtant certaines cultures et en diminuant l'effectif du bétail. Les paysans, mis en défiance, n'attendirent pas davantage et, le 1er mai, décrétèrent la grève générale.

Les propriétaires syndiqués concentrèrent tout de suite leurs efforts sur deux entreprises : faire sortir le bétail des étables pour le transporter en lieu sûr, et substituer aux paysans ligueurs des travailleurs libres. Pour y réussir, ils ne reculèrent devant aucun moyen. Le Gouvernement persistant à ne voir dans les troubles agraires que les résultats normaux d'une crise économique, les propriétaires fonciers recrutèrent eux-mêmes, parmi les jeunes gens de l'aristocratie, de la bourgeoisie, de l'université, des volontaires armés, qui se chargèrent de faire sortir le bétail et d'en protéger le transport. Presque partout, malgré la résistance acharnée des paysans et des paysannes, les escouades bourgeoises eurent le dessus. De leur côté, les ligueurs s'étaient organisés de leur mieux. A chaque station de chemin de fer, des femmes attendaient les travailleurs libres, les *Kroumirs*, et les obligeaient à rebrousser chemin. Pour empêcher les défections sournoises, la Chambre du travail de Parme eut recours à un moyen singulier : elle fit imprimer sur

(1) Ces *spesati* ou *famigli di spesa* étaient primitivement des cultivateurs à part de fruits, qui résidaient sur le fonds dans une maison concédée par le propriétaire. Plus tard la part de fruits fut remplacée par une somme d'argent fixée à l'avance pour un certain nombre d'années. Cette forme de louage est particulière à la région de Parme.

la main de chaque paysan ligueur un timbre humide, dont la trace s'effaçait, si le gréviste infidèle, mû par sa tendresse pour les bêtes qu'il avait coutume de soigner, s'oubliait jusqu'à traire une vache en contrebande. De fait, la précaution n'était pas inutile : nombreux furent les *spesati* qui se glissaient la nuit dans les étables pour alléger les mamelles trop gonflées, et épargner à leurs bêtes favorites la souffrance et la maladie. On avait pu leur inspirer la haine du propriétaire, mais non pas venir à bout de l'attachement opiniâtre et passionné qui les liait au bétail de l'étable.

Comme la grève se prolongeait, les propriétaires firent expulser des maisons qu'ils occupaient les ligueurs les plus agités. Cette mesure rigoureuse exaspéra la haine des paysans, sans décourager leur résistance. La Chambre du travail s'efforça d'assurer un abri et du pain aux femmes et aux enfants des expulsés. L'Italie tout entière suivait avec passion la lutte engagée dans la province de Parme; les deux journaux publiés quotidiennement, l'*Internationale* par la Chambre du travail, le *Bulletin Agraire* par le syndicat patronal, circulaient d'un bout à l'autre de la péninsule. Dès ce moment, l'opinion avait compris que la grève, telle que la pratiquaient les paysans organisés, n'était plus un moyen d'obtenir pour le travailleur de meilleures conditions économiques, mais une arme offensive et destructive, dirigée contre la propriété. Le but, ouvertement poursuivi, était de réduire progressivement les propriétaires à l'impuissance, en leur imposant des conditions de plus en plus restrictives de leurs droits. On voulait affaiblir, exténuer le droit de propriété, jusqu'à en rendre l'exercice illusoire et ruineux; rien alors ne s'opposerait plus à l'expropriation. La possession du sol serait reconnue à ceux qui cultivent le sol; une exploitation collective méthodiquement organisée assurerait la production. On ne posait même pas la question de savoir si les futurs possesseurs tenaient en réserve les connaissances techniques et les capitaux nécessaires pour ce nouveau mode d'exploitation.

Après une lutte de trois semaines, la victoire resta aux propriétaires fonciers : ils la durent certainement à la force et à la discipline de leur organisation. Mais c'était une victoire chèrement achetée. Les trois industries dont vit la province de Parme, — celle du lait, celle du ver à soie, celle de la conserve de tomates, — sortaient de la crise très endommagées. Dans les

grands domaines, les écuries, naguère peuplées de cette belle race du Parmesan, produit d'un patient et coûteux élevage, étaient à peu près vides : on avait vendu tant qu'on avait pu, à n'importe quelles conditions. La plupart des propriétaires avaient renoncé, pour l'année, à la récolte des cocons et à la culture de la tomate. Des dix-neuf fabriques de conserves qui existaient dans la province, dix fermèrent leurs portes. En fin de compte, les conséquences de l'agitation, si graves qu'elles fussent pour les propriétaires, pesèrent encore plus lourdement sur les cultivateurs et sur les ouvriers.

LES CONFLITS AGRAIRES DE ROMAGNE (1910).

Les conflits agraires de Romagne, en 1910, mirent aux prises les *contadini* (métayers) avec les *braccianti* (ouvriers agricoles). La lutte économique se doublait d'une lutte politique, les métayers romagnols étant, par tradition, fidèles à l'idée républicaine, tandis que les journaliers appartenaient tous aux ligues socialistes ; mais il s'agissait, au fond, d'un nouvel assaut livré à la propriété individuelle par les partisans de l'exploitation collective. Des deux côtés, les passions étaient ardentes.

Voici quelles étaient les origines du conflit. En 1907, les *braccianti* de Ravenne avaient promis aux *contadini* de les aider à obtenir des propriétaires un contrat plus avantageux, pourvu que, de leur côté, les *contadini* prissent l'engagement de ne plus travailler les uns chez les autres aux époques de la fenaison, de la moisson et du battage du grain. Ainsi fut aboli dans la commune de Ravenne l'antique usage de l'échange des aides, *scambio delle opere* : les métayers acceptèrent l'obligation de recourir aux ouvriers syndiqués pour tous les travaux extraordinaires et pour « toute transformation de produits ayant un caractère industriel. »

Non contents de cette première victoire, les *braccianti* élevèrent bientôt une autre prétention. Il arrivait qu'un métayer n'eût pas à sa disposition la main-d'œuvre ou les moyens suffisants pour exploiter entièrement les huit ou dix hectares dont se composait sa tenure. Les ouvriers demandèrent que, dans chaque tenure, les terres en excédent, *terre in più*, fussent cédées à leurs coopératives. Sur ce point encore, les *contadini*

cédèrent, intimidés par les injonctions menaçantes de la *Fédération provinciale des Braccianti*. Ainsi plusieurs milliers d'hectares, prélevés sur des domaines privés, étaient attribués en bloc, sans le consentement des propriétaires, à une société d'ouvriers agricoles pour être exploités collectivement. C'était un premier pas vers l'expropriation.

Les syndicats allèrent plus loin. Depuis quelques années, les *contadini* employaient sur leurs terres des machines achetées en commun : ils échappaient ainsi aux doubles exigences des industriels qui, naguère, les leur louaient et des ouvriers chargés de les manœuvrer. Lors du compromis de 1907, les *braccianti*, contents d'avoir obtenu l'abolition du *scambio delle opere*, avaient reconnu aux métayers le droit de se servir de leurs propres machines, se réservant seulement le privilège de les mettre en œuvre. L'année suivante, ils contestèrent ce droit, sous prétexte que le travail des machines avait un caractère industriel. Les métayers répliquèrent qu'aux termes du contrat de *mezzadria*, ce n'était pas des gerbes, mais du grain qu'ils devaient livrer au propriétaire. Les *braccianti* firent intervenir successivement la Fédération générale des Travailleurs de la Terre (novembre 1909) et la *Confédération générale du Travail* (février 1910) : l'une et l'autre, bien entendu, leur donnèrent raison. Pourtant, les métayers refusaient de se soumettre. La C. G. T. donna l'ordre de boycotter immédiatement ceux qui ne se conformeraient pas à sa décision. Le 17 avril 1910, la Chambre du travail de Ravenne expulsa les *contadini* rebelles ; ceux-ci constituèrent aussitôt une Chambre rivale, et, dans toute la province, la lutte à outrance fut déclarée (1).

Elle se traduisit par des boycottages impitoyables et des bagarres sanglantes. A Ravenne, à Voltana, à Dozza, il y eut de vraies batailles, avec morts et blessés. Le Gouvernement dut envoyer et maintenir en Romagne, pendant plusieurs mois, outre des forces de police considérables, un corps d'occupation de quinze mille hommes. Dans la petite ville d'Imola, où la Chambre du travail socialiste regnait en souveraine, les artisans de tous les métiers s'étaient unis aux ouvriers agricoles pour faire la guerre aux métayers. Ceux-ci boycottèrent la ville et mirent le marché en quarantaine. Pendant deux jours on ne

(1) Voir M. Pernot, *le Socialisme agraire et le métayage en Italie*, dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er janvier 1911.

battit dans les rues. Aux environs de Ravenne, durant toute la période des moissons, les patrouilles de *bersaglieri* qui battaient la campagne eurent fort à faire pour empêcher de se rencontrer, ou pour séparer, lorsqu'ils arrivaient trop tard, les ouvrières socialistes et les paysannes républicaines. Montées sur leurs bicyclettes, elles s'avançaient en groupes serrés, puis, sur un ordre, faisaient volte-face ou changeaient brusquement de route pour tromper la surveillance des soldats.

Après les batailles de femmes, un des spectacles qui m'ont laissé l'impression la plus vive fut celui des luttes nocturnes autour des machines agricoles. Pendant tout le mois d'août, qui cette année-là fut magnifique, il ne se passa guère de nuit, que les *braccianti* de Ravenne ne fissent sortir clandestinement quelques-unes de leurs batteuses, pour les amener sur un domaine cultivé à *mezzadria*. Plusieurs fois ils m'invitèrent à accompagner l'expédition. Nous partions dans le plus grand mystère ; les machines, tirées par des bœufs, s'avançaient lentement dans la campagne silencieuse. Tout à coup, des sifflets éclataient : les sentinelles postées par les métayers aux abords du domaine donnaient l'alarme. Alors les conducteurs poussaient vivement leurs attelages ; à peine introduites, les batteuses étaient déjà en action, et la police, impuissante devant le fait accompli, se retirait après avoir dressé procès-verbal.

La consigne du Gouvernement était formelle : la police et la troupe ne devaient intervenir que dans la stricte mesure nécessaire pour empêcher le conflit de dégénérer en bataille sanglante ; il leur était interdit de s'opposer à l'invasion d'un domaine par les ouvriers syndiqués. Une circulaire ministérielle caractérise nettement cette singulière attitude : elle assimile les envahisseurs à des sous-locataires, qu'un locataire aurait introduits dans un immeuble sans autorisation, et contre lesquels le propriétaire n'a pas le droit de requérir la police. Dans l'espèce, le locataire était représenté par le métayer qui, le plus souvent, était aussi peu favorable à l'invasion que le propriétaire lui-même, mais n'avait pas plus que lui les moyens matériels de l'empêcher. Quand les *braccianti* avaient ainsi battu d'autorité le grain d'une métairie, leurs délégués venaient exiger le salaire de ce travail, que personne n'avait commandé. Dans les domaines où ils n'avaient pas pu faire entrer leurs propres machines, plutôt que d'employer celles des proprié-

taires ou des métayers, les *braccianti* aimèrent mieux battre le blé au fléau : la presse socialiste qualifia leur entêtement d'héroïsme. Les troubles ne cessèrent que lorsque fut terminée la saison des grands travaux.

APRÈS LA GUERRE. — L'ENQUÊTE MORTARA.
L'ŒUVRE DES COMBATTANTS

De 1910 à 1915, les progrès de ce mouvement furent considérables. Partant de ce principe que la question agraire en Italie ne pouvait être résolue que par l'expropriation, les socialistes faisaient attribuer, partout où ils en avaient le pouvoir, la concession des domaines publics à leurs coopératives de travail, espérant bien arriver ainsi à imposer aux détenteurs de domaines privés le contrat d'*affittanza collettiva* (location collective). Leur effort se heurtait beaucoup moins à l'opposition d'un Parlement indifférent et aveuglément soumis au Gouvernement, qu'à la répugnance du paysan lui-même, demeuré, dans beaucoup de régions, très individualiste. La guerre favorisa l'entreprise collectiviste, en élargissant le champ d'action des syndicats, mais développa tout autant l'aspiration du cultivateur à devenir propriétaire. « La terre aux paysans! » prêchaient dans la tranchée les agitateurs socialistes. Dans leur intention, ces mots annonçaient la socialisation du sol; mais, dans l'esprit des soldats, il prenait un tout autre sens : chacun d'eux se voyait, au retour, propriétaire légitime, exclusif, non pas de n'importe quelle terre, mais de celle qu'il avait jusqu'alors cultivée pour un autre.

La guerre terminée, les paysans, en rentrant chez eux, furent tout étonnés de retrouver les choses dans l'état où ils les avaient laissées. Ils accusèrent le Gouvernement de manquer à des promesses qu'il n'avait pas faites, ils s'en prirent aux propriétaires et plus encore à leurs représentants, les *affittuari*, les *gabellotti*, objets d'une haine traditionnelle. Enfin, poussés par des agitateurs de profession, ils résolurent de prendre ce qu'on ne voulait pas leur donner, et envahirent les grands domaines. Ces occupations violentes commencèrent à l'automne de 1919 : elles devinrent de plus en plus fréquentes et se prolongèrent pendant deux ans. Durant la campagne électorale de 1919, les catholiques populaires, soucieux d'assurer à leurs candidats la

clientèle paysanne, avaient renchéri sur les socialistes, proclamant partout que la terre devait appartenir à celui qui la cultive. Lorsqu'au mois de décembre, la nouvelle Chambre se réunit et que M. Reina, au nom du parti socialiste, deposa un projet de loi tendant à « exproprier immédiatement les terres incultes ou mal cultivées pour les donner en gestion aux travailleurs agricoles constitués en coopératives de travail, » on vit avec surprise le leader du parti catholique, M Mauri, renoncer à son propre amendement pour s'associer à la proposition socialiste

Que faisait cependant le Gouvernement? En présence des invasions violentes, les préfets de M Nitti s'étaient montrés aussi passifs que l'avaient été, en 1910, ceux de M. Luzzatti. Le décret du 4 septembre 1919 les autorisait à légaliser cas pour cas le fait accompli et à reconnaître aux envahisseurs un droit de possession provisoire, pourvu que ceux-ci pussent invoquer, « soit la nécessité d'une production plus abondante, soit le besoin des habitants du lieu. » C'était autoriser le désordre en prétendant l'éviter. On alla plus loin : on mit à l'étude une série de mesures propres à assurer une plus juste répartition et une meilleure exploitation des territoires cultivables. La politique agraire du cabinet Nitti se résume très exactement dans le rapport de la commission Mortara et dans la création de l'*Œuvre Nationale des combattants* (*Opera Nazionale per i Combattenti*.)

La commission d'enquête présidée par M Mortara, sénateur et vice-président du Conseil des ministres, était chargée de procéder à la réforme de la loi sur les *usi civici* et sur l'organisation des domaines collectifs. Dans l'Italie centrale, le législateur, consacrant une ancienne coutume, a reconnu aux paysans de certains domaines un droit collectif d'*usage*. Ce droit est exercé à tour de rôle sur chaque parcelle par chacun des participants, suivant un règlement minutieux et compliqué. Les *usi civici* ont servi de prétexte à maintes querelles, dont quelques-unes, — notamment aux environs de Rome, — dégénérèrent en batailles sanglantes. La Commission Mortara conclut à la suppression des *usi civici* et à la division obligatoire du domaine entre le propriétaire et la population agricole. Cette dernière devait se constituer en « association communale d'agriculture, » selon un type déterminé et uniforme. Les associations recueilleraient graduellement, outre les droits qui appartenaient anciennement à la population, d'abord les terres soumises à la servitude des

usi civici, même si elles en avaient été affranchies par leurs propriétaires, puis celles qui constituaient le domaine de l'État et de la commune, ou qui appartenaient à des œuvres de bienfaisance (*opere pie*), enfin les domaines privés insuffisamment cultivés, moyennant l'attribution aux anciens propriétaires d'une indemnité annuelle calculée sur le revenu moyen du domaine durant la période 1900-1910. C'était, en somme, un premier pas vers la reconnaissance du droit d'expropriation.

L'idée d'attribuer des terres aux anciens combattants fut agitée un peu partout, durant et après la guerre : on la retrouve en Angleterre, en Allemagne et même en France. L'application qui en a été faite en Italie est assez singulière pour qu'on la signale en passant. L'*Opera Nazionale per i Combattenti*, organisation d'État, a été créée par une loi et dotée de ressources financières considérables. La loi l'autorise à recueillir, tantôt par acquisition, tantôt par expropriation, les domaines de l'État, des provinces et des communes, ceux des fondations pieuses ou des œuvres de bienfaisance, et même les domaines privés dont les propriétaires n'assurent point normalement l'exploitation. L'*Opera* lotit les terres ainsi recueillies et attribue les parcelles à d'anciens combattants capables, physiquement et techniquement, de les mettre en valeur. Aux termes d'un contrat spécial, dit « *a mighoria*, » les nouveaux possesseurs sont tenus d'effectuer sur leur lot certains travaux : défrichement, plantations, etc. Les grands travaux préparatoires : viabilité, irrigation ou drainage, sont exécutés par l'*Opera Nazionale* et à ses frais. C'est elle aussi qui arrête le plan général de l'exploitation et, à cet effet, elle s'est assuré les services de techniciens expérimentés. Ce système est assez analogue à celui qui fut adopté, sous l'Empire romain, pour la mise en valeur des *agri deserti*.

L'*Œuvre des Combattants* donna d'abord de bons résultats. La direction en avait été confiée à un homme très habile et très raisonnable, M. Sansoni, directeur au ministère de l'Agriculture. Il usa avec modération des facultés étendues dont la loi avait doté le nouvel institut. Il s'appliqua surtout à la mise en valeur des biens d'État, des communaux, des terres appartenant aux fondations pieuses, et ne recourut que le plus rarement possible à l'expropriation des domaines privés mal exploités par leurs propriétaires. Le danger n'en subsistait pas moins de voir un jour la direction de l'*Œuvre des Combattants* tomber

aux mains d'un homme de parti, d'un doctrinaire, ou simplement d'un maladroit.

LES DÉCRETS VISOCCHI, FALCIONI ET MICHELI (1919-1920)

Les conclusions de la Commission d'enquête furent successivement consacrées, avec plus d'opportunisme politique que de sens juridique, par une série de *decrets-lois;* ainsi le Gouvernement opérait, sans discussion parlementaire préalable, et presque en dehors de tout contrôle du Parlement, une des réformes les plus grosses de conséquences : la réforme agraire. En réalité, celle-ci était en train de s'accomplir violemment, en dehors de toute loi et même de toute méthode : le Gouvernement, en intervenant, ne prétendait qu'à introduire un peu d'ordre et de légalité dans la situation créée par l'arbitraire et la violence Tous ces décrets-lois s'efforcent d'accommoder les principes aux circonstances. Leur succession fait penser à l'*Édit Perpétuel* des préteurs de l'ancienne Rome. Chaque année, le nouveau magistrat, tout en maintenant dans ses dispositions essentielles le texte de son prédécesseur, y insérait les amendements et les compléments opportuns; ainsi, dans la Rome d'aujourd'hui, les ministres qui se succédaient au département de l'Agriculture croyaient devoir prendre position vis à vis de l'éternel problème italien : la division de la terre.

Le décret du 2 septembre 1919, appelé, du nom de son auteur, décret Visocchi, avait autorisé les paysans à occuper les domaines non cultivés ou insuffisamment cultivés, soit en vue d'augmenter la production, soit même pour procurer du travail aux populations agricoles de la région. C'était faire du principe de l'expropriation pour cause d'utilité publique une application assez nouvelle; c'était surtout confondre deux problèmes distincts : celui de la production et celui de la distribution des richesses.

Le décret Falcioni (22 avril 1920) introduisit dans l'application du principe quelques limitations opportunes. Les concessions de terres ne pouvaient être accordées qu'à des organisations capables de cultiver et d'améliorer. Ainsi l'on dépossédait, du moins en théorie, toutes les coopératives improvisées qui ne s'étaient constituées que pour recueillir la manne du décret Visocchi et pour rétrocéder ensuite à des spéculateurs les ter-

raine qu'elles n'avaient reçus qu'à la condition de les exploiter elles-mêmes. De plus, le décret Falcioni organisait l'assistance financière aux coopératives, en créant une section de Crédit foncier et agricole et en lui assurant des ressources importantes.

Enfin le décret Micheli (novembre 1920) arrêta deux séries de mesures, applicables l'une à l'Italie continentale, l'autre à la Sicile. Le ministre Micheli s'était surtout préoccupé de rendre plus expéditif le travail des Commissions provinciales chargées de statuer sur les demandes d'occupation. Ces Commissions composées jusqu'alors de cinq membres : deux propriétaires, deux ouvriers et un magistrat président, en comprirent désormais sept : le titulaire de la chaire ambulante d'agriculture et l'ingénieur du cadastre y entrèrent de droit. Les Commissions pouvaient se répartir en deux sections, afin d'examiner plus rapidement les demandes. La décision devait être rendue dans le délai d'un mois. Un recours direct au ministre de l'Agriculture contre les décisions antérieures des préfets en matière d'occupation était institué, et l'examen de cette seconde instance confié à une Commission centrale.

L'occupation temporaire, du jour où elle était autorisée régulièrement, entraînait de plein droit la suspension de tous les contrats antérieurs, sans autre indemnité que celle concernant les fruits pendants et les travaux en cours d'exécution. De temporaire, l'occupation pouvait devenir définitive après un délai de deux ans, s'il s'agissait de terrains susceptibles d'amélioration, et si l'association concessionnaire avait cultivé avec soin et rempli exactement les obligations imposées par le décret. Contre l'occupation définitive, un recours pouvait être introduit devant la quatrième section du Conseil d'État.

En Sicile, la Commission centrale du ministère de l'Agriculture était remplacée par une Commission régionale, siégeant à Palerme; le président en était nommé par décret royal, les membres désignés par décret ministériel. Le président avait charge de coordonner l'action des Commissions provinciales avec celle de l'*Œuvre des Combattants*; il se substituait aux préfets pour la répartition des domaines communaux. Enfin il devait présenter au ministre, avant le 31 décembre 1920, un tableau indiquant toutes les divisions de terres opérées ou à opérer, en faisant ressortir, à l'occasion de ces dernières, les raisons pour lesquelles l'opération n'avait pu avoir lieu.

Enfin les préfets de Sicile furent autorisés à déclarer résolus, sur la demande des cultivateurs directs et abstraction faite de l'état de la culture, tous contrats de location, s'il était prouvé que le preneur avait, en totalité ou en partie, sous-loué les fonds formant l'objet du contrat. Dans ce cas, les cultivateurs directs pouvaient être subrogés au fermier général dans ses rapports avec le propriétaire. Le ministre avait apparemment voulu mettre un terme aux abus des *Gabellotti* : c'est le nom qu'on donne en Sicile aux fermiers-généraux, intermédiaires coûteux et improductifs entre ceux qui possèdent la terre et ceux qui la cultivent

En résumé, le décret Micheli retient le principe d'expropriation pour cause d'utilité publique (en l'espèce, augmentation de la production), et écarte dans une certaine mesure le principe, encore plus arbitraire et plus dangereux, de l'expropriation par nécessité de fournir du travail aux habitants d'une région. Il essaye de mettre de l'ordre dans le chaos résultant des occupations violentes ou autorisées. S'inspirant enfin de l'axiome bien connu, qu'en matière de production agricole, tout vaut mieux qu'un statut précaire et instable, il favorise le passage de l'occupation provisoire à l'occupation définitive. On aura observé que, dans tous ces décrets, il n'est nullement question de légitimité, mais seulement d'utilité : c'est pour la législation une base assez nouvelle et très fragile. Car qui sera juge de l'utilité? des propriétaires qu'on dépossède, des paysans qui convoitent la possession, départagés entre eux par des fonctionnaires, des magistrats et quelques techniciens. De plus, l'expérience n'avait point démontré, — tout au contraire, — que l'attribution des terres aux paysans eût pour résultat d'augmenter la production. Les décrets italiens de 1919-1920 prenaient en somme pour point de départ une situation de fait qu'ils admettaient, et qu'ils cherchaient à rendre admissible. Ils mettaient, comme on dit, la charrue devant les bœufs. Les réformes qu'ils instituaient supposaient un postulat : la suppression du capitalisme, et faisaient abstraction d'une réalité : la fonction provisoirement nécessaire du capital dans l'œuvre de la production.

EN TOSCANE ET EN ROMAGNE : L'ÉCHEC A LA PRODUCTION

J'ai employé une partie de l'année 1920 à parcourir les campagnes italiennes, pour observer les changements survenus, soit du fait de la guerre, soit à la suite des mesures et des réformes décrétées par le Gouvernement. Un peu partout la guerre avait ruiné une certaine catégorie de cultivateurs et en avait enrichi une autre. En général, les pertes avaient été subies, soit par les tout petits paysans, soit par les grands propriétaires ; les bénéfices, réalisés par les cultivateurs de moyenne condition. Les paysans pauvres, en abandonnant leur ferme, avaient tout perdu : le plus souvent, au retour, ils trouvaient la place prise par un « embusqué. » Les grands producteurs avaient durement subi les conséquences des mesures incohérentes et maladroites prises par le Gouvernement au cours des hostilités.

« La politique agricole de guerre, déclarait en 1920 le rapporteur d'une grande organisation agraire, s'est faite chez nous moyennant l'octroi au pouvoir exécutif d'une large faculté législative, à coup d'expédients élaborés en secret et édictés à l'improviste, dépourvus par conséquent de toute préparation sérieuse et technique, issus de la seule imagination de fonctionnaires isolés et incompétents. Décrets, ordonnances, circulaires, édits mal coordonnés entre eux, appliqués plus mal encore, continuellement modifiés et amendés, se sont abattus sur la tête des agriculteurs comme une grêle de tuiles, une succession vertigineuse de prescriptions touchant ce qu'il fallait faire et ce qui était interdit, le tout accompagné des formalités les plus variées et des sanctions les plus féroces. Il y avait de quoi transformer l'exploitation agricole en une sorte de périlleuse aventure, si, en fait, proscriptions et décrets n'étaient presque toujours demeurés lettre morte. »

Le premier résultat de cette mauvaise organisation fut, pendant la guerre, une production agricole très réduite, bien qu'on eût laissé à la terre une main-d'œuvre largement suffisante ; le second fut, au lendemain de la paix, un mécontentement général parmi la population des campagnes, mécontentement que les démagogues s'empressèrent d'exploiter. Cependant, aux champs, comme dans les villes, il y avait eu des profiteurs de guerre : les cultivateurs moyens avaient pu continuer d'exploiter ou de faire

exploiter leurs terres; trop peu importants pour attirer les rigueurs du fisc, ils avaient échappé aux réquisitions, passé à travers les décrets restrictifs, vendu leurs produits au bon moment et à bon prix : bref, ils s'étaient enrichis et, sur leurs bénéfices, ils avaient, bien entendu, acheté de la terre. Alors que les statistiques de 1911 faisaient ressortir à moins de deux millions le nombre des propriétaires ruraux, le cadastre dressé à la fin de 1919 comporte 7 millions de numéros; en admettant que plusieurs numéros se rapportent souvent au même contribuable, on est encore en droit d'évaluer à au moins trois millions le nombre des propriétaires fonciers au début de 1920.

Beaucoup de fermiers et de métayers étaient devenus propriétaires. C'était un progrès. Mais ce progrès ne s'était guère réalisé que dans les régions les plus riches et les mieux cultivées de l'Italie. Dans les contrées les moins fertiles, la question agraire n'avait pas fait un pas; or, ces contrées étaient précisément celles où les paysans se trouvaient le plus dépourvus d'argent et d'instruction. Suffirait-il de les autoriser à envahir les terres et à se les répartir entre eux pour résoudre le problème? On avait peine à le croire.

Avant de commencer ma tournée, j'avais eu à Rome un entretien avec les directeurs de l'*Agraria* « Vous constaterez, m'avaient-ils dit, que les mouvements révolutionnaires se sont surtout produits dans les provinces où le travail est mieux organisé, le paysan plus aisé et plus instruit, la richesse mieux distribuée. » Ils pensaient évidemment au Nord de l'Italie et en particulier à la Romagne et à l'Émilie. Je trouvai ces deux contrées dans un état de vive agitation. La lutte électorale récente avait eu le double résultat de modifier le groupement des partis, tout en exaspérant les anciennes rivalités. Un grand nombre de métayers (*contadini*) avaient abandonné leurs organisations jaunes ou républicaines pour aller grossir les ligues rouges des socialistes. Ils faisaient désormais cause commune avec les *braccianti* contre les propriétaires. Dans la région de Bologne, où n'existe pas la tradition républicaine des Romagnes, les deux partis en présence étaient les socialistes et les catholiques : leurs programmes semblaient également inquiétants.

A l'automne de 1919, la question s'étant posée de modifier le *patto colonico* ou contrat de louage, les associations de propriétaires avaient fait connaître leur intention d'entrer en pour-

parlers avec les représentants des ligues, pour procéder d'un commun accord à la revision prévue. Ces ouvertures furent laissées quelque temps sans réponse. Tout à coup, dans les premiers jours de décembre, les Chambres du travail publièrent, par voie d'affiches, les conditions du nouveau contrat, déclarant que les propriétaires avaient cinq jours pour les accepter ou les refuser. Les *Agrarie* donnèrent aussitôt pleins pouvoirs à leurs délégués pour discuter avec ceux des *contadini* et les *braccianti*. Mais une décision de la *Fédération des Travailleurs de la Terre* arrêta que les Ligues ne traiteraient avec les propriétaires qu'individuellement, le droit d'association étant le privilège des classes ouvrières. Les propriétaires renouvelèrent leur invitation et attendirent. Alors les Ligues ordonnèrent aux métayers de donner congé à leurs patrons. Beaucoup s'exécutèrent, presque toujours à contre-cœur, et tout en protestant de leur volonté de ne point abandonner l'exploitation. Mais que faire ? s'ils n'obéissaient pas, on mettrait le feu à leurs greniers et à leurs écuries, on couperait leurs vignes et leurs oliviers. Les Ligues ne se bornèrent pas à de vaines menaces, elles châtièrent sans pitié les récalcitrants.

Cependant il fallait conclure. Les socialistes comprirent qu'à la longue leur position deviendrait intenable, et la Chambre du travail de Bologne reconnut aux délégués de l'*Agraria* le droit de représenter collectivement les propriétaires. La discussion put enfin s'engager. Les exigences des métayers étaient énormes, — c'étaient les *braccianti* qui les avaient dictées : direction de l'entreprise exercée en commun par le propriétaire et les cultivateurs ; obligation pour les métayers de faire travailler sur leur parcelle un certain nombre de *braccianti*, sans qu'il soit tenu compte ni des besoins de l'exploitation, ni de l'aide naturelle fournie en métayer par une famille plus ou moins nombreuse ; suppression des *obbligati*, colons spéciaux que le propriétaire établit et loge sur une terre non encore cultivée, à charge par eux de la préparer, puis de la mettre en culture.

Ces conditions étaient inacceptables : les propriétaires refusèrent d'y souscrire. Un secrétaire de syndicat agricole m'expliqua, sans aucune gêne, pourquoi les Ligues avaient émis de telles exigences. « Nous savons bien, me dit-il, que l'*Agraria* ne peut pas les admettre ; mais c'est bien pour cela que nous les formulons. Les propriétaires, cessant d'être maîtres chez

eux, obligés d'employer une main-d'œuvre trois fois supérieure aux besoins, empêchés, par la suppression des *obbligati*, d'améliorer et d'étendre la surface cultivable de leurs domaines, devront renoncer à l'exploitation. S'ils cessent de produire, ou s'ils produisent moins qu'ils ne pourraient le faire dans des conditions normales, ils tombent sous le coup du décret Visocchi : c'est l'expropriation. Ainsi nous avançons l'heure de la réforme nécessaire, qui est l'abolition pure et simple de la propriété individuelle. »

Quand j'ai traversé la Romagne, la controverse relative au *patto colonico* n'était pas encore résolue, mais déjà l'on pouvait constater les désastres qu'avait entraînés l'agitation des paysans. Dans la province de Ferrare, soixante-dix mille métayers et ouvriers avaient abandonné le travail et compromis en grande partie la prochaine récolte. Le bétail, remené aux étables, y demeurait privé de soins et de nourriture : les pertes subies de ce chef se chiffraient par millions de lire. Enfin l'on ne comptait plus les greniers détruits par l'incendie, les animaux trouvés morts dans les écuries, empoisonnés ou enfumés. Dans les régions de Ravenna, de Forlì, d'Imola, beaucoup de paysans enrichis avaient acheté de la terre. Les Ligues socialistes s'opposaient à ces acquisitions par tous les moyens : dans certains cas, elles obligeaient les acquéreurs à résilier le contrat de vente et à se faire rendre les arrhes déjà versées, sous prétexte que le lot vendu, insuffisamment cultivé, était passible de l'expropriation. La faiblesse du gouvernement tolérait ces violences, quand elle ne les encourageait pas.

Les paysans de Toscane avaient suivi l'exemple donné par ceux de Romagne et d'Émilie. Dans des régions naguère très calmes, ou les relations entre propriétaires et métayers avaient conservé un caractère patriarcal, j'eus la surprise de trouver, en 1920, des organisations de combat, des syndicats et des grèves. Seules, pourtant, celles de Prato présentèrent quelque gravité. En Toscane, l'agitation agraire tirait très nettement son origine de la récente campagne électorale : entre candidats socialistes et candidats catholiques, ç'avait été à qui suggérerait aux métayers des revendications plus hardies et des exigences plus nombreuses. Une fois élus, ces messieurs ne se soucièrent plus des programmes révolutionnaires qu'ils avaient exposés dans leurs discours, mais les paysans ne les avaient pas oubliés.

Les métayers d'Arezzo furent les premiers à demander la révision du *patto colonico;* d'autres suivirent. Les Chambres du travail organisèrent en hâte des ligues socialistes. Celle de Florence en fonda trente, qui réunirent en peu de temps 7 000 familles de paysans. Au début de mars 1920, le nombre des familles inscrites aux ligues rouges s'élevait, pour toute la Toscane, à environ 37 000. Les ligues catholiques n'étaient qu'un peu plus nombreuses. Ce rapide succès était dû moins encore à l'habileté des agents de propagande qu'à l'extrême ignorance des milieux dans lesquels ils opéraient.

Le hasard me fit voyager, de Chiusi à Sienne, dans le compartiment où avait pris place, avec deux paysans, — des électeurs, — un jeune député socialiste, vice-président de la Fédération des travailleurs de la terre, M. B. Ils discutaient de l'affaire fiumaine.

—Mais enfin, disait un des paysans, cette question de Fiume, c'est une question de frontières. Or, vous dites qu'il ne faut plus de frontières...

— Oui, répliqua le député, mais provisoirement il en faut. Vous voyez bien que c'est la bourgeoisie, qui, pour des intérêts commerciaux et financiers inavouables, empêche l'Italie d'atteindre ses frontières naturelles, de manière à faire naître de nouvelles guerres.

— Cependant, observe timidement l'autre électeur, les bourgeois disent...

— Oh! vous voulez que je me place au point de vue des bourgeois? interrompit le député en riant. Rien n'est plus facile. Je le soutiendrai aussi bien que l'autre.

— Alors, fit le paysan, n'en parlons plus. Vous êtes trop intelligent.

Là-dessus, les deux braves gens ouvrirent leurs paniers à provisions et invitèrent le député à partager leur repas, en lui adressant le traditionnel : *Vuol favorire?*

Un peu plus tard, je retrouvai M. B. Il m'expliqua, comme l'avaient fait ses camarades socialistes de Romagne et d'Émilie, la nouvelle forme de lutte qu'ils avaient adoptée dans les campagnes : *l'échec à la production.* A ce moment même, l'Italie se débattait contre l'insuffisance des produits nationaux de première nécessité, souffrait de la crise des changes et voyait grossir chaque jour les prix et les quantités des denrées qu'elle devrait

importer, simplement pour empêcher la population de mourir de faim. De tout cela, notre homme ne s'embarrassait guère; en revanche, il se félicitait du changement survenu dans l'humeur toscane. « Ce sont des moutons, disait-il, mais désormais ce sont des moutons enragés! »

Il exagérait. Les propriétaires toscans ayant admis eux-mêmes l'opportunité de certaines réformes, les métayers n'insistèrent pas beaucoup sur les autres; ils abandonnèrent la prétention de participer à la direction technique de l'entreprise. La mouvement général que les Chambres du travail avaient préparé à l'occasion de la mise en vigueur du nouveau contrat échoua presque partout devant l'attitude à la fois énergique et conciliante des propriétaires, comme aussi devant le bon sens et l'esprit de justice des paysans.

DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE :
LES INVASIONS DES TERRES ET LES RÉVOLTES DES PAYSANS

Les révoltes agraires de Sicile, en 1919-1920, semblent avoir eu pour centre la centre même de l'île : Castrogiovanni. La fameuse *Rocca* (citadelle), nid de faucons perché au sommet d'une montagne abrupte, fut jadis consacrée au culte de Déméter. Aprement disputée entre les conquérants, prise et reprise par les Syracusains et par les Carthaginois, par les Arabes et par les Normands, elle fut de tout temps un repaire de gens hardis et violents. Aux temps de la République, les esclaves révoltés y tinrent pendant deux ans les armées romaines en échec. « Terre de blé, terre de sang, » dit-on encore aujourd'hui pour définir cette étrange contrée, image concise et frappante de la Sicile exubérante et sauvage. Au mois de mai 1919, les meneurs socialistes choisirent Castrogiovanni pour y tenir leurs assises. Les circonstances leur avaient paru favorables à une agitation de grand style.

Avant la guerre, les associations de paysans, tant la Société catholique que la Société radicale fondée sous le nom de *Madre Terra*, avaient loué les terres directement aux grands propriétaires et les exploitaient en *affittanza collettiva*. Mais, tandis que les membres des associations, retenus aux armées, étaient contraints d'abandonner la culture et de resilier leurs contrats, les *gabellotti* (fermiers généraux), embusqués pour la

plupart, reprenaient tout doucement leurs anciennes et lucratives opérations. Les premiers paysans démobilisés, en revenant au pays, trouvèrent louées et exploitées par d'autres les terres qui avaient été confiées jusqu'alors à leurs associations. Après les promesses qu'on leur avait prodiguées dans les tranchées, ce leur fut une amère surprise. Ils protestèrent, les agitateurs socialistes accoururent à la rescousse.

L'assemblée tenue dans le petit théâtre de Castrogiovanni avait laissé dans ces mémoires naïves une si forte impression, que, lors de mon passage, à la fin de mars 1920, les paysans que j'interrogeai pouvaient encore m'en raconter les moindres détails. « Les terres sont à vous, leur criaient les meneurs, venus de Palerme et de Rome ; prenez-les, vous devez réclamer et obtenir l'expropriation sans indemnité de tous les domaines privés, sans distinction. » Un représentant de l'Association catholique prit la parole et montra tout ce que cette résolution avait de déraisonnable et de contraire, soit à l'économie du pays, soit aux justes aspirations des paysans. Mais les suppôts des meneurs, répandus dans la salle, couvrirent sa voix, et il dut interrompre son discours. Troublés, indécis, les paysans n'allèrent point jusqu'à s'emparer des terres, mais ils refusèrent de les ensemencer et ne s'y décidèrent que deux mois trop tard. A la saison des récoltes, ils reconnurent leur faute et maudirent les mauvais conseillers.

Cependant le mouvement était déclenché : il se propagea rapidement dans tout l'Ouest et le Sud de la Sicile. A Ribera, les paysans exaspérés envahirent les domaines du duc de Bivona. Les femmes d'une petite ville voisine, Calamonaci, se joignirent aux révoltés, la foule assiégea le palais du duc et en força les portes. Le grand seigneur espagnol réussit à s'enfuir, mais le palais fut mis au pillage. Le Gouvernement, reconnaissant le fait accompli, appliqua le décret Visocchi à deux des fiefs du duc de Bivona, qui furent répartis entre les paysans par l'intermédiaire de l'Œuvre des Combattants.

A Castrogiovanni ou à Ribera, à Catane ou à Palerme, il n'était question alors que des décrets par lesquels on cherchait à légaliser les occupations violentes et du projet de loi qui avait été déposé au Parlement le 3 février 1920 par le parti populaire, en vue d'assurer « la division et la colonisation des grands domaines de Sicile. » Les avis étaient très partagés et, bien

entendu, ceux des paysans ne concordaient pas avec ceux des propriétaires. Le projet des catholiques, qui passait pour être l'œuvre de don Sturzo lui-même, s'opposait, d'une part, à celui des socialistes, de l'autre à celui des radicaux, dont l'auteur était un Sicilien, M. Giuffrida.

Les socialistes préconisaient tout simplement l'expropriation des grands domaines, sans indemnité, et leur répartition entre les paysans de la région. Ce n'était même pas une confiscation, c'était une spoliation pure et simple. En fait, la mesure proposée allait à l'encontre du but qu'on voulait atteindre. La production agricole s'en serait trouvée très réduite, et la condition des paysans, en bien des cas, aurait empiré.

Le projet de M. Giuffrida et des radicaux envisageait la division de tout domaine excédant 200 hectares. Encore ce maximum de 200 hectares ne serait-il réservé au propriétaire que lorsque la situation du domaine et les conditions de l'exploitation permettraient de détacher cette parcelle sans nuire à l'ensemble.

Enfin le projet des Populaires, visiblement le mieux étudié et le plus raisonnable des trois, prenait pour point de départ une définition du *latifondo*. Il ne faut pas songer, — disaient les catholiques, — à diviser d'un seul coup en parcelles tous les grands domaines siciliens : ce serait la mort de l'agriculture et des agriculteurs. Tout d'abord, il y a de grands domaines qui sont parfaitement exploités par leurs propriétaires et sur lesquels, par suite, la condition des paysans est satisfaisante ; là, rien à changer, puisqu'on ne saurait invoquer, pour justifier une réforme, ni l'intérêt économique, ni l'intérêt social. Aux termes du projet, on considérait comme *latifondo* toute étendue, supérieure à 500 hectares, de terrains destinés à la culture extensive et qui, n'ayant fait l'objet d'aucune amélioration agraire ou hydraulique, étaient cependant susceptibles d'être améliorés. On procéderait à la division et à la répartition de ces terrains dans une zone de dix kilomètres autour des centres habités, et de trois kilomètres autour des gares de chemin de fer. Les propriétaires qui se trouveraient dans le cas d'être expropriés, pourraient offrir spontanément leurs terrains aux organisations chargées de répartir les terres et traiter à l'amiable avec elles. Dans la plupart des cas, les terrains expropriés seraient dévolus à des associations de paysans, qui disposaient déjà de moyens financiers et techniques suffisants pour les

recueillir et les exploiter sous la forme d'une location collective.

Dans l'esprit des députés catholiques, ce programme ne représentait qu'un minimum et, pour ainsi dire, une étape vers la réforme plus complète. On espérait que cette première zone, voisine des centres habités, ayant été mise en culture régulière, pourvue d'eau et de routes, semée de fermes et de villages, une zone plus éloignée pourrait être atteinte et transformée à son tour. Enfin on comptait sur les banques locales pour fournir les fonds nécessaires à cette progressive transformation.

Les objections des propriétaires me furent très clairement exposées à Palerme par l'un d'eux, et non des moindres, M. Tasca Bordonaro. « Le *latifondo*, me dit-il, est une nécessité. La culture intensive a été introduite où elle pouvait l'être. Partout où cela était possible, nous avons planté des vignes et des oliviers, des orangers et des citronniers, nous avons semé des céréales. Mais tous les territoires de Sicile ne se prêtent pas à la culture intensive. Le manque d'eau, le manque de routes, le manque de sécurité sont les trois obstacles auxquels se heurtent nos efforts. A ces inconvénients, seul l'État peut remédier et, jusqu'à présent, il n'a à peu près rien fait.

« Les centres habités sont peu nombreux et peuplés à l'extrême. Les paysans habitent les faubourgs des villes, d'où ils se rendent à leurs champs qui sont souvent très éloignés. Aucun d'eux n'oserait bâtir une maison en pleine campagne et y demeurer : ni ses biens ni sa vie ne seraient en sûreté. Sur un domaine de huit à douze cents hectares, le plus souvent, il existe une seule habitation, dont l'enceinte renferme les étables, les ateliers et les magasins. C'est là que vit le régisseur ou *fattore*. Le soir, on fait rentrer les troupeaux et on ferme les portes ; nos fermes ressemblent assez à des forteresses.

« On ne parle plus aujourd'hui que de répartition, de *quotizzazione*. Mais l'existence est faite depuis longtemps, et elle est concluante. On a divisé les terres domaniales et les biens ecclésiastiques; le plus souvent les terres divisées ont cessé d'être cultivées. Si le paysan ne veut plus être fermier, c'est qu'il subit l'attrait des hauts salaires que gagnent les journaliers (jusqu'à 20 lire). Il y a eu en Sicile, après la guerre, une demande intense de main-d'œuvre. A ce moment, nous avons tout fait pour attirer et pour retenir sur nos terres les paysans-fermiers. J'ai donné mes vignobles à *mezzadria*, tout à moitié,

— sauf les impôts et le sulfate de cuivre qui restent entièrement à ma charge, — j'ai ajouté à chaque lot de vigne un lot d'une égale superficie, cultivable en céréales et franc de toute redevance pendant quatre ans. Pouvait-on faire davantage?

« Les projets de loi élaborés par les popolaires et par les radicaux sont purement théoriques : c'est de la politique, ce n'est pas de l'économie. Les populaires proposent de distribuer aux paysans les terres situées dans un rayon de quelques kilomètres autour des lieux habités. Mais ces terres sont toutes exploitées à culture intensive et donnent le rendement maximum. Les radicaux prétendent diviser le *latifondo*, en ne laissant au propriétaire que deux cents hectares, et seulement dans le cas où ces deux cents hectares peuvent être facilement détachés du reste du domaine. Or cette condition ne se réalisera jamais, puisqu'il n'y a jamais qu'une ferme par domaine. Cette mesure équivaut donc à exclure les grands agriculteurs de la possession de la terre. Et le progrès ne peut venir que de ces grands agriculteurs, qui savent leur métier et agissent au mieux de leurs intérêts.

« J'ajoute que la coopération, sur laquelle on fonde tant d'espoirs, est presque inconnue en Sicile. Elle se heurte à deux tendances profondes du caractère sicilien : la méfiance et l'individualisme. Chaque fois que nos paysans se sont réunis pour prendre un domaine en location collective, ils ont eu pour premier soin de le diviser entre eux : chacun a clos sa parcelle et l'a cultivée sans s'occuper des voisins. La location est collective, l'exploitation resta individuelle : jamais nos paysans n'ont essayé d'introduire dans leur culture les méthodes industrielles.

« On s'acharne contre les intermédiaires, contre les *gabellotti*. Certes il y a des abus. Le *gabellotto* pratique volontiers l'usure, il est souvent indifférent aux conditions économiques et sociales des paysans. Mais ces abus sont déjà en partie corrigés. Aujourd'hui, c'est le *contadino* qui fait ses conditions; les banques locales, les caisses rurales, subventionnées par la Banque de Sicile, font aux paysans des avances d'argent qui les dispensent de recourir aux usuriers. Enfin on reproche aux propriétaires leur *assenteismo*, le fait de vivre loin de leurs domaines; mais ce reproche ne s'adresse qu'à quelques grands feudataires, les Bivona, les Pignatelli... Ceux qui résident sur leurs terres et en surveillent eux-mêmes l'exploitation sont la grande majorité.

« En somme, le grand coupable, c'est l'État. Ah! si l'État

italien avait fait pour la Sicile ce que l'État français a fait pour l'Algérie, notre île aujourd'hui ne serait qu'un immense et fertile jardin. »

M. Jannelli, député de Palerme et directeur de la Banque Catholique, m'a fait entendre un son de cloche un peu différent. « A part quelques exceptions, m'a-t-il déclaré, nos propriétaires n'ont pas encore compris les nécessités du temps présent. L'ancien mode d'exploitation a vécu. Nos paysans veulent désormais cultiver la terre pour leur compte; il faut leur en donner les moyens. Ils sont mûrs pour cette tâche. Financièrement, beaucoup d'entre eux ont des ressources suffisantes. Ils cachent leur richesse, mais combien j'en connais qui possèdent de 50 000 jusqu'à 500 000 lire! Et tous cherchent à acheter de la terre. Ils ne le font point par spéculation : nous les voyons acheter à n'importe quel prix. Aujourd'hui, en Sicile, la terre à culture extensive vaut de 1 500 à 2 000 lire l'hectare; le vignoble se vend 5 000 et même 8 000 lire. Et l'offre est partout inférieure à la demande.

« Techniquement, nos paysans ont pour eux leur intelligence très vive. Savent-ils leur métier? les vieux, oui, les jeunes, ceux qui ont fait la guerre, ne savent rien, pas plus l'agriculture que le droit ou la médecine. Il passe en ce moment sur notre pays une vague de paresse; mais cela ne durera qu'un temps.

« Le Gouvernement, vous le savez, a pris durant la guerre une série de mesures maladroites; le tarif sur les grains a été une faute lourde. Beaucoup de paysans ont renoncé à cultiver les céréales et trouvent plus d'avantage à faire des fourrages et à élever du bétail, puisqu'ils peuvent les vendre l'un et l'autre aux prix du marché libre. Les invasions de terres ont été nombreuses; elles sont déplorables; mais le plus souvent, comme à Ribera, les paysans ont envahi les domaines qu'on refusait de leur vendre. Si les propriétaires étaient sages, ils accepteraient les offres raisonnables des paysans, plutôt que de pousser ceux-ci au désespoir. Si l'on exaspère les *contadini*, la crise de main-d'œuvre est inévitable. L'Amérique n'a pour eux que trop d'attrait : l'émigré qui réussit, — et le cas n'est pas rare, — engage ses proches, ses amis à venir le rejoindre, et ils partent. Or nous avons de plus en plus besoin de main-d'œuvre en Sicile; notre population est très dense, c'est vrai, elle est la plus dense du royaume; mais nous avons ici du travail pour tout

le monde. Le Sicilien n'émigrera plus aussi aisément, lorsqu'il aura, bien à lui, un bout de terre qu'il cultivera à son bénéfice, et dont il vendra lui-même les produits. C'est à ce résultat que tend notre organisation. La Banque Catholique s'occupe tout à la fois de crédit foncier et agricole, par l'intermédiaire des Caisses rurales, et directement d'opérations commerciales sur les *agrumi*, les vins, les blés, les amendes et les pistaches, en un mot sur tous les produits de l'agriculture paysanne. Notre œuvre a déjà produit de bons résultats : elle en obtiendrait de meilleurs et de plus rapides le jour où le parti catholique serait entré au gouvernement. »

Lorsque j'ai passé à Caltanissetta (fin mars 1920), la situation y était très critique. Les ouvriers des mines de soufre s'agitaient; les paysans, mis en goût par le décret Visocchi, refusaient de travailler aux terres, afin d'en obtenir plus tôt la réquisition. Néanmoins, le chevalier Pietro Ayala, propriétaire, me fit de la vie agricole locale un tableau assez optimiste. « A Caltanissetta, — me dit-il, — la propriété est relativement divisée. Vers 1780, un édit royal ordonna la division des grands fiefs seigneuriaux et ecclésiastiques; les parcelles furent données en emphytéose; aussi les petits propriétaires sont-ils assez nombreux. Il reste pourtant quelques *feudi* ou *latifondi*, qui sont exploités *a gabella*. Le *gabellotto* les loue aux paysans soit à part de fruits, soit à bail d'argent. Le territoire de Caltanissetta étant fort étendu, 24 000 hectares, — notre population agricole n'eût pas suffi à l'exploiter. Il est venu des paysans des contrées voisines, ou a bâti des maisons et même créé des villages. La police, les paysans le font eux-mêmes, et très bien.

« Ici comme ailleurs, la guerre a enrichi un certain nombre de cultivateurs. Les autres, ceux qui avaient été au front, et qui, au retour, se trouvèrent sans argent et sans travail, firent quelque tapage. Mais l'agitation fut beaucoup moins violente qu'à Girgenti ou à Castrogiovanni, d'où est parti le mouvement. Et j'ai en l'impression qu'elle était plus politique qu'économique : nos paysans n'avaient pas grand chose à gagner; ils eurent bientôt compris qu'ils faisaient le jeu des meneurs socialistes venus du dehors pour organiser la révolte.

« Les locations collectives, faites par l'intermédiaire et sous la garantie des Caisses rurales, ont donné ici de bons résultats; mais l'exploitation resta individuelle. Nos paysans sont riches

et économes. Ne pouvant pas acheter la terre, ils déposent leurs épargnes à la Caisse rurale, qui leur donne 3 et demi pour 100, ils n'en demandent pas davantage. Entre eux et les ouvriers de la solfatare, il n'y a aucun contact; les ouvriers sont socialistes, les paysans sont conservateurs, attachés au régime et à la religion. »

L'avocat Salvatore Gangitano, tout en reconnaissant la douceur des populations agricoles, ne laissait pas d'envisager l'avenir avec quelque inquiétude. « Il y avait beaucoup de misère à Caltanisetta avant la guerre, et il y en a encore. Les propriétaires sont nonchalants et égoïstes. Beaucoup d'entre eux se contentent de toucher leurs revenus, sans rien faire pour le paysan, sur la docilité duquel ils spéculent imprudemment. Or si l'agitation ici n'est pas profonde, tout autour de nous, la violence règne, et la violence est contagieuse. Les conditions de nos *mezzadri* sont moins bonnes que celles des *mezzadri* de Toscane et de Romagne. Ils chercheront à en obtenir de meilleures, ou même à modifier le système d'exploitation. Le décret Visocchi, mal expliqué aux paysans, mal appliqué par certains préfets, a jeté le trouble dans nos campagnes. S'il ne s'était agi que des grands fiefs! mais on a cru que même les moyens et les petits domaines tombaient sous le coup du nouveau décret. Je connais des propriétés de 30 hectares, où les paysans ont refusé d'ensemencer, pensant amener ainsi l'expropriation.

« D'autre part, la province manque d'eau, elle a peu de routes : à peine 300 kilomètres; les ponts manquent sur les rivières, et le gouvernement ne fait rien. S'il obligeait les propriétaires à bâtir, par exemple, une ferme par cinquante hectares, nous verrions bientôt autour de chaque ferme se former un village. Des projets nombreux ont été mis à l'étude, on n'en a réalisé aucun. En résumé, je ne crois pas à la révolution, mais je ne crois pas davantage au progrès : et il m'est pénible de vous faire cet aveu, car rien ne me tient plus au cœur que l'avenir de la Sicile. »

Après un voyage de quelques semaines à travers les campagnes siciliennes, — étrange alternance de déserts arides et de merveilleux jardins, — je repassai le détroit pour visiter les Pouilles. Ni à Barletta, ni à Foggia, je ne trouvai la situation aussi grave que la représentaient les journaux de Naples et de Rome. Cependant là comme partout, les esprits étaient très excités. Les promesses faites aux soldats, l'action développée par

les sociétés d'anciens combattants, enfin la promulgation du fameux décret Visocchi avaient fait naître des espérances et encouragé des prétentions qu'on n'aurait pu satisfaire sans bouleverser profondément l'économie et l'ordre social. La terre, relativement divisée dans la province de Bari, ne l'est plus du tout dans celles de Barletta, de Foggia et de Lecce, où règne le *latifondo*. En vain on objectait aux paysans que ces vastes territoires privés d'eau et exploités tant bien que mal à culture extensive ne se prêtaient point au morcellement. « Nous savons, répondaient-ils, comme on emploie les engrais et les machines, et nous pouvons former entre nous de grands syndicats d'exploitation. »

A Foggia, Mgr Belta, aidé de quelques notables catholiques, avait créé une « coopérative agricole de production et de travail. » Cette société a loué et réparti entre ses membres un territoire assez important : chaque famille cultive cinq hectares et en tire un revenu suffisant pour vivre convenablement en payant un fermage assez élevé, puisqu'il faut amortir le capital engagé. Cette heureuse initiative avait fait naître quelques autres entreprises, analogues en apparence, mais dont il est difficile de dire si elles révélaient le souci d'améliorer tout ensemble la production et la condition des travailleurs, ou traduisaient simplement des préoccupations électorales.

***

De l'enquête trop rapidement conduite à travers des régions si diverses, se dégageaient pour moi deux impressions. D'abord, il n'y a pas *une* question agraire en Italie, il y en a huit ou dix, autant que de provinces agricoles, et il sera difficile de les résoudre toutes ensemble par des procédés uniformes. Ensuite, la politique inaugurée par les décrets ne m'a paru tenir compte, ni de la multiplicité du problème, ni même de sa véritable nature. Occupations, violentes ou légitimes, ont abouti presque partout au même résultat : diminution énorme de la production, sans amélioration notable du sort du producteur. Ce n'est pas tout que de distribuer la terre aux paysans : il faut encore leur fournir les moyens de l'exploiter, moyens financiers et moyens techniques. Les uns et les autres m'ont paru généralement faire défaut aux bénéficiaires des décrets de 1919-1920. Enfin, dans l'Italie centrale et méridionale, la question agraire ne pourra pas

être résolue avant que des aménagements préalables n'aient rendu possible l'exploitation rationnelle du sol. Ici, l'intervention de l'État est absolument nécessaire : seul l'État peut construire des routes et des conduites d'eau, mener à bien de vastes opérations d'irrigation et de drainage, mettre fin au brigandage et faire disparaître le *malaria*.

La tolérance peut-être excessive dont avait usé le gouvernement à l'égard des envahisseurs de terres n'eut même pas pour effet de supprimer les violences et de ramener l'ordre dans les campagnes. De nouveaux troubles éclatèrent au printemps de 1922 : ils furent particulièrement graves en Émilie, où ils eurent pour épilogue l'occupation de la ville de Bologne par les fascistes (juin 1922).

Au mois de juillet, la Chambre italienne reprit la discussion du projet de loi sur le *latifondo* : discussion aussi confuse que le projet lui-même, où l'on retrouve, plus ou moins heureusement mêlées, les aspirations des socialistes, les propositions des radicaux et les idées des catholiques populaires. La loi n'en fut pas moins approuvée par la Chambre, le 14 juillet. Ce vote était une des conditions que don Sturzo, secrétaire politique du parti populaire, avait imposée au ministère Facta.

La loi de 1922 sera-t-elle jamais appliquée? on se le demande. Toujours est-il qu'un des premiers soins du gouvernement fasciste a été de mettre fin au droit de possession temporaire que le précédent régime avait reconnu, sous certaines conditions, aux occupants des terres envahies. La prorogation, demandée avec instance par les socialistes, fut énergiquement refusée par M. Mussolini. Du même coup, l'*Œuvre des Combattants* avait, en pratique, cessé de vivre. Cependant le problème agraire demeure entier et garde toute son importance. Sans essayer de prévoir de quelle façon le nouveau gouvernement essaiera de la résoudre, on peut supposer qu'il tiendra le plus grand compte de deux éléments, dont ses prédécesseurs avaient fait un peu trop bon marché : l'intérêt de la production et le respect de la propriété individuelle.

MAURICE PERNOT.

(A suivre.)

REVUE SCIENTIFIQUE

LES MÉTHODES PASTEURIENNES ET LA VITICULTURE

Le grand nom de Pasteur domine les semaines que nous venons de traverser et son centenaire est venu heureusement rappeler le respect et la gratitude que le monde doit au génie français. Trop de pays peut-être auraient tendance à l'oublier dans les temps égoïstes et troublés que nous traversons. C'est une heureuse coïncidence qui a rendu ce centenaire synchrone de trop de litiges où l'aveuglement et l'ingratitude contestent son dû à la France.

On a rappelé éloquemment à maintes reprises, ces derniers temps, les services que Pasteur et les méthodes pasteuriennes ont rendus à la pathologie animale et singulièrement à la pathologie humaine qui en est le chapitre le plus directement intéressant pour nous.

Ce qu'on n'a peut-être pas souligné avec autant de force qu'il aurait fallu, c'est que la pathologie végétale est redevable à ces méthodes de progrès non moins marqués et non moins considérables. Et bien que cela n'apparaisse peut-être pas à première vue, la pathologie végétale est sans doute la plus importante de toutes, puisque ce sont les végétaux qui, soit directement, soit grâce à leur transmutation en chair dans le corps des animaux, permettent à l'humanité de subsister.

Sans végétaux nutritifs l'humanité disparaîtrait bien vite. Ce sont eux qui sont les intermédiaires indispensables, les agents de liaison, les machines qui nous rendent assimilable l'énergie solaire. Un cataclysme qui anéantirait les plantes, et rien qu'elles, condamnerait aussitôt à une mort rapide toute l'humanité.

C'est pourquoi je me crois fondé à dire que la pathologie végétale, et spécialement la pathologie agricole, n'est pas moins importante pour nous que l'étude et la guérison de nos propres et humaines maladies.

Je me propose de montrer maintenant que les progrès faits depuis quelque temps dans la guérison des maladies des plantes sont directement issus des méthodes pasteuriennes, et, pour cela, je prendrai l'exemple de la plus française des plantes utiles, de la plus justement chère à notre orgueil national : la vigne. Certes, le blé de France est d'une qualité nulle part dépassée; certes, notre bétail ne le cède à aucun, même au merveilleux bétail anglais. Mais il est un produit de la terre française qui dépasse largement ces *ex æquo*, et qui possède par ses qualités une suprématie que nul ne conteste et qu'aucun autre pays du monde n'a pu égaler : le vin. La France occupe le premier rang non seulement par la qualité de ses vins, mais aussi par l'importance de la culture de la vigne. C'est pourquoi je crois utile de prendre la vigne comme exemple de l'application des méthodes pasteuriennes à l'agriculture.

La production viticole représente en France une valeur cinq fois plus grande que celle de la betterave, trois fois plus élevée que celle de la pomme de terre, supérieure à celle des prairies naturelles et des herbages, égale à celle du froment. La valeur foncière des terrains plantés en vigne est de huit à dix fois plus grande que celle des terres labourables, et les produits nets en restent toujours de quatre à cinq fois plus élevés que ceux des plantes céréales et des plantes fourragères.

Bref, dans la couronne de la France la plus beau fleuron, le plus riche joyau est sans conteste ce rubis merveilleux : son vin.

Mais ce n'est pas pour cela seulement que la vigne est la plus captivant des sujets pour l'homme de science, qui veut étudier le rôle des méthodes pasteuriennes dans la biologie végétale. C'est dans la culture de la vigne que la méthode scientifique s'est de beaucoup appliquée jusqu'ici avec le plus d'efficacité et d'envergure. Nos autres méthodes sont dans cette voie beaucoup moins avancées.

Voyons donc l'œuvre scientifique qui a été réalisée pour la vigne et dont nos techniciens peuvent être justement fiers. Elle nous montrera, je pense, que si, suivant le mot de Pasteur, après nos désastres de 1870 « nous avons été alors vaincus par la science, » nos viticulteurs ont le droit de dire aujourd'hui : « C'est par la science que nous avons vaincu. »

Dans un de ses poétiques et vigoureux tableaux qui sont comme un reflet moderne des *Géorgiques* et qu'a publiés la *Revue*, M. Joseph de Pesquidoux a dépeint la terreur, puis l'accablement qui s'emparèrent des viticulteurs du Bordelais lorsque, pour la première fois, la

phylloxéra y fit sa désastreuse apparition. C'est en effet aux environs de Bordeaux et près de Roquemaure (Gard) qu'on observa les premières taches phylloxériques nettement constatées qui de là ne tardèrent pas à gagner tout le vignoble français, tout le vignoble européen.

Le caractère parasitaire de la maladie avait été bientôt reconnu, et son agent, qui prit le nom justement terrifiant de *phylloxera vastatrix*, reconnu pour être un insecte qu'étudia et détermina J.-E. Planchon (1).

Dans un beau livre récent de la « Bibliothèque des merveilles » rénovée (2), et où la lucidité de l'exposé est agrémentée d'un style charmant, M. E. Caustier nous donne une idée de la prodigieuse fécondité de cet insecte. Les femelles qui ont passé l'hiver sur les racines de la vigne n'ont pas d'ailes et donnent naissance à des générations de femelles sans ailes et parthénogénétiques. Chacune de celles-ci pond environ deux cents œufs. Comme six à huit générations se succèdent en été, on peut en déduire qu'en négligeant le déchet, chaque femelle de phylloxéra peut donner naissance dans l'année à une descendance de plus de dix quatrillions, c'est-à-dire plus de dix millions de milliards de rejetons. Si on pense que la population humaine totale de la terre ne dépassa pas un milliard et demi d'individus, on jugera par là de la prodigieuse, de la diluvienne fécondité de cet ennemi qui s'était abattu sur nos vignes.

Que faire? Bientôt on dut renoncer aux palliatifs chimiques qui n'offraient qu'une digue vite submergée à cette effrayante multiplication d'ennemis. C'est alors qu'entrèrent en jeu les procédés méthodiques et scientifiques qui ont sauvé une des richesses principales de la France et dont je voudrais surtout souligner les caractères nettement pasteuriens.

On sait qu'en moins de quinze ans le phylloxéra fit baisser la production de notre vignoble de 80 millions d'hectolitres à moins de 23 millions. Encore quelques années et ce chiffre allait tomber à zéro. J.-E. Planchon avait indiqué que les vignes américaines paraissaient relativement plus résistantes que les nôtres au phylloxéra, mais les résultats obtenus dans cette voie paraissaient pleins d'aléas et dans des rapports variables et mal définis avec la nature des terrains.

(1) Voyez sur le *Phylloxéra* les articles publiés dans la *Revue* par J.-E. Planchon en 1874, 1878, 1877, et par la Duchesse de Fitz-James, en 1881, 1883, 1885 et 1886.
(2) *Les insectes*, par E. Caustier, librairie Hachette.

C'est alors qu'entra en jeu, au milieu d'une phalange de précieux chercheurs, un agronome, M. Pierre Viala, qui est à juste titre considéré comme le sauveur du vignoble français et que l'Académie des Sciences a, pour cette raison, appelé dans son sein. Sur la désignation de M. Tisserand qui est aujourd'hui le doyen vénéré de l'agronomie française, il est envoyé en mission par le Gouvernement pour étudier sur place les plants américains, et il en rapporte des résultats qui d'année en année se perfectionnent et qui sont directement issus, dans leur méthode, leur esprit, leur portée et leur application, des idées pasteuriennes dont ils semblent une transposition fidèle sur le terrain viticole.

Pasteur et ses élèves ont établi que la propagation des maladies parasitaires dépend de la résistance du milieu à l'agent nocif, et la méthode thérapeutique qui en est issue consiste en somme à rendre résistant le milieu menacé ou attaqué plutôt qu'à détruire le parasite pathogène. La sérothérapie pasteurienne vise à augmenter la résistance de l'organisme lorsqu'il est attaqué, la vaccination vise à créer cette résistance préalablement à l'attaque.

Cette idée de la résistance du milieu, soulevée d'abord à propos du charbon et du choléra des poules, a eu les conséquences immenses que l'on sait et que le monde entier vient de célébrer. Elle a attiré en particulier l'attention sur la résistance de certaines races humaines à certaines maladies. Pareillement elle ne pouvait manquer de conduire à la recherche d'espèces de vignes réfractaires au phylloxéra et à l'étude comparée de leur résistance en fonction du terrain et des autres facteurs. C'est à cette œuvre que s'est attelé M. Pierre Viala, c'est elle qu'il a menée à bien.

Ainsi ont été apportées les données aujourd'hui classiques que voici. Les différences de résistance phylloxérique des diverses espèces et de leurs dérivés dépendent de leur distribution géographique et géologique. Cette résistance est acquise, probablement par adaptation sous les influences du climat et du sol. Si les plants américains sont plus résistants, c'est que, ne l'oublions pas, le phylloxéra, qui est venu d'Amérique chez nous, les avait depuis longtemps attaqués, et qu'ils se sont peu à peu adaptés à lui résister, à lui devenir réfractaires, c'est qu'ils ont, si j'ose dire, été peu à peu naturellement vaccinés contre lui. De même les habitants d'une ville populeuse, habitués à vivre dans une atmosphère souillée, sont proportionnellement plus réfractaires que les allogènes, que les campagnards fraîchement transplantés dans cette ville, lorsque la tuberculose les attaque.

Le terrain des premiers s'était déjà accommodé au microbe dont la virulence, si elle subit un réveil soudain, le touche moins. De même encore les soldats habitués à ne boire que de l'eau filtrée attrapaient lors de la guerre, en buvant une eau infecte, plus facilement la typhoïde que ceux dont l'organisme s'était depuis longtemps accoutumé aux eaux polluées. L'habitude n'est pas seulement une seconde nature; elle est le meilleur agent naturel d'immunité. C'est elle qui a rendu les plants américains rebelles au phylloxéra.

Chose remarquable et qu'a montrée M. Viala, la résistance phylloxérique des plants, variable d'une espèce à l'autre, est maintenant fixée à ces stades divers au même degré que le sont les caractères morphologiques. Elle se transmet par hérédité invariable pour les espèces pures et se maintient intégralement dans les descendants directs et eu mélange proportionnel, avec prédominance de l'action mâle, dans les descendants combinés, dans ces hybrides de la vigne dont M. de Pesquidoux a décrit avec une si poétique précision le mode de formation.

Ainsi, par l'étude expérimentale des lésions phylloxériques, on a établi les valeurs individuelles des résistances au fléau pour la série des diverses espèces et de leurs hybrides et on en a conclu des données pratiques, — et bientôt vérifiées, — sur les nouveaux hybrides à créer.

D'autre part, les viticulteurs avaient parfois éprouvé une grande désillusion en constatant que les vignes américaines prenaient cette maladie qu'on appelle la chlorose et dépérissaient dans les terrains calcaires qui, en Charente, en Champagne, en Bourgogne, constituent une grande étendue des meilleurs vignobles à grands vins.

L'étude approfondie de ce problème par M. Viala montra que chaque espèce de vigne américaine est confinée dans des terrains de composition chimique et physique bien tranchée. Il put découvrir dans les terrains crétacés du Texas des espèces (notamment V. Berlandieri) résistantes au calcaire. Il montra expérimentalement que la *chlorose* est due à l'absorption du calcaire par les racines, mais que, — évidemment par suite d'une adaptation, d'une réaction due à l'accoutumance, — les plants calciphiles (Berlandieri) n'absorbaient pas le calcaire du sol.

Ainsi se trouvaient fixées scientifiquement toutes les bases qui ont permis la reconstitution méthodique et le sauvetage de tout le vignoble français menacé.

On sait que nos vignes ont été reconstituées en partant de ces

données et en utilisant comme porte-greffes, comme racines, des plants américains judicieusement sélectionnés et appropriés aux conditions locales. Sur eux on a greffé les anciens cépages, lesquels, — c'est là le fait heureux et important, — impriment aux grands vins comme aux vins ordinaires leurs qualités propres et caractéristiques. L'expérience, — qui maintenant est déjà longue, — a montré que la qualité des vins de vignes greffées n'est pas modifiée par le greffage des vignes américaines. Bien au contraire, l'emploi de porte-greffes issus du V. Berlandieri a nettement accentué la qualité des vins, et nos viticulteurs pourraient s'écrier aujourd'hui sans crainte de se tromper :

Et sur des ceps nouveaux faisons des vins antiques

L'introduction judicieuse et scientifique des porte-greffes américains a donc sauvé notre vignoble. Mais toute médaille a son revers et on a vu alors divers nouveaux parasites introduits d'Amérique avec la vigne américaine s'attaquer à leur tour à nos ceps, et leur donner ces maladies dont les principales sont l'oïdium, le mildiou et le black-rot. Ces maladies dites cryptogamiques sont causées par divers champignons microscopiques.

Il ne saurait être question de passer ici une revue complète des travaux scientifiques multiples qui ont abouti à déterminer et à connaître parfaitement ces maladies cryptogamiques, puis à lutter victorieusement contre elles. Restant confiné au point de vue que j'ai retenu plus haut, je m'attacherai surtout et de la manière la plus générale à ce qui, dans ces travaux, me semble plus particulièrement et spécifiquement pasteurien.

La première chose à faire, la plus indispensable, celle sans laquelle rien d'autre n'est possible est, lorsqu'on veut étudier une maladie parasitaire ou microbienne, de trouver un milieu permettant à volonté la culture et l'expérimentation du parasite *in vitro*. La tuberculose n'a commencé à être vraiment connue scientifiquement que lorsque le docteur Roux eut découvert, — ce que d'autres avaient vainement cherché avant lui, — un milieu propre à la culture massive du bacille de Koch. Ce que M. Roux avait fait pour la tuberculose, M. Viala avec ses collaborateurs l'a réalisé pour les champignons parasites de la vigne.

Lorsqu'on veut isoler et cultiver sur des milieux artificiels un champignon parasite, il semblerait *a priori* qu'il doive suffire de prélever à la surface de la vigne et au moment de la fructification

des spores de parasite à étudier. Mais ce procédé ne donne rien de bon parce qu'aux spores qu'on prélève ainsi se trouvent toujours mélangés d'autres spores qui se trouvent abondamment dans l'air, des moisissures saprophytes, c'est-à-dire vivant aux dépens des matières mortes. Ces spores et moisissures se développent sur tous les milieux de culture. Il s'ensuit que le développement du champignon à étudier, si on le réalise de cette manière, n'est jamais pur, est noyé dans des cultures parasites et ne permet pas une étude scientifique.

M. Viala a ingénieusement tourné cette difficulté au moyen d'une méthode très générale, qui permet d'obtenir des cultures parfaitement pures de presque tous les champignons parasites de la vigne. Voici le principe de cette méthode : on sait que tous les champignons possèdent d'une part, des organes variés de reproduction, d'autre part, des organes végétatifs qu'on range sous le nom de *mycélium*, qui sont les analogues des tiges et des racines des plantes. Ces organes végétatifs, ce *mycélium* vit à l'intérieur des tissus parasités par eux, comme fait le rat du bon fabuliste dans son fromage de Hollande. Ce *mycélium* du champignon de la vigne, rampe entre les cellules de la plante, comme ferait un minuscule serpent aux myriades de corps et en aspire les sucs nourriciers par de microscopiques suçoirs. Au moment de la fructification, les spores du champignon sortent de l'intérieur de la plante, jaillissent à l'extérieur. C'est un peu avant ce moment-là que la méthode instaurée par M. Viala s'applique. Elle consiste, un peu avant l'issue des organes de reproduction, à pénétrer aseptiquement, avec des instruments flambés, à l'intérieur même de la plante attaquée et à y prélever, avec diverses précautions destinées à assurer la stérilisation, du tissu attaqué mélangé au champignon nocif. Ce sont de vraies boutures. Ces germes sont ensuite cultivés dans des récipients, sur des milieux appropriés, et, grâce à cette manière d'opérer, ils s'y développent à l'état pur et sans être mélangés aux moisissures saprophytes de l'air.

La méthode est très générale. Elle est aujourd'hui universellement connue sous le nom de méthode du bouturage par le mycélium des tissus envahis. Ce nom dit bien ce qu'il veut dire. Ce bouturage est toujours fait au moment de la formation des organes reproducteurs du champignon et par la prise aseptique de la bouture à leur contact immédiat. Ce qui varie d'une espèce de champignon à l'autre, c'est la nature du milieu le plus favorable à la culture aseptique. Ce milieu est d'autant plus difficile à trouver qu'il s'agit

d'un champignon qui produit ce que M. Viala a appelé, d'un terme aujourd'hui classique, le *parasitisme intégral.* Cette forme de parasitisme est exactement l'opposé du saprophytisme, qui est le propre des parasites se développant aux dépens de la seule matière morte.

Parmi les faits remarquables qui ont été mis en évidence par ces méthodes nouvelles, il en est toute une série qui montrent que les champignons parasites de la vigne sont capables de se modifier d'une manière remarquable suivant les circonstances, et par adaptation au milieu dans lequel on les place.

Prenons par exemple le black-rot, qui est peut-être de toutes les maladies cryptogamiques de la vigne, celle où les belles recherches de M. Viala ont projeté le plus de lumière. Je passe, — malgré son importance, — sur le côté pratique des résultats obtenus par ce savant sur ce point, et qui ont servi de base aux procédés aujourd'hui connus de tous les viticulteurs ; ce sont ces procédés qui ont permis de lutter décisivement contre cette terrible maladie.

Le jus de raisin avant véraison s'est montré le milieu artificiel le plus propre à la culture aseptique du champignon qui cause le black-rot, et qui porte le nom de *Guignardia Bidwelli.* Ce champignon isolé par la méthode du bouturage des tissus mycéliés a été soumis à une sorte d'entraînement progressif dans les milieux artificiels les plus variés. Afin de rechercher les meilleurs moyens d'agir contre lui, on l'a accoutumé progressivement dans ces milieux de culture variés à résister à des produits toxiques.

N'est-elle pas admirable cette application à des êtres microscopiques, des méthodes pasteuriennes et en même temps des procédés modernes par lesquels les éleveurs créent à volonté telle ou telle race de bétail, de chevaux ou de volailles ?

On a ainsi remarqué d'abord ce fait important qu'à une certaine dose de sucre qui correspond à celle de la véraison, le sucre est un milieu favorable pour le parasite. Pour une dose plus forte, le parasite ne se développe plus, l'excès de sucre devenant pour lui un poison. De là, la conclusion pratiquement si importante que le black-rot n'est plus à craindre sur les fruits après véraison, si on les a préalablement défendus avant cette phase de leur évolution.

Dans l'ordre biologique encore, il y a lieu d'insister sur les recherches de M. Viala relatives à l'influence des milieux toxiques sur le *G. Bidwelli.* Il a, par de longues et minutieuses expériences, rigoureusement conduites, déterminé les doses nuisibles dans les cultures de divers sels toxiques. Ainsi, et je ne cite que cet exemple

à cause de l'intérêt pratique qui en résulte, il a trouvé que le mycélium végète et fructifie à une dose de un 11/100e de sulfate de cuivre, mais à 1/1000e les fructifications sont rares et ne se forment plus au-dessus (1/800e). Mais, et c'est surtout ce que nous voulons retenir, si l'on fait des cultures sériées en prenant, pour inoculer un nouveau milieu un peu plus riche en sulfate de cuivre, la semence (spores ou mycélium) dans un milieu immédiatement moins riche et dans lequel on a déjà fait trois ou quatre cultures successives, on augmente l'accoutumance du champignon au sulfate de cuivre. On a pu ainsi parvenir à faire vivre le black-rot dans des milieux contenant 1/500e, soit 2 pour 1000 de sulfate de cuivre. Cette accoutumance progressive a été aussi réalisée pour l'acide arsénieux.

Quand nos cultures en milieux nutritifs complétées par des teneurs variables de sulfate de cuivre avaient été entraînées à des doses où le champignon formait d'assez abondantes fructifications (pycnides), les spores étaient recueillies et projetées sur des raisins verts, comparativement avec des inoculations faites au moyen de spores produites dans des milieux de culture toujours exempts de sulfate de cuivre. Or, la destruction des raisins était beaucoup plus rapide avec les spores de culture entraînées au sulfate de cuivre qu'avec les spores d'autres milieux non influencées par le sulfate, ou qu'avec des spores provenant de vignobles envahis. MM. Cazeaux-Cazalet et Capus, par une expérience en grand en pleins vignobles, ont vérifié ce fait d'accentuation de virulence avec des spores que M. Viala avait prélevées, à cet effet, dans ses cultures.

Étonnante application à l'infiniment petit des méthodes qui avaient si bien réussi au roi Mithridate, soucieux de se mettre à l'abri des entreprises toxiques de ses fidèles courtisans.

Et comment pourrait-on nier l'évolution, le transformisme des êtres vivants et l'action prépondérante du milieu si bien pressentie par le génie de Lamarck lorsque l'expérimentation nous permet de prendre en quelque sorte, sur le fait, les phénomènes, de les créer même à volonté pour ce qui concerne les microorganismes?

Je voudrais achever, par l'examen d'un point particulièrement curieux, cette trop brève et très incomplète étude d'une œuvre scientifique qui a non seulement amené des progrès éminents dans notre connaissance des phénomènes, mais qui a servi à sauver une des belles richesses de la France, conjuguant ainsi cet *utile dulci* qui, dans l'ordre des sciences comme dans les autres, est la définition même des choses vraiment achevées.

Il s'agit de cette singulière maladie de la vigne qu'on appelle l'*Esca* (en grec, en italien, en provençal, Esca signifie amadou)

C'est une maladie très ancienne, mais qui n'a été reconnue comme entité pathologique que tout récemment, du moins pour la vigne. Elle est due à un microorganisme répandu dans toutes les régions vignobles du monde M. Viala a pu isoler et cultiver le parasite en milieux artificiels, par le bouturage direct du mycélium pris dans les tissus envahis de la vigne, aussi bien que dans ceux du peuplier, du chêne, de l'olivier, du mûrier. Ce parasite est ou le *Polyporus igniarius* ou le *stereum hirsutum*. Ils sont reconnus, en général, comme la cause d'une même maladie de tous ces végétaux.

Il est, en tout cas, un fait commun à ces cultures d'origines diverses: c'est que le tanin constitue toujours la base la plus parfaite des milieux nutritifs et que l'on peut obtenir des frondaisons végétatives et denses dans des récipients de 5 à 10 litres, bien plus intenses que celles d'aucun autre parasite.

Le parasite de l'esca a une manière d'opérer qui n'a été jusqu'à ce jour signalée pour aucune autre plante. Le champignon pénètre les tissus par les plaies de taille de la vigne, et d'autant plus facilement que la cicatrisation de ces plaies est plus lente par suite de leur surface et de l'influence de la sécheresse. Il n'envahit pas le tissu vivant, il le tue d'abord par la diffusion d'une diastase, c'est-à-dire d'un ferment soluble, qui agit sur les corps taniques en les oxydant et en colorant en brun foncé les tissus de la tige qui les renferment naturellement. De la sorte, la masse mycélienne, dans la tige envahie, est sans cesse entourée d'une zone brune qui la limite et l'entoure toujours dans toute son expansion. Cette zone brune semblable à de l'amadou et d'où vient le nom de l'esca s'étend progressivement, mais ne contient le mycélium du parasite que quelque temps après son brunissement par oxydation du tanin. Aussi est-ce sur les milieux de culture contenant du tanin et sur ceux-là seulement qu'on obtient les plus beaux développements du polypore. Le parasitisme du champignon de l'esca est donc, au point de vue biologique, un parasitisme bien spécial; il tue la plante non pas par ses organes végétatifs, mais par la diastase de son mycelium.

On sait que dans la théorie microbienne des maladies, on a longtemps disputé sur le point de savoir si les microbes pathogènes agissent directement par une action en quelque sorte personnelle et destructive, ou par les poisons qu'ils sécrètent, s'ils agissent, — qu'on me permette cette comparaison, — comme l'infanterie qui est effi-

esca sur place et dans le contact avec l'ennemi, dans le corps à corps, ou comme l'artillerie qui agit de très loin par ses projectiles. — On sait aujourd'hui pertinemment que les microbes de la plupart des maladies humaines et animales agissent à la fois à des degrés variables par les deux procédés. Eh bien! il semble que dans les maladies cryptogamiques de la vigne, le parasite agisse le plus souvent comme nous l'avons indiqué, par contact direct, par le premier procédé. Dans le cas de l'esca, el exceptionnellement, c'est le contraire qui a lieu.

La diastase est émise comme un poison, comme un jet de venin, par le champignon. Par un mécanisme qui n'a pu encore être bien précisé, cette diastase se diffuse à distance dans la vigne et produit des réactions d'où résultent des symptômes spécifiques de coloration ou de décoloration dans les feuilles, d'une part, et, en dernier lieu, la mort souvent brusque de la plante, ou pour le moins des phénomènes progressifs de rabougrissement.

Parmi les nombreux essais faits par M. Viala à propos de cette maladie sur les substances toxiques surajoutées aux milieux de culture, il en est un très important par les conclusions pratiques qui en sont résultées. Des traces d'acide arsenieux, ou de très faibles doses d'arsénites alcalins, mises dans les milieux contenant du tanin les plus favorables à l'espèce, arrêtent ou entravent complètement son développement. Le traitement de l'esca, par badigeonnage des plaies de taille au printemps, au moyen des arsénites alcalins (qui agissent en même temps sur d'autres maladies) est, depuis quelques années, entré dans la pratique courante. On en a démontré la réalité et la valeur dans divers vignobles par des expériences précises qui ont établi, en même temps, que des badigeonnages pratiqués deux années successives sur trois enrayaient la maladie. L'esca a, depuis quelques années, une gravité exceptionnelle sur les vieilles vignes greffées, où il n'est pas rare de constater une mortalité annuelle importante des ceps.

L'esca est donc un phénomène pathologique tout à fait singulier. Se fixant au centre même de la tige sous forme d'une nodosite de couleur jaunâtre, le champignon répand autour de lui concentriquement la mort sous les tissus. Il la répand par saccades curieuses. On sait en effet que les champignons prolifèrent brusquement par poussées successives concentriques. Par exemple, dans le cas du black-rot, ces poussées se produisent toutes les quarante-huit heures environ. Leur extension peut d'ailleurs être considérable. C'est ainsi

que le mildiou peut en vingt-quatre heures détruire sur la plante une grappe de fleurs de raisin auparavant intacte.

Bref, l'esca tuant la plante par saccades progressives et à partir du centre, on voit, lorsqu'on fait des coupes, un cercle noir qui s'étend de jour en jour et jusqu'à l'écorce elle-même Il arrive alors que brusquement la plante, qui la veille encore semblait intacte, tombe morte. On dirait une apoplexie foudroyante.

Tous ces faits étonnants et nouveaux relatifs à l'esca, M. Viala se plaît à raconter qu'il les a découverts par hasard Un jour, m'a-t-il dit, qu'il examinait des tubes contenant de la gélatine et de l'acide pyrogallique (substance extraite du tannin) où il cultivait le parasite, la partie supérieure de la substance gélatinense se trouva, par suite d'une maladresse du garçon de laboratoire, brusquement sectionnée et séparée par un intervalle de la partie inférieure où on avait placé la culture du champignon. Or, M Viala remarqua soudain que cette partie inférieure prenait une teinte noirâtre contrastant avec la teinte plus claire du fragment de gélatine adjacent, mais séparé, et que la diastase du champignon n'avait pu en conséquence atteindre. Sans l'accident qui s'était produit le contraste heureux ne se fût pas produit, le léger changement de teinte eût passé inaperçu, et nous ignorerions peut-être encore le curieux mécanisme de cette singulière maladie.

Dans le livre charmant qu'il vient d'écrire et qu'il intitule *le Savant*, le maître Charles Richet a raconté lui aussi comment sa belle découverte de l'anaphylaxie a été provoquée par un hasard.

Mais tout le monde conviendra que M. Richet comme M. Viala, avec cette modestie des hommes supérieurs, exagèrent peut-être un peu le rôle dévolu par eux à cette divinité qu'on appelle le hasard Une circonstance fortuite qui favorise la production d'un phénomène n'est rien, si à côté ne se trouve pas l'œil incisif d'un lucide observateur, et si, derrière cet œil, ne médite pas le rare cerveau d'un expérimentateur prompt à saisir l'occasion, si, derrière cet œil, ne jaillit pas la pensée fulgurante qui a compris

Napoléon a souvent parlé du rôle du hasard dans les batailles. Mais il fallait être Napoléon pour savoir tirer parti, comme il faisait, des circonstances hasardeuses Dans les batailles que la science livre contre l'inconnu et contre la maladie, il en est de même Et c'est ainsi que la stratégie, par un fallacieux détour, se rattache aux vrilles de la vigne.

CHARLES NORDMANN.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *Les Deux trouvailles de Gallus*, poème dramatique en trois parties, de Victor Hugo.

Les Deux trouvailles de Gallus dormaient, au livre dramatique des *Quatre vents de l'esprit*, leur glorieux sommeil. La Comédie Française a jugé bon de les en réveiller, comme elle avait fait naguère pour *Mangeront-ils*. Ne lui demandons pas ses raisons. C'est une joie d'entendre résonner ce verbe magnifique, et d'applaudir ces tas de vers superbes ou charmants. Cette joie nous suffit. Il paraît que le vers de Hugo a cessé de plaire aux jeunes générations; elles trouvent qu'il « fait vieux : » prenons en pitié ces sottes fanfaronnades ! L'œuvre n'était pas faite pour la scène, on le sait de reste, et rien ne s'y trouve qui ne fût déjà dans les drames de la belle époque; ce sont les mêmes thèmes romantiques, sur lesquels l'opinion est faite et qu'il est superflu de discuter : qu'importe? Types, idées, sentiments, décors familiers à l'imagination d'un grand poète, il nous plaît de les retrouver ici, traduits avec la somptuosité verbale dont Victor Hugo a été, dans l'histoire de notre littérature, l'exemplaire à peu près unique.

Le poème se partage en trois morceaux, disons, en trois actes, dont chacun dans la pièce est une pièce entière. D'abord une sorte d'idylle épique ou de berquinade énorme. Un château tombé en ruines et devant la masure de pauvres gens : antithèse initiale qui sera suivie de beaucoup d'autres : c'est la pente habituelle au génie de Hugo. Le fond d'une forêt dans cette Allemagne où s'est tant de fois promené le rêve du poète, depuis le voyage aux bords du Rhin. Le duc Gallus, landgrave qui pourrait être un burgrave, — usurpateur, comme tous les souverains. La couronne revenant à son neveu George, un enfant, il a pris la couronne et exilé l'enfant dans

les bois. L'exercice du pouvoir ne lui procure d'ailleurs aucun agrément. Il juge sans indulgence le métier auquel il s'est condamné: c'est un duc philosophe, qui a lu Voltaire et qui pense des prêtres et des rois ce qu'en pense Victor Hugo lui-même. Comme il s'ennuie et que sa grandeur, qui l'attache à la Souabe, l'empêche de venir incognito faire la fête à Paris, il cherche à se distraire sur place Il est vieux; il voudrait bien être amoureux. De qui? d'une drôlesse; mieux encore: d'une drôlesse dont il aurait été lui-même le corrupteur. Pour un roué qui a fait ses classes dans les romans libertins du XVIII[e] siècle, corrompre, voilà le plaisir!

Assister dans une âme à l'aube de la faute,
Je ne suis pas méchant, mais j'aimerais ce jeu.
Moi, des crimes, fi donc! mais des vices, parbleu!
Quel plaisir! se gratter du doigt la boîte osseuse,
Et se dire tout bas: bon! elle est paresseuse,
Elle hait le travail, elle aime les bijoux,
Elle me trompera pour d'affreux sapajous,
Elle est chaque jour pire, elle est chaque jour moindre,
Elle sent avec joie en elle Phryné poindre,
Elle ignore l'honneur, le devoir, la raison;
Elle a l'éclosion sinistre du poison

On peut se croire un roué et n'être qu'un imbécile... Donc Gallus cherche dans les bois un ange dont on puisse faire une coquine. L'ange se présente sous les traits de Nelle. C'est une belle jeune fille, blonde, simple et pure. Elle aime un jeune homme dont elle est aimée, et il était inévitable que ce beau garçon errant dans le bois fût Georges lui-même, le prince dépossédé. Par devoir et obligation professionnelle de roué, Gallus essaiera de tenter Nelle. Mais c'est un pauvre Valmont, un Méphisto à la manque. Et Nelle peut être Allemande comme la Marguerite de *Faust*: elle est moins sotte. Elle est le contraire de sotte. Très fine, elle a vite fait de percer le manège de son épais séducteur; spirituelle et prompte à la riposte, elle le cloue de mots sans réplique. Elle est, cette Nelle, le charme de ce premier acte. Avec elle un grand souffle de nature traverse la scène. Écoutez-la parler de ses vaches qu'elle va traire dans les prés:

J'aime leurs grands yeux bleus qu'on dirait pleins d'un rêve;
Elles donnent leur lait à vous tous; je me lève
De grand matin, je cours, je saute les fossés,
Je me mouille les pieds dans l'herbe; je ne sais

Si le roi Frédéric combat l'empereur Charle ;
Mais elles dans les champs m'attendent; je leur parle:
Chacune semble heureuse et gaie en m'écoutant;
Elles lèchent mes mains et j'ai le cœur content,
Dans la grande nature et loin de vos chimères,
Moi bonne fille avec toutes ces bonnes mères.

Voilà la vraie poésie naturaliste, non pas celle, masquée et banvillesque, des *Chansons des rues et des bois*, mais celle de la grande idylle, qu'on n'avait pas entendue depuis Chénier ou peut-être depuis Ronsard. Ces vers-là valent toute la pièce et ils en sont encore le meilleure trouvaille.

Bien entendu, comme c'est l'habitude dans le théâtre de Victor Hugo, où jamais un personnage n'est de la condition que semblerait indiquer son costume, cette vachère est une fille noble. Son grand père était feld-maréchal et son père, un baron de Holburg, a servi la patrie allemande. Grand bien leur fasse! Gallus, qui, pareil à tous les croquemitaines du père Hugo, est au fond un brave homme, marie au dénouement son neveu avec la charmante fille, et abdique en faveur du jeune ménage. Et cela est à la fois enfantin et grandiloquent, emporté par un débordement de poésie.

Si la première pièce est une idylle, la seconde est une féerie. Gallus a abdiqué sa couronne, mais non pas sa manie. Il continue à errer, en quête d'une paysanne dont il puisse faire une courtisane. Ses pérégrinations l'amènent devant la chaumière d'une certaine Élisabeth, qui doit, au coup de midi, se marier avec Harou, jeune rustre des environs. Harou a du bien : mariage superbe, bonne fortune et fortune inespérées. Le rude gars l'explique à sa future en un langage de la plus savoureuse rusticité. Il lui apporte, avec toutes les gentillesses de l'amour aux champs, la richesse campagnarde, pain dans la huche et pièces de toile dans l'armoire au linge. Il ne lui dissimule pas, d'ailleurs, qu'en échange de ce luxe, elle aura à travailler dur :

Étant maîtresse on est servante. S'éveiller
Au champ du coq, couper le seigle et la fougère,
Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
Manier gentiment la fourche à tour de bras,
Laver les murs, laver les lits, laver les draps...

Quoi encore? Soigner les cochons, patauger dans la paille mouillée et dans la bourbe de l'étable. Tout ce discours est une mer-

veille. Il sent d'une lieue le fumier, il suinte le purin. Et sans doute un tel programme en séduirait plus d'une : il fait faire la moue à cette belle renchérie. Elle rêve, elle, de tapis moelleux, de boudoirs parfumés, d'une vie passée à ne rien faire. Le contraste est par trop violent... Ici l'intermède fantastique. Comme notre villageoise se coiffe en plein air, il lui tombe du ciel une étoile de diamant dans les cheveux; un nain sort du buisson et lui tend un miroir : elle rit de se voir si belle en ce miroir... A cet instant, qui est l'instant psychologique, surgit Gallus : il lui promet un superbe avenir de femme entretenue. Placée, comme l'Hercule antique, entre deux routes, Élisabeth n'hésite pas : plutôt que celle de la vertu où s'annonce par un grincement la charrette de Harou, elle choisit l'autre où l'attend le char doré de Gallus.

Le troisième acte est le moins bon. Élisabeth est devenue la marquise Zabeth. Elle habite un hôtel somptueux où se presse tout le beau monde : abbés de cour, duce vieille France et lords old England. Pourtant, elle n'est pas heureuse. Elle a bijoux, dentelles, cadeaux, amants et cavalier servant, elle a tout ce qu'une femme peut souhaiter, sauf pourtant, ô Camille Doucet! la considération. On la courtise et on la méprise. Elle le sent et elle en souffre. C'est pour elle le serpent caché sous les fleurs. Tous la désirent, personne ne l'aime. Personne? Si pourtant : quelqu'un soupire pour elle, en silence et dans l'ombre. C'est Gallus soudain métamorphosé en amoureux transi... Nous voilà jetés en pleine convention et en plein mélo. Le romantisme n'a rien de plus faux que cette nostalgie de l'amour pur chez les filles et les vieux marcheurs.

La Comédie Française a très bien monté, avec l'éclat et le goût qui convenaient, le poème dramatique de Hugo. L'interprétation est ce qu'elle peut être dans un temps où, par malheur, on a laissé se perdre l'art de dire les vers. M. Duflos a donné de la dignité et de l'allure à ce barbon de Gallus. M. Denis d'Inès est amusant dans le rôle du confident Gunich. M. Dorival a remporté un gros succès dans celui du paysan Harou. M[me] Piérat a joué en parfaite comédienne le double rôle d'Élisabeth-Zabeth, et M[me] Huguette Duflos est une Nella toute gracieuse.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Au moment où le Gouvernement du Reich se résout à remettre aux Alliés de nouvelles propositions et où s'ouvre, à Bruxelles d'abord, une série de pourparlers dont l'importance sera décisive, il est nécessaire de nous faire une idée exacte de la situation actuelle de l'Allemagne en face du problème des réparations.

« Le seul critère de la capacité de paiement d'un pays est la volonté de renoncement de sa population, » écrit un économiste allemand bien connu, le directeur de la revue *die Bank*, M. Lansburgh. La question des réparations est donc avant tout d'ordre moral, politique et économique. Aucun pays ne vit plus chèrement que l'Allemagne, aucun ne se livre à de plus lourdes dépenses somptuaires. Tandis qu'une partie de la population, la plus nombreuse, souffre et peine, une autre s'enrichit et tient le Gouvernement et la presse dont elle se sert à son profit. En moyenne, 10 à 12 pour 100 seulement des dépenses normales de chaque mois, — non compris le formidable budget extraordinaire de la « résistance passive, » — sont couverts par les impôts ; la presse à billets fournit le reste. Or, M. Paul Hertz a prouvé, dans une étude qui n'a pas été contestée, que sur 100 marks d'impôts, 90 au moins proviennent de la retenue sur les salaires, et 10 au plus sont payés par les classes possédantes sous forme d'impôts de toute nature. Cette oligarchie est responsable, — et non l'occupation de la Ruhr, — de l'effarant déficit qui, pour l'année budgétaire 1922-1923, dépasse 7 trillions de marks-papier ! Le directeur ministériel Sachs avouait, le 21 mars, devant le Reichstag, que le Gouvernement était impuissant à endiguer « le déluge des dépenses. » Quatre cents milliards sont affectés au ravitaillement, six à des constructions de maisons, 23 à creuser des canaux, notamment le canal du Rhin au Danube, etc ! Ces chiffres se rapportent à des cours de 1 dollar pour 20 000 marks, et ce rap-

port est aujourd'hui de 1 à 80 000 ! Les sommes énormes destinées à soutenir la « résistance passive » pouvaient être épargnées, si le Gouvernement, sous la pression des industriels, n'avait pas voulu voir, dans une prise de gages prévue par le traité de Versailles, un acte de violence contraire au droit et décidé d'y opposer la force d'inertie et la tactique du sabotage ; la valeur des sommes engagées dans une lutte dont les populations sont les premières à souffrir, atteignait, au 20 mars, 900 millions de *marks-or*. La dépense annuelle du Reich, — sans compter les frais exceptionnels pour la Ruhr, sans compter les dépenses des États qui assument une partie des charges administratives, — se monte à environ 6 744 millions de *marks-or*. Trève de chiffres « astronomiques : » personne ne doute que l'administration financière du Reich ne soit la plus extravagante d'Europe.

Cette dilapidation systématique a été voulue par les industriels, comme ils ont voulu la lutte dans la Ruhr : ce sont deux aspects d'une même politique. Pour relever et soutenir, en février et mars, les cours du mark, ils ont porté une grave atteinte au crédit de la Banque d'Empire ; ils ont profité de cette stabilisation provisoire pour acheter, dans de bonnes conditions, des matières premières et surtout du charbon ; puis ils ont eu besoin d'une nouvelle baisse pour maintenir le décalage entre les prix de revient et les prix de vente à l'extérieur et reprendre leurs fructueuses exportations. Ils ont fait échouer l'émission, tentée par le ministère, d'un emprunt en dollars. La nouvelle baisse du mark a précipité la hausse du prix des denrées, au grand dommage du public. Depuis le 18 avril, jour où le groupe Stinnes, à lui tout seul, acheta un million de livres sterling, les produits alimentaires ont doublé de prix. La Banque d'Empire et son président M. Havenstein, cherchent trop tard à lutter ; la réserve d'or libre de charges est réduite à 719 millions de marks-or. Le taux de l'escompte vient d'être porté de 12 à 18 pour 100. M. Havenstein a constaté que de nombreuses maisons ayant des intérêts dans la Ruhr, consacraient à l'achat de devises étrangères les sommes qui leur avaient été remises par le Gouvernement pour le paiement des salaires et pour la lutte contre l'occupation franco-belge. « La direction de la Reichsbank, a dit M. Havenstein, regretterait vivement d'être obligée d'employer les moyens de coercition dont elle dispose pour réprimer les intérêts et les égoïsmes privés qui s'exercent au détriment de la collectivité. » Ces menaces impuissantes n'arrêtent pas la fièvre prodigieuse de spéculation qui

s'est emparée des Allemands et qui est un des symptômes morbides les plus graves que présente leur état mental. Le phénomène auquel nous assistons est sans précédent et sans exemple. Jamais on n'avait vu une oligarchie absorber ainsi peu à peu toute la richesse d'un pays, jamais on n'avait assisté à une pareille carence d'un Gouvernement et à une si complète impuissance d'un peuple tout entier en face d'un groupe d'industriels et de financiers sans scrupules. L'Allemagne et la Russie sont l'une et l'autre, — toutes différences gardées, — les victimes d'une oligarchie qui les ronge et qui les tue au nom d'une fausse doctrine économique.

L'astucieuse politique de la grande industrie allemande a été jusqu'ici tolérée parce qu'elle s'est présentée à un peuple crédule et discipliné comme un moyen de tromper les vainqueurs et d'obtenir, en n'exécutant pas les traités, une première revanche. Toutes les catégories de producteurs ou commerçants y ont trouvé leur bénéfice; les paysans vendent leurs denrées à des prix exorbitants et c'est, par exemple, l'État qui fournit cinq milliards de marks pour assurer aux enfants des villes un lait qui ne manque pas, mais qui est trop cher pour les petites bourses. Grâce à l'avilissement du mark, les propriétaires ont aisément payé les cinquante milliards de dettes hypothécaires qui grevaient leurs terres, de même que l'État a pratiquement supprimé sa dette d'avant-guerre. Ce sont ces classes qui ont gagné, alors que d'autres s'appauvrissaient, qu'il faut atteindre et qui doivent payer les réparations : tout le problème est là. Il ne peut être résolu que par un prélèvement sur les valeurs réelles, par des sacrifices raisonnables de ceux qui ont profité de la guerre et surtout de l'après-guerre. M. Litwin, dans un article récent de la *Gazette de Voss*, insiste sur la nécessité pour le Reich de faire garantir ses engagements par les divers milieux économiques allemands : industriels, agriculteurs, commerçants, banquiers, armateurs, etc. Le tiers du capital actions et obligations de ces entreprises serait cédé à l'État qui le transmettrait à son tour à une caisse internationale des réparations. Un autre Allemand qui appartient, lui aussi, aux milieux industriels, M. Horten, préconise la mainmise du Reich sur une partie de la richesse des grands industriels; il constate que, tandis que certaines catégories de possédants, les porteurs d'obligations, d'hypothèques, de rentes, les propriétaires de maisons de rapport, perdaient les deux tiers au moins de leur avoir, les possesseurs de valeurs de change, de « valeurs monopole, » ont fait de formidables et scandaleux bénéfices ; il propose, pour

amener une baisse des prix et en même temps résoudre le problème des réparations, de remettre aux mains de l'État, qui le confierait à des Sociétés modèles contrôlées par lui, un cinquième de la propriété de l'industrie et de l'agriculture. Il estime que les statistiques de l'exportation allemande sont truquées et que leur valeur se monte non à 3,75 milliards, mais à 6 milliards de marks-or. Il calcule que les grands profiteurs allemands encaissent un gain annuel de six milliards de marks-or et il conclut que « le peuple allemand, si patient, subit de la part des trafiquants, et par suite d'une production irrationnelle, un préjudice annuel dont le montant représente le double, à peu près, des exigences formulées par l'Entente au titre des réparations. » On comprend pourquoi les industriels et les financiers allemands ont intérêt à empêcher toute modification à un système si profitable à leurs affaires, mais si préjudiciable tant au peuple allemand qu'aux Alliés qui ont droit à des réparations. Ainsi se trouvent associés, pour faire cesser ce scandaleux pillage, les intérêts du peuple allemand, dans sa masse laborieuse, et ceux des peuples qui ont gagné la guerre. Cette communauté d'intérêts devrait normalement se traduire par un accord des volontés, pour mettre fin à la grandiose escroquerie que dirigent et dont profitent les Stinnes et consorts et dont le patriotisme n'est que le paravent.

La situation financière de l'Allemagne et l'état du marché américain où les capitaux disponibles sont rares et répugnent à s'employer en Europe, excluent toute possibilité actuelle d'un emprunt international. Toute garantie offerte par les Allemands paraît, à bon droit, suspecte ; rien ne prouve que la mauvaise foi des grands industriels et financiers ne parviendrait pas à volatiliser les valeurs remises en gage, qu'il s'agisse d'actions et d'obligations ou de monopoles et de douanes. D'ailleurs, de tels emprunts, à l'heure actuelle, au taux où il faudrait les conclure, seraient une mauvaise opération économique; ils ne deviendraient possibles et profitables qu'au moment où l'Allemagne aurait reconstitué ses finances, stabilisé sa monnaie et inspiré confiance au crédit universel. Il est douteux qu'elle s'y résolve de son plein gré et sans contrainte.

Ainsi, la solution du problème des réparations est politique et économique, avant d'être financière. Il faudra d'abord arriver à une entente entre les Gouvernements alliés d'une part, et le Reich d'autre part, afin de contraindre les grands profiteurs allemands à

mettre au service des réparations et de la paix les valeurs réelles dont ils sont les détenteurs frauduleux. L'occupation de la Ruhr par les Franco-belges offre, à cet égard, le plus précieux moyen de pression : le Gouvernement du Reich et l'opinion finiront peut-être par se rendre compte que l'opération de prise de gages n'a pas été faite contre le peuple allemand, mais peut devenir pour lui l'instrument d'une libération nécessaire et l'origine d'une solution amiable du problème des réparations. Il faudra en revenir aux réparations en nature, par des fournitures et des prestations de main-d'œuvre, organiser des prélèvements sur les valeurs industrielles, enfin recourir à une exploitation plus développée de la Rhénanie et de la Ruhr. Mais il est d'abord nécessaire, comme le dit M. Horten, de « mettre fin à l'exploitation éhontée de la population allemande par ses propres compatriotes. »

Le Gouvernement de M. Cuno se débat dans l'impuissance, tout en préparant la note qu'il vient de remettre, le 7, aux Gouvernements alliés ; nous en discuterons plus à fond la valeur ; elle n'a guère d'ailleurs qu'un intérêt documentaire, puisqu'elle ne fait aucune allusion à la cessation de la résistance passive. Le Gouvernement a demandé aux industriels quelle annuité ils se croiraient en mesure de garantir en vue des réparations. Ils ont offert 200 millions de marks-or ; les agriculteurs et les autres branches de la production allemande en garantiraient 300 : au total 500 millions de marks-or. Mais en échange de cette maigre libéralité, les grandes Puissances de la féodalité économique réclament des compensations qui achèveraient de mettre en leur pouvoir les ressources de l'État ; elles réclament notamment la suppression des taxes à l'exportation, la gestion des chemins de fer de l'État, l'annulation de l'article du traité de Versailles qui prive l'Allemagne du traitement de la nation la plus favorisée. Rien de plus caractéristique qu'une telle consultation suivie de telles offres : « Cela donne à l'étranger, écrit M. Georg Bernhardt dans la *Gazette de Voss*, l'impression qu'en Allemagne ce sont les groupes industriels et non pas le Gouvernement qui exercent le pouvoir et que le cabinet Cuno n'est pas disposé à les obliger, par voie d'accord, à remplir leur devoir, ni assez fort pour le faire. L'exécution des conditions déchaînerait la guerre civile. Au moment du plus grave danger pour la patrie, l'industrie marchande avec le Gouvernement. » Pour avoir voulu sauver son unité politique qui n'était pas menacée, l'Allemagne est en proie à une sorte de fédéralisme économique où se dissout la puissance publique et où dis-

paraît l'idée de l'État. « Cela rappelle, dit justement le *Vorwaerts*, l'époque où les Empereurs allemands mendiaient auprès des seigneurs de l'Empire pour obtenir des hommes et de l'argent. »

A la faveur d'une telle paralysie du pouvoir central, l'agitation communiste a pris, dans les régions industrielles, et particulièrement dans la Ruhr, des proportions sérieuses. D'abord, le Gouvernement a vu sans défaveur des troubles et des grèves qui, pensait-il, obligeraient les troupes franco-belges, pour maintenir l'ordre, à des interventions qui soulèveraient l'opinion ouvrière. Mais les troupes alliées n'eurent garde de s'interposer dans une agitation qui n'était pas dirigée contre elles. Il fallut que le Reich se décidât à faire agir sa police dont l'action brutale a déchaîné la fureur populaire. Une augmentation des salaires de 50 pour 100 calma l'effervescence et mit aux grèves un terme provisoire, mais qu'est ce qu'une augmentation de 50 pour 100 quand les changes s'avilissent avec une rapidité vertigineuse en même temps que s'accroît la cherté de la vie? La population allemande est lasse de la « résistance passive » qui n'est avantageuse qu'à quelques profiteurs. Les syndicats ouvriers socialistes et catholiques ont protesté en termes précis et fermes contre la modicité dérisoire de l'offre des industriels « Le mémorandum de l'industrie, écrit M. H von Gerlach, dans la *Welt am Montag*, est une provocation pour les ouvriers. » Ainsi, c'est sous la menace de la guerre civile, pris, comme entre deux feux, entre l'irritation violente des socialistes de Saxe, de Brunswick, de Westphalie, et la résistance exaspérée des nationalistes de Bavière et de Prusse, que le Gouvernement de M. Cuno a rédigé et remis aux Alliés sa nouvelle note.

L'entretien entre MM. Theunis et Jaspar et les ministres français, qui devait avoir lieu le 27 mai à Paris, a été, par suite d'une indisposition de M. Jaspar, remis au 6 juin et c'est M. Poincaré qui, avec ses collaborateurs compétents, s'est rendu à Bruxelles La réunion a été surtout un « conseil d'administration de la Ruhr » où l'on a examiné les moyens d'intensifier l'exploitation du gage; elle s'est occupée, en prenant pour thème la note belge du 27 mai, du problème des réparations. La France et la Belgique n'ont plus de concessions à faire, même pour obtenir l'avantage d'une active collaboration anglaise, elles ne veulent pas retomber dans le système des conférences toujours renouvelées et toujours vaines; elles sont en garde contre une politique, qui aboutirait, sous une forme quelconque, à une commission d'enquête ou à une expertise destinée

à évaluer la capacité de paiement du Reich. La politique des industriels qui inspire la nouvelle note de M. Cuno, est orientée vers cette issue : provoquer une évaluation d'experts au moment même où, par la volonté de ses dirigeants, le crédit du Reich est au plus bas et sa capacité de paiement pratiquement très restreinte. C'est le piège dans lequel nous ne devons pas tomber. On ne trouvera une solution que par des moyens nouveaux, dans l'esprit que nous cherchions tout à l'heure à définir.

Le nouveau Cabinet britannique est-il disposé à chercher avec ses alliés les solutions nécessaires? M. Stanley Baldwin a mené à bien la constitution de son ministère; il a été proclamé leader du parti conservateur, mais il n'a pas réussi à en reconstituer l'unité. M. Austen Chamberlain reste dissident; sir Laming Worthington Evans, ancien ministre de la Guerre de M. Lloyd George, a accepté les Postes; Lord Robert Cecil entre au Gouvernement comme lord du Sceau privé; mais sir Robert Horne a refusé les Finances, et c'est M. Mac-Kenna qui devient chancelier de l'Échiquier. Ce choix a de quoi nous alarmer, car M. Mac-Kenna, dans ses actes et dans ses discours, s'est toujours montré hostile au principe même des réparations qu'il considère comme une entrave au libre développement du commerce de l'Angleterre et un danger pour ses intérêts économiques. Il est trop tôt pour juger les actes du nouveau Premier; ses intentions sont louables si l'on en juge par l'entretien que nous a rapporté M. Philippe Millet, du *Petit Parisien* : « J'ai le sentiment confiant que, si difficile que puisse être le problème des réparations, ou l'un quelconque des problèmes nés de l'occupation de la Ruhr, il n'en est aucun à propos duquel l'Angleterre et la France ne puissent découvrir un terrain de rencontre et ajuster l'une à l'autre leur mutuelle politique. En second lieu, je tiens à ce que le public français sache que nous sentons également ici l'importance du problème de la sécurité de la France et de la Belgique, et que nous avons le vif désir d'aider à mettre sur pied un reglement qui garantisse, pour l'avenir, le maintien de la paix européenne. » Ce sont là de rassurantes paroles, comme sont réconfortantes celles qu'a prononcées à Chaumont, à l'inauguration du monument destiné à commémorer la participation des États-Unis à la Grande Guerre, l'éminent et sympathique ambassadeur, M. Myron Herrick, ainsi que le message du président Harding qu'il avait mission de nous transmettre ; mais ce ne sont que des paroles.

En Pologne, une crise ministérielle d'une importance exception-

nelle amène au pouvoir un cabinet présidé par M. Witos, chef du groupe « Piast » (parti populiste paysan), soutenu par une compacte majorité nationale. Après les élections de novembre 1922, nous avons expliqué ici que deux blocs principaux se partageaient le Parlement : un bloc de gauche qui acceptait le concours des députés non-polonais, et un bloc de droite qui ne pouvait obtenir la majorité que par l'appoint du groupe des paysans. Un accord s'est fait entre M. Witos et le groupe des populistes-nationaux (droite), notamment sur l'application délicate de la loi agraire; dès lors les jours du cabinet Sikorski étaient comptés et il fut décidé qu'il serait renversé aussitôt après le voyage triomphal du maréchal Foch; l'événement se produisit le 26 mai par 279 voix contre 117. Le cabinet Witos était d'avance constitué dans la coulisse, et la crise fut très brève, malgré la défection de 12 députés et 2 sénateurs du groupe Witos qui suivirent dans sa dissidence M. Dombski. M. Witos représente cette forte démocratie agraire, si patriote, si laborieuse, qui est la force nationale et l'espoir de la Pologne. Le portefeuille de l'Intérieur est échu à un autre vigoureux paysan, M. Kiernik. Les Affaires étrangères sont confiées à M. Maryan Seyda, député de Posnanie, elles sont en bonnes mains; M. Seyda, qui a joué pendant la guerre un rôle remarqué comme membre du Conseil national, est pour nous un ami de la première heure, un ami de toujours. M. Glombinski, qui fut jadis ministre des Finances à Vienne, reçoit l'Instruction publique, tandis que M. Grabski, qui inspire confiance à tous les partis et qui a entrepris avec tant d'énergie la réforme monétaire et économique, reste aux Finances. La déclaration ministérielle a déçu les adversaires du Cabinet, ils s'attendaient à y trouver les traces d'une politique réactionnaire et d'un nationalisme exclusif et étroit; ils ont eu la surprise d'entendre un programme de large entente nationale et de patriotique labeur, avec une juste compréhension de la situation internationale de la Pologne. La majorité a été de 56 voix; elle réunit le bloc des droites, les populistes (paysans) du groupe Piast, les ouvriers-nationaux. Le maréchal Pilsudski a cru devoir donner sa démission de chef d'état-major et même se retirer entièrement de l'armée; on ne peut que regretter de voir un brillant soldat qui a rempli de si hautes fonctions, se comporter en homme de parti et attacher tant de prix à ses préférences personnelles; on doit au contraire féliciter le Président de la République, M. Wojciechowski, de la hauteur de vues qui a dicté sa conduite en cette circonstance. L'avènement du cabinet Witos est une étape importante dans

l'histoire de la Pologne ressuscitée; il est le premier ministère réellement parlementaire: il marque la définitive adaptation de l'esprit national et traditionnel avec les aspirations démocratiques d'un peuple plein de sève qui a besoin d'ordre, de travail et de progrès.

Aspirations nationales, besoin d'ordre et de travail, n'est-ce pas aussi ce qui fait le succès de M. Mussolini et du Gouvernement fasciste en Italie? L'expérience se poursuit dans le calme avec résolution, comme j'ai pu le constater récemment en Italie. Personne n'y conteste qu'un grand résultat ait été obtenu, un résultat d'ordre psychologique et moral: c'est le retour de la confiance. Tel est le bienfait de l'autorité, créatrice d'ordre. Dans les temps troublés, après les grandes crises, guerres ou révolutions, les peuples ont avant tout besoin d'ordre; la destruction des ressources de toute nature, vies humaines, matières premières, produits accumulés du travail et de l'épargne, crée un instinctif et irrésistible besoin de travailler et de produire. Tel est le fond de la théorie politique de M. Mussolini; elle est, dans son empirisme, juste. Les peuples, dans leur passion légitime pour la liberté politique, oublient parfois, dans les précautions qu'ils prennent contre l'arbitraire, que l'autorité est légitime et nécessaire et que, aux époques de crise, aux temps des grandes mues sociales, l'autorité est plus indispensable que la liberté.

M. Mussolini est un chef, en fait, il est le vrai maître de l'Italie. Le masque, — que le maître Puech a taillé dans le marbre avec tant de vigueur et d'expression, — décèle la volonté, l'énergie, la ténacité; il a quelque chose du César classique. La parole est posée, brève, tranchée, sans éclats de voix ni exubérance de gestes; on sent la pensée réfléchie, maîtresse d'elle-même; l'exercice du pouvoir a déjà discipliné la fougue des premiers jours; l'expérience opère la transformation de l'homme de combat en un homme de gouvernement. Le grand mérite de M. Mussolini est, tout en demeurant le chef de son parti, d'imposer à ses partisans le respect de l'ordre et de la loi; il n'y est pas encore entièrement parvenu, et, çà et là, il faut encore réprimer des attentats qui vont parfois jusqu'au meurtre. Mais M. Mussolini déploie une énergie tenace dans la répression des « illégalités individuelles. » Une purge d'huile de ricin administrée de force à un adversaire coûte aujourd'hui trois ans de prison et M. Mussolini recommande aux tribunaux la fermeté. Lui-même travaille à l'épuration de ses propres troupes;

il élimine les éléments douteux ou incapables de s'adapter au nouvel ordre de choses. Mais il reste résolument le chef des fascistes. Aux fêtes anniversaires de la fondation de Rome, on l'a vu paraître à cheval et passer la revue des forces militaires et fascistes ; à sa droite chevauchait le chef des « chemises noires, » à sa gauche le général Diaz, ancien généralissime, ministre de la Guerre. De tels faits sont significatifs ; on ne séparera pas M. Mussolini de ses fidèles fascistes, dût-il pour cela provoquer quelque étonnement dans l'armée et quelque jalousie parmi les carabiniers. Quant aux anciens partis, ils ne paraissent pas inspirer au président du Conseil beaucoup de préoccupations. Le seul qui ait manifesté sa vitalité, c'est le parti « populaire » catholique qui a affirmé, au Congrès de Turin, son existence et ses principes; ceux d'entre les « populaires » qui étaient, l'un ministre, deux autres secrétaires d'État, mis en demeure par M. Mussolini de désavouer le programme de Turin ou d'abandonner leurs fonctions, ont pris ce dernier parti; mais les « populaires » ne font pas au Gouvernement, dont ils reconnaissent les services, une opposition irréductible. Les socialistes sont désemparés et impuissants. Quant aux vieux chefs libéraux ou radicaux, ils n'usent timidement que du droit de murmurer. Contre la Chambre, M. Mussolini s'appuierait au besoin sur le Sénat, présidé par M. Tittoni, auquel il témoigne une habile déférence et dont il tend à accroître les prérogatives. Pour le chef du Gouvernement, les plus grosses difficultés viennent de ses propres amis, de certains appétits mal satisfaits, de quelques fanatiques pour qui la victoire n'est rien sans le droit de brimer l'adversaire. Avec beaucoup de souplesse et de largeur d'esprit, M. Mussolini travaille à élargir les bases de son pouvoir en attirant à lui, à côté de sa milice fermée, l'immense parti des hommes d'ordre et des patriotes. Les réformes ont commencé par des économies, des suppressions de fonctionnaires et de fonctions, opération difficile que les Parlements ne sont guère aptes à mener à bien. Ensuite est venue la création, comme sanction aux études secondaires, d'un examen d'État, qui met l'enseignement officiel et l'enseignement libre sur le même pied au point de vue de l'accès aux fonctions publiques. On annonce de grands projets de réforme constitutionnelle et électorale. Le pays tout entier ne formerait plus qu'une immense circonscription électorale et l'électeur voterait ainsi pour une liste nationale ; l'homme que de telles élections désigneraient au choix de la Couronne serait, avec le titre de chancelier, le chef du Gouvernement.

Nous ne manquerons pas de revenir, lorsqu'elles se réaliseront, sur ces réformes M. Mussolini a donné à l'Italie l'ordre matériel et la sécurité ; il veut l'acheminer vers une ère de prospérité et d'expansion nationale.

Nous sommes en présence, en Italie, d'un phénomène nouveau, qui, par certains côtés, apparaît spécifiquement italien et, par d'autres, se rattache à un besoin général. Dans d'autres pays encore, le pouvoir est aux mains d'un parti organisé. En Bulgarie, le pouvoir de M. Stambolíski, soutenu et imposé par le parti des paysans, est, en fait, une véritable dictature. Il est à peine besoin de dire qu'en Russie le Gouvernement des Soviets est, en réalité, le pouvoir absolu d'un parti et de ses chefs. Nous avons signalé, en Bavière, le parti national-socialiste de Hitler, qui est composé de paysans et qui se donne des allures fascistes. En Turquie, sous les apparences d'une sorte de Convention nationale, la Grande Assemblée, c'est un chef d'armée et de parti qui exerce le pouvoir et dirige le renouveau national. L'oligarchie industrielle allemande, dont nous parlions tout à l'heure, n'exerce-t-elle pas, elle aussi, une sorte de dictature nationaliste et économique? La France, victorieuse et laborieuse, est le pays continental où la naissance d'un fascisme pourrait le moins se justifier. Nous n'avons pas connu, par bonheur, les troubles sociaux profonds qui faisaient, de chaque village ou ville d'Italie, un foyer de guerre civile, le danger communiste, qu'il serait téméraire de méconnaître, ne deviendrait grave que si l'État n'en combattait pas les progrès. Il serait imprudent, sous couleur de le prévenir, de créer un autre péril et de fournir aux agitateurs révolutionnaires des prétextes pour troubler les esprits, le Parlement et la rue. Des incidents violents, comme ceux dont furent victimes M. Moutet, député socialiste, M. Violette, ancien député radical-socialiste, accompagné de sa femme, et M. Marc Sangnier, député républicain démocrate de Paris, du fait de « camelots du roi, » organisés et commandés par les chefs du parti royaliste d' « action française, » ont soulevé à juste titre l'émotion du Parlement et la réprobation de l'opinion publique. Leur moindre inconvénient est de compromettre la cause même qu'ils prétendent défendre. Imiter le fascisme italien dans ce qu'il a de moins excusable, dans ses violences, dans ses illégalités, c'est prendre la caricature pour l'image, c'est appliquer à une situation toute différente, les tares originelles que le fascisme italien porte en lui, sans procurer à la France, qui n'en est pas privée, les avantages que le fascisme apporte

à l'Italie. Mais il n'est pas juste non plus d'exagérer la portée de tels actes, si absurdes et blâmables qu'ils soient, et d'en prendre prétexte pour rejeter la France dans des querelles de parti dont elle ne veut plus et, sous prétexte de protéger la République d'un danger imaginaire, de la précipiter dans le danger réel d'une politique sectaire et exclusive dont nous avons, au temps « où les Français ne s'aimaient pas, » connu les effets délétères. Déjà M. Briand a profité de la circonstance, dans un discours à Nantes, pour prendre position à gauche, en vue des futures élections « La République, c'est la liberté sous la loi, » a dit fortement M. Millerand à Mulhouse, au cours de sa tournée magnifique en Alsace et en Lorraine. La Chambre a fait confiance au Gouvernement, dans son ordre du jour, pour réprimer les violences, « d'où qu'elles viennent. » Tant qu'il y aura, en France, un Gouvernement pour gouverner, une justice pour juger, il n'y aura pas place pour un fascisme. Mais il faut aussi en finir avec les lenteurs et les impuissances du Gouvernement parlementaire, avec les discussions byzantines du Parlement, il faut réorganiser chez nous, par la loi, le pouvoir exécutif et, pour écarter sans retour les violences, renforcer l'autorité. L'expérience nous amène nécessairement à reviser les notions de « liberté » et « d'autorité, » telles que la Révolution française les avait léguées au XIXe siècle. Il faut se garder d'opposer démocratie et autorité. L'autorité est nécessaire pour l'ordre dans l'État et elle l'est pour la paix entre les nations. « La paix universelle, — disait, dans son discours d'ouverture du brillant et utile Congrès international d'agriculture, M. Méline, l'un des hommes d'État qui ont fait le plus d'honneur à la République et que l'intolérance radicale a écarté du pouvoir, — devient en premier chef une œuvre d'éducation morale de l'humanité. »

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUINZIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er Mai

Pages

Livraison du 15 Mai

Livraison du 1er Juin

Livraison du 15 Juin

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 56904.